Baudrillart, Henri Joseph Léon

Histoire du luxe privé et public depuis…4 v.

Paris

1880-1881

98-84511-1
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED -- EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD

Baudrillart, H[enri Joseph Léon] 1821–1892.

Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, par H. Baudrillart ... 2. éd. Paris, Hachette et c[ie], 1880–81.

4 v. 22½cm.

1. Luxury—Hist.

705757

Library of Congress HB841.B34 1–F–2429

R4-21-48 ok

TECHNICAL MICROFORM DATA

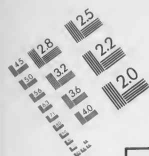
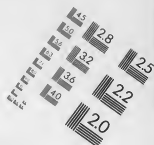
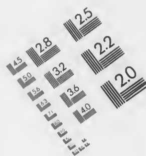
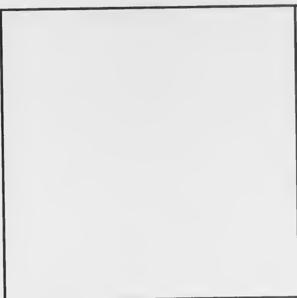
FILM SIZE: 35 mm REDUCTION RATIO: 11:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 12/17/98 INITIALS: N.V.

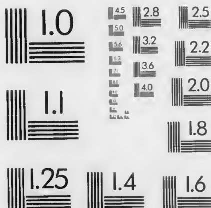
TRACKING #: 33856-33859

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

PM-MGP
METRIC GENERAL PURPOSE TARGET
PHOTOGRAPHIC



ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

1.0 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890

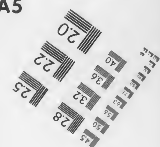
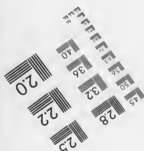
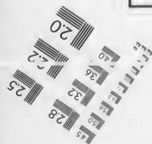
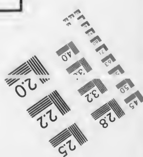
1.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ abcdefghijklmnopqrstuvwxyz 1234567890

2.0 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ abcdefghijklmnopqrstuvwxyz 1234567890

2.5 mm

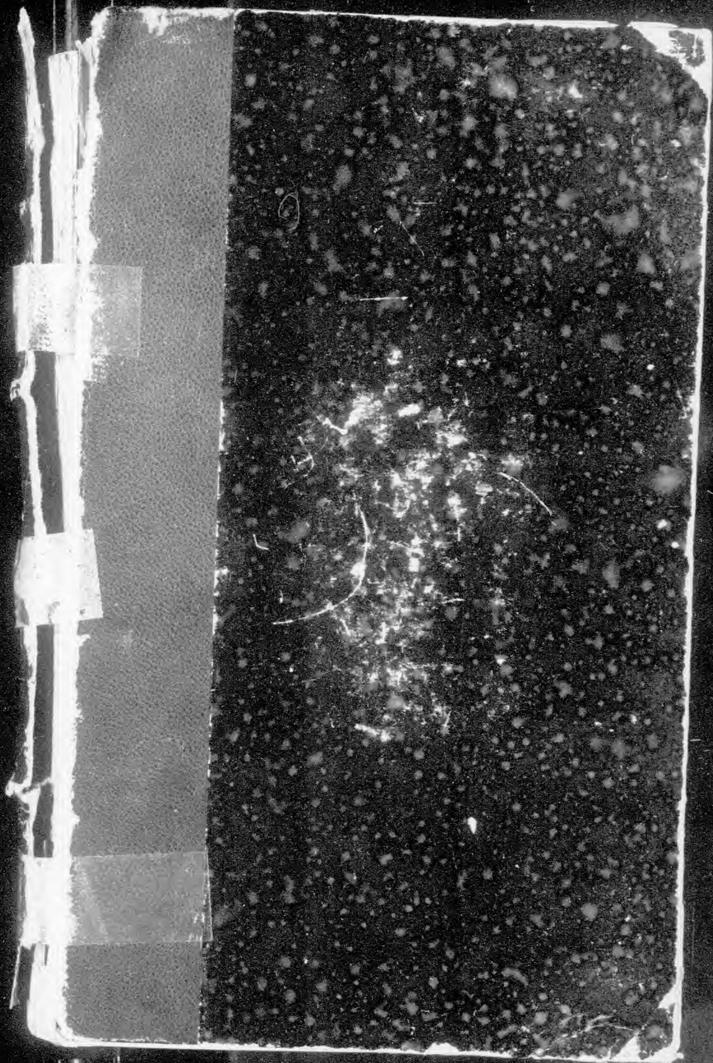





PRECISION℠ RESOLUTION TARGETS



A & P International
612/854-0088 FAX 612/854-0482
8030 Old Cedar Ave. So., Ste. #215
Bloomington, MN 55425

Volume 1



HISTOIRE

DU LUXE

PARIS. -- IMPRIMERIE A. LAHURE
Rue de Fleuru, 9

HISTOIRE
DU LUXE
PRIVÉ ET PUBLIC

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

PAR

H. BAUDRILLART
Membre de l'Institut

TOME PREMIER

Théorie du Luxe. Le Luxe primitif.
Le Luxe dans l'Orient antique et moderne.
Le Luxe en Grèce.

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1880

PRÉFACE

En 1866 je faisais au Collége de France un cours sur l'histoire des faits et des doctrines économiques. Je pris pour sujet la question du luxe. Des raisons diverses me déterminaient dans ce choix. D'abord cette question était, comme on dit, à l'ordre du jour. Le développement du luxe l'avait posée devant l'opinion. Le théâtre en montrait les abus unis à ceux de l'agiotage. Les livres et les brochures se multipliaient pour ou contre le luxe privé. Le luxe public soulevait les mêmes discussions. Les sciences qui s'occupent des questions sociales ne pouvaient s'abstraire d'un si grand intérêt. Un motif plus théorique me guidait aussi. La plupart de ces solutions me paraissaient peu satisfaisantes : la question était souvent mal posée; on aboutissait presque toujours à des satires ou à des apologies également excessives ; ceux-ci ne voulant pas tenir compte de l'élément de luxe que toute civilisation renferme, ceux-là sacrifiant la morale à

certaines formes brillantes de la richesse et au plaisir. Trouver le nœud de ces contradictions, les concilier dans une vue scientifique supérieure, au profit de tous les grands principes, était fait pour tenter un professeur, qui avait de longue date pris comme objet de son enseignement l'union de la morale et de l'économie politique.

En une année de cours j'avais réussi à dire à peu près ce que je voulais là-dessus, c'est-à-dire l'essentiel. J'avais pu juger avec une sévérité trop justifiée le mauvais luxe sans lui offrir en holocauste la richesse, la civilisation, le juste développement des facultés humaines.

Mais il m'avait fallu négliger une quantité de développements historiques, qu'un enseignement comme celui dont j'étais chargé n'aurait pu donner sans perdre son caractère.

Ces développements historiques m'attiraient singulièrement. Décidément mon sujet m'avait conquis plus que je ne croyais moi-même. J'y revenais en dehors de toute préoccupation d'enseignement. Je me mis à en faire désormais l'objet de recherches suivies, qui se rattachaient aux mêmes principes, mais qui avaient leur importance et leur intérêt à part. Avec un cadre ainsi agrandi, ce n'était plus à un auditoire, mais à un public de lecteurs, que je pouvais songer à m'adresser. Voilà comment ce qui fut la matière d'un cours pendant une année seulement a pu devenir un livre qui n'a cessé de m'occuper pendant douze ans. Le livre ne devait d'abord lui-même avoir qu'un volume, puis deux ; il en a quatre, et je ne suis pas sûr de ne pas éprouver le regret, que ne partageront ni l'éditeur ni le public, de n'en avoir pas fait davantage.

La vérité est qu'une histoire du luxe n'existe pas, et que j'ai tenté de combler une lacune dont mes recherches n'avaient fait que me convaincre davantage. De cette histoire on ne rencontre que des fragments sans lien entre eux, le plus souvent même sans relation marquée avec la société dont le luxe reflète l'état moral, économique, politique. Nulle distinction presque du luxe privé et du luxe public. Même dans ces fragments, en dépit de recherches fort érudites, l'ordre chronologique est rarement suivi ; le classement, tout matériel, de divers usages, confond les époques ; c'est une nomenclature en un mot, plutôt qu'une histoire.

Un criterium quelque peu exact manque en outre presque toujours à ces fragments pour qualifier ces degrés ou ces genres de luxe comme il convient, et il est de fait qu'un état avancé des sciences morales et politiques pouvait seul fournir ce criterium. Aussi y trouve-t-on flétris avec une indignation exagérée, et souvent peu sérieuse, certains usages innocents, inévitables dans un état social développé. D'autres auteurs, au contraire, beaucoup plus coulants, font d'usages difficiles à justifier moralement, ou contraires à la production bien entendue, à la répartition équitable de la richesse et à son emploi judicieux, l'objet de jugements beaucoup

trop indulgents, sinon même de glorifications très-dangereuses.

Une théorie plus large et plus sûre, une méthode historique plus exacte et plus rigoureuse, étaient nécessaires pour écrire une telle histoire. Par cette théorie plus forte on pouvait sortir des appréciations vagues et contradictoires; par cette méthode plus savante, le luxe trouvait sa place dans l'histoire de la civilisation, dont il forme un chapitre important.

C'est un spectacle plein d'instruction de voir les excès de ce genre se développer dans tous les temps, sous l'empire des croyances les plus diverses, et cette idole fastueuse et corrompue du luxe de mauvais aloi, séduire, entraîner successivement toutes les nations, sans distinction de races, sans acception de régimes, aussi haut que remontent nos souvenirs, et en quelque sorte sans interruption!

L'Asie y cède la première avec ses royautés despotiques et ses satrapes amollis. Athènes y arrive à son tour avec sa démocratie si brillante, Rome républicaine y vient avec sa fière aristocratie conquérante, puis la Rome impériale. Elle produit en haut des monstres de luxe, et elle veut que tous, dans ces villes où subsiste une démocratie asservie, mais sujette à s'agiter, aient une large part du luxe public, qu'elle crée pour ainsi dire à la taille du peuple-roi.

Le moyen âge sacerdotal et féodal y est venu à son tour, puis les vieilles monarchies militaires et les riches

républiques marchandes, la noblesse déchue de son influence et des prérogatives d'une aristocratie sérieuse, et enfin la démocratie moderne. Il peut y avoir et il y a des degrés comme des aspects divers du luxe dans ces différentes sociétés, mais nulle organisation n'échappe au même péril.

La Morale et l'Histoire marchent ici vers un même but. La Morale dit d'aimer les vrais biens, de sacrifier les faux; elle place la science, la vertu, la patrie, au-dessus de l'égoïsme vaniteux, cupide, sensuel; elle commande de fuir le mauvais luxe, de se défier même du bon, de celui qui a des côtés utiles et qui s'associe au beau par les arts; tant la pente est glissante, tant l'amour immodéré des jouissances même permises peut devenir dangereux! Ce que la Morale enseigne, l'Histoire l'établit avec une sûreté infaillible par des expériences répétées.

Le lecteur pourra suivre dans ce livre la marche parallèle du luxe avec les différents états de civilisation.

On envisage le luxe, étudié d'abord comme un instinct primitif et dans sa théorie, avant d'aborder cette civilisation elle-même. On en cherche la présence, on en reconnaît déjà les abus dans la vie sauvage. On en suit la trace dans les essais d'ornement de l'âge de la pierre. L'Orient est montré comme la patrie du grand luxe public, d'abord sous la forme de monuments et de temples, puis du luxe privé, qui y déploie ses inventions et y produit des révolutions par ses excès, nés de circonstances sociales qu'on fait connaître. Chacun de ces vastes em-

pires est étudié à part. Les religions, avec leurs symboles et leurs arts, tiennent une place étendue dans ce tableau, à côté des usages et des vices des particuliers. La Grèce est le vrai berceau du monde moderne, sous ce rapport comme sous tant d'autres. Elle nous fait assister à l'accroissement de son luxe, qui renferme en bien et en mal tous les germes destinés à se développer ailleurs.

Le luxe romain est traité dans le second volume, présenté dans toute sa suite, étudié de près dans ses relations avec les transformations morales et politiques de la société.

L'auteur de ce livre serait ingrat s'il ne se hâtait d'ajouter que les beaux travaux auxquels l'antiquité a donné lieu tout récemment ont singulièrement facilité sa tâche. C'est l'avantage de notre temps qu'un écrivain, qui ne se pique pas d'être un archéologue, ait pu profiter des résultats si considérables, et à tant d'égards si nouveaux, des travaux archéologiques pour l'Orient, la Grèce et Rome.

Nous serions heureux si les hommes savants, qui ont fait ou répandu chez nous ces admirables découvertes, une des gloires de notre siècle, trouvaient que nous n'avons pas été un disciple trop inintelligent, un interprète trop infidèle de leurs leçons par l'usage que nous avons fait des résultats qu'ils ont rendus en quelque sorte publics et livrés au domaine commun.

Autant en dirons-nous du Moyen âge et de la Renaissance, objet du troisième volume, et des temps modernes, qui forment le dernier, jusqu'à la limite la plus extrême, c'est-à-dire jusqu'à nos jours.

Combien, ici de même, de recherches heureuses ont été faites depuis un certain nombre d'années!

On a mieux étudié l'économie publique, les divers emplois du travail et du capital dans le passé, les dépenses en bâtiments, en constructions exagérées.

Que de savantes monographies consacrées aussi à l'ameublement, au costume, à la parure!

Ces fouilles dans les inventaires et dans les comptes, ces études sur les mœurs et sur les arts, offraient une base solide à ce travail plus étendu par son ensemble, mais plus sobre de détails spéciaux et techniques.

Fallait-il dans un tel ouvrage ne mettre que la France pour le moyen âge et les temps modernes, ou y faire entrer tous les peuples? Voici à quel terme nous nous sommes arrêté. Nous avons considéré la France comme un centre principal où le luxe aboutit, quand ce n'est pas d'elle qu'il part. Donner un égal développement à toutes les nations, c'eût été impossible à moins de connaissances infinies, et encore est-il douteux qu'en multipliant les volumes, on eût échappé au reproche de monotonie, car beaucoup d'usages se répètent, et ces divers groupes, dont on eût suivi le luxe sous toutes ses formes, obéissent à une même loi de civilisation. Comment, d'un autre côté, ne pas parler de ces nations, quelquefois même d'une manière étendue? N'eût-ce pas

été mutiler un tel sujet? Se figure-t-on une histoire du luxe, dans laquelle il serait à peine question de l'Italie? J'ai donc fait aux autres pays une part proportionnelle à leur importance eu égard au luxe. Je les ai montrés tantôt donnant le ton à la France, tantôt en recevant l'impulsion. Chaque groupe se trouve ainsi caractérisé avec un développement qui suffira du moins pour assigner à chacun ses caractères distinctifs.

Qu'ajouterait l'auteur de cet ouvrage à ces brèves explications? Fils des temps nouveaux, il n'en répudie pas l'esprit; il aime la civilisation qui en est sortie, malgré ses imperfections et ses souffrances, lesquelles en attestent non les excès, comme on le dit, mais l'insuffisance; il ne doute pas quelle ne se perfectionne, comme elle s'est perfectionnée déjà. Il combat ceux qui, sous le nom de luxe, font aux arts une guerre d'iconoclastes, et ne parlent du développement de la richesse, sous toutes les formes qu'elle revêt, que pour le déplorer. Toutes les fois qu'il voit, au cours de cette histoire, naître un progrès nouveau, il l'accueille avec sympathie. Mais il ne faut pas que le moyen fasse oublier le but de la destinée humaine, qui n'est pas la jouissance raffinée, fût-elle même honnête et délicate. Les jouissances qui viennent des arts sont nobles, elles ne sont pas tout. Les biens matériels ont leur valeur, on peut le dire sans s'agenouiller devant eux ; tâchons, par de vigoureux efforts, par une éducation plus morale et plus forte, d'échapper à ce qu'ils ont de corrupteur et d'amollissant. L'histoire ne confirme pas l'opinion qui croit que le monde est allé devenant sans cesse plus extravagant et plus immodéré dans son luxe; elle atteste même le contraire à beaucoup d'égards. Le danger moral n'est pas moindre pourtant, si on se rend l'esclave de mille raffinements, si l'on y met son âme! Ce danger nous menace-t-il? Il vaudrait mieux peut-être demander quelle société il ne menace pas. On demande les remèdes. Nous les examinerons, en éliminant ces lois somptuaires, qui ont paru si longtemps le dernier mot de la sagesse des législateurs pour lutter contre ce genre d'abus. Adressez-vous à la liberté et aux mœurs! La morale et l'histoire nous crient également : on combat le luxe abusif comme tous les vices qui jettent l'homme dans les excès et qui énervent les âmes, non par des expédients et des palliatifs, mais en s'appuyant sur un idéal supérieur.

Un mot encore : une histoire du luxe ne saurait se confondre ni avec celle des arts, ni avec celle des inventions. Les arts tiendront une place importante dans ces études, mais seulement par le côté décoratif ; les inventions industrielles y seront souvent rappelées, mais seulement parce qu'elles ajoutent aux élégances et aux raffinements de la vie. Il était important d'en faire la remarque pour qu'on ne demandât pas à l'auteur ce qu'il n'avait pas à donner en écrivant ce chapitre général de l'histoire des mœurs et de la civilisation.

HENRI BAUDRILLART.

HISTOIRE DU LUXE

PRIVÉ ET PUBLIC

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

LIVRE I

THÉORIE DU LUXE

LE LUXE DANS SES RAPPORTS AVEC LA MORALE, L'ÉCONOMIE SOCIALE, LA POLITIQUE.

CHAPITRE I

L'INSTINCT DU LUXE

I

DEUX ÉCOLES DE MORALISTES EN LUTTE SUR LA QUESTION DU LUXE.

La question du luxe a mis aux prises deux écoles de morale également extrêmes qui, sous des noms divers, semblent s'être disputé de tout temps l'humanité. L'une est la morale rigoriste : elle voit d'un œil sévère et inquiet les développements de l'industrie; elle flétrit

du nom de *décadence* ce que la masse humaine qualifie du nom de *progrès*. L'autre traite le vice avec indulgence, quelquefois avec faveur ; elle ne craint pas de faire reposer la prospérité sociale sur l'extension illimitée des désirs et des fantaisies. L'une de ces écoles dit à l'humanité : « Tu péris, si tu marches ! » L'autre la menace de languir et de s'éteindre si elle reconnaît qu'une limite quelconque puisse être assignée au mouvement qui l'entraîne. Toutes deux lui enjoignent de faire son choix entre la *morale* et la *civilisation*.

On pourrait répondre qu'un pareil dilemme est un outrage, un défi porté à l'harmonie des lois du monde, qui n'admettent pas de contradictions aussi radicales.

Mais le problème existe, et il s'impose à l'examen.

J'ajoute qu'il est susceptible de recevoir une solution dans l'état où se trouvent les études qui s'occupent de l'homme et de la société.

Le dix-huitième siècle nous a donné l'exemple de l'analyse dans cette question. Il ne l'a pas fait pourtant d'une manière suffisamment impartiale et désintéressée, et il a laissé des lacunes dans ses recherches. Il a tranché plutôt que résolu les difficultés qui paraissent s'élever entre la civilisation et la morale.

C'est à la pureté de la morale que Rousseau prétend sacrifier le luxe et la civilisation dans des paradoxes qui ont fait école.

La *Fable des Abeilles*, du philosophe anglais Mandeville, qui tient vingt pages, et que l'auteur commente en trois volumes, est, au même siècle, une sorte d'apologie philosophique du luxe.

Tant que la ruche s'abandonne à d'aimables vices, tout va bien en somme ; le jour où elle se laisse convertir par les sermons des moralistes, tout est perdu. On n'avait jamais dit tant de bien de la prodigalité. Mandeville canonise les sept péchés capitaux.

Avec moins de façon, Voltaire, dans le *Mondain* et dans la *Défense du Mondain*, renvoie la morale au paradis terrestre, proclame le luxe délicieux, du moins pour les riches et pour les grands États. Il est loisible au pauvre d'amasser, aux petits États d'être simples et de s'ennuyer. Voltaire historien parlera comme Voltaire poëte.

Un écrivain financier, Mélon, favorable au luxe jusqu'à l'excès, donne son approbation à cet élégant badinage, qui devient ainsi le manifeste d'une école.

La question veut être abordée directement, traitée pour elle-même. Je me placerai sur le terrain même de chacune de ces écoles, seul moyen de sortir de perpétuels malentendus. C'est au nom de la morale elle-même que je donnerai tort aux rigoristes. C'est au nom de la civilisation que je combattrai ses apôtres intempérants.

II

LE LUXE COMME PENCHANT PRIMITIF.

La première question à se poser c'est de savoir s'il n'y a pas un penchant au luxe et quelle en est la nature.

Ce penchant existe. On le trouve dans l'enfance et la jeunesse de l'homme. Il prend alors une forme très

commune, pour ne citer que celle-là, l'amour de la parure. Nous acquérons tous les jours, en fouillant le sol, qui nous découvre des objets destinés à l'ornement aux époques les plus reculées, la preuve que l'enfance et la jeunesse de l'humanité ont connu également le pouvoir de cet instinct. L'âge de la pierre a eu son luxe! Mais quelle est la nature de ce penchant? Est-il simple? n'est-il pas plutôt le résultat de mobiles différents les uns des autres?

Le premier principe du luxe se trouve, on est forcé de l'avouer, dans l'orgueil, ou dans cette nuance particulière de l'orgueil, qu'on nomme l'amour-propre ou la vanité. L'homme, même isolé, n'y échappe pas. Narcisse s'éprend de sa propre image. Mais ce penchant se développe dans l'état social. L'homme veut donner de lui-même une idée avantageuse; il veut paraître, et même paraître plus que les autres, jaloux qu'on le distingue par tous les moyens, l'esprit, la naissance, la gloire, la puissance, la richesse.

J'ajoute par la richesse particulièrement : « Faire fortune, dit La Bruyère, est une si belle phrase, et qui dit une si bonne chose, qu'elle est d'un usage universel. On la connaît dans toutes les langues; elle plaît aux étrangers et aux barbares; elle règne à la cour et à la ville; elle a percé les cloîtres et franchi les murs des abbayes de l'un et de l'autre sexe; il n'y a point de lieux sacrés où elle n'ait pénétré, point de désert ni de solitude où elle soit inconnue[1]. »

[1] La Bruyère, *Des biens de fortune*.

La richesse est de toutes les supériorités la plus universellement appréciée, la plus visible, la moins aisée à contester. Nulle autre ne se traduit d'une manière aussi éclatante par certains signes, lesquels ne sont autres que le luxe même.

Le luxe est son emblème, et comme son enseigne aux yeux de la foule.

Riche, on voudra paraître ce qu'on est, et même un peu au delà; pauvre, on voudra paraître ce qu'on n'est pas, c'est-à-dire riche, du moins dans une certaine mesure; cela n'est pas impossible, car si la richesse ne s'emprunte pas, les signes de la richesse s'empruntent et peuvent être imités.

Telle est la nature de ces vanités inquiètes, ardentes à la poursuite de ce bien imaginaire, l'*opinion*.

Peu à peu elles créeront des nuances très-subtiles auxquelles elles attachent un prix infini : elles voudront les objets en raison de ce qu'ils sont rares, difficiles à atteindre : on verra même cette vanité détruire pour détruire, anéantir des valeurs immenses comme pour se mettre au-dessus de ces pertes, dont l'idée seule frappe la foule de stupeur.

Ainsi naît le faste, ou le *luxe d'ostentation*.

La seconde source du luxe, ce sont les recherches sensuelles.

Les théologiens lui ont donné un nom; ce n'est plus l'*orgueil*, c'est la *concupiscence*[1].

L'homme n'est pas seulement un être vaniteux, enflé

[1] « Omne quod in mundo est concupiscentia est oculorum, concupiscentia carnis, et superbia vitæ. » (S. Jean.)

du désir de briller, il aime à multiplier comme à rendre plus vives ses sensations agréables. A cette fin il fait servir l'intelligence.

Or, jusqu'à quel point peuvent être variées, rendues exquises les sensations, qui pourra le dire? quel est le dernier terme des industries qui s'y consacrent? ont-elles même un terme?

Certes la matière est finie par sa nature, et la sensation est bornée comme elle. Mais l'homme se fait l'illusion qu'elle ne l'est pas. Il lui semble que jamais une jouissance ne lui a procuré tout ce qu'elle peut donner, et quand il en a épuisé une, il se hâte de courir après une autre. Les raffinements se raffinent, et ils en appellent de nouveaux. Combien ici encore de satisfactions factices qui n'ont de réalité que dans l'imagination! quel prix attaché à des nuances qui ne se découvrent qu'aux experts! De même que l'amour-propre établit des supériorités sur des riens, mais sur des riens qui sont tout, il y a des recherches et des délicatesses fondées sur des différences à peine plus sensibles pour le vulgaire. La cherté ajoute à ces jouissances, en joignant au charme de l'objet agréable par lui-même la saveur piquante de la difficulté vaincue.

Orgueil, sensualité, tout est-il là?

J'ai fait allusion à une troisième source de luxe : l'*instinct de l'ornement*. Il ne se confond pas avec l'ostentation, même quand il y confine, ni avec la sensualité, même quand il y sert.

L'homme est porté naturellement à orner tout ce qui l'environne ou le touche, sa demeure, le temple de ses

dieux, ses édifices publics, et d'abord ses ustensiles, ses habits, sa personne. Dans le dernier cas l'*instinct de l'ornement* s'appelle le *goût de la parure*, goût plus personnel. Mais l'homme aime à orner pour orner. De là naît le luxe des *arts décoratifs*.

Noble luxe, mais sujet aussi à bien des écarts. La fantaisie règne trop souvent en souveraine dans cette partie du luxe. Elle s'attache à des nuances que le goût n'avoue pas toujours, et donne parfois à ses créations des prix insensés. L'instinct de l'ornement s'est prêté à des abus immoraux et ruineux, bien des fois signalés dans le cours de l'histoire.

Pourtant qui oserait le dénigrer? qui se résignerait à bannir une partie notable de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, tant d'arts délicats et charmants, et le groupe varié, sans cesse accru, des arts dits *industriels* et des arts *somptuaires?*

Comment nommer la dernière origine à laquelle je rapporte le penchant au luxe? Dirai-je l'amour du changement ou l'inquiétude du mieux?

L'homme est ondoyant et divers. Il répugne à la stabilité absolue. En soi ce penchant est plutôt un bien, puisqu'il tire l'homme de l'abrutissement. Pourtant il avoisine le mal de très-près. Changer pour changer en est l'écueil habituel. C'est une des maladies les plus fréquentes de la nature humaine, une de celles que les moralistes ont le mieux connues, et décrites avec le plus de verve et de bonheur. Combien de fois l'inquiétude du mieux n'est-elle pas uniquement le beau nom dont nous décorons cette mobilité perpétuelle!

On se lasse même du bien. Comment ne pas se dégoûter du médiocre, de l'imparfait? On le quitte pour courir après d'autres objets imparfaits également, mais qui ont le mérite d'être nouveaux, ou de le paraître.

Voilà la *mode*. Voilà ses révolutions, ses bizarreries, ses inconstances perpétuelles qui la condamnent à se singulariser pour fuir la monotonie, ses exigences ruineuses et ses conséquences funestes.

La mode est bizarre, contradictoire en ses jugements. La Bruyère le remarque à propos des modes ridicules de son temps : « L'on blâme une mode qui, divisant la taille des hommes en deux parties égales, en prend une tout entière pour le buste, et laisse l'autre pour le reste du corps : l'on condamne celle qui fait de la tête des femmes la base d'un édifice à plusieurs étages, dont l'ordre et la structure changent selon leur caprice, qui éloigne les cheveux du visage, bien qu'ils ne croissent que pour l'accompagner, qui les relève et les hérisse à la façon des Bacchantes, et semble avoir pourvu à ce que les femmes changent leur physionomie douce et modeste en une autre qui soit fière et audacieuse. On se récrie enfin contre une telle ou une telle mode, qui cependant, *toute bizarre qu'elle est, pare et embellit pendant qu'elle dure*, et dont l'on tire tout l'avantage qu'on en peut espérer, qui est de plaire. *Il me paraît qu'on devrait seulement admirer l'inconstance et la légèreté des hommes, qui attachent successivement les agréments et la bienséance à des choses tout opposées*, qui emploient pour le comique et pour la mascarade ce qui leur a servi de parure grave et d'ornements les plus

sérieux, et que si peu de temps en fasse la différence[1]. »

Cette inconstance bizarre joue dans l'histoire du luxe et des mœurs un très-grand rôle. N'est-ce pas aussi à la vanité futile qu'elle se rapporte? Ce ne sont pas, dit un autre écrivain du dix-septième siècle, Fleury, les gens les plus sages qui inventent les modes nouvelles, ce sont les femmes et les jeunes gens, aidés par des marchands et des ouvriers qui n'ont d'autre vue que leur intérêt. » On se demandera s'il n'y faut voir que bagatelles sans conséquences très-sérieuses. « La dépense que causent les ornements superflus et les changements des modes est très-grande pour la plupart des gens de condition médiocre, et c'est une des causes qui rend les mariages difficiles. » — La mode est même accusée de contribuer à la perte du respect. — « C'est une source continuelle de querelles entre les vieilles gens et les jeunes, et le respect pour les temps passés en est fort diminué. Les jeunes gens, en qui l'imagination domine, voyant les portraits de leurs grands-pères avec des habillements dont tout le ridicule paraît, parce que les yeux n'y sont plus accoutumés, ont peine à se figurer qu'ils fussent bien sages et que leurs maximes soient bonnes à suivre. » — La mode enfin n'a-t-elle pas l'inconvénient de rendre les esprits frivoles? — « Ceux qui se piquent d'élégance sont obligés de se faire de leurs habits une occupation considérable et une étude qui ne sert pas assurément à leur élever l'esprit, ni à les rendre capa-

[1] La Bruyère, *Caractères*, ch. XIII.

bles de grandes choses. » Une science qui a pour but l'étude des lois de la richesse porte contre les excès de la mode un jugement aussi peu favorable : « La mode a le privilége d'user les choses avant qu'elles aient perdu leur utilité, souvent même avant qu'elles aient perdu leur fraîcheur; elle multiplie les consommations, et condamne ce qui est encore excellent, commode et joli, à n'être plus bon à rien. *Ainsi la rapide succession des modes appauvrit un État de ce qu'elle consomme et de ce qu'elle ne consomme pas*[1]. »

Est-ce à dire que l'inquiétude du mieux, fondée sur des raisons moins frivoles, ne soit pour rien dans cette mobilité ?

Non, il y a, grâce au ciel, des changements qui sont des améliorations, et telle nouveauté se vante à bon droit d'être une découverte.

Les créations, dans le monde de l'utile et de l'agréable, s'accroissent et se surpassent les unes les autres.

C'est ce qui explique que tel objet, d'abord qualifié de luxe pour sa rareté, perd ce titre, dont les uns lui faisaient un honneur et les autres un crime, pour tomber dans le domaine commun.

Assurément aussi à cette inquiétude changeante il se rattache des erreurs et des écarts. Mais ici encore, qui donc voudrait retrancher ce fécond et puissant mobile, source intarissable de tous nos progrès?

Voilà quelles sont à nos yeux, en bien, en mal, les sources du luxe ou plutôt du penchant au luxe. Il était

[1] J.-B. Say, *Traité d'économ. polit.*, liv. III, ch. IV.

nécessaire de les distinguer. Les faits extérieurs les montrent tantôt séparés, tantôt se combinant sans se confondre, tantôt se distinguant jusqu'à l'opposition et à la lutte.

Ainsi pour le luxe des tables. Le plus souvent l'ostentation et la sensualité y sont mélangées. Ainsi encore pour le luxe des objets d'art. On obéit, en décorant sa demeure de ces objets, au goût de l'ornement. Pourtant, combien peu n'y mêlent pas le désir de paraître !

Dans une même recherche, vous trouverez le raffinement sensuel et le plaisir du changement.

Mais entre ces mobiles aboutissant au luxe, combien de fois aussi on rencontre un désaccord, poussé jusqu'au sacrifice d'une des passions qui ne peuvent trouver également leur satisfaction! Le monde est rempli de ces oppositions entre le luxe d'ostentation et le luxe de sensualité. Les uns préfèrent les plaisirs sensuels aux satisfactions de l'orgueil. Ils mettront leur luxe dans des jouissances à la fois ruineuses et honteuses. C'est un luxe aussi que ces dépenses de l'intempérance, que ces sommes consacrées aux liqueurs fortes dans certaines classes. Les autres sacrifient les réalités aux apparences. La vanité a ses martyrs. Tel meurt de faim devant un service de table qui constitue pour sa situation un luxe absurde. Telle femme aime à se parer et néglige de se vêtir. Les sauvages manquent d'habits qui les préservent du froid et de l'excès de la chaleur; mais ils ont la tête ornée d'une plume, et quelque verroterie leur pend au nez ou aux oreilles.

Demandons-nous maintenant si rien de bon ne se rencontre dans le désir de paraître et dans le goût des raffinements.

Assurément je n'en ai pas flatté le portrait : j'en ferai voir les immenses dangers. Même réduits à la mesure la plus raisonnable, ce ne sont pas là des principes qui soient irréprochables, et tels qu'ils pourraient convenir à une nature angélique. Mais c'est de l'humanité *telle qu'elle est* qu'il s'agit, et non de la nature humaine telle qu'elle pourrait être.

On sait assez de quel sort Pascal menace quiconque se plaît à « faire l'ange. »

Non, tout n'est pas à reprendre et à regretter, même dans le désir de paraître.

Il est l'auxiliaire de la décence et de la dignité.

Supposez-le renfermé dans des bornes raisonnables, il répond à un souci très-légitime, celui de garder sa place et de tenir son rang. Ce souci n'importe pas seulement à l'individu, mais à la société qu'on ne peut concevoir sans hiérarchie. La crainte de déchoir est un mobile utile, une garantie de stabilité : elle empêche infiniment plus d'actes imprudents et coupables qu'elle n'en fait commettre. On a raison de se moquer de la vanité bourgeoise: pourtant, n'y a-t-il rien de légitime dans le sentiment de ces parvenus du travail et de l'épargne qui jouissent sans morgue, mais non sans quelque honnête fierté, de ce qui est comme la preuve visible d'une vie d'efforts couronnée de succès? L'orgueil, à ce degré et sous cette forme, ressemble de bien près au témoignage de la bonne conscience.

Montesquieu va plus loin que nous. Il fait l'éloge, au point de vue de l'utile, de la vanité, qu'il estime presque autant, pour ses effets, qu'il méprise l'orgueil solitaire et stérile. « Il n'y a, dit-il, qu'à se représenter d'un côté les biens sans nombre qui résultent de la vanité ; de là le luxe, l'industrie, les arts, les modes, la politesse, le goût ; et, d'un autre côté, les vices infinis qui naissent de l'orgueil de certaines nations : la paresse, la pauvreté, l'abandon de tout, la destruction des nations que le hasard a fait tomber entre leurs mains, et la leur même. La paresse est l'effet de l'orgueil, le travail est une suite de la vanité ; l'orgueil d'un Espagnol le portera à ne pas travailler ; la vanité d'un Français le portera à savoir mieux travailler que les autres [1]. »

Qu'ils sont creux ces déclamateurs, ou du moins qu'ils sont durs pour l'humanité ces faux sages qu'on voit maudire, sous le nom de luxe, les inventions agréables qui ont tant augmenté la quantité du bonheur sur la terre ! Comment ne pas les bénir ces inventions, quand on songe au nombre d'heures doucement écoulées que notre espèce leur a dues? Combien la sociabilité en a été développée, combien le charme du foyer domestique accru pour le plus grand bien de la morale elle-même !

Condamnez le luxe qui veut briller et jouir à tout prix, il est l'ennemi du bien-être; mais le désir de posséder ces jouissances qui n'ont rien de blâmable en elles-mêmes, faites-lui grâce, il peut, dans de justes bornes, favoriser le développement d'un bien-être solide et faire

[1] *Esprit des lois*, liv. XIX, ch. IX.

naître les plus beaux efforts. Nous étions en présence de principes suspects. Voici que naissent l'empire sur soi, la prévoyance, une énergie pleine d'intelligence. Heureuse transformation qui rappelle ces eaux, mêlées de fange à leur origine, mais qui s'épurent dans leur cours.

La haine contre le luxe abusif qui dévore tout, honneur et pures jouissances, ne fera que se fortifier dans ces idées, comme dans les idées plus mâles et plus hautes qui naissent du devoir et de la vertu.

III

EFFETS QUI DÉCOULENT DES DISTINCTIONS ÉTABLIES.

Ces distinctions semblent déjà dicter à l'historien du luxe privé et public ses devoirs et la mesure de ses jugements. Impitoyable pour un luxe qui est le fléau des familles et la perte des États, il aimera passionnément la civilisation et l'humanité, et tout ce qui sert à les honorer. Il louera le luxe des arts. Il montrera les excès coupables de la vanité, les effets funestes des abus sensuels. Il ne jettera pas pourtant le blâme sur tout ce qui s'appelle pompes et magnificences. Il cherchera le fond sous la forme. Rencontre-t-il, par exemple, les pompes souvent censurées des funérailles, il discernera, parmi des accessoires qui semblent la comédie de la douleur, l'intention élevée et touchante d'honorer ceux qui ne sont plus, l'hommage éclatant rendu à des morts illustres. L'histoire des aristocraties montre que trop de terrain a été parfois enlevé à l'agriculture par les jardins et les parcs; que l'historien signale ces abus : qu'il n'aille pas, sans mesure, blâmer ces belles promenades, ces plantations superbes ou agréables, un des charmes honnêtes de la richesse, un des ornements d'une prospérité opulente! Combien d'écrivains du dernier siècle en ont fait l'objet de vives sorties contre l'aristocratie anglaise! Ils auraient voulu remplacer par des légumes les arbres séculaires. N'est-il pas plus équitable de louer dans ces parcs le mélange de l'utilité et d'un luxe honnête? C'est l'avis de plus d'un économiste : « Le nombre des parcs est énorme en Angleterre, depuis ceux qui embrassent plusieurs milliers d'hectares jusqu'à ceux qui n'en comprennent que quelques-uns. Les plus grands, les plus anciens, ceux qui méritent seuls légalement le nom de *parcs*, sont indiqués sur toutes les cartes. Dans ces enceintes closes, même les plus modestes, on entretient du gibier de toute espèce; on nourrit des animaux au pâturage. De sa fenêtre ou de son perron, l'heureux propriétaire a sous les yeux une scène pastorale; il peut, quand il lui plaît, galoper dans ses allées ou se donner le plaisir de la chasse à quelque pas de son manoir. C'est là qu'il aime à vivre avec sa famille, loin des agitations vulgaires, imitant l'existence du grand seigneur, comme le fermier imite à son tour celle du gentilhomme[1]. » — De même l'historien du luxe flétrira, ou plutôt il lui suffira de montrer les scandales et les ruines qu'a produits le goût exagéré de la parure; mais il ne fermera pas les yeux à ce que le même goût a pu avoir de bons

[1] L. de Lavergne, *Essai sur l'économie rurale de l'Angleterre*, ch. IV

effets sur le développement social. Il sait que l'instinct de la parure tient au désir de plaire, qui est aussi un élément de la sociabilité, et qui contribue à donner plus de délicatesse aux relations entre les deux sexes. Sous certaines formes ce goût peut s'allier à un sentiment moral. Combien on peut le voir, chez les femmes même pauvres, dans nos campagnes! Autrefois surtout elles ne se séparaient pas de leur anneau de mariage ou de quelque bijou. Comme les familles s'attachaient à ces objets d'un luxe relatif, qu'elles se transmettaient de génération en génération! Dans plus d'une de nos provinces, ces mêmes paysannes apportaient à leur mari une de ces armoires dont le bois reluisait, dont les ferrures étaient brillantes, trésor où la famille plaçait tout ce qu'elle possédait. Le même sentiment se serait-il attaché à un objet laid et déplaisant? L'historien rencontre d'autres sortes d'un luxe qu'on peut qualifier de moral dans le peuple : tel est le goût des fleurs, aujourd'hui si répandu jusque dans la mansarde. Ah! quel rigoriste pourrait s'en plaindre? Enfin, ne convient-il pas de distinguer cette partie du luxe solide, durable, étroitement uni à l'utile, de cette autre qui prend un caractère futile et éphémère? Loin ce luxe d'ostentation, qui ne procure qu'une satisfaction creuse! mais le luxe commode, que l'historien voit se développer avec la civilisation, aura-t-il à ses yeux le même caractère? L'historien économiste ne sait-il pas que ce dernier est moins cher, et, par conséquent, consomme moins, tandis que le luxe d'ostentation ne connaît point de bornes; il s'accroît chez un particulier sans autre motif, sinon qu'il s'accroît chez un autre;

il peut aller ainsi progressivement à l'infini. « L'orgueil, dit Franklin, est un mendiant qui crie aussi haut que le besoin, mais qui est infiniment plus insatiable. »

Enfin l'histoire du luxe pourra-t-elle méconnaître les mêmes distinctions fécondes pour ce genre de luxe public qui répond à des besoins élevés? Le luxe public peut appeler à son secours toutes les somptuosités, il peut même en abuser, et aboutir aux plus grands excès à l'aide des moyens illimités dont il dispose; mais, s'il est bien entendu, il n'est qu'un moyen pour faire entrer de grandes et fortifiantes images dans l'esprit des hommes. On a justement critiqué les fêtes dépourvues de tout objet élevé et utile, ou multipliées sans mesure. « Ce sont, disait un de leurs censeurs au dernier siècle, les cabaretiers sans doute qui ont inventé ce prodigieux nombre de fêtes; la religion des paysans et des artisans consiste à s'enivrer le jour du saint qu'ils ne connaissent que par ce culte : c'est dans ces jours d'oisiveté et de débauche que se commettent tous les crimes : ce sont les fêtes qui remplissent les prisons, et qui font vivre les archers, les greffiers, les lieutenants criminels et les bourreaux; voilà parmi nous la seule excuse des fêtes[1]. » A cela J.-J. Rousseau, bien qu'ennemi des divertissements du théâtre, n'hésitait pas à répondre : « Tant pis si le peuple n'a de temps que pour gagner son pain, il lui en faut encore pour le manger avec joie, autrement il ne le gagnera pas longtemps. Le Dieu juste et bienfaisant qui veut qu'il

[1] Article FÊTES, *Dictionnaire philosophique.*

s'occupe, veut aussi qu'il se délasse; la nature lui impose l'exercice et le repos, le plaisir et la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail lui-même. Donnez-lui des fêtes, offrez-lui des amusements qui lui fassent aimer son état et l'empêchent d'en envier un plus doux. Des jours ainsi perdus feront mieux valoir les autres[1].

Les solennités publiques s'appuient sur des motifs d'un ordre moral. Ici encore l'historien ne peut juger sainement qu'en tenant compte des distinctions qu'exige la nature du sujet. Combien elles ont été souvent multipliées sans profit, stériles dans leurs effets, ruineuses par leurs abus, ces cérémonies publiques de tout genre qu'a connues le passé! Mais, quand elles sont ce qu'elles doivent être, comment l'historien en méconnaîtrait-il la signification souvent profonde? Il ne l'ignore pas : c'est la patrie qui convie à ces fêtes destinées à rappeler le souvenir des grands événements et des grands hommes; c'est l'autorité publique apparaissant revêtue de majestueux emblèmes; c'est la religion parant ses temples et appelant les populations à ses cérémonies. Nulle religion sans culte, pas de culte qui n'ait ses pompes. La religion ne saurait avoir, si spiritualiste qu'elle soit, le caractère abstrait d'une philosophie. En même temps qu'elle s'adresse à l'esprit et qu'elle parle au cœur, elle cherche le chemin de l'imagination et des sens. Il y a donc un luxe religieux, luxe légitime aussi, à sa place et dans sa mesure. Certaines Églises ont pu, par

[1] *Lettre à d'Alembert*.

réaction contre les excès de pompes trop mondaines, aboutir à laisser nues les murailles de leurs temples, réduire tout à une sèche simplicité. Elles commencent à sentir ce qu'il y a eu d'excessif là aussi, à revenir sur cette exclusion des moyens les plus efficaces pour toucher une des parties les plus sensibles de l'humanité : « Il n'est âme si revêche qui ne se sente touchée de quelque révérence, à considérer cette vastité sombre de nos églises, la diversité d'ornements et ordre de nos cérémonies, et ouyr le son dévotieux de nos orgues, et l'harmonie si posée et religieuse de nos voix. Ceux mêmes qui y entrent avec mespris, sentent quelque frisson dans le cœur et quelque horreur qui met en deffiance de leur opinion[1]. »

« L'homme juste, dit Platon, en s'approchant des autels, en communiquant avec les dieux par les prières, les offrandes et toute la pompe du culte religieux, fait une action noble, sainte, utile à son bonheur et conforme en tout à sa nature[2]. »

O vous que ce luxe religieux offense, laissez-nous vous citer Diderot, qui n'était pas tendre pour le catholicisme, mais qui avait l'imagination d'un artiste, et, qu'aucune haine n'a pu empêcher d'écrire ces lignes aussi judicieuses que pleines de verve. « Les absurdes rigoristes en religion ne connaissent pas l'effet des cérémonies extérieures sur le peuple. Ils n'ont jamais vu notre adoration de la Croix le vendredi saint, l'enthousiasme de la multitude à la procession de la Fête-Dieu, enthousiasme qui me gagne moi-même quel-

[1] Montaigne, *Essais*, liv. II, ch. XII.
[2] *Les Lois*, liv. IV.

quefois. Je n'ai jamais vu cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de robes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le Saint Sacrement, cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux, tant d'hommes le front prosterné contre terre; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles s'en soient émues, en aient tressailli, et que les larmes m'en soient venues aux yeux[1]. »

Enfin comment l'historien du luxe oublierait-il que le luxe public se manifeste sous d'autres aspects très-dignes d'éloge? — Tantôt il invite la masse à jouir de certains agréments et avantages matériels, comme sont les jardins publics, les fontaines, etc., ou des distractions du théâtre. Tantôt il ouvre les trésors du beau aux multitudes sevrées de la possession des œuvres de la statuaire et de la peinture. Il a pour l'art des musées, comme il a des bibliothèques pour les sciences et les lettres, et des expositions pour l'industrie. Sous toutes les formes enfin ce luxe collectif, dont tous font les frais par l'impôt, s'il est bien dirigé, profite à tous. Il exerce une influence heureuse sur la richesse publique; il élève le niveau et féconde le génie de l'industrie. Ce luxe n'a-t-il pas un autre mérite éminent, celui d'ôter au faste ce qu'il a chez les simples particuliers

[1] *Essai sur la Peinture.*

d'égoïste et de solitaire? Oui, louons-le de mettre à la portée de la foule des biens dont le riche jouit seul, ou ne fait jouir momentanément qu'un petit nombre de personnes. Les abus et les folies du luxe public, à certaines époques, ne sauraient nous en voiler l'intention et le but. Cette intention première doit être prise en considération par l'historien, comme par le moraliste et le législateur, s'ils veulent être autre chose que de fanatiques déclamateurs.

Ainsi l'analyse nous a mis en possession de vérités qu'on demande vainement à des idées préconçues. Puissent-elles efficacement contribuer à nous garantir de ces excès et de ces confusions qui, lorsqu'on apprécie la société présente, égarent le jugement sur ses conditions et sur son état, et qui, transportées dans l'histoire, n'ont abouti qu'à de déplorables erreurs! Il faut à l'historien du luxe, soit qu'il en suive les progrès en les rattachant à l'état de l'esprit humain et de la société, soit qu'il en recherche l'influence sur les mœurs, des principes qui lui permettent de distinguer le bien du mal. L'étude de l'instinct du luxe peut y aider. Elle donne une base prise dans la nature humaine aux observations historiques. Nous y trouverons un point de départ pour apprécier l'histoire des systèmes les plus célèbres sur le luxe. Nous verrons ce que valent les prétentions de l'école rigoriste, et quelle est la portée de ses principes sur le retranchement des besoins. Ensuite nous examinerons les doctrines de relâchement moral mises en avant par les apologistes du luxe, qui à tort ont cru la civilisation intéressée au succès de leurs doctrines.

CHAPITRE II

LE LUXE ET L'ÉCOLE RIGORISTE

L'insistance que nous mettons à combattre l'école rigoriste dans la question du luxe nous impose le devoir de distinguer le rigorisme et la sévérité en morale. Une morale qui ne serait pas sévère dans ses prescriptions ne mériterait pas ce nom. Qui ne sait que la sévérité exerce en morale un certain attrait sur les hommes qui veulent un idéal fort et élevé ? Mais la morale qu'on appelle rigoriste dépasse de beaucoup ces bornes. Elle est essentiellement *préventive;* elle procède par des interdictions qui resserrent pour ainsi dire indéfiniment le champ de l'action. La morale la plus sévèrement *répressive* le laisse ouvert, en y introduisant toutes les règles qui doivent soutenir l'homme dans une lutte inévitable. La morale rigoriste convient à des solitaires, elle peut s'appliquer à des communautés restreintes, vouées à la vie contemplative : appliquée à la masse des hommes, elle serait une abdication de leur nature libre et responsable.

Quels mots ambitieux j'entends retentir : le retran-

chement des besoins ! Cette théorie exerce aujourd'hui peu d'action sur la masse des hommes, mais quel bruit en font ses partisans ! Ils la défendent au nom des intérêts, compris d'une certaine manière, soit de la religion, soit de la philosophie.

Est-il donc vrai que l'école rigoriste soit, religieusement ou philosophiquement, en quelque sorte la représentation de la morale elle-même ? S'il en était réellement ainsi, il faudrait bien en passer par les dures conséquences qu'elle nous impose. En effet, si on peut se priver d'arts et de richesses, quelle société peut se passer de morale ? L'homme sans la loi morale périt, comme le monde physique périrait sans la loi de l'attraction. Comment ne pas se réjouir, si l'on voit se résoudre dans une harmonie essentielle, au prix même de luttes et de troubles subsistants, ce conflit qu'on se plaît à montrer comme fondamental ?

Combattre la théorie du retranchement des besoins, hâtons-nous de le dire, ce n'est pas nier qu'il y ait une supériorité morale à savoir se passer de ces superfluités qui flattent les sens. — Certes il sera toujours bien de répéter avec Horace :

> Vivitur parvo bene, cui paternum
> Splendet in mensa tenui salinum,
> Nec leves somnos timor aut cupido
> Sordidus aufert[1].

On ne saurait trop donner raison à La Bruyère : « Un homme fort riche peut manger des entremets, faire

[1] Horace, *Odes*, II, 16.

peindre ses lambris et ses alcôves, jouir d'un palais à la campagne et d'un autre à la ville, avoir un grand équipage, mettre un duc dans sa famille, et faire de son fils un grand seigneur : cela est juste et de son ressort. Mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contents [1]. »

Borner ses désirs est une obligation impérieuse; autrement prenez garde de tomber dans la fantaisie déréglée. Où donc est le tort de la morale rigoriste? C'est de ne pas se contenter de cette modération des désirs. Elle veut faire du retranchement des besoins, réduits à un nécessaire à peine suffisant, une règle obligatoire pour tous; elle prétend convertir ces jouissances, qui ne sont un mal que par l'abus ou par un âpre attachement, en autant de crimes ; elle montre dans ceux qui s'y livrent des types de dépravation; elle ne voit pas enfin qu'en condamnant l'espèce humaine au nécessaire, on la frappe d'une inertie fatale. Voilà le tort de l'école rigoriste. Elle oublie en outre que, pour qu'il y ait des gens qui se privent de certains biens, il faut que ces biens existent. Or, existeraient-ils si la masse des hommes n'obéissait aux ressorts que le rigorisme incrimine? Cette vertu exceptionnelle qui s'isole de l'action et du mouvement, à quoi, je vous prie, doit-elle son relief sinon au contraste de la richesse?

Avant d'examiner en elle-même la théorie du retranchement des besoins, je dois procéder ici encore historiquement. Cette théorie a une origine et une date. Elle appartient donc à l'histoire même de la question du luxe.

[1] La Bruyère, *Caractères*, Des biens de fortune.

I

L'ÉCOLE RIGORISTE DEVANT L'HISTOIRE.

L'antiquité philosophique a été dure, impitoyable au luxe, aux raffinements, et elle a eu pour cela ses raisons. Le luxe antique est le plus souvent un mauvais luxe. Il est impur dans ses sources, qui sont surtout l'exploitation d'une masse d'esclaves, la conquête, l'exaction poussée aux dernières limites. Il est immoral dans les formes qu'il prend, et ses abus parfois monstrueux détruisaient tous les ressorts d'une organisation sociale, fondée sur une certaine vertu civile et sur l'énergie guerrière.

La condamnation du luxe à tous les degrés résulte aussi du caractère même de la morale philosophique dans l'antiquité. Cette morale mène à simplifier l'existence. Elle se résume dans les deux mots, *sustine*, *abstine*. L'idéal qu'elle propose à l'humanité, ce n'est pas l'activité, c'est le repos. Il est vrai que certaines écoles philosophiques font exception, recommandent l'activité, admettent l'industrie, la richesse ; tels sont en particulier les péripatéticiens, qui, par suite, admettent aussi le luxe à un certain degré. Mais telle n'est pas la tendance des écoles de morale les plus en renom. Elles prêchent l'ataraxie, l'apathie. L'épicuréisme, non pas celui des disciples dégénérés, mais celui des maîtres, l'épicuréisme d'Épicure lui-même, est très-loin de faire exception. Ses préceptes n'ont qu'un but : assurer à

l'homme un tranquille bonheur. Fuyez la mollesse qui nuit à la santé, l'intempérance qui empêche l'esprit de jouir de lui-même; privez-vous pour jouir, jeûnez pour manger ensuite avec plus de goût, combattez avant tout la satiété, abstenez-vous de tout ce qui embarrasse la vie et peut devenir un sujet d'inquiétude dans la possession et de regrets si on s'en voit privé, tel est le résumé de ces préceptes, dont l'austérité se confondrait avec la vertu, s'ils n'avaient pour principe et pour dernier mot l'égoïsme. Morale dont on a pu dire avec raison: « C'est une morale de couvent, de couvent sans religion [1]. » Parlant des œuvres de ce même Épicure, qu'il propose aux chrétiens comme modèle de sobriété, c'est un saint Jérôme qui dira « qu'elles sont toutes remplies d'herbes, de fruits et d'abstinences [2]. »

Que sera-ce d'autres écoles dont l'influence ne s'est pas effacée, l'école platonicienne et l'école stoïcienne? Le platonisme n'est que l'exaltation de l'esprit jusqu'au mépris du corps, et la *République* de Platon n'est qu'une application de ces théories métaphysiques et morales. C'est une société idéale, formée de quelques milliers d'individus, qui n'admet qu'une partie des arts, peu d'industrie, presque point de commerce, et que gouvernent les quatre grandes vertus platoniciennes: la tempérance, le courage, la prudence, la justice. Cette société, commise à la garde d'un gouvernement de philosophes, exclut deux causes de luxe et d'inégalités habituelles : la propriété et la femme. Elle abolit l'une et

[1] M. Martha, *le Poëme de Lucrèce*, ch. VI.
[2] Saint Jérôme. Cont. Jovin, lib. II, 8.

transforme l'autre. Ne pouvant, en effet, supprimer la femme, Platon prend, on l'a dit, un parti héroïque, il en fait un homme!

Mais quelle école s'est prononcée avec plus d'énergie contre le luxe que l'école stoïcienne? — car je ne m'arrête pas aux cyniques. Ces prétendus sages poussèrent le mépris des raffinements jusqu'à prendre comme enseignes la misère et la malpropreté. Ils opposèrent le faste des haillons au luxe des vêtements. C'était un travestissement de l'orgueil plus offensant pour la raison que le luxe même. Le stoïcisme au contraire honore l'espèce humaine par sa dignité comme par sa vigueur. Les malédictions du stoïcisme romain contre le luxe sont devenues proverbiales, grâce surtout au plus célèbre de ses écrivains, Sénèque. *Parlons-en tout à notre aise.*

Comment ne pas distinguer les censures que ce philosophe, si souvent cité, adresse spécialement au luxe romain, et celles qui ont pour objet le luxe en général? Celles-là sont trop souvent fondées. Celles-ci ont leur origine dans ces théories morales qui condamnent l'homme à ne pas marcher pour lui épargner des chutes. Est-ce à dire qu'il faille voir dans Sénèque un pur déclamateur? Je ne nie pas l'abus qu'il fait de la rhétorique, mais on oublie trop le soin qu'il prend de se distinguer des cyniques. Il proteste contre les affectations qui accusent le désir de se faire remarquer. Il admet bien des compromis, judicieux en fin de compte, qui permettent de vivre dans le monde sans blesser les convenances établies et pourtant sans sacrifier la pureté de la morale. Approuvons ce célèbre censeur du luxe, quand,

inspiré par un juste sentiment de la vérité morale et des nécessités pratiques, il veut que le riche use de ses biens dans un sentiment qui n'est pas seulement la modération, mais une sorte d'indifférence supérieure : — « Il y a de la grandeur, écrit-il, à se servir de vases de terre comme de vaisselle d'argent ; il n'y en a pas moins à se servir de vaisselle d'argent comme de vases de terre. C'est la marque d'une âme faible de ne pouvoir supporter ses richesses[1]. » Je n'ai garde d'accuser d'hypocrisie l'auteur de ces conseils. L'histoire, la biographie étudiée de plus près s'y oppose. Elle le montre sobre, tempérant au sein de l'opulence, fidèle à quelques-unes des pratiques d'austérité dont sa jeunesse, enthousiaste de perfectionnement moral, avait pris l'habitude à l'école de ses maîtres pythagoriciens et stoïciens. Il se refuse la pompe des équipages dans des voyages accomplis avec le plus simple appareil. Il vit au milieu du luxe sans attachement servile, sans corruption. Il prouve enfin par sa mort courageuse, résignée et fière, ce qu'il y avait de force réelle dans cette âme, rendue par une épreuve suprême à ses véritables instincts. On vit bien à quel point elle était, malgré de condamnables faiblesses devant son redoutable élève, convertie, si j'ose le dire, dans son fond, à sa propre philosophie. La vraie doctrine de Sénèque reste celle de l'école rigoriste, c'est la doctrine du retranchement des besoins. La preuve en est dans ses regrets pour une existence primitive, assez mal définie d'ailleurs, qui n'est peut-être

[1] Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 5.

pas la vie nomade et sauvage, mais qui est moins encore la vie civilisée. C'est un état sans vice, sans vertu, sans arts, presque sans instruments, sans usage de la chair des animaux, sans industrie, où la simplicité « conforme à la nature » a pour expression l'eau bue dans le creux de la main. Il semble que le vase façonné avec l'argile soit déjà une concession à ce génie inventif et perfectible de l'humanité, que Sénèque célèbre d'ailleurs non sans magnificence dans ses *Questions naturelles*, mais qu'il ne célèbre qu'en le déplorant.

Jusqu'où d'ailleurs ne sont pas allées, *en théorie*, ces singulières exagérations ! Il condamne jusqu'à l'architecture. « Pour moi, écrit-il, je pense que la philosophie n'a pas plus imaginé ces échafaudages de maisons s'élevant les unes sur les autres, et de villes pesant les unes sur les autres, qu'elle n'a inventé ces viviers où l'on enferme des poissons pour que la gourmandise ne coure pas le risque des tempêtes, et pour qu'au milieu des plus grandes fureurs de la mer, le luxe ait ses ports assurés, où il engraisse des poissons de toute espèce. Quoi ! ce serait la philosophie qui aurait enseigné aux hommes l'usage des dés, *des serrures !* Et qu'eût-ce été sinon donner l'éveil à l'avarice ? Ce serait la philosophie qui aurait suspendu ces toits menaçants sous lesquels il y a tant de danger à habiter, *comme s'il ne suffisait pas de s'abriter au hasard*, de trouver, sans art et sans difficulté, *quelque asile naturel pour se réfugier !* » — Ainsi voilà qui est décidé, point d'architecture ; les maisons sont mises sur le même pied que les viviers où l'on engraisse, au prix des moyens que l'on sait,

des poissons destinés aux gourmets. — « Croyez-moi, cet âge heureux n'avait pas d'architectes. C'est avec le luxe seul que sont nés l'art d'équarrir les poutres et de diriger la scie à volonté pour diviser plus régulièrement le bois. » Comment ! est-ce qu'entre coucher sous les branchages et dormir sous des lambris dorés il n'y a pas quelque moyen terme? Écoutez notre rigide stoïcien : « On ne construisait pas encore ces immenses salles pour des festins, et on ne voyait pas des files de chariots voiturer des pins et des sapins, et faire trembler les rues sous leur poids pour suspendre à ces édifices des lambris chargés d'or. Deux fourches placées à distance supportaient alors les habitations, et une couverture de branches et de feuilles d'arbres superposées suffisait à l'écoulement des eaux, quelque abondantes que fussent les pluies. On vivait sans crainte sous ces rustiques toits. Le chaume couvrait les hommes libres ; sous le marbre et l'or habite la servitude. » L'ameublement, l'alimentation, le vêtement, sont traités d'après les mêmes principes. « Le sage, ajoute Sénèque, c'est celui qui a montré à lui-même et aux autres comment nous pouvons nous loger sans le secours du marbrier et du forgeron ; nous vêtir sans le commerce des Sères ; satisfaire enfin à tous nos besoins, en nous contentant de ce que la terre a placé à sa surface. Si le genre humain voulait écouter cette voix, il reconnaîtrait que les cuisiniers sont aussi inutiles que les soldats. Le nécessaire est bien facile à se procurer.... La nature a pourvu à toutes nos nécessités. » Pensée complétement fausse ! La nature n'a pourvu à aucune de nos nécessités, et bien moins au nord qu'au

midi. Encore faut-il un degré d'industrie qui ne laisse pas de supposer un assez grand travail pour se procurer les moyens de défense et de satisfaction que Sénèque veut bien admettre ! « Le froid est insupportable au corps quand on est tout nu. Eh bien ! la dépouille des bêtes fauves et des autres animaux n'est-elle pas plus que suffisante pour vous garantir du froid? La plupart des peuples ne se couvrent-ils pas d'écorces d'arbres? Est-il si difficile de se faire des vêtements avec des plumes d'oiseaux? » Se figure-t-on des centaines de millions d'Européens couverts de plumes? Et notre moraliste, toujours soutenant que la nature nous fournit d'elle-même ce qu'elle demande, abris, vêtements, remèdes, aliments, met sur le même pied les savants ou les mécaniciens et les gens occupés à élaborer les parfums, les professeurs de poses gracieuses, de chants voluptueux et efféminés. Blâmez, ô sage, l'usage de vos concitoyens corrompus de faire monter par des tuyaux cachés le parfum du safran à une hauteur prodigieuse, blâmez ces habits transparents qui ne garantissent pas de l'air et qui « ne sont d'aucun secours pour la pudeur ; » mais pourquoi ce ton grondeur à propos des calorifères, de ces « tuyaux enchâssés dans la muraille pour faire circuler la chaleur et distribuer de haut en bas une température égale ? » Pourquoi prendre un air morose à propos de « ces caractères abrégés, à l'aide desquels la main recueille un discours quelque rapidement qu'on le prononce, et égale la promptitude de la parole? » Cette *sténographie* est-elle donc un artifice corrupteur? J'applaudis à ce qui suit sur la supériorité de la sagesse qui, laissant à des

sciences moins relevées que la philosophie, les armes, les fortifications et la guerre, « prêche la paix et appelle le genre humain à la concorde. » Cela n'est pas mal pour un Romain. J'approuve aussi ce qu'ajoute Sénèque sur la grandeur solide préférée aux apparences, sur la suprématie universelle qu'exerce la philosophie, qui domine les applications inférieures de l'esprit, quelle qu'en soit l'utilité, sur le caractère cosmopolite que présentent la morale et la raison. Tout cela est digne, avouez-le, d'un esprit plein d'élévation et d'étendue[1].

Lisez les pages pleines de verve sur le luxe culinaire et les maladies qui naissent de ce genre de raffinements, décrits avec des détails d'une crudité parfois repoussante[2]. Il y a là un rapprochement vraiment profond entre les raffinements corrompus de la langue et du style et ceux de la sensualité et du luxe[3]. On ne fera que répéter après Sénèque ce qu'il écrit contre l'abus des mosaïques, des vases précieux, des perles, des divers ornements[4]. On peut aussi, sans être rigoriste, approuver la peinture qu'il fait d'une âme, mal affermie encore dans la sagesse, entraînée par la séduction d'un luxe éblouissant[5]. Quel agréable tableau, et comme il est vrai, de la manie des bibliothèques somptueuses, de ces livres de choix qu'on ne lit guère, renfermés dans de précieuses armoires qu'on n'ouvre pas[6]! Qui de même trouverait à

[1] J'extrais ces citations de la curieuse lettre 90, à Lucilius.
[2] *Lettres à Lucilius*, 95.
[3] *Id.*, 114.
[4] *De Benef.*, liv. VII, ch. IX.
[5] *De Tranquill. animæ*, ch. I,
[6] *Id.*, ch. IX.

redire à la description qu'il fait de la vie d'un voluptueux, et de cet excès des bains, devenu une cause d'affaiblissement pour l'âme comme pour le corps[1]? Il fallait enfin un œil aussi exercé pour voir ainsi à fond l'abîme de désirs que le luxe insatiable ne fait que creuser davantage dans l'âme humaine[2]. Mais quelle diatribe hors de toute mesure contre l'invention des miroirs! Que de talent, mais en pure perte! Le génie descriptif qui s'épuise à nous montrer la composition des miroirs et les effets de lumière le dispute à l'austérité sentencieuse. Quelle peinture de la vanité, depuis le jour où elle s'est complu à voir les traits du visage reproduits par l'eau des fontaines et le poli du métal, jusqu'à ces miroirs superbement ornés et à ces verres qui grandissent et multiplient les objets, inventions dont la débauche faisait un si monstrueux usage[3] !

Voilà le thème qu'adoptent à l'envi les écrivains en tous les genres. Il est visible que Salluste et Tacite subissent l'influence de ces idées. Quant aux poëtes, tantôt ils tracent l'image indécise de cette félicité à peu de frais sous les traits de l'âge d'or, tantôt ils s'arment de la satire contre les vices de Rome corrompue. Je ne m'arrêterai qu'à Juvénal.

Juvénal s'élevant contre le luxe, n'est-ce pas encore Sénèque écrivant en vers? Quelle énergie et quel feu, quel art savant et quelle violence préméditée, parfois factice, en tout cas patiente, puisque le satirique avait

[1] *De brevit. vit.*, ch. VII.
[2] *Consolat. ad Helviam.*, ch. X et XI.
[3] *Quest. naturelles*, ch. V, jusqu'au ch. XVIII.

attendu, pour l'exprimer, que les mauvais empereurs fussent morts!

Comment ne pas lui savoir gré, toutefois, d'avoir tracé un tel portrait d'une noblesse dégénérée? Cet amollissement, cette corruption, ce lâche égoïsme, ressortent par le contraste même avec l'étalage des bustes de cire qui décorent orgueilleusement les portiques des patriciens. Comment ne pas applaudir quand le poëte moraliste flétrit la passion effrénée de cette noblesse avilie par les jeux de hasard, quand il lui oppose les mérites des classes qui commencent à s'élever[1]? Il y a là des leçons à l'adresse d'une fastueuse corruption dans tous les temps, il y a là des portraits qui n'ont pas de date, si romains qu'ils puissent paraître. Ainsi dans la célèbre satire du turbot: « Ce ventre qui vient, c'est Montanus: son abdomen l'a mis en retard; Crispinus le suit, tout suant, et, dès le matin, plus farci de parfums qu'il n'en faut pour embaumer deux morts; après lui un scélérat plus complet encore, Pompéius, qui, d'un mot glissé dans l'oreille du maître, a fait couper la gorge à tant de gens; puis Fuscus, dont les vautours de Dacie devaient un jour dévorer les entrailles. C'était dans sa villa de marbre que ce général avait fait ses études militaires[2]. » Certes, il est dans son droit, le poëte citoyen, quand il nous montre ces patriciens dégradés tombant, par satiété des raffinements, de la vie élégante dans les plaisirs grossiers de la populace, à laquelle ils se mêlent jusque dans les plus ignobles bouges. Voyez-les, endettés par

[1] Sat. VII.
[2] Sat. IV. Traduction E. Despois.

leur prodigalité, cherchant à réparer les suites d'une ostentation insensée et d'une gourmandise sans bornes par la mendicité des places et de l'argent. Pour eux, nul métier n'est trop bas, nulle délation trop infâme. Ils ne craignent pas de prostituer les plus grands noms sous les yeux de Rome, qui le souffre et qui applaudit, sur le théâtre ou dans le cirque!

Mais Juvénal est aussi l'écho fidèle de l'école rigoriste. Sa verve s'égare sur des délits imaginaires. Elle ne pardonne pas aux plus honnêtes des affranchis de s'être enrichis par une participation active aux plus utiles entreprises des travaux publics, à celles mêmes qui font aujourd'hui l'honneur, la fortune de nos ingénieurs. Ce n'est plus le luxe qu'il poursuit: c'est l'industrie, c'est la richesse, c'est l'activité humaine appliquée à l'exploitation de la matière, c'est la plus légitime extension des besoins.

Sans prolonger plus avant une telle liste, il faut mentionner au moins un esprit, grand malgré ses lacunes et ses préjugés, Pline l'Ancien. Plusieurs des livres de son ouvrage sur l'histoire naturelle, d'ailleurs si remplis de détails curieux sur les usages raffinés et les objets précieux, ne sont qu'une longue malédiction contre le luxe. Pline regarde l'usage des métaux précieux comme un grand malheur, comme l'origine même de presque tous les crimes, et l'invention de la monnaie lui paraît un forfait véritable.

Il semblerait que les siècles qui ont suivi l'antiquité aient dû modifier assez promptement des idées aussi absolues. Dès les derniers siècles du moyen âge, une

heureuse révolution s'est opérée. L'industrie déjà, le commerce surtout, sont des puissances avec lesquelles on compte. Sans doute, on rencontre encore dans le luxe de tristes abus : à l'origine, apparaissent le servage et le monopole ; mais combien souvent déjà il a sa source dans le travail et sa justification dans un noble usage !

Il n'importe : la théorie change peu. On peut dire, d'une manière générale, que les idées classiques sur le luxe restent la monnaie courante du temps. Les lois somptuaires en portent la trace. Elles combattent plus d'une fois des abus réels, mais elles s'attaquent aussi à des usages que les progrès de la richesse faisaient prévaloir. Les légistes semblent avoir à cœur de parler comme Caton dans ses discours contre les femmes romaines. Les innovations tendant à l'agrément, souvent même à l'utilité, sont taxées d'immoralité par les chroniqueurs du quatorzième et du quinzième siècle. Les cheminées sont traitées comme un luxe coupable. L'emploi du chêne dans les constructions inspire de même à un vieil auteur cette exclamation mélancolique : « Autrefois, nos maisons étaient de saule, mais nos hommes étaient de chêne ; aujourd'hui, nos maisons sont de chêne, mais nos hommes ne sont pas seulement de saule ; quelques-uns sont tout à fait de paille, ce qui est un triste changement. » Les fourchettes, remplaçant l'usage naturel des doigts, semblent une corruption. La femme d'un doge ose se servir d'une fourchette d'or. Un vieux chroniqueur, Dandolo, raconte le fait avec horreur. Il ajoute que cette malheureuse, « en punition du ciel, exhalait, bien avant sa mort, une odeur de cadavre. » Les matelas succèdent aux paillasses : cela fait scandale. Les lits, garnis de couvertures de soie, ont des ciels ou de petits baldaquins d'où tombent des rideaux de toile : les rigoristes s'écrient que la morale est perdue. A l'éclairage par des torches commencent à se substituer des chandelles de suif ou de cire, placées sur des chandeliers de cuivre ou de fer ; nouveau sujet d'indignation. Un vieil écrivain, italien aussi, né à Plaisance, Jean Musso, décrit ces changements et s'en inquiète. Il ajoute, comme si c'était le dernier trait d'une sensualité effrénée : « Enfin, on fait de grandes provisions de confitures. » Il semble qu'après ce comble de corruption, le monde n'ait plus qu'à finir.

Passons rapidement. Qu'il suffise de marquer la suite de la tradition rigoriste. Elle se prolonge au milieu des splendeurs de la civilisation. Au seizième siècle, sous les Valois, tantôt on entend retentir les maximes stoïciennes, poussées jusqu'à l'apologie de la vie primitive, tantôt on voit s'étaler les pieuses exagérations de l'ascétisme. Il y a du stoïcisme dans les maximes du vertueux Lhospital, si noblement en lutte contre les scandales luxueux de la Cour. Montaigne écrit sur le luxe des pages fines et sensées ; mais sa sévérité sur ce point, déjà portée bien loin, est exagérée sans mesure par son disciple Charron. Aux yeux de ce dernier moraliste, se vêtir serait déjà une sorte de luxe, attendu que le « vestir n'est point originel, ny naturel, ny nécessaire à l'homme : mais artificiel, inventé et usurpé par luy seul au monde. » Le vieil auteur voit dans ce caractère

artificiel comme un premier défaut d'où découlent tous les vices de la mode et toute espèce de corruption. « Or, à la suite qu'il est artificiel (c'est la coutume des choses artificielles de varier, multiplier sans fin et sans mesure; la simplicité est amye de la nature), il s'est estendu et multiplié en tant d'inventions (car à quoy servent la plupart des occupations et trafiques du monde, sinon à la couverture et parure du corps?) de dissolutions et de corruptions, tellement que ce n'a plus esté une excuse et un couvert de défaut et nécessités, mais un nid de vices : *vexillum superbiæ, nidus luxuriæ*[1]. »

Le même écrivain traite de *prétendues raisons* la pudeur et la nécessité de se garantir contre le froid, habituellement alléguées! Voici comment il s'exprime sur ce second point : « Quant au froid et aux autres nécessités particulières et locales, nous sçavons que sous même air, même ciel, on va nud et habillé, et nous avons bien la plus délicate partie de nous toute découverte; donc, un gueux interrogé, comme il pouvait aller ainsi nud en hyver, respondit que nous portons bien la face nue; que *luy estoit toute face*[2]. »

Pourtant, le vieux moraliste ne conclut pas à la nudité, il ne soutient pas que *l'homme est toute face*. Au risque de se démentir un peu, il reconnaît un nécessaire physique et consent à ce qu'on s'habille. « *Le vray et légitime usage est de se couvrir contre le froid, le vent et autres rigueurs de l'air*. Pour ce, ne doivent-ils être tirés à autre fin, et par ainsi non excessifs, ny somptueux, ny aussi vilains et déchirés : *Nec affectatæ sordes, nec exquisitæ munditiæ*[1]. »

[1] *De la Sagesse*, liv. III, ch. XI.
[2] *Id.*, liv. I, ch. VIII.

La Réforme protestante s'est montrée souvent rigoriste dans le même sens. Qui le fut plus que Calvin à Genève? Au dix-septième siècle, Port-Royal, au sein du catholicisme, représente la tradition rigoriste avec un relief saisissant. On s'incline devant cette grandeur étroite et dure, qui se fait admirer comme ce qui est sincère et fort; on songe qu'une grande charité tempère souvent cette austérité, adoucie en outre par le culte des lettres : mais comment ne pas signaler l'excès? Le plus admirable écrivain de cette école, Pascal, touche à la question du luxe dans ses *Provinciales*. Il reproche à ses adversaires leur morale trop coulante sur ce chapitre comme sur tous les autres. Il discute lui-même sur le sens du mot *superflu*. Mais n'oppose-t-il pas une exagération à une autre? Pour les docteurs de la morale facile, rien ne semble pouvoir être superflu. Pour le rigide janséniste, le superflu réprouvé commence dès qu'on ne vit pas en ascète. Un peu plus tard Fénelon dirige contre le luxe de vives attaques, qui prennent sous sa plume un caractère systématique dans cette cité idéale de Salente, censure en action du luxe. Il en laisse à peine subsister quelques marques dans le vêtements des classes les plus élevées, comme signe de la hiérarchie. Il faut voir là une réminiscence de Platon, et l'un des traits de la politique chimérique de Fénelon. Le *Télémaque*, la *Direction de la conscience d'un roi*, le

[1] *De la Sagesse*, liv. III, ch. XL.

Traité de l'Éducation des filles, sont remplis de jugements sévères contre le luxe et les raffinements. La chaire chrétienne, tout en s'élevant contre les abus du luxe, se garde en général d'un rigorisme intempérant. « Je sais, dira un Massillon, dont le langage ne fait que se conformer ici à la tradition,et ne diffère pas de celui que tiennent un Bossuet et un Bourdaloue, je sais que les bornes du nécessaire ne sont pas les mêmes pour tous les états; qu'elles augmentent à proportion du rang et de la naissance; que, même dans les siècles apostoliques, on voyait dans l'assemblée des fidèles des hommes revêtus d'une robe de distinction et portant au doigt un anneau d'or, tandis que les autres, d'une condition plus obscure, se contentaient de simples vêtements pour couvrir leur nudité; qu'ainsi la religion ne confond pas les états, et que si elle défend à ceux qui habitent les palais des rois la mollesse des mœurs et le faste indécent des vêtements, elle ne leur ordonne pas aussi la pauvreté et la simplicité de ceux qui vivent au fond des champs, et de la plus obscure populace; je le sais[1]. » Le siècle de la Régence et de Louis XV devait verser du côté opposé au rigorisme dans la théorie comme dans la pratique. Pourtant le dix-huitième siècle a repris à sa façon la même tradition rigoriste avec quelques-uns de ses philosophes. Ils poussent jusqu'à la chimère la protestation contre le relâchement des mœurs et les raffinements des arts. C'est J. J. Rousseau qui exalte la vie sauvage; c'est Mably qui vante Sparte, et propose aux peuples modernes un idéal hostile aux principes des arts et de l'industrie : nous y reviendrons.

[1] Dans un sermon, où d'ailleurs le luxe est traité fort sévèrement, sur l'*Aumône*.

II

L'ÉCOLE RIGORISTE DE NOTRE TEMPS.

Elle n'a pas disparu même au dix-neuvième siècle, cette tradition du rigorisme, qui eût dû rencontrer un obstacle dans une connaissance exacte des conditions morales et des lois économiques de la société. Notre siècle a vu d'éminents écrivains gémir sur les progrès de l'industrie, sur le développement de la richesse et du bien-être. Poëtes et philosophes ont déployé à l'envi ce genre de spiritualisme, excellent comme protestation contre le honteux asservissement de la chair à l'esprit, mais extrême quand il s'attaque à ce qui constitue une partie nécessaire de la vie civilisée. Ils ont parlé avec un dédain hautain, presque avec injure, des inventions modernes, comme la mécanique et les chemins de fer, traité l'utile comme un parvenu de bas étage. Nous pourrions citer des poëtes contemporains qui ont vraiment ici dépassé toute mesure. On n'a fait dans cette voie que commenter, à vrai dire, un philosophe célèbre. M. de Bonald, à de justes, à d'éloquents avertissements mêle des jugements où l'on voit tout ce que la doctrine rigoriste garde encore d'empire sur certains esprits [1]. L'auteur de la *Législation primitive* regrette le temps « où,

[1] Voir particulièrement dans les *Mélanges littéraires* de M. de Bonald, t. I, le morceau intitulé : « De la Richesse ».

dit-il, les premières nations s'inquiétaient assez peu de savoir si elles avaient toutes les manufactures nécessaires à leurs besoins, ou plutôt à leur luxe. » Pourtant M. de Bonald aurait pu voir que ce temps était, depuis des siècles, déjà passé pour la France. Parler ainsi, c'était faire le procès à Colbert, à Henri IV, qui introduisait l'industrie de la soie avec la culture du mûrier; remontons à Louis XI, qui déjà l'avait encouragée, etc. Et comment imputer au seul luxe ces grandes industries dont s'alarmait M. de Bonald? Est-ce qu'on n'y trouve pas pour la part principale la fabrication de choses usuelles comme la laine, le coton, le fer? D'ailleurs la plupart des objets de mode et d'art dépendent de la petite fabrication ou de la main-d'œuvre isolée, auxquelles ce censeur de l'industrie moderne s'est bien moins attaqué. M. de Bonald n'est pas le seul qui rêve un peuple d'agriculteurs, comme si l'agriculture, dans les temps modernes, pouvait être prospère sans les encouragements et les débouchés que lui offre une riche industrie. A-t-on raison enfin de considérer comme des nouveautés le luxe excessif des villes et le paupérisme? Combien d'écrivains avaient, avant les progrès modernes de l'industrie, signalé le luxe de la capitale! Ils ne manquent pas ces prédicateurs véhéments qui, aux quatorzième et quinzième siècles, attaquent des abus trop souvent réels. A la fin du seizième, un des confesseurs de Henri IV, René Benoist, tonne contre les coiffures, les toilettes et les soieries des hommes de son temps. Avouez-le, nous autres hommes, nous sommes devenus plus simples, et René Benoist n'aurait guère à redire contre nos chapeaux

et nos habits. Remontons plus haut. Dès le huitième siècle, le moine Abbon raconte le siége de Paris par les Normands. Il attribue la colère de Dieu à quoi? au luxe désordonné des Parisiennes[1]. Au sujet du paupérisme, qu'il fait naître du luxe, citons encore M. de Bonald : « Lorsqu'il n'y avait dans nos sociétés d'Europe ni commerce ni argent, la bienfaisance songeait à donner au pauvre la *poule au pot*. Aujourd'hui que les nations regorgent d'argent, qu'elles couvrent la mer de leurs bâtiments et les marchés de leurs denrées, la philanthropie, obligée de vivre d'industrie, le met à la *soupe économique.* » Soupe économique, cela sonne mal. Mais la poule au pot a-t-elle jamais été autre chose qu'une belle phrase? La misère du passé, fille d'un faste excessif bien plus que la misère d'aujourd'hui, fut pire que la nôtre. Quelles villes mal entretenues, remplies de mendiants organisés en corps d'état, et décimées sans cesse par les maladies les plus horribles! La soupe économique, distribuée par la bienfaisance publique, n'a pas eu, malgré d'élégantes railleries, tous les fâcheux résultats des distributions trop régulières qui se faisaient aux portes des anciennes communautés. Puis, encore une fois, qu'est-ce que les besoins factices et le luxe avaient à voir dans tout cela? Pour combien, du moins, entraient-ils dans cette révolution industrielle, où la demande des produits était surtout représentée par cette aisance laborieuse qui paye ce qu'elle

[1] Propter vitium triplexque piaculum
Quippe supercilium, Veneris quoque fœda venustas,
Ac vestis pretiosæ elatio, te tibi tollunt.

consomme par ce qu'elle produit, et qui consomme surtout de l'utile[1]?

Ainsi l'école rigoriste est restée conforme à ses antiques tendances. Je vais plus loin. Elle ne les a jamais énoncées avec plus d'insistance que dans certains manifestes d'un mysticisme prétentieux. Qui n'a lu ces apologies où sont exaltés de préférence des saints qui poussèrent jusqu'à des limites inouïes le manque de tout soin corporel? Qui n'a lu en termes peu déguisés l'éloge de la *saleté*? La propreté a été peu s'en faut flétrie comme l'expression d'une complaisance coupable pour la chair. Le dix-huitième siècle inscrivait dans ses catéchismes de morale la propreté parmi les *vertus*. — C'était sans

[1] M. de Bonald va jusqu'à écrire ces lignes, que nous citons textuellement, lignes dont nous approuvons le sentiment moral, et qui sont fort justes s'il s'agit de flétrir les abus du luxe, mais excessives, et remplies d'étranges aberrations économiques :

« Conseiller à une nation de chercher les richesses *que procurent les arts*, les manufactures, le commerce, c'est, en d'autres termes, l'exhorter à renoncer à tout esprit public, même à tous sentiments publics d'élévation, de générosité, de désintéressement, et c'est vouloir la corriger de ce noble mépris des richesses qui a toujours caractérisé les grands hommes et les grands peuples, pour la jeter dans une activité inquiète dont l'argent est le seul mobile et l'unique but, et qui tourmente la vie bien plus qu'elle ne sert à en jouir; c'est lui ôter sa première et sa plus précieuse richesse, et son moyen le plus puissant de force et de durée. A cet égard, on s'est quelquefois trompé. On a pris des peuples indifférents aux richesses pour des peuples indolents, et l'on a oublié qu'il y a, dans une nation, plus d'esprit public à mesure qu'il y a moins d'intérêt personnel. » Fort bien. Mais le véhément censeur de la société moderne rencontre une objection gênante, l'Angleterre, l'industrieuse, la mercantile Angleterre, dont il n'est guère possible de contester l'énergique esprit public. L'auteur est réduit pourtant à le contester ou à l'atténuer en ne voyant dans la politique libérale des Anglais que défiance pour le gouvernement et jalousie pour les autres peuples.

doute un mot bien solennel, et l'habitude de se laver ne mérite pas un tel titre. Mais le mot de vice n'est pas trop sévère pour désigner une saleté dégradante et repoussante. Laissons là ces paradoxes qui traitent la propreté comme un raffinement blâmable. N'imitons pas les folies de sectes étrangères à toute religion qui ont parfois, au milieu du même dégoût public, professé ce genre de cynisme. Un écrivain, Jean de Schweinichen, raconte qu'en 1571 il s'était formé, parmi les gentilshommes de Silésie, une association appelée « Société des impurs ». Les membres faisaient vœu de ne pas se laver, de ne point prier et de se conduire salement partout où ils allaient. Cette société professait du moins la brutalité complète, elle pratiquait des habitudes immondes, elle ne leur cherchait pas de pieux prétextes.

La doctrine rigoriste a sa place dans les écoles socialistes qui ont joué un si grand rôle au dix-neuvième siècle, bien qu'en général elles soient loin de s'en inspirer. Presque toutes prêchent la jouissance. Le plus célèbre socialiste contemporain semble faire seul exception. Personne plus que P. J. Proudhon ne s'est montré impitoyable pour le luxe. Plus exclusif que le christianisme et que le stoïcisme même, il ne se borne pas à combattre les passions de la chair ; il prend, pour parler des femmes surtout, ce ton dur et farouche dont la tradition semblait perdue depuis la prédication des moines au moyen âge. Il voit dans la femme la source du luxe et de la corruption. « Bien loin d'applaudir à ce que l'on appelle aujourd'hui l'émancipation des femmes, j'inclinerais bien plutôt, dit-il, s'il le fallait, à en venir à cette

extrémité, à mettre les femmes en reclusion[1]. » Il va plus loin encore. Cet implacable logicien réduit tout à une sorte d'égalité niveleuse, tenant compte, il est vrai, de la *quantité*, mais non de la *qualité* du travail. Le génie est moins à ses yeux une supériorité qu'une maladie, il ne donne de titre à aucune rémunération. Phidias reçoit le même salaire que le dernier des manœuvres[2]. L'art! Proudhon n'en parle qu'avec défiance et antipathie. L'idéal moral de l'auteur du livre : *la Justice et la Révolution* est ce qu'on peut concevoir de plus triste. Une sorte d'algèbre sociale y accable tout élan, y éteint toute originalité. Et pourtant cet homme singulier, ce puissant écrivain avait ses qualités d'artiste, sa poésie à lui. Mais il n'en a rien gardé dans ses arrangements sociaux. On y trouve un air de comptoir qui dessèche et qui glace. Les arts, du moment qu'ils s'éloignent d'un certain réalisme peut-être moral tel qu'il le définit, mais assurément vulgaire, sont corrupteurs[3]. Il va jusqu'à former des vœux d'iconoclaste. Est-ce violence, emportement de logicien enivré, d'écrivain qui ne se possède plus? N'est-ce qu'une de ces menaces calculées pour l'effet, qui font partie de la rhétorique d'un polémiste habitué à se servir avec une habileté provocante des gros mots, des imprécations effrayantes? Il ira, dans un accès réel ou feint de fureur, jusqu'à demander que des toiles portant des noms chers à l'école française soient « effacées, lavées, vendues comme filasse[1]. »

[1] *Systèmes des contradictions économiques*, ch. XII.

[2] P.-J. Proudhon, *passim*, mais notamment : *Qu'est-ce que la propriété?* ch. III, §§ 5, 6 et 7.

[3] Voir le *Principe de l'Art* et un des livres de l'ouvrage : *Justice et Révolution*, consacré aux questions d'art et de littérature.

Et quels sont les peintres obéissant à d'immorales fantaisies qui provoquent ces colères? C'est un Horace Vernet, dont les inspirations n'ont rien qui puisse alarmer les consciences les plus scrupuleuses; c'est M. Ingres, dont le pinceau est si chaste. Triste et trop fréquente conclusion de l'école rigoriste : on l'a vue toujours aboutir à la destruction fanatique des objets d'art. Les rigoristes de la religion, à l'époque de la Réforme protestante et dans les premiers siècles de l'Église, ont été animés de cette haine destructive. On croit inoffensifs ces anathèmes, purement théoriques semble-t-il. Illusion trop dissipée! Ils tomberont sur des imaginations grossières, sur des âmes violentes. Viennent les jours où la société semble près de se dissoudre, ces anathèmes prendront corps, ils deviendront d'affreuses réalités. Qu'ils arrivent ces moments où l'interrègne de la civilisation est rempli par un retour aux instincts de la vie sauvage, alors on verra

[1] Voici les paroles de Proudhon : « Moi aussi j'ai pensé alors que la *Madone* de M. Ingres était à invoquer. Parbleu! C'est le seul éloge que j'en ai entendu faire. Mais je dis aujourd'hui qu'une pareille œuvre est tout ce que l'on peut imaginer de plus absurde... Ces lubriques mysticités sont tout simplement dignes du feu. » En parlant de M. Horace Vernet : « Otez-moi cette peinture : pour le vulgaire qui l'admire, elle est d'un détestable exemple; pour les honnêtes gens qui savent à quels sentiments elle répond, elle est un sujet de remords. L'auteur a été payé, je suppose : je demande que cette toile soit enlevée, ratissée, dégraissée, puis vendue comme filasse au chiffonnier. » Est-ce assez d'injures et de menaces? Tout cela s'adresse à des individus. Voici qui est plus général : « Si le public comprenait l'injure qui lui est faite, il *mettrait le feu* à l'Exposition. Les artistes le traiteraient de Vandale : *il les enverrait à Cayenne.* » Quels progrès depuis Platon! Le grand philosophe grec reconduisait hors du territoire de sa république les poëtes couronnés de fleurs. M. Proudhon envoie les artistes... à *Cayenne!*

ce qu'il nous a été imposé de voir à nous témoins impuissants de ces tragédies honteuses, le feu mis aux édifices, les objets d'art brisés ou brûlés. Nous avons pu méditer, en présence des ruines de nos monuments, la vraie portée de ces élégants paradoxes académiques sur les lettres, les sciences et les arts, que couronnait et applaudissait le dix-huitième siècle dans J. J. Rousseau, qui ne se doutait guère de leurs conséquences. Un Proudhon les reprenait avec un accent de menace..... Le malheureux grand publiciste soupçonnait-il l'effet que devait avoir sa parole ?

Nous avons invoqué l'histoire : interrogeons maintenant la théorie, l'observation des faits de l'ordre social.

CHAPITRE III

LA THÉORIE DU RETRANCHEMENT DES BESOINS

I

LE PEU DE DÉVELOPPEMENT DES BESOINS SIGNE DE L'INFÉRIORITÉ DES ESPÈCES, DES RACES, DES ÉTATS DE CIVILISATION. — LES BESOINS MATÉRIELS EN RAPPORT AVEC LE DÉVELOPPEMENT MORAL.

En jetant un coup d'œil sur les êtres organisés, le premier fait qui frappe, c'est que la multiplicité des besoins est le signe de la supériorité des espèces. Faudra-t-il accuser la loi du monde d'immoralité ? Je ne suis pas de ceux qui nient la sagesse qui y préside ; j'ose l'approuver d'avoir fait que l'homme eût plus de besoins que les animaux les plus compliqués et les plus intelligents des autres espèces. Eux-mêmes ne se classent-ils pas en importance selon la quantité et l'intensité des besoins de leur nature ? Vous reculez ainsi depuis le cheval ou l'éléphant jusqu'aux zoophytes, en traversant toute l'échelle intermédiaire. Mystère profond ! Le besoin qui semble par lui-même une infériorité, une servitude pénible, est un signe et devient une cause de supériorité.

Le besoin ne suffit pas sans doute à opérer un tel miracle. Si cette supériorité l'accompagne, c'est qu'il existe des *facultés* qui y correspondent, et auxquelles les besoins donnent l'éveil.

Là est l'explication de ce fait au premier abord si surprenant. Voilà comment les êtres qui paraissent le plus dépendre des choses, sont ceux-là mêmes qui arrivent à prendre sur la nature le plus d'empire. Si ces êtres étaient seulement sensibles, ils seraient soumis à une véritable torture : ils subiraient sans espoir et sans terme le supplice des désirs inassouvis. Mais ils sont actifs et doués d'une intelligence qui, mise en mouvement par la crainte de souffrir et le désir des satisfactions, cherche au dehors tout ce qui peut répondre aux exigences de leur nature.

Voilà un fait souverain, capital, puisqu'il tient à l'ordre universel ; il serait bon de le consulter avant de s'écrier que les besoins sont une honte, un fléau, un mal qu'il faut supprimer par le fer et le feu.

Le spectacle de l'humanité ne dément pas ce premier aperçu.

Ce que je viens de dire des espèces, on doit l'appliquer aux races.

Races sans besoins, races sans idées.

Nous disons besoins : nous ne disons pas appétits brutaux ; nous faisons cet honneur à la théorie des besoins de l'homme d'y faire figurer, à côté et au-dessus des besoins matériels que nous ne voulons pas supprimer, des besoins d'ordre supérieur.

Tout se tient, tout s'enchaîne dans l'être humain et

dans la civilisation. On parle de l'état de nature. Qu'est-ce que cet état? A le prendre à la lettre, ce serait l'état d'inertie, d'enveloppement des facultés, le sommeil de l'âme et des sens. Mais ce n'est pas là la vraie nature de l'homme : au contraire, elle obéit à sa loi en agissant, en se raidissant contre l'obstacle. Or, comment s'exerce d'abord cette activité? Les nécessités physiques sont les premières qui se révèlent avec un caractère urgent. Y subvenir sera donc son premier mobile énergique. Mais que d'idées l'homme acquiert dans ce travail, que d'observations et de réflexions s'y développent, combien de connaissances s'y accumulent! Industrie et science naissent ensemble. A chaque appel du besoin correspond un nouvel effort. Les besoins deviennent plus variés, les industries deviendront plus nombreuses. Les moyens marchent à la suite des désirs, sous la condition d'efforts répétés et toujours plus habiles. Bien qu'il ne s'agisse guère que du vivre, du couvert, du vêtement, combien d'ingénieuses découvertes! Les relations sociales sans ce stimulant ne seraient pas nées. L'idée du juste s'éveille, le sentiment de la bienveillance, celui de l'humanité, apparaît au milieu des mœurs les plus rudes et même des luttes les plus atroces. Le superflu se montre déjà comme un raffinement, matériel souvent, non pas toujours pourtant : l'art n'est-il pas un superflu, comme nos sentiments les plus exquis? Le corps et l'âme se raffinent ensemble. Des goûts épurés, des sentiments perfectionnés ne se sont jamais rencontrés avec une vie matérielle grossière à l'excès.

On ne s'aperçoit pas qu'avec ce beau zèle de morale on

aboutit à supprimer le travail. Car il tient à ce superflu que nous venons de voir s'ébaucher pour ainsi dire. Un raffinement paraît, mais à quel prix? A la condition qu'un travail nouveau naisse à son tour. On ne déchire plus avec les mains et les ongles les chairs saignantes; on ne se contente plus de porter des peaux de bêtes; on cuit, on prépare, on assaisonne les aliments, on tient à leur donner un goût agréable; on carde, on file, on tisse, on découpe avec un certain art la laine; on passe souvent, quoique cet ordre ne soit pas invariable[1], du nécessaire à l'utile, de l'utilité première à la commodité, de la commodité à l'agrément; le goût, les yeux, les différents sens ont acquis des exigences; le sentiment des convenances, des proportions, s'impose à tout ce qui sort de mains plus expérimentées de jour en jour. On nous dit que ce sont des besoins qui se satisfont : nous répondons que tout cela c'est du travail qui naît. Élément de moralité qu'il est inconcevable qu'on oublie! En modifiant les choses, c'est sa propre éducation que l'homme est en train de faire. Il ne les transformera jamais autant, malgré l'apparence, qu'il ne s'est transformé lui-même en y appliquant ses efforts libres et réfléchis. Le travail a fait un nouveau monde. Osons dire plus : il a fait un nouvel homme. Allons plus loin encore : il a fait l'homme. Travailler, c'est se posséder. Travailler, c'est prévoir. Travailler, c'est connaître le rapport des moyens aux fins. Est-ce tout? Non : c'est aussi s'engager aux autres hommes, et demander qu'ils

[1] Nous établirons même qu'une bonne partie du superflu est antérieure au développement du nécessaire.

s'engagent de la même façon. C'est l'école du respect mutuel. C'est la société vraie qui commence. Elle ira s'étendant peu à peu aux limites mêmes du monde, par la communication des idées, par les échanges de services et de produits de tout genre!

Qu'apportez-vous donc, ô rigoristes, à la place de ce mobile puissant, *le besoin*, de ce principe moralisateur, *le travail?* Mettons de côté encore une fois certaines natures d'exception portées vers la vie contemplative où elles placent la perfection; voyons la masse humaine : que lui offrent ces prétendus sages ? son ennemi le plus redoutable, le plus destructif, la force d'inertie. N'est-ce pas là le comble de l'illusion, la tentation la plus dangereuse à laquelle l'humanité fut jamais soumise, à savoir le mal pris pour le bien, la paresse devenue vertu, l'immobilité divinisée, c'est-à-dire le stupide mysticisme de l'Orient?... Oui, au fond de la théorie du retranchement il y a tantôt la haine, tantôt le mépris systématique du travail et même du mouvement. Les représentants les plus conséquents de cette théorie, ceux qui l'ont prise à la lettre et mise en pratique, ont poussé le délire jusqu'à s'infliger l'immobilité physique, jusqu'à faire en ce genre de véritables tours de force : témoins les faquirs de l'Inde. Le travail, ces représentants héroïques du retranchement absolu se le sont imposé, il est vrai, quelquefois sous les formes les plus dures, mais sous l'absurde condition qu'il fût sans utilité. Que voulaient-ils donc ? tantôt épuiser les forces du corps, dompter la chair, tantôt montrer la vanité des efforts humains; et c'est ainsi que certains anachorètes de la Thébaïde s'im-

posaient à eux-mêmes, et à ceux qui venaient se réunir à eux, d'aller à des distances énormes, sous les rayons d'un ardent soleil, chercher avec des cruches de l'eau dans le Nil, et pourquoi ? pour arroser un bâton planté dans le sable du désert, et qui ne pouvait reverdir. Sanglante épigramme contre l'activité humaine, symbole désespérant du néant de ses résultats! Laissons là ces rêveurs rétrogrades et revenons aux réalités.

Résumons du moins les points principaux mis hors de contestation. Il reste établi que les besoins offrent un rapport avec la supériorité des espèces, et que les conditions du développement humain obéissent à la même loi; que, si la prédominance des besoins matériels présente les dangers les plus graves, l'anéantissement de ces besoins est pis que cela, car ce sont nos facultés frappées de mort; enfin, qu'entre le développement des besoins matériels et le raffinement des besoins moraux, il y aussi des affinités.... Certes nous sommes loin de croire que le monde ne présente que des harmonies, mais il est loin de n'offrir que contradictions; le monde est une harmonie qui s'établit par la lutte, mais il est une harmonie.

II

LE NÉCESSAIRE EST INSUFFISANT COMME STIMULANT DU TRAVAIL.

On insiste et l'on dit : c'est le travail moralisateur que vous invoquez, c'est la sociabilité humaine, c'est un légitime bien-être. Eh bien! le nécessaire y suffit. — Voilà l'argument le plus spécieux des ennemis du superflu. Otons-leur ce sujet de triomphe.

L'expérience a répondu : elle montre où en sont les sociétés pourvues seulement de ce nécessaire indispensable, comme les habitants des régions tropicales. Heureux peuples, ils n'ont, comme on l'a dit, qu'à cueillir le pain sur l'arbre; quelques feuilles de palmier suffisent pour les couvrir : le résultat... c'est qu'ils ne travaillent point. Le cultivateur mexicain, tel que l'a décrit M. de Humboldt, voilà l'homme du retranchement des besoins, le représentant fidèle du strict nécessaire. Habitué à obtenir, au moyen de deux jours de travail, de quoi subvenir pour la semaine aux nécessités de son existence et de celle de sa famille, il se repose les cinq autres jours. Merveilleux effet de la satisfaction facile d'un besoin grossier : cet homme passe cinq jours dans une quiétude somnolente! Arranger sa hutte, augmenter, orner son mobilier, il n'y songe pas : il ne pense pas même à prévoir la mauvaise recolte. Qu'une seule vienne à manquer, il éprouvera, au sein de la plus fertile contrée du monde, toutes les horreurs de la famine[1].

Mais nous faut-il donc aller chercher si loin nos preuves! Nous n'avons que trop d'exemples, chez nous, de l'insuffisance du nécessaire pour exciter toujours l'énergie productive. N'avons-nous pas nos classes pauvres ou plutôt misérables, et qui n'ont pas, comme les tribus sauvages, la ressource de la banane? N'a-t-il pas suffi de distributions de soupe et de vivres, données avec la

[1] Humboldt, *Nouvelle Espagne*, t. IV, ch. IX; t. II, ch. V.

régularité des productions naturelles, pour créer des légions de pauvres, en Angleterre, en France, et partout?.. Combien de fois on en a eu la preuve! La certitude de recevoir la pitance la plus misérable jetée en pâture à la faim agit avec une efficacité déplorable pour favoriser la paresse. C'est là même un des principaux arguments sur lesquels Malthus s'est appuyé pour demander dans son pays la révision de la fameuse loi des pauvres. Il montrait qu'elle contribuait à faire des pauvres et, qui pis est, à les faire pulluler par l'imprévoyance que donne le besoin satisfait ou se croyant assuré de l'être.

Règle générale : pour le progrès, il ne suffit pas qu'un besoin *existe*, il faut de plus qu'il soit *senti*. C'est à cette condition qu'il peut devenir un principe d'activité. Quelle meilleure preuve en donner que ce qui s'est passé chez nous pour les logements insalubres? Des économistes, animés par un sentiment d'humanité, ont mis à signaler ce fait lamentable une énergie trop justifiée par l'étendue du mal. Quelle chaleur d'âme, quelle insistance y déployèrent un docteur Villermé, un Adolphe Blanqui ! Était-ce donc que les ouvriers de Rouen, dans leurs greniers, ceux de Lille, dans leurs caves, etc., se plaignissent beaucoup? Non : l'*accoutumance* leur avait rendu ce genre de mal très-tolérable. Elle ne fait pas qu'on ne souffre point physiquement et qu'on ne meure point, mais elle fait qu'on supporte les conditions où l'on vit comme un mal nécessaire. Tout plutôt que le changement! Lorsque l'heure de la réforme eut sonné et qu'il fallut évacuer les logements insalubres, les principales résistances vinrent de qui?... des ouvriers eux-mêmes !

La théorie du nécessaire suffisant est surtout insoutenable dans nos climats, dans ces régions, où le nécessaire n'est obtenu qu'à force de travail, où la nature même des choses fait que nécessaire et superflu se mêlent, s'enchaînent, s'appellent d'une façon inévitable et indissoluble[1]. Combien il entre de superflu dans ce qu'exprime le mot *confortable*, de ce superflu, il est vrai, dont on pourra dire : *Le superflu, chose très-nécessaire*. Toute notre vie est factice. Il nous faut une chaleur factice, des lumières factices, une joie factice, puisque le ciel nous la refuse. Se figure-t-on un habitant de Londres attendant sa gaieté de la température? De là, la plupart de nos réunions, de nos fêtes, de nos spectacles, et le genre de luxe tout particulier qui s'y déploie. Cet enchevêtrement du nécessaire et du superflu constitue une des causes d'activité les plus puissantes. Et ne voyez-vous pas que la plupart de ces choses se consomment vite, qu'il faut qu'elles soient sans cesse renouvelées, ce qui

[1] « Il y a, dit Montesquieu, dans l'Europe, une espèce de balancement entre les nations du Midi et celles du Nord. Les premières ont toutes sortes de commodités pour la vie et peu de besoins; les secondes ont beaucoup de besoins et peu de commodités pour la vie. Aux unes la nature a donné beaucoup, et elles ne lui demandent que peu; aux autres la nature donne peu, et elles lui demandent beaucoup. L'équilibre se maintient par la paresse qu'elle a donnée aux nations du Midi, et par l'industrie et l'activité qu'elle a données à celles du Nord. Ces dernières sont obligées de travailler beaucoup, sans quoi elles manqueraient de tout et deviendraient barbares. » Montesquieu ajoute que les peuples du Nord ont besoin de la liberté, qui leur procure plus de moyens de satisfaire tous les besoins que la nature leur a donnés, tandis que, selon lui, les peuples du Midi pouvant aisément se passer de richesses, peuvent encore mieux se passer de liberté. On peut contester ce qu'il y a d'excessif dans cette dernière conclusion sans révoquer en doute ce qu'il y a de vrai dans l'idée générale. — (*Esprit des lois*, liv. XXI, ch. III.)

met en jeu une masse énorme de travail et de capital? Voilà l'effet de besoins multiples et impérieux. Il n'est pas vrai de dire que la plupart soient de convention, dépendent d'une opinion vaine et capricieuse. Il ne l'est pas davantage d'affirmer qu'ils constituent un sybaritisme immoral par eux-mêmes. La masse humaine ne se compose pas de riches voluptueux : n'est-ce pas elle pourtant qui consomme la plus grande partie de ce superflu agréable, dont on se passerait à la rigueur, mais qui ne pourrait disparaître sans que l'homme se trouvât réduit presque à une vie d'anachorète ? Le peuple y tient comme le riche, et, chez nous, entre mille autres preuves, qui ne sait que le manque de sucre et de café a été, dans la petite bourgeoisie, une des causes, non des moins vives, de mécontentement contre le premier Empire?

Renoncez donc à cette thèse qui croule de toutes parts du nécessaire suffisant pour produire une puissante industrie, même une agriculture féconde et variée... Le budget du superflu! Il ne serait pas impossible de l'établir, jusqu'à un certain point, par des chiffres qui seraient concluants. On verrait bien alors combien est immense sa puissance productive. Il suffirait d'évaluer les impôts qui portent sur nos consommations. Pour peu qu'on y joignît un énoncé plus ou moins approximatif des valeurs auxquelles donnent lieu la plupart des manufactures, ne serait-il pas évident que cette richesse s'évalue par milliards ? Mais ici encore l'écueil d'une statistique véridique et complète serait dans le mélange pour ainsi dire indiscernable du superflu et du nécessaire. Faites-donc dans le prix d'un meuble la part exacte

de l'ornementation, de la forme; faites-la aussi dans les étoffes de soie, de coton, de laine! Dites ce que vaut le dessin, ce que vaut la couleur. Essayez d'établir la part de l'utile et de ce qui n'est qu'agrément, dans des consommations comme celles du vin, du sucre, du lait même, qui se mêle à une quantité de friandises. La théorie du retranchement n'est donc pas plus heureuse sous cette forme plus modérée que sous les autres. Qu'elle ne vienne plus affirmer que le nécessaire strict ou presque strict suffirait à tirer l'homme de son atonie, à créer une civilisation véritablement développée. Thèse inadmissible pour les régions auxquelles la nature a souri: thèse complétement fausse pour nos pays. Le choix libre ne nous est pas laissé : nous sommes condamnés à rester à demi sauvages ou à devenir à peu près ce que nous sommes.

Quant à essayer même de démontrer que par ces exclusions, vous laisserez sans emploi le génie de l'invention, que les bras eux-mêmes resteront sans occupation, en vérité, j'aurais honte d'insister. Mais je réponds à des livres, à des sermons, à des harangues qui sont d'hier, et qui ont leurs enthousiastes approbateurs. Que faites-vous des plus vives facultés de la France, vous qui parlez, dites-vous, au nom du pays, que faites-vous de cette France qu'on a pu nommer une artiste? Ces milliers d'artisans qui travaillent les métaux, les étoffes, l'ivoire, le bois, les gemmes, toutes les matières précieuses avec un art, un goût infini, à quel emploi les destinez-vous ? Il ne faut pas trop d'ouvriers de luxe!... N'en faut-il pas, et même beaucoup, dans nos pays civilisés? Dans cette grande œuvre de coopération et d'association universelle,

qui naît de la division du travail, ne faut-il pas aussi des diversités? Certaines races paraissent plutôt faites pour la production grossière, commode, à bon marché; d'autres sont destinées à faire une part plus large à ces produits dans lesquels la main-d'œuvre joue un rôle plus grand que la fabrication mécanique. A elles ces produits où l'esprit a mis sa marque, et d'où se dégage un charme particulier, un charme fin, apprécié par tous les peuples impuissants à l'égaler. Otez à cette race française ces *inutilités*, ôtez-lui la soie, qu'on remplacerait par le coton, ôtez-lui les statues, les tableaux, les marbres, les bronzes, les velours, les bijoux, ces milliers d'objets de toute nature, tissés, tramés, brodés, ourdis par des doigts « de fées », vous lui ôtez son travail, son revenu, sa puissance, son instruction, la meilleure partie d'elle-même.

Que dire de cette école qui a toujours l'agriculture à la bouche? Est-ce qu'une partie de la culture n'a pas pour but la teinture des étoffes? N'est-ce pas l'industrie luxueuse des villes qui encourage même la culture du blé en mettant un prix rénumérateur à ce produit indispensable? La navigation n'y est-elle pas intéressée, ainsi que tous les autres moyens de transport?

Nous prions le lecteur converti à ces idées de nous pardonner notre insistance; ce n'est pas à lui qu'elle s'adresse; pourquoi faut-il aujourd'hui tout démontrer? Nous désirons qu'il reste au moins établi qu'il y a une solidarité du nécessaire et du superflu, une mise en action commune de toutes les facultés qui s'ébranlent à la fois ou sont frappées de paralysie. Ce sont là des vérités d'expérience. On les voit toutes jaillir ensemble dès qu'on presse l'examen de

cette théorie; elles montrent que l'homme est un, que la civilisation est une, qu'on ne la mutile pas impunément, et que, lorsqu'on la mutile, on détruit même ce qu'on a prétendu conserver!

III

ARGUMENTS TIRÉS DES PEUPLADES BARBARES OU SAUVAGES, DES EXCÈS DE LA CIVILISATION, DE LA CORRUPTION DES VILLES.

Une école sociale, assez accréditée en ce moment, vante certaines peuplades livrées à une sorte de communisme agricole. Les disciples de cette école ont décrit récemment certaines populations de Crimée, heureuses et ignorantes. Ils ont loué les paysans en communauté de Ning-Po-fou, encore plus ignorants, et non moins heureux. Il y a aussi, disent-ils, dans l'histoire, des moments où l'homme se montre sous un aspect plus simple et plus pauvre, sans être destitué de toute bonté morale, plus pur, plus innocent en somme que dans nos sociétés plus raffinées.

Ceux qui décrivent sous des traits, je le crains, un peu flattés, ces populations satisfaites d'une existence rétrécie, la seule dont elles aient l'idée, auraient-ils la prétention de nous les faire prendre comme des modèles, et leur sort comme étant vraiment la situation désirable d'une créature faite pour la lutte, et, pour tout dire, perfectible? Ce serait bien naïf. On aura beau vanter le bonheur de ces sociétés, il y a des bonheurs que l'humanité, à un certain point de développement, ne peut plus envier. Un peuple avancé, si éprouvé qu'il soit, ne peut se mettre

à désirer de vivre comme les peuples enfants, non plus qu'un homme d'un esprit cultivé, eût-il connu toutes les anxiétés de la recherche, ne peut de gaieté de cœur envier l'espèce de simplicité bienheureuse des personnes ignorantes. C'est de l'orgueil, dit-on. Peut-être. Mais, ôtez cet orgueil-là, tout s'arrête.

On est devenu moins affirmatif sur le bonheur et l'innocence des sauvages. Les voyageurs ont fait justice de ces types d'innocence naïve et d'indépendance fière qui n'existaient que dans les rêves d'une imagination blasée. Les barbares prendront-ils la place qu'il a fallu retirer aux sauvages dans notre admiration? Cela serait difficile. On a dit que Tacite avait fait la leçon à Rome, en retraçant les mœurs des Germains. Si tel a été son dessein, je crains qu'il n'ait bien mal réussi. Il les montre haïssant le travail, aimant à la passion, le vin, le jeu, l'argent, le plaisir. On a donné un corps à la théorie du retranchement dans un État modèle en alléguant l'exemple de Sparte. Justice est faite de l'admiration excessive que l'on portait à cet idéal, pris cette fois dans l'histoire, mais avec autant d'oubli des conditions de la société moderne que d'ignorance souvent de la vie antique. Qui ne le juge cet État spartiate, organisé sur le principe de la négation de tout luxe et de toute industrie, comme de la vraie famille et de la propriété individuelle ? Qui n'y découvre une corruption dissolvante, la révolte sourde des instincts qu'on avait voulu comprimer, et qui ont fini par miner cette œuvre factice ? Ce couvent guerrier, malgré ses féroces vertus militaires, a fini dans le vice et dans la dépravation, de même que d'autres

cités célèbres ont fini dans le faste et dans les délices.

On accuse la civilisation d'immoralité. Quand donc cessera-t-on de faire abus d'un procédé de raisonnement trop souvent usité en ces matières? Quand cessera-t-on de montrer certains mauvais côtés fort apparents, qui tantôt ne dépendent pas de la cause qu'on leur attribue, et qui tantôt n'en dépendent que comme un inconvénient attaché à un bien beaucoup plus grand? C'est de cette façon que l'on a critiqué la propriété, l'héritage, la famille. Ainsi en use-t-on à l'égard de la civilisation. On a censuré ses vices, qui sont plutôt au fond ceux de la barbarie persistante que les siens propres : on n'a pas voulu voir les vertus qu'elle développe. Où en serait sans elle la responsabilité libre, cette supériorité par excellence, source de toutes les autres? Que devient cette précieuse faculté dans les limbes de l'état sauvage ou dans le déploiement arnarchique de la vie barbare? On se demande de même où en seraient la sociabilité, la bienfaisance, où en serait la justice? C'en serait fait aussi de cet héroïsme réfléchi, d'autant plus élevé et méritoire que l'homme sent qu'il a plus à perdre en mourant. La civilisation, dit-on encore par allusion surtout à la part de luxe et de raffinement qui s'y développe, la civilisation *affaiblit*. Sans doute l'écueil est à craindre. Pourtant les nations les plus véritablement civilisées ont prouvé cent fois qu'elles pouvaient se montrer énergiques, capables de constance et de suite dans la volonté, soit dans les arts de la guerre, soit dans les arts de la paix : car la paix chez les modernes est une paix laborieuse; elle suppose une volonté ferme et agissante, des

efforts perpétuels, une énergie modeste autant qu'infatigable qui se déploie partout, aux champs, dans l'atelier, sur mer et sur terre, et aussi dans le laboratoire et dans le cabinet du savant. Une telle quantité de travail, immense, on peut le dire, malgré la part trop grande qu'il faut faire à la paresse, est-elle conciliable avec un énervement général?

« L'amélioration des mœurs, écrit un de nos publicistes contemporains, ajoute aux pouvoirs de l'industrie; les progrès de l'industrie amènent ceux de la morale. Il n'est pas vrai qu'en acquérant plus de bien-être nous devenions moins sensibles à la considération. Je ne veux pas admettre que les habitants de Paris aient moins d'honneur aujourd'hui qu'ils n'en avaient au temps de la Ligue ou à des époques plus reculées et plus barbares. Je ne saurais imaginer qu'en pavant et éclairant leurs rues, en purifiant et ornant leurs demeures, en se procurant de meilleurs habits et de meilleurs aliments, en se tirant par le travail de l'ordure et de la misère, ils aient dû perdre de leur dignité[1]. »

Mais voici le grand mot lâché : les vices, les misères, les « excès de la civilisation », les malheurs d'une civilisation trop avancée ! N'y a-t-il pas une énorme confusion dans ces locutions devenues usuelles? Je n'hésite pas à répondre : Il n'y a pas, il ne peut y avoir à parler avec rigueur, d'*excès* de civilisation. Vous qui usez de ces termes, vous faites allusion à des abus qui prouveraient plutôt que la civilisation est trop incomplète ou trop peu

[1] Ch. Dunoyer, *Liberté du travail*, t. I, Introduction.

avancée, car la civilisation doit s'entendre aussi apparemment des lumières et de la culture morale. De quel droit la réduisez-vous au progrès matériel? Pourquoi l'identifiez-vous avec quelques excessifs raffinements sensuels? Ces excès sont précisément le fait de certains nations orientales : à votre compte elles seraient les nations les plus civilisées qui soient au monde. C'est confondre la civilisation avec une barbarie raffinée. Ne craignez donc pas d'être *trop civilisés*, c'est-à-dire trop cultivés intellectuellement et moralement. Cette crainte est encore plus chimérique qu'elle n'est présomptueuse. C'est ainsi que vous nous effrayez de cet excès de production dont une certaine école nous a plus d'une fois menacés, et qui serait l'effet de besoins multipliés et de ressorts trop tendus. Non, il n'y a pas non plus, il ne peut pas y avoir d'excès *général* de ce genre, et l'humanité n'est pas à la veille de nager dans cette universelle abondance[1]. On a dit, répété avec le même aveuglement en parlant spécialement de notre pays, sans savoir qu'on obéissait aux inspirations de cette même école, toujours inquiète des développements du travail et de l'industrie : « La France produit trop ». Et qu'est-ce donc vraiment, répondrons-nous encore, qu'est-ce qu'elle produit trop, cette France bienheureuse? Est-ce donc l'ensemble des choses utiles ou agréables à la vie, quand il y a tant de pauvres?.. Et ne sait-on pas d'ailleurs à quelle faible quantité se réduirait pour chacun la somme des biens si on la partageait également entre tous? Que l'on

[1] Sur cette idée si chimérique, je renvoie aux premiers chapitres, aussi concluants que spirituels, de F. Bastiat : *Sophismes économiques.*

désigne donc cet objet produit surabondamment. Est-ce la laine, quand il y des gens qui ont froid; est-ce le blé, quand il y a des gens qui manquent de pain? Cessons de tenir un langage pusillanime et contradictoire. Travaillons, produisons, civilisons-nous sans remords.

C'est le moment de répondre à une accusation plus spéciale qui se rattache directement à la question du luxe. Je veux parler des griefs articulés par les défenseurs attitrés du retranchement du besoin contre les villes, surtout contre les grandes villes. Un d'entre eux que j'ai déjà cité[1] croit avoir condamné d'un mot nos grandes villes en les appelant « *des capitales d'industrie et de révolution.* » Ce n'est pas aux seules villes occupées par la grande industrie que cette accusation s'est adressée. Elle a retenti contre toutes les villes en général depuis l'antiquité. Elle est, en un mot, une tradition constante et ininterrompue chez les partisans de la théorie qu'on examine en ce moment.

En quoi se résume ce réquisitoire qui se répète avec uniformité depuis bien des siècles? Les villes sont des foyers de luxe et de corruption! C'est là que les besoins sont surexcités par mille stimulants, que s'entassent toutes les délices qui n'attendent pas le désir, mais le provoquent. Là naît la contagieuse émulation des vanités et de tous les vices; les arts frivoles s'établissent au préjudice des arts utiles; et ce superflu, qui sert seulement à quelques-uns, prime, étouffe les arts nécessaires, qui sont profitables à tous. La principale industrie du pauvre

[1] M. de Bonald.

dans les villes, quelle est-elle? Se vendre au riche. On y est à chaque instant frappé par le contraste révoltant du faste excessif et de l'extrême misère, par le spectacle des haillons et de la nudité qui y côtoient tout l'appareil de l'opulence. Là, de splendides demeures; ici, pas même un foyer. Là, le vice élégant et joyeux; ici, le vice brutal, le crime voulant à la fois se venger et jouir de cette richesse qui l'écrase. Partout la tentation; des boutiques par milliers, remplies de tout ce que le pauvre n'a pas, étalant l'or, les bijoux, les toilettes. De là, la haine, l'envie, entrant dans l'âme du pauvre, la dévorant en secret, pour faire de temps à autre explosion dans des séditions, où celui qui n'a rien réclame sa part de jouissances et veut l'obtenir sans travail. N'est-ce pas là ce que l'on a vu dans tous les pays, dans tous les temps et aujourd'hui même?

Je n'ai en rien affaibli l'affligeant tableau que Jean-Jacques Rousseau et d'autres écrivains se sont appliqués à retracer des villes, et je conviens qu'il a sa part de vérité. Seulement ce n'est qu'un fragment de la vérité, et combien il laisse dans l'ombre de faits aussi importants, sinon davantage, qui changent toute la face du problème. Certes je suis bien loin d'approuver la politique qui pousse les hommes par des mesures factices, par des primes, faites uniquement pour favoriser l'industrie et le luxe des villes, vers des agglomérations excessives. Même en dehors de ces mesures, il n'est que trop vrai que les attraits naturels agissent ici avec une force exagérée. Pour moi, j'engagerais fort les populations rurales à réfléchir avant de prendre le che-

min de ces cités où tout est péril. Mais suffit-il d'établir que l'excitation des besoins dans les villes et la plus grande facilité d'y satisfaire, font courir à la moralité humaine de redoutables dangers? Ne faut-il pas se demander avant tout si la moralité humaine aurait gagné à ce qu'il n'existât pas de villes? Eh bien! nous osons dire que la position de la question en ces termes suffit à en changer la solution. On croit avoir tout fait en établissant une statistique des délits et des crimes que la vie agglomérée contribue à susciter ; tâchons donc d'établir aussi la statistique des vertus qu'elle développe !

Pourquoi faut-il que ces vertus ne s'inscrivent pas sur des registres? Le plus souvent elles aiment à prendre l'ombre et le mystère pour complices. Comment ne pas remarquer aussi qu'elles survivent à leurs meilleures œuvres, à peu près, si l'on peut emprunter ici une métaphore à l'économie politique, comme le capital préexiste et survit au revenu qui en sort? Il est particulièrement impossible d'évaluer la charité, qui n'est pas dans le don tout entière, et qui s'adresse d'ailleurs aux âmes plus souvent qu'aux corps. Maintenant que nous pouvons observer de plus près et comparer sur pièces la vie des villes et celle des campagnes, nous savons que celle-ci a aussi ses vices, ses crimes, moins souvent dévoilés, inspirés par une cupidité plus éveillée, plus âpre et plus sauvage. Pourtant il n'y a là aucun luxe pour l'exciter, les besoins sont peu nombreux. Ne sont-ils pas peut-être par cela même plus violents, plus sourds encore à la voix de la conscience? Les sentiments délicats, affectueux, les sympathies et les devoirs de la famille, ne sont

pas, on ne peut plus se faire d'illusion là-dessus, des fruits qui mûrissent de préférence dans ces cabanes qu'on s'est complu à opposer sans relâche aux élégantes et riches habitations des villes. Le beau n'y est guère goûté, le vrai y est peu recherché pour lui-même. Où la patrie est-elle le mieux comprise dans l'idée générale qu'elle représente? Où les croyances sont-elles moins mêlées de superstitions absurdes ou féroces? On avoue que la science, non plus que l'industrie, ne peut se passer des villes qui rapprochent les esprits, les forces productives, et qui fécondent tout ce qu'elles ont rapproché. Que l'on avoue donc aussi que, tout compte fait, la moralité humaine, sans les villes, aurait produit bien moins d'œuvres dignes d'estime, bien moins de vertus éclatantes!

Non, la théorie du retranchement des besoins ne justifie pas la prétention qu'elle s'arroge à la supériorité morale; elle empêche le développement moral lui-même; elle ne s'autorise que d'exemples insuffisants ou faux lorsqu'elle allègue des populations à l'état d'enfance, traversant une période transitoire, peu enviable pour l'homme plus développé, ou lorsqu'elle met en avant l'état sauvage, l'état barbare, qui ne méritent pas les éloges qu'elle en fait; en attaquant la civilisation et les villes, elle ne montre que le mal, mais le bien, le bien qui l'emporte de beaucoup, elle n'avait pas le droit de le passer sous silence.

IV

ON CONFOND LE LUXE AVEC D'AUTRES ABUS.

Si peu disposé qu'on soit à atténuer la responsabilité du luxe abusif devant l'histoire, comment serait-on dispensé d'établir des distinctions nécessaires qui montrent qu'on lui impute parfois ce qui appartient à d'autres abus? C'est ce que n'ont pas manqué de faire les théoriciens qui accusent le luxe presque seul de la dissolution des sociétés. Expliquer uniformément par le luxe la décadence des nations est presque un lieu commun consacré. Il y a là exagération et erreur.

Le luxe n'est pas l'équivalent de la corruption. « On peut se livrer sans luxe, a-t-on dit justement, à tous les désordres et à tous les crimes qu'on prétend que le luxe amène[1]. » De même, une société comporte un luxe assez développé, sans qu'il y ait lieu de conclure nécessairement à sa dépravation. Enfin, il faudrait voir si le luxe condamnable n'est pas un simple signe de la corruption générale, s'il n'est pas un effet plutôt qu'une cause, l'effet, par exemple, comme dans l'Orient et à Rome, des inégalités excessives. Il paraît plus simple de mettre tous les maux sur le compte du luxe; mais plus les études historiques acquièrent d'exactitude et de précision, plus on se convainc que c'est là une philosophie de l'histoire extrêmement insuffisante.

[1] La Mothe, *Réflexions critiques.*

Le jugement historique de la même école n'est guère d'ailleurs moins inexact quant au luxe considéré dans son développement à travers les âges. A l'en croire, le luxe et les superfluités iraient en accusant sans cesse davantage leurs abus. Il s'en faut que le spectacle de l'histoire confirme cette vue superficielle. Sans doute, de monstrueux abus se révèlent dans les sociétés en décadence ou à certaines époques passagères. Mais le mauvais luxe n'attend pas pour se déclarer une civilisation avancée. Plus on y regarde de près, plus on sera frappé, soit par l'excès de son développement absolu, soit par l'énormité de ses proportions relatives au reste de la richesse, dans les sociétés qui présentent un état de civilisation encore imparfait. Ainsi, cela se constate pour les sociétés barbares, pour les féodalités orientales et occidentales, pour le despotisme des princes des époques grossièrement civilisées. Le luxe des époques où fleurit la vraie civilisation change de nature; il vise plus à rendre l'existence douce et facile; il est plus sain et de meilleur goût, et ne recherche plus guère un faste souvent gênant; il ne néglige point l'économie et semble souvent un retour vers le naturel trop oublié. Le superflu devient plus sensé; une masse d'hommes plus grande est par cela même appelée à en jouir, et le luxe tend plutôt dès lors à se modérer en se généralisant. Telle est la loi dominante; on peut la proclamer tout en restant frappé des abus des consommations vicieuses dans toutes les classes. Il n'y a pas de réfutation plus directe de la théorie pessimiste des rigoristes, qui soutiennent que le développement des besoins va de plus en plus vers le luxe,

et le luxe lui-même vers les abus monstrueux, en vertu d'une loi de décadence continue. Doctrine désolante que professait Horace, dans des vers souvent cités, sur nos âges pires que ceux qui les ont précédés, et auxquels succéderont d'autres âges pires encore ! Doctrine à laquelle depuis lors tant d'historiens ont servi d'écho ! Sans tomber dans un excès d'optimisme, c'est un véritable service que rend l'histoire, quand, sans parti pris, elle vient faire entendre des leçons moins décourageantes. On ne risque pas d'enivrer l'humanité, quand on lui montre que chacune de ses conquêtes lui coûte des efforts, et qu'il lui faut encore beaucoup de force morale pour jouir de ces conquêtes sans tomber dans des abus qui constituent pour elle autant de périls redoutables.

V

CONCLUSIONS SUR L'IMPUISSANCE ET LES DANGERS DE LA THÉORIE DU RETRANCHEMENT DES BESOINS.

Pour en finir avec la théorie du retranchement comme idéal, il n'y a plus qu'à lui opposer son impuissance et ses dangers. Cela achève de la réfuter sur le terrain même de la morale où elle se place avec la prétention d'en exclure ses contradicteurs.

Cette impuissance résulte du caractère même de son entreprise. Quelle école de moralistes aurait pu empêcher le genre humain d'entrer dans la carrière des développements ? En vain on essaierait de démontrer que le gland qui contient le chêne en germe ne doit pas

se développer, parce que, devenu arbre, il sera battu des vents, exposé, en raison même de la hauteur à laquelle il doit atteindre, à être renversé par la foudre et par la tempête ; le gland se développe à ses risques et périls, parce que c'est sa loi. Quelle raison de penser davantage qu'on réussira mieux à arrêter les germes de la civilisation, qui n'est que le développement de la destinée humaine ? Prétendra-t-on fixer d'une manière qui ne soit pas arbitraire un point d'arrêt quelconque ? Mais n'est-ce pas complétement impossible, dans l'ordre intellectuel et philosophique, dans l'ordre purement scientifique, dans l'ordre industriel et dans la sphère des découvertes, des inventions, des jouissances ? Après la rame, la voile ; après la voile, la vapeur. Au travail à la main succède le travail mécanique, de même qu'à une préparation grossière a succédé pour toutes les choses nécessaires à la vie une préparation plus savante et plus raffinée.

Qu'on ne nous dise plus qu'il y a un point où le raffinement prend un caractère de sensualité. J'ai répondu que la morale condamne en ce genre les excès et l'asservissement à ce qui flatte les sens. Toute jouissance, pourtant, doit-elle être interdite par la conscience et flétrie par l'opinion, parce qu'elle s'adresse au palais, à l'ouïe, à l'odorat ? Ne peut-on, par exemple, par stoïcisme ou dévotion, s'interdire les boissons raffraîchies ? Mais il est difficile de soutenir que boire frais soit une sensualité qui aurait dû être condamnée comme immorale. Et pourtant cette habitude a été signalée, dans l'antiquité et dans les temps modernes, comme un raffinement blâmable.

Et ici encore, puisque je choisis cet exemple, je signalerai le défaut de logique de beaucoup de ces censeurs qui n'ont commencé à s'émouvoir que lorsqu'on a employé les moyens de réfrigération par la neige, et ensuite par la glace. On a, pour ainsi dire, de tout temps connu des façons de rafraîchir l'eau et le vin en déposant les bouteilles enveloppées dans un lieu frais. On en usait ainsi en France jusqu'au seizième siècle. Le crime passait inaperçu, ou peu s'en faut. Mais quand le moyen de rafraîchissement fut introduit dans le liquide, au lieu d'être extérieur, le crime apparut tout entier aux yeux de ceux qui admettaient que l'on fît usage des caves fraîches. Nous en avons la preuve fournie par l'histoire. Le médecin Champier accompagnait François Ier à l'entrevue que ce prince eut près de Nice, avec Paul III et Charles-Quint. Pendant que durèrent les conférences, Champier vit les Italiens et les Espagnols envoyer chercher de la neige dans les montagnes voisines pour rafraîchir leur boisson. Cela parut à Champier un vrai sybaritisme. Henri III introduisit à sa cour cet usage et celui de la glace. C'était un raffinement : mais qui ne souhaiterait que ce prince n'eût pas eu d'autre péché à se reprocher? Ce n'en est pas moins un des griefs imputés à ce roi dans un ouvrage satirique du temps, l'*île des Hermaphrodites*. Parmi les statuts que l'auteur suppose établis dans cette île imaginaire, habitée par les efféminés, il rapporte celui-ci : *En été, on aura toujours de réserve, en lieux propres pour cet effet, de grands quartiers de glace et des monts de neige pour mêler parmi le breuvage.* » — « On apporta de la neige et de la glace sur des assiettes, ajoute le même auteur en décrivant un des repas du roi de France. L'Hermaphrodite prenait tantôt de l'une et tantôt de l'autre, selon qu'il lui en prenait fantaisie, pour les mettre dans son vin, afin de le rendre plus froid. » On trouve de même dans les *Contes de Gaulard*, imprimés en 1620 : « Il alla un jour d'été déjeuner chez un voluptueux qui lui fit mettre de la glace en son vin. » Au contraire, cette coutume s'étant répandue quelques années après, Boileau, qui n'était pas un voluptueux, parlait ainsi dans sa satire du repas ridicule (1667) :

> ... Pour comble de disgrâce,
> Par le chaud qu'il faisait nous n'avions point de glace.
> Point de glace, bon Dieu! dans le cœur de l'été,
> Au mois de juin!

L'impuissance des représentants de la théorie du retranchement à arrêter tout raffinement n'est pas le seul argument à faire valoir contre elle. Elle présente des inconvénients positifs. Ces rigueurs intempestives discréditent la morale. On s'habitue à ne voir dans les plus justes représentations des moralistes que des mots. On prend en dégoût une vertu montée toujours à une hauteur inaccessible. On se laisse aller à une première infraction peut-être innocente à des interdictions outrées, puis on finit par violer des prescriptions plus sérieuses, parce qu'on ne distingue pas; on a fait justice des faux scrupules, bientôt on se débarrasse des véritables. C'est un grand mal d'accoutumer les hommes à penser d'une façon et à agir d'une autre, et le rigorisme exa-

géré dans la théorie n'est trop souvent que la préface de l'excessif relâchement dans la conduite.

VI

FAUSSE ALLÉGATION QU'ON MANQUE DE RÈGLES MORALES ET ÉCONOMIQUES POUR EMPÊCHER LES ABUS.

Nous avons critiqué et réfuté. On nous attaque à notre tour, en condamnant la théorie du développement des besoins à aller se confondre par une pente logique avec le règne des désirs sans frein, des fantaisies illimitées. L'accusation est spécieuse et a été répétée souvent de nos jours. La pente est glissante, qui le nie? Mais est-elle fatale, et quel usage ne serait pas condamné en prétextant la facilité de l'abus?.. Je répète que la morale ne consiste pas à supprimer la lutte; elle a fait son office quand elle a marqué clairement le but à atteindre et les moyens par lesquels la volonté peut y tendre efficacement. J'ose affirmer que sur ce point la morale est en progrès depuis l'antiquité, et qu'elle trouve le plus utile auxiliaire dans la science même à laquelle on conteste le plus ce rôle modérateur, je veux parler de cette science qui a pour objet spécial le travail et la richesse. Sur la foi de ce mot, *la richesse*, on a prétendu que l'économie politique poussait au développement sans frein de ces besoins qui sont les excitants de la production : elle y pousserait, quel qu'en soit d'ailleurs le caractère, frivole ou sérieux, corrompu ou sain, moral ou non.

Rien n'est moins fondé que ce reproche. Si la morale a ses règles, si la conscience éclairée sent, en fait de jouissances, où commence le mal, la science économique a ses règles aussi d'une réelle précision. Toutes concluent contre l'abus, avec ce caractère éminemment remarquable que les *consommations*, pour parler son langage, sont funestes au point de vue économique en raison de leur immoralité même. Elles deviennent alors non seulement improductives, mais *destructives;* elles anéantissent des forces de l'humanité, détournées de leurs voies les plus fécondes. On verra mieux encore par la suite que ces démonstrations ont reçu des maîtres de l'économie politique une évidence mathématique. Il suffit de parcourir les ouvrages qui font autorité en cette matière : on aperçoit du premier coup d'œil que cette science n'a négligé aucune occasion de signaler, au point de vue de la richesse et du bien-être, le péril des goûts dépravés, des abus de l'ostentation et du faste, des excès de raffinements sensuels, des habitudes de dépenses imprévoyantes, enfin de tout superflu déraisonnable.

Écoutons, dès à présent, un des fondateurs de l'économie politique traitant de la consommation, s'exprimer sur le compte de la prodigalité : « Les prodigues ont grand tort de se glorifier de leurs dissipations. Elles ne sont pas moins indignes de la noblesse de notre nature que les lésineries de l'avare. Il n'y a aucun mérite à consommer tout ce qu'on peut et à se passer des choses quand on ne les a plus. C'est ce que font les bêtes, et encore les plus intelligentes sont-elles plus avisées. Ce qui doit caractériser les procédés de toute créature douée de

prévoyance et de raison, c'est, dans chaque circonstance, de ne faire aucune consommation sans un but raisonnable ; tel est le conseil que donne l'économie [1]. »

Quant à la limite suffisamment exacte et précise à laquelle commence l'excès ou l'écart des raffinements et du superflu, il me semble qu'elle est aussi fort convenablement indiquée dans les lignes suivantes : « Il est une limite au delà de laquelle le besoin nouveau qu'on observe ou celui qu'on ressent avec plus de vivacité n'est plus un signe de progrès, mais une marque de décadence. Tels sont les besoins immoraux et déraisonnables. Or, il ne faut pas uniquement considérer comme immoraux les besoins qui ne peuvent être satisfaits qu'au mépris des lois morales, mais aussi ceux qui font préférer les superfluités matérielles aux exigences de l'âme, ou ceux qui ne font acheter la jouissance de quelques-uns qu'au prix de la détresse du grand nombre. Les besoins déraisonnables ne sont pas seulement ceux qui entraînent à des dépenses au delà du revenu, mais ceux qui sacrifient le nécessaire au superflu [2]. »

Elle existe pourtant, cette école de moralistes relâchés et systématiques, qui érigent la prodigalité en théorie et le désordre moral en moyen de production. Ces apologistes des passions et des fantaisies outrent le luxe dont ils se font une sorte d'idole. Ils défendent, disent-ils, la civilisation. Nous montrerons qu'ils la perdent. Réfutation opportune. Cette école a des complices dans bien des tendances de notre temps. Elle fait valoir des arguments spécieux. Enfin elle est influente, et l'histoire, même contemporaine, ne prouverait que trop au besoin qu'elle est loin d'avoir perdu tout crédit.

[1] J.-B. Say, *Traité d'économ. politique*, liv. III, ch. v.
On peut renvoyer aussi à presque tous les ouvrages de Bastiat, et notamment à son ingénieux opuscule : *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas.*

[2] *Principes d'écon. polit.*, par M. G. Roscher, traduits et annotés par Wolowski, t. II, liv. IV, ch. II.

CHAPITRE IV

LES APOLOGISTES DU LUXE

I

SENS ABSOLU ET SENS RELATIF DU TERME DE LUXE

Nous avons examiné la doctrine du rigorisme absolu, et de cette étude nous avons conclu que, loin de servir les intérêts de la morale, elle rétrécirait extrêmement la sphère des devoirs et des vertus si elle avait quelque chance d'être adoptée. Nous allons faire subir une épreuve analogue aux systèmes trop relâchés qui se font les apologistes du luxe à outrance. Nous les suivrons sur leur propre terrain. Ces systèmes croient pouvoir se justifier par les intérêts supérieurs de la civilisation. C'est au nom de la civilisation elle-même que nous prétendons les combattre. Dans la civilisation nous comprendrons l'individu, l'homme pris pour sa valeur propre, qu'il tient de sa nature et de l'éducation, et qu'il a charge d'accroître, sans pouvoir être sacrifié, comme dans l'antiquité, à l'omnipotence de

l'État; nous mettrons aussi sous ce mot la famille; nous y ferons entrer nécessairement la propriété acquise au prix du travail et de l'épargne, l'élément de la richesse. Joignons-y l'art, qui offre avec le luxe des rapports et aussi des différences non moins évidentes. Il s'agit de rechercher quelle influence le luxe abusif exerce sur les conditions de la civilisation ainsi comprise.

On nous demandera d'abord ce que nous entendons par le luxe abusif.

Il peut être, selon nous, absolu ou relatif.

Absolu : tout luxe condamné par la morale, la convenance et le goût, est *absolument* mauvais.

C'est en s'arrêtant à ce côté essentiellement blâmable que plusieurs écrivains ont flétri le luxe en général. C'est ainsi qu'un écrivain moderne le définit un peu trop longuement peut-être, mais fort sensément, si on ne prend le luxe que par ses mauvais côtés, « ce qui crée des besoins mensongers, exagère les besoins vrais, les détourne de leur but, établit une concurrence de prodigalité entre les citoyens, offre aux sens des satisfactions d'amour-propre qui enflent le cœur, mais ne le nourrissent pas, et présente aux autres le tableau d'un bonheur auquel ils ne pourront atteindre[1]. » Un écrivain allemand, Schœffer, définit, à peu près de même et trop longuement aussi, cette sorte de luxe qu'il appelle « la

[1] M. de Kératry. — M. Nadault de Buffon, avocat général, auteur du livre intitulé : *Notre ennemi le luxe*, cite ce passage des *Inductions philosophiques* dans son discours de rentrée sur le luxe (1867). Lui-même définit le luxe abusif : « le mauvais usage du superflu. »

caricature du progrès économique, un état où la jouissance cesse de fortifier et d'ennoblir l'homme, où elle est purement extérieure, et où quelquefois même elle se refuse par vanité le nécessaire le plus indispensable, et se rend esclave de l'immoralité la plus raffinée[1]. »

Il y a une autre manière d'abuser du luxe : elle se manifeste quand il y a disproportion entre la dépense et le revenu. Même si l'objet de la dépense n'a rien d'immoral, même si cette dépense ne paraît point frapper par son excès, elle peut, en sacrifiant le nécessaire au superflu, devenir essentiellement blâmable. C'est alors le mauvais luxe *relatif*. — « Entre gens menant un train de vie pareil, disait déjà Juvénal, il y a des différences à considérer. Ce qui est excès pour Rutilus semble convenable pour Ventidius. Il faut connaître sa mesure et ne se point oublier, qu'il s'agisse de choses grandes ou petites, fût-ce d'un poisson à acheter. Ne va pas te mettre en tête d'acheter un surmulet quand ta bourse ne te permet qu'un goujon. » Franklin n'aurait pas mieux dit.

On contestera peut-être la légitimité du mot luxe appliqué à certaines consommations qui, dit-on, n'ont rien de luxueux. — Rien, en effet, n'y ressemble moins que le tabac et les liqueurs alcooliques si l'on joint à l'idée de luxe celle d'une certaine élégance. Mais ce terme s'applique aussi à la prodigalité, et dans le langage vulgaire comme pour la science, c'est un luxe que de dépenser trop. On applique même parfois ce mot à la perte

[1] Voy. Roscher, *Principes d'écon. polit.*

de temps comme à la perte d'argent. Telle personne très-occupée dira, en parlant d'un répit qu'elle ne peut s'accorder, d'un congé qu'elle refuse de prendre : « C'est un *luxe* que je ne puis me donner. » N'est-ce pas la reconnaissance implicite de cette vérité que le temps est aussi un bien qu'on peut épargner ou prodiguer?

Il est donc impossible de ne pas faire figurer au chapitre du luxe abusif les consommations intempérantes. Pour être un luxe populaire il n'en est pas moins détestable, et il est souvent exorbitant. Le chiffre de ces dépenses superflues et malsaines donne un énorme total. On est à ce point de vue tristement frappé de certains résultats de la statistique. Par exemple, tel statisticien allemand établit qu'en Prusse la consommation annuelle de l'eau-de-vie suffit à épuiser un bassin long d'un mille prussien (environ 7 kilomètres et demi), large de plus de 33 mètres et profond de 10 mètres. En Angleterre, où les impôts absorbent par année 54 millions de livres sterling, lit-on dans un rapport de la Société de tempérance (1859), les sommes dépensées en boissons spiritueuses s'élèveraient à 74 millions de livres sterling, soit 1 milliard 700 millions de francs, dont la plus grande partie (il faut déduire les emplois utiles) est consommée par l'intempérance.

On a reproché avec raison à certains économistes de trop confondre le luxe avec la prodigalité. Ils ont eu raison, assurément, de voir dans toute prodigalité un luxe abusif; mais tout luxe n'est pas nécessairement prodigue. Nous n'admettons même pas entièrement la manière dont J.-B. Say définit le luxe qu'il ap-

pelle : « l'usage des choses rares et coûteuses. » Un objet peut n'être ni coûteux ni rare, et être un luxe, s'il participe de la nature du superflu, tel un miroir, un vase, un éventail, etc., même à bon marché. Toutes ces nuances veulent être observées. Nous définissons néanmoins le luxe plutôt par le superflu que par la rareté qui ne fait qu'y ajouter, tout superflu immoral ou ruineux rentrant dans la catégorie du luxe abusif.

Il importait d'achever de fixer la valeur des mots. Nous pouvons maintenant, sans courir le risque d'équivoque, mettre le luxe abusif en regard de la civilisation, de ses conditions essentielles et de ses principaux éléments, que nous venons d'indiquer.

II

COMMENT LE LUXE ABUSIF, RELATIVEMENT A L'INDIVIDU, EST SIGNE ET CAUSE D'AFFAIBLISSEMENT MORAL.

Écoutez ceux qui ont réfléchi sur la nature même du penchant au luxe porté jusqu'au déréglement; tous y ont vu une des formes les plus sensibles de l'égoïsme, de la préoccupation exclusive du jouir et du paraître. Tous aussi ont reconnu, par une vue plus profonde, que cette passion a son origine dans ce sentiment de *vide*, qui vient de notre nature, c'est-à-dire avant tout, de la grande disproportion qui existe entre nos désirs et les satisfactions qu'ils reçoivent. Mais ce vide, cause de tant de maux, a aussi sa source pour un grand nombre d'âmes dans l'indifférence morale qui les rend insensibles au vrai, au bien, à tout ce que les hommes nomment justice, charité, beauté morale. L'âme, dans cet état, s'agite, cherche ailleurs son bien : elle vit d'emprunts, elle demande au dehors, selon les paroles de Bossuet, qui sonde cette plaie en grand moraliste, « tout ce qui brille, tout ce qui rit aux yeux, tout ce qui paraît grand et magnifique, devenu l'objet de ses désirs et de ses curiosités[1]. » — « Ainsi, cet homme croit s'agrandir avec son équipage qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domestique qu'il étend, etc. Nous aimons autour de nous tout ce qu'il y a de plus rare : notre vanité se repaît dans cette fausse abondance, et, par là, nous tombons insensiblement dans les piéges de l'avarice. » C'est de même qu'ailleurs le grand orateur s'écrie : « Cœur humain, abîme infini, qui, dans tes profondes retraites caches tant de pensées différentes qui échappent souvent à tes propres yeux, si tu veux savoir ce que tu adores et à qui tu présentes de l'encens, regarde seulement où vont tes désirs; car c'est là l'encens que Dieu veut, c'est le seul parfum qui lui plaît. Où vont-ils donc ces désirs? De quel côté prennent-ils leur cours? Où se tourne leur mouvement? Tu le sais; je n'ose le dire; mais, de quelque côté qu'ils se portent, sache que c'est là ta divinité. » Ainsi la profonde morale du christianisme voit dans cette adoration, qui au fond a l'homme pour objet, le principe de toute idolâtrie. Cette *divinité*, vers laquelle ici se tournent tant de regards, c'est le paraître, c'est l'idolâtrie du *moi* sous une des formes nombreuses qu'elle peut revêtir.

[1] Bossuet, Sermon pour la profession de foi de Mme de la Vallière.

L'influence du luxe sur l'individu peut se voir à l'avance dans une telle origine. Elle crée la cupidité, elle pose chez les nations qui entrent dans cette voie la *question d'argent*, avec le désir de faire rapidement fortune, et par tous les moyens. Le même mobile qui faisait chez les anciens les grands spoliateurs crée chez nous les vulgaires fripons.

Franklin a dit ingénieusement « qu'un sac vide ne saurait se tenir debout. » Tous ne sont pas en mesure de recourir à l'insolence des grands seigneurs endettés ni de congédier leurs créanciers avec la désinvolture de don Juan. L'impertinence, quoi qu'en paraissent croire encore aujourd'hui nos faux gentilshommes, ne tient pas lieu de la dignité.

On a voulu voir dans cette passion la source de généreux efforts. Je prie les moralistes faciles, ceux qui se leurrent de ce sophisme que la société n'avance, ne se développe que par l'action du vice, transformé en agent de travail et de civilisation, de méditer ces lignes dictées par la science unie au bon sens : « En excitant les hommes à dépenser, dit-on, on les excite à produire : il faut bien qu'ils gagnent pour soutenir leurs dépenses. — Pour raisonner ainsi, il faut supposer qu'il dépend des hommes de produire comme de consommer, et qu'il est aussi facile d'augmenter ses revenus que de les manger. Mais quand cela serait, quand il serait vrai de plus que le besoin de la dépense donnât l'amour du travail (ce qui n'est guère conforme à l'expérience), on ne pourrait encore augmenter la production qu'au moyen d'une augmentation de capitaux, qui sont un des éléments nécessaires de la production ; or, les capitaux ne peuvent s'accroître que par l'épargne ; et quelle épargne peut-on attendre de ceux qui ne sont excités que par l'envie de jouir[1] ? »

Il serait trop singulier qu'une passion de ce genre eût d'autres effets que la mollesse dans l'effort et l'emportement dans la dépense. Si l'effort n'est pas languissant, il sera désordonné et fébrile, il se déploiera en dehors de toutes les voies de succès lentes et régulières d'un travail habituel et soutenu. On a donc eu raison de faire un axiome de cette proposition : le luxe amollit. On n'a pas eu moins de droit d'ajouter : le luxe corrompt. Il détruit la virile énergie des âmes par des goûts de jouissance et d'orgueilleuses frivolités : il tue l'esprit de sacrifice sans lequel nulle société ne subsiste, il ôte à la fois l'impulsion vive au bien et la résistance au mal. On vit pour les plaisirs. Plus de chose publique. Historiens et moralistes sont unanimes à montrer la dissolution amenée par le culte des aises et des raffinements, et par l'abaissement des caractères qui en est l'effet. Les premiers livres qu'on nous a remis entre les mains nous ont nourris de ces maximes où notre enfance ne voyait guère que de belles déclamations. Ces lieux communs comme tant d'autres devaient s'éclairer plus tard pour nous à la triste lumière de l'expérience. A la vue de tant de bassesses, causées par la passion de jouir et de paraître, nous avons reconnu que ces phrases étaient des vérités, le résumé d'une expérience antérieure à la

[1] J.-B. Say, *Traité d'écon. polit.*, liv. IV

nôtre. Les écrivains classiques avaient raison. Cette indifférence à la chose publique, ce sacrifice lâche et constant des intérêts généraux à un *moi* devenu le centre de toutes les pensées, de tous les actes, compromettraient encore plus l'existence de nos sociétés démocratiques, où chacun doit payer de sa personne, que les mêmes vices n'ont compromis les vieilles sociétés à esclaves de l'antiquité.

Ainsi, par le luxe abusif, toutes les forces morales de l'individu se trouveront atteintes. Elles le sont quand ce luxe a un objet en lui-même blâmable, elles le sont aussi, quand, s'attachant à des choses qui n'ont rien d'illicite, il se tourne en goût immodéré : car le mal, nous l'avons fait entendre, n'est pas dans les choses, il est dans l'homme. Voilà pourquoi l'état avancé des arts et des consommations n'est pas ce qui nous semble effrayant : rien ne force ceux qui possèdent ces avantages à en dépendre. — Mais on nous fait trembler si on nous montre que les hommes sont prêts à tout donner, à se donner eux-mêmes pour en jouir. Répétons-le : la richesse qu'on accuse n'est pas coupable ; une nation peut se sauver, quoiqu'elle ait beaucoup de richesses, et même en s'en aidant. En revanche, avec une faible richesse, elle peut se perdre. L'honneur ou la honte n'en revient qu'aux individus : ce sont eux qui, selon la direction morale à laquelle ils obéissent, font des mêmes choses un emploi qui relève la société ou qui l'abaisse, qui la conserve ou qui la détruit.

On comprend dès lors la justesse de ce mot célèbre : *Quid leges sine moribus ?* Les réformes légales ne peuvent être efficaces quand le cœur est gâté. C'est donc à l'individu qu'il faut s'adresser. Il faut augmenter en lui le sentiment de la responsabilité, il faut combattre ce qui affaiblit sa vigueur morale. Le travail et la richesse elle-même devront y gagner. On a dit fort justement des biens terrestres en général : « Si jamais les hommes parvenaient à se contenter des biens matériels, il est à croire qu'ils perdraient peu à peu l'art de les produire, et qu'ils finiraient par en jouir sans discernement et sans progrès[1] ».

III

INFLUENCE DU LUXE ABUSIF SUR LA FAMILLE.

La famille, dans nos sociétés civilisées, se résume dans un mot modeste : le ménage. Ce mot, ennobli par l'idée morale qu'il représente, exprime ce qu'il y a de profond et d'intime dans le lien créé par la famille moderne entre l'homme et la femme, en même temps qu'il réveille une idée d'ordre et d'économie. La famille exige du sérieux, même dans ses joies. Elle s'accommode peu d'une vie qui semble n'être qu'une fête banale. Les enfants ne peuvent s'habituer à voir un père dans cet homme de plaisir, une mère dans cette femme frivole, occupés et comme affolés de bagatelles. On connaît les misères morales des intérieurs gênés, endettés. Ils se donnent à eux-mêmes la plus triste comédie.

[1] A. de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique.*

Quels calculs misérables, quelles ruses, quels mensonges, quelles humiliations devant les fournisseurs qui pressent, devant les usuriers qui menacent, devant les domestiques qui volent! Nous avons vu le père de famille se jeter dans le jeu, l'agiotage, dans les affaires honteuses. Nous avons eu sous les yeux les dangers que la vie luxueuse crée pour la femme, peut-être encore plus soumise à la tyrannie des habitudes, plus violemment attachée aux recherches de parure, plus exposée à souffrir des comparaisons que fait naître perpétuellement ce qu'on nomme le monde, plus esclave des compétitions effrénées de la vanité, enfin plus sujette à l'ennui du désœuvrement.

Le théâtre a peint ces drames du luxe. Des femmes que ne protégent en aucune sorte les sentiments religieux en sont en général les héroïnes. Mais ces frivoles excès n'ont-ils pas pénétré souvent dans un monde plus religieux en apparence? Notre siècle est témoin de ce mélange de pratiques religieuses et de luxe frivole qui appela de tout temps la critique des mondains et la sévérité des vrais chrétiens : car le spectacle n'est pas nouveau. Les églises mêmes, à Byzance, voyaient s'étaler de magnifiques toilettes. Des femmes élégantes y venaient parées de superbes étoffes, les cheveux arrangés avec art, couvertes d'ornements d'or et de perles. Était-ce le théâtre, était-ce l'église? Saint Jean Chrysostome le leur demande. Il croyait trouver aux honnêtes femmes de son temps avec les courtisanes certaines ressemblances, il les dénonçait sans ménagement. « Ce luxe théâtral, leur disait-il, n'est fait que pour les comédiennes et

les danseuses; il ne convient pas à une femme honnête.... Ne vous piquez donc pas d'imiter les courtisanes, qui, en se parant, cherchent à prendre beaucoup d'hommes dans leurs filets!.... Une femme sage qui, par un excès de parure, fait soupçonner qu'elle ne l'est pas, ne recueille aucun fruit de sa sagesse, parce que les soupçons qu'elle a fait naître causent la perte de bien des hommes. — Mais suis-je responsable, direz-vous, si les autres prennent de moi de mauvais soupçons? — Oui, vous en êtes responsable, puisque vous donnez lieu à ces soupçons par le luxe de vos habits, par vos regards et par vos mouvements..... Que si saint Paul rejette ce qui n'est souvent qu'une marque d'opulence : l'or, les perles, les vêtements magnifiques, combien plus ne rejetait-il pas ces tons de voix si langoureux, ces regards si voluptueux! Oui, vous êtes responsables d'employer tant d'artifice et d'étude, avec un dessein si criminel, dans la chaussure, dans la ceinture, dans tout l'habillement!... Supportez-moi, je vous prie, et si je vous parle si hardiment, ne croyez pas que c'est pour vous mortifier et vous piquer[1].... » Le degré de vérité que conservent ces peintures, l'opportunité que gardent ces conseils, il ne nous appartient pas de le dire.

Il est beau de parler civilisation, progrès, richesse: il ne faudrait pas oublier la famille! On traite de lieux communs de convention les critiques si souvent adressées aux mariages d'argent. Il est de bon ton d'ou-

[1] S. Jean Chrysostome. Extrait de l'homélie huitième, sur la première épitre à Timothée.

vrir à peine l'oreille aux vieux griefs contre le célibat, si fréquemment déterminé par la crainte de se priver d'une partie de son superflu, et de se créer des charges qui exigeraient un surcroît d'efforts. Le célibat qui provient du luxe tient pourtant dans notre société une place beaucoup plus grande que le célibat causé par la misère. On se plaignait amèrement au dernier siècle de la diminution de la population par le célibat religieux. Ce célibat avait pris trop d'étendue ainsi que les communautés. Mais, outre les raisons religieuses et sociales que fait valoir le sacerdoce catholique pour rester célibataire, le célibat religieux me paraît beaucoup moins inquiétant que le célibat produit par le luxe. Le premier reconnaît des freins. Il trouve un emploi des sentiments affectueux dans la religion elle-même et dans les œuvres de charité. Le célibat de l'homme du monde aboutit presque toujours à un égoïsme qui reste rarement inoffensif. Pour qu'il en fût autrement, il faudrait qu'il pratiquât des vertus rares et difficiles : il faudrait qu'il fût chaste, tempérant, laborieux, charitable et dévoué : il faudrait enfin qu'il trouvât en lui-même ces sources vives du cœur que l'isolement tarit.

Le célibat dans les classes aisées, grave péril, l'histoire nous le montrera, la société nous le fait assez voir. Il empêche le développement de cette partie de la population qui naît avec des traditions et avec un capital. Le plus souvent, il ne se passe du mariage qu'en faveur du concubinage qui dégrade la femme et lui ôte ses garanties, et qui sacrifie les enfants, si tant est qu'il leur permette de naître. Que serait-ce donc d'une société où le concubinage deviendrait lui-même un état relativement moral, et où le plus souvent il laisserait la place libre au libertinage?... Le nombre des célibataires augmente nécessairement le nombre des courtisanes. Il est cause qu'une masse énorme de filles du peuple qui seraient devenues d'honnêtes mères de famille se dépravent. L'appât du luxe est le grand moyen de séduction. Le luxe, l'amour de la parure, source permanente même de la débauche de bas étage. C'est lui qui alimente le libertinage vénal et patenté. Oh! que la toilette et la misère y forment un triste assemblage!

Après cela, optimistes, continuez à parler du luxe comme d'un vice aimable qui fait naître le bien général des maux particuliers!

IV

EFFETS DU LUXE ABUSIF SUR LA PROPRIÉTÉ ET SUR LA RICHESSE.

Plus que jamais de nos jours la propriété oisive et dissipatrice paraît une anomalie choquante. On ne comprend pas aujourd'hui des droits sans devoirs. Aussi le luxe décrédite moralement la propriété qui se dissipe en frivolités et en mauvaises œuvres. En outre, le luxe dissipateur attaque l'épargne des pauvres et empêche la transformation du travailleur en petit ou moyen capitaliste.

Beaucoup de gens dits « éclairés » répètent sur le luxe et sur ses effets de véritables énormités. Tout est bien, pourvu que la dépense se fasse, qu'elle commande

le travail, qu'elle fasse « aller le commerce », pourvu enfin que *l'argent circule.* Combien de gens soutiennent la dépense à tout prix, poussent au développement presque indéfini du superflu! — Ils mettent en avant, au fond, cette merveilleuse thèse que la richesse s'augmente par la dépense, c'est-à-dire par ce qui la diminue. Ainsi la destruction, si chère à la prodigalité et à un certain genre de luxe, la destruction même a du bon : disons davantage, elle est bonne! Un de ces étranges théoriciens est allé jusqu'à supposer Paris détruit par un incendie. (C'était, disons-le, bien avant les incendies de la Commune.) Il s'interroge sérieusement sur les conséquences. Comme moraliste, il veut bien s'affliger : comme économiste il se réjouit. L'auteur de ces sophismes était pourtant d'ailleurs un homme de bon sens et de mérite. Mais M. de Saint-Chamans ne peut s'empêcher de trouver l'affaire excellente pour le travail et le capital. Voilà donc l'économie politique menacée, avec ces terribles théoriciens, de devenir la science non plus de la production, mais de la destruction. Où en sommes-nous?

Des observations plus exactes ont suffi pour faire tomber cet échafaudage. Pour être utile à la société il a fallu redevenir raisonnable et honnête homme. Les économistes ont distingué les consommations productives et les consommations improductives. Ils ont appuyé cette distinction sur des raisonnements judicieux et des exemples frappants : ainsi a été ruinée par la base la théorie de la prodigalité, de la destruction systématique et de la circulation à tout prix. Ils ont cité entre autres preuves

les fêtes données par un particulier et par l'autorité publique. Un bal, un feu d'artifice, sont des consommations improductives. Cela ne veut pas dire qu'elles sont nécessairement à blâmer: l'homme a besoin de distractions. Les consommations improductives peuvent même avoir un sens, un but très-élevé, par exemple dans certaines manifestations du luxe public. Malheureusement lorsqu'on fait l'histoire des consommations improductives, on reconnaît qu'un très-grand nombre n'échappe pas au reproche d'immoralité. En tout cas, qu'elles soient moralement utiles ou funestes, il ne faut pas laisser dire qu'elles créent *ipso facto* de la richesse. Elles déplacent des valeurs et elles en détruisent. C'est le cas de ces fêtes où les habillements, les pièces d'artifice, les comestibles ont servi à un usage essentiellement passager. Au contraire, que le capital fertilise un champ, crée ou améliore une usine, voyez les différences. L'économie politique reconnaît que là aussi il y a une circulation d'argent, des profits pour les entrepreneurs, des salaires pour les ouvriers : mais elle s'applique à montrer qu'il y a quelque chose de plus, c'est-à-dire la création d'une richesse qui donnera lieu à une reproduction annuelle d'objets utiles, à une reproduction de profits, de salaires venant sans cesse s'y alimenter. C'est la même vérité qu'un économiste populaire développe d'une manière piquante dans un excellent opuscule : *Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas.* Il s'y applique particulièrement à distinguer dans la destruction des objets utiles les premiers avantages, que l'*on voit*, des inconvénients sérieux qu'*on ne voit pas* au premier abord.

Dans son ingénieuse anecdote de la vitre cassée, on *voit* que l'argent circule, et le vitrier très-joyeux est encouragé d'autant : *on ne voit pas* qu'il y a destruction d'une valeur : le même argent aurait pu procurer à son possesseur l'achat d'un autre objet; cet achat aurait encouragé une autre industrie, un autre commerce; en définitive, le même homme aurait eu deux valeurs au lieu d'une : la communauté, au lieu d'être appauvrie, n'en aurait été que plus riche. Ainsi parle la droite raison : ainsi est portée la condamnation des folles dépenses : ainsi se trouve mise une digue à cette prodigalité publique qui prétend multiplier les travaux sans besoin réel. C'est vainement que cette prodigalité s'imagine favoriser le travail et la richesse. Elle ne réussit qu'à détourner vers des voies stériles les forces productives et les capitaux, qui se portaient spontanément vers des emplois plus utiles et plus féconds au commun avantage de leurs possesseurs et de la masse.

Et comment ne pas voir que les objets de luxe ne peuvent être produits en quantité illimitée, qu'il faut éviter de rompre tout équilibre entre ces objets et les autres genres de produits plus utiles? Supposez une quantité exagérée du capital engagée dans la production des objets de luxe, le travail s'en trouvera atteint d'autant dans les industries de nécessité ou d'utilité première. Ainsi l'agriculture en souffrira. Le capital sera détourné des productions d'une nature plus commune et plus nécessaire à la masse.

Combien d'autres vérités les apologistes du luxe outré foulent aux pieds! Ils oublient que les travaux dépendant

de besoins permanents, généraux, renouvelés sans cesse, offrent seuls par là même une assiette sûre, des ressources régulières. Les industries de luxe sont plus exposées aux crises. Survienne une cause de trouble dans la société, le moindre ébranlement dans le crédit, moins encore, un caprice de la mode, il n'en faudra pas plus pour bouleverser profondément ce monde de la fantaisie. On verra jeter sur le pavé une multitude d'ouvriers qui ne sont pas les plus faciles à replacer dans d'autres emplois. Que faire alors de cette masse souvent efféminée par une vie sédentaire, et incapable de tout autre travail? Enfin le pauvre, atteint comme producteur, ne l'est-il pas aussi comme consommateur? Ces magnifiques et délicats produits ne sont pas faits pour son usage. Il ne se nourrit pas de mets si raffinés. Il ne se couvre pas d'étoffes si précieuses. Il ne se meuble pas avec tout ce que la matière et l'art offrent de rare et de cher. Ce n'est pas pour lui qu'existent toutes ces consommations dispendieuses, tous ces plaisirs recherchés et hors de prix. Le pauvre gagne donc à ce que ce même luxe qui lui profite, s'il n'est pas excessif, garde une certaine mesure. Un riche fastueux emploie en bijoux de prix, en repas somptueux, en hôtels magnifiques, en chiens, en chevaux, en maîtresses, des valeurs qui, placées productivement, auraient acheté des vêtements chauds, des mets nourrissants, des meubles commodes, à une foule de gens laborieux, condamnés par lui à demeurer oisifs et misérables.

Un peuple perd à échanger trop les denrées nécessaires contre celles de luxe, en exportant les premières.

On l'a fait observer avec vérité pour l'Angleterre : le système suivi par rapport à l'Irlande, lorsqu'en présence d'une masse de prolétaires affamés on exportait les denrées nécessaires à la vie pour les échanger contre des vins fins, etc., ressemblait à la conduite d'une mère qui vendrait le pain de ses enfants pour se procurer des friandises et des colifichets. A cette façon d'agir impitoyable et impolitique, nous opposerons cet axiome : « Les besoins de la nation doivent servir de règle au commerce, et les besoins les plus pressants du grand nombre sont les premiers dont il faille s'occuper. »

Mettons enfin en regard de ces divagations deux vérités : 1° N'est acceptable moralement que ce genre de luxe qui tend à élever le niveau de la masse, au lieu de contribuer à abaisser les âmes et les caractères. — 2° N'est acceptable économiquement que ce luxe relatif et permis qui suscite réellement le travail et qui tend à créer plus de capital qu'il n'en détruit.

V

LES RÉVOLUTIONS.

Lorsque le capital reçoit un emploi vicieux, le mal en sort naturellement pour les pauvres. Le bien résulte inévitablement pour eux d'un meilleur emploi du même capital par les riches. Mais il existe entre le pauvre et le riche des relations plus personnelles, plus particulièrement marquées à l'empreinte de la liberté, de la réflexion, de la moralité. Telle est d'abord la charité :

elle revêt bien des formes et ne doit pas être confondue avec l'aumône jetée aveuglément. L'âme, le choix, ne sauraient en être absents sans que souffre ce principe lui-même, et sans que les bons effets n'en soient compromis. Or, le mauvais luxe par ses dépenses folles diminue ce fonds de l'aumône. On a pu voir qu'il ne tarit pas moins, par les habitudes égoïstes qu'il entretient, la source même de la charité dans les cœurs. Mais l'aumône n'est pas tout. A tort on a semblé longtemps réduire à cette charité qui donne le devoir du riche. Il est soumis en réalité à d'autres obligations. Le travail est le grand lien entre la richesse et la masse nécessiteuse. Le riche devra donc se préoccuper de ne pas enlever le travail au pauvre, il le lui donnera sous des formes qui lui soient profitables. C'est ce que le luxe abusif a toujours méconnu. Il a produit dans la société antique des excès qui retombaient en misère sur la population rurale et sur la classe des artisans libres. Il a eu pour conséquence, entre autres maux, dans l'ancien régime, l'absence habituelle de leurs foyers des nobles propriétaires fonciers. Le propriétaire du sol se désintéressa de la terre : le riche se désintéressa du pauvre. Les liens naturels entre une aristocratie protectrice et le peuple furent rompus. Nulle influence morale. Les relations furent froides, il y eut des froissements pénibles, enfin les sources du travail et du salaire furent fréquemment taries par l'habitude de dépenser son revenu près des cours, qui donnaient le ton, dans les villes, où un luxe frivole en profitait seul. La justice, l'équité, l'humanité, la bienveillance mutuelle, la sécurité de la propriété, reçurent

par là des blessures profondes. Tous ces principes sacrés, toutes ces conditions du bien public portèrent la peine pour bien longtemps d'un faste vaniteux.

Le mauvais luxe a pour effet d'exaspérer une guerre vieille comme le monde, mais que le bon emploi de la richesse et de la pauvreté pourrait adoucir du moins. Faire vivre le riche et le pauvre sur le pied de paix a paru de tout temps l'objet le plus désirable que puissent se proposer les mœurs et les lois. C'est aujourd'hui un problème difficile et impérieux, qui s'impose aux méditations du savant et de l'homme d'État. Le sage emploi du capital lui-même ne désarme pas toujours l'envie. Il est habituel que le pauvre se plaigne de la richesse qui rémunère son travail et qui crée mille besoins dont il profite. En vain on crie à l'envie que le luxe ne fait pas le bonheur, que de tristes réalités se cachent souvent sous de menteuses apparences :

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes [1].

En vain on répète à l'usage des envieux ces vers de Lucrèce sur l'impuissance de tout ce faux éclat pour conjurer les souffrances et les maladies :

Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis ostroque rubenti
Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum est [2].

[1] Horat., lib. I, ode 16.
[2] Lucret., I, II, vers 39 et seq.

L'envie n'a pas désarmé devant ces vérités de tous les temps. Évitons du moins de lui donner des prétextes légitimes.

L'*ère des révolutions*, cette ère ouverte depuis bientôt un siècle, rend plus sensibles ces vérités éternelles.

Que se passe-t-il le plus souvent au moment où ce grondement sourd des révolutions qui approchent commence à se faire entendre et tient le monde en émoi ? En haut le luxe règne. A la richesse accrue sous l'influence de la paix sociale et de la sécurité publique s'ajoute un mouvement factice de valeurs. Rien n'est dans la mesure. Ce n'est plus la vie avec ses mouvements réglés, c'est la fièvre. Cette fièvre est partout, dans la spéculation, dans le plaisir, dans les modes, dans la recherche de tout ce qui brille. Les classes moyennes prennent modèle sur la vie luxueuse des hautes classes. La masse fait ce qu'elle peut pour l'imiter. La misère même veut avoir son luxe. Elle ne se contente pas des spectacles et de tous les plaisirs que la ville offre à la masse : elle se jette sur les boissons excitantes. Partout on sent fermenter le levain des grands changements, le dégoût de sa situation, l'ennui du travail, le désir ardent de la jouissance. L'égalité absolue a ses apôtres : la propriété est dénoncée comme une usurpation : des idées généreuses, des plans de réforme parfois sincères, mais chimériques, des flatteries intéressées adressées à la classe pauvre, viennent en aide à ce travail de l'envie. Il se fait une alliance de tous les mécontentements. La guerre des classes n'attend plus qu'un prétexte pour éclater. Ce prétexte ne manquera pas. Une

circonstance quelconque le fera naître. Alors les institutions établies s'écroulent. Cela, semble-t-on croire, est la révolution même. On se trompe, ce n'est que la surface, le devant de la scène. Qu'on attende seulement un peu de temps, quelques mois, quelques semaines, et l'on pourra voir se réaliser la vieille et terrible sentence de l'Écriture : « *Dives et pauper obviaverunt sibi,* le pauvre et le riche se sont rencontrés. » Ils s'étaient rencontrés dans le mépris et dans la haine, ils se heurtent dans la lutte à main armée.

Quel pays, quel temps viens-je de peindre? Ces vérités ont-elles une date? Les attribuera-t-on à la France ou à toute autre nation? Cette scène se passe-t-elle à une date récente? Se rapporte-t-elle aux derniers temps qui ont précédé la révolution de 1848 et aux journées sanglantes qui l'ont suivie? S'agit-il de ces années de fausse sécurité et d'éclat trompeur qui, sous Louis XVI à Versailles et à Paris, précèdent la Révolution de 1789 et les luttes sociales qui vinrent après?... Toutes ces époques diffèrent, mais tous ces traits leur sont communs.

Ainsi échouent encore ici ces théories relâchées. Nous les avons vues aboutir à la corruption : elles aboutissent à la guerre sociale. C'est toujours par le sang que se terminent les appels aux appétits désordonnés.

VI

LE LUXE ET L'ART.

Les panégyristes du luxe ne confondent pas seulement la richesse avec le luxe. Ils confondent le luxe et l'art.

Les rapports du luxe et de l'art ne peuvent être méconnus, le moindre regard suffit pour en montrer l'importance. En un sens il est parfaitement vrai d'affirmer que le luxe nourrit l'art. Il aime à s'en parer, il achète chèrement ses produits. Il est juste aussi de remarquer que l'art rend avec usure à la richesse ce qu'il en reçoit. On ne saurait blâmer ce noble luxe qui tire sa gloire et comme sa substance même des beaux-arts. Tantôt il les rémunère sous leurs formes les plus élevées : tantôt il en provoque l'essor; ils ajoutent à l'utile une foule d'heureux accessoires par leurs applications variées aux besoins de la vie. Mais ici s'arrête le juste hommage rendu au génie civilisateur du luxe. Nous nous refusons absolument à suivre ceux qui se font les défenseurs même des excès; à tort ils leur attribuent des mérites particuliers; à tort ils jugent avec indulgence des tendances funestes. Contre ces tendances on ne saurait trop énergiquement réagir.

On a opposé non sans raison le faste au beau et au commode. « A ne consulter, dit J.-J. Rousseau, que l'impression la plus naturelle, il semblerait que pour dédaigner l'éclat et le luxe on a moins besoin de modération que de goût. La symétrie et la régularité plaisent à tous

les yeux. L'image du bien-être et de la félicité touche le cœur humain qui en est avide : mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre ni au bonheur, et n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale peut-il exciter dans l'esprit du spectateur? L'idée du goût? Le goût ne paraît-il pas cent fois mieux dans les choses simples que dans celles qui sont offusquées de richesses? — L'idée de la commodité? Y a-t-il rien de plus incommode que le faste? — L'idée de la grandeur? C'est le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande aussitôt : Pourquoi ce palais n'est-il pas plus grand? pourquoi celui qui a cinquante domestiques n'en a-t-il pas cent? Cette belle vaisselle d'argent, pourquoi n'est-elle pas d'or? Cet homme qui dore son carrosse, pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris? Si ses lambris sont dorés, pourquoi sont toit ne l'est-il pas? Celui qui voulut bâtir une haute tour faisait bien de la vouloir porter jusqu'au ciel; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il se fût arrêté n'eût servi qu'à donner de plus loin la preuve de son impuissance. O homme petit et vain! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misère.... »

A la vérité, l'art et le luxe dérivent de principes non-seulement distincts, mais complétement contraires. L'art poursuit soit la réalisation de l'idée du beau, soit la reproduction de certaines formes; le luxe d'un autre côté n'a qu'un but : paraître. L'objet de l'art est essentiellement désintéressé; celui que le luxe au contraire se propose est égoïste. Qu'est-ce aux yeux du luxe que ce beau lui-même, objet de la poursuite passionnée du

véritable artiste épris de la perfection? Rien de plus qu'un élément de ce qui brille. Le luxe paie l'art comme il paie la matière; il achète les chefs-d'œuvre comme il prodigue l'or pour les bijoux et les étoffes. Le luxe veut être le maître, car il a l'argent. Ce droit de commander qu'il s'arroge, il ne l'a pourtant pas en réalité. Non que je conteste le libre usage de la propriété, laquelle peut à volonté se communiquer ou se refuser. Mais si l'on considère lequel du luxe ou de l'art est le supérieur, lequel l'inférieur, le luxe n'a pas le droit de demander à l'art d'abdiquer son indépendance naturelle, de s'abaisser pour lui complaire.

Pourtant, consultez l'histoire : elle vous dira que ce droit le luxe l'a toujours pris sans scrupule. Alors il n'est plus un bienfaiteur, il est un maître. Cela n'a pas eu trop d'inconvénients, quand le luxe a eu le bon esprit de laisser l'art libre. Ce maître, animé d'un généreux orgueil, ce connaisseur éclairé, alors se nommera Médicis, et encore, nous le verrons, que de réserves à faire. Mais combien de moments moins glorieux où le même maître opulent, vaniteux, ne se nommera plus que Turcaret! Qu'attendre de ces ignorants et fastueux protecteurs? Qui souffrira le plus de leur patronage, la morale ou le goût?

Cette dégradation de l'art par le mauvais luxe peut prendre telle ou telle des formes suivantes ou les revêtir à la fois : préférence accordée à la matière sur la forme, — abaissement de l'inspiration envisagée relativement aux sujets comme à l'exécution, — corruption des procédés que l'art emploie et oubli de toutes les condi-

tions de la perfection, au profit de l'improvisation facile qui obéit à la fantaisie individuelle et aux engouements de la mode.

On ne fera qu'indiquer ici le premier de ces écueils, la préférence accordée à la matière. Cette corruption grossière équivaut à l'abdication de l'art lui-même. A certaines époques, cette cause d'abaissement a exercé de véritables ravages. C'est alors qu'on a vu se réaliser dans les proportions les plus étendues ce mot célèbre : « Ne pouvant faire Vénus belle, il l'a faite riche. » L'art a pour devise ce vers du poëte : *Materiam superabat opus*. Le luxe exige les métaux précieux et les pierreries. En vain l'art voudrait employer la pierre, le marbre, le bronze, n'a-t-il pas entendu que c'est l'or qu'on lui demande? La matière par sa valeur parle un langage compris de tous, comme il l'est trop souvent d'une façon exclusive par celui qui paye : cet homme ignore sans doute qu'à Rome, dans les bons temps de l'art, la façon ajoutait à un vase d'or jusqu'à quinze ou dix-huit fois sa valeur. Que l'artiste donc se fasse artisan; qu'il s'efface derrière le luxe. Aux bonnes époques, le luxe est moins brutal, je l'avoue : mais toujours sa nature s'ést retrouvée, et toujours aussi il a fallu que l'art en tînt compte.

Lorsque la richesse est concentrée en peu de mains, lorsqu'il y a une véritable aristocratie, fût-elle formée de marchands, comme à Venise, à Florence et dans d'autres États, l'art dans ces conditions peut encore fleurir : les sacrifices qu'on demande parfois à son indépendance seront à quelques égards compensés du côté

de la sécurité qu'une protection opulente lui assure.

Mais avoir à satisfaire une foule, fût-ce de riches, c'est joindre à la dépendance une médiocrité inévitable. Cette foule ne voudra que des sujets et une exécution à sa portée. Elle charge l'art de flatter ses instincts vulgaires ou médiocres. Dès lors n'attendons ni grandeur ni perfection.

On voudra plaire, rien de plus. En peinture ce sera la prédominance des tableaux dits de genre sur des inspirations plus élevées. Faisant allusion aux peintres de son temps, Aristote disait qu'il fallait se contenter de passer devant ceux qui peignent seulement les hommes comme ils les voient, fuir les tableaux d'un Pauson qui les peignait plus laids que nature, mais s'arrêter devant un Polygnote qui peignait la beauté : il eût pu ajouter la beauté morale, l'héroïsme, le dévouement, la pensée : car tel était le mérite de ce grand artiste qui avait gardé toute la fierté de son art et toute la liberté de son inspiration. Il ne dédaignait pas de plaire aux contemporains et n'adorait pas une beauté abstraite : ses tableaux brillaient de tout l'éclat du coloris produit avec quatre couleurs, le rouge, le jaune, le bleu, le blanc; il savait rendre en perfection la beauté des femmes, leurs coiffures, leurs parures aux nuances variées, leurs étoffes qu'il aimait à semer de fleurs et d'oiseaux; mais nul, on l'a dit, n'excellait davantage à saisir, à faire comprendre le caractère moral des personnages dans des scènes qui retraçaient les grandeurs et les calamités de la guerre, et il arrachait l'admiration même des philosophes.

Voilà ce que le mauvais luxe n'obtiendra jamais. Il ne fera naître ni un Polygnote ni un Phidias animé du même genre d'inspiration. Comment nier qu'il ne porte par là une mortelle atteinte à ce grand caractère public, national, civilisateur des beaux-arts, considérés comme un des instruments les plus puissants de l'éducation des peuples?

Je n'ai parlé que de médiocrité, je n'ai point encore parlé de corruption. Sous cette influence voluptueuse et frivole, on a toujours vu l'art s'efféminer. Il cherche les molles langueurs. La rêverie y ressemble à un allanguissement sensuel. La beauté même physique manque: ce n'est plus la beauté, c'est tantôt la grâce maniérée, tantôt la chair exubérante. La même cause peut produire aussi un effet tout opposé. L'art devient violent, exagéré, pour plaire à un goût à la fois inexpérimenté et blasé, à une sensibilité dépravée par l'habitude des émotions grossières. Signalons aussi la surcharge des ornements, très-sensible dans l'architecture, dans la sculpture, dans les arts qui servent à l'ameublement. Ajoutons dans la peinture, l'abus de la couleur. On voit le dessein perdre sa pureté, sa fermeté, c'est-à-dire l'art perdre son élément le plus essentiel. Sans entrer dans la vieille querelle de la couleur et du dessin, n'est-il pas de la dernière évidence que, si tous deux sont nécessaires, la nature, comme l'art, dessine avant de peindre? Des lignes nettes, des formes arrêtées, constituent le fond sur lequel se jouent la couleur et la vie, et le corps humain peut ici donner les meilleures leçons aux artisses. Le dessin y prime la couleur. Si la nature n'a pas

toujours été dans ses œuvres aussi sobre de coloris, la couleur qu'elle emploie, si l'on peut dire ainsi, ne tombe pas dans les effets heurtés et les tons excessifs. Les époques de faste tendent uniformément à renverser toutes ces lois.

On a cru servir ainsi les industries de luxe : on se trompait. Ces industries sont intéressées à la perfection des modèles. On ne les a jamais vues plus florissantes que sous l'influence de quelque artiste supérieur. Elles fleurissent surtout lorsqu'un souffle plus large et plus pur vivifie tout le domaine du beau. A ces époques privilégiées, le beau et le commode concordent presque toujours merveilleusement. Ce sont véritablement les siècles de l'art. Plus tard, une imitation maladroite, fruit du défaut de toute inspiration propre et d'une archéologie déplacée, apprendra comment cette alliance se rompt, et c'est presque toujours au goût du faste qu'il faudra imputer cette décadence.

Chose merveilleuse et vraiment morale, que cet accord de la recherche patiente de la perfection dans l'art, avec l'utilité et la convenance des applications auxquelles n'avait pas songé l'artiste! Cette recherche de la perfection, qui est l'âme des arts, suppose une foi absolument incompatible avec le désir hâtif de s'enrichir, devenu la préoccupation dominante de tous les artistes aux époques de luxe. Artistes, soyez riches si vous pouvez, mais pensez à l'œuvre, non au prix! Un Rubens, un Van Dyck, ont eu un train de vie de grands seigneurs : mais ils songeaient à l'œuvre, avant tout. D'autres artistes célèbres, dans les temps anciens,

réfutent le lieu commun exagéré que l'artiste doit nécessairement être pauvre. La misère risque d'éteindre le talent et n'est qu'une autre dépendance. Pourtant combien la simplicité, l'austérité même, vont mieux au génie !

On l'a dit naguère, en parlant de Michel-Ange[1] : « Ombrageux et farouche parce qu'il était timide, il fut accusé de misanthropie, et sa frugalité, la simplicité de sa vie, son habitude de n'avoir jamais personne à sa table, le firent taxer d'avarice. Avare ! il ne le fut jamais que pour lui-même, afin d'être généreux pour les autres. Quand il disait à Condovi : « Ascanio, quoique riche, j'ai toujours vécu comme un « pauvre », son jeune ami aurait pu lui répondre : « Vous avez toujours vécu pauvrement, parce que vous « avez toujours donné richement. » Eh ! que n'a-t-il pas donné, ce grand homme ! Il a donné ce dont il devait être le plus jaloux, son temps, ses ouvrages, ses dessins, ses idées, son génie même ! »

Peut-être faut-il, en effet, qu'il y ait des riches et des pauvres dans le monde des arts comme dans la société, pourvu que ces pauvres ne le soient pas à l'excès. Ce sont deux conditions qui permettent au talent de se déployer, l'une en le rendant indépendant, l'autre en le contraignant à produire. Mais dans les deux cas, ce n'est pas le lucre qui doit être l'inspiration et l'objet des efforts : il suffit qu'il en soit la récompense.

Qu'on est loin souvent de cet idéal ! Les artistes, en contact perpétuel avec la richesse et le luxe, s'habituent

[1] Discours de M. Charles Blanc, au 4e centenaire de Michel-Ange.

à les regarder comme les premières des puissances. Ils en contractent le goût. Ils aspirent à l'enrichissement par des succès faciles.

Ajouterons-nous enfin que la même influence pénètre dans d'autres formes de la pensée, qui lui paraissent au premier abord le plus étrangères ? C'est ainsi que la même action corruptrice se fait ressentir à certaines époques jusque dans l'art d'écrire. Le goût fastueux s'introduit dans le style par l'effet de ces habitudes contagieuses de luxe extérieur, devenu comme un air qu'on est habitué à respirer. C'est alors que naît le goût des faux brillants. Le style se parsème de paillettes : les procédés des arts plastiques sont transportés dans la composition littéraire ; on n'écrit plus, on sculpte, on cisèle, on peint. Les idées sont comptées pour peu, elles se perdent au milieu de luxuriants détails : les images multipliées frappent les yeux et l'esprit jusqu'à l'éblouissement. Le dessin, c'est-à-dire la netteté du plan et la pureté des lignes, est ici encore de plus en plus sacrifié. Les raffinés professent pour ceux qui restent attachés à ces antiques règles un mépris non moins ouvert que ne l'est celui des sensualistes raffinés pour les censeurs surannés qui osent rappeler les vérités élémentaires de la morale. L'imagination du public, à la fois exaltée et affadie, dégoûtée du simple, ne reconnaît plus le beau que dans cette fastueuse prodigalité et dans ces recherches qui font ressembler le goût littéraire au sens d'où il tire son nom. On veut savourer comme des jouissances matérielles les beautés intellectuelles. Un raffinement maladif mêle tous les genres, comme il confond tous

les arts : car chaque art ne se suffit plus, même dans son excès; il emprunte aux autres ses procédés; la statuaire se rapproche de la peinture, et on voit la musique elle-même vouloir peindre avec des sons.

Comment nier que la religion elle-même n'ait subi parfois cette influence du faste? Nous avons reconnu que la religion a sa part de luxe légitime. Elle parle par le culte à l'imagination et aux sens comme à l'esprit, à tout l'homme en un mot; elle peut donc emprunter l'éclat des pompes et des cérémonies, mais à la condition que de telles représentations symboliques ne seront qu'un moyen de plus d'agir sur l'âme humaine. Sous ce voile magnifique, mais transparent, il faut que l'on continue à sentir ce qui en fait la vie. L'art religieux — car nous sommes par là encore ramenés à l'art sous une de ses formes les plus grandes et les plus populaires — peut aider à l'enseignement religieux. Mais la pensée divine périt écrasée sous le faste. L'invasion du culte par un luxe sans bornes a porté le plus cruel préjudice à la religion, par exemple au seizième siècle, elle a servi de prétexte à des réactions terribles. Ce sont ces réactions qui ont mis plus tard encore le marteau aux mains de nouveaux iconoclastes; ce sont elles qui ont détruit par une barbarie sans nom des chefs-d'œuvre frappés pêle-mêle avec des objets précieux par la matière.

Concluons que, de quelque côté qu'on l'envisage, on voit tomber la prétention qu'élèvent les juges complaisants d'un luxe peu moral, et sous tous les rapports abusif. Non, ils ne représentent pas la cause de la civilisation. On a pu juger de ce qu'un tel luxe fait de l'in-

dividu, de la famille, de la richesse, des rapports des riches et des pauvres, enfin de l'art. Les doctrines relâchées seraient mortelles à cette belle cause, de même que les doctrines étroites d'un rigorisme qui veut s'imposer comme la règle souveraine du jugement et de la conduite ne font que compromettre les véritables intérêts moraux de l'humanité, inséparables d'une civilisation développée. Y a-t-il un point juste entre ces deux excès? Nous le croyons, et nous avons essayé de le montrer. Ce point est-il facile à atteindre dans la pratique? Il nous suffira de dire qu'il n'est pas du moins impossible de s'en rapprocher, ou, si l'on veut, de s'en éloigner beaucoup moins qu'on ne l'a fait. Éviter tout mauvais luxe, tant qu'il y aura des richesses et une liberté humaine, c'est sans doute une chimère. Mais on peut éviter de retomber à beaucoup près dans d'aussi fréquentes et redoutables aberrations. C'est notre force et notre espoir, en nous consacrant à ce sujet si grave et si délicat, de penser que, si l'expérience et la réflexion ne sauraient amener sur la terre le règne absolu du bien, ils peuvent mettre l'opinion en possession plus pleine de quelques vérités désormais acquises, et la rendre beaucoup plus vigilante et plus efficace dans ses censures. Otons ses forces à l'erreur, nous aurons ôté ses prétextes au mal.

CHAPITRE V

LE LUXE ET LES FORMES DE GOUVERNEMENT

La plupart des écrivains politiques ont consacré aux rapports de l'État avec le luxe privé et le luxe public des considérations plus ou moins étendues. En outre, il a fallu que les législateurs donnassent une solution à ces questions délicates. Pendant un long passé, l'État a exercé sur la vie privée un empire à peu près illimité. Le législateur, maître de l'éducation comme de la religion, de la propriété elle-même et de l'industrie, n'éprouve alors aucun scrupule à régler comme il l'entend le luxe des particuliers. Le vêtement, la table, le train de la vie tout entier, ne sont pas hors de sa compétence. C'est seulement affaire de plus ou de moins, et Solon ne fait qu'user modérément d'un droit que Lycurgue pousse jusqu'à l'anéantissement de la liberté individuelle. Plus tard la sphère des droits personnels s'étend là comme ailleurs; mais il s'en faut que toute prétention réglementaire ait disparu. La loi prétend encore fixer un *maximum* à certaines consommations. Plus le principe monarchique

s'affermit et plus prévalent les souvenirs du droit romain, plus cette intervention devient fréquente. C'est le temps des lois somptuaires. Toute question de ce genre n'a pas disparu avec la grande émancipation de 1789. On ne fait plus aujourd'hui, il est vrai, de lois somptuaires, mais on continue à s'enquérir si, dans la taxation de certains produits et de certaines branches d'industrie et de commerce, l'État aura égard au caractère moral ou non, nécessaire ou non de la consommation. Les moins modérés veulent des impôts *contre* le luxe, les plus modérés acceptent, réclament parfois des taxes *sur* le luxe.

Même divergence de point de vue quant au luxe public. Ici l'État ne saurait être mis tout à fait hors de cause; mais la différence est grande entre les écoles qui lui attribuent un rôle de première importance, et certains économistes qui réduisent ce rôle presque à rien. C'était entièrement affaire d'État chez les anciens. Tout en regardant l'autorité comme souveraine en pareille matière, ils abandonnaient une partie considérable du luxe public aux riches particuliers, qui s'en faisaient un moyen d'influence. Les proportions du luxe public se sont beaucoup restreintes. Nous ne le chargeons plus au même degré de nous amuser, nous ne lui attribuons plus la même importance comme instrument d'éducation populaire. Aujourd'hui il s'agit seulement de quelques fêtes, et surtout de l'intervention du gouvernement sous forme de direction et de subvention dans le domaine des beaux-arts. La part de protection de l'État, et les formes qu'elle doit prendre ici, n'ont pas cessé d'être livrées à de nouvelles controverses, auxquelles le budget

donne chaque année un intérêt qui n'est pas exclusivement philosophique.

Voilà la partie générale de ce qu'on peut nommer la politique du luxe. Elle est liée aussi à des questions plus spéciales : je veux parler des formes de gouvernement, lesquelles, non moins évidemment, influent sur le degré de développement et sur les formes variées du luxe soit privé, soit public.

Monarchie, aristocratie et démocratie, telle est ici la classification la plus usitée, et peut-être encore la plus acceptable. Au reste, ces formes ne se présentent pas toujours à l'état pur, et il faut tenir compte de la manière assez variée dont elles peuvent se combiner. Évitons la confusion trop fréquente entre l'ordre civil et l'ordre politique, le gouvernement et la société. Qui ne sait, par exemple, qu'en fait une société, aristocratique ou démocratique par son organisation intérieure, a pu être très-monarchiquement gouvernée? Enfin ayons présentes les différences de l'État antique et de l'État moderne, mises singulièrement en oubli par des écrivains qui ont par là contribué à répandre bien des idées fausses dont la société ressent encore les fâcheux effets.

I

LE LUXE ET LA MONARCHIE.

Le nom de Montesquieu reviendra plus d'une fois dans cette étude, et il n'y a pas lieu de le regretter; il est de ceux qui illustrent une discussion et qui ont le plus de

chance de la féconder en excitant la pensée, même lorsqu'ils provoquent les objections. L'auteur de *l'Esprit des lois* traite à plusieurs reprises la question des rapports du luxe avec les institutions politiques. C'est une des parties de son livre les plus sujettes à contestation : on y rencontre des énigmes, des idées qui surprennent par un air de paradoxe, de vraies erreurs, où son temps a bien aussi une part de responsabilité. Son tort ou son mérite est d'y avoir mis son empreinte, qui donne à tout un relief saisissant. Disciple de l'antiquité, il ne discerne pas toujours les conditions de la vie moderne. Pour lui, la propriété est une pure convention née de la loi et, du moins au début, une sorte d'usurpation. La richesse des uns est prise sur la part des autres. Cette idée était celle de la plupart des jurisconsultes comme des théologiens. « Selon la loi de la nature, disait Bourdaloue, dans son sermon sur *l'Aumône*, tous les biens devaient être communs : comme tous les hommes sont également hommes, l'un, par lui-même et de son fonds, n'a pas de droits mieux établis que ceux de l'autre ni plus étendus; ainsi il paraissait naturel que Dieu.... leur abandonnât les biens de la terre pour en recueillir les fruits, chacun selon ses nécessités présentes. » — « Quand le riche fait l'aumône, reprend le même orateur, conséquent avec l'idée qu'il vient d'énoncer, qu'il ne se flatte pas en cela de libéralité; car cette aumône, c'est une sorte de *dette* dont il s'acquitte, c'est la *légitime du pauvre*, qu'il ne peut refuser *sans injustice*. » Tel est, avec une conformité de vues qui frappera tous les esprits attentifs, le fonds d'idées qu'a développées Montesquieu pour en tirer toute

sa théorie des rapports du luxe avec les formes du gouvernement. « Pour que les richesses *restent* également partagées, écrit-il, il faut que la loi ne donne à chacun que le nécessaire physique. Si l'on a au delà, les uns dépenseront, les autres acquerront, et l'inégalité s'établira. Supposant le nécessaire physique égal à une somme donnée, le luxe de ceux qui n'auront que le nécessaire sera égal à zéro ; celui qui aura le double aura un luxe égal à un ; celui qui aura le double de bien de ce dernier aura un luxe égal à trois ; quand on aura encore le double, on aura un luxe égal à sept ; de sorte que, le bien du particulier qui suit étant toujours supposé double de celui du précédent, le luxe croîtra du double plus une unité, dans cette progression, 0, 1, 3, 7, 15, 31, 63, 127. » Telle est la théorie de Montesquieu. Elle résout la notion du luxe dans la notion de l'inégalité elle-même. Le luxe, c'est « tout ce qui excède le nécessaire physique égal chez tous. » D'où il conclut que, « les richesses particulières n'ayant augmenté que parce qu'elles ont ôté à une partie des citoyens le nécessaire physique, il faut qu'il leur soit *restitué*. » Restitué ! Oui, cette phrase, qu'on pourrait croire de Jean-Jacques Rousseau, est bien de *l'Esprit des lois* ! Or les gouvernements sont seuls en état de faire cette restitution, ou plutôt d'obliger les riches à la faire, dans une mesure que Montesquieu considère comme variable, et par des procédés différents eux-mêmes selon la nature des institutions.

La monarchie voulant le luxe, le riche restitue en dépensant beaucoup : moyen commode qui pourra ne

pas paraître suffisant aux pauvres, s'il est vrai que la propriété soit une usurpation ! Des logiciens moins emportés qu'un Proudhon seront tentés eux-mêmes de le trouver peu satisfaisant au point de vue du juste, car enfin c'est une méthode singulière pour réparer une injustice que de n'avoir d'autre pénitence à faire que d'en jouir.

L'aristocratie, qui exige la *modération*, admettra les lois somptuaires que la monarchie réprouve. Elle ne permettra pas à l'inégalité d'aller trop loin ; elle fera restituer aux riches par des dons et des distributions publiques.

La démocratie voudra des lois somptuaires au nom de l'égalité ; elle emploiera même un instrument plus efficace pour y ramener. Cet instrument d'une précision rigoureuse est mesuré par Montesquieu sur les calculs de progression que je viens d'indiquer à propos de l'inégalité. Or quel est-il ? On ne doit pas hésiter à lui donner son vrai nom, c'est *l'impôt progressif*, mis en œuvre par certaines législations antiques. Montesquieu, qui les cite avec approbation, trouve d'autant moins d'objections à y faire que sa propre façon de raisonner aurait pu se passer en ce cas de l'autorité d'exemples historiques : la logique seule l'y conduisait.

Dans l'état où des observations plus complètes ont amené les sciences sociales, combien il y aurait, pour l'économiste et pour le politique, de remarques à faire sur ces assertions ! En politique, Montesquieu représente, au dix-huitième siècle, la raison et le savoir, au milieu d'écrivains qui procèdent par l'imagination et l'abstraction. Ce grand nom n'abrite pas moins ici des idées ou

trop vagues ou fausses. Si dépenser beaucoup signifie la commande abondante de travail faite par les riches, ce moyen-là n'a rien d'exclusivement monarchique. C'est le lien même de la société; c'est la condition à laquelle vit la masse des hommes. En comparaison, les distributions de vivres, les taxes sur les riches, ne sont rien. Entend-on par dépenser beaucoup dépenser n'importe comment, et fait-on l'éloge de la prodigalité? Montesquieu contredirait alors d'excellents passages où il la condamne.

Le tort de l'illustre écrivain est trop souvent, dans cet examen de la question du luxe, de subordonner des vérités essentielles à de prétendues convenances politiques, soit pour poser des règles, soit pour motiver des exceptions.

Ainsi il veut exceptionnellement dans la monarchie elle-même des lois somptuaires, quand les achats de luxe à l'étranger épuisent le numéraire et la richesse du pays, opinion qui s'inspire de préjugés économiques et que la politique justifie peu.

Subordonner la question du régime des dots à celle du luxe dans ses rapports avec les institutions, n'est-ce pas de même risquer de prendre la question par un seul côté, qui n'est pas, tant s'en faut, le plus décisif? Montesquieu veut que les dots soient considérables dans les monarchies, pour que les maris se trouvent mis au niveau du luxe établi, médiocres dans les républiques, où le luxe ne doit pas régner. Il juge de même la communauté des biens entre le mari et la femme très-convenable dans le gouvernement monarchique, où elle intéresse les femmes aux affaires et au soin de la maison,

peu convenable dans les républiques, où « les femmes ont plus de vertu. » Que d'arbitraire dans ces prétendues convenances ou nécessités, qu'on pourrait tout aussi bien retourner en sens inverse, en soutenant que la communauté des biens entre le mari et la femme s'impose davantage dans les républiques, comme plus conforme à l'esprit d'égalité! Que dire enfin de la vertu des femmes sous les républiques, par opposition aux autres gouvernements? est-ce là un de ces axiomes qu'il faille accepter les yeux fermés? Quelles singulières républicaines que les héroïnes de Boccace!

C'est sur l'histoire que Montesquieu prétend marcher constamment appuyé; c'est l'histoire qui lui fournit tant de vues profondes, et, ce que son œuvre a de plus admirable, c'est d'être un immortel monument élevé à la méthode historique. Eh bien, les règles qu'il pose sur le luxe en rapport avec les institutions sont plus souven démenties que justifiées par les faits.

La monarchie, dit-il, ne fera pas de lois somptuaires : soit, mais toute son histoire en est remplie.

L'aristocratie, dit-il encore, sera modérée quant au luxe: or, rien de plus immodéré que l'histoire du luxe dans les aristocraties.

Les républiques, ajoute-t-il enfin, seront vertueuses et n'auront pas de luxe : eh! qui sait mieux que Montesquieu que la république romaine a passé les trois quarts de son existence à ne pas être vertueuse et à abuser du luxe?

Et pourquoi cet échafaudage si ingénieusement laborieux? Pour aboutir à reconnaître qu'en fait le luxe s'est

montré souvent pernicieux sous la monarchie jusqu'à en ébranler le principe et l'existence même.

C'est au sujet de la Chine qu'il le démontre en fort beaux termes. N'y a-t-il donc qu'en Chine que pareille chose se soit vue? N'est-ce qu'en Chine que des dynasties, qui avaient commencé par les mâles vertus des conquérants, ont fini par une série de successeurs amollis par le faste et les délices? L'auteur de *l'Esprit des lois* n'a d'yeux ici que pour la Chine. Il fait à peine avec d'autres pays plus voisins de nous quelque rapprochement indirect; c'est bien sur les vingt-deux dynasties chinoises qu'il épuise sa sévérité. Aussi les lois somptuaires serontelles excellentes en Chine pour ce motif et pour d'autres fort contestables; mais si elles sont bonnes à Pékin, pouquoi ne le seraient-elles pas à Paris? Ou plutôt seront-elles efficaces quelque part? Nous dira-t-il qu'il n'en faut pas en France, où la monarchie repose sur l'*honneur* et sur la nécessité de beaucoup dépenser? Je ne sais pas bien ce que la cupidité des nobles contemporains de Law et du régent avait de commun avec l'honneur, mais j'avoue que, quant à la nécessité de beaucoup dépenser, tous, princes et riches, s'en acquittèrent à merveille.

Ces remarques n'impliquent à aucun degré l'idée de rabaisser un monument autour duquel l'ignorante indifférence de la foule peut faire le vide, sans en lasser les amis des pensées fortes en philosophie politique et en histoire. Montesquieu n'est pas le seul homme de génie qui se soit montré habile à voir clair où les autres ne découvrent rien, sans savoir toujours discerner ce que

d'autres plus médiocres aperçoivent clairement avec des yeux ordinaires.

C'est ce qui nous encourage à dire quelques mots des rapports du luxe avec la monarchie.

Il faut mettre à part le despotisme pur. Ce pouvoir d'un autocrate qui s'exerce sans nulle limite en droit ni en fait ne peut même être confondu avec la monarchie absolue, telle que l'ont connue les modernes, et notamment la France. Ce dernier gouvernement, quels qu'en aient été les abus, n'existe guère sans rencontrer quelques barrières légales ou du moins morales.

A plus forte raison, ces deux formes ou, si l'on veut, ces deux nuances tranchées se distinguent de la monarchie tempérée, représentative ou constitutionnelle. Celleci semble offrir avec les précédentes non plus seulement une différence de degré, mais de nature. Elle admet le droit populaire à sa base et dans son exercice même. Elle se meut dans le cercle régulier, infranchissable, des constitutions et des lois.

Quels seront les caractères du luxe despotique?

Avant tout, celui d'une fantaisie désordonnée, telle qu'on peut l'attendre de rêves illimités au sein d'une puissance assez grande pour tout oser : toute-puissance apparente, sans force devant la nature des choses. De là cette fureur qui prend mille formes. Cette disproportion entre les entreprises d'une ambition sans bornes et les limites qu'elle rencontre dans le monde extérieur et dans notre nature même fait comprendre le caractère inquiet du luxe despotique. De là, ses tentatives démesurées, ses œuvres colossales, ses caprices malsains.

Alimentées à la source amère de l'ennui, exaltées par la satiété même, ses folies se ressentent de cette origine. On a peint souvent des despotes livrés au luxe; c'est le despotisme dans le luxe que nous essayons de montrer. Nous laisserons plus tard faire sa tâche à l'histoire, qui préfère les portraits aux types. Elle étale devant nous une collection de monstres, comme si ces criminelles fantaisies n'étaient que des singularités. Faut-il persister à voir une simple exception dans Caligula, qui assaisonne de caprices sanguinaires son amour pour les spectacles, et qui, manquant un jour de criminels à jeter dans l'arène, y précipite quelques-uns des spectateurs? Mais quoi! Claude, plus débonnaire, force lui aussi à combattre des employés des jeux, sous le frivole prétexte d'une machine qui avait manqué son effet. Un Néron fait subir le même traitement à des chevaliers et à des sénateurs. On cite d'autres fantaisies analogues d'un Domitien, d'un Commode, d'un Galerius, et de tant d'autres. On a paru croire aussi que l'exception est dans la corruption romaine, qui semble calomnier le despotisme lui-même. La preuve du contraire est partout. L'histoire de l'empereur Cheou-sin, onze cents ans avant l'ère chrétienne, vaut celle d'Héliogabale. La femme de cet empereur fit élever à la débauche un temple fastueux. Elle y passait des jours et des nuits, mêlant des raffinements de luxe sans nom à des voluptés infâmes et à d'atroces supplices. Sous une autre dynastie, l'empereur Yeou-wang et sa digne épouse Pao-sse marchent dans cette même voie jusqu'à ce que le soulèvement de leurs sujets et l'invasion des Tartares aient

mis un terme à leurs excès et à leur vie. Quel empereur romain entrerait en parallèle avec le terrible réformateur Hoang-ti? Après avoir noyé les abus dans le sang, il s'entoure lui-même d'une pompe inouïe, possède dix mille chevaux dans ses écuries, dix mille femmes dans son harem. Il termine cette vie fastueuse par de plus fastueuses funérailles. On immola sur son tombeau plusieurs milliers d'hommes dont la graisse servit à entretenir des milliers de torches funéraires. Qu'il y ait ou non exagération dans de tels récits, le fond subsiste : voilà le despotisme dans sa grossièreté fastueuse : les accessoires, les décors seuls varient.

Tacite dit d'un de ces despotes qu'il a peints avec le plus d'énergie un mot admirable : *Ut erat incredibilium cupitor;* il voulait l'*incroyable!* Ce mot s'applique au luxe despotique lui-même, à ce luxe qui construit des colosses, sauf ensuite à les trouver trop petits, qui invente de monstrueux plaisirs dont il se fatigue, qui se crée au besoin d'inutiles obstacles pour les renverser, et qui incessamment change sans autre objet que le changement. Il veut l'incroyable! C'est là sa devise et le principe de ses folies, de sa nature insatiable, toujours en quête de nouveaux rêves.

On a plutôt diminué qu'exagéré la part du luxe et de la cupidité dans les crimes du despotisme. La raison d'État a souvent caché d'inavouables convoitises. On allègue la sécurité du prince, et ce qui se trouve au fond de ce prétexte ce sont ces désirs infinis, c'est la volonté de subvenir à d'excessives prodigalités. Mais ces violences qui se terminent à une élite, ces violences amnistiées

par l'opinion populaire, trop souvent disposée à voir des vengeurs dans les despotes qui faisaient participer la masse, sous forme de plaisirs publics, au fruit de leurs rapines, ces violences ne sont pas tout. Un tel tableau se complète par l'oppression de la masse elle-même. Elle devait être condamnée à porter le fardeau du faste constructeur sous la forme non-seulement d'impôts à payer, mais de corvées effroyables. Ici on cesse de compter les victimes; nul abus plus odieux n'a été fait de la force humaine, et l'on en suit la trace à partir des Pyramides. Au reste, un mot suffira pour donner une idée de ce que le despotisme a su en tirer de prodiges : la mécanique moderne se reconnaît vaincue devant telle de ces œuvres; elle ne se chargerait pas toujours de faire avec des machines ce qu'elle ne peut même s'expliquer qu'on ait fait avec des hommes!

Je ne fais qu'indiquer les effets connus du gouvernement despotique sur le luxe. On croit qu'il l'étouffe par la crainte; en réalité, il le développe. Non-seulement il détourne de ce côté les âmes dégoûtées des affaires publiques, mais il en fait une sorte de calcul de prévoyance par la préférence donnée aux objets précieux et rares. On préfère les matières d'or et d'argent, les pierreries à la terre, qu'on surtaxe et qu'on pille. Ce n'est pas le despote seul qui possède ces parures magnifiques, ces *trésors* remplis de richesses de tout genre, comme on le voit encore en Orient. Tous les riches suivent cet exemple non pas seulement par goût, mais à titre de réserve. Une telle habitude ne peut qu'entretenir les habitudes de paresse et de vice. C'est la suite d'une richesse toute faite,

qu'on ne reproduit et ne renouvelle pas, qui n'exige aucun effort pour se perpétuer, ni de la part de ses possesseurs, ni de la masse privée de travail et des éléments du bien-être. Il est curieux que la prodigalité sorte du même défaut de sécurité qui engendre ces accumulations qu'on prendrait pour de l'avarice, et rien pourtant n'est plus vrai. Il est naturel après tout qu'on dissipe en jouissances rapides des richesses menacées et compromettantes. Se laisser ruiner par les passions d'autrui, quand on peut avec le même or satisfaire les siennes, serait duperie. On se précipite dès lors dans la ruine volontaire au sein des voluptés, comme il arrivait, au temps du despotisme impérial à Rome, qu'on se dérobât aux tortures par une mort de son choix. Ce n'est là ni un tableau de fantaisie, ni une simple page d'histoire ancienne; on trouve à vérifier ces observations dans ces provinces orientales aujourd'hui si désolées. Rien ne frappait plus un voyageur français en Moldavie et en Valachie il y a environ quarante ans[1]. C'est un jeune boyard qui décrit à notre spirituel compatriote les maux de son pays : il les attribue aux mêmes causes que nous venons d'indiquer : c'est le luxe qu'il accuse, et c'est le despotisme qu'il en rend responsable. Si dans les emplois publics on pillait du petit au grand, c'était la faute de ce désir de paraître, devenu la passion dominante. Et pourquoi était-on si pressé de jouir? « C'est que tout était précaire et qu'on ne savait faire autre chose que de se livrer au jeu, au luxe ou au libertinage, seules jouissances qu'un régime à la fois si

[1] M. Saint-Marc Girardin, *Souvenirs de voyage*.

peu sûr et si oppressif permette et autorise. » C'est là encore ce qui fait comprendre ce faste incohérent, ces armées de domestiques, ces vêtements magnifiques, ces riches équipages, avec l'absence des aisances les plus habituelles en Europe. On a des bijoux, des objets précieux de tout genre, et ce qui serait ailleurs le nécessaire fait défaut. « C'est le luxe turc qu'on a pris, faute de mieux, et sous l'influence des mêmes causes qui ont produit le luxe turc. »

J'ai distingué le despotisme et la monarchie absolue, l'un qui apparaît surtout sous les traits du despotisme oriental et païen, l'autre qui présente une forme de gouvernement moins brutale.

Théoriquement, je n'ai ni le mérite, ni le tort de cette distinction.

On la rencontre d'abord dans Bossuet.

L'auteur de la *Politique tirée de l'Écriture sainte* parle du despotisme avec une horreur dont témoignent les maximes suivantes devenues, dans son livre, autant de têtes de chapitres : « Tous les hommes sont frères. — Nul homme n'est étranger à un autre homme. — Chaque homme doit avoir soin des autres hommes. — L'intérêt même nous unit. — Il faut joindre les lois au gouvernement pour le mettre dans sa perfection. — La loi est sacrée et inviolable. — Le prince n'est pas né pour lui-même, mais pour le public. — Le prince inutile au bien du peuple est puni aussi bien que le méchant qui le tyrannise. — Le gouvernement doit être doux, etc. » — Bossuet commente encore ces paroles de David sur le roi qui « jugera le peuple avec équité, et fera justice au pauvre. » Il paraphrase ce

sublime anathème d'Isaïe contre les despotes : « Malheur aux pasteurs d'Israël qui se paissent eux-mêmes. Les troupeaux ne doivent-ils pas être nourris par les pasteurs? Vous mangiez le lait de nos brebis, et vous vous couvriez de leurs laines... Vous n'avez pas fortifié ce qui était faible, ni guéri ce qui était malade, ni remis ce qui était rompu, ni cherché ce qui était égaré, ni ramené ce qui était perdu ; vous vous contentiez de leur parler rudement et impérieusement... Et voici ce que dit le Seigneur : « Je rechercherai mes brebis de la main de leurs pasteurs, et je les chasserai, afin qu'ils ne paissent plus mon troupeau et ne se paissent plus eux-mêmes, et je délivrerai mon troupeau de leur bouche, et ils ne le dévoreront plus. » Et pourtant Bossuet écrit : « L'autorité royale est absolue. » Il l'entoure pour la contenir du cortége des vertus chrétiennes, il la menace de la colère divine, il trace enfin un idéal de royauté, qui serait admirable, si des freins tout moraux suffisaient à refréner les passions humaines.

La même distinction — dont on va voir l'application quant au luxe — se retrouve dans Montesquieu. « Point de monarque, écrit-il, point de noblesse; point de noblesse, point de monarque, mais un despote. » Une hiérarchie héréditaire entoure, soutient, et, dans une certaine mesure, contient la monarchie absolue, tandis que le despotisme n'est qu'une société d'égaux sous un maître. Voilà ce que Montesquieu marque admirablement.

La distinction n'est donc pas vaine, et elle est loin d'être sans conséquence pour le sujet qui nous occupe.

Il serait peu équitable, par exemple, d'assimiler les

excès de luxe de la monarchie française, même au temps où elle se rapprochait le plus de la monarchie absolue, à ce luxe effréné du despotisme oriental et romain.

Il est vrai qu'on s'est plu à atténuer et ce luxe romain lui-même et ces excès chez les empereurs, en montrant chez nous un luxe qui atteindrait à des proportions supérieures encore.

Nous ne saurions souscrire à ces conclusions, déjà indiquées dans la célèbre *Histoire romaine* de M. Mommsen. Elles ont été développées par un érudit, M. Friedlænder, dans un tableau des mœurs romaines depuis Auguste jusqu'à la fin des Antonins. Je crains que l'auteur allemand n'ait trop confondu l'étendue du luxe avec ses excès.

Les anciens possédaient moins de richesse et moins d'objets de luxe, mais ils en abusèrent, nous persistons à le croire, bien davantage.

Il n'importe guère qu'on allègue la magnificence coûteuse de tels repas ou de telles fêtes donnés à des jours exceptionnels, dans nos palais ou nos hôtels de ville.

Ces dépenses et toutes celles de luxe sont loin de prendre autant qu'à Rome sur l'ensemble des revenus particuliers et publics. Elles n'ont pas le caractère extravagant qu'on reproche souvent à bon droit au luxe romain et en particulier à celui des empereurs. On ne prétend taire ici aucune des profusions scandaleuses de nos rois; mais une invincible justice s'oppose à ce que l'on compare le plus magnifique et le plus fastueux, comme le plus absolu d'entre eux, à ces empereurs qui firent

asseoir sur le trône de l'univers un luxe pervers et insensé.

On cite de même des bravades de prodigalité imputables à notre noblesse. Soit : tout ce qu'on soutient ici, c'est que cette sorte de luxe qui jette un défi à la nature, dépense pour dépenser, détruit pour détruire, tient sensiblement moins de place dans nos sociétés, et joue un bien moindre rôle dans les monarchies modernes.

Qu'on nous permette seulement d'expliquer notre pensée à l'aide de quelques rapprochements. Les temps modernes ont vu de capricieuses maîtresses de rois se livrer à toutes les fantaisies dispendieuses. Elles ont pu se montrer aussi jalouses d'étaler des perles qu'une Cléopâtre; mais en est-il une seule qui aurait eu l'audace, si elle en avait eu l'idée, de dissoudre et d'avaler ces perles précieuses par un jeu insensé? Vous cherchez en vain dans le luxe des tables quoi que ce soit d'analogue à ces ridicules plats d'oiseaux parleurs et chanteurs, dont l'unique mérite était de coûter des sommes folles. Si le luxe de la monarchie absolue a pu sacrifier des hommes pour arriver à ses fins, il ne s'est pas complu dans l'idée abominable, si fréquente chez ces âmes profondément perverties, que c'était là une nouvelle saveur ajoutée au plaisir que l'on goûtait. C'est là une distinction qu'on ne saurait effacer sans nier ce progrès relatif qui diminue le mal, même quand ce mal reste effrayant, ce qui est le cas de la monarchie absolue.

Nous n'avons garde ici d'entrer dans les détails; il suffit que ce soit presque un lieu commun que de rappeler

les abus fastueux qui forment une partie considérable de son histoire. On a décrit ses fêtes excessives, ses profusions sans limites, ses palais où un luxe ruineux était en quelque sorte imposé aux courtisans. Sa domesticité formait tout un monde, une organisation hiérarchique, et dans ces maisons royales la dépense semblait croître avec l'inutilité de l'emploi. Des milliers de fonctions parasites et la seule vie quotidienne engloutissaient des sommes supérieures à celles qui défrayaient d'importants services. Il ne suffirait pas aujourd'hui, alors que tant de moyens de connaître à fond ces abus s'offrent à nous, de les rappeler en termes généraux. On ne peut non plus les couvrir du voile d'une sorte de complicité, comme Voltaire le fait quelquefois au sujet de Louis XIV, à cause de l'éclat qui s'y est mêlé. Sans contester à une grande monarchie, dans les conditions historiques où elle s'était constituée, une part légitime de représentation et de splendeur; sans crier trop tôt à l'abus, on a le droit de pénétrer jusque dans les détails de ce luxe de cour, véritablement sans limites et sans réserve, parce qu'il était sans contrôle. La partie de ses comptes qui subsiste aide à supposer celle qui a disparu. On peut en tirer cette conclusion que les gaspillages du luxe parasite tiennent encore plus de place qu'on n'était disposé à le croire dans les embarras financiers de l'ancienne monarchie.

Ce serait une question même à ce propos de savoir si les femmes, considérées comme objet de luxe royal, n'y ont pas coûté plus cher, ne sont pas entrées dans la ruine générale pour un chiffre plus fort, que sous le régime despotique. Nous n'hésitons guère à l'affirmer

pour notre compte. La monarchie absolue a ouvert ici une source de luxe et de prodigalités qui peut passer pour une de ses inventions les plus originales. « Dans les États despotiques, dit Montesquieu, les femmes n'introduisent pas le luxe, mais elles sont elles-mêmes un objet de luxe. »

Ainsi elles n'introduisent pas le luxe : c'est déjà bien quelque chose. En effet, elles « sont extrêmement esclaves. » De plus, « comme, dans ces États, les princes se jouent de la nature humaine, » ils ont plusieurs femmes, et mille considérations les obligent de les renfermer. Donc on ne les prend pas pour modèles. La débauche, voilà le luxe du despotisme, et il ne laisse pas de coûter assez cher, surtout par les effets indirects. La polygamie, avec ses marchés où les femmes sont vendues comme des troupeaux, et avec son entretien coûteux, est à vrai dire la lèpre de ce régime. Sans vouloir l'accepter en échange de nos abus modernes en ce genre, on peut soutenir que le règne des favorites a coûté plus cher que les harems les plus dispendieux.

Le grand écrivain que je viens de citer dit à ce sujet: « Les femmes ont peu de retenue dans les monarchies, parce que, la distinction des rangs les appelant à la cour, elles y vont prendre cet esprit de liberté qui est à peu près le seul que l'on y tolère. Chacun se sert de leurs agrémens et de leurs passions pour avancer sa fortune, et comme leur faiblesse ne leur permet pas l'orgueil, mais la vanité, le luxe y règne toujours avec elles. »

On a pu mesurer cette influence sur les modes, où

elles ont porté la magnificence, et la mobilité, plus coûteuse encore, et sur les mœurs elles-mêmes, qui s'en ressentent de tant de manières.

Cette action générale exercée par les femmes sur le luxe est due en partie à l'influence qui constitue le fléau plus moderne, que je viens de désigner sous son vrai nom : le règne des favorites. Qu'on ne dise pas que les despotes ont parfois élevé au plus haut rang une de leurs concubines : ces femmes n'ont pas régné. Leur exemple n'a pas répandu la contagion du luxe ; elles n'ont presque jamais eu d'action sur la politique.

Les favorites au contraire propagent et corrompent le luxe par l'influence de la cour sur la ville : elles envahissent le gouvernement, qu'elles n'ont guère manqué d'avilir.

Pour combien, dans ce bilan du luxe des monarchies, où la galanterie même est devenue une affaire d'État, faudra-t-il compter les trafics de places, les intrigues secrètes, les marchés où les intérêts publics sont sacrifiés, où la situation même du pays est compromise au dehors par des choix indignes, par des menées qui prennent pour point d'appui l'intérêt, le caprice, la fortune d'une femme !

Il est étrange que ce soit la conséquence d'un progrès, — l'importance morale et sociale rendue à la femme par les nations occidentales et chrétiennes, — et n'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'il faille voir dans la domination d'une courtisane l'effet indirect des idées qui furent répandues dans le monde par la chevalerie ?

Les arts prêteraient au même parallèle. On trouverait la monarchie absolue supérieure, malgré ses vices, au despotisme pur, qui n'a guère mis sur eux la main que pour les corrompre. Il n'a produit en effet ou encouragé à se produire que des choses excessives et de mauvais goût, tantôt des colosses qui rappellent sa nature violente et son ambition disproportionnée à l'humanité, tantôt des œuvres d'une grâce fausse, d'un genre maniéré, d'une mollesse affadie. Dans ces œuvres sans âme, la sensualité énervée domine, quand ce n'est pas la débauche qui s'y étale. Tel sera l'art efféminé du temps des Néron et des empereurs byzantins, ou plutôt tel sera l'art partout où le despotisme s'établira, si les arts subsistent sous son ombre. La monarchie absolue n'a pas été sans mériter plus d'une fois les mêmes reproches sous ce dernier rapport. Elle a paru se complaire aussi dans ces œuvres que n'anime aucun souffle moral ; mais elle n'a pas fatalement suivi cette loi d'abaissement. La protection des arts, comme des sciences et des lettres, y remplit plus d'une page glorieuse. On l'a vue porter même dans le luxe, poussé jusqu'à des limites bien reculées, la grandeur et le goût. Elle obéissait alors au naturel du prince et au caractère du siècle, empreint dans toutes les œuvres du génie.

Le luxe public fait naître des observations analogues. Il a eu de très-fâcheux côtés, mais comment méconnaître qu'à certaines époques où la masse s'identifiait avec la monarchie, le luxe royal n'ait paru en quelque sorte devenir le luxe national ? Telles furent ces cérémonies et ces pompes dont la monarchie marquait toutes les

grandes dates de son existence. Ces moments d'enthousiasme sont comme l'âge d'or des monarchies. Plus tard la réflexion vient avec le désenchantement. Il arrive même que le peuple, livré naguère à une satisfaction irréfléchie, se montre plus d'une fois injuste, amer, dénigrant. Dans ces temps de scepticisme mécontent, tout luxe royal l'offense, et toute solennité blesse ses regards. Ce sentiment, lorsqu'il éclate en pleine prospérité, annonce qu'une heure fatale a sonné : la monarchie fondée sur l'enthousiasme a cessé d'être. Elle est sur le point de disparaître dans les profondeurs de l'histoire, ou du moins elle ne sera plus qu'un gouvernement de réflexion et de raison. En de pareils temps, le problème du luxe public devient fort difficile à résoudre, car l'imagination qui aidait à le produire et à en jouir s'est éteinte. Le peuple sait qu'il en fait les frais, et il n'est plus si sûr que les spectacles qu'on lui offre l'amusent et l'intéressent. La froide défiance, l'ironie sèche, ont dissipé tous les prestiges. La quantité de plans qu'on fait alors pour restaurer un luxe public populaire prouve elle-même la difficulté de l'entreprise, dans le vide laissé par des croyances plus simples et par des mœurs plus naïves.

Nous terminerons ce qui concerne la monarchie absolue comparée au despotisme par une observation qui explique en très-grande partie la diversité de leur luxe ; nous voulons parler de la différence des origines qu'ils s'attribuent l'un et l'autre. Le monarque absolu des temps modernes n'est plus un dieu. Le despote n'attendait pas la mort pour recevoir l'apothéose ; il possédait de

son vivant des temples où fumait un encens perpétuel : il s'efforçait de réaliser sur la terre, et dans son palais même, l'Olympe où sa place était marquée d'avance. Le christianisme a ramené le monarque absolu aux proportions de l'humanité, comme le judaïsme l'avait fait déjà pour ses rois. Le souverain n'est plus dieu, mais élu et représentant de Dieu sur la terre. Cela, au sens chrétien, ne lui confère aucun droit contre la morale ; loin de là : le roi encourt une terrible responsabilité pour ses actes comme roi et comme homme ; juge, il sera jugé à son tour. Mais en fait l'idée de droit divin, quoique moins difficile à porter pour la faiblesse humaine que celle d'une divinité personnelle qui donne tous les droits, a suffi pour créer un rang à part qui demandait une représentation hors ligne et, il faut le dire, bien voisine d'un culte. Point d'adoration idolâtrique, mais des respects et un éclat qui tiennent aussi des sentiments et des pompes d'une religion. Voilà comment il a pu se faire que l'Olympe s'est trouvé de nouveau comme ressuscité par une allégorie superstitieuse en l'honneur de ces princes, que l'Évangile devait rendre humbles, et que l'idée d'une supériorité surnaturelle a contribué à rendre orgueilleux. Un roi très-chrétien a pu être présenté aux regards sous les traits de Jupiter et d'Apollon. Veut-on savoir quel est, si on ose ainsi parler, le *minimum* de représentation qu'une telle royauté comporte? Qu'on lise dans le livre sur la Politique sacrée, écrit sous le plus grand des rois, par le plus grand des évêques, le tableau des somptuosités de tout genre qui conviennent à cette sorte de royauté. Salomon est présenté comme le type

auquel peut être rapporté ce faste monarchique, qui ne saurait, sans déchoir, beaucoup s'en éloigner. On ne veut pas que le cœur du prince en soit enflé ; mais on l'entoure de toutes les splendeurs qui peuvent environner un trône, splendeurs éblouissantes, énumérées avec une magnificence incroyable par l'éloquent commentateur, qui met si naturellement son style en rapport avec les pompes qu'il décrit.

Viendra le temps où la monarchie demandera moins de prestige aux pompes extérieures, où se trouvera réalisé le vœu qu'avait osé exprimer La Bruyère, pour restreindre du moins l'excès de magnificence des vêtements et des ornements qui couvrent la personne du prince. « Le faste et le luxe dans un souverain, c'est le berger habillé d'or et de pierreries, la houlette d'or en ses mains ; son chien a un collier d'or et de soie : que sert tant d'or à son troupeau ou contre les loups ? »

Pour que cette simplicité, relative du moins, paraisse conciliable avec la monarchie, il faudra de grands changements dans la pensée des hommes, de grandes révolutions dans la société.

La monarchie se dépouille alors de ces magnificences qui rappelaient, soit sa consécration religieuse, soit sa brillante jeunesse mêlée aux aventures féodales. Plus de mystère sur son berceau !

Voici l'ère de monarchies représentatives et constitutionnelles, nées de la raison publique et du consentement populaire.

Cet âge de raison de la royauté emporte toute la partie symbolique du luxe royal.

Ce qui peut être dit de la monarchie représentative se réduit à peu de mots. On ne saurait affirmer qu'elle repousse tout éclat extérieur. Il y en a une part qu'exige toute institution monarchique. Seulement cette part est fort limitée. Elle l'est par les origines mêmes de cette forme de gouvernement ; elle l'est par la publicité des dépenses, et par les bornes de ce que le langage sévère de la comptabilité moderne appelle une « liste civile. » Avec ce genre d'institution, le luxe pourra, selon les temps, le lieu, le caractère du prince, paraître encore parfois comme un épisode : il ne fixera plus les regards de l'historien comme une des conditions et un des ressorts du pouvoir ; il cessera d'être un de ces faits de très-grande importance qui touchent aux intérêts les plus essentiels des peuples.

II

LE LUXE ET L'ARISTOCRATIE.

C'est une vérité historique qui ne souffre guère d'exception que l'aristocratie, considerée comme classe gouvernante, débute par la simplicité, et n'aboutit au luxe qu'en dégénérant.

Dans la première époque des patriciats, les habitudes sont sévères, dures même, comme le sont aussi presque toujours les croyances religieuses primitives. La vie est à peu près réduite au nécessaire rigoureux. Il y a peu de monuments publics : seul le temple présente quelques traces de luxe. Le patricien n'en offre certaines mar-

ques sur sa personne que dans les cérémonies : c'est l'homme public qui se montre aux regards avec les insignes de la magistrature qu'il exerce. Les aristocraties, dès qu'elles sortent de cette période, ne font guère commencer leur luxe privé qu'à la mort, par la pompe des funérailles, signe de l'orgueil de race, qui devait être à Rome la première cause des lois somptuaires.

Cet âge héroïque de la simplicité devait s'épuiser comme tout ce qui est humain. Il y fallut beaucoup de temps. Pour entamer les vieilles mœurs et les antiques institutions, il fallut que la richesse agît comme un de ces dissolvants auxquels rien ne résiste, et qui ont raison du plus dur granit à la longue. Révolution mémorable et moment pathétique, on peut le dire, dans le développement intérieur des peuples, que celui qui vit la richesse prendre place à côté de la naissance ! L'histoire elle-même a consigné le souvenir de ces crises solennelles, et recueilli les cris de malédiction qui accueillirent le luxe naissant ; on les entend à Rome, quand la noblesse se fait elle-même l'instrument de cette révolution, en s'enrichissant des dépouilles des nations vaincues. Le cri d'alarme retentira dans notre France au jour où la richesse mobilière battra en brèche la richesse territoriale. Plus d'une fois la loi somptuaire paraîtra l'arme défensive de cette aristocratie, séduite elle-même par le luxe, et qui voudra en défendre le privilége contre la bourgeoisie rivale ! Mais du moment qu'elle avait consenti à compter avec cette richesse, à la rechercher et à s'en parer avec orgueil, cette aristocratie était vaincue déjà, car elle l'était dans l'intégrité de son principe. La race passait au second

rang : les services désintéressés et les distinctions honorifiques s'effaçaient devant les récompenses pécuniaires. Le luxe devenait le mobile d'activité d'une classe étrangère jusqu'alors au calcul. Elle se rapprochait du peuple par les mariages. Elle laissait déchoir le vieil et inflexible orgueil de race qui se repaissait de la gloire d'un nom : ce ne fut plus qu'une vanité, qui se sentit humiliée quand la fortune ne s'y joignait pas.

Nous distinguerons les aristocraties territoriales, — qui presque partout et pour un temps plus ou moins long ont pris la forme de féodalité, — et les aristocraties commerçantes.

L'aristocratie féodale a eu son luxe reconnaissable à certains traits généraux. Tels sont un nombre de serviteurs exagéré, une hospitalité surabondante, une profusion des tables, dont aucune autre sorte d'institution n'offre à ce point le développement. Cela fut poussé jusqu'au prodige. Jamais on ne rencontre ailleurs de si interminables nomenclatures de mets et de boissons : on les croirait tirées de Rabelais, et pourtant elles sont authentiques. On ne peut justifier un peu ces repas, qu'on croirait ceux de géants affamés, qu'en ajoutant que la table fut un lien, rapprocha les distances. Les serfs en aimèrent mieux ou en détestèrent moins leurs seigneurs. Si l'intempérance de ces fabuleux festins doit être blâmée, on doit reconnaître aussi qu'elle était exceptionnelle. Elle faisait un contraste complet avec l'austérité de la vie quotidienne, avec ses privations si fréquentes.

Qui n'a déjà nommé les autres attributs du luxe féo-

dal, les grandes chasses, les chevaux de race, l'éclat des costumes, la richesse des armes, les pompes de l'appareil militaire? Avec quel éclat elles se déploient dans les guerres, dans les tournois, aux entrées solennelles, où figurent de longues troupes de brillants cavaliers qui lentement défilent ou passent avec une rapidité inouïe, sur leurs chevaux magnifiquement caparaçonnés, comme dans un rêve de l'Orient !

Même dépouillée des caractères qui constituaient la féodalité, l'aristocratie territoriale a retenu quelques-uns de ces traits, adoucis par la civilisation, et plus d'une fois épurés de la rouille grossière des anciens temps. Plus solide, en général plus varié, moins excessif, quoique abusant encore d'une surabondante domesticité, tel est le luxe de ces aristocraties. Il unit dans une plus forte proportion l'utile à ces arts brillants qu'au moment le plus avancé de son développement la féodalité n'avait pas dédaigné d'introduire dans ses demeures. Cette nouvelle aristocratie foncière, fille des âges plus sérieux, renonce à une partie des goûts fastueux qu'elle devait à la chevalerie. Aux solennités guerrières d'autrefois elle aime souvent à faire succéder les fêtes du travail et de l'agriculture. Est-il besoin de caractériser en termes abstraits ce genre de luxe aristocratique, quand le modèle est là vivant sous nos yeux, et faut-il prononcer le nom du pays où il se développe pour que chacun le reconnaisse? On l'a bien des fois décrit, ce pays prospère, où la liberté même rend les terres fertiles. En vain chaque partie de ce sol est-elle mise à haut prix par la plus riche culture qui soit au monde, on trouve là encore

des milliers de parcs étendus. J'ai déjà fait observer que l'aristocratie ne renonce pas aux vastes promenades, à ces immenses espaces que réclame l'habitude féodale de la chasse. Mais, dans ces beaux domaines, les troupeaux paissent en compagnie des daims et des cerfs, et le gibier qu'on poursuit ne fait pas tort à celui qu'on nourrit pour en tirer un revenu. De vastes pelouses réjouissent l'œil, de majestueux arbres séculaires impriment l'idée de la durée des grandes races aristocratiques, qui laissent mourir les chênes de vieillesse, et conservent tout sans rien détruire. Ces beautés du paysage n'empêchent pas tout à côté d'utiles expériences de culture forestière. Un tel luxe impose, il ne choque pas, et devant les images de sécurité, d'antiquité, d'harmonie qu'il présente, l'idée d'une haineuse envie ne s'offre pas à l'esprit.

Les aristocraties foncières n'ont pas même besoin de cette antiquité vénérable pour donner au luxe solide, qu'elles montrent dans leurs riches habitations rurales, cette apparence qui attire plus de respect que de malveillante jalousie. Le pays auquel on vient de faire allusion en offre la preuve vivante. Le mot de *race* est loin de s'appliquer toujours en Angleterre à ces familles qui portent de grands titres et possèdent de grands domaines; elles ne représentent souvent que la fortune et le talent venant prendre place dans les rangs d'une aristocratie ouverte. Ces parvenus de la richesse nouvellement anoblis n'ont pas les défauts qu'on reproche généralement aux fortunes récentes et à la noblesse de fraîche date. Il semble que la terre communique à leur luxe même

quelque chose de sérieux. Ils datent d'hier, et déjà ils semblent anciens.

Veut-on une preuve non moins frappante que cet effet produit sur le luxe est bien en réalité le résultat de l'aristocratie foncière? Comparez, en Angleterre même, le luxe d'une foule d'opulents marchands avec celui de cette aristocratie de naissance ou de formation qui a jeté ses racines profondes et vivaces dans le sol britanique. Leur luxe n'a pas cette grandeur, et, si l'on ose dire, cette aisance. Il voudrait éblouir, et il se perd dans les mesquines recherches du confortable. Il prodigue les preuves extérieures de la richesse et les ornements, mais l'art véritable ne lui manque pas moins que le naturel. Ce faste uniforme, qui ne trouve guère d'admirateurs parmi les gens de goût, est tout fait en revanche pour enfanter une multitude d'envieux.

Les aristocraties commerçantes offrent d'autres traits que les aristocraties territoriales. Elles aiment plus particulièrement les raffinements sensuels. Tout les y porte, leur habitation dans les villes, et leur goût pour toutes les formes que peut prendre la richesse mobilière. Le commerce maritime met à leur disposition les primeurs du luxe des nations étrangères. Avec cela, elles sont plus économes que les aristocraties territoriales. Les habitudes du négoce y corrigent les goûts de prodigalité; elles ne sont pas exposées à ces gaspillages inhérents à la possession des grands domaines. Elles peuvent dépenser beaucoup, elles savent toujours ce qu'elles dépensent, ce qui est une limite aux profusions. Ces aristocraties peuvent encourir quant au luxe plus d'un reproche mérité d'égoïsme et d'abus. Comment leur refuser deux titres qui plaident en leur faveur? En premier lieu, elles ont dû leur splendeur au travail. Il n'est pas dans la nature du commerce de se reposer : il ressemble à ces conquérants toujours condamnés à gagner ou à perdre. S'il cesse de s'enrichir, il se ruine, et l'immobilité ne tarderait pas à le frapper d'une irrémédiable décadence. Les aristocraties territoriales ont eu à faire des efforts moins soutenus. En outre, leurs privilèges plus multipliés, plus lourds, pesant sur des populations rurales, ont eu des conséquences plus graves. C'est à cette source de l'impôt, il faut le reconnaître, quelque éclatants qu'aient été les services qu'elles aient pu rendre, que fut empruntée la plus grande partie de leur faste. En second lieu, le luxe même des aristocraties commerçantes a généralement marqué son passage d'une manière utile sous quelques rapports. Elles ont puissamment encouragé ces « industries de luxe, » auxquelles ne saurait être appliquée uniformément une désignation flétrissante. Il s'en est suivi pour la masse un travail vraiment fécond et des produits même qui ont fini par servir à son usage. Comment oublier surtout que ces aristocraties ont laissé des monuments de la protection qu'elles ont exercée sur les arts les plus relevés? Combien de chefs-d'œuvre élèvent encore la voix en leur faveur, source toujours ouverte de nobles émotions, modèles toujours proposés au goût, qui vivifient l'inspiration, entretiennent les besoins distingués, et par là contribuent encore à augmenter la richesse!

Montesquieu admire qu'à Venise les lois forcent les

nobles à la « modestie. » — « Ils se sont tellement, dit-il, accoutumés à l'épargne, qu'il n'y a que les courtisanes qui puissent leur faire donner de l'argent. On se sert de cette voie pour entretenir l'industrie : les femmes les plus méprisables y dépensent sans danger, pendant que leurs tributaires y mènent la vie du monde la plus obscure[1]. » En citant Venise, Montesquieu allègue l'exemple le plus avantageux à sa thèse. Pourtant combien de démentis donnés par Venise et à cette thèse et à ses propres mesures somptuaires! Que d'efforts pour échapper aux prescriptions de ces lois quant aux vêtements! Je ne parle pas du singulier correctif, apporté à la modération de ces nobles par les courtisanes, qui se chargent, si à propos, d'encourager l'industrie. Quelle rage dans cette classe de voir le costume qu'elle portait par ordre imité par de jeunes élégants sans naissance! Que de ruses pour le rendre magnifique par quelque accessoire qui échappe à ces outrageux emprunts! Tantôt elle y ajoute une ceinture épaisse de velours, garnie de plaques d'argent; tantôt c'est une grosse agrafe d'or ou même de diamant. Les riches patriciennes, reléguées le jour chez elles ou ne sortant que couvertes de longs voiles, jouent le même jeu plus habilement encore : elles déploient le soir d'éclatantes toilettes, toutes les fois qu'une occasion de fête se présente; elles se couvrent de dentelles et de perles. Le rôle de Caton fut joué à Venise par le *Tribunal des pompes*. On peut se demander si le succès toujours contesté de ses efforts valut la peine d'être acheté au prix

[1] *Esprit des lois*, liv. VI, ch. III.

de vexations qui portèrent, sans profit pour la République, l'inquisition dans la toilette. On vit de graves magistrats solennellement réunis pour délibérer sur la forme des habits et sur le métal des boutons.

Nous ne croyons pas enfin que l'on puisse confondre le luxe aristocratique avec le luxe nobiliaire.

Le luxe nobiliaire, j'entends surtout celui de la noblesse de cour, a eu, dans les races méridionales du moins, une distinction sous certains rapports que nous ne prétendons pas contester. Il en fut souvent de ce luxe comme de ces manières élégantes qui semblent avoir été transmises plutôt qu'enseignées et que décèle une aisance de bon goût. Pourtant il est difficile de ne pas juger sévèrement le luxe nobiliaire : peut-être la masse des nobles n'en a-t-elle présenté le plus souvent que les côtés acceptables; mais les excès furent choquants chez les grands seigneurs qui personnifient ce luxe aux yeux de l'histoire. Il y a dans le luxe de la noblesse de cour quelque chose d'éphémère qui tient de la vanité plus que de l'orgueil. Il aime les jouissances rapides et l'éclat qui éblouit, les fêtes, les parures, les modes changeantes, le jeu, qui nourrit le luxe, à moins qu'il ne le ruine. Il est prodigue, endetté. Il affecte l'imprévoyance. Il a je ne sais quel air de bravade.

Essayerai-je d'en donner l'idée par des exemples choisis entre beaucoup d'autres? Écoutons une femme de ce grand monde de cour, toujours si avide des nouveautés élégantes et coûteuses. Avec quelle nonchalance, quelle insouciance dédaigneuse elle laisse tomber ces mots : « Je possédais quelques méchantes terres qui ne rappor-

taient que du blé; je les ai vendues pour acheter ce miroir. » Et elle montrait une de ces riches glaces de Venise qui coûtaient alors des sommes exorbitantes. Une autre fois, c'est un grand seigneur qui jette par la fenêtre une bourse que lui rapportait pleine son petit-fils, à qui il l'avait donnée, et qui n'avait pas eu l'esprit de la dépenser. Citerai-je un autre trait de cette noblesse frivole et vaine, qui peint mieux encore cet excès impertinent d'une prodigalité, devenue une sorte de défi et de point d'honneur? Celui-là, piqué qu'une dame lui eût renvoyé le diamant qui servait à enchâsser une miniature qu'il lui adressait, fait broyer la pierre précieuse, puis il en saupoudre le billet qu'il écrit en réponse de ce renvoi. Chaque pincée de cette poudre coûtait environ 5,000 livres. Voilà un luxe bien fou, mais il sent le gentilhomme.

III

LE LUXE ET LA DÉMOCRATIE.

C'est un préjugé qui ne se soutient plus guère devant l'histoire que la démocratie repousse le luxe.

L'histoire ancienne le contredit. La vue la plus superficielle des sociétés modernes suffit pour le démentir.

On ne voue plus les républiques à la pauvreté. La Suisse elle-même a vu s'enrichir ses cantons, autrefois cités pour leur austère pauvreté, et un Calvin ne prétendrait plus aujourd'hui régler la table et les habillements.

En vain quelques-unes des républiques antiques sembleraient-elles autoriser ce préjugé longtemps consacré. Je doute qu'un Montesquieu écrivît encore que « dans les républiques, où les richesses sont également partagées, il ne peut point y avoir de luxe, attendu que, cette égalité de distribution faisant l'excellence d'une république, il suit que, moins il y a de luxe dans cette république, plus elle est parfaite... Dans les républiques où l'égalité n'est pas tout à fait perdue, l'esprit de commerce, de travail et de vertu fait que chacun y peut et que chacun y veut vivre de son propre bien, et que par conséquent il y a peu de luxe. »

Je reconnais pourtant une part de vérité dans un tel jugement. Comment nier qu'une forme, qui demande beaucoup à l'individu, exige plus de « vertu, » selon l'expression fameuse de l'auteur de *l'Esprit des lois?* Elle risque de se perdre par des excès qui rompent violemment l'égalité et détruisent les mœurs. Dans cette mesure, la théorie de Montesquieu est inattaquable : je ne lui reproche que d'avoir restreint à l'excès et par des moyens arbitraires la part de richesse compatible avec la forme républicaine. Il faudrait d'ailleurs distinguer les républiques démocratiques des républiques aristocratiques, et ne pas parler de Rome elle-même, gouvernée par une oligarchie, comme d'une république populaire. Il faudrait voir surtout que la démocratie moderne a ce double caractère, qui la distingue de la démocratie antique, d'admettre la richesse et de vouloir la liberté. A ces deux titres, elle autorise toute la somme de luxe compatible avec la morale et avec les prescriptions de l'économie politique.

La démocratie moderne produit et peut produire, quant au luxe, du bien et du mal. Nous dirons d'abord le bien.

L'abolition des monopoles et des priviléges qui exagèrent le luxe tend à le modérer.

De même, avec l'esclavage a disparu une des sources les plus empoisonnées comme les plus abondantes du luxe abusif.

Le travail libre et responsable a d'ailleurs ses mœurs propres qui répugnent en ce genre à de trop grands excès, par cette raison qu'on dépense mieux en général ce qu'on a péniblement acquis.

L'égalité tend aux mêmes effets. On a signalé une des causes principales de luxe dans la trop vaste étendue des domaines. La démocratie, en pénétrant dans l'ordre civil, y oppose des obstacles infranchissables. Nulle classe, nulle corporation ne peut absorber une partie considérable du sol. Il a cessé de s'agglomérer sous l'influence prolongée de ces droits d'aînesse et de substitution, une des causes les plus habituelles des prodigalités de l'aristocratie. Elle fut conduite souvent à la ruine par ces abus de la liberté de tester, laquelle avait précisément pour objet de la préserver en la perpétuant. Rien ne contribua plus au luxe que cette indifférence de possesseurs désintéressés des perfectionnements du sol. Ils savaient que ces perfectionnements ne devaient fructifier qu'au profit de l'avenir. La démocratie, par le fait même du travail libre et de l'épargne mobilière, qui se porte vers les acquisitions territoriales, divise le sol, qu'elle subdivise encore par la loi de succession. Il est infiniment remarquable qu'aujourd'hui, même dans les pays qui sont régis monarchiquement ou aristocratiquement, la petite propriété gagne du terrain à mesure que la liberté civile s'y accroît. Rien n'est plus capable de modérer le luxe, battu en brèche par l'exiguïté de la possession et par les nécessités d'économie que la propriété foncière exige dans de telles conditions.

L'industrie agit aussi dans le même sens.

Sans doute il s'est opéré un mouvement de concentration qui a créé un certain nombre de grands capitalistes. Il a fait naître un luxe nouveau. Ce luxe peut avoir et offre en réalité des côtés dignes d'approbation, il présente aussi des défauts graves. Il résulte souvent de fortunes rapides et risque de porter dans le goût un certain manque de délicatesse et d'élévation. Mais la concentration est le fait exceptionnel. Les sombres prophéties, qui nous annonçaient de « hauts barons de l'industrie, » tenant le travail à l'état de servage, l'exploitant sans merci, l'empêchant d'arriver à l'aisance, ne se sont pas réalisées. L'auteur de *la Démocratie en Amérique* a eu le tort, selon nous, de s'en rendre l'organe. Elles ne figurent guère d'ailleurs que dans le langage outré de ces réformateurs absolus, qui attaquent la liberté même du travail et les conditions vitales de la puissance des capitaux.

Depuis cinquante ans qu'on a prédit ce fléau, la crainte s'éloigne de voir naître toute une classe qui renouvelle les fastueux excès des anciennes sociétés.

Ce qui domine c'est la diffusion des petits capitaux, qui font bonne défense et se mêlent, sans s'y perdre,

aux grosses agglomérations qu'a enfantées le crédit. Les moyennes et les petites fortunes s'échelonnent en grand nombre, ne laissant place qu'à un luxe relatif et d'une faible étendue. Il en sera ainsi, du moins tant que les causes morales, dont j'aurai à dire un mot, ne viendront pas rompre un équilibre qu'impose la médiocrité même des richesses mobilières, divisées entre des mains plus occupées d'ordinaire à les accroître, qu'empressées à les détruire par des désirs déréglés.

Un autre effet de l'industrie sur le luxe dans les sociétés démocratiques ne me frappe pas moins.

On a dès longtemps remarqué le rapport de l'industrie avec la démocratie.

L'une et l'autre exigent de la liberté et des lumières.

L'une et l'autre ont pour objet, à des titres divers, de satisfaire la grande masse humaine.

Le développement de l'industrie tient à l'étendue du débouché. Elle fait plus d'affaires, et de plus grandes affaires, avec une multitude aisée qu'avec une élite opulente. Le luxe seul semblait faire exception, étant, disait-on, aristocratique par essence. Cela n'est vrai pourtant que dans une certaine mesure. Le grand luxe reste rare et coûteux ; mais il y a un moyen et uu petit luxe. L'industrie se faisant la rivale de l'art, l'art descendant jusqu'à l'industrie, se montrent empressés à l'envi et souvent habiles à satisfaire ce luxe qui peut avoir son prix et son mérite. Comment se refuser à voir que l'esprit démocratique est entré pour beaucoup dans cette foule d'inventions ingénieuses, dues à l'application des sciences à l'industrie, qui ont eu pour objet la création

et la diffusion par le bon marché d'une foule de produits soit d'art, soit d'une utilité courante marquée d'un signe d'élégance ?

Le bon côté du luxe, ainsi multiplié et réparti sous l'influence de l'esprit démocratique de bien-être et d'égalité, ressort, je l'avoue, vivement à mes yeux. Son mérite, c'est de substituer un luxe plus commode en général au faste incommode souvent des anciennes sociétés. La magnificence en souffre, le goût peut risquer de devenir vulgaire, mais ce n'est pas une conséquence forcée, et le progrès que nous signalons n'en est pas moins réel. L'élégance trouve le moyen de briller encore dans le vêtement par le choix de la forme et la finesse du tissu. En tout cas, il y a un gain certain. En renonçant aux habits brodés, ornés de passementeries et de fourrures, aux chapeaux à galons et à plumes, à la perruque, à la poudre et aux autres accessoires de toilette, les martyrs de ces modes héréditaires se sont délivrés d'un soin tyrannique et coûteux. Dieu en soit loué ! Je ne me plains pas non plus que la foule, mise alors d'une manière misérable, ne subisse plus l'humiliation d'un contraste par trop marqué. Il y aura moins de dentelles; mais un linge entretenu avec propreté, fin, ou en tout cas beaucoup moins grossier que celui dont la masse se servait naguère, se répandra dans toutes les classes. Il n'est pas un genre de consommation qui ne doive offrir en ce sens les signes d'une heureuse révolution.

Ajoutons qu'elle peut n'être pas sans avantage sous le rapport moral. Ces conquêtes de l'industrie mise au service de l'égalité ont pour effet de profiter à la décence, à la

dignité personnelle. C'est tout profit pour ce respect de soi qu'exclut trop souvent la misère. Il est bon enfin que le sentiment de l'art se propage par la diffusion des objets dont l'instruction plus répandue aide à apprécier le mérite. Ce sentiment cesse ainsi d'être le privilége trop exclusif d'une élite qu'enveloppe de toutes parts la barbarie générale des sentiments et des goûts.

Voilà le bien. Maintenant disons le mal, les périls du moins. Osons les dire sans réticence.

L'égalité restreint dans une forte mesure le grand luxe, cela est incontestable; mais la société ne peut-elle pas offrir cette situation singulière où tous désirent avec une passion effrénée un luxe médiocre? On peut livrer cette question aux méditations des moralistes et des politiques.

Or il n'y a pas à se faire là-dessus d'illusion; cette passion, l'égalité contribue à l'allumer elle-même dans les cœurs. C'est qu'au fond et dans la pratique l'égalité signifie le plus souvent le désir de s'élever. Qui est-ce qui se contente de l'égalité dans la pauvreté, dans l'obscurité, et ne préfère de beaucoup devenir l'égal... de son supérieur.

Noble ambition peut-être, mais peut-être aussi honteuse envie, faite de haine et de paresse ou d'impuissance.

Or, on a beau faire, il y a une inégalité que la démocratie ne détruit pas. Plus d'antiques monopoles, plus de priviléges de classe sous forme d'exemption d'impôts pesant sur le peuple seul, plus de concentration de tous les emplois civils et militaires, même de

tous les emplois industriels et commerciaux de grande importance dans des mains exclusives, c'est fort bien, mais la richesse subsiste, et avec elle la propriété, et avec la propriété les causes si nombreuses d'inégalité qui se trouvent dans la nature humaine.

De là une situation nouvelle, situation pleine de perplexité et de trouble.

Tant que l'objet poursuivi était la chute de lois qui grossissaient artificiellement la part de quelques-uns au préjudice commun, chacun était en droit de se plaindre. Ce faste excessif et mal acquis paraissait la suite d'une iniquité. Ces barrières sont tombées. Faudra-t-il effacer aussi les limites des fortunes? Le luxe continue à se montrer; quel parti devra-t-on prendre?

Ici commence, nous y insistons, pour la démocratie, l'épreuve qui ne manque à aucune forme de gouvernement. L'ivresse du pouvoir absolu était l'écueil du despotisme. L'ivresse de l'égalité mal entendue risque d'être l'écueil des démocraties. Elles ont d'autant plus de difficultés à y échapper, que les idées morales obscurcies et les freins moraux affaiblis laisseront plus de place à la passion du bien-être matériel.

Or, cette passion se développe sous l'influence de la démocratie elle-même. C'est ce que remarque, avec non moins de justesse que de profondeur, M. de Tocqueville, moraliste aussi pénétrant dans les deux derniers volumes de son grand ouvrage que politique ingénieux dans les deux premiers.

On ne peut qu'être frappé, comme d'une observation pleine de portée, du rapprochement qu'il établit

quant à la passion du bien-être entre l'aristocratie et le régime démocratique. « Chez les nations, dit-il, où l'aristocratie domine la société et la tient immobile, le peuple finit par s'habituer à la pauvreté comme les riches à leur opulence. Les uns ne se préoccupent point du bien-être matériel parce qu'ils le possèdent sans peine; l'autre n'y pense point parce qu'il désespère de l'acquérir et qu'il ne le connaît pas assez pour le désirer. Dans ces sortes de sociétés, l'imagination du pauvre est rejetée vers l'autre monde; les misères de la vie réelle la resserrent; mais elle leur échappe et va chercher ses jouissances au dehors. Lorsque, au contraire, les rangs sont confondus et les priviléges détruits, quand les patrimoines se divisent et que la lumière et la liberté se répandent, l'envie d'acquérir le bien-être se présente à l'imagination du pauvre, et la crainte de le perdre à l'esprit du riche. Il s'établit une multitude de fortunes médiocres. Ceux qui les possèdent ont assez de jouissances matérielles pour concevoir le goût de ces jouissances, et pas assez pour s'en contenter. »

Comme confirmation de ces remarques, l'auteur du livre de *la Démocratie en Amérique* affirme qu'il n'a pas rencontré aux États-Unis de si pauvre citoyen « qui ne jetât un regard d'espérance et d'envie sur les jouissances des riches, et dont l'imagination ne se saisît à l'avance des biens que le sort s'obstinait à lui refuser. »

N'est-ce pas là d'ailleurs aujourd'hui un de ces faits patents dont les conséquences se développent aux États-Unis? On y trouve un mélange de puissance et de grandeur qu'on a pu admirer, et de mal qui se manifeste

chaque jour davantage. Il en est ici comme de beaucoup d'autres conséquences de son état social et politique, que l'Amérique du Nord semble tenir en réserve pour ses trop confiants admirateurs et pour l'instruction de nous tous, qui avons plus ou moins partagé cet optimisme. Peut-on espérer que ce désir général de bien-être, surexcité, selon Tocqueville, par la démocratie elle-même, ne dégénère pas en excès? Je le demande non-seulement pour les États-Unis, mais pour la France et pour les peuples chez qui la démocratie se répand, peut-on penser, dis-je, que ce désir de bien-être se sépare des goûts de jouissances raffinées et de luxe proprement dit? Avouez que c'est pour le moins bien chanceux, et ce qu'on voit n'autorise guère cette confiance. Nous ne parlons que des symptômes tirés du spectacle de la vie ordinaire; nous serions encore plus alarmiste si nous cherchions des signes dans les tables de la criminalité. Les assassins par besoin et misère ont diminué; ce qui augmente, ce sont les assassins et les empoisonneurs par désir de s'enrichir. Ces scélérats ont fait des rêves d'Eldorado. On a vu pendant la Commune de 1871 des dictateurs qui déclamaient contre les riches profiter de leur court triomphe pour se donner toutes les jouissances, tout le luxe, et cela en tous les genres, que pouvait s'accorder le plus opulent et le plus blasé des sultans. Je ne mets pas ces hontes sur le compte de la démocratie, bien que les passions qu'elle développe n'y soient pas étrangères : elles représentent d'aussi monstrueux abus que ceux qu'on a vus chez les pires despotes. Comment s'étonner après cela qu'il y ait eu des Caligula et des Héliogabale? Ils ne furent ni plus fous, ni plus dé-

bauchés que ces tribuns de la démagogie en délire.

Mais les folies et les crimes sont moins encore des exceptions que l'expression monstrueuse d'un mal commun. Il est dans la nature de la démocratie, pour peu qu'elle suive sa pente, de rechercher les satisfactions du superflu aussitôt qu'elle a le nécessaire. Elle peut le rechercher, même avant qu'elle ait le nécessaire, parce que c'est le moyen de se prouver et de prouver aux autres qu'on est quelqu'un : conséquence inévitable quand l'orgueil, concentré jadis en quelques-uns, s'est réparti sur tous en vanité. Vous nous proposez comme idéal une égalité constante dans un niveau stationnaire; sachez que nous ne haïssons rien tant. Nous voulons monter, monter toujours !

Il existe un rapport trop certain entre ce désir des jouissances et les systèmes utopistes qui ont la prétention de résoudre ce qu'on nomme le problème social.

Dans toute une catégorie de ces systèmes, on retire le luxe aux riches. C'est le vieux communisme, comme l'entendaient les émules de la simplicité spartiate et de la vertu romaine. Les rêves de la loi agraire reposent sur cette donnée, qui réduit tout le monde au nécessaire. L'idée d'un salaire égal ou presque égal, qui ne dépasserait pas un certain *maximum* pour toutes les conditions, relève de la même inspiration. Ce n'est pas le renoncement chrétien, l'origine de ces systèmes ne permet pas cette expression ; ce serait tout au plus le renoncement stoïque, faisant vœu de pauvreté universelle sur l'autel de la démocratie.

La démocratie, en accomplissant de nouveaux progrès, s'est en général dégoûtée de ces vieux rêves trop innocents, qui avaient bien le mérite de punir le riche, mais qui donnaient au pauvre pour tout avoir et toute perspective une solde très-modeste ou quelque coin de terre. La démocratie, à partir de 1830 environ, s'est mise à faire des rêves plus conformes aux ambitions qui la poussent vers la conquête du bien-être. De nouveaux systèmes ont apparu. Ils se sont bien gardés de s'en tenir à réclamer les aises modestes d'un salaire amélioré et le petit jardin qui avait suffi à l'imagination de leurs naïfs prédécesseurs. Ils n'ont plus voulu que tout le monde fût pauvre, mais que tout le monde fût riche.

En vain, quelques-uns de ces systèmes laissent subsister ou même établissent des inégalités dont nous aurions un peu de peine à nous arranger; il se trouve en fin de compte que les moins élevés dans l'échelle atteignent à une participation de jouissances raffinées et de luxe de toute espèce, qui dépassent ou bientôt dépasseront tout ce que l'humanité a jamais pu connaître de satisfactions matérielles.

C'est là l'utopie moderne. Enivrée des récentes conquêtes de l'industrie et des bienfaits dont elle a comblé la masse, exaltée à la vue des progrès réalisés par l'esprit d'égalité, elle s'élance à la poursuite d'un paradis sur la foi de la théorie philosophique de la perfectibilité indéfinie.

Revenons à l'observation de la vie ordinaire. Il n'est que trop certain que l'on s'est mis à se jalouser entre soi, je veux dire entre les enrichis de la veille et ceux

qui espèrent atteindre au même but, ou que le désespoir d'y arriver jette dans un sombre mécontentement. Le rapprochement des rangs a fait naître ces comparaisons encore plus que leur distance. On ne pardonne guère à ceux qui sont partis du même point d'être arrivés; leur luxe paraît un scandale, et l'est bien aussi quelquefois.

J'ai parlé du rôle des femmes dans le luxe sous la monarchie. Il y aurait de justes observations à faire au sujet du rôle des femmes dans le luxe au sein des sociétés démocratiques. On devrait mettre à part celles qui défendent tant qu'elles peuvent leurs maris contre l'abus d'un superflu malsain, et tant de femmes dans toutes les professions laborieuses qui consacrent leur vie à un travail peu rémunéré. Cela dit, il resterait que les femmes dans la démocratie ne paraissent pas subir et exercer cette influence du luxe avec moins de force, quoique sous des formes différentes, que les femmes des sociétés aristocratiques.

Les femmes aiment les comparaisons : c'est une de leurs vocations les plus marquées en ce monde. Où l'homme se contente de voir, la femme compare. Rien n'est plus dangereux en fait de luxe. Quand, en effet, aura-t-on fini de se comparer avec ses égaux et ses supérieurs? où ira-t-on si on veut de tout point surpasser ceux-là, égaler ceux-ci? La femme éprouve ce sentiment, elle l'inspire à son mari. Cette Ève tentée, tentatrice, où n'est-elle pas? Dans ce qu'on nomme la bourgeoisie, et jusque dans le peuple. Plus que l'homme, elle a l'amour de la parure. Grand écueil dans les sociétés où la fille du peuple côtoie la richesse. Comment croire cette

volonté qui veut s'égaler, c'est-à-dire s'élever, et jouir en s'élevant, innocente de chutes si nombreuses où la vertu succombe?

De ce désir d'égalité, je l'ai dit, sont nées d'ingénieuses industries qui n'ont rien en elles-mêmes que de louable. Le *luxe d'imitation* en est sorti sous toutes les formes. Ce fils de l'égalité menteuse a tout contrefait, l'or, l'argent, les pierres précieuses. Mais combien de sortes de luxe qu'on n'imite pas! Combien de jouissances qui ne se contentent pas ainsi d'apparences! Qu'importe encore une fois que la qualité soit médiocre? La passion qui brûle le cœur ne l'est pas; elle agit avec une durée, une violence qui surprend. Que ce mal individuel puisse devenir un mal social, un écueil pour ce qu'il y a de vrai et de bon dans la démocratie, comment s'en étonner?

Indiquez-nous, si vous l'avez découvert, le moyen de contenter des besoins si singulièrement à la fois vagues et positifs, infinis et impatients! Quand la masse est atteinte de cette maladie, où est le remède? Qu'on s'agite tant qu'on voudra, il n'y en a point d'autre que la réforme morale. On croit le voir dans les combinaisons de la politique, dans les arrangements d'une économie sociale qui provoque de nouvelles organisations du travail, du capital, et du crédit. On s'aperçoit que ce n'est qu'un leurre. Ce n'est pas davantage avec les jouissances gratuites, intermittentes, du luxe public, qu'on apaisera cette agitation. La démocratie est alors dans la situation morale où nous avons vu le despotisme, elle rêve l'incroyable et l'illimité, elle veut l'impossible. A un tel mal, la religion et la morale indiquent des moyens de guérison;

le monde extérieur avec ses jouissances et la société avec ses arrangements économiques ou politiques n'ont qu'à confesser leur impuissance.

Conclusion inévitable : ni l'histoire, ni l'analyse philosophique ne permettent l'optimisme dans la manière d'apprécier aucune forme de gouvernement quant à cette passion des jouissances sensuelles ou vaniteuses auxquelles on a donné le nom générique de luxe. Les partisans de chacune de ces formes ont présenté de frappants tableaux du luxe abusif développé par les institutions qu'ils condamnent. Ces tableaux sont en général exacts, quoique parfois trop chargés de couleur. La monarchie et l'aristocratie n'ont pas manqué d'être l'objet de ces peintures vengeresses. Nous ne leur épargnerons pas les vérités que l'histoire n'a que trop souvent l'occasion de mettre en lumière. Mais sachons le bien aussi : à tort la démocratie se croirait exempte des dangers que soulève la question du luxe. Aucune forme sociale et politique n'a le droit de se dire à l'abri des écueils, et de se livrer aveuglément à une fière sécurité.

LIVRE II

HISTOIRE DU LUXE

LE LUXE PRIMITIF — LE LUXE EN ORIENT

CHAPITRE I

LE LUXE PRIMITIF

Nous commencerons l'histoire du luxe en signalant les formes les plus élémentaires qu'il a prises d'abord.

Les observations sur les âges primitifs de l'humanité, poursuivies de nos jours avec tant de passion, paraissent destinées à exercer une sérieuse influence sur les études morales et la philosophie historique : nous pourrons profiter de ces observations pour le sujet que nous nous proposons de traiter. Plus d'une idée reçue s'en trouve fort ébranlée. Il ne faudrait s'en plaindre que si ces idées étaient de celles qui intéressent l'honneur de la nature humaine.

Combien de fois n'a-t-on pas représenté le genre humain comme allant pas à pas du nécessaire à l'utile, de l'utile au superflu!

On montrait ce superflu, d'abord assez innocent, se corrompant pour ainsi dire sans cesse davantage.

Or, les faits primitifs démentent cette double assertion; ils attestent que le superflu a plus d'une fois devancé l'utile, et que très-souvent aussi l'abus a précédé l'usage raisonnable.

Essayons de constater, de décrire par quelques traits ce qu'on peut appeler, en bien et en mal, l'élément de luxe chez ces populations primitives.

Nous pouvons dès à présent signaler le résultat qui ressort de cet examen.

Ce résultat peut se traduire ainsi : l'homme primitif obéit aux mêmes instincts que l'homme plus cultivé. On le trouve vaniteux, sensuel, aussi raffiné que le permet l'état imparfait de ses moyens. Il paraît, d'un autre côté, entraîné par un penchant vraiment noble, supérieur, vers l'art, le goût de l'ornementation. Possédé par l'image entrevue d'un certain beau, il cède au désir de le reproduire.

Ainsi l'art existe déjà. Il se montre à des degrés d'ailleurs fort inégaux selon les races. Pourquoi ne pas avouer qu'il en est qui semblent plus particulièrement vouées au laid, et qui s'enlaidissent par l'effort même qu'elles font pour s'embellir?

Dans ce luxe primitif, nous distinguerons ce qui se rapproche à quelques égards du beau reconnu tel par les esprits cultivés, et ce qui est à leur jugement laid, ridicule, grotesque. Nous y distinguerons de même ce qui est sain, honnête, moral, de ce qui est corrompu.

I

LE LUXE DE PARURE ET L'ORNEMENTATION. — AGE DE LA PIERRE ET AGE DU BRONZE.

M. Lubbock a présenté dans ses recherches si intéressantes sur les origines de la civilisation et l'homme avant l'histoire tout un ensemble frappant de faits et de considérations. Le savant anglais constate que les traces d'art les plus anciennes qu'on ait encore découvertes appartiennent à l'âge de la pierre, « à cette époque éloignée où le renne abondait dans le sud de la France, et où le mammouth n'avait pas probablement tout à fait disparu de ces régions. » Les œuvres d'art sont quelquefois des dessins ou des ciselures, entaillés sur un os ou sur une corne avec la pointe d'un silex. Plus anciennes qu'aucune des statues égyptiennes, qu'aucun des monuments assyriens, elles indiquent une habileté déjà grande. L'auteur cite comme offrant la preuve d'un talent réel d'exécution un groupe de rennes, aujourd'hui dans la collection du marquis de Vibraye, et un mammouth gravé sur un morceau de défense du même animal, qu'on a trouvé dans la caverne de la Madelaine en Dordogne.

On rencontre encore d'assez bons dessins d'animaux, datant de l'âge de la pierre, lesquels disparaissent presque complétement dans la période de la pierre polie et pendant l'âge de bronze. Durant ces deux dernières époques, l'ornementation consiste uniquement en différentes

combinaisons de lignes droites et courbes et en dessins géométriques.

Or, tout cela, n'est-ce pas déjà du luxe dans un sens élevé? Remarquons le caractère commun de ces œuvres et de beaucoup d'autres analogues. Elles manifestent une inspiration toute désintéressée, impersonnelle. L'homme manque de presque tout. Il ignore le tissage, l'exploitation des métaux, tous les moyens savants de transmission de la pensée et de la parole, la plupart des ustensiles et les plus vulgaires éléments du bien-être. Il ignore tout cela, et déjà il se révèle artiste. Il proclame ainsi la nécessité du superflu. Il atteste qu'il n'y a en lui rien de plus élevé et de plus délicat. Abîme creusé (et ici je diffère avec M. Lubbock) entre l'homme et la bête! L'homme ici est déjà plus loin de la brute que ces premiers bégayements d'un art au début ne s'éloignent eux-mêmes des chefs-d'œuvre les plus accomplis.

L'art lui-même, l'art décoratif a pourtant, dès lors, sous plusieurs de ses formes, une origine moins haute. L'instinct de la parure, très-relevé si on le compare aux appétits de la brute, à son principe dans le désir de briller. Et déjà il parle à ces couples grossiers! La saleté même n'exclut pas le goût des ornements. La propreté s'apprend, la coquetterie est innée. Il a fallu des législateurs parlant au nom de la religion pour forcer les hommes à se laver : ces mêmes législateurs qui ordonnent les ablutions ont eu plus d'une fois à lutter contre le penchant à la parure.

La nudité s'est ornée avant de se vêtir; l'orgueil est né avant la pudeur.

On trouve tantôt séparés, tantôt pêle-mêle, les objets qui se rapportent à d'autres usages de l'art décoratif et ceux qui ont eu pour but l'ornement du corps humain.

En Grèce, à Thérasia, sous les débris volcaniques qui les ont ensevelis pendant des milliers d'années, on a exhumé des vases de lave, des vases de terre cuite faits au tour; quelques-uns de ces vases assez grands renfermaient des semences; d'autres, plus petits, étaient d'une poterie déjà fine, ils étaient ornés de bandes circulaires séparées par des traits verticaux ou légèrement inclinés.

Or, ceci est à remarquer : le goût ne trouve qu'à louer dans ces vases. Colorés en jaune ou en rouge, les plus élégants sont couverts tantôt de figures composées de points et de lignes courbes entremêlés, tantôt de guirlandes de feuillage représentées avec beaucoup d'agrément et de sûreté de main.

Les vestiges du luxe de parure se retrouvent dans les fouilles faites à Santorin, non loin de Thérasia. On voit figurés sur des vases des colliers et des pendants d'oreilles. On a même trouvé deux petits anneaux en or aplati par le martelage, ayant fait partie d'une chaîne, comme l'indiquent les petits trous dont ils sont percés. L'or n'ayant été trouvé ni à Santorin, ni dans aucune des îles volcaniques du voisinage, non plus que d'autres matières très-fines qui entrent dans la composition de ces vases, tout donne lieu de croire que ces substances venaient d'un pays étranger, peut-être de l'Asie Mineure[1], et qu'elles étaient dues à un échange. Ainsi l'amour de

[1] M. Fouqué : *Une Pompéi antéhistorique.*

ces brillantes recherches aurait été porté, dès ce temps, à un degré de développement assez grand pour provoquer un commerce.

Ces témoignages précoces du penchant pour l'élégance et la parure sont-ils le privilége exclusif de ces races que leur vive organisation, jointe à des circonstances propices de sol et de climat, prédestine au goût de tout ce qui brille? Il n'en est rien; le Nord, représenté par les régions les plus ingrates, présente aussi des débris du même genre. Il y a quelques années à peine, on découvrait dans le Jutland, à Treewoi, enfouis sous un tumulus, deux cercueils, dont l'un renfermait des vêtements, tels que des bonnets, un manteau, une sorte de jupon, une longue ceinture, deux châles à grandes franges, objets faits d'un tissu de laine et d'une conservation parfaite, une casquette en écorce, une petite boîte, un peigne en corne, un couteau et un glaive en bronze dans un fourreau de bois sculpté.

Que dire enfin de ces kjokkenmœdlings, c'est-à-dire *débris de cuisine*, restes de repas d'antiques peuplades du littoral, formant des accumulations souvent considérables? Là, parmi des amas de coquilles d'huîtres, d'ossements de poissons, d'oiseaux, de mammifères, on rencontre des armes en silex, en os; on a, comme objets de parure, retrouvé des bagues. On découvrait six vases d'or dans l'îlot de Munko.

Mais nulle part plus que dans les tombeaux ne se rencontrent des objets portant un caractère d'art ou de richesse, offrandes faites aux morts ou aux divinités.

On a peine à compter tous ces tributs funéraires qui

se rencontrent surtout dans les marais, autrefois pièces d'eau ou étangs. Dans le Jutland, la tourbière de Kœr a donné plus de dix-huit cents pièces d'ambre façonnées en grains et en pendants; celle de Lœsten, près de quatre mille objets de même nature renfermés dans un coffret de bois. C'était probablement, dit un savant français, M. de Quatrefages, qui a résumé plusieurs de ces découvertes, le fonds de commerce de quelque bijoutier de l'âge de pierre.

Qu'ajouterait une énumération plus prolongée? Quel témoignage du luxe primitif que ce vase retiré de la tourbière de Lavindsgaard, vase en bronze dont le couvercle avait été cloué! Il renfermait onze vases en or repoussé au marteau, et dont les manches se terminaient en tête de cheval : sans doute, ils avaient servi aux cérémonies religieuses. Ainsi encore dans le pré marécageux de Nydam, qui fut jadis un bras de mer, on a trouvé, dans un bateau de vingt-cinq mètres, flèches, couteaux, haches de guerre, boucliers, harnais, etc., tous brisés, tordus, hachés et mêlés à des ossements de chevaux, offrandes opimes d'un grand sacrifice! Les couches successives de la tourbe ont gardé à chacun de ces dépôts son rang d'immersion. Grâce à cette indication chronologique, on ne risque pas de confondre les époques et de prendre ce qui serait d'une ancienneté moins grande pour un débris de cette antiquité reculée.

Il est incontestable, en effet, que dans la longue période appelée l'*âge de la pierre*, il y a des époques fort distinctes. Elles marquent un progrès industriel tel que,

si le mot de barbarie convient aux premières, le terme de civilisation peut s'appliquer presque aux suivantes. La pierre est d'abord grossièrement travaillée, puis elle est taillée et polie avec art. Il est tel poignard en silex, qu'on peut voir au musée de Copenhague, à lame plate et allongée, tranchante des deux côtés, à manche guilloché par petits éclats, que nos plus habiles ouvriers, assure-t-on, seraient en peine de reproduire.

L'âge de bronze, intermédiaire entre l'âge de la pierre et l'âge du fer, marque un progrès sensible dans la partie d'art et de luxe qui s'applique aux objets fabriqués : il est manifeste que l'homme de cette époque sait couler le bronze dont il fait des armes et des ustensiles, ainsi que l'or dont il fabrique des vases et des ornements; il ne l'est pas moins qu'il sait réduire le même or en lames minces et le repousser au marteau. On ne s'expliquerait pas autrement ces décorations en or des casques, des glaives et des boucliers, et ces bagues, ces bracelets même, offrant d'ailleurs des formes du goût le plus pur.

On n'oserait se prononcer ici sur le caractère plus ou moins définitif des recherches qui se sont attachées à la race aryenne. Partie, dit-on, de la Bactriane, c'est elle qui en se multipliant a couvert la Perse, l'Inde, et, par d'autres de ses branches, envahi les immenses solitudes de l'Ouest. De là descendirent les nations qui émigrèrent vers l'Europe. Nous ne retiendrons de ces recherches qu'une remarque, parmi d'autres qui attestent chez ces Aryas l'existence d'objets de toilette et de parure. Le mot *mani*, qui en sanscrit signifie collier, se retrouve

dans les mots *μανος* et *monile*, qui ont en grec et en latin la même signification.

II

LUXE DE PARURE DANS LA VIE SAUVAGE.

Arrivons aux sauvages, qu'il faut se garder de confondre avec ces races primitives qui n'attendaient pour se civiliser que d'en avoir les moyens. Ce que j'ai appelé luxe de l'âge de la pierre n'est jamais un luxe de mauvais goût. C'est souvent par le goût que péchera le mode d'ornements et de parure à l'usage des peuples sauvages. On nous les montrait aussi simples qu'innocents. Ils sont en effet l'un comme ils sont l'autre, simples quand ils ne peuvent pas faire autrement, en réalité épris des ornements jusqu'à la fureur. Bernardin de Saint-Pierre, dans son *Voyage à l'Ile de France*, nous montre les indiens Malabares coiffés d'un turban, portant de longues robes de mousseline, de grands anneaux d'or aux oreilles et des bracelets d'argent aux poignets. Ils enroulaient autour d'eux non sans grâce leurs pagnes aux vives couleurs; leur coiffure était une frisure très-composée; c'étaient des étages de boucles et de tresses entremêlées avec beaucoup d'art. La recherche d'ornements s'allie chez certaines tribus à la saleté la plus répugnante. Les peuplades voisines du pôle, qui se frottent la peau avec de la graisse, n'en ont pas moins quelque parure. On en rencontre chez les Tunguses et chez les Korucks qui ont des habitudes dégoûtantes que la langue se refuse à

exprimer. La peau des Boschimans est couverte d'une couche de saleté tellement épaisse qu'on ne pourrait, à en croire certaines descriptions un peu chargées peut-être, deviner leur couleur, si les larmes que leur arrache la fumée dans leurs abominables huttes ne lavait leur visage au-dessous des yeux.

Veut-on une preuve toute récente qui montre la persistance encore aujourd'hui du même contraste? Le docteur Comrie donnait lecture, à l'Institut anthropologique de Londres, d'un mémoire sur les indigènes de la Nouvelle-Guinée. C'est le résultat des observations qu'il a faites pendant qu'il était attaché au bâtiment de la marine royale le *Basilisk*. Ce navire, en 1874, était employé à un voyage d'exploration de la partie de la côte comprise entre le cap Est et la baie de Humboldt, sur la côte sud-ouest de la Nouvelle-Guinée. Les Papous étaient fort sales : ils en étaient encore à l'âge de la pierre. Ils n'apprirent que par l'arrivée du navire l'usage du fer, dont ils apprécièrent immédiatement les avantages, et qu'ils se procurèrent de préférence à toute autre marchandise. Eh bien! ces peuplades avaient de nombreux ornements de corps. M. Comrie en a rapporté une assez grande quantité qu'il a exposée à l'Institut anthropologique.

Pourquoi, dans certaines races très-inférieures, les femmes n'ont-elles pas d'ornements? Lubbock vous l'apprendra : c'est que les hommes gardent pour eux tous ceux qu'ils peuvent se procurer.

En règle générale, les sauvages du Sud ornent leurs corps, ceux du Nord leurs vêtements. Les premiers aiment à se peindre avec les plus brillantes couleurs. Le rouge et le jaune, le blanc et le noir sont leurs couleurs favorites. C'est un art qui a ses règles et ses modes comme les habits. L'arrangement des bandes de couleur, les taches disposées de telle ou telle façon, sont jugés aussi sévèrement que la coupe d'un habit peut l'être chez nous par les experts.

On impute à la civilisation la manie de se martyriser au nom de la mode. C'est encore une erreur. Il y a des tribus qui s'imposent de véritables tortures pour obéir à sa tyrannie. Les malheureux non-seulement soumettent leur peau à de cruelles épreuves, ils vont jusqu'à se passer dans le nez un os aussi gros que le doigt et de cinq ou six pouces de long. Les Esquimaux se pratiquent deux ouvertures dans la joue, une de chaque côté, pour y introduire un ornement de pierre. Certaines peuplades de l'Amérique occidentale et de l'Afrique percent les lèvres des jeunes enfants de façon que le trou, agrandi par degré, permette d'y introduire un morceau de bois.

Dans une vente célèbre de livres rares qui se fit à Londres en 1859, on remarqua surtout une plaquette ayant pour titre : *Mundus novus*. Cet opuscule est la première relation publiée sur le Nouveau-Monde au moment de sa découverte. Elle est due à la plume d'Améric Vespuce, et adressée à Laurent de Médicis. L'auteur décrit certaines peuplades qu'il a vues, et voici une des choses qui le frappent davantage : « Ils ont, dit-il, de beaux corps, bien constitués et proportionnés, et leur couleur tire sur le rouge, ce qui a pour cause, à mon avis, leur habitude d'aller nus au soleil qui les mord.

Ils ont une chevelure touffue et noire. Ils sont agiles et gracieux dans leurs mouvements et dans leur démarche et ont une jolie figure. Mais ils détruisent eux-mêmes leur beauté; car ils percent leurs joues, leurs lèvres, leurs narines et leurs oreilles. Et ne croyez pas que ces trous soient petits, ou bien qu'ils n'en aient qu'un ; j'en ai vu plusieurs qui avaient, sur la face seulement, sept trous dont chacun était de la grosseur d'une prune. Ils garnissaient ces trous avec des pierres bleues, des morceaux de marbre ou de cristal, ou de superbe albâtre, ou encore avec des os très-blancs et beaucoup d'autres matières travaillées avec art, selon leur coutume. »

Améric Vespuce ajoute : « Si vous voyiez une chose si semblable à un monstre, un homme ayant aux joues, à la mâchoire ou aux lèvres sept pierres dont plusieurs ont une palme et demie de longueur, vous seriez dans un profond étonnement, car j'ai souvent examiné et jugé que sept pierres pareilles pesaient seize onces. Outre cela ils ont à chaque oreille, percée d'un triple trou, des anneaux supportant d'autres pierres. Les femmes ne se percent pas la face, mais les oreilles seulement. »

Il est d'autres tribus qui se perforent les dents. D'autres les taillent suivant des modes aussi variables que bizarres. Telles peuplades cochinchinoises noircissent leurs râteliers, elles se moquent de la blancheur des dents des femmes anglaises, qui leur rappelle l'espèce canine. Tout cela sans préjudice des ornements de tout genre : colliers de coquillages, joliment coupés et enfilés ; boucles d'oreilles, bracelets faits avec de la petite ficelle, plumes d'oiseaux fièrement dressées sur la tête, ceintures

de cheveux humains tressés. La suprême distinction dans quelques tribus consiste en une espèce de hausse-col, formé de grands coquillages, qui tombent du cou sur la poitrine. Voilà le *naturel* de ces sauvages.

Eh quoi ! l'artificiel serait-il le vrai instinct de la nature humaine même primitive ? L'homme est-il voué au factice dès les premiers pas ? Bien plus, ce naturel, toutes les fois qu'il n'est pas la grossièreté brutale, ne serait-il pas lui-même bien souvent une découverte, une acquisition, un progrès de la civilisation ? Peut-être bien. C'est un soupçon qui vient quand on voit un honnête homme, convenablement mis, ayant bon air sans prétention. Comparez-le à ce sauvage qui ressemble à une image coloriée et qui a fait de son corps une boutique de verroteries. Nos modes les plus ridicules le sont moins que celles auxquelles il s'asservit. Quant à la vanité qui naît de la toilette, osons le dire, le célèbre Brummell lui-même, ce type du dandy, enveloppé des plis de son immense cravate artistement étagée, était moins infatué que notre sauvage peint, avec son hausse-col en coquillages.

III

DE DIVERSES FORMES DU LUXE DE PARURE CHEZ LES SAUVAGES ET DES IDÉES MORALES QU'ILS Y ATTACHENT. — DE QUELQUES AUTRES RAFFINEMENTS.

On s'occupait au dernier siècle, on s'occupe encore aujourd'hui, en y mettant un esprit d'observation ordinairement plus exact, de la psychologie de l'homme sau-

vage. On étudie ses instincts, ses facultés. On cherche à en pénétrer le mystère, à en deviner l'origine. Est-il un débris dégénéré de races détruites? Est-il un type primitif, l'homme lui-même avant que la civilisation l'ait transformé? Le dix-huitième siècle tenait pour la dernière solution, à l'exception de quelques esprits. Ainsi Bailly soutient dans son *Histoire du Ciel* l'opinion d'une nation primitive, où tous les peuples ont puisé les éléments de leurs arts, de leurs usages, de leurs croyances, de leurs langues. Un savant juif de Surinam, Isaac Nasci, s'appliquait à la même démonstration pour les langues en particulier. Il disposait de matériaux d'ailleurs très-insuffisants, et dans un esprit bien systématique, si on en juge par l'analyse qu'en donnent les Mémoires de Malouet, récemment parus. Qu'on lise un intéressant chapitre sur les sauvages de l'Amérique du Nord, visités par l'auteur dans sa jeunesse, on verra que Nasci retrouvait l'hébreu à l'origine des idiomes sauvages. On est loin de là aujourd'hui. La philologie, dans ses efforts pour remonter à une langue primitive, en est venue à chercher au delà même du sanscrit. Les sauvages sont fort délaissés aujourd'hui. Ce qu'ils nous enseignent en fait de philologie est peu de chose. Ce qu'ils nous enseignent en fait de morale n'est rien.

L'opinion dominante à l'égard des sauvages, au dix-huitième siècle, est celle de J.-J. Rousseau, qui voit dans l'état sauvage l'état primitif. Seulement tous ne consentent pas à regretter cet état comme le philosophe du *Discours sur l'inégalité.* Avec quelle ironie Voltaire, moins disposé que tout autre à vouloir retourner au fond des bois, lui écrit, en le félicitant sur son succès, « qu'il donne l'envie de marcher à quatre pattes[1] ».

Notre siècle se partage entre les deux opinions que nous venons de rappeler. Bonald et J. de Maistre croient que le sauvage est une créature dégénérée, une branche séparée d'un tronc antique, en châtiment de quelque crime commis par une race perdue, dont ces populations ne sont plus que le reste infortuné et maudit. Outre que rien ne confirme ce nouveau *péché originel au second degré*, dont parle J. de Maistre[2], il est de toute évidence qu'on ne saurait rattacher les sauvages à une souche unique. Répandus sous toutes les latitudes, ils appartiennent aux races les plus différentes ; leurs langues ne se ressemblent pas plus que leurs caractères et leurs mœurs ; il n'y a entre elles qu'un trait commun, la vie sauvage elle-même. Ce trait suffit d'ailleurs pour les rapprocher beaucoup les unes des autres ; car, par cela même que ce mode d'existence représente l'état inférieur, il est condamné à une sorte de monotonie et ne saurait offrir à aucun degré la riche diversité de la civilisation.

On ne saurait méconnaître pourtant là non plus — et cela n'est pas sans application au luxe — des différences nécessaires. Comment confondre les mœurs généralement douces, sauf à devenir accidentellement féroces, l'indolence d'esprit et de corps, la rêveuse oisiveté des tribus de l'Amérique du Nord, avec la stupidité de cer-

[1] Robertson, dans son *Histoire de l'Amérique*, est loin de partager l'engouement presque général alors pour les sauvages, dont il trace un portrait laid et ressemblant, t. II, ch. I.

[2] *Soirées de Saint-Pétersbourg*, deuxième entretien.

taines peuplades australiennes ou avec la férocité habituelle de certaines tribus d'Afrique?

« Nos sauvages de la Guyane, écrit Malouet, tout bornés qu'ils nous paraissent, sont, comparativement à ceux des terres magellaniques et à plusieurs peuplades des îles de la mer du Sud, ce qu'étaient les Athéniens par rapport aux Scythes. » C'est beaucoup dire; mais, Athènes mise à part, ce jugement est fondé.

Faut-il croire pourtant que ces races si inférieures soient tombées au-dessous du niveau primitif? Selon une interprétation développée par quelques savants, les Boschimans, que Bory Saint-Vincent présente presque comme un intermédiaire entre la brute et l'homme, dans des peintures d'ailleurs reconnues exagérées, ne seraient que des Hottentots en décadence. Avouons qu'ils ne sont pas tombés de très-haut.

La condamnation des hypothèses présentées par M. de Bonald et par l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* n'implique en rien l'adoption de cette autre proposition trop facilement admise par Lubbock et toute l'école de Darwin. Selon cette opinion, les sauvages offrent l'invariable type primitif de l'humanité, qui débute nécessairement par cet état ou plutôt par un état plus voisin encore de la bestialité. En fût-il ainsi, cela n'exclurait pas l'existence d'autres races plus sociables, douées d'une autre organisation et d'autres instincts, plus propres à former de vastes agglomérations, plus perfectibles en un mot. Le sauvage offre ce trait spécial d'être réfractaire à la civilisation. Elle le fait disparaître ou le force à reculer; elle ne peut venir à bout de l'absorber,

elle ne réussit à lui faire accepter d'elle que ses vices et la pire partie de son luxe.

Le luxe primitif tel que le pratiquent les sauvages confirme l'idée que ce sont des races véritablement à part. S'il était vrai que l'état patriarcal et pastoral fût un perfectionnement naturel, venu à son heure, de l'état sauvage, il semble que quelque chose devrait rappeler chez les peuples pasteurs ce mode primitif de luxe. Il n'en est rien : le grotesque dans les ornements, les habitudes de tatouage, les recherches étranges de parure n'ont pas laissé de trace dans la vie pastorale. On est donc porté à considérer le sauvage comme un être qui ne se confond avec quoi que ce soit.

Le luxe sauvage obéit aux mêmes inspirations, j'allais dire aux mêmes lois que le luxe civilisé. Pour la parure, il y a peu de formes dont il n'offre le germe et souvent l'exagération. Quant aux mobiles d'où naît ce luxe de parure, l'identité qu'ils offrent avec les nôtres n'est pas moins manifeste. Ainsi, il est hors de doute que le sauvage ne cède pas seulement à la vanité naïve et béate qui semble le principal trait de ses goûts de faste. Il y met, comme dans des sociétés plus avancées, un calcul politique ; il vise à marquer la hiérarchie par le costume, et, à défaut du vêtement, par les ornements de la peau, très-différenciés selon les rangs. Un tatouage plus complet et figurant avec art divers objets, imprimés à l'aide d'une opération douloureuse, est une distinction aristocratique. Les chefs nobles de l'île de Nouka-Hiva semblent couverts d'un justaucorps de différentes étoffes, ou d'une cotte de mailles décorée d'un grand nombre de ciselures précieu-

ses : la classe inférieure est tatouée avec moins de soin ou même ne l'est pas du tout. Telle femme d'un rang élevé, dans l'archipel de Sandwich, montrera avec orgueil un damier très-bien tatoué autour de sa jambe droite, ou l'intérieur d'une main garni d'étoiles, d'anneaux, de croissants et d'autres figures. Ces ornements, tracés sur la peau humaine comme sur une vivante étoffe, ne rappellent-ils pas cette mode du quatorzième siècle de certaines personnes de la noblesse, dont le costume reproduisait le blason avec l'or et la soie? Dans quelques peuplades les guerriers portent sur leur peau la représentation de leurs exploits. Des scènes de bataille, incrustées dans leur chair, s'en détachent en caractères sanglants mieux que sur le bronze et le marbre.

Les signes aristocratiques, à défaut d'or et d'argent, pourront au reste s'attacher à de plus viles matières. Les sauvages préfèrent l'éclat du cuivre, la beauté de l'ivoire, les couleurs variées des coquillages, la transparence du verre, mais ils se contentent de bois, de graines, d'os, de laiton, de pierre, même de couvercles de boîtes, de fragments de serrure. Ils recherchent *ce qui distingue* encore plus que *ce qui brille*.

Ce n'est pas le seul trait qu'ils aient en commun avec nous. La différence qu'on remarque chez les peuples civilisés entre les hommes et les femmes, plus portées encore vers la passion de la toilette, résulte trop de la nature des sexes pour ne pas exister chez ces populations primitives. Seulement elle est moins grande, comme il arrive chez tous les peuples grossiers, où la femme est tenue dans un état d'infériorité ; elle ne s'en manifeste pas moins par des exemples assez fréquents. Les femmes Felatah, de l'Afrique centrale, passent plusieurs heures à leur toilette. Elles s'enveloppent, le soir, avec soin les doigts de la main et du pied dans des feuilles de henna, pour les retrouver, le lendemain matin, d'un beau rouge pourpre. Elles se teignent les dents alternativement en bleu, en jaune et en pourpre, laissant toutefois à une ou deux leur couleur naturelle comme contraste. Elles prennent grand soin de leurs paupières, qu'elles teignent avec du sulfure d'antimoine. Elles colorent leur chevelure avec de l'indigo et portent en grande profusion des boutons et d'autres joyaux.

Il me semble que quelques-uns de ces traits donnent à réfléchir : ils absolvent encore la civilisation d'avoir inventé le luxe des femmes et certaines formes particulières de ce luxe. Les femmes sauvages ne se fardent guère moins que des Romaines de la décadence. On admire les papillotes et les chevelures postiches des insulaires du détroit de Torrès. La mode de porter les cheveux tantôt courts, tantôt longs et disposés en édifice, tantôt plats, tantôt en houppe, se retrouve chez diverses tribus, comme à la cour de Louis XIV. — Quant aux hommes, ils nous dépassent par ce genre de parure, même si on remonte au temps où nous portions perruque. Aucun seigneur de la cour de Louis XV ne mit autant d'heures à s'occuper de sa chevelure postiche que les chefs des sauvages insulaires de Viti : ils ont un coiffeur spécial auquel ils donnent plusieurs heures tous les soirs. Il ne faut pas moins de temps pour disposer

et tenir en bon état des chevelures qui ont habituellement trois pieds et quelquefois jusqu'à cinq pieds de circonférence. Qu'est-ce donc dans les cas où les teintures les plus compliquées viennent s'y ajouter? Les uns se teignent tout en noir, en blanc, en jaune ou en rouge; d'autres aiment à réunir diverses couleurs pour une même chevelure : un tiers sera couleur cendre, le reste sera tout noir, et l'arrangement des cheveux est des plus compliqués. Ceux-ci se font raser par place et gardent quatre ou cinq rangées de bouquets de cheveux plantés droit; ceux-là laissent croître de longs cordons qu'ils enroulent ou laissent tomber derrière le cou. En vérité, on serait tenté d'opposer à ce paradoxe, qu'on a nommé la simplicité de la vie sauvage, un paradoxe bien moins invraisemblable : la simplicité de la civilisation!

Que de marques encore qui trahissent les plus étranges raffinements! On se parfume n'importe comment, mais d'une manière très-énergique. Oindre ses cheveux et sa peau des odeurs les plus pénétrantes est une habitude fréquente. Il ne faut pas croire que ces parfums soient toujours infects, comme chez certains sauvages du Nord. Les parfums les plus doux sont appréciés par les races du Midi. Au Nord même, les parfums agréables ne sont pas toujours ignorés ou méconnus, et, à en croire Montaigne, cela date de loin. « En la plus espesse barbarie, écrit-il, les femmes Scythes, après s'estre lavées, se saupoudrent et encroustent tout le corps et le visage de certaine drogue, qui naist en leur terroir, odoriférante. Et pour approcher les hommes,

ayant osté ce fard, elles s'en trouvent et polies et parfumées[1] ».

Étend-on enfin le nom de luxe et de faste à ces raffinements de politesse et à cette pompe des manières et des formes, destinées à rendre hommage aux supérieurs et à marquer le degré d'honneur que les hommes s'accordent les uns aux autres? Combien il s'en faut que les sauvages en soient dépourvus! Ils connaissent *l'étiquette* et quelquefois l'exagèrent. Les salutations, les cérémonies, et, chez certaines tribus, en Australie, par exemple, l'usage de parler à la troisième personne en signe de respect, sont pratiqués comme chez les peuples civilisés. Chez les Éghas, race nègre de l'Afrique occidentale, il y a des formules nuancées à l'infini pour se demander mutuellement de ses nouvelles; la prosternation est en usage devant les supérieurs dans la tribu et même dans la famille; bien plus, elle revêt des formes graduées et très-diverses depuis l'attitude, comme on dit vulgairement, *à quatre pattes*, jusqu'à celle où le ventre touche à terre; tantôt celui qui se livre à ces marques de respect garde un profond silence, tantôt il commence par frapper plusieurs fois dans ses mains ou en faisant claquer ses doigts. Cela est à recommencer chaque fois qu'on se rencontre et prend, dit un voyageur, au moins une heure sur la journée.

[1] *Essais*, liv. I, ch. LV.

IV

DES FÊTES ET DE CERTAINES FORMES D'UN LUXE PUBLIC DANS LA TRIBU.

Parmi les formes du luxe primitif figurent aussi les fêtes. Telles sont celles qu'on célèbre à propos des noces. Chez les tribus indiennes en particulier, le couple promis est orné de ce qu'il a de plus beau en plumes, en colliers, en fourrure, et de plus éclatant en couleurs. Il y a à cette occasion des jeux, des danses, des pantomimes très-ingénieuses et très-expressives. Dans le repas règnent la profusion des mets, quelques recherches aussi. Au gibier, aux viandes grillées, au poisson, aux canneberges et aux pommes de mai, s'ajoutent les gâteaux de maïs, et des boissons qui ne sont en usage que dans ces jours de cérémonie. On boit dans de grandes calebasses le suc de l'érable ou du sumac, et dans de petites tasses de hêtre une préparation de cassine, boisson chaude que l'on sert comme du café. Les cadeaux faits à la femme forment un curieux mélange de choses d'agrément, d'objets de toilette, et d'ustensiles qui lui rappellent les occupations sérieuses du ménage. Les présents du mari et de sa famille sont une parure complète, le jupon d'écorce de mûrier, le corset pareil, la mante de plumes d'oiseaux ou de peaux de martre, les mocassines brodées en poil de porc-épic, les bracelets de coquillages, les anneaux ou les perles pour le nez et pour les oreilles. A ces vêtements sont mêlés un berceau de jonc, un morceau

d'agaric, des pierres à fusil pour allumer le feu, la chaudière pour faire bouillir les viandes, le collier de cuir pour porter les fardeaux, et la bûche du foyer.

L'habitude de solenniser certaines époques de l'année se rencontre chez ces peuples primitifs. La fête du feu nouveau, espèce de jubilé en l'honneur du soleil, à l'époque de la moisson, est l'occasion d'un renouvellement du mobilier et du vêtement. Un crieur public, dans la tribu des Natchez, qui sans doute n'offrait pas seule cette particularité, parcourait les villages, annonçant la cérémonie au son d'une conque. Il faisait entendre ces paroles : « Que chaque famille prépare des vases vierges, des vêtements qui n'ont point été portés; qu'on lave les cabanes; que les vieux grains, les vieux habits, les vieux ustensiles soient jetés et brûlés dans un feu commun au milieu de chaque village; que les malfaiteurs reviennent; les sachems oublient leurs crimes. » Des purifications précédaient la fête célébrée dans la grande cabane consacrée comme temple au Soleil. Le plancher et les parois intérieures du temple étaient couverts de nattes fines peintes et ornées de différents hiéroglyphes. Une cérémonie touchante était célébrée, dans laquelle la monde végétal offrait ses prémices. Le soir, la plaine resplendissait de la flamme des bûchers; on entendait de toutes parts les sons du tambourin et du fifre, mêlés aux cris des danseurs et aux applaudissements de la foule. Image et début d'un luxe public non sans noblesse, qui semble prendre un caractère plus politique dans les délibérations du conseil de la tribu, où se déploie tout un appareil bizarre, mais grandiose. Chateau-

briand nous peint les membres du conseil assis ou couchés à terre dans diverses attitudes : les uns, tout nus, n'ayant pour s'envelopper qu'une peau de buffle ; les autres, tatoués de la tête aux pieds, ressemblant à des statues égyptiennes; d'autres entremêlant des ornements européens à des ornements sauvages, à des plumes, à des becs d'oiseaux, à des griffes d'ours, à des cornes de buffles, à des os de castor, à des dents de poisson. Les visages sont bariolés de diverses couleurs, ou peints de blanc ou de noir. Chez les Muscogulgues, il y avait une salle du conseil décorée avec un certain luxe ; elle contenait des coupes, des objets taillés, l'étendard national fait d'une queue d'aigle, et toutes sortes de peintures hiéroglyphiques. Ces objets n'ornaient que les lieux de réunion ; car la case est à peine parée de quelques nattes ; elle n'a rien qui se puisse comparer à la tente de l'Arabe nomade, où, à côté de tant de traces d'une misère profonde, se rencontrent les tapis de Perse et de Bagdad et quelques-unes de ces brillantes étoffes que recherche le goût du Midi

V

LE LUXE EMPLOYÉ COMME MOYEN DE CORRUPTION. SÉDUCTION DE LA FILLE SAUVAGE. — LA *QUESTION DU LUXE* CHEZ LES SAUVAGES.

L'idée d'employer le luxe pour civiliser les hommes n'aura guère été plus heureuse que le recours aux moyens violents pour les convertir. Si, dans ce dernier cas, on n'a guère produit que des actes d'hypocrisie et des sacriléges, dans le premier on n'a réussi qu'à inoculer aux vaincus les vices des vainqueurs, lesquels ont eux-mêmes achevé de se corrompre. Le rapprochement du sauvage et de l'homme civilisé n'aura été que le rapprochement de deux corruptions[1]. A peine cite-t-on quelques exceptions, elles-mêmes peu durables, comme la tentative faite au Paraguay par les jésuites pour amener certaines tribus à un état auquel on ne peut d'ailleurs donner le nom de civilisation sans trop de complaisance. Étranges civilisés que ces écoliers tenus en laisse, obéissant au coup de cloche pour tous les actes de la vie ! Que dire de cette autre propagande de civilisation qui consiste à séduire des misérables par les plus grossiers appâts, puis à les exterminer par le fer ou la faim ? Le trait essentiel de cette propagande, qui invoque de si beaux prétextes pour servir de voile à la cupidité, a été l'introduction du mauvais superflu chez des hommes qui n'avaient que trop de penchants à le recevoir ou à l'accroître. On ne déclame pas en affirmant que l'homme civilisé s'est fait le démon tentateur de ces tribus sauvages sous toutes les latitudes, et particuliè-

[1] Cette corruption réciproque, établie par tant d'exemples, est attestée par Malouet dans les termes suivants : « En examinant dans les déserts et dans les établissements de la Guyane les deux espèces d'hommes qu'on y rencontre, les blancs et les Indiens, on trouve qu'ils ont agi respectivement les uns sur les autres par le contact de leurs vices plus que par celui de leurs qualités. Il n'est pas douteux que l'insouciance des Indiens, leur goût pour l'indépendance, leur dispersion, leur vie errante, leurs habitudes de chasse et de pêche, ne se soient communiqués aux colons blancs, qui leur ont donné en échange leur intempérance et quelques habitudes de fausseté, d'avidité, très-remarquables dans plusieurs de leurs chefs. » (*Mémoires*, t. I, ch. VI.)

rement en Amérique, où les Indiens se distinguaient par quelques qualités réelles. L'Européen civilisé a fait briller aux yeux du sauvage les colifichets qui font les délices de sa vanité naïve. Il lui a présenté les liqueurs enivrantes. Il lui a plus d'une fois arraché son nécessaire en échange d'objets de peu de valeur, mais d'un prix infini pour l'amour-propre stupide qui aime à s'en parer, ou pour la sensualité brutale qui y trouve une excitation agréable.

Disons d'abord quelques mots des appels adressés à l'instinct de la coquetterie. Le clinquant et la verroterie forment à peu près tout le fonds de ce commerce de faux luxe, qui séduit les hommes, et tente le sexe féminin avec le même attrait irrésistible qu'il exerce chez nous sur les filles du peuple. Combien, sous ces arbres plusieurs fois séculaires, qui ne réveillent que de graves et solennelles pensées, ne s'est-il pas joué de ces scènes de séduction où la coquetterie cède à l'appât des ornements! La dépravation de la femme par le luxe de parure, cette tentation qu'éprouve la jeune Romaine à la vue du bracelet, prix de la trahison, c'est là un fait qui appartient à toutes les périodes de l'histoire des sociétés. La légende s'en est emparée, même chez les sauvages. Elle s'est exprimée par des récits qui passent de bouche en bouche, par des chants, sorte de complaintes étranges et poétiques, qui racontent ces chutes lamentables et qui mettent au jour les mystères d'une corruption vénale et d'une passion effrénée.

Telle est la chanson de la *Chair blanche* chantée par une femme muscoculgue, chanson un peu arrangée peut-être,

mais dont le fond et certains détails portent un caractère saisissant de vérité. La « chair blanche » désigne un jeune Américain de la Virginie. La chair blanche, selon la chanson, était riche, elle avait des étoffes bleues, de la poudre, des armes et du poison français (eau-de-vie). Elle vit Tibeïma, et cette fille peinte se laissa aimer. L'insatiable *ikouessen* (courtisane) dissipa les richesses de l'homme blanc et lui fut infidèle. Il le sut, mais il ne put cesser d'aimer; il allait de porte en porte mendier des grains de maïs pour faire vivre Tibeïma, et quand il pouvait obtenir un peu de feu liquide (eau-de-vie), il le buvait pour oublier sa douleur.

Toujours aimant l'ikouessen, toujours trompée par elle, la pauvre chair blanche perdit l'esprit et se mit à courir dans les bois. Le père de la fille peinte, un illustre sachem, lui fit des réprimandes; mais le cœur d'une femme qui a cessé d'aimer, dit la chanson, est plus dur que le fruit du papayo. L'homme blanc revint à sa cabane : il était nu, il portait une longue barbe hérissée; ses yeux étaient creux; ses lèvres pâles : il s'assit sur une natte pour demander l'hospitalité dans sa propre cabane. Comme il était devenu insensé, il se croyait un enfant, et prenait Tibeïma pour sa mère. Tibeïma, qui avait retrouvé des richesses avec un autre guerrier, eut horreur de celui qu'elle avait aimé. Elle le chassa. La chair blanche s'assit sur un tas de feuilles et mourut. Tibeïma mourut aussi bientôt. Quand le Siminole demande quelles sont les ruines de cette cabane recouverte de grandes herbes, on ne lui répond point.

N'est-ce pas là, au sein de la vie sauvage, sous les traits

de cette « fille de marbre » de la forêt, la légende du luxe séducteur de la femme, de la courtisane avide, prodigue, impitoyable? Le châtiment de celui qui s'est servi de l'or et des étoffes bleues, comme d'un moyen de séduction, ajoute à la leçon. Rien n'y manque, pas même le mépris de l'honnête femme pour la fille sauvage qui succombe à l'appât du luxe étranger.

M. de Tocqueville, dans son livre sur la *Démocratie en Amérique*[1], nous parle aussi du luxe employé par les blancs comme moyen de séduction. On s'en est servi pour engager les Indiens à quitter leur pays convoité par la population européenne émigrante, à mesure qu'elle serre de plus près les espaces occupés par les tribus. Le gouvernement des États-Unis envoyait aux tribus une ambassade solennelle, les conviant à se réunir avec les blancs dans une grande plaine, où tous mangeaient et buvaient ensemble. Après avoir représenté aux Indiens que des terres plus giboyeuses s'étendaient au delà de leurs possessions, on étalait à leurs yeux des armes à feu, des vêtements de laine, des barriques d'eau-de-vie, des colliers de verre, des bracelets d'étain, des pendants d'oreilles et des miroirs. C'est ainsi que les Américains ont acquis à vil prix des provinces entières, que les plus riches souverains n'auraient pu payer.

Ce qui semble non moins curieux, c'est de voir la *question* même du luxe posée chez les sauvages Américains et partageant les esprits. Les uns, — c'est l'école du passé, — veulent qu'on résiste aux envahissements

[1] Tome II, ch. x.

de ces modes et de ces raffinements nouveaux. Les autres, — c'est l'école du progrès, — veulent qu'on y cède. Il y a de vieux guerriers qui ne cessent de crier à la dégradation des mœurs antiques : selon eux, les sauvages ne doivent leur *décadence* qu'à ces innovations et ils ne pourront recouvrer leur gloire et leur puissance que par un retour aux anciennes coutumes. Le *bon vieux temps* est célébré et regretté par ces Nestors de la forêt.

Parmi les consommations dispendieuses et les plaisirs de luxe qui diminuent ce nécessaire du sauvage réduit à si peu de chose, il faut placer aussi le jeu, poussé souvent jusqu'à la frénésie. Robertson, parlant des sauvages de l'Amérique nouvellement découverte, dit qu'ils jouaient leurs fourrures, leurs ustensiles domestiques, leurs vêtements, leurs armes. Lorsque tout était perdu, on les voyait souvent, dans l'égarement du désespoir ou de l'espérance, risquer d'un seul coup leur liberté personnelle, malgré leur passion extrême pour l'indépendance[1].

VI

LE MAUVAIS SUPERFLU SOUS LA FORME DES CONSOMMATIONS INTEMPÉRANTES DANS LA VIE SAUVAGE. — LA QUESTION DE SAVOIR S'IL FAUT PRÉVENIR LE MAUVAIS SUPERFLU PAR DES LOIS OU EN LAISSER L'USAGE LIBRE, AGITÉE DANS UN PARLEMENT SAUVAGE.

L'abus des spiritueux forme le trait principal de ce superflu abusif dont nous nous sommes faits les impor-

[1] *Histoire de l'Amérique*, liv. IV.

tateurs. Ce n'est pas que les Européens aient fait naître ce goût plus que celui de la parure. Le besoin des excitants est universel, et cherche partout à se satisfaire. Les préparations fermentées sont connues par un grand nombre de peuplades sauvages. Celles des tribus américaines, qui ignoraient le secret de donner aux liqueurs par la fermentation une force enivrante, avaient obtenu le même effet par d'autres moyens. Les habitants des îles, ceux de la Californie et du Nord, avaient l'art de s'enivrer avec la fumée de tabac, qu'ils faisaient passer avec un certain instrument dans leurs narines; les vapeurs, en montant au cerveau, y excitaient tous les mouvements et tous les transports de l'ivresse. Dans presque toutes les autres parties du Nouveau Monde, les naturels possédaient l'art d'extraire une liqueur enivrante du maïs et de la racine du manioc, c'est-à-dire des mêmes matières végétales d'où ils tiraient leur pain.

Il ne reste pas moins vrai que cette fièvre de l'intempérance habituelle a été allumée par ce « feu liquide » qui renferme à une dose si redoutable la propriété enivrante. C'est par nous que l'alcoolisme a infecté les sauvages peut-être moins dégradés que les populations civilisées qui s'y livrent. On a tracé plus d'une fois un injurieux parallèle entre le sauvage et certains travailleurs abrutis des campagnes et des villes pour donner la préférence au premier. Voltaire veut qu'on nomme aussi sauvages « ces rustres vivant dans des cabanes avec leurs enfants et quelques animaux, exposés sans cesse à toute l'intempérie des saisons, ne connaissant que la terre qui les nourrit, et le marché où ils vont quelquefois vendre

leurs denrées pour y acheter quelques habillements grossiers, parlant un jargon qu'on n'entend pas dans les villes; ayant peu d'idées et par conséquent peu d'expressions, etc. » Il met au-dessus d'eux les sauvages d'Amérique qui « connaissent l'honneur, dont jamais nos sauvages d'Europe n'ont entendu parler, qui ont une patrie, l'aiment, la défendent, font des traités, se battent avec courage et parlent souvent avec une énergie héroïque[1]. »

Un écrivain plus rapproché de nous, appliquant ce que l'auteur de l'*Essai sur les mœurs* dit des grossiers paysans de son temps à certains ouvriers des villes manufacturières, Lemontey, écrit que : « le sauvage qui dispute sa vie aux éléments, et subsiste des produits de sa pêche ou de sa chasse, est un composé de force et de ruse, plein de sens et d'imagination. » Et il peint l'ouvrier, « agent d'un travail divisé, participant de la nature des machines au milieu desquelles il vit, n'en étant lui-même qu'un accessoire, et n'ayant, si on le s pare d'elles, ni capacités, ni moyens d'existence ». « C'est, dit-il au sujet de cet ouvrier, un triste témoignage à se rendre que de n'avoir jamais levé qu'une soupape, ou de n'avoir jamais fait que la dix-huitième partie d'une épingle.... L'absence de toute idée, l'inexpérience de toute combinaison, forment un état voisin de la stupidité[2]. » Je n'examine pas ce qu'il peut y avoir de vrai, ce qu'il y a aussi d'exagéré et de faux dans un tel parallèle. Mais

[1] *Essai sur les mœurs*, Introduction.
[2] Influence morale de la division du travail, t. I, p. 202-205, édit. 1829, dans l'ouvrage portant le titre : *Raison et Folie*.

l'ouvrier abruti par l'ivrognerie ne justifie-t-il pas ce qu'on a écrit en termes trop généraux de l'infériorité de certaines populations ouvrières? Ne tombe-t-il pas, s'il a reçu les notions du christianisme, de plus haut que le pauvre sauvage? Et ne s'expose-t-il pas à tomber aussi bien plus bas, s'il sacrifie jusqu'au pain de sa femme et de ses enfants à ce vice qui altère ses organes, qui tue son cœur, qui détruit son intelligence? La misère, la maladie, les vices, le crime, en sortent comme d'une source inépuisable.

Il faut que le mal soit grave d'ailleurs pour que, chez des peuplades qui s'éloignent à peine de l'état sauvage, on ait vu s'élever ce qu'il faut aussi nommer ici la « question » du mauvais luxe, de l'excès délétère et ruineux des liqueurs enivrantes. Dans des contrées où il existe une sorte de gouvernement régulier, s'est posée en effet cette question pratique, à savoir s'il ne convenait pas d'y mettre obstacle. Je fais allusion à ces peuplades des îles de la Société, à ces États de Taïti qui ont tant fait parler d'eux chez nous vers 1844, lors du fameux incident relatif à l'Anglais Pritchard. Ces peuplades ne sont qu'à demi sauvages : leur christianisme, bien que fort altéré par les habitudes de l'ancien fétichisme, s'élève pourtant au-dessus de cette vieille idolâtrie d'une manière sensible. On a vu, il y a un peu plus d'un demi-siècle, les Taïtiens, entraînés par un pieux désir de conversion, offrir des bambous pleins d'huile de coco aux missionnaires anglais pour en obtenir l'Évangile de saint Luc, traduit en taïtien. Malheureusement les mauvais instincts furent souvent plus

forts. Le vieux roi Pomaré lui-même, le père de la reine qui portait récemment le même nom, avait donné l'exemple de ce mélange scandaleux de la religion et de l'intempérance. Aussi ivrogne qu'aucun de ses sujets, il ne renonça ni à ses croyances ni à son vice. Boire et traduire les Écritures, telles furent ses deux idées fixes; il les conciliait du mieux qu'il pouvait. Chaque matin il se rendait dans son petit kiosque, situé sur l'île de Motou-Ta, avec sa bible sous le bras et sa bouteille de rhum à la main, et il y demeurait des heures, des journées entières. Ces excès détruisirent sa santé; la raison s'en alla d'abord, puis la vie; il s'éteignait vers la fin de 1821. L'histoire récente des Taïtiens prouve trop ce que nous avons dit des difficultés peut-être insurmontables qu'opposent les natures sauvages à la vraie civilisation. Il paraît certain que les barriques d'eau-de-vie des missionnaires ont au moins contre-balancé le succès de leurs bibles. Point d'ouvertures du Parlement qui aient eu lieu sans des banquets; les porcs et la volaille en faisaient surtout les frais, et il s'y consommait, sans parler des carafons remplis d'eau de coco, une honnête quantité de rhum. Mais ces libations publiques n'étaient rien auprès de celles qui n'ont guère cessé de se faire dans le particulier. Ajoutons qu'un luxe plus corrompu et plus dispendieux marqua l'avénement d'une jeune reine. On vit la cour de Pomaré devenir une école de dissolution. Les danses les plus libres, les cérémonies les plus luxurieuses, les chants les plus voluptueux s'y donnèrent carrière, malgré les remontrances des missionnaires. Une hérésie, ayant surtout pour objet de ré-

tablir la polygamie sur les exemples de Salomon, acheva d'énerver le frein religieux déjà si faible.

Le mal croissant, certaines velléités de réforme se firent jour dans le Parlement, où les différents districts de ces îles envoient leurs députés. L'Assemblée adopta une loi pour restreindre l'abus des liqueurs fortes, en réglementant ce commerce. Les scandales des visites faites par les femmes à bord des navires étrangers furent dénoncés. Les goûts luxueux ne furent pas moins clairement signalés par les orateurs. L'un d'entre eux déclarait que « les Taïtiens courent volontiers les magasins et se laissent tenter par les belles étoffes ou autres objets qui excitent leur convoitise, et, faute d'argent, prennent souvent à crédit, etc. »

Mais rien ne devait plus que ces discussions relatives au maintien de la loi sur les boissons soulever des orages et diviser les esprits partagés entre deux systèmes, l'un préventif, l'autre favorable à la liberté absolue. Une pétition, adressée en 1851 à l'Assemblée taïtienne, avait demandé que la loi qui réglait le débit et l'usage des boissons, dont la vente n'appartenait qu'aux étrangers, fût rapportée et remplacée par une liberté complète. L'un des orateurs combattit avec une sorte d'éloquence pleine d'énergie cette proposition, se fondant sur ce que les étrangers qui ont ou vendent de l'eau-de-vie à volonté, usent des boissons avec modération, tandis que les Taïtiens ne manquaient jamais d'en abuser. « Un Taïtien qui possède une bouteille d'eau-de-vie, disait-il, la boit jusqu'à la dernière goutte. Un étranger, au contraire, n'en boit qu'un petit

verre; et consomme en un mois ce que nous avalons en une heure. » Un autre orateur, ennemi de toute mesure préventive, invoquait la liberté naturelle de l'homme qui lui permet de s'enivrer sans que le législateur ait rien à y voir. Si ridicules que puissent paraître de telles discussions dans un parlement de sauvages, elles ont un sens sérieux, elles posent pour ainsi dire, même dans les sociétés naissantes, cette question des abus du luxe et du superflu de tout genre, qui depuis les lois somptuaires de l'antiquité et de temps moins éloignés de nous, jusqu'à nos récents débats parlementaires sur les cabarets et la répression de l'ivrognerie, ont tant occupé les législateurs.

Nous avons caractérisé ce que nous avons nommé le luxe primitif dans les populations qui vécurent aux époques préhistoriques ou qui sont aujourd'hui encore qualifiées de sauvages. Les observations qui précèdent auront, si je ne me trompe, établi cette double vérité : 1° l'existence simultanée chez ces populations du superflu et du nécessaire, l'antériorité même de ce superflu sur la plupart des formes qu'un nécessaire quelque peu développé peut revêtir; 2° le caractère dejà compliqué, souvent bizarre, fréquemment corrompu de presque tous les genres de luxe et de superflu. Mettons à part quelques échantillons plus purs de l'art de l'ornementation, les faits recueillis par les voyageurs et les érudits confirment cette thèse, que le luxe en général débute par le mal et l'excès, non par une période d'innocence.

CHAPITRE II

LE LUXE EN ORIENT

A l'Exposition universelle de Philadelphie, au Pavillon central, on trouvait personnifiées les différentes parties du monde. L'Asie était représentée sous les traits d'une bayadère indienne. Richement vêtue, couverte de broderies, parée de colliers et de bracelets de perles, elle portait à la main une coupe où ruisselaient les breuvages ambrés de l'extrême Orient. Au-dessous d'elle, sur un fond d'or, une tête d'éléphant était encadrée dans un motif d'architecture hindoue, entourée d'une guirlande de plumes de paon. Deux monstres chinois soutenaient un châle de cachemire au milieu duquel resplendissait une panoplie de lames de sabres, de kandjars, de boucliers, etc. En un mot c'est le luxe qui servait à caractériser l'Asie, sous des attributs choisis et spéciaux. Un tel symbole était un jugement porté sur toute une vieille et durable civilisation.

L'Orient, la patrie des vieilles religions, est aussi le

berceau du luxe ; il en reste le type le plus extraordinaire et le plus frappant.

Ce qu'est ce luxe, quels caractères le distinguent, je voudrais l'indiquer en quelques mots, avant d'examiner chacun des grands groupes qui représentent, dans le passé ou dans le présent, la civilisation orientale.

I

LE LUXE DE L'ORIENT COMPARÉ A CELUI DE L'OCCIDENT.

Le luxe, étant un des faits constitutifs de la civilisation, subit la loi qui détermine les caractères généraux de cette civilisation. De même il doit avoir sa loi de développement comme tous les faits soumis au changement. Or le climat est une de ces lois dont on découvre ici l'importance d'autant plus qu'on s'attache avec soin à la démêler. C'est là que nous chercherons en grande partie le secret des caractères distincts du luxe oriental comparé avec celui de l'Occident. On a pu déjà conclure de nos observations sur les besoins humains que le luxe a dû être plus précoce au Midi et en Orient, plus tardif mais plus varié au Nord et à l'Occident, et surtout plus soumis à la loi du progrès.

La précocité du luxe chez les races de l'Orient tient d'abord à la facilité avec laquelle elles se procurent les objets de première nécessité, comme la nourriture, le vêtement et l'abri. Cette circonstance leur permet de se jeter tout d'abord sur le superflu. La nature elle-même semble les y inviter : nulle part elle n'est plus splendide

et plus luxuriante ; nulle part le soleil n'a plus d'éclat, la lumière n'offre des tons plus chauds, les animaux ne brillent sur leur pelage tacheté de couleurs plus vives ; tel oiseau étincelle de tous les feux et se revêt de toutes les nuances de ces pierreries qui sembleraient avoir été formées dans un autre monde que le nôtre trop froid et trop terne, semble-t-il, pour les produire, la topaze, l'émeraude, le rubis ! Où mieux que dans de pareils spectacles dont le jour même n'épuise pas le charme, et qui font place à des nuits étoilées, qu'un ciel illimité semble aussi faire étinceler de milliers de diamants, l'homme puisera-t-il le goût de tout ce qui brille, la passion de tout ce qui fait le charme et la joie des yeux ?

La constitution des castes, ou du moins des plus grandes inégalités, est favorisée par les mêmes circonstances physiques, qui permettent de satisfaire à peu de frais et qui énervent les masses obéissantes. Ces inégalités contribueront à développer ce même luxe dans les mains d'une élite. Elle l'exploitera comme un moyen de jouissance et comme un instrument de domination et de prestige sur les populations éblouies par tout ce qui s'adresse aux sens.

Comment s'étonner que chez ces races le luxe précède le développement de la plupart des choses nécessaires à la vie, et se passe de ce confortable, qui est le fruit de nécessités plus impérieuses et de travaux plus variés ?

Est-ce là une loi qui se vérifie seulement par l'Asie et les nations de l'antique Orient? Non, ce qu'elle a de général n'est pas moins attesté par ces populations du Nouveau Monde, qui offrirent un sujet d'expérience

inattendu à l'observation morale et historique. Le Mexique et le Pérou en devaient fournir les preuves éclatantes. Le luxe y était grand comme la misère, et l'utile s'y montrait fort en retard sur le superflu. Les Européens y trouvèrent les maisons de la haute société remplies d'ornements et d'ustensiles d'un travail admirable, des chambres tendues de magnifiques tapisseries, des bijoux exquis de forme, des robes flottantes richement brodées des plumes les plus rares, apportées des parties les plus éloignées de l'empire. Ce luxe s'expliquait par les mêmes circonstances physiques que nous avons indiquées. Il avait sa source dans la même constitution aristocratique de l'État, établie plus facilement par la paresse imprévoyante des habitants, qu'entretenait moins encore la chaleur du climat que le peu d'obstacles à satisfaire les besoins élémentaires. Aussi quel asservissement de ces masses ! comme l'impôt pesait sur elles de tout son poids ! comme leur travail était réglementé sévèrement ! que de gênes mises au changement de résidence, d'interdictions à tout ce qui aurait pu modifier le moindre détail du vêtement sans une permission expresse de l'autorité ! Choix d'un état, mariage, amusements même, tout était soumis à des lois jalouses. Le Mexique présentait le même mélange de luxe et de misère, de priviléges et d'oppression. Tel était cet état que le mécontentement général du peuple devint une des causes qui facilitèrent les progrès de l'invasion espagnole.

Parfait, du moins d'une perfection relative, le luxe oriental représente le luxe à l'état pur, que des travaux,

confiés à des mains habiles, qui se les transmettent d'une génération à l'autre, portent à son dernier état d'achèvement. Ces produits semblent nés parfaits d'un seul coup, comme si un dieu les avait apportés aux hommes et n'eût pas permis à leur faiblesse de toucher à ces types sans les faire dégénérer. Tout dans notre luxe sent l'effort. Il est œuvre humaine par excellence, souvent donc très-défectueuse, mais aussi très-perfectible. Le secret de sa valeur comme de ses défauts est dans son mélange avec l'industrie, ce fruit du climat occidental. Les diversités de ses combinaisons ne se lassent pas. Tantôt elles témoignent d'une richesse qui semble inépuisable, tantôt elles semblent l'effort d'une pauvreté d'imagination qui, à force de vouloir raffiner, se heurte au tourmenté et au bizarre. Il n'y a pas moins lieu d'apprécier cette perfectibilité à son juste prix. Associé, pour parler ainsi, à la fortune de l'utile, le luxe en suit les progrès indéfinis, et prend mille formes que l'Orient dédaigne et n'atteint pas.

Le climat des régions occidentales aide en outre à développer chez les hommes ces facultés actives qui les poussent à s'ingénier dans la carrière du luxe comme partout ailleurs.

La dure initiation de l'homme à la civilisation par l'*épreuve* est la condition de tout progrès comme de toute vitalité morale. Elle se fait chez les races occidentales par le fait de ce même climat qui, multipliant les besoins, tient la volonté et l'intelligence en éveil grâce à des efforts incessamment répétés : car, s'ils ne l'étaient pas, tout le travail antérieur serait perdu, et l'homme

en face de besoins renaissants se trouverait aussi dénué qu'auparavant.

Ainsi l'appel au luxe qui vient des magnificences de la nature en Orient procède en Occident de ses rigueurs mêmes.

Des maisons solidement construites et bien closes provoquent pour ainsi dire aux douceurs de la vie intérieure, et se prêtent au dedans comme au dehors à mille ornements. Des aliments, aussi variés que les produits du sol, sont diversifiés encore par des besoins changeants, par les raffinements du goût. Les habitudes de la vie sociale y contribuent en réunissant les hommes pendant de longues heures de nuit dans des repas communs. Tout fait enfin que l'habitant des climats tempérés présente ce double caractère de vivre beaucoup chez lui et beaucoup avec ses semblables, et il en résulte un développement continu et divers du luxe qui s'attache aux ustensiles, aux meubles et aux habits.

La nécessité de renouveler ceux-ci à chaque saison, en donnant l'idée du changement, favorise aussi l'empire mobile et capricieux de la *mode*, bien moins connue chez ces peuples du haut Orient, qui s'éternisent en quelque sorte dans leurs costumes comme dans leurs mœurs. Le luxe des vêtements se manifeste chez ceux-ci par d'admirables, mais uniformes modèles. Il consiste aussi pour les riches à avoir beaucoup d'habits de rechange : « Sur le subject de vestir, le roy de Mexique changeoit quatre fois par jour d'accoustrement, jamais ne les réiteroit, employant sa desserre (dépouille) à ses continuelles libéralités et récompenses; comme aussi ny pot, ny plat, ny

ustensile de sa cuisine et de sa table, ne luy estoient servis à deux fois[1]. » On trouve d'étranges exemples du même genre chez les autres peuples de l'Orient.

Il est également facile de comprendre, d'après cela, que la presque totalité du luxe soit indigène en Orient, tandis qu'il vit en grande partie d'emprunts dans les régions occidentales, qui ne s'en procurent la matière que par le commerce. « Ce serait, a-t-on dit, une belle partie de l'histoire du commerce que l'histoire du luxe[2]. » C'est surtout à l'Occident que ce mot s'applique. Aujourd'hui l'Occident consomme infiniment plus de soie que cet Orient même, qui lui a transmis par le commerce ce genre de luxe, comme il emploie aussi plus d'or et plus d'argent.

Chose remarquable : le commerce, en fait de luxe, nivelle les climats ; il fait plus encore, lorsque la richesse et l'industrie l'accompagnent : il rompt l'équilibre en faveur des races qui en paraissaient le plus déshéritées!

Toutes ces circonstances expliquent comment l'histoire du luxe privé tient une place plus grande en Occident qu'en Orient, quelque importance qu'elle ait dans ces dernières régions. On peut dire qu'en Orient on a encore plus à décrire le luxe qu'à le raconter, si l'on tient du moins aux formes extérieures : car, envisagé sous le rapport moral et politique, le luxe y a produit des révolutions et eu des effets qui appartiennent à l'histoire, où ils jouent un rôle de la plus haute importance.

[1] Montaigne. *Essais*, liv. I, ch. xxxv.
[2] *Esprit des lois*, liv. XXI, ch. vi.

Ainsi on trouvera dans l'*histoire* du luxe, expliqué par les circonstances de tout genre qui l'ont fait naître, sous la double forme de luxe privé et de luxe public chez les différents groupes de l'antiquité orientale, des diversités extrêmement notables, qui se révèlent par les mœurs comme par les arts ; et cette histoire sera fort dissemblable, par exemple en Égypte, en Assyrie, dans l'Inde, dans la Perse, etc. Mais dans le luxe, considéré sous le rapport extérieur et matériel, on sera frappé de la persistance de la plupart de ses éléments constitutifs, qui permettent d'établir de perpétuels rapprochements entre l'Orient antique et l'Orient moderne, rapprochements tels qu'ils nous dispenseront de revenir sur celui-ci dans la seconde partie de cet ouvrage.

II

PERSISTANCE DES PRINCIPAUX TRAITS DU LUXE ORIENTAL.

Nous voudrions démontrer par quelques faits saillants cette permanence du luxe de l'Orient. — Commençons par ce genre de luxe dont s'entoure le souverain pouvoir.

On peut par exemple, sous ce rapport, mettre en regard des vieux potentats orientaux le dernier sultan qui ait réellement régné avant ses éphémères successeurs, Abdul-Aziz, dont la mort tragique a naguère ému toute l'Europe.

L'histoire nous montrera qu'un personnel nombreux formait un trait du luxe monarchique chez ces antiques

rois persans, assyriens, indiens, etc. Les auteurs grecs nous en ont fait des récits merveilleux, que confirment les palais, retrouvés en partie ou dans leur plan général. Le sultan Abdul-Aziz, le dernier représentant du grand luxe turc, n'avait pas à son service moins de cinq à six mille individus. Ses écuries comptaient neuf cent trente-cinq écuyers, cochers, palefreniers, pour six cent vingt-cinq chevaux de trait et de selle. Ce luxe de chevaux a toujours été un des caractères du luxe royal dans l'antique Orient. Le même sultan possédait un de ces harems qui suffisent pour absorber une notable partie des revenus de l'État. Il avait douze cents femmes. Cela rappelle tous les Sardanapale de l'Orient classique. Il avait attachés à sa personne des médecins, des pharmaciens, des prêtres, un astrologue, des musiciens. Les anciens despotes orientaux avaient aussi un personnel de cette espèce. Ces despotes sont des constructeurs infatigables, qui mettent leur gloire à multiplier les monuments fastueux. Il n'en fut pas autrement d'Abdul-Aziz. Il a fait construire le palais de Tcheragan et celui de Beylerbey, les kiosques d'Ildiz, Ayaz Agha, Zondjirli Rogon, Altouni Zadé, Hécham-Bachi et Haidar Pacha. Le palais de Tcheragan avec ses dépendances occupe un espace immense, dont le côté donnant sur le Bosphore a plus d'un kilomètre de longueur. C'est une vraie ville, et la dépense a été de plusieurs millions de livres. Beylerbey, bien que moins important, est un palais splendide et d'un luxe d'ameublement et d'ornementation inouï. Nous ne disons rien des kiosques, des mosquées. Combien voilà de rapports

entre les grands despotes orientaux et ce luxe de fraîche date ! Combien ce luxe, qui est d'hier et d'aujourd'hui, ressemble à celui qui date de quatre mille ans et plus ! Mais qu'il semble vieux lui-même devant ces deux années écoulées, plus dévorantes que des siècles !

On n'en finirait pas d'énumérer toutes les similitudes. Le luxe antique des bayadères et des almées différait peu de cette description qu'on rencontre dans un livre de voyage récent : « Les fils de perles, les chapelets de corail ou de grains d'ambre leur plaisent beaucoup, ainsi que les groupes de sequins, car la monnaie d'or est à leurs yeux une parure.... Les femmes égyptiennes semblent écouter avec complaisance le bruissement des bijoux qu'elles portent à leurs oreilles, à leur cou, à leurs bras et à leurs jambes, au-dessus de la cheville. Il faut même croire qu'un tel goût s'est manifesté chez elles depuis bien longtemps, puisqu'il y a dans le Coran un passage dans lequel est condamné ce genre d'ostentation : « Les femmes s'abstiendront, en mar-« chant, de faire du bruit avec leurs pieds, pour ne pas « attirer l'attention sur les ornements qu'elles doivent « cacher[1]. »

Les harnais, l'équipement, les selles de l'antique Orient ne sont guère autres que les éclatants spécimens que nous en présente l'Orient moderne. N'est-ce pas pour ces échantillons du luxe oriental chez les rois et les satrapes d'il y a quarante siècles, que semble avoir été faite cette peinture dont chaque détail est vivant, et qui s'inspire d'une de

[1] Ch. Blanc, *Voyage dans la Haute-Égypte.*

nos Expositions universelles : « La fantaisie luxueuse de l'ouvrier y a semé les arabesques et les pierreries avec une verve effrénée d'éclat. Ce n'est pas une selle, c'est un joyau d'une grande dimension, c'est un écrin avec des étriers. Rien n'est assez précieux ; le velours disparaît sous l'or, l'or sous les turquoises, les grenats, les rubis et les diamants. Ne croyez pas, d'après cela, à une richesse lourde, à une opulence excessive ; l'art y vaut encore plus que la matière ; le goût le plus pur, le plus fin, le plus inventif, a ciselé, guilloché, filigrané ces ornements infinis, si nets, si opiniâtrément suivis, malgré leur complication dédaléenne. Benvenuto Cellini, Henri d'Arfé, Vechte, n'ont pas fait mieux dans leurs merveilleuses orfévreries. Et quelle admirable entente de la couleur ! Comme un fil d'argent adoucit à propos l'éclat trop fauve de ce galon d'or ! Comme une pierre enchâssée avec bonheur remplit une plaque de lumière trop diffuse ! Les nuances les plus vives et les plus violemment opposées se marient sans effort dans un flamboiement général[1]. » Voilà l'Orient d'aujourd'hui, admirablement rendu en quelques lignes, qui luttent par la richesse éclatante et la finesse des tons avec le pinceau lui-même. Oui, c'est l'Orient d'aujourd'hui, mais cet Orient contemporain est encore celui qui va s'offrir à nous dans le plus lointain passé.

Rien pourtant, nous le répétons, de moins monotone que cette histoire, à mesure qu'on y pénètre davantage et qu'on la comprend mieux. Est-ce que l'Égyptien et le Persan se ressemblent ? Est-ce que l'Indien et le Juif ne diffèrent pas profondément ? Croyez-vous que l'histoire du luxe, avec ses usages religieux et civils, ses formes exprimées par les arts, ne reproduira pas ces différences ? On serait dans une erreur étrange en confondant toutes ces diversités dans l'uniformité banale de ce grand mot : le luxe oriental. Les découvertes, qui ont renouvelé la connaissance de l'Orient presque de fond en comble, profitent d'ailleurs à l'étude du luxe public et du luxe privé, comme à celle des autres éléments de la société : nous nous sommes efforcé dans ce qui va suivre de tirer parti de ces savants travaux, les ramenant à l'unité de notre point de vue pour en extraire en quelque sorte un chapitre important de l'histoire de la civilisation : car c'est cette civilisation générale qui entraîne pour ainsi dire dans sa marche et qui crée à son image l'ordre de faits que nous étudions.

[1] Voir le recueil d'articles sur l'*Orient*, étudié dans ses produits à nos Expositions, par M. Théophile Gautier.

CHAPITRE III

LE LUXE PUBLIC ET PRIVÉ EN ÉGYPTE

I

CARACTÈRE RELIGIEUX ET SYMBOLIQUE DU LUXE ÉGYPTIEN.

Il eût été impossible de tracer, il y a moins de cinquante ans, avec un peu d'exactitude, une histoire du luxe public et privé de l'ancienne Égypte; car si des renseignements précieux se rencontrent dans les historiens de l'antiquité grecque, les lacunes, les erreurs même y abondent aussi. Les progrès de *l'égyptologie* ont seuls pu établir deux points essentiels. La chronologie a donné la connaissance plus précise de la succession des dynasties, elle a fixé définitivement les âges jusqu'alors confondus de l'art égyptien. En second lieu, on possède des documents exacts sur les habitudes de la vie privée. C'est ainsi que justice a été faite pour la vieille Égypte d'une prétendue enfance de l'art qui se trouve avoir été en réalité une décadence tardive. Erreur accréditée auprès des meilleurs esprits qu'elle égarait complétement

sur les caractères mêmes de l'art égyptien[1]. Bien plus : cet art lui-même a manifesté clairement sa véritable inspiration. On en a eu la clef dans le déchiffrement des caractères hiéroglyphiques, dans l'explication des écritures formées par d'autres caractères. Ces découvertes ont eu lieu avec une incroyable abondance depuis un quart de siècle seulement. Sans les sculptures et les peintures mises récemment en lumière, qui décorent les tombeaux égyptiens, nous serions restés dans le vague le plus souvent sur le luxe privé de la vieille Égypte.

De ces recherches fécondes un fait résulte, quant à l'histoire du luxe public et du luxe privé en Égypte : l'on ne peut s'en faire une idée, si on ne le rattache à sa source religieuse. Il faut aussi se rendre un compte exact de l'état social, politique, économique, d'où ce luxe est sorti.

Les arts décoratifs, les symboles de l'Égypte reposent-ils sur un polythéisme ayant une croyance panthéiste pour fond et pour base? Bien que des juges sérieux inclinent vers cette solution[2], elle est contredite par les anciennes opinions les plus généralement établies, et par les textes nouveaux qui permettent d'affirmer que la grande idée religieuse de l'Égypte consiste dans l'exis-

[1] En veut-on la preuve? Qu'on voie, par exemple, comment l'art égyptien est apprécié par un grand juge pourtant, Winkelmann. Il prend, lui aussi, pour un art primitif un art de décadence, et pour l'équivalent de l'art égyptien ce qui n'en est qu'une des formes.

[2] M. Mariette, dont le nom reviendra souvent dans cette étude avec de justes éloges, M. Ernest Desjardins, semblent pencher pour cette opinion. M. Ernest Renan, dans une fort belle étude publiée, il y a environ douze ans, sur les antiquités égyptiennes, déclarait rester au moins indécis.

tence d'un Dieu un et conscient. Ce Dieu est très-mêlé à la nature sans doute, mais il en reste distinct, il est l'organisateur du monde matériel, le type du monde moral, le juge des actions humaines. C'est sur ce monothéisme que s'est greffé successivement un polythéisme populaire, qui souvent a fini par passer aux yeux de la foule et des étrangers pour l'équivalent de la religion égyptienne. C'est dans cette conception exprimée par des textes, réalisée par certains emblèmes, que Platon, et d'autres philosophes grecs avant lui, ont puisé en partie leur théodicée. Des textes de Plutarque, dans son traité sur Isis et Osiris, concluent dans le même sens. Mais on n'a que faire d'invoquer ces autorités anciennes, nous possédons la plus merveilleuse des œuvres arrachées à l'oubli, le recueil le plus complet des doctrines religieuses et morales de la vieille Égypte, le *Rituel funéraire.*

Ni le texte lui-même ni le commentaire, accessible aux profanes, qu'en a fait un de nos plus éminents égyptologues, M. de Rougé, ne laissent subsister le moindre doute : cet être divin est un grand *justicier*, un être doué d'attributs moraux. Il n'est pas moins élevé au-dessus de la foule des dieux secondaires que de l'humanité. Voilà le fond métaphysique de la religion égyptienne, que le luxe décoratif va tout à l'heure nous traduire. Au-dessous se place d'abord un symbolisme qui se personnifie surtout dans le soleil (car nulle part l'esprit humain n'a pu s'en tenir à un Dieu abstrait). Vient ensuite un symbolisme bien inférieur, qui aboutit à la déification des animaux et des différentes formes de la vie, même les plus infimes. C'est de cette multiplicité de dieux faciles à

tourner en ridicule, depuis le bœuf Apis jusqu'au crocodile, que s'est moqué Juvénal dans des vers célèbres. Le même développement de superstitions dégradantes, exploitées surtout dans des temps de décadence par des prêtres charlatans, a prêté le flanc aux attaques des Pères de l'Église et des apologistes chrétiens.

Aux époques primitives de l'Égypte, qui sont à tous les points de vue les belles époques, l'idée divine se révèle avec une grandeur tout autre. Les noms qui la désignent, bien que divers comme ses attributs, n'en représentent pas moins l'unité essentielle, comme on le voit par un auteur alexandrin, Jamblique, dans son traité des *Mystères des Égyptiens.* « Le Dieu égyptien, écrit-il, quand il est considéré comme cette force cachée qui amène les choses à la lumière, s'appelle Hammon ; quand il est l'esprit intelligent qui résume toutes les intelligences, il est Emeth (Imhotep des textes hiéroglyphiques); quand il est celui qui accomplit toute chose avec art et vérité, il s'appelle Phtah ; enfin, quand il est le dieu bon et bienfaisant, on le nomme Osiris. »

« Des témoignages bien antérieurs à Jamblique, écrit M. Alfred Maury, prouvent que la croyance à l'unité divine était l'essence de la théogonie égyptienne dès l'ancien empire et les premiers temps du nouveau. Une stèle du musée de Berlin, de la dix-neuvième dynastie, nomme Ammon le dieu « seul vivant en substance » ; une autre stèle de la première époque, le qualifie de « seule substance éternelle », de « seul générateur dans le ciel et la terre, qui ne soit pas engendré », idée qui reparaît pour toutes les divinités qui, sous des

noms divers, reproduisent les traits principaux de la divinité suprême. »

Ce dogme empreint toute la civilisation, toutes les coutumes, tous les arts de l'Égypte. Il inspire ses plus pompeux monuments, se grave sur la pierre en cent manières. Vous y retrouverez le *Nou*, l'Océan primordial, dans les profondeurs infinies duquel flottaient confondus les germes des choses, le Dieu qui, de toute éternité, s'engendra et s'enfanta lui-même au sein de cette mer liquide sans forme encore et sans usage, *ce Dieu être unique, parfait, doué d'une science et d'une intelligence certaines*, incompréhensible à ce point qu'on ne peut dire en quoi il est incompréhensible : le « un, unique, celui qui existe par essence, le seul générateur dans le ciel et sur la terre qui ne soit pas engendré; le père des pères, la mère des mères[1]. »

Laissons, pour mieux marquer ce point de départ des symboles du luxe religieux, la parole à M. Maspero, maître en ces matières : « Toujours égal, toujours immuable dans son immuable perfection, toujours présent au passé comme à l'avenir, il remplit l'univers sans qu'image au monde puisse donner même une faible idée de son immensité : on le sent partout, on ne le saisit nulle part. Unique en essence, il n'est pas unique en personne. Il est père par cela seul qu'il est, et la puissance de sa nature est telle qu'il engendre éternellement sans jamais s'affaiblir ou s'épuiser; il n'a pas besoin de sortir de lui-même pour devenir fécond; il

[1] Voir ici M. de Rougé, *Études sur le rituel funéraire.*

trouve en son propre sein la matière de son enfantement perpétuel. Seul, par la plénitude de son être, il conçoit son fruit, et comme en lui la conception ne saurait être distinguée de l'enfantement, de toute éternité il produit en lui-même un autre lui-même. » Ici se développe la pensée de la *Trinité* égyptienne qui reste encore dans les hauteurs de la métaphysique. Elle aboutit pourtant à ces réalisations matérielles auxquelles le luxe décoratif des temples et des tombeaux emprunte des représentations symboliques.

Mais c'est par le développement de ce Dieu, qui va prendre des expressions multiples, que le luxe religieux doit recevoir lui-même tant de formes variées. Le Dieu triple et un a tous les attributs de Dieu, l'immensité, l'éternité, l'indépendance, la volonté toute-puissante, la bonté sans limites. Il développe éternellement ces qualités souveraines, ou plutôt, selon une expression chère aux écoles religieuses de l'ancienne Égypte, « il crée ses propres membres qui sont les dieux, et s'associent à son action bienfaisante. » Chacun de ces dieux secondaires, considéré comme identique au Dieu un, peut former un type nouveau d'où émanent à leur tour et par le même procédé d'autres types inférieurs. De trinité en trinité, de personnification en personnification, on en arrive bientôt à ce nombre vraiment incroyable de divinités aux formes parfois grotesques et souvent monstrueuses, qui descendent par degrés presque insensibles de l'ordre le plus élevé aux derniers étages de la nature. « Néanmoins les noms variés, les formes innombrables que le vulgaire est tenté d'attribuer à autant

d'êtres distincts et indépendants, n'étaient pour l'adorateur éclairé que des noms et des formes d'un même être[1]. »

Nous avons maintenant le secret des grandes constructions fastueuses, depuis les pyramides jusqu'aux sépultures monumentales des rois et des grands, jusqu'aux vastes édifices, temples et sanctuaires, ayant une destination divine. De même c'est cette espèce de dégradation successive de l'idée divine, si sublime au point de départ, qui nous rend compte de ces monuments élevés à des animaux sacrés, comme le serapeum.

Ajoutez comme explication de ce grand luxe religieux une conception de la vie future exprimée avec une netteté, une énergie, et aussi une singularité, qu'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Ici les Égyptiens paraissent en réalité des voyants. Ce que d'autres rêvent vaguement ils le perçoivent d'une manière distincte. Ne vous étonnez donc pas qu'ils le dessinent, qu'ils le gravent, qu'ils le peignent[2].

Ces hommes-là ont vu le paradis et le purgatoire, nous sommes vraiment tentés de croire qu'ils en arrivent. Les scènes dans lesquelles nous avons, sur la pierre des cathédrales, représenté le diable et l'enfer, n'ont pas cette effrayante réalité. Le grotesque semble souvent chez nous protester contre le sérieux de la croyance, et même pour nos crédules ancêtres il y a des laideurs qui n'ont de prétexte dans aucun dogme.

[1] G. Maspero, professeur de langue et d'archéologie égyptiennes au Collége de France, Histoire ancienne des pays d'Orient.

[2] Nous reviendrons sur certains côtés du faste funéraire, et sur l'idée de la mort dont le luxe s'inspire chez les Égyptiens, dans un chapitre spécial consacré au Luxe funéraire des Anciens.

Les scènes paradisiaques et infernales des hypogées égyptiennes ressemblent bien plus à la traduction précise de dogmes arrêtés. « La fin est arrivée, l'homme est mort à la terre. Aussitôt l'esprit se retire dans l'âme, le sang se coagule, les veines et les artères se vident, le corps laissé à lui-même se résoudrait promptement en molécules informes, si les procédés de l'embaumement ne lui prêtaient un semblant d'éternité. L'intelligence délivrée reprend son enveloppe lumineuse et devient *démon* (Khou). L'âme abandonnée de l'intelligence qui la guidait, allégée en même temps du corps qui l'aggravait, comparaît seule devant le tribunal où Osiris Khen-Ament siége entouré des quarante-deux membres du jury infernal. Sa conscience, ou comme disaient les Égyptiens, son *cœur* parle contre elle[1]; le témoignage de sa vie l'accable ou l'absout; ses actions sont pesées dans la balance infaillible de vérité et de justice, et, selon qu'elles sont trouvées lourdes ou légères, le jury infernal porte un jugement que l'intelligence est chargée d'exécuter. Elle rentre dans l'âme impie, non plus nue et sans force, mais armée du feu divin, lui rappelle ses conseils méprisés, ses prières tournées en dérision, la flagelle du fouet de ses péchés et la livre aux tempêtes et aux tourbillons des éléments conjurés. Toujours ballottée entre ciel et terre, sans jamais échapper aux malédictions qui la lient, la damnée cherche un corps humain

[1] On trouve au chapitre XXX du *Todtenbuch* : « O cœur, cœur qui me vient de ma mère, cœur de quand j'étais sur la terre, ne te dresse pas comme témoin; ne lutte pas contre moi, ne me charge point devant le Dieu grand »

pour s'y loger, et, dès qu'elle l'a trouvé, elle le torture, l'accable de maladies, le précipite au meurtre et à la folie. Lorsque après des siècles elle touche enfin au terme de ses souffrances, c'est pour subir la seconde mort et retomber dans le néant. Mais l'âme juste, après avoir passé son jugement, n'est pas admise à contempler les vérités suprêmes; avant de parvenir à la gloire, elle doit avoir traversé plus d'une épreuve. Elle s'élance à travers les espaces inconnus que la mort vient d'ouvrir à son vol, guidée par l'intelligence et soutenue par l'espoir certain d'une prochaine félicité. Sa science s'est accrue, ses pouvoirs se sont agrandis, elle est libre de prendre toutes les formes qu'il lui plaît de revêtir. En vain le mal se dresse contre elle sous mille figures hideuses et tente de l'arrêter par ses menaces et ses épouvantements. Identifiée avec Osiris et, partant, victorieuse comme lui, elle parcourt les demeures célestes et accomplit dans les *Champs d'Aalon* les cérémonies du labourage mystique. La fin de ces épreuves approche, les ombres se dissipent peu à peu, le jour de la bienheureuse éternité se lève et la pénètre de ses clartés; elle se mêle à la troupe des dieux et marche avec eux dans l'adoration de l'Être parfait. Il y a deux chœurs de dieux, les uns errants, les autres fixes; celui-ci est le dernier degré de l'initiation glorieuse de l'âme. A ce point, l'âme devient toute intelligence : elle voit Dieu face à face et s'abîme avec lui[1]. »

Tel est le fond ou plutôt le sujet même du luxe décoratif des temples, tombeaux, chapelles sépulcrales.

[1] G. Maspero, *loc. cit.*

Par exemple, ces figures, comme l'*épervier d'or*, le *lotos*, la *grue*, l'*hirondelle*, sont l'image de l'intelligence survivante et qui se plaît à revêtir ces formes.

De même dans les vignettes des papyrus funéraires, le mauvais principe est figuré par le *crocodile*, la *tortue* et diverses espèces de serpents.

Il en est ainsi des représentations sculptées et peintes du *plerome* (paradis), et du *ker-neter* (purgatoire), si nombreuses, si bien conservées, si variées.

Voilà pour ce qui concerne la source religieuse des décorations et des monuments.

Cherchons maintenant une autre explication du luxe égyptien dans l'état politique et social.

Et d'abord, est-il né du régime des castes? Est-ce par ce régime qu'il faut caractériser l'Égypte? On l'a dit à tort, tantôt pour s'élever contre cette constitution oppressive, tantôt pour lui faire honneur avec Bossuet de cette « perfection dans les arts » qui n'a jamais été le résultat des organisations immobiles. Elles excluent toute libre inspiration, et ne laissent place qu'à une certaine habileté traditionnelle de la main-d'œuvre. Ce régime, qui distingue en effet d'une façon si forte et si durable certaines populations du haut Orient, comme l'Inde, n'a pas toujours et n'a jamais complétement régné en Égypte. On doit maintenir pourtant le fait de la transmission habituelle de père en fils des professions et des métiers. Dans ces limites, une telle organisation, jointe à l'influence sacerdotale, dut contribuer à l'uniformité de certains types que présentent sans cesse, durant de longues périodes, les arts décoratifs. Les corporations in-

dustrielles, sous la main des prêtres, surtout en ce qui touchait le corps, les tombeaux, les temples, c'est-à-dire à peu près tout le luxe public, sont des institutions éminemment égyptiennes. On doit donc faire la part à l'idée de la caste, mais sans la considérer comme exclusive.

Il n'est pas plus exact de définir le gouvernement de l'Égypte comme une pure théocratie. Le sacerdoce y fut très-puissant, dominant même à une époque primitive. Mais tous les textes, tous les emblèmes montrent que la base de l'organisation politique de l'ancienne Égypte fut la monarchie, une monarchie sacerdotale. Il y a loin de là à la tutelle constamment exercée par les prêtres qu'on a supposée. Le sacerdoce peut l'avoir emporté plus tard, les transformations du luxe décoratif funéraire en portent même la marque manifeste : c'est ce qu'on a appelé le *moyen* et le *nouvel* empire, mais, même alors, il est loin de dominer seul. Il est notoire, par exemple, que les plus magnifiques tombeaux sont, avec ceux des monarques, ceux des hauts fonctionnaires publics, scribes et gouverneurs. L'Égypte, avec son organisation en nomes, son administration développée, sa paperasserie effrayante, est un véritable pays de préfets. Avoir été un grand préfet est le comble des éloges inscrits sur les tombeaux. Après cela, vient celui d'avoir été un grand propriétaire foncier, un excellent fermier. Il y a des figures en ce genre qui sont incomparables, figures de bonnes gens, vrais patriarches à la physionomie honnête et tranquille, au milieu de leurs instruments agricoles et de leurs serviteurs qui travaillent avec eux.

Tenons donc pour avéré ce fait, dont les conséquen-

ces, quant au grand luxe public, sont incalculables : depuis une époque très-éloignée, laquelle (selon Manéthon, confirmé par la plupart des égyptologues, notamment par M. Mariette, ne serait pas distante de moins de cinq mille ans), l'Égypte était constituée en une monarchie théocratique telle qu'on la retrouve deux mille cinq cents après. On voit la monarchie, dès le temps des six premières dynasties, disposer des plus hautes fonctions sacerdotales, souvent remplies de droit par les princes de la famille royale. Quant aux monarques eux-mêmes, ils sont plus que pontifes, ils sont dieux ! Ils prennent, tout au moins à partir de la quatrième dynastie, sous Chephrem, le titre de fils de *Ra*, le *dieu-soleil*. De là les emblèmes décoratifs qui accompagnent les statues de certains monarques.

A l'Exposition de 1867, la statue de ce même Chephrem montrait derrière la tête l'épervier, symbole du soleil, étendant sur le prince ses ailes ouvertes en signe de protection. Le monarque n'attendait pas la mort pour recevoir une apothéose, qui s'achevait et se perpétuait en l'autre vie. Tous les pharaons trépassés devenaient autant de dieux ayant un culte spécial dont le pharaon vivant devenait comme le pontife.

De là tout un panthéon de rois divinisés.

De là des temples non moins nombreux que magnifiques, tout remplis d'inscriptions commémoratives, qui sont autant de titres justificatifs de la divinité de ces princes.

Les pyramides elles-mêmes ne furent pas seulement des tombeaux : elles furent des temples à la lettre. Un

sacerdoce y était attaché du vivant même du monarque, qui dès lors y devenait l'objet d'un culte.

Les monuments du grand luxe public se répartissent pour l'ancienne Égypte (qui finit, à vrai dire, aux Ptolémées), entre la période memphite, où Memphis est la capitale, et la période thébaine. La première se termine avec la onzième dynastie. Elle est incomparable pour l'art et produit les monuments les plus fameux du faste public. La seconde dans laquelle se distinguent plusieurs époques, outre les monuments de luxe religieux, produit aussi un grand luxe civil officiel. Elle aboutit avec la dix-neuvième dynastie à l'âge pompeux des Sésostris. Chacune de ces longues périodes présente un intérêt spécial et veut être rapidement caractérisée.

II

MONUMENTS ET ARTS DÉCORATIFS DE L'ANCIEN EMPIRE.

C'est à la période memphite que remonte l'origine des plus étonnants monuments du faste égyptien. Le fondateur d'une des principales pyramides, Cheplırem, le successeur de Cheops, est le troisième roi de la quatrième dynastie. Ce *faste* diffère sensiblement du *luxe* décoratif qu'on trouve au temps des rois de Thèbes dans les constructions postérieures de trois mille ans.

Rien n'est donné à l'ostentation dans l'intérieur de la grande pyramide, œuvre à la fois d'une pensée religieuse qui défie le temps, et d'un orgueil monarchique qui se joue de tous les obstacles.

L'absence de machines suffisantes, la nécessité de traîner et de faire monter à la hauteur nécessaire les blocs de pierre par la force des bras, qui n'étaient guère aidés que par des câbles et des rouleaux, ont exigé un emploi, ou plutôt un abus prodigieux de forces humaines. Il a fallu des populations innombrables et d'épouvantables corvées pour élever au faste ce monument impérissable et merveilleux, dont l'habileté d'exécution ne commande pas moins l'étonnement que la masse elle-même.

Les hommes de l'art admirent comment les chambres intérieures peuvent porter sans fléchir le fardeau d'un poids si énorme depuis tant de siècles.

Au reste, l'importance de tels colosses a pu être déterminée par le calcul avec une précision qui met la réalité au-dessus de ce que l'imagination pourrait se figurer. C'est sur plus de deux cents couches d'énormes blocs que la grande pyramide de Chéops repose. La hauteur, intacte, était de cent cinquante-deux mètres : la base, en longueur, en avait deux cent trente-cinq. Les pierres dont cette masse est formée équivalent à vingt-cinq millions de mètres cubes, et pourraient fournir les matériaux d'un mur haut de six pieds et long de mille lieues. Il serait superflu d'insister sur ce côté gigantesque du faste égyptien. On n'a plus à le décrire : il suffit de le rappeler.

Ce qu'ont coûté ces colosses de pierre, devenus si intéressants au point de vue historique, à peine le pouvons-nous conjecturer par les indications qui nous ont été léguées : car il faudrait tenir un compte exact de

la dépréciation monétaire. La plus grande pyramide porte une inscription indiquant les dépenses en légumes et en raves consommés par les ouvriers ; elles se sont élevées à plus de mille six cents talents, ce qui fait huit millions huit cent mille francs. De combien faut-il augmenter ce chiffre pour arriver à une évaluation qui donne une notion approximative de la valeur actuelle de l'argent et de cette dépense de forces? Comment s'étonner qu'une immense impopularité ait pesé sur les princes qui fondèrent ces monuments en y employant les bras, non-seulement des captifs, mais des indigènes? Ils craignirent pour leurs cadavres les haines qu'ils avaient bravées de leur vivant. La population menaçait de les arracher de leurs tombeaux et de les déchirer ignominieusement. Voilà pourquoi ils ordonnèrent en mourant à leurs serviteurs de les ensevelir clandestinement et dans un lieu inconnu[1].

Bossuet, toujours éloquent, sinon toujours exact, en parlant de l'ancienne Égypte a exprimé cette idée dans une phrase justement célèbre : « Quelque effort que fassent les hommes, leur néant paraît partout. Ces pyramides étaient des tombeaux, encore les rois qui les ont bâties n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pas joui de leur sépulcre. »

A la même période se rapporte ce monument qu'on ne saurait séparer des premières grandes pyramides, ce sphinx colossal, de trente mètres de long et de vingt-cinq de hauteur qu'on voit au pied de ces gigantesques monuments. Il personnifie la plus ancienne divinité de l'Égypte. On dirait un rêve éternel fixé sous la forme immuable du rocher dont il ne se distingue pas : attentif, il écoute, il regarde : majestueuse figure qui respire une sorte de douceur méditative et sereine.

[1] Diod., liv. I, cxix.

Ne nous diront-elles rien d'autre sur le luxe égyptien, ces trois pyramides principales, qu'escorte une multitude d'autres pyramides isolées ou assemblées en groupes inégaux dans les environs? Ne nous apprendront-elles rien de plus particulier, ces splendides nécropoles de Khouwou (Chéops), de Khawrâ (Chephrem), de Menkerâ (Mykerinos ou Mycérinus)? En y pénétrant, nous verrons que l'ornementation de l'intérieur et les inscriptions qui s'y joignent initient mieux que tous les historiens à cette Égypte de l'ancien empire. Rois et peuples, prêtres et soldats, officiers du palais et simples artisans, vous nous êtes rendus avec vos mœurs, vos coutumes, votre histoire! C'est l'*almanach royal* de la cour de Khouwou que ressuscite le luxe décoratif.

Vous y rencontrerez même des faits instructifs sur le luxe privé. Ainsi, le fondateur de cette dynastie, Snewrou, non-seulement fit la guerre aux tribus nomades (on le représente écrasant un guerrier barbare), mais il fit exploiter les mines de cuivre et de *turquoises* du Sinaï. Le sarcophage de Menkerâ était lui-même un des plus beaux spécimens du luxe funéraire de ces temps reculés. Il a été englouti sur la côte du Portugal avec le navire qui le transportait en Angleterre ; nous n'avons plus aujourd'hui que le couvercle du cercueil en bois de sycomore dans lequel reposait la momie du Pharaon.

Une bien autre richesse, témoignage d'un état intellectuel fort avancé, et qui nous est révélée aussi par un des tombeaux de Giseh, c'est l'existence de belles et grandes bibliothèques. Un haut fonctionnaire des premiers temps de la sixième dynastie prend le titre de *Gouverneur de la maison des livres*. Qui peut dire ce que serait pour l'histoire un tel dépôt si on avait pu le conserver? Assez de fragments importants de la littérature qui subsistent, assez de titres d'ouvrages connus permettent de s'en former une idée. On a pu découvrir les fragments d'un recueil philosophique qui renferme des principes de morale. Ils sont contenus surtout dans les quinze dernières pages connues sous le nom d'*instructions de Ptahhotep*, fils d'un roi de la cinquième dynastie.

Le bon Ptahhotep est quant au luxe un moraliste indulgent. S'il ne veut pas qu'on l'exagère, il lui fait sa part.

Ainsi il demande que le mari ait égard aux goûts de parure de sa femme. « Si tu es sage, munis bien ta maison; aime ta femme sans querelles, nourris-la, *pare-la, c'est le luxe de ses membres. Parfume-la*, réjouis-la le temps que tu vis: c'est un bien qui doit être digne de son possesseur. Ne sois pas brutal! » La douceur envers les subalternes lui paraît nécessaire au salut, car ce sage, religieux comme tout bon Égyptien, enseigne le chemin de l'éternité bienheureuse; avec non moins de soin qu'il recommande la science, il fait l'éloge de la douceur.

Il est regrettable que nous n'ayons pas un plus grand

nombre de débris de l'architecture des temples et des palais de cette première période. Nous savons que ces monuments étaient vastes, magnifiques. On a pourtant connaissance d'une époque primitive, où un culte austère admettait peu d'ornements. Des fouilles récentes, pratiquées à une trentaine de mètres sud-est du sphinx, ont mis à jour un temple d'une époque très-ancienne. Il est sans ornement, sans sculpture, et confirme ce passage du traité « de la déesse de Syrie » attribué faussement à Lucien : « Autrefois, chez les Égyptiens, il y avait aussi des temples sans images sculptées. »

Combien dura cette période où le luxe décoratif s'efface presque entièrement derrière l'architecture? Nous l'ignorons.

Mais ce que nous montrent de ce luxe intérieur les tombeaux, surtout de Saqqarah, dépasse pour l'art tout ce que l'Égypte devait produire aux époques ultérieures.

Si cet art qui doit fleurir plus tard acquiert certaines qualités, il n'a plus cette liberté, il n'a plus cette réalité heureusement expressive, qui est la vraie originalité du génie égyptien. Les arts ont, à l'époque de l'*ancien empire*, sous la quatrième dynastie par exemple, une précision, une indépendance d'allure qui devait leur être singulièment favorable.

On s'était imaginé qu'en raison même de leur antiquité les œuvres de la statuaire avaient eu quelque chose de gauche, de gêné, d'immobile, tandis qu'en réalité elles joignent un art savant à la vérité et à la vie. Qui ne sait aujourd'hui que c'est à cet art relativement primitif que se rapportent le *scribe* assis du

Louvre, le scheik en bois de cèdre de Saqqarah, que l'on admirait à l'Exposition de 1867, la statue de Chephrem, placée au musée de Boulaq, et les têtes de Meydoun, récemment reproduites. Le scribe a un charme, un fini d'exécution qui étonne, une expression vivante : c'est un vrai *sténographe* en action. Il faut faire effort pour croire qu'une telle œuvre appartient à un art primitif, qu'elle est de deux mille ans peut-être plus ancienne que ces géants de basalte, ces personnages fantastiques, monstrueux et pétrifiés, que l'on voit à quelques pas plus loin. La statue du scheik de village, déposée au musée de Boulaq, n'est pas moins curieuse sous ce rapport. C'est la statue non d'un scheik, malgré le sobriquet, mais de Phtah-Sé, gendre du roi. La statue de sa femme a été trouvée près de lui. L'expression de contentement naïf répandue sur ces deux figures souriantes serait à elle seule un indice qu'avant sa période de royauté despotique et somptueuse, l'Égypte a eu une époque de patriarcale liberté.

Nous voici conduit à signaler une autre différence capitale entre le luxe décoratif de l'*ancien empire*, selon la désignation de M. Mariette, comparé à celui qui se développe sous le *moyen* et le *nouvel* empire de la période thébaine. Cette différence tient à la nature même du sujet non moins qu'au caractère de l'ornementation.

Dans les *mastaba* (tombes) de Saqqarah, ce qui domine, c'est la vie dans toutes ses variétés. On la trouve presque toujours représentée dans des scènes aussi agréables que diversifiées. Telles sont ces chasses et ces pêches, ces joutes sur l'eau auquelles assiste le personnage mort. C'est de

même au passage de l'homme sur la terre que se rapportent ces travaux agricoles, ces chants et ces danses de femmes, et ces maisons, et ces meubles, et ces barques que divers artisans sont en train de construire. Des représentations qui se rattachent au passage dans l'autre vie ou au séjour qu'y fait le mort, ont presque toutes également cet air doux et riant.

Dans les périodes qui suivent, la vie présente passe après les représentations de la vie future. Les sombres mystères des expiations du ker-neter prennent des formes épouvantables. Elles l'emportent sur les images bien heureuses du plérome. On le comprend, lorsqu'on a présente l'histoire de l'Égypte. Qu'on n'oublie pas qu'après des intervalles tantôt très-prolongés, tantôt plus courts, elle a été la proie de peuplades barbares qui l'ont envahie, saccagée, asservie, et fait descendre de la plus splendide civilisation à un état inculte et dévasté. Deux fois l'empire des Pharaons a passé par ce cataclysme, et deux fois, après des siècles de sommeil, il s'est relevé, et a reconstruit l'édifice d'une civilisation nouvelle. De la sixième à la onzième dynastie, laps de temps considérable, l'éclipse semble totale. L'Égypte n'existe plus, elle semble comme rayée du rang des nations. Quand elle se réveille, c'est sur de nouveaux frais, presque sans transition, qu'il lui faut reprendre sa marche et renaître à la vie. Sous la douzième dynastie, elle semble atteindre l'apogée de sa splendeur, et dès la treizième elle retombe ; mêmes désastres, mêmes dévastations. Les *pasteurs* (hyksos) frappent de mort la contrée ; puis, peu à peu, au contact des vaincus, ils se

civilisent à leur tour. Enfin après mille péripéties, avec la dix-huitième dynastie recommence une ère nouvelle d'éclat et de prospérité, la plus célèbre époque de l'Égypte. Seulement, ces deux grandes renaissances, désignées par ces noms de *moyen* et de *nouvel empire*, ont cela de particulier que les sculptures qui en proviennent, bien que plus raffinées et plus savantes peut-être, sont moins souples, moins vraies, moins conformes à la nature, moins librement conçues et exécutées que celle de l'époque antérieure. Elles trahissent une influence sacerdotale, plus souveraine et plus dominatrice.

Sous les Thoutmosis et les Sésostris, autrement dits Thoutmès et Ramsès, l'art égyptien produit encore des œuvres délicates, après s'être immobilisé dans la reproduction de certaines formes. Instrument docile au service de la pensée théocratique; il se borne à traduire des symboles. Les arts du dessin prennent la fixité de l'écriture, et toute la liberté de l'artiste se réduit à de menus détails de ciselure, à l'expression dans la manière de rendre les objets naturels représentant les oiseaux sacrés. Cet art hiératique et compassé, qui se déploiera sous le *moyen* et le *nouvel* empire, ne traduira plus qu'accidentellement la nature, tout occupé à reproduire des idées abstraites et des types convenus.

La période thébaine n'en ouvrira pas moins l'ère des plus grandes splendeurs du luxe égyptien à partir de la onzième dynastie.

Rien qui ne soit, dans ces splendeurs mêlées aux calamités, conforme aux lois de l'histoire.

Nous voici en plein dans les grandes époques de monarchie guerrière et conquérante, qui sont aussi des époques de faste. C'en est fait des heureux temps de la vie pacifique et patriarcale si fort appréciée par les Égyptiens, guerriers par circonstance et nécessité, non par instinct et par goût.

Nous allons donc voir se manifester un nouvel épanouissement plus abondant, plus éclatant, sous certains rapports, du luxe public.

Il ne coïncide pas souvent avec la perfection de l'art.

L'architecture, prodigieuse par ses effets, est loin de celle qui a élevé les Pyramides. Elle est plus somptueuse que solide. Des monuments grandioses présentent assez fréquemment une exécution assez médiocre, comme si elle avait surtout en vue de fournir un soutien à la peinture décorative. Le mauvais choix, la disposition peu régulière des matériaux, trahissent la négligence et la précipitation. La personnalité du souverain, qui a voulu que l'édifice élevé à sa gloire fût vite fini, perce à chaque instant; l'*effet* est considéré comme le but principal de l'artiste. Cette période thébaine n'a pas moins enfanté de très-remarquables monuments. Arrêtons-nous devant elle un instant. C'est une période de plus de deux mille ans que nous allons parcourir à grands pas, — de la onzième à la dix-huitième dynastie, qui brilla d'un si vif éclat dix-sept siècles avant notre ère.

III

PÉRIODE THÉBAINE DU LUXE PUBLIC DE L'ÉGYPTE.

Memphis avait présidé à un grand mouvement de civilisation matérielle et même intellectuelle, dont elle était le foyer non unique, mais principal. Elle avait fait du palais même de ses rois un centre de culture pour les sciences exactes. Elle avait vu naître les chefs-d'œuvre des arts plastiques. Elle avait enfanté les plus imposants monuments du luxe public, et son magnifique temple de Phtah était devenu un des principaux sanctuaires de cette Égypte qui en comptait partout de si importants. A la fois entrepôt de commerce et d'industrie, ville forte, ville scientifique et littéraire, Memphis avait connu déjà les douceurs et les somptuosités de la civilisation, mais avec quelque chose de sévère qui perce dans ses œuvres.

Sa transformation en résidence des rois offrait une signification historique. C'était le triomphe de la monarchie sur le vieil élément théocratique qui avait eu son ancien foyer à Theni, ville sainte, dont l'héritage fut recueilli par Abydos sous le rapport exclusivement religieux. La troisième dynastie est déjà memphite, et le rôle de Ména est un rôle de législateur à la fois religieux et civil. Il reste jusqu'à un certain point indépendant du sacerdoce qui en garda une immortelle rancune à sa mémoire. Cette splendeur de Memphis dura pendant sept siècles, après lesquels elle commença à décliner

pour s'éclipser un peu devant Héracléopolis, dans la moyenne Égypte, sous les neuvième et dixième dynasties, et presque entièrement devant Thèbes avec la onzième.

Thèbes, après avoir reçu des embellissements successifs, arrive à tout son éclat avec les princes d'une des plus grandes dynasties qu'ait eues l'Égypte, la douzième. Ces rois ne sont pas seulement des guerriers occupés à défendre le pays contre les nouvelles invasions, mais de grands ingénieurs, des constructeurs de monuments utiles ou grandioses. A eux revient le mérite de coloniser la vallée du Nil dans sa partie moyenne, de la première cataracte à la quatrième, et ils ont régularisé le système des canaux. Le lac Mœris, destiné à faire de leurs eaux une plus juste répartition, reste l'œuvre capitale de ces princes. Pendant plus de deux siècles ils embellissent Héliopolis et plusieurs autres villes importantes, surtout Thèbes, appelée encore à de grands accroissements ultérieurs. Cette époque des *Ousortesen* figure au nombre des plus heureuses de la civilisation antique. L'Égypte s'y relève complétement, elle y jouit d'une prospérité sans égale, d'une paix habituelle. L'utile l'emporte dans cette belle période sur les somptuosités dispendieuses qui auront, à quelques siècles de là, leur moment d'éclat incomparable.

Dans cet heureux temps des *Ousortesen* (heureux pour la classe aisée du moins), les industries utiles et les arts plastiques, expression d'un luxe sans faste, tiennent une place des plus importantes. On en rencontre les preuves fréquentes dans le luxe décoratif lui-même. Les murailles des tombeaux de Beni-Hassan et les planches du grand

ouvrage de Lepsius en offrent la preuve parlante. Ces peintures nous montrent les différents métiers alors en usage, et rien ne donne mieux l'idée de l'activité avec laquelle étaient poussés les travaux. Le labourage y paraît pratiqué à force de bœufs ou à bras d'hommes. On y ensemence les terres, on les foule à l'aide des béliers, on les herse, on fait la récolte, on met en gerbes le lin et le blé. Nous avons sous les yeux des opérations de battage et de mesurage. On transporte les denrées au grenier à dos d'ânes. Ici c'est le raisin qu'on vendange ou qu'on égrène. Là c'est la fabrication du vin dans deux pressoirs différents. Voici la mise en amphores, la disposition des caves. Peu de métiers font défaut. Le sculpteur sur pierre et le sculpteur sur bois sont à leurs pièces; les verriers soufflent des bouteilles; les potiers modèlent leurs vases et les enfournent. Avec quelle application travaillent ces cordonniers, ces charpentiers, ces menuisiers, ces corroyeurs, ces femmes au métier qui tissent la toile sous la surveillance des eunuques! C'est l'histoire de la vie de chaque jour racontée par le luxe décoratif.

Ce développement de travail et d'industrie n'est pas moins attesté par certaines inscriptions de Beni-Hassan. Dans un de ces tombeaux, le mort lui-même raconte sa vie.

Comme général il a fait une campagne dans le Soudan; il fut, en outre, chef d'une caravane escortée de quatre cents hommes, qui ramena à Keft l'or provenant de Gebel-Atohy. Comme préfet, il mérita les louanges du souverain par sa bonne administration.

« Toutes les terres, dit-il, étaient labourées et ensemencées du nord au sud. Rien ne fut volé dans mes ateliers. Jamais petit enfant ne fut affligé, jamais veuve ne fut maltraitée par moi. J'ai donné également à la veuve et à la jeune mariée, et je n'ai pas préféré le grand au petit dans les jugements que j'ai rendus. »

Combien une telle inscription dépose elle-même en faveur d'une civilisation morale avancée!

Une quantité d'autres témoignages prouvent à ces époques le même développement des idées d'une justice très-pure et d'une affectueuse charité.

Nous pourrions citer aussi des morceaux entiers qui attestent l'importance accordée à la médecine comme art et à la culture des lettres.

Les arts décoratifs, dans cette intéressante période, ne sont ni moins florissants ni moins instructifs. Si le temps a fait disparaître presque jusqu'aux débris des grands édifices qui ornaient toutes les villes royales de l'Égypte, s'il ne nous est pas possible de nous figurer exactement ce qu'était alors un temple ou un palais, les portiques de Beni-Hassen permettent d'affirmer que l'architecture produisait de vrais chefs-d'œuvre. L'un de ces portiques est décoré de colonnes doriques du style le plus pur, et antérieures de deux mille ans pour le moins aux plus anciennes colonnes de cet ordre qui aient été élevées en Grèce. « La sculpture, bien qu'inférieure en certains points au grand art de l'Ancien Empire[1], nous a laissé

[1] Cette expression de *grand art* ne nous laisse pas sans quelque doute : art de perfection relative, oui; grand art, non : la haute inspiration fait trop défaut.

tant de morceaux admirables, qu'on se demande où l'Égypte a pu trouver assez d'artistes pour les exécuter. Les statues d'Amenemhat Ier et de Ousortesen Ier, découvertes à Tanès, sont presque aussi parfaites que la statue de Khawrâ. Elles paraissaient si belles aux Égyptiens eux-mêmes que les Pharaons d'époque postérieure les ont usurpées. En général, le type de ces monuments est remarquable par une vigueur souvent exagérée; les jambes sont traitées avec une grande liberté de ciseau. Tous les accessoires, dessins des ornements, gravures des hiéroglyphes, ont atteint une perfection qu'ils ne retrouveront jamais plus. Les bas-reliefs, toujours dénués de perspective, sont, comme pendant la période memphite, d'une extrême finesse; on les revêtait de couleurs vives qui conservent encore aujourd'hui tout leur éclat premier. L'art de la douzième dynastie, pris dans son ensemble, était de bien peu inférieur à l'art des dynasties memphites. Les défauts qui plus tard arrêtèrent le développement de la sculpture égyptienne, la convention dans le rendu des détails, la lourdeur des jointures, la raideur hiératique se faisaient à peine sentir. Toutes les fois qu'au milieu de la décadence artistique une renaissance partielle se produisait, les sculpteurs de la dix-huitième et de la vingt-sixième dynastie allaient chercher leur modèle parmi les œuvres de la douzième et de la quatrième, et s'essayaient à reproduire le style de leurs prédécesseurs[1]. »

C'est du même temps que date un des plus célèbres

[1] G. Maspero.

monuments de l'ancienne Égypte, ce *Labyrinthe*, qui fut d'abord un palais élevé par Amenemhat III, à l'entrée du lac Mœris, et qui devint un temple après sa mort. Hérodote n'a pas été démenti quand il affirme, après l'avoir visité, que c'est la principale merveille de l'Égypte. Il ajoutait même : « Je crois qu'en réunissant tous les bâtiments construits, tous les ouvrages exécutés par les Grecs, on resterait encore au-dessous de cet édifice et pour le travail et pour la dépense, quoique le temple d'Éphèse et celui de Samos soient justement célèbres. »

Peu importe que les mesures de l'étendue de l'édifice, prises par M. Lepsius et la commission prussienne, diffèrent de celles qu'avaient données l'historien grec, et qu'on estime que c'était un vaste massif quadrangulaire d'environ deux cents mètres de long sur cent soixante-dix de large. Les autres traits de la description d'Hérodote sont considérés comme étant d'une grande exactitude. Qu'on se figure dans l'intérieur douze cours recouvertes d'un toit, et dont les portes étaient opposées alternativement les unes aux autres, six de ces cours tournées au nord et six au midi, contiguës et situées dans une enceinte formée par un mur extérieur; les chambres que renferment les bâtiments du *Labyrinthe* toutes doubles, les unes voûtées et souterraines, les autres élevées sur ces premières chambres qui étaient au nombre de trois mille cinq cents à chaque étage! — « Nous avons parcouru, dit Hérodote, celles qui sont au-dessus du sol, et nous en parlons d'après ce que nous avons vu; mais pour celles qui sont au-dessous, nous

n'en savons que ce que l'on nous en a dit, les gardiens n'ayant voulu pour rien au monde consentir à nous les montrer; elles renferment, disent-ils, les tombeaux des rois qui ont anciennement fait bâtir le labyrinthe et ceux des crocodiles sacrés.... Quant aux chambres de l'étage supérieur, nous n'avons rien vu de plus grand parmi les ouvrages sortis de la main des hommes : la variété infinie des communications et des galeries rentrant les unes dans les autres, que l'on traverse pour arriver aux cours, cause mille surprises à ceux qui parcourent ces lieux, en passant tantôt d'une de ces cours dans les chambres qui les environnent, tantôt de ces chambres dans les portiques, ou de ces portiques dans une autre cour. »

Voici la part du luxe décoratif dans ces intérieurs. « Les plafonds sont partout en marbre, ainsi que les murailles, et ces murailles sont chargées d'une foule de figures sculptées en creux; chaque cour est ornée d'un péristyle presque toujours exécuté en marbre blanc. A l'angle qui termine le labyrinthe on voit une pyramide de quarante orgyes de haut, décorée de grandes figures sculptées en creux; on communique à cette pyramide par un chemin pratiqué sous terre[1]. » Dans cette description d'un témoin, encore tout ému de ce qu'il vient de voir, on n'a pu relever que de bien petites erreurs. Ainsi ce qu'Hérodote prenait pour du marbre était un autre calcaire également d'une grande blancheur.

De la période thébaine datent les principaux édifices

[1] Herod., liv. II (Euterpe), CXLVIII.

religieux et une grande partie des monuments civils de l'ancienne Égypte. Thèbes en eut sa part dans la douzième dynastie, et sous la dynastie suivante, qui ne paraît pas avoir compté moins de quatre cent cinquante ans et de soixante rois, dont l'ordre de succession est encore incertain. C'est de ces beaux travaux, objet d'admiration pour ses contemporains, que Diodore parle en termes magnifiques. Il émet un doute sur les fameuses « cent portes » par lesquelles Homère désigne Thèbes; ce ne serait point cent portes de la ville, mais cette expression s'appliquerait aux nombreux et grands propylées de ses temples. Le même historien ajoute qu'on ne trouve pas de ville sous le soleil qui soit ornée d'un plus grand nombre de monuments immenses, de statues colossales, en argent, en or, en ivoire; à quoi, dit-il, il faut joindre les constructions faites d'une seule pierre, « les obélisques monolithes ». Il parle aussi de « quatre temples immenses. » Ici il faut évidemment distinguer ce qui appartient à l'époque dont nous parlons, et aux princes postérieurs à la dynastie des Hyksos. Les Pasteurs, il faut d'ailleurs le reconnaître à l'honneur de ces conquérants, respectèrent, entretinrent même très-pieusement les monuments de Thèbes.

A propos du principal temple de Thèbes, temple immense que Ousortesen I[er] avait commencé d'élever en granit et qui devait être achevé par ses successeurs, Diodore marque la part du luxe proprement dit d'une façon expresse : « Les monuments de l'intérieur répondaient, par leur richesse et la perfection de la main-d'œuvre, à la magnificence extérieure. »

« Ces édifices, dit-il encore, ont subsisté jusqu'à une époque assez récente ; l'argent, l'or et les objets richement travaillés en ivoire et en pierreries qu'ils renfermaient furent pillés par les Perses à l'époque où Cambyse incendia les temples de l'Égypte. On rapporte qu'il fit alors transporter ces dépouilles en Asie, et qu'il emmena avec lui des artisans égyptiens pour construire les palais royaux si célèbres à Persepolis, à Suse et dans la Médie. On ajoute que ces richesses étaient si considérables que les débris qui avaient été sauvés du pillage et de l'incendie donnaient plus de trois cents talents d'or, et un peu moins de deux mille trois cents talents d'argent. »

Quelle profusion de luxe, on le voit, dans cette architecture et dans cet art religieux!

Mais la merveille en ce genre de monuments fastueux, qui ne l'a nommée? c'est ce prodigieux temple de *Karnak*, dont les ruines subsistent, et dont l'étendue a pu être mesurée.

En parlant de cette ruine sans égale, les écrivains les plus froids n'ont pu s'empêcher de se monter au ton de l'enthousiasme, de déclarer que les termes leur manquaient. Peu de monuments élevés par la main des hommes justifient mieux en effet cet étonnement par l'ampleur imposante des proportions.

Comme étendue, ce temple formait un édifice quadruple de Notre-Dame de Paris.

Quelle colossale réunion de constructions que cette édifice auquel ont travaillé plusieurs dynasties, et qui s'étendait sur une longueur de mille cent soixante-dix pieds ! Quelle dimension des portes ! Quelle hauteur des

colonnes! Quelle longueur des avenues! La façade de l'énorme édifice est tournée vers le fleuve, où conduisait une allée remplie de sphinx gigantesques; deux sont encore debout, avec leurs têtes de béliers, leurs corps de lions, les pattes étendues en avant. On a décrit le portique ou salon, la plus imposante des ruines égyptiennes, où l'on arrivait par un escalier de vingt-sept marches, d'une étendue telle que l'église chrétienne dont on vient de rappeler le nom pourrait y tenir tout entière; on a décrit ce plafond, en énormes blocs de pierre, supporté par cent trente-quatre colonnes, égales en grosseur à notre colonne Vendôme, en hauteur à notre obélisque, et dont on peut juger par celles qui subsistent. De telles masses écrasent l'imagination. Mais quelle vie, quelle richesse dans cette multitude de sculptures peintes, qui ornent portes et colonnes du haut jusqu'en bas, les unes en relief, les autres en creux, dans ces bas-reliefs représentant des batailles, des marches triomphales, les initiations des rois par les prêtres !

Mais est-ce une exception qu'un tel édifice? Faut-il juger de l'étendue des temples égyptiens par les dimensions du petit temple de Philœ que nous avons vu à l'Exposition universelle de 1867 ? Loin de là : la plupart de ces sanctuaires, sans avoir les dimensions de Karnak, occupaient un grand espace et présentaient aux yeux les plus magnifiques demeures.

Récemment encore, M. Mariette, dont le nom se représente si souvent, a mis au jour un des temples les plus considérables et les plus luxueux de l'Égypte, celui d'Abydos. Cet immense sanctuaire était réservé, comme la

plupart des grands temples égyptiens, au roi seul et à un sacerdoce d'élite : car chaque Égyptien riche avait à sa disposition, outre quantité de temples partout répandus, sa « chapelle » particulière où il faisait ses dévotions. Quelle magnificence et quelle variété d'ornements, et comme ici encore les débris de ce luxe décoratif servent à instruire l'historien !

A Abydos on a retrouvé sept chambres voûtées présentant une série de cent quarante scènes, vingt par chambre, où l'on voit le roi Seti I[er], le fondateur du temple, accomplissant dans l'une des postures de l'adoration un rite spécial. Le luxe du culte se répartissait dans les différentes parties de l'édifice : au côté droit du sanctuaire, c'étaient des objets matériels et solides ; au côté gauche, on brûlait des parfums.

Au reste, ce vieil emplacement d'Abydos, sur lequel s'élevait, selon toute apparence, This, la plus ancienne ville de l'Égypte, comptait trois temples qu'on a pu dégager des sables qui les inondaient : au sud, celui que Strabon appelait à tort le *Memmonium*, et qui n'est autre que celui de Seti I[er], objet des fouilles qui ont amené ces remarquables résultats ; un peu plus loin, le temple de Ramsès II, tout à fait ruiné, mais qui a donné la première liste royale d'Abydos, aujourd'hui à Londres ; le troisième, situé au nord, qu'on devine à sa vaste enceinte de briques crues, et dont on n'a pu rien tirer, était le temple d'Abydos ; il formait le principal sanctuaire d'Osiris, honoré d'un culte universel en Égypte. On a pu le comparer, pour les peuples de la vallée du Nil, à ce qu'était le temple de Jérusalem pour les Juifs. Le vaste édifice

religieux de Seti appartient à la belle époque pharaonique ; mais par là même il présente moins de luxe décoratif que les édifices d'un âge postérieur. C'est là pourtant qu'on a trouvé toute une série de tableaux qui représente l'apothéose du père de Ramsès II.

Mais que pourrait-on mettre au-dessus de cet édifice consacré au culte des Apis, dont la découverte a signalé, à travers mille péripéties et mille dangers, la mission scientifique du même illustre investigateur français ? C'est encore M. Mariette qui nous introduit dans le Serapeum, où il reconnaît trois époques archéologiques distinctes : la plus ancienne commence à Aménophis III (dix-sept siècles avant J. C.) et s'arrête à Ramsès II ou Sésostris ; la seconde comprend les Apis inhumés entre les règnes de Sésostris et de Psammatichus I[er] ; enfin une troisième s'étend de l'an 53 de ce règne jusqu'au premier siècle de notre ère. Le luxe décoratif occupe ici une place de premier ordre [1].

Elle fut profonde l'émotion de l'audacieux savant qui, le premier, après des difficultés sans nombre, des dangers sérieux et des doutes poignants, se trouva tout à coup face à face avec ces mystères, dans ces lieux que l'œil de l'homme n'avait pas vus depuis tant de siècles ! N'était-ce pas aussi découvrir un monde ?... Il se voyait aller de merveille en merveille. Dans la chambre du plus ancien

[1] Renseignements sur les soixante-quatre Apis trouvés dans le Serapeum. — Choix de monuments et de dessins découverts ou exécutés pendant le déblayement du Serapeum (1856). — Mémoire sur la mère d'Apis, le plus important de ces ouvrages pour la connaissance du dogme religieux.

Apis, daté du règne d'Aménophis III, une peinture s'offrait à lui représentant ce roi accompagné de Thoutmès, son fils, et occupé à faire au taureau divin l'offrande de l'encens. Le septième et le huitième Apis étaient trouvés dans un même caveau; ils appartiennent tous deux au long règne de Ramsès II.

C'est la plus belle découverte faite au Serapeum. C'est dans cette tombe qu'ont été trouvés tant de merveilleux bijoux d'or et d'émaux cloisonnés, qui datent de trente-neuf siècles, une centaine de statuettes en pierre dure, en calcaire, en terre cuite émaillée. L'épervier d'or et d'émail, aux ailes déployées et à tête de bélier, qu'on peut voir avec ces autres objets sous une vitrine du Louvre, présente une finesse de modelé, une perfection de détail telle qu'on a pu le déclarer digne du ciseau d'un Cellini.

Combien d'autres temples encore, comme ceux du temps des Ptolémées, si splendides, celui d'Esneh, entre Thèbes et Éléphantine, sur la rive gauche du Nil, édifice superbe, mais d'une époque relativement très récente! Le plus imposant des monuments que la science moderne ait mis au jour, est Denderah. Construit seulement sous Ptolémée XI, en remplacement d'un édifice plus ancien, antérieur même aux Pyramides, il en reproduit le plan, mais on y voit peut-être mieux encore que dans les autres édifices religieux, par la nature même du luxe décoratif, l'inspiration profondément monarchique mêlée au luxe religieux égyptien. Dans ce temple, consacré à la déesse Hathor, le roi fondateur tient une place immense; il consacre les objets liturgiques; il règle tous les détails des cérémonies et des fêtes. Les tableaux sculptés et peints sur les murs, accompagnés de longs textes explicatifs, montrent toujours le roi face à face avec la divinité; il est l'unique intermédiaire entre le peuple et elle : il adresse à Hathon les hommages et les offrandes de la nation.

On peut se faire à peine une idée du luxe du temple de Denderah, qui nous renseigne aussi sur les pompes de ce culte. Dans les prescriptions adressées au sacerdoce, il est question de statues habillées avec de riches étoffes, de processions pompeuses, de bijoux, de diadèmes, de colliers, servant de parure aux statues divines.

Les fêtes religieuses, d'un éclat incomparable, se rencontrent partout, bien qu'Abydos paraisse avoir été plus spécialement la ville sainte; à ce titre elle occupait, après Thèbes, le second rang, malgré son peu d'étendue, resserrée entre le désert et un canal dérivé du Nil. Ses fêtes étaient suivies par toute l'Égypte. Les personnes opulentes des autres nomes tenaient à honneur de se faire ensevelir dans sa nécropole autour du tombeau d'Osiris. Abydos ne devait perdre que sous les Ptolémées son titre de capitale, attribué au bourg agrandi de Souï sous le nom de Ptolémaïs.

Les fêtes religieuses eurent beaucoup d'autres centres. Elles prirent mille formes chez ce peuple, le plus dévot des peuples et l'un des plus épris de spectacles.

On en a la preuve dans le calendrier souvent inscrit à l'entrée des temples. Quelques-unes de ces solennités étaient d'une splendeur inouïe. Telles étaient celles où

l'on portait en procession les *naos* ou châsses de divinités et les barques qui leur étaient consacrées. Ajoutez que chaque province avait ses dieux spéciaux, ses rites particuliers, ses animaux sacrés. Ce luxe sacré était la joie de ces hommes souvent soumis à de rudes travaux. Il fallait les voir y accourant par milliers, chantant, battant des mains, soufflant dans des instruments.

Il en était encore ainsi du temps des Lagides, dont les fêtes ont été souvent décrites. Ces solennités présentaient souvent l'image de l'ivresse. On y retrouvait peu la trace des pensées parfois hautes et patriotiques, qu'y avait attachées la vieille terre de Ménès. L'Égypte des Lagides est une Égypte qui imite grossièrement la Grèce. Elle n'en emprunte guère, en les exagérant souvent, que les superstitions les plus corrompues. Ainsi la *fête des Pampres*, une des cérémonies les plus brillantes qui s'accomplissaient à Denderah, semble n'avoir été autre chose qu'une imitation des orgies dionysiaques. Les danses affolées des femmes, l'ivresse des hommes couronnés de fleurs, parcourant la ville en chantant, rappellent ces fêtes helléniques. Les nouveaux dominateurs de l'Égypte défigurèrent à ce point le culte austère de la déesse Hastor, qu'ils avaient fait de celle-ci une Aphrodite.

Les antiques solennités gardèrent pourtant à toutes les époques leur place traditionnelle dans l'année. La fête vraiment nationale resta celle du nouvel an. Dans cette panégyrie de tous les dieux et de toutes les déesses, la statue d'Hastor, revêtue de magnifiques habits, était portée sur les terrasses supérieures, à l'aurore; on la découvrait

alors, et le soleil levant frappait de ses premiers rayons l'image divine.

Outre ces solennités d'un caractère riant, il y avait aussi des solennités lugubres. Telle la fête commémorative de la mort du dieu Osiris, qui était censé enseveli pendant plus de quinze jours, au bout desquels il ressuscitait. Tout était alors combiné pour porter dans les âmes, par les sens, des impressions de deuil et d'effroi.

Tout attire, tout frappe, retient, dans les témoignages du luxe antique qui reflètent ces temps, et qui mieux encore les révèlent. Il faut se borner pourtant. Contentons-nous d'indiquer les merveilles que virent naître les plus brillantes dynasties qu'ait eues l'Égypte, la dix-huitième et la dix-neuvième, qui répondent à l'âge tant vanté des Thoutmosis et des Sésostris.

Les représentations commémoratives qui se rapportent à ces siècles, féconds en guerres et en grandes constructions, sont extrêmement nombreuses, et les inscriptions, du plus pompeux langage officiel, ne manquent pas davantage à l'apothéose de ces pharaons. Thoutmès III raconte lui-même sa gloire, gravée sur la muraille du sanctuaire du temple de Karnak. On trouve d'ailleurs dans ce récit des indications précises de faits et de chiffres, infiniment précieuses pour l'histoire, et non les termes emphatiques si prodigués ailleurs.

Ces images des peuples vaincus et des gouverneurs de provinces, qui rendent hommage, en présentant les tributs en or, en argent et en grains au Pharaon, sont elles-mêmes des pages du luxe décoratif où l'on peut voir l'éclat des arts. Thoutmès III, grand conquérant, est aussi un

grand constructeur. Il fonde et dédie au Soleil le temple d'Amada, restaure à Semneh le temple où l'on adorait le roi Ousourtesen III, rétablit et embellit une foule de villes. On retrouve encore aujourd'hui d'imposants vestiges de ses constructions à Héliopolis, à Memphis, à Ombos, à Éléphantine, surtout à Thèbes.

Que dire aussi d'un autre de ces « Louis XIV », selon l'expression de M. E. Renan? Amenhotep (Amenophis) III couvre les bords du Nil de monuments d'une grandeur imposante et riches en sculptures. Dans son long règne, il élève de nouveaux temples, multiplie les édifices à Syène, à Éléphantine, à Silsilis, etc., ajoute des constructions considérables au temple de Karnak, fait bâtir toute la portion du temple de Louqsor ensevelie aujourd'hui sous les maisons du village qui porte ce nom, et s'élève à lui-même une statue colossale à Thèbes. Elle n'est autre que la fameuse statue dite de *Memnon*, haute de plus de dix-neuf mètres, qui représente le Pharaon assis, les mains étendues sur les genoux, dans une attitude de repos, et qui rend ces sons merveilleux au lever de l'aurore attestés par de nombreux témoins; merveille fort bien expliquée par les membres de la Commission d'Égypte comme l'effet d'une vibration rapide, que produisaient les rayons du soleil sur cette pierre un peu élastique, après l'humidité de la nuit. Le phénomène cessa de se produire quand la statue, brisée par un tremblement de terre, eut été restaurée.

Terminons par un coup d'œil jeté sur la plus grande ère de luxe public contemporaine de Seti Ier, et de ce Ramsès II (Sésostris), qui en est devenu la personnification un peu

trop exclusive. Les anciens historiens ont recueilli sa légende surchargée de toutes sortes de conquêtes fabuleuses. Les découvertes de l'archéologie moderne lui laissent un rôle moins extraordinaire, mais fort important. Toutes les splendeurs, mais aussi tous les défauts du luxe issu de la monarchie absolue et des formes officielles qu'elle entraîne, paraissent caractériser le règne de soixante-huit ans du principal monarque de la dix-neuvième dynastie. Ce n'est pas sans raison que, tout compte tenu des différences profondes des civilisations, le nom de Louis XIV peut être prononcé spécialement à propos de ce grand monarque. Le rapprochement semble indiqué, soit qu'on ait égard au caractère belliqueux du règne et à la passion de bâtir des deux princes, soit que l'on compare l'absolu de leur pouvoir et l'immense orgueil de ces deux rois-soleils [1]. Nous ne subissons pas pourtant l'illusion qu'exercent la distance et le prestige des noms antiques, en assignant dans l'histoire du faste monarchique, à Sésostris, une place encore plus grande que celle qui appartient au plus magnifique des rois de France. Certes on a mis à son compte en Égypte et en Nubie plus d'un monument dont l'honneur revient à ses prédécesseurs. Des architectes courtisans allèrent jus-

[1] Le parallèle, s'il se poursuivait, ne saurait s'appliquer complétement sous le rapport de la légitimité. Ramsès Ier succède à la glorieuse XVIIIe dynastie, qui, pendant les deux cent quarante et un ans qu'elle occupe le trône, porte au plus haut point la puissance de l'Égypte, mais dont la fin est troublée par des révoltes. Or, Seti Ier ne paraît avoir été qu'un général renommé, devenu le gendre de ce roi Ramsès Ier. Il s'associa son fils au trône. C'est donc seulement par les femmes que Sésostris se serait rattaché à la dynastie régnante.

qu'à effacer sur des statues et des temples les noms de ses devanciers, pour y substituer celui de Ramsès. Quoi qu'il en soit, une part immense doit être faite au monarque qui construit le grand Speos d'Isamboul, destiné à perpétuer le souvenir des campagnes contre les Nègres et les Syriens, achève le temple de Louqsor, orné de deux obélisques en granit, dont le plus beau décore notre place de la Concorde, fait représenter de cent façons la bataille de Kadesh sur le second pylône du temple de Karnak, qui consacre le temple de Kournah, agrandit le temple de Tonis et relève complétement cette ville. Sans parler des autres temples et de sculptures innombrables, comment ne pas rappeler le célèbre Ramasseïon ? Qu'il soit ou non ce tombeau d'Osymandias, si magnifiquement décrit par Diodore, mais dont on conteste l'existence même, ce n'en est pas moins un des plus imposants monuments de l'ancienne Égypte. Quelle suite de cours et de salles entourées ou remplies de colonnes couvertes d'hiéroglyphes qui racontaient les exploits de Ramsès le Grand! Quel colosse que cette statue en granit de dix-sept mètres qui représentait le monarque assis sur son trône, la plus grande ruine de statue qu'on puisse voir, et dont le pied seul a plus de quatre mètres de long! Faut-il rappeler que le Ramasseïon était complété par une bibliothèque riche en livres, et où la gloire du monarque n'était sans doute guère moins célébrée que dans les fastueuses inscriptions des stèles, si l'on en juge par d'imposants fragments d'un poëme épique dont Ramsès est le héros : épopée à la façon d'Homère, moins, a-t-on dit, la vérité et la grandeur de

l'inspiration, toute remplie d'exploits fabuleux, d'intervention des divinités, et où le prince, toutes les fois qu'il redoute d'être vaincu, rappelle dans ses invocations aux dieux les temples qu'il leur a élevés, les fêtes qu'il a célébrées en leur honneur. Poésie de cour grandiose, qui fait une auréole plus radieuse encore autour du Pharaon divinisé, que celle dont environnèrent Louis XIV des poëtes arrêtés sur la limite de l'apothéose par les scrupules de l'esprit chrétien. La peinture seule chez nous osa franchir cette limite en personnifiant le grand roi sous les traits des dieux mythologiques.

Nous terminons ici cette esquisse du luxe public égyptien qui eut le temps dans une si longue période d'épuiser son originalité. Il y aurait peu d'intérêt dans l'indication de certaines nuances propres aux temps qui précèdent la conquête perse, suivie par la domination macédonienne et romaine. L'antique Égypte a produit dès lors tout ce qu'elle offre de capital. Marquons seulement notre impression finale sur cet instructif spectacle. Nous avons cherché dans le luxe décoratif lui-même la révélation d'une imposante civilisation morale et matérielle, qui nous a frappé, dans son immense durée, d'un respectueux étonnement et parfois d'une légitime admiration. Nous pensons pourtant qu'il y a lieu de mêler à ce sentiment certaines réserves. Sous le rapport de l'intelligence et de l'art le spectacle est merveilleux, mais il manque de cette grandeur qui s'attache à l'individu et à la perfection idéale de la forme. L'Égypte n'est pas la terre des grands hommes et des chefs-d'œuvre; elle est beaucoup plus près de ressembler à la Chine qu'à

la Grèce, qui devait transformer tout ce qu'elle emprunta à la terre de Ménès. Ce que l'Égypte a laissé doit plus à la puissance collective qu'au génie, et l'on est frappé de voir qu'ayant enfanté tant de sculptures et de peintures d'une perfection relative, elle n'ait eu pourtant ni un grand sculpteur ni un grand peintre. N'est-ce pas que dans cette race à certains égards si bien douée, l'organisation n'est ni très-élevée, ni très-souple? Dans son éloquente apologie de l'Égypte, Bossuet fait tourner à l'honneur de ses habitants la dureté de leurs crânes comparée à la mollesse du crâne des Perses. En fait, ce furent des têtes dures que rien n'entama. La civilisation égyptienne représente la solidité jusqu'à l'inflexible raideur. La sagesse pratique de cette population, attestée dans ses livres, est un peu subalterne. Sa manière même de comprendre la supériorité des lettres, qui rappelle la façon dont les Chinois l'apprécient, est assez mesquine, comme sa conception tant vantée, mais tout empirique, de concevoir l'art médical[1].

[1] Nous avons la preuve de la façon dont était comprise la supériorité de la littérature, dans l'inscription d'un vieux scribe pédant qui veut dégoûter son fils des métiers et en faire un « lettré ». Voici le tableau des avantages des lettres : c'est un métier propre, on ne s'y salit pas les mains, on y est honoré, on peut même y gagner de l'argent, enfin on y est indépendant. Voici maintenant le tableau des métiers, dont j'emprunte seulement quelques traits. — « J'ai vu le forgeron à ses travaux, à la gueule du four; ses doigts sont rugueux comme des objets en peau de crocodile; il est puant plus qu'un œuf de poisson; » — suit la description de l'artisan en métaux, du tailleur de pierres, du barbier qui « se rompt les bras pour remplir son ventre », — du batelier, du maçon. « Ses deux bras s'usent au travail, ses vêtements sont en désordre, il se ronge lui-même, ses doigts lui sont des pains, il ne se lave qu'une fois par jour. » — Le tisserand est plus malheureux qu'une femme : « ses genoux sont à la hauteur de son cœur, il ne goûte pas l'air libre. » Le fabricant d'armes, le courrier ont leur tour. Le

L'étude du luxe public permet de louer aussi les bons et solides côtés de ce peuple travailleur et rangé, comme l'attestent les images que les monuments présentent. Mais les arts décoratifs et l'architecture ne sont pas tout dans la vie d'un peuple. On ne peut s'empêcher de remarquer que le peuple égyptien n'a rien dans ses annales qui approche même de très-loin d'un Homère, d'un Sophocle, d'un Aristophane, d'un Phidias, d'un Praxitèle, d'un Platon. C'est un mauvais signe pour une nation qui a tant vécu. Si les sages vertus de ce peuple égyptien ne constituent guère la haute moralité et l'héroïsme, son esprit patient et son habileté d'exécution ne sont pas davantage l'originalité et la supériorité du génie. Un peuple ami à ce point du faste écrasant et du luxe décoratif accuse par là même son infériorité devant l'art simple, pur, élevé, inspiré. Nous avons loué aussi le bonheur de ces classes aisées pendant de longs siècles, tant que les Pasteurs ou d'autres conquérants ne venaient pas déranger leur travail et leur bien-être. Il faut ajouter que la masse populaire ou rurale fut opprimée. C'est ici la terre de ces éternels *fellah* employés de temps immémorial à porter des pierres sur leur dos, condamnés à un travail immodéré sous toutes les formes. En somme, ce grand luxe public a coûté cher, et en rendant justice à ses mérites, l'histoire ne saurait perdre de vue les sacrifices immenses dont il a fallu le payer.

cordonnier est très-malheureux : « sa santé est celle d'un poisson crevé ; il ronge le cuir. » Le teinturier : « ses doigts puent, il passe son temps à couper des haillons, etc. » A la bonne heure les lettres ! C'est un doux métier, et profitable ! — A-t-on jamais mieux recommandé la littérature comme « moyen de parvenir » ?

IV

LE LUXE PRIVÉ DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE.

Le colossal déploiement du luxe public a un peu obscurci la part qu'a prise en Égypte le luxe privé dans les classes élevées de la société. On voit se développer là partout comme ailleurs un usage légitime des choses de luxe et aussi une somme d'abus que la sagesse vantée des Égyptiens ne doit pas dissimuler. Les éléments de bien-être et de luxe étaient fournis en partie par le pays lui-même, en partie par le commerce. Réduite à ses seules ressources, l'Égypte n'aurait guère eu d'autre luxe que quelques mines de pierres précieuses. Quant à l'abondance, le Nil la lui assurait par la quantité de végétaux utiles qu'il alimente, par le nombre des animaux qui vivent sur ses rivages, par celui des poissons excellents et variés qu'il nourrit dans son sein. Les hymnes adressés au Nil par la reconnaissance des Égyptiens n'avaient donc rien d'exagéré. Ils pouvaient le louer d'avoir « donné la vie à l'Égypte ». Ils auraient pu pourtant rapporter une grande partie de cet honneur aux anciens habitants. En face d'un fleuve qui laissait à sec certaines régions et séjournait au contraire dans d'autres de manière à en faire des bourbiers pestilentiels, ils avaient su, à force de travail et d'habileté, régler le cours du fleuve, l'endiguer, porter enfin par des canaux d'irrigation la fertilité dans toutes les parties de la vallée. Il en résulta pour la masse une moyenne de bien-être très-appréciable. Elle eut sous la

main les principaux aliments, les dattes, le blé, le lotus plus commun, dont on faisait une espèce de pain, et des légumes très-divers qu'une culture facile fait naître sur les bords du fleuve. Les captifs eux-mêmes n'étaient pas mal nourris. Il put leur arriver, de retour dans leur pays, de regretter les « oignons d'Égypte ». C'est ainsi que les Israélites, au milieu du désert, disaient moitié gémissants, moitié séditieux : « Qui nous donnera de la chair à manger? Nous nous souvenons des poissons que nous mangions en Égypte pour rien. Les concombres, les melons, les poireaux, les oignons et l'ail nous reviennent dans l'esprit.... Nous étions assis près des marmites pleines de viandes, et nous mangions du pain tant que nous voulions. »

Avant les développements du commerce et les tributs de la conquête, les raffinements du luxe, réduits à quelques délicatesses, furent concentrés dans la demeure des rois et chez un petit nombre de grands. Rien n'annonce que Memphis ait été une ville de jouissances amollies ; pourtant, Mena ou Ménès passe pour un prince livré au luxe. Du moins les prêtres, avec lesquels ce roi (très-décidément historique) paraît avoir été en lutte, lui firent-ils cette réputation. Ce monarque, qui régna plus de soixante ans en jouant le double rôle de législateur et de guerrier, eut longtemps le renom d'un prince voluptueux. Une curieuse légende s'attache sous ce rapport au roi Ménès. Il aurait inventé l'art de composer un dîner, montré à ses sujets la manière de manger sur un lit, enseigné l'usage des riches tapis, et toutes sortes de somptuosités. On ajoute que Tnephactus (*Thawnecht*),

père de Bochoris le Sage (*Bokenrawn*), prince fort ami du sacerdoce au contraire, qui régna plusieurs générations après, fut obligé, pendant une expédition en Arabie, où il manquait de vivres dans le désert, de se contenter d'un régime très-simple chez des particuliers qu'il avait rencontrés. Cette simplicité le réjouit fort : il renonça au luxe et lança une malédiction contre le roi qui avait le premier enseigné une vie somptueuse. Il prit tant à cœur ce changement de nourriture, de boisson et de repas, qu'il fit transcrire cette malédiction en lettres sacrées contre Ménès, dans le temple de Jupiter à Thèbes[1]. Cet anathème d'un prince intimement uni avec le sacerdoce n'a pas une valeur bien décisive. En fait, il paraît avéré que les rois égyptiens avaient peu de luxe. Mettons à part celui que purent déployer quelques princes conquérants dans leurs chevaux et leur équipage de guerre. Ils paraissent avoir été fort esclaves de l'étiquette, et la sévérité de la surveillance sacerdotale se fait sentir dans la tempérance habituelle de leur régime, qui nous les montre se nourrissant de viandes simples, ne buvant qu'une certaine mesure de vin mesurée à l'avance.

Ces hommes réputés divins étaient l'objet d'un luxe personnel moins recherché que celui dont jouissaient, au sein de vrais palais, les animaux sacrés. Voyez plutôt le tableau tracé par Diodore des félicités de ces animaux. Quels soins délicats, quelle somptuosité ! Confiés aux mains de grands personnages, ils sont nourris de fleur de farine cuite, de gruau dans du lait, de gâteaux

[1] Diod., liv. I, XLV.

de miel, de viandes bien préparées ! On les oint des huiles les plus précieuses, on brûle sans cesse devant eux les parfums les plus suaves. On les revêt des plus belles fourrures, on les couvre des ornements les plus riches. Le harem de ces animaux privilégiés n'est pas l'objet d'attentions moins délicates. Les femelles, honorées du titre de concubines, sont d'une beauté de choix, et vêtues avec luxe. Lorsque ces animaux meurent, on leur célèbre de magnifiques funérailles. Celles du bœuf Apis étaient ruineuses. Au moment où Ptolémée, fils de Lagus, vint prendre possession de l'Égypte, il arriva que le bœuf Apis mourut de vieillesse à Memphis[1]. Le prêtre qui en avait eu la garde dépensa pour les funérailles des sommes qui épuisèrent toutes ses ressources. Il emprunta à Ptolémée, pour achever de faire face aux frais, cinquante talents d'argent (275 000 fr.). Au temps de Diodore, qui vivait du temps de César et d'Auguste, les frais de funérailles de ce bœuf dispendieux étaient encore évaluées à 500 000 fr.

Le commerce tient une place considérable dans le luxe égyptien. C'est presque exclusivement l'importation qui amène sur le marché les produits les plus raffinés. L'Égypte emprunte à l'Éthiopie son or et son ivoire, à l'Arabie son encens, à l'Inde ses épiceries, leurs vins à la Grèce et à la Phénicie. Elle donnait en échange ses produits fabriqués et ses matières premières. On peut se

[1] Ce fait, attesté par Diodore, paraît pourtant peu en rapport avec la coutume égyptienne, qui ne laissait pas mourir l'Apis de « vieillesse ». Passé vingt-cinq ans, les prêtres le noyaient dans une fontaine consacrée au Soleil.

convaincre, par la vue de certaines peintures, que les peuples vaincus payaient aussi tribut pour ces produits rares et précieux. Le commerce, et en particulier le commerce de luxe, ne devait arriver à prendre tout son développement qu'à une époque relativement assez récente, 600 avant J. C. Le règne d'Amasis marque, sous ce rapport, une véritable révolution. Il se fait alors une modification assez profonde dans la richesse, dans les mœurs et peut-être dans les idées. Ce mouvement semble avoir pris naissance dans les relations ouvertes avec les Grecs, et dans le commerce étendu avec les étrangers. On leur permit, pour la première fois, l'entrée des bouches du Nil[1]. On fit concession aux Grecs de la ville de Taucrate et de terrains pour y bâtir des autels et des temples. De nombreuses faveurs leur furent accordées. On mit en circulation des richesses aurifères depuis longtemps entassées. On importa des marchandises nouvelles qui firent naître de nouveaux besoins et de nouvelles industries. Tout cela ne put que contribuer à donner l'essor au goût des raffinements. Nul doute d'ailleurs que ce changement moral et matériel, véritable altération du vieil esprit national, n'ait eu bien des signes précurseurs avant Amasis. L'Égypte n'avait pu elle-même échapper entièrement à l'influence du contact déjà si fréquent avec les autres peuples. L'effet d'un pareil contact sur les pays immobilisés a toujours été le même .Ce qu'il y a de dur et d'exclusif dans le génie indigène semble s'y amollir et s'y fondre. Les idées y gagnent en largeur, les

[1] Hérodote, II.

mœurs s'y adoucissent, s'y raffinent, mais cette étendue plus grande de l'intelligence dégénère en un scepticisme énervant : les raffinements deviennent corruption, et dans ces transitions inévitables, favorables à la civilisation en fin de compte, mais funestes à la nationalité, les peuples risquent de perdre leur énergie, leur personnalité, leur existence même. Espérons pour le Japon qu'il n'en fasse pas aujourd'hui l'expérience.

Il y avait des industries de luxe nombreuses et importantes dans l'ancienne Égypte. Elle était célèbre par la beauté de ses tissus. La tisseranderie occupait une partie notable de la nation. Isaïe, annonçant les malheurs qui frapperont l'Égypte et les classes industrieuses du peuple, cite les tisserands à côté des pêcheurs. « A Tyr, s'écrie aussi Ézéchiel, le fin lin d'Égypte, tissu en broderies, a composé la voile qui a été suspendue à votre mât. » Selon Hérodote, c'étaient les hommes qui tissaient. On croit même qu'ils ne se livraient pas à ce travail seulement dans l'intérieur des maisons, mais dans des établissements publics. Cet emploi du sexe masculin ne fut pas sans conséquence sur le perfectionnement de cette industrie. Les hommes y déployèrent la vigueur qui permet de se servir de métiers puissants, et les facultés inventives dont la nature les a doués. Il est certain que les travailleurs égyptiens avaient des procédés particuliers. Ils poussaient la trame en bas, lorsqu'ils faisaient la toile, tandis que les autres nations la poussaient en haut[1]. Ce travail masculin, profitable à la so-

[1] Hérodote, II.

lidité, fut loin de nuire à la délicatesse. On trouve, d'après les dessins d'anciens monuments, relevés par MM. Belzoni et Minutoli, des étoffes, destinées à l'habillement, d'une finesse transparente. La preuve de la perfection très-ancienne de ces manufactures éclate dans les tentures et les tapis du tabernacle[1]. L'*Exode*, en effet, indique quelle part prit à ces produits l'ouvrier égyptien Besseléel, qui fit l'éphod, c'est-à-dire la tunique du grand prêtre des Hébreux, d'or, d'hyacinthe, de pourpre, d'écarlate teinte deux fois, et de fin lin retors, et coupa des feuilles d'or fort minces qu'il réduisit en fils pour les faire entrer dans le tissu. C'était aussi en Égypte qu'étaient brodées les courtes-pointes dont on se servait en Palestine[2]. On y fabriquait des tapis qui avaient plus de deux cents pieds de long, souvent ornés de broderies, de fils colorés ou de fils d'or. Des tissus précieux pour les robes étaient déjà regardés aux temps de Joseph comme des présents d'honneur d'un usage répandu[3].

[1] « J'ai suspendu mon lit, dit Salomon (*Proverbes*), et je l'ai couvert des courtes-pointes d'Égypte en broderies. »

[2] Genèse, XLV.

[3] A Karnak, on a fouillé des milliers de sépultures. C'est là qu'on a trouvé le cercueil en bois doré de la reine Aah-Hotep, mère d'Ahmès, qui a expulsé les pasteurs et fondé la XVIII[e] dynastie. Les bijoux qui avaient été placés sur la momie royale ont été exposés à Londres en 1862, et à Paris en 1867. On admira comme les produits d'un art merveilleux dont l'orfévrerie moderne a perdu les procédés, ces œuvres qui datent de plus de 3000 ans, ce diadème d'or accosté de deux petits sphinx, incrusté de lapis, le poignard, également en or, incrusté de bronze noir et cloisonné d'émaux, ayant pour garde la tête d'Apis, le collier formé d'un fil d'or tressé sur lui-même, les bracelets à fonds de lapis incrustés dans l'or, le *naos* ou broche pectorale, sans parler du miroir, de la hache d'or massif, du *flabellum* et de la barque symbolique portant le mort aux régions infernales.

En général, pourtant, l'habillement égyptien paraît avoir été simple. Le roi et les guerriers portent ordinairement un habit court, usage dont ceux-ci ne dérogent que dans les processions ; les laboureurs et les ouvriers n'ont qu'un tablier blanc. « Les prêtres, dit Hérodote, ne portent qu'une robe de lin et des chaussures en écorce de papyrus ; il ne leur est pas permis d'avoir d'autre habit ni d'autre chaussure. » Ces robes longues sont jetées parfois autour du corps. Il en est qui ne sont point seulement blanches, mais rayées de rouge ou parsemées de fleurs ; quelques-unes brillent de tout l'éclat des couleurs de l'Orient[1].

Le rôle important joué par la teinturerie apparaît dans quelques-uns des exemples que nous avons empruntés au tissage. L'Égypte possédait toutes les couleurs, le blanc, le rouge, le bleu, le vert et le noir d'une parfaite beauté, mais sans mélange. Les procédés employés pour teindre les habits ont été décrits par Pline avec une assez grande précision de détails[2].

L'art de travailler les métaux précieux n'était guère moins avancé. Outre une masse d'ustensiles fabriqués en

[1] Le chef-d'œuvre de cette industrie du tissage semble avoir été le corselet dont parle Hérodote, et qui fut envoyé aux Lacédémoniens par le roi Amasis. Il était orné d'un grand nombre de figures tissées, moitié or et moitié lin. Chacun des fils, bien que d'une ténuité extrême, se composait de trois cent soixante brins. Les momies attestent encore la solidité de ces tissus. Cette industrie, comme toutes les autres, eut un caractère religieux et sacerdotal. Parfois les prêtres y présidaient. La célèbre pierre de Rosette mentionne une remise d'impôts accordée aux ministres du culte pour les toiles dont ils avaient le monopole, et qu'ils faisaient servir à envelopper les momies.

[2] Pline, liv. XXXV, ch. XLII.

airain, ces vieux Égyptiens avaient une quantité de trépieds, de bassins en argent. Ils excellaient dans l'art de tailler les pierres précieuses, et c'est à leur école que les Israélites apprirent à graver des topazes, des améthystes, des émeraudes et d'autres gemmes. Peut-être connaissaient-ils déjà la pointe de diamant pour inciser les pierres dures. Le diamant, au rapport de Pline, se trouvait en Éthiopie, près de Méroé[1]. L'Égypte possédait en outre quantité de gisements de pierres précieuses, notamment près de la mer Rouge, des mines d'émeraudes qui en produisaient d'admirables pour la pureté et la grosseur.

Leur ameublement ne décèle pas moins de recherches et d'art. Leurs lits de repos, leurs siéges sont de vrais modèles. Un goût délicat brille dans leurs petits ouvrages en corne, en écaille, en ivoire. On admire la correction du dessin qui règne dans leurs glaives, leurs flèches, leurs divers outils, l'élégance et la grâce de leurs instruments de musique, tels que les harpes, les lyres, les psaltérions.

La constitution de la famille modérait le luxe d'un côté, et de l'autre semblait le favoriser. Ceci veut être expliqué. La femme en Égypte joue un rôle qui n'a rien de commun avec celui qui lui est le plus souvent assigné en Orient. Elle y possède une importance réelle. En général, on peut croire que le sérieux des fonctions qui lui étaient attribuées dut contribuer à resserrer le luxe dans certaines limites. Et, en effet, on ne cite, en fait

[1] Pline, liv. XXXVII, ch. xv.

d'excès de luxe privé, rien qui se rapproche de l'Assyrie, de la Babylonie, de la Perse. De même que parmi les rois on ne rencontre pas un Sardanapale, on cite à peine quelques reines qui déploient un luxe excessif. La femme, épouse, mère de famille, maîtresse de maison, se rencontre si rarement dans ces temps et dans ces sociétés qu'on se sent disposé à juger favorablement à cet égard la société égyptienne, sur ce point du moins plus libérale. On y voit la femme chargée des affaires du dehors, sortant pour acheter, surveillant les travaux, dirigeant en partie l'administration intérieure, concourant même à l'accomplissement des rites sacrés, offrant avec son époux des sacrifices et portant le sistre dans les solennités religieuses. Bien plus, elle transmet à ses enfants les droits qu'elle tient de sa naissance, et ils portent son nom. Dans une certaine mesure, l'élégance et la parure ne font qu'attester cette importance sociale. Mais l'abus était près de l'usage. Nous avons les preuves d'un luxe de toilette brillant et raffiné dans une quantité de représentations figurées. Les femmes y paraissent vêtues d'étoffes de lin ou de coton d'une très-grande finesse; leur chevelure est disposée avec beaucoup d'art; leurs doigts, leurs bras, leurs jambes, leur poitrine sont ornés de bijoux de toute sorte. Si ce goût d'élégance n'a pas habituellement fait disparaître cette gravité des mœurs de famille dont le souvenir s'est maintenu, il dut être et il fut plus d'une fois un écueil. La femme égyptienne abusa trop souvent pour le luxe et pour la licence de cette indépendance qui lui permettait d'échapper à une surveillance jalouse. Mêlée à la vie sociale, aux spectacles, aux

festins, aux concerts, aux jeux mondains, elle court des périls que la femme orientale ne connaît ailleurs que bien rarement. Ne nous étonnons pas qu'on nous présente des tableaux en apparence contradictoires ; rien de plus grave et de plus chaste, de plus adonné aux vertus domestiques que la femme égyptienne, nous dit-on, et d'un autre côté il est peu de pays où les femmes soient accusées si souvent d'avoir violé la foi conjugale. La légende du Pharaon, fils de Sésostris, devenu aveugle, racontée par Hérodote (liv. I), en donne une idée. La guérison du jeune homme dépend de la rencontre qu'il fera d'une épouse fidèle. Il s'adresse d'abord à sa femme naturellement, puis à bien d'autres, et ne recouvre pas la vue. Il la recouvre enfin, ayant rencontré l'objet rare qu'il cherchait, et, rassemblant toutes les femmes qui ne lui avaient pas rendu l'usage des yeux, il les brûle vives. Le *Livre des morts* confirme le genre d'accusation que renferme cette anecdote.

Quant aux détails de ce luxe de parure, est-il besoin de les rappeler ? La vue seule du musée égyptien au Louvre suffit pour montrer que rien ne manquait à l'attirail de la toilette de la grande dame de Thèbes, de Memphis, d'Éléphantine, etc. Elle avait boîtes à parfums, écrins remplis de colliers et de bracelets, bagues gravées, pendants d'oreilles, précieux coffrets, élégants miroirs ; elle se teignait les ongles, les sourcils et les cils. Le progrès, sous ce rapport, n'a guère été qu'apparent ; l'Égyptienne égale presque sur le fait de la toilette la Romaine, laquelle ne le cède guère à la Française. On a trop pris, en fait de parure, la

variation des modes pour la perfection des raffinements.

En résumé, le faste public de l'Égypte n'a pas été surpassé, il n'a même pas été égalé dans les relations qu'il offre avec la pensée religieuse et l'idée de la mort ; le luxe privé, quoique développé sous le rapport de la parure, demeure inférieur sous beaucoup d'autres aspects à celui des nations asiatiques et même de plusieurs nations occidentales. Ce double fait trouve son explication dans les observations qui précèdent sur l'état intellectuel, moral, social, politique de ces populations. Par là se confirme ce que nous avons dit plus haut, à savoir que le luxe public ou privé est la conséquence des civilisations qui en déterminent la nature, bonne ou mauvaise, les formes variées comme les degrés de développement. Il faut donc avant tout apprécier ces civilisations. Affirmer que le fruit fut sain ou empoisonné, se borner à le décrire, tâche superficielle : c'est l'arbre qui le porte qu'on doit s'appliquer à bien connaître. Sans la civilisation égyptienne, le faste égyptien, avec sa grandeur imposante, les arts décoratifs, avec les sujets qu'ils traitent, les idées qu'ils manifestent et leurs formes qui révèlent diverses époques, ne sont que le plus indéchiffrable des hiéroglyphes, ou un spectacle banal qui parle aux yeux sans rien dire à la raison : l'imagination même cesse d'y trouver son compte. Cette vieille terre ne se revêt pour ainsi dire de toute la poésie qui l'enveloppe que grâce aux documents positifs. L'archéologie qui paraît ne s'adresser qu'à l'érudition, la philosophie qui semble ne parler qu'à la réflexion, au pur esprit,

peuvent seules, en pénétrant autant que possible jusqu'au fond des choses, donner aux représentations sensibles un langage éloquent.

Le haut intérêt qu'inspire l'Égypte est justifié par des services éclatants. Les réserves dont il nous a paru nécessaire d'accompagner notre jugement n'ôtent pas ce qu'il a de favorable. Aucune grande société ne passe en vain sur la terre. Ce peuple eut un mérite éminent qui le distingue entre tous; il prit au sérieux et la vie et la mort : son luxe décoratif nous l'a montré. Par là, il devait agir fortement sur la légèreté grecque. Ce qu'il y a de plus sérieux et de plus profond dans la métaphysique et la religion des Grecs vient de l'Égypte. Sans elle, aurions-nous Platon? Ses arts aussi ont contribué à former ceux de la Grèce, et par suite, de Rome et du monde occidental tout entier. L'Égypte a donc été utile à l'humanité, qui a recueilli une partie de son héritage. C'est le dernier mot tout de reconnaissance qu'il faut prononcer en disant adieu à cette terre vénérable des antiques initiations et des vieilles dynasties.

CHAPITRE IV

LE LUXE NINIVITE ET BABYLONIEN

I

LE LUXE NINIVITE.

L'ancienne Ninive nous est moins connue que Babylone, et il est constaté que les traits qu'on a pu en ressaisir s'appliquent à la seconde Ninive, à Hisir-Sargon.

Cette ville, comme nous l'apprend une inscription, fut destinée à remplacer la première Ninive et « à en reproduire la ressemblance ». C'est donc de la seconde Ninive surtout que nous parlerons, tout en mentionnant quelques légendes ou récits qui se rapportent à la première.

Il n'y a guère plus de trente années, celui qui aurait prétendu indiquer avec tant soit peu de précision les éléments d'un luxe comme d'un art assyrien, aurait passé pour un esprit chimérique. On ne connaissait même pas avec exactitude l'emplacement de cette cité

gigantesque, recouverte par les débris argileux de ces édifices transformés en sol végétal[1].

Quiconque a suivi, même en simple curieux, ces intéressants travaux, n'ignore pas comment le sol de Khorsabad mit à découvert des bas-reliefs d'une grande importance, et ces génies étouffeurs de lions, ces taureaux ailés qui figurent aujourd'hui au musée du Louvre. On était arrivé à toucher les murailles, à saisir presque les proportions immenses d'un palais dont ces colossales figures gardaient l'entrée. On avait la preuve écrite sur la pierre même que ce palais était celui de Sargon, le père de Sennachérib, palais érigé par Sargon lui-même, vers 711 avant Jésus-Christ. L'exploitation du vingtième environ du monticule fit découvrir de nouvelles sculptures, de nombreuses inscriptions, des objets de toute nature. Le successeur de Botta, M. Victor Place, devait continuer, avec un succès qui dépassa toute attente, ces investigations si bien commencées. La mission de M. V. Place date de 1850. L'Assemblée nationale lui vota des

[1] Les indications de Rich, résident d'Angleterre, bien que fécondes sur plus d'un point, n'avaient rien amené de positif, mais avaient eu le mérite d'appeler l'attention sur la disposition particulière du sol aux environs de Mossoul, cette ville moderne de la Turquie d'Asie, située sur la rive droite du Tigre, au sein d'une vaste plaine. Les archéologues ont plus d'une fois mis sous nos yeux l'espèce de filière que suivirent ces magnifiques découvertes. Ce fut d'abord un soupçon de quelques savants orientalistes, comme Silvestre de Sacy. Plus tard, M. Mohl encouragea M. Botta, nommé consul à Mossoul, à pratiquer des fouilles sur quelques points déterminés. On résolut d'attaquer les collines ou monticules qu'on avait pris longtemps pour des accidents du sol, et que divers indices faisaient supposer artificiels. Bornons-nous à rappeler seulement que les principaux étaient Koyoundjick, à la gauche du Tigre; Khorsabad, à dix-huit kilomètres, et en deçà de Mossoul, au sud, Nimrod ou Nimroud.

fonds libéralement, et des moyens d'action plus efficaces furent mis à son service. Les dimensions de la ville purent être déterminées, même la largeur de ses rues et le nombre de ses portes. Les éminences de Kouyoundjick et de Nimroud donnaient entre les mains des Anglais des résultats du même genre, et l'on pouvait se convaincre qu'on était en présence de deux villes distinctes l'une de l'autre comme de Khorsabad.

Le luxe avait sa part royale dans ces premières fouilles. On vit sortir du sol quantité de petits objets en marbre, en agate, en cornaline, et en d'autres matières dures, travaillées et polies comme elles auraient pu l'être par nos joailliers modernes. A ces pierres dures étaient mêlés de petits disques et d'autres objets en ivoire, que le moindre contact faisait tomber en poussière, et dont un seul put être conservé. On trouva aussi des vases renfermés dans de grandes jarres, ainsi que des objets en cuivre. M. Victor Place, dont l'ouvrage nous sert ici de guide, cite des têtes de gazelles repoussées, offrant la plus frappante analogie avec les objets de même ordre que tiennent à la main des personnages des bas-reliefs assyriens, et qui servaient, sans nul doute, à puiser l'huile ou le vin[1]. On recueillait quelques autres objets usuels, des aiguilles, des crochets et des pendants d'oreilles, comme ceux qu'on voit figurer dans ces mêmes bas-reliefs, si instructifs comme représentation des mœurs. L'attention était vivement excitée aussi par une fiole en verre blanc, d'une forme très-élégante, re-

[1] *Ninive et l'Assyrie.* V. Place, 3 vol. in-folio, avec planches.

couverte à l'intérieur d'une substance à reflets nacrés, et ornée de deux anses en verre rouge; joignons-y une petite coupe ou cornet du même verre que la fiole, enjolivée d'une série de dessins coloriés en rouge et en bleu formant relief; des clous en cuivre à tête argentée, un cachet en pierre calcaire, etc. Ce que nous nommons luxe d'ameublement, luxe de toilette, se manifestait au premier abord par des échantillons variés.

Rien dans tout ce luxe privé n'annonçait jusqu'ici l'état social et politique. Il apparaît dans un autre genre de faste. A la différence d'autres populations asiatiques qui montrent la prédominance de l'aristocratie, le règne des castes, en Assyrie l'autorité royale était très-prépondérante. Si les rois n'étaient point adorés comme des dieux, ils n'en réunissaient pas moins tous les pouvoirs, la puissance spirituelle et la puissance temporelle. On les appelait les « vicaires des dieux sur la terre » ; tout dépendait d'eux, les âmes, les corps, les terres, les fonctions publiques. Une cour nombreuse et brillante les entourait : c'était un immense personnel d'eunuques, de grands officiers du palais. Cette cour les suivait à la guerre. On transportait même les femmes dans des voitures fermées[1]. Qu'étaient les grands dans cette société monarchique? Avant tout de hauts fonctionnaires pour la plupart attachés au palais, selon les lois d'une de ces hiérarchies savamment étagées que rappellera plus tard l'empire de Constantin. Les *satrapes* ou gouverneurs de

[1] Voy. F. Lenormant, *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*, G. Maspero, etc. Ces excellents travaux donnent le dernier état des études archéologiques et historiques.

provinces sont directement nommés et révoqués par le roi. Le luxe que déploient ces grands dignitaires sera donc avant tout une émanation, un reflet du luxe royal.

Le faste des monarchies absolues de l'Orient revit sous la plus brillante et la plus complète image dans le palais de Khorsabad. Le voilà tout entier ce faste qu'annoncent tout d'abord d'immenses appartements de réception splendidement ornés, et dont les murailles sont comme revêtues de bas-reliefs. Imaginez six grandes salles, remplies de sculptures, un seul bâtiment, formant un des corps de l'édifice, qui renferme des richesses de toute nature accumulées comme dans un trésor, et là même, dans une partie séparée, tout un compartiment triste et sombre destiné au harem. Les divisions principales sont le *sérail* ou palais proprement dit, le *harem*, le *temple*, l'*observatoire* et les dépendances. Tout l'attirail du grand luxe monarchique est ici survivant ou du moins indiqué. Rien n'y manque, magasins, cuisines, boulangeries, celliers, manéges à exercer les chevaux, écuries et remises servant à contenir les bagages, les chameaux, les chars, les dromadaires, corps de logis destinés aux gens de service pour la surveillance du matériel et des provisions, aménagements intérieurs, couloirs par lesquels le roi devait passer pour se rendre au harem, etc.[1]. Le nombre et les dimensions des salles de cet étonnant édifice confondent notre pensée habituée aux proportions modérées : on y compte deux cent trente-cinq chambres,

[1] Victor Place, *Ibid.* C'est à ce bel ouvrage, qui garde toute sa valeur, que nous avons encore eu recours pour les indications qui vont suivre sur la seconde Ninive.

trente-cinq cours intérieures dont quelques-unes étaient immenses et couvraient dix hectares[1].

L'art ici confine au luxe par son aspect essentiellement décoratif. L'ornementation abonde et révèle des traits distinctifs entre tous à une date qui n'a plus rien d'hypothétique. On doit la placer 700 ans avant J. C., c'est-à-dire sous ce Sennachérib de l'Écriture, ou Sin-acké-irib, qui au milieu de guerres incessantes trouva le temps d'élever de grands monuments religieux et civils, de réparer ceux qui avaient vieilli, de rebâtir l'enceinte de la ville, ses quais, ses aqueducs, etc. « J'ai, dit-il lui-même dans une inscription, reconstruit les rues anciennes, j'ai élargi les rues étroites, et j'ai fait de la ville entière une cité resplendissante comme le soleil. »

Qu'on l'écoute aussi parler de ce palais des rois abattu pour être refait, et dont les ruines formèrent une vaste colline : quel superbe et magnifique langage ! « Dans un mois heureux, au jour fortuné, j'ai construit, selon le vœu de mon cœur, au-dessus de ce soubassement, un palais d'albâtre et de cèdre, produit de la Syrie, et le palais le plus élevé dans le style de l'Assyrie.... J'ai restauré et achevé ce palais, depuis ses fondations jusqu'à

[1] L'authenticité du palais, comme d'autres faits de première importance concernant Ninive, est constatée par l'inscription même où le roi Sargon annonce la création de la ville et du palais. L'inscription porte ces mots : « Au pied des monts Mousré, pour remplacer Ninive, je fis, d'après la volonté divine et le désir de mon cœur, une ville que j'appelai Ilisir-Sargon. Je l'ai construite pour qu'elle ressemble à Ninive, et les dieux qui règnent dans la Mésopotamie ont béni les murailles superbes et les vues splendides de cette ville. Pour y appeler les habitants, pour en inaugurer le temple et les palais où trône sa majesté, j'ai choisi le nom, j'ai tracé l'enceinte et l'ai tracée d'après mon propre nom. »

son pignon; j'y ai mis la consécration de mon nom. A celui qui, dans la suite des jours, sera, parmi mes fils, appelé à la garde du pays et des hommes par Assour et Istar, je dis ceci : Ce palais vieillira et tombera en ruines dans la suite des jours ! Que mon successeur relève les ruines, qu'il rétablisse les lignes qui contiennent l'écriture de mon nom. Qu'il restaure les peintures, qu'il nettoie les bas-reliefs et qu'il les remette en place. Alors Assour et Istar écouteront sa prière. Mais celui qui altère mon écriture et mon nom, qu'Assour, le grand dieu, le père des dieux, le traite en rebelle, qu'il lui enlève son sceptre et son trône, qu'il abaisse son glaive[1] ». Vanité de ces projets! Il ne faudra pas soixante ans avant que ce palais ait été renversé de fond en comble. Quelle leçon morale quand on songe surtout que le secret de tant de travaux superbes fut dans la prodigalité de ce prince conquérant, dans l'exploitation sans pitié des nombreux prisonniers de guerre, qu'il enleva de leur pays natal et fit travailler sans relâche à ses pompeux édifices !

Le savant consul général anglais, le colonel Rawlinson, signale, comme l'a fait aussi M. V. Place, les caractères de ce luxe décoratif, où il reconnaît avant tout un réalisme très-marqué. « Ce fut sous Sin-Acké-Irib, remarque-t-il, que la coutume se répandit de compléter chaque tableau par un fond semblable à celui qui existait au temps et dans la localité de l'événement représenté ; les montagnes, les rochers, les arbres, les routes, les riviè-

[1] M. Oppert, *les Sargonides*, p. 52, 53.

res, les lacs furent figurés régulièrement, et l'on essaya de reproduire la localité telle qu'elle était, avec autant de vérité que le permettaient l'habileté de l'artiste et la nature des matériaux. Dans ces essais, on ne se bornait pas à reproduire les traits généraux et les grandes lignes de la scène; on voulait comprendre tous les menus accessoires que l'œil observateur de l'artiste aurait pu noter, s'il avait fait son dessin d'après nature. Les différentes espèces d'arbres sont indiquées dans les bas-reliefs, les jardins, les champs, les étangs, les jones, représentés avec soin, les animaux sauvages, cerfs, sangliers, antilopes, introduits avec leurs traits caractéristiques; les oiseaux volent d'arbre en arbre ou sont perchés sur leurs nids, tandis que leurs petits allongent le cou vers eux; les poissons jouent dans l'eau; les pêcheurs exercent leur métier; les bateliers et les ouvriers des champs poursuivent leurs travaux; la scène est pour ainsi dire photographiée dans tous ses détails, les moindres comme les plus importants, également marqués sans qu'on ait essayé de faire un choix ou de poursuivre l'unité artistique [1]. »

M. Victor Place reconnaît encore à la sculpture ninivite d'autres qualités d'exécution et d'ornementation. « L'artiste, dit-il, toujours profond observateur trouve les détails les plus propres à caractériser les hommes, les animaux et les choses; il possède, dans son langage figuré, l'épithète juste, le trait qui porte. L'attitude, le geste, les attributs, les costumes, tout est conçu en vue

[1] G. Rawlinson, *The five great Monarchies*, t. II, p. 181.

de l'effet cherché. L'exactitude la plus minutieuse préside au choix de ces détails. Les ornements, colliers, bracelets, boucles d'oreilles, les coiffures, les armes, les harnachements des chevaux, l'aspect des villes, le couronnement même des murailles, chaque trait dénote une attention patiente et calculée. »

Un des caractères de cette sculpture qui la rend éminemment décorative, c'est la vie des personnages; ils y déploient une activité incessante, ils paraissent avec la diversité de leurs fonctions et la variété de leurs costumes. Mais on y trouve l'abus des mêmes emblèmes et des mêmes types : on y rencontre aussi un dessin parfois peu exact, les Assyriens ne s'attachant pas à une imitation très-rigoureuse de la nature, qui était surtout pour eux un emblème, un moyen de se faire comprendre; on y relève enfin des imperfections de perspective, etc.

Ces caractères, qualités et défauts, peuvent être indiqués d'une manière générale, sans qu'on craigne comme pour l'Égypte de confondre les époques : car, bien qu'il y ait eu des écoles de sculpture successives, ces traits sont communs à toutes, aux vieilles sculptures de Nemrod, à celles de Khorsabad, qui viennent ensuite, puis à celles des palais bâtis à Koyoundjick, qui parurent en dernier lieu.

On suit plus difficilement les progrès du luxe privé. Cette forte population assyrienne, très-guerrière, maintint longtemps ses vertus, sans cesse en lutte avec ses voisins redoutables. Le commerce, la richesse, les arts, les dépouilles des vaincus, tout ce qui introduit le luxe, devait pourtant se manifester là comme ailleurs, et une

fois cette invasion du luxe commencée, elle devait, comme partout, rapidement s'étendre. Les témoignages d'un grand luxe privé abondent. Les étoffes assyriennes sont célèbres aussi bien que la pourpre qui les teignait de ses vives couleurs. On peut juger par les sculptures mêmes du nombre et de l'élégance des broderies qui couvraient ces étoffes. Nous avons déjà vu quel luxe d'ornementation paraît dans la profusion de figures humaines, des fleurs, d'animaux symboliques. Le travail des métaux précieux, l'élégante ciselure des vases qui ont survécu à la destruction, tant d'ivoires sculptés employés à la décoration des meubles, attestent d'une manière irrécusable les goûts de faste les plus développés dans la classe riche. S'il est vrai que le travail égyptien et phénicien ait été pour beaucoup dans ces objets, il n'est pas douteux que la fabrication indigène n'y ait eu aussi sa bonne part. Elle se distinguait surtout par la confection de petits meubles en bois précieux et par des œuvres d'ailleurs peu perfectionnées de céramique. Dans combien d'opulentes maisons on devait retrouver ces revêtements de murailles, ces briques émaillées, qui composent des espèces de tableaux, ici des figures de divinités, là des processions d'animaux, ailleurs, comme nous venons de le dire, des scènes entières de guerre ou de chasse! Ajoutons les belles incrustations de meubles recouverts de feuilles de bronze et les mêmes revêtements appliqués aux poutres des plafonds. Les verreries, les poteries peintes trouvaient place aussi dans ces magnifiques demeures.

Quant au luxe de parure, il n'est pas moins attesté

par des témoignages certains. Hérodote décrit le costume riche et flottant des hommes, le soin qu'ils avaient de leurs cheveux, de leurs barbes frisées avec art et disposées par étage, l'habitude où ils étaient de se charger de boucles d'oreilles, de bracelets, d'anneaux. Ils s'enveloppaient d'un manteau de couleur blanche; ils se couvraient la tête d'une mitre; ils se parfumaient le corps, portaient un cachet en anneau, et avaient ordinairement à la main un bâton travaillé, au sommet duquel on représentait une pomme, une rose, un lis, un aigle ou d'autres figures[1].

Toutes les pierres dures sans exception, avec ou sans gravure, quelles qu'en soient la grosseur, la forme ou la qualité, sont percées de part en part. C'est là un premier indice de leur destination. Il est évident qu'elle devaient être rapprochées les unes des autres au moyen d'un fil d'étoffe ou de métal. Aussi, et bien qu'elles aient été trouvées éparses dans les tombeaux ou sous les fondations, la plupart ont été réunies en bracelets et en colliers dans la collection du Louvre. Cependant M. Feydeau, dans ses *Usages funéraires*, paraît hésiter à affirmer que ce fût là l'usage habituel auquel ces pierres ont été employées. Sur les bas-reliefs, en effet, les bijoux semblent d'ordinaire en métal, or, argent ou bronze ; les colliers, et spécialement les bracelets composés de pierres dures, sont très-rares. Cette observation tend-elle à infirmer la destination luxueuse attribuée à ce genre d'objets? Nullement. « Nous avons cherché, continue le même au-

[1] Hérodote, liv. I.

teur, à quel autre emploi des pierres aussi nombreuses pouvaient être utilisées, et nous avons remarqué au bas des robes de quelques personnages, autour des manches, sur les baudriers, plusieurs rangées de petites boules rondes qui nous paraissent être plutôt des pierres que de la passementerie. Ces pierres auraient formé une broderie d'un genre particulier. De tout temps les Orientaux ont aimé, sur leurs vêtements, les garnitures brillantes et qui, dans la marche, produisent un certain cliquetis. Cet usage est d'autant plus vraisemblable que nous retrouvons le même ornement sur les caparaçons des chevaux, à la tête desquels, à défaut de grelots ou de clochettes, on a toujours et dans tous les pays placé quelque objet bruyant. En tout cas, la majeure partie des amulettes découvertes sont rouges, en agate ou en cornaline, et il est remarquable que partout où les bas-reliefs avaient été peints en rouge, cette couleur était étendue sur les ornements dont nous parlons. »

Nul doute que les femmes n'aient participé largement à ces raffinements de la parure. Mais exercèrent-elles sur le développement du luxe cette influence qu'elles eurent dans d'autres contrées orientales? On peut affirmer le contraire. A vrai dire, on ne sait presque rien de leur costume, les sculptures des palais ne nous les représentant que mêlées aux populations menées en captivité. Leur existence, qui se traînait dans de tristes harems assez semblables à des prisons, exclut toute action profonde exercée sur le sexe masculin, et l'initiative même en fait de luxe, cette initia-

tive qui fut si habituelle dans d'autres contrées de l'Orient.

La raison en est dans la constitution de la famille. « La polygamie était admise dans tous les rangs de la société, mais les riches seuls avaient les moyens de la pratiquer. Le harem royal était élevé à la hauteur d'une institution d'État, et avait un monstrueux développement. Les inscriptions trouvées dans l'intérieur de harems de Sariukin, au palais de Khorsabad, et relatives à la dédicace de ce bâtiment, contiennent à ce sujet les plus étranges détails, tellement étranges, qu'il serait impossible de les reproduire ici. Les mariages étaient placés sous la protection spéciale du dieu Nisroch. La femme apportait dans le ménage un immeuble que son père lui constituait en dot. La célèbre pierre babylonienne de la Bibliothèque nationale de Paris, connue sous le nom de *Caillou Michaux*, contient l'acte constitutif d'un de ces immeubles dotaux, dont la propriété est placée sous la garantie des imprécations les plus terribles contre quiconque y porterait atteinte. Une tablette du Musée britannique contient un fragment de loi civile en double texte, chaldéen, touranien et assyrien sémitique, sur les droits et devoirs réciproques du mari et de la femme, du père et des enfants, etc. On y voit que la constitution de la famille assyrienne était fondée sur la puissance paternelle et maritale, aussi absolue que possible, et poussée jusqu'à sa dernière extrémité. Aucune garantie protectrice n'y est donnée aux êtres faibles. Le mari qui veut reprendre sa femme doit seulement lui payer deux mines d'argent;

la femme qui trompe son mari ou qui veut se séparer de lui, sera jetée dans le fleuve[1]. »

Nous avons fait entendre que ces particularités ne se rapportent *historiquement* qu'à la seconde Ninive. Il n'y aurait pas sans doute trop de présomption à les attribuer en partie à la première, tombée vers l'an 789 avant l'ère chrétienne, d'une chute telle, que pas un seul pan de mur n'a pu être retrouvé par les fouilles : il ne reste de ces ruines sans exemple qu'une seule statue brisée. Mais, à défaut de débris matériels, on sait par tous les récits que le luxe fut porté dans cette capitale du premier empire assyrien, détruit par les Mèdes, à des raffinements excessifs. Combien, en effet, n'a-t-on pas répété que le premier empire assyrien était tombé par les effets d'un luxe énervant ! Cette cause n'agissait pas seule, mais elle dut avoir une influence d'autant plus grande que ces empires exagérés étaient formés de pièces et de morceaux, œuvre de la force. La force aussi menaçait de les dissoudre ; ils se défaisaient d'un coup, faute de cohésion, sous le choc tantôt de l'invasion étrangère, tantôt des provinces révoltées. Le luxe contribua beaucoup à hâter cette décomposition fatale. A la faiblesse des liens administratifs, à l'esprit de révolte, comprimé souvent, mais jamais éteint, se joignit comme un dissolvant suprême l'amour effréné des jouissances, un égoïsme voluptueux. Il envahit les rois et les principaux chefs. La perte dès lors était prochaine et assurée. C'est pour ces moments

[1] F. Lenormant, *Manuel d'hist. anc. de l'Orient*, t. II, liv. IV.

solennels que les historiens de l'antiquité ne manquent pas d'opposer au tableau des mœurs viriles et militaires celui des mœurs « efféminées. » C'est alors qu'ils accusent le *luxe*. Ce luxe était lui-même un effet de la conquête et des institutions avant de devenir une cause. C'est d'ailleurs presque toujours dans une de ces périodes de relâchement, sous quelque prince adonné à la vie fastueuse et molle, que se précipitent les grandes catastrophes. Telle était la destinée de la première Ninive, sous le roi Assourlikhous, le classique Sardanapale des Grecs. La tablette du Musée britannique n'enregistre sous son règne que deux expéditions très-importantes, en 795 et 787 ; à toutes les autres années on trouve la mention : « paix dans le pays. » Assourlikhous s'était plongé tout entier dans les débauches du harem. Il s'habillait à la façon de ces femmes au milieu desquelles il vivait confondu. Arbace, chef des contingents mèdes de l'armée et Mède de nation lui-même, eut l'occasion de le voir en cet état au fond du palais de Ninive. Le roi était vêtu en femme, le fuseau à la main, cachant derrière les clôtures du harem la lâche oisiveté de sa vie voluptueuse. On connaît la suite de cette tragique histoire, l'alliance d'Arbace avec Phol ou Bélézis, gouverneur de Babylone, et avec d'autres princes vassaux, les efforts et le courage de Sardanapale, tout à coup tiré de ses débauches, ses premiers succès, sa défaite finale dans Ninive assiégée deux ans, puis cette mort à jamais célèbre, cette mort fastueuse d'un prince fastueux. Les historiens nous le montrent plaçant sur un immense bûcher son or, son argent, ses ornements, ses

eunuques, ses femmes, lui-même enfin. Bientôt tout ce monde de volupté et de vanité ne fut plus qu'un monceau de cendres. Il en advint de même de la pompeuse cité. Les flammes dévorèrent de Ninive tout ce qui ne fut pas livré au pillage. Palais, temples, maisons, remparts, tout s'écroula, tout fut rasé. La corruption en haut et une coalition formidable avaient amené cette ruine, la plus complète de celles dont l'histoire fasse mention.

Babylone prit un instant le gouvernement de l'empire; mais un second empire assyrien se rétablit au bout de quarante-quatre ans avec Téglatphasar (en 744), malgré les efforts des Babyloniens. De 744 à 606 régnèrent plusieurs princes célèbres. C'est dans cet intervalle que nous avons vu s'élever les magnificences de la seconde Ninive avec sa puissance destinée à succomber sous les mêmes causes. Le même orage qui avait renversé Sardanapale renversa aussi ses derniers rois.

En vain les œuvres de luxe et d'art s'accumulent; en vain Assourbanipal multiplie les conquêtes et les répressions triomphantes, ainsi que les cruautés. En terminant le palais élevé par Sennachérib, il ne fit que préparer une plus riche proie à la destruction. Au bout de deux règnes encore, le second empire assyrien touchait à sa fin. Les Mèdes, et le Chaldéen Nabopolassar à la tête des Babyloniens, faisaient subir à l'orgueilleuse ville un siége non moins fatal, et Assaracus renouvelait le suicide de Sardanapale.

La magnifique Ninive de Sennachérib périssait aussi complétement qu'avait péri celle que la tradition

faisait remonter à Ninus et à Sémiramis. Le prophète Nahum s'en réjouit, et le cri de malédiction qu'il pousse garde tout son énergie terrible : « Jehovah est un dieu jaloux et un dieu vengeur. Jehovah fait éclater sa vengeance et le fait avec fureur. Le destructeur vient contre toi, ô Ninive ! Il vient assiéger tes forteresses. Assyrien, mets des sentinelles sur le chemin, fortifie tes reins, rassemble le plus de force que tu pourras. Ce sera en vain, car Jehovah va punir l'insolence avec laquelle tu as traité Jacob et Israël. Enfin ces portes par où les peuples entraient comme des fleuves seront ouvertes. Le temple est détruit jusqu'aux fondements. » Et il lance ici l'anathème contre le luxe ninivite. « Pillez l'argent, pillez l'or; ses richesses sont infinies; sa magnificence est au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Ninive est pillée, elle est dépouillée de tout, elle est déchirée, les cœurs sèchent d'effroi, les genoux tremblent, tous les visages sont noirs et défigurés.... Il n'y a point de remède à la blessure; tous ceux qui ont appris ce qui t'est arrivé ont applaudi à tes maux. »

J'entends une voix qui fait écho à Nahum à travers les siècles. En son langage symbolique Ninive détruite, c'est le péché, c'est le vice, c'est le luxe renversés, c'est la pénitence qui succède à un faste corrompu. Cet autre Nahum, c'est Bossuet qui s'écrie : Paris, dont on ne peut abaisser l'orgueil, dont la vanité se soutient toujours,... quand est-ce que j'entendrai cette bienheureuse nouvelle : le règne du péché est renversé de fond en comble ; ses femmes ne s'arment plus contre

la pudeur, ses enfants ne soupirent plus après les plaisirs mortels, et ne livrent plus en proie leur âme à ces jeux. Cette impétuosité, ces emportements, ce hennissement des cœurs lascifs est supprimé, etc. [1].

Le *hennissement* dont parle Bossuet n'a pas cessé depuis Ninive. Les mêmes causes morales ont ramené les mêmes effets.

Avec Babylone le même enseignement apparaîtra plus frappant encore, à travers toutes les différences des civilisations et des temps, et, si le moraliste recueille la même leçon, l'historien du luxe le rencontrera sous des traits encore plus nombreux et plus saisissants.

II

LUXE BABYLONIEN. — LA VILLE.

Essayons d'abord de nous faire une idée de la ville qui devait être le théâtre d'un luxe si prodigieux. Voyons d'abord quelle fut son étendue réelle, si longtemps incertaine, faute de mesures exactes.

Les calculs présentés par Hérodote et Diodore, taxés d'une exagération romanesque, en ressortent justifiés en un sens qui leur ôte pourtant leur portée trop littérale.

Ces calculs s'appliquaient à toute l'enceinte des villes et non à leur portion habitée [2].

[1] *Sermons* de Bossuet, t. I. Sermon pour le jour des Morts sur la résurrection dernière.

[2] C'est ce qu'avait fait entendre Aristote, voulant donner une idée d'une ville telle qu'il la concevait : « Ce n'est pas avec des murs qu'on fait une ville. On n'aurait alors qu'à entourer le Péloponèse d'un mur. *Ce serait la même chose que Babylone ou toute autre ville dont le pourtour renferme plutôt un peuple qu'une cité.* »

Il est hors de doute qu'une portion considérable de ce territoire fortifié était cultivée et abandonnée aux troupeaux; ces cités étaient des camps retranchés où l'on se ménageait toutes les ressources alimentaires pour soutenir un long siége.

Ainsi entendue, l'enceinte était des plus vastes.

La première enceinte, commencée par Nabopolassar, achevée par Nabuchodonosor, renfermait un espace de 513 kilomètres carrés, c'est-à-dire, on l'a remarqué, un territoire à peu près grand comme le département de la Seine, sept fois l'étendue qu'a aujourd'hui Paris.

La seconde enceinte, plus restreinte, formait un espace de 290 kilomètres carrés, c'est-à-dire beaucoup plus grand que la ville de Londres.

Quinte-Curce parle de 90 stades de pourtour pour l'étendue couverte de maisons (le stade mesure 184^{m},80).

M. Oppert, membre de l'expédition française de Babylonie, en 1853, et dont les savants travaux ont tant profité à l'archéologie orientale, établit que ses propres mesures, comme celles de la grande inscription commémorative laissée par Nabuchodonosor, sont conformes à l'indication d'Hérodote. Les 4000 « mahargagas » dont l'inscription, déposée au British Museum, fait mention, répondent, en effet, aux 480 stades de l'historien grec.

Cela ne nous donne pas encore l'étendue véritable de la partie de la ville où se déployait cette civilisation maté-

rielle si pleine d'éclat. Il faut la réduire à moins de la moitié de Paris, ce qui fait encore une capitale fort imposante, mais les proportions colossales disparaissent. « La grande Babylone » n'est plus qu'un Paris amoindri. On conviendra, toutefois, que Paris lui-même, réduit à la moitié, pourrait déployer autant et plus de luxe au besoin qu'il n'en déploie avec ses faubourgs populaires et ses banlieues annexées.

Ce n'est pas tout : il résulte des travaux récents qu'il y a lieu ici encore d'établir de nécessaires distinctions.

Ainsi, « la cité royale, » résidence des rois, et principal centre du culte, où furent exécutés la plupart des monuments religieux et civils restés célèbres, ne peut être confondue avec la partie de Babylone appelée Hallat ou « la cité profane, » dont la ville actuelle de Hillah occupe l'emplacement. C'est dans cette dernière qu'étaient fixées les nombreuses colonies de captifs transportés de tous les pays. C'est là que s'établirent les Hébreux emmenés de Jérusalem et du pays environnant.

Enfin, outre cette partie de l'antique Babylone, on doit mentionner aussi la vieille ville de Borsippa. Splendidement restaurée par Nabuchodonosor, elle est souvent confondue avec Babylone, dont elle formait un quartier distant de plusieurs lieues de l'enceinte royale; nous y signalerons aussi de fastueux édifices. La rive gauche de l'Euphrate montre ces ruines accumulées, cadavre d'une ville ou plutôt de deux villes qui se sont complétées et surajoutées l'une à l'autre. Il est de la dernière importance au point de vue même de l'histoire du luxe de distinguer ici des époques. Qu'on y songe : ce vieil empire, qui tient quelques pages à peine dans nos précis historiques, eut une durée d'environ deux mille ans.

A peine oserait-on compter comme une première période de l'histoire du luxe le faste par trop légendaire de Sémiramis ou Sammouramit. On reconnaît par les inscriptions que les plus fastueux travaux attribués à cette reine, dont l'existence même paraît fabuleuse, ont une origine tout autre, parfaitement historique et moins éloignée.

Il importe peu ici de savoir si réellement Ninus et Sémiramis cachent sous leur nom la figure d'Adar-Samdan et d'Istar, l'Hercule et la Vénus assyriens, si c'est seulement au temps des rois perses que leurs exploits, rangés au nombre des fables dont l'épopée babylonienne avait rempli les premiers âges du monde, ont été recueillis par l'historien Ctésias de Cnide, lequel parla le premier de ces deux personnages mythologiques comme de rois véritables[1]; moins encore sommes-nous tenus de donner tort ou raison à un savant anglais, M. Daniel Haigh, qui émet la prétention d'identifier la Sémiramis de Babylone avec la reine Ahmès-Nowerturi d'Égypte. Ce qui résulte manifestement des textes mis à la portée de tous, c'est que les travaux d'embellissement rapportés à ce personnage appartiennent les uns à la reine Nitocris, d'une époque bien postérieure, les autres à Nabuchodonosor; quelques-uns peut-être à une Sémiramis ou Sammouramit fort ultérieure, reine brillante aussi, quoique bien moins fastueuse que la Sémiramis de la légende.

[1] G. Maspero, ch. VII. — Fr. Lenormant, *la Légende de Sémiramis* (1872).

Cette dernière Sémiramis historique, mentionnée par la table des éponymes déposée au Musée britannique, est la femme de Binliknous III qui régna avec éclat à Ninive au commencement du neuvième siècle avant J. C. On trouve son nom uni à celui de ce prince guerrier sur la base de la statue du dieu Nébo. Elle paraît avoir exercé sur Babylone un gouvernement distinct de celui de son mari, au moment où cette dernière ville, sans avoir pris rang de royaume indépendant, avait déjà sa vie propre et une importance considérable. Tout cela d'ailleurs ne rend pas plus facile d'assigner la part qui peut lui appartenir dans les travaux de luxe et d'embellissement. A vrai dire, les faits ne prennent un peu de clarté qu'à dater du septième siècle, à partir d'Assaraddon. Celui-ci, bien qu'il régnât à Ninive, où il fit élever un palais, résidait plus habituellement à Babylone. C'est ce prince (désigné dans les monuments sous le nom de Assourakhiddin) qui, entre 681 et 667, entreprit de faire de Babylone la plus belle ville de l'Asie.

C'est Assaraddon qui en commença les immenses enceintes et arrêta lui-même le plan des travaux qui devaient être exécutés ultérieurement.

Quand le second empire assyrien tomba, et que Ninive fut définitivement ruinée (606), Babylone était digne de devenir le centre d'un nouvel empire.

Elle pouvait entrer, libre des obstacles que lui opposait la rivale jalouse qui la tenait sous sa dépendance, dans la carrière des plus superbes travaux dont l'histoire fasse mention.

Cette merveilleuse transformation avait commencé

déjà avec éclat sous ce satrape à demi affranchi, bientôt en pleine révolte contre la puissance ninivite qu'il était chargé de représenter dans cette ville vassale et qui, devenu roi lui-même, fut le véritable fondateur de la puissance chaldéo-babylonienne. Nabopolassar (Naboubal-Oussour) n'avait pas attendu ces hautes destinées pour étendre le territoire babylonien par des conquêtes personnelles. Profitant de la faiblesse et de l'inaction de la monarchie ninivite, laquelle n'était plus qu'un fantôme, il s'était occupé de restituer et d'accroître la splendeur de cette Babylone si antique déjà, dont la plupart des monuments tombaient en ruine.

Nitocris, l'épouse de Nabopolassar, paraît avoir été l'âme de ces travaux. Le fameux lac de Nitocris est une conception d'une incontestable valeur, comme travail de fortification et comme moyen d'obvier au débordement de l'Euphrate. La construction du palais fut sans doute une œuvre de faste, mais d'un faste qui résultait de l'institution monarchique, inséparable, surtout dans le vieil Orient, de la pompe et de la représentation, sans lesquelles il semble que le pouvoir cesse d'en imposer à la masse.

Outre l'action exercée par Nitocris, nous retrouvons sous Nabuchodonosor une autre influence féminine, celle d'une Amythis, Mède d'origine, qui fit bâtir les fameux *jardins suspendus*. Elle voulut par là se donner une image des aspects montagneux de son pays. On a reconnu l'emplacement de ces jardins dans le *tumulus* d'Amram. Assurément la main du despotisme paraît dans ces œuvres factices qui jetaient un défi à la nature et absor-

baient tant de main-d'œuvre et de tributs. Pourtant on l'a dit avec raison[1] : ces merveilleux jardins répondaient à un besoin du pays. L'objet principal de ces édifices élevés était d'obtenir la plus grande ventilation et la plus basse température possibles dans les nuits d'été. Ce besoin devait être plus impérieux encore pour une princesse née à Ecbatane et qui, du milieu des montagnes de la Médie, se trouvait transportée dans des plaines dont l'explorateur des fouilles faites sur l'emplacement des fameux jardins compare la température à celle de la fournaise des trois jeunes hommes de Daniel : « Pendant trois mois consécutifs, écrit-il, nous avons eu une chaleur qui oscillait entre 32 et 36 degrés Réaumur, à l'ombre, au nord, dans un courant d'air. » Ce terme de 36 degrés, point extrême de l'échelle du seul thermomètre que la mission possédait, a été atteint en juillet et en août, et M. Fresnel est certain qu'il eût été passé, si l'échelle eût été plus étendue. « Pour moi, ajoute-t-il, qui avais déjà passé douze ans au delà du tropique, j'ai été réduit à m'envelopper dans des draps mouillés, au grand effroi et malgré les remontrances de tout notre monde. » Voilà qui excuse un peu, si elle ne la justifie, la coûteuse fantaisie d'Amythis.

Ajoutons que ce caprice produisit une vraie merveille dont l'ensemble est prodigieux, et dont chaque détail rappelle une combinaison ingénieuse.

Il suffira de se représenter un jardin, de forme carrée, se développant de chaque côté sur une étendue

[1] F. Fresnel, *Rapport à M. le ministre d'État.*

d'environ cent vingt mètres et formant amphithéâtre; l'on y monte par des degrés sur des terrasses superposées et soutenues par des colonnes. La colonne la plus élevée, celle qui supporte le sommet du jardin, a près de vingt-cinq mètres. Les murs qui l'entourent ont près de huit mètres d'épaisseur.

« Quant aux plates-formes des terrasses, dit Diodore, elles étaient composées de blocs de pierre dont la longueur, y compris la saillie, était de seize pieds sur quatre de largeur. Ces blocs étaient recouverts d'une couche de roseaux mêlés de beaucoup d'asphalte ; sur cette couche reposait une double rangée de briques cuites, cimentées avec du plâtre : celles-ci étaient à leur tour recouvertes de lames de plomb, afin d'empêcher l'eau de filtrer à travers les atterrissements artificiels et de pénétrer dans les fondations. Sur cette couverture se trouvait répandue une masse de terre suffisante pour recevoir les racines des plus grands arbres. Ce sol artificiel était rempli d'arbres de toute espèce, capables de charmer la vue par leur dimension et leur beauté. Les colonnes, s'élevant graduellement, laissaient par leurs interstices pénétrer la lumière, et donnaient accès aux appartements royaux, nombreux et diversement ornés. Une seule de ces colonnes était creuse depuis le sommet jusqu'à sa base : elle contenait des machines hydrauliques qui faisaient monter du fleuve une grande quantité d'eau, sans que personne pût rien voir à l'extérieur. »

Ainsi l'art des jardins, cette partie importante et gracieuse du luxe public et privé, existait au degré le plus remarquable. Non-seulement on pratiquait avec

succès l'art de transplanter les arbres : mais l'hydraulique appliquée à l'irrigation réalisait des ouvrages qui excitent encore notre admiration.

III

CAUSES ET SOURCES DU LUXE BABYLONIEN.

Telle fut la ville : c'est là que le luxe public et le luxe privé devaient se développer dans des proportions surprenantes et sous des formes qu'il nous reste à montrer, après que nous en aurons rapidement indiqué les causes et les sources.

Nous n'avons plus à insister sur ces causes inhérentes pour ainsi dire à la société antique.

On la trouve partout, cette société, quoique à des degrés fort inégaux selon les nations, livrée à la ruse, à la conquête, à l'amour des jouissances, à des religions qui, bien que beaucoup plus élevées dans leurs principes qu'on ne se le figure communément, aboutissaient, entre les mains de populations grossières et de prêtres charlatans et avides, à un brutal naturalisme.

Le despotisme illimité d'un seul, les inégalités excessives, l'exploitation sans merci de la race vaincue par la race victorieuse, devaient donner aux excès luxueux en tout genre un immense essor.

Dans aucune ville peut-être plus qu'à Babylone, on ne vit se déployer ce génie des constructions superbes qui est un des caractères de l'Orient.

Ajoutons qu'un concours tout particulier de circonstances favorisait ce faste et ces raffinements.

Placée entre l'Euphrate et le Tigre, la Chaldée offrait une admirable situation.

Sans doute, il avait fallu d'énergiques efforts pour mettre des bornes aux débordements du premier de ces fleuves : rude et forte école de travail et d'industrie. Les habitants durent d'abord conquérir leur sol, comme les peuples voisins du Nil. Ils le firent à l'aide de digues, de canaux, de lacs. On tira parti même des marais. La culture se ressentit très-favorablement de ce vaste système d'arrosement. Une fécondité extraordinaire en fut l'effet pour les céréales[1]. Si les arbres étaient rares en général, les dattiers et les palmiers abondaient : on en tirait du vin et du miel. La vie matérielle, en un mot, favorisée par le climat et par les circonstances physiques, devait être facilement voluptueuse, comme dans tous les pays de plaine et dans ces régions où règne pendant de longs mois une excessive chaleur.

Le luxe de construction devait être beaucoup secondé par les matériaux que le sol donnait en quantité.

Il est vrai qu'il fallait amener par l'Euphrate les pierres de taille provenant des contrées situées au nord. Mais on trouvait partout aux environs de Babylone une terre à tuiles excellente, laquelle, séchée au soleil, se cuisait dans des fours, et résistait à toutes les intempéries. Le mortier était fourni par d'abondantes sources de bitume.

[1] Hérodote, liv. I, ch. xxv

Ce qui devait plus encore aider au luxe, c'est la situation de ce pays entre l'Inde et la Méditerranée. Par là elle put devenir l'entrepôt des marchandises précieuses de l'Orient qu'on transportait dans l'Occident.

Voilà comment cette capitale, devenue avec le temps et après Ninive, le séjour favori des princes conquérants, put fixer pour ainsi dire et de plus en plus attira dans son sein le luxe et les délices. Ézéchiel définit cette contrée « le pays où fleurit le commerce, et où est la grande ville commerçante[1]. » Ce commerce devait alimenter la plupart des raffinements babyloniens.

Nous verrons jusqu'à quel degré ces jouissances et ces vanités du luxe furent poussées, quand nous aurons jeté un regard sur le luxe public qui se caractérise d'abord par le culte et les édifices sacrés.

IV

LE LUXE PUBLIC A BABYLONE.

La partie la plus imposante du luxe public à Babylone est le luxe religieux, à entendre par là le faste monumental des temples, leurs décorations intérieures, comme les éblouissantes splendeurs d'un culte qui parlait aux sens.

Les deux principaux temples, sur lesquels l'archéologie orientale a pu produire les renseignements les plus importants, sont : 1° le Temple du ciel et de la terre; 2° le Temple des sept lumières de la terre; l'un et l'autre sont

[1] Ézéch., XVII, 4.

désignés avec des indications très-particulières par la grande inscription de Nabuchodonosor déposée au British Museum sous le nom d'inscription de la Compagnie des Indes. Caractérisons-les dans les rapports qu'ils offrent avec notre sujet, en négligeant d'autres côtés importants.

Dans le Temple du ciel, on reconnaît la pyramide décrite par Strabon sous le nom de tombeau de Bélus, magnifique édifice qui s'élevait dans la cité royale et paraît en avoir été comme le temple métropolitain.

Tous les genres de décoration semblent avoir été épuisés dans ce monument dont les ruines, qui subsistent encore, ne peuvent donner aucune idée de ce que le monde entier venait y admirer dix siècles avant l'ère chrétienne, quand la main d'un puissant souverain le paraît de toutes les splendeurs.

Un dôme d'or et de marbre, dont la voûte constellée était une image du firmament, surmontait le sanctuaire où se rendaient des oracles.

Aux divers étages de la pyramide étaient placés d'autres sanctuaires consacrés aux principales divinités.

Enfin, au sommet s'élevait l'édifice que les textes épigraphiques appellent le temple des *Assises du monde* ou *bases de la terre*.

L'autel de Mérodach, qui était d'abord en argent, fut refait en or par ordre de Nabuchodonosor. Les charpentes employées dans l'édifice étaient en bois de cyprès apporté du Liban[1].

[1] Les ruines de cet édifice sacré détruit par Xerxès portent le nom de *Babil*, qui n'est autre que celui de Babylone, désignée dans les inscriptions sous le nom de *Babylon, porte de Dieu;* le mot *ilon* signifiait Dieu. Il

Le temple des *Sept lumières de la Terre* offre sous les mêmes rapports des particularités non moins dignes d'être remarquées.

Cet édifice, le même que le fameux temple de Belus ou Bel, décrit par Hérodote, appelé par les Babyloniens *Val-Zida*, s'élevait à Borsippa, ville qui ne fut réunie que plus tard à Babylone.

Il avait donc la plus haute antiquité, et les derniers travaux archéologiques le rattachent à la Tour de Babel, monument authentique, de quelque manière que soit interprété le récit biblique.

Cette tour n'offrait depuis un temps immémorial qu'un monceau de décombres quand Nabuchodonosor entreprit de la restaurer. Une inscription trouvée au milieu des ruines de ce temple dit : « Je n'en ai pas changé l'emplacement; je n'en ai pas altéré les fondations. Dans le mois du salut, ou heureux, j'ai percé par des arcades la brique crue des massifs et la brique cuite des revêtements. J'ai ajusté les rampes circulaires; j'ai inscrit mon nom dans la frise des arcades. J'ai mis la main à reconstruire *Val-Zida* et à en élever le faîte, comme jadis elle dut être; je l'ai refondue et rebâtie, comme elle dut être dans les temps lointains, j'en ai élevé le sommet. »

Hérodote avait parlé en termes simples, mais qui laissent percer l'admiration, de ces tours superposées les unes sur les autres au nombre de huit et qui for-

renfermait à sa base un sanctuaire de Nébo; à mi-hauteur la chambre sépulcrale du dieu Bel-Mérodach; enfin au sommet était un dernier sanctuaire mystique de Mérodach.

maient le plus prodigieux spectacle [1]. « C'est, dit-il, un carré régulier qui a deux stades en tous sens (270 mètres). On voit au milieu une tour massive qui a un stade (135 mètres), tant en longueur qu'en largeur; sur cette tour s'en élève une autre, et sur cette seconde encore une autre, et ainsi de suite, de sorte que l'on en compte jusqu'à huit. »

Les sept étages étaient couronnés par le sanctuaire du dieu. Leurs revêtements en couleur figuraient les sept corps sidéraux.

On peut se faire une idée de la magnificence des ornements intérieurs par le témoignage direct du même Hérodote, et par les descriptions de Diodore, qui en parle d'après Ctésias : « Dans la tour supérieure, écrit-il, est une chapelle, dans cette chapelle, un lit magnifique couvert, près duquel est une table d'or.... Dans ce temple, il y a une autre chapelle en bas où l'on voit une grande statue d'or qui représente Jupiter (Bel-Mérodach) assis. Près de cette statue est encore une table d'or. On voit, dans cette chapelle, un autel d'or, et un autre autel très-grand, sur lequel on immole le bétail. Les Chaldéens brûlent aussi sur ce grand autel, tous les ans, à la fête du dieu, mille talents pesants d'encens. »

Diodore ajoute d'autres particularités sur cette merveille [2]. Il y signale notamment la présence d'images en or de divinités qu'il appelle Jupiter, Junon et Rhéa. Cette dernière, figurée assise sur un char d'or, avait près d'elle deux lions et deux immenses serpents en

[1] Hérod., liv. I, ch. CLXXXI.
[2] Diod., liv. II, ch. IX.

argent. Celle de la divinité qu'il nomme Junon tenait dans la main gauche un sceptre garni de pierreries. Dans le temple l'or est répandu avec la même profusion. Devant ces trois statues est placée une table plaquée, de quarante pieds de long, sur quinze de large et pesant cinq cents talents[1], sur laquelle étaient posées deux urnes du poids de trente talents. Il y avait aussi deux vases à brûler des parfums, dont chacun pesait trois cents talents, et trois cratères d'or, dont l'un consacré à Jupiter-Belus (Bel-Mérodach) pesait douze cents talents babyloniens et les autres chacun six cents.

Mais quel témoignage peut valoir celui de son auteur même, de ce monarque dont on ne peut méconnaître la grandeur et la puissance qui suffisent pour expliquer son fol orgueil?

L'inscription du roi Nabuchodonosor signale expressément ce qu'il a ajouté aux ornements de ces deux grands édifices.

Citons cette étonnante inscription, retrouvée par M. Rawlinson à Birs-Nimroud. Elle donne à ces choses lointaines leur véritable couleur historique et locale, elle éclaire profondément le caractère religieux comme le genre de luxe de ces civilisations perdues : « Nabuchodonosor, roi de Babylone, serviteur de l'Être éternel, témoin de l'immuable affection de Mérodach, le puissant empereur qui exalte Nébo, le sauveur, le sage

[1] Le talent babylonien étant réduit en kilogrammes, cela donne plus de 15 000 kilogr. Selon Hérodote (liv. III, cxxvi), le talent babylonien valait 700 mines euboïques ou attiques. La statue du dieu Bel pesait à elle seule 1000 de ces talents, soit près de 51 000 kilogr.

qui prête son oreille aux injonctions du Dieu suprême, le vicaire de ce Dieu, qui n'abuse pas de son pouvoir, le reconstructeur de la Pyramide et de la Tour, fils aîné de Nabopolassar, roi de Babylone, roi. — Nous disons : Mérodach, le grand seigneur, m'a lui-même engendré; il m'a enjoint de reconstruire ses sanctuaires. Nébo, qui surveille les légions du ciel et de la terre, a chargé ma main du sceptre de la justice. — La Pyramide est le temple du ciel et de la terre, la demeure du maître des dieux, Mérodach; j'ai fait recouvrir en or pur le sanctuaire où repose la souveraineté. — La Tour, la maison éternelle, je l'ai refondée et bâtie; en argent, en or, en autres métaux, en pierre, en briques vernissées, en cyprès et en cèdre, j'en ai achevé la magnificence. — Le premier édifice, qui est le temple des bases de la terre, et auquel se rattache le plus ancien souvenir de Babylone, je l'ai refait et achevé; en briques et en cuivre j'en ai élevé le faîte. — Nous disons pour l'autre, qui est cet édifice-ci : — Le Temple des Sept lumières de la terre, et auquel se rattache le plus ancien souvenir de Borsippa, fut bâti par un roi antique (on compte de là quarante-deux vies humaines), mais il n'en éleva pas le faîte. *Les hommes l'avaient abandonné depuis les jours du déluge, en désordre proférant leurs paroles.* Le tremblement de terre et le tonnerre avaient ébranlé la brique crue, avaient fendu la brique cuite des revêtements. J'ai inscrit la gloire de mon nom dans les frises des arcades. — J'ai mis la main à reconstruire la Tour et à en élever le faîte; comme jadis elle dut être ainsi, je l'ai refondée et rebâtie; comme elle dut être dans

les temps éloignés, ainsi j'en ai élevé le sommet. — Nébo, qui t'engendres toi-même, intelligence suprême, dominateur qui exaltes Mérodach, sois entièrement propice à mes œuvres pour ma gloire. Accorde-moi pour toujours la perpétuité de ma race dans les temps éloignés, la solidité du trône, la victoire de l'épée, la pacification des rebelles, la conquête des pays ennemis. Dans les colonnes de la table éternelle qui fixe les portes du ciel et de la terre, consigne le cours fortuné de mes jours, inscris-y la fécondité. — Imite, ô Mérodach, roi du ciel et de la terre, le père qui t'a engendré, bénis mes œuvres, soutiens ma domination. — Que Nabuchodonosor, le roi qui relève les ruines, demeure devant ta face. »

Achevons de signaler ce qui se rapporte au luxe religieux. C'est encore Nabuchodonosor, ce prince qui partout exprime un singulier mélange de piété pour ses dieux et d'arrogance superbe, c'est lui-même qui nous fait connaître le luxe de *Val-Saggaton, temple qui dresse la tête.* « J'ai entrepris, dit-il, dans Val-Saggaton, la restauration de la chambre de Mérodach ; j'ai donné à sa coupole la forme d'un lys, et je l'ai revêtue d'or ciselé, de sorte qu'elle resplendit comme le jour. A la Haute Colline, où se promenaient les destinées, en dehors de notre ville, se trouvait l'autel des Destins; on l'érigea dans Val-Saggaton pendant les fêtes du commencement de l'année. Cet autel, l'autel de la souveraineté du sublime maître des dieux, Mérodach, avait été fait en argent par un roi ancien ; je l'ai fait revêtir d'or pur d'un poids immense. J'ai employé à la boiserie de la

chambre des oracles les plus grands des arbres que j'ai fait transporter des sommets du Liban. J'ai recouvert d'or pur les poutres énormes de cyprès employées à la boiserie de la chambre des oracles; dans la portion inférieure de la boiserie, j'ai fait des incrustations d'or, d'argent, d'autres métaux. J'ai fait incruster de verres la voûte du sanctuaire mystique de Mérodach, de sorte qu'elle représente le firmament avec ses étoiles. La merveille de Babylone, je l'ai rebâtie et restaurée ; c'est ce temple des bases du ciel et de la terre, dont j'ai élevé le sommet en briques, en le revêtant entièrement d'un chapiteau de cuivre. »

Je ne ferai que nommer d'autres temples indiqués en grand nombre : celui de la Souveraine-Sublime, Bilit-Zarpanit; le temple de la déesse de la cime des montagnes; le temple de celui qui confère le sceptre, Nébo; le temple de la grande lumière, ou dieu Sin; le temple du *juge du monde*, le dieu Samas; celui du *dispensateur des orages*, Bin; celui *des profondeurs* et celui *des hautes montagnes*, en l'honneur de la grande déesse Nana, et, parmi d'autres encore, le *grand temple*, le *temple de la vie*, le *temple de l'âme vivante*, « trois merveilles. » Il y a aussi des inscriptions qui font mention d'autres édifices religieux construits à Sippara, à Larsam, à Our, à Nipour, etc.[1].

Le luxe des idoles n'était pas au-dessous de cette pompe si brillante des édifices sacrés. Les matériaux les plus précieux étaient employés par les artisans de ces

[1] Les fouilles ont permis de retrouver l'emplacement et souvent les débris de nombre de ces temples.

statues. Celle de 60 coudées, que Nabuchodonosor fit ériger dans la plaine de Doura, et toutes les descriptions que nous ont laissées les Livres saints du luxe monstrueux de la grande Babylone, ne permettent aucun doute sur cette singulière magnificence. Isaïe, prophétisant la chute de Babylone, signale avec indignation le grand nombre d'idoles qui peuplaient les temples : « Bel a été rompu, Nébo a été brisé, les idoles des Babyloniens ont été mises sur des bêtes et sur des chevaux; ces dieux, que vous portez dans vos solennités, lassent par leur grand poids les bêtes qui les emportent. »

Ces idoles étaient la représentation en acte de la figure de l'homme dans toutes ses attitudes et sous tous ses aspects. Elles avaient les mêmes membres et les mêmes organes, portaient les mêmes vêtements, étaient couvertes des mêmes armes, ornées des mêmes joyaux, honorées des mêmes attributs.

Rien plus que cette similitude avec l'homme ne devait exciter la colère des prophètes hébreux. On peut en juger par Baruch, rempli d'ailleurs de tant de renseignements sur le luxe des idoles, mêlés à ses virulentes objurgations.... « Vous verrez dans Babylone, dit-il aux Juifs qu'on emmène en esclavage, des dieux d'or et d'argent, de pierre et de bois, que l'on porte sur les épaules, et qui se font craindre par les nations. La langue de ces idoles a été taillée par le sculpteur. Celles mêmes qui sont couvertes d'or et d'argent n'ont qu'une fausse apparence et elles ne peuvent point parler. Comme on fait des ornements à une fille qui aime à se parer, après avoir fait ces idoles, on les pare avec de l'or. Les dieux

de ces idolâtres ont des couronnes d'or sur la tête, mais leurs prêtres en retirent l'or et l'argent et s'en servent eux-mêmes. Ces dieux ne sauraient se défendre ni de la rouille ni des vers.... L'un porte un sceptre comme un homme, comme un gouverneur de province, mais il ne saurait faire mourir qui l'offense. L'autre a une épée et une hache à la main, mais il ne peut s'en servir pendant la guerre ni s'en défendre contre les voleurs.... Ces dieux de bois, de pierre, d'or et d'argent ne se sauveront point des larrons et des voleurs. »

Nabuchodonosor restera l'éternel type du despotisme constructeur. Salomon *dans toute sa gloire* n'imprime pas à ses travaux ce caractère gigantesque ; il n'a pas cet immense orgueil qui éclate en démence chez le monarque babylonien. Le récit de Daniel forme un drame saisissant. Ce qui cause le délire de ce prince absolu, c'est l'éblouissement de son faste. Il veut se faire adorer comme un dieu, et il donne l'exemple lui-même. N'est-il pas merveilleux que ce qui le fait tomber dans cette idolâtrie, ce n'est pas surtout l'orgueil d'avoir vaincu les nations, c'est le témoignage qu'il se rend d'avoir bâti la grande cité du luxe? Il se promène seul dans son palais, et voici tout à coup qu'il s'écrie : « N'est-ce pas là cette grande Babylone, dont j'ai fait le siége de mon royaume et que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire? » Alors, dit Daniel, retentit une voix du ciel : « Voici ce qui vous est annoncé, ô Nabuchodonosor : votre royaume va passer en d'autres mains. On va même vous chasser de la compagnie des hommes; vous habiterez avec les bêtes

de la campagne, et sept années se passeront sur vous jusqu'à ce que vous reconnaissiez que le Très-Haut a un pouvoir absolu sur les royaumes des hommes, et qu'il les donne à qui il lui plaît. » Tel fut, exprimé sous les traits d'une allégorie pleine d'enseignement, le grand châtiment imposé au luxe constructeur dans la personne de ce despote asiatique.

V

LUXE CIVIL ET ARTS DÉCORATIFS.

Le luxe des monuments consacrés à la splendeur monarchique fut à peine moindre que celui des temples consacrés aux divinités nationales.

Ce faste monarchique atteignit son apogée quand la ville elle-même eut acquis toute la magnificence qui en fit véritablement une cité royale, la reine de l'Orient.

Les résultats fournis par la science moderne permettent de se rendre compte du successif développement des grands travaux qui ont transformé et embelli Babylone. On en voit la suite sous Binlikhous III et sous la reine Sammouramit, la Sémiramis historique, l'épouse de Binlikhous, sous Assarahaddon, puis sous Nabopolassar et Nitocris.

Mais Nabuchodonosor joue ici le même rôle prépondérant. Il rebâtit la ville sur un plan à la fois plus vaste et plus magnifique. Il construisit un nouveau palais dans des proportions gigantesques et beaucoup plus somptueux que l'ancien.

Ce sont encore les inscriptions qui nous apprennent ici ce que nous savons, et c'est le même monarque qui s'exprime ainsi au sujet de ce palais dans la grande inscription conservée à Londres : « Nabopolassar, roi de Babylone, mon père, avait commencé à bâtir le palais en briques et avait élevé un autel au milieu. Il avait plongé dans une eau profonde ses fondations.... J'ai assis la substruction par un ouvrage en briques ; j'y ai déposé la pierre de fondation. Je suis arrivé jusqu'au niveau des eaux et j'y ai mis profondément les bases du palais. Je l'ai construit en bitume et en briques.... J'ai employé pour sa charpente de grosses poutres de bois de cèdre avec des armatures en fer ; j'y ai employé des briques vernissées formant des inscriptions et des sujets, et des ouvrages en brique vernissée encadrent aussi les portes. J'y ai amassé *de l'argent, de l'or, des métaux, des pierres précieuses de tout genre et de toute valeur, une collection d'objets de prix, des trésors immenses.* J'y ai établi une vaillante cohorte, la garnison de la royauté. »

Ainsi le faste n'était pas seulement dans les proportions colossales de l'édifice élevé à la gloire de la monarchie absolue des princes babyloniens ; le luxe était dans les détails. Enfin, outre la décoration qui l'ornait, le palais renfermait une collection d'objets précieux et un trésor protégé par une forteresse.

Les arts décoratifs paraissent pourtant à Babylone inférieurs à ce qu'ils avaient été à Ninive. La sculpture laisse fort à désirer, si l'on en juge par le spécimen colossal trouvé dans le palais de Nabuchodonosor. Mais il faut

signaler le grand emploi de peintures sur émail dans la décoration des palais, peintures accompagnées d'inscriptions en caractères cunéiformes.

Sur les peintures de briques émaillées qu'on a retrouvées, les lettres sont en émail blanc sur un fond bleu, et représentent un certain relief. Les personnages et les animaux figurés sur ces émaux étaient modelés de façon à offrir une légère saillie avant qu'on appliquât la couleur. Les briques ainsi modelées et coloriées étaient ensuite présentées à la cuisson.

Au reste ces peintures sur émail n'étaient pas les seules que les Babyloniens fissent entrer dans la décoration de leurs édifices. Quelques passages du XXIIIe chapitre d'Ézéchiel montrent, au milieu de détails de la plus violente crudité, à quel degré étaient parvenus les artistes chaldéens, dans la représentation de la nature : « Ooliba, y lit-on, ayant vu des hommes peints sur la muraille, *des images des Chaldéens tracées avec des couleurs*, — qui avaient leurs baudriers sur les reins, sur la tête des tiares de différentes couleurs, qui paraissaient tous officiers de guerre et avaient l'air des enfants de Babylone et du pays des Chaldéens, où ils ont pris naissance, — Ooliba s'est laissée emporter à la concupiscence de ses yeux ; elle a conçu pour eux une folle passion, et elle leur a envoyé ses ambassadeurs en Chaldée. Et les enfants de Babylone étant venus vers elle, elle a été corrompue par eux, et son âme a été rassasiée d'eux. »

Les résultats des découvertes ne laissent aucun doute sur ce qu'avait à la fois de fastueux et d'éphémère l'art babylonien. S'il est permis d'en tirer une conclusion,

c'est que cette civilisation chaldéenne était arrivée à ce degré de raffinement qui se produit souvent dans les arts par l'exagération des proportions et l'extrême richesse des matières employées : ce qui, loin de créer des œuvres durables, n'est au contraire qu'une cause de prompte et inévitable destruction.

VI

LUXE PRIVÉ BABYLONIEN.

Le luxe privé, les raffinements corrompus d'une civilisation pour ainsi dire superficielle qui laisse subsister au fond la barbarie, ne sont pas demeurés un signe moins caractéristique de la vieille Babylone que le grand luxe public.

On ne doit pas pourtant tout confondre, là non plus, dans une même désignation flétrissante.

Sans doute c'est à tort que certains historiens se hâtent de voir déjà la marque d'un luxe honteux dans la beauté des costumes, dans la perfection des étoffes de lin, de laine, de coton, dans l'art habile des teintureries, dans le riche tissu et dans les vives couleurs des tapis ornés d'animaux fantastiques que la Perse devait emprunter à la Babylonie.

Pourquoi signaler avec ces historiens comme un luxe blâmable ces usages des peuples riches, les objets de parure, les parfums, et cette autre mode spéciale aux Babyloniens, ces bâtons ciselés avec art qu'ils avaient à

la main, et où se trouvaient représentés des animaux et diverses figures.

Chez quelle nation ne retrouve-t-on pas aussi les pierres taillées, qu'on travaillait à Babylone, et dont on faisait des cachets, mais qu'on importait surtout de l'Inde, ce lieu principal d'extraction des onyx, des sardoines, des lapis-lazuli ?

La prodigalité, l'abus de ces richesses, la passion immodérée qu'elles excitent, voilà le luxe que Babylone n'a que trop connu.

Elle s'est enivrée de bien d'autres délices. Les somptueux festins y dégénéraient souvent en ivresse et en luxure. Les voluptueux harems où les femmes se mêlaient aux orgies des hommes furent une école de dépravation.

Tout y tourna en fureur, même le luxe tout aristocratique des chevaux et celui des chiens de chasse.

C'est ainsi qu'un satrape de Babylone, Tritantechmis, avait exclusivement consacré à l'entretien de ses chiens de chasse indiens, et exempté en conséquence de tout autre impôt, quatre villes de son gouvernement[1].

Dans de vastes espaces interdits à la culture pullulaient les lions et les taureaux sauvages qu'on tuait par centaines.

Comment, même en l'absence de bien des particularités relatives aux mœurs, oublier l'unanimité des historiens qui tous dépeignent les Babyloniens comme passionnément amoureux du faste ? Ils les représentent

[1] Hérod., liv. I.

soumis à une multitude de besoins factices qu'ils ne pouvaient satisfaire qu'au moyen de relations avec plusieurs peuples, dont quelques-uns étaient fort éloignés. Ils décrivent leurs dissolutions licencieuses. Quelle population que celle qui avait coutume d'abandonner au moins une fois les femmes aux étrangers dans le temple de Mylitta ! quelle dégradation du sexe féminin attestée par l'usage de mettre publiquement les jeunes filles nubiles à l'enchère !

Non plus que pour Ninive, on n'est embarrassé de trouver les causes qui expliquent particulièrement ces excès d'un luxe abusif et dépravé.

On pourrait pourtant, au premier abord, hésiter à y mettre la religion, si elle consistait seulement dans une métaphysique élevée, objet d'un enseignement réservé à quelques initiés. Celle des Babyloniens offre des dogmes assez nobles pour qu'on soit plutôt tenté d'accuser les mœurs de s'être mises en révolte contre elle. Mais si les prêtres connaissaient, enseignaient à un petit nombre le « Dieu un, » dont le nom figure souvent dans les monuments, ce culte se compliquait d'éléments impurs qui le dénaturaient et qui tendaient à corrompre profondément les mœurs.

Les superstitions astrologiques et le culte tout matériel rendu à une foule de grossières idoles devaient contribuer à plonger les hommes dans une recherche effrénée de jouissances.

La fourberie exploitait ces superstitions, et les prêtres se montraient habiles à en tirer l'aliment de leur propre luxe. Le prophète Baruch les accuse de voler

l'or et l'argent des idoles, de s'en servir pour entretenir des femmes impudiques, de vendre les offrandes, enfin de s'approprier ce qui était réservé aux pauvres.

En même temps que le caractère fataliste et sensuel des croyances religieuses vulgaires, la constitution sociale, d'ailleurs sensiblement différente de celle que nous a présentée l'Assyrie, poussait au même genre d'excès.

La population était composée des races les plus diverses, principe fréquent de corruption et source inévitable d'inégalités extrêmes.

La division en castes livrées à des occupations diverses, les unes exerçant l'oppression et les autres la subissant, se rencontrait là dans toute sa rigueur.

La multitude vivait misérable, et toute une nombreuse classe de pêcheurs, réduite à se nourrir de poissons secs, végétait dans un dénûment presque absolu. La caste sacerdotale, appartenant à la race conquérante des Chaldéens, devait peser d'un poids d'autant plus lourd sur les vaincus. Où la force n'agissait pas, le charlatanisme faisait son œuvre, tirant parti même des horoscopes et de la prédiction des accidents atmosphériques. Ces moyens, qui enrichissaient cette caste, contribuaient aussi à affermir son empire sur des âmes remplies de terreur.

La même fin tragique qu'avait subie Ninive attendait Babylone.

Sa destruction par les Perses est restée dans toutes les mémoires.

Isaïe semble avoir fait passer dans son style le frisson

qui saisit Baltazar [1] à la vue de l'inscription mystérieuse inscrite sur les murs de la salle du festin.

Il s'écrie, à propos de la cité fameuse : « Quiconque sera trouvé dans ses murailles sera tué ; tous ceux qui se présenteront pour la défendre seront passés au fil de l'épée. Cette grande Babylone, cette reine entre les royaumes du monde, qui avait porté dans un si grand éclat l'orgueil des Chaldéens, sera détruite, comme le Seigneur renversa Sodome et Gomorrhe. Elle ne sera plus jamais habitée, et elle ne se rebâtira point dans la suite de tous les siècles; les Arabes n'y dresseront pas même leurs tentes, et les pasteurs n'y viendront point pour s'y reposer. Mais les bêtes sauvages s'y retireront ; ses maisons seront remplies de serpents ; les autruches viendront y habiter, les satyres y feront leurs danses, les hiboux crieront à l'envi dans ses demeures superbes, et les cruelles sirènes habiteront dans ses palais de délices [2]. »

La nuit où, déjouant tant de savants préparatifs faits pour soutenir un long siége, Cyrus détournait l'Euphrate dans le lac de Nitocris, et en rendait le lit guéable, de manière à pouvoir entrer dans la ville surprise, cette nuit-là Babylone se livrait à tous les enivrements d'une fête. On aurait dit qu'elle devait jusqu'à la fin ressembler à ces princes voluptueux qui la gouvernaient. Elle fut frappée au sein de ces délices où elle aimait à vivre imprévoyante.

D'autres Babylones devaient s'élever, tant en Occident

[1] Le Labynit d'Hérodote.
[2] Isaïe, ch. XXIII.

qu'en Orient, imitatrices de son luxe, flétries de son surnom, et non moins oublieuses de la leçon qui frappait plus de cinq cents ans avant Jésus-Christ cette vieille citadelle de l'Orient.

La suite de ces études montrera en quoi purent se ressembler, en quoi différèrent aussi les excès qui devaient précipiter leur perte.

Quant au luxe babylonien, il fut plus qu'un fait isolé : il avait tenu école de corruption, il avait présenté à l'imitation des peuples le plus funeste des modèles. Fameuse dans tout l'Orient, « Babylone était une coupe d'or qui enivrait toute la terre ; toutes les nations avaient bu de son vin, et elles en avaient été agitées » (Jérémie).

Les Livres saints expliquent ces chutes solennelles par un châtiment spécial de Dieu. La seule raison y reconnaît l'inévitable résultat de la violation des lois morales que Dieu lui-même a données au monde.

Le luxe corrompu est le poison des sociétés fondées sur les arrangements factices et éphémères de la force. Les vainqueurs veulent jouir. A peine y sont-ils parvenus que d'autres se jettent sur l'œuvre brillante, mais sans consistance, qu'ils ont réussi à fonder. Amollis par la jouissance, ils n'ont plus qu'à succomber.

Le mal a pu se glisser par d'autres voies dans des sociétés qui ne portaient pas au même degré ce vice originel. Mais telle est la raison la plus générale de ces prodiges de faste et de luxe facticement produits, détruits violemment. Suffira-t-il de dire que l'homme porte un fond de corruption et que partout il s'est corrompu ? On ne peut se contenter en présence de ces phénomènes

aux proportions exceptionnelles, de cette explication uniforme et banale. Même l'inégale valeur des religions ne suffit pas à faire comprendre que le mal soit tantôt plus développé, tantôt moins. Pour ces grandes populations antiques, il faut donc placer au premier rang, parmi les causes qui exagérèrent un luxe dissolvant, l'exploitation violente de la masse par des conquérants devenus maîtres absolus, et la facilité d'abuser des jouissances qui préparent de futures et terribles expiations.

CHAPITRE V

LE LUXE IRANIEN

I

LA PERSE INAUGURE UNE CIVILISATION NOUVELLE. LE LUXE S'Y CONFORME.

Le luxe oriental va nous apparaître sous des traits nouveaux. La Perse, c'est déjà un tout autre monde que l'Assyrie et l'Égypte.

A l'immobilité succède le mouvement. La religion nous expliquera ce grand fait, et le luxe en sera le commentaire.

Ce qu'on peut savoir de l'antique société aryenne, qui occupa d'abord le territoire de l'Iran, a mené les historiens à conclure que c'était une race agricole, douée d'un caractère de moralité active, forte, élevée, qui tranche singulièrement avec les instincts grossiers et l'inertie de tant d'autres races orientales.

Ce caractère, propre d'ailleurs à ce qu'on nomme la race japhétique, devait se transmettre longtemps aux

fortes générations appelées à une existence historique si pleine d'éclat.

Dans cette race aryenne tout respire le travail, le courage, les vertus que l'agriculture, toujours sur la brèche, appelle et engendre, autant que la vie errante du pasteur insouciant semble les exclure.

Pourtant, à défaut de luxueux raffinements, on trouve déjà chez elle, à côté des arts utiles, l'existence d'une sorte de magnificence guerrière.

Après l'usage de la pierre, apparaît, à côté du fer, l'or lui-même.

En vain la réprobation de l'emploi du feu dans une foule de circonstances rendait plusieurs métiers impossibles. Ces interdictions, avec le temps, furent éludées ou méconnues. L'industrie se développa entre les mains de la classe des *dwys* et d'une classe de métis qui se livrèrent à cet ordre de travaux dédaignés par les nobles aryens.

A une époque fort ancienne, dont il n'est pas possible d'assigner la date, on trouve dans l'antique Iran une fabrication qui comprend non-seulement les épées, les lances, les casques, mais les chars, les couronnes, les bracelets. Le luxe se fait sa place peu à peu. C'est le caractère des sociétés primitivement agricoles de ne pas rester stationnaires.

L'agriculture a pour effet de multiplier les hommes, par cela seul qu'elle multiplie les aliments. Des agglomérations se forment : les industries s'établissent ; on file, on tisse les étoffes, on travaille les métaux ; certains raffinements se font jour.

Transformation favorisée dans cette heureuse contrée par les circonstances propices qui mettent dans la main d'une race laborieuse la matière première du luxe. Telle fut la soie, qu'on apprit à filer, à teindre. Telles furent les pierres fines et précieuses, diamants, émeraudes, rubis, turquoises, cornalines, opales.

On recherche aussi le musc, l'ambre, l'encens, l'aloès, les bois de senteur, comme le sandal.

Adressons-nous encore ici à la grande source des civilisations, la religion, envisagée dans ses rapports avec le luxe, particulièrement avec le luxe public qui prend la forme du culte, des temples, des ornements symboliques.

Ceci est une chose éminemment digne de remarque chez les Perses : tant que les anciens dogmes conservèrent leur pureté et leur action, le luxe tint à peine quelque place dans le culte.

Cette circonstance très-exceptionnelle tient au caractère éminemment spiritualiste du dogme.

Ce qu'il y a de moins grossièrement matériel, le feu, la lumière, en est le symbole. La religion que Zarathustra (splendeur d'or), connu sous le nom de Zoroastre, organisa plus encore sans doute qu'il ne l'institua, cette religion que les orientalistes s'accordent à placer à environ un millier d'années avant Moïse, est sans conteste la plus pure, la plus idéale qu'ait connue l'antiquité.

Qu'importent les ténèbres qui environnent Zoroastre lui-même, sa vie, sa mission, ses miracles, son rôle de législateur, qu'on n'aperçoit qu'à travers des légendes contradictoires? l'œuvre du législateur religieux est connue. Le caractère de cette loi religieuse qui, sous le nom de Mazdéisme ou science universelle, révélée par la « Parole excellente, pure et agissante, » fut transmise aux hommes par Zoroastre, avec la « Parole de lumière, » ou Zend-Avesta, paraît incompatible avec ces représentations symboliques qui créent le luxe décoratif, avec les monuments habituellement consacrés au culte.

La création, selon la révélation de Zoroastre, est l'œuvre d'Ahouramazda (Ormuzd), l'esprit sage, le principe du bien, représenté par le soleil, par le feu, qu'on appelle son fils. « J'invoque et je célèbre, dit le *Yaçna* (collection de fragments du Zend-Avesta), le créateur Ahouramazda, lumineux, resplendissant, très-grand et très bon, très-parfait et très-énergique, très-intelligent et très-beau, éminent en pureté, qui possède la bonne science, source de plaisir, lui qui nous a créés, qui nous a formés, qui nous a nourris, lui le plus accompli des êtres intelligents. »

Voilà le pur spiritualisme, qui ne sera dépassé que par la loi mosaïque.

Toute la hiérarchie des bons génies, créés par Ormuzd, et des mauvais esprits, créés par Ahriman, le principe du mal, a aussi ce caractère immatériel qui semble peu se prêter aux représentations plastiques, sans y répugner autant; car on trouve des images consacrées aux ferouërs et aux izeds, tandis qu'elles étaient absolument interdites pour les divinités supérieures.

Cette interdiction, qui tend à supprimer une des parties les plus imposantes du luxe public que nous ayons vues se développer chez d'autres nations orien-

tales, a été marquée dans les termes les plus exprès par Hérodote : « Il n'est, dit-il, point permis chez eux d'élever de temples, d'autels, ni même de simulacres des dieux ; et ils regardent comme atteints de folie ceux qui en érigent. C'est, sans doute, pour empêcher qu'on n'attribue aux dieux une origine et une forme humaine, comme chez les Grecs. Ils ont pour règle de ne sacrifier à Jupiter que sur les sommets les plus élevés des montagnes, et appellent Jupiter le cercle entier des cieux. Ils sacrifient au soleil, à la lune, à la terre, au feu, à l'eau, au vent.... Ils ne font usage ni de libations, ni de flûtes, ni de bandelettes, ni de gâteaux salés. Celui qui veut sacrifier conduit la victime dans un lieu pur, et l'immole en invoquant le dieu, la tête couverte d'une tiare ornée d'une guirlande de myrte. Il ne prie pas exclusivement pour lui en demandant à la divinité les biens qu'il souhaite ; mais il prie pour le bonheur de toute la nation perse et pour le roi, et se regarde comme compris dans ce vœu général. Il partage ensuite en morceaux la victime et en fait cuire les chairs, qu'il place sur un lit d'herbe tendre, le plus souvent de trèfle. Lorsque tout est ainsi préparé, un mage paraît, et chante une théogonie que quelques-uns regardent comme une espèce d'incantation ; il ne leur est pas permis d'offrir un sacrifice sans y appeler des mages. Peu de temps après, celui qui a présenté la victime emporte les viandes, et en fait l'usage qui lui convient[1]. »

[1] Hérod., I, CXXXI et CXXXII. Traduction Miot.

Aucun de ces détails si frappants, qui ne fasse comprendre ce qu'il y avait d'extrêmement simple dans ce culte et dans ses cérémonies. Tant que ce culte se maintint dans son austérité primitive, ce sont les temples mêmes qui sont exclus par cette religion célébrée en pleine lumière et en plein air. L'architecture religieuse fait défaut, comme la peinture et la sculpture dans le culte des dieux. Combien nous voilà loin de l'Égypte !

Si les mœurs se réglaient rigoureusement sur la religion, la vie privée d'une entière austérité aurait connu le luxe à peine : du moins n'en aurait-elle jamais connu les excès. La pureté morale, dans cette religion iranienne, reflète l'idéalité métaphysique du dogme.

La vie a pour règle ce haut idéal : chacun prépare dans son cœur le règne d'Ormuzd. Tout Perse est un soldat du dieu bon ; il faut que sa vie soit immaculée comme la flamme ; son espoir est de devenir lumière ! Bien vivre, qu'est-ce autre chose que se purifier ?

Cette morale a pour principe fondamental l'activité, caractère essentiel du feu générateur.

Elle affirme énergiquement la liberté, la responsabilité humaine.

Elle étend cette responsabilité jusqu'à la vie future par un système de peines et de récompenses.

Elle enseigne la justice, la douceur, le pardon des injures, la pureté de pensée, de parole et d'action, la tempérance enfin et l'énergie courageuse qui résistent à l'amollissement des jouissances, le travail qui semble lui-même n'être que le premier des rites ; la terre elle aussi doit être purifiée, disputée au souffle mortel d'Ah-

riman, consacrée à Ormutz qui la pénètre de sa vivifiante lumière.

Aussi rencontre-t-on, pendant une période qui paraît s'être longtemps prolongée, ces vertus portées à un degré remarquable. Le contact avec l'étranger, le temps qui use les croyances et les mœurs, devaient en amener l'affaiblissement et changer un peuple vigoureusement trempé en une nation célèbre par sa mollesse et par son luxe.

On peut se rendre compte jusqu'à un certain point, à travers bien des obscurités, de cet affaiblissement successif des croyances et des vieilles coutumes. Nous en trouvons la trace dans d'anciens monuments pour plusieurs régions ou villes. On y voit que Merw se rendit fameux par un esprit de controverse, que Niça tomba dans une sorte de scepticisme ; que Hérat, livré à la paresse, fut envahi par la pauvreté ; que Ourva se souilla de différentes manières ; que l'Hyrcanie enfin poussa la débauche jusqu'à des excès contre nature ; que le Seystan s'abandonna aux querelles et aux meurtres ; que Ragha lutta avec Niça pour la témérité de ses doutes.

Cette altération des croyances est un fait que l'on retrouve dans toutes les sociétés, et qui coïncide toujours avec une altération dans les mœurs.

C'est un fait que le luxe privé prit des développements extrêmes en Perse.

Le luxe public ne se déploya guère que dans l'ordre civil.

Là on voit apparaître avec éclat des arts comme l'architecture et la sculpture, qui reçurent, la première surtout,

de remarquables perfectionnements. On peut en juger encore par le palais de Suse, réduit pourtant à des décombres, et surtout par celui de Persépolis, en grande partie debout.

Dans cette merveille que contemplent les étrangers avec une admiration qui ne s'affaiblit ni ne s'épuise, l'abondance et la beauté des marbres, un système aussi original qu'imposant et solide de construction, de beaux bas-reliefs, des ornements et des figures très-bien exécutés, témoignent d'un art fort avancé, où le luxe décoratif tient sa place.

Si la sculpture rappelle de plus près la sculpture assyrienne, les juges les plus compétents l'estiment pourtant supérieure à celle dont elle tire son origine. Elle a plus de mouvement, de liberté, plus d'exactitude dans les proportions. Le luxe décoratif n'est encore ici que l'expression symbolique des idées qui sont l'âme de cette civilisation. C'est dans ces bas-reliefs que se retrouve le tableau des cérémonies religieuses des Perses, celui de leurs institutions civiles et politiques. Tout est en mouvement. Le chariot des migrations se meut sur ses roues. Mages, laboureurs, archers, artisans portent dans leurs mains les marques de leurs conditions. Les animaux emblématiques s'agitent, s'élancent. Les chevaux caparaçonnés frappent du pied. Les taureaux sont chargés de diadèmes. Les léopards ont des faces d'aigle. Les sphinx et d'autres monstres ont le front mitré, et semblent régner sur toute cette nature vivante.

En tout le rôle de la Perse est celui d'un intermédiaire actif entre l'Orient et l'Occident.

Ce rôle, elle le joue aussi dans le luxe privé.

Elle en a transmis les usages, plus peut-être que nulle autre nation, à l'Europe, par ses relations avec la Grèce.

Partout se retrouve ce génie plus expansif, plus mêlé au reste du monde que celui des autres nations orientales. C'est le fait de sa nature propre et des circonstances. La Perse a été la grande route du genre humain. Les Tartares d'un côté, les Arabes de l'autre, tous les peuples de l'Asie ont logé tour à tour dans ce caravansérail. Son génie la pousse à agir au dehors. Elle y tend, même à l'aide de la conquête. Elle soumet toute l'Asie occidentale, la Thrace, la Macédoine, la Syrie, la Phénicie, l'Égypte. On l'a dit avec raison : autant l'extrême Orient semble immobile, autant ces peuples Zends s'agitent dès le berceau. C'est avec eux que le mouvement de l'histoire commence et que l'humanité se jette dans cette inquiétude qui ne finira plus. Un vague instinct les pousse à la conquête de tout ce qui les entoure ; ils ont besoin d'imposer leur foi, leurs symboles, leurs dieux, ils veulent être les apôtres du monde. Descendus des hauteurs de la Bactriane, ces peuples, hardis cavaliers, se précipitent tête baissée contre la race de Sem, Babylone, la Chaldée, l'empire d'Assyrie, qui deviennent bientôt leur proie. Cet empire persan n'a point de repos qu'il n'ait tout subjugué, depuis l'Indus jusqu'à l'Halys. Un peu après, Cambyse y joint l'Égypte ; mais déjà l'Asie est trop étroite pour la mission de ces croyants; l'Orient soumis, il faut s'emparer de l'Europe, non dans une invasion furtive, par une colonie qui va cacher son origine sur quelque rivage désert, mais par une véritable émigration de l'Orient en Occident. Sans doute la Grèce n'attend que l'arrivée du grand roi pour se courber sous ses pas ; les mages l'ont promis. C'est pour la première fois qu'un empire fondé sur la sujétion de plusieurs États séparés par leurs origines, leurs cultes, leurs constitutions, apparaît dans le monde. Par ce contact perpétuel s'opère l'initiation de plusieurs races à des arts et à des industries où figurent les perfectionnements utiles comme les raffinements corrupteurs.

Voyons les formes que prit ce luxe qui devait être si contagieux.

Là aussi nous retrouverons l'influence de l'organisation sociale et de la forme politique.

II

LE LUXE PERSAN, IMAGE DE L'ORGANISATION SOCIALE ET POLITIQUE.

La Perse présente le spectacle d'une vaste féodalité, sur laquelle une royauté de plus en plus puissante finit par établir son empire.

Ce n'est plus ici cette monarchie théocratique, ou cette monarchie administrative formée et représentée par de hauts fonctionnaires, que nous avons signalées chez d'autres nations orientales, avec les conséquences que cette organisation politique pouvait avoir quant au luxe. On est ici en présence d'immenses *satrapies*, deve-

nues comme autant de foyers de luxe et de splendeur.

Les monarques, dont la magnificence éclipse tout, se posent pourtant eux-mêmes parfois en réformateurs des mœurs, de même qu'ils sont en lutte avec l'esprit d'indépendance et de révolte. Mais c'est là un fait secondaire; le luxe est partout, même chez ceux des rois qui le réforment, et chez les satrapes, qui sont eux-mêmes comme des rois.

Le luxe royal a été décrit, avec ses magnificences exceptionnelles, par les historiens.

On en a noté nombre de traits saisissants.

Ce qui tout d'abord y frappe, c'est que peu de monarchies employèrent un personnel plus nombreux.

Une innombrable escorte de cavaliers fait ressembler un simple voyage du roi à une expédition de guerre.

Quinze mille gens de cour vivent aux dépens du trésor royal.

Toute une domesticité de nobles personnages se partage une même fonction, tellement qu'un très-grand nombre d'officiers a pour unique destination de faire chaque jour le lit du monarque.

Dans cette savante hiérarchie de courtisans, les premiers sont honorés du titre de parents du roi et portent un habit de pourpre et une décoration en or; les autres sont revêtus aussi d'insignes plus ou moins magnifiques.

Nulle part, peut-être, un luxe égal de concubines. Elles occupent deux corps de logis, sous la garde d'un peuple d'eunuques. A partir du jour de leur arrivée, elles passent un an dans les parfums, avant d'être admises à l'honneur de la couche royale. Leur nombre est tel que

chacune n'y doit être admise qu'une seule fois, à moins d'y être expressément appelée de nouveau. Tous les peuples de l'Asie deviennent tributaires de ce royal harem. Si abaissées que paraissent les reines au-dessous du souverain, leur luxe réunit toutes les magnificences de la parure.

Quant à l'idole royale, elle se montre peu aux peuples. On ne l'aperçoit parfois qu'à travers un éblouissant cortége. Elle va promenant d'une ville à l'autre ses plaisirs et ses ennuis, et Suse, Babylone, Ecbatane jouissent chacune du privilége de la posséder quelques mois de l'année.

Les repas des rois sont réglés de même sur des lois fixes. Le règlement détermine la provenance de chaque mets. L'eau vient du Choaspes, et, dans les voyages du prince, on la transporte dans des vases d'argent[1] du temple de Jupiter Ammon, situé à l'ouest de l'Afrique; le vin est pris de Chalybon, en Syrie; le froment vient d'Éolie. Le roi, habituellement, dîne seul, comme c'est l'usage encore aujourd'hui. Parfois son épouse, ou bien quelques-uns de ses fils, sont admis à sa table, et alors des jeunes filles du harem sont d'ordinaire appelées à chanter devant lui. Lorsque le roi donne un banquet, il n'admet que douze convives. Les hôtes boivent avec le roi, mais non du même vin. Ils sont assis sur le carreau, tandis que le prince est couché sur un siége à pieds d'or.

Soumis à moins de cérémonial, le luxe raffiné des

[1] Hérod., liv. I.

satrapes se donnait peut-être carrière plus librement pour ces délicatesses de la table, une des recherches les plus appréciées en Perse par toutes les classes riches. Les vins étaient exquis, dégustés dans des coupes précieuses ; la chère, d'une délicatesse infinie. Chaque jour de naissance était célébré par des réjouissances, et d'autres solennités servaient de prétexte au retour de ces repas somptueux.

Tout donne ici l'idée d'un féodalité superbe et fastueuse. C'est le plus magnifique appareil guerrier. Quelle peinture en fait Hérodote! Quel spectacle que celui des nations de l'Asie rangées en armées !

Les chefs des Perses, tenant des arcs et de courts javelots, sont couverts d'ornements d'or, de bracelets, de colliers, d'anneaux et de bagues, de boucles d'oreilles.

Tels sont surtout les *Immortels*. On nomme ainsi cette garde d'élite où tout guerrier qui tombe est immédiatement remplacé. Ces mille guerriers sont suivis de nombreux domestiques, de chameaux, de mulets et d'autres bêtes de charge pour leur bagage, et des chariots somptueux portent leurs femmes avec leurs servantes.

Darius paraît le principal fondateur de ce grand faste monarchique, qui ne contribua pas peu à faire donner au monarque de la Perse, par les Grecs, le titre de *grand roi*.

Chaque peuple a ainsi son Nabuchodonosor, son Sésostris, son Louis XIV.

C'est ce même Darius qui, non content d'embellir Suse, élève Persépolis et la remplit de grands édifices.

Nous avons nommé le palais qui porte encore le nom

de Persépolis. On a souvent décrit, reproduit ses étonnants escaliers de marbre où dix cavaliers pouvaient monter de front, ses longues terrasses et ses bassins, sa forêt de colonnes qui, partout, reproduisent l'image du palmier et du lotus.

A quelles sources s'alimentait ce luxe des princes et des grands? Les brillantes productions de la Perse et des provinces soumises à son empire n'y eussent point suffi. Il y fallut joindre l'emploi de la force et de la spoliation. A ces reines, à ces favorites, à ces riches et puissants seigneurs, le roi donnait assignation sur une province.

Une contrée fertile, assez longue pour qu'il fallût mettre tout un jour à la traverser, fut ainsi destinée uniquement à la ceinture de la reine.

Thémistocle reçut *pour son pain* la ville de Magnesia qui rapportait cinquante talents, Lampsaque, *pour son vin*, et Myonte, *pour les légumes*.

Ces *assignations*, sur lesquelles le roi prélevait sa part, lui revenaient après la mort des titulaires. Quelques-unes pourtant devinrent héréditaires avec les charges de cour.

A ces ressources extraordinaires il s'en joignit d'autres habituelles.

L'impôt donnait régulièrement d'énormes sommes soustraites à l'immense étendue de l'empire, la Perse exceptée. Vingt satrapies, établies par Darius, comprenaient, outre l'empire des Perses en Asie, l'Égypte et la Cyrénaïque, une partie de la Thrace et des îles de la mer Égée. Les impôts en argent, payés par ces divers

gouvernements, s'élevaient à 14 560 talents cuboïques, environ 100 millions de notre monnaie.

Les tributs en nature eurent une plus grande importance encore. Ajoutez-y les droits de pêche et d'irrigation, concédés par le roi à prix d'argent. Outre les charges principales, plusieurs provinces envoyèrent des tributs particuliers, parmi lesquels certains offrent le caractère d'objets ou produits de luxe. Les Ciliciens fournissaient par an trois cent soixante chevaux blancs ; les Éthiopiens, deux boisseaux d'or, deux cents trônes d'ébène, cinq jeunes esclaves et vingt défenses d'éléphants ; les Colchidiens envoyaient tous les cinq ans, cent jeunes garçons et cent jeunes filles ; Babylone donnait cinq cents eunuques ; les Arabes, mille talents d'encens. C'est sans doute pour avoir trafiqué de ces redevances que Darius reçut le surnom peu flatteur de *marchand*.

III

PERSISTANCE DU LUXE IRANIEN. — CE QU'EST AUJOURD'HUI LE LUXE PERSAN.

Ce luxe persan devait traverser les âges.

Je n'ai pas à rappeler l'éclat qu'il eut avec Xerxès et avec cet autre Darius qui, plus tard, fut contraint de laisser ses trésors aux mains d'Alexandre.

Nous le retrouvons avec une splendeur à peine amoindrie sous les Arsacides, qui régnaient du temps d'Auguste. Il est même douteux qu'ils le cèdent en magnificence aux Achéménides, leurs prédécesseurs.

On remarque dans ces siècles plus rapprochés, quant aux formes sous lesquelles le luxe se produit, une variété qui provient du contact de la Perse avec le goût grec, romain, assyrien, indien, barbare.

De là une multiplicité d'œuvres mixtes, produites avec une abondance qui atteste encore bien des ressources.

On s'étonne que ce pays pût encourager et payer tant de travaux divers et coûteux, entretenir et créer des villes opulentes, comme Hécatompylos, devenue une capitale immense, comme Rhagès et Ctésiphon, soutenir la magnificence de rois qui possédaient, ainsi que les anciens monarques, les plus splendides « paradis », élever enfin sur toute la surface du territoire une foule de châteaux, aussi superbement ornés que bien construits, habités par les grands feudataires.

De même cette Perse avilie sous la république et l'empire romain conservera ses brillants costumes, soit dans la guerre, soit dans la paix. Les médailles et intailles permettent de s'en faire l'idée la plus exacte. On remarque dans l'équipement militaire l'armure écailleuse, qui ressemble à la chemise de mailles du moyen âge ou haubert. Ce vêtement tombe, à cette époque, un peu au-dessus du genou, et recouvre des chausses attachées avec des bandelettes, croisées ou laissées larges jusque sur les brodequins. A la ceinture pend le couteau droit, tranchant des deux côtés, appelé aujourd'hui « gama ». Quelquefois la coiffure est un casque rond qui ressemble à l'armet actuel des Circassiens et des Kurdes. Il est aussi sans visière.

« Le plus souvent, dit un récent explorateur des anti-

quités iraniennes[1], le chevalier est coiffé de la cassia macédonienne, inconnue sur les monuments iraniens avant le temps d'Alexandre, et dont l'usage se maintint sans doute comme particulièrement militaire et rappelant les souvenirs les plus flatteurs aux descendants, aux amis, aux compagnons des épigones et des gardes persans du Macédonien. D'ailleurs les Dioscures portaient aussi cette cassia. Elle ne se montre jamais en Asie avant le temps d'Alexandre qui l'avait apportée de sa patrie, et c'est pourquoi les cylindres et les pierres gravées, sur lesquelles on la trouve très-fréquemment en concurrence avec des légendes cunéiformes, ne sauraient appartenir qu'à la période arsacide et non pas, ainsi qu'on l'a prétendu, aux temps babyloniens ou ninivites. C'était un chapeau de feutre à grands bords, à fond bombé, un peu pointu, terminé souvent par un large bouton plat[2]. »

Le luxe, à travers tant de transformations profondes, est resté le caractère de cette vieille terre iranienne, et les formes en ont peu changé.

C'est le même penchant aujourd'hui qu'autrefois pour les pierreries et les diamants.

[1] M. A. de Gobineau : *Histoire des Perses.*

[2] Cette coiffure a subi plus d'une transformation. M. A. de Gobineau fait observer qu'on la voit dans le costume civil sous la forme d'une toque à dessus plat, un peu haute, bordée d'un galon d'or ou d'argent, ou peut-être même d'orfévrerie; sur le devant un médaillon large sert d'agrafe à deux longues plumes flottant en arrière, tout à fait dans le goût du seizième siècle; plusieurs intailles donnent ce modèle. Il semble, ajoute le même auteur, que la toque ait été en étoffe, probablement en soie. Pour les grands rois et même pour les princes, la tiare ronde, divisée en quatre compartiments par deux galons entre-croisés, bordée d'or et semée de pierres précieuses, se trouve sur une quantité de médailles et d'intailles.

Tel personnage riche portera jusqu'à quinze ou seize bagues, cinq ou six au même doigt.

Tel en porte à son cou et sur son sein des paquets, auxquels un cachet et une petite bourse sont liés.

Ils ornent de pierreries leurs poignards et leurs épées. Ils étalent leur baudrier et leurs agrafes d'or émaillé. Ils couvrent de brillants leurs têtes et leurs bonnets. Les harnais, les selles d'or, les broderies de perles parent leurs chevaux.

La riche Persane a gardé son brillant costume. Elle chausse des brodequins superbement brodés. Des rangs de perles bordent le tour de son cou. Les aigrettes de pierreries se dressent sur sa tête. Elle en place parfois même entre les sourcils. Un tour de perles, fixé autour des oreilles, arrive quelquefois aussi sous le menton.

L'homme et la femme ont surtout de somptueux vêtements de rechange : c'est la principale dépense.

En vain l'ameublement est simple. Il offre à l'admiration quelques parties délicatement traitées, des coffrets incrustés et niellés avec un goût exquis. Les reliures, les livres illustrés sont des merveilles. Les armes sont des joyaux. Nul riche ne peut se passer des couvertures de brocart, des longs et splendides tapis, produit de l'art le plus consommé, supériorité industrielle persistante de cette contrée luxueuse et déchue.

On a vu ce dernier luxe s'étaler dans nos grandes expositions. Nulle ville en Orient ne surpasse ou même n'égale Recht pour cette branche si lucrative de son commerce, les tapis en mosaïque ou *guldouzi*, que nos yeux purent admirer. Ces petits morceaux de drap, de couleurs di-

verses, ingénieusement disposés, et dont les coutures sont dissimulées sous les broderies et qui en forment le canevas; cette série de dessins en relief, où le caprice de l'artiste se donne carrière, offrent à l'œil un fouillis étincelant d'arabesques, de fleurs, d'oiseaux, d'animaux fantastiques, et se présentent sous les formes variées de nappes, de portières, de housses pour les chevaux, etc. Quelques-unes de ces mosaïques atteignent une valeur de 1000 francs et plus, prix relativement modique, si on songe à la somme de patience que réclame un pareil travail.

De la Perse nous sont venues ces toiles imprimées de couleurs éclatantes à grands bouquets, à grands ramages, dont on a tant fait usage pour la tenture des boudoirs et des chambres à coucher.

Le caractère éminemment monarchique du luxe persan ne s'est pas perdu plus que le reste. Le moderne héritier des Darius et des Xerxès, si effacé que soit son rôle, reste encore le premier possesseur de diamants du monde entier.

Sa personne en est couverte : son palais en est rempli.

Ce palais n'est pas pour l'ameublement extrêmement différent peut-être de celui des Arsacides.

Devant le palais du *shah* actuel les anciens monarques persans n'auraient pas à rougir, et rien ne les avertirait au premier abord de l'incommensurable décadence de leur glorieuse patrie.

Est-elle indigne des magnificences d'autrefois cette première salle dite du Couronnement, avec ses quatre colonnes massives, dorées, que deux hommes pourraient

à peine embrasser, avec son fameux trône dit trône des Paons, chef-d'œuvre persan du siècle dernier, qui ressemble à un grand lit de parade entouré d'un appui d'un pied de haut, où brille un soleil en diamants, trône revêtu d'or sur toute sa surface, supporté par des lions?

Les émaux qui l'ornent, et où sont reproduits des versets du Coran, ne sont pas moins dignes d'admiration. Ces diamants, ces rubis, ces turquoises, ces émeraudes et ces saphirs dont l'extérieur du meuble est garni, on les compte par centaines. Le siége est orné d'une couverture de cachemire frangée de perles sur une hauteur de deux doigts; l'étoffe a disparu complétement sous cette masse brillante. Il y a seulement là, assure-t-on, pour plus d'un million de bijoux.

Le devant de la salle est orné d'un objet unique en son genre. C'est une sphère en or, garantie par une cloche de verre, et qui repose sur un piédestal très-élégant, dont les pieds en or pur sont incrustés de perles et de diamants. On ne finirait pas d'énumérer tous les autres objets d'or, mêlés de pierres précieuses, qu'on rencontre dans cette merveilleuse demeure.

Pourquoi n'est-ce là que la devanture qui cache une misère trop réelle? Et combien le luxe même n'a-t-il pas souffert dans les grandes villes!

Toutefois, Ispahan, au milieu de ruines sans nombre, présente encore les traces d'une véritable grandeur.

Les palais du Tchéhar-Bâgh et surtout le Collége de la Mère du Roi témoignent d'une magnificence que nos plus belles capitales d'Europe n'ont pas dépassée.

Pourquoi l'incurie des gouvernants laisse-t-elle périr peu à peu ces merveilles qui rappellent un autre âge?

Un régime administratif plein de corruption, de désordre et de vices de toute nature, pèse sur ces contrées naturellement si fertiles, les frappe d'une stérilité désastreuse.

Une race intelligente s'engourdit dans la paresse ou succombe sous des efforts sans résultat.

Point de routes, et, pour le voyageur, de misérables caravansérails. Des villages mal bâtis, sales, malsains, des maisons cimentées avec la boue; de grandes villes mal construites, peu protégées contre le froid qui sévit dans le nord, à peine solides.

A Téhéran seulement, pendant l'hiver de 1874, le nombre des victimes écrasées par la chute des maisons s'est élevé à près de 150. On s'en remet à la fatalité. Les tremblements de terre, la famine, la peste achèvent l'œuvre de l'imprévoyance. Des quartiers entiers s'effondrent, des populations disparaissent.

Autrefois le luxe, bien qu'accompagné de beaucoup de misères et d'oppression, faisait vivre une partie de la population laborieuse. Des industries utiles, un mouvement commercial animé, répandaient le bien-être au moins dans certaines classes du peuple des villes et des campagnes. Aujourd'hui la misère occupe presque toute la scène. On parle de faire renaître à la civilisation ces contrées de l'Orient. Nous interrogeons tous les points de l'horizon, et nous cherchons en vain d'où viendra ce souffle réparateur.

IV

LUXE DES MÈDES ET DES LYDIENS.

Le passé nous rappelle. Nous ne pouvons quitter la Perse sans dire du moins un mot du luxe de deux peuples en perpétuelle relation avec les Perses et qui même y furent mêlés pendant un temps, les Mèdes et les Lydiens.

Où peut-on voir mieux que chez les Mèdes s'accomplir le rapide passage des mœurs rudes et guerrières aux habitudes de raffinement?

L'Assyrie livre le secret de son luxe au peuple victorieux et lui abandonne ses trésors.

Une royauté pleine de pompe, en s'établissant avec Déjocès, contribue de son côté à donner à la vie plus d'éclat et de délicatesse.

Les historiens ont décrit ces longues robes traînantes qui avaient de grandes manches pendantes, ce vêtement ample et flottant, d'une élégance noble, dont le tissu était teint de couleurs brillantes et richement bordé d'argent et d'or. Xénophon parle de leur coiffure, et il est facile de reconstruire, en s'aidant de l'auteur de la *Cyropédie* et des descriptions précises et détaillées d'Hérodote, l'ensemble de ce luxe, où l'on surprend des traces subsistantes d'une rude barbarie. Dans ces sculptures dont nous parlions revit l'empire des Mèdes et des Perses, accouplement de deux sociétés, constitution raffinée et barbare, que figure bien la tête d'un Mage sur le corps d'un taureau.

Ornés d'une riche tiare qui couvrait leurs longs cheveux, chargés de bracelets, de chaînes d'or et de colliers parsemés de pierres précieuses, les yeux et les sourcils peints, le visage fardé, mêlant à leurs cheveux des chevelures artificielles, les Mèdes joignirent à ce luxe de parure des raffinements et des profusions de table extraordinaires. On vit se mêler à des recherches d'une délicatesse efféminée, à la musique et aux danses qui accompagnaient les repas, l'usage fréquent des libations copieuses, une ivresse pleine d'emportement.

Les corruptions du luxe lydien devaient dépasser de bien loin encore celles du luxe des Mèdes.

Et pourtant, avouons-le, combien d'arts ingénieux où se rencontre la marque d'une race élégante et fière!

Cette race, elle aussi, avait été héroïque. On avait vu naguère ces Lydiens, énervés maintenant, combattre à cheval intrépidement, armés de lances d'une longueur démesurée. Ces habitudes s'allanguirent peu à peu sous l'influence de raffinements amollissants, de dégradations tout à fait honteuses.

La Lydie dut céder devant l'ascendant militaire de la Perse, qui gardait encore sa vigueur. Peuple justement puni de n'avoir su faire servir qu'à la jouissance tant de ressources heureuses, l'extraordinaire fertilité de son sol, son grand commerce, sa montagne aurifère, le Tmolus, et son fameux Pactole qui entraînait l'or dans son cours! Au luxe aussi fut employée cette monnaie, dont l'usage remontait chez eux à une époque si ancienne, et dont certaines traditions leur attribuent la découverte. A l'aide de leurs lingots, les Lydiens achetèrent d'autres produits à ces Grecs qui les leur livraient en échange du précieux métal, converti par ceux-ci en statues des dieux.

Une telle contrée semblait prédestinée au luxe et aux plaisirs. Sardes, rebâtie somptueusement sous la domination persique, devint le rendez-vous des délices de l'Asie, la résidence favorite des rois de Perse, lorsqu'ils venaient en Asie Mineure. Les étrangers y affluèrent. Les hôtels affectés à leur usage furent eux-mêmes de magnifiques édifices publics. Cette ville leur offrait les fabrications élégantes, telles que les jouets d'enfants travaillés avec beaucoup d'art, les danses et les amusements d'une cité pleine de mouvement et de gaieté; elle présentait surtout les grossiers appâts d'une luxure rarement égalée, même en Orient. La débauche était dans toutes les classes favorisée par les ressources infinies que présentait au vice le grand marché d'esclaves, où venaient se recruter les harems de plusieurs grands peuples de l'Asie.

Cette Lydie corrompue eut pourtant son luxe religieux, soit que là aussi il y eût des âmes moins dégradées par les jouissances, soit que les mêmes hommes alliassent aux vices la superstition.

Les offrandes aux dieux furent souvent splendides. Les rois se plurent à leur rendre plus d'une fois hommage sous les formes les plus somptueuses. Alyarte, guéri d'une maladie, consacre à Delphes un cratère d'une très-grande dimension, monté sur un support de fer soudé, qui offrait aux yeux une des plus belles choses qu'on pût voir parmi les monuments de Delphes : c'était l'ou-

vrage de Glaucus de Chio, qui, dit-on, le premier trouva l'art de souder le fer. Les dons offerts aux dieux par Crésus dépassent toute idée. Pour se rendre le dieu de Delphes favorable, il lui immole trois mille animaux de tout genre! Il fait construire un vaste bûcher, sur lequel il amoncelle des lits couverts de lames d'or et d'argent, un grand nombre de vases d'or, des robes et des tuniques de pourpre, et il y fait mettre le feu. Avec l'immense quantité d'or qu'il recueillit des cendres du bûcher, on fondit des demi-briques d'or au nombre de cent dix-sept, une figure de lion, du poids de dix talents, présents envoyés au temple de Delphes. Crésus y ajoutait deux cratères très-grands, l'un en or, l'autre en argent, des burettes d'argent de forme ronde, une statue de femme en or, haute de trois coudées, image, disaient les gens de Delphes, de la femme qui faisait le pain de Crésus. Les ornements de cou et les ceintures de la reine son épouse furent également consacrés par ce prince.

Hommage intéressé! L'opulent monarque, qui mesurait ses sacrifices à ses espérances, comptait bien en échange obtenir des dieux la victoire dans cette guerre avec les Perses, qu'un oracle malencontreux lui avait ordonné d'entreprendre. Vaincu, on le vit avec une colère d'enfant vouloir reprendre ces offrandes au dieu ingrat. Le dieu les garda pourtant, et fit dire au roi par son oracle de piquantes paroles. On lui prouvait qu'il manquait de pénétration en interprétant mal un oracle qui pouvait tout juste signifier le contraire de ce qu'il lui avait plu d'y comprendre.

Un homme qui ne rendait d'autres oracles que ceux

de la sagesse, Solon, devait lui parler plus clairement.

O la belle et courageuse opposition faite au luxe du ton le plus tranquille! L'Athénien signifia au roi qui lui montrait ses richesses, qu'il ne le mettait ni au premier, ni au second, ni au troisième rang des hommes heureux. Combien de choses supérieures à ces éblouissants trésors, une vie heureuse et simple dans une honnête famille, un héroïque dévouement filial, une mort glorieuse au service de la patrie!

Le roi dut écouter avec déplaisir ces avis d'une indiscrète sagesse. Il s'en souvint sur le champ de bataille, où il perdait sa puissance et ses trésors.

La Lydie eut ses rivales pourtant dans d'autres cités opulentes. Telles furent Milet, la capitale de la Corée, qui connut d'autres supériorités que la finesse de ses laines; Celænœ, la ville phrygienne, avec ses élégants tissus de poils de brebis, de chèvres, de lapins assez semblables à ceux d'Angora, avec son royal palais, ses magnifiques établissements de tout genre, ses jardins de plaisance et ses *paradis*, parcs aussi superbes que spacieux, où se faisait la grande chasse, et où campaient quelquefois des armées de douze mille hommes.

CHAPITRE VI

LE LUXE DANS L'INDE

I

ANTIQUITÉ DU LUXE INDIEN. — LE LUXE DANS LE RAMAYANA ET LE MAHABBARATA.

Les plus anciens monuments littéraires de l'Inde attestent l'antiquité du luxe sur cette terre. Plus que toute autre contrée orientale, elle en appelait le développement par son climat, la splendeur de ses productions, la beauté de ses mines de diamant, et toute l'organisation sociale qui consacrait par le régime des castes, poussé à ses dernières limites, ces inégalités si propres à créer en haut un développement de faste prodigieux. Le grand poëme indien, le Ramayana, qui date de treize cents ans avant notre ère, renferme sur le luxe les détails les plus abondants et les plus précis.

Voyez, par exemple, cette délicieuse peinture de la métropole des habitants Troglodytes du Deccan, auxquels le poëte, dans son orgueil sacerdotal, affecte de donner le nom de *Singes*. On a pu voir dans cette description

d'une cité fictive une description, par voie d'allusion, de la ville d'Ellora. « Le pieux Lakchmana, étant entré sur l'ordre du Rama dans la redoutable Kiskindhya, contempla les merveilles de cette vaste cité des Troglodytes, ornée d'objets variés, de plantations et de jardins, resplendissante de l'éclat des pierreries et des fleurs bocagères, remplie d'habitations et de palais s'élevant dans leur splendeur sauvage sous de joyeux ombrages, et animée par la présence de nobles *Singes*, fils des Dévas et des Gandharvas, drapés de riches vêtements et de guirlandes sacrées.

« Le long de la rue principale toute parfumée de sandal et d'essences de fleurs variées, Lakchmana vit s'ouvrir d'autres voies bordées d'édifices de formes diverses et pareils à la cime du mont Kaïlaça. Devant lui, dans la rue royale, s'élevaient les temples des dieux, et tout autour de leurs blanches murailles, revêtues d'un ciment éclatant, des chars étaient préparés, de clairs bassins se couvraient de nymphéas azurés, des bosquets étalaient leurs ombrages fleuris, et un cours d'eau des montagnes son cristal murmurant et limpide.

« Non loin de là s'élevaient les nobles et les vastes demeures des magnifiques chefs des Vanaras, demeures semblables à de blancs nuages, ornées de splendides guirlandes, pleines de pierreries et de richesses, et renfermant des trésors plus doux encore, de belles femmes.

« Enfin Lakchmana aperçut le somptueux palais du roi des *Singes*, au difficile accès, environné d'un rempart comme d'une blanche chaîne de montagnes, et semblable à la cour d'*Indra* par ses brillantes coupoles. Des plantes

riches en fruits de toutes saisons l'entouraient ; tous ses abords étaient ombragés d'arbres superbes et divins, nés dans les jardins célestes, et don du *Grand Indra;* des *Singes* fiers et terribles gardaient, toujours armés, ses portes d'or bruni ; diapré de fleurs, émaillé de pierres fines, il reflétait sur ses vastes parois, luisantes et polies, des flots d'éclatante lumière [1]. »

Voilà une éclatante description, très-poétique, et qu'on sent pourtant exacte, du luxe public, dans le Ramayana. Nous y rencontrons des particularités non moins curieuses sur le luxe privé, que nous compléterons par des emprunts à un autre grand poëme ultérieur, le Mahabbarata.

On peut voir dans ces vastes compositions l'état d'une foule d'industries et de produits qui ont pour objet l'ornementation et la parure. L'usage et le travail artificiel de l'ivoire y sont attestés par de nombreux exemples. Les pendants d'oreilles par exemple et les colliers qui parent les idoles à Éléphanta sont en ivoire travaillé avec art. La soie est indiquée, comme le coton, qu'on trouve d'ailleurs désigné aussi dans les histoires d'Arrien et d'Hérodote. Dans l'Inde, ce ne fut pas seulement un tissu commun qui frappa par sa blancheur les Macédoniens et les Grecs ; l'apprêt et la teinture en faisaient une étoffe de luxe. Le Ramayana fait mention de la mousseline du Bengale et de ses beaux cachemires moelleux, aux dessins variés, où la solidité lutte avec l'agrément des couleurs, et qui semblent n'avoir point changé depuis la conquête d'Alexandre, sinon depuis une époque bien antérieure.

[1] *Ramayana*, liv. I. Voy. aussi le livre III pour d'autres détails.

La parure des femmes d'un haut rang présentait la plus exquise élégance jointe à une éblouissante magnificence, qui semble encore se refléter dans un de ces passages empreints de tant de grâce où il est question de la toilette : « Kousaya, Sumitra, la belle Keikeyi et les autres femmes du roi, prêtes à embrasser leurs belles-filles, reçurent la fortunée Sita, la glorieuse Urmila et les deux filles de Kuscha-Dwaja. Toutes ces femmes revêtues d'une soie brillante se rendirent, en s'entretenant d'une manière agréable, dans les temples des dieux pour y sacrifier de l'encens [1]. »

Que d'autres détails expressifs sur les mets et les boissons ! Chez ce peuple si sobre, quelques raffinements pour flatter le goût n'ont rien qui atteigne au grand luxe de table des nations occidentales. Le rajah Vasièhtra offre un régal à l'armée de Wiswha-Mitra : « On donne à chacun tout ce qu'il demande, de la canne à sucre, du miel, du madja (mets fait de riz), du miredja (boisson fermentée de mélasse et d'eau), du vin et d'excellentes liqueurs, et d'autres mets et fruits succulents. » Plusieurs de ces aliments sont offerts dans des vases remplis du suc confit de la canne à sucre.

L'Inde ancienne connut plus d'une espèce de liqueurs fortes et enivrantes ; le plus ordinairement ce sont des liqueurs brûlées faites avec le marc de sucre et du riz broyé, ou celui de la fleur madhuca [2]. Le Ramayana distingue les Suras qui usaient de ces boissons, des Asuras qui se les refusaient. Le vin du pays semble

[1] *Ibid.*
[2] *Manou*, XI.

avoir été le vin de palme; celui qui vient de la vigne, vin de luxe, était emprunté à l'étranger. La plupart des épices étaient produites par l'Inde, qui en faisait un commerce étendu avec les autres pays.

C'est aussi dans cet immense et curieux poëme que l'on peut voir à quel point l'Inde aimait la douce ivresse des odeurs qu'elle mêlait aux solennités religieuses comme aux fêtes profanes. Nulle maison riche qui ne fût remplie de ces pénétrantes essences. Quelle prodigalité d'encens et de fleurs aussi, par exemple, à l'occasion de l'entrée de Barata dans la ville de son grand-père! « Les habitants, après avoir arrosé les rues, les avaient sablées et garnies d'arbustes en fleur rangés avec symétrie. La ville était ornée de guirlandes et de toutes parts s'exhalait l'odeur de l'encens et des parfums les plus précieux [1]. »

La magnificence des demeures n'était pas inférieure à ce luxe de parure.

On rencontre, dans les plus anciens monuments littéraires, de splendides descriptions de palais revêtus de stuc, de maisons de cristal, à Dwarka, et dans d'autres villes antiques.

Un tel luxe est bien antérieur à ces descriptions souvent citées où Quinte-Curce nous montre les colonnes dorées du palais des rois, où rampe une vigne d'or avec des figures d'oiseaux faites d'argent, et le roi lui-même, couché dans une litière d'or garnie de perles qui pendent de tous côtés, et vêtu d'une robe de lin brochée d'or et teinte de pourpre. Aussi haut que l'histoire et

[1] *Ramayana*, liv. III.

la légende permettent de remonter, le luxe se rencontre comme un des côtés les plus saillants de cette civilisation, si imparfaite à considérer l'état des masses, mais si pleine d'éclat extérieur.

II

FORMES ET SOURCES DU LUXE PUBLIC ET PRIVÉ DANS L'INDE.

Le luxe public prit, on vient de le voir, la forme de luxe civil dans l'Inde antique, témoin ses palais et ses monuments de tout genre.

Il prit aussi la forme de luxe public religieux, sous les aspects les plus imposants et les plus variés.

La colossale étendue des temples et la religieuse terreur qui y règne, sont ce qui frappe d'abord l'esprit d'une sorte de stupeur. Mais une ornementation riche et souvent gracieuse y trouve sa place. Les parois y sont fréquemment chargées de couleurs. Les entrées des sanctuaires sont parées de pavillons dans les occasions solennelles. Malgré l'ensemble écrasant, malgré le génie bizarrement grandiose qui semble, par un effort désespéré, avoir voulu enfermer l'immensité panthéistique dans un édifice, un charme exquis se répand sur une foule de détails, et la pierre revêt, au gré d'une imagination rêveuse, les formes les plus fantastiques.

On rencontre, dans des pagodes de la plus haute antiquité, construites quand le brahmanisme était dans toute sa vigueur, des idoles magnifiquement ornées, une profusion de sculptures d'une rare élégance dans les

pyramides placées à l'entrée, et une grande richesse de pilastres. Le porphyre y est pour ainsi dire prodigué.

Tout commentaire pâlit au surplus devant les magnifiques ruines des temples d'Ellora, qui confondent plus que nulle autre ruine, l'imagination humaine. A la vue de ces étonnants édifices, qui paraissent dater d'une époque antérieure à la civilisation brahmanique, le développement des arts plastiques et du luxe public religieux chez les Hindous reçoit la plus éclatante attestation dans la magnificence de ces temples, dans la diversité infinie de leurs détails et la variété minutieuse des découpures.

Le travail des corniches, la richesse des bas-reliefs mythologiques, les statues colossales, les frises chargées d'hommes et d'animaux ; les colonnes lisses ou cannelées, témoignent d'un art décoratif avancé. Un de ces temples, taillé dans le roc vif, au sein de la montagne, temple colossal et d'une seule pièce, offre des soubassements formés d'éléphants qui se montrent de face, serrés les uns contre les autres, fléchissant la tête comme s'ils portaient le poids de tout l'édifice. Rien de plus étrange et de plus beau.

Ajoutez cette suite de bas-reliefs qui représentent des scènes orgiaques se rapportant aux légendes de Çiva, des épisodes guerriers tirés de l'histoire des avatars de Viçnou et de la grande lutte de Rama contre les géants de Ceylan : combats où figurent Hanoumat et ses *singes*, et où les champions sont armés d'arcs et de sabres droits, comme ceux dont on se sert dans cette partie de l'Inde et dans le Goudjerat. Il y a des guerriers portés sur des éléphants, d'autres sur des chars. Débris qui attestent, comme pour l'Égypte, qu'une belle période d'art a précédé ces temps que l'on considérait comme primitifs, et dont l'antiquité se rapproche au contraire de nous pour faire place à une antiquité antérieure, plus avancée et plus parfaite.

Le commerce était une des sources habituelles de ce luxe privé, dont on a indiqué plus haut les principales formes. Sans doute l'Inde exportait un certain nombre de produits de luxe, parmi lesquels, peut-être, il faut placer d'abord la femme, la belle esclave indienne, la marchandise précieuse entre toutes. L'Inde l'exportait avec de riches bénéfices, quand il ne la gardait pas pour ses rajahs, qui la payaient au poids de l'or. Le roi Djanaka adresse à un prince voisin, parmi d'autres présents, mille femmes esclaves avec de riches colliers. L'Inde exportait aussi son ivoire, ses parfums, ses épices.

Mais l'importation alimentait en grande partie son propre luxe. Le négoce était fort considéré. « Tous les hommes de condition, dit le Ramayana, parmi lesquels se rangent les commerçants, vinrent au-devant du roi avec les chefs du peuple. » La vente n'était guère, au reste, soumise à des règlements moins sévères que l'industrie. Le roi pouvait non-seulement interdire l'exportation et l'importation de tel objet, mais encore s'attribuer le monopole de la vente. C'est du dehors que l'Inde recevait la plus grande quantité des métaux précieux qui figurent si souvent comme présents de noces, et comme ornements des chars, des harnais, pour les éléphants et les chevaux.

La législation de Manou, outre des preuves directes de ce commerce étendu, en fournit d'autres, telles que la permission de prêter l'argent à intérêt et la fixation exacte du taux. Les changeurs étaient connus des Indiens. L'achat des objets de luxe donne lieu enfin à des prescriptions particulières dans le code sacré. Manou recommande aux Veysias de s'informer du prix des pierres précieuses et des perles, des coraux et des tissus.

Et comment le commerce, honoré, ai-je dit, mais tenu à un rang subalterne, comment le commerce de luxe surtout n'aurait-il pas été jusqu'à un certain point la conséquence d'une législation qui décourageait la fabrication au nom de l'esprit religieux dont elle est animée? L'industrie n'est-elle pas impie dans une société qui repose sur l'adoration des forces de l'univers vivant? Asservir la nature n'est-ce pas faire acte de révolte? Ces idées servent de fondement à la condamnation qui exclut les artisans et les laboureurs de la loi religieuse et civile. Écoutons encore le législateur indien : « Quelques personnes approuvent l'agriculture ; mais ce genre de vie est blâmé par les sages, *puisque* le bois armé d'un fer tranchant *déchire la terre* et les animaux qu'elle renferme[1]. » L'idée d'attentat, d'expiation nécessaire, est sensible dans ce passage : « Pour avoir coupé des arbres portant fruits, des cépées, des lianes, des plantes grimpantes ou des plantes rampantes en fleurs, on doit répéter cent prières du Rig-Veda[2]. » Le commerce, plus apprécié, et devenu une ressource d'autant plus nécessaire que les autres professions laborieuses étaient rendues plus stériles, dut se jeter particulièrement sur ces matières inanimées et précieuses qu'on peut extraire, transporter, sans blesser la nature sensible.

[1] Lois de Manou, x.
[2] Lois de Manou, ii.

L'influence de la femme dut se faire sentir sur ce luxe plein de richesse et de goût. On a vu, par le Ramayana, l'espèce d'importance dont elle jouissait. Pourtant elle ne passa point dans l'Inde par ces périodes d'émancipation qui eurent une action si considérable sur le développement du luxe en Grèce et à Rome.

Le code de Manou, qui date du septième siècle avant Jésus-Christ, est ordinairement pour la femme dur, humiliant. Le législateur va jusqu'à l'injure. « Les femmes ont en partage, dit-il, l'amour de leurs lits, de leurs siéges et de la parure, la concupiscence, la colère, les mauvais penchants, le désir de faire du mal et la perversité. »

Il recommande qu'elles soient tenues dans une perpétuelle dépendance de père, de mari, même de fils.

Du moins, la famille existe. L'Indien pourra posséder plusieurs concubines, il n'a qu'une seule femme légitime qui gouverne l'intérieur de la maison. L'influence qu'elle sut prendre et les égards accordés à sa faiblesse résultent de plusieurs passages caractéristiques. C'est le sévère Manou lui-même qui écrit ces lignes : « Ne frappez pas la femme même avec une fleur, eût-elle fait cent fautes. » Bien des maximes dans les Védas révèlent le sentiment de la valeur morale attribuée à la femme.

La doctrine bouddhiste répandit plus de douceur dans

les croyances et dans les mœurs. La femme indienne ne fut pas seulement l'esclave d'un maître ou l'ornement d'un harem : elle eut sa place comme mère, comme épouse, et la poésie lui prêta en outre des traits d'une délicatesse éthérée, d'une rêverie pleine de grâce mystérieuse, souvent aussi d'une pureté morale touchante. — « A ton aspect, s'écrie le vieux Valmiki, on rêve de pudeur, de splendeur, de félicité et de gloire ; on pense à Lakchmi, l'épouse de Vichnou, ou à Rati, la riante compagne de l'amour. De ces divinités, laquelle es-tu, ô femme à la séduisante ceinture[1] ? » Le goût dans les choses du luxe et de l'art dut être un des dons de ces organisations si raffinées, et elles portèrent jusqu'à la passion la recherche de la parure. Rien de plus noble et de plus gracieux que les draperies du vêtement antique des Hindoues. Ainsi la femme honnête et respectée, mais belle, séduisante, douée de ce charme fascinateur, proverbial encore aujourd'hui, exerça une réelle influence sur le luxe élégant.

Qui pourra dire quelle part prit, d'un autre côté, sur le développement du luxe de la parure, tout ce monde de bayadères, follement éprises de tout ce qui séduit, flatte, enivre les sens?

Le luxe qui fut, dans la pratique, porté aux derniers excès dans la caste privilégiée, comme chez toutes les nations de l'Orient, ne rencontrait pas moins de sévères barrières dans la loi bouddhiste. La morale religieuse était pure, austère, volontiers ascétique et monacale. Le

[1] *Ramayana*, Aranyada, ch. LV.

Bouddha, dans sa révélation à tant d'égards sublime, proclame la douleur comme la loi de l'humanité. Il l'attribue à nos passions et à nos fautes, il lui assigne comme terme l'anéantissement, en Dieu peut-être (nirvâna), et trace la voie du salut. Il proscrit l'homicide, l'adultère, le mensonge, l'ivresse. Il a en outre des prescriptions spéciales contre les délicatesses sensuelles et les recherches luxueuses. Ainsi, il faut s'abstenir de repas pris hors des heures, s'abstenir de la vue des danses et des représentations théâtrales ; s'abstenir de porter aucune parure et de se parfumer, d'avoir un grand lit, de recevoir de l'or et de l'argent. Sans doute ces prescriptions n'ont pas le caractère obligatoire qui s'attache aux premières ; mais elles sont fortement recommandées et achèvent la perfection de la vie religieuse[1].

III

LE LUXE INDIEN AUX EXPOSITIONS DE L'INDUSTRIE.

Dans ces contrées vouées au culte de l'être, de l'éternel et de l'infini, le temps semble compter pour rien.

Malgré bien des révolutions, le théâtre et l'acteur ont peu changé.

C'est le même luxe comme c'est la même nature. Les mêmes oiseaux, étincelants de mille feux, étalent leurs couleurs aussi brillantes que nuancées. Le pelage des bêtes fauves, égal aux plus superbes tissus, présente au

[1] Voy. Barthélemy Saint-Hilaire : *le Bouddha et le Bouddhisme.*

travail humain la même matière ou le même modèle. Les mêmes forêts gigantesques exhalent ces pénétrants parfums, dont le luxe recueille la quintessence.

Les dons de la race sont les mêmes aussi. C'est toujours la même finesse délicate, souple, d'une infinie dextérité dans l'exécution de vrais chefs-d'œuvre de patience et de goût.

Qui pourrait dire à quelle heure naquit cet art merveilleux de fondre sur un tissu éclatant et nuancé les tons doux et les tons violents dans une ineffable harmonie?

Ainsi les siècles ont succédé aux siècles, des générations de conquérants en ont remplacé d'autres, et l'Inde n'a point changé. Les rajahs de notre temps rappellent les récits que font les historiens sur le faste de Porus et de Taxile. Comme ces rois contemporains d'Alexandre, ils mettent leur luxe dans les armes, les harnais, les ornements d'or ou d'ivoire, le grand nombre des éléphants.

Dans nos expositions de l'industrie, le luxe des rajahs de l'Inde moderne est représenté par ces coupes, ces coffrets, ces armes, ces ustensiles en jade, en améthyste, en cristal de roche, incrustés d'arabesques d'or, de rubis et d'émeraudes, d'une si grande perfection.

C'est le luxe même, à quelques détails près, de ces rajahs d'autrefois, dont les palais, les jardins, les terrasses pouvaient se voir aussi, il y a quelques milliers d'années, peu différents de ceux que la photographie anglaise a placés sous nos yeux.

L'art indien, mis au service d'un luxe de choix, continue à être un art à part par cette admirable fidélité à lui-même et à ses lois primitives. Il n'a point la bizarrerie du goût chinois, ni la régularité grecque et romaine, ni la vulgarité moderne. Plein de grâce et de simplicité dans la céramique, il y déploie des courbes ondulées, souples, flexibles comme les allures d'un serpent : et que n'aurait-on pas à dire, si c'était le lieu d'insister, sur ces merveilles légères d'un jet en apparence si facile?

Où est l'art européen qui égale ces tissus diaprés de mille couleurs, ces mousselines brodées d'or, ces écharpes éclatantes du goût le plus exquis, ces tapis de table émaillés de fleurs, et ces mouchoirs d'odalisques, où se retrouvent toutes les nuances que la nature a prodiguées aux ailes du papillon?

L'écrivain coloriste, que j'ai déjà cité à propos de ces merveilles orientales, exprimait ce caractère de l'art indien en des lignes qui semblent rivaliser d'éclat avec ce qu'elles décrivent : « On dirait que le luxe indien a voulu engager une lutte directe avec le soleil, avoir un duel à mort avec la lumière dévorante de son ciel embrasé : il essaye de resplendir d'un éclat égal sous ce déluge de feu ; il réalise les merveilles des contes de fées ; il fait des robes couleur du temps, couleur du soleil, couleur de la lune; métaux, fleurs, pierreries, reflets, rayons, éclairs, il mélange tout sur sa palette incandescente. Dans un tulle d'argent, il fait palpiter des ailes de cantharides, émeraudes dorées qui semblent voler encore. Avec les élytres des scarabées, il compose des feuillages impossibles à des fleurs de diamants. Il profite du frison fauve de la soie, des nuances d'opale du burgau, des moires splendides de l'or bleu du paon. Il ne dédaigne rien, pas même le clinquant, pourvu qu'il jette son éclair,

pas même le cristal, pourvu qu'il jette son feu. Il faut qu'à tout prix il brille, il étincelle, il reluise, qu'il lance des rayons prismatiques, qu'il soit flamboyant, éblouissant, phosphorescent. Il faut que le soleil s'avoue vaincu [1]. »

Voici, d'une manière plus complète encore, l'hallucination du luxe indien qui passe devant les yeux éblouis. Lahore en offre le résumé brillant comme un rêve oriental des *Mille et une nuits*, réel pourtant comme une photographie [2] : « Lahore noue autour de ses reins une ceinture de tours et de fortifications d'un style moyen âge orientalisé. De ce fond sombre s'élancent, comme des mâts d'ivoire, les minarets des mosquées et les aiguilles fleuries des pagodes en albâtre ou en marbre. Dans les rues étroites fourmille un peuple innombrable, étrange et bariolé comme un rêve ; des formes que l'on croyait disparues avec le moyen âge revivent là dans une splendeur orientale. A chaque instant passent de longues cavalcades de cavaliers sykes, des caravanes de chameaux, des files de chariots dorés traînés par des bœufs bossus. Les frêles balcons étincellent comme des diptyques entr'ouverts, laissant apercevoir, sous des formes humaines, des ruissellements de pierreries et des miroitements de brocart. Les bayadères et les courtisanes, chargées d'anneaux, de bracelets, de pendeloques, de bijoux, de grelots, de paillettes, sourient aux passants et mêlent leurs éclats de rire aux caquets

[1] M. Théophile Gautier, *l'Orient*, à l'Exposition.
[2] Écrit à propos du modèle de Lahore exposé sous une vitrine à l'exposition universelle de Londres.

des poules et des oiseaux suspendus dans des cages. Les éléphants, avec leurs riches housses, passent, élargissent des hanches les rues trop étroites, emportent avec le dos les arcades trop basses ou ruinées. »

Serait-il vrai que notre goût occidental fût en voie d'altérer cette incomparable perfection par de sottes exigences ? Des juges experts ont pu saisir plus d'un fâcheux symptôme de cette décadence. Ils ont signalé, pour plusieurs de ces produits exquis, pour ces beaux châles de Lahore et de Cachemire, les regrettables influences de nos commerçants et de nos dessinateurs. Ce serait là un étrange effet de nos progrès si vantés. Corrompre le goût de l'Orient, ternir, fausser cet éclat vif et juste, briser ces harmonies de couleur, dérobées aux jeux de la lumière et aux vivants modèles des oiseaux, des insectes, des fleurs sous le ciel indien, ce serait un crime contre l'art. Présomptueux émancipés, mettons-nous plutôt à l'école de ces beautés si pures. Reproduisons-les, si nous pouvons ; sinon, continuons à en jouir en les demandant au commerce ; gardons-nous d'y porter la main par les entreprises sacriléges d'un goût mobile, équivoque, qui ne ferait ici, sous prétexte de civilisation, que ramener la barbarie.

CHAPITRE VII

LE LUXE EN CHINE

I

OBSERVATIONS SUR LE DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DU LUXE DANS L'ANCIENNE CHINE.

Malgré les obscurités qui recouvrent l'histoire de l'ancienne Chine, elle offre assez de points éclaircis par les savants qui y ont consacré leurs patientes recherches pour qu'on puisse s'y orienter. On trouve dans l'histoire de cette civilisation originale, et dans les révolutions dont elle a été le théâtre, la trace fréquente du luxe. Tantôt il se révèle par des industries dignes d'intérêt, tantôt il se manifeste par de redoutables abus. Montesquieu, on l'a vu, fait une grande part à l'influence politique du luxe en Chine, part telle qu'on pourrait même lui reprocher de l'outrer un peu si on met en ligne de compte les autres raisons qui ont amené les révolutions chinoises.

Cette page n'en conserve pas moins toute sa force : « Les trois premières dynasties, dit-il, durèrent assez

longtemps parce qu'elles furent sagement gouvernées, et que l'empire était moins étendu qu'il ne le fut depuis. Mais on peut dire en général que toutes ces dynasties commencèrent assez bien. La vertu, l'attention, la vigilance sont nécessaires à la Chine : elles y étaient dans le commencement des dynasties et elles manquaient à la fin. En effet, il était naturel que des empereurs nourris dans les fatigues de la guerre, qui parvenaient à faire descendre du trône une famille noyée dans les délices, conservassent la vertu qu'ils avaient éprouvée si utile, et craignissent les voluptés qu'ils avaient vues si funestes. Mais, après ces trois ou quatre premiers princes, *la corruption, le luxe, l'oisiveté, les délices* s'emparent des successeurs ; ils s'enferment dans le palais ; leur esprit s'affaiblit, leur vie s'accourcit, la famille décline : les grands s'élèvent, les eunuques s'accréditent, on ne met sur le trône que des enfants ; le palais devient ennemi de l'empire ; un peuple oisif qui l'habite ruine celui qui travaille ; l'empereur est tué ou détruit par un usurpateur, qui fonde une famille, dont le troisième ou quatrième successeur va dans le même palais se renfermer encore. »

Ce qu'il y a de vrai dans ces lignes nous sera montré par l'histoire. La Chine offre les caractères d'une grande monarchie avec le développement de puissance et d'éclat, qui a pour conséquence le déploiement du luxe dans les plus vastes proportions. Mais, malgré le triomphe de l'unité du pouvoir impérial, on y retrouve aussi les traits d'une vaste féodalité qui a passé par des alternatives de grandeur et de décadence. De là un certain nombre de

grandes existences, héréditairement en possession de l'opulence.

Joignez-y une autre source de fortune, les hautes fonctions publiques. Le mérite personnel est une des grandes causes de l'inégalité des conditions en Chine. On y avance par les examens, tellement qu'un homme parti des derniers rangs peut arriver aux premiers. Le savoir constaté suivant certaines règles établies et fixes, un talent marqué dans l'ordre scientifique et littéraire, ou du moins le talent comme l'entendent les Chinois et le mérite poétique tel qu'ils le comprennent, ont très-souvent suffi pour donner un rang élevé et une grande fortune. Cette part faite au mérite personnel remonte aux temps les plus anciens.

Il en est de même de la hiérarchie.

On a une sorte d'almanach impérial et administratif, qui remonte au onzième siècle avant notre ère, et qui fut rédigé, dit-on, par un frère de l'empereur Wou-Vang, fondateur de la dynastie des Tcheou.

Ce curieux document indique les principes dirigeants de l'État et fixe la hiérarchie des classes.

Ces principes, au nombre de huit, sont les suivants : aimer ses proches, respecter les hommes âgés, élever en grade le mérite, confier les affaires aux plus capables, protéger ceux qui servent l'État, honorer les diverses illustrations, connaître les officiers secondaires qui se sont bien conduits, recevoir selon les rites les étrangers qui viennent à la cour.

Quant aux classes, on en compte neuf : les cultivateurs qui produisent les neuf espèces de grains (notamment le millet, l'orge, le blé, le riz) ; les jardiniers ; les

bûcherons ; les pâtres des marais cultivés, qui élèvent les oiseaux et les quadrupèdes ; les artisans qui transforment par leur travail les huit matières brutes (les perles, l'ivoire, le jade, les pierres, les bois, les métaux, les peaux, les plumes); les marchands de boutique et les marchands ambulants; les femmes légitimes, qui transforment par leur travail la soie et le chanvre; les serviteurs et servantes, y compris les esclaves achetés sur le marché ; enfin les individus sans profession fixe. On voit que les industries de luxe figurent dans cette nomenclature si complète[1].

Les empereurs n'ont pas seulement pris part au développement du luxe par les exemples de leur cour, ils passent pour les inventeurs de plusieurs objets ou produits de luxe, indiqués dans le nombre des inventions de toute nature que la tradition leur attribue. Selon ces listes interminables de découvertes qu'on leur prête, on pourrait croire qu'ils ont absorbé à eux seuls tout le génie de la nation.

Que n'a pas inventé Fo-hi qu'on place trente siècles environ avant Jésus-Christ! mathématicien, physicien, astronome, il trouve et enseigne l'usage des instruments les plus essentiels à la chasse et à la pêche ; il donne les règles de la musique ; il fait, avec du bois de tong, une lyre ou *kine*, dont les cordes sont d'un tissu précieux ; on lui doit aussi la guitare à trente-six ou à cinquante cordes.

[1] Il est à remarquer que ces classes étaient soumises à des règlements très-rigoureux s'appliquant aux procédés du travail. Si la Chine n'a pas la caste, elle a la corporation réglementée, fermée, comme sous notre ancien régime. Là, tout est fondé sur l'autorité.

L'empereur Yen-ti n'est guère moins fécond en idées nouvelles. Il révèle à ses sujets l'usage de la charrue, la culture du chanvre. Il passe pour leur ouvrir déjà les voies du luxe par la culture du mûrier et l'art de faire des étoffes de soie; mais ce dernier art est attribué à beaucoup d'autres. Lui aussi perfectionne la lyre qu'il orne de pierres précieuses. Enfin il travaille au luxe public par l'institution de fêtes pompeuses.

Si ces faits se ressentent encore beaucoup de la pure légende, on fait un pas plus marqué dans l'histoire avec Hoang-ti. On place cet empereur environ 2637 ans avant J. C, date peu reculée pour les Chinois.

On aurait beaucoup à faire d'énumérer les services rendus par ce grand empereur à l'agriculture comme aux sciences. Il dessèche les marais. Il établit des lois utiles à l'encouragement de l'industrie; il réforme le calendrier; il organise l'empire en provinces; il ajoute à l'éclat de la royauté et du culte.

C'est ainsi qu'il institua le diadème qui orne la tête des empereurs, et la robe bleue et jaune qui doit couvrir leur personne. Ayant, dit-on, considéré l'oiseau hoéi et la variété de ses couleurs, ainsi que celle de différentes fleurs, il imagine de faire teindre les vêtements en ces nuances diverses qui devaient marquer la distinction entre les classes.

On prétend qu'il se préoccupa aussi de la beauté des bâtiments et qu'il éleva un temple superbe. Progrès que poursuit son successeur en introduisant des cérémonies nouvelles, et en donnant aux mandarins un costume particulier couvert d'ornements symboliques. Les mandarins de guerre eurent brodés sur leurs habits un lion, un tigre, un dragon et d'autres animaux féroces. Les mandarins de lettres portèrent sur la poitrine l'image d'un oiseau fabuleux appelé foug-hoang.

On trouve des abus de luxe et de corruption, et déjà de grandes révolutions de palais, dans cette vieille monarchie, précisément à l'époque où la Bible place le déluge. L'antiquité des excès est prouvée elle-même d'abord par les faits tant légendaires qu'historiques qui les attestent, elle l'est aussi par l'ancienneté des prescriptions des moralistes. Combien de preuves d'abus déjà bien invétérés !

Les ouvrages les plus anciens des Chinois contiennent des préceptes et des réflexions sur l'emploi de la richesse. « Puissiez-vous, dit un vieillard à un excellent empereur, Yao, posséder d'immenses richesses, vivre de longues années et avoir un grand nombre d'enfants. — Hélas, répondit Yao, je n'ose accepter vos souhaits, car si l'on a une heureuse postérité, on recueille beaucoup d'inquiétude. Est-on riche, on a de grands soucis. Et si l'on pousse bien loin sa carrière, on a beaucoup de fautes à se reprocher. » A son tour le vieillard répliqua : « Avoir de nombreux enfants et leur confier le soin de l'autorité suprême, c'est se procurer du soulagement ; posséder de grandes richesses et les répandre pour les pauvres est une source de plaisir. » C'est déjà la charité mise en opposition avec tous les mauvais emplois de la fortune.

Traversons toute une période remplie par des princes, tantôt sages et éclairés, tantôt dissolus, les uns héréditaires, les autres élus ou usurpateurs, et nous rencon-

trons un règne où se manifestent pour la première fois d'une manière authentique les excès de luxe dans de vastes proportions.

La pénitence de l'empereur Tching-Thang[1] rappelle celle de David ou encore de certains princes ou seigneurs du moyen âge.

Il se coupe les cheveux et les ongles, se revêt d'un costume de plumes et de poils, et, se faisant conduire au pied d'une montagne, il s'accuse devant le dieu qu'il veut désarmer et dont la colère s'est manifestée par la famine.

Parmi les reproches qu'il se fait, il en est qui regardent l'abus des jouissances et du faste.

Ainsi il s'accuse d'avoir élevé des palais trop superbes et fait continuer des édifices superflus, d'avoir eu un trop grand nombre de femmes, d'avoir poussé trop loin les raffinements de la table.

Les réformes qu'il accomplit tendirent d'ailleurs à introduire, avec plus de moralité, plus de simplicité dans les habitudes.

A côté de grandes vertus, dont les annales de ces vieilles monarchies sont remplies, apparaissent de temps en temps des excès épouvantables, et l'amour des richesses, comme toujours, y tient sa place.

Un de ces empereurs jugea nécessaire de rappeler au désintéressement et à la simplicité les hauts fonctionnaires. « Je ne me servirai jamais, dit-il, de ceux qui cherchent à s'enrichir, mais je distinguerai ceux qui sont

[1] Chou-King.

attentifs à défendre la vie et les biens de mes peuples. »

La Chine a eu ses Néron, ses Héliogabale; tel est Cheou-Sin, dont l'histoire, toute de débauches et de cruautés, se passe onze cents ans avant Jésus-Christ.

Une femme, Ta-Ki, pousse Cheou-Sin dans cette voie infâme. Ta-Ki se plaît à forger des supplices atroces, à inventer des voluptés sans nom, des raffinements de luxe dignes d'une Cléopâtre chinoise. Cheou-Sin éleva un palais de marbre, où Ta-Ki réunit, comme dans un temple voué à la débauche, les jeunes gens des deux sexes. Jour et nuit, les libertins de toutes les classes y avaient accès. On y tenait table ouverte, et l'ivresse y siégeait en permanence. Ces ignobles orgies souvent se terminaient par le meurtre, comme si, toutes les autres soifs étanchées, il n'y avait plus de place que pour la soif du sang. Le soulèvement des grands vassaux mit fin à ce règne infâme. Cheou-Sin, comme Sardanapale, retrouva du courage dans cette lutte suprême, et vaincu comme lui, il mourut à peu près de la même façon, après avoir fait élever un bûcher, où il se précipita, revêtu de ses plus riches habits. Toutes les histoires se répètent.

Avec la dynastie des Tchéou, vous assistez à une succession de bons princes, jusqu'à ce que recommencent à paraître ces voluptueux, livrés à un faste insensé, comme Yeou-Wang, qui étala tous les scandales, se faisant, lui aussi, l'esclave d'une femme pleine de séduction, la belle Pao-Sse. Yeou-Wang fut surpris, assassiné par les Tartares.

Le huitième siècle avant notre ère présente une assez

longue série de rois fainéants, vivant au fond de leur palais dans les jouissances du luxe et de la débauche. C'est dans cet état que Confucius (Khoun-fou-Tseu) trouva l'empire. A travers bien des obstacles, au prix de bien des persécutions, il parvient à le réformer par des prescriptions pleines de sagesse.

Dans ce code de Khoun-fou-Tseu, où se trouvent comprises à la fois la morale et la législation, les règles de la vie privée et de la vie publique, je ne remarquerai que ce qui s'adresse aux abus de la sensualité et aux excès du luxe.

Ce vrai sage, qui paraît avoir été contemporain de Solon et de Pythagore, a sur la simplicité et sur la tempérance des préceptes que ce dernier philosophe n'eût pas désavoués. « Que mon disciple Hoei est sage! Un peu de riz bouilli fait sa nourriture, une tasse d'eau le désaltère, un coin de la place est son gîte. Homme vulgaire, sa vie te paraît misérable; mais elle ne lui fait rien perdre de sa gaieté. » (CXI.) — « Je me nourris des mets les plus communs; mon coude, replié sous ma tête, me sert d'oreiller quand le sommeil me presse; et je puis assurer que, dans cette vie si dure, le philosophe sait trouver des plaisirs : car la vertu a ses délices au milieu des souffrances[1]. » (CVIII.)

Vous rencontrerez aussi d'autres genres de luxe combattus dans le Chou-King. Il y est dit, par exemple, que l'amour excessif des grandes chasses, la trop forte passion pour le vin, pour la musique déshon-

[1] Pensées morales de Confucius et de divers auteurs chinois (collection Lefèvre).

nête, pour les palais somptueux et pour les murailles ornées de peintures, sont des défauts dont un seul peut perdre un royaume.

L'histoire de la Chine, depuis Confucius jusqu'au moment où s'ouvre notre ère, continuerait à nous montrer, au milieu des invasions des Tartares et des progrès qu'achève de faire la centralisation monarchique, la même succession de monarques adonnés à la sagesse ou livrés à tous ces vices, dont le luxe sans frein est un des plus habituels. La dynastie de Han commence à dégénérer sous le règne de Youan-Ti. Il s'entoure d'une pompe inaccoutumée, et possède dix mille coursiers dans ses écuries et plus de mille femmes dans son harem. Un vertueux lettré ose lui en faire des remontrances et l'engage à ne garder que vingt femmes, en renvoyant le reste chercher des maris. L'empereur prêta l'oreille aux conseils que lui donnait Koung-Yu, mais ce fut pour tomber dans un autre excès en livrant le pouvoir aux ennuques, race abâtardie qui n'a guère cessé d'agiter et de troubler l'empire chinois par ses ambitions et ses intrigues.

L'empire chinois a connu aussi les lois somptuaires. On y voit des ordonnances contre le faste des hauts fonctionnaires exacteurs et dilapidateurs de la fortune publique. Tchang-Ti leur interdit, sous des peines sévères, de se distinguer par leurs habits et leurs équipages.

Les éléments nous manqueraient pour écrire une histoire complète et suivie du luxe chinois à travers la période moderne, et tout ce qu'il nous a été possible d'y

entrevoir conclurait à la répétition, plus ou moins monotone, des observations précédentes, quant aux effets politiques du luxe abusif.

Le bouddhisme, dont nous avons vu les doctrines opposées à ce genre d'excès, put exercer sur la population soumise à son empire, une influence conforme à l'esprit de détachement dont il est rempli, sans changer le fond des mœurs; le spectacle des nations chrétiennes prouve trop que jamais les religions n'ont eu cette puissance d'extirper les abus que le fonds de corruption naturel à l'homme fait perpétuellement renaître.

Quant au protectorat étendu parfois sur les arts, en particulier sur les arts décoratifs, par les empereurs, il ne put que maintenir cette partie brillante du luxe dans une sorte d'immobilité. Il s'inspira d'un goût minutieux, souvent mesquin, et poussa la réglementation jusqu'à l'abus.

L'intérêt porté aux arts par les empereurs, sous une forme originale dans l'exemple suivant, ressort d'un passage curieux de la relation de deux Arabes sur la Chine, au milieu de notre neuvième siècle: « Les Chinois, y lit-on, sont les plus adroits deto us les peuples du monde, en toutes sortes d'arts, et particulièrement dans la peinture, et ils font de leurs mains des ouvrages d'une si grande perfection, que les autres ne peuvent les imiter. Lorsqu'un ouvrier a fait quelque bel ouvrage, il le porte au palais du prince pour demander la récompense qu'il croit mériter par la finesse de son travail. Le prince lui ordonne de laisser son ouvrage à la porte du palais, où il reste un an. Si personne n'y remarque aucun défaut,

l'ouvrier est récompensé, et il est agrégé dans le corps des artisans; mais si l'on y découvre le moindre défaut, on le rejette et il ne reçoit aucune récompense. Il arriva qu'une fois un de leurs ouvriers peignit, sur une étoffe de soie, un épi et un oiseau dessus, avec tant de délicatesse, que ceux qui regardaient l'ouvrage en étaient surpris, tant il exprimait bien le naturel. Cet ouvrage demeura longtemps exposé, lorsqu'un jour un bossu, passant devant le palais, le blâma, et aussitôt fut introduit auprès du prince ou gouverneur de la ville, qui fit en même temps venir l'ouvrier en sa présence. Alors on demanda au bossu quel défaut il trouvait dans cet ouvrage. Il dit : « Tout le monde sait qu'un oiseau ne « s'abat pas sur un épi sans le faire plier. Cependant ce « peintre a représenté l'épi droit, sans le coucher, et il « a peint l'oiseau comme étant perché dessus. C'est en « cela que consiste la faute qu'il a faite. » La remarque fut trouvée conforme à la vérité, et le prince ne donna aucune récompense à l'ouvrier. Ils prétendent, par ce moyen et par d'autres semblables, rendre les ouvriers plus habiles, parce qu'ils les engagent à apporter ainsi un soin extrême à la perfection de leurs ouvrages et à appliquer leur esprit avec plus d'attention à tout ce qui sort de leurs mains. »

Malgré ces remarques louangeuses et cet exemple peu concluant, l'art officiel ou officiellement encouragé ne put que reproduire en les aggravant des procédés rop routiniers. Cet art eut pourtant ses mérites qu'il a gardés comme ses défauts [1]. Nous en dirons un mot

[1] On peut voir comment l'empereur Kang-si, contemporain de Louis XIV,

comme des formes particulières qu'a prises le luxe chinois.

II

CARACTÈRES DU LUXE CHINOIS. — INDUSTRIES DE LUXE ET ARTS DÉCORATIFS.

Une perfection relative et hâtive, qui a devancé tous les peuples et s'est laissé dépasser par eux sur presque tous les points, perfection atteinte seulement dans un certain nombre de fabrications et d'arts secondaires,

encourageait les arts. Des peintres étrangers avaient adopté les procédés de la peinture chinoise, en dépassant les peintres indigènes. Kang-si en combla quelques-uns d'honneurs. Une anecdote, encore fameuse aujourd'hui à Pékin, laisse voir à quel point de vue futile et étroit le talent de ces peintres étrangers était apprécié. L'un d'eux demanda un jour au souverain la faveur d'être admis à faire le portrait de l'impératrice. Kang-si accorda gracieusement la permission, à la condition que l'impératrice ne poserait pas. Le peintre objecta que n'ayant jamais eu l'honneur d'apercevoir la souveraine, il lui semblait impossible de reproduire ses traits. « S'il vous suffit seulement de l'apercevoir, dit l'empereur, placez-vous derrière ce treillis doré, elle va traverser la galerie, regardez bien et tâchez de vous souvenir. » L'impératrice passa en effet, et l'artiste regarda de tous ses yeux ; il se mit aussitôt à l'œuvre, et quelques jours après il présentait le portrait à l'empereur. « Il est d'une ressemblance parfaite, dit Kang-si après l'avoir considéré attentivement ; mais pourquoi avez-vous placé ce petit signe brun sur la joue de mon épouse ? — Je n'ai fait que copier mon illustre modèle, dit le peintre, ce signe embellit la joue de l'impératrice ! — Vous vous trompez, comment n'aurais-je jamais vu ce signe ? — J'ose affirmer qu'il existe. » On fit venir l'impératrice : le grain de beauté existait en effet à la place même où l'artiste l'avait placé dans le portrait. « Vraiment, dit Kang-si, vous êtes le plus grand peintre de l'empire, un seul coup d'œil vous a suffi pour voir ce qui échappait à mes yeux depuis plusieurs années. » Et le peintre européen fut comblé de nouvelles faveurs. — J'emprunte ce récit aux *Notes sur la Chine* publiées par F. Chaulnes, dans le *Journal officiel* (1877).

reste le trait dominant de cet art chinois, dont les produits excitent parfois notre admiration et toujours notre étonnement.

Les lacunes et les défauts sont restés les mêmes, comme les qualités.

Le Chinois d'autrefois et le Chinois d'aujourd'hui se confondent par conséquent dans un même portrait, comme cela doit être chez un peuple qui a fait un culte superstitieux du respect des ancêtres et du passé.

Les autres peuples songent à enrichir, à anoblir leurs enfants.

Le Chinois qui a reçu une distinction anoblit ses aïeux.

Cette disposition à regarder toujours en arrière du côté des morts, et non en avant du côté de ce qui vit ou vivra, peint cette civilisation singulière autant qu'elle en détermine le caractère. On peut dire qu'elle contribue à la pétrifier.

Cette race, qui a su inventer, manque absolument de la faculté d'innover et de perfectionner. On y rencontre le même mélange qu'autrefois de raffinement et de grossièreté dans les usages. On voit les Chinois de nos jours se servir comme leurs pères d'ustensiles grossiers pour manger, et leur cuisine, qui s'est aussi peu modifiée, offre des mets plus singuliers que raffinés ; les fameux nids d'oiseaux font partie de temps immémorial du luxe de table des riches. Les habitants de cet immense empire n'ont pas même su perfectionner l'instrument d'échange, que les peuples commerçants ont un si grand intérêt pourtant à amener à toutes les conditions de commodité désirables pour les transactions, la monnaie.

Comment ne pas être émerveillé, en revanche, de la manière dont ils ont utilisé pour le luxe leurs bois précieux, leurs métaux, leurs carrières de marbre, de lapis-lazuli, de cristal et de jaspe?

Leurs arts, si contestables au point de vue du beau, si nuls sous le rapport de l'idéal, arrivent à l'élégant, au joli, à l'exquis parfois, toutes les fois qu'ils ne s'avisent pas, ce dont ils abusent malheureusement, de reproduire la figure humaine.

Là pour eux est l'écueil. Leur tort est de se peindre eux-mêmes incessamment, et de nous envoyer, à travers les mers, leur type répété à l'infini, type plein de finesse, mais ridicule, souriant, maniéré, et surtout contrefait.

Les côtés sérieux de ce génie et de cette race ont presque disparu pour nous devant ces *magots* qui nous poursuivent comme une vision grimaçante avec leurs têtes rondes, leurs larges oreilles, leurs yeux fendus jusqu'aux tempes, leurs gros ventres, leurs gestes propres à exciter le rire.

Cette manie de se peindre naïvement, ou plutôt prétentieusement et en laid, est une des bizarreries de cette race qui semble prendre en tout le contre-pied de ce que font les autres. Les peuples occidentaux se flattent dans les types qu'ils produisent d'eux-mêmes; les Grecs nous ont même laissé d'eux une image idéalisée : les Chinois ont outré leur laideur et se sont complu dans leur propre *caricature*.

Les défauts qui accusent leur art n'accusent pas au surplus leur luxe.

Loin de là : leur supériorité à certains égards, leur

infériorité sur d'autres plus élevés, consiste précisément à ne faire guère servir l'art qu'au luxe. L'esprit positif et terre-à-terre de la race jaune, sans souci du lendemain de la vie, sans regard vers le divin, si ce n'est par rares échappées, sans effort vers tout ce qui élève l'homme au-dessus de la platitude de la vie vulgaire, a fait de l'art lui-même un motif d'ornements et un moyen de commerce ; elle a pu atteindre le fini de l'exécution sans avoir l'idée de la noblesse et de la grandeur.

L'art est réduit ainsi à n'être qu'une industrie de luxe. C'est à ce titre qu'il appelle notre attention.

Il n'y a en Chine, en effet, à proprement parler, que des industries, c'est-à-dire des applications spéciales de l'art; seulement ces industries brillent d'un éclat très-vif, parce que l'art, qu'elles ont absorbé, leur communique la délicatesse, l'élégance, le goût de la richesse et surtout de la décoration. Ce cachet d'art est superficiel, mais incontestable, et fait que les ouvrages de leurs artisans ressemblent parfois à des œuvres d'artistes.

Nulle part l'art céramique, si ce n'est en Grèce, où il se révèle par des caractères bien plus rapprochés de l'art dans ses conditions de liberté et de beauté, n'a été d'une fécondité plus riche et d'un mérite plus exquis.

Le monde entier connaît ces *porcelaines*, dont les Portugais apportèrent, au seizième siècle, des échantillons en Europe, et dont les procédés de fabrication, divulgués trois siècles après par le P. d'Entrecolles, ont été imités d'abord par la France et par la Saxe. La Chine partage avec le Japon cette supériorité d'un art élégant, relevé par la singularité du dessin et l'indestructible

éclat des couleurs, qui a su maintenir sa place en face d'une imitation habile et d'une concurrence ingénieuse.

La porcelaine, cette industrie la plus importante de l'empire chinois, a son siége principal dans la province de Kiang-Si, sa capitale dans Nan-Tchang-Fou au point de vue du commerce, et, sous le rapport de la fabrication, à King-Tee-Tching, ville de plus d'un million d'habitants, où elle est représentée par plus de cinq cents fabriques, et où des milliers de fourneaux, la nuit, donnent, dit-on, à la ville l'aspect d'un immense incendie. Les maisons entassées, les rues étroites, l'activité bruyante de la foule, les tourbillons de fumée et de flamme qui s'élèvent dans les airs, tout rappelle l'aspect à la fois triste et animé de nos cités commerçantes.

« A l'entrée de la nuit, dit un voyageur, on croit voir une ville en feu, ou bien une vaste fournaise qui a plusieurs soupiraux. Là, malgré la cherté des vivres, se pressent des familles indigentes, parce que les moins robustes trouvent de l'emploi. Il n'est pas jusqu'aux aveugles qui n'y gagnent leur vie à broyer des couleurs. Un seul mandarin gouverne cette ruche populeuse, il y maintient un ordre parfait : ce n'est pas le moindre éloge du caractère chinois. »

Qui ne sait que ces produits, si souvent superbes ou charmants, prennent toutes les formes comme ils offrent toutes les dimensions, petites coupes délicates, urnes où sont représentées les scènes de la vie, ustensiles de vaisselle, etc.?

Assurément la critique peut, sous le rapport de l'art, y signaler des imperfections. Sur ces vases, par exemple

l'homme n'a pas plus d'importance que les fleurs, les arbres, les animaux; il est rendu avec moins d'exactitude, sans aucun souci des principes de dessin. Pour les Chinois, les accessoires sont le principal; les papillons et les fleurs sont leur triomphe. Leurs vases, brillants de couleurs, sont des ornements d'appartements plutôt que de musées. Ils plaisent surtout dans un intérieur éclatant d'or et de lumières, dans des serres remplies de fleurs variées. Il leur faut un entourage animé, ce sont des meubles merveilleux, des meubles qui figurent au premier rang des magnificences de l'industrie.

Notre célèbre sinologue, M. Stanislas Julien, a publié une traduction, fort éclaircie par ses résumés, de documents chinois relatifs à cette céramique si originale, sous le titre : *Histoire et fabrication de la porcelaine.*

Ce chapitre de l'histoire du luxe chinois n'est pas le moins intéressant. Je me bornerai à en extraire quelques particularités saillantes.

La porcelaine ne saurait être placée parmi ces antiquités chinoises qui se perdent dans la nuit des temps. Un Chinois, habitué à ces chronologies qui comptent par milliers de siècles, dirait qu'elle est récente, puisqu'elle date seulement d'environ un siècle, pas tout à fait deux du moins, avant l'ère chrétienne.

Avant cette époque, la Chine ne connaissait que les vases en terre cuite et en bronze. Longtemps les potiers ne cherchèrent que la qualité de la pâte et les teintes les plus heureuses, ignorant encore l'art d'appliquer des couleurs variées, et s'inquiétant surtout de mettre les tons en harmonie avec la couleur du thé.

Le reflet vert qu'il reçoit de la porcelaine bleue, et qui le rend plus agréable, fut ainsi une des causes principales de la préférence donnée souvent à cette dernière couleur.

Au dixième siècle, un empereur, quelques jours après son avénement au trône, fut respectueusement prié d'indiquer le modèle des vases destinés à son service. Il écrivit sur le placet : « Qu'à l'avenir on donne aux porcelaines la teinte azurée du ciel après la pluie, tel qu'il apparaît dans les intervalles des nuages ! » Les artisans créèrent en effet une pâte qui demeura célèbre : « elle était bleue comme le ciel, brillante comme un miroir, mince comme du papier, sonore comme un instrument de musique, d'un lustre et d'une finesse charmante. » Parfois une légère craquelure en rehaussait le mérite. La beauté de cette porcelaine désespéra les imitateurs : on l'appela toujours *le bleu du ciel après la pluie*, et lorsque après l'an 1368 on eut cessé d'en fabriquer, les amateurs en recherchèrent les moindres fragments pour orner leur bonnet ou leur chapelet. La pâte blanche fut probablement la première en honneur. Déjà l'on cherchait des parois minces, sonores, transparentes.

Notons rapidement les divers perfectionnements. Quand la qualité de la pâte eut atteint une perfection notable, les ouvriers chinois essayèrent de décorer la surface. Les tasses et les écuelles du pays de Tsin étaient toujours d'un blanc pur, mais elles offraient en même temps des poissons en relief ou des veines imitant les rides de l'eau; d'autres étaient ornées de dessins qui ressemblaient à de fins rubans et parfois à des pattes de

crabe. On admirait surtout les porcelaines qui portaient des traces de larmes.

Les progrès de la porcelaine blanche ne nuisirent pas d'ailleurs aux progrès de la porcelaine de couleur. Rien ne fut épargné pour obtenir les tons les plus splendides. On réduisit les cornalines en poudre : on paya aux Occidentaux leur bleu de cobalt deux fois son pesant d'or. Chaque variété de couleur eut un nom qui en rehaussait la noblesse. Au blanc de clair de lune correspondit le rouge de soleil avant la pluie. Le noir semé de perles jaunes fut le privilége de la fabrique de Kien ; celle de Kiun fut le secret de l'émail brun comme de l'encre.

De bonne heure on décora les vases : on y peignit surtout des fleurs bleues.

Les fleurs jouent un grand rôle dans la vie des Chinois. Elles sont une réelle partie de leur luxe. Elles sont, avec le vin extrait du riz, leur principale source de jouissances. Elles inspirent leurs poëtes. Leurs comparaisons les plus brillantes sont empruntées aux jardins. La jeune fille est une fleur de pêcher, ses sourcils ressemblent à la feuille du saule printanier, un homme éloquent est la marguerite des haies; on prédit à un jeune lettré qu'il deviendra une plante des jardins académiques, c'est-à-dire un académicien.

Goût touchant, qui dénote une certaine douceur, quand il ne tombe pas dans la puérilité prétentieuse.

Voilà pourquoi les Chinois ont à une époque si ancienne songé tout de suite à couvrir leurs porcelaines d'une profusion de fleurs inventées et même fantastiques.

Les historiens ne citent aucune œuvre distinguée dans ce genre avant la dynastie des Song, qui régna de l'an 960 à l'an 1279. Dès lors les fabriques célèbres surent non-seulement peindre les fleurs, mais les mouler, les graver en creux, les ciseler en relief. Les figures humaines, les scènes de la vie familière, les animaux, les monstres surtout, commencèrent à se mêler au règne végétal.

C'est sous cette dynastie des Song que s'accomplissent les principaux progrès de l'art céramique qui, du dixième au treizième siècle, occupe des fabriques multipliées, et nomme des artistes illustres, comme les frères Tchang. Ensuite le mouvement se ralentit : ce qui s'explique par la domination des Mongols.

Mais, dès le dernier quart du quatorzième siècle, cette brillante industrie se réveille et trouve sous la dynastie des Ming le plus haut degré de perfection qu'elle ait jamais atteint. Cette période d'éclat s'étend de la fin du quatorzième siècle jusqu'aux premières années du dix-septième. Les antiquaires reconnaissent les produits de chacun de ces siècles à des signes distinctifs qui sont comme autant de marques de fabrique, telle que la présence ou la forme de telle plante ou de tel animal.

La porcelaine malheureusement devient immorale au commencement du dix-septième siècle, ayant eu pour protecteur un empereur ami des sujets licencieux. Les nombreux échantillons qui subsistent de cette mode, après avoir inondé le marché, représentent le plus souvent un magot entre deux belles. Nous ne parlons pas de représentations tout à fait honteuses. On est loin des

représentations innocentes du quinzième siècle, tels que grillons belliqueux qui ornent les coupes, les poules avec leurs poussins, peints sur des jarres et sur des tasses à boire.

Les symptômes de décadence éclatent, à vrai dire, dès la fin du seizième siècle, qui voit naître de patientes contrefaçons et se tourne déjà vers l'imitation du passé. Des faussaires vendaient du neuf pour du vieux. L'art se faisait copiste et plagiaire. Sans doute cette décadence qui allait s'accroître tenait à plusieurs causes. Il n'est que trop vrai d'ailleurs que l'inspiration n'a qu'un temps.

Mais la protection impériale avec ses règlements étroits et minutieux paraît avoir eu sa part dans cette décadence.

La manufacture impériale de King-Tee-Tchin contribua à éteindre toute initiative en assignant à chacun sa tâche, son genre, et à tous des modèles à suivre. La perfection de l'exécution s'est en grande partie maintenue depuis lors. L'originalité ne se rencontre que dans certains détails,

Là aussi pourtant le génie industriel de la Chine doit veiller à ne pas se laisser gâter par l'idée de satisfaire aux fantaisies du goût étranger en travaillant pour l'exportation. Du moins ne devrait-il tenir compte de ce goût que dans ses légitimes exigences. On a raison de lui demander un dessin plus correct. On peut vouloir un certain degré de vraisemblance qui se rapproche plus de la nature et s'éloigne davantage des conventions bizarres.

Si la porcelaine chinoise continue à jeter dans le monde de brillantes et séduisantes productions, le meu-

ble chinois tient aussi dans l'industrie de luxe une place originale et qui s'est heureusement soutenue. « Que les Chinois se soient montrés habiles dans le travail du bois, il n'y a rien d'extraordinaire, remarque un historien du mobilier, puisque c'est la base de leurs constructions publiques : les portiques, l'entrée des palais et des temples, le sanctuaire des divinités, tout est en bois, et c'est par l'abondance de l'or, par les couleurs consacrées que se distinguent et se classent selon leur rang ces monuments fragiles. Quant aux meubles, ils sont taillés, le plus souvent, dans les bois les plus durs, celui qu'on nomme par excellence bois de fer, bois d'aigle, et celui de teck; les espèces les plus tendres, le cèdre, les santals, le bambou, ne se montrent que rarement en petites pièces et parfois en appliques. »

Le même écrivain mentionne, parmi les morceaux capitaux de cet art de luxe, les cloisons mobiles, destinées à séparer les appartements, et dont la partie inférieure, pleine et sculptée en relief de sujets sacrés et historiques, est surmontée d'une galerie à jour, découpée avec la plus charmante fantaisie. Il cite aussi un genre de meuble très-compliqué chez les Chinois, le lit. Dans le plus grand nombre de cas, la charpente à jour est un grand cercle maintenu par des découpures et orné parfois de cadres renfermant des peintures sur soie. Tel de ces lits devient une véritable chambre à coucher. Le lit, à ouverture circulaire, est précédé d'un avant-corps pouvant se fermer par une porte à coulisse et qui contient un siége, et, en face, une petite table surmontée d'une glace, permettant de procéder à couvert à la toilette de nuit.

On a remarqué aussi à nos expositions les siéges servant à l'usage et à la décoration chez les Chinois. Nous les trouvons décrits dans le même ouvrage : « Les uns arrondis comme nos fauteuils de bureau et à bras terminés par des dragons contournés, sont de véritables trônes, ceux peints en rouge sont réservés pour l'empereur; ceux où le bois se montre cru peuvent être occupés par les hauts dignitaires donnant audience. Les autres, à dossiers carrés, à bois sculptés, sont garnis, au fond, et sur le siége, de pierres choisies avec des accidents naturels simulant un paysage montueux.

« Des tabourets de support circulaire et triangulaire, des tables et des étagères complètent ce genre de mobilier, avec de grands écrans, des tableaux renfermant des sentences ou des emblèmes, souvent en relief sur fond de laque. Ces meubles sont habituellement en bois noir ou rouge très-dur. Les lits, cloisons, *paravents*, en un mot les fabrications courantes de Ning-po (centre spécial de la fabrication des meubles au siècle dernier, que les Taï-paing révoltés ont détruit depuis) sont en bois jaune incrusté d'ivoire, ou en bois brun à décor incrusté de pako jaune[1]. »

Considère-t-on l'appropriation de ce luxe spécial au goût européen? Plusieurs de ces espèces de meubles apportent un appoint de bon goût et de richesse à nos appartements somptueux. Rien ne convient mieux pour supporter un beau vase rempli de fleurs que ces tabourets en bois de fer ou en laque rouge. Mais comment

[1] Jacquemart, *Histoire du mobilier*.

ne pas proscrire ces siéges et ces canapés exécutés sur des modèles européens, et qu'une ornementation hybride, hérissée de reliefs intempestifs, rend aussi désagréables à l'œil qu'incommodes pour l'usage?

La peinture, ce grand art qui a produit dans le monde occidental tant de chefs-d'œuvre en possession d'élever la pensée et de charmer les yeux, est éminemment décorative aussi chez les Chinois et se réduit à peu près aux proportions d'une industrie de luxe. Le premier principe de l'art pittoresque en Chine est celui-ci : « Il faut représenter les objets tels qu'ils sont, et non pas tels qu'ils paraissent être. »

C'est en vertu de ce principe, et non pas, comme on le croit d'ordinaire, par simple ignorance, que le clair-obscur, les raccourcis, la perspective, sont bannis des œuvres chinoises.

La peinture est ainsi réduite à un simple coloriage, et n'est presque plus un art. Le peintre chinois est plutôt un marchand qu'un artiste; le rez-de-chaussée de la maison qu'il habite est la boutique où l'on débite les œuvres fabriquées chez lui ; au premier étage, de jeunes rapins, déjà habiles, travaillent continuellement pour le compte du maître, dont l'atelier est situé au dernier étage de la maison.

Il n'existe rien d'analogue à notre peinture à l'huile. La peinture à l'eau ou à la colle est seule employée par les Chinois; elle est exécutée sur soie, sur vélin, le plus souvent sur cette matière fragile que nous nommons papier de riz. On n'a pas à indiquer ici les procédés tout routiniers et pourtant assez ingénieux de cette peinture,

qui ont pour but principal de faire vite, et de satisfaire à la commande ou de provoquer les amateurs, jaloux d'orner leurs appartements de ces œuvres brillantées et d'un caractère souvent anecdotique.

Le plus souvent ces jeunes peintres exécutent une série d'aquarelles qui forment un bel album relié en damas de soie, et racontent les phases de la vie d'un mandarin, d'une courtisane, d'un artisan, d'un criminel. « Nous en avons feuilleté plusieurs, écrit un témoin dont nous avons cité les notes instructives, qui nous ont fait assister à des scènes de la vie officielle, privée ou champêtre. On y voyait des jeunes filles invraisemblables récolter les délicates feuilles de thé du bout de leurs doigts fins comme des griffes d'oiseau, des dignitaires passer avec leur cortége, des condamnés marcher au supplice, des fumeurs d'opium descendre peu à peu de la fortune et du bonheur au dernier degré de l'abrutissement et de la misère.

« Souvent aussi ce sont des sujets mystiques qui se développent sur les feuillets soyeux de l'album; nous nous souvenons d'on ne sait quel voyage mystérieux vers un génie supérieur, accompli par des philosophes, dans l'illustration duquel l'artiste chinois s'était laissé aller à toute la fantaisie, à toute l'indépendance de son imagination. A la première page, les sages, vêtus de soie et d'or, le visage épanoui et hérissé de poils blancs, étaient assis dans un char couleur de feu traîné par un buffle vert; de jeunes serviteurs qui tenaient à la main des feuilles de nénuphar, guidaient l'attelage à travers un paysage orné de rochers roses et de saules argentés,

avec des gestes gracieux et maniérés. D'autres personnages indiquent la route à suivre. A la page suivante, les philosophes renonçant à leur retraite terrestre, étaient montés sur des paons aux plumes brillantes, les mains chargées de branches fleuries. Ils prenaient une voie aérienne. Plus loin, ils se reposent au milieu des nuages dans un palais de vapeur ; en attendant l'heure de repartir, ils se donnent le plaisir de la musique, grattant des pipas, frappant des tambours, soufflant dans des flûtes, avec des mines béates et des yeux ravis. Cependant, enfourchant des chameaux roses, ornés au front d'une longue corne tortillée, des renards blancs et des buffles aux formes absurdes, les voyageurs se remettent en route, traversant des plaines d'azur bordées de montagnes nuageuses et de lacs limpides, ils arrivaient bientôt au milieu d'une grande forêt. Là, ils s'arrêtaient de nouveau, les uns préparant le thé, tandis que les autres assis à l'ombre jouaient aux échecs d'un air profondément malicieux ; enfin accroupis sur des hiboux et sur des cigognes, ils atteignaient le but de leur voyage et pouvaient contempler le grand génie qui trône au-dessus des hommes, assis, les jambes croisées entre les ailes d'une large chauve-souris. Les philosophes très-satisfaits demeuraient en extase au milieu des nuées. Au reste, cet album a été composé par un artiste célèbre sur les rives du fleuve Blanc, et il est impossible de voir un coloris plus délicat, une plus exquise finesse dans le trait ; il semble que tandis qu'il dessinait les mille plis du visage de ses philosophes, le peintre s'appliquait à surpasser en ténuité les plus minces fils d'une toile d'araignée suspendue entre deux branches de pêcher, sous sa fenêtre. »

Ce caractère tout décoratif se retrouve dans leurs broderies d'un prodigieux fini, qui reproduisent, avec un coloris si vif, les oiseaux et les paysages de la Chine, dans leurs éventails, leurs écrans, leur tabletterie, dans leurs sculptures en ivoire, en nacre, en écaille.

Le mobilier du *palais d'été*, réuni dans une salle du château de Fontainebleau, où il a été transporté, après avoir été enlevé à la résidence de l'empereur de la Chine, lors de la dernière expédition, donne la vision de ce luxe avec ce qu'il a d'éclatant, de piquant, d'étrange, de varié et d'uniforme à la fois.

C'est le résumé de la Chine dans ce que toute cette vieille civilisation, jeune et vieille sans avoir mûri, peut faire passer sous l'œil humain de chefs-d'œuvre de patience, d'ingénieux objets, de séduisantes couleurs, de sérieuses frivolités et de meubles utiles aussi, dont l'ornementation présente un caractère toujours en contraste avec nos habitudes européennes.

Est-ce à dire que le luxe européen ne doive rien à cette mère de tant d'inventions?

On ne doute plus guère que la Chine n'ait été la véritable patrie de la soie : circonstance ignorée des anciens qui ne connaissaient guère cette région.

Les auteurs latins, surtout les poëtes, ont fait honneur de la soie à l'Inde, ou au pays des Sères, et lui ont donné un nom emprunté à cette dernière contrée.

Le savant Heeren se demande, dans son Histoire du commerce des anciens peuples, si c'est avec exactitude que

le mot de soie est appliqué aux étoffes et aux rideaux du temple de Jérusalem, et constate que le premier écrivain grec qui ait parlé du ver à soie est Aristote dans son Histoire naturelle. Heeren admet toutefois que la soie faisait le fond des riches vêtements des Mèdes qui furent adoptés par les Perses. Il paraît prouvé que la soie fut antérieure au ver qui la produit, et que ce ver lui-même, avant d'être réduit à la domesticité qui devait multiplier et améliorer ses produits, fournissait déjà à l'état sauvage une soie qu'on pouvait utiliser, et qu'on utilisait probablement. Pline parle de chenilles dont les cocons, gros comme des œufs, se recueillaient dans les branches du cyprès, du térébinthe, du frêne et du chêne, et que les habitants de Cos dévidaient et filaient à leur usage.

Or le ver à soie sauvage se trouve encore en Chine sur une espèce de poivrier. Il est de même avéré que l'on constate en Chine la culture du mûrier et du ver, ainsi que la filature et le tissage du cocon, dès une antiquité fort reculée. Il ne s'agit plus seulement de la soie produite par le ver sauvage, dans ces temps à demi fabuleux, où les empereurs du Céleste Empire avaient, dit-on, des têtes de tigre, des corps de dragon et des cornes de bœuf; il s'agit très-réellement du ver tel que nous le possédons.

C'est à une impératrice nommée Siling-Chi, laquelle vivait 2650 ans avant notre ère, qu'on attribue ces trois inventions d'une égale importance, l'art d'élever les vers en domesticité, celui de dévider les cocons, et la confection des étoffes de soie.

Les Chinois traitèrent l'auteur de cette découverte

comme les Grecs traitèrent eux-mêmes leurs grands inventeurs, ils l'honorèrent d'un culte public, sous le nom de Sien-Thsan, mots qui, d'après M. Stanislas Julien, signifient : la première qui ait élevé des vers à soie.

De nos jours encore, les impératrices chinoises, suivies de toutes leurs dames d'honneur, offrent à un jour déterminé des sacrifices solennels à Sien-Thsan. Elles s'imposent comme une obligation d'élever des vers à soie.

Les Chinois devaient donner d'autres preuves de l'importance qu'ils attachent à la possession exclusive de ce produit et de ce commerce de luxe. Les graines de mûrier et de ver à soie ont été, par des règlements particuliers, frappés, dès la plus haute antiquité, de prohibition à la sortie. La terrible sanction de cette défense était la peine de mort. Le secret du lieu de provenance, comme des moyens de production de ces merveilleuses étoffes, fut gardé pendant des siècles; il ne fut enfin divulgué que grâce à un acte d'ingénieuse contrebande, qui eut pour cause la coquetterie d'une jeune princesse, fille d'un empereur de la Chine. Fiancée à un roi du Khotan, pays où le mûrier et le ver à soie ne se trouvent point, et ne pouvant se résoudre à se passer de ces belles étoffes, elle cacha dans ses cheveux les graines de l'arbre et du papillon. Les gardes n'osèrent point porter la main sur la tête d'une petite fille du Ciel, et les graines passèrent.

On sait comment le mûrier et le ver à soie ne devaient pénétrer en Europe qu'en 552, sous Justinien, à l'aide d'une autre fraude non moins habile, par l'intermédiaire de deux religieux de l'ordre de Saint-Basile; ils remplirent de la précieuse graine l'intérieur creusé de leurs

bâtons, et en firent hommage à l'empereur byzantin. Ce monarque avisé, au lieu d'imiter les potentats asiatiques, s'appliqua à propager la nouvelle industrie.

III

LE LUXE DANS QUELQUES USAGES CHINOIS.

Le luxe des Chinois chez eux prête encore à quelques traits dont leurs exportations ne sauraient donner l'idée. Cette peinture offre un singulier mélange de raffinements et d'usages grossiers, parfois immoraux, mais tout n'est pas à y blâmer. Il y a par exemple un goût très-répandu de curiosités chez les riches qui n'implique pas nécessairement la corruption. On peut même trouver un certain parfum de morale honnête et de famille dans ce goût d'un intérieur orné, d'une hospitalité rendue plus agréable par le soin de l'ameublement.

De temps immémorial, ce qu'il y a là de bon et de salutaire peut être attribué à l'influence de la femme chinoise dans l'intérieur de la maison.

On a fait des peintures très-peu séduisantes du ménage chinois. Le P. Huc, dans son livre sur l'empire chinois, en dit beaucoup de mal. « Sans parler, dit-il, des nombreuses causes de jalousie et de discorde qui doivent naître de la présence de plusieurs femmes secondaires dans une même maison, on comprend que ce serait un bien grand hasard si les deux époux, qui ne se sont connus en aucune manière avant le mariage, pouvaient se convenir. Les antipathies de caractère ne tardent pas

à se manifester, et peu à peu naissent les répulsions invincibles et les haines profondes. De là des querelles perpétuelles, des rixes et souvent des batailles sanglantes. »

Sans contester la part de vérité de ce tableau, on ne peut croire qu'il s'applique au plus grand nombre des ménages; il ne saurait prévaloir contre d'autres témoignages qui montrent en Chine l'existence et le sentiment de la famille, et le respect de la maîtresse de la maison.

C'est un trait fréquent du ménage chinois de tous les temps.

On a remarqué comme un des caractères habituels de la femme chinoise la vigilance minutieuse, l'économie, la patience, le soin intérieur et le goût de l'ornementation.

Nous pouvons donc dire, malgré tout, qu'en Chine la vie de famille a toujours eu un sens très-sérieux, en dépit de la polygamie.

On ne saurait de même nous objecter l'infanticide, puisque nous ne parlons ici que de la classe aisée ou riche.

On y voit la femme tenir sa place avec honneur et dignité. Elle est même fort souvent lettrée, et d'une culture d'esprit qui lui permet de juger les œuvres de la poésie. Le roman chinois rend témoignage de l'importance mondaine accordée à la femme dans cette société aiguisée et subtile, qui porte l'étiquette jusqu'aux exigences les plus tyranniques, société on ne peut plus civilisée à la surface, bien qu'elle cache trop souvent la

ruse chez les grands et la bassesse unie à la cruauté dans les masses.

Dans quel roman français la femme paraît-elle environnée de plus d'hommages, recherchée avec plus d'assiduité et de respect tout ensemble, par un fiancé poétiquement amoureux, que dans le roman des *Deux Cousines?*

Les fiançailles et les noces renferment cette part de luxe qu'on rencontre en de telles cérémonies chez toutes les nations, mais on la trouve ici sous les formes toutes particulières qui ne conviennent qu'à ce pays.

Il faut même avouer que tout n'est pas objet de luxe dans ces menus cadeaux qu'échangent les jeunes gens qui ne sont pas encore tout à fait engagés. A côté des fruits et des pâtisseries figurent en effet les cochons de lait et d'autres objets qui ont aussi peu d'élégance.

Lorsque les fiançailles sont définitivement conclues par une somme d'argent que les parents du jeune homme envoient à ceux de la jeune fille, la fiancée à son tour adresse à son futur époux l'inventaire de tout ce qu'elle possède: trousseaux, bijoux, meubles, objets d'art; elle lui fait aussi parvenir un charmant petit soulier parfumé de musc, brodé d'or et de pierreries, si mignon que, selon le langage poétique de la galanterie, « on pourrait le cacher dans le calice d'un lotus.» Ce premier gage d'amour, le fiancé va le suspendre à son cou par un cordon de soie; il le regardera souvent, en respirera le parfum, et de doux rêves lui montreront celle qu'il adore sans la connaître belle comme Ngeou-Chan, la plus belle des héroïnes chinoises. Il enverra alors à sa

bien-aimée cinq pièces de satin de couleurs diverses: bleu, blanc, vert, pourpre, jaune.

La toilette de la jeune fiancée, le jour du mariage, est aussi un des épisodes de ce luxe des noces porté si loin dans la riche société chinoise.

On entoure d'abord de bandelettes noires les petits pieds de la fiancée, puis on lui met des souliers de satin rouge sur lesquels deux phénix sont brodés en perles de couleur; puis, par-dessus un large pantalon de soie blanche, on lui fait endosser la robe de satin cramoisi ornée devant et derrière d'un phénix d'or, emblème de la femme. Pour la première fois, les longues nattes pendantes qui forment la coiffure des jeunes filles sont relevées et roulées au-dessus des oreilles; deux espèces de sceptres en jade sculpté, que l'on fixe de chaque côté de la tête, retiennent les nattes; ces sceptres, qui sont toujours par paires et se nomment *jouï*, symbolisent la sympathie. Quelquefois on ajoute à cette coiffure un filet d'or et de perles, dont la frange retombe sur le visage et le cache.

Arrive le moment du départ, qui ne s'accomplit ni sans larmes ni sans derniers saluts au père et à la mère, et seulement quand les sons de la musique du cortége nuptial se sont fait entendre trois fois devant la maison. Au dernier signal, la jeune fille frappe plusieurs fois le sol de son front. Lorsqu'elle se relève, on lui met dans la main gauche une pomme, dans la main droite un flacon rempli de graines de céréales, de perles d'or et d'argent, puis on lui jette sur la tête un voile de soie rouge qui l'enveloppe entièrement. Alors, le frère aîné

de la jeune fille ou, à défaut de frère, un proche parent entre dans la chambre et saisit vivement la fiancée, qui se débat et pousse des cris de désespoir. Une magnifique chaise à porteurs en satin pourpre, brodée de fleurs multicolores, et surmontée d'un phénix aux ailes ouvertes, reçoit la jeune fille, qui y est hermétiquement enfermée.

Le cortége se met en route; un homme armé d'un fouet qui sert à écarter les curieux marche devant la chaise de la mariée. Derrière le palanquin viennent les musiciens rangés sur deux files; entre les deux, des hommes ornés d'écharpes rouges portent le trousseau de la fiancée, étalé sur des tables de laque, puis les meubles, la vaisselle, les brûle-parfums de bronze et une foule de coffres magnifiques, le plus souvent vides et loués pour la circonstance.

Un jeune garçon s'avance ensuite tenant un panier dans lequel sont enfermés deux canards qui servent d'emblème à l'amour conjugal; puis, les invités, à cheval, en voiture ou en chaises à porteurs, défilent, et le cortége est terminé par un grand nombre d'hommes portant des lanternes et des bannières de soie.

Lorsque l'on arrive devant la maison de l'époux, trois bombes d'artifices éclatent et des fusées s'élèvent; alors le fiancé, vêtu d'une robe de satin bleu et d'une tunique de satin noir, paré de tous les insignes de son grade s'il est mandarin, sort de la maison et vient frapper au palanquin : à la troisième fois seulement la mariée lui ouvre. Les quatre jeunes filles qui l'ont assistée pendant toute cette journée l'aident à descendre

et à marcher sur le tapis de soie rouge qui s'étend de la rue jusqu'à la chambre nuptiale. Au moment où l'épousée entre dans la maison, une des intermédiaires plonge sa main dans un boisseau rempli de cinq espèces de graines, et lui en jette une poignée au visage : cela est un préservatif contre les malheurs. Au seuil de la chambre parfumée, une selle de cheval élégamment brodée est placée en travers de la porte. La fiancée doit l'enjamber, et jeter en même temps dans la chambre la pomme qu'elle tient à la main. Cette singulière cérémonie est un jeu de mots chinois en action. La fiancée trouve la tranquillité et apporte la paix dans la maison.

Elle apporte aussi le bon ordre et l'abondance symbolisés par le flacon précieux qu'elle tient à la main. On fait asseoir les jeunes époux sur un double divan séparé par une table qui occupe le fond de la salle, et tous les invités entrent dans la chambre. C'est l'instant solennel : le fiancé va enfin voir le visage de celle à qui il consacre sa vie; il écarte d'un coup de son éventail le voile qui la cachait à tous les yeux, et elle voit aussi pour la première fois l'homme qu'elle doit aimer toujours.

On aperçoit assez la part du luxe dans plusieurs de ces cérémonies, sans que nous ayons besoin d'y insister davantage.

Les cérémonies religieuses du mariage s'accomplissent avec simplicité; elles consistent en prières adressées au ciel et à la terre, aux âmes des ancêtres, au génie du foyer. Le luxe et la somptuosité règnent dans les festins qui terminent la journée.

On trouve dans le peuple un mauvais luxe aussi qui

consiste, comme chez nous, dans les consommations intempérantes, source de dépenses, superflu funeste.

L'abus de l'opium, comme chacun sait, en est une des formes, comme chez nous la consommation de l'alcool.

Si nos *cafés-chantants* n'offrent pas toujours une distraction fort morale et de très-bon goût à l'ouvrier et au petit bourgeois, le Chinois en trouve un pire équivalent dans ces *bateaux de fleurs* qui supportent une maison en bois.

Cette maison, peinte et dorée, ornée de fleurs qui apparaissent aux croisées sur la terrasse, est peuplée de femmes de mauvaise vie qui jouent de divers instruments de musique et font retentir l'air de leurs chants. Rien, à Pékin, n'est plus fréquenté que ces mauvais lieux, et les voyageurs attestent que des hommes mariés ne rougissent pas d'y passer des journées entières.

La corruption des villes est partout la même; mais il en est où elle se manifeste avec plus de cynisme et sous des formes plus révoltantes.

Nous dirons enfin un mot de ce genre de luxe public qui a pour principale expression les fêtes.

Elles ne sont nulle part plus multipliées qu'en Chine, où tout est minutieusement déterminé par le génie réglementaire qui est un des signes essentiels de la race.

Tout est officiel, les plaisirs même, dans ce pays classique de l'officiel.

Le *Livre des Statuts* a toute une partie consacrée au culte et aux fêtes nationales.

Ce culte s'adresse à une multitude de *génies* personnifiant la terre, les nuages, le tonnerre, la pluie, les

vents, etc. Il doit, en conséquence, abonder en cérémonies comme en édifices divers.

Les temples sont très-multipliés en effet : la plupart sont sans somptuosité. On trouve pourtant à Pékin quelques temples magnifiques, comme celui du Ciel et de la Terre.

Un peuple asservi à tous les rites antiques doit avoir des solennités éclatantes, et elles le seront d'autant plus même que l'État imprime son sceau à toutes choses. On a souvent parlé des fêtes destinées à honorer l'agriculture. La fête du printemps et la fête des moissons sont des cérémonies où se mêlent une certaine grâce et quelque grandeur. Elles ont pourtant ce caractère artificiel qu'on retrouve dans toutes les conceptions du peuple chinois. Partout, au même jour, à la même heure, dans toutes les bourgades de l'empire, se joue la même scène. On promène un buffle en terre cuite et aux cornes dorées, que suit et frappe sans cesse d'une verge, comme pour le faire avancer, un enfant ayant un pied chaussé et l'autre nu. Les comédiens, les masques abondent, formant cortége. Il est vraiment heureux qu'on retrouve la nature quelque part dans cette fête du printemps. Elle se montre sous l'aspect des laboureurs qui portent leurs instruments de travail et de naissantes productions du sol.

Plus pompeuses et plus multipliées sont les solennités qui se rattachent à la fête des moissons. Pendant quinze jours, les temples sont remplis, richement parés; les théâtres attirent la foule des spectateurs; des festins sont célébrés ; mais le jeûne et les prières mar-

quent la fin de ces fêtes brillantes. Enfin l'image du travail reparaît avec sa sévérité toute nue : on voit l'empereur lui-même fendre la terre de ses propres mains, et y déposer la semence du riz.

Le luxe tient une plus grande place dans d'autres fêtes.

La plus grande est le nouvel an, qui arrive au signe du Verseau.

Dans ce jour de réjouissance universelle les cadeaux, quelquefois de peu de valeur, quelquefois fort riches, sont donnés et reçus comme chez nous.

Vient ensuite la fête des lanternes, célèbre dans le monde entier. Les Chinois déploient à l'envi leur adresse pour construire ces lanternes d'un effet fantastique qu'ils font en papier, en corne, en verre.

On ne saurait omettre, dans leurs fêtes publiques, de mentionner leurs courses de jonques; elles en sont un accessoire habituel qui n'est ni sans agrément, ni sans magnificence. Ces jonques, longues et étroites, sont d'ordinaire richement sculptées, ornées de dorures et de dessins aux plus vives couleurs; la proue et la poupe représentent la tête et la queue du dragon impérial. Elles sont pavoisées de clinquant et de soieries ; sur toute leur longueur, elles sont surmontées de nombreuses banderoles et de flammes rouges qui flottent et serpentent au gré du vent. Le peuple encombre les quais, le rivage, les toitures des maisons, les barques qui sont dans le port; et sur ces jonques qui glissent avec rapidité, comme sur ces quais où se presse la multitude, retentit le son du tam-tam et de ces musiques aiguës, dont les oreilles chinoises savourent avec une volupté inaccessible aux barbares de l'Occident l'infernale harmonie.

IV

COMPARAISON ENTRE LE LUXE CHINOIS ET LE LUXE JAPONAIS.

Dans cette revue de l'Orient qui touche aux limites des temps modernes, je ne saurais omettre le Japon; je vais essayer, sous le rapport du luxe, de le comparer à la Chine.

Sans établir un parallèle en règle entre le luxe en Chine et le luxe au Japon, les similitudes et les différences ressortiront d'un coup d'œil jeté sur ce qui caractérise le luxe dans cette contrée encore plus inconnue et plus fermée naguère que la Chine.

La supériorité du Japonais sur le Chinois, en finesse et en goût, ressort là comme à d'autres égards, et si, chez ces deux groupes de population, l'un immense comme un monde, l'autre qui n'a guère que l'étendue de la France, la civilisation raffinée cache souvent la barbarie, du moins les raffinements sont-ils, chez les Japonais, bien moins mêlés de grossièreté et de bizarrerie.

Leur art vaut mieux, ainsi que leur cuisine.

On ne rencontre dans l'art japonais ni poussah dodelinant la tête, ni monstres habituellement, et quand il fait une place à la caricature on y trouve plus de verve, d'observation, de variété.

Leur cuisine, expression du goût matériel, est exempte

du moins des dépravations compliquées et rebutantes de la cuisine chinoise.

En un mot, ce peuple s'est en tout tenu plus près de la nature, qu'il transforme après l'avoir étudiée, mais à laquelle il ne substitue pas ses rêves dans de fantastiques créations.

Il a les exquises qualités chinoises dans son art décoratif, et il en a peu les défauts : car il n'ignore pas la préoccupation du dessin, et, tout en poussant au comble la magie de la couleur, l'éblouissante richesse de la décoration, combien il a souci de l'esprit ! comme il diversifie ses sujets ! qu'il est ingénieux et inventif dans ses charmantes fantaisies, beaucoup moins sujettes à se répéter !

Le Japon, par son luxe, offre le double caractère d'une société monarchique et féodale, qui a tout le faste d'une cour, et toute la richesse d'objets d'art que comporte une noblesse opulente. Le pouvoir impérial et la noblesse se partagent en effet l'influence.

La centralisation de l'autorité a prévalu dans les derniers siècles; elle a permis d'assurer aux arts décoratifs qui, au Japon comme en Chine, l'emportent de beaucoup sur l'art pur, une protection plus éclairée et plus libérale, on n'hésite pas à l'affirmer, qu'à la cour de Pékin.

L'artiste, souvent entretenu par le prince, et moins asservi à des modèles et à des caprices impérieux, travaille à son aise et ne met au jour que des œuvres achevées. Nulle œuvre qui ne soit un prodige de patience et qui n'ait coûté un immense labeur.

Ainsi ont pu éclore ces peintures sur émail d'une

exquise finesse, ces ciselures sur métaux, vraies merveilles de délicatesse, et ces laques d'or célèbres dans le monde entier.

Par suite de la confusion trop souvent méconnue par les voyageurs, du pouvoir spirituel et de l'autorité temporelle dans l'empereur ou Mikado, le luxe officiel s'est trouvé avoir deux caractères de première importance au Japon.

Une partie du cérémonial paraissait s'adresser au chef de la religion, et une autre au chef politique et militaire, bien que ce fût le même homme.

Le luxe de représentation du souverain pontife, qui empruntait l'éclat du pouvoir impérial prenait un caractère superstitieux; c'étaient l'appareil et le cérémonial des royautés divinisées de l'Orient.

Ainsi ce personnage traité en dieu ne pouvait toucher le sol de ses pieds : il était toujours, même dans son palais, porté en grande pompe. La couronne en tête, il se tenait, à certaines heures de représentation, dans la plus absolue immobilité. Le moindre mouvement, observé par les témoins, était interprété comme le signe des plus grands malheurs.

Il paraît même que cette insupportable gêne finit par fatiguer la divinité, qui mit son diadème à sa place, sur la chaise royale. Les vêtements sacerdotaux du souverain consistaient en une tunique de soie noire, sur laquelle il plaçait une robe rouge; il portait pour coiffure un chapeau avec deux espèces de brides tombant sur chaque joue.

Douze tables étaient dressées à l'heure des repas, ma-

gnifiquement servies. Le souverain en choisissait une, sur laquelle on rassemblait les mets de toutes les autres, et il dînait aux sons d'une formidable musique.

Toute la vaisselle dont il s'était servi était mise en pièces sur-le-champ.

Ses vêtements ne servaient qu'à lui. Quiconque en aurait porté une pièce eût été puni par le ciel d'une enflure qui aurait gonflé toutes les parties de son corps.

On sait que ce luxe théocratique n'a rien de commun avec la Chine, qui n'a point concentré ainsi sa religion pour la personnifier dans une sorte d'idole sacerdotale. Cette idole au Japon, avant les changements qui sont récemment survenus, s'environnait de la cour la plus somptueuse. On la voyait en possession de tous les priviléges d'une polygamie qui lui conférait jusqu'à douze femmes, dont une partageait avec lui le rang suprême. Le caractère sacerdotal, en même temps que nobiliaire, se retrouvait dans cette cour mêlée de prêtres et de seigneurs habillés avec une magnificence égale, mais diversifiée par des insignes qui servaient à les distinguer. Les plus nobles, décorés du titre de camis, portaient leurs armoiries brodées sur la poitrine et sur le dos.

Les femmes qui composaient la cour de l'empereur étaient vêtues tout autrement que les autres. Ses épouses légitimes avaient des robes magnifiques, tissues de fleurs d'or et d'argent, si larges que ce n'était pas pour elles un médiocre embarras que de pouvoir marcher. Les femmes cultivaient les arts à cette cour, qui longtemps passa pour le principal centre de l'esprit. Outre la musique, les autres arts, accompagnés par la culture des

lettres, ont fait, pendant de longs siècles, de ce luxe quelque chose de distingué. Ceux qui visitent le Japon nous diront jusqu'à quel point la récente révolution a modifié les détails qu'on vient de rappeler.

On a décrit le luxe du Taïcoun, luxe surtout militaire, avec sa cour, sa vie de représentation qui offrait les plus grandes somptuosités jusqu'au moment où ce pouvoir siugulier fut renversé en 1867. Le Japon connaît aussi les pompes du luxe féodal et nobiliaire avec ses chevaux richement ornés, ses chaises à porteurs brillamment décorées, ses carrosses chargés de dorure, ses parasols de drap fin cramoisi, ses nombreux valets habillés tantôt en blanc, tantôt avec un grand éclat de couleurs ,formant cortége.

Si l'on compare l'action exercée par la femme au Japon sur le luxe avec celle qu'elle a pu avoir en Chine, elle paraît avoir été sensiblement moindre.

C'est un des traits de la législation et des mœurs japonaises que l'extrême subordination de la femme. Mariée très-jeune, elle reste mineure, ne possède rien, le mari dispose de tous ses biens. Il a même le droit légal de la vendre elle-même, droit heureusement peu mis en pratique.

L'adultère de l'épouse est puni sévèrement et peut conférer au mari le droit de la tuer : celui de l'époux n'encourt que des peines peu graves, et la monogamie n'exclut pas l'introduction légalement admise d'un certain nombre de concubines.

Le despotisme paternel ne règne pas moins. Le père peut vendre ses filles, si elles ne s'y opposent. Telle était du moins la loi hier encore.

Cet effacement de la femme, qui vit confinée dans le ménage, n'ayant guère de relations avec le dehors et avec le monde, est en somme peu favorable au luxe dans le plus grand nombre des ménages.

Mais le luxe, comme dans tout l'Orient, trouve à se manifester avec son élégance et ses abus dans tout un monde d'hétaïres. On élève des jeunes filles pour ce métier de courtisane, qui n'a rien là d'infamant : on leur apprend la poésie, la musique, l'astronomie même. Leurs maisons sont fréquentées publiquement comme des académies. — Un trait tout à fait singulier, au Japon, fait encore moins d'honneur à ces mœurs, si peu délicates, quoique raffinées ; dans le monde distingué on élève plus d'une fois ces courtisanes du rang de maîtresses au rang d'épouses, sans que la société y trouve à redire.

Malgré tout, les familles elles-mêmes ont à diverses époques paru abuser du luxe au Japon comme partout ailleurs, et le législateur a sévi contre les abus réels ou prétendus par des prohibitions.

Une ère plus libérale vient de s'ouvrir à cet égard comme pour tout le reste dans ce pays. Sous la haute direction du pouvoir impérial, il semble vouloir entrer avec résolution dans l'imitation des libertés européennes, et il travaille à s'assimiler notre code civil.

Le nouveau Japon a donc aboli les lois somptuaires : rien n'y règle plus le luxe, et tous peuvent y prétendre.

En elle-même cette réforme est digne d'être approuvée.

Mais dans un pays habitué jusqu'à présent à ce que l'autorité règle tout, accoutumé à attacher le respect à ces règlements plus qu'à l'idée du bien en elle-même,

on a pu se demander si la suppression des lois somptuaires n'avait pas emporté avec elle le sentiment de la hiérarchie.

La morale remplacera-t-elle l'action de ces lois ? C'est douteux.

L'imitation à outrance des étrangers, qui succède brusquement à un système d'exclusion presque sauvage, n'introduira-t-elle pas, avec d'autres emprunts meilleurs, un luxe malsain et sans originalité ? C'est une question qu'on est forcé de se poser.

Quelques-uns comptent sur le frein d'une classe moyenne en voie de se former. Une bourgeoisie riche, et par là encore le peuple japonais diffère de la Chine, s'est élevée à côté de l'ancienne noblesse. Plus instruite et plus laborieuse, elle se compose d'entrepreneurs industriels, de négociants, de banquiers. Elle arrive à la considération, et l'empereur actuel donne l'exemple de l'estime pour cette classe nouvelle à la noblesse, bien plus disposée à se montrer scandalisée de son importance.

C'est en grande partie par égard pour cette bourgeoisie qu'ont été supprimées les lois somptuaires qui lui défendaient de jouir de sa richesse.

Cette classe pourra-t-elle être un élément régénérateur [1] ? L'espoir qu'on fonde sur elle pourra-t-il se confirmer avec le temps ? On aime à le croire, quand on a quelque foi dans les progrès de l'humanité. Mais il serait peu sage de s'y fier quant aux mœurs privées et à la direc-

[1] C'est la pensée indiquée dans un remarquable travail sur les mœurs et le droit au Japon, travail daté de Jeddo, le 1er février 1875, par M. G. Bousquet, attaché au gouvernement de S. M. le Tenno.

tion donnée au luxe. Par l'action de cette classe, notre Europe a vu s'atténuer certains excès, pourtant le luxe a eu ses entraînements nouveaux dont une riche bourgeoisie s'est rendue complice. Ce n'est pas quand le scepticisme religieux et moral s'acclimate dans un pays jusqu'alors gouverné par d'impérieuses croyances et par d'inflexibles traditions qu'un résultat meilleur peut être attendu. La décomposition de la famille, qui était très-imparfaitement constituée au Japon, mais qui reposait sur quelques bases certaines, ne semble pas ouvrir des perspectives plus rassurantes. On ne saurait se le dissimuler : de trop justes sujets de craintes paraissent s'élever à cet égard.

Quant aux lois somptuaires elles-mêmes, n'oublions pas que c'est un décret d'un despotisme ami du progrès qui les a abolies : un despotisme *rétrograde* ne pourra-t-il les faire renaître ?

Personne n'est tenté de rire au Japon devant un décret qui change la forme des chapeaux ou ordonne l'adoption d'une nouvelle coiffure. En principe l'autorité peut tout : voilà ce qui peut inquiéter sur la durée de ces libertés par décret, tant que les mœurs ne sont pas faites.

Je me défie d'ailleurs d'un luxe qui n'a pas pour contre-poids une certaine moyenne de bien-être et de satisfactions mêlées d'utile et d'agréable ; on se jette alors dans les raffinements excessifs. Or ce que nous appelons confortable n'a au Japon d'équivalent ni dans la langue ni dans les mœurs ; on y rencontre le luxe chez les grands, la prodigalité chez presque tout le monde, mais ni petits ni grands ne font le moindre effort pour s'entourer de ces mille commodités, sans lesquelles il n'y a pour nous ni bien-être physique ni véritable liberté d'esprit.

Nous craignons pour l'Occident l'excès du bien-être qui engourdit les âmes ; nous le craignons bien plus que les abus mêmes du luxe. Tout autre est le genre de crainte et d'espoir aussi que l'Orient inspire. Le luxe y est le grand dissolvant ; le bien-être serait pour lui un élément régénérateur. En effet, le bien-être c'est le travail. Tout ce qui pourra faire sortir l'Orient de sa torpeur sera pour lui un moyen de renaître à une vie nouvelle. Peuples asiatiques, après avoir eu, il y a bien des siècles, vos temps de force et de grandeur, qu'a été votre histoire si ce n'est celle d'une longue décomposition par le luxe, la misère et l'inertie ? Le spectacle que réserve un prochain avenir sera-t-il autre chose que celui d'une dissolution plus profonde encore ? Combien de siècles faudra-t-il pour achever cette décomposition des vieilles croyances fatalistes, des organisations fondées sur les inégalités oppressives ? Un monde nouveau succédera à ce monde partout miné qui s'ouvre aux étrangers et se laisse envahir par les idées les plus incompatibles avec ce qui l'a fait dans le passé. L'unité absolue de civilisation est un rêve et serait peu désirable : mais comment ne pas le prévoir ? la science et l'industrie, les idées générales de justice et de morale, essentiellement identiques dans leur fond, qui partout se répandent, doivent faire cesser des différences trop profondes. Le monde du luxe corrompu et de la misère dégradante alors aura

vécu pour jamais, et quand on voudra se donner le spectacle de ces colossales nations asiatiques qui n'étaient pour ainsi dire que ce contraste même en action, il faudra le chercher dans l'histoire.

CHAPITRE VIII

LE LUXE DES RÉPUBLIQUES COMMERÇANTES TYR ET CARTHAGE

I

ROLE DES PHÉNICIENS DANS L'HISTOIRE DU LUXE.

Le grand luxe de l'Orient devait avoir son commerce d'échange.

Ce rôle échut surtout aux Phéniciens, qui s'en firent les intermédiaires; en même temps, eux-mêmes retenaient une partie de ce luxe dans une civilisation dure, cruelle, mais raffinée.

Leur commerce emprunta ses éléments aux fabrications indigènes et aux produits des nations les plus avancées par leurs richesses et leurs arts. Des bénéfices, fondés principalement sur ce commerce de luxe, firent naître des cités d'une puissance et d'une opulence prodigieuses.

Tyr et Sidon brillent dans l'antiquité de cet éclat extraordinaire des grandes villes de commerce, où abou-

tit tout le luxe de l'univers, qui s'y résume comme dans un incomparable foyer.

Ces premiers types de la grandeur maritime, comme de tous les genres de magnificence et de vie voluptueuse et raffinée, ne devaient être égalés à aucune époque, ni par les glorieuses républiques commerçantes de l'Italie, ni par les florissantes cités du Nord, dont le négoce éleva si haut la fortune au moyen âge.

Grandeur qui éblouit, mais, dans ces cités antiques, grandeur factice et fragile, alors même qu'elle paraissait reposer sur des fondements solides et durables. Il lui manque l'appui des ressources et de l'énergie que développe l'esprit guerrier, et une marine toute pacifique ne put, à Carthage, quand vint le temps des grandes luttes, soutenir le premier choc de la marine naissante d'un peuple plus aguerri.

La faiblesse de ces grands états mercantiles, dont les colonies nombreuses semblent porter au loin la puissance, c'est de pouvoir être frappés au cœur et détruits en un jour.

Ces peuples, longtemps courageux, et qui avaient tant fait pour la civilisation, devaient montrer combien ces entassements de richesses, nées exclusivement du commerce, sont insuffisants pour protéger l'indépendance de l'état menacé, et quels germes de corruption ils portent en eux-mêmes.

Qu'on se figure ces villes où se concentraient les richesses du luxe !

Quelle population condensée qui étouffait dans ces espaces trop étroits ! Quel amas de maisons de six et de sept

étages ! Quelle foule pressée de marchands et de marins de nationalité différente, venant se rencontrer dans ce rendez-vous de tous les voyageurs, de toutes les mœurs, de toutes les superstitions, de tous les vices, de toutes les misères !

Multitude avide de plaisir comme de gain, qui vit le plus souvent dans la rue, et ne paraît pas plus fixée au sol qu'à cette mer qui l'appelle aux lointains voyages, et la rejette tour à tour sur ces rivages, où elle n'a qu'une idée : jouir.

Jusqu'où ne s'étendait pas le commerce de cette fameuse Tyr ?

Appuyée sur les ressources de son sol et de son ingénieuse industrie, elle tirait des pays les plus divers les produits qu'elle faisait arriver par ses routes maritimes et par ses caravanes. La Phénicie servit de lien entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe. L'Égypte, la Grèce et l'Espagne devinrent ses tributaires; elles lui durent l'origine de leur prospérité par ce vivifiant commerce, aussi bien qu'une partie considérable de leurs objets de luxe.

Les relations avec les Grecs furent établies de longue date. Homère les rappelle au livre XV de l'Odyssée. Relations étranges d'échange perpétuel et de profonde et tenace inimitié! Les Phéniciens s'allient tant qu'ils peuvent avec les ennemis des Grecs. Ils ne devaient pas manquer de prendre parti pour l'Orient contre l'Occident, représentés par la lutte entre la Perse et la Grèce. Pour eux, ce furent les Grecs qui leur parurent des barbares.

Ils leur apportaient, dans les commencements de ce commerce, de brillantes bagatelles, des jouets d'enfants, qu'ils leur vendaient fort cher. Hardis pirates, ils allèrent souvent jusqu'à leur ravir leurs garçons et leurs filles qu'ils conduisaient pour être vendus dans les marchés d'esclaves de l'Asie, ou que les parents rachetaient par de fortes rançons. Ils leur portaient aussi les encens et les parfums de l'Arabie, que les Grecs employaient dans leurs sacrifices.

Dans son plus important commerce, celui qu'elle eut avec l'Espagne, la Phénicie eut la chance unique de mettre la main sur les mines de métal précieux.

Les premiers Phéniciens débarqués en Espagne y trouvèrent l'argent en abondance. Les Espagnols s'en servaient pour fabriquer leurs ustensiles. Cet exemple fut suivi par les Phéniciens, qui envoyèrent des cargaisons de métal dans leur pays. Peu à peu on trouva moins de minerai à fleur de terre ; il fallut recourir à un travail plus énergique ; on y employa, à défaut de ces procédés modernes d'exploitation destinés plus tard à augmenter la production et à soulager le travail, des esclaves dont le sort fut des plus durs [1].

Pourvus surabondamment de tous les produits servant au luxe, les Phéniciens laissèrent à leurs colons beaucoup de ces objets d'agrément en échange de produits plus utiles. Ils emportèrent de l'Espagne le fer, le plomb, l'étain, le blé, le vin, l'huile, le poisson salé, la laine fine, et aussi ces fruits exquis qu'ils se montraient

[1] Diodore, liv. I. Voir aussi Strabon pour de plus grands détails.

habiles à confire. De quelques points heureusement choisis sur la côte, ils se dirigèrent vers d'autres pays, notamment vers les îles d'Étain et les côtes d'Ambre. Les îles d'Étain étaient les îles britanniques et les îles Sorling. La patrie de l'ambre est plus difficile à déterminer, et ce commerce était tenu secret par les navigateurs, qui redoutaient la concurrence dans la vente d'une matière dont le prix égalait celui de l'or.

De l'Inde occidentale et de l'Éthiopie ils rapportèrent l'ivoire, les épiceries fines, les bois précieux, divers animaux rares, tels que le paon.

Ils furent en relation avec ces contrées désignées par le nom général d'Ophir, formées par les riches pays méridionaux de l'Arabie, de l'Afrique et de l'Inde. Le commerce s'y était fait d'abord par voie de terre. Ils y substituèrent plus tard le commerce maritime pour faciliter le transport des denrées, et pour les avoir de première main.

Le premier de tous les peuples pour la fabrication des objets de parure, les Phéniciens excellent à teindre les précieuses étoffes. La pourpre leur doit son entrée dans le monde.

On sait la place qu'elle tient dans l'antiquité. Elle prête son éclat aux plus hautes magistratures, de même qu'elle pare la corruption efféminée, et les moralistes firent tomber leurs véhéments anathèmes sur ce précieux produit. L'industrie des Phéniciens et la qualité supérieure des coquillages qui couvraient leurs côtes permirent de l'obtenir dans des conditions de perfection exceptionnelle. La laine fine, qui joue un si grand rôle dans

toute l'antiquité en Occident comme en Orient, devait partager avec le lin l'aristocratique privilége de la teinture en pourpre.

D'autres inventions précieuses signalèrent la part prise par les Phéniciens à la civilisation antique.

On leur attribue la fabrication du verre, à laquelle se rapportent dès les temps les plus anciens des travaux d'une grande finesse. Telles furent les coupes de forme distinguée, quoique les métaux précieux l'aient emporté longtemps dans ce genre de fabrication. Sidon et Sarephta devinrent les principaux centres de ces verreries. On employa même le verre et le cristal d'une façon toute particulière dans quelques grandes cités de l'Orient. On s'en servait pour revêtir l'intérieur des plus beaux édifices, les parois et les plafonds des appartements.

Les arts tinrent une certaine place dans ce luxe, et il y eut un art phénicien. Nous laissons aux voyageurs, aux savants qui en ont pu contempler les restes, la tâche d'apprécier ce qui regarde l'art pur[1].

L'architecture a été caractérisée dans ses traits généraux par M. E. Renan, qui a exploré la Phénicie : « Ce qui distingue, dit-il, les monuments de l'architecture phénicienne, c'est un même caractère de force massive et imposante, le dédain du fini dans les détails, pourvu qu'on arrive à produire un effet général de puissance et de grandeur. C'est enfin le goût du monolithisme. »

Non plus que l'architecture égyptienne avec laquelle

[1] Voir *Mission en Phénicie*, de M. E. Renan.

elle offre d'étroits rapports, cette architecture sévère n'excluait l'ornementation intérieure.

Appliquée au culte, elle se prêtait aux cérémonies brillantes et faisait une place aux images des dieux.

Dans le sanctuaire de Melkarst, à Tyr, on voyait une énorme émeraude dont l'éclat symbolisait la nature ignée du dieu.

On possède de nombreux spécimens d'orfévrerie et de sculpture comme de glyptique d'origine phénicienne. On y rencontre un art à part, qui pourtant manque d'originalité vraie et qui rappelle, sans les égaler, les formes en usage chez les Assyriens et les Égyptiens. Dans ces statues d'idoles qui peuplaient les maisons non moins que les temples, la décoration tient peu de place : la matière seule est précieuse parfois ; elle est d'ordinaire aussi vile que l'art est grossier. L'orfévrerie, par la matière comme par la forme, représente une industrie de luxe qui figurait parmi les richesses des maisons opulentes.

Un des genres de luxe les plus appréciés étaient les parfums. Le commerce de l'encens, cette passion de l'Orient, si recherché dans les cérémonies et les fêtes, présente des particularités curieuses qui intéressent aussi l'histoire du luxe chez les Arabes. Ils en faisaient trafic avec les Phéniciens, qui l'achetaient, ainsi que la myrrhe, dans les régions de l'Arabie-Heureuse.

« L'encens, écrit Théophraste, la myrrhe et la casse viennent dans le pays des Sabéens et des Adramites (Hadramut), l'encens et la myrrhe sur les montagnes de ce pays et dans les îles du voisinage. L'arbuste qui produit

l'encens est plus élevé que celui qui produit la myrrhe, et tous deux sont tantôt sauvages, tantôt cultivés avec soin. La propriété étant sacrée chez les Sabéens, personne parmi eux ne gardait ces produits. La myrrhe et l'encens récoltés étaient portés au temple du Soleil, si vénéré du peuple arabe, où ils étaient gardés par des hommes armés. Chaque propriétaire y étalait sa part accompagnée d'une tablette qui en indiquait la mesure et le prix. Puis les marchands venaient y déposer, à côté de chaque lot, le prix marqué sur la tablette. Après quoi survenait le prêtre, qui prélevait le tiers de cet argent pour la divinité du temple, et laissait le reste au propriétaire. L'encens des jeunes arbustes est plus blanc, mais il a moins d'odeur ; celui des vieux est plus jaune, mais plus odoriférant[1]. »

Le trafic de l'encens était donc placé sous la protection d'un temple, et se faisait en quelque sorte sans parler, comme se font encore de nos jours, dans ces mêmes contrées, la vente et l'achat du café.

Théophraste dit que l'encens le plus agréable était celui de terre ferme, et le plus fort d'odeur celui des îles voisines, parmi lesquelles il faut compter celle de Zuila, située près des côtes de l'Éthiopie et habitée aujourd'hui par les Samalis, qui sont toujours en possession du trafic de l'encens.

La magnificence de Tyr a laissé un grand souvenir dans la mémoire des hommes.

Ézéchiel la décrit avec une splendeur d'expression,

[1] Theophr., *Hist. plant.*, IX, 4.

accompagnée de détails précis, qu'on trouve confirmés par les historiens grecs.

« Vos voisins qui vous ont bâtie, s'écrie le prophète, n'ont rien oublié pour vous embellir. Ils ont fait tout le corps et les divers étages de vos vaisseaux.... Les Syriens ont exposé en vente dans vos marchés des perles, de la pourpre, des toiles ouvragées, des tissus, de la soie et toutes sortes de marchandises précieuses. Les peuples de Juda et d'Israël ont entretenu aussi leur commerce avec vous, et ils ont apporté dans vos marchés le plus pur froment, le baume, le miel, l'huile et la résine. Damas, en échange des ouvrages si variés et si différents, vous apportait de grandes richesses, du vin excellent et des laines d'une couleur vive et éclatante.... — Dan et Mosel ont exposé dans vos marchés des ouvrages de fer, de la myrrhe et des cannes d'excellente odeur.... Vous avez été comblée de biens et de gloire ; jamais ville ne vous a été semblable. »

C'est encore à Tyr, à son luxe que s'adressent ces autres paroles du même prophète, qui renferment la condamnation de ses excès : « Ton esprit te fit acquérir des richesses ; l'or et l'argent s'accumulèrent dans tes coffres, grâce au commerce étendu de ton pays. Par ta sagesse tu gagnas de grandes sommes ; tu demeuras dans un jardin de Dieu, couverte de pierreries, revêtue, depuis ton enfance, d'étoffes précieuses ; mais le trafic t'a enrichie de biens injustes et t'a rendue coupable. »

Nul doute d'ailleurs que les Tyriens n'aient acheté cette grandeur à force d'intelligence, d'habileté, et par une activité telle qu'elle justifie leurs prodigieux succès.

C'est par ces côtés favorables que Fénelon les a peints dans son *Télémaque*.

Il n'est pas moins vrai que le luxe et la dissolution pénétrèrent jusqu'au dernier excès dans la Phénicie, devenue l'entrepôt de ce qui peut satisfaire les besoins les plus raffinés.

Les étrangers y apportèrent leurs vices, et vinrent y chercher ensuite toutes les ressources d'une corruption toujours savamment préparée pour leurs hôtes par ces villes maritimes, devenues les rendez-vous des nations.

L'énergie militaire, réveillée par les besoins de la défense, ne fléchit peut-être jamais pourtant, en dépit du luxe, chez cette race de marchands avisés et habitués à endurer les fatigues du négoce.

Il fallut que Nabuchodonosor demeurât campé pendant treize ans devant Tyr sans réussir à s'en emparer. Lutte si prolongée et si pénible que « toute tête, selon l'expression du prophète, en était devenue chauve et toute épaule pelée. »

Durant ce long intervalle, les assiégés purent soustraire les richesses de la ville et les transporter dans une île voisine, destinée à servir d'emplacement à une nouvelle Tyr. Irrité de voir échapper de ses mains une si riche proie, si ardemment convoitée, le vainqueur détruisit la ville jusqu'aux fondements et fit passer au fil de l'épée tout ce qui pouvait y être resté encore d'habitants. Cela se passait environ six siècles avant Jésus-Christ.

II

CARACTÈRES DU LUXE CARTHAGINOIS.

Fille et digne héritière de cette superbe « reine de la mer, » Carthage s'éleva aux mêmes destinées par des voies en partie les mêmes, en partie différentes.

Elle mêla plus encore que Tyr ne l'avait fait la politique au commerce.

Elle se servit de la force dans ses rapports avec ses propres colonies et avec les autres nations comme d'un moyen pour s'enrichir.

De là quelque chose de violent et d'excessif, qui se sent partout dans les ressorts constamment tendus de cette administration inquisitoriale et de cette politique, plus d'une fois atroce, dont le grand principe fut la terreur.

Cela est sensible dans l'usage que les Carthaginois firent des impôts de douane, dans les tributs qu'ils imposèrent sans merci, sous forme de produits naturels ou manufacturés et de sommes d'argent, à leurs propres colonies. Ils firent du commerce et de la finance un art savant, mais fort simplifié par la rigueur des procédés dans l'application.

Ils recherchèrent, avec l'empressement qui a toujours distingué les états mercantiles, la possession des métaux précieux. Diodore et Polybe nous ont transmis d'importants détails sur ces exploitations de mines, qu'ils continuèrent après les Phéniciens ou surent créer eux-mêmes, et dont le plus important théâtre fut l'Espagne. Cartha-

gène dut son existence à cette exploitation, à peu près comme aujourd'hui la même industrie a fait sortir de terre d'importantes cités en Californie et en Australie.

Une part considérable de cet argent devait passer en objets fabriqués, en vases, en statues.

L'argent se trouve partout. Il est un des meubles favoris de ces riches familles qui se reposaient sur les mercenaires du soin de défendre la patrie. Il apparaît dans les ustensiles, les objets de table, les ornements, les lits.

Il orne les temples de leurs farouches divinités.

Il faudrait répéter ce qu'on a dit plus haut des divers objets de luxe de l'Orient pour épuiser la liste des somptuosités qui affluèrent dans cette métropole des richesses et de tous les raffinements[1].

Civilisation extérieure, à qui rien ne manque que l'âme et la délicatesse, et à qui un art original fait défaut.

Ses arts ne sont longtemps que la reproduction plus ou moins grossière des formes phéniciennes. Les arts de la Grèce devaient y pénétrer, mais presque toujours exercés par des artistes grecs.

L'art, ou ce qui prit son nom, ne fut donc guère, dans cette république de marchands, que le serviteur du luxe.

Il semble que ce luxe fut aussi complet que possible.

[1] Tous les détails du luxe carthaginois se trouvent reproduits dans un ouvrage moderne, le poëme-roman *Salammbô*. Au reste, si exacts et précis que soient ces détails, ils rentrent en grande partie dans les indications sur le luxe oriental qu'on a déjà présentées ici ; nous nous bornerons donc à mentionner sommairement les traits de ce luxe carthaginois.

Cette riche société carthaginoise eut en profusion tout ce qu'on peut imaginer pour subvenir à son faste et à ses jouissances.

Dans l'intérieur des opulentes demeures quelles superbes tentures! Le coton y figure comme une précieuse étoffe, que l'art de la broderie et l'éclat varié des teintures enrichissent d'un prix infini. Quelle place tiennent les pierreries dans l'usage, comme dans le commerce! La *calcédoine*, qui occupe le premier rang parmi les onyx, tire son nom de Carthage elle-même : les Carthaginois l'empruntaient au pays des Garamantes, et en faisaient des coupes et des vases.

Le vin, les boissons recherchées figurent dans leurs somptueux repas. Ils portent très-loin le luxe des chevaux. On les voit, avec un mélange d'avarice et de luxure, tantôt vendre à des prix élevés, tantôt garder les belles esclaves africaines et asiatiques.

Il y eut, sans doute, comme un correctif de l'amollissement dans le tempérament énergique et ardent de l'Africain, et surtout dans les habitudes actives du commerce maritime.

Ces hommes, corrompus par le luxe, surent, comme les Tyriens, se montrer héroïques dans la résistance. Le génie fier de Carthage se montra jusqu'à la fin avec une féroce énergie.

Cette ville, qui aimait l'or, le plaisir et le sang, ne s'effémina point comme la Lydie, elle s'endurcit. Ce luxe, qu'elle achetait par les rudes labeurs de la navigation et par les rigueurs d'un système colonial sans merci, ne lui donna ni la délicatesse des arts, ni l'élé-

vation de la pensée. Il ne servit qu'à rendre cette race plus âpre au gain et plus impitoyable. Elle faisait noyer tous les étrangers qui trafiquaient en Sardaigne.

Une prévoyance pourtant devait manquer à cet esprit carthaginois qui avait tout soumis à la loi de ses âpres calculs : on négligea de défendre par une armée ce luxe, acquis si souvent au prix d'inexorables exactions, contre les attaques étrangères. La vengeance de Carthage en tombant consista à en empoisonner pour ainsi dire Rome, sa rivale victorieuse. Carthage mourait le même jour que son faste et son commerce, pour ne plus être que l'ombre d'elle-même.

III

LUXE AFRICAIN MODERNE.

Je ne saurais abandonner l'Afrique sans indiquer quelques traits de son luxe moderne : non que mon but soit d'entrer dans les détails de ce luxe pour chaque population; je me bornerai à le caractériser pour quelques groupes par les particularités les plus saillantes. Je terminerai par l'indication plus générale de ce qui constitue le luxe musulman.

Les traits généraux de ce luxe des populations africaines dites barbaresques et de tous les groupes à demi barbares se confondent avec le luxe oriental pour le genre d'éclat, ils ne s'en distinguent guère que par le moindre degré des raffinements sensuels. C'est un luxe moins corrupteur, luxe de parure et de représentation, qui orne le guerrier comme la jeune fille, qui pare la demeure, sans entraîner les fantaisies de mauvais goût et les excès dispendieux qui ont souvent déshonoré notre Occident. Considérez le village arabe et telle grande ville africaine, comme Tunis; les éléments de luxe sont les mêmes. En un sens on peut dire que le luxe est partout, sans offrir nulle part une concentration comparable à celle qu'offrirent dans le passé des villes comme Tyr et Sidon. Il faut excepter le Caire, Alexandrie; mais ces rendez-vous de toutes les sortes de luxe asiatique, africain, européen, ne peuvent servir à caractériser l'Afrique d'une manière spéciale. L'élément moresque qu'on y rencontre pourra d'ailleurs être caractérisé plus particulièrement à propos de l'Espagne, dans une autre partie de cet ouvrage.

Vous retrouvez le luxe africain avec ses traits essentiels jusque sous la tente de l'Arabe, du féroce Bédouin. Ce luxe se concentre dans la personne des chefs et n'a guère d'autre expression que le costume. Les cheiks portent des manteaux brodés d'or. Les femmes étalent des ornements qui ne diffèrent guère de ceux des villes civilisées, que par la manière dont elles les portent. Elles ont des anneaux d'argent, des bracelets et des chaînes de même métal, outre beaucoup de verroterie : elles portent quelques-uns de ces ornements comme les femmes sauvages, non-seulement aux oreilles, mais au nez. Vous retrouverez le même luxe d'ornements avec plus d'élégance et de distinction dans des contrées même plus désertes. C'est à ce point de vue qu'on a pu dire que dans cet Orient africain tout a son luxe, l'homme avec ses costu-

mes, la femme avec ses parures, le ciel et la terre avec ce qui en fait la splendeur et la beauté. On en rencontre la présence jusqu'au sein du brûlant Sahara. Naguère, un de nos peintres les mieux inspirés dans l'expression de ce genre de beautés propres à l'Afrique, un écrivain hors ligne par le talent descriptif, retrouvait, décrivait ce luxe africain jusque dans le village d'El-Kantara, qui lui apparaissait au milieu d'une oasis de vingt-cinq mille palmiers. Il nous en donne la couleur, j'allais dire la sensation, dans une page qui fait passer devant nous la vision de ce que d'autres n'ont décrit qu'imparfaitement ou par ouï-dire : « Ces palmiers, écrit-il, les premiers que je voyais; ce petit village couleur d'or, enfoui dans des feuillages déjà chargés des fleurs blanches du printemps; une jeune fille qui venait à nous, en compagnie d'un vieillard, *avec le splendide costume rouge et les riches colliers du Désert*, portant une amphore de grès sur sa hanche nue; cette première fille à la peau blonde, belle et forte, d'une jeunesse précoce; ce vieillard abattu, mais non défiguré, par une vieillesse hâtive, tout le Désert m'apparaissait ainsi sous toutes ses formes, dans toutes ses beautés et tous ses emblèmes : c'était pour la première fois une étonnante vision. Ce qu'il y avait surtout d'incomparable, c'était le ciel : le soleil allait se coucher et dorait, empourprait, émaillait de feu une multitude de petits nuages détachés du grand rideau noir étendu sur nos têtes, et rangés comme une frange d'écume au bord d'une mer troublée; au delà commençait l'azur, et alors, à des profondeurs qui n'avaient pas de limites, à travers des limpidités inconnues, on apercevait

le pays céleste du bleu. Des brises chaudes montaient, avec je ne sais quelles odeurs confuses et quelle musique aérienne, du fond de ce village en fleurs; les dattiers, agités doucement, ondoyaient avec des rayons d'or dans leurs palmes, et l'on entendait courir sous la forêt paisible des bruits d'eau mêlés aux froissements légers du feuillage, à des chants d'oiseaux, à des sons de flûte. En même temps, un muezzin qu'on ne voyait pas se mit à chanter la prière du soir, la répétant quatre fois aux quatre points de l'horizon, et sur un mode si passionné, avec de tels accents, que tout semblait se taire pour l'écouter[1]! »

Assurément, cette description qui nous transporte dans la scène qu'elle reproduit, qui nous associe complétement à ce que voit, à ce que sent l'écrivain qui a retracé une peinture si originale et si vraie jusque dans le moindre détail, dépasse les bornes du sujet que je traite ici; mais ne sent-on pas l'harmonie qui existe entre ce qui pare la jeune Africaine et tout ce cadre éblouissant, entre ce qui brille sur le vêtement et sur la personne humaine et tout ce qui étincelle sur le ciel et sur la terre dans cette nature à part?

Et, si nous avions ici à apprécier par un mot ce luxe africain, par comparaison avec le luxe asiatique — et nous ne parlons pas seulement de ce luxe élémentaire de la tribu arabe, mais de celui qu'on rencontre à Tunis dans les appartements du bey ou des grands — ne faudrait-il pas le qualifier par ce terme : la sobriété? La sobriété, jointe

[1] Eugène Fromentin, *Un été dans le Sahara.*

parfois à certaines teintes sombres qui conviennent bien à l'âpre génie africain. Rien là, comme dans certaines somptuosités indiennes, de monstrueux, d'excessif et de démesuré. Point de ces splendeurs effrénées, de ces prodigalités inouïes de couleurs étincelantes. L'Afrique, même en ses excès fastueux, montre toujours une sorte de goût relatif, une inspiration plus sévère.

Cette inspiration, d'où vient-elle? De la religion.

Oui, ces différences qu'on vient de signaler tiennent, nous n'hésitons pas à le dire, à la différence des religions encore plus qu'à celle du climat et du génie natif. Là, le panthéisme avec son énorme panthéon de dieux hybrides; ici, l'austère unité divine.

Cela nous conduit à dire un mot du génie musulman dans le luxe, génie exclusivement monothéiste.

Il limite le luxe et le contient; il lui prescrit certaines formes.

Mahomet interdit de représenter la figure humaine et même tout être vivant. Cette proscription a eu une décisive influence sur l'art musulman, comme la même interdiction dans la Bible sur l'art hébreu : elle l'a extrêmement borné. Cette défense annihile d'un coup la statuaire et la peinture, surtout si vous y joignez la réclusion de la femme. Des voyageurs racontent qu'ils ont contemplé, dans le palais du bey à Constantine, des vues de villes saintes, des siéges de places fortes où les combattants étaient supprimés et où les pièces d'artillerie jouaient toutes seules. Rien n'était plus singulier que ces batailles sans soldats et ces bombardements solitaires. Les vues de cette espèce sont très-nombreuses à Constantinople. Une superstition bizarre renforce le préjugé religieux, et les musulmans disent aux artistes francs qu'ils voient occupés à dessiner ou à peindre : « Que répondras-tu à ces figures au jour du jugement dernier, lorsqu'elles te demanderont une âme? » En Algérie, beaucoup d'Arabes ont la croyance que tout homme dont on fait le portrait meurt inévitablement dans l'année.

Le besoin d'art, qui subsiste toujours, s'est donc développé chez les musulmans dans le sens de l'ornementation et de la couleur : ils ont appliqué leur génie à l'invention d'arabesques compliquées. Les stucs découpés qui plaquent les murs de l'Alhambra donnent l'idée de l'élégance et de la richesse charmante que le génie humain peut atteindre à l'aide de combinaisons d'angles, de carrés, d'ovales, de lignes brisées, auxquels s'ajoutent seulement quelques fleurs et des lettres arabes. Privés du dessin proprement dit, les musulmans ont acquis une prodigieuse finesse de coloris : personne ne les a jamais égalés dans l'art de rompre les nuances, de les marier, de les contraster. J'ai attribué ce mérite au vieux génie de l'Orient, et, en effet, sa tendance a toujours été telle; mais elle s'est maintenue et développée singulièrement sous l'interdiction qui resserre l'art dans un champ déterminé.

Au reste, l'étroit rapport du luxe musulman avec l'unité divine se manifeste dans la principale forme que ce luxe ait revêtue, le temple, la mosquée, et même il est vrai de dire que le luxe est ici presque tout entier dans l'extérieur de la mosquée elle-même. La grandeur austère et nue du mahométisme dans sa conception théolo-

gique repousse au dedans du temple l'excès des ornements. Rien n'y pénètre que de simple, et Allah semble y régner seul dans son imposante majesté. Le paradis de houris, concession faite aux sensualités asiatiques, promis aux futurs bienheureux, n'y est rappelé par aucun signe. Nulle image humaine : une ornementation géométrique n'exprimant que l'idée abstraite : où est le luxe ici ? Rien que dans la couleur. Quel luxe plus brillant par là que celui des mosquées et des minarets dans les villes musulmanes?

Remontons le cours des temps : revenons à l'antiquité, non pas encore à la Grèce pourtant; le genre de luxe et de civilisation qui nous appelle se distingue profondément de tout ce qui précède et de tout ce qui va suivre. Rien d'aussi original ne nous a encore occupés.

CHAPITRE IX

LE LUXE CHEZ LES HÉBREUX

Abordons cette terre à part, la plus petite dans l'espace, la plus grande par ses destinées et son influence sur notre monde occidental, la Judée.

Disons-le d'abord : l'étude exclusive de la Bible comme monument sacré a longtemps nui aux recherches purement historiques sur le peuple juif. On songeait peu à étudier d'une manière désintéressée et sans arrière-pensée cette civilisation originale. Aussi a-t-elle été presque exceptée longtemps de ce mouvement de curiosité savante qui s'est porté sur les autres peuples de l'antiquité. Quand l'examen s'y attachait, il devenait partial et passionné. Il n'est pas jusqu'à cette question de savoir si l'ancienne Judée fut ou non un pays fertile qui, au lieu d'être examinée froidement et en elle-même, ne devînt un sujet brûlant de discussion où il semblait que l'orthodoxie fût en jeu. Où le voit-on mieux que dans la polémique engagée entre Voltaire et l'abbé Guénée, l'auteur des célèbres *Lettres de quelques Juifs?*

Les juifs et les chrétiens, qui regardent comme divinement inspirés les livres si divers réunis sous le nom de Bible, reconnaissent eux-mêmes aujourd'hui qu'une masse de faits de l'ordre social ou économique tombent là comme ailleurs sous les lois de la critique ordinaire. Quant à ceux qui ne voient dans la Bible qu'un des grands monuments religieux de l'histoire de l'humanité qui se sont partagé l'Orient, sans aucun caractère spécialement surnaturel, ils ne font plus figurer la politique et l'économie sociale au nombre de ces questions qu'il faut résoudre d'une certaine manière pour faire preuve de philosophie. Profitons de ces nouvelles dispositions des esprits pour parler de la constitution de la propriété dans l'antique Judée, de son agriculture, de son industrie, de son commerce, de ses habitudes privées.

I

EXISTENCE ET FORMES DU LUXE EN JUDÉE

Y a-t-il eu un luxe en Judée? Quels en furent et les formes et le degré?

Cette question trouve dans la Bible elle-même bien des éléments de solution, comme celle que traitait il y a quelques années un savant archéologue, qui s'est demandé s'il y avait eu des arts judaïques, et ce que furent ces arts [1].

Ce qui frappe dans cette âpre contrée, chez cet énergique petit peuple, c'est le nombre et la force des obstacles qui s'opposaient à un très-grand développement du luxe public ou privé.

[1] M. de Saulcy : *Histoire de l'Art judaïque.*

En vain ce peuple est-il environné de toutes les splendeurs du faste oriental, de toutes les jouissances raffinées des rois et des riches satrapes. Une fin de non-recevoir s'oppose d'abord à une partie notable du luxe public. Moïse proscrit les images figuratives. Point de représentations d'hommes ni d'animaux, point de représentation matérielle de ce Dieu spirituel et universel, qui se définit lui-même : *Celui qui est.* Rien sous le rapport religieux de plus admirable : la conservation de l'idée pure de l'unité divine était à ce prix, et n'oublions pas que le penchant des Juifs à l'idolâtrie l'emportera trop souvent encore contre cette prévoyante interdiction.

Une telle défense n'en équivalait pas moins à la suppression des arts décoratifs les plus importants, à la négation d'une grande partie de la sculpture et de la peinture, en un mot de tout un côté de la civilisation. Ce qui faisait l'ornement des monuments et des places non moins que des temples chez les peuples païens s'évanouissait du même coup. Où trouver ces statues si nombreuses qui, en Grèce, semblent former un peuple de pierre à côté du peuple des vivants, ces peintures si variées et si fraîches, qui animent pour ainsi dire encore les tombeaux de l'ancienne Égypte? Une austère nudité en prend la place. Il y a des arts secondaires en Judée : mais l'art, le grand art, n'existe pas.

En même temps la loi religieuse se montre très-sévère pour le luxe privé.

La morale qu'elle enseigne est de la plus austère pureté. On peut prendre successivement tous les livres qui composent la Bible, le Deutéronome, les Livres sapientiaux, les Prophètes, on y verra la condamnation des raffinements qui amollissent et de l'amour excessif de l'argent, la recommandation sans cesse répétée d'une vie simple et forte, écrites là avec une clarté, une énergie dont on peut dire que n'approche aucune législation, aucune littérature chez les autres peuples anciens.

Organisation singulière, et dont on ne s'est pas toujours rendu un compte suffisamment exact, que celle de ce petit groupe, si faible par le nombre, mais encore plus curieux à connaître que les colosses asiatiques qui l'entourent et l'écrasent !

Pour saisir cette organisation dans sa force et dans son ensemble il faut en réunir les principaux traits.

Et, d'abord la prédominance de la vie agricole y est bien marquée.

L'idéal de ces populations s'exprimera longtemps, peut-être même toujours, par ce vœu modeste : « Vivre en paix à l'ombre de sa vigne et de son olivier. »

Le pays est d'un aspect sévère, d'une stérilité désolée.

Seule, la Galilée fait exception, véritable oasis au milieu de ces terribles aridités.

Cette région privilégiée, trop restreinte pour donner à la civilisation judaïque ce caractère de douceur et d'amollissement qui semble naître du climat, a inspiré des peintures pleines de charme à des écrivains comme M. de Lamartine, comme M. E. Renan. La science elle-même en a tracé des descriptions très-précises, qui font com-

prendre de quelle nature purent être les douceurs de la vie chez cette race fortement trempée. Les productions naturelles donnent parfois l'idée d'un Éden. Elles firent la richesse et l'abondance de ceux qui vécurent dans ce coin de terre, où les bords de la mer se couvrent de lentisques, de palmiers et de nopals ; où l'on trouve les vignes, les oliviers, les sycomores ; où les bosquets naturels se composent de chênes verts, de cyprès, de térébinthes, où la végétation est telle que des voyageurs racontent avoir dîné à l'ombre de citronniers grands comme nos chênes, avoir vu des sycomores qui ombrageaient trente personnes avec leurs chevaux.

Dans cette douce Galilée, tout emprunte sa valeur à la nature. Le vin de Saint-Jean, près de Bethléem, d'un goût délicieux, les oliviers sauvages, près de Jéricho, qui donnent de très-gros fruits et une huile très-fine, le même champ, qui après avoir produit des blés au mois de mai, produit d'abondants légumes en automne, des arbres fruitiers continuellement chargés en même temps de fleurs et de fruits, les mûriers plantés en ligne dans les campagnes, entrelacés de branches de vigne, tel est le tableau tracé par des écrivains d'une exactitude scrupuleuse.

Moïse a pu dire que dans le pays de Chanaan il coulait du miel et du lait ; les troupeaux des Arabes y trouvent encore des pâturages très-succulents, les abeilles sauvages ramassent dans le creux des rochers un miel parfumé.

Un tel sol était très-favorable à la petite propriété, ennemie de ce luxe qui se déploie à l'abri des grandes existences foncières et féodales.

La petite propriété, malgré des exceptions réelles et notoires, reste le fait dominant de l'organisation économique de la Judée. Très-conforme au sol, elle est en outre décrétée légalement à la suite du partage du sol entre les familles.

La stabilité de cette division de la Terre promise entre ses possesseurs, considérés plutôt comme usufruitiers que comme propriétaires, est l'objet évident du législateur dans cette institution du jubilé, dont on a eu tort d'ailleurs de parler comme d'une loi en vigueur. On sait que cette institution après chaque période de cinquante ans, devait ramener les immeubles vendus dans les mains de leurs premiers possesseurs ou de leurs héritiers, et rétablir l'égalité entre les fortunes. Mais ce partage à nouveau du sol à des époques périodiques ne fut jamais exécuté, à cause des difficultés qu'il eût rencontrées; l'inégalité se fit jour là comme ailleurs, quoique dans certaines limites. Il y eut en Judée de riches propriétaires fonciers. La Bible a rappelé les noms de quelques-uns de ces privilégiés dans d'immortelles idylles, et ce qui confirme notre assertion, Isaïe devait stigmatiser ces agrandissements de certains possesseurs de domaines : « Malheur ! s'écrie-t-il, malheur à ceux qui ajoutent maison à maison, terrain à terrain, jusqu'à ce que la place leur manque et qu'ils soient les seuls habitants du pays ! »

Paroles qui prouvent que les prophètes se montraient les gardiens jaloux des traditions nationales d'égalité.

Ces propriétaires vivaient dans l'abondance, donnaient de copieux festins ; mais hâtons-nous de le dire : l'opulence princière des possesseurs de grands domaines en

Orient n'a, en réalité, rien à voir avec ces possesseurs de domaines ruraux. Ils ont une vie aisée et large, voilà tout. Les uns sont bienfaisants et charitables, les autres sont avares et durs au pauvre monde : tels on les voit dans les Livres saints.

Les principales villes comme Jérusalem, Samarie, et les autres cités importantes, devaient devenir le théâtre d'un luxe relatif dont je rechercherai la nature et l'étendue.

Mais comment là même ce peuple, toujours en guerre avec ses voisins, souvent arraché à ses murs et à son sol, contraint de reconstruire ses villes détruites, aurait-il eu habituellement le loisir et le moyen de donner un bien grand développement au faste de la vie privée ?

Il y avait peu d'esclaves, grâce aux restrictions de la loi de Moïse; les serviteurs étaient plus libres que partout ailleurs, ils étaient traités avec une douceur dont l'antiquité n'offre pas d'exemple ; une industrie morcelée s'exerçait sous la forme de métiers isolés ; le prêt à intérêt était interdit entre Hébreux; toutes ces conditions devaient resserrer les pompes mondaines dans des limites assez étroites.

Ajoutez-y, au sein de la famille, le rôle modeste et digne de la femme. Elle n'est pas, comme dans la plupart des nations orientales, tantôt une esclave avilie, tantôt une favorite que le caprice d'un despote pare comme une idole tout en la méprisant. Elle devient vraiment ici la compagne de l'homme, compagne sérieuse, active, vigilante, qui trouve son expression fidèle dans l'énergique portrait de la « femme forte ».

Voilà bien des gages pour que la vie de ce peuple auquel pourtant ont été promis les biens temporels, semble en général à l'abri des jouissances trop énervantes et d'un faste corrompu.

Parmi ces biens temporels que Dieu prend soin d'énumérer lui-même, vous ne rencontrerez ni l'or, ni l'argent, ni les pierreries, ni les meubles précieux; ce sont exclusivement les terres fertilisées, un florissant bétail, des pluies venant en leur temps, la moisson abondante, les arbres chargés de fruits, et, au delà de tous ces biens, un sommeil tranquille, la sécurité, la paix, la fécondité des familles.

Et pourtant le luxe s'est développé jusqu'à un certain point au sein de ce peuple, le luxe tient une place dans la Bible.

Il en a une très-limitée sans doute dès le temps même des patriarches. Qu'on se souvienne des circonstances, à la fois si simples et si poétiques, qui précédèrent le mariage de Rébecca, quand le serviteur d'Abraham la rencontre auprès de la fontaine, et qu'il lui offre un ornement d'or pesant un demi-sicle et deux bracelets d'or pesant dix sicles. Lorsque Laban permet d'emmener Rébecca pour qu'elle devienne la femme d'Isaac, le même serviteur présente des vases d'or et d'argent et de riches vêtements à la jeune fiancée; il comble de présents sa mère et ses frères. Juda donne, comme gage à Thamar, son bracelet et son anneau.

Au temps de Moïse, n'a-t-on pas la preuve d'un luxe déjà plus étendu? Lorsque, cédant aux clameurs du peuple, Aaron élève le veau d'or, il y fait entrer, après les avoir fait fondre, les pendants d'oreilles des femmes et des filles juives. Combien de ce côté, comme sous d'autres rapports, la captivité d'Égypte dut profiter à l'instruction du peuple juif!

Le voisinage des nations ou tribus voisines ne fut ni moins instructif ni moins contagieux. Ces petits peuples recherchaient fort les riches ornements, qui abondent dans leurs appareils de guerre, et figurent en grand nombre dans leurs usages privés. Voyez par exemple Gédéon, vainqueur des Madianites. Quand il refuse le trône que les enfants d'Israël lui offrent, il demande pour récompense les pendants d'oreilles en or des Madianites qui faisaient partie du butin[1]. Ces pendants d'oreilles se trouvèrent peser mille sept cents sicles d'or, sans les ornements, sans les colliers précieux, sans les carcans d'or des chameaux, sans les vêtements d'écarlate dont les rois de Madian avaient coutume de se servir. Gédéon fit de tous ces dons un éphod consacré à Dieu.

Un penchant vers tout ce qui brille aux yeux et charme les sens, aussi marqué que chez les autres nations, entraîne ce peuple par moments.

Combien de fois ne fut-il pas séduit par ces côtés brillants et sensuels du culte du veau d'or! C'est à tort aussi qu'on se figure ce peuple, même au temps où il reste fidèle à Jéhovah, toujours à l'état de peuple saint et perpétuellement en prière. Ce caractère religieux et sacerdotal, dont il est marqué si profondément comme nation, n'empêche pas la vie de reprendre

[1] *Juges*, ch. VIII.

ses droits aux heures où l'homme se laisse aller aux mouvements de la nature. Les Juifs ont aussi leurs jeux, leurs divertissements; ils connaissent la gaieté des festins, ils prisent fort certains vins que la Bible n'a pas dédaigné de désigner et qui figurent dans ces joyeuses solennités. Amos et Isaïe parlent de vraies chansons à boire qu'entonnaient au son du kinnor, des luths et des tambourins, les convives couchés sur les lits d'ivoire, étendus sur des divans, près des cratères et des coupes couronnées de fleurs.... Défions-nous de ces peintures uniformes qui semblent immobiliser un peuple ou un individu dans une idée fixe et unique.

Mais, aussi haut qu'on remonte, ce qui forme le luxe public presque exclusivement, c'est le luxe religieux.

Rien de plus conforme au génie et à la mission du peuple hébreu.

Ce genre de magnificences trouve déjà dans le *Tabernacle* une réalisation imposante : monument fragile, il est vrai, destiné à être transporté, mais formé d'une tente de précieuse étoffe, recouverte de poils de chèvre. Contestées comme peu compatibles avec l'état d'un peuple vivant encore de la vie pastorale, ces splendeurs du *Tabernacle* sont aujourd'hui confirmées par les traces récemment retrouvées de travaux métallurgiques près des lieux où les Hébreux séjournèrent sous la conduite de Moïse

Dans la description du Tabernacle, telle que la présente la Bible, l'or éclate de toutes parts ainsi que l'argent; l'arche d'alliance, placée au centre du sanctuaire, revêtue d'or, porte sur ses deux côtés deux chérubins d'or aux ailes étendues.

C'est d'or que sont faits le chandelier à sept branches, la table sur laquelle sont déposés au nom des douze tribus, les douze pains de « proposition » qu'on renouvelait tous les jours de sabbat, les lames enveloppant le bois, les vases à mettre l'encens, les coupes destinées aux libations, les candélabres, les lampes.

De superbes rideaux recouverts de splendides broderies forment autour du Tabernacle comme une enceinte.

Que d'étoffes de fin lin et de peaux teintes de pourpre et d'écarlate! Que de pierres précieuses, et aussi, dans ce culte naissant, quel riche costume des prêtres voués au culte du Dieu vivant!

Mais ce que nous devons noter surtout, c'est la simplicité qui reste le trait dominant du sacerdoce juif.

On trouve là un singulier contraste avec les richesses des autres sacerdoces orientaux, avec les brahmanes qui se donnent pour seuls propriétaires de la terre et s'y taillent une part léonine, avec les prêtres égyptiens qui possèdent le tiers du pays, sans compter les revenus particuliers de chaque temple et l'exemption des impôts.

Le contraste est plus frappant encore avec ces indignes prêtres chaldéens, lesquels s'enrichissaient par la fraude et volaient jusqu'à leurs dieux.

Assurément, il faut en faire honneur à la loi religieuse. Mais la constitution politique mérite aussi sa part d'éloge.

C'est à tort qu'on a présenté le gouvernement juif comme une théocratie. Si puissante que soit l'influence des prêtres, ils ne gouvernent pas.

Les Hébreux, égaux devant Dieu, égaux devant la loi,

font tous partie du peuple saint. Cela résulte de ces paroles de Jéhovah dans l'*Exode :* « Vous êtes pour moi une nation de prêtres et un peuple saint. »

Si le sacerdoce est représenté par une seule tribu, cette tribu sacrée est par ses alliances unie à toutes les autres; toute fille d'Israël y peut entrer par le mariage; toute femme de race sacerdotale peut se marier avec un homme d'une autre origine.

L'inégalité est si peu rompue en faveur de la tribu de Lévi qu'elle était exclue du partage de la Terre promise. A l'exception de quarante-huit villes ou villages jugés nécessaires pour lui servir d'asiles, elle ne devait avoir aucun patrimoine. Jéhovah dit à Aaron : « Tu n'hériteras pas dans leur pays, et tu n'auras aucune part au milieu d'eux. C'est moi qui suis ta part et ton héritage au milieu des enfants d'Israël[1]. »

C'est là, avouons-le, un spectacle incomparable.

Rien de pareil ne se verra jusqu'à l'Église primitive.

Il est vrai que la dîme existe. Les ressources des Lévites consistent dans cette dîme des productions de la terre et des troupeaux. Sur cette dîme elle-même un dixième était réservé aux seuls prêtres. Situation indépendante plutôt que riche, bien propre à entretenir le dévouement dans le corps sacerdotal. Sans doute dans la suite elle suffit à élever la fortune d'un certain nombre de grands prêtres : mais c'était l'exception, et l'opulence resta rare dans le corps sacerdotal.

Ainsi dans ce pays véritablement à part, quels qu'aient

[1] *Nombres.* — Voy. Ad. Franck : *Études orientales.*

été ses vices et ses excès, nulle classe où l'opulence paraisse concentrée.

On dirait pendant longtemps une sorte de démocratie sainte.

L'auteur du Pentateuque se défie du luxe monarchique.

Son vœu formel est l'existence d'une autorité temporaire de chefs choisis par le peuple sur la désignation du sacerdoce. Mais il n'impose aucune forme et n'exclut pas la royauté, si le peuple la demande; seulement le Pentateuque entend qu'elle reste simple, et redoute un faste excessif comme plein de péril pour la morale et funeste aux populations : « Si tu arrives dans le pays que Jéhovah, ton Dieu, te donne, et si, après en avoir pris possession et t'y être établi, tu te dis : « Je veux placer au-dessus de moi un roi comme toutes les nations qui m'entourent, » place au-dessus de toi un roi que Jéhovah, ton Dieu, aura choisi; place au-dessus de toi un roi du milieu de tes frères,... seulement, qu'il n'amasse pas un grand nombre de chevaux, qu'il n'amasse pas un grand nombre de femmes,.. qu'il n'amasse pas trop d'or et trop d'argent, etc. »

La monarchie allait l'emporter pourtant (environ onze cents ans avant Jésus-Christ).

Cette période sera marquée par des magnificences jusqu'alors inconnues, par un avénement de toutes les somptuosités orientales.

C'est là même, chose bien digne de remarque, non pas seulement une des raisons, mais le principal argument que Samuel invoque pour dissuader le peuple de choisir un roi.

Qui ne sait avec quelle vivacité de termes il décrit le train fastueux des cours, la nombreuse domesticité des rois et l'augmentation des charges qui en résultent?

Comme ces charges pèseront sur la jeunesse appelée au service du prince, soit pour la guerre, soit pour de moins nobles emplois ! Comme elles se feront sentir sur les champs et sur leurs possesseurs !

Quelle éloquence familière et frappante dans ce tableau bien fait pour émouvoir les Hébreux ! « Le roi fera de vos filles des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères.... Il prendra vos serviteurs, vos servantes et les jeunes gens les plus forts, avec vos ânes, et les fera travailler pour lui. Vous crierez alors contre votre roi que vous aurez élu, et le Seigneur ne vous exaucera pas, parceque c'est vous-mêmes qui aurez demandé un roi. »

Vains avertissements, et qui ne pouvaient prévaloir contre des nécessités politiques plus sérieuses sans doute qu'un simple caprice. Les mêmes raisons qui amenèrent chez d'autres peuples la transformation d'un pouvoir temporaire et morcelé en un pouvoir monarchique et concentré ne s'imposaient pas au peuple hébreu d'une manière moins impérieuse peut-être. Une plus grande unité dans l'État, soit pour le gouvernement intérieur, soit surtout pour les besoins de la défense nationale, voilà ce qu'il réclamait avec un emportement qui fit de cette révolution un acte de volonté nationale.

Samuel n'en avait pas moins fait entendre de justes prédictions, et le mal qu'il annonçait allait en se développant soulever les protestations d'autres voix prophétiques qui ne seront pas mieux écoutées.

II

LUXE ROYAL

Les formes politiques entraînent, quant au luxe, des conséquences inévitables. La création d'une cour, les somptuosités d'un palais, l'organisation d'un vaste personnel s'étageant depuis la plus haute noblesse jusqu'à la plus basse domesticité, l'appareil guerrier d'une garde, l'exemple agissant sur les habitudes privées dans toutes les classes, tels sont les résultats partout observés d'une monarchie absolue ou seulement très-puissante. Combien ils devaient se produire plus fatalement encore dans ces contrées de l'Orient, chez ces races amies de tout ce qui brille et disposées à ne reconnaître le pouvoir qu'aux signes extérieurs qui frappent l'imagination !

Moins que d'autres, les Juifs avaient eu besoin de recourir à ces moyens matériels, grâce à la puissance toute morale de la religion et à l'état morcelé de leur société.

L'effet des prédictions menaçantes de Samuel quant au luxe royal put donc être suspendu pendant la longue durée du règne de Saül, par la force des habitudes contractées, par les vieilles traditions d'égalité, par l'horreur qu'inspirait l'idée, si facilement acceptée des autres populations orientales, qu'un roi pût devenir une sorte d'idole couronnée, à laquelle s'adressaient des hommages qui tenaient du culte.

Joignez-y toutes les résistances morales, enfin, d'une opposition qui s'appuyait sur le sacerdoce.

Malgré la désignation qui l'appelait au rang royal, Saül ne changea rien d'abord à son train de vie. La nouvelle que Nahas, roi des Ammonites, vient menacer la ville de Iabès-Galaad, le surprend dans sa maison de Gabaa, au moment où il ramenait une paire de bœufs au labourage.

La nouvelle constitution apportait un obstacle positif à toute velléité de cour fastueuse. Rédigée par Samuel lui-même, elle interdisait toute résidence fixe à ce roi, qu'elle réduisait au rôle d'un simple chef héréditaire, toujours aux ordres de Jéhovah, c'est-à-dire du sacerdoce divinement inspiré.

On sait combien peu Saül se résigna à ce rôle subordonné. Le conflit sanglant entre le pouvoir royal et le pouvoir sacerdotal remplit les quarante années de ce règne tragique, trop troublé pour se prêter à l'établissement d'une cour régulière.

La royauté brillante naît avec David.

Ce roi « selon le cœur de Dieu » osa et put faire ce que Saül n'avait même pas tenté d'accomplir. On vit sans étonnement s'accomplir cette métamorphose par un prince entouré de tous les prestiges militaires, doué de tous les talents du poëte et du musicien qui achevaient de le rendre cher à la multitude.

Personne n'aurait eu l'idée de se souvenir des humbles origines de ce jeune pasteur, introduit dans le palais pour calmer au son de sa harpe les fureurs d'un roi halluciné. Et pourtant de la part de David lui-même,

que de prudence encore dans les débuts ! On peut remarquer le soin que met en tout ce prince avisé autant qu'héroïque, à ne rien précipiter, à se garder de tout ce qui pouvait lui donner l'air de triompher avec insolence. Il punit les meurtriers de ses ennemis. Il pleure la mort de Jonathas, et de ce Saül qui avait voulu plusieurs fois le faire assassiner.

Dans ce chant de douleur nous remarquons un trait curieux sur le luxe déjà des filles d'Israël. « Filles d'Israël, s'écrie David, pleurez sur Saül, qui vous revêtait d'écarlate parmi la pompe et les délices, et qui vous donnait des ornements pour vous parer. »

Ainsi cette royauté si orageuse et si troublée avait déjà elle-même exercé quelque action sur le luxe. Elle avait favorisé de ses libéralités ce sexe à qui l'établissement d'une royauté despotique et pleine de pompe allait donner une importance si funeste.

Rien dans les modestes débuts de David ne pouvait faire prévoir la suite éclatante de ce grand règne. Il demeure sept ans et demi à Hebron, que le Seigneur lui a désigné comme résidence. Il se contente d'y amener avec lui ses deux femmes Achinoam et Abigaïl. Cette situation dure aussi longtemps que se prolonge la lutte armée avec la famille de Saül et les tribus d'Israël. Dans ses années de séjour à Hébron, on voit pourtant David déjà très-empressé d'augmenter le nombre de ses femmes. Une fois maître d'Israël comme de Juda, un de ses premiers actes est de l'accroître encore. Fâcheux pronostic !

Le luxe royal ose s'avouer enfin avec la fondation de Jérusalem.

Le jour où David prit et exécuta cette résolution de fonder une capitale et de s'y établir, on peut dire qu'il déchirait de ses mains le pacte constitutionnel, dépositaire des défiances sacerdotales, qui condamnait la royauté à une existence simple et presque errante

Le sacerdoce devait trouver une compensation dans la fondation du temple et dans la création d'une ville sainte.

Il serait difficile d'exagérer l'importance de cette création de la nouvelle capitale, sous le rapport des destinées du peuple juif et de l'humanité.

Par là s'attache un grand intérêt historique à l'acte qui transformait la ville forte, chananéenne, de Jébus, en une cité puissante destinée à être à la fois une ville nouvelle (Moriah), une forteresse (Millo), et une résidence royale (Sion).

L'ensemble forme cette Jérusalem qui fut à la fois la force et la faiblesse de la Judée ; sa force, car elle donnait un centre visible et résistant au dogme fondamental de l'unité divine; sa faiblesse, car elle devenait un foyer de divisions, de sectes, de troubles de tout genre, et elle offrait à l'étranger un objet de conquête qui lui permettait d'atteindre au cœur toute la nation.

La royauté ne tarda pas à en faire un séjour en rapport avec sa puissance et son éclat.

Nous voyons dans la Bible, au *Livre des Rois*, qu'aussitôt mis en possession d'un peu de repos par le succès de ses premières guerres, David se fit construire un palais de bois de cèdre et en pierre de taille.

La situation de la ville elle-même était peu propre à en faire un centre d'industrie, de commerce et de luxe, dans l'éloignement de la mer et au milieu d'un vrai désert de pierre. Si elle eut sa part d'éclat, c'est à la royauté seule qu'elle le dut.

Avec David elle est redevable aussi d'une partie de sa splendeur à la religion qui trouve comme son point de ralliement autour de l'arche qu'y fit transporter le pieux roi, et qu'il plaça dans un tabernacle sur la colline de Sion. Ce fut, comme on le sait, l'occasion de fêtes brillantes, de cérémonies, parmi lesquelles figurent ces danses, dont David, au milieu de l'allégresse publique, offrit lui même le spectacle à son peuple.

Il s'agit moins de décrire que d'apprécier le faste royal de Salomon, car les détails s'en trouvent partout.

Si l'on s'en tenait à l'impression que causent ses trésors, ses dépenses, son luxe personnel et ses plaisirs, on se croirait en face d'un de ces souverains asiatiques qui ne se refusent la satisfaction d'aucun caprice.

N'y a-t-il pas pourtant un peu d'hyperbole dans cette expression biblique que, sous ce règne, « l'argent était aussi commun à Jérusalem que les pierres mêmes ? » D'autres évaluations peuvent-elles aussi être prises au pied de la lettre? Ce serait par des sommes équivalant à douze milliards de notre monnaie qu'il faudrait supputer les valeurs métalliques laissées par David à son successeur. Les revenus de Salomon se seraient élevés annuellement à plus de quarante-six millions, sans y comprendre les fermes et les péages, les droits perçus sur les marchands et sur les passagers, ni enfin les tributs considérables payés par les rois d'Arabie et par les gouverneurs de provinces.

La Bible renferme pourtant des détails précis, dont on doit tenir le plus grand compte, sur le luxe personnel de Salomon.

Le *Livre des Rois* énumère les douze officiers chargés de la table et des écuries, et les vivres nécessaires à cette cour nombreuse. C'étaient, pour chaque jour, trente mesures de fleur de farine et soixante de farine ordinaire, dix bœufs gras, vingt bœufs de pâturages, cent béliers. Il faut y ajouter la viande de venaison, les cerfs, les chevreuils, les bœufs sauvages et la volaille. Nous lisons en outre dans la Bible que Salomon possédait dans ses écuries quarante mille chevaux pour les chariots et douze mille chevaux de selle. Un tel chiffre ne peut qu'indiquer le total des forces de la cavalerie, sans distinction exacte des chevaux à l'usage exclusif de la cour.

Ce fait a d'ailleurs son explication, qui fait comprendre ce qu'il semble avoir d'abord d'exagéré.

Le mariage de Salomon avec la fille du pharaon de Thanis renfermait une clause assez curieuse. Les chevaux s'étaient extrêmement multipliés en Égypte depuis l'invasion des Pasteurs. Salomon se fit attribuer comme une partie des avantages stipulés en sa faveur le monopole de la vente des chevaux de la région où il avait pris sa nouvelle épouse. C'était à la fois un commerce lucratif et un moyen commode d'enrichir à son gré ses écuries d'étalons de choix.

Plus encore que ses constructions, nous admirons l'esprit ingénieux et actif qu'il mit à les exécuter, et qu'on ne peut s'empêcher de trouver digne de l'homme doué

de facultés extraordinaires, que ses écrits, bien qu'ils soient malheureusement perdus pour la plupart, ont immortalisé à jamais.

Salomon offre par là un remarquable contraste avec l'indolence habituelle aux monarques d'Orient qui jouissent sans discernement d'un luxe tout fait.

Lui-même prend soin d'appeler les plus grands architectes du dehors et s'occupe en personne de tous les travaux.

C'est ainsi qu'il se fit bâtir un palais qui efface complétement celui de David, sans parler d'une autre demeure splendide élevée à la fille du pharaon. La Bible signale un trône d'ivoire recouvert d'or, les cinq cents boucliers d'or qu'il fit fabriquer, sa vaisselle, en or également, les longues galeries de colonnes, les lambris de bois de cèdre, la grandeur et la beauté des pierres sur lesquelles le récit biblique se complaît à insister. Bien des côtés de ce luxe resteraient pourtant dans l'ombre si l'on n'avait que les descriptions du *Livre des Rois*. Elles sont complétées dans une certaine mesure par les *Chroniques* qui renferment quelques additions à ce livre, et par la description de l'historien Josèphe dans ses *Antiquités judaïques*.

Josèphe ne fait que développer les Chroniques dans ce qu'il rapporte de ces sculptures si nombreuses, et si peu conformes à la défense de représenter des êtres vivants.

Ainsi, non-seulement Josèphe affirme que les superbes matériaux du palais étaient plaqués de pierres précieuses, qui resplendissaient sur une triple rangée; non-seulement il dit que les toits étaient enchâssés d'or,

mais il parle d'un admirable ouvrage de sculpture représentant des arbres et des plantes de toute sorte, avec rameaux et feuilles pendants, ciselés avec un art si merveilleux qu'ils semblaient, pour ainsi dire, s'agiter sur la pierre qu'ils recouvraient. « Tout le reste de la surface des murs, jusqu'au plafond, était couvert de stuc, orné de peintures de couleurs variées. »

Ainsi voilà de la sculpture et de la peinture décoratives!

Bien plus : ce ne sont pas seulement les végétaux qui sont imités par l'art, comme cela est très-fréquent chez les Juifs; sur les côtés de ce magnifique trône d'ivoire en forme de tribune, auquel on arrivait par six gradins, se trouvaient placés douze lions; deux autres lions se tenaient au sommet, aux côtés du trône. Le siége du roi enfin était établi lui-même sur la figure d'un jeune taureau regardant en arrière.

Il y a donc lieu de faire la part à un art décoratif qui en s'arrêta pas devant l'interdiction de la loi de Moïse. Mais dans quelle mesure?

On peut mettre en doute qu'elle ait été fort étendue au delà des limites du palais du roi. Les infractions à la loi ne manquent pas dans la vie de ce prince, qui allia avec le culte du Seigneur toutes sortes d'idolâtries, et qui sacrifia sur les hauts lieux aux divinités étrangères. Qu'en conclure, sinon qu'un tel luxe fut une exception, comme celle de ce magnifique tombeau qu'il éleva à David son père, et qui ne saurait faire objection contre l'absence habituelle chez les Hébreux de tout grand faste funéraire? Josèphe lui-même fait remarquer combien la

conduite du prince était peu orthodoxe, lorsqu'il faisait fabriquer des bœufs de bronze sur le dos desquels reposait le bassin sacré appelé « la Mer », dans le temple même du dieu vivant.

Le temple élevé par Salomon justifie-t-il lui-même l'idée magnifique qu'on s'en est faite? On l'a contesté.

Un éminent orientaliste, M. G. Maspero, écrit à ce sujet : « L'inexpérience des Hébreux en matière d'architecture leur fit considérer l'œuvre de Salomon comme un modèle unique : en fait il était aux édifices grandioses de l'Égypte et de la Chaldée ce que leur empire lui-même était aux autres empires du monde antique, un petit temple pour un petit peuple. »

Jugement fondé quant aux dimensions par comparaison avec les édifices auxquels il est fait ici allusion, mais qui n'infirme en rien ce qui en fait la richesse et la beauté.

Quant à l'étendue, beaucoup plus restreinte que celle de ces immenses pagodes, elle nous semble par là même en rapport avec la nature du Dieu personnel, qui n'a pas besoin de ces espaces en quelque sorte indéfinis pour y faire sentir sa présence et sa majesté.

Tout dans le temple juif respire le culte de ce Dieu universel et national à la fois.

Si le lieu est austère, les cérémonies sont pleines de pompe.

Dans le sanctuaire repose l'arche d'alliance. Voici l'autel des holocaustes, où les sacrificateurs montent par une rampe sans degrés. Le vestibule faisant face au devant du temple est rempli par les lévites, chantant les

louanges du Seigneur et jouant des instruments de musique. La vue s'arrête sur ces lames d'or suspendues, sur ces colonnes toutes dorées et ornées de sculptures. Le trésor renferme les vases sacrés d'or et d'argent en si grand nombre que, au retour de la captivité, les Juifs en rapportèrent jusqu'à cinq mille quatre cents.

Ce luxe religieux est en somme le plus grand et le plus durable que les Juifs aient connu. Il reste chez eux la plus haute et la plus originale expression du luxe public.

Nous avons blâmé l'excès du faste monarchique inauguré et achevé par Salomon. Nous n'en contestons pas certains aspects dignes d'éloge : Jérusalem mieux bâtie, embellie de monuments et de superbes portiques; des villes entières qui s'élèvent ou qui sont entièrement reconstruites; des travaux publics utiles; un commerce maritime qui apporte en abondance l'or, l'argent, l'ivoire, les pierreries, les bois précieux.

Ce luxe n'en est pas moins condamné par ses conséquences politiques qui furent de la dernière gravité.

L'énormité des tributs imposés aux vaincus et des charges dont eurent à s'acquitter les Juifs pour y subvenir, devait être la principale cause des soulèvements extérieurs et intérieurs qui marquent la fin du règne, et qui amenèrent la division de l'empire.

On eût dit que Salomon avait épuisé en un demi-siècle tout ce qu'il y avait d'énergie vitale dans la royauté juive.

Le pire luxe mis en usage par ce prince fut cette polygamie sans frein, qui fit monter jusqu'à mille le nombre de ses femmes et de ses concubines. Elle eut

pour effet d'altérer en lui le caractère religieux et national qui eût été sa vraie force, et de jeter ce grand homme dans les faiblesses criminelles qui avaient déjà déshonoré David. Elle fit tomber cet esprit si élevé et si cultivé dans des superstitions indignes de lui, elle contribua à conduire ce philosophe moraliste d'une si lumineuse sagesse à cette espèce de scepticisme désenchanté et blasé, qui se trahit dans plus d'une de ses sentences.

La polygamie ne put que corrompre les mœurs, répandre parmi les femmes juives la contagion des raffinements. On souffre de la rencontrer même chez un tel peuple.

La polygamie aura été avec l'esclavage la malédiction du monde antique et de l'Orient moderne.

Moïse, en restreignant celui-ci, avait eu, du moins, le mérite de modérer celle-là.

Plus tard, le Koran respecta cette polygamie funeste qui devait troubler la vie domestique de Mahomet, et contribuer aux erreurs et aux fautes de sa vie publique dans ses dernières années.

Elle a été la corruption, elle a été le malheur de ces pays où on l'a vue abrutir les gouvernants, opprimer et dégrader le sexe faible, détruire en germe la famille en y abolissant les noms d'époux et d'épouse, de père et de mère dans leur signification sérieuse.

Elle reste encore la plaie de l'Orient.

Le monde moderne, qui se pique d'avoir aboli avec l'esclavage une des misères morales de la civilisation antique, n'aura achevé son œuvre que lorsqu'il aura

effacé cette dernière ignominie et fait disparaître cette suprême iniquité.

III

LE LUXE PRIVÉ CHEZ LES JUIFS.

Il reste à rechercher dans la Bible tout ce qui annonce la présence du luxe privé chez les Juifs.

Nous en avons déjà signalé des témoignages d'une haute antiquité, sans méconnaître les causes religieuses et sociales qui avaient empêché le luxe particulier de prendre les mêmes développements que chez les autres nations de l'Orient.

L'établissement d'une royauté déjà brillante avec David, fastueuse avec Salomon, ne pouvait manquer d'avoir sur les habitudes privées une influence considérable.

Sans comparer la nouvelle capitale à ces splendides foyers de civilisation matérielle, Babylone, Tyr, Persépolis, on doit reconnaître qu'il y eut là un déploiement de vie plus brillante et plus raffinée que ne l'eussent fait supposer de longs siècles antérieurs d'une existence simple.

L'architecture des maisons et l'ameublement subirent à Jérusalem une révolution, grâce à l'importation des matériaux les plus précieux et aux exemples d'une royauté qui, en ce genre, créa de véritables modèles. L'Hébreu riche connut dans sa demeure les bois odoriférants, le cèdre, le cyprès, qui revêtirent les bâtiments, et dont il fit des lambris et des colonnes. Des

meubles en furent fabriqués avec un art habile qu'exercèrent divers corps de métiers. On ne put égaler sans doute, on imita la richesse de mobilier de ce roi Salomon, qui s'était fait faire un lit de parade en bois du Liban, « orné de colonnes d'argent, dont le coussin était d'or, et dont le siége était de pourpre. » On se servit de riches tapis pour s'asseoir et se coucher. Le prophète Ezéchiel en parle comme d'une des marchandises que les Arabes apportaient de Tyr [1]. Les plus opulentes maisons eurent des lits d'ivoire. C'est un sujet de reproche qu'on trouve énoncé dans un autre prophète [2]. La même matière servit à plaquer les lambris, ce que signifient sans doute ces « palais d'ivoire » que le prophète menace de détruire avant la ruine de Samarie. On garnit ces lits d'étoffes précieuses et on les arrosa d'eau de senteur. Il est fait plus d'une allusion à la grandeur et à la beauté des chandeliers que l'on posait à terre pour porter des lampes.

L'usage de se baigner et de se parfumer fut poussé jusqu'à un grand raffinement.

Le Cantique des Cantiques est comme rempli d'une surabondance inouïe des plus capiteux encens; ils semblent planer comme un nuage au-dessus des deux amants. « Pendant que le roi se reposait, dit l'épouse, le nard dont j'étais parfumée a répandu sa bonne odeur.... Qui est celle-ci qui s'élève du désert comme une fumée qui monte des parfums de myrrhe, d'encens et de toutes sortes de poudres de senteur ? » — « L'odeur de vos par-

[1] Ézéchiel, 17-20.
[2] Amos, 6-4.

fums, s'écrie l'époux, passe tous les aromates..., L'odeur de vos vêtements est comme l'odeur de l'encens... Le nard et le safran, la canne aromatique et la cinamone s'y trouvent aussi bien que la myrrhe et l'aloès et tous les parfums les plus excellents. »

L'épouse dit encore : « Mes mains dégouttent de myrrhe, etc. »

Cette passion des parfums est commune aux Juifs avec les autres Orientaux qui en faisaient usage pour eux-mêmes et en inondaient les femmes.

Esther, comme toutes les femmes étrangères, avant d'être admise à l'honneur de la couche du roi de Perse, passe « six mois dans les huiles de senteur et dans la myrrhe. »

Le luxe des vêtements fut en usage même chez les hommes. Il se composa de quelques bordures ou franges de pourpre et de broderie, de quelques agrafes d'or ou de pierreries. Les riches le firent consister surtout dans la variété des costumes qu'ils gardaient en réserve, dans une quantité d'habillements en laine, en lin, en coton et en *bys*, sorte de soie d'un jaune doré. On rechercha la finesse des étoffes et celle des couleurs, dont les plus estimées furent le blanc et la pourpre rouge ou violette. Les jeunes gens riches portèrent des vêtements bigarrés de couleurs vives et variées.

Combien ces recherches sont éclipsées par les magnificences et les raffinements des filles de Jérusalem ! Que de détails de toilette caractéristiques dans le *Cantique des Cantiques :* « Tes joues sont belles dans les rangées (de perles), ton cou est beau dans les colliers. — Nous te ferons des colliers d'or entremêlés de perles d'argent. » — « Ces deux versets, dit M. de Saulcy, parlent d'eux-mêmes : ils nous apprennent très-explicitement qu'à l'époque de Salomon les femmes disposaient le long de leurs joues des rangs de perles ou de pierres fines qui, passant par-dessous le menton, encadraient la figure. Quant aux colliers, il résulte de l'un de ces versets que les plus élégants étaient composés de perles d'or entremêlées de perles d'argent [1]. »

Il suffit, pour se faire une idée de ce luxe de parure, de se remettre en mémoire la toilette que fait Judith lorsque, cédant aux inspirations d'un farouche patriotisme, qui emprunte la voix même de Dieu, elle s'est déterminée à aller trouver Holopherne : « Ayant appelé sa servante, elle descendit dans sa maison, elle ôta son cilice, elle quitta ses habits de veuve ; elle se lava le corps, elle répandit sur elle un parfum précieux, elle frisa ses cheveux et elle mit une coiffure magnifique sur sa tête. Elle se revêtit des habits qu'elle avait coutume de porter au temps de sa joie ; elle prit une chaussure très-riche, des bracelets, des pendants d'oreilles, des bagues, et elle se para de tous ses ornements. »

Rien ne semble manquer à un tel luxe de parure, et il fallait qu'il fût grand pour paraître tel même aux chefs assyriens, qui en furent frappés, comme de la beauté de cette héroïne.

Quand elle se présente devant eux pour avoir accès auprès du roi : « Leurs yeux, dit la Bible, étaient tout

[1] *Histoire de l'art judaïque*, p. 328.

surpris. » Ils l'assurent qu'elle sera bien traitée par Holopherne et la conduisent à la tente du roi. « Elle entra ensuite, et ayant paru devant Holopherne, il fut aussitôt pris par les yeux. » Sa beauté et l'éclat de parure qui la relèvent ne font pas moins d'effet sur l'entourage. « Qui pourrait mépriser, s'écrient les officiers, le peuple des Hébreux qui ont des femmes si belles qu'elles méritent bien que nous combattions contre eux pour elles? »

Les séductions de la parure ne furent pas toujours employées avec des intentions aussi pures et aussi désintéressées qu'en cette occasion, où la sublimité du but, qui était la délivrance d'un peuple, paraît suffisante, dans la Bible, pour autoriser la perfidie du moyen employé et la violence de l'acte.

Les inspirations moins nobles de la coquetterie et du calcul se trouvent trop souvent dans les raffinements de la femme Juive.

Le zèle religieux et réformateur des prophètes, ces tribuns et ces moralistes de la Judée, comme ils en sont les poëtes, éclate contre ces raffinements corrupteurs, si contraires à la loi. Avec quelle énergie, sous le puissant Ézéchias, ce roi si fier de ses trésors, tonne la voix d'Isaïe !

C'est avec une fureur inspirée qu'il décrit, dénonce, menace le faste criminel des filles de Sion.

« Le Seigneur a dit : Parce que les filles de Sion se sont élevées, qu'elles ont marché la tête haute, en faisant des signes des yeux et des gestes des mains, qu'elles ont mesuré tous leurs pas et étudié toutes leurs démarches, le Seigneur rendra chauve la tête des filles de Sion,

et il fera tomber tous leurs cheveux. En ce jour-là le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magnifiques, leurs croissants d'or, leurs colliers, leurs filets de perles, leurs bracelets, leurs coiffes, leurs rubans de cheveux, leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de parfums, leurs pendants d'oreilles, leurs bagues, leurs pierreries qui leur tombent sur le front, leurs robes magnifiques, leurs écharpes, leur beau linge, leurs poinçons de diamant, leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux et les habillements légers qu'elles portent l'été; et leur parfum sera changé en puanteur, leur ceinture d'or en une corde, leurs cheveux frisés en une tête nue et sans cheveux, et leurs riches corps de jupe en un cilice[1].

Étaient-ce là des accusations exagérées?

Comment jeter un voile sur ces corruptions d'un peuple qu'on est disposé à voir sous la couleur trop uniforme des idées religieuses? Ces Juives ardentes, douées d'une fascination extraordinaire, d'une beauté pleine de langueur et de flammes, on les entrevoit dans la Bible.

La race qui a produit les prophétesses à la parole de feu, comme les Debora et tant de femmes au cœur intrépide, a connu aussi les emportements sensuels.

Combien il y a de passion et de coquetterie dans ces femmes capables tour à tour de tous les courages et de toutes les ruses, de toutes les vertus et de tous les vices, on le sait ou on le devine.

Les plus pures elles-mêmes témoignent de cet élan,

[1] Isaïe, III, 16 et seq.

de cette passion, souvent mêlée de ruse et de calcul. Judith est honnête et chaste. Quelle puissance et quelle volonté de séduction pourtant ! quel invincible attrait et quelle profondeur d'artifice ! quel voluptueux emportement dans la Sulamite ! que de charme irrésistible dans Esther suppliante ! et comme elle se redresse aussitôt qu'elle a obtenu la grâce qu'elle sollicite, toute frémissante de haine et de vengeance, pour arracher à Assuérus la promesse du massacre des ennemis des Juifs !

On peut se figurer par là ce que durent être les femmes sans frein que la religion n'avait pas domptées, et qui parfois trouvaient un encouragement à la débauche dans des cultes toujours prêts, en Judée, à disputer l'empire au culte du vrai Dieu.

La courtisane juive atteint à une sorte de corruption qui dépasse celle de la courtisane grecque ou romaine, et qui, en tout cas, est différente.

La Judée a eu pis peut-être que les bacchanales.

Ces prostitutions sur les hauts lieux ; ces « tentes des filles », tissées, ornées de figures ; ces célébrations impudiques et vénales d'un culte étranger par des prêtresses revêtues d'habits splendides, les cheveux humides de parfums, donnent l'idée de corruptions inconnues au monde européen. L'Afrique et l'Asie semblent se confondre dans les impures ardeurs de cette orgie sacrée.

Ces excès se détachent sur un fond de société moralement sain, et où se conservaient de fortes vertus domestiques. Tout donne lieu de croire qu'ils ne furent imputables qu'à une minorité, et qu'une certaine sévérité resta dans la masse le fond des mœurs, comme une certaine simplicité demeura le fond des habitudes.

Les livres de nature purement morale que renferme la Bible attestent cette solidité de sens et ces vertus essentielles de la race.

Assurément on doit se garder de juger un peuple sur ses codes religieux et sur ses ouvrages de morale. — Entre l'idéal qu'ils expriment et la pratique il y a souvent bien loin. Pourtant ces livres reflètent aussi les instincts profonds et la pensée réfléchie d'une race.

Les livres de morale pure à l'usage du peuple juif recommandent sans cesse les vertus opposées au luxe.

L'*Ecclésiaste* condamne avec force l'avidité et l'amour des jouissances. « Il n'y a rien de plus injuste, dit-il, que celui qui aime l'argent ; car un tel homme vendrait son âme même [1]. »

Et quel mépris pour la paresse ! — « Allez à la fourmi, paresseux ; considérez sa conduite ; n'ayant ni chefs ni princes, elle fait sa provision durant l'été, et elle amasse pendant la moisson de quoi se nourrir. Jusques à quand dormirez-vous, paresseux [2] ? »

Job, qui dit que « l'homme est fait pour travailler, comme l'oiseau pour voler », se plaît à humilier le luxe devant la sagesse : « La sagesse ne se donne point pour l'or le plus pur, et elle ne s'achète point au poids de l'argent. On ne la mettra point en comparaison avec les marchandises des Indes, dont les couleurs sont les plus

[1] *Ecclésiaste*, ch. I.
[2] *Ecclésiaste*, ch. XXII.

vives, ni avec la sardonique la plus précieuse, ni avec le saphir. Ce qu'il y a de plus grand et de plus élevé ne sera pas seulement nommé auprès d'elle. »

Job veut que la malédiction divine tombe sur lui, s'il a mis dans la richesse et dans le faste son orgueil et sa joie [1].

La plupart des sectes juives paraissent s'être rencontrées dans cet idéal de sévérité et de tempérance.

Les Saducéens furent les plus attachés à la richesse, sans doute parce que leurs aspirations n'allaient guère au delà de cette vie.

Mais entre cette recherche des biens temporels et les abus du faste et des raffinements, il n'y a pas de relation étroite, de rapport nécessaire.

On est d'accord sur la manière en général simple et laborieuse dont vivaient les Pharisiens, pénétrés d'ailleurs du dogme de la vie future, et qui formaient de beaucoup la secte la plus nombreuse.

Les Esséniens représentaient une sorte de protestation en permanence contre le luxe et l'amollissement des âmes, par leur vie de couvent, et par la pratique de toutes les vertus de charité que recommandaient les livres saints.

Au delà du temps que nous avons parcouru, on trouverait difficilement de nouveaux traits originaux qui distinguent le luxe et les arts de cette nation, vouée à porter le joug de la servitude étrangère. Rebâtir sa capitale, reconstruire son temple, lutter sans relâche, avoir à défendre contre des agressions perpétuelles son indé-

[1] Job, ch. XXXI.

pendance et sa vie, quelle rude destinée ! Livrée en proie à ses voisins d'abord, ensuite à des ennemis plus éloignés, cette nation n'obtient de tranquillité que quand elle paraît décidément réduite à l'obéissance.

La domination des Ptolémées devait laisser un peu de place à la sécurité, à la douceur des mœurs, à ce luxe modéré qui tient à l'aisance. Sous Antigone, on voit le grand prêtre Simon embellir Jérusalem : mais Ptolémée Philopator rouvre l'ère des persécutions.

La Judée retrouve une certaine prospérité sous la domination des rois de Syrie. Salomon IV en interrompt le cours, lorsqu'il cède à la tentation de s'emparer des trésors du temple. Dieu, selon la Bible, prit lui-même ces trésors sous sa protection. On sait l'histoire de ce cavalier terrible qui se précipite sur Héliodore à l'entrée du temple, et qui le foule aux pieds de son cheval, tandis que deux jeunes hommes le frappent de coups redoublés.

Qui se souvient aujourd'hui que, sous Antiochus Épiphane (175 ans avant Jésus-Christ), on vit encore l'abus de la richesse et des plaisirs dans Jérusalem ?

La grande sacrificature vendue à prix d'argent, le vénérable Onias déposé et remplacé par son frère Jason, qui établit dans la ville sainte des gymnases et des lieux d'exercice semblables à ceux de laG rèce, les cérémonies du culte négligées pour des spectacles profanes, et entraînant les prêtres et le peuple dans toutes sortes de désordres, ces faits, qui eurent de l'importance à leur heure, ont à peine laissé quelque trace dans la mémoire des hommes.

Le pillage du temple, finalement accompli par An-

tiochus, sert de point de départ à de nouvelles persécutions. Elles suscitent les Machabées, un siècle et demi avant l'ère chrétienne. Mais leur œuvre libératrice n'assure à la Judée qu'une indépendance précaire, qui ne devait pas avoir de lendemain.

Qu'ajouterait à une telle esquisse le tableau de la domination romaine? Le luxe l'accompagne, mais un luxe romain, et non plus juif.

Hérode se proposa pourtant de reconstruire le temple, pour lui donner plus d'étendue et de magnificence. Pour le bâtir, mille chariots propres à transporter les pierres furent construits, dix mille ouvriers furent employés; à la tête de ceux-ci furent préposés mille prêtres. Josèphe décrit, et pour ainsi dire se complaît à célébrer la largeur et la hauteur du monument, les arcs des portes, garnies de tentures éclatantes ornées de fleurs purpurines, la vigne d'or qui courait au-dessus des corniches, la magnificence des portiques et des colonnes; celles-ci au nombre de cent soixante-deux [1], formant quatre rangées, et dont les chapiteaux étaient sculptés à la mode corinthienne, les toits mêmes ornés de sculptures, l'abondance de l'airain, du marbre, de l'argent et de l'or.

Mais que nous importe ce luxe en révolte avec l'esprit religieux et le vieil esprit national? — Combien l'ancien temple, plus simple, exprimait mieux la pureté de la loi mosaïque!

Hérode n'avait pas craint de faire infraction à la loi

[1] On a fait remarquer que ce chiffre paraît altéré, le nombre de 162 n'étant pas divisible par 4, condition requise dans la construction du temple des juifs.

religieuse qui interdisait de représenter et de consacrer des figures d'êtres vivants. Il avait placé sur la porte principale du temple un aigle d'or de grande dimension.

Cela fit murmurer les Juifs. Lorsqu'on crut le roi mourant, un complot se forma, et l'aigle fut abattu à coups de hache. Les chefs de ce complot, Judas et Mathias, payèrent cette audace de leur vie : celui-ci fut brûlé vif.

Ce n'était que le début des scènes souvent tragiques auxquelles ce dernier temple des Juifs était réservé : eux-mêmes allaient s'y entr'égorger pendant le siége des Romains sous Titus, et le feu, mis à l'envi par les vainqueurs et par les vaincus, devait dévorer le magnifique édifice.

Ce fut là le dernier monument du luxe public chez les Juifs. Quant au reste, Hérode ne fait qu'inaugurer au milieu des cruautés un faste royal qui se sent de l'Orient, un faste civil qui rappelle Rome. Il déploie une magnificence qui est son seul titre au nom de Grand; il pensionne des poëtes, il distribue des prix aux jeux d'Olympie, et, tandis qu'il avilit le pontificat et les institutions nationales, il multiplie les monuments et les témoignages d'un luxe parfois, il est vrai, utile et grandiose, mais plus souvent fait pour dépraver les mœurs.

S'il couvre les villes anciennes de bâtiments superbes, il y introduit tous les divertissements des Romains. Il construit Césarée, dont le fort eut une enceinte en marbre blanc, y élève un théâtre, un cirque et un temple dédiés à Auguste; même à Jérusalem, il bâtit le plus

somptueux théâtre, et un cirque hors des murs, au milieu des murmures des Juifs fidèles à la loi, indignés de voir transplanter le luxe corrompu des Gentils comme au cœur même du sanctuaire.

Telle est la Jérusalem que visita Jésus, la ville sur laquelle il pleura, et dont il annonça la fin prochaine.

Cette Jérusalem livrée au luxe profane des Romains ne put que le scandaliser, de même qu'il s'indignait contre la Jérusalem des scribes et des pharisiens qui le fit condamner et mettre à mort.

La Judée avait terminé son rôle terrestre comme nation, elle avait rempli sa mission comme peuple de Dieu.

LIVRE III

LE LUXE HELLÉNIQUE

CHAPITRE I

LE LUXE HELLÉNIQUE CONSIDÉRÉ DANS SES TRAITS GÉNÉRAUX

Nous voici placé enfin devant le peuple et devant le luxe qui offrent le plus d'analogie avec notre monde moderne, du moins avec nos régions méridionales.

C'est le luxe antique encore il est vrai, mais ce n'est plus le luxe oriental.

L'esprit y prend une plus grande place. L'art y domine. Sans doute les sens y auront leur part trop grande aussi. Mais ce second âge du luxe ne se montrera que dans les cités plus tard enrichies de la Grèce. Le luxe a aussi en Grèce son âge héroïque. L'impur mélange qui en défigure de bonne heure les manifestations dans une foule de sociétés primitives, semble ici s'atténuer, se res-

treindre extrêmement. Cette race est visiblement privilégiée. Dès les premiers pas, dans les temps les plus reculés dont nous ayons gardé la mémoire, elle aime le beau, elle s'y porte d'un mouvement naturel et spontané. Le luxe de parure et d'ornementation est le premier, et longtemps presque le seul, qui s'y montre d'une manière fréquente et soutenue.

A mesure que la société se développe, on voit se dessiner les différences avec l'Orient. Elles ne tiennent pas seulement à une plus grande variété, à une beauté plus parfaite encore de la forme. Passer de l'Orient en Grèce, tout l'annonce, c'est passer non d'un pays à un autre, mais d'un monde à un autre monde.

Ici l'histoire prend un mouvement extraordinaire. Les éléments qui s'y combinent sont perpétuellement en voie de transformation. La politique est constamment en jeu. Le luxe se modifie donc sous des influences beaucoup plus diversifiées et bien plus changeantes qu'en Orient.

Ajoutons que ce qu'on nomme la *critique* acquiert en Grèce un développement à peine soupçonné de l'Orient. L'homme s'y regarde vivre. Il ne sent plus seulement, il analyse. Les faits politiques, sociaux, économiques, il les examine. Il soumet au même examen la religion, l'art, tout ce qui entre dans l'esprit humain, tout ce qui en est la manifestation et le symbole sous quelque forme que ce soit. Il n'y aura pas seulement en conséquence un luxe plus compliqué, plus mobile, on verra s'élever une *question du luxe*, qui se posera dans la société, et que résoudront, chacun à leur manière, les moralistes, les politiques, les poëtes eux-mêmes.

Nous donnerons d'abord une idée du luxe hellénique aux temps héroïques. Puis nous marquerons les traits communs du luxe grec, tel que le présentent les sociétés qui ont formé la Grèce antique. Enfin, nous en chercherons une image complète dans le tableau du luxe à Athènes.

I

LUXE AUX TEMPS HÉROÏQUES.

Le luxe paraît d'abord mêlé, en Grèce, à la plupart des grandes solennités de la vie, notamment à la religion, dans ces temps héroïques qui furent loin d'être des temps primitifs. En effet un très-grand nombre d'industries, dont la création et le développement supposent de longs siècles, existent dès lors. De ces temps mêmes la description survit dans les poëmes homériques. On y voit la religion fort adoucie. Le culte s'éloigne déjà beaucoup de la simplicité primitive. Les dieux sont humains, protecteurs, compatissants même pour ces faiblesses humaines auxquelles ils ne sont pas étrangers. Ils se laissent toucher par ces présents qui devaient introduire dans le culte un perpétuel élément de luxe. Ces circonstances favorisaient dans la Grèce ancienne l'expansion d'une brillante civilisation. Elles étaient faites pour vivifier le sentiment de l'activité libre. La vie se présentait sous un jour riant comme le beau ciel de la Grèce. Le polythéisme hellénique offre à un degré éminent ces caractères. Les dieux jouent eux-mêmes le rôle le plus actif

dans l'*Iliade*. La vie humaine, avec ses passions et ses combats, leur paraît chose digne du plus grand intérêt. Ils s'y mêlent par leurs affections ou leurs haines aux héros engagés dans la lutte. Eux-mêmes vivent d'une vie douce, et jouissent au sein de l'Olympe des plus vifs plaisirs. Le luxe se mêle à leurs festins, orne leurs vêtements.

Si ces dieux ont des passions qui les entraînent à des actions que la morale condamne, ils représentent aussi un idéal très-favorable aux arts, aux lettres, à tous les développements élevés et non moins éclatants de la civilisation. Minerve, c'est la pensée, νοῦς. Apollon, c'est l'art lui-même.

Le génie du spiritualisme le plus noble, en restant profondément humain, vit dans ces deux personnifications les plus pures de l'esprit qui doit présider aux destinées de la Grèce.

Voyons d'abord sous quelles formes se traduit le luxe chez les Grecs dans les temps héroïques.

On y rencontre l'usage des métaux précieux comme ornementation et parure. Les ornements formés de ces métaux avaient de longtemps précédé la finesse et l'éclat des tissus. Dans l'usage quotidien de la vie, l'airain remplit chez les guerriers chantés par Homère le rôle que le fer occupe chez nous. Le fer est alors un objet rare, de grande valeur, qu'on voit figurer dans les occasions solennelles, dans les jeux, et qu'on offre en prix : on peut le voir aux funérailles de Patrocle. Les héros de ces poëmes se servent de coupes, d'aiguières, de bassins d'or et d'argent. Le bouclier de Nestor est formé de lames d'or[1], et le même chef possède une coupe d'un travail élégant, ornée de clous d'or, avec deux anses doubles, et divers autres ornements[2]. Homère parle souvent d'ouvriers qui savaient mêler l'or avec l'argent pour en faire des vases précieux.

En un mot, les hommes de ce temps connaissaient l'art de souder les métaux, tandis qu'il est presque certain qu'à la même époque ils ignoraient l'art de les graver. Il n'est question, dans Homère, ni d'anneaux ni de cachets, et on a pu révoquer en doute l'exactitude des renseignements donnés par des écrivains d'une époque bien postérieure, par Plutarque, par exemple, parlant de l'anneau d'Ulysse sur lequel ce héros avait fait graver un dauphin.

L'art de la dorure, comme nous l'entendons, paraît étranger aussi aux Grecs de cette époque. Pourtant, on voit figurer aux cérémonies des taureaux aux cornes dorées : coutume antique que nous avons eu plus d'une fois, en temps de révolution, la sottise d'imiter dans nos cérémonies nationales.

Homère lui-même a décrit comment on procédait, au temps de la guerre de Troie, à cette dorure des cornes des taureaux et des génisses destinés au sacrifice. Lorsque Nestor prépare un sacrifice à Minerve, un ouvrier apporte les instruments nécessaires, qui consistent dans une enclume, un marteau et des tenailles. Le roi lui-même présente l'or à cet ouvrier qui le réduit sur-le-champ en lames très-minces dont il enveloppe les cornes

[1] *Iliade*, liv. VIII.
[2] *Id.*, liv. XI.

de la génisse. On ne remarque dans ce procédé rien qui puisse faire penser que les Grecs connussent alors l'art de dorer, tel qu'ils l'ont connu par la suite, et tel que nous le pratiquons. Toute l'opération de la dorure consistait à revêtir de lames d'or extrêmement minces les matières auxquelles on voulait donner l'éclat de ce métal.

C'est sur leurs propres personnes que les hommes des temps héroïques aiment à placer leurs ornements.

Un roi qui n'aurait ni insignes de son rang, ni riches habillements, ne serait plus un roi.

On voit ces princes de la Grèce assemblée, se promener fièrement dans les occasions solennelles leur sceptre à la main.

Agamemnon a reçu avis par un songe, de la part de Jupiter, de livrer assaut à la ville de Troie. Il s'assied sur son lit, revêt une superbe tunique, se couvre d'un manteau de pourpre, ceint ses brodequins et prend son baudrier, d'où pend une riche épée ; armé du sceptre de ses aïeux, il s'avance vers les vaisseaux des Grecs[1].

On est frappé des magnificences que présente et surtout du nombre et de l'avancement des arts que suppose l'armure qu'il revêt, lorsqu'il se met à la tête de ses guerriers pour venger l'échec subi par les Grecs.

« Sur son sein brille la superbe cuirasse que jadis lui donna Cynras pour gage de l'hospitalité qui devait les

[1] *Iliade.*

unir.... Par ce noble présent, il voulut acheter l'amitié du héros qui allait commander à tant de guerriers. Deux lames d'or, dix d'acier rembruni, vingt d'étain y brillent distribuées sur des lisses parallèles. Trois dragons d'acier y dressent leurs têtes menaçantes. Leurs corps tortueux offrent les couleurs de l'iris, de ce signe que, pour instruire les mortels, Jupiter a fixé sur la voûte azurée.

« A son côté, une superbe épée est suspendue; la poignée en est d'or; autour est un fourreau d'argent, que des liens d'or attachent au baudrier.

« Un immense bouclier le couvre de son orbe étincelant, dix cercles d'airain en forment le contour. Sur la surface s'élèvent vingt bossettes d'étain, auxquelles s'entremêlent des bossettes d'acier. Au milieu est Gorgone, pâle, échevelée et lançant d'homicides regards; autour règnent la Fuite et la Terreur. Une lame d'argent attache le bouclier à l'épaule du héros; sur cette lame rampe un dragon d'acier, qui d'un seul corps élance une triple tête. Sur son front est un casque menaçant ; quatre aigrettes le couronnent ; au-dessus flotte un formidable panache; deux javelots sont dans sa main[1]. »

La qualité de l'étoffe de la tunique, la beauté du manteau, celle de l'agrafe qui l'attachait forment un luxe de vêtements très-développé. Le tissage paraît fort avancé. Les étoffes sont de laine ou de toile.

Quant au coton et à sa fabrication en Grèce, c'est un point plus difficile à fixer.

[1] *Iliade*, liv. XI.

Dans l'Odyssée[1], la description des habits d'Ulysse montre une grande richesse, quelle que soit la nature de l'étoffe, qui reste dans le vague.

C'est un vêtement vraiment royal que celui qui est décrit par le roi d'Ithaque lui-même, caché sous les traits d'un étranger, ancien compagnon d'Ulysse.

Pénélope ne le reconnaît pas sous ce déguisement; elle lui demande, pour s'assurer que réellement l'étranger a reçu Ulysse, quel vêtement portait ce chef.

« Ulysse avait un double manteau de pourpre, du tissu le plus fin; pour l'attacher, une agrafe d'or, un double anneau d'or. Sur le devant régnait une broderie, ouvrage d'une main savante. Un chien tenait sous ses deux pattes de devant un faon de biche palpitant et le couvrait de ses regards.

« Tout le monde admirait ce chef-d'œuvre, ce chien, tout d'or, qui, l'œil tendu sur sa proie, la pressait, la serrait avec une force qui paraissait croître et redoubler; et ce faon, tout d'or aussi, qui remuait et agitait ses pieds, impatient de lui échapper. »

Voilà déjà bien des arts et un noble luxe. La broderie sur étoffe figure là avec honneur. On trouve indiquées des étoffes brochées d'argent et d'or à propos de cette tunique, dont Homère compare l'éclat à celui du soleil.

Les éléments du bien-être manquaient. Ce n'était que par exception qu'on se servait de souliers. Ces hommes, qui n'ignoraient point l'art de préparer le lin et d'en

[1] Odyssée, liv. XIX.

former des tissus, n'avaient pas eu l'idée d'en faire des chemises, et, en général, le linge leur était inconnu. Ils y suppléaient par l'habitude fréquente des bains.

La femme grecque, aux temps héroïques, la femme noble, aime la magnificence du costume.

Elle connaît déjà plusieurs de ces recherches, qu'on serait tenté de croire étrangères à ces âges de mœurs simples et rudes.

Elle porte les longues robes, attachées et renouées par des agrafes d'or, elle porte des colliers d'or, des bracelets de même métal garnis d'ambre, et des pendants d'oreilles à trois pendeloques. Elle use de certaines essences pour donner de l'éclat au teint. « Essuie ce visage encore mouillé de larmes, et qu'une essence parfumée rende l'éclat à tes joues décolorées[1]. »

Il ne manquait aux maisons que le nécessaire : les vitres, les cheminées, les armoires, les buffets, les cuillers, les fourchettes, les nappes, les serviettes, et probablement les draps aux lits. Mais ces lits étaient déjà ornés et riches, couverts de plaques d'or et d'argent et de morceaux d'ivoire[2].

Les siéges étaient couverts de peaux, de tapis et d'étoffes couleur de pourpre.

Les palais de ces princes grecs semblent réunir au luxe oriental comme le sentiment déjà du goût hellénique; à l'éclat se joint la mesure.

Homère nomme un certain nombre d'artistes célè-

[1] *Odyssée*, liv. XVIII.
[2] *Id.*, liv. XXIII

bres, Zurachius, par exemple, qui excellaient dans les ouvrages d'ivoire.

Enfin c'est un trait à noter comme une différence avec l'Orient qui tient déjà à l'organisation sociale, que l'on a peu de serviteurs pour l'ostentation. On ne voit point paraître chez les princes grecs cette foule de portiers, d'huissiers, gardes, introducteurs, valets et officiers de tout genre qui remplissaient, en Asie, les cours des monarques et des satrapes.

Pour vous faire une idée même incomplète de la place qu'occupaient les arts dans l'intérieur de ces maisons et de ces palais, reportez-vous à l'époque féodale, au temps des troubadours et des trouvères. La poésie, le chant, la musique sont les charmes du foyer. Voyez le rôle que jouent dans les repas décrits par Homère la lyre et la voix humaine. La danse se joint à ces plaisirs. Ne séparez point de cette poésie des mœurs, la pensée du climat et d'un ciel incomparable.

On sent à ce foyer déjà la présence, la douce influence de la femme.

Le rôle joué par les femmes dans les poëmes homériques dit assez ce qu'elles furent.

Leurs vertus, leur charme, leurs faiblesses, leurs crimes mêmes montrent combien nous voilà déjà loin du haut Orient. Les Indiens, même les Perses ne se seraient pas battus dix ans au sujet de l'enlèvement d'une femme. Pénélope, douce et tendre figure, Clytemnestre, fantôme passionné et farouche, ces compagnes dévouées ou ces dominatrices violentes ressemblent peu aux femmes du harem et aux favorites des cours du haut Orient ou

de l'Afrique. Ces femmes, dont quelques-unes sont des types d'élégance et de grâce, devaient exercer une action sensible sur le goût.

On en a la preuve dans le travail même de ces créatures ingénieuses.

Fussent-elles princesses ou reines, elles filent, tissent ou brodent jour et nuit. Nausicaa lave ses robes à la rivière avec ses femmes : elle met elle-même la main à l'ouvrage. Hélène travaille à un superbe tissu où elle représente les travaux des Troyens et des Grecs et les funestes combats dont elle est la cause.

Le contraste de la femme grecque et de la femme orientale ne saurait s'appliquer à l'Asie Mineure.

Andromaque égale Pénélope comme type de pureté et de vertu.

L'une est la mère, comme l'autre est l'épouse, et dans la mère l'épouse se retrouve encore.

Au reste, entre les Troyens et les Grecs, quant aux usages de la vie, les analogies sont fréquentes. Pourtant la prédominance du luxe est sensible dans la ville de Priam. Pâris, le beau Troyen, est bien un type de luxe et de volupté. Les femmes troyennes parfument leurs habits, se frottent le corps d'essences odoriférantes. Leurs ajustements sont fort nombreux, forts diversifiés. On a pu penser que la toilette des déesses, si longue et si minutieuse, est celle même des femmes troyennes dans le palais. Les hommes imitent les femmes par le soin de la chevelure, qu'ils rattachent par des anneaux et qu'ils parfument avec recherche. Ce raffinement ne paraît point chez les Grecs.

Les armes aussi sont d'une richesse qui éclipse celles des Hellènes, ainsi que les chars. Les héros troyens déploient un faste tout particulier dans les vêtements et les ornements guerriers. Quelle pompe même chez les plus braves! « Amphimaque est tout brillant d'or; il marche aux combats avec le luxe d'une femme; mais ces vains ornements ne le garantiront point de la mort; Achille l'immolera sur les bords du Scamandre; et l'or qui le couvre sera sa conquête[1]. » Comme Pâris est beau sous son riche costume de guerre! Comme il brille à la tête des Troyens! La dépouille d'un léopard flotte sur ses épaules; à son côté pend une magnifique épée. Quand il en vient aux mains avec son ennemi Ménélas, Homère en fait la remarque : « Le Grec a ceint, dit-il, une armure moins superbe. »

Une pompe solennelle éclate dans les assemblées, dans les jeux des Grecs, aux temps héroïques. On pressent déjà la grandeur de leurs fêtes nationales et de leurs cérémonies religieuses, souvent confondues les unes avec les autres. Quant aux fêtes, le luxe, il est vrai, est surtout dans la profusion. Le culte offre déjà de grandes richesses. Pourtant ce ne sera qu'après la guerre avec les Perses, et par émulation de ce peuple, que leurs temples deviendront des œuvres remarquables à la fois par l'architecture, la sculpture et la masse de trésors qui y sont accumulés. Mais déjà cette sorte de luxe s'annonce dans les poëmes d'Homère.

Mélange de rudesse et de sentiments élevés, généreux, *héroïques*, de dénûment et de luxe, tels sont ces temps où la Grèce semble s'annoncer déjà presque tout entière. On dirait la fière énergie, la pensée poétique d'Eschyle avant le pur marbre de Sophocle. Mais déjà de fines nuances annoncent le peuple de Périclès.

[1] *Iliade*, liv. II.

II

LUXE RELIGIEUX EN GRÈCE.

Transportons-nous maintenant dans les temps historiques. Cherchons, avant d'en étudier de plus près l'image complète dans Athènes, quels furent les traits principaux du luxe hellénique.

Nous caractériserons rapidement le luxe religieux, celui qui orne les temples, puis les arts décoratifs appliqués à la vie civile, enfin les manifestations qui tiennent à la vie des sens sous la forme de divers usages.

Il n'est pas impossible de déterminer les origines du luxe décoratif dans les temples des dieux.

Il avait été précédé par les chants, les danses, les fêtes instituées en leur honneur et célébrées en plein air.

Les premiers autels étaient des morceaux de pierres ou des tertres de gazon. Quand les hommes commencèrent à marquer les limites des champs, il y eut des enclos réservés pour les dieux; quand ils songèrent à se construire des demeures fixes, il y eut aussi des habitations pour les divinités. Peu à peu l'habitude de considérer ces temples comme les demeures où les divinités rési-

daient, y fit établir des signes permanents de leur présence.

Ce furent d'abord des attributs caractéristiques qui rappelèrent cette idée : tels le caducée de Mercure, le trident de Neptune, la lance de Minerve.

Les symboles se montrèrent sous des formes plus ou moins obscures, comme certains animaux symboliques et d'autres emblèmes : on adressait aux dieux des prières. On cherchait à obtenir d'eux qu'elles fussent exaucées, et on leur témoignait de la reconnaissance quand elles l'étaient.

De là des offrandes. On suspendit des couronnes à ces représentations, grossières au delà de ce qu'on peut imaginer, qui rappelaient les divinités elles-mêmes. Il faut être averti par les témoignages de l'histoire, pour voir des symboles dans ces morceaux de bois nommés hermès. Des piliers de pierre furent honorés aussi[1]. Cupidon, à Thespies, fut figuré par une pierre ; Junon, à Argos, par une colonne, et, à Samos, par une planche ; les Dioscures, à Sparte, étaient représentés par deux poutres qu'unissait une traverse, signe, dit-on, de la fraternité.

On habillait, on chargeait d'ornements de vrais embryons de statues.

La nature et la beauté de ces offrandes se modelèrent sur les progrès de l'industrie. Autrefois on consacrait aux dieux les prémices de l'agriculture : on leur consacra des armes, des tissus, des vases, des trépieds.

Les trésors forment à l'époque héroïque un des monuments les plus importants du luxe religieux : ils renfermaient les objets précieux consacrés aux divinités. Le trésor d'Atrée à Mycènes en est le type le mieux conservé. Celui de Minyas, près d'Orchomène, était très-supérieur par les dimensions. C'étaient des édifices souterrains, et très-probablement des tombeaux. Nous n'avons pas à parler ici des valeurs conservées pour les besoins de l'État, mais des objets de luxe déposés jusque dans ces *trésors* des temples où étaient déposés les trépieds, les vases et autres « *anathèmes* ».

1. Vo. Pausanias, liv. VII. — Voy. le livre de M. L. Ménars sur le *Polythéisme grec*, liv. II.

On peut jusqu'à un certain point suivre le progrès qui donne à la statuaire dans les temples le caractère d'objet d'ornementation et de luxe, par la matière et par les accessoires.

Certaines phases de cette transformation ont été notées avec un soin curieux.

Ainsi, à mesure que se détérioraient ces vieilles idoles, objets de trop de vénération pour qu'on les laissât tomber en ruine, on remplaçait les parties naguère en bois, par des matériaux plus précieux mis en œuvre par l'industrie. Des statues de bois se trouvèrent avoir ainsi des têtes, des pieds et des mains en marbre ou en ivoire.

On substitua aussi, en certains cas, aux riches étoffes qui les recouvraient, des placages de métaux précieux.

Ces formes différentes coexistèrent, et même survécurent parfois, comme une sorte d'archaïsme consacré par la religion des peuples.

Ainsi, l'usage de vêtir superbement des mannequins représentant des divinités, mode si répandue dans l'Inde

et dans d'autres contrées orientales, ne cessa pas par les progrès de l'art de fondre et de couler les métaux. Les Grecs avaient, par exemple, à Élis, une statue de Neptune jeune, que l'on revêtait, selon la saison, d'une robe de lin, de byssus ou de laine; ils l'appelaient le *Satrape*.

Les statues d'or massif ne devaient venir que longtemps après les statues plaquées de ce métal, auxquelles on donne pompeusement le nom de statues d'or, comme celles qu'Homère désigne par cette appellation, et dont il fait l'œuvre de Vulcain.

Quant aux statues d'or massif, non-seulement elles n'ont pu être fondues qu'à une époque plus avancée, lorsqu'on savait couler le métal dans un moule, mais elles paraissent rares en Grèce, et on n'en remarque guère que dans les pays barbares. La statue d'or, œuvre d'Onasimédès, que montraient les Thébains, celle que Gorgias consacra lui-même à Delphes, étaient d'une époque postérieure, et peut-être seulement dorées. Au contraire, les statues d'or étaient communes en Orient. Dans Lucien, Jupiter fait asseoir les dieux selon leur valeur et leur poids. Les dieux en or passent avant les dieux en bronze, et les plus lourds sont les premiers. Mais l'écrivain satirique fait observer que les dieux en or étaient d'une forme grossière, sans proportion, parce qu'ils appartenaient à des contrées barbares.

Il ne faudrait pas conclure de la rareté de l'or en Grèce, qu'on l'employait avec parcimonie pour les dieux. Loin de là : c'est pour eux seuls qu'on le prodiguait. Le sacrifice devait leur être d'autant plus agréable que la valeur en était plus grande. Les villes et les particuliers se signalent par de tels dons, en remplissent les sanctuaires sous la forme d'offrandes véritablement splendides. On espérait par là, soit apaiser une divinité qu'on supposait irritée, soit intéresser les dieux à un projet. Combien de dons aussi offerts par la reconnaissance!

De là des conséquences importantes: les plus délicats chefs-d'œuvre se placèrent à côté des statues colossales, sans qu'aucune règle obligatoire, aucun modèle préconçu et imposé, vinssent altérer l'indépendance des formes. Chaque cité, chaque individu offrait ce qu'il voulait. Cette liberté dans la religion devait faire aussi celle de l'art. La superstition nationale put remplir, sous les formes les plus variées, les temples d'abondantes richesses. Elle ne fut gênée dans son indépendance par aucune discipline sacerdotale.

C'est l'honneur de l'art religieux des Grecs, comme de leur art civil, que l'art pur y prime de beaucoup le luxe.

Les vases qui ornent leurs temples et leurs édifices admirables par la forme et par les sculptures, sont le plus souvent d'une matière sans prix.

C'est l'art qui a sculpté ces figures de Minerve, ces scènes empruntées au culte de Bacchus, ces chasses et ces combats d'animaux.

C'est l'art aussi qui a couvert ces vases de peintures.

Art, nous le répétons, dont l'indépendance est l'âme, quelles qu'en soient les origines étrangères, égyptiennes, ou surtout assyriennes, comme on le démontre aujourd'hui.

Cet art s'alimente à la source d'une religion libé-

rale, morale sous bien des rapports, malgré les éléments impurs qui devaient, ultérieurement surtout, s'y mêler. Il reflète par son libre mouvement celui d'une religion humaine, qui a reçu pourtant l'empreinte d'un certain idéal supérieur de raison et de sagesse, sensible dans ses meilleurs types et dans ses plus nobles symboles.

Le sentiment du beau, librement interprété, et qui ne fait du luxe qu'un simple accessoire, voilà la véritable école de ces artistes.

Cette école est ouverte perpétuellement, sous le rapport physique, par la gymnastique, c'est-à-dire par le nu; elle est entretenue par les courses et les jeux qui fournissent les plus beaux modèles parmi les hommes et parmi les chevaux, vainqueurs glorifiés à l'égal des hommes.

Le même culte de la beauté pure s'exalte à la vue perpétuelle des chefs-d'œuvre qu'on rencontre dans toutes les villes, et qui semblent s'engendrer les uns les autres.

On peut considérer comme une partie du luxe des temples, inséparable de l'art même, la peinture décorative ; elle n'a rien laissé malheureusement sous la plus belle et la plus complète des formes, les tableaux. Mais à défaut de ces œuvres, dont la perte est à jamais regrettable, on trouve l'emploi fréquent de la couleur.

La *polychromie* a été l'objet de vives controverses[1], dont il est possible d'extraire certaines conclusions qui semblent désormais acquises.

[1] On les trouve résumées dans un chapitre spécial de l'*Histoire de l'art grec avant Périclès*, par M. Beulé.

Il est certain qu'on trouve de la couleur sur les monuments grecs. Les découvertes en ont montré à Pœstum comme en Sicile, en Sicile comme en Grèce, sur les grands comme sur les petits édifices, sur les tombeaux aussi bien que dans les temples.

La difficulté, qui portait particulièrement sur le nombre des parties peintes, paraît définitivement résolue par les mêmes découvertes. Ces couleurs, dont on peut constater la variété, s'appliquaient à des parties nombreuses des édifices, sinon à toutes. On savait déjà par des textes qu'il y avait une peinture sur les murs des monuments civils et religieux. C'est ainsi qu'à Athènes, au rapport de Plutarque, on distinguait le tribunal rouge et le tribunal vert, par allusion à leur couleur; d'autres textes nous apprennent que le mur d'appui qui entourait le Jupiter Olympien de Phidias était peint en bleu.

Ce n'est plus seulement en invoquant des autorités d'historiens, mais les débris retrouvés, qu'on a pu constater que la couleur exista sur la pierre, non moins que sur le bois dont étaient faits primitivement les temples. Les colonnes de Métaponte et d'Égine sont couvertes de stuc jaune; le chapiteau de Pœstum porte des traces de palmettes peintes; l'architrave d'Égine était peinte; les frises et les corniches le sont aussi; les murs du Théséion et du temple d'Égine portent les traces de couleur; le sol même est peint à Égine et à Sélinonte.

L'objection qui prétend réduire quelques teintes à de simples décompositions chimiques, ne peut s'étendre à la masse de ces témoignages. L'effet décoratif recherché par la peinture est démontré par une quantité de tem-

ples, et en général, de monuments, de l'époque de Pisistrate. Peu importe que la couleur ne soit pas toujours appliquée, et paraisse plus d'une fois fondue dans le stuc. Le vieux Parthénon lui-même nous a laissé des triglyphes où le bleu se distingue encore : le mur qui ferme l'entrée de l'Acropole offrait des traces de bleu. Les tuiles mêmes, dans beaucoup de ces monuments, et d'autres parties qui étaient en terre cuite à l'époque archaïque, étaient peintes.

On trouve des traces de peinture dans l'intérieur même. On a reconnu dans le temple d'Égine, du bleu sur les colonnes, du rouge sur les murs, du vert et d'autres tons sur les corniches.

Les combinaisons des couleurs étaient calculées selon les lois du goût, et il répugne de penser que les Grecs aient ici manqué à cette recherche de l'harmonie qu'ils rencontrent partout si naturellement. On aimait les harmonies graves, le jaune et le brun, le brun et le rouge, le bleu et le vert, le jaune sur le noir, le rouge sur le noir. Les tons plus voyants étaient le rouge et le bleu, ou le rouge allié au vert. Ces effets n'étaient ni sans grandeur ni sans beauté.

Ils forment une partie essentielle chez les Grecs du luxe décoratif.. Sparte elle-même, avant que son génie eût été comprimé par les conséquences extrêmes de sa législation, avait eu une grande école de sculpture. Cet art sévère ne cessa jamais d'y être représenté. Il dut se soumettre seulement, comme la musique, à certaines règles morales. Au temps de Pisistrate, le même art, qui devait être en déclin à l'époque où vivait Périclès, se

révélait, non-seulement par la beauté, mais par la magnificence.

On rencontre dans les temples, à Sparte, les œuvres de la *toreutique*. Cet art emploie et mélange les matières diverses, comme l'or et l'ivoire, et les produits superbes du travail du bronze et du travail du marbre.

Ainsi les dieux à Sparte gardèrent leur luxe, même quand les hommes se retranchaient tout luxe.

III

LE LUXE EN GRÈCE DANS L'ORDRE CIVIL.

Les arts, et notamment la peinture, furent employés à l'*ornementation* des édifices et des maisons. Les plus grands noms de l'art grec en font foi. Les artistes les plus renommés ne craignirent pas de paraître déchoir en décorant des appartements, des murs, des lambris et des plafonds.

Ainsi fit Pausias, peintre célèbre, dont le talent avait inspiré assez de confiance pour qu'on le chargeât de réparer les peintures de Polygnote sur les murs de Thèbes.

Zeuxis lui-même ne dédaigna pas de tracer ses compositions sur les vases de la céramique la plus ordinaire.

Cette limite, si précise, que nous prétendons marquer entre les arts et l'industrie, n'existait pas alors, ou du moins la transition était si insensible que l'industrie semblait être chez ce peuple artiste un emploi courant, facile et seulement secondaire des facultés que l'art réclame. Elle était abandonnée à des hommes qui trouvaient en

chez un bronzier, un orfèvre ou un potier l'emploi d'un talent incomplet, sans doute, mais préparé par les plus sérieuses études. Ils apportaient dans la décoration d'un fauteuil ou d'un lit, d'une lampe, d'un bouclier, d'un coffret ou d'un vase, ce sentiment supérieur à leur œuvre, d'où naissait la perfection.

Deux circonstances, en Grèce, contribuèrent aussi à ces applications de l'art sous forme de luxe d'ornementation.

A la différence des artistes qui ne signaient que leurs œuvres les plus remarquables, ces artistes industriels signaient toutes les leurs. C'était pour les plus habiles un moyen de fortune et une garantie du soin qu'ils y mettaient; c'était aussi une raison pour les amateurs d'acheter de pareilles œuvres.

D'autre part, la reproduction des modèles les plus admirés et l'usage des *réductions* permirent aux citoyens riches d'orner leurs demeures des plus belles productions. Les tableaux supérieurement copiés trouvèrent place chez les particuliers, et l'art favori des Grecs, la sculpture, eut la même fortune à un degré supérieur. Les statues furent reproduites dans toutes les dimensions, transformées en bas-relief, en camées, en médailles.

Ce goût pour les objets d'art, destinés à faire l'orgueil et le charme de la demeure, ne s'entretint pas seulement par l'amour général du beau et par l'émulation des gens riches. Il eut pour excitant la vue perpétuelle des plus délicats chefs-d'œuvre, exhibés comme dans une exposition sans cesse renouvelée.

L'Athénien les rencontra à toute heure, tantôt sur la voie des trépieds, tantôt sur celle des tombeaux, tantôt dans les temples, tantôt sous les portiques, au milieu des jardins de l'Académie et dans les gymnases, au théâtre ou au stade. Parmi la foule des marchandises que le Pirée étalait aux regards, se trouvaient d'élégants produits destinés à l'exportation, et ceux que la république Athénienne recevait de l'Asie et gardait pour son usage.

Quant aux maisons elles-mêmes, elles devaient rester longtemps petites, chétives, en rapport avec les rues extrêmement étroites à dessein pour entretenir plus de fraîcheur, et aussi pour mieux défendre le terrain pied à pied et ménager des embuscades en cas de siége.

On trouve, au sixième siècle, la vie privée encore pauvre, comme la demeure particulière est restreinte; quelques objets d'art, mais nul luxe dans ces maisons formées souvent de bois et de boue séchée au soleil. La richesse, le luxe ne s'appliquent qu'aux édifices publics.

La simplicité des villes doriennes se maintint davantage. A Sparte, Lycurgue veut que la hache et la scie soient seules employées pour construire les charpentes, les planchers, les toitures.

Plus tard, les Ioniens, se laissant gagner par la mollesse de l'Orient, inventèrent des maisons spacieuses, élégantes, richement décorées. « Bâtir une maison à la mode ionienne, » devint une sorte de dicton.

Les progrès de la richesse amèneront plus tard encore de nouveaux raffinements, et les arts décoratifs dans la vie civile trouveront en Grèce leur plus brillant théâtre à Athènes.

IV

USAGES EN GRÈCE QUI SE RAPPORTENT AU LUXE.

Il nous reste, — en renvoyant au tableau de la vie athénienne pour de plus amples développements, — à signaler quelques-uns de ces usages qui se rapportent, pour toute la Grèce, au luxe privé.

Ces usages ne se montrent que dans ces temps avancés déjà où les sociétés grecques possèdent ce développement de la richesse, qui est toujours accompagné par de nouvelles mœurs, d'autant plus exposées à se corrompre que l'invasion a été plus soudaine et provient de la source étrangère, de la conquête et du contact avec des civilisations raffinées.

L'origine asiatique de la plupart de ces formes d'un luxe sensuel, qui s'adresse aux yeux comme certaines danses ou au goût comme les festins, n'est pas contestable, et peut être souvent établie. Pour les objets de parure, la généalogie n'est pas toujours facile à marquer : mais l'emprunt n'est pas moins certain, sauf les modifications introduites par l'ingénieuse industrie des Grecs.

On verra souvent la femme accusée de ce développement du luxe corrompu dans les traditions et les monuments de la Grèce, et le théâtre grec, du moins pour Athènes, constatera le rôle que les femmes en effet ont joué dans ses accroissements. Cette part fut considérable, bien que jugée par les écrivains grecs avec une dure partialité.

Cette malédiction jetée sur la femme, ces accusations fréquentes dont elle devient l'objet, doivent être marquées ici.

C'est en effet un des traits de la question du luxe dans le monde hellénique.

La femme est corruptrice, cause du mal, dans l'humanité, dans la société, dans le ménage, telle est l'idée, qu'on voit poindre chez Homère dans l'irritation dont Hélène est l'objet. Elle prend les formes les plus diverses; elle a sa place dans la mythologie elle-même.

Ainsi, dans Hésiode, c'est Pandore qui répand tous les maux sur le genre humain par l'indiscrète curiosité qui lui fait ouvrir, malgré la défense divine, la boîte mystérieuse confiée à sa garde : « Auparavant, les tribus des hommes vivaient sur la terre exempts de maux, de pénible travail et de cruelles maladies qui amenèrent la vieillesse; car les hommes qui souffrent vieillissent promptement. Pandore, tenant dans ses mains un grand vase, en souleva le couvercle, et les maux terribles se répandirent sur les hommes. L'espérance seule resta ; arrêtée sur le bord du vase, elle ne s'envole pas, Pandore ayant remis le couvercle par ordre de Jupiter.

« Depuis ce jour, mille calamités errent parmi les humains; la terre est remplie de maux, la mer en est remplie, les maladies se plaisent à tourmenter les mortels nuit et jour. »

Hésiode ne se borne pas à rappeler cette légende, qui attribue l'origine du mal à la femme, comme dans la Bible ; la création de la femme elle-même, pour

l'auteur païen, est elle-même un mal, un piége tendu à l'homme par le père des dieux pour punir Prométhée, ravisseur du feu céleste : « Fils de Japet, ô le plus habile de tous, tu te réjouis d'avoir dérobé le feu divin et trompé ma jeunesse, mais ton vol sera fatal à toi et aux hommes à venir. Pour me venger de ce larcin, je leur enverrai un funeste présent, *dont ils seront tous charmés au fond de leur âme, chérissant eux-mêmes leur propre fléau....* En achevant ces mots, le père des dieux et des hommes sourit, et commande à l'illustre Vulcain de composer un corps, en mélangeant de la terre avec de l'eau, de lui communiquer la force et la voix humaine, d'en former une vierge d'une beauté ravissante[1]. »

Chef-d'œuvre funeste, fatale merveille, beau mal, voilà les expressions dont se sert Hésiode pour qualifier la première femme.

On rencontre les mêmes malédictions dans les tragiques grecs. Les écrivains qui parleront de luxe répéteront les mêmes griefs.

On trouve la femme dans ces danses voluptueuses, où elle se montre parée et lascive, comme on l'a vu déjà en Asie.

Mais les premières danses de ce genre qu'on signale paraissent, si l'on en cherche la première trace dans Homère, exécutées par des hommes.

Homère retrace les danses voluptueuses des Phéaciens. Il montre ces insulaires, à l'issue d'un festin donné par leur roi Alcinoüs, exécutant une danse dont les pas et les attitudes exprimaient le sens des paroles

[1] Hésiode, *Des Travaux et des Jours.*

chantées par le citharède. Pendant qu'un héros se lève et va chercher la lyre de Démodocus, neuf chefs, choisis par le peuple, aplanissent la lice où les jeunes hommes exercés à la danse vont par leurs mouvements et leurs gestes représenter l'aventure que chantera le poëte. L'habile chanteur choisit les amours d'Arès et d'Aphrodite[1].

Outre les danseurs et les musiciens, qu'on appelait d'un nom commun, *acroamates*, on fait venir pour amuser les convives des bouffons, des faiseurs de tours, des joueuses de cerceaux, des gens qui dansaient sur les mains, des singes savants.

Quelques riches se plaisaient à entretenir dans leur maisons des fous, à l'exemple des Perses.

On y joignait des nains. Érasme, dans l'*Éloge de la folie*, fait remonter plaisamment l'institution des fous jusqu'à Vulcain, qu'il représente comme le bouffon de l'Olympe.

C'était un vieil usage oriental que les bouffons de cour. Dans le Ramayana, Sita a près d'elle un bouffon qui lui décrit les qualités de ses amants.

Lorsque le luxe se répand dans les villes grecques, après les guerres médiques, les femmes figurent davantage dans ces danses licencieuses.

C'était un des plus grands raffinements à Corinthe et dans tant d'autres cités grecques que d'offrir aux convives la vue de danses lascives exécutées par des esclaves et des courtisanes.

Ces danses offraient des variétés qui portaient cha-

[1] *Odyssée* VIII.

cune un nom. Telles furent, par exemple, l'Apocinus, le Boucismus, l'Igidis, l'Éclactisma, dans laquelle le pied de la danseuse devait atteindre jusqu'à son épaule, la Bibasis, danse dorienne, encore plus indécente. Les vases grecs et les peintures d'Herculanum nous montrent un grand nombre de figures qui représentent les danseuses admises dans les fêtes aristocratiques. Un voile transparent, d'une couleur incertaine entre le bleu et le blanc, relevé d'un côté et flottant de l'autre, ou soutenu par la main droite, cachait à peine quelques parties de leurs corps. Quelquefois, elles adoptaient le costume ou la demi-nudité des Bacchantes; elles se montraient alors à peine couvertes d'une peau de tigre, dansaient en agitant des crotales ou en élevant au-dessus de leur tête un tambour garni de grelots.

Les festins donnés par les ministres du culte et surtout par ceux de Bacchus, étalaient, comme les repas des particuliers, ce cortége de danseuses et de musiciennes.

« Cours vite au festin, lisons-nous dans Aristophane, cours au festin, muni d'une corbeille et d'une coupe. Le prêtre de Bacchus t'invite. Hâte-toi, on n'attend plus que toi pour commencer. Tout est prêt : lits, tables, coussins, couvertures, couronnes, parfums, desserts; les courtisanes sont arrivées; galettes, gâteaux, pains de sésame, massepains, belles danseuses; tu y trouveras toutes les délices d'Harmodius[1]. »

On rencontre d'autres raffinements sensuels dans les repas.

[1] Aristoph., *Acharn.*

Mais il convient ici de faire une distinction.

Il ne faudrait pas prendre pour des divertissements ces repas publics en usage chez les Grecs et aussi dans l'Italie et à Rome, ni taxer de luxe les cérémonies qui s'y passaient non plus que les insignes dont se paraient les convives.

Leur origine était religieuse; ils avaient pour objet d'honorer les dieux à certains jours fixes, et la couronne sur la tête répondait à l'antique usage de se couronner de feuilles ou de fleurs chaque fois qu'on accomplissait un acte solennel de la religion.

La robe blanche des convives chez les Grecs n'annonçait pas davantage une idée de réjouissances profanes; le blanc était la couleur sacrée.

Les chants qui commençaient le repas étaient des hymnes.

Jamais ces repas ne dégénèrent en luxe. Loin de là : ils gardèrent leur simplicité primitive, et tous les détails en étaient fixés par d'antiques prescriptions. On en aura la preuve dans cette circonstance que les convives eux-mêmes de ces repas austères pouvaient, quand ils avaient mangé les aliments prescrits, recommencer de nouveaux festins plus conformes aux habitudes de raffinements.

Il n'en est pas de même des repas privés.

On jouait de véritables drames pendant les repas, ainsi que l'a remarqué fort justement un ingénieux érudit[1]. Il en donne pour preuve la scène en effet

[1] M. Ch. Magnin, *Origines du théâtre.*

très-remarquable qui, dans Xénophon, termine le banquet de Callias.

Vraie scène d'amour de Bacchus et d'Ariane, qui avait pour théâtre la chambre nuptiale de la jeune épouse, pour accompagnement le son de la flûte et une douce musique, avec une danse qui traduisait les mouvements de la passion, et pour sujet l'expression graduée d'une vive tendresse, rendue avec une réalité dans les caresses et dans les gestes qui atteignait aux extrêmes limites du simple badinage.

En voyant les deux époux, dit Xénophon, « ceux des convives qui n'étaient pas mariés se promirent de l'être bientôt, et ceux qui l'étaient montèrent à cheval pour aller rejoindre leurs épouses et répéter la scène dont ils venaient d'être témoins. »

Bien des accessoires qu'on croit souvent inventés au moyen âge ou dans les temps modernes, datent aussi de la Grèce; telle est l'introduction, par une bizarre mise en scène, au sein même des banquets, de décorations et de machines extraordinaires.

Un véritable coup de théâtre termine le repas des noces de Caranus, riche Macédonien. Le repas allait finir, et le jour commençait à baisser, lorsqu'on ouvrit une partie de la salle que fermaient des rideaux blancs.

Dès qu'ils furent relevés, parurent des lampes, que fit monter un mécanisme caché, on vit des Amours, des Dianes, des Pans, des Mercures et beaucoup d'autres figures de ce genre, qui portaient des candélabres d'argent. Puis on servit des sangliers couchés dans des plats carrés à bordures d'or. On fit faire le tour des tables à

ces pièces énormes que perçait un javelot d'argent [1].

Notre moyen âge verra se reproduire de telles représentations enrichies d'inventions nouvelles.

Le chant tient une place à ces banquets privés. A Athènes surtout, pendant les repas donnés par les riches citoyens, on verra chaque convive prendre tour à tour la branche de myrte, et chanter quelques tirades d'Eschyle et d'Euripide. Plus tard, vers le temps d'Alexandre, des acteurs de profession rempliront cet office à la table des riches, et surtout dans les festins royaux.

On ne s'étonnera pas, après ce que nous avons dit de ce que produisait en ce genre l'Orient, que tous les objets de la parure féminine aient reçu chez les Grecs de singuliers raffinements.

Nous avons parlé de quelques-uns de ces objets de toilette à l'époque des chants homériques, et nous aurons à en signaler plusieurs autres.

Cet industrieux génie s'applique même aux objets les plus délicats, comme les épingles qui reçurent des formes diverses et perfectionnées. Ces engins de toilette et de coiffure, précieux par la matière et d'un art souvent exquis, ont été connus par une antiquité même reculée. Les femmes grecques ne furent pas les premières en date qui en ornèrent leurs robes ou leurs chevelures. L'Asie en avait fait usage. Mais les plus heureux spécimens qui nous restent appartiennent à l'art grec.

Quelques-unes de ces épingles ou aiguilles servirent à

[1] *Athen.*, liv. IV.

fixer les pièces de l'ajustement, mais les plus grandes furent employées pour la coiffure.

Les hommes eux-mêmes en portèrent, lorsque prévalut la mode des longues chevelures. Dans Homère, le Dardanien Euphorbe porte dans ses cheveux des ornements d'or et d'argent[1]. C'était une coutume de toutes les riches cités de l'Asie Mineure, transmise aux Ioniens d'Europe. Elle fut adoptée par les Athéniens, non sans quelque scandale pourtant lorsqu'ils tinrent leurs cheveux attachés à l'aide d'épingles ornées de cigales d'or.

Les femmes se servaient de ces épingles, par la main d'industrieuses esclaves, soit pour diviser leurs cheveux, soit pour tenir les tresses, les nattes et les boucles assemblées derrière la tête ou sur son sommet, pour retenir les coiffes et autres parures. Sur un vase trouvé à Athènes est peinte une figure de femme dont les cheveux forment en arrière une touffe soutenue par des bandelettes; une épingle dont l'extrémité est visible les tient réunies.

On peut citer aussi, parmi d'autres nombreux témoignages, un miroir gravé étrusque[2] représentant la toilette d'Hélène; on y voit trois femmes qui achèvent de la coiffer. « L'une d'elles présente un miroir, une autre va nouer les cordons du riche diadème que la troisième ajuste sur le front de sa maîtresse. La dernière suivante tient l'aiguille qui, plantée dans la chevelure, en consolidera l'édifice[3]. »

[1] *Iliade*, XVII.
[2] Des collections Durand et Pourtalès.
[3] *Dict. des Antiquités grecques et romaines*, art. *Acus*, par E. Saglio.

L'ornementation de beaucoup de ces épingles était aussi riche que leur structure était variée. Les objets les plus divers surmontent leur extrémité. Ce sont tantôt des représentations assez simples, une tête de cerf ou d'élan, ou d'un autre animal, une figurine, tantôt de véritables groupes.

Winkelmann décrit plusieurs de ces épingles d'argent du musée de Naples, trouvées dans les fouilles d'Herculanum : « La plus grosse, dit-il, longue de huit pouces, est terminée par un chapiteau d'ordre corinthien, sur lequel est une Vénus qui tient ses cheveux avec les deux mains; l'Amour, qui est à côté d'elle, lui présente un miroir. Sur une autre de ces épingles, surmontée aussi d'un chapiteau d'ordre corinthien, sont deux petites figures de l'Amour et de Psyché qui s'embrassent; une autre est ornée de deux bustes; la plus petite représente Vénus appuyée sur le socle d'une petite figure de Priape, et elle touche de la main droite son pied qui est levé. »

Notre musée du Louvre possède des échantillons précieux qui répondent à la même idée : telle une épingle en or dont la tête se compose d'un chapiteau sur lequel est debout un Amour qui joue de la flûte de Pan. On y remarque aussi une épingle étrusque, en argent, dont la tige traverse trois lentilles légèrement gravées et surmontées d'un tambour à bords façonnés qui porte une tête de bélier.

D'autres collections présentent de ces images charmantes d'un travail délicat, épingles d'or ou d'ivoire offrant les représentations les plus gracieuses, ici un

petit génie ailé qui tient une patère d'une main et de l'autre un objet qui paraît être un vase à parfums, là une Vénus sortant des eaux et tordant ses cheveux. (Musée de Naples.)

Les vases grecs ou peintures de vases retrouvés dans les tombeaux confirment un autre usage de ces précieux engins. Ils n'étaient pas seulement employés à lisser, assouplir, friser et créper, dresser la chevelure, ils servaient parfois à teindre les cheveux ainsi que les sourcils. On les trempait dans des parfums; aussi, on les trouve joints à ces vases à parfum dans les monuments funéraires.

Une description minutieuse de tous les usages de luxe adoptés par les cités grecques nous mènerait beaucoup trop loin, et ferait disparaître, sous des recherches infinies de détail, les résultats généraux que nous cherchons à dégager de l'histoire du luxe.

Nous nous sommes contentés pour la Grèce aux temps classiques de ces indications qui s'appliquent à toutes les cités.

Il sera facile de distinguer, dans le tableau qui va suivre, ce qui est commun à toutes les cités grecques et ce qui appartient plus particulièrement à Athènes.

CHAPITRE II

LE LUXE A ATHÈNES

I

PREMIERS DÉVELOPPEMENTS DU LUXE A ATHÈNES.

Le luxe en Grèce, c'est surtout le luxe à Athènes. Athènes, en effet, reflète tous les traits communs aux autres États grecs, et y joint les traits qui lui sont propres.

Quelque part qu'on fasse à l'influence de la race, on ne peut contester la différence des destinées réservées aux Ioniens et aux Doriens sur le sol de la vieille Grèce.

Cette différence s'accuse dans les deux types opposés de Sparte et d'Athènes.

On parle de l'action exercée sur les mœurs par les institutions de Lycurgue. Mais ces institutions, ennemies de la richesse et du luxe, furent avant tout des institutions doriennes.

Lycurgue lui-même fut plutôt le restaurateur d'un état ancien que l'inventeur d'un nouveau système.

C'est une singulière illusion de quelques utopistes qui ont vu dans Lycurgue leur idéal et leur modèle, de croire qu'un peuple se laissait jeter ainsi, du jour au lendemain et de toutes pièces, dans un moule préconçu, et ici quel moule étrange!

Si peu nombreux qu'ait été ce peuple, et de quelque prestige que l'antiquité ait environné les législateurs, on ne peut s'expliquer de telles mœurs et de telles lois que par les points d'appui que la réforme trouvait dans la tradition.

Cette réforme força peut-être les ressorts de l'institution primitive, en les tendant outre mesure, et l'esprit même de Lycurgue paraît avoir été outré par ses continuateurs.

A Sparte comme en Crète, la proscription du luxe fut l'effet d'une cause beaucoup plus générale, l'abolition de la propriété même, abolition non pas absolue, mais portée extrêmement loin. Un couvent guerrier, voilà le nom qu'on a donné à Sparte, nom trop bien justifié. Quel est le couvent dont la règle ne soit pas uniforme? D'un autre côté, quel luxe ne naît du besoin de se distinguer? Rendre cette distinction impossible devint le but des lois.

Le luxe s'attache aux festins et aux vêtements; on rendit communs à tous les repas et les costumes. Le luxe a encore pour origine le désir qu'éprouvent les deux sexes de se plaire l'un à l'autre; on fit disparaître la distinction morale des sexes par la communauté de l'éducation et des devoirs. Hommes et femmes furent des citoyens.

Cet état contre nature devait faire naître d'incontestables vertus patriotiques et guerrières; mais il était destiné à tomber par ses propres excès, et sous les diverses causes indigènes et étrangères qui altérèrent la constitution spartiate.

Athènes forme un complet contraste avec ce type dorien.

Il y a loin de l'expansion brillante et de la riche variété dont elle est l'image à l'uniformité de l'Orient. Tous les éléments de la société, plus ou moins mêlés en Orient et subordonnés à la religion, la philosophie, l'art, l'industrie, la politique, prennent à Athènes une existence distincte et indépendante. Ces éléments divers se pénètrent par leur contact réciproque, d'autres fois ils se heurtent, mais ils prouvent par là même qu'ils subsistent et veulent continuer à subsister à part.

Une seule cause explique tout. A Athènes, la personne humaine, du moins chez le citoyen, et la propriété, furent et restèrent libres.

Cette liberté était relative sans doute, engagée par l'État dans bien des liens, soumise à bien des restrictions, mais assez grande pour laisser l'arbre se déployer dans sa force et dans sa grâce.

La cité du commerce et des arts devait être la cité du luxe.

Point de civilisation qu'un certain luxe n'accompagne. Mais, à prendre ce mot dans son sens fâcheux, il devait naître à Athènes, comme à Rome, de la conquête et des dépouilles des vaincus partagées entre quelques grandes familles.

Les trésors de la Perse créèrent tout à coup de grandes fortunes.

Ces révolutions soudaines altérèrent les mœurs avec une rapidité d'autant plus inouïe que ce n'étaient pas seulement les trésors, mais les coutumes asiatiques qui pénétraient sur ce sol vierge encore pour ainsi dire.

Déjà la richesse s'alimentait à la source de l'esclavage qui contribue tant à corrompre les maîtres, c'est-à-dire les riches.

Cette richesse si fréquemment mal acquise, si souvent tournée à de mauvais usages, devait provoquer, avec la haine des pauvres, les malédictions des philosophes. Ils ne distingueront pas plus à Athènes qu'à Rome le mauvais luxe de ce luxe acceptable et permis, qui n'est que l'élégance dans les besoins, le sentiment de l'art dans l'industrie. Ou plutôt, luxe, industrie, richesse, propriété même, ils frapperont tout d'un commun anathème, sans se douter que de telles rigueurs calomnieront auprès des masses ces fondements et ces ressorts nécessaires de toute société en progrès.

Le luxe à Athènes ne se développe que sous Périclès, ou, pour parler plus exactemeut, il commence avec Cimon.

Il importe peu que quelques historiens en fixent plus tôt la date, s'il leur plaît de désigner sous ce nom tel symptôme d'amour du bien-être. Ainsi tel auteur traite comme luxe l'habitude de certaines personnes aisées de faire rafraîchir l'eau pendant les ardeurs de l'été. On appelle luxe l'habitude qui commence à se répandre de porter des tuniques de lin, et la mode réservée à quelques personnes riches de mettre dans leurs cheveux des *cigales* d'or ou crochets destinés à les retenir. On appellera luxe aussi l'immoralité contre laquelle lutta Solon[1].

On aurait tort également de rendre l'existence du luxe à Athènes exactement contemporaine du développement de certaines fortunes.

On peut, en effet, se faire une idée du chiffre réellement élevé de ces fortunes par les 100 talents (environ 540,000 fr.) que paya Callias pour acquitter l'amende de Cimon, dont il veut épouser la sœur, et par l'amende égale à laquelle fut condamné Thémistocle. Encore Plutarque nous apprend-il que les amis du vainqueur de Salamine avaient trouvé le moyen de sauver une partie considérable de ses biens, dont ils lui firent passer le montant en exil.

En dépit de ces fortunes, les signes de luxe qui se manifestent alors sont peu sensibles et peu répandus. Tout au plus remarque-t-on une première invasion des vêtements orientaux dans quelques grandes familles. Les historiens continuent à parler de la simplicité des demeures; elle est en effet extrême. Sous Périclès, on regardait avec une sorte d'admiration les maisons de Thémistocle et de Pisistrate comme des monuments de la simplicité antérieure. Et pourtant la sage administration des Pisistratides, qui dura soixante-huit ans

[1] Thucydide, Diodore de Sicile, Élien, font de telles confusions, peu importantes d'ailleurs à leur point de vue, mais non sans gravité quand on songe à quelles déclamations on s'est livré contre l'usage du bien-être le plus innocent, flétri sous le nom de luxe immoral.

avait fait prendre un vif élan à la population, aux lumières, au travail remis en honneur dans les campagnes, tandis que l'infamie était attachée à la fainéantise.

Ce qui s'accrut d'abord avec ces fortunes, c'est la part de l'assistance que les riches prêtaient aux pauvres, assistance sous forme de repas, de secours, de dots même aux jeunes filles.

Aux Eupatrides, seuls prêtres, seuls archontes, gardiens, autant que possible rigides, des anciennes formes du régime patriarcal, peu à peu succède l'influence de la richesse qui servit de fondement à la division des hommes en quatre classes par Solon.

Ces riches avaient bien des moyens de tirer parti de leur argent. On achetait des terres, on plaçait ses fonds dans diverses industries et dans le commerce de mer ; on les prêtait, on en trouvait un emploi fructueux dans les mines d'argent du Laurium, très-productives, et occupant une assez grande étendue (11,111 mètres d'après Boeck). Divisées en portions vendues par l'État, moyennant 1 talent ou un peu plus, et une redevance perpétuelle du 24e du produit, elles se partageaient entre un certain nombre de familles riches, qui en réunissaient plusieurs lots dans leurs mains. Elles purent dès lors contribuer au luxe public.

Ce fut Cimon, le fils de Miltiade, chef du parti aristocratique, qui, le premier, donna l'exemple d'orner la ville, à peine relevée de ses ruines, de monuments et de chefs-d'œuvre. — Le rôle de ce grand homme dans le luxe mérite d'être signalé.

Les Longs murs, le temple de Thésée, le Pœcile, le

Gymnase, le jardin de l'Académie, le mur méridional de l'Acropole, le temple de la Victoire sans ailes, annoncent dignement dès lors les Propylées et le Parthénon.

Cimon, pendant les années que dura son intègre et habile administration, fit plus encore. Il forma, autant que cela était possible à un homme, la plupart des artistes qui devaient valoir à l'époque suivante le nom classique de siècle de Périclès.

Il vécut entouré d'artistes. Il fit son ami du sculpteur Polygnote, comme Périclès allait faire le sien de Phidias. Phidias lui-même fut puissamment encouragé par Cimon. Au moment où Périclès commence ses travaux, le grand artiste avait cinquante ans ; il datait donc d'un autre moment.

Quand l'or des Perses fut épuisé, Cimon soutint le luxe public de ses propres richesses qui étaient très-grandes, et qu'il consacrait depuis longtemps aux besoins des particuliers.

Ame ouverte à toutes les lumières, autant qu'élevée et généreuse, son goût s'étendait sur tous les arts ; lui-même cultivait la musique avec succès.

Ce Scipion athénien a vu sa gloire civile se perdre en quelque sorte dans les rayons de celle de son heureux rival.

Quelque grand qu'ait été le chef de la démocratie athénienne, l'histoire, on va le voir, ne saurait l'absoudre complétement de quelque excès qu'on ne peut imputer au noble et modéré Cimon.

Celui-ci marque l'âge d'innocence du luxe public.

Le brillant Périclès en marquera l'apogée et à quelques égards déjà la corruption.

II

LE LUXE PUBLIC SOUS PÉRICLÈS.

Les exemples publics donnés par Périclès furent plus puissants que son exemple personnel.

Nul homme plus simple, plus tempérant. L'illustre maître d'Athènes vivait comme le plus modeste citoyen. Ses fils mêmes allaient jusqu'à taxer de parcimonie cette table trop frugale et cet intérieur trop austère. Ce n'était point par ce dernier côté qu'il devait faire école.

Les admirables travaux d'art qui furent exécutés, de 498 à 431 avant Jésus-Christ, n'auraient point vu le jour, pour la plupart, sans l'action personnelle exercée par Périclès.

On connaît le prix vénal de quelques-uns de ces ouvrages, où ne furent épargnés ni l'art, ni la matière, ni la main-d'œuvre.

La postérité ne s'inquiète pas beaucoup de savoir, mais les Athéniens remarquaient, avec vivacité et amertume, ce qu'il en coûtait pour élever ces monuments. Pourtant Périclès était obligé de consulter le peuple. — La *Minerve* de Phidias fut donnée à cet artiste à titre d'entreprise. Aussi le vit-on comparaître devant un conseil d'administration.

C'étaient surtout les riches qui se plaignaient, parce qu'ils avaient la charge; le peuple regardait moins à la dépense, et souvent il y poussait.

C'est lui qui exigea que la statue de Minerve, qui se

trouvait placée dans l'intérieur du temple, fût d'ivoire et d'or, avec les yeux en pierres précieuses.

Cette statue n'avait pas moins de 11 mètres 80 centimètres. Le peuple en avait discuté un jour avec Phidias le dessin et la matière; l'artiste la voulait de marbre, parce que l'éclat du marbre subsiste plus longtemps et qu'il est moins exposé à se détériorer, tandis que l'ivoire est facilement brisé par la sécheresse, inconvénient que Phidias essaya de conjurer en établissant des puits sous plusieurs des statues d'ivoire qu'il produisit du reste en nombre fort inférieur à celui de ses statues de bronze.

Phidias ayant ajouté que le marbre coûterait moins, on lui cria de se taire, comme si l'économie envers les Dieux eût été une impiété; le peuple déclara qu'il fallait une statue d'ivoire et d'or, et de l'or le plus pur. On en donna à Phidias, pour les ornements, le poids de 40 talents, évalués par les commentateurs à plus de 3 millions de francs.

Ces dépenses paraissent énormes, si l'on songe à l'abaissement considérable qui s'est produit dans la valeur monétaire. A en croire la plupart des commentateurs, il faudrait, pour s'en faire une idée exacte, aller jusqu'à décupler ces sommes en monnaie moderne. Or, il me semble que ce calcul, qui décuple la valeur monétaire, pèche par exagération, si on prend pour mesure le prix des grains. On ne saurait d'ailleurs mesurer rigoureusement la baisse qui s'est opérée depuis cette époque dans la valeur de l'or et de l'argent, et rien n'était plus variable, en de courtes périodes, dans l'ancienne Grèce.

Du temps de Solon, un bœuf ne valait que 5 drachmes, un prix qui semble presque impossible. Mais peu à peu les prix montèrent au quintuple[1]. On ne doit pas s'en étonner. La hausse était l'effet de l'accroissement de la consommation par le développement de la population et du commerce, elle provenait en partie aussi de l'accroissement du numéraire en Grèce. La faible masse monétaire qui s'y rencontrait ne pouvait s'y grossir d'un de ces courants nouveaux de métaux précieux, provenus particulièrement de l'Asie, sans qu'il en résultât de grandes perturbations.

Quoi qu'il en soit, ces sommes parurent très-fortes à l'époque même. De telles dépenses furent taxées de folie. — Les magnifiques vestibules de l'Acropole, connus sous le nom de Propylées, et qui furent construits tout en marbre par l'architecte Mnésiclès, coûtèrent 2,012 talents, c'est-à-dire plus que le revenu annuel de la république.

Qu'on fasse ainsi les comptes du Parthénon, construit tout en marbre du mont Penthélique, sur une longueur de 70 mètres, 32 de largeur, et une hauteur de 21, et dont les sculptures enrichirent de nombreux artistes; qu'on suppute ce que coûtèrent les autres bâtiments comme l'Odéon et l'Erectheion, on arrive à des chiffres fort élevés.

Mais, en aucun cas, ils ne sauraient prouver que ce soit d'une façon *improductive*, pour parler le langage de l'école économiste, que les générations, pendant plus de

[1] Boeck, *Économie publique des Athéniens*, liv. I, ch. x.

vingt-deux siècles, sont venues élever leur âme, épurer leur goût devant ces chefs-d'œuvre accomplis.

Le caractère productif des beaux-arts a été démontré surabondamment : un tel exemple suffirait. Comment apprécier, même au point de vue purement économique, ce que représentent de telles œuvres comme valeur?

Il faudrait se rapporter aux ouvrages d'art qu'elles ont suscités à leur tour, calculer ce qu'y a gagné l'industrie, appelée à faire passer quelques-unes des formes du beau dans les œuvres de l'utile.

Il en est du beau comme du vrai, et de l'art comme de la science pure. Bien superficiel serait le jugement qui prétendrait en apprécier les effets éloignés par les résultats immédiats qui paraissent souvent stériles, ou même ne représenter qu'une perte.

Combien de vérités scientifiques, qui semblaient avoir pour unique objet de satisfaire la curiosité, ont trouvé, bien longtemps après quelquefois, les applications les plus utile pour la navigation, la mécanique, etc.! Le luxe public, que le goût accompagne, a aussi sa part dans la tâche d'élever le niveau des esprits, duquel en définitive tout dépend : ne l'oublions pas en parlant d'Athènes.

Les intentions et les vues de Périclès, dans l'œuvre ori-originale qu'il conçut et exécuta, sont dignes d'attention.

Ces vues paraissent beaucoup plus réfléchies qu'on ne se le figure d'après un premier aperçu.

On verra qu'il obéissait à ce que nous appellerions aujourd'hui une théorie économique, à laquelle n'a pas manqué même une formule assez claire et assez nette.

Il poursuivit aussi et d'abord un but politique par le développement du luxe public. M. Grote, dans son *Histoire de la Grèce*[1], me paraît l'avoir indiqué avec une remarquable pénétration, quelque modernes que puissent paraître les expressions qu'il emploie pour caractériser cette œuvre du cinquième siècle avant Jésus-Christ.

« Les vues de Périclès, écrit M. Grote, étaient évidemment panhelléniques. En fortifiant et en ornant Athènes, en developpant toute l'activité de ses citoyens, en lui donnant des temples, des sacrifices religieux, des œuvres d'art, des fêtes solennelles, toutes choses d'un puissant attrait, il avait l'intention d'en faire quelque chose de plus grand qu'une cité maîtresse réunissant de nombreux alliés sous sa dépendance : il désirait en faire le centre du sentiment grec, l'aiguillon de l'intelligence grecque, le type d'un fervent patriotisme démocratique, combiné avec la pleine liberté de l'aspiration et du goût individuel. Il ne désirait pas seulement relever les États sujets dans l'union avec Athènes, mais attirer l'admiration et la déférence spontanée de voisins indépendants, de manière à assurer à sa patrie un ascendant moral bien plus étendu que son pouvoir direct. Et il y arriva en élevant la cité à une grandeur visible qui la faisait paraître plus forte encore qu'elle ne l'était en réalité, et qui avait en outre pour résultat d'adoucir aux yeux des sujets la pensée humiliante de l'obéissance ; c'était pour les étrangers de tous pays une sorte d'école d'action énergique sous l'empire même de la liberté de critique la plus entière. »

[1] M. Grote, *Histoire de la Grèce*, t. VI.

Les pensées attribuées à Périclès par l'historien anglais, exprimées en style beaucoup trop moderne, ne s'éloignent pas au fond de ce que dit Thucydide appelant Athènes l'*institutrice de la Grèce*.

Mais fallait-il pousser aussi loin l'apologie, défendre l'application si peu scrupuleuse que fit le chef de la démocratie athénienne, du fonds des alliés, déposé dans le trésor en vue de la défense commune, aux travaux publics d'Athènes ? Ne semble-t-il pas qu'ici le célèbre historien anglais aît fait preuve d'une indulgence difficile à justifier ?

Cet acte, qu'ont blâmé unanimement les historiens de l'antiquité, fut jugé avec beaucoup de sévérité par les contemporains ; il a été justifié par Périclès lui-même d'une façon qui s'écarte un peu des arguments apologétiques de M. Grote.

Dans la réponse de Périclès, rapportée par Plutarque avec d'assez grands détails, je cherche en vain ce genre d'apologie en faveur d'un procédé financier peu délicat, qui consisterait à alléguer que le maître d'Athènes travaillait dans des vues *panhelléniques*.

Ce n'était pas moins encore une fois un procédé financier d'une grande latitude, contre lequel on paraît s'être élevé plus vivement que contre aucune mesure arbitraire de Périclès ; un parti nombreux vit là un vol positivement fait aux alliés et un déshonneur pour Athènes.

Ces reproches s'étendaient d'ailleurs à tout l'ensemble de l'administration de Périclès. « Les Athéniens lui ont livré, disait le poëte Téléclide, les revenus de leurs villes, et leurs villes mêmes ; des pierres pour bâtir des villes et puis les démolir ensuite. »

Nous avons dit que sous Périclès les travaux publics ayant l'art pour objet se rattachaient, dans sa pensée, à une théorie économique.

Est-ce là une idée que nous lui prêtons?

Pour se convaincre de la réalité de notre interprétation, il suffit de rapprocher quelques textes de Plutarque et des divers historiens qui ont parlé avec détail de ce puissant chef de la démocratie athénienne.

Voici ce que, nous autorisant de ces textes, nous n'hésitons pas à appeler la théorie économique de Périclès.

Il estimait que le travail, qui avait épuisé à peu près le cercle des industries utiles à Athènes, ne pouvait, même au simple point de vue des profits et des salaires à répandre, que gagner à s'ouvrir une nouvelle carrière dans un emploi plus relevé. Il était frappé du nombre des matières précieuses dont l'industrie disposait, de la quantité de métiers déjà occupés à les mettre en œuvre. De toutes les parties de l'activité laborieuse, celle-là lui parut offrir le plus d'avenir qui s'adresserait à ce genre nouveau des produits, inépuisable comme l'imagination de l'homme et comme l'heureux génie de ses compatriotes.

A cette appréciation exacte de la situation du travail qu'il voulait pousser vers les œuvres de goût, se joignaient d'autres vues.

La politique les lui imposait, sans doute à titre de nécessité, mais il est difficile de ne pas croire, en dépit de tous les apologistes, qu'il n'en ait pas fort abusé.

Il voulait à tout prix *occuper les bras*.

Le moment était venu où il fallait trouver une issue

au travail libre. Ce travail était battu en brèche par le travail esclave. Il le fut moins énergiquement sans doute que plus tard à Rome, mais l'exiguïté de l'Attique rendait toutes les révolutions de ce genre plus sensibles. Qu'on place en pensée d'un côté au plus 90,000 hommes libres, et de l'autre *au moins* 350,000 esclaves. Le travail libre ne laissait pas non plus de souffrir, dans Athènes, de la concurrence plus active chaque jour des *métèques*. Cette classe d'étrangers, soumise à des servitudes humiliantes, mais protégée dans son industrie et son commerce, ne cessait de s'accroître, à ce point qu'à l'époque où Démétrius fit son dénombrement elle devait égaler la moitié de la population[1].

Voyons la suite des desseins de Périclès relativement au travail dirigé vers le luxe et les embellissements.

Les gens de métier et le peuple non enrôlés furent engagés pour de grandes entreprises d'édifices et pour différents ouvrages d'art, tous de longue exécution. Ils tirèrent du trésor public les mêmes avantages que les matelots, les soldats et tous ceux qui étaient en garnison dans les places [2]. Ce fut un véritable parti-pris d'enrégimenter et de solder tout un peuple, de le diviser comme en deux armées, l'une pour les travaux de la guerre, l'autre pour ceux de la paix.

On a dit que Périclès et qu'en général la démocratie athénienne avaient été calomniés par les écrivains aris-

[1] *Athénée*, liv. VI. Je ne cite d'ailleurs qu'avec toutes les réserves convenables cette source un peu hasardeuse.

[2] Plutarque, *Vie de Périclès*.

tocratiques. M. Grote est allé jusqu'à justifier l'ostracisme. C'est pousser un peu loin la réaction démocratique dans l'histoire.

L'énorme agglomération d'hommes concentrés à Athènes pour les travaux publics eut des conséquences graves, comme en aura toujours l'exagération des mesures factices destinées à pousser au développement trop soudain des grands travaux dans les villes.

Les colonies que Périclès institua ne devaient être qu'un soulagement insuffisant. C'était quelque chose, il est vrai : 4,000 hommes gagnèrent l'Eubée; 1,000 hommes furent envoyés dans la Chersonèse, 500 dirigés sur Naxos et 250 sur Andros; 1,000 autres allèrent se fixer en Thrace, outre ceux qui, en assez grand nombre, contribuèrent à repeupler, en Italie, Sybaris nouvellement rebâtie. C'était peu pourtant au prix d'une telle multitude.

Aristophane comptait plus de 1,000 villes asservies au joug hellénique, et il proposait plaisamment de mettre dans chacune d'elles 20 Athéniens en pension.

Le remède qu'offraient les *clérouquies* n'était pas sans danger. Les citoyens que l'État envoyait dans ces colonies recevaient habituellement des armes et de l'argent, et y devenaient souvent odieux aux populations. Il y eut plus d'un soulèvement durement réprimé. Il fallut recourir à d'autres moyens pour obvier aux difficultés qu'on avait voulu conjurer.

Les fêtes forment à Athènes une des parties les plus importantes et les plus brillantes du luxe public. Elles ne méritent pas, ces belles fêtes athéniennes, qu'on leur

fasse l'injure de les comparer aux divertissements sanglants qui devaient être si chers au peuple romain.

Quelle pompe et quel éclat! Quel goût dans cette magnificence des Panathénées! Comme tout y révèle le génie du peuple grec!

Une grande pensée nationale ou religieuse s'y rattache. Ces fêtes parlaient à l'imagination et à l'esprit en parlant aux sens. Comment dissimuler pourtant qu'il ne s'y mêlât les plus grossiers accessoires et les plus honteux épisodes?

Aux fêtes de Bacchus, on voyait, dans le cortége du dieu, des hommes montés sur des ânes, à l'imitation de Silène, ou déguisés en femmes, ou portant des figures obscènes suspendues à de longues perches, et remplissant l'air de chants licencieux; des femmes y joignaient leurs cris au bruit des instruments, elles se livraient aux convulsions de la fureur, ou exécutaient avec les hommes des danses forcenées; enfin une grande partie de la ville était pendant plusieurs jours plongée dans l'ivresse.

Tristes détails qui forment l'accompagnement de presque toutes les fêtes antiques!

Périclès devait subir la fatalité de ces excès, recourir à de fâcheux expédients, et léguer de nouvelles causes de dissolution à la patrie athénienne.

Il ne se borna pas à régulariser et à accroître l'assistance publique pour des besoins dont la satisfaction exigeait l'équivalent de 400 fr. par an pour toute une famille de quatre personnes, dès qu'elle ne se contentait pas uniquement de pain et d'eau[1].

[1] Boeck, *Écon. polit. chez les Athéniens.*

Il encouragea en les soldant moyennant le *théorique* les goûts de dissipation.

Ce qui est propre à Périclès, c'est non-seulement d'avoir rendu le plaisir gratuit, mais de l'avoir salarié.

Cela eut lieu dans une proportion effrayante quant au nombre des individus participant à ces avantages aux dépens du trésor public : 18,000 citoyens sur 20,000 !

Ce système devait développer ses plus déplorables effets après la mort de ce puissant chef de la démocratie athénienne.

Aristote observe que ces salaires donnés à propos de tout étaient dangereux pour les riches, parce qu'ils entraînaient des impôts sur les propriétés, les confiscations et la corruption des tribunaux. Non-seulement on promettait à l'État des biens pour augmenter ses revenus, mais les démagogues déclaraient publiquement dans les plaidoiries que, si l'on ne condamnait pas tel ou tel, il ne serait pas possible de suffire au salaire du peuple : de là les distributions dites volontaires faites par les riches pour désarmer l'envie.

On faisait un partage extraordinaire du produit de ces cotisations. Un citoyen du nom de Lycurgue, qui avait d'ailleurs rendu des services à l'État, prodigua ainsi jusqu'à 160 talents provenant des biens de Diphile.

Platon a caractérisé sévèrement ce système de largesses appliqué non-seulement au théâtre, mais devenu général; il l'accuse d'avoir rendu les Athéniens avides, paresseux et mobiles.

Après Périclès, ces distributions d'argent et de vivres

devinrent un terrible instrument d'intimidation contre les riches, obligés de s'exécuter pour conjurer l'orage, quand ils n'y recouraient pas volontairement pour s'assurer la faveur populaire. La politique ne fut plus qu'un passe-temps et une spéculation pour une multitude stipendiée qui y porta un besoin permanent de curiosité et d'émotion. Démade osa dire tout haut que le théorique était le ciment de la démocratie.

Ce sont de tels abus passés à l'état d'institution qui expliquent le livre de Xénophon sur le *gouvernement des Athéniens*. Ce véritable pamphlet, œuvre de fine ironie, nous paraît pouvoir être résumé ainsi : « C'est à tort qu'on reproche aux Athéniens des choses qui semblent être de véritables absurdités; elles sont tellement liées à la démocratie que détruire ces abus ce serait détruire la démocratie même. »

III

LE LUXE PRIVÉ A ATHÈNES.

Le luxe privé à Athènes fut en très-grande partie l'œuvre de ce développement du luxe public dont certains côtés peuvent être loués, et dont d'autres méritent de sévères critiques.

Il ne pouvait en être différemment.

Les riches qui avaient conservé longtemps la simplicité des demeures devaient les mettre en un certain rapport avec les monuments.

Des dix mille maisons environ qui existaient à Athè-

nes, beaucoup prirent un caractère tout nouveau de richesse et d'élégance.

Il y a loin de là toutefois à ce que Rome devait déployer de luxe en ce genre.

La plupart des citoyens habitaient les bourgades du voisinage, hameaux coupés çà et là d'arbres rabougris élevés à force de soin.

On l'a dit avec raison : Athènes, c'était le temple, c'était le théâtre, c'était la place publique.

Athènes était toute où étaient les fêtes, où retentissaient les vers de Sophocle et d'Euripide, le rire d'Aristophane, où éclatait la voix d'Eschine et de Démosthènes.

Elle vivait à ciel découvert, les yeux distraits par tous les spectacles, et l'oreille ouverte à tous les bruits du dehors. Éprise du beau ou s'amusant du laid, éloquente ou babillarde, mais toujours agissante et remuante, elle vivait tout entière de la vie extérieure.

On ne peut douter qu'il ne se soit fait sous Périclès une révolution commencée pendant l'administration de Cimon, quant à l'embellissement des demeures particulières. Déjà les bonnes maisons présentaient une certaine étendue ; elles ne renfermaient pas seulement les objets nécessaires pour les usages ordinaires de la vie, mais les instruments indispensables à l'exercice de plusieurs métiers, tels que le tissage, la boulangerie, pratiqués à domicile par les esclaves. L'aspect plus imposant, plus orné au dedans surtout, de ces demeures, date de Cimon, ce grand Athénien.

Faut-il blâmer ce progrès d'une certaine élégance,

d'un certain luxe, inévitable dans le développement des villes comme dans la vie des nations ? Serait-il sensé de trouver mauvais que le nombre des hôtels ait augmenté à Paris sous Louis XIV et sous Louis XV, de se plaindre que leur magnificence se soit accrue dans la même proportion ? Quel ami de la simplicité eût pu raisonnablement demander que le Paris des Valois fût resté celui du treizième et du douzième siècle ? A Athènes comme partout, on vit en bien ou en mal tous les genres de luxe s'appeler, et l'architecture, la sculpture et la peinture, se compléter les unes par les autres.

Vinrent ensuite les riches ameublements, les chars élégants, les opulents costumes, les coûteux festins. Une vanité dont l'art n'eut pas à se plaindre avait conduit les Athéniens au luxe des vases précieux d'or et d'argent ; ce goût se répandit au point que, pour en fournir à ceux qui ne pouvaient y mettre le prix, on fut obligé d'en fabriquer dont l'épaisseur ne dépassât pas celle de l'épiderme.

Avant d'insister sur quelques parties de ce luxe privé, tâchons d'abord d'en marquer la date.

En plaçant cette date d'un développement étendu du luxe privé à l'époque de Périclès, je ne veux pas dire qu'il n'y en ait pas eu auparavant : mais il naissait, et il semble que le législateur s'efforçât d'en combattre encore plus l'imminence que l'excès.

Les lois somptuaires de Solon s'attaquaient déjà principalement, plus d'un siècle auparavant, à la parure des femmes.

La dot d'une femme ne pouvait se composer de plus de trois robes et de quelques vases de peu de valeur.

Il y avait des surveillants du sexe féminin, et ils étaient chargés en outre de surveiller le luxe des festins[1].

Il n'était pas permis d'inviter plus de trente convives. Les traiteurs étaient tenus de donner avis à l'autorité de l'étendue des repas qu'on leur commandait[2].

D'autres défenses avaient pour objet de restreindre le luxe des sépultures. Un tombeau ne devait pas avoir coûté plus que le travail de dix ouvriers pendant trois jours.

On ne devait pas placer plus de trois vêtements dans le tombeau du mort ou sur son bûcher[3].

De même, les attaques dirigées par Pythagore contre le luxe paraissent avoir eu en Grèce un grand succès. Leur influence ne se borna pas à la réforme des mœurs; elle se fit sentir dans la législation, grâce à l'action politique du pythagorisme qui réussit un instant à ranimer l'aristocratie défaillante.

Digues passagères qui ne devaient pas empêcher le torrent de reprendre son cours, si même il fut interrompu par elles un seul instant.

Quant au luxe, de telles lois ne prouvent pas, encore une fois, qu'il eût pris d'extrêmes développements. Nous trouvons des lois somptuaires au moyen âge, dans des temps même où le luxe n'avait pas en réalité une très-grande étendue.

[1] *Athénée*, VI.

[2] Leg. Atticæ.

[3] Cicéron, *De Leg.*, II.

Aristophane a représenté, avec l'énergie et le relief qui lui sont propres, la lutte interne et domestique des vieilles mœurs et des nouvelles au sein d'un ménage athénien.

Dans cette même comédie des *Nuées*, où le peintre de tant de vices et de ridicules n'a pas craint de persifler et de montrer sous des traits odieux la noble figure de Socrate, il reproduit d'une façon saisissante le contraste entre l'économie et les goûts dépensiers, entre la tradition austère et l'amour de l'innovation et du bien-être.

Strepsiade, sorte de George Dandin, qui a eu le tort d'épouser une femme noble et riche, dit à son fils Phidippide : « Périsse misérablement celle qui me fit épouser ta mère ! Je passais aux champs les jours les plus heureux ; ma vie était simple et grossière, sans délicatesse; j'avais en abondance des ruches, des brebis, des marcs d'olives. Depuis, moi paysan, j'ai pris une femme de la ville. J'épousais la nièce de Mégaclès, femme fastueuse, dépensière, une autre Césira[1]. Devenu son époux, je n'apportais au lit nuptial que l'odeur du vin doux, des figues sèches, de la laine des brebis; elle, au contraire, ce n'étaient que parfums, essences, coquetterie, luxe, festins, amour du plaisir. »

Avec quelle vivacité est peinte cette invasion du luxe sous le toit domestique, que le père de famille essaye quelquefois de combattre, et que la mère encourage dans ses enfants par ses exemples et ses conseils : « Dès

[1] Césira, femme d'Alcméon, renommée par son luxe et son faste. Périclès et Alcibiade descendaient de Alcméonides.

que ce fils fut venu au monde, nous nous querellâmes, ma noble épouse et moi, au sujet du nom qu'il porterait. Elle y voulait de la chevalerie; c'étaient les Xantippe, Charippe, Callipide; moi, je lui donnais celui de son grand-père, Phidonide (mot qui signifie *ménager*). Enfin, après une longue querelle, nous prîmes un milieu, et nous l'appelâmes *Phidippide* (nom où les idées de *cheval* et d'*épargne* se trouvent réunies). Sa mère lui disait en lui apprenant à parler : « Mon fils, quelle joie quand je te verrai, monté sur un char, et richement vêtu, entrer triomphant dans nos murs, ainsi que fit Mégaclès ! » Moi je disais : « Quand te verrai-je, vêtu d'une peau comme ton père, ramener les chèvres du mont Phellée ? » Mais il n'écoutait pas mes discours, et sa passion pour les chevaux m'a ruiné. »

Voilà bien le luxe privé s'introduisant dans les maisons, surtout par les femmes, qui trouvent dans Aristophane un censeur non moins sévère à sa manière que le sont les Eschyle et les Euripide dans leurs objurgations contre le sexe féminin.

Il est visible qu'au temps d'Aristophane le luxe n'est pas seulement recherché pour les jouissances matérielles, il est de bon ton, il est à la mode : il fait partie d'une éducation distinguée.

Dans la famille du maître d'Athènes, cette lutte peinte par la comédie se reproduisait avec une sorte de scandale.

Xantippe, l'aîné des fils légitimes de Périclès, prodigue, et marié à une femme dépensière, fut amené à rompre avec son père, parce que celui-ci ne lui accordait pas assez de jouissances de luxe pour la table et pour l'ameublement, et parce qu'il lui avait refusé son crédit pour s'en procurer au dehors.

La vengeance de Xantippe se tourna en opposition politique contre son père, qu'il peignit comme un homme voué à la société et aux subtilités des philosophes; trop sûr moyen de perdre Périclès dans l'esprit de ceux qui regardaient la philosophie comme une ennemie de l'esprit pratique! Le moment approchait où elle allait être sacrifiée en holocauste avec Socrate par ce parti nombreux dont les Anytus et les Meletus sont les types.

L'homme du luxe public, c'est Périclès; l'homme du luxe privé, c'est Alcibiade.

On connaît le caprice dispendieux qui le portait à acheter les plus beaux chiens à tout prix, jusqu'à en payer un soixante-dix mines, six mille trois cents francs.

Une passion non moins immodérée porte les femmes riches de ce temps vers les oiseaux rares. Cette passion avait un nom, ὀρνιθομανία.

C'était pour les paons surtout une véritable frénésie.

Alcibiade lui-même avait coutume de porter dans son sein une caille. Un jour elle s'envola, tandis qu'il recevait avec transport les applaudissements des Athéniens, auxquels il venait de distribuer de l'argent. Tout le peuple courut après l'oiseau pour le rattraper.

Ce ne sont là que les caprices de cet enfant gâté du peuple athénien.

L'indigne élève de Socrate devait donner à son luxe et à ses vices des formes plus dangereuses pour l'État.

Sans méconnaître les brillantes et fortes qualités de

cette riche nature, la souveraineté de la fantaisie, le culte insolent du plaisir et de la force, forment les principaux traits de ce héros égoïste de la décadence morale d'Athènes.

Le plaisir, il y sacrifie tout ; la force, il en fait un dogme politique.

Il déploie à la guerre une magnificence asiatique qui présage la conquête morale de l'Occident par l'Orient.

Il étale un luxe prodigue aux courses de char. Il fait servir pour son usage particulier les nombreux vases d'or et d'argent qui étaient la propriété de la république, et qu'on portait en pompe aux cérémonies solennelles. Il s'habille d'une façon efféminée, il paraît dans la place publique traînant de longs manteaux de pourpre. Il répand les largesses à pleines mains.

Le faste et la profusion de ses banquets scandalisent les honnêtes gens, que son irréligion indigne.

Dans une orgie, il tourne en dérision les mystères. Il se fait peindre dans une attitude honteuse. Il substitue l'image de l'Amour sur son bouclier aux armes d'Athènes.

Il ne borne pas là ses dérisions et ses insultes. Il soufflète par gageure un noble personnage, Hipponicus, et traite de la même façon Thauréas, qui prétendait rivaliser avec lui de somptuosité et de luxe dans ses fonctions de chorége.

Par une de ces fantaisies, qui ne pouvaient naître pourtant que chez un Grec raffiné, il frappe un pauvre maître d'école pour le crime tout littéraire de n'avoir pas chez lui un exemplaire de l'*Iliade*. Que de traits

encore à citer! Après boire, il s'en va, menant grand tapage, chez Anytus, fils d'Anthémion. Il s'arrête à la porte de la salle, et voyant les tables couvertes de vaisselle d'or et d'argent, il ordonne à ses esclaves d'en prendre la moitié et de l'emporter chez lui ; puis, sans daigner entrer dans la salle, il se retire. Les convives d'Anytus se récrient, indignés de l'insolence et de l'audace. « Au contraire, leur dit Anytus, il s'est conduit avec ménagement et avec bonté, car il était maître de tout prendre, et il nous a laissé notre part. »

Tel fut le héros des mœurs nouvelles, du luxe élégant et fastueux.

Il mêla la hauteur et la grâce, le relâchement et le viril courage, la séduction et la brutalité, et il exerça un puissant empire sur l'imagination des peuples, éprise de tout ce qui ressemble à la force.

L'humanité idolâtre volontiers qui la méprise, pourvu qu'on y déploie un certain éclat et qu'on y mette un certain art.

Cet art, Alcibiade en eut le secret mieux qu'aucun autre.

Cela explique suffisamment, avec ses qualités éminentes d'homme de guerre, qu'il ait été pour Athènes un objet d'engouement. Exilé, il laissait un grand vide, comme si Athènes avait besoin à chaque moment de se reconnaître dans cette image éclatante de ses qualités et de ses vices. Aristophane disait, dans la comédie des *Grenouilles :* « Le peuple le désire et veut l'avoir, tout en le haïssant. » Les spectacles et les jeux qu'il donnait à la ville contribuaient à ces retours de popularité.

Quant à nous qui n'avons pas les mêmes motifs pour nous laisser éblouir, nous nous bornerons à confirmer l'apostrophe de Timon le Misanthrope : « Courage, continue de grandir, car tu grandiras pour la ruine de tout ce peuple ! »

Ainsi achèvent de se déterminer à Athènes les causes du développement du mauvais luxe.

Il fut accru par les rapports avec l'Asie qui, outre la contagion de ses exemples, répand l'or à pleines mains et corrompt jusqu'à Sparte, où elle verse plus de 5,000 talents, sans compter l'argent que les principaux personnages acceptèrent isolément.

On mettra aussi au nombre des causes de ces excès les inégalités extrêmes, quoiqu'elles l'aient été moins qu'à Rome, entre les classes.

On y placera l'action exercée par l'esclavage.

Ajoutons-y le triste enseignement des sophistes. Le scepticisme des Protagoras et des Gorgias poussait à la jouissance égoïste comme à la seule conclusion que pût recevoir une métaphysique qui réduisait l'être à une apparence et la morale à une convention.

Le luxe athénien se développe jusqu'à Philippe de Macédoine et à ses successeurs. Il suit la même marche que celle qu'il devait suivre à Rome; seulement il s'agit d'Athènes; l'élégance le quittera moins; le luxe évitera d'y tomber dans le gigantesque, dans le monstrueux; il se changera aussi plus d'une fois en débauche, mais il reste plus fidèle au goût, à ce caractère de mesure conforme au génie athénien et à la division des fortunes, qui étaient bien loin d'atteindre à

ces colossales richesses des généraux et des proconsuls romains.

L'action dissolvante du luxe sur les mœurs politiques comme sur les mœurs privées ne s'en fait pas moins profondément sentir au temps de Démosthènes.

Athènes était devenue comme Corinthe la ville des courtisanes, le rendez-vous des gens de plaisir.

Ce n'était pas sans le plus grave péril pour la probité dans les relations particulières et pour la moralité du citoyen que la passion de jouir et de briller avait fait de l'amour de l'argent le vice du temps.

On a remarqué que Démosthènes avait eu à souffrir de ces vices [1]. C'était pour devenir plus riches que ses tuteurs, contre lesquels il plaida, avaient oublié leurs serments.

Le désir d'une vie tranquille et voluptueuse, le souci exclusif d'une fortune à surveiller et à augmenter, poussent les hommes de ce temps à négliger leurs devoirs civiques, et, dans la guerre avec Philippe, à se faire remplacer sur la flotte par des mercenaires.

L'intérêt et la peur, voilà la maladie que Démosthènes signale dans ses discours, et qui s'oppose à ses desseins; l'indignation qu'il en éprouve fait l'accent vibrant de son éloquence.

Il ne faut pas s'étonner de voir le luxe privé prendre à Athènes, selon l'usage, la forme de la gourmandise avec les hommes, et avec les femmes celle de la coquetterie.

[1] M. G. Perrot, *Démosthènes et ses contemporains.*

Pourtant on remarque à cette époque chez les hommes eux-mêmes un goût effréné pour les ornements d'or, les parfums, les tuniques de Milet, pour ce luxe de la personne, en un mot, qui devait faire de Démétrius, fils d'Antigone, un vrai roi de théâtre. De même, d'un autre côté, l'histoire signale les progrès de l'intempérance chez ces mêmes femmes, naguère si éloignées de tous les excès du vin.

Déplorable effet du mauvais luxe : les deux sexes se prêtent mutuellement leurs vices, sans rien perdre de ceux qui les distinguent.

Il y avait à Athènes des hommes qui grasseyaient, et des femmes vouées au culte de Vénus, que Bacchus eût pu réclamer.

Les Athéniens ont poussé loin le luxe des tables.

Dans ces festins athéniens, on allègue souvent, il est vrai, comme une preuve de luxe, la présence de comestibles, qui, en raison de leur abondance à cette époque même, semblent difficilement mériter ce nom de luxe pris en mauvaise part.

Les écrivains qui blâment ces recherches ont toujours en vue l'idéal austère de la frugalité ; tout ce qui s'en écarte est invoqué par eux comme le témoignage d'un luxe condamnable.

Le menu d'un riche Athénien de l'époque de Périclès et du siècle suivant, d'après Xénophon, Athénée, Lucien, et tous les auteurs où il en est question, ressemble plus qu'on ne serait tenté de le croire à ce qui compose aujourd'hui ce que nous nommons un grand dîner.

La critique a pu pécher par excès : mais elle trouve

dans la sensualité des repas une légitime occasion de s'exercer.

Le luxe excessif éclate dans le prix exorbitant dont on paye les mets rares, dans une profusion sans mesure de ces pièces de gibier et de poisson, dont la gourmandise thébaine avait donné l'exemple aux Athéniens. Un marché sans cesse alimenté par les îles et le continent devait rendre cette profusion plus grande encore dans la capitale de l'Attique.

Les oiseaux du Phase, acclimatés dans les faisanderies formées par de riches particuliers, les sangliers de l'île de Mélos, les chevreuils des grandes forêts de la Grèce, les perdrix et les lièvres nourris de plantes aromatisées ; les becfigues, les grives, les bécasses, les bécassines, les oiseaux de basse-cour, engraissés par un art déjà savant, vinrent sur les tables flatter l'amour-propre de l'amphitryon et solliciter le goût des convives.

Il y eut, dans le poisson, selon l'espèce, telle partie qu'on dédaignait, telle autre à laquelle s'attachaient ces gourmets, aussi subtils dans l'analyse des sensations du palais que les sophistes dans l'analyse des idées.

On choisissait de préférence la partie antérieure du glaucus pêché à Mégare, la tête du bar et du congre venu de Sicyone, la poitrine du thon, le dos de la raie, en abandonnant les autres parties à des goûts moins difficiles.

Un parasite eût pu expliquer à l'étranger assis à la table du riche l'origine et les divers mérites de tous ces poissons de mer, de rivière ou de lac : rougets, soles et surmulets pris sur les côtes, dorades, thons, sardines de Phalère, d'un goût aussi supérieur à celles dont le

peuple fait usage qu'il y a de différence entre un palais raffiné et une bouche grossière; anguilles de Copaïs, aussi distinguées par leur délicatesse que par leur grosseur.

On dégustait ces mets et une foule d'autres, que relevaient souvent le poivre et le cumin, et des sauces composées de fromage râpé, d'huile, de vinaigre et de silphium.

Au dessert on appréciait fort les raisins de Nicostrate, les figues sèches pour lesquelles l'Attique était sans rivale, et les différents fruits, tels que les poires perfectionnées par l'art de la greffe, la datte de la Phénicie, les coings de Corinthe, les amandes de Naxos.

On voyait circuler dans les coupes, d'un grand art et d'un grand prix, les vins de Corcyre, de Mendé, de Naxos, de Thasos et de Chio. On en aimait surtout la douceur, et on s'appliquait à les rendre odoriférants par un mélange, à nos yeux fort singulier, de miel, de violettes, de fruits et de diverses fleurs aromatiques.

Ce luxe de la table devait avoir ses écrivains, j'allais dire ses théoriciens.

Parmi ceux-ci on cite Mithacus, le célèbre cuisinier sicilien; Numénius, d'Héraclée; Hégémon, de Thasos; Philoxène, de Leucade; Actidès, de Chio; Tyndaricus, de Sicyone; mais le plus notable de tous paraît avoir été Archestrate, ami d'un des fils de Périclès, peut-être de celui-là même que sa gourmandise et son luxe avaient brouillé avec son père. Il compara la cuisine de tous les peuples, et, de l'expérience acquise dans de nombreux voyages, il tira un poëme sur la gastronomie, dont chaque vers était, dit-on, un précepte.

De cette science et de cet art qui eurent pour ainsi dire leur rhétorique et leur poétique, aucun monument ne subsiste complétement.

On voit combien nous sommes loin d'Hésiode, écrivant dans un poëme tout consacré à la tempérance et au travail : « Insensés qui ne savent pas combien la moitié est préférable au tout, et ce qu'il y a de richesse dans la mauve et dans l'asphodèle ! » Et ailleurs : « L'oisif est semblable au frelon qui dévore, sans rien faire, le miel des abeilles. Il est haï des hommes et des dieux ! »

A Thèbes, c'était pis encore. « A Thèbes, dit Polybe, on laissait ses biens non à ses enfants, mais à ses compagnons de table, à condition de les dépenser en orgies; beaucoup avaient ainsi plus de festins à faire par mois que le mois n'avait de jours. »

Corinthe ne songeait qu'à vivre dans les délices. Personne dès longtemps ne s'y occupait de politique ni de philosophie. L'indifférence y était poussée jusqu'à la brutalité. Aratus prenait et vendait l'Acrocorinthe, sans que les citoyens intervinssent même au marché.

Argos dormait du même sommeil. Liberté et servitude lui étaient égales.

Vienne Philippe de Macédoine; viennent les Romains; la Grèce, la vieille Grèce est morte !

Un génie gracieux encore dans ses molles séductions sembla planer toutefois sur cette décadence. Le culte de la beauté survécut à tout, mais ce fut le culte de la beauté physique.

Les femmes tombèrent dans cette idolâtrie du corps qui exclut toute idée et tout sentiment.

Où étaient-elles ces intelligentes disciples qui, cachées sous des habits d'hommes, s'attachaient aux pas de Platon ?

Il serait injuste pourtant de considérer comme un défaut spécial aux Athéniennes leur amour pour les essences, pour le fard, pour les colliers, les bracelets, les belles étoffes; mais ce genre d'excès fut poussé par elles presque aux plus extrêmes limites.

L'art présenta le même spectacle, il se rapprocha de la matière.

Certes, dans le siècle qui suivit Périclès, l'art reste encore digne d'admiration, et parmi les sculpteurs grecs, il suffit de nommer Praxitèle [1].

Mais, même avec ce maître, qu'était devenue la pureté morale comme inspiration d'un art supérieur? où était cette auguste simplicité de l'idéal, qui triomphe dans l'Athénè Parthenos, réalisation suprême où semble respirer le νοῦς du divin Platon?

Phryné se plongeant nue dans la mer sous les yeux des Grecs assemblés aux fêtes de Neptune, servant de modèle à Apelles pour la Vénus Anadyomène, et à ce même Praxitèle pour une de ses statues les plus célèbres, est le symbole de ce culte de la beauté physique.

Dans les familles les plus honnêtes, dans celles mêmes où les jeunes femmes eussent vu un déshonneur à paraître le visage découvert devant les étrangers, tous les scrupules s'évanouissaient, et il n'était point de voile qui ne fût prêt à tomber, dès qu'il s'agissait de disputer le prix de la beauté devant le ciseau du sculpteur ou le pinceau du peintre.

[1] M. Gebhart, dans son récent *Essai sur Praxitèle*, a mis en lumière mieux qu'aucun de ses devanciers ces affinités entre la société, les arts, la poésie de cette époque, et la doctrine morale d'Épicure. M. Ch. Lévêque, à propos du même ouvrage, a achevé cette démonstration en d'excellentes pages qu'anime le double sentiment de l'antiquité hellénique et des conditions morales du beau éternel. (*Revue des Deux Mondes*, 15 octobre 1865.)

Zeuxis, voulant composer l'image de la beauté idéale, fut, dit-on, invité par les gens de Crotone eux-mêmes à choisir comme modèles dans les familles les plus honorables, cinq jeunes filles parmi les plus belles, et il en sortit une Hélène longtemps admirée comme un chef-d'œuvre.

Les goûts de luxe et de dépenses, la riche élégance des vêtements, les soins coûteux, excessifs, donnés aux corps, expliquent la domination des courtisanes.

Plus d'une fois les ennemis de la Grèce les employèrent à corrompre les hommes d'État.

Ce fut la mission de la belle et séduisante Ionienne, Thargélia. Quiconque l'approchait, disait-on, était à elle, et, une fois soumis, appartenait au grand roi.

Aspasie du moins s'était montrée passionnément Athénienne. Elle avait déployé les dons les plus brillants de l'esprit désormais répudiés par ces hétaïres, qui ne songeaient qu'à faire un honteux trafic de leur beauté, et cherchaient dans la parure elle-même un appât de plus pour servir les intérêts de leur insatiable cupidité [1]. On se fait à peine une idée de la vie fastueuse de ces courtisanes. Ce même goût de parure elles l'inspiraient aux jeunes gens, détournés du mariage par leurs

[1] *Athénée*, XIIIe et XIVe livres.

séductions. Elles déployaient tout le luxe effréné des tables.

Dans le temple même de Minerve, on vit Démétrius vivre avec une Lamia et avec les courtisanes Chrysis, Démo et Anticyra. Pour entretenir ce luxe, il fit lever soudainement sur les Athéniens un tribut de 250 talents, (près de 1 million 500 mille francs.)

IV

LA CENSURE DU LUXE EN GRÈCE. — PLATON, XÉNOPHON, ARISTOTE, HÉRACLIDE DE PONT.

On trouve l'écho de cette décadence dans les poëtes.

On en peut juger, vers 360 avant Jésus-Christ, par le poëte comique Alexis, l'oncle de Ménandre, dans quelques fragments qui subsistent. Alexis est de cette école de comédie qui, abandonnant les sentiers d'Aristophane, c'est-à-dire de la grande satire morale et politique, ne s'attacha guère qu'à peindre les travers et les vices de la vie commune, qu'à retracer de bas personnages, comme la courtisane et le parasite.

Voici les maximes et les tableaux qu'il nous présente · « Le sage doit réunir toutes les voluptés ; il y en a trois qui rendent la vie parfaitement heureuse : boire, manger et faire l'amour. » — Que viens-tu me radoter, bavardant du haut en bas, du lycée à l'Académie, à l'Odéon? Enfantillages de sophistes! Rien de bon dans tout cela. Buvons, buvons à outrance, et assis; et vive la joyeuse bombance, tant qu'il vous est permis d'y fournir! Allons, vive le tapage, Manès ! Rien n'est plus aimable

que le ventre, le ventre c'est ton père ; le ventre, c'est ta mère ! » — « Vertus, ambassades, commandements, vanités que tout cela, retentissement vide du pays des songes! la mort te glacera au temps marqué, et il ne te restera que ce que tu auras bu et mangé. »

Voilà la morale du théâtre.

En voici la philosophie exprimée par Ménandre lui-même, ce peintre de l'amour, qui règne en maître dans ses comédies : « Mettez bas votre raison, dit-il ; l'intelligence humaine n'est rien autre que le hasard... C'est le hasard qui gouverne tout, soit qu'il renverse, soit qu'il conserve. Toutes nos pensées, toutes nos paroles, ne sont que hasard ; nous mettons notre nom sur le titre, et voilà tout. C'est le hasard qui décide de tout : c'est lui qu'il faut appeler intelligence, prudence et seul Dieu, si vous ne vous contentez pas du sens que rendent des mots vides. »

Mœurs avilies, luxe raffiné et corrompu, mépris effronté des idées morales et des croyances, tout cela s'enchaîne et se tient à Athènes : la même expérience se perpétuera sur d'autres théâtres plus vastes, sinon plus brillants.

Une philosophie plus haute n'avait pas attendu de tels débordements pour faire entendre les réclamations les plus énergiques.

On ne voit pas, il est vrai, en Grèce comme à Rome, les lois somptuaires poursuivre avec le même degré de persistance une lutte impuissante contre le luxe et le relâchement moral. Solon en fit contre le faste funéraire.

Sans doute l'Aréopage avait eu longtemps le privilége

de censurer la conduite des citoyens. Il pouvait reprendre et punir tous ceux dont la manière de vivre offensait les bonnes mœurs. Mais le démagogue Ephialtès lui avait enlevé ce droit, dont les aréopagites paraissent d'ailleurs n'avoir fait que rarement usage.

Qu'importe qu'il y ait eu d'autres magistrats, appelés gynéconomes (γυναικονόμοι), qui avaient le droit d'entrer dans les maisons pour s'informer si le nombre des personnes invitées aux repas n'excédait point celui que fixait la loi?

Dans ces institutions rien n'atteste que le législateur ait pris le luxe pour ainsi dire corps à corps.

La vraie réaction partit du sein de la philosophie. Elle ne manqua pas de remplir ce rôle de sacerdoce, qu'elle s'attribuait volontiers dans le silence ou dans l'effacement du sacerdoce officiel.

Il faut savoir gré, si vains qu'aient été leurs efforts, qu'ils payèrent souvent du prix de leur popularité et de leur repos, aux généreux esprits qui, tirant leur mission des principes les plus élevés, attachèrent leur nom avec un immortel éclat à cette réaction nécessaire.

Réduire l'œuvre des Platon et des Xénophon à un tel objet, ce serait sans doute infiniment trop la rabaisser. Aux yeux d'hommes habitués à chercher le principe des choses, les raffinements de l'ostentation et de la sensualité devaient paraître l'effet de causes morales et politiques supérieures, et c'est à celles-ci qu'ils s'attaquèrent avec force.

L'instinct de ces philosophes ne s'y trompait pas, l'État périssait; le mal était au plus profond des âmes.

Platon et Xénophon exagérèrent sans doute, le premier du moins, la proscription de tout luxe. C'était aller trop loin que de reporter ses regards vers l'idéal spartiate. La *République* de Platon poursuit la source du luxe jusque dans l'industrie, jusque dans l'art. Elle bannit à la fois le commerce et les poëtes, le luxe de la matière et celui de l'imagination. Poursuivant la réforme dans l'art, quand elle le tolère, elle proscrit, avec les danses amollissantes, le mode ionien dans la musique, qui efféminait les âmes, pour ne laisser subsister que la mâle énergie du mode dorien. Au moment même où s'étendait le commerce maritime d'Athènes, cette république imaginaire du disciple de Socrate, critique sanglante de la république réelle, s'isole de tout contact avec les étrangers. Au moment où Athènes se peuplait, elle réduit le nombre de ses habitants hypothétiques à un petit nombre de milliers. Il n'y a guère moins d'excès dans sa réaction antidémocratique. Mais, à côté des erreurs de morale sociale, erreurs qui faisaient rétrogader le monde jusqu'au communisme de l'Orient, quelles admirables lumières sur la nature de l'homme et presque toujours quelle belle morale!

Avec plus de mesure, sans doute, Xénophon attaque aussi le luxe athénien.

Il ne veut pas abolir le grand commerce; il désire même qu'on l'encourage par des privilèges; mais il montre, dans ses *Économiques*, la vie et les mœurs agricoles comme un idéal.

Xénophon trace le portrait de la femme, bonne et vertueuse ménagère, et celui de l'administrateur économe dans la personne d'*Ischomachus*.

Ces traits n'ont pas vieilli. La sagesse athénienne, s'exprimant ici par la bouche du philosophe le plus pratique qu'elle ait produit, semble s'adresser, comme le portrait de la femme forte dans l'Écriture, à tous les pays et à tous les temps. Avec une énergie que la grâce n'abandonne pas, Xénophon s'attache à montrer comment le luxe amène la ruine des maisons, qui s'élèvent par le travail et s'entretiennent par l'économie.

Lieux communs, soit, mais lieux communs auxquels l'abondance et le charme des détails enlèvent toute banalité, et dont l'opportunité faisait le prix, qu'ils ne retrouvent que trop souvent.

Disons plus : c'était la légitime revanche de la morale et le cri d'alarme du patriotisme !

Nous reconnaissons encore dans le double portrait qu'Aristote a tracé du *libéral* et du *prodigue* la condamnation du mauvais luxe par un génie éminemment tempéré, qui admettait de la manière la plus large toutes les nobles et utiles dépenses, mais qui s'arrêtait devant l'excès corrupteur.

Épicure lui-même, on l'a vu déjà, devait se déclarer l'ennemi du faste et des raffinements.

Ce philosophe, dont la doctrine et dont l'école ont tant contribué à propager le goût des jouissances, met la plus vive insistance à placer la joie de l'âme dans la tempérance, et le bonheur suprême dans l'équilibre.

Il penche plutôt vers l'extrême simplicité qui cause moins de recherches pénibles et de soucis inquiets ; et s'inspirant de principes bien différents, il arrive ici presque aux mêmes conséquences que Zénon.

Seul peut-être, Héraclide de Pont, qui vint à Athènes vers 357 avant Jésus-Christ, osa, parmi les philosophes, et quoiqu'il ait eu pour maîtres Platon et Aristote, faire, dans un passage encore subsistant, une singulière apologie du luxe[1]. Il le met au-dessus du travail, qui n'est bon, dit-il, que pour les esclaves, et de la simplicité qu'il faut laisser aux barbares.

Selon Héraclide, tous les plus grands monarques et tous les peuples cultivés étaient amis du luxe, et si les Athéniens avaient vaincu à Marathon, c'était au développement intellectuel qu'ils devaient au luxe que revenait l'honneur de cette victoire. Pour ce philosophe, le luxe ennobli prenait sans doute un peu le sens que nous donnons au mot de civilisation.

La censure ne devait que trop trouver à s'exercer dans les derniers temps de l'indépendance.

On vit à Athènes comme une recrudescence de démagogie, de fêtes et de spectacles publics, de distributions de vivres et d'argent, ruineuses pour l'État et pour les riches particuliers, plus destructives encore de la vigueur des âmes. Des mercenaires composèrent en partie l'armée.

Nous avons dit un mot des folies et des prodigalités de Démétrius. Ce personnage eut pourtant l'insolence d'établir des lois somptuaires, que ses exemples rendirent vaines avant toute application.

Jusqu'à la prise d'Athènes par Sylla, on signalerait

[1] Cité dans une note par M. Meiners, professeur à Gœttingue, dans ses *Recherches sur le luxe des Athéniens*.

des périodes où le goût des plaisirs et des dépenses d'agrément et de sensualité augmente.

Athènes cependant rivalise encore avec Alexandrie comme asile des hautes études, Sous les Antonins elle gardera son éclat. Adrien multipliera les chefs-d'œuvre dans la patrie de Périclès. C'est là encore que les Chrysostome, les Basile, les Cyrille, viendront étudier l'éloquence à sa source la plus antique.

Ce beau luxe de l'esprit humain, arts, lettres, éloquence, conserve seul son immortel rayonnement !

Le luxe sensuel eut à Athènes ses conséquences ordinaires. Il hâta la dissolution de la cité avec ses distributions et ses spectacles et ses fêtes sans nombre, comme avec les raffinements de la vie privée il rendit les âmes plus faibles, et quelquefois viles et vénales.

La leçon apparaît donc encore ici : elle n'a rien perdu de sa force; mais ce n'est plus à la royauté ou à l'aristocratie qu'elle s'adresse, c'est à la démocratie.

Ici pourtant la sévérité doit être tempérée par des éloges que rien ne saurait faire oublier.

Sous ce beau ciel que, dans Euripide, les jeunes filles mourantes pleurent avec tant d'amertume, la vie ne fut pas seulement douce, elle fut forte; nulle part ailleurs l'individu ne se développa plus complétement : philosophe, guerrier, orateur, artiste, il fut tout ce qu'il est possible à l'homme d'être par la nature et par l'éducation.

Lorsqu'on a jeté un blâme sur Athènes, on a besoin de rappeler et presque de se répéter à soi-même ces paroles

de Cicéron à son frère ; « Souvenez-vous, Quintus, que vous commandez à des Grecs qui ont civilisé tous les peuples, en leur enseignant la douceur et l'humanité, et à qui Rome doit ses propres lumières. »

CHAPITRE III

LE LUXE ET LA ROYAUTÉ MACÉDONIENNE. FOLIES LUXUEUSES D'ALEXANDRE ET DE SES SUCCESSEURS

Le faste monarchique en Grèce n'est qu'une exception, mais qui prend des proportions trop extraordinaires avec Alexandre pour ne pas trouver quelque place dans ce tableau du luxe hellénique.

Ce jeune homme héroïque, d'une intelligence large et ouverte, mais dont le génie et le caractère ont été trop exaltés par les historiens, ce conquérant, si inférieur dans la guerre et dans la paix à César à qui on l'a comparé, mit dans le faste un caractère exagéré souvent jusqu'à l'extravagance, qu'on ne saurait confondre avec la véritable grandeur.

« Souvent, dit un historien ancien, Alexandre se mettait à table habillé en dieu ; il prenait tantôt la robe de pourpre d'Ammon, sa chaussure tailladée et ses cornes, comme s'il eût été ce dieu même; tantôt il s'habillait en Diane, et montait ainsi vêtu sur son char, ayant une robe persane et laissant voir sur son épaule

l'arc et le javelot de la déesse. Il lui arrivait encore de s'habiller en Mercure. Mais son vêtement de tous les jours était une chlamyde de pourpre et une tunique chamarrée de blanc; sa coiffure était un bandeau surmonté d'un diadème. Dans les réunions d'amis, il portait un pétase ailé et des talonnières comme Mercure, et tenait un caducée à la main. Souvent aussi, on le voyait couvert de la peau du lion et armé de la massue d'Hercule [1]. »

Le jeune conquérant, en prenant les mœurs de l'Orient, se complaît à renchérir sur le luxe même qu'il copie. Comme plus d'un vainqueur, il s'approprie les vices de la race vaincue, qui se venge ainsi de sa défaite, en même temps qu'elle reçoit en compensation les idées d'une civilisation plus avancée.

Son retour des Indes le montre enivré des pompes orientales. Quelles fêtes plus splendides accompagnèrent jamais mariage de roi d'Asie que celles de ses noces avec Statira et Parysatis?

Il voulut que le même jour eussent lieu les noces d'Héphestion et de quatre-vingts des principaux officiers de son armée avec des filles de grands seigneurs perses. Il fit préparer quatre-vingt-douze lits pour lui et ses compagnons dans un *hécatonclinè*, ou salle à cent lits, chaque *clinè* était orné comme le demandait un jour de noces, et avait coûté vingt livres d'argent. Les pieds de celui du roi étaient d'or. Il admit à ce banquet tous les étrangers qui lui étaient unis par un lien particulier

[1] Éphippe, dans son livre *Sur la mort d'Alexandre et d'Héphestion*, cité par Athénée, liv. XII.

d'hospitalité et les fit coucher en face de lui et des autres mariés. Il donna place dans une enceinte découverte aux chefs de l'armée de terre et de mer, aux députés des villes et aux simples voyageurs. La salle du festin était magnifiquement décorée, et garnie de draperies précieuses posées sur une tenture de pourpre à fond d'or. Le pavillon qui couvrait cette salle était soutenu par des colonnes de vingt coudées, revêtues de lames d'or et d'argent et enrichies de pierres précieuses. Les parois intérieures étaient tendues de tapisseries brochées d'or qui représentaient des animaux, et dont le bas était garni de baguettes d'or et d'argent. L'enceinte découverte avait quatre-vingts stades de tour.

On fit ces repas de noces au son des trompettes, comme lorsque Alexandre offrait un sacrifice, pour que toute l'armée en fût instruite.

Ces fêtes durèrent cinq jours. On y fut servi par un grand nombre de Barbares, de Grecs et d'Indiens.

Voulait-il frapper l'imagination des Orientaux? Le but est en ce cas dépassé par l'excès de l'extravagance.

On nous dit que, dans ce même festin, il y eut une foule de faiseurs de tours très-habiles, tels que Scymares de Tarente, Philistède de Syracuse et Héraclite de Mitylène. Après eux se montra le rhapsode Alexis de Tarente. Des citharistes jouèrent sans accompagnement de voix, entre autres Craténus de Métymne, Aristonyme d'Athènes, Athénodore de Téos, tandis que Héraclite de Tarente et Aristocrate de Thèbes chantaient en s'accompagnant de la cithare. Denys d'Héraclée et Hyperbolus de Cyzique chantèrent au son des flûtes ; après eux parurent des aulètes, qui commencèrent par l'air en usage aux jeux pythiens ; ensuite, on entendit successivement, soutenus par des chœurs, Timothée, Phrynocus, Cophésias, Diophante et Évius de Chalcis. Depuis ce jour, les artistes Dionysiaques, appelés Dionysocolaces, reçurent le nom d'*Alexandrocolaces*, comme si Alexandre, par les nombreux présents qu'il leur fit, était devenu leur dieu. Ce changement de nom plut à Alexandre.

La politique rendrait mal compte de pareilles folies.

On représenta aussi des tragédies dans cette fête. Les acteurs furent Thessalus, Athénodore et Aristocrate. Les comédies furent jouées par Lycon, Phormion et Ariston. Enfin Phasomèle se fit entendre sur la harpe. Les couronnes que les députés des villes et quelques particuliers offrirent en cette occasion à Alexandre, furent évaluées à quinze mille talents, environ quatre-vingt-dix millions de notre monnaie.

Quel luxe manque à cette fête, dont le chroniqueur Éphippe a fourni les détails, transcrits par Athénée?

Le luxe de la matière et des décors y est porté au comble. La musique vocale et instrumentale et le drame y représentent l'art et la poésie, venant se mêler aux joies des danses et des festins. L'Inde, la Perse, la Grèce, l'Orient et l'Occident en un mot, unissent tout ce que leur luxe offre de plus riche et de plus varié.

De honteuses orgies se mêlent à ces divertissements.

On sent courir dans ces luxueux délires un souffle avant-coureur des empereurs romains.

Où sont les Muses? Où est Minerve? Où est l'élève d'Aristote?

Je ne vois qu'un barbare macédonien, vaincu par les grossières séductions de l'Asie. Le bûcher d'Héphestion dépasse tout ce qu'on avait vu de plus magnifique en ce genre. On lit dans Diodore[1] tout ce que l'architecte Strasicrate prodigua de bois précieux, d'or, d'ivoire, d'étoffes de pourpre, de statues pour l'ornement de cet édifice éphémère.

Ce bûcher, haut de cent trente coudées, comptait six étages superposés.

Des figures de Sirènes, creuses et placées au faîte, cachaient les musiciens chargés d'entonner le chant funèbre.

Les dépenses de ce monument, auxquelles pourvurent les contributions volontaires ou forcées des provinces voisines, montèrent à douze mille talents, environ soixante-douze millions de notre monnaie!

Alexandre institua de plus des sacrifices et des jeux anniversaires en l'honneur de son favori; il immola dix mille victimes qui servirent à défrayer un magnifique banquet funèbre.

Il avait aussi l'intention d'ouvrir un combat de gymnastique et de musique qui eût effacé les plus brillants concours connus. A cet effet, il avait réuni plus de trois mille artistes qui se trouvèrent ainsi tout prêts, remarque Arrien, pour figurer dans les jeux qui devaient bientôt décorer ses propres funérailles.

Le bûcher d'Héphestion, avec ses nombreux étages, devint le type, non-seulement des bûchers employés plus tard aux apothéoses des empereurs, mais de presque tous les monuments durables qu'on éleva aux morts illustres.

[1] Diod., liv. XVII.

Rien de plus extraordinaire ne s'était vu depuis qu'Artémise, reine de Carie, avait fait bâtir dans la ville d'Halicarnasse, en l'honneur de Mausole, son époux, le célèbre tombeau qui prit rang parmi les merveilles du monde.

Rendons justice à quelques-uns des successeurs d'Alexandre.

Un côté du moins de leur luxe resta grec.

Le premier soin des Ptolémées, des Séleucides et des autres rois de même origine fut de consacrer une partie de leurs richesses à acheter en Grèce des tableaux, des statues, des camées et pierres gravées.

En outre, tout l'ameublement de la demeure, les vases peints et les trépieds de bronze rappelèrent la Grèce.

C'était comme un dernier reflet du beau au milieu de tant de magnificences d'emprunt.

Dans ces brillantes pinacothèques, les œuvres des vieux maîtres de Sicyone et d'Égine se rencontrèrent à côté des productions des artistes vivants d'Athènes et de Corinthe.

Les artistes mêmes émigraient souvent comme les œuvres et, sous l'abri protecteur de ces cours, se retrouvaient dans la compagnie des lettrés et des philosophes qui, fuyant aussi la persécution, venaient y chercher un asile.

Le caractère de plus en plus asiatique de ces pompes luxueuses n'en devait pas moins éclater sous ces princes grecs devenus de vrais rois d'Orient.

Ce ne sont que tentes splendides, où sont célébrés d'interminables festins royaux; colonnes, tapis, tentures, statues, tableaux, richesses de toutes sortes et toujours orgies dyonisiaques!

Quel récit fait Callixène de la pompe demi-religieuse et demi-royale que Ptolémée Philadelphe déploya dans Alexandrie pour solenniser son avénement à la couronne et honorer la mémoire de son prédécesseur Ptolémée Soter! On s'y perd dans l'or, la pourpre et la soie.

Mais rien n'est plus curieux que l'immense multitude des troupes d'acteurs figurant les dieux. Tout l'Olympe semble former une vaste procession et donner une fête gigantesque.

Voici venir la première troupe, poétiquement nommée *l'Étoile du matin*, parce que ce fut au lever de cet astre qu'on se mit en marche. Suivent les confréries de tous les dieux et déesses. Rien ne manque à leurs insignes.

Une quantité d'emblèmes rappelle l'histoire de chacune de ces divinités. La dernière troupe arrive enfin.

Elle s'appelle *l'Étoile du soir*; elle mérite ce nom, car la nuit est venue, et la pompe a défilé toute une journée.

On craindrait, par une analyse trop minutieuse, de s'embrouiller dans le nombre et dans les noms dont se compose la seule division dyonisiaque. Les énumérations d'Homère semblent courtes auprès : l'haleine manquerait à un historien moderne, avant qu'il eût achevé de

faire défiler aux yeux du lecteur impatient, étourdi de ce spectacle, les Silènes couverts d'une robe de pourpre ou d'une robe à palmes, les Satires rangés des deux côtés du Stade et portant des lampes, les Victoires avec leurs ailes d'or et leurs thuriboles de six coudées, vêtues de tuniques, où étaient brodées des figures d'animaux, puis les géants et géantes, personnages allégoriques, et les quatre Saisons portant chacune les fruits qui lui sont propres, le prêtre de Bacchus, les artisans dyonisiaques, la statue du dieu sur un char traîné par cent quatre-vingts hommes, celle de Nysa, haute de huit coudées, et je ne sais combien de prêtres, de prêtresses, d'initiés, de femmes aux cheveux en désordre et couronnées de serpents, de branches d'if, de pourpre et de lierre. Combien enfin de cassolettes, de couronnes, de guirlandes, de thyrses, de tambourins, de bandelettes, de masques satiriques, tragiques et comiques!

Certes, ces pompes étaient superbes et offraient des combinaisons ingénieuses. L'œil s'y repaissait de magnifiques spectacles. Mais combien à la longue tout cela devient monotone!

L'orgueil et les sens ont beau réunir leurs efforts, on sent ce qu'il y a en eux de limité et d'impuissant : l'art au contraire, l'art, qui ne vit pas d'une force d'emprunt, produit des effets toujours nouveaux avec les plus faibles moyens.

Il y aurait peu d'intérêt à noter chaque épisode de cette uniforme histoire du luxe des successeurs d'Alexandre et de ses prodiges souvent insensés; mais

un côté nous frappe, c'est l'effort même pour le varier, comme si ces princes avaient conscience de l'éternelle monotonie de ces magnificences.

Ils y introduisent le grotesque. Quoi de plus bouffon que le roi lui-même dans cette bouffonnerie pompeuse qui s'appelle une fête d'Antiochus?

Le voici monté sur un méchant cheval, se montrant sur tous les points du cortége.

Il fait dresser lui-même jusqu'à quinze cents lits pour les repas, dirige le service, se tient à la porte de la salle, introduit ceux-ci, place ceux-là, précède les officiers qui apportent les plats, et déploie une activité de maître d'hôtel prodigieuse; il parcourt la salle, s'asseoit ici, se couche là, visite les tables, reçoit debout les santés qu'on lui porte, et cherche à égayer les convives, en se mêlant au jeu des baladins.

Un jour, les bateleurs apportèrent le roi enveloppé dans un drap, le posèrent à terre comme un des leurs. Le roi fit semblant de se réveiller au son de la symphonie, se mit à sauter, à folâtrer avec les acteurs. — Une partie des assistants se retira remplie de honte.

On ira ainsi descendant tous les degrés d'un luxe qui semble tourner à de séniles puérilités.

Un autre Antiochus, celui qu'on nomme Antiochus de Cyzique, passionné pour les mimes et les jeux scéniques, passera son temps à faire manœuvrer comme des marionnettes des figures d'animaux hautes de cinq coudées et recouvertes d'or et d'argent.

Sans doute, dans la Grèce même, le luxe ne tombait pas habituellement dans de pareilles bassesses. Il pouvait se matérialiser; mais il n'était donné à aucune domination ni à aucune décadence de faire de cette race avisée un peuple stupidement épris d'amusements grossiers malgré l'éclat qui s'y mêle. Seulement, ce luxe grec n'offrait plus ni originalité ni noblesse. Il aura encore quelques jours brillants, mais c'est quand la Grèce sera devenue romaine.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE DES MATIÈRES

Préface. I

LIVRE PREMIER

THÉORIE DU LUXE

LE LUXE DANS SES RAPPORTS AVEC LA MORALE, L'ÉCONOMIE SOCIALE, LA POLITIQUE.

Chapitre I. — L'Instinct du Luxe. 1
— II. — Le luxe et l'École rigoriste 22
— III. — La Théorie du retranchement des besoins . . 49
— IV. — Les Apologistes du Luxe. 80
— V. — Le Luxe et les formes de gouvernement . . . 114

LIVRE II

HISTOIRE DU LUXE

LE LUXE PRIMITIF. — LE LUXE EN ORIENT.

Chapitre I. — Le Luxe primitif 163
— II. — Le Luxe en Orient 198
— III. — Le Luxe public et privé en Égypte. 210
— IV. — Le Luxe ninivite et babylonien 267
— V. — Le Luxe iranien 314
— VI. — Le Luxe dans l'Inde. 340
— VII. — Le Luxe en Chine 356
— VIII. — Le Luxe des républiques commerçantes. — Tyr et Carthage 405
— IX. — Le Luxe chez les Hébreux 425

LIVRE III

LE LUXE HELLÉNIQUE

Chapitre I. — Le Luxe hellénique considéré dans ses traits généraux 463
— II. — Le Luxe à Athènes. 497
— III. — Le Luxe et la Royauté macédonienne. Alexandre et ses successeurs. 540

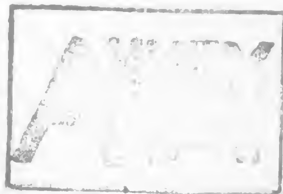
TYOOGRAPHIE LAHURE, RUE DE FLEURUS, 9, A PARIS.

vol 1

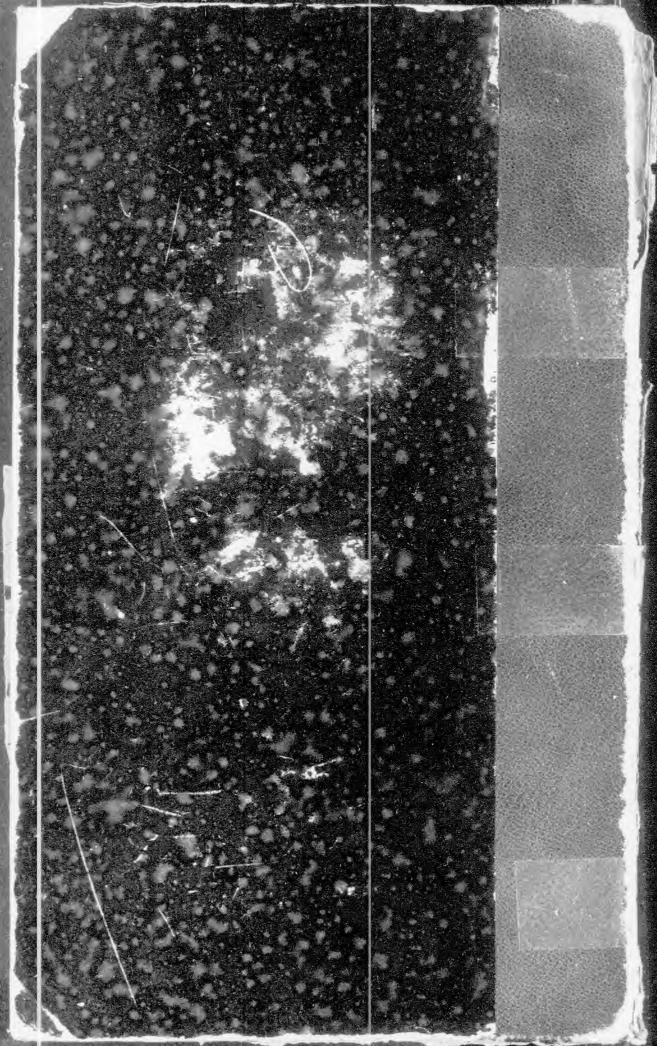




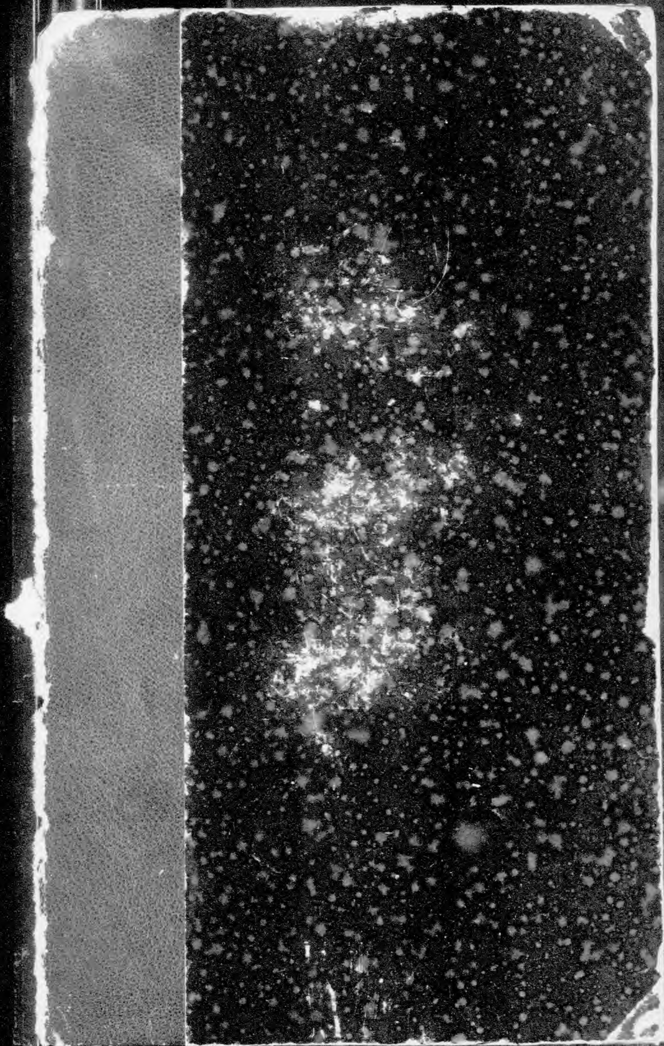
vol. 1







Volume 2



HISTOIRE

DU LUXE

1713. -- PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

HISTOIRE DU LUXE PRIVÉ ET PUBLIC

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

PAR

H. BAUDRILLART
Membre de l'Institut

TOME DEUXIÈME

LE LUXE ROMAIN

Le Luxe à Rome sous la République et l'empire
Le Luxe Byzantin
La Censure du Luxe par les écrivains romains
et les Pères de l'Église
Le Luxe funéraire dans l'antiquité

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1881

HISTOIRE DU LUXE

PRIVÉ ET PUBLIC

DEPUIS L'ANTIQUITÉ JUSQU'A NOS JOURS

LIVRE I

LE LUXE A ROME SOUS LA RÉPUBLIQUE

CHAPITRE I[er]

LE LUXE A ROME JUSQU'AUX GRACQUES

Les aspects multiples du luxe ne se manifestent nulle part sur un théâtre plus vaste et plus complet qu'à Rome. Il y prend des développements qui laissent bien loin la Grèce et qui dépassent l'Asie elle-même par je ne sais quoi d'emporté que l'apathique Orient a rarement connu.

Athènes avait montré au monde ce qu'est le luxe dans une démocratie commerçante et riche, chez une race fine, apte à tout sentir, les charmes suprêmes de la beauté comme les jouissances de la vie matérielle. Avec Rome, maîtresse du monde par la force, on étudie à loisir ce que le luxe peut devenir dans une aristocratie conquérante, sous l'empire d'inégalités excessives, dans

des natures fortes, fougueuses, moins délicates. Tandis que l'Athénien garde en général une certaine mesure, et mêle à tout son esprit raffiné, le Romain se jette avec une ardeur sans frein dans la jouissance et le faste, et traite la vie comme une proie d'un moment. Excessif comme la toute-puissance, orgueilleux, voluptueux, cruel, ennuyé, il se joue de tout et avec tout; il porte un défi insultant à la nature extérieure, s'amuse à vaincre l'obstacle, parce qu'il est l'obstacle, prodigue l'or, et souvent, de guerre lasse, aboutit à se tuer.

Ne serait pas qui voudrait, dans nos générations affaiblies, mêlées, refroidies par le sang des races septentrionales et par nos climats tempérés, ce que nous nommons avec un juste mépris d'ailleurs un Romain de la décadence. Tout nous dit : « Soyez modérés. »

Jamais on ne vit mieux que l'importance des formes spéciales de gouvernement est limitée. Il s'agit peu de *vertu* dans la république de Sylla. Il s'agit peu d'*égalité* dans la république gouvernée par une oligarchie de familles opulentes. Le luxe change de caractère avec chacune des grandes phases de l'état social. A Rome, le luxe de l'aristocratie ne se confond pas avec celui de la période impériale, et dans la période impériale, on trouve bien des diversités. A quelles erreurs ou à quelles assertions vagues ne se sont pas exposés, par cet oubli de la chronologie, les érudits qui se sont occupés du luxe romain, souvent pour en tirer des allusions à notre propre luxe !

Un écrivain qui, il y a soixante ans environ, a consacré des recherches au luxe romain, M. le marquis

de Pastoret, reproche avec raison à Meursius, à Kobiergick, à Nadal, qui touchent au même sujet, d'être tombés dans ces confusions et de n'avoir pas pris soin de distinguer entre des périodes fort diverses. Les traits qu'ils appliquent à Rome en général ne sont justes en réalité que pour un certain temps. Le savant auteur des *Recherches et observations sur le commerce et le luxe des Romains, et sur leurs lois commerciales et somptuaires*[1], a évité sans doute l'écueil qu'il a signalé. Il a distingué des époques; mais on ne voit pas quel parti il a tiré de ces divisions, ni sur quels principes il les fonde. En reconnaissant la valeur de ses études au point de vue de l'érudition, on cherche en vain le lien qui les rattache à l'histoire générale. C'est la monographie en quelque sorte abstraite du luxe, beaucoup trop courte d'ailleurs, et mêlée à des recherches sur le commerce trop différentes de cette question. Or, la monographie du luxe, si intéressante qu'elle puisse être pour la curiosité, manque trop par elle-même de vraie lumière. Le luxe en bien ou en mal, et les problèmes qu'il soulève, ne sauraient s'isoler ainsi de l'histoire politique de Rome. On ne peut séparer le luxe romain de l'inégalité des fortunes au dedans, des progrès de la conquête au dehors, non plus que des influences philosophiques. Son développement paraît tenir intimement à la constitution de la propriété. A Rome, l'état même moral de la société résulte à beaucoup d'égards de l'état économique; on en verra les preuves développées.

[1] Mémoires insérés dans le *Recueil des Mémoires des Inscriptions et Belles-Lettres*, 2e série, t. III, 1818.

I

ORIGINE DU LUXE A ROME, SON DÉVELOPPEMENT

Sous la Royauté et les premiers temps de la République, ce qu'on sait des commencements de Rome donne l'idée d'une domination exercée par des pasteurs qui ressemblent assez à des brigands; ils ne se font faute d'enlever des femmes en même temps que des esclaves, des gerbes et des bestiaux. Une foule de mots de la langue de cette époque primitive, destinés à nommer des objets de luxe ou de richesse, sont empruntés à la vie pastorale et agricole. On fait dériver *palatium* de *Pales*, déesse du foin; *pecunia* (argent) de *pecus*, troupeau; épargne se dit *peculium*. C'est de la même façon que les hommes s'appellent *Porcius*, *Verres*, *Vitulus*, *Taurus*, *Ovidius*, etc.

Un peu de luxe se trouve déjà dans cette société. On se rappelle la fille de Tarpéius, gouverneur du Capitole, enviant aux Sabins, dont elle favorise la trahison, les bracelets qu'ils portaient. Un collier et un bracelet d'or, des armures et des flèches dorées, sont un luxe qu'ont souvent eu les peuples guerriers. A Rome, comme en d'autres sociétés, les premiers objets ayant eu le caractère de luxe se trouvèrent dans les temples. On se faisait honneur d'attribuer aux dieux ce qu'on n'eût osé s'accorder à soi-même.

Plutarque place les *orfèvres* parmi les professions dénombrées par Numa. Denys d'Halicarnasse et Tite-Live n'en disent rien, et même gardent le silence sur cette

profession à propos de la classification des métiers faite par Servius Tullius. Peut-être ces orfèvres n'étaient-ils que des ouvriers employés à faire des plaques, des cercles épais sans ciselure, des objets grossiers par l'art, quoique précieux par la matière.

On verra que l'or, aux débuts de la République, était fort rare. Il est difficile d'admettre du luxe à Rome avant l'époque désignée par le règne de Tarquin l'Ancien; c'est le moment où les Pélasges Étrusques apportent à Rome les richesses et les arts d'un peuple industrieux. Cette modification du vieux fonds latin, albain, sabin, formant la race aborigène, mêlée d'un élément asiatique (troyen selon la tradition), eut vraisemblablement des conséquences importantes sur le développement du luxe.

Guerrier ou sacerdotal, le patriarcat romain offre primitivement un caractère d'austérité qui paraît refléter la sombre sévérité des croyances religieuses. Les idées d'éclat que nous attribuons à la royauté ne viennent que plus tard. Elles s'appliquent seulement, et dans une certaine mesure, à la période des Tarquins qui succédèrent aux rois d'origine sabine. On a supposé que la population latine, dans son antipathie contre la domination des Sabins, avait librement appelé, après bien des discussions et des luttes intérieures, un autre dominateur étranger, comme dans les républiques italiennes du moyen âge, quand les partis ne pouvaient s'entendre, ils appelaient du dehors un *podestà*. Toujours est-il qu'il y a, à partir de cette époque des Tarquins, non-seulement révolution politique, changement de dynastie, mais

modification dans l'état des mœurs et de la société par l'invasion de l'élément étrusque.

Parmi les érudits modernes, M. Ottfried Muller et M. Ampère ont tenu grand compte de cette influence, que M. Mommsen prétend réduire de beaucoup. On lui oppose, tout près de l'ancienne Étrurie, à une distance de cinq minutes en chemin de fer, le mur de la Rome du Palatin, construit à la manière étrusque, et dont une partie est encore là pour nous montrer les Étrusques donnant à Rome son plus ancien rempart ; on lui oppose les restes de l'enceinte de Servius Tullius, également étrusque, et qui avait trois lieues de tour; la *Cloaca maxima*, ce prodigieux travail d'utilité publique, qui est visiblement étrusque ; puis le grand Cirque établi entre les deux collines, et sur l'une des cimes du Capitole, le temple de Jupiter avec ses trois Cella, selon le rite étrusque, et les statues en terre cuite dont son faîte était orné, œuvres d'artistes étrusques; enfin, un peu plus loin, à Cervetri et à Corneto, les nécropoles considérables de deux villes étrusques voisines de Rome et Tarquinii.

Si l'on consulte de même, sur la réalité de ces origines, des arts auxquels nous allons voir le luxe se rattacher, le témoignage des anciens et l'autorité de la plupart des savants modernes, on est peu tenté de contester l'origine étrusque de ces arts et aussi de coutumes, d'inventions, dont plusieurs offrent un rapport direct avec l'histoire du luxe.

La monnaie, les poids et mesures avec le système duodécimal, vinrent de la Grèce à Rome, en partie par l'intermédiaire de l'Étrurie. On attribue à des emprunts

faits aux Étrusques l'usage des cloches, celui des moulins à bras, des becs de vaisseaux, les jeux publics. On rencontre des jeux, il est vrai, sous les rois sabins; mais déjà l'origine étrusque s'y remarque (ainsi on retrouve les mêmes courses figurées sur les tombeaux étrusques), et quand l'influence de l'Étrurie domine avec Tarquin, ces jeux se développent. Tarquin construit le Cirque : les combats et les courses se multiplient

Dans cette période des Tarquins apparaissent aussi les premiers histrions (ce mot même est étrusque), qui exécutent des danses au son de la flûte. Aux combats de gladiateurs, combats venus aussi de l'Etrurie, et qui originairement faisaient partie du culte des morts, Rome ajoutera un raffinement nouveau. Elle livrera l'homme aux bêtes féroces!

Ainsi, le luxe primitif fut surtout d'origine étrusque; en second lieu, c'est un luxe ayant une certaine couleur monarchique; la pompe et les ornements précieux, décoration du pouvoir, pénètrent à Rome avec la royauté étrusque. Par exemple, vous voyez apparaître, splendeur inconnue à la royauté sabine, le sceptre d'ivoire avec l'aigle qui le surmonte, la chaise curule, la robe bordée d'or et de pourpre, la toge à palmettes, les licteurs portant des faisceaux. Le luxe du costume descend de la royauté au patriciat, qui emprunte au pouvoir royal quelques-uns de ses insignes. Les patriciens portent le bâton d'ivoire et revêtent le laticlave étrusque. Ils mettent sur leurs têtes le galerus des Lucumons. La *bulla*, petite boule d'or, devient le signe distinctif des jeunes patriciens. La pourpre commence à orner le triomphe. Le

triomphateur, debout sur son char, est traîné par quatre chevaux, tandis que, derrière lui, on soutient au-dessus de sa tête la couronne étrusque, c'est-à-dire une couronne de feuilles de chêne en or, entremêlées de pierres précieuses. Autour de lui sont les licteurs vêtus de rouge.

Un certain luxe, dont les mœurs n'ont pas encore à s'alarmer, pénètre peu à peu dans les usages. La matière même, mise en œuvre par le statuaire, devient plus précieuse. Les premières statues furent de terre cuite. Jupiter et Hercule se contentaient eux-mêmes de cette vile matière, travaillée d'ailleurs avec art. Le temple s'enrichit ensuite de statues de bronze. La statue de Vertumne, la louve du Capitole, farouche comme le génie de Rome primitive, étaient en bronze. Avant les Tarquins, la poterie étrusque avait passé à Rome par les Sabins.

Après les dieux, ce qu'il y a de plus grand c'est l'État. Le luxe public à Rome précède le luxe privé.

Le luxe des grandes constructions date surtout de Tarquin le Superbe.

Tarquin y mit l'empreinte d'un despotisme tout personnel. Nul n'eut plus d'énergie entreprenante et d'audacieuse initiative. Ce prince, qui brisa les associations indépendantes, interdit les assemblées, abrogea la constitution de Servius Tullius, chassa l'ancien sénat de la curie pour en composer un nouveau de ses créatures, s'entoura de sicaires, remplit Rome d'espions, écrasa le patriciat et dépouilla le peuple, ce prince fut un grand et puissant promoteur du luxe public. Il donna le plus

grand éclat aux *féries* latines, qu'il fit célébrer sur le mont Albano. Il fit élever le temple de Jupiter Latial, sur le mont Albain. Le Capitole, ce symbole de la grandeur romaine, fut son œuvre en partie. Il l'acheva, comme il acheva le grand Cirque et le grand temple de Jupiter. Il compléta le mur de Servius Tullius et termina le célèbre égout, la *cloaca maxima*, œuvre immense, avec ses canaux souterrains où on circulait en bateau, qui nous étonne aujourd'hui encore dans sa partie conservée. Parlant du Cirque et des égouts construits par les Tarquins, Tite-Live dit : « C'est à peine si notre magnificence moderne a pu égaler de tels travaux. »

Ces excès de travaux publics entrepris par le despotisme retombaient sur le peuple en travail forcé, et s'exécutaient par la corvée. Tarquin s'en était fait un système. Il voulait occuper le peuple, conjurer les mouvements séditieux. On se révolta contre l'abus du travail, contre ce qu'avait d'humide, de malsain, le creusement des égouts. Plusieurs même voulurent y échapper par le suicide. Le prince fit crucifier leurs cadavres, livrés aux oiseaux de proie.

Brutus dit aux Romains délivrés, dans Denys d'Halicarnasse : « Ils vous forçaient, comme des esclaves achetés, à mener une vie misérable, taillant la pierre, coupant le bois, portant d'énormes fardeaux et passant vos jours dans de sombres abîmes[1]. »

Le luxe privé apparaît déjà dans cette jeunesse brillante et dissolue qu'a si bien décrite Tite-Live, et

[1] Den. d'Hal., IV.

dont le jeune Sextus est un des représentants. Nous ne confondons pas le luxe avec l'immoralité. L'une peut aller sans l'autre. Mais l'élégance du costume, le goût pour les beaux chevaux, les équipages, les courses de char, la possession d'esclaves habiles musiciens, tout cela s'allie à la volupté sous ce dernier Tarquin qui a sa cour et ses favoris. Valerius Publicola, plus irréprochable, encourut la haine et le soupçon par ce qu'il a plu à Plutarque d'appeler la magnificence de sa demeure, qui semblait imiter Tarquin, disait-on[1]. Probablement cette maison, située sur la Velia, ressemblait plus à un château-fort qu'à un palais. La pompe du cortége de Valerius déplaisait à ces fiers républicains. Il eut la sagesse d'en faire le sacrifice à l'opinion qu'elle irritait.

L'avénement de la République ne pouvait arrêter les développements du luxe à Rome. On a fait justice des singulières illusions qui faisaient confondre à certains adeptes de l'antiquité Sparte et Rome dans un même idéal d'austérité, de renoncement aux jouissances de la propriété et de la fortune. Rome connut sans doute le désintéressement, la sévérité des mœurs, mais non pas ce renoncement farouche qui aboutit à un communisme imposé. L'austérité du patriciat, comme celle de la vie rurale pour les hommes adonnés à la culture de la petite propriété, reste un fait libre, tandis que l'austérité à Sparte était toute de contrainte; c'était un fait de l'ordre politique; les institutions et les lois commandaient les mœurs. A Sparte, le régime de la cité est

[1] Plut., *Vie de Publicola*.

l'égalité absolue; à Rome, c'est l'inégalité croissante dans les conditions et les fortunes, inégalité à laquelle ne remédiera pas la conquête des droits politiques par les plébéiens. Jamais le plébéien n'eut plus à souffrir que quand il eut en main tous les droits. Voilà pourquoi on est fondé à dire que la constitution économique à Rome est l'élément prépondérant, la cause mère des révolutions, comme elle est l'explication de la misère et du luxe. Les mœurs mêmes en dépendent. La grande propriété, l'esclavage, voilà les sources de la corruption romaine. Les influences philosophiques et religieuses y ont leur part incontestable, mais, sans essayer d'en restreindre la portée, il ne faut ni les isoler ni les exagérer sans mesure. Au reste on ne doit pas l'oublier: avec un idéal de justice et de charité supérieure l'organisation économique elle-même eût été plus satisfaisante ou se serait peu à peu modifiée : ce sera l'œuvre encore bien éloignée et bien lente dans son action progressive qu'accomplira le christianisme.

Le problème historique qui se pose ici est de savoir à quelle époque il faut placer l'invasion du luxe à Rome. Jusqu'aux premières guerres puniques, à peine en remarque-t-on quelques vestiges. Les historiens ont maintes fois tracé le tableau de cet âge héroïque de la simplicité romaine, âge de la vertu qui ne laisse place ni au faste, ni à l'oisiveté. Le maître laboure avec ses serviteurs; la maîtresse file au milieu de ses femmes, la reine Tanaquil aussi bien que la vertueuse Lucrèce. L'autorité du père de famille se maintient toute puissante. Prêtre, il accomplit seul les *sacra privata*. Juge

et arbitre absolu, il dispose de la vie comme des forces de ses esclaves; il condamne sa femme à mort si elle fabrique de fausses clefs ou viole la foi promise. La dot de la femme devient, comme sa personne, la propriété (*res*) de l'époux. Il tue l'enfant né difforme, et vend, s'il veut, ses fils comme esclaves. Mais ces fils peuvent devenir sénateurs, consuls. Il n'importe : le père garde son droit sur son fils majeur, riche, élevé aux dignités. Il peut prêter à tel taux qu'il veut, maître de la liberté et même de la vie du débiteur insolvable. La femme et l'enfant n'ont aucun droit sur l'héritage. *Pater familias uti legassit ita jus esto*. Seulement, si le père meurt intestat, la loi partage également entre les enfants. La femme ne peut ni aliéner ni léguer sans le consentement de ses tuteurs, c'est-à-dire de son mari et de ses frères, ou de ses plus proches parents mâles, du côté paternel, tous intéressés, comme ses héritiers, à empêcher une vente ou un legs.

Tel était le vieux droit, *jus quiritium;* il interdisait le mariage entre un plébéien et une patricienne.

Dans cette constitution l'homme appartient plus à l'État qu'à la famille. Brutus sacrifie ses fils, sans laisser paraître aucune émotion, à la patrie qu'ils ont trahie. La religion est de même un instrument politique. Dans la vie publique comme dans la vie privée, elle décide de tout, sous la surveillance des pontifes et des augures patriciens[1].

Les écrivains anciens appelleront *mollesse* toute modification dans les mœurs qui tend à adoucir cette dure et souvent atroce organisation, ils nommeront *luxe* tout progrès de civilisation, même inévitable dans une grande société. Il faut, sans accepter ce rigorisme, savoir le comprendre. Il n'est que trop vrai que la philosophie, les sciences, les arts, le luxe, les vices sont venus ensemble, s'aidant les uns les autres. La morale n'est pas devenue plus large et plus humaine, sans devenir en même temps plus relâchée. Ce qu'il y a de plus vil a conspiré avec ce qu'il y a de plus noble dans la nature humaine pour altérer les anciennes mœurs et détruire les antiques croyances. A ce point de vue rigoureux, la plus belle philosophie pourra paraître délétère comme les honteux excès de la sensualité; les plus douces, les plus sympathiques vertus, les goûts les plus distingués et les plus épurés ne sembleront pas moins coupables que le faste extravagant et l'infâme débauche. La morale glorifie ces vertus plus sociables. Mais l'État, le vieil État n'a pas de balances si équitables. Il y a des perfectionnements qui l'ébranlent, une morale qui le mine et prépare sa chute par sa supériorité même.

[1] La *Cité antique* de M. Fustel de Coulanges. V. l'*Hist. des Romains*, de M. V. Duruy.

Le luxe était rare, mais l'usure régnait. La richesse n'était pas cause d'amollissement, mais de dureté et de tyrannie. Adore qui voudra cet âge d'or des mœurs romaines, en pleine vigueur encore à l'époque d'Appius Claudius, l'impitoyable consul. « Un homme parut tout à coup sur le Forum, pâle, effrayant de maigreur. C'était un des plus braves centurions de l'armée romaine; il avait assisté à vingt-huit batailles. Il raconta que dans l'armée sabine l'ennemi avait brûlé sa maison, sa récolte,

et pris son troupeau. Pour vivre il avait emprunté; et l'usure, comme une plaie honteuse, dévorant son patrimoine, avait atteint jusqu'à son corps; son créancier l'avait emmené lui et son fils, chargé de fers, déchiré de coups; et il montrait son corps tout saignant encore. » Voilà les scènes que retrace l'histoire.

Tout ce que peut faire ici l'historien, c'est de recueillir les faits qui attestent le lent avénement de certains usages. Pline cite l'or comme premier signe de l'invasion du luxe. Ce n'est pas là une règle générale infaillible. Les circonstances qui font apparaître l'or tantôt suivent, tantôt précèdent les recherches de la parure et la richesse des ornements. Pourtant son emploi, soit dans les arts, soit dans la toilette, atteste cette recherche de l'effet, du besoin de paraître. A l'heureuse issue de ces scènes si dramatiques de Coriolan désarmé par Véturie et Volumnie, les dames, en signe de joie, commencèrent, selon Valère Maxime, à porter, avec la pourpre, des colliers d'or et des étoffes tissues d'or. En tout cas, à cette époque une petite quantité d'or était employée en bijoux. Environ un siècle après Coriolan, quand il fallut porter à Delphes l'offrande que Camille avait promise à Apollon, pendant le siége de Véies, une coupe est tout ce que produisit la fusion des bijoux que portaient les Romaines, et qu'elles avaient, d'un accord unanime, sacrifiés à la patrie.

Tenons compte, dans ces origines du luxe, du voisinage des peuples plus avancés avec qui Rome est en guerre. Les Samnites avaient déjà du luxe. A la guerre ils portaient des boucliers, les uns incrustés en or, les autres en argent, et dans le temps que les Romains ne connaissaient pas

encore l'usage des habits de toile, on voyait l'élite des soldats samnites porter des robes de lin, même à l'armée. Dans la guerre des Romains sous le consulat de L. Papirius Cursor, tout le camp des Samnites qui formait un carré de deux cents pas sur toutes ses faces, fut entouré d'étoffes de lin. Capoue, bâtie par les Étrusques et suivant Tite-Live habitée par les Samnites qui s'en étaient emparés, était déjà connue par la mollesse de ses habitants.

Même remarque pour les Volsques. Ce peuple, ainsi que les Étrusques et les autres peuples voisins, avait un gouvernement aristocratique. Il n'élisait un roi ou plutôt un général d'armée que lorsqu'il lui survenait une guerre, tandis que les Samnites avaient une constitution politique qui semble rappeler celles de Sparte et de Crète. Les ruines accumulées des villes détruites situées sur des coteaux voisins constatent l'extrême population de ces peuples; et tant de guerres sanglantes avec les Romains, qui ne purent les subjuguer qu'après vingt-quatre triomphes, attestent la puissance des mêmes nations. Les Romains se servent des artistes des Samnites et des Volsques. Tarquin l'Ancien fit venir de Fregella, ville du pays de Volsques, un artiste nommé Turianus, qui exécuta en terre cuite une statue de Jupiter. Par la grande ressemblance d'une médaille de la famille de Servilius à Rome avec une médaille samnite on a conjecturé que la première a été frappée par des artistes de cette nation [1]. Une très-ancienne médaille d'Anxur, ville des Volsques, aujourd'hui Terracine, porte une fort-belle tête de Pallas.

[1] V. Strabon, liv. V, et Denys d'Halicarnasse.

Ce qui peut s'appeler luxe alors garde en général un caractère sévère, s'applique aux cérémonies, aux obsèques. Les pontifes, les augures déploient un grand faste dans les sacrifices publics et privés, dans les fêtes, dans les pompes funéraires. On trouve les dispositions suivantes dans la loi des Douze-Tables : — Aux funérailles, trois robes de deuil, trois bandelettes de pourpre, dix joueurs de flûte. Point de couronne au mort, à moins qu'elle n'ait été gagnée par sa vertu ou son argent. — Ne faites point plusieurs funérailles pour un mort. — Point d'or sur un cadavre; toutefois, s'il a les dents liées par un fil d'or, vous ne l'arracherez point. — Tout cela mêlé à des prescriptions déjà émancipatrices en faveur des plébéiens. Si le patron machine pour nuire au client, que sa tête soit dévouée, *patronus si clienti fraudem fecerit, sacer esto*. S'il brise un membre à un plébéien, il payera *vingt-cinq livres d'airain*. Et s'il ne compose avec le blessé, il y aura lieu à talion. L'usurier est condamné à restituer au quadruple. Celui qui brise la mâchoire à l'esclave payera cinquante as. De même un certain progrès s'accomplit dans la condition de la femme et de l'enfant. On n'y voit plus la fiancée livrée par une vente, *coemptio*. Le fils échappe au joug absolu du père. Trois ventes simulées l'émancipent : c'est-à-dire que l'affranchissement ne s'obtient qu'en constatant l'esclavage.

La dame romaine, au moment où nous en sommes, n'est encore à peine qu'au début de la carrière. Elle déterminera au temps d'Annibal, lorsqu'on portera au trésor public tout l'or et tout l'argent, le sénateur son père ou son mari, à garder la part, la petite part du luxe, une

once d'or, pour la parure de la jeune femme et de la jeune fille. Déjà la toge de laine blanche avait paru arriérée. La Romaine l'abandonne à l'esclave, et prend pour elle la *stole* de pourpre, enrichie d'une bande d'étoffe d'or qui l'entourait tout entière. La chaussure devient plus élégante. La riche, la noble *solea* remplace, pour la femme mise avec soin, le *calceus* vulgaire. Jusqu'au sixième siècle, on signale la frugalité des repas; le pain fabriqué à demeure est accompagné dans les repas d'un peu de poisson, de viande, de quelques légumes servis dans l'argile; il y a très-peu d'esclaves pour le service personnel. Les lits sont encore d'une simplicité primitive. Rome, conquérante d'une partie de l'Italie à la suite des plus rudes guerres, est déjà conquise à moitié par les modes des peuples soumis. Ici comme ailleurs elle s'assimile tout.

A partir de la guerre avec Pyrrhus (280-272 av. J. C.), on suit d'un peu plus près ce lent progrès. C'est peu de temps après qu'on vit un sénateur dégradé, parce qu'il avait une vaisselle d'argent qui pesait dix livres. C'était un ancêtre de Sylla, Cornelius Rufinus, guerrier qui avait été dictateur et deux fois consul; la censure, cette institution destinée à la police des mœurs, le raya du nombre des sénateurs.

Dans les triomphes qui suivirent les victoires sur Pyrrhus, on porta des vases d'or, des tapis de pourpre, des statues, des tableaux, monuments du goût et de l'opulence des successeurs d'Alexandre. Le triomphateur lui-même, Manius Curius, fut celui de tous qui s'y laissa le moins séduire. Un petit vase de bois de hêtre, qu'il

réserva pour les libations des sacrifices, fut la seule chose que s'appropria parmi les dépouilles de l'ennemi celui qui déjà avait refusé l'or des Samnites, et qui, de ses mains triomphales, comme Fabricius, préparait dans des vases de bois de grossiers aliments. Cineas, dont l'éloquence avait, disait-on, gagné plus de villes à Pyrrhus que la force des armes, fut chargé de porter à Rome des propositions. Il avait des présents pour les sénateurs et pour les femmes; mais il ne trouva personne qui se laissât gagner. Qui ne connaît son mot, « qu'il avait cru voir dans le sénat une assemblée de rois » ?

Dans l'Étrurie, à Vulsinii, les Romains enlevèrent deux mille statues. Après la soumission de Tarente et de Rhegium, ils prennent le port de Brindes, le meilleur passage d'Italie en Grèce, qui établit des relations commerciales. En même temps Rome commençait à s'ouvrir aux vaincus. Les populations voisines de Rome furent égalées aux citoyens romains. C'était une population de douze cent mille âmes. Peu de luxe néanmoins, et, comme dit Valère Maxime, « peu ou point d'argent, sept jugères de terre médiocre, l'indigence dans les familles, les obsèques payées par l'État, et les filles sans dot, mais d'illustres consulats, d'admirables dictatures, d'innombrables triomphes, tel est le tableau que présentent ces vieux âges. » C'est le beau moment de Rome, en effet. La gravité des mœurs, la grandeur de la République, l'équilibre dans les pouvoirs, l'union des ordres, pour un temps réconciliés, la vigueur des exercices physiques au Champ de Mars, l'existence d'une classe moyenne, tout s'y trouve. Les guerres avec Annibal maintiennent en partie cet heureux état, que les progrès de l'inégalité des fortunes et la conquête du monde altéreront rapidement.

Notons pourtant ici l'influence d'un homme que le goût des arts et une certaine humanité semblent désigner comme le précurseur de Scipion. On a lu le beau portrait de Marcellus dans Plutarque. Il emporta de Syracuse, qu'il venait de disputer au génie d'Archimède, presque tout ce qu'elle avait de plus beau en statues et en tableaux pour en faire l'ornement de Rome. Jusqu'alors Rome ne possédait rien de ces somptuosités et de ces élégances. On dit déjà qu'il avait corrompu le peuple, en se piquant de parler des arts avec goût. Marcellus s'en vantait comme d'un service. « Rome, disait-il, ne connaissait pas les merveilleux chefs-d'œuvre de la Grèce; c'est moi qui ai accoutumé les Romains à les estimer et à les admirer. »

La loi *Oppia*, au milieu des troubles de la seconde guerre punique, prouve aussi que le luxe avait agrandi cette part que tout progrès de la richesse amène.

A qui s'en prend le tribun Oppius? aux femmes. Défense d'avoir sur elles plus d'une demi-once d'or, et de porter des vêtements de différentes couleurs. La variété, l'éclat des couleurs, la pourpre *rica* brillant sur l'écharpe à franges, étaient déjà un goût déclaré. Les dames romaines, dès le temps de Coriolan, quand le Sénat voulut témoigner sa reconnaissance publique à sa mère et à son épouse, avaient sollicité et obtenu la permission d'ajouter un nouvel ornement à leur coiffure. Aucun sénatus-consulte ne fut mieux observé. Les ornements de la coiffure étaient bientôt allés plus loin, et les

hommes prirent l'habitude de se raser et de s'arranger les cheveux avec un art auquel contribua Licinius Mena, en amenant de Sicile les premiers barbiers que Rome ait eus (vers l'an 454 de la République). La loi *Oppia* indique d'autres raffinements. Elle défendait encore aux femmes de se faire traîner dans des chars, soit à la ville, soit à la campagne, si ce n'est pour aller à plus de mille pas de distance, ou bien dans les fêtes et dans les cérémonies publiques.

II

DES CAUSES INTÉRIEURES ET EXTÉRIEURES QUI ONT CONTRIBUÉ A EXAGÉRER LE LUXE A ROME. — SUITE DE SES DÉVELOPPEMENTS JUSQU'AU TEMPS DE CATON.

Plus explicitement qu'aucun autre historien, Appien touche à la cause intérieure, à la cause économique, si décisive comme explication des développements excessifs du luxe. Il rappelle qu'une partie des terres enlevées aux Italiens étaient restées indivises et abandonnées en jouissance à ceux qui voulaient les défricher, à condition seulement de payer la dîme et le quint des fruits perçus, et pour les pâturages une redevance en argent, et il ajoute en des termes d'une admirable précision : « On croyait avoir ainsi pourvu aux besoins de la vieille race italique, race patiente et laborieuse, et aux besoins du peuple vainqueur. Mais le

contraire arriva : les riches s'emparèrent peu à peu de ces terres du domaine public, et dans l'espérance qu'une longue possession deviendrait un titre inattaquable de propriété, ils achetèrent ou prirent de force les terres situées à leur convenance et les petits héritages de tous les pauvres gens leurs voisins.... Pour la culture des terres et la garde des troupeaux, ils employaient des esclaves, lesquels étaient une propriété des plus fructueuses, à cause de leur rapide multiplication que favorisait l'exemption du service militaire. De là il arriva que les hommes puissants s'enrichirent outre mesure, et que l'on ne vit plus que des esclaves dans les campagnes. La race italienne, usée et appauvrie, périssait sous le poids de la misère, des impôts et de la guerre. Si parfois l'homme libre échappait à ces maux, il se perdait dans un territoire tout entier envahi par les riches, et il n'y avait point de travail pour lui sur la terre d'autrui, au milieu d'un si grand nombre d'esclaves. »

Les sources productives et saines du travail agricole taries, le travail industriel lui-même envahi par l'esclavage, le riche n'ayant plus qu'à rêver l'impossible en fait de raffinement, voilà ce qu'on lit dans ces lignes accusatrices. Esclave ou mendiante, la masse n'aura guère d'autre alternative. Ainsi se forma la plèbe romaine. Les affranchis du monde entier vinrent se mêler à cette foule impure.

In Romam sicut in sentinam confluxerunt, dit Salluste.

De 241 à 210, il entra peut-être 100 000 affranchis

dans la société romaine. Des esclaves grecs, espagnols, thraces ou gaulois y apportèrent leurs vices divers. Tout lien disparaissait entre la noblesse et le peuple ; plus de classe moyenne; plus d'équilibre dès lors dans la société et dans l'État; un nombre restreint de familles, illustrées par la guerre, enrichies par la conquête, l'absorption des terres spoliées, le pillage des provinces; enfin, dominant tout, et formant au-dessus de l'aristocratie elle-même, une oligarchie puissante!

Ajoutez, pour la plupart des honneurs, la nécessité de passer par la charge ruineuse de l'édilité. Un jour d'élection et de jeux publics eût suffi à dévorer toute fortune qui n'eût pas été très-considérable. Aussi les mêmes noms reviennent sans cesse, et le caractère annuel des charges devient une précaution insignifiante. Où est, en fait, cette égalité conquise en droit au prix de tant de luttes, quand de 219 à 133, en quatre-vingt-six ans, neuf familles obtinrent quatre-vingt-trois consulats? La Sicile, la Grèce, l'Espagne sont livrées aux exactions des préteurs et des proconsuls, et les villes alliées sont traitées comme les pays conquis dont les habitants étaient vendus à l'encan. L'habitude prévalut à la même époque d'exiger des alliés des couronnes d'or. Les consuls qui commandèrent en Grèce et en Asie (de 200 à 188), se firent donner 633 couronnes d'or, ordinairement du poids de 12 livres. S'ils vouaient, durant les combats, des jeux et des temples, ils n'oubliaient pas de prélever dans leurs provinces les fonds nécessaires. Avec l'argent fourni par les alliés, Fulvius et Scipion célébrèrent des

jeux qui durèrent dix jours. Les édiles mêmes s'habituèrent à faire payer aux provinciaux les frais des spectacles qu'ils devaient donner au peuple.

L'argent affluait avec une rapidité dangereuse pour les mœurs. Scipion, vainqueur à Zama, apportait au trésor 123000 livres d'argent, et chaque soldat avait reçu 400 as. De 201 à 189, les contributions frappées sur les vaincus s'élevèrent à près de 150 millions, et les sommes versées par les généraux dans le trésor après leurs triomphes, à une somme égale. En une fois, Paul Émile rapporta 45 millions. Si on ajoute le butin et les gratifications des officiers et des soldats, on arrive à un chiffre énorme, et l'on comprend la perturbation causée par tant d'or jeté tout d'un coup au milieu d'une société sans industrie ni commerce, on s'explique l'accroissement du luxe qui en fut la conséquence.

La classe des hommes d'argent, recrutée parmi les chevaliers, naît et se développe rapidement. Les *argentarii*, *mensarii*, *negotiatores*, les publicains, les agents financiers de toute espèce, puissamment organisés, compenseront bientôt par leur importance la vieille aristocratie foncière. Sans doute l'industrie et le commerce devaient avoir leur représentation, et on s'explique qu'à Rome ils l'aient trouvée dans l'ordre équestre. Mais le même génie dur et tyrannique qu'on rencontre partout s'y fit sentir cruellement aux particuliers et aux provinces.

Cette importance de l'argent se manifeste à Rome, même par la place qu'occupaient matériellement les professions qui se rapportent à ce commerce. Un peu

avant l'époque de Caton, les boutiques de bouchers, situées dans le Forum, du côté de la Curie, avaient été remplacées par les bureaux des changeurs et des prêteurs, qu'on appelait *argentariæ novæ* [1]. Les *argentarii* étaient de véritables banquiers, recevant des dépôts dont ils payaient l'intérêt, prélevant un droit d'agio pour l'échange des monnaies, tirant des lettres de crédit sur l'étranger, ayant, dit-on, des écritures en partie double. Des *basiliques*, lieux consacrés aux affaires, furent établies derrière ces boutiques. Il y avait la basilique Fulvia. La basilica Porcia fut construite par Caton lui-même tout près de la Curie. Il fit même, pour élever ce bâtiment, au milieu de la plus vive opposition de ses ennemis, usage de ce que nous avons nommé l'expropriation pour cause d'utilité publique. Il acheta pour l'État deux *atria* et quatre boutiques. Puis viendra la basilica Sempronia, bâtie par le père des Gracques : évident témoignage du développement des *affaires*. *Res* avait signifié presque exclusivement la propriété de la terre ; ce mot devient synonyme de fortune, et s'applique à la possession des écus, *nummi*. L'aristocratie d'argent se consolide, l'ascendant de la richesse se fait accepter à côté de l'illustration de la naissance : développement conforme au mouvement naturel des sociétés, mais dissolvant pour la vieille cité romaine ; on en verra sortir de graves abus.

Marquons maintenant l'autre cause des développements excessifs du luxe : le contact avec l'étranger, la conquête, la spoliation.

[1] Tite-Live, XXVI, 27.

Valère Maxime a indiqué cette cause dans les lignes suivantes [1] : « La fin de la guerre punique, dit-il, et la défaite de Philippe, roi de Macédoine, répandirent dans Rome le goût orgueilleux d'une vie plus large. »

Il faut distinguer l'influence de la Grèce et celle de l'Orient qui s'y ajouta.

La Grèce des Thémistocle et des Sophocle n'était plus. Le dernier reflet que jetaient sur cette patrie de la civilisation les Aratus et les Philopœmen ne faisait qu'illustrer une décadence inévitable. Athènes ne vivait plus que sur sa vieille gloire ; Thèbes passait tout son temps dans l'orgie des festins ; Corinthe s'affaissait dans une volupté indifférente, Sparte dans une sanglante anarchie ou sous des tyrannies éphémères. Les Grecs ne combattaient plus guère que par des mercenaires. Tandis qu'ils empruntaient leurs soldats, ils prêtaient leurs poëtes et leurs savants aux écoles d'Alexandrie et de Pergame. C'est à une telle école que les Romains enverront leurs fils. Ce sont les Grecs déchus qui iront porter à Rome leur corruption et leur subtilité. Les artistes, les médecins grecs affluent à Rome. Un soldat brutal, Mummius, saccage Corinthe : il ose même s'en vanter dans cette inscription, qui devait survivre pour sa honte : « *Deletâ Corintho*. Il pille les chefs-d'œuvre antiques. L'histoire, la comédie grecque arrivent sur les pas des vainqueurs.

Polybe est envoyé comme otage à Rome, mêlé à d'autres Achéens suspects de connivence avec le roi de

[1] Val. Max., liv. IX.

Macédoine; Rome garde l'hôte et conquiert l'historien. Avec le sceptique Carnéade, qui enseigne publiquement, la sophistique et l'incrédulité entrent à Rome ainsi que la philosophie matérialiste. Cet esprit va remplir les chaires publiques et l'enseignement privé.

Les précepteurs grecs infectent l'esprit de la jeunesse d'impiété en l'ornant d'une couche superficielle d'art et de philosophie. Les bouffons, les mimes, les chanteurs sont admis à demeure chez les riches. Le peuple prend de nouvelles superstitions. Il adopte des dieux nouveaux plus indulgents que les vieilles divinités étrusques, austères et peu accommodantes.

Le contact avec l'Orient devait achever d'empoisonner les âmes. Avec la Grèce, l'esprit humain, personnifié alors par la civilisation romaine, réalisait des conquêtes précieuses. Avec l'Orient, l'âme humaine avait tout à perdre. Il ne devait venir de là que le luxe grossier ou raffiné qui parle au corps, avec je ne sais quel souffle de doctrines empestées.

La société romaine, au temps de Caton l'Ancien, offre donc les traces d'une corruption qui, en moins de cinquante ans, s'est manifestée et développée avec une énergie qu'explique seul le concours de causes puissantes et simultanées. En 207 avant J.-C., sept membres du Sénat étaient dégradés; sept allaient encore l'être par Caton. En 181, on voit le censeur Lepidus, prince du Sénat et grand pontife, employer l'argent du trésor à construire une digue à Terracine pour préserver ses terres de l'inondation. C'est alors qu'il commence à être question des malversations des généraux, et que se manifestent des actes étranges de brutalité et de corruption qui semblent annoncer de loin les temps de la plus honteuse décadence. Tite-Live[1] raconte qu'un général romain, dans un festin, se vantait à sa maîtresse d'avoir prononcé beaucoup de sentences capitales, et d'avoir dans les fers un grand nombre de prisonniers que la hache attendait. Cette femme dit qu'elle n'avait jamais vu couper une tête et qu'elle le verrait avec plaisir. Alors, l'amant complaisant ordonna qu'on lui amenât un prisonnier, et, de sa main, le décapita devant elle. Tite-Live dit encore : « Les infamies que l'on disait s'être passées dans les provinces éloignées, n'étaient pas les seules; d'autres se voyaient tous les jours de plus près. La corruption étrangère avait été importée à Rome par l'armée d'Asie. » Il ajoute : « Mais ce n'était que le germe de la corruption qui devait venir. »

Avec une meilleure constitution de la société, les mœurs romaines auraient pu admettre, sans cette altération profonde, ces perfectionnements de bien-être et ces développements mêmes d'un certain faste qui résultaient de l'augmentation de la cité et du contact avec les riches nations conquises. Tout n'était pas perdu, parce que Paul-Émile, vainqueur de Persée, avait de riches étoffes, d'éclatants tapis de pourpre, parce qu'il y avait affluence d'objets d'art de la Grèce, et même parce que l'Orient déjà envoyait aussi ses précieux produits.

C'est s'indigner sans raison que de signaler avec colère

[1] Tite-Live, XXXIX, 43.

les progrès de l'emploi de l'or dans l'ornementation des demeures. On commença par dorer les murs du Capitole; on dora bientôt les autres temples, et insensiblement les maisons des particuliers. Les premiers portiques furent aussi pour le Capitole. Scipion Nasica l'en fit environner après la seconde guerre punique, et bientôt, tous les citoyens riches voulurent en faire construire pour eux-mêmes. Dès que l'airain de Syracuse est connu, un sénatus-consulte ordonne d'en revêtir le temple de Vesta; l'airain de Corinthe servit aux chapiteaux des colonnes du Cirque de Flaminius. Depuis longtemps, le bronze décorait les maisons privées. Mais il avait paru un luxe au début, et Spurius Carvilius, questeur, avait placé, parmi les griefs de son accusation contre Camille, les portes de bronze qui décoraient la demeure du vainqueur des Gaulois. Les statues furent de bronze jusqu'aux guerres puniques; d'abord enduites de bitume, elles se recouvrirent d'or, et les maisons des particuliers commencèrent ici encore à rivaliser, pour les statues, avec les édifices publics. Tout cela n'est qu'un trait commun aux capitales qui se développent, mais déjà l'excès est visible. On voyait dès lors, en effet, des statues équestres dans les demeures privées, et quelques-unes étaient d'une hauteur gigantesque. Le poëte Lucius Accius, très-petit de taille, se donna la satisfaction de contempler sa personne reproduite dans des proportions colossales[1].

Le théâtre, au surplus, retrace ces mœurs et ces

[1] Sur ces faits voir Valère-Maxime, Tite-Live, Pline surtout.

usages nouveaux. On y trouve la preuve que des bouffons couraient les maisons et les tables comme parasites. Un d'eux se plaint[1] du tort que peut faire à son métier, *parasiticæ arti*, l'indifférence des jeunes gens. « J'ai fait, dit-il, un de ces contes qui me valaient autrefois trente repas; personne n'en a ri. » Un peu plus tard, Térence, dans le même sens que Plaute, fera dire à un compatriote de Gnaton, que, ne pouvant être bouffon, il ne peut être parasite; et Gnaton l'invite à y suppléer par un moyen qui n'aura pas moins de succès, la flatterie. Il y avait des parasites tragiques, comme des parasites bouffons. Thrason se vante, dans le troisième acte de l'*Eunuque*, d'avoir fait présent à Thaïs d'une chanteuse, ou plutôt d'une joueuse d'instruments, *fidicinæ*. Les acteurs faisaient désormais partie des cérémonies publiques. On en eut qui suivaient le char du triomphateur, la tête couronnée, et portant un collier d'or, quelquefois vêtus de riches étoffes. Appien en fournit un exemple dans le détail des honneurs que reçut Scipion l'Africain après la seconde guerre punique.

Le luxe des femmes est dès lors, de la part des poëtes, l'objet de critiques piquantes. La femme est devenue plus libre, plus indépendante par sa dot; on s'en aperçoit. Dans la troisième scène du premier acte des *Spectres*, il est question de l'habitude qu'elles avaient de se farder et de se parfumer; de se farder pour tromper les yeux sur leur fraîcheur; de se parfumer, non-

[1] Plaute, III[e] acte des *Captifs*.

seulement pour flatter, mais pour tromper l'odorat. L'entrée des parfums d'Orient était sévèrement interdite depuis que la guerre avec Antiochus les avait répandus à Rome. C'est ce qui fait dire au poëte comique

Non omnes possunt olere unguenta exotica.

Plaute a mis aussi la courtisane en scène sous les noms de *meretrix* et de *puella*. Celle-ci n'apporte pas seulement le luxe matériel dans une société corrompue, mais certains goûts d'élégance. La *meretrix* est basse, cupide, effrontée; mais la malheureuse jeune fille (*puella*), enlevée à son pays, élevée pour le plaisir, ornée de divers arts, connaît d'autres sentiments : elle est capable de regretter la pureté qu'elle a perdue, elle veut être aimée et elle aime.

Ainsi, dans le *Carthaginois* de Plaute, Adelphasie dit à sa sœur, qui craint toujours de n'être pas assez parée : « J'aime mieux, quant à moi, être ornée de bonnes qualités que des plus riches bijoux. Les bijoux sont donnés par la fortune; un bon caractère est un présent de la nature. J'aime mieux qu'on me dise bonne que riche; une courtisane doit se parer de modestie plutôt que de bijoux. Les mauvaises mœurs souillent plus que la boue les plus brillantes parures; une bonne conduite fait trouver charmante la plus simple toilette. » De ces traits et de beaucoup d'autres on ne saurait certainement conclure que ces jeunes courtisanes, de plus en plus corrompues par le vice, ne furent pas des fléaux pour la morale et pour la fortune des Romains, jeunes et vieux. Leur

mère ou celle qui leur en tenait lieu avait toute l'âpreté au gain qui parfois manquait à leurs filles. Il faut donc placer la courtisane, *puella* ou *meretrix*, au nombre des causes du luxe. Mais à l'époque où nous sommes, la femme dotée, malgré la supériorité morale de sa position, y apporte un contingent plus grand encore. La femme dotée, avec sa dignité hautaine et sa fierté ou sa ruse, introduisit et consacra le luxe au foyer domestique.

La femme dotée abuse de son indépendance, qu'elle fait dégénérer en tyrannie. Le vieux libertin Démenète, dans l'*Asinaire*, s'accuse d'avoir vendu son autorité pour une dot. Il a dans sa maison l'esclave dotal, qui est plus maître que lui. Le pauvre Démenète en est réduit à comploter avec l'esclave Liban, afin de tromper sa femme et d'avoir de l'argent pour acheter une jeune maîtresse, la belle Philénie. Ainsi le luxe entrait à la fois par tous les accès, — par la femme dont le métier est la séduction, — par celle dont le devoir est la vie de famille.

Les Romains ne se faisaient pas eux-mêmes illusion sur la cause principale de ces dépenses des femmes, et ils accusaient très-nettement la dot. On le voit par une scène de l'*Aulularia* dans Plaute. Cette scène est doublement précieuse. Elle marque cette cause du luxe, et elle fait passer sous nos yeux le budget des dépenses féminines. Écoutez ces paroles de Mégadore : « Si tous les riches en usaient comme moi, et prenaient sans dot les filles des citoyens pauvres, il y aurait dans l'État plus d'accord, nous exciterions moins de haine; les femmes seraient plus contenues par la crainte du châtiment, et

nous mettraient moins en dépense. Il en résulterait un grand bien pour la majeure partie du peuple. Il n'y aurait qu'un petit nombre d'opposants : ce seraient les avares, dont l'insatiable cupidité brave toutes les puissances et ne connaît ni loi ni mesure.... Une femme ne viendrait pas nous dire : « Ma dot a plus que doublé ton bien ! il faut que tu me donnes de la pourpre et des bijoux, des femmes, des mulets, des cochers, des laquais pour me suivre, des valets pour mes commissions, des chars pour mes courses. »

Suit l'énumération plaisante des professions qui s'emploient alors à pourvoir aux exigences de la toilette : « Vous avez le foulon, le brodeur, le bijoutier, le lainier, toutes sortes de marchands, le fabricant de bordures pailletées, le faiseur de tuniques intérieures, les teinturiers en couleurs de feu, en violet, en jaune de cire, les tailleurs de robes à manches, les parfumeurs de chaussures, les revendeurs, les lingers, les cordonniers de toute espèce pour les souliers de ville, pour les souliers de table, pour les souliers fleurs de mauve. Il faut donner aux dégraisseurs, il faut donner aux raccommodeurs, il faut donner aux faiseurs de gorgerettes, aux couturiers. Vous croyez en être quitte ; d'autres leur succèdent. Nouvelle légion de demandeurs assiégeant notre porte : ce sont des tisserands, des bordeurs de robes, des tabletiers : vous les payez. Pour le coup, vous êtes délivré. Viennent les teinturiers en safran, ou quelque autre engeance maudite, qui ne cesse de demander[1]. »

[1] *Aulularia,* traduction de Naudet.

Il semble que l'énumération est assez complète, et que les raffinements ne manquent pas à ces contemporains de Caton. On aura remarqué les *parfumeurs de chaussures*. Compte-t-on chez nous plus d'espèces de souliers à l'usage des femmes élégantes? Ces bordures de robes, ces tuniques, ces couleurs variées et riches des étoffes, tout cela, au premier abord, n'étonne-t-il pas un peu dans une époque et dans une ville encore loin d'être célèbres par les élégances de la vie ?

La chose était plus sérieuse qu'on ne serait tenté de le croire. Il y avait là plus qu'un simple déploiement de toilette et que la mauvaise humeur d'un mari. Tant de recherches coûteuses, nécessaires au luxe des femmes, déterminaient déjà chez les hommes un penchant marqué vers le célibat. Ils y étaient poussés moins encore par l'économie que par le calcul égoïste du bien-être. Ils gardaient pour leurs vices l'argent qu'il eût fallu dépenser pour leurs enfants. Le concubinage semblait même à beaucoup une trop lourde chaîne. Ces amis du plaisir facile aimaient mieux vivre sur le commun dans leurs amours éphémères comme dans leurs repas mendiés. Souvent le vieux célibataire, à défaut des voluptés qui lui échappaient, s'attachant à la dernière passion vivace, l'avarice, cherchait le gain en favorisant les désordres du jeune homme. Sans doute il faut user avec réserve du théâtre latin comme signe des mœurs romaines; on s'expose à trouver dans cette imitation toute grecque le tableau de la Grèce au lieu de celui de Rome. Mais, sous la condition d'un peu de discernement, on y rencontre aussi nombre de traits qui visiblement s'appliquent à la vie romaine.

Voyez dans le *Miles gloriosus*, du même Plaute, le vieux Périplectomène. Le jeune Pleuside se sert de son entremise, mais non sans se le reprocher un peu, tant la jeunesse, même libertine, garde parfois d'honnêtes scrupules. « Que dites-vous? réplique celui-ci; suis-je, à votre avis, réclamé par l'Achéron et bon à porter en terre? Je n'ai pas plus de cinquante-quatre ans; j'ai bon pied, bon œil, la main alerte. Je suis un rieur de bon goût, un convive agréable; je ne tousse pas, je n'étourdis pas les gens de mes criailleries sur les affaires publiques et sur les lois. » Et ici encore reparaît le thème éternel du luxe des femmes: « Ma fortune me permettait, grâce aux dieux, d'épouser une femme richement dotée, de grande famille; mais je n'ai pas voulu introduire chez moi une criarde. Car enfin, une bonne femme, s'il en fut jamais, où pourrais-je la déterrer? Où en trouver une qui me dira: «Mon ami, achète de la laine pour te faire un bon manteau? » Une femme ne me dira jamais cela; mais, avant le chant du coq, elle me réveillera pour me dire: « Mon mari, donnez-moi un bon maître d'hôtel, un bon cuisinier. » Quand j'ai tant de parents, qu'ai-je besoin d'enfants? Maintenant, je vis bien, je suis heureux et maître absolu. Mes héritiers me caressent, ils m'envoient des cadeaux, ils me prient à dîner et à souper. Cela vaut mieux que d'avoir deux ou trois fils. »

La fameuse affaire des Bacchanales est un trait de lumière sinistre, qui perce à jour jusqu'au cœur cette société malade. C'est la tragédie de la corruption, dont Plaute et Térence nous donnent en riant l'agréable comédie.

Qu'on se figure, en notre Paris, quelque habitué qu'il soit aux scandales individuels, cette nouvelle éclatant soudainement: Sept mille personnes des deux sexes, la plus élégante aristocratie mêlée à la plus vile populace, forment une vaste affiliation, vouée au meurtre et à d'infernales débauches. On parle d'empoisonnements mystérieux, de rites étranges se mêlant à ces horreurs pour les consacrer.... On en parle, et c'est ce qui se passe journellement, sans que rien ait transpiré, sinon par la fréquence des assassinats, des empoisonnements domestiques.

L'affiliation avait son foyer dans un des quartiers les plus populeux, non loin du grand Cirque et de l'Aventin. Là se célébraient, la nuit, les mystères de Bacchus, remplis d'obscènes et sanguinaires violences. Des prêtresses vêtues en Ménades, les cheveux épars, couraient vers le Tibre, une torche à la main. L'ardente torche flambait encore en sortant des eaux: symbole de la vie universelle, feu inextinguible contre lequel la mort ne peut rien.

On sait les suites de cette terrible révélation des bacchanales: Rome, pendant plus d'un mois en proie à la terreur, des patrouilles parcourant la ville pour empêcher qu'on y mît le feu, des gardes veillant aux portes pour arrêter les fuyards, les tribunaux fermés, toutes les affaires interrompues. La moitié des coupables passèrent sous la hache, les femmes furent livrées au tribunal domestique, étranglées au foyer même. L'enquête s'étendit au reste de l'Italie, et, quoique bien des crimes restassent impunis, deux mille empoisonneurs furent

condamnés à mort. L'on trouva en une seule année que cent soixante-dix femmes avaient empoisonné leur mari pour faire place à d'autres époux.

Débauches gigantesques comme ses édifices et ses jeux, colossale corruption, telle sera Rome, la Rome de la décadence. Une forte part de bien se mêle encore au mal. C'est le jeune Néron, le Néron de Racine, hésitant entre ses deux conseillers, Burrhus et Narcisse.

Voyez après cela si Voltaire ne s'est pas beaucoup trompé, trompé au delà de ce qu'il était permis de se tromper à un esprit si sensé, lorsqu'il a écrit dans l'article *Luxe* : « Gardez-vous du luxe, disait Caton aux Romains, vous avez subjugué la province du Phase, mais ne mangez jamais de faisans. Vous avez conquis le pays où croît le coton : couchez sur la dure. Vous avez volé à main armée l'or, l'argent et les pierreries de vingt nations : ne soyez jamais assez sots pour vous en servir. Manquez de tout après avoir tout pris. » Non, Caton ne donna pas de tels conseils, et, si exagéré que nous le trouvions, ses pensées étaient moins courtes et ses sévérités mieux motivées. Voltaire se trompe encore dans ce qui suit : « Lucullus répondit : Je souhaite plutôt que Crassus, Pompée, César et moi, nous dépensions tout en luxe. Il faut bien que les grands voleurs se battent pour le partage des dépouilles. Rome doit être asservie, mais elle le sera bien plus tôt et bien plus sûrement par l'un de nous, si nous faisons valoir comme toi notre argent, que si nous le dépensons en superfluités et en plaisirs. Souhaite que Pompée et César s'appauvrissent assez pour n'avoir pas de quoi soudoyer des armées.

Y a-t-il une seule de ces lignes qui ne renferme une erreur ? Comment croire que le goût du luxe préserve de l'ambition qui menace les Etats ? Le luxe, la prodigalité, les dettes, les pays à conquérir, les provinces à piller, la puissance en vue de la jouissance, forment comme les anneaux de la même chaîne. Ce n'est pas Rome seulement qui en témoigne, c'est l'histoire tout entière.

Caton vit le mal, non les remèdes. C'est ici, selon nous, que fut son erreur. Disons un mot de la réaction mémorable de ce personnage dont la figure est demeurée un type, le type même de l'*ennemi du luxe* dans tous les pays et dans tous les temps.

III

RÉACTION DE CATON CONTRE LE LUXE

C'était un vieux Sabin, de Tusculanum, d'une noblesse rurale, son nom même l'indique : Marcus *Porcius*, éleveur de porcs. *Caton* était un surnom : *Catus* signifie l'*avisé*. Sa famille avait rang équestre, ce qui exigeait en biens au moins 400 000 sesterses, environ 86 000 francs. Toute sa jeunesse se passa dans les travaux de sa métairie, non loin de la cabane de Curius Dentatus, cette incorruptible image du vieux romain. A en croire Plutarque, le rigide jeune homme y faisait de pieux pèlerinages ; il se remettait en mémoire le jour mémorable où les ambassadeurs samnites trouvaient ce vainqueur faisant cuire des raves à son foyer et ne

recevaient pour l'offre de leur or qu'un refus dédaigneux. Il travaillait nu l'été avec ses esclaves, mangeait à la même table, et buvait comme eux l'eau arrosée de vinaigre. Lui-même avait la mine dure, les façons rudes, les cheveux roux, les yeux pers, la raillerie narquoise du paysan, très-retors d'ailleurs comme les paysans de ce temps-là et de tous les temps ; il plaidait pour ses voisins, allait souvent à Rome, appelé par les affaires, jusqu'à ce qu'il se décidât à y venir courir la carrière des honneurs. S'il fallait chercher des analogues modernes à Caton, peut-être les trouverait-on dans cette race de gentilshommes *farmers* de l'Angleterre du temps de Cromwell, aux mœurs rudes, aux croyances fortes, obstinées, race rigide, puritaine à Londres, stoïcienne à Rome, et là, comme ici, ayant horreur de la noblesse urbaine riche, fastueuse, corrompue et corruptrice. Là d'ailleurs s'arrêtent les analogies. Cromwell et les siens voulaient une révolution dans l'Etat; Caton, dans une république, s'attachait aux anciens souvenirs et embrassait le passé comme un immuable idéal. Maintenir sans mélange le vieux génie romain ayant pour expression l'agriculture et la guerre devint la passion de sa vie. Son courage et ses grands services dans la guerre d'Espagne, le désintéressement de plusieurs de ses actes, son exemplaire rigidité, enfin l'éclatante réunion des plus solides mérites de l'homme de guerre et des plus vigoureuses qualités de l'orateur, donnent à son rôle un relief particulier. Il nous reste des fragments de l'éloquence de Caton. Ce sont des chefs-d'œuvre de force entraînante et d'éloquente habileté, tels que pouvait

seule les produire la nature la plus énergiquement trempée, rompue aux secrets de l'art, quoiqu'il feignît de les ignorer Ce contempteur des lettres grecques qui, devant les Athéniens, recourait à un interprète comme s'il ne comprenait rien à leur langue, avait reçu les leçons du Pythagoricien Néarque, il se nourrissait de Thucydide et de Démosthènes. Ne soyons pas dupes. Il y a dans ce représentant peu naïf de la tradition une part assez grande à faire au rôle joué. Il ne dédaignait pas l'effet et la mise en scène. Même avec sa femme, simple et digne matrone qu'il aimait à sa manière, il faisait le terrible. Il se plaisait, dans sa maison des champs, pendant les longues veillées, à lui conter des histoires qui la remplissaient d'épouvante. Il disait en riant qu'elle ne l'embrassait jamais que les jours d'orage, parce qu'elle avait plus peur des éclairs que de lui. Ce redoutable censeur du luxe fit de sa mise, de son allure, de toute sa personne la critique vivante des mœurs de son temps. Il opposa au faste du vice le faste de la vertu. Il rudoya les mœurs nouvelles, n'appelant les jeunes gens à la mode que chanteurs, danseurs, baladins, etc.

Nul doute d'ailleurs qu'il ne fût avec une passion sincère l'homme du passé. Son ouvrage, intitulé les *Origines*, atteste que chez lui ce culte était aussi érudit que passionné. Combien est à regretter la perte de cet écrit considérable ! Composé de sept livres, il n'était autre qu'une histoire romaine depuis les temps les plus anciens jusqu'à son époque. Le trait caractéristique de cette histoire est curieux : les institutions civiles, politiques, militaires, y étaient étudiées de telle façon que

les hommes n'en semblaient que les personnifications. Il étudiait le type du dictateur, du chef de cavalerie, etc. Avec tout cela, dit-on, beaucoup d'anecdotes ayant leur piquant ou leur grandeur.

L'historien des *Origines* devait appliquer au présent cette politique des regrets. Elle avait ses raisons d'être en l'état de la république.

On a présente à la mémoire la circonstance qui permit à Caton, arrivé au consulat, de se prononcer sur cette *question du luxe*, qui se posait avec éclat sous la forme d'une loi à abroger. Il s'agit de l'émeute des femmes romaines. Elles sont répandues dans les rues, elles assiégent le forum, arrêtent les sénateurs au passage, réclament leurs bijoux, leurs riches toilettes, la liberté d'être traînées dans des chars, en un mot, tout ce que la loi Oppia leur avait retiré vingt années avant. La harangue prononcée par Caton a été magnifiquement arrangée par Tite-Live. Mais le fond, le tour, l'accent sont bien du terrible orateur; c'est bien là son autorité sentencieuse, sa vigueur satirique, sa véhémence mêlée d'ironie. Le seul début de cette diatribe expliquerait l'impopularité auprès des femmes dont le nom de Caton ne s'est pas relevé depuis vingt siècles. « Si chacun de nous, Romains, avait su conserver à l'égard de sa femme ses droits et sa dignité, nous serions moins importunés par toutes ces femmes qui nous entourent. Aujourd'hui que ce sexe impérieux a subjugué notre liberté dans l'intérieur de nos maisons, il ose encore ici, jusque dans la place publique, la terrasser, la fouler aux pieds : et, parce que nous n'avons pas su résister à chacune en

particulier (*quia singulas sustinere non potuimus*), nous les avons en ce moment à redouter toutes ensemble (*universas horremus.*) »

Céder aux femmes sur ce point ouvrirait une voie funeste aux concessions. Où s'arrêterait-on désormais?... Ce serait à croire que Caton pressent les futurs programmes d'émancipation politique de la femme. « Parcourez toutes les lois qui concernent les femmes, par lesquelles nos ancêtres ont mis un frein à leur licence, et les ont soumises à l'autorité des hommes ; avec ces lois, toutes nombreuses qu'elles sont, vous pouvez à peine les tenir sous le joug. Que sera-ce si vous souffrez qu'elles les blâment, qu'elles les enfreignent l'une après l'autre, et enfin qu'*elles s'égalent aux hommes?* Croyez-vous que leurs prétentions resteront tolérables? A peine auront-elles commencé à être nos égales, qu'elles prendront sur nous la supériorité. *Extemplo simul pares esse cœperunt, superiores erunt.* »

C'est bien le même Caton qui disait à son intendant: « Veille à ce que ta ménagère remplisse ses devoirs. Si le maître te l'a donnée pour femme, n'en cherche point d'autre. *Qu'elle te craigne. Qu'elle n'aime pas trop le luxe. Qu'elle voie le moins possible ses voisines ou d'autres femmes.* Qu'elle soit propre, et que tous les jours elle nettoye et balaye le foyer avant d'aller au lit. Aux jours de fête, qu'elle suspende une guirlande de fleurs au foyer et prie le génie protecteur de la maison. »

Le sévère consul n'exceptait pas les hommes de cette sortie contre le luxe : « Je me suis souvent plaint devant vous, Romains, de la dépense excessive des femmes et

des *hommes.* » Et ensuite retentit son grand cri d'alarme sur le luxe qui perd les empires, sur les trésors de la Grèce et de l'Asie, sur ces provinces remplies de tout ce qui peut flatter les passions (*omnibus libidinum illecebris repletas*). Il prédit dans quel esclavage de ces richesses et de ces jouissances tomberont un jour les Romains; mais il ne se borne pas à flétrir les honteuses ou frivoles satisfactions du luxe et de la mollesse. Comme Platon l'avait fait en Grèce, comme Rousseau devait le faire chez nous au dernier siècle, Caton maudit jusqu'aux arts et repousse avec une dédaigneuse colère tous les brillants chefs-dœuvre d'Athènes et de Corinthe.

Je ne relèverai plus qu'un trait de la harangue de Caton, qui n'a point peut-être perdu toute opportunité, et qui se justifie à chaque pas dans l'histoire du luxe. Avant Montaigne, avant Montesquieu, le vieux romain signale la fatale émulation que le besoin de se distinguer par le luxe des vêtements engendre entre les classes. Les femmes riches ne veulent point être réduites par la loi à s'habiller comme les femmes de médiocre condition; elles rivalisent entre elles d'opulente recherche dans leur parure; cette émulation descend bientôt jusqu'aux femmes pauvres; on voit celles-ci faire des efforts au-dessus de leur fortune pour éviter une infériorité qui les exposerait au mépris. « *Vultis hoc certamen uxoribus vestris injicere, quirites, ut divites id habere velint, quod nulla alia possit; pauperes, ne ab hoc ipsum contemnantur, supra vires se extendant.* »

Traduisez cette pensée en style moins noble, ajoutez-y quelques métaphores familièrement expressives, vous aurez la harangue qu'un célèbre magistrat français prononçait au Sénat, il y a quelques années à peine, contre le *luxe effréné des femmes.*

Les effets moraux de ce besoin de luxe n'échappent pas non plus à Caton. Il en indique les suites : « *Ayant commencé à rougir de ce qui n'est point déshonorant, les femmes ne rougissent plus de ce qui est un vrai déshonneur.* Celle qui en aura le moyen fera les frais de sa parure; celle qui ne le pourra demandera de l'argent à son mari, et malheur à lui, soit qu'il se laisse gagner, soit qu'il demeure inflexible : ce qu'il n'aura pas donné lui-même, elle saura bien l'obtenir d'un autre homme. »

Je me suis étendu sur cette harangue. Elle résume dans une forme pleine de relief des arguments que chaque siècle a vus reparaître. La lignée de Caton n'est pas épuisée encore; elle vivra sans doute aussi longtemps que les abus et que le besoin de critiquer les mœurs du temps. Nos églises et quelquefois nos journaux retentissent de paroles semblables. Tout ce qui peut-être allégué contre l'immoralité qu'engendre l'amour immodéré du luxe est mis en avant par l'orateur romain. Est-il possible pourtant de le suivre jusqu'au bout? Je n'ignore pas tout ce qu'on perd pour l'effet à suivre la ligne intermédiaire du bon sens. Le rôle de la raison est ingrat; elle ne rallie que les sages. La foule répond par la gloire à d'éloquents anathèmes. Voulez-vous faire école et enlever la renommée? Soyez l'homme des retentissants paradoxes, soyez Rousseau, soyez Proudhon. Mais préférez-vous la vérité à tout, renoncez au bruit et contentez-vous d'ajouter modestement quelques rayons au faisceau des

vérités démontrées. La civilisation a ses droits comme la morale. Supprimer, comme Caton et son école, un des termes du problème, ce n'est pas le résoudre. Proscrire l'art parce que les dames font trop de toilette, réduire l'esprit humain à l'immobilité parce que tel enrichi étale un faste de mauvais goût ou ruineux, en thèse générale c'est tout simplement absurde. La politique fait comprendre l'attitude de Caton ; la marche de la civilisation condamne ce que sa thèse a d'excessif.

Voilà ce que ne pouvait répondre avec une pleine intelligence des conditions qui font avancer les sociétés le tribun Valerius. Le mot de *civilisation* manquait absolument de la précision qu'il a même aujourd'hui quelque peine à acquérir. Pourtant on sent un souffle plus nouveau, plus amollissant, si l'on veut, mais enfin plus humain dans cette harangue de Valerius, sans doute un peu enjolivée par Tite-Live. C'est déjà la morale indulgente qui se pose en face de l'absolu rigorisme. Valerius trouve Caton trop Romain, Il veut plus de liberté laissée au luxe et aux femmes. Sa galante harangue a eu aussi une postérité. Comme tous ceux qui, depuis lors, ont pris la défense des femmes, l'habile tribun s'applique à montrer les priviléges dont jouissent les hommes et dont elles sont privées ; il cherche habilement à exciter leur jalousie ; il s'indigne à la pensée seule qu'à tant de priviléges les hommes puissent ajouter encore ce luxe élégant, cette recherche de la toilette qui semble être pour les femmes la trop juste compensation de tous les droits qu'on leur refuse. Il lui paraît absurde, injuste, que les hommes aient le droit de se montrer vêtus de pourpre

dans les magistratures et les sacerdoces, et de riches habits même dans la vie privée, tandis que les dames romaines seraient réduites au plus simple équipage et se verraient, elles, les épouses des maîtres du monde, moins parées que les femmes des provinces et des pays alliés ou vaincus ! « Quel traitement cruel ne serait-ce point infliger à ce sexe, s'écrie Valerius, qui n'a d'autre joie et d'autre gloire que la toilette et le soin de se parer ? » *Mundus muliebris*, disait-on dès lors.

Qu'importe que Caton, battu sur la loi Oppia, ait pris sa revanche durant sa censure ? Que pouvait-on sauver en dégradant avec une sévérité excessive le sénateur Manilius pour avoir embrassé sa femme devant sa fille, en ôtant son cheval à Lucius, frère de Scipion l'Asiatique ? Par ce dernier trait, Caton ne faisait que montrer la haine qui l'animait contre ces Scipions, personnification brillante des idées grecques. Les traits de désintéressement personnel de Caton pendant la guerre d'Espagne, sa sévérité, la répression des abus commis par les administrateurs des deniers publics, plusieurs actes qui honorent à jamais sa censure, furent sans doute une protestation dont l'histoire doit lui savoir gré, et Rome le sentit bien elle-même. — Elle avait appelé en lui un rude médecin ; elle lui décerna, sa censure terminée, une statue dans le temple de la Santé, avec cette inscription : « A Caton, restaurateur des mœurs. » Mais ces actes dirigés contre le luxe n'atteignaient pas la source du mal. L'excès d'inégalité, qui allait sans cesse enrichissant les uns et appauvrissant les autres, n'y était même pas effleuré. Le résultat le plus net de cette haine contre le

luxe se trouve dans la loi *Orchia* et dans la loi *Fannia*, qui, bien que promulguée seulement 20 ans après, la complète, enfin dans la fameuse loi *Voconia*. Les deux premières, avouons-le, étaient de bien faibles digues. C'étaient des *lois somptuaires*, vexatoires, sans efficacité. La loi *Orchia*, qu'avait fait porter le tribun Orchius, durant la censure de Caton, était une protestation contre la gourmandise, ce vice des Romains, comme la coquetterie était le vice des femmes romaines. Elle prescrivait de dîner les portes ouvertes et de limiter le nombre des convives. La loi *Fannia* fixait les dépenses de table à 51 c. de notre monnaie, par tête, pour les jours ordinaires; à 1 fr. 53 c. pour dix jours par mois, et à 5 fr. 10 c. pour les jours de fêtes et de jeux. Défense était faite d'admettre à sa table plus de trois convives étrangers, exceptés trois fois par mois, les jours de foires et marchés; défense de servir aux repas aucun oiseau, si ce n'est une seule poule non engraissée; défense de consommer par an plus de quinze livres de viande fumée, etc. La minutie de ces prescriptions fait sourire aujourd'hui. C'était opposer la plus fragile des barrières à un torrent qui entraînait jusqu'aux promulgateurs de ces lois. Il y avait plus de portée dans la loi *Voconia*, loi de succession, qui atteignait directement les femmes, et coupait court à leur *insolence*, pour parler comme Caton qui imagina cette loi de concert avec Voconius. En principe, la femme romaine était mineure; en fait, la libre disposition de sa dot l'avait émancipée. Songez à cette situation nouvelle, étrange, d'un mari qui empruntait à sa femme et pouvait être par elle poursuivi en justice s'il

ne payait pas. Dans Plaute, le pauvre Déménète se plaint de n'avoir pas vingt mines à donner à son fils, et d'avoir vendu sa liberté en recevant sa dot. Que faire donc? déclarer que la femme pouvait être *légataire*[1] non *héritière*.

C'est ce tour de jurisconsulte que joua Caton aux femmes romaines, en soutenant son opinion d'un des plus beaux discours qu'il ait jamais prononcés. Les Romains le faisaient apprendre par cœur à leurs enfants, et, au rapport d'Aulu Gelle, on l'expliquait encore dans les écoles au temps d'Adrien. Caton espérait remédier au mal en limitant le legs à la moitié de la fortune pour la fille unique, en défendant à la femme, s'il y avait plusieurs enfants, de recevoir au delà de 250 000 as, soit un peu plus de 21 000 fr. (qu'il faudrait presque tripler en monnaie actuelle). Cela ne suffisait plus à constituer une fortune à une époque où chacune des filles de Scipion apportait en dot 290 000 francs, qui en vaudraient aujourd'hui selon certaines évaluations 725 000. Cicéron, qui parle au nom des idées d'équité, trouva plus tard[2] cette loi injuste. Caton, au nom de la tradition menacée et du vieux droit, devait tenir un autre langage; mais il se faisait illusion sur les conséquences de cette loi préventive, qui devait, elle aussi, tromper la main du législateur et se tourner contre ses vues. Non-seulement on l'éluda par l'emploi d'un fidéicommis; on fit plus, on évita le mariage, et dans le mariage les enfants. Cette

[1] V. le savant ouvrage de M. Paul Gide : Étude sur la condition privée de la femme. Chap. IV et chap. V.

[2] Cicéron, *De Republica*, III.

loi, contre son intention, devint un instrument de plus de dépopulation, et Auguste dut la modifier en un sens plus large.

Caton reprenait une autre revanche en substituant, quant aux parures et aux équipages, l'*impôt* à la *loi* somptuaire. Il permit le luxe qu'il ne pouvait empêcher. Il inventa l'*impôt* des voitures et frappa d'une taxe de 3 p. 100 tout équipage et toute toilette dont la valeur dépassait 1500 deniers ou 1300 francs.

Plutarque donne des détails plus précis. Il fit, dit-il, estimer les habillements, les voitures, les ornements des femmes avec tous leurs autres meubles; et chacun de ces objets qui valait plus de quinze cents drachmes (environ 1350 fr.) il le portait à une valeur décuple et il en réglait la taxe sur cette estimation. C'était l'équivalent d'un impôt démesurément progressif. Par là, les riches, croyait-il, grevés par cette taxe, et voyant les citoyens simples et modestes payer avec une fortune inférieure à la leur beaucoup moins au trésor public seraient invités à la simplicité. Il encourut la haine et de ceux qui se soumettaient à la taxe pour ne pas renoncer au luxe et de ceux qui renonçaient au luxe pour s'affranchir de l'impôt.

Barrière impuissante! N'est-ce pas l'essence même du luxe de s'attacher à ce qui coûte cher? Ce qu'on peut dire en faveur de Caton, c'est que peut-être il cherchait par ce moyen à égaliser l'impôt si indulgent alors pour le riche, si dur au pauvre. Avouons-le : cet impitoyable ennemi du luxe n'avait à opposer au progrès des mœurs et des idées nouvelles qu'un idéal fort étroit, en partie même très-défectueux. Voyez son : *De re rustica*. Rien de

plus fondé que l'éloge de l'agriculture, dans laquelle il se plaît à voir le vrai fond de l'existence romaine. Mais de quelle agriculture parle-t-il? Précisément de celle qui commence à être une des causes les plus énergiques de la décadence, le pâturage substitué au labourage Le pâturage, c'était la grande propriété avec force esclaves. Le labourage, c'était la petite propriété cultivée pour la majeure partie par des mains libres. — « Que doit-être le père de famille pour le plus grand intérêt de son bien, écrit-il? Bon éleveur. — Et en second lieu, éleveur médiocre.— En troisième lieu, mauvais éleveur.— L'agriculteur proprement dit ne vient qu'au quatrième rang. »

Ainsi le *latifundisme* et l'*esclavage*, ces deux plaies romaines, ces deux causes solidairement unies du développement d'un luxe effréné, voilà ce que Caton préconisait[1]. Sans doute il ne prêchait pas directement l'extension indéfinie des domaines; mais la préférence constante *théoriquement* donnée au pacage avait le même résultat. Tout cela s'explique trop bien dans les idées agricoles de Caton l'Ancien, idées qu'il ne tiendrait qu'à nous d'appeler aussi des idées de décadence et même de luxe, du moins d'enrichissement peu digne d'encouragement à son point de vue politique. Quoi de plus décisif que ces lignes? « Il n'y aurait rien de mieux que de s'enrichir par le négoce, si cette voie était moins périlleuse, ou que de prêter à usure, si le moyen était plus honnête. »

[1] On a pu dire que le latifundisme avait été quelquefois exagéré en lui-même et dans ses conséquences. Exagéré, soit, non pas à un point qui infirme nos appréciations.

Ce même homme, qui disait : *quid est fœnerari? occidere hominem*, ne s'abstenait pas, après cette assimilation de l'usure à l'assassinat, de prêter à 36 p. 100. Ce politique énergique, mais inconséquent, prenait un mauvais chemin pour restaurer la vieille Rome. Lui aussi sacrifiait la forte classe des soldats laboureurs, et livrait à la fois la nourriture du peuple romain à la merci des contrées étrangères. La vertu morale, comme la prospérité des citoyens, devaient souffrir de l'esclavage qui allait dépeupler les campagnes et dépraver les maîtres.

L'esclavage! Caton le préfère au travail libre. Lui-même faisait le métier d'éleveur et de marchand d'esclaves. Il a d'étranges recettes sur la manière de les nourrir au meilleur marché possible, de leur composer je ne sais quelle affreuse piquette pour les abreuver, de les loger avec un minimum de place. Quelles rudes prescriptions disciplinaires, et pourquoi? Toujours pour gagner de l'argent. Il vous dira, avec un inexorable sang-froid dont s'indigne le bon Plutarque : « Que le père de famille vende l'huile si elle a du prix et ce qui lui reste de vin et de blé ; qu'il vende les vieux bœufs, les veaux, les petites brebis, la laine, les peaux, les vieux chariots, les vieux fers, *l'esclave vieux* (plaustrum vetus, ferramenta vetera, *servum senem*), l'*esclave malade* et tout ce qui peut être vendu : il faut que le père de famille soit vendeur, non acheteur (*patremfamilias vendacem, non emacem esse oportet*). »

On trouve enfin bien des ignorances chez cet homme si versé dans les origines romaines et dans les secrets de l'éloquence. Quelle étrange médecine chez ce paysan

systématique, plein d'aversion pour les médecins grecs, qui ne reconnaît presque comme médicament que le chou, qu'il administre sous différentes formes à sa femme et à son fils, comme à ses esclaves malades! Quelles superstitions que celles de ce *charmeur* qui emploie des formules magiques pour guérir les luxations, chantant sur la blessure : « *Huat hanat, huat ista pista sista, domiabo damnaustra*, etc. » Enfin, pour dire tout, dans ses dernières années, quels exemples! Le vin, des amours scandaleuses dans l'âge sénile, qui forcent son fils et sa bru à s'éloigner; son cuisinier condamné aux étrivières chaque fois qu'il manque un plat, est-ce là ce qu'on devait attendre du défenseur rigide de la loi Orchia? appartenait-il à ce soutien des vieilles mœurs, à cet inflexible ennemi du luxe, de passer toute sa vieillesse, qu'il prolongea jusqu'à quatre-vingt-cinq ans, dans la spéculation mercantile, et d'abandonner de plus en plus l'agriculture pour l'achat des terres à étangs, à eaux chaudes, ou propres à louer à l'industrie, pour l'usure maritime et l'agiotage sur le commerce des esclaves? Il contribua aussi à organiser en Espagne l'exploitation de ces mines d'argent qui, au vieux point de vue romain, ne pouvaient que multiplier le métal corrupteur. Qu'un autre l'eût fait, qu'un autre eût ajouté à la richesse nationale les fécondes mines d'Huesca et d'Urgel, lesquelles donnaient le fer à l'industrie et l'argent à la circulation, nous l'en louerions comme d'un bienfait. La rigidité de Caton réclame une autre règle de jugement. Mais quoi? n'est-ce pas le propre des époques dites de transition de produire de pareilles inconséquences chez les plus fermes

esprits et les plus vigoureux caractères? Rien ne remplace la foi naïve : le torrent qui coule entraîne jusqu'aux défenseurs du passé.

Il serait peu philosophique de s'en indigner. Qu'un peu d'inconséquence soit donc permise, même à Caton! Ils sont hommes et de leur temps, quoi qu'ils fassent, même ceux qui combattent leur siècle! Mais l'histoire doit leur demander compte de la portée de leurs vues et de la nature des remèdes qu'ils ont cherché au mal par eux signalé avec tant de violence. Sur ce point le dur censeur se trompa. Il fallait être réformateur, en s'attaquant à une vicieuse répartition de la propriété et de la richesse. Caton ne sut même pas être complétement conservateur. Pousser à l'esclavage et au *latifundisme*, c'était pousser au luxe et à tous les abus de la richesse concentrée entre quelques familles opulentes, dominant la plèbe par des distributions de vivres et d'argent. Qu'on excuse ce fier défenseur du passé romain de ne l'avoir pas compris, on ne saurait du moins lui accorder le coup d'œil et la hardiesse de l'homme d'État, qui tente les grands moyens pour venir à bout des grands obstacles, et laisser après lui quelque chose de solide.

Le luxe continue à se développer après Caton. Il arrive à de monstrueuses folies. Il trouve des peintres éloquents qui le flagellent, des législateurs qui le condamnent, et s'y livrent. Curieux spectacle que nous allons suivre. Mais disons un mot d'abord de cette partie du luxe public qui se manifeste sous des formes moins blâmables et même parfois dignes d'éloges. Telles sont les fêtes qui accompagnent les actes de la vie religieuse et civile. Ce luxe

prendra aussi une des formes les plus monstrueuses avec le cirque et l'amphithéâtre. — Avant d'arriver à ces excès, il a une période plus honorable; elle tient dans l'histoire de la société romaine une place trop importante pour qu'on l'omette.

IV

LES FÊTES ROMAINES.

A l'époque qui nous occupe, cette partie du luxe public, qui a pour expression les fêtes religieuses et civiles, était à peu près complétement organisée. On peut dire que nulle part ailleurs, même en Grèce, les fêtes ne jouèrent un rôle plus grand qu'à Rome dans la vie du citoyen. La religion apparaît à Rome comme un fait dominant qui se mêle à toutes les pompes, même à celles qu'il n'inspire pas directement. Au début, les fêtes présentent un caractère presque exclusivement religieux; il se manifeste dans les villes avec cette pompe et cet éclat dont la pensée religieuse aime toujours à s'environner. — Nulle commémoration solennelle qui ne se traduise par des spectacles ramenés périodiquement, et le plus souvent une fois chaque année. Cette régularité dans le retour des mêmes cérémonies, loin d'en refroidir l'impression, ne faisait, ce semble, qu'ajouter à l'impatience de l'attente. La science de la mise en scène dut en recevoir aussi plus d'un perfectionnement successif perpétué par la tradition.

On se propose moins ici d'énumérer toutes les fêtes

romaines en les caractérisant avec d'abondants détails consignés dans de nombreux ouvrages, que d'en présenter l'image en quelques mots rapides.

C'étaient d'abord ces *jeux séculaires*, d'une durée de trois jours et trois nuits et d'une magnificence d'autant plus grandiose que la célébration en était plus rare. On a décrit leurs illuminations au flambeau qui éclairent des scènes d'un caractère religieux souvent sinistre et sanglant. La représentation des jeux scéniques, tardivement ajoutée sous Auguste, devait se mêler aux autres divertissements. On trouve un grand caractère dans les processions en pompe des dames romaines et les chœurs de jeunes gens des deux sexes qui se rendent au Capitole ou au temple d'Apollon, en chantant des hymnes en langue grecque et en langue latine, pour attirer sur Rome la protection des dieux. Fêtes d'un luxe grave, digne du génie romain!

Sans avoir un égal éclat, c'étaient aussi des fêtes brillantes, fertiles en amusements, que les *Quinquatries*, célébrées en l'honneur de Minerve comme les Panathénées à Athènes, cinq jours de suite, pendant lesquels le peuple jouissait de toutes sortes de spectacles et de jeux; elles étaient consacrées plus particulièrement aux jeunes filles, aux écoliers, aux apprentis de tous les arts, et aussi aux pédagogues. Le même caractère de poésie et de noblesse paraît dans les *Céréales*, imitation des Eleusinies et des Tesmophories grecques. On y voyait les dames romaines, vêtues de blanc, et portant des flambeaux, mettre en action les aventures de Cérès et de Proserpine[1]. A l'occasion de ces fêtes qui duraient huit jours, à commencer de la veille des ides d'avril, on célébrait les jeux du cirque. Ils s'ouvraient par une pompe où l'on portait les statues de tous les dieux, et se continuaient par le spectacle singulier de renards lancés dans le cirque, qui portaient attachées sur leur dos des torches enflammées : expiation, selon Ovide, d'un incendie causé par ces animaux dans les champs de Carséole. Ces fêtes étaient terminées par un repas splendide, que le prêtre de Cérès donnait dans le fameux temple de Bacchus, de Cérès et de Proserpine.

[1] Ovide *Fastes*, liv. III.

On trouve aussi un souvenir légendaire, emprunté cette fois aux annales du patriotisme, dans ces *Matronales* célébrées par les dames romaines aux calendes de Mars, pour perpétuer le souvenir de la paix conclue entre Romulus et Tatius par la médiation des Sabines. Le matin, les dames montaient en pompe au temple de Junon sur le mont Esquilin, et déposaient devant la déesse les fleurs dont leurs fronts étaient ornés. Le soir elles restaient richement parées dans leurs maisons, et recevaient des présents de leurs maris et de leurs proches. Tout cela nous paraît d'une assez belle inspiration, et si un Chateaubriand a pu de notre temps célébrer d'une manière touchante et pompeuse les fêtes plus belles du christianisme, le paganisme expirant put inspirer des peintres de ces fêtes chères aux générations. On aime à rappeler ces cérémonies, elles reposent de ce qu'il y a de corruption dans le tableau d'autres fêtes et de jeux d'une infâme célébrité.

Je parlerai ailleurs spécialement du faste funéraire poussé si loin à Rome. Je rappellerai seulement ici

ces jeux funèbres (*ludi funebres*), donnés aux peuples par la vanité des survivants, le jour des obsèques, ordinairement encore neuf jours après, et enfin de nouveau célébrés à l'anniversaire de la mort. La douleur devait avec le temps s'effacer de plus en plus devant les pompes d'un spectacle à grand effet. Lorsque le peuple tout entier fut invité *comme ami du mort*, et quand, par exemple, un Jules César fit dresser, lors des jeux funèbres en l'honneur de sa fille morte, vingt-deux mille tables, et appelait à ces *parentalia* une multitude immense de convives, ces cérémonies devinrent comme bien d'autres des moyens de réjouissances. Il n'en était pas de même des *Larentales* (célébrées en décembre) et des *Februales* (célébrées en février), ces deux fêtes nationales consacrées aux morts.

Ces cérémonies empruntaient un caractère élevé aux offrandes déposées pieusement sur les tombes, aux sacrifices accomplis à la lueur des torches, à la présence supposée des *mânes* qui assistaient invisibles à ces fêtes en leur honneur, et venaient se repaître de ces mets déposés pour les morts. Ovide a su entrer dans la pensée véritablement religieuse de ces cérémonies, où le luxe des offrandes ne faisait que traduire, lorsqu'il se rencontrait, le sérieux et la tendresse des souvenirs. « Les mânes, dit-il, se contentent de peu ; ils estiment la piété toute seule à l'égal des plus riches présents ; il n'y a point d'avidité cupide chez les divinités du Styx. C'est assez que la pierre sépulcrale soit cachée sous les couronnes, et qu'on y ait ajouté un peu de blé, quelques grains de sel, un peu de pain amolli dans du vin pur, quelques brins de violettes épars, tout cela dans un vase abandonné au milieu des chemins.

Mettez, si vous le voulez, plus de pompe dans vos hommages; mais ceux-là suffisent aux mânes [1]. »

Les *revenants* étaient moins exigeants encore, et leur fête des *Lémuries*, au mois de mai, réclamait peu de luxe et de dépenses. Chaque chef de famille conjurait les *lémures*, en jetant par-dessus son épaules des fèves noires, et frappait sur un vase d'airain. Mais combien de précautions minutieuses dans l'accomplissement de ces simples cérémonies [2] !

Tous les métiers trouvaient à Rome, à des époques régulières, une occasion de particulières réjouissances. Les esclaves eux-mêmes avaient leurs fêtes où ils s'étourdissaient pendant quelques jours sur les misères de leur condition. Ce n'était pas seulement les fameuses *Saturnales*, quoiqu'ils y jouent le principal rôle. Aux ides du mois d'avril, en mémoire de la naissance servile de Servius Tullius, on accordait un jour de liberté aux esclaves des deux sexes. Les servantes mêmes, *ancillæ*, avaient à Rome une fête où elles figuraient avec éclat. Elles se paraient, ce jour-là, des somptueux habits de leurs maîtresses, et se présentaient au temple de Junon, revêtues de la noble stole des matrones. Ce n'était point là une de ces parodies indécentes comme en offraient les Saturnales, mais une cérémonie sérieuse qui rappelait un souvenir héroïque. Au temps des anciennes guerres, les Fidénates, campés aux portes de Rome, demandaient qu'on leur livrât les femmes les plus distinguées de la ville. Le Sénat

[1] Ovide, *Fastes*, liv. II.
[2] *Id.*, liv. V.

hésitait : alors une esclave, nommée Philotis ou Tutela, offrit d'aller trouver les ennemis avec ses compagnes sous les habits de leurs maîtresses. Cette offre fut acceptée. Distribuées aux soldats, ces fausses matrones enivrèrent leurs nouveaux amants ; puis quand ceux-ci furent endormis, Tutela, du haut d'un figuier sauvage (*ex arbore caprificâ*), donna aux Romains le signal d'accourir. La victoire fut facile. Le Sénat, pour reconnaître un si grand service, accorda la liberté à ces filles courageuses, les dota aux frais du trésor public et leur permit de porter, une fois dans l'année, le costume dont elles s'étaient si heureusement servies.

Chaque métier avait un dieu pour protéger ses fêtes, comme au moyen âge chaque corporation devait avoir son saint. Telle était la fête des marchands ou plutôt de Mercure, protecteur du négoce. Les honnêtes marchands de la ville allaient faire le matin leurs ablutions à la fontaine de la porte Capène, et adressaient à ce dieu quelque peu suspect une prière, elle-même peu édifiante, si l'on en croit Ovide:

« Vient le marchand à la tunique ceinte, dit-il [1], il s'est purifié, il a parfumé son crâne, et il emporte l'eau qu'il a puisée. Dans cette eau il plonge une branche de laurier, et avec cette branche il asperge tous les objets qui attendent de nouveaux maîtres. Lui-même il humecte ses cheveux des gouttes de cette rosée, et d'une voix accoutumée à tromper il prononce cette prière : « Efface mes parjures de la veille, efface mes mensonges du temps

[1] Ovide, *Fastes*, liv. V.

passé. Soit que je t'aie pris à témoin, soit qu'à l'appui d'une imposture j'aie invoqué le grand nom de Jupiter, qui ne devait pas m'entendre, soit que j'aie rendu savamment complice de mes fraudes tel dieu ou telle déesse, puissent les vents légers emporter mes paroles coupables! Grâce aussi pour mes parjures à venir ; s'il en échappe à ma bouche, puissent les dieux n'en avoir souci ! Fais seulement que le gain m'arrive et la joie avec lui ; fais que je m'applaudisse d'avoir dupé mon acheteur avec de belles paroles ! » A cette prière, Mercure sourit du haut des cieux; il se souvient d'avoir volé les troupeaux d'Apollon.

C'était une fête originale que celle que célébrait la corporation des boulangers. Ils avaient pour patronne Vesta, la déesse du feu. Lorsque venaient les *Vestalies*, les roues des moulins étaient ornées de guirlandes, et les ânesses qui tournaient les meules étaient promenées dans la ville avec des cordons de pains en guise de colliers. Les fêtes *Fornacales* (fête de la déesse Fornax) furent instituées sous Numa, lorsqu'à l'usage de rôtir les grains en plein champ on eût substitué l'usage des fours. Tous les citoyens devaient y prendre part.

Les mariniers du Tibre et les pêcheurs avaient aussi leurs fêtes spéciales. Celle des musiciens du collége des Tibicènes, appelée les petites quinquatries, était célébrée en l'honneur de Minerve qui, la première, perçant de quelques trous une branche de bois, en avait fait une longue flûte d'où s'échappaient des sons divers. Masqués, vêtus d'une longue robe, ils se réunissaient dans le temple de la déesse, parcouraient la ville et se

rendaient au forum où ils amusaient le peuple par des scènes et des concerts exécutés dans les modes antiques[1]. La corporation des courtisanes avait elle-même ses fêtes honteuses, qui rappelaient par quelques détails les obscénités du culte de *Liber* où elles jouaient un rôle. La principale de ces fêtes était les *Florales*, ou fêtes en l'honneur de Flore. Une partie des jeux se célébrait la nuit et aux flambeaux. Les nudités, les attitudes et les danses licencieuses, devant la foule, montrent, comme dans le paganisme tout entier, les plus dégradantes infamies unies à cette partie élevée, grave et poétique qui subsiste dans d'autres fêtes. Ces solennités étaient célébrées sous divers noms. C'étaient, outre les Florales, les deux *Vinales*, les *Liberales*. Vraies orgies des *vulgares Veneris puellæ* comme les appelle Ovide. Il s'en ajoutait une autre plus choquante parce que c'étaient les jeunes filles de la ville qui figuraient dans ces jeux qualifiés d'obscènes par le poëte des *Fastes*. Le fond était la légende de la vieille Anna qui se substitue sous un voile à Minerve, et que Mars prend pour la déesse jusqu'au moment où il s'aperçoit de son erreur avec colère. Cette légende, qui a reparu sous des noms nouveaux au moyen âge, prêtait aisément à une mise en scène et à des plaisanteries indécentes. Ces orgies populaires, qui déparaient le luxe public religieux, célébrées avec non

[1] *Fastes*, liv. VI. Ovide raconte toute une légende sur l'exil ancien et le retour des joueurs de flûte. Cet art, qui tenait d'abord une grande place dans les cérémonies, et particulièrement dans les funérailles, avait été resserré dans d'étroites limites par les sévérités de l'édile. La plupart des joueurs de flûte avaient émigré à Tibur.

moins de faste que d'impudeur, étaient réellement pour les mœurs une école permanente de dégradation.

Nous nous bornerons à indiquer quelques solennités civiles et militaires, ou plutôt à signaler la principale de ces magnificences guerrières, le *Triomphe*, dont nous avons remarqué déjà l'importance. D'abord simple et austère, on l'a vu, cette pompe, qui accompagnait, à travers la ville, les généraux illustrés par de grandes victoires, était devenue une représentation splendide qui durait souvent plusieurs jours. Le cortége entrait dans la ville par la porte appelée Triomphale et prenait le chemin du Capitole. Le Sénat, précédé de licteurs couronnés de lauriers, ouvrait la marche ; les joueurs de flûte et de trompette venaient ensuite. Après eux, les victimaires, armés de haches, conduisaient les taureaux blancs, aux cornes dorées, qu'on devait immoler et dont les débris fournissaient en partie le repas qui terminait la fête. Des soldats, ou des esclaves publics, portaient sur des brancards (fercula), soit les plans faits en bois, en cire, en ivoire, ou même en argent, des villes prises ; soit des tableaux représentant les combats gagnés et les siéges de forteresses. On exposait aussi les images des fleuves, des montagnes, des animaux, des plantes extraordinaires, et même les simulacres de la nation vaincue. Mais le goût que les Romains eurent toujours pour le réel leur fit le plus ordinairement préférer la vue même des dépouilles conquises et la présence des animaux étrangers. On vit donc souvent mêlés à la pompe triomphale des panthères, des lions, des éléphants. On étalait l'or et l'argent monnayés ainsi que les objets d'art enlevés des

contrées soumises. Quant aux armes prises sur l'ennemi, on les rangeait dans des chariots, de manière qu'elles pussent s'entrechoquer et rendre à chaque pas un son belliqueux qui convenait bien à cette fête martiale. Au lieu de l'effigie du général vaincu qu'on portait originairement devant le char du vainqueur, on vit défiler les rois, les princes et les généraux eux-mêmes, les mains chargées de chaînes et la tête rasée en signe d'esclavage. Enfin, apparaissait le principal acteur de la solennité, le triomphateur debout sur un char d'ivoire que traînaient quatre chevaux blancs. Vêtu de la trabée, ou toge à palmes d'or sur un fond de pourpre, il avait à la main une branche de laurier et sur la tête une couronne du même feuillage. Son visage était peint avec du vermillon, comme l'était ordinairement celui des dieux. Quelquefois un esclave, debout derrière lui, tenait une couronne d'or élevée au-dessus de sa tête. Mais, par un singulier contraste, qui se retrouve, d'ailleurs, dans toutes les parties de ce bizarre cérémonial, le héros était obligé de porter au doigt un anneau de fer, comme les esclaves. Si même nous en croyons Tertullien, l'esclave chargé de tenir la couronne au-dessus de sa tête murmurait à son oreille, comme s'il eût été la voix personnifiée de la conscience : « Regarde derrière toi, et souviens-toi que tu es homme »[1].

On a rappelé d'autres circonstances frappantes de cette pompe si essentiellement patriotique, ces *carmina incendita*, dont l'air retentissait, le refrain de ces chansons, *Io Triumphe*, répété par un peuple entier, les railleries piquantes sur les défauts du triomphateur chantées par des soldats placés derrière le char, souvent déguisés en satyres, contre-partie des éloges enthousiastes que d'autres soldats faisaient entendre de leurs chefs, et ces divers personnages grotesques marchant à la suite ou en tête, pour divertir la multitude, et qui lui jetaient des sarcasmes ou de joyeuses interpellations.

[1] Voir Valère-Maxime, Tite-Live, Denys d'Halicarn., etc.

Peu de luxe accompagnait les fêtes rurales, du moins c'était un luxe agreste de fleurs, de fruits et de moissons. Il s'y joignait des représentations scéniques restées célèbres, et où l'on a vu le berceau même de la comédie. Les danses et les chants dialogués des villageois devaient pénétrer peu à peu dans Rome.

Restent les spectacles et les jeux du cirque. Ce que j'en ai dit déjà montre quelle place ils occupaient sous la République. Mais ce genre de luxe public ayant pris ultérieurement ses développements principaux, nous y reviendrons en parlant de l'époque de l'Empire.

CHAPITRE II

LE LUXE AU TEMPS DE SYLLA

I

LE LUXE DEPUIS LES GRACQUES JUSQU'A SYLLA.— LES LOIS AGRAIRES REMÈDE AU LUXE.

Plus on avance dans l'étude du luxe antique, plus on s'aperçoit combien c'est chose vaine le plus souvent que l'histoire employée comme moyen d'allusion aux mœurs et à la société du temps présent. La France ne ressemble guère au monde romain. La démocratie française, cette démocratie de plus de vingt millions de paysans propriétaires et d'une masse d'hommes de toutes classes, vivant presque tous de leur travail, sous le régime de l'égalité des droits, sans qu'il y ait trace d'esclavage, sans qu'une famille doive ses richesses et son rang à la conquête, n'offre aucun trait commun avec ce qu'on nomme la démocratie romaine, plèbe avilie vivant de secours.

Si l'on doit admirer l'énergie romaine aux beaux temps

de la République, tant de fier patriotisme, de désintéressement austère, la France, l'Europe moderne, présentent aussi de magnifiques exemples de dévouement, de patriotisme et de force morale, alliés à la douceur des mœurs, à la culture des lettres, à la bonté et à l'élévation des sentiments. Pourquoi tant admirer la simplicité unie à la barbarie, à l'absence d'or, d'argent, de tout art, quand nous avons vu alliée à la civilisation, à la richesse, la simplicité, la vertu même? Nous ne traitons point nos généraux comme des héros de chasteté, parce qu'ils s'abstiennent d'attenter à la pudeur d'une belle captive, trait sur lequel Rollin ne tarit point d'éloges à propos de Scipion. A toutes nos vertus nous imposons comme conditions le bon sens, la mesure, l'humanité, sans lesquels ces vertus mêmes risquent de tourner au crime, de n'être que l'héroïsme du brigandage.

Quant au luxe, on a vu déjà combien il offre de différences avec le luxe romain, dans son degré comme dans ses origines. Ajoutons qu'il ne diffère pas moins quant aux remèdes. Nous avons essayé de montrer plus haut qu'il n'était guère sensé de vouloir nous morigéner avec Caton, personnage purement romain, qui, dans sa réaction contre le luxe, a fait de la politique romaine bien plus qu'il n'a songé à obéir aux lois de la morale éternelle.

Les lois agraires n'ont pas prêté à moins d'interprétations fausses et d'imitations peu sensées. Assurément on eût fort étonné les Gracques, ces nobles jeunes gens, aussi aristocrates par leurs manières que par leur naissance, très-lettrés, ayant les goûts d'art des Scipions, si on leur eût prédit qu'un jour ils seraient, dans un pays

appelé la France, coiffés du bonnet de la démagogie par les révolutionnaires de 1793, et qu'un conspirateur vulgaire se ferait nommer *Caïus Gracchus* Babeuf. Leur nom servant d'enseigne au communisme est un des plus grossiers mirages de l'imagination humaine abusant de l'histoire. Il est très-vrai qu'ils combattirent les excès de l'inégalité et voulurent arrêter par suite dans son cours, en le tarissant dans ses sources, ce luxe extrême, bientôt monstrueux, qui n'était que l'effet d'une opulence disproportionnée. Les lois agraires furent en effet dirigées contre le luxe, non plus combattu dans ses résultats seulement, mais dans sa cause. Telles que les voulaient les Gracques, ces lois ne portaient que sur les usurpations de l'*ager publicus;* elles ramenaient une inégalité injuste à de plus étroites limites, elles refaisaient des citoyens en reconstituant la petite propriété. Le travail et les mœurs qui l'accompagnent reprenaient faveur avec la propriété divisée entre un plus grand nombre de mains, lesquelles cessaient d'être réduites à mendier. Il n'y a point d'autre communisme que celui-là dans les paroles célèbres, dont on a tant abusé, de Tiberius s'adressant aux riches : « Cédez quelque peu de votre richesse, si vous ne voulez vous voir tout ravir un jour. — Eh quoi ! les bêtes sauvages ont leurs tanières, et ceux qui versent leur sang pour l'Italie ne possèdent rien que l'air qu'ils respirent. Sans toit où s'abriter, sans demeure fixe, ils errent avec leurs femmes et leurs enfants. — Les généraux les trompent quand ils les exhortent à combattre pour les temples des dieux, pour les tombeaux de leurs pères. De tant de Romains en est-il un seul qui ait un tombeau,

un autel domestique? *Ils ne combattent, ils ne meurent que pour nourrir le luxe et l'opulence de quelques-uns.* On les appelle les maîtres du monde, et ils n'ont pas en propriété une motte de terre. »

Il faut y insister à propos des Gracques, et le dire de toutes les tentatives de lois agraires : à Rome elles n'ont jamais aucun rapport avec le communisme.

L'idée communiste est orientale dans son origine, et la Grèce n'a fait que l'emprunter à l'Orient. Encore puissante en Crète et à Sparte, elle est presque étouffée à Athènes sous les développements de la propriété et de l'activité individuelle. Platon réagit contre le génie athénien en la parant dans sa *République* de poétiques couleurs. Encore la République platonicienne, avec ses classes tranchées, hiérarchiquement organisées sur le modèle des facultés humaines (raison, cœur, sensibilité, auxquels répondent les magistrats, les guerriers et les artisans), n'offre que d'imparfaites analogies avec le communisme moderne. L'idée de la communauté chez les modernes est purement niveleuse; elle rejette les castes, elle tend à abaisser les supériorités, même intellectuelles, tandis que la conception platonicienne les exalte et leur attribue une sorte de droit divin.

Sans doute, à Rome comme ailleurs, la propriété individuelle s'est détachée de la communauté primitive; c'est par la main de l'État que s'est effectuée cette appropriation, sous la protection de la religion et de l'autorité publique. Cicéron, Plutarque, parmi d'autres, affirment que Numa fit le partage des terres, les borna par des limites et les rendit héréditaires : de

là vient que l'État resta représenté dans tous les actes de mutation et d'investiture de la propriété, jusqu'à ce que peu à peu le caractère personnel de la famille et de la propriété même se marquât davantage. Les contrats par lesquels la propriété se déplace devinrent plus libres; alors la succession régla son cours sur des raisons de parenté, et se rattacha aux liens du sang et à la copossession de famille.

Ainsi écartons des réclamations contre le luxe et l'opulence ce qu'on appelle aujourd'hui les idées communistes. Le principe de propriété attaqué en Grèce, critiqué si vivement de nos jours même, en France et en Allemagne, n'a jamais à Rome été mis en cause. On n'y a jamais eu la pensée de signaler dans la propriété individuelle la cause de toutes les misères. Les violences de la plèbe, souvent provoquées par les abus d'un pouvoir peu scrupuleux, n'infirment en rien cette vérité. Il y eut des maisons pillées et brûlées, des terres confisquées, des dettes réduites ou abolies; il n'y eut point de négation théorique du droit de propriété, et le rôle de Lycurgue ne fut pas même rêvé par les plus audacieux des tribuns et les plus chimériques des novateurs.

La petite propriété était la vieille tradition romaine. A elle se rattachaient tous les souvenirs de force et de grandeur. Cela seul eût suffi à Rome, selon les données de l'État antique, pour que la loi fût employée à empêcher ce qui s'en écartait trop. Ce pouvoir accordé à l'État de réglementer, de limiter, de ramener les inégalités à une certaine modération, est regardé comme un droit chez les Anciens. La loi ne serait pas sortie de sa

sphère en imposant un certain maximum à la propriété foncière, moyennant certaines indemnités que l'équité commandait. On discute encore si c'est seulement aux terres conquises ou à toute la propriété territoriale que la loi Licinia (376 ans avant J.-C.) avait imposé le maximum de 500 plèthres, c'est-à-dire environ 126 hectares, tandis que la petite propriété était réglée à 7 jugères. — Sept jugères, c'est tout ce que voulut accepter Manius Curius, après la défaite de Pyrrhus et les victoires qui commencèrent la conquête de l'Italie. Cet austère triomphateur alla, dans sa harangue, jusqu'à blâmer tout sénateur, même consulaire, qui possédait plus de 25 jugères, jusqu'à traiter de dangereux le citoyen auquel les 7 jugères ne pouvaient suffire.

Jamais, au jour de leur plus grande audace, les Gracques ne demandèrent et ne conçurent rien de pareil. Leurs lois agraires ne devaient s'appliquer qu'aux terres conquises formant l'*ager publicus*.

Le projet de Tiberius (133 ans avant J.-C.) fut approuvé par ce que Rome avait de plus considérable et de plus grave, par le grand pontife Licinius Crassus, par le fameux juriconsulte Mucius Scœvola, consul de cette année, par son propre beau-père Appius, ancien consul et censeur, enfin par l'homme éminent que sa haute naissance et ses victoires semblaient désigner alors comme le chef de l'aristocratie, Scipion Emilien, qui ne désavoua Tiberius que lorsque le jeune tribun se fut laissé emporter par la vivacité de la lutte.

Si la jurisprudence approuvait le projet de la nouvelle loi agraire au point de vue de la légalité, la politique

le justifiait par la crainte de voir l'aristocratie se changer en une oligarchie accompagnée de tous les excès propres à cette forme de gouvernement.

Que demandait Tiberius Gracchus? « Que personne ne possédât plus de 500 arpents de *terres conquises*, et n'envoyât aux pâturages publics plus de 100 têtes de gros bétail ou plus de 500 moutons; que chacun eût sur ses terres un certain nombre d'ouvriers de condition libre. »

C'était attaquer les excès du latifundisme au moins dans une de ses sources, frapper à son origine ces excessives inégalités dont les débordements du luxe, si funestes aux mœurs privées et aux mœurs publiques, étaient et surtout allaient être la conséquence dans des proportions effroyables.

La prudence de l'homme d'État qui ménage les transitions se montrait dans la clause suivante : « Les détenteurs des terres publiques garderont 250 arpents pour chacun de leurs enfants mâles, et une indemnité leur sera allouée pour les dédommager des dépenses utiles faites par eux dans le fonds qui leur sera ôté. »

Assurément on ne prétend pas ici restreindre la question qui s'agitait en ce moment à la répression du luxe. L'objet des lois agraires était beaucoup plus étendu. Mais elles atteignaient le luxe, sans y viser exclusivement, elles l'atteignaient beaucoup plus efficacement que les lois somptuaires, lois superficielles qui ne saisissent que l'effet et même échouent dans cette tâche, toute réduite qu'elle est.

Les lois agraires opposaient à l'excès d'opulence et de misère une classe rurale et une classe moyenne.

Ce contre-poids d'une population aisée et digne était ce qu'on pouvait trouver de mieux, parce que c'était moins une invention factice qu'une combinaison naturelle et normale.

Chose non moins digne de remarque ! l'auteur du projet stipulait en faveur du travail libre. Comment mieux que par de telles mesures pouvait-on modérer les progrès de l'esclavage, parallèles à ceux de la très-grande propriété? On eût par là évité peut-être et certainement atténué ces guerres serviles qui allaient créer pour Rome un danger si pressant. On enlevait aux profusions et au faste tout ce qu'on donnait à l'agriculture, à la petite propriété, au libre travail.

Qu'on ne prétende pas que cette réhabilitation des Gracques soit un paradoxe moderne. Ces côtés économiques, aussi bien que politiques de leur rôle, ont été vivement saisis par Appien, qui les juge en dehors de toute préoccupation de parti, ce qui n'est pas également vrai des historiens romains.

Appien réfute cet argument de la prescription, invoqué pour justifier le maintien des usurpations, argument sur lequel a tant insisté Cicéron contre les Gracques, dans des écrits et dans des discours qui se rapportent au moment où il professait avec le plus de vivacité des opinions pompéiennes. L'historien grec fait remarquer que la plupart des usurpations avaient eu lieu après la destruction de Carthage : c'était donc un terme bien court, et dans la plupart des cas on était mal venu à parler sérieusement de prescription au bout d'un espace de douze années.

Le second des Gracques, au milieu de ses vastes desseins, beaucoup plus compliqués que ceux de son frère aîné, s'attaqua directement au luxe et à la misère. Il fit établir des impôts à l'entrée sur les produits de luxe venant des contrées étrangères.

La loi *frumentaire* fut une loi d'assistance publique, un peu trop semblable à ces taxes des pauvres dont le monde moderne a appris à connaître les dangers.

Que, dans les mêmes vues, il ait créé des colonies pour les citoyens pauvres, qu'il ait fait construire des greniers publics, et confié à ceux qui manquaient de travail l'exécution de ponts et de grands chemins sillonnant l'Italie, ce n'était dans sa pensée que les accessoires de la loi agraire et de quelques autres mesures d'une grande importance qu'il projetait. Quant à la loi agraire, il la fit non-seulement décréter, mais exécuter en partie; cette œuvre lui survécut peu. Les moyens de l'éluder ne manquèrent pas aux patriciens, et quinze ans après la mort violente du tribun, il n'y avait plus de traces de cette autorité exercée d'une façon dictatoriale, qui pendant un moment avait déployé à Rome l'appareil d'un pouvoir presque royal.

A quoi servira-t-il, après l'échec de toutes les mesures qui s'adressaient à la source du mal, qu'un Appius Pulcher, censeur, ait fait passer plusieurs lois contre le luxe, et ait fait décréter la limitation du taux de l'intérêt? Ce n'était point par ces concessions que le parti de l'oligarchie, dont le pinceau énergique de Salluste peint le triomphe à partir surtout de la ruine de Carthage, pouvait s'opposer au mal qui minait la société romaine.

On n'avait pas voulu écouter Scipion Émilien, proposant de faire de Rome, au lieu d'une ville isolée dans ses privilèges, la capitale de cette vieille Italie, toujours frémissante, et que le projet de Scipion mettait en possession des droits civils. Au lieu de cela, on eut les guerres sociales, et rien ne s'opposa plus à ce que Rome devînt le centre unique d'une opulence et d'un luxe effrénés, la *sentine* de l'univers, le rendez-vous d'une plèbe sans nom, vivant aux dépens des grands et de l'État.

II

UN PEINTRE DU LUXE AVANT LE TEMPS DE SYLLA.

Le luxe romain, à l'époque qui commence après les Gracques et qui s'étend jusqu'à la dictature de Sylla, a déjà son Juvénal : c'est Lucilius. Aidons-nous des fragments qui nous restent de ce poëte pour caractériser cette époque du luxe à Rome.

Ce poëte satirique est, lui aussi, un élève des stoïciens. On s'en aperçoit à ces pensées élevées d'un des passages pleins de vigueur et de verve qu'il nous a laissés : « La vertu est de savoir apprécier à leur vrai prix les affaires auxquelles nous sommes mêlés, les choses au sein desquelles nous vivons; la vertu pour l'homme est de discerner ce qui est droit, utile, ce qui est honnête, quelles choses sont bien, quelles choses sont mal, ce qui est inutile, honteux, déshonnête; la vertu est de mettre des

bornes et une fin au besoin d'acquérir; la vertu est de peser à sa vraie mesure la valeur des richesses; la vertu est de rendre l'honneur qui est dû à ce qui est honorable, d'être l'adversaire public et l'ennemi privé de ce qui est méchant, hommes ou mœurs, de glorifier ceux-ci, de leur vouloir du bien, d'être dans la vie leur ami; enfin, de mettre au premier rang dans son cœur les avantages de la patrie, au second ceux des parents, au troisième et dernier les nôtres. »

C'est le Romain autant que le philosophe qui s'indigne dans cette exclamation douloureuse : « L'or et les honneurs sont devenus pour chacun les signes de la vertu. Autant tu as, autant tu vaux, autant on t'estime. » C'est encore le Romain qui prédit le futur fléau de l'empire, la vénalité militaire, *mercede merent legiones*. C'est lui qui peint les fripons aux mains engluées, *viscatis manibus*, qui raflaient tout et ne lâchaient rien. C'est lui qui passe tout en revue, et ceux qui se glissent dans l'impudique rue des Toscans, et ceux qui quémandent à prix d'or les suffrages populaires, et les raffinements de la débauche, et les infamies du Forum, et l'effroyable luxe des tables.

Quel mépris fait ce monde riche et sensuel de la loi Fannia avec ses prescriptions tempérantes! « Les cent méchants as de la loi Fannia » (c'était le maximum des frais de repas) sont un proverbe pour désigner les mauvais dîners. — La loi Fannia défend de manger des poules grasses; on l'élude en ne faisant engraisser que des coqs. *Legem vitemus Licini*, répétait-on en chœur par allusion à une nouvelle tentative de loi somptuaire.

La somptuosité des festins trouve dans l'auteur des satires un peintre qui la flagelle avec autant de sévérité que de verve.

« Plus de siéges de hêtre et de simples bancs de bois comme au vieux temps, dit-il; l'édredon les remplace avec les tapis soigneusement fourrés. Les vainqueurs du monde sont attablés, c'est-à-dire voluptueusement étendus. Celui-ci avale un plat d'huîtres que l'hôte a payé mille sesterces; celui-là se réserve pour le pâté de volaille grasse; un troisième préfère les tétines d'une truie qu'on a tuée aussitôt qu'elle avait mis bas; en voici un qui demande du vin tiré tout frais du tonneau et auquel le siphon et le sachet de lin du sommelier n'aient rien fait perdre de sa première saveur; en voilà un qui s'étouffe à en mourir avec les saperdes et la sauce de silure. Écoutez ce gourmet; il vous expliquera comment le poisson qu'on appelle Loup du Tibre est bien plus friand et vaut le double, quand il a été pêché entre les deux ponts, parce qu'alors il s'est nourri le long du rivage des immondices que la ville jette dans le fleuve. Mais quel ennui! Il faut le matin quitter la table et le jeu de dés; il faut aller au Forum, au tribunal; il faut écouter les témoins, entendre plaider, et juger, la tête encore remplie des souvenirs de cette nuit. »

Ailleurs, dans ses souvenirs austères de sobriété romaine, le même censeur chante l'oseille recherchée par les aïeux et que les contemporains dédaignent: « Oseille, que de louanges sont dues à celui qui te connaît encore! C'est à ce sujet que Lælius, ce sage, avait

coutume de pousser les hauts cris et d'apostropher à leur tour chacun de nos goinfres : « O Publius Gallonius, s'écriait-il, ô gouffre, tu es un être bien misérable ! De ta vie tu n'as soupé une fois en honnête homme, quoique tu manges tout ton bien pour une squille ou pour un gros esturgeon. » Et Lucilius de s'écrier indigné : « Vivez, gloutons; vivez, ventres; *vivite, ventres.* »

Déjà, du temps de Lucilius, après s'être baigné, on se faisait non-seulement frotter et nettoyer, *distringere*, mais encore adoucir la peau avec des pierres ponces, puis arracher le poil des différentes parties du corps avec de petites pinces, enfin verser de précieuses essences, opérations que le poëte a toutes renfermées dans un vers de sa septième satire :

..... *Desquamor, pumicor, ornor,*
« *Expilor, pingor.* »

C'était aussi une habitude qui se répandait que de se plonger dans le bain au moment où le repas venait de finir. On s'imaginait, en provoquant la sueur, faciliter la digestion. Cette coutume absurde devait être blâmée par Horace, et Juvénal y verra avec raison une des causes de ces morts subites si fréquentes qui frappaient les riches Romains.

Il est souvent difficile d'assigner une date précise à chacun des nouveaux usages de raffinement qui s'introduisirent à Rome vers cette époque. On peut, toutefois, à l'aide des indications fournies par les historiens, et notamment par Pline l'Ancien, rapporter à la fin du second siècle avant J.-C. un assez grand nombre de ces

usages. On a déjà vu, et Salluste le dit expressément, que le luxe se développa extrêmement après la destruction de Carthage. Les lambris dorés, les plats et les lits d'argent deviennent beaucoup plus communs. Il y a même des lits d'or, non-seulement ceux sur lesquels on se couche la nuit, mais pour les convives. Nous lisons dans Pline qu'avant la guerre civile de Sylla on voit des plats d'argent du poids de cent livres. On en comptait alors de semblables au nombre de plus de cinq cents dans Rome.

Les riches étoffes, les belles statues, tous les raffinements qui arrivent de la Grèce, de la Sicile et de l'Orient, surtout après la défaite de Mithridate, pénétraient de jour en jour davantage à Rome. L'or et l'argent y affluaient de toutes parts, et, ne trouvant pas à se placer suffisamment dans l'industrie et le commerce des choses de grande utilité, ils recevaient un emploi somptuaire. Il n'y a pas jusqu'à la guerre contre les Cimbres et les Teutons qui n'ait été l'occasion de cet accroissement instantané de l'or par le pillage. L'or et l'argent rapportés jadis par les Gaulois Tectosages du pillage de Delphes, l'argent des mines des Pyrénées, celui que la piété déposait dans un temple de la ville ou jetait dans un lac voisin, avaient fait de Tolosa une des villes les plus riches. Le consul Servilius Cépion s'en empara, et en tira, dit-on, cent dix mille livres pesant d'or et quinze cent mille d'argent. Il dirigea ce trésor sur Marseille et le fit enlever sur la route par des gens à lui qui massacrèrent l'escorte. Jugurtha vaincu livrait à Métellus deux cent mille livres pesant d'argent. En outre,

le général romain mettait la main sur Thala, dépôt des trésors du Numide. Cette affluence d'or brusque et soudaine ne s'arrêtera pas jusqu'à César.

III

LE LUXE AU TEMPS DE SYLLA. — LE LUXE DES TABLES.

La relation qui unit la question du luxe romain aux proscriptions de Sylla (82-81) est pour ainsi dire écrite en caractères de sang. On proscrit, on tue par cupidité; une tête de proscrit vaut jusqu'à deux talents. Le mobile de quelques-uns de ces massacres est si bien le désir de se procurer les jouissances du luxe, que l'un périt pour son palais, l'autre pour ses jardins, celui-ci pour ses bains dallés de marbre, celui-là pour ses vases de Corinthe et de Délos, pour son argenterie, ses étoffes précieuses, ses tableaux, ses statues.

On connaît l'histoire de ce citoyen paisible, étranger à toute politique, qui, jetant les yeux sur la table de proscription affichée publiquement, y voit son nom figurer en tête : « Ah! malheureux, s'écrie-t-il, c'est ma maison d'Albe qui m'a tué. » Combien, sur les cinq mille proscrits, purent en dire autant!

Les biens des proscrits étaient confisqués et vendus à l'encan. En Italie, des populations furent proscrites en masse. Les plus riches cités, Spolète, Préneste, Terni, Florence, furent comme vendues à l'encan.

Cicéron, dans le plaidoyer *pro Roscio*, qui marque

glorieusement son début, et où il fait preuve d'un vrai courage contre les proscripteurs encore puissants, peint le luxe et l'arrogance de Chrysogonus, affranchi de Sylla; cette peinture donne l'idée de ce qu'était à cette époque le luxe d'un riche romain. Ainsi Chrysogonus possède sur le Palatin une belle maison, où il entasse tous les objets précieux qu'il a arrachés à ses victimes. Ce sont de bijoux, des meubles précieux, des objets d'art. Le bruit de ses fêtes remplit le voisinage; ce ne sont que chœurs de musiciens et de chanteurs. Lui-même est un élégant, un homme à la mode: il voltige, dit Cicéron, les cheveux bien peignés et luisants de parfums. On peut y voir le type de toute une catégorie de proscripteurs par cupidité, que Cicéron, par une alliance de mots expressive, nomme « des coupeurs de têtes et de bourses ».

Sylla lui-même offre une image souvent repoussante de ce *luxus romanus*, qui, outre ce que nous mettons aujourd'hui sous le mot de luxe, y ajoute encore une idée honteuse de vice.

Il pille beaucoup, non plus comme les généraux de la vieille école, pour faire honneur des dépouilles au Trésor public et aux temples des dieux, mais pour lui-même et pour la satisfaction personnelle de sa cupidité et de son faste. C'est dans ses coffres que va s'accumuler, pour une bonne partie, l'argent enlevé à l'ennemi; c'est dans ses appartements que s'étalent les objets ravis aux villes prises. Il pille le temple de Delphes, en raillant le dieu fort agréablement. Il passe ses nuits en débauches et en festins avec les comédiennes et les histrions de la plus basse espèce. Ses profusions

publiques sont célèbres. Nul, avant César, n'a donné une plus vive impulsion à ce genre de dépenses destinées à nourrir et à amuser les citoyens pauvres. Telle fut la prodigalité d'un de ces repas publics, que, pendant plusieurs jours, on jetait dans le Tibre une quantité prodigieuse de viandes; on but des vins très-recherchés qui avaient plus de quarante ans. C'est de la même façon que des sommes énormes furent distribuées au nom de Sylla aux obsèques de sa première femme Métella.

Mais le luxe privé du dictateur ne perdait rien à ces libéralités de son luxe public.

Sans sortir de sa demeure on pouvait se croire transporté dans les plus riches temples de la Grèce, dans le temple d'Esculape à Epidaure, de Jupiter à Elis, dans le temple d'Apollon à Delphes; c'est là qu'il avait pris ce petit Apollon en or qu'il emportait toujours avec lui, son *dieu de voyage*, selon l'expression de Winckelmann; il le baisait fort dévotement dans les circonstances graves, car ce railleur des dieux avait, ainsi que Marius, ses superstitions et ses moments de crédulité.

On admirait sa statuette d'Hercule, par Lysippe, en bronze; Hercule y était représenté assis sur un rocher; il était recouvert de la peau du lion de Némée et tenait d'une main une massue, de l'autre une coupe. A la transmission de cette œuvre d'art s'attachait toute une légende qui en rendait la possession inappréciable. Lysippe l'avait donnée à Alexandre, qui adorait son petit Hercule. Elle était tombée plus tard entre les mains d'Annibal, grand amateur de bronzes, et dont la

collection, après sa mort, avait passé aux mains du roi Prusias.

Sylla, en outre, aimait passionnément les beaux livres et les raretés manuscrites. L'heureux bibliophile avait mis la main sur une partie de la bibliothèque d'Aristote. Il possédait même et montrait avec orgueil des manuscrits originaux du grand philosophe, qu'il avait enlevés, lors de la prise d'Athènes, à Apellicon de Téos.

Cet homme fastueux fit des lois destinées à ramener la simplicité primitive; ce citoyen, dont les repas publics n'avaient point encore été égalés, prit des mesures contre le luxe des tables, et la loi *Cornelia* essaya de faire revivre la loi *Fannia*, tombée en désuétude; ce débauché légiféra en faveur des mœurs et de la sainteté de la famille.

Pourquoi l'en blâmer? quels que fussent les exemples personnels du dictateur, de telles mesures étaient la seule justification d'une politique qui visait, à travers des flots de sang, à la restauration du passé.

Il n'est pas moins malheureux pour l'effet moral de ces lois mêmes qu'elles aient eu pour auteur un homme dont les vices avaient altéré le sang jusqu'à changer son corps en vermine, et dont la vue, en dépit de ses talents remarquables et de sa grande supériorité, rappelait trop de cruautés et trop de désordres privés pour inspirer le respect dont se passe difficilement un réformateur de mœurs.

Qu'on discute pour savoir s'il retarda ou hâta par sa dictature la chute de la république, il n'arrêta ni ne modéra les progrès du luxe privé, non plus que de ce

triste luxe public, qui, à cette époque, consistait en abusives distributions faites au peuple.

Les laideurs morales de Sylla, que ne fait pas oublier son goût éclairé pour la statuaire et pour les livres, profitent aux figures qui l'entourent, et ce n'est pas sans une sorte de soulagement qu'on reporte ses regards sur un amateur de tout luxe élégant, sur Lucullus.

Sa distinction d'esprit et sa passion pour les arts et les lettres prêtent à ce personnage plus célèbre encore par ses raffinements que par ses victoires quelques-uns des traits qui recommandent les Scipions.

Pourtant les caractères qui marquent le luxe immodéré éclatent dans l'homme que le jurisconsulte Tubéron appelait un « Xerxès en toge », *Xerxes togatus*.

C'était bien là le nom qui convenait à cette lutte contre les obstacles, que rien n'arrêtait; à ce goût du rare et du difficile; à ces ouvrages exécutés sur le rivage de la mer, près de Naples; à ces montagnes percées, à ces canaux creusés autour des maisons de cet homme riche pour y faire entrer l'eau de la mer et ouvrir aux plus gros poissons de vastes réservoirs; à ces palais bâtis dans la mer, à cette variété de villas situées à toutes les expositions pour toutes les saisons, à ces lits de pourpre, à ce service de vaisselle ornée de pierreries, à ces mets rares et exquis dont il composait même son ordinaire. Le mot si connu de Lucullus à son cuisinier, qui s'était un peu négligé parce qu'il n'y avait point d'invités : « Eh! ne savais-tu pas que Lucullus soupait ce soir chez Lucullus? » ce mot montre assez que cet opulent personnage aimait à jouir du luxe, même en dehors des regards

étrangers. Ce n'était pas qu'il dédaignât de les éblouir. Lorsque le fastueux Romain disait ces mots : « Esclave, on soupe demain dans l'*Apollon* » (c'était le nom de la plus belle de ses galeries), cela signifiait : le souper sera de cinquante mille drachmes (environ quarante-cinq mille francs de notre monnaie).

Il donna un jour un de ces festins à Pompée et à Cicéron, à peu près seuls invités. Il s'était engagé à ne rien changer à son ordinaire; mais c'est l'ordinaire de la salle de l'Apollon qu'il entendait.

Un repas de 45 000 francs, n'est-ce pas fabuleux? L'indication de quelques-uns des prix des denrées rares, que nous donnerons tout à l'heure en les expliquant, rend selon nous ce chiffre si élevé fort vraisemblable. On incline à le trouver digne de foi, lorsqu'on songe qu'un homme tel que Lucullus était en possession de ce que l'Orient, la Grèce et l'Italie pouvaient offrir, comme mets et comme vins, de plus rare et de plus précieux.

On doit toutefois parler de Lucullus sans mépris. Il garda le goût très-vif des choses de l'esprit, et sa bibliothèque fait excuser un peu sa salle à manger. Il avait fait de cette bibliothèque fameuse « l'hostelière des muses, » selon l'expression d'Amyot traduisant Plutarque. Tous les Grecs présents à Rome venaient y travailler et y converser, et ce général, qui avait vaincu Mithridate, cet administrateur habile de plusieurs provinces, qui avait fait rendre gorge aux publicains alliés de Marius, souvent se mêlait pendant des heures à de savants entretiens sur l'art et sur la philosophie.

Esprit ouvert, Lucullus aimait toutes les écoles, il se montrait curieux de tous les systèmes, et il en parlait en vrai connaisseur. Disciple lui-même de l'ancienne académie, il avait fait du chef de cette secte, Antiochus l'Ascalonite, son commensal et son ami. Dans ces temps sanglants et infâmes par tant de côtés, on se laisse aller à parler avec une sorte de sympathie de tout ce qui atteste encore, au sein de l'universelle et grossière décadence, des instincts intellectuels un peu relevés.

Pour ne pas faire en quelque sorte double emploi avec ce qui vient d'être dit, je ne parlerai de Crassus que pour marquer les éléments qu'il ajoute au luxe romain.

Il se distingua surtout par les nouveaux moyens de s'enrichir. Ce n'est point seulement un pillard de provinces, mais un spéculateur très-habile. Né de nos jours, il aurait imaginé et réalisé, sans aucun doute, toutes sortes de moyens ingénieux de faire fortune.

Frappé de la fréquence des incendies à Rome, il spéculait sur les maisons incendiées. Il avait tout un matériel et tout un personnel préparés pour éteindre le feu, et aussi pour réparer et construire les maisons endommagées ou détruites par la flamme. Par une spéculation non moins heureuse, il avait dressé ses esclaves à toutes sortes de métiers qu'il leur faisait exercer à son grand profit. Enfin, il excellait, dit-on, dans l'exploitation de mines. Quand il fit évaluer sa fortune, elle se trouva être de 40 000 000 de notre monnaie[1].

[1] Pline, liv. XXXVI, 24.

Ce qui ne le distingue pas moins, c'est la quantité énorme d'argent qu'il dépensa en libéralités consacrées non plus seulement aux plaisirs publics, mais à acheter les consciences une à une, s'assurant par ce moyen les plus grands personnages, cautionnant César pour une somme égale à 5 000 000 de fr., prêtant sans intérêt à beaucoup de gens. Puis c'est un banquet de dix mille tables, une distribution de blé à chaque citoyen pour trois mois, l'entretien de troupes de gladiateurs. Cet usage, qui se répandit alors, devait fournir une armée de sicaires aux grands agitateurs, toujours prête pour les moments critiques.

De ce moment datent aussi les vastes constructions élevées par les particuliers en vue d'amuser la foule. Le théâtre de Scaurus est resté célèbre.

Pline en parle avec indignation, ainsi que de l'homme qui l'éleva, et qu'il accuse d'avoir porté aux mœurs publiques un coup plus funeste que Sylla. Scaurus était le gendre de Sylla lui-même qui lui avait laissé une immense fortune.

Ce colossal théâtre de Scaurus était à trois étages, soutenus par trois cent soixante colonnes. Le premier étage était de marbre, le second de verre, genre de luxe dont on n'a plus revu d'exemple, remarque Pline, et le dernier était de bois doré. Les colonnes du rang inférieur avaient trente-huit pieds. Les statues d'airain, placées dans les entre-colonnements, étaient au nombre de trois mille. Cet amphithéâtre, qui contenait quatre-vingt mille spectateurs, les étoffes attaliques les tableaux, et les autres décorations du théâtre montaient à une somme énorme.

Ce même Scaurus trouvait à orner avec magnificence, d'une partie des objets de luxe qui encombraient son palais, sa maison de Tusculum bientôt livrée aux flammes par ses esclaves révoltés.

Il serait facile de multiplier les exemples du même genre de constructions. Un riche veut donner des jeux funèbres en l'honneur de son père. Il imagine de faire construire en bois deux théâtres très-vastes, à peu de distance l'un de l'autre, et suspendus sur un pivot tournant. Le matin, on jouait des pièces sur ces deux théâtres. Alors ils étaient adossés, pour que les acteurs ne pussent pas s'interrompre. L'après-midi, on les faisait tourner tout à coup, de manière qu'ils se trouvaient réunis; les quatre extrémités des galeries venaient se joindre et formaient un amphithéâtre où se donnaient des combats de gladiateurs.

Bien que tous les Romains riches ne fussent point les égaux en fortune de ces hommes opulents, ils les imitaient de leur mieux. Les mêmes mœurs prévalaient parmi les hommes de grande famille, dans la classe des chevaliers, qui représentait plus spécialement l'argent, et parmi ces enrichis sans naissance, tels que les affranchis, qui, par tous les moyens alors à la disposition de l'habileté, de l'intrigue et de la corruption, notamment par la captation des testaments, pouvaient arriver à la plus haute fortune.

Le prix de certaines maisons donne une idée de cette richesse extraordinaire d'un petit nombre de particuliers. Ainsi, la maison de Clodius, le même qui sera tué par Milon, avait été achetée 14 800 000

sesterces, environ 2 250 000 francs. Ce même Clodius s'endettera de 70 000 000 de sesterces, environ 18 000 000 de francs. Combien ne faut-il pas être riche pour pouvoir s'endetter de la sorte!

Tous ceux qui ont parlé de ce temps ont signalé au sein de ces villas si élégantes, si somptueuses, dont la multiplication atteste le goût répandu des jouissances, le développement pris par les viviers et les volières. On distinguait la piscine plébéienne faite pour engraisser le poisson, et la piscine patricienne faite pour la vue. C'est dans celle-ci, la vraie piscine de luxe, que se montrait l'art savant de placer des rochers transportés et d'y ménager les retraites au poisson. Sans cette dernière condition, on n'était, quoi qu'on eût fait et dépensé, qu'un médiocre piscinaire. — Médiocre piscinaire, c'est la dure épithète que donne l'orateur Hortensius, sans égal comme piscinaire, et plus fier de ce titre que de tout le reste, à Lucullus lui-même, si célèbre pourtant par cette superbe piscine dont on retrouve la trace sur la terre ravagée de Baïes et de Misène.

On a beaucoup flétri ce genre de luxe. On a peint les Romains comme se laissant aller au comble de la mollesse, parce qu'ils plaçaient la table, pendant les ardeurs de l'été, au-dessus d'un bassin d'une eau limpide, parce que tout faisait de ces demeures splendides des oiseaux et des poissons des lieux pleins de fraîcheur et d'agrément. Si tout se bornait à ces jouissances, on pourrait trouver peut-être que c'est abuser de l'indignation; ceux qui blâment ces coutumes s'y livrent presque tous. Tous recherchent l'été la fraîcheur des ombrages, et dîner au

bord de l'eau n'est pas un crime à faire jeter les hauts cris. Je demanderais pour les Romains de cette époque, à l'égard des volières, la même indulgence que professait le sage Varron, quoique ce fût un juge suspect, car lui-même entretenait des volières admirables.

Mais l'excès auquel ce goût était poussé ne saurait être de tout point jugé avec une telle tolérance. Une pareille masse de travail et de capital soustraite aux emplois fructueux de l'agriculture représentait à l'égard des populations un réel dommage. Il est vrai que les opulents Romains n'eussent fait que rire de cette considération. Ils avaient peu de souci de nos théories économiques sur la consommation improductive.

Quant à nous, modernes, nous ne pouvons nous rappeler ces viviers sans avoir l'esprit assiégé par le souvenir des esclaves jetés aux murènes pour rendre plus délicat le goût de ce poisson si recherché.

Le fait fut rare, soit; il est étrange qu'il ait pu se produire. Ces belles murènes, les Romains s'y attachaient tandis qu'elles vivaient, jusqu'à les couvrir de bijoux et de colliers. Crassus pleura publiquement une de ses murènes chéries, il en porta le deuil comme si elle eût été sa fille; et répondant aux paroles de blâme qui se faisaient entendre dans le Sénat, il se vantait de sa douleur comme d'une preuve exquise de sensibilité[1]. Porter le deuil d'une murène! Franchissez un degré de plus, serons-nous bien loin de Caligula faisant ou songeant à faire son cheval consul?

[1] Cicéron, *Lettres à Atticus*.

Le mulet, le surmulet était en possession de la même faveur. « Vous auriez plutôt obtenu d'Hortensius, dit Pline, un carrosse attelé de mulets qu'il eût tirés de son écurie, qu'un mulet barbu de sa piscine. »

Combien de soucis, quelles sollicitudes! « Hortensius, ajoute le même auteur, n'avait pas moins de soin de ses poissons que de ses esclaves quand ils étaient malades, et il soupirait moins, dans ce cas, de voir un de ses serviteurs boire de l'eau trop froide, que de voir un de ses poissons malades avaler une boisson si dangereuse... Il était épris d'une telle passion pour ses viviers de Baïes, qu'il permit à son architecte de dépenser sa fortune, pourvu qu'il lui construisît une galerie souterraine depuis ses viviers jusqu'à la mer, en la fermant d'une bonde qui permît à la marée d'y entrer et d'en sortir deux fois par jour, et de renouveler ainsi l'eau de ses piscines[1]. »

Excès de sensualité, folie des prix attribués aux choses recherchées, marchent de concert.

On s'était engoué pour les paons à un degré incroyable, on n'appréciait pas moins leur chair que la beauté de leur plumage.

C'est le même Hortensius qui, le premier, avait fait servir de ces oiseaux dans un festin donné au collége des augures. Le mets eut le plus grand succès, auprès du gourmand collège, et auprès des riches romains qui en crurent aisément les augures sur les mérites de cette espèce d'oiseaux. Un œuf de paon valut 5 fr. 60 c. ou cinq dena-

[1] Pline, lib. XXVI, 25.

rius; un paonneau, 50 denarius (56 fr.); ainsi un troupeau de cent paons pouvait rendre aisément 40 000 sesterces (11 200 fr.), et même 60 000 sesterces ou 16 800 fr., si l'on exigeait, comme Albutius, au rapport de Varron, six paonneaux par couvée.

Voulait-on engraisser les cailles, on leur crevait les yeux. Voulait-on faire grossir les pigeonneaux, on leur brisait les jambes, on les laissait dans le nid, et on donnait aux pères et aux mères, comme aux petits, une abondante nourriture. Les pères et les mères, s'ils étaient beaux, de bonne couleur, bien sains, de bonne race, se vendaient communément 200 sesterces, 56 fr. la paire. Les pigeons d'élite allaient jusqu'à 1000 sesterces, 280 fr. Le chevalier Lucius Axius refusa même de vendre une paire de pigeons de cette espèce pour moins de 400 deniers, ou 448 fr. Il y avait enfin des personnes qui avaient à Rome pour 100 000 sesterces (28,000 fr.) de pigeons, et qui en tiraient 50 p. 100 de bénéfice.

Quand de tels chiffres sont mis en avant par Varron, s'adressant à des témoins qui eussent pu le démentir; quand, à la distance qui sépare ce temps de l'époque de Trajan, Pline cite pour son époque des chiffres analogues, il semble difficile de les contester et de les taxer, comme on serait porté à le faire, d'une exagération fabuleuse.

D'un autre côté, je suis frappé de ce fait, que la cherté des choses usuelles n'est pas, tant s'en faut, en rapport avec de tels prix. Ainsi, à cette époque, c'est-à-dire au dernier siècle avant Jésus-Christ, et au

septième de Rome, le blé, quand on prend soin de ne pas s'attacher soit à des prix au-dessous du cours résultant des largesses de l'État, soit à des années d'exceptionnelle abondance, ce qui le ferait évaluer trop bas, le blé n'offrait pas d'analogie, quant à son prix, avec celui des objets cités plus haut. Les calculs de M. Dureau de la Malle[1] établissent que dans les derniers temps de la république romaine, le blé était à l'argent dans un rapport qui n'est qu'une fois et demie plus fort que le rapport actuel. Ces calculs, qui concordent avec ceux de Bœck pour Athènes, tendent à prouver également qu'on s'est trompé souvent en parlant des bas prix dans l'antiquité, et qu'on y a exagéré le pouvoir de l'argent, bien que généralement plus fort que chez nous. Sans doute, après ce que nous avons dit des arrivages soudains, à cette époque, de métaux précieux enlevés aux villes prises, aux palais et aux temples, nous ne comprendrions pas bien que l'argent ne se fût pas, dans une certaine mesure, avili, et par conséquent qu'il n'y ait pas eu une certaine tendance à la hausse des prix, tendance, au reste, parfaitement attestée pour le blé depuis les premiers siècles de la république.

Quoi qu'il en soit, je répète que cette hausse est sans rapport avec les prix des denrées de luxe servies sur la table des riches.

Le prix de la journée de travail de l'ouvrier libre, de l'*operarius*, du *mercenarius*, qu'on trouve indiqué quelquefois, quoique trop rarement, à cette

[1] *Écon. polit. des Romains.*

époque, est fixé par Cicéron[1] à 12 as, environ 80 c. Si faibles que fussent les salaires, toujours fallait-il que les ouvriers vécussent, et ce chiffre, rapproché des rares indications qu'on possède sur le prix des objets courants, atteste encore que, somme toute, le prix des consommations usuelles n'offrait pas la moindre relation avec celui des denrées recherchées par le luxe des tables. L'écart présenté était tel que rien chez nous ne peut en donner une idée, à l'exception peut-être de quelques vins extrêmement rares, auxquels les gens riches peuvent seuls prétendre par le prix énorme que coûtent ces vins.

A Rome, dès qu'un poisson, une volaille engraissée devenait un objet estimé par les gourmets, l'offre étant restreinte et la demande représentée par un petit nombre de consommateurs, décidés à satisfaire, coûte que coûte, leur gourmandise et leur vanité, on conçoit qu'il fallait de toute nécessité que cette valeur montât extrêmement. On peut dire à la lettre que la hausse de ces prix exceptionnels tenait à la constitution oligarchique de Rome, à ces fortunes énormes, tantôt héréditaires, tantôt faites avec cette rapidité inouïe qui a toujours poussé aux folles dépenses. Il faut donc, à ce que je crois, accepter très-souvent du moins ces prix si élevés que les écrivains nous présentent, sans en tirer de conséquences pour l'universelle cherté des vivres.

Tout était-il, d'ailleurs, improductif dans ces viviers, dans ces volières, dans ces parcs d'animaux dont nous avons reconnu l'excès dispendieux?

[1] *Pro Roscio.*

Il semble du moins que le goût des Romains riches pour la volaille engraissée, le gibier et le poisson, justifiait les producteurs qui trouvaient un beau revenu dans ces produits.

Un de ces propriétaires tirait 3 300 000 francs des nombreux édifices qui bordaient ses viviers, et il dépensait cette somme tout entière en nourriture pour ses poissons. Sa villa se vendit environ 10 000 000 de francs, à cause de la multitude de poissons qu'elle renfermait.

S'il y avait de la manie dans le développement exagéré des volières et des viviers, ici encore la spéculation y trouvait fréquemment un bon placement.

Parmi les traits qui donnent l'idée de ce luxe de la gourmandise, il en est de particulièrement caractéristiques.

Pline[1] discute, avec le sérieux qu'il met à toutes ces choses, surtout quand il s'agit de ces raffinements qu'il déteste, pour savoir à qui revient l'honneur ou la honte d'avoir inventé le premier la méthode d'engraisser démesurément le foie des oies. La priorité reste indécise entre le consulaire Scipio Métellus et le chevalier romain Marcus Seius, ce qui paraît offrir peu d'importance; toujours est-il que ce genre de sensualité date de la période qui s'écoule entre la domination de Sylla et celle de César, période riche en progrès de cette nature.

On voit que les Romains savaient mener de front les agitations de la guerre civile et les recherches du bien-être.

[1] Pline, liv. X, 27.

En si beau chemin on ne s'arrêta plus, on fit de merveilleux tours de force, témoin ce vers de Martial[1] :

« Aspice quam tumeat magno jecur ansere majus... »

Ajoutez que le duvet de cet oiseau de basse-cour était aussi fort recherché par la mollesse voluptueuse qui prévalait partout. La livre de duvet de l'oie de Germanie se vendait 5 denarius, 4 francs 95 centimes. Il paraît même que ce haut prix fut cause que les postes militaires, en Germanie, se trouvèrent dégarnis parfois, parce que les préfets envoyaient souvent des colonies entières à la chasse des oies[2].

Le luxe de nos tables ne connaît plus ni la perdrix de mer, ni les grues domestiques, un des mets les plus recherchés des Romains de ce temps, ni le grand flamand qu'ils apprivoisaient. On voit aujourd'hui en France les escargots prendre faveur, surtout dans la classe populaire. Les Romains en étaient très-grands amateurs. Ils distinguaient les escargots blancs de Rieti, ceux d'Illyrie, remarquables par leur grandeur; ceux d'Afrique, dont la fécondité était la plus renommée; ceux du *promontorium solis*, les plus recherchés de tous. On les engraissait dans des parcs avec des soins infinis. C'est une invention dont nous savons la date précise, grâce à Pline l'Ancien. « Fulvius Hirpinus, dit-il, créa les premiers parcs d'escargots à cette époque, un

[1] Épigr. XIII, 58.
[2] Pline, X, 27.

peu avant la guerre civile de César et de Pompée. » Une bien grande date pour un bien petit fait !

Lucilius nous a montré d'une vue générale cette somptuosité des repas même avant Sylla, mais il n'a pu en mettre sous nos yeux ni les détails ni les accroissements, qui se manifestent davantage à mesure qu'on avance dans le dernier siècle de Rome avant Jésus-Christ.

Assistons, en abrégeant bien des particularités, à cette grande affaire, le souper du Romain riche, cérémonie qui a ses règles et en quelque sorte ses rites, qui président aux plaisirs mêmes.

On prend place sur des lits ; on quitte sa chaussure ; de jeunes esclaves versent de l'eau fraîche sur les mains et sur les pieds; d'autres nettoient les ongles des orteils d'un mouvement si rapide, que c'est à peine si ce détail de toilette est remarqué.

La table servie, le *Père du festin* adresse une prière aux dieux, et fait, au son de la flûte, quelques libations de vin. C'est le moment pour les convives de se couronner de feuillage et de fleurs, d'orner leur tête et leur cou, tantôt, si c'est l'hiver, de fleurs odorantes artificielles, tantôt, si c'est la saison, d'ache, de lis, de roses, de myrte, de violette, de safran.

On se parfume les cheveux ; tantôt les essences sont fournies par le maître de la maison, tantôt les convives les apportent de chez eux.

Le souper, c'est l'heure du repos après les fatigues de la journée ; c'est l'heure du vif appétit, après la frugalité des petits repas légers, y compris le prandium,

si modéré; toute l'abondance, tout le luxe de la table aboutit au souper.

La *cœna recta*, le souper en règle, celui qu'offre à ses hôtes un maître riche qui se respecte, compte trois et quelquefois six services. On y trouve d'abord la *gustatio*, les hors-d'œuvre, olives, figues, œufs, laitues; puis arrivent ces nombreux ragoûts, ces rôtis, ces produits des volières et des viviers que nous avons vus préparés si savamment, et ces produits que la mer, les rivières, les forêts de l'Italie ou des provinces conspirent pour envoyer à la gourmandise romaine.

On ne fera que mentionner les lièvres, les chevreuils, les poulardes, tous ces animaux terrestres ou aquatiques dont les noms sont les mêmes que chez nous, et dont l'assaisonnement seul était différent.

N'insistons que sur ce qui caractérise le luxe des tables romaines. Si, parmi ces mets, on aperçoit des loirs, c'est, sachons-le, un grand luxe, et qui a l'attrait du fruit défendu; le loir, cet animal auquel nous ne faisons plus attention, est à cette époque le mets des gourmands les plus raffinés; on l'engraisse dans des parcs; mais la fureur d'avoir des loirs sur sa table, coûte que coûte, est devenue telle que la loi somptuaire du consul Marcus Scaurus a défendu qu'on en servît dans les repas.

Comment ne pas remarquer la présence presque inévitable des langues de phénicoptères, des gélinottes d'Ionie, des foies d'oie blanche baignés dans du lait et du miel, des vulves et des tétines de truies, des hures de porc et de sanglier?

Un mets tout romain, c'est la citrouille, dont le goût est à peine reconnaissable, tant elle se présente sous des déguisements différents, tant elle prend les formes et imite les saveurs les plus diverses. Parmi cette profusion de mets, on distingue encore les huîtres de Tarente, de Circeii ou du lac Lucrin, les langoustes, les murènes du détroit de Sicile et de Tartesse, le turbot de Ravenne, l'esturgeon de Rhodes, et ce chef-d'œuvre où se surpassent le luxe des maîtres de maison et le raffinement des hôtes, le surmulet. Il est présenté vivant dans des vases transparents, et sa mort est un spectacle pour les convives, tant les couleurs par lesquelles passe son agonie ont de variété et de beauté! Comme on aime à le voir tressaillir, bondir, lutter contre la mort! Puis il devient raide et pâlit, il n'est plus bon qu'à assaisonner dans la saumure.

Le *garum*, cette sauce composée d'intestins de poissons et d'autres parties macérées dans le sel, et dont le prix égale presque celui des poissons les plus exquis, sert d'assaisonnement à la plupart de ces mets; on le fait avec le poisson nommé *garon*, ou de préférence avec le scombre; il est surtout fabriqué dans les poissonneries de Carthago Nova.

Au dessert, voyez parmi les *bellaria* de diverses sortes les confitures et le miel, les pâtisseries et les fruits, les dattes d'Égypte, les noix de Thasos, les avelines d'Ibérie, et ces graines de pavot rôties que le miel assaisonne.

Quant aux vins, les Romains conservent l'habitude, si chère aux Grecs et à nos yeux si étrange, de les parfumer, de mêler aux plus exquis le nard, les roses, le

miel, le lentisque. On remarque, entre tous les autres vins, le vin de Sorrente et les vins grecs, servis plusieurs fois. Ce détail atteste un nouveau développement du luxe des tables; car Lucullus disait qu'étant enfant il n'avait jamais vu servir plus d'une fois du vin grec, même dans les plus splendides repas. Le falerne, de tout temps recherché, a-t-il vieilli beaucoup d'années, son amertume qui va croissant le trahira, et on le boira par petites doses mêlé à d'autres vins plus doux et surtout au vin de Chio[1].

Signalerons-nous, enfin, après tant d'autres, l'ignoble coutume romaine exprimée plus tard par Sénèque en ces mots : *edunt ut vomant, vomunt ut edant?*

De tels excès trouvaient dès lors, même avant les moralistes stoïciens du temps de l'empire, des juges qui les condamnaient.

Varron en a exprimé son dégoût. Ce docte écrivain, qui passe de la prose aux vers, de l'agriculture à l'érudition, a écrit aussi des satires ménippées dans lesquelles il blâme les excès des tables et d'autres abus du luxe.

N'attendez pas de lui la verve emportée et l'austère chagrin d'un Lucilius. Il ne s'attaque qu'aux excès déclarés. Il raille « les grands gosiers des gloutons » et « ces cohortes de cuisiniers, de pêcheurs à la ligne et d'oiseleurs » qui encombraient les rues. En effet, les cuisiniers, jadis artisans vulgaires pris à louage pour les

[1] Tous ces traits se trouvent dans Cicéron, Horace, Sénèque, Martial, Aulu-Gelle, etc. Beaucoup ont été recueillis dans le savant ouvrage de M. Dezobry : *Rome au temps d'Auguste.*

grands jours, devenaient chaque jour des artistes plus importants, et quand une bonne maison en possédait un bon, elle n'hésitait pas à le retenir par des appointements fort élevés.

Varron signale de même dans ses satires le raffinement avec lequel était fait le pain des riches. Quoiqu'il y eût alors des boulangers publics, les riches préféraient l'ancienne coutume et avaient un four dans leur maison; c'est à cet usage que le poëte fait allusion quand il dit à un gourmet ignorant : « Si tu avais consacré à la philosophie le douzième du temps que tu passes à surveiller ton boulanger pour qu'il te fasse de bon pain, depuis déjà longtemps tu serais homme de bien; ceux qui connaissent ton boulanger donneraient de lui cent mille as; qui te connaît n'en donnerait pas cent de toi. »

On n'a guère peint le parasite avec de plus vives couleurs que dans ce passage où l'auteur des *Ménippées* nous le montre « son repas servi devant lui, couché au haut de la table d'autrui, ne regardant pas derrière, ne regardant pas devant, et jetant un regard oblique sur le chemin de la cuisine. »

L'indulgent censeur n'allait pas jusqu'à regretter le temps où le genre humain se contentait d'un peu d'eau claire bue dans le creux de la main. *Il est une borne au pot*, tel est le titre d'une de ses satires. La seule loi somptuaire qu'il réclame est une décente modération. Il veut que, par des libations mesurées, on demande de l'esprit au vin et non pas qu'on y noie l'esprit qu'on a ; un repas est avant tout, pour lui, une compagnie d'amis

ou de gens distingués qui s'y animent doucement et y passent les heures en aimables causeries.

Donc peu de convives ! Il ne faut pas que leur nombre « soit moindre que celui des Grâces et dépasse celui des Muses. »

Varron désire qu'on arrête les repas avant les plats recherchés du second service. Malheureusement pour Varron et pour le triomphe de l'esprit sur la matière, c'était à ces derniers plats que les Romains tenaient surtout ; ils leur auraient sacrifié toutes les délices de la conversation.

Pour en finir avec le luxe des tables, résumons-nous sur les lois somptuaires destinées à le restreindre.

On a vu la vieille loi *Fannia*, si souvent invoquée dès cette époque comme une antiquité quelque peu ridicule, tantôt méprisée et violée sans la moindre dissimulation, tantôt hypocritement éludée.

La loi *Didia* fut rendue dix-neuf ans après, avec ceci de particulier qu'elle devait s'appliquer à toute l'Italie, et il est inutile d'ajouter que son sort ne fut pas plus heureux. Le tribun Duronius osa soutenir que de telles lois étaient nécessairement impuissantes et en proposer l'abrogation. Il éprouva le malheur réservé à ceux qui ont raison trop tôt et fut chassé du Sénat.

La loi *Licinia* eut pour auteur Licinius Crassus, lui-même perdu de luxe et de mollesse. Cette loi réglait pour les kalendes et pour les nones la dépense de table à trente as par tête, environ 1 fr. 50 c., et portait le maximum à 9 fr. 70 c. pour les festins de noces. Pour les jours non désignés, elle spécifiait qu'on ne pourrait

servir plus de trois livres de viande sèche et une livre de poissons salés.

Ne semblait-il pas que, par l'exagération de rigueur autant que par l'exiguïté du maximum fixé aux dépenses, de pareilles lois allassent elles-mêmes au-devant du mépris ?

Nous avons nommé la loi *Cornelia*, due à Sylla. Elle défendait de dépenser plus de trente sesterces par convive les jours de fêtes, 5 fr. 85 c. On ne devait pas dépasser le dixième de cette somme les jours ordinaires. La même loi fixait un maximum au prix des denrées recherchées par la gourmandise, qui en avait démesurément accru la valeur. On ne voit pas que ce maximum ait mieux réussi que les autres, et que le commerce des denrées précieuses et rares servies sur les tables en ait éprouvé le plus léger découragement.

La rapidité avec laquelle ces lois se succèdent les unes aux autres achève de démontrer leur inefficacité. La loi *Æmilia*, portée par Lépide, éleva la prétention de régler non-seulement la dépense, mais encore le genre de mets et jusqu'à la manière de les apprêter.

Un vertueux tribun, Antius Restio, prêcha du moins d'exemple. Il fit porter une loi somptuaire et ne tarda pas à se convaincre de son insuccès. Il promit de ne jamais souper hors de chez lui, pour n'être pas témoin de la violation de sa loi, et tint parole[1].

Nous rencontrerons d'autres côtés du luxe romain moins grossièrement matériels : ces recherches, par

[1] Macrob. Saturn., II, 13.

exemple, et ces curiosités de l'art qui mettent du moins un peu d'élégance dans la corruption même.

Ne nous y fions pas trop pourtant. Sans parler des pierres précieuses et des richesses de l'ameublement, les statues et les tableaux n'ont pas fait commettre moins d'excès et de crimes que les murènes et les surmulets.

L'innocente manie des collections, le goût élevé des beaux-arts, se présentent, dans une telle histoire, avec l'accompagnement trop fréquent du sang versé ou de honteuses exactions. Le luxe, à l'état de passion désordonnée, a corrompu les plus nobles parties de la nature humaine. Il a, pour ainsi dire, prêté des armes aux déclamations qui se sont élevées en haine de ses excès contre les plus utiles ou les plus éclatants développements de la civilisation.

Avant de dire un mot de ce côté du sujet, voyons quelles profondes modifications s'étaient opérées dans les mœurs politiques sous l'empire du luxe et du besoin d'argent, qui joue un rôle croissant dans la vie privée et dans la vie politique des Romains, depuis l'époque que désignent avec éclat les noms de Cicéron et de César jusqu'à la chute de la République.

CHAPITRE III

LE LUXE A ROME A LA FIN DE LA RÉPUBLIQUE

I

DES CAUSES MORALES DU DÉVELOPPEMENT DU LUXE A LA FIN DE LA RÉPUBLIQUE.— PREUVES DE CE DÉVELOPPEMENT : LA VIE DE FASTE ET DE PLAISIR.— DES MOYENS DE FORTUNE A LA MÊME ÉPOQUE.

Nous avons indiqué les causes économiques du luxe excessif à Rome, nous avons cherché le secret de son développement dans la constitution oligarchique de l'État. Marquons les causes morales et religieuses qui aidèrent au développement de ce qu'il y eut dans ce luxe d'exorbitant et de corrompu.

On a souvent expliqué par le paganisme et par les exemples des dieux de l'Olympe la corruption grecque et romaine. L'explication, malgré sa part de vérité, n'est pas complétement satisfaisante, car à Rome comme en Grèce de grandes vertus ont fleuri sous le règne du paganisme et en partie sous son influence. Il y a dans le paganisme un fonds moral commun à toutes les religions. L'idée de la vie future, heureuse ou malheureuse selon

qu'on a bien ou mal vécu, y est fortement empreinte tant dans les croyances populaires que dans les écrits des poëtes. Dans le livre où Virgile dépeint les supplices de l'enfer, peu de crimes sont omis.

Voilà le vrai paganisme avec ses idées de moralité et de justice vengeresse.

C'est avec l'interprétation évhémérique que le côté élevé, moral, mystérieux du paganisme, semble à peu près disparaître. Le ridicule l'a touché à mort du jour où tout s'y réduit à de froides légendes sans portée et sans grandeur.

Selon Evhémère, dont les idées très accessibles au vulgaire devaient faire une rapide fortune à Rome, Vénus n'est plus l'amour, la personnification de ce sentiment immense qui anime tous les êtres créés, c'est une entremetteuse de profession qui a passé à l'état de déesse. D'autres interprétations du même genre ne manquent pas. Cadmus n'est plus le héros mythique qui suit par tout le monde les traces de sa sœur et qui sème dans les champs de Thèbes les dents du dragon, c'est un cuisinier du roi de Sidon qui se sauve avec une joueuse de flûte.

Toute haute inspiration de morale religieuse devait disparaître avec ces puériles et honteuses interprétations, qui ne sont plus seulement de l'anthropomorphisme, mais de l'anthropomorphisme dégradé.

Les poëtes contribuèrent aussi à cette œuvre de démolition religieuse, qui allait livrer les âmes aux instincts du matérialisme. Lucilius représente les douze grands dieux en conseil, se riant des gens qui leur

donnent le titre de pères. On y voit Neptume s'embarrasser dans un raisonnement, et, n'en pouvant sortir, s'écrier que Carnéade lui-même, ce sophiste si délié, ne s'en tirerait pas. Nul rôle moins édifiant que celui que joue Jupiter dans Amphitryon.

Les religions orientales eurent plus directement encore une influence corruptrice.

Dès l'an 534 de Rome, le Sénat avait décrété la destruction des temples d'Isis et de Sérapis; et, personne n'osant y porter la main, le consul Æmilius Paulus avait le premier frappé d'une hache les portes du temple. En 614, le préteur Cornélius Hispallus avait chassé de Rome et de l'Italie les astrologues chaldéens et les adorateurs de Jupiter Sabazius.

Mais, dans les dangers extrêmes de la seconde guerre punique, le Sénat lui-même avait donné l'exemple d'appeler les dieux étrangers. Il avait fait apporter de Phrygie à Rome la pierre noire sous la forme de laquelle on adorait Cybèle. « A mesure que la guerre se prolongeait, dit Tite-Live, les esprits flottaient selon les succès et les revers. Les religions étrangères envahissaient la cité ; on eût dit que les dieux ou les hommes s'étaient tout à coup transformés. Ce n'était plus en secret et dans l'ombre des murs domestiques que l'on outrageait la religion de nos pères : en public, dans le Forum, dans le Capitole, on ne voyait que des femmes sacrifiant ou priant selon les rites étrangers[1]. »

Le scepticisme et l'athéisme philosophiques agirent

[1] Tite-Live, XXV, 1, et XXIX, 5.

sur les esprits cultivés comme des dissolvants énergiques. Lucrèce, dans ses chants, célèbre l'épicurisme. En vain, pour le poëte comme pour Epicure lui-même, la sagesse consiste-t-elle surtout dans les plaisirs de l'âme et de l'esprit, non dans les grossières jouissances. Les disciples du philosophe, comme Métrodore, et la foule, donnent à la doctrine du plaisir une interprétation moins raffinée. Vivre pour jouir, et chercher la jouissance dans la matière, devient pour les hommes de ce temps la loi, le but de la destinée humaine, et cette doctrine ne trouve d'opposition que dans la rare élite du stoïcisme.

Tout cela devait pousser les riches au luxe effréné : voyons par quelles ressources on arrivait à le satisfaire.

Gouverner des provinces était le moyen le plus rapide et le plus recherché de faire fortune, pour ceux qui n'avaient pu, comme les généraux vainqueurs, en piller une d'un seul coup.

Quelques-unes de ces provinces, source du luxe par les richesses qu'elles procuraient, en étaient aussi des foyers et des modèles. Ceci s'applique surtout à l'Asie et à la Sicile. Outre sa fertilité, son abondance en produits agricoles qui la rendaient si précieuse, l'Asie possédait plus que nulle autre province les richesses de luxe, dont la nature et l'art avaient fourni les matériaux. Synnades était renommée pour ses carrières de marbres superbes; Laodicée, pour la finesse de ses laines et la beauté de ses tapisseries; Philadelphie et la Méonie, par leurs vins délicats; Hieropolis et Cibyra étaient fameuses, la première par ses teintures, la seconde par ses

fabriques de fer ciselé. On admirait la nombreuse population, l'industrie, le commerce, les richesses de Milet, illustre par ses fabriques d'étoffes de laine; d'Ephèse, de Samos, de Smyrne, de Tralles, de Rhodes, villes dont les temples, les théâtres et les monuments attestaient la splendeur et l'opulence.

Cette Asie brillante, industrieuse, artiste, était à la fois une école de goût et de luxe, une source de tentation incessante, irrésistible pour les publicains et les proconsuls; ils y puisaient à pleines mains. Qu'on songe que dans un seul temple, comme celui de Comana, il y avait d'immenses trésors. Les palais abondaient. L'île stérile de Délos, grand entrepôt des échanges entre l'Orient et l'Europe, était comblée de richesses.

Un fait dira tout : cette province que Mithridate avait pillée pendant quatre ans et accablée de réquisitions et d'impôts énormes, fut condamnée par Sylla à payer 20,000 talents d'argent, environ 120 millions de francs. De plus, chaque particulier fut contraint de fournir à chaque soldat 16 drachmes par jour, 50 drachmes à chaque centurion; en outre, la nourriture et les habits. Cette somme s'éleva bientôt à 720 millions par les usures des publicains. Mais elle fut réduite à 240 millions de francs. L'Arménie seule paya à Pompée une somme de 36 millions. Les largesses qu'il fit à ses soldats se montèrent, dit Appien[1], à 16,000 talents, 96 millions. Il porta au trésor public, en argent monnayé ou argenterie, 20,000 talents, 120 millions de francs.

[1] Voyez, sur ces faits, Appien, *Bell. Mithrid.*, c. CXV, CXVI; Plutarque, *Vie de Pompée*, et Pline, VII, 29; XII, 4; XXXVII, 2.

Ces sommes immenses provenaient des contributions de l'Asie, qui, en outre, avait créé les fortunes énormes de Muréna, de Scaurus, de Gabinius, de Faustus Sylla, de Démétrius, de Théophane, lieutenants, amis et affranchis de Pompée.

Les publicains remplissaient le même emploi que nos fermiers généraux dans l'ancien régime ; mais si grandes que furent les exactions et si fastueuse qu'ait été l'existence de ceux-ci, les riches publicains de Rome les éclipsaient.

Les impôts consistaient en redevances fixes, capitation sur les hommes et le bétail, en droits de douane, d'octroi, de péage, impôts sur les portes et sur la vente du sel. Les fermiers des impôts, qui étaient pris dans l'ordre des chevaliers et organisés en grandes compagnies, et beaucoup de Romains des autres classes attirés par des spéculations de toute espèce, y avaient porté une grande masse de leurs capitaux propres ou empruntés : vraie nuée d'oiseaux de proie abattue sur l'Asie.

Les charges de ces taxes étaient énormément aggravées par les publicains. Il forçaient les villes d'Asie, qui étaient solidaires de la totalité des impôts, à payer pour les termes arriérés un intérêt usuraire qui montait souvent à 48 0/0 par an. Quant aux gouverneurs, il fallait qu'en deux ou trois ans leur fortune fût faite.

D'un autre côté, quels trésors de luxe et d'art, quels pillages rappelle la Sicile !

Ce *grenier de Rome*, outre son blé et son bétail, son miel et ses laines, lui fournit d'autres produits plus

relevés. Les *Verrines* fourmillent là-dessus de détails exacts et précis recueillis sur place. On a vu ce que la prise de Syracuse avait déjà jeté dans Rome d'argent et de goûts de luxe, au temps de Marcellus. Depuis lors, la richesse de la province, grâce à sa fertilité et au génie économe et industrieux de ses habitants, n'avait pas cessé de se développer. Cicéron décrit ce luxe des habitants, luxe le plus souvent de bon goût, et qui accompagne une richesse solide, laborieusement acquise : « La Sicile, dit-il[1], avait poussé très loin les arts, l'industrie et les manufactures; il n'y avait pas, avant la préture de Verrès, de maison tant soit peu riche qui, n'eût-elle pas d'autre argenterie, ne possédât au moins un grand vase orné de ciselures et d'images des dieux, une patère pour les sacrifices et un vase pour les parfums, le tout exécuté par les meilleurs ouvriers et avec un art admirable. On peut juger par là que le reste du mobilier était chez les Siciliens en proportion avec ces objets. »

Il faudrait citer les vases en acacias de Corinthe, les tables delphiques en marbre, les portes du temple de Minerve, sculptées en or et en ivoire, les meubles précieux, tant d'œuvres admirables de sculpture et de peinture, objets dont les villes étaient jalouses, qu'elles accumulaient chaque jour et qu'elles pouvaient céder à la violence, jamais à l'or. Malte, enfin, cette annexe de la Sicile, possédait une manufacture célèbre pour les robes de femme.

[1] *Verr.*, IV, 21.

Telles étaient alors les sources de la fortune comme du luxe. Les fortunes anciennes reposaient sur la possession de domaines immenses; leurs possesseurs suppléaient aux imperfections de la culture par la propriété de nombreux esclaves et par l'esprit de spéculation. Pour les fortunes nouvelles, rien que les exactions, le pillage et les captations de testament.

Sous l'empire de toutes ces causes, on s'explique qu'au milieu des plus cruelles guerres civiles, à la veille ou au lendemain des plus dures épreuves, tout fût, dans la classe riche, pour ainsi dire monté au ton du plaisir.

La jeunesse est l'image la plus vive des qualités et des défauts d'un temps. Toute une brillante jeunesse menait cette vie de luxe et de volupté que chantèrent les poètes comme Catulle.

Vie de luxe, en effet, et non pas seulement de distraction et de plaisir facile, comme cela arrive au jeune âge dans tous les temps, comme il arrivait aussi à ces jeunes gens de Rome faisant du bruit la nuit sous les fenêtres des femmes à la mode.

Le plaisir élégant était lui-même un luxe qui coûtait cher à Rome. Quand, parmi les plus avides courtisanes, on comptait plus d'une femme de sang patricien, la dépense devait aller vite. Les amants ruinés se succédaient rapidement les uns aux autres.

Cette puissance de la femme, dont les vieux Romains s'étaient tant défiés, avait fini, au milieu de l'affaiblissement des anciens usages, par se faire une place importante dans la société, et par justifier les craintes auxquelles Caton avait prêté la forme d'outrageux mépris.

Épouse ou maîtresse, la femme joue à cette époque un rôle dans la vie de presque tous les hommes politiques. Cette influence va jusqu'à la domination chez quelques-unes. Les femmes galantes sont courtisées par les Sylla, les César, les Antoine. Les femmes, ces affranchies de la veille, devaient se jeter dans les déréglements qui signalent les débuts de toute liberté.

Maîtresses des maîtres du monde, quel aliment manque à leurs ardentes fantaisies? quel luxe leur fait défaut?

La femme mariée ne connaît guère plus de frein que la courtisane. La facilité du divorce met ses passions à l'aise, et combien, sans quitter un mari complaisant ou complice, ne se gênent point pour étaler leurs scandales!

Une femme du monde, Cœcilia Metella, l'épouse du consulaire Lentulus Spinther, étonne cette société même par ses aventures galantes et par sa rapacité dévorante.

Malheur aux jeunes femmes dont les maris lui ont paru une proie digne d'elle! C'est avec elle que Dolabella, à peine marié à Tullia, la fille chérie de Cicéron, dissipe sa fortune et bientôt celle de sa femme.

Étrange époque que celle où il faut choisir pour type de la courtisane accomplie, spirituelle, cultivée et aimant les arts comme une autre Aspasie, une fille du sang des Clodius, qui porte dans le plaisir l'élan emporté d'une race fière et impétueuse jusqu'à la fin! Plus prodigue d'ailleurs de sa fortune propre qu'avide de l'argent de ses amants, *Clodia* choisit ses favoris selon le caprice de sa volage fantaisie et de son imagination dépravée.

Digne sœur de ce tribun sans conscience qui traînait dans les fureurs de la démagogie son vieux nom patricien et s'engageait dans une lutte à mort avec Milon, on la voyait sur la voie Appienne ou dans les jardins publics entourée de ses adorateurs, parlant hardiment à ceux qu'elle rencontrait, invitant à ses repas les jeunes gens à la mode, et promenant de l'un à l'autre ses amours plus d'une fois suivies de haines furieuses.

On connaît les amours de Clodia avec le riche Cælius, le brillant orateur, l'agitateur entraînant, l'esprit séduisant et corrompu. Cet homme d'esprit et d'action, qui jette là tout scrupule et qui semble se complaire dans le sentiment de sa force exubérante, exercée en tous sens avec éclat et sans autre but que l'orgueil satisfait, est lui-même un des types les plus vivants et les plus accusés d'une société de plus en plus blasée.

Ce prince de la jeunesse romaine avait tout ce qu'il faut pour représenter et mettre à la mode la vie élégante : beaucoup d'argent follement dépensé, l'importance politique, une intelligence supérieure, la vivacité railleuse, le courage porté jusqu'à la témérité, les cortéges nombreux de clients et d'amis, le talent de danseur le plus accompli, une mise pleine de richesse qui éclatait au premier regard dans la belle bande de pourpre dont sa robe était ornée.

A ces brillantes amours d'un Cælius et d'une Clodia il fallait un théâtre digne d'elles.

Ce n'était pas assez de l'opulente maison du Palatin et de ces beaux jardins du Tibre, avec leurs fêtes nocturnes auxquelles accourait la jeunesse romaine. La

ville d'eaux, la ville de luxe, devenue déjà le rendez-vous des élégants de l'Italie, la ville du plaisir et de la dépense, Baïa, si admirablement située, vit pendant une saison leurs courses sur le rivage, l'éclat de leurs festins, leurs promenades sur la mer, dans des barques qui portaient des chanteurs et des musiciens.

Un grand poëte de nos jours a fait passer dans ses strophes mélodieuses l'écho de ces plaisirs et de ces fêtes, avec la poésie de ce beau golfe tout plein des enchantements de la nature et de la vie. C'est en pensant à ces temps dont nous parlons que Lamartine s'écriait à la vue des mêmes lieux :

Horace, dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par le plaisir et le génie,
Fuyait les pompes de la cour ;
Properce y visitait Cynthie,
Et sous les regards de Lydie
Tibulle y modulait les soupirs de l'amour.

. . . .

Colline de Baïa ! poétique séjour !
Voluptueux vallon qu'habita tour à tour
Tout ce qui fut grand dans le monde,
Tu ne retentis plus de gloire ni d'amour.

Pas une voix qui me réponde,
Que le bruit plaintif de cette onde
Ou l'écho réveillé des débris d'alentour !

Ainsi tout change, ainsi tout passe
Ainsi nous-mêmes nous passons,
Hélas ! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

Ainsi passait de même cette vie de caprice et de folie, d'élégance et de luxe!

Au riche Cœlius succédait le poëte Catulle. Cette gracieuse et séduisante Lesbie n'est autre que Clodia[1]. A défaut d'or (l'opulente patricienne pouvait se passer d'en demander à ses amants), à défaut du faste de la jeune aristocratie, les attraits du jeune et pauvre grand poëte furent son esprit charmant et surtout la sincérité de sa passion. Clodia l'aima, elle aussi, de cette passion emportée et sensuelle qui n'excluait pas de honteux partages. Tout un monde de lettrés, de politiques, de grands seigneurs, se groupait à Baïa, autour de la brillante Romaine, qui semble inaugurer alors l'esprit de société. C'est un cercle où on lit des vers, où l'on fait de la politique, surtout force opposition contre César.

Les célèbres *Épigrammes* de Catulle suffiraient seules à nous apprendre combien à ces raffinements, qui sembleraient attester le règne de l'esprit et de la galanterie élégante, de tristes grossièretés se mêlaient encore. Cœlius et Catulle jetteront d'infâmes outrages en prose et en vers à la femme qu'ils ont aimée, et Clodia, furieuse d'être prévenue par l'inconstance d'un amant, ne reculera pas contre Cœlius devant une accusation publique de tentative d'empoisonnement.

Les plus sages étaient atteints du mal commun à toute cette société. Les besoins d'argent de Cicéron, expli-

[1] Voir, pour les détails de cet épisode et pour tout ce côté des besoins de luxe à cette époque, le livre de M. G. Boissier, *Cicéron et ses amis*.

cables par son goût pour les objets d'art et sa passion pour les belles villas, remplissent ses lettres familières.

Il possède jusqu'à douze villas, sans compter ses maisons de Rome. Il avait acheté environ 700 000 sesterces sa maison du Palatin au triumvir Crassus.

Embellir sa demeure de Tusculum, donner à ses galeries l'air des gymnases de la Grèce, remplir ses habitations des chefs-d'œuvre de la peinture et de la statuaire, voilà les commissions dont il charge Atticus et, plus tard, Gallus. Tout est chez lui à la mode grecque. On a retrouvé sur l'emplacement même de Tusculum, une admirable statue de Démosthènes, qui appartint à l'orateur romain, et qui fut probablement l'ornement de son cabinet; elle est aujourd'hui au Vatican.

Mais, au-dessus de tout, il met le luxe des bons et beaux livres.

C'est encore Atticus qui l'aide à collectionner, et qui lui envoie deux de ses ouvriers grecs, Denys et Ménophile, pour mettre ses livres en état : « Vous leur recommanderez bien, lui écrit-il, de m'apporter de ce parchemin spécial dont on se sert pour écrire les titres. » Le grammairien et géographe Tyrannion, l'ancien bibliothécaire de Sylla, surveille la copie des manuscrits, dresse les catalogues. « Rien n'est plus élégant que ma bibliothèque, avec ses rayons de livres ornés de leurs belles vignettes; ma demeure me paraît maintenant douée d'intelligence. »

De tous ces luxes, celui-là n'était pas le plus coûteux

il n'explique pas tant d'appels à tous les banquiers de Rome : Considius, Axius, Vectenus, Vestorius.

En vain Atticus cherche-t-il à le faire rougir de ses dettes ; Cicéron en plaisante. Il raconte un jour à un de ses amis qu'il est tellement endetté, qu'il entrerait volontiers dans quelque conjuration si l'on voulait l'y recevoir, mais que, depuis qu'il a puni celle de Catilina, il n'inspire plus de confiance aux autres conspirateurs. Au jour des échéances, il se contente de s'enfermer à Tusculum, laissant Eros ou Tiron disputer avec les créanciers.

Son frère et son fils le dépassèrent en goûts de dépenses. Quintus, son frère, voulait avoir aussi ses villas, ses bibliothèques, ses bains, ses portiques, ses viviers, sauf, ne trouvant plus de crédit, à aller rejoindre César en Bretagne, pour échapper aux créanciers et refaire sa fortune.

Quant au jeune Marcus, envoyé à Athènes pour y étudier, il passait à s'amuser, à jouer au grand seigneur, le temps que son père aurait voulu qu'il consacrât à la philosophie. Il préférait faire de bons dîners et s'occuper de fêtes brillantes, en compagnie de son maître, le rhéteur Gorgias, chargé de l'instruire. Cet amateur de Falerne et de vin de Chio, ce buveur intrépide, qui porta un défi au triumvir Antoine, et qui le vainquit dans ce genre de lutte où Antoine n'était pas facile à vaincre, ne put être jamais qu'un débauché et un soldat plein de bravoure, bien qu'Auguste ait songé, plus tard, à faire de lui un consul.

Notons encore quelques traits relatifs aux derniers

temps de la République. Les femmes elles-mêmes prêtaient et empruntaient par l'intermédiaire d'affranchis. Il y avait tel spéculateur dont le métier consistait à faire à son profit des affaires pour les femmes. Tel fut l'affranchi Philotimus, cet intendant que Cicéron traite de voleur, auprès de Terentia, l'épouse du grand orateur romain[1].

Comment enfin oublier parmi les moyens de s'élever à la fortune et au luxe à cette époque l'achat des terres à vil prix, après une guerre, à l'étranger ; à l'intérieur, après une proscription ? Triste habileté, où quelques-uns excellaient, et que ne dédaignaient pas toujours des hommes classés parmi les honnêtes gens. C'est ce que fit Atticus en Epire, après que Mithridate eut ravagé la Grèce. Quelques riches savaient même tirer parti de leur luxe et en trafiquer, comme le même Atticus fit pour les beaux livres dont il avait la passion, et dont les copies, admirablement exécutées par des esclaves, formés par lui-même, contribuèrent à l'enrichir.

Élever et louer des gladiateurs était un moyen moins

[1] La femme et l'intendant s'entendent pour tromper le grand homme trop confiant. En une seule fois, Terentia avait retenu 60 000 sesterces (12 000 francs) sur la dot de sa fille. C'était un beau bénéfice, mais elle ne négligeait pas non plus les petits profits. Son mari la surprit un jour détournant 2,000 sesterces (400 fr.) sur une somme qu'il lui demandait. Cette rapacité acheva d'irriter Cicéron. Il se résigna au divorce. Dans les discussions d'argent qui survinrent, Cicéron se montra accommodant, pour en finir avec les interminables chicanes de Terentia. L'époux divorcé songea à se remarier, et, malgré ses soixante-trois ans, il choisit une très-jeune fille, Publicia, sa pupille. Extravagant amour selon l'âcre Terentia, simple calcul d'argent selon Tiron, le secrétaire de Cicéron, qui prétend qu'il ne l'avait épousée que pour payer ses dettes avec la fortune de sa femme. V. G. Boissier, loc. cit.

avouable, dont Atticus lui-même ne rougissait pas.

Prêter à gros intérêts forma encore un moyen de gagner de l'argent que les nobles n'abandonnaient pas aux chevaliers. On prêtait aux particuliers, soit en son nom, soit par d'obligeants intermédiaires. On prêtait aussi aux villes, mais on se cachait. L'opération était délicate, aventureuse. Ces pauvres villes étaient assez épuisées par les proconsuls, unis aux fermiers de l'impôt, pour qu'il ne restât plus rien aux créanciers. C'était à ceux-ci à s'y prendre à temps et à s'adresser à des débiteurs solvables.

Joignez à cela les testaments, les riches successions. Tout le monde n'avait pas, comme Atticus, pour oncle un opulent usurier, un Q. Cæcilius, dont il fallait être l'ami, le proche parent pour en obtenir de l'argent au taux exceptionnellement modéré de 1 p. 0/0 par mois. Atticus sut se concilier les bonnes grâces d'un oncle si précieux, qui mit le comble à sa fortune en lui léguant plus de 2,000,000 de francs.

Et pourtant cet ingénieux romain, sauf ses beaux livres, n'avait que des goûts assez simples. Point d'opulentes villas, de table somptueuse. L'esprit faisait les frais de ses dîners, assez maigres, à ce qu'il paraît, quoiqu'ils fussent servis dans une riche vaisselle. Sa maison du Quirinal respirait l'aisance, nullement le faste. Il s'entendait en belles statues, mais c'était pour les autres, pour Cicéron, par exemple, qu'il en faisait venir de la Grèce.

On vient de voir par quelles causes le luxe s'était développé et par quels moyens on arrivait à la fortune à

la fin de la république. Les résultats sont en rapport avec ces moyens.

C'est le temps où un Cæcilius Isidorus, malgré les pertes éprouvées dans les guerres civiles, léguait 4116 esclaves, 3 600 paires de bœufs, 27 500 têtes d'autre bétail, 60 000 000 de sesterces en argent, et ordonnait qu'on dépensât 247 000 francs ou 1 100 000 sesterces à ses funérailles.

On voit par là combien est exacte la peinture que Salluste a mise dans la bouche de Catilina, le chef des endettés et des débauchés, se plaignant du luxe et de la débauche : « Depuis que la république est au pouvoir et à la disposition d'un petit nombre d'hommes puissants, ce n'est que pour eux que les rois et les tétrarques sont tributaires, que les peuples et les nations payent les impôts; tout ce que nous sommes d'ailleurs de citoyens braves, vertueux, distingués ou non par la naissance, nous sommes traités comme la populace, sans crédit, sans autorité, à la merci de ceux que nous ferions trembler si la république était ce qu'elle doit être : crédit, puissance, honneurs, richesses, tout est pour eux ou pour ceux qu'ils favorisent; et à nous, ils ont laissé les périls, les affronts, les condamnations, l'indigence !... Et quel est l'homme, vraiment homme, qui pourra souffrir que nos tyrans aient un superflu suffisant pour bâtir jusque dans la mer et pour aplanir les montagnes, tandis que nous manquons même du nécessaire? qu'ils élèvent à la suite deux palais ou même davantage, tandis que nous n'avons nulle part un foyer qui nous appartienne? Ils ont beau acheter des tableaux,

des statues, des vases précieux, abattre des édifices nouvellement construits, en élever d'autres, prodiguer, tourmenter l'argent en mille manières : la fureur même de leur luxe ne peut épuiser leurs richesses; et pour nous, il n'y a que misères au dedans et dettes au dehors, des maux présents et un avenir encore plus affreux. »

Plainte éloquente et fondée, à laquelle il ne manquait que de passer par des bouches moins indignes de la faire entendre.

II

LE LUXE DES AMEUBLEMENTS, DES VÊTEMENTS, PIERRES PRÉCIEUSES, VASES ET OBJETS D'ART.

Nous n'avons touché encore que d'une manière générale à ce luxe qui regarde la personne ou la demeure, le vêtement et le meuble, l'objet qui a une valeur d'art. Plus on avance vers la fin de la République, plus toutes ces choses tiennent de place dans la vie du Romain de riche condition, plus la passion s'en accuse et s'en répand.

Voyons d'abord avec plus de détails le luxe qui concerne la personne, c'est-à-dire les ornements.

Tels sont par exemple les anneaux, les pierreries, les perles, les étoffes.

Les anneaux, usage ancien, cher aux Sabins, et dont la matière avait été vile d'abord, étaient devenus un luxe très-recherché. Les Romains, comme les femmes romaines, aimaient à s'en parer. L'or y avait remplacé le

fer; mais peu à peu, et comme un privilége. Il n'y eut d'abord que des généraux honorés du triomphe ou que les sénateurs ayant rempli des ambassades, qui eurent le droit de porter l'anneau d'or, les jours de fêtes et de cérémonies publiques. Marius le porta constamment. C'était une sorte de décoration, qui fut successivement étendue aux sénateurs, aux tribuns légionnaires, plus tard aux affranchis.

Ce goût allait devenir si vif que certains particuliers portèrent des anneaux précieux non-seulement à chaque doigt, mais à chaque phalange.

Il y en avait même de plus ou moins pesants, pour l'hiver ou pour l'été, de plus ou moins riches selon les circonstances; mais au temps où nous sommes, ce luxe des anneaux (divisés en anneau destinés à marquer la condition, en anneaux de fiançailles, en anneaux employés à servir de sceaux) n'avait pas encore touché à ses dernières limites, qu'il n'atteignit que sous l'Empire, et qu'Héliogabale devait porter au comble. Les pierres précieuses se mêlaient à l'or ou en prenaient la place. Le sénateur Nonius fut forcé de s'exiler, parce qu'il avait à son anneau une pierre précieuse que le triumvir Antoine convoitait; c'était une opale valant 4,000 fr.

Avant l'impulsion donnée par Pompée au luxe des pierres précieuses, Scaurus est le premier qui ait eu un écrin de pierreries ou *dactylothèque* [1].

Le troisième triomphe de Pompée, accompagné de

[1] Pline, liv. XXXVII, 5

beaucoup de ces objets précieux fut ici comme un signal. Lui-même avait dédié au Capitole le magnifique écrin, ancienne possession de Mithridate. César devait à son tour en dédier un dans le temple de Vénus Genitrix. Pompée fit aussi exécuter son buste tout en perles, qui fut promené à ce fameux troisième triomphe. Pline, malgré la distance où il est placé de cette époque, s'en indigne jusqu'à apostropher vivement le triomphateur. « Des perles, ô grand Pompée ! une chose superflue, un luxe réservé aux femmes ; des perles que tu n'aurais osé porter toi-même, servant à exprimer les traits d'un homme tel que toi, etc. »

Jamais étalage d'objets plus magnifiques et plus coûteux n'avait d'ailleurs frappé les regards. Les dépouilles des pirates de l'Asie et de Pont avaient de quoi provoquer l'admiration. Tous les yeux se fixaient émerveillés sur cet échiquier garni de toutes ses pièces, formé de deux pierres précieuses qui avaient trois pieds de large et quatre de long (la reine, en or massif, pesait trente livres,) sur ces trois lits de table, sur ces vases d'or enrichis de pierreries, assez nombreuses pour couvrir neuf buffets, sur les statues d'or de Minerve, de Mars et d'Apollon, sur ces trentes-trois couronnes de perles, sur cette montagne d'or massif avec des cerfs, des lions, des fruits de toute espèce, autour de laquelle une vigne d'or serpentait, sur cette grotte en perles, surmontée d'un cadran solaire.

Imitateur du luxe public, le luxe privé s'inspira de ces modèles.

Les étoffes furent un luxe comme les pierreries. Les

laines fines atteignaient à un haut prix. Certaines espèces de moutons étaient renommées par leurs qualités. La teinture y ajoutait un prix excessif. La pourpre, de tout temps honorée chez les Romains, y était la marque d'un privilége attaché à la naissance ou aux dignités.

La robe *prétexte*, tunique blanche, bordée de pourpre, était le costume ordinaire des patriciens. Le *laticlave*, tunique bordée par devant d'une large bande de pourpre, semée de nœuds tantôt de pourpre comme la bande même, tantôt d'étoffe d'or, était le costume des sénateurs, des magistrats patriciens et de certains magistrats plébéiens d'ordre supérieur. Enfin, la *trabée*, robe de pourpre à bandes, différemment nuancée selon qu'elle était portée par les consuls, les augures, les hauts magistrats, les prêtres.

Vers le temps de César, la plus belle pourpre de Tyr qui teignait les robes et les vêtements portés par les femmes opulentes, les tapis, etc., coûtait près de 800 francs la livre ; la teinture simple en pourpre, d'une seule livre de laine, coûtait 109 francs, etc. Le coton était d'un prix élevé ; teint, il était aussi un objet de luxe.

Quant à la soie, elle ne fut connue que vers la fin de la République ; elle était si rare, que son prix excédait de beaucoup celui de la plus riche pourpre.

J. César, dans les spectacles qu'il donna lors de ses triomphes, couvrit le théâtre de voiles de soie ; c'était de la soie tissée avec d'autres substances, telles que le lin, le coton, etc. L'usage en passa bientôt dans les habits des plus riches citoyens. C'est sous l'Empire que

ce luxe se développa, mais la soie s'y montra presque toujours mélangée d'étoffes moins précieuses et se maintint à des prix excessifs.

La toilette devait s'enrichir de nouveaux raffinements, et ceux qui étaient connus se répandirent de plus en plus, dans ces années finales de la République.

C'est ainsi que se propagent dans des conditions de rang moins élevées chez les femmes les élégances du *mundus muliebris*, l'usage de polir leur peau avec des pierres ponces; l'habitude de recourir à de faux cheveux, l'emploi de peignes d'ivoire et de ces parfums dont quelques-uns étaient des poisons corrosifs; le fard colore leur visage; elles prennent grand soin de leurs dents et y suppléent au besoin par des dents fausses; ces exigences de la toilette de Lalagé, décrites plus tard par Martial, ont servi de matière à plusieurs études sur la toilette féminine[1]. Nous y reviendrons en parlant de l'époque impériale.

Le luxe des maisons, des vases, des meubles, des objets d'arts, n'avait pas fait moins de progrès. On trouve dans le biographe Cornelius Nepos, que Mamurra, de Formies, chevalier romain, chef des pionniers de César dans la Gaule, a le premier revêtu de lames de marbre les murs de sa maison tout entière sur le mont Cœlius. C'est ce même Mamurra, diffamé par les vers de Catulle,

[1] Les tuniques, les agrafes, les chaussures, sont minutieusement passées en revue par l'abbé Nadal dans son traité de la toilette des dames romaines. On trouve aussi des détails analogues dans le volume intitulé : « Extrait d'un grand ouvrage intitulé : *l'Antiquité pittoresque*, ou *Essai sur l'étude de l'antiquité réduite en tableaux*, » par M. Bayeux, avocat au parlement de Normandie, traducteur des *Fastes d'Ovide*.

et que sa propre maison, dit Pline, dénonçait plus énergiquement encore que ne l'a fait le poète de Vérone, car elle montrait tout ce qui avait appartenu à la Gaule chevelue.

Cet homme est le premier qui n'ait eu, dans toute sa maison, d'autres colonnes que des colonnes de marbre, et toutes massives; elles étaient en marbre de Carystus ou de Luna.

Lepidus, collègue du consul Catulus, l'an de Rome 676, avait établi dans sa maison des seuils en marbre de Numidie, au grand scandale de toute la ville.

C'est la première trace qu'on trouve à Rome du marbre numidique apporté à Rome, non en feuilles et en colonnes, mais en bloc.

Lucullus, consul environ quatre ans après Lepidus, avait donné son nom au marbre lucullin. Ce fut lui qui introduisit à Rome ce marbre qu'on tirait de l'île de Chio, marbre noir et tout uni. L'usage du marbre se répandit sans cesse davantage, une fois cette impulsion donnée.

Les coupes et les vases tiennent une place célèbre dans le luxe romain. Ils affectaient toutes sortes de formes et d'usages, et étaient faits de diverses matières, bois de hêtre, terre cuite, pierre, cristal, verre, ambre, cuivre, argent et or [1]. Les coupes et les vases étaient unis ou ciselés, et parfois enrichis de pierres précieuses. On les nommait *pocula*, *calices*, *phialæ*, *scyphi*, *scaphia*, *cululli*.

[1] Voir le mémoire intitulé : *Recherches sur le luxe des Romains dans leur ameublement*, lu à l'Académie de Dijon, par Gab. Peignot (1876). Le tirage à part est à la Bibliothèque nationale. Pour l'auteur de ce savant travail les deux principales sources sont Varron et surtout Pline l'Ancien.

Le *cantharus* était une coupe à deux anses. Quelques-unes des peintures qui décoraient ces vases étaient, sous le rapport de l'art, des œuvres de mérite, mais plus d'une fois elles portaient témoignage de l'état des mœurs en mettant sous les yeux les mêmes scènes que retraçait le pinceau voluptueux des poètes.

Cette circonstance, avec la passion des Romains pour les vases *murrhins*, excite la verve de Pline dont les lignes méritent d'être citées : « Par combien de moyens nous avons augmenté la valeur des choses ! La peinture a imprimé ses couleurs sur l'or et l'argent ; en les ciselant, nous en avons accru le prix. L'homme a appris à défier la nature, et l'art s'est accru en se prostituant au vice. Le secret des plaisirs lascifs fut divulgué sur toutes les coupes : on but dans l'image obscène de la débauche ; bientôt ces vases mêmes perdirent leur prix, on s'en dégoûta. L'or, l'argent devinrent trop communs. Nous avons tiré de la terre les *murrhins* et les cristaux, dont la fragilité même devait faire le prix. » Suit une remarque très-fine sur la nature même du luxe qui s'attache aux objets faciles à détruire : « *Ce fut*, dit-il, *le signe de l'opulence, ce fut le vrai triomphe du luxe de posséder un objet qui pût à l'instant périr tout entier.* » Et Pline ajoute : « Cela ne suffisait pas encore. Aujourd'hui nous buvons dans des morceaux de pierreries ; nos coupes sont tissées d'émeraudes, et l'Inde semble avoir été conquise pour la vanité de l'ivresse. L'or n'est plus qu'un accessoire [1]. »

[1] Plin., XXXIII, 11. Traduction Guéroult.

Ces vases si riches et d'un travail si exquis montaient dans certains cas à une valeur de plus de trois cent mille francs de notre monnaie. Les différences de prix, dans la mesure où elles provenaient de la matière même, tenaient aux plus légers détails.

Ainsi, que les bords fûssent chatoyants, qu'ils offrîssent certains reflets pareils à ceux de l'arc-en-ciel, qu'il n'y eût dans la pierre rien de transparent ni de pâle, point de grain, d'inégalité en saillie, qu'enfin une fine odeur s'en exhalât, qui pouvait savoir alors à quelle valeur serait mis le précieux vase par la fantaisie du riche Romain ?

Les tables précieuses étaient un luxe particulièrement romain. Les plus recherchées étaient celles de cèdre et de citre tirées du fond de la Mauritanie. Elles étaient soutenues par des supports allégoriques, ordinairement des animaux sculptés en ivoire, enrichis de lames d'or et d'argent, et quelquefois entièrement composées de ces métaux précieux. Déjà Caius Gracchus avait possédé deux dauphins d'argent massif, d'un travail exquis, qu'il avait achetés sur le pied de cinq mille sesterces (1,000 fr.) la livre. Plus tard, Cicéron paya sa famense table de citre un million de sesterces (200,000 fr).

Ce luxe, comme tous les luxes d'ameublement, devait encore augmenter sous l'Empire, et il inspire à Juvénal quelques-unes de ses boutades les plus véhémentes. Il parut étrange que Sénèque possédât cinq cents tables à trois pieds, d'un très-grand prix, toutes en bois de cèdre, avec des pieds en ivoire et parfaitement égales : recherche somptueuse de cet ennemi du luxe, qui re-

grettait la simplicité passée, mais qui était de son siècle.

Nos temps modernes n'ont rien d'analogue au luxe des lits romains dont nous avons dit un mot. On en distinguait trois sortes : le lit pour le sommeil, *lectus cubicularis* ou *torus* ; le lit de table, *lectus triclinaris* ; et le lit nuptial, *lectus genialis*. Outre la matière, le luxe des lits cubiculaires consistait surtout dans la richesse des couvertures. Le lit triclinaire ou de table, à l'époque de César, était formé d'ébène, de cèdre, d'ivoire, quelquefois d'or ou d'argent ; ces métaux du moins servaient à les orner. On voyait communément des lits de table en bois de citre, entièrement couverts de lames d'argent, ou bien garnis de sculptures ou de ciselures en or et en ivoire, de plaques d'écailles de tortue, etc. Les riches couvertures qu'on étendait sur les lits, et sur lesquelles se couchaient les convives, allaient quelquefois dans les ventes à un prix très-élevé. On en cite, dès le temps de Caton, qui ont été adjugées pour la somme de huit cent mille sesterces (160,000 fr.) Quant au lit nuptial, il n'y a guère rien à en dire qui ne se rapporte à la description du lit cubiculaire.

En vain le goût des arts se répandait ; la *gravitas romana* trouvait de bon ton de continuer à en parler avec mépris. Officiellement on dédaignait ce qu'en particulier on adorait.

C'est une curieuse et amusante comédie que la feinte ignorance de Ciceron faisant semblant, dans une de ses *Verrines*, de ne pouvoir retrouver les noms des grands artistes Myron et Polyclète.

La passion sans scrupule et sans frein du luxe des objets d'art a son représentant à Rome dans Verrès.

« Je nie, disait son accusateur, que dans toute la Sicile, dans cette province si riche, si ancienne, parmi tant de cités et de familles opulentes, il y ait un seul vase d'argent, un seul bronze de Corinthe ou de Délos, une seule pierre précieuse, une seule perle, un seul ouvrage en or ou en ivoire, une seule statue de bronze, d'ivoire ou de marbre ; je nie qu'il y ait une seule peinture, une seule tapisserie, que Verrès n'ait recherchée, qu'il n'ait examinée, et, quand l'objet lui a plu, qu'il n'ait enlevée... Et il n'y a pas ici d'hyperbole ! »

Verrès, en effet, avait dépassé tous les exemples connus du luxe et du faste, tout l'odieux des moyens employés jusqu'alors pour les acquérir ; et pourtant son histoire est celle plus ou moins des gouverneurs de province.

Ce qui frappe dans de pareils hommes, personnifications de la violence et de l'oppression, qui, pour satisfaire à tout prix leur passion, se mettent au-dessus du droit, de la morale et de l'humanité, c'est qu'ils annoncent l'empire romain dans ses représentants les plus exécrés. Mêmes tempéraments emportés, mêmes abus de la puissance.

On réhabilite tout le monde aujourd'hui. Verrès trouve tout au moins des avocats pour plaider en sa faveur les circonstances atténuantes.

Verrès fut-il aussi coupable que l'a soutenu Cicéron ? Il était de l'aristocratie, et les chevaliers, dit-on, avaient intérêt à le perdre. Est-ce tout encore ? Non. Il aimait

tant les arts! il en a rassemblé tant de débris! Comment ne pas se montrer indulgent pour un tel goût? Les Siciliens ne savaient que garder leurs chefs-d'œuvre pour leurs villes ou pour leurs maisons. Verrès a réuni ce qu'il y avait de mieux, l'a sauvé par là de la destruction.

Les *collectionneurs*, qui saluent dans Verrès un ancêtre, ont beau jeu à vanter l'étendue des services qu'il rendit, sans qu'il y songeât sans doute. On ne peut nier en effet que le cabinet de Verrès n'ait été le réceptacle de plusieurs chefs-d'œuvre qui ont dû à cette circonstance de survivre.

Laissons les fanatiques d'objets d'art s'écrier que « cette grande figure de collectionneur, passionné pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité jusqu'au crime, a quelque chose de saisissant. »

Nous avons sous les yeux un savant volume, écrit à ce point de vue, qui contient la liste d'une partie de ces œuvres d'élite, rassemblées par le célèbre proconsul [1] : nous y puisons quelques indications.

On voyait à l'entrée de son palais les vantaux des portes du temple de Minerve à Syracuse, avec ses bas-reliefs en ivoire incrusté d'or, surmontés d'une admirable tête de Gorgone en ivoire. A peine est-on entré dans ce palais, de magnifiques tapisseries à personnages, brodées d'or, frappent les yeux. Malte, Messine, Halèse et Syracuse ont fourni ces dépouilles arrachées aux plus

[1] *Les Collectionneurs de l'ancienne Rome*, notes d'un amateur. Paris, chez Aug. Aubry, 1867, tiré à 600 exemplaires, sur papier de luxe.

opulents particuliers. A elles seules, les tapisseries d'Hetus, ce riche habitant de Messine, dont la maison est un magnifique musée, jusqu'à ce que Verrès l'ait entièrement dépouillée par des achats forcés et à vil prix, valent, dit-on, 200,000 sesterces. Ces meubles d'une richesse merveilleuse, recouverts d'étoffes et de coussins de pourpre brodés à la main, ont encore une autre origine : ils sont le legs de la courtisane Chelidon. Ces broderies, les plus nobles dames de la Sicile y ont travaillé pendant trois ans, pour en faire hommage à leur proconsul.

Ainsi, tout paye tribut « à ce que lui-même appelle son goût; ses amis, sa maladie, sa manie; les Siciliens, son brigandange [1]. »

Cette grande et superbe table de citre a été enlevée à Lutatius Diodorus, que Sylla avait fait citoyen romain. — Mais que d'images de dieux et de déesses! Heius lui-même, dépouillé de tant de richesses, ne réclame, quand a lieu le fameux procès, rien que ses dieux, les dieux de ses ancêtres ravis à son culte, ces belles idoles protectrices de sa famille [2]!

Visitez le vestibule, les alentours de l'*atrium* et du *péristyle*, chacune des magnifiques salles, le parc enfin : quel peuple de statues, tantôt dans les entrecolonnements, tantôt devant les colonnes, tantôt dans des niches construites exprès! que de chefs-d'œuvre, et pourquoi ne

[1] Venio nunc ad istius, quemadmodum ipse appellat, studium; ut amici ejus, morbum et insaniam; ut Siculi, latrocinium : ego, quo nomine appellem, nescio. (Cicero, *De Signis*.)

[2] *De Signis*, VIII.

pas l'avouer? combien de goût dans la disposition!

Ce goût, faut-il en faire honneur à Verrès ou aux artistes dont il prenait les conseils? Etait-il lui-même un fin connaisseur? Cicéron lui conteste même ce mérite [1]. Il est difficile de croire pourtant qu'une pareille passion manquât de discernement. Le temps et les soins qu'il donnait lui-même à composer, à disposer son musée, à surveiller l'accomplissement de certains travaux délicats, semblent attester un goût réel.

J'ai nommé quelque-unes de ces statues. Ce fameux *Cupidon* de Praxitèle, merveille du cabinet de Verrès, « est parvenu jusqu'à nous à travers vingt siècles de révolutions, s'il est vrai que l'admirable torse de l'amour qui se trouve à Rome soit la réplique faite par Praxitèle lui-même de son chef-d'œuvre de Thespies [1]. » Aux autres statues nommées précédemment, se joignait la *Sapho* de Silanion, « le visage plein et arrondi, les lèvres fortes et sensuelles, l'expression sérieuse, triste même, presque sombre [2], comme le beau buste de la villa Albani, qui en est la copie. Saluons, avec cette statue d'Aristée, ce *Jupiter imperator*, pièce rare, qui n'a que deux analogues, et ce *Mercure* en bronze, enlevé au culte des Tyndaritains; il est cause que Sopater, pour refus de le livrer, a été exposé nu en plein hiver, à la pluie battante, garotté à une des statues équestres de la place [3].

[1] *Les Collectionneurs de l'ancienne Rome.*

[2] Winckelmann, v, 2.

[3] Citons trois statues d'Apollon, par Myron, une *Proserpine*, une *Cérès*, toutes deux colossales, en marbre, une petite *Cérès* de bronze, un *jeune homme jouant du luth*, statue favorite du préteur placée dans un boudoir à part, une *Diane* colossale en marbre, arrachée aux Ségestains au prix d'atroces persécutions, et tant d'autres figures prises dans le temple d'Hercule à Agrigente, de Proserpine à Syracuse, de Junon à Samos et à Malte, de Diane à Perga, etc.

Ce n'était pas seulement la Sicile, c'était l'Asie que Verrès avait mise au pillage.

Que dire des tableaux de la Pinacothèque, tableaux de batailles, portraits des vingt-sept rois de Sicile, merveilles de l'art grec?

Un ami de Verrès, Sthénius, voulut collectionner comme lui. Verrès, jaloux, confisqua toute la collection.

Le luxe des bronzes n'était pas moins prodigieux dans le palais de ce ravageur de provinces. L'airain de Corinthe y triomphait sous toutes les formes. Ce n'étaient que lits de bronze, vases, coupes, casseroles, cuirasses et casques, et surtout candélabres. Sa grande passion était l'argenterie ciselée, l'orfévrerie. Ce même homme, qui gardait l'anneau qu'il prenait du doigt d'un riche pour l'admirer, détachait à la table même des particuliers opulents les reliefs des plus belles pièces et les emportait. On les réappliquait sur des vases et des coupes d'or, sous ses yeux.

Homme heureux, après tout! Pendant que Cicéron apprête ses foudres, au moment où l'infamie et une demande en restitution de 20 millions sont suspendues sur sa tête, Verrès passe sa matinée à contempler l'étincelant dressoir d'un de ses amis, à tout examiner pièce à pièce.

Véritable image jusqu'à la fin du collectionneur,

de l'homme de luxe, que sa passion domine, absorbe tout entier jusqu'à en oublier le péril et la honte.

III

CE QUE FIT CÉSAR A L'ÉGARD DU LUXE. — SES EXEMPLES ET SES RÉFORMES.

César développa le luxe des fêtes publiques et donna lui-même plus d'un exemple de faste condamnable. Il encouragea le luxe par ses appels à la corruption, sauf, une fois qu'il sera devenu le maître de la République, à sentir le besoin de réformer les abus et à les combattre par l'action des lois.

Est-ce donc que le parti représenté par César fût celui où le luxe trouvait naturellement le plus de sectateurs? Au contraire; si le faste des grandes dépenses n'eût été partout un moyen d'influence nécessaire, c'est plutôt par l'opposition au luxe que se serait distingué le chef du parti populaire.

Les Pompéiens, même à la guerre, restaient les hommes du luxe; c'était la fleur de la noblesse et des chevaliers. Jusque dans leur fuite, ils gardent toujours leurs beaux esclaves et leur vaisselle d'or; leurs festins sont magnifiques, même au milieu des revers.

César règne sur les endettés. Mais il n'a garde de répéter les anathèmes de Catilina contre le luxe des grands.

Patricien lui-même, il s'entoure de patriciens comme de plébéiens.

A la guerre, il distribue l'or à ses soldats; il leur permet, après la victoire, le repos, les plaisirs, le luxe, les armes d'or et d'argent. « Les soldats de César, dit-il, peuvent vaincre même parfumés. » Mais au premier signal, adieu toutes les aises de la vie; il faut partir, il faut souffrir comme lui des intempéries, vivre de peu, accepter les privations sans murmurer.

Ne cherchez point là des principes de morale et de politique. César a pour loi la nécessité et s'inspire, dans ses relâchements ou dans ses rigueurs, des circonstances du moment. Sa force est dans sa souplesse, ou plutôt sa souplesse même témoigne d'une force infinie.

Il verse l'or dans l'Italie et les provinces. Dès son consulat, il a pris au Capitole 3000 livres d'or qu'il a remplacées par du cuivre doré. Pendant le triumvirat, il a vendu des royaumes, vendu la ferme des impôts. Dans les Gaules, il a pillé les villes, dépouillé les temples. Lui, endetté de plus de 7 millions, il prête sans intérêt ou à un faible taux, et s'attache ainsi une bonne partie du Sénat. Il gagne le tribun Curion en payant pour lui 60 millions de sesterces de dettes (11 640 000 fr.); le consul Paulus, par un don de 1050 talents (4 900 000 fr). Cælius et Dolabella furent probablement acquis par les mêmes moyens.

Pendant la guerre des Gaules, son train est presque royal. Suétone raconte qu'il faisait porter partout avec lui des parquets de marqueterie ou de mosaïque, et qu'il avait

toujours deux tables servies où les riches Romains qui le visitaient et les provinciaux de distinction prenaient place[1].

Ce n'était pas une simple satisfaction de son goût pour le luxe, quoique la magnificence ne lui déplût pas, car il savait être simple comme il était habituellement sobre; c'était de la politique; il se servait de ce moyen d'éblouir et de frapper, comme il se servait de l'éloquence et des lettres pour agir sur la volonté des hommes.

Durant son édilité, remarque encore Suétone[2], César ne se borna pas à faire décorer superbement le forum et les basiliques; il décora jusqu'au Capitole, et y éleva momentanément des portiques où il étala aux yeux du peuple les objets curieux qui étaient en sa possession.

Il donna aussi, tantôt avec son collègue, tantôt pour son propre compte, des jeux et des combats de bêtes.

Les Romains ne surent gré qu'à César de ces dépenses faites en commun. Aussi, Bibulus, son collègue, disait-il qu'il lui était arrivé la même chose qu'à Pollux; que comme le temple de Castor et de Pollux s'était appelé le temple de Castor, la magnificence de César et de Bibulus s'appelait la magnificence de César.

César joignit à ces prodigalités un spectacle de gladiateurs, mais moins nombreux qu'il ne l'aurait voulu[3].

[1] Suét., *Divus Julius Cæsar*, 46 et 48.

[2] Suét., *Divus Julius Cæsar*, x.

[3] Plutarque prétend pourtant qu'il en fit combattre 320 couples (*Vie de César*).

Il en avait rassemblé de toutes parts une si grande multitude, que ses ennemis en prirent de l'ombrage, et qu'une loi fixa le nombre des gladiateurs qu'il était permis d'introduire à Rome.

Le faste de son grand triomphe (fin de juillet 46) est fameux, et les fêtes qui le suivirent dépassent tout ce que la République avait vu. Quoi d'étonnant? Le triomphateur est César, dictateur pour dix ans, préfet des mœurs pour trois, chargé d'élire pour le peuple et pour le Sénat; c'est le vainqueur des Gaulois, de l'Égypte, du Pont, de l'Afrique. Tout se tait ou applaudit, si ce n'est la voix railleuse des soldats dans le triomphe, chansonnant le galant chauve et criant : « Fais bien, tu seras battu; fais mal, tu seras roi. » Ce jour là le peuple-roi prit place à 22 000 tables à trois lits, et l'ivresse du vin et du bruit s'empara des têtes.

Mais il faut penser à l'avenir. Viennent les distributions d'argent et de vivres : à chaque citoyen, 100 deniers, 10 boisseaux de blé, 10 livres d'huile. A vous, pauvres de Rome et d'Italie[1], remise est faite d'une année de loyer. A vous, légionnaires, 5000 deniers par tête; le double aux centurions, le quadruple aux tribuns !

Que dire des spectacles, jeux troyens, chasses où l'on tue des taureaux sauvages et jusqu'à quatre cents lions? Cinq jours furent consacrés à des combats de bêtes. Mais ce peuple blasé veut d'autres combats, il lui faut

[1] Suétone dit qu'il remit les loyers d'un an dans Rome, à tous ceux qui les payaient 2000 sesterces; dans le reste de l'Italie, cette libéralié ne s'étendit qu'à ceux dont les loyers n'en dépassaient pas 500, c'est-à-dire 90 fr. 98 cent., indication curieuse sur le prix des loyers.

le spectacle de la guerre, la vue des athlètes luttant sur l'arène. Accourez donc ; voici une bataille, image de la vraie guerre pour les désœuvrés : deux armées aux prises, chacune de cinq cents fantassins, de vingt éléphants et de trois cents cavaliers. Des athlètes luttent pendant trois jours sur un stade fait pour la circonstance dans le voisinage du Champ de Mars. Par-dessus les massacres de l'amphithéâtre flotte pour la première fois l'immense *velarium* aux milles couleurs. Ce velarium était de soie, de ce précieux tissu dont une livre se donnait pour une livre pesant d'or.

Prodige plus grand, on donna la représentation d'une bataille navale au peuple romain. On creusa un lac dans la petite Codète, où des galères tyriennes et égyptiennes à deux, à trois et quatre bancs de rames, montées par un grand nombre de matelots, combattirent aux yeux d'une foule haletante d'émotion. L'Italie et les provinces envoyèrent un concours immense de spectateurs ; les maisons n'y suffirent plus ; on dressa des tentes dans les rues et les carrefours. On se précipita vers ces fêtes, et Rome put lire le lendemain la longue liste funèbre des individus écrasés ou étouffés par la foule, parmi lesquels figurent des sénateurs.

Quant au triomphateur lui-même, nous avons dit qu'il savait être tour à tour l'homme de la représentation et l'homme de la simplicité.

Il était scrupuleux sur sa toilette[1]. Non-seulement il se faisait couper les cheveux et raser la barbe avec un

[1] Suét., XLVI, *Divus Julius Cæsar*.

soin extrême, mais quelques personnes lui ont fait un reproche de s'être fait arracher le poil. Il ne pouvait se consoler d'être chauve, parce que ce désagrément lui avait attiré plus d'une fois les plaisanteries de ses ennemis. Aussi avait-il coutume de ramener sur son front le peu de cheveux qu'il avait ; et de tous les priviléges que lui accordèrent le Sénat et le peuple, il n'y en eut aucun qui lui fût plus agréable et qu'il mît plus volontiers en pratique que celui de porter sans cesse une couronne de laurier. Où l'on voyait une marque un peu offensante de sa gloire et de sa puissance, il y avait une faiblesse de coquetterie. Sa mise n'était pas seulement riche, elle avait quelque chose de personnel. Il avait un laticlave garni de franges jusqu'aux mains, sur lequel il portait sa ceinture fort lâche. La splendeur de sa demeure lui tenait aussi fort à cœur, sauf à vivre ensuite réduit à peine au nécessaire, trait commun avec Alcibiade. Sa villa d'Aricie avait coûté des sommes folles. Comme elle ne satisfaisait pas complétement son goût, il la fit raser.

Les biographes de César signalent aussi sa fureur pour les pierres précieuses. Cet amour des perles fut une des distractions, quelques-uns ont dit bien légèrement un des buts de son expédition de Bretagne. Comme la plupart des hommes riches et distingués de son temps, il aimait à la passion les sculptures, les statues, les tableaux antiques. Il mettait un prix exorbitant à la jeunesse et à la beauté des esclaves. Lui-même en avait honte et défendait de porter cette dépense sur ses comptes.

Avec cela, exact et sévère sur la discipline domestique, se rendant compte de tout.

Sa plus grande, sa plus folle dépense, fut celle que lui inspira l'amour des femmes. Pour Servilia, il acheta une perle 6 millions de sesterces, 1 220 000 francs. On ne sait ce qu'il dépensa pour Cléopâtre, qui devait coûter à Antoine de plus grandes prodigalités.

Faut-il lui reprocher comme une contradiction la tentative de réformer le luxe et les mœurs?

C'était une partie de sa politique. Il prit à la fois des mesures pour diminuer la misère des uns et pour couper court au luxe excessif des autres; il lui fut plus facile de trouver des terres à distribuer que d'arracher des goûts enracinés dans le cœur des riches.

Celui qui avait tant abusé du luxe public, des distributions, essaya d'opposer quelque obstacle au mal, en réduisant à 150,000 les 300,000 citoyens à Rome qui vivaient au dépens de l'Etat.

De la même façon, celui qui s'était montré si coulant pour ses lieutenants et ses soldats, fit mettre à mort des légionnaires et cassa ignominieusement des tribuns militaires, en Afrique, accusés de pillage.

Sa loi agraire, car c'est là aussi qu'il chercha un remède tardif, refrénait, en les modifiant heureusement, les propositions de Rullus et de Flavius. Il la motiva sur la nécessité de débarrasser Rome d'une plèbe séditieuse et violente, et de repeupler l'Italie, en la fertilisant.

Chose digne de remarque, il sentit bien la supériorité du travail libre. Il voulut que les herbages eussent parmi leurs pâtres au moins un tiers d'hommes libres

Quatre-vingt mille hommes eurent des terres. Il distribua le territoire de Capoue, excepté d'abord de son projet de loi agraire, à vingt mille citoyens qui avaient au moins trois enfants. Il interdit à quinze cents vétérans la vente de leurs lots, si ce n'est après une possession de vingt ans. Il fallait éviter qu'ils imitassent les colons de Sylla, qui s'étaient hâtés d'échanger leurs terres contre de l'argent et de le dissiper pour se vendre aux factions.

Comme répression directe du luxe, César retrancha du nombre des sénateurs ceux qui étaient convaincus de péculat; il frappa d'impôts les marchandises étrangères; il défendit l'usage des litières, des vêtements de pourpre et des perles, excepté à certaines personnes, à certain âge et pour certains jours.

Pour assurer l'exécution de la loi somptuaire, il plaça autour des marchés des gardes qui saisissaient les denrées défendues et les apportaient chez lui. Quelquefois il envoyait des licteurs et des soldats qui allaient prendre jusque sur les tables ce qui avait échappé à la surveillance des gardes.

Le mariage n'était pas oublié dans les efforts de réforme morale de l'homme qui avait si peu de respect pour le le lit conjugal.

Les grands politiques, qui ne font qu'appliquer le bon sens aux choses humaines, sentent d'instinct que le fondement de l'Etat est dans la famille, dans le travail, dans les mœurs.

César avait conçu, on le voit, des projets d'une efficacité plus sûre que les lois somptuaires pour ranimer

la population, le sol, l'industrie, le commerce utile. Mais quelle réforme profonde pouvait-il effectuer quant à l'esclavage, cette plaie de l'Empire? Surtout que pouvait-il sur le fond des âmes? Le mal moral avait besoin d'une guérison morale que toutes les réformes civiles ne pouvaient opérer.

Après le luxe de César, noble, gardant encore quelque mesure, vient le luxe d'Antoine, illimité, effréné.

Triumvir, il pille Rome comme il avait pillé les provinces.

De même qu'il avait proscrit Verrès pour avoir part à ses bronzes, il proscrit un Sénateur pour avoir sa belle opale, et le savant Varron pour sa bibliothèque. Après Pharsale, il s'adjuge à vil prix la maison, le mobilier et les jardins de Pompée. Après l'assassinat de César, il fit enlever et transporter dans ses jardins tous les ouvrages d'art que César avait légués au peuple.

Mais qu'est-ce que ce luxe italien, romain, auprès des folies orientales de la *Vie inimitable*, tant de fois décrites par les historiens ? Avec Cléopâtre, il semble en effet que l'Orient triomphe de l'Occident. Antoine est livré aux chanteurs, aux bouffons ioniens et syriens. Ce Bacchus *aimable et bienfaiteur*, comme l'appelle une cour d'histrions qui l'amène dans Ephèse au milieu d'un chœur de bacchantes et de satyres, prostitue l'or jusqu'aux plus vils usages; les vases les plus impurs doivent être faits avec le plus précieux métal[1] pour ce fastueux soldat. Un plat semblait-il bon à Antoine,

[1] Pline.

il donnait au cuisinier la maison d'un des hôtes.

Voyez, dans Plutarque, les courses nocturnes des deux amoureux habillés en esclaves au milieu des rues d'Alexandrie. On aurait peine à y croire, tant cela sent la fable et le roman. Mais l'histoire ne permet pas de douter de ces extravagances du vieux général romain et de la gracieuse reine d'Egypte, vrai résumé de merveilles dans un petit corps; la postérité, qui oublie tant de choses, a gardé souvenir de ces fêtes, toutes resplendissantes de l'éclat des nuits africaines.

La perfide reine essaya son charme, qui avait entraîné César, sur son froid et politique héritier. Mais le calculateur Octave résista. Grand bonheur pour le monde et pour Rome. Il ne manquait plus à la ville corrompue que l'invasion dès lors sur le trône des mœurs et des influences orientales : la grande république avait assez de ses vices indigènes.

Le luxe aura son apogée sous l'Empire, il prendra des caractères nouveaux avec la forme monarchique du gouvernement.

Le luxe de cour s'ajoutera au luxe des classes riches.

Des temps plus sévères succéderont, mais ne dureront pas. Quant à l'oligarchie romaine, elle avait atteint, sous la République, presqu'aux dernières limites du luxe imaginable.

LIVRE II

LE LUXE SOUS L'EMPIRE ROMAIN

CHAPITRE I

CARACTÈRES ET DÉVELOPPEMENTS DU LUXE SOUS L'EMPIRE

I

PAR QUELLES CAUSES LE LUXE S'EST ACCRU APRÈS L'ÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE

Après ce qu'on a vu, il semble que le luxe ne pouvait plus recevoir d'accroissement.

Pourtant Tacite atteste, et les faits confirment cette affirmation, que le luxe ne cessa de s'accroître depuis le moment de la bataille d'Actium jusqu'à Néron, qui en marque l'apogée.

Les raisons de cet accroissement sont faciles à indiquer.

Une période de repos dans un état riche, corrompu, passant sous la domination d'un maître absolu, devait pousser au luxe, et cet effet ordinaire dans tous les temps et dans tous les pays devait se produire avec plus de force encore dans une pareille société, si on la compare avec la nôtre.

Lorsqu'on ôte à l'homme moderne les agitations révolutionnaires, son activité ne reste pas sans emploi. Les occupations scientifiques ouvrent à quelques-uns, les travaux industriels offrent à tous une carrière illimitée. L'oisiveté désœuvrée, qui retombe en quelque sorte sur elle-même, si elle ne se repaît des plus violentes émotions des luttes civiles, est au contraire un caractère de la société romaine à cette époque.

L'aliment religieux ne lui faisait pas moins défaut que la science et l'industrie. En l'absence des agitations du Forum et aussi de toute vie politique sérieuse, la masse devait se réfugier dans les jouissances. Le riche accroîtra donc son luxe : le pauvre se rejettera de plus en plus sur les jeux et les spectacles.

Les empereurs purent quelquefois essayer de combattre ces excès de luxe privé ; la plupart des Césars y poussèrent par leurs exemples. En outre ils surent s'en faire un instrument de règne par la distribution des faveurs aux particuliers ; tous firent du luxe public un calcul de leur politique qui promettait à la société le repos, dont la fatigue de tant de dissensions rendait avides toutes les classes.

Cette politique conquit les « soldats par des dons, le peuple par l'aumône, tous par la douceur du repos ; elle gagna les nobles enrichis par la sécurité dans le présent qu'ils préféraient à l'ancien état avec ses périls[1] ». — « Quant aux provinces, ajoute Tacite, le nouvel ordre de choses était loin de leur déplaire ; le gouvernement du

[1] Tacite, *Annales*, I.

Sénat et du peuple leur avait pesé à cause des rivalités des grands et de la cupidité des magistrats ; les lois de la République ne les avaient jamais protégées, impuissantes qu'elles étaient contre la violence, contre la brigue, contre l'argent. »

D'aristocratique qu'il était, le luxe devenait monarchique : c'était toute une révolution.

Une cour qui ne devait pas tarder à se former, les Césars jetés dans un luxe excessif par la souveraine puissance, imités par leur entourage, cette influence se faisant sentir sur toute la classe riche, telles étaient les conséquences de l'établissement impérial.

Cette imitation du prince, devenu la loi vivante, le type sur lequel on se règle, est dans de tels états un fait d'une gravité capitale. Les passions du prince deviennent alors des événements publics et peuvent avoir les plus redoutables effets.

Les contemporains ont fait cette observation et en ont plus d'une fois marqué eux-mêmes l'importance souvent décisive.

Un poëte adulateur, Claudien, proclame une telle imitation comme une coutume dans ce vers :

Regis ad exemplum totus componitur orbis[1].

D'un autre côté un honnête homme comme Pline le

[1] Martial dira de même :

« *Nemo suos (hæc est aulæ natura potentis)*
Sed domini mores Cæsarianus habet. »
(Epigr., liv. IX.)

Jeune l'accepte sans protestation : « Sujets dociles, dit-il dans un discours prononcé publiquement, nous sommes dirigés par notre prince dans le sens qui lui plaît, et le suivons en tout : car notre ambition la plus haute est de gagner son amour et son approbation, ce qu'espéreraient en vain ceux qui ne lui ressemblent pas. C'est par cette docilité que nous sommes arrivés à ce résultat remarquable que presque le monde entier conforme sa manière de vivre à celle d'un seul homme [1]. »

Cela fait comprendre que le luxe insensé de certains empereurs ne doive pas être considéré comme une exception qui ne tire pas à conséquence.

J'en trouve deux raisons décisives : premièrement l'imitation pour ainsi dire contagieuse que nous venons de reconnaître ; secondement le lien que de tels faits présentent avec l'état général de la société.

J'ai déjà eu l'occasion de le faire entendre : ceux qu'on appelle des monstres, pour diminuer l'importance de leurs actions, ne sont pas des exceptions, ce sont des types.

Ils concentrent, personnifient, portent à la plus haute puissance ce qu'il y a autour d'eux et au-dessous de folie perverse et de corruption.

Les besoins de représentation devaient augmenter avec l'empire. Ils pesaient lourdement sur les sénateurs, et souvent au delà de leurs ressources. Mal d'autant plus sensible que ces ressources étaient hors d'état de se développer par les moyens ordinaires qui, en dehors de la

[1] *Panégyr. de Trajan.*

culture des terres, régénèrent le revenu et servent à l'accroître. Les sénateurs ne pouvaient ni prêter à intérêt ni participer aux bénéfices des spéculations du négoce. Le luxe, imposé comme un devoir de situation, achevait de mettre cette classe aux mains des empereurs.

Auguste vint en aide à la fortune chancelante de quatre-vingts sénateurs : il y consacra jusqu'à 1,200,000 sesterces.

Parmi les moyens les plus efficaces pour maintenir les fortunes sénatoriales et le luxe aristocratique, figurèrent les legs qui devinrent pour beaucoup une source de revenus.

La noblesse, toujours très-prisée, fut aussi l'appât des femmes riches sans naissance.

L'intervention des empereurs devait se montrer plus d'une fois dans ces différentes circonstances : enrichir leurs amis des dépouilles des condamnés devint le moyen le plus commode et la source la plus abondante de ces dons qui mettaient les grandes familles aux mains du pouvoir impérial.

Assurément les gros revenus ne manquaient pas : ceux qui représentent un ou deux millions de francs se présentent assez fréquemment. Mais chez la majorité moins riche, la fortune elle-même avait ses charges qui ne permettaient pas de faire figure sans un secours étranger.

Les riches possédaient des propriétés étendues de pur agrément et d'un entretien coûteux. Sénèque compare à de vraies villes leurs propriétés urbaines, leurs palais avec jardins, plantations de pins d'Italie, de platanes et de lauriers. et allées carrossables. Ces grandes maisons,

avec leurs milliers d'esclaves et d'affranchis, formaient comme de petits États. Il faut joindre à ces charges l'immense clientèle qui se pressait autour de ces familles puissantes dans les provinces et à Rome. L'empire aggravait les exigences de la représentation dans cette société de mœurs essentiellement aristocratiques.

On en cite des preuves curieuses. Un préteur, ayant été rencontré sur la route de Tibur, sans autre accompagnement que celui de cinq esclaves, chargés de porter sa batterie de cuisine, il n'en fallut pas davantage pour le couvrir de ridicule.

Ces charges du faste étaient telles que l'on vit souvent se produire des refus de siéger au sénat de la part de ceux qui venaient d'y être admis, et des démissions des sénateurs en charge depuis longtemps.

Aussi cette aristocratie était-elle fort endettée. L'appât de riches dotations, la crainte des confiscations arbitraires, chez des hommes passionnément attachés pour la plupart au bonheur et au luxe, jouent sous les Césars un rôle qui sert à expliquer bien des choses.

Les délateurs sont encouragés ; les meurtres ostensibles ou secrets se multiplient sous différents prétextes; les suicides imposés et les donations prétendues volontaires sont arrachés à la terreur. La faveur impériale alla chercher d'indignes favoris, instruments et conseillers de crimes, dans des affranchis, qui mirent un orgueil brutal à déployer un faste sans pareil.

Ces profusions devaient se répandre aussi sur le peuple : car la démocratie avilie est la base de ce genre de despotisme. On verra à quels abus cela fut porté sous un

grand nombre d'empereurs habiles à varier les plaisirs du peuple et à lui préparer de nouvelles surprises.

On chercherait vainement dans la Rome impériale l'élément modérateur d'une vraie classe moyenne.

Sous les Césars et les Antonins, on ne voit que des patrons et des clients.

L'ordre équestre, atteint lui-même par le luxe et les corruptions du temps, répond très-imparfaitement à l'idée que nous nous faisons d'une bourgeoisie. Sans doute, les professions libérales en présentent à Rome jusqu'à un certain point l'image : mais leur représentation numérique est faible.

Dans nos sociétés modernes, l'agriculture, le commerce, l'industrie, les arts font les classes moyennes, parce qu'ils donnent l'indépendance à ceux qui se livrent à ces occupations avec quelque succès. Dans la Rome impériale, qui ne fait en cela que continuer la Rome républicaine, toutes ces professions étaient le monopole du riche. Il les faisait exercer par des esclaves et par des affranchis. Pour obtenir un emploi public, ou pour commercer, il fallait l'appui, le patronage d'un magistrat, c'est-à-dire d'un des membres des familles privilégiées. On peut lire, dans les lettres de Cicéron et ailleurs, à quelles conditions trafiquaient les chevaliers romains et par quels moyens ils obtenaient la protection d'un proconsul.

Plus tard, pourtant, sous l'empire, quelques-uns des éléments d'une classe moyenne commenceront à se mieux dessiner. Les corporations d'artisans et de marchands y contribueront davantage, et on a pu même

les comprendre dans cette désignation de classes moyennes, sans donner à ce mot l'importance qu'il a pris dans les temps modernes[1]. On y trouve plus de dignité, d'indépendance. Les petits propriétaires fonciers sont aussi, et à un titre supérieur à celui des artisans et des marchands, rangés dans la même classe.

Peut-être trouverait-on que ces hommes, condamnés à travailler pour vivre, et non dépourvus de considération, furent la partie la mieux préservée des effets du luxe abusif, qui exerçait sa principale action sur les grands par les excès de la richesse, sur la plèbe par les libéralités publiques.

Mais cette classe semble comme perdue alors par son nombre et par son obscurité dans le reste de la société. Le luxe romain, que rien ne refrène pendant cette première période de l'empire, et que tout excite au contraire, suivra son cours emporté. Voyons-le se constituer pour ainsi dire au sommet de l'État.

L'établissement impérial devait se manifester par la formation d'une cour, où la famille du prince occupe une place importante, où les officiers et les domestiques et familiers de l'empereur forment une hiérarchie, destinée à se développer encore selon les lois d'une pompeuse étiquette, mais déjà régulière et imposante.

Bien que repoussés de certaines charges par l'esprit aristocratique qui devait même les déposséder plus

[1] V. en particulier le livre de M. Fustel de Coulanges : *Hist. des institutions politiques de l'ancienne France*, Ire partie : *l'Empire romain.*

tard de positions qu'ils avaient usurpées, les affranchis ont sous les Césars le monopole de la plupart des charges de cour. Ceux qui règnent au nom de Claude sont les chefs du ministère des comptes (*a rationibus*). ils ont à ce titre toute l'administration des finances impériales. Ils sont les chefs du secrétariat d'État (*ab epistolis*). Ils sont maîtres par là du département chargé de statuer sur toutes les pétitions et tous les griefs (*a libellis*).

On est frappé des traitements élevés et du train de vie déjà considérable des affranchis mêmes qui n'obtiennent que les positions qu'on peut nommer de second rang. Il en est qui sont prégustateurs, inspecteurs des tables ou tricliniarques[1], intendants ou sous-intendants des jeux de gladiateurs et des chasses, curateurs des eaux, etc. Plusieurs de ces fonctions ont elles-mêmes un rapport direct au luxe. Il y a des affranchis gardes des cristaux, gardes des boucles au second siècle, quand la mode était de porter des boucles d'or et de pierres précieuses, il y en a qui sont intendants des pourpres, etc.[2].

Le luxe de ces affranchis, surtout de ceux qui occupent des charges supérieures, est presque toujours scandaleux.

Sous Auguste, qui affecte la simplicité pour son compte, et qui met parfois une rigidité toute républicaine

[1] Becker, *Gallus*, 111.

[2] V. sur la cour et sur la situation des affranchis Friedlænder : *Les Mœurs romaines*, depuis Auguste jusqu'à la fin des Antonins. T. I, liv. II.

à punir ce genre d'excès, on voit un Licinus, ancien esclave de César, exercer à Lyon une sorte de pouvoir absolu et tirer de sa ville natale des sommes énormes par ses exactions. Il n'échappe au châtiment qu'à force de sacrifices d'argent, qui lui laissèrent pourtant une richesse restée proverbiale.

On s'indigna de la magnificence de son mausolée, devenue un argument en faveur de l'athéisme sous la plume d'un poëte, qui se refuse à croire de pareilles indignités compatibles avec l'existence des dieux.

Les noms de Calliste, de Narcisse, de Pallas disent tout.

Pallas possédait, selon Tacite, 300 millions de sesterces, environ 75 millions de nos francs.

Narcisse, Calliste, Dosyphore, Épaphrodite et d'autres passaient pour avoir des richesses colossales.

Sous Néron, un Polyclète, voleur effronté, est envoyé en Bretagne avec une mission politique de première importance ; il voyage avec une suite innombrable dans l'Italie et dans les Gaules[1]. Un autre affranchi, Hélius, sous le même règne, fait exécuter de sa propre autorité des chevaliers et des sénateurs, et se livre aux confiscations les plus arbitraires. Galba mit à mort ces deux hommes, signalés par la vindicte publique, sans en combler de moins d'honneurs et de richesses ses propres affranchis.

Autant en devait faire Othon, qui, de son côté, fit condamner à mort les favoris de Galba.

[1] Tacite, *Annales*, XIV.

Cela dure jusqu'à Nerva et Trajan, mais ne cesse pas entièrement même sous ces princes.

On verra souvent les affranchis, après avoir été l'objet de plus d'une sévérité sous les Antonins, reprendre leur importance et leur faste.

Beaucoup périrent; mais plusieurs vécurent tranquilles, jusqu'à la fin d'une longue carrière, en possession d'immenses richesses. Tel est, parmi d'autres, le célèbre affranchi Claudius Etruscus. Il mourut octogénaire sous Domitien, après avoir servi dix empereurs.

Ce luxe des affranchis opulents a quelque chose d'inouï qui dépasse de beaucoup celui de nos fermiers généraux sous l'ancienne monarchie. Pline l'Ancien dit qu'il vit trente colonnes d'onyx dans une salle à manger de Calliste. Ces hommes étalent une magnificence extraordinaire dans leurs bains. On y rencontre ce que les marbres de toute provenance ont de plus rare, les mosaïques de plus beau. Leurs parcs, leurs jardins, leurs villas sont les plus splendides qu'on puisse citer. Les jets d'eau, les conduits d'argent, les calorifères souterrains, les cuves de bains attestent les inventions, soit du confortable (chose rare chez les anciens), soit du luxe le plus raffiné. Les obsèques de ces mêmes hommes sont célébrées avec une pompe tout orientale, et leurs monuments funéraires, couverts d'ambitieuses épitaphes, appellent tous les arts pour concourir à les décorer [1].

[1] V. Pline, *Lettres*, l. VII, sur les mausolées de Pallas et d'Aurelius Nicomède.

La haute domesticité impériale devait avoir aussi son luxe.

Richement payés, richement habillés, ces gens font eux-mêmes partie de ce luxe de cour que l'empire fit naître.

Notre vieille monarchie nous a appris quelle fut l'importance de certaines fonctions attachées au service du prince. Celle même de valet de chambre en avait une très-grande. Tels furent, sous l'empire romain, les camériers du palais, *cubicularii*.

Ils étaient à la tête d'un nombreux personnel. Une partie de leur importance était due à la faculté qu'ils avaient d'approcher le prince. Un tel privilége leur conférait parfois une sorte de familiarité avec le maître. Ils lui présentaient des placets, lui recommandaient certaines personnes. On voit des poëtes, comme Martial, prendre ces sortes de chambellans comme intermédiaires pour mettre leurs vers sous les yeux de l'empereur. On cite de ces camériers qui, eux-mêmes, se piquaient d'esprit, de bons mots, même de littérature, et qui faisaient des vers. Martial dédie quelques-unes de ses poésies à l'un d'entre eux, Parthenius.

On doit rattacher aussi à la cour les comédiens, les mimes et les danseurs, qui contribuaient à ses divertissements et qui étaient souvent eux-mêmes des affranchis. C'étaient des intercesseurs très-recherchés par ceux qui voulaient obtenir les faveurs impériales.

Un autre accessoire, d'un entretien non moins coûteux, c'étaient les pages, les mignons (*delicati*). Il est possible de juger de la fortune à laquelle arrivèrent parfois ces favoris par celle d'Antinoüs.

Les femmes du palais, les concubines des empereurs, les maîtresses qui s'emparent d'une influence momentanée, furent aussi un des éléments introduits par le luxe de cour.

Les unes, esclaves comme Acté, ne purent déployer un grand faste, quels que fussent les présents qu'elles recevaient, et bien que Néron ait dépensé pour les obsèques de cette favorite 200 000 sesterces. D'autres, plus indépendantes, firent sous l'empire un très-grand étalage. Cénide, affranchie célèbre par ses talents et son esprit comme par ses charmes, est aimée par plusieurs empereurs. On la voit comblée de richesses et même traitée avec considération. Elle remplit ses coffres, et peut-être ceux de Vespasien, en vendant des emplois, des procurations, des commandements militaires, des dignités sacerdotales et même des décisions souveraines.

La Smyrniote Panthée, maîtresse de Lucius Verus, paraît avoir été au contraire une femme charmante et supérieure. On vante sa culture d'esprit, ses talents d'artiste, sa grâce exquise, même ses rares qualités d'âme. Elle déploye toutes les pompes d'une cour. Elle paraît entourée d'une nombreuse et brillante domesticité de femmes de chambre, d'eunuques, même de soldats. Les éloges enthousiastes de Lucien nous ont transmis, avec les souvenirs de son luxe, cette figure, un peu idéalisée peut-être, mais certainement distinguée.

Une telle distinction est rarement mêlée aux désordres de mœurs qui souillent la cour des empereurs. La débauche y est d'ailleurs trop brutale pour laisser prendre à une femme beaucoup d'influence. Des princes détestables commencent à montrer ce luxe grossier des harems, importation de l'Orient.

Ces différentes sortes d'esclaves qui occupaient les charges de cours, menaient pour leur propre compte une vie qui n'était pas sans éclat et sans représentation. Tels étaient par exemple les comptables et caissiers, qui ne restaient pas tous attachés au palais, et dont plusieurs étaient envoyés dans les provinces au nom de l'empereur. Un d'eux est désigné par Pline comme possédant un vase d'argent pesant 500 livres.

Dans un *columbarium*, sur la voie Appienne, à côté du tombeau des Scipions, on a découvert l'épitaphe d'un de ces *dispensateurs* de la principale caisse impériale dans la Gaule lyonnaise, esclave de Tibère Il avait été élevé par seize de ses propres *vicarii*, qui l'avaient accompagné dans un voyage à Rome où la mort le surprit. On peut juger du grand état de sa maison par son escorte, qui se composait de trois secrétaires (*a manu*), deux valets de chambre (*a cubiculo*), deux cuisiniers, deux valets de pied (*pedisequi*), deux argentiers (*ab argento*), d'un médecin, d'un maître de la garde-robe, d'un homme d'affaires, d'un intendant et d'un domestique dont l'emploi n'est pas désigné.

On doit mettre encore au chapitre de la cour les précepteurs et les médecins, habituellement beaucoup mieux rétribués que les précepteurs. Ils l'étaient en raison de l'intérêt que les empereurs attachaient à leur vie, et un grand nombre était attaché à la cour. Les médecins de l'empereur touchent 250,000 sesterces

annuellement. Plusieurs devaient laisser de très-grandes fortunes, dont Pline l'Ancien indique les chiffres précis. Ils contribuèrent à des travaux d'embellissement et vivaient sur un grand pied.

Il y a aussi les astrologues, souvent comblés de toutes sortes de priviléges lucratifs, plus solides que la vaine science par laquelle ils entretenaient la superstition des princes.

Que dire aussi des *amis de l'empereur*, cet accessoire considérable et dispendieux de la cour impériale [1]? Cette hiérarchie des *amis* s'étage en trois catégories, selon leur importance marquée par des priviléges spéciaux. C'est une imitation des cours orientales, particulièrement de la cour de Perse. De nouveaux pas resteront encore à faire dans cette imitation de l'Orient par les empereurs romains. Ils finiront par se confondre avec ces rois aussi amollis que fastueux dont le vieil esprit républicain parlait avec tant de mépris.

On remarque enfin nombre de traits qui se rapportent au luxe dans le cérémonial de cour.

Telles sont les réceptions impériales, où l'on voit figurer aussi des femmes. Ce fut pour le sexe féminin une occasion de déployer la magnificence des parures. Lors des réceptions du nouvel an, instituées sous les empereurs, le palais était magnifiquement décoré [2].

Certains empereurs y reçoivent des étrennes (*strenæ*),

[1] Friedlænder, *loc. cit.*
[2] Suét., *Nero*.

consistant même en argent, et ils y répondent par leurs cadeaux.

On cite même des impératrices qui eurent des réceptions solennelles.

A ces jours de réception des empereurs, la garde prétorienne était quelquefois de mille hommes. Le prince y paraissait en toge, et traitait le sénat avec cette déférence qui ne manqua que sous les empereurs dépourvus de toute retenue. En effet ce grand corps fut investi d'une considération beaucoup plus durable et plus grande qu'on ne se le figure souvent en songeant à son abaissement politique.

Le luxe impérial devait se manifester sous une nouvelle forme avec les festins donnés à de nombreux invités. On vit Claude convier à ces banquets jusqu'à six cents personnes.

Les sénateurs et les chevaliers en composaient le personnel ordinaire, mais les gens du troisième ordre n'en étaient pas exclus. L'accès donné aux femmes des sénateurs dans ces festins fut un nouveau prétexte d'accroître les splendeurs de leur toilette.

On voit aussi que les hommes de lettres, les poëtes furent admis à ces festins. Enivrés d'un tel honneur, Martial et Stace les ont portés jusqu'aux nues. En fait, ces repas furent tantôt simples, tantôt très-somptueux, selon le caractère des empereurs. Le modèle des poëtes de cour dans le genre pompeux, Stace, décrit la magnificence des innombrables colonnes de marbre précieux, l'immensité des salles, la hauteur des voûtes, la boiserie dorée du plafond, les mille tables où s'asseoient les

sénateurs et les chevaliers, les mets du riche festin, les tables en citronnier avec leurs pieds d'ivoire, les troupeaux de serviteurs.

On ne rencontre pas moins de variation, selon les temps et le caractère des empereurs, dans les costumes qui s'y déployaient. Pourtant, la toge fournit le costume de rigueur pour les convives du soir. La mode, pour les militaires, d'y paraître en tenue, ne paraît dater que de la fin du second siècle.

Les mêmes variations se retrouvent dans la magnificence des services. L'usage de la vaisselle d'or, des belles coupes de cristal ou de *murrha*, les livrées éclatantes pour les domestiques, les autres accessoires du luxe des festins, paraissent tantôt portés à un haut degré, tantôt bien plus restreints, et ne deviennent une coutume invariable qu'au temps où les habitudes de l'Orient ont achevé de prévaloir complétement.

De graves conséquences, tant morales que d'ordre économique, devaient ressortir de cet accroissement du luxe.

J'ai déjà montré comment l'aristocratie éprouvait ce vide et ce sentiment d'inquiétude et de dégoût, qui cherchait, dans les derniers temps de la république, des distractions variées et violentes.

Cette disposition augmente sous l'Empire.

Jamais on ne voyagea tant pour se distraire « *animi causâ*. »

Jamais la vie de plaisirs, qu'on allait à certaines époques mener dans les villes d'eau renommées, n'eut plus d'éclat et ne fut plus à la mode.

Mais ce qui, sous l'influence de ce dégoût amer, suite habituelle des satisfactions voluptueuses et luxueuses, se développa surtout, ce furent les suicides. A aucune époque de l'histoire, l'ennui de la vie, triste fruit de l'abus qu'on en fait, ne fut une maladie plus fréquente que sous les Césars. La mort devint un remède plus encore contre la monotonie des plaisirs que contre l'excès des souffrances.

Le monde lui-même, avec sa variété si grande, si extérieure, charme inépuisable pour l'homme qui porte dans son commerce avec les choses une imagination riche et un cœur plein de vie, ne parut plus à ces hommes blasés qu'un spectacle uniforme.

La philosophie eut à mettre le genre humain en garde contre une passion nouvelle, la passion de mourir.

« Oui, dit-elle, la mort, comme toute chose, peut inspirer un penchant déréglé. Ce penchant domine parfois les âmes grandes et fortes, mais il s'empare aussi des âmes faibles : les premiers méprisent la vie, les seconds en sont accablés. Elles se lassent de faire et de voir toujours les mêmes choses : elles n'ont pas l'horreur, mais le dégoût de la vie[1]. »

Est-ce le Romain, énergique, animé, sensible à toutes les vivifiantes impressions du dehors, ou est-ce l'Anglais, attristé par le climat et souffrant du *spleen*, qui s'écrie, sur le ton d'une noire mélancolie : « Eh quoi ! toujours la même chose ! toujours il me faut veiller ou dormir, être rassasié ou avoir faim, avoir

[1] Sénèq., *Lettres à Lucilius*.

froid ou chaud! Rien ne finit; toujours le même cercle d'objets; ils fuient, ils se succèdent. Le jour chasse la nuit, la nuit le jour. L'été fait place à l'automne, l'automne à l'hiver, qui lui-même est remplacé par le printemps; c'est ainsi que tout passe pour revenir, et je ne sais rien de nouveau, et je ne vois rien de nouveau[1]. »

Vaine erreur du désespoir, sombre illusion de l'âme épuisée par le sentiment de son impuissance; elle croit que le spectacle lui manque, et c'est elle qui manque au spectacle! Elle déclare l'univers *ennuyeux*. Elle proclame le monde *vide*, et la vie la plus brillante devient décolorée comme la mort.

Cette mort de l'âme est le plus triste symptôme des sociétés qui se décomposent.

Il y a eu de tout temps des âmes mortes. Chez les unes, une sorte d'impuissance de vivre, d'ennui inné, chez d'autres les excès, chez celles-ci le regret, chez celles-là le remords engendrent cette mort morale.

Mais dans les sociétés saines, ce sont là des exceptions. Tout autour d'elles leur enseigne la résignation et quelquefois leur rend la force de vivre.

Dans les sociétés malades, c'est un fait habituel, et le mal étend ses ravages dans toutes les classes.

Ne croyez pas que la plèbe échappe à la maladie du luxe. N'est-elle pas oisive, elle aussi? Le loisir, cet écueil des aristocraties désœuvrées, est aussi le lot de cette multitude confuse qui s'agite pêle-mêle dans la grande ville.

[1] Senec., *loc. cit.*

Elle n'a plus la diversion assurée que lui offrait presque tous les jours l'agitation politique, la sédition où elle avait son rôle. Elle n'est plus mêlée à ce jeu des partis, avec son imprévu si émouvant et ses dénoûments attendus avec une impatience fiévreuse.

Non pas que l'établissement impérial ait détruit les émeutes. Il y en a encore tantôt à propos du grain, tantôt à propos du théâtre, qui, faute de mieux, s'est mis à avoir lui aussi des *factions*.

La sédition a ses grands jours. C'est le César de la veille assassiné dont on traîne au Tibre le cadavre ou du moins l'image, c'est un César nouveau qu'on installe.... Mais ce qui faisait partie de la vie quotidienne n'est plus désormais qu'un épisode. Or, c'est tous les jours que ce peuple veut être distrait, amusé. Il exige aussi du rare, de l'inouï, des émotions fortes, des spectacles violents.

A défaut du forum, donnez-lui le cirque.

Les tribuns lui manquent : faites venir des acteurs et des mimes.

Il rêve aussi le gigantesque, des palais démesurés dont il jouisse : bâtissez-lui le Colisée!

Il lui faut de l'imprévu, comme à ses maîtres : montrez-lui des batailles navales, des *naumachies*, où combattent des milliers d'hommes, des décorations scéniques pleines de surprises, des chevaux de Troie d'où trois mille guerriers s'élancent tout armés!

Il lui faut l'émotion du sang versé : faites combattre les gladiateurs Parthes avec un redoublement de férocité et avec une augmentation de nombre qui fassent

de ce vieux spectacle comme un spectacle nouveau.

La maladie du luxe ! Elle est aggravée par un vide plus profond encore que celui qu'avait laissé la politique. La brutalité des mœurs avait étouffé le sentiment religieux dans la masse, comme un scepticisme mêlé de corruption l'avait éteint dans les hautes classes. Ni crainte des dieux, nul espoir d'une vie future, si ce n'est très-indéterminé et très-vague, rien que de grossières superstitions. De là une avidité de jouissances que ne retenait aucun frein.

Le peuple, quand il a perdu toutes ses croyances, n'a même pas cet aliment intellectuel qui trompe quelques instants le besoin de certitude et de foi, le jeu des discussions philosophiques, où se complaisait un Tibère dans les intervalles de la politique et de la débauche. L'esprit reste inactif comme le cœur reste vide : pour en tenir lieu il n'y a plus que la matière et les sens.

La satire de Juvénal sur la noblesse est mieux qu'une satire, elle est à bien des égards un chapitre d'histoire. L'emphase du ton n'y nuit pas à la précision des détails. C'est l'*indignation*, le poëte le dit du moins, qui *fait les vers*. Je le veux bien pour la vigueur de l'accent et l'éclat des images, mais l'observation en a fourni la matière vivante. Vous vous étonnez de voir les patriciens s'humilier devant des riches et des affranchis. Nous verrons pourtant les mêmes effets se reproduire dans notre histoire, à travers toutes les différences des temps. Les plus grands seigneurs tombent aux pieds de la souveraineté de l'argent au temps de la Régence. Les nobles Romains se plaignent de l'excessive prépondérance

de l'or. N'y ont-ils pas eux-mêmes contribué par leur considération trop exclusive pour la richesse et pour le luxe ?

Que recherchent-ils, en effet, pour leur propre compte ? Quels sont les produits, quels sont les services qu'ils payent à des prix insensés ? L'achat d'un mets coûte plus que des œuvres d'art même distinguées. C'est un fait que le mérite personnel, les professions savantes et lettrées, ne cessent de voir avilir matériellement, je l'ai dit, leur rémunération sous l'empire.

Pour s'attirer la considération et la clientèle, un avocat est obligé de simuler la fortune et de se parer d'un luxe d'emprunt.

Les besoins accrus rendent la vie difficile et chère dans les grandes villes. Le célibat en devient plus fréquent encore. L'ostentation soumet un nombre encore plus grand de personnes à des nécessités écrasantes. Renoncer à paraître deviendrait une sorte d'inconvenance. On veut de brillants dehors.

Vivimus ambitiosâ
« Paupertate omnes[1]. »

Cette *pauvreté ambitieuse* devenue la condition commune explique tant de souffrances et tant de vices.

Mettre la honte à être pauvre, supplice de gens qui ne savent plus mettre l'honneur où il est ! Pour paraître plus riche encore, le riche lui-même paye des

[1] Juvénal, sat. III.

hommes libres qui consentent à augmenter son cortége. Sénèque fait l'aveu de ce ridicule respect humain. Pour mettre à l'épreuve sa philosophie, il quitte de temps à autre l'attirail de la richesse, part en voyage avec peu d'esclaves. Il s'accommode quant à lui de la vie simple : mais vient-il à rencontrer quelqu'un de ces riches, pleins de mépris pour tout ce qui sent la pauvreté, il se détourne, il bat en retraite, il ne veut pas être vu.

On s'est demandé pourtant si cette société romaine de l'empire a mérité les qualifications outrageuses qu'elle a reçues sous le rapport moral. J'examinerai plus loin la valeur de certaines justifications quant au luxe, en parlant des censures que les écrivains romains firent eux-mêmes entendre contre ses abus. Je me bornerai ici à quelques remarques. On peut croire en effet que la masse de la société romaine n'a pas toujours mérité d'être jugé avec cet excès de sévérité, surtout dans les provinces. Mais ce qui paraît alors de corruption dépasse en réalité de beaucoup, malgré les dénégations qu'on a vues se produire récemment, toutes les proportions ordinaires.

Tacite nous a laissé un tableau trop détaillé, trop précis, trop vivant pour n'être pas essentiellement exact, d'autant plus qu'en jugeant l'empire, Tacite prend soin de mettre, beaucoup plus qu'on ne le dit sans cesse, le bien à côté du mal.

Ce monde de la cour et des mauvais empereurs est affreux, et la dépravation attestée par ces proscriptions, ces délations, ces cruautés, ces exactions, ces lâchetés,

n'est pas une dépravation ordinaire, non plus que le luxe malsain qui s'y joint.

Ce qu'on nomme des fantaisies *exceptionnelles* est à nos yeux la preuve d'un désordre profond dans l'âme humaine, d'un état maladif de la société que nous avons retrouvé, à des degrés divers et sous des formes différentes, dans toutes les classes sociales.

Le mal est grand, surtout à Rome et dans quelques grandes villes, bien qu'on doive reconnaître qu'il n'a pas toujours le même degré de profondeur, qu'il n'éclate pas toujours avec la même violence. La période des Césars le montre à son plus haut point. Il y a des intervalles sous les Antonins. Jamais d'ailleurs *toute* la société ne s'est montrée corrompue : jamais il n'y a eu ce qu'on pourrait nommer un interrègne complet de la vertu dans les individus et dans les familles. On a le droit de parler chez nous de certains moments du dix-huitième siècle comme d'un temps de corruption, et pourtant il s'en faut que la masse provinciale et même urbaine, vivant d'un travail obscur, fût atteinte alors de cette corruption profonde. Elle offrit, n'en doutons pas, tout ce qui permet, malgré le mal qui s'y mêle, d'honorer l'humanité, à toutes les époques.

On a parlé aussi avec éloge des goûts littéraires de l'époque impériale. Les goûts littéraires ne feront rien contre la corruption morale. Néron aussi prisait fort la littérature, lui-même faisait des vers, comme l'on sait : son dernier mot fut celui d'un artiste qui regrette sa couronne triomphale plus que d'un empereur forcé d'abdiquer le souverain pouvoir.

Qu'il y eût alors pourtant d'excellents riches, faisant de leur opulence un usage honorable, qui le nie? Ils avaient des villas somptueuses, mais ils y vivaient en famille et cultivaient les lettres, hommes plus placides d'humeur qu'énergiques, plus humains que patriotes. Mais ces peintures qui se rapportent d'ailleurs à une époque postérieure aux Césars sous la plume des Symmaque, des Sidoine Apollinaire et d'autres, empêchent-elles qu'il n'y eût une somme de vices chez les riches qui dépasse le niveau habituel du luxe et de la corruption? Nulle protestation ne prévaudra contre la tradition historique et ce que Tacite appelle la conscience du genre humain.

Les progrès de la législation et de la civilisation sous l'empire n'en furent pas moins très-sensibles. Les idées comme les habitudes, l'équité comme les perfectionnements matériels, gagnèrent beaucoup dans cette longue période, qui renferme plusieurs siècles, sans qu'une réhabilitation morale de cette époque flétrie par l'histoire soit pour cela devenue plus acceptable. Entre cette société et les chefs qui la représentent il y a un lien qu'on ne peut supprimer. Vous qui soutenez que Néron fut un monstre, une exception de laquelle on ne peut rien conclure contre la société où il vécut, souvenez-vous que la masse l'aima et le regretta! Se faire passer pour Néron fut un moyen de succès employé par quelques ambitieux. Se placer sous les auspices des souvenirs qu'il avait laissés au peuple, en invoquant ses procédés de libéralité et de luxe public à l'égard de la multitude, fut, nul ne l'ignore, une pratique de plusieurs Césars désirant se concilier la masse à leur avènement.

CHAPITRE II

ROLE ET POLITIQUE DES CÉSARS RELATIVEMENT AU LUXE.

Nous avons dit comment il entrait dans la politique des Césars de favoriser les progrès du luxe public.

On a vu de même que, si quelques-uns d'entre eux se montrèrent peu favorables aux excès du luxe privé, un grand nombre les encouragèrent par leurs exemples.

Enfin, quelle que soit la façon dont on apprécie les avantages relatifs de l'empire après la république oligarchique, déchirée, oppressive, dont Rome offre le spectacle depuis Marius et Sylla jusqu'à César et Pompée, nous avons montré comment l'établissement d'un régime despotique poussait aux abus du luxe et des jouissances privées par le désœuvrement politique, les habitudes serviles, les mauvaises mœurs.

C'est un spectacle qui va se dérouler devant nous avec un redoublement d'abus pendant une durée d'environ soixante ans.

Après Néron le mal reste grand, mais un certain ra-

lentissement se manifeste, suivi de reprises du fléau plus ou moins violentes sous quelques-uns des plus mauvais règnes qui suivirent.

Voilà pourquoi, plus que jamais, il importe de rester fidèle à l'ordre chronologique. Ici un nouvel élément apparaît : le caractère personnel des empereurs, leur rôle original dans le luxe.

I

COMMENT AUGUSTE ET TIBÈRE SE COMPORTÈRENT QUANT AU LUXE.

On peut définir toute la politique d'Auguste à l'égard du luxe par ces termes : développement du luxe public et guerre aux abus du luxe privé.

Disons d'abord quelques mots de cette opposition au luxe privé.

L'éclat de la représentation officielle n'entrait pas dans les desseins de ce fondateur de l'empire. Il s'efforçait de dissimuler le pouvoir impérial sous les formes républicaines, et affectait personnellement la simplicité dans sa mise et son appareil.

J'indique ici après tous les historiens la manière d'être générale d'Auguste ; je ne prétends pas que, sur aucun point, il n'y ait dérogé, et que quelques-uns de ses goûts ne se soient ressentis de son temps plus que de sa politique.

Pourtant presque tout ce qu'on a pu lui reprocher à cet égard remonte à une époque antérieure à celle où le jeune

ambitieux, devenu empereur, a fixé pour ainsi dire sur son visage ce masque qu'il ne quittera plus jusqu'à la fin. Il jouait toutefois déjà un rôle important quand il se fit remarquer par sa recherche passionnée des objets de luxe, des meubles précieux, qui parut plus choquante, dit Suétone, à cause de la misère des temps. Il se joignit, comme tant d'autres, à des orgies où les raffinements et les singularités avaient leur place. Il donna, au plus fort des guerres civiles, un repas où les convives représentèrent les douze divinités, et où lui-même figurait Apollon. Antoine ne manqua pas d'exploiter cette débauche contre son rival. Il la dénonça dans des lettres très-violentes avec une indignation qui fait sourire, quand on sait ce qu'était la vertu d'Antoine. Mais l'amant de Cléopâtre ne cachait pas sa vie et n'affectait pas cette tenue et cette gravité du jeune Octave ; loin d'être fourbe, il était un fanfaron de vices, et s'offrait en spectacle dans ces fêtes égyptiennes, qui donnent un si scandaleux éclat à sa fameuse vie « inimitable ». On pardonnait moins à Octave. La disette rendit cette débauche plus odieuse. On disait tout haut le lendemain que *les dieux avaient mangé tout le blé*, et que César était effectivement Apollon, mais Apollon *bourreau*, nom qu'avait ce dieu dans un quartier de la ville. On blâma aussi à cette occasion son goût pour les beaux meubles et pour les vases de Corinthe, sa passion pour les jeux de hasard. On mit sur sa statue, dans le temps des proscriptions : « *Mon père tenait la banque, et moi je tiens boutique de meubles de Corinthe,* » parce qu'on croyait qu'il avait proscrit plusieurs citoyens pour avoir leur vaisselle.

Sans doute le jeune politique fut sensible au reproche. Après la prise d'Alexandrie, il ne se réserva, de tous les meubles du palais, qu'un vase murrhin, et fondit tous les vases d'or d'usage journalier [1].

Auguste devait sur ce point aussi répudier à l'avenir les excès d'Octave. Il ne réforma pas ses mœurs, mais il cacha ses désordres dans l'ombre, il changea son extérieur.

Rien qui pût blesser les patriciens par un orgueilleux étalage, telle parut être sa devise.

Adopter pour sa résidence la maison, belle et ornée pour un particulier, mais bien étroite pour un empereur, qui avait été celle de l'orateur Hortensius, c'était en quelque sorte abjurer toute représentation fastueuse. Pourtant il ne devait pas laisser cette demeure dans l'état où il la trouvait, et il agrandit peu à peu la maison d'Hortensius, mais avec quel ménagement pour les apparences !

Il donna l'ordre à ses intendants d'acheter un certain nombre de maisons qui entouraient la sienne et de les démolir. « Mais, ainsi qu'on l'a remarqué, comme ces démolitions pouvaient donner à penser aux esprits soupçonneux, il fit dire que ce n'était pas pour lui seul qu'il travaillait, mais dans l'intérêt du public, et qu'il voulait consacrer une partie du terrain à des édifices religieux. Il y fit en effet bâtir le fameux temple d'Apollon Palatin et les deux bibliothèques, grecque et latine, dont il est si souvent question dans les écrivains de ce

[1] Suet., *August.*, LXX.

temps. La magnificence de ces constructions attirait seule l'attention publique, et l'on ne s'apercevait guère qu'en même temps la maison du prince s'agrandissait aussi et changeait d'aspect. Quelque temps après, le nouveau palais fut détruit par un incendie : c'était l'usage à Rome, qu'après les malheurs de ce genre les amis de celui qui en avait été victime se cotisaient pour l'aider à réparer ses pertes; ces contributions volontaires remplaçaient nos assurances. L'incendie du Palatin était une occasion naturelle de montrer combien Auguste avait d'amis. Tous les citoyens de Rome s'empressèrent de lui apporter leur offrande; mais il ne voulut pas l'accepter. Il ne prit qu'une somme insignifiante, un denier au plus par personne, et rebâtit sa maison à ses frais; seulement il profita de l'occasion pour la rebâtir plus grande et plus belle. Quand il fut nommé grand pontife, au lieu de faire comme ses prédécesseurs, qui allaient habiter près du temple de Vesta, dans un édifice particulier, il resta chez lui, et se contenta d'élever un temple à Vesta, dans sa maison [1]. »

L'intérieur de la maison montra que, si Auguste ménageait la susceptibilité républicaine en évitant de donner à son palais un caractère trop monumental, il avait gardé ses goûts de somptueuse élégance.

Les fouilles opérées ne permettent pas d'en douter, non plus que le témoignage des historiens. Les débris de colonnes, les stucs et les pavés précieux, les revête-

[1] M. Gaston Boissier dans son étude sur le Palatin : *Promenades archéologiques*.

ments de marbre, des peintures charmantes, beaucoup plus délicates que celles de Pompeï, qui ornaient les plafonds, d'admirables statues, entre autres l'Apollon Sauroctone du Vatican, témoignent d'un luxe intérieur poussé très-loin, mais n'ayant rien de blessant chez un prince qui était en même temps un très-riche particulier. Si les chambres sont nombreuses, variées de forme, on n'en trouve aucune qui eût l'étendue nécessaire pour les réceptions officielles. Ainsi, dans son luxe même, le maître du monde s'effaçait.

C'était sur sa personne qu'il faisait surtout montre de sa simplicité calculée. Il portait des vêtements communs, faits dans l'intérieur de la maison, quelquefois de la main de sa femme ou de sa fille, couchait sur un lit bas et dur, ne faisait jamais servir plus de trois plats à sa table, et souvent se contentait d'un peu de lait et de figues.

Il semblait donc que l'établissement impérial n'ait point eu d'abord dans le palais ses conséquences naturelles quant au luxe.

Ce serait pourtant oublier l'histoire que de le supposer.

Tant d'efforts, soutenus ici par la force de l'exemple, ne purent prévaloir contre les débordements de la famille impériale. Le luxe pénétra, avec tant d'autres désordres, dans ce palais par les femmes, par la propre fille du prince, cette Julie orgueilleuse, spirituelle, débauchée, qui commence la série, la galerie effrontée des princesses scandaleuses tenant école de libertinage. Elle affiche le faste de la parure et la pompe de la représen-

tation dans son intérieur et au dehors. Éblouissants dehors qui ne sauvèrent pas la honte qu'elle devait faire rejaillir avec un si horrible éclat sur elle et sur les siens. Ce triste héritage de luxe et de débauches elle le laissait à sa fille, cette autre Julie, qui devait continuer les mêmes scandales, au grand désespoir du prince réformateur des abus, du chef d'État et de famille.

Que ces pernicieux exemples aient été la conséquence du nouvel établissement politique, est-il possible d'en douter ?

Ce qui pousse la fille d'Auguste à cet étalage insolent, à ce mépris de l'opinion publique comme de la volonté paternelle, c'est l'enivrement du rang suprême.

Curieuse querelle qui se débat entre elle et son père ! Lorsqu'Auguste réprimande sévèrement cette richesse splendide des costumes chez sa fille ; lorsqu'il lui reproche de se montrer au théâtre, couverte de parures qui éclipsent toutes les jeunes Romaines, entourée de jeunes fous, son cortége habituel, qu'elle entraîne dans son tourbillon de plaisirs et de débauches, et qui étalent leurs vêtements éclatants, leurs doigts chargés d'anneaux et de pierres précieuses, cette digne fille d'un politique avisé défend sa passion sans frein pour la toilette et la pompe par des raisons tirées des nécessités de la représentation. Elle se montre obstinément contraire à toute idée de simplicité, comme peu digne de l'éclat du rang impérial : « Pourquoi, lui dit un ami d'Auguste, pourquoi ne suivez-vous pas l'exemple de votre père ? Voyez comme il évite de froisser les autres hommes, comme il se garde de leur faire des blessures d'amour-propre par de

trop beaux costumes, de trop belles parures. — Mon père, répond l'orgueilleuse jeune femme, mon père ne sait ce que c'est que de conserver sa dignité; quant à moi je sais et je n'oublierai jamais que je suis la fille de l'empereur. »

Les tentatives d'Auguste pour combattre le luxe et les mauvaises mœurs dans la société romaine ne devaient pas être plus heureuses que celles qu'il fit pour les refréner dans sa propre famille. Il fait des lois contre l'adultère. Il reprend à son compte l'œuvre de censure morale de la république. S'il se trompe souvent sur les conditions de la société à laquelle il applique ses réformes[1], il a du moins le sentiment qu'elle a le plus grand besoin d'être réformée.

Il encourage l'agriculture comme il veut relever la famille, et se fait seconder dans cette tentative par les lettres qu'il protége avec éclat. Virgile chante les travaux des champs et combat le luxe en beaux vers. Horace lui-même célèbre la simplicité du passé dans son *Carmen sæculare*.

L'empereur fait de son mieux comme législateur : il promulgue la grande loi *Pappia Poppæa*, la loi *Julia de maritandis ordinibus*, pour réprimer le célibat et réglementer la situation réciproque des époux; il interdit aux femmes l'entrée des jeux où luttaient des athlètes; il les relègue, dans les combats de gladiateurs, sur les bancs les plus élevés des amphithéâtres.

[1] V. le remarquable chapitre intitulé : « L'œuvre d'Auguste », dans l'*Histoire des Romains* de M. V. Duruy, t. III, c. LIV.

Ce caractère de réformateur du luxe privé paraît toutefois effacé devant son rôle de promoteur du luxe public. Faible, inefficace, quand elle contrarie son siècle, l'action d'Auguste est puissante quand elle marche avec lui.

Libéral avec ses revenus, qui faisaient de lui le plus riche citoyen de son temps, plus souvent encore avec l'argent public, Auguste est au nombre des empereurs qui ont le plus fait pour le luxe public; mais il ne mérite pas les flétrissures qu'il est juste d'infliger aux princes qui n'en ont développé que les formes les plus funestes. Son fameux mot, que « ayant trouvé Rome de briques, il la laissait de marbre, » est loin d'être une vanterie bien qu'il y ait laissé d'affreux quartiers.

On en trouve la preuve dans les récentes découvertes de l'archéologie : c'est à partir d'Auguste, que le marbre, rarement employé auparavant dans les constructions romaines, devint d'un usage général. Les princes ne furent pas les seuls à en orner leurs demeures; il y en avait à Pompéi jusque dans les boutiques de foulons et de marchands de vin. Ce fut si bien là un luxe d'origine impériale que les carrières les plus célèbres dans le monde entier appartinrent aux empereurs. Les travaux qu'on y entreprenait, le nombre d'ouvriers qu'on était forcé d'employer, devaient devenir si considérables sous Trajan, qu'on en forma une administration spéciale, *ratio marmorum*.

Chaque carrière fut dirigée par un intendant de l'empereur, qui eut sous ses ordres des employés de toute sorte, des secrétaires, des surveillants, des artistes. Ces

ouvriers se composaient souvent de gens condamnés aux mines. C'était une des peines les plus rigoureuses qu'on pût prononcer. Le transport de ces blocs de marbre, qu'il fallut amener des ports de la Grèce et de l'Asie, d'Alexandrie, de Carthage, fut une opération des plus difficiles, souvent des plus dangereuses, et qui exigea des dépenses énormes.

Il faut rendre cette justice à Auguste, que la magnificence sous son règne si prolongé, alla rarement sans l'utilité.

De toutes les parties du luxe public, celle qui a pour objet les bâtiments est, quand le goût l'accompagne, celle qu'on pardonne le plus aux princes, pourvu que la mesure ne soit pas trop dépassée. Auguste prit soin, tout en donnant à ce genre de faste un caractère conforme à l'art architectural grave et imposant des Romains, de le mettre en rapport avec sa politique démocratique.

Des monuments qui ornèrent Rome, les uns servirent directement aux besoins du peuple, les autres charmèrent les yeux des promeneurs oisifs et flattèrent l'orgueil du peuple-roi.

Ce peuple eut pour s'abriter de magnifiques portiques, il eut des théâtres plus commodes, plus beaux, plus vastes, que ceux qu'avait élevés la république. Chacun des trois grands théâtres de Rome compta de vingt-sept à trente mille places. Le grand cirque, magnifiquement orné, en put contenir cent cinquante mille. On vit s'élever au milieu du cirque les dauphins de bronze, les statues, les autels, les colonnes, les obélisques amenés d'Egypte; on y vit paraître une multitude

d'animaux, chevaux, éléphants, etc.; on y vit défiler des cortéges interminables, tellement qu'on put compter jusqu'à six cents mulets transportant en pompe les dépouilles d'une ville vaincue.

Sur le large lac qu'Auguste fit creuser le long du Tibre, on représenta des batailles navales : un combat simulé contre les Athéniens et les Perses montra trente galères à trois et quatre bancs de rameurs avec un plus grand nombre de petits navires, toute une flottille que montaient environ trois mille hommes!...

Mais encore une fois ce qu'Auguste multiplia pour le peuple, ce fut ce luxe quotidien qui se présente sous forme d'établissements et de monuments durables, utiles ou brillants. Ce même peuple eut pour ses bain des édifices de marbre; il eut de magnifiques jardins; il trouva l'eau distribuée en abondance par sept cents fontaines, parmi lesquelles cent cinquante étaient jaillissantes, et dont cent trente formaient des châteaux d'eau. Trois cents statues ornèrent ces fontaines. Auguste éleva quatre cent cinquante colonnes de marbre.

Luxe *césarien* qui indiquait à tous son origine par les noms mêmes donnés aux monuments, lesquels rappelaient l'empereur et les personnes de sa famille.

C'étaient les portiques d'Octavie, les bains de Livie, le panthéon d'Agrippa, le théâtre de Marcellus, la basilique de César, le forum d'Auguste.

Le champ de Mars superbement bâti fut environné de constructions splendides. Une telle œuvre honore par ses côtés d'art, d'utilité, par l'entente et l'ensemble avec lesquels elle fut accomplie, le grand nom d'Agrippa.

Agrippa préside à ces grands travaux avec une intelligence supérieure, tandis que Mécène exerce sur les lettres ce protectorat, qui ne vaut pas la liberté, mais qui, dans les temps où la monarchie acquiert ou possède toute sa force, joue un rôle souvent marqué par de grandes œuvres.

Les distributions en vivres et en argent reçurent un développement nouveau, et leur chiffre dans ce demi-siècle, qui équivaut à la durée du règne, a quelque chose d'effrayant.

Plus de trois cent mille individus, jamais moins de deux cent mille profitaient de ces secours.

L'armée et le peuple furent traités avec une largesse extraordinaire. On arriva à un chiffre de sept à huit cent millions de nos francs pour la durée du règne[1].

Auguste s'est vanté, dans un document immortel, de ce grand luxe populaire.

Dans son testament apologétique, il raconte qu'il a fait combattre huit mille gladiateurs, qu'il a fait tuer trois mille cinq cents bêtes féroces dans le cirque, etc.

Il faut ajouter, pour être juste, qu'il y mêla quelques mesures dignes d'être approuvées.

Il réduisit à soixante couples les combats des gladiateurs.

Il ordonna que son entrée au théâtre sauverait la vie d'un combattant.

[1] V. le livre de M. Frantz de Champagny sur l'Empire romain sous les Césars et les Antonins. On trouve dans cet éloquent tableau des mœurs romaines d'abondants détails sur le luxe public et privé.

Il défendit qu'aucun citoyen donnât plus de deux fois des jeux dans une année, moins dans une vue d'économie que de politique.

Enfin il exigea une tenue plus décente des hommes du peuple pour assister aux représentations, et n'admit au cirque que des spectateurs revêtus de la toge[1].

Pourtant quelle importance prise sous le règne d'Auguste par la classe méprisée des mimes et des histrions !

Ils la sentaient eux mêmes sous un régime qui excluait la liberté et la discussion, remplacées par l'intérêt passionné qu'on portait à ces frivolités. Auguste adressait un soir des reproches au pantomime Pylade en rivalité avec un de ses confrères. Ce pantomime fit une réponse qui mérite d'être rappelée : « Il y va de ton intérêt, César, que le peuple s'occupe de nous. »

Ville de luxe et de plaisirs, ville d'étrangers. — Ville d'étrangers, ville vouée fatalement à la corruption. Qu'y viennent-ils faire sinon jeter l'or non pas aux arts, mais aux vices?

Les uns s'y fixent; les autres accourent à toute solennité extraordinaire. Alors les maisons manquent de place pour les loger. On dresse des baraques, des tentes. Auguste songe à protéger ces étrangers, qui étaient le point de mire des voleurs et des assassins dans cette Rome si mal éclairée le soir, remplie d'endroits déserts, de rues tortueuses, où le crime avait toute chance de se cacher : il établit de nombreux postes de police.

[1] En été seulement il permit qu'on vint au théâtre sans chaussure, détail qui nous donne une idée de la plèbe qui le fréquentait : cette permission devait être retirée par Tibère et rendue par Caligula.

Rome put devenir, bien plus encore que par le passé, le rendez-vous du monde entier. Le monde y figura en effet avec ses types, ses costumes, ses curiosités de tous les genres.

Sous Tibère, la question du luxe se pose d'une manière toute particulière, disons plus, très-originale.

Tibère fut en tout lui-même un prince original: il le fut dans sa ferme raison, comme dans ses vices et ses crimes. Sa lettre sur le luxe est un monument. On y trouve à la fois la censure véhémente du luxe accru sous toutes les formes et celle des lois somptuaires. Ces lois qu'on suppliait Tibère de remettre en vigueur, il en proclame l'inanité en des termes d'une irréprochable sagesse et d'une ironie voilée.

On ne s'étonnera pas que j'attache une véritable importance à cette lettre adressée au Sénat. C'est un document qui, outre sa valeur historique comme constatation des progrès du luxe, en a une toute politique et presque théorique quant à la portée des lois somptuaires.

Peu importe que le texte ait été un peu arrangé par Tacite : le fond subsiste, et on peut dire que l'esprit de Tibère est là tout entier.

Tacite l'affirme : « Tibère *réfléchit longtemps* s'il était possible d'arrêter cette licence effrénée, si la réforme ne serait pas plus dangereuse que l'abus. »

Le luxe des tables, parvenu à des proportions exorbitantes, était le principal sujet des plaintes des édiles et un scandale pour les honnêtes gens. « Un cri général s'élevait contre ces abus, » dit le même grand historien. Mais la plainte s'étendit aussi au luxe en général, « dont

les prodigalités en tout genre ne connaissaient plus de mesure. » Et il ajoute « qu'en dissimulant le prix des achats on tenait cachées les profusions les plus ruineuses [1]. »

Le sénat ayant remis la décisision de l'affaire à l'empereur, il faut voir avec quelle politique, saine au fond, mais cauteleuse et hypocrite, répond Tibère mis en demeure.

Il craindrait de couvrir de honte les plus grands personnages de l'État. Il lui semblerait trop pénible de voir rougir et trembler tant d'hommes qu'un luxe criminel désigne à la sévérité publique. Il y a trop de coupables, et le mal a trop d'étendue!

« Que faudra-t-il réformer d'abord? Sera-ce nos *villas*, cette multitude ou plutôt ces nations d'esclaves, ces masses d'or et d'argent, ces bronzes précieux, ces merveilles du pinceau, ces vêtements qui nous confondent avec les femmes, et cette autre folie particulière à ce dernier sexe, les pierreries, pour lesquelles on transporte chez des peuples étrangers ou ennemis les trésors de l'empire ? »

Tibère a mis le doigt sur l'objection décisive : l'inefficacité des lois somptuaires, accrue par l'étendue même d'un mal qui va bien au delà des somptuosités des tables, et qui est tel que, si on prononce des peines, les censeurs eux-mêmes viendront crier que l'Etat est bouleversé, et qu'il n'y a plus personne d'innocent.

Il s'avance même plus loin: ces lois ne sont pas

[1] *Ann.*, lib. III, — LII.

seulement impuissantes, il les croit dangereuses : « Car le vice, encore libre du frein des lois, appréhende de s'y voir soumis ; mais s'il s'est aperçu qu'il pouvait le briser impunément, ni crainte ni pudeur ne le retiendront plus. »

Au reste nul mieux que ce pénétrant esprit, dont l'habitude du soupçon et la pratique envieillie du vice n'avaient pu elles-mêmes altérer la justesse, n'a su marquer les causes de ce luxe renaissant sans cesse malgré les mesures destinées à en extirper la racine.

Il signale parmi ces causes l'étendue des conquêtes, l'imprévoyance et la dissipation qu'entraînent après elles les guerres civiles.

On s'attache à tel ou tel détail ; eh quoi ! personne ne se lève pour dire que l'Italie attend sa subsistance de l'étranger, que chaque jour la vie du peuple romain *flotte à la merci des vagues et des tempêtes!* Mal auquel le luxe n'est pas étranger : c'est lui qui a converti en des parcs immenses ces champs, improductifs désormais, chargé d'ornements ruineux ces maisons de plaisance!

Mais le remède? On ne le trouvera que dans l'excès du mal et dans un libre retour à de meilleures pratiques : ne comptez pas sur la force. [1]

Lui-même cherchait à prêcher publiquement d'exemple par la simplicité de sa table, sauf à se dédommager en secret de ses abstinences hypocrites.

En public il dînait d'un reste de sanglier. En public aussi il réprimande, devant tout le sénat, un vieux

[1] Tacit., *Ann.*, lib. III.

libertin, Sestius Callus, dont la bonne chère faisait scandale : mais il lui fait dire en secret qu'il ira lui demander à souper, à condition que le vieux Callus ne changera rien à ses habitudes et que le repas, somptueux comme de coutume, sera servi par de jeunes et belles esclaves.

On approuvera néanmoins Tibère d'avoir rappelé à l'observance des anciens édits les patriciens et les chevaliers qui se dégradaient jusqu'à paraître sur le théâtre.

Mais toute pudeur était perdue dans une nombreuse partie de ces classes. Certains jeunes nobles faisaient exprès d'encourir des flétrissures judiciaires pour pouvoir se montrer sur le théâtre. Des femmes mariées, appartenant à la même classe, se déclaraient courtisanes pour se soustraire aux lois qui punissaient l'adultère.

Qui plus que Tibère lui-même traînait les mœurs dans l'égout? Ses débauches sont restées fameuses. Il avait beau fuir le jour. Sa honteuse réputation perçait les murailles et les ténèbres.

La malignité humaine, la rumeur publique qu'on appelle aujourd'hui « l'opinion », n'ont jamais perdu leurs droits même dans ces temps de silence et d'effroi.

Si maître d'ailleurs qu'il fût de lui-même publiquement, il lui arrivait de démentir cette dignité de tenue que lui imposait sa ferme et clairvoyante raison. Il préfère pour la questure un candidat qui avait vidé une amphore d'un seul trait [1]. Il accorde deux cent mille sesterces à Asellius Sabinus pour un dialogue où le champignon, le becfigue, l'huître et la grive se disputaient la prééminence.

[1] Sueton., in Tiber.

Il est difficile enfin de comprendre que le prince, qui déplorait les abus du luxe, ait créé une nouvelle charge, l'intendance des plaisirs, *officium a voluptatibus* [1].

Est ce à lui, n'est-ce pas surtout au sénat que revient l'honneur de quelques mesures dictées du moins par une sage intention? Après des désordres qui avaient éclaté au théâtre, et amené la mort de plusieurs hommes du peuple, soldats, centeniers et tribuns, on fit des règlements pour borner le salaire des pantomimes et réprimer la licence de leurs partisans. On défendit aux sénateurs d'entrer dans les maisons des pantomimes, aux chevaliers de leur faire cortége en public, à eux-mêmes de donner des représentations ailleurs qu'aux théâtres.

Tibère, à la différence d'Auguste, fit peu pour le luxe public, soit par sage réserve soit par avarice.

Il n'aimait pas à donner de son argent, et, d'autre part, il ne lui convenait pas de se montrer prodigue du trésor public : car il était économe et bon administrateur.

Ses distributions marquent presque toutes une pensée utile, un objet nécessaire. Ce sont des indemnités ou des secours. Il en accorde à des quartiers incendiés. Il fait des prêts pour trois ans sans intérêt. Quand il eut attribué aux soldats les premières largesses, don ordinaire de joyeux avénement, et qu'il eut doublé le legs d'Auguste, il ne leur donne plus rien, excepté une seule fois où il distribua mille sesterces à chaque prétorien. C'était une manière de récompenser les prétoriens de ne s'être

[1] Suét., *in Tib.*

pas livrés à Séjan. Les présents faits aux légions de Syrie s'expliquent de la même sorte. Elles étaient les seules qui n'eussent point placé parmi leurs enseignes l'image de ce ministre déchu dont la mémoire même était proscrite.

Tacite rapporte, au sujet du luxe public, ce fait frappant : « A la même époque Lepidus demanda la permission de réparer et d'embellir à ses frais la basilique de Paulus, ouvrage des Émiles et monument de leur nom. Alors encore la munificence privée s'exerçait au profit du public; et Auguste n'avait pas empêché Taurus, Philippe, Balbus, de consacrer à l'ornement de Rome et à l'illustration de leur postérité les dépouilles ennemies et le superflu d'une immense fortune. C'est dans le même esprit que Lepidus, quoiqu'il eût peu de richesses, voulut renouveler les titres de sa maison. Quant au théâtre de Pompée, qu'un incendie avait réduit en cendres, Tibère déclara qu'aucun membre de la famille ne pouvant suffire aux dépenses de sa reconstruction, il le rebâtirait lui-même, et n'en laisserait pas moins subsister le nom du fondateur [1]. »

En définitive, Tibère contribua beaucoup plus à augmenter les abus de la richesse et du luxe en encourageant la délation, qu'il ne les réprima par ses mesures d'économie.

Il créa « une émulation de lâcheté et d'infamie qui ne s'explique que par la dépravation du sens moral dans les hautes classes, et par le besoin de s'ouvrir une voie

[1] *Ann.*, l. III, LXXXII.

nouvelle pour aller à la richesse.... Un luxe effréné ébranlait les fortunes les mieux assises.... Poussés par la misère, mal retenus ou plutôt poussés par la détestable éducation que donnaient les rhéteurs, n'ayant plus, comme par le passé, pour s'enrichir, la guerre ou la facilité de piller les provinces, les petites gens, le trésor ou le domaine public, ils organisèrent en grand le métier d'espion et de délateur qu'ils avaient appris et pratiqué depuis longtemps sous la république.... Sous l'empire le métier devint bien plus lucratif. La loi accordait au délateur le quart des biens du condamné. Souvent le prince faisait l'abandon de tout et ajoutait au profit des honneurs. Chacun des deux accusateurs de Thraséas fut gratifié de plus d'un million de francs, et le délateur de Soranus eut de l'argent, plus la questure. Aussi comme ils vont se mettre à la piste des délits et en quête de victimes! Loi civile, loi politique, loi criminelle, tout leur est bon....

« La terreur, dit Tacite, plana sur la cité. Les parents se redoutaient, on ne s'abordait plus, on ne se parlait pas : inconnus ou connus, on s'évitait; tout était suspect. » — On connait, on sait par cœur cet admirable morceau.

« C'était, ajoute l'historien récent des Romains que je viens de citer, c'était la guerre civile qui renaissait avec ses proscriptions et ses mêlées sanglantes. Mais ici la parole servait de glaive, le sénat et les gémonies de champs de bataille, les riches et les grands de victimes. Dans ces duels sans armes, l'empereur fut plus souvent témoin qu'acteur : juge du camp, il assistait avec le

peuple à ce jeu terrible que l'aristocratie leur donnait à tous deux : l'un, comptant les coups et décernant au plus meurtrier la palme de l'éloquence; l'autre emportant ceux qui tombaient pour s'amuser de leurs cadavres dans les rues de la ville. Tibère donnait peu de combats de gladiateurs; le peuple trouvait dans ces exécutions un dédommagement[1]. »

II

LE DÉLIRE DU LUXE DANS LE POUVOIR ABSOLU.

Une pensée politique préside au règne d'Auguste, et se mêle à la sage administration du règne cruel et ensanglanté de Tibère. On la retrouve dans leur manière d'entendre le luxe public et le luxe privé.

Le caprice, la passion la plus effrénée vont marquer les règnes qui suivent.

Le luxe alors a sa personnification délirante dans l'empereur lui-même.

Chez quelques-uns de ces despotes, à qui la tête tourne sur ce haut sommet d'où ils voient le monde à leurs pieds, l'imagination est puissante, la fantaisie déréglée. Cette imagination vive et forte, mise en mouvement tantôt par la faculté de satisfaire ses caprices, tantôt par la résistance, se tourne en folie aiguë, en véritable fureur.

[1] V. Duruy, loc. cit. t. III, c XLV.

Tel est Caïus Caligula.

Cet empereur de théâtre n'était pas sans esprit naturel et sans talents acquis.

Il était le dernier fils du glorieux Germanicus et de la sévère Agrippine; mais il avait subi dès l'enfance les plus funestes influences. Son tempérament maladif, qui se révélait par des crises nerveuses, devait l'y livrer sans défense.

Tout ici annonce un malade dans le sens physique et moral.

Cette livide pâleur répandue sur un visage qui n'est pourtant pas sans beauté, ces muscles singulièrement contractés, cette maigreur extrême, ces jambes longues et grêles, cette démarche chancelante et saccadée, cette voix rauque, ces réparties originales et spirituelles, mai méchantes, qui sortent d'un fond d'irritation et de colère, ces fantaisies imprévues qui déconcertent toute vraisemblance, ce costume oriental qui apparut pour la première fois sur le trône impérial, ces vêtements de soie et de pourpre, ces colliers et ces perles dont il est couvert, toute cette manière d'être est d'un maniaque.

Ce personnage est un lettré incomplet, peu instruit au fond, mais beau parleur, et qui improvise avec un feu, un entrain extraordinaire.

On eut dit que l'Orient avait pris soin d'empoisonner ce jeune homme de ses funestes influences par un intermédiaire officieux, le Juif Hérode-Agrippa [1].

Caligula joue au dieu comme les rois de l'Orient. Il ne

[1] V. le volume de M. Zeller : *Les Empereurs romains.*

lui suffit pas de se faire élever un temple, où on lui immole des perroquets, des paons et des oiseaux rares; il prétend avoir sa part dans le culte des autres dieux, et vient s'offrir à l'adoration des peuples entre les deux Dioscures dans le temple de Castor.

Il se prend de jalousie pour les divinités consacrées, et signifie un jour à Jupiter, représenté par sa statue de bois, cette menace : « Il faut que l'un de nous deux disparaisse. » Mais tout à coup il s'apaise. « Jupiter m'a demandé pardon », répond-il à ceux qui s'étonnent de ce changement d'humeur.

Il ne fut pas toujours aussi débonnaire. Plus d'une fois il coupe la tête aux images des autres divinités pour y substituer la sienne.

Le luxe d'un tel personnage ne devait pas être moins singulier. Caligula est le vrai précurseur d'Héliogabale. Il se donne en représentation ; couvert de vêtements bigarrés, il porte de longues robes de soie traînantes. Voyez-le chargé de pierreries, de bracelets, tout parfumé d'essences, chaussé tantôt de sandales, tantôt de cothurnes, de chaussures militaires ou de brodequins de femme, orné d'une barbe d'or, tenant en main les insignes des dieux, la foudre, le trident et le caducée.

Ce maniaque du luxe avale des perles d'un prix exorbitant dissoutes dans le vinaigre, et sert à ses convives des pains et des viandes en or.

En une nuit d'orgie il jette à des cochers du cirque des présents de deux millions de sesterces.

Qu'il ait eu ou non le projet ridicule de faire consul son cheval *Incitatus*, il le traite en dieu. Il lui fait faire une

écurie de marbre, une crèche d'ivoire, des housses de pourpre et des licous de pierres précieuses. Il lui donne un palais, un mobilier et des esclaves, afin que les personnes invitées en son nom soient reçues plus magnifiquement.

On demande si ces faits sont vrais. Quelle raison d'en douter?

Tout cela ne s'invente guère; quand un homme est atteint de folie ambitieuse, met-on en doute ses extravagances, si bizarres qu'elles soient?

Il y a dans ces traits recueillis par plusieurs historiens comme un caractère soutenu. Un lien logique semble en démontrer l'authenticité. Où Suétone, lorsqu'il est le seul à en rapporter quelques-uns, aurait-il pris ces légendes, s'il ne les avait trouvées établies, et pourquoi n'y voir que des légendes? Suétone lui-même est un écrivain consciencieux, ni frivole ni corrompu, et s'il n'a pas les grandes vues de l'historien, il s'élève par son sens droit au-dessus des vulgaires chroniqueurs.

La vraisemblance morale est là, quoi qu'on en ait dit, et avec elle la vraisemblance historique.

La folie de quelques-uns des successeurs de Caligula n'est pas toujours moins étrange. Faudra-t-il aussi en contester les preuves?

Placez le jeune Caïus ailleurs que sur le premier des trônes; qu'il naisse dans les rangs des simples citoyens; que sa jeunesse soit mise à l'abri des écueils où elle s'est perdue, peut-être se fera-t-il remarquer par quelque bizarrerie de tempérament et de caractère; mais cela n'ira pas loin. Il avait tout ce qu'il fallait pour devenir un avo-

cat applaudi : il parlait bien, il dissertait avec subtilité, il faisait des mots, il montrait dans l'invective une verve intarissable.

Pourquoi ne pas dire de lui ce que l'on a dit avec beaucoup de vraisemblance de tel révolutionnaire, de Robespierre, par exemple, ou de tel autre, d'un degré plus bas, que sur une autre scène, retenu dans les rangs modestes d'une profession, il s'y fût distingué et n'aurait pas laissé une renommée sinistre?

De toutes les épreuves, la politique et le pouvoir sont les plus dangereuses. Dans les temps troublés quelques-uns y grandissent moralement; la plupart s'y dépravent et s'y endurcissent.

Nul parti n'est pur de ces entraînements; c'est par centaines que la démagogie compte ses Caligulas.

La liste en est longue, depuis Carrier, le farouche proconsul de Nantes, et tant d'autres à la même époque, jusqu'à plus d'un des héros de la dernière Commune. Eux aussi se plaisent au sang versé, à l'orgie sans frein, à la flamme des incendies [1].

Le moindre trait du faste de Caïus fut de transformer la modeste maison d'Auguste en un palais aussi beau que le comportait son étendue. Il le décora avec une magnificence tout asiatique, l'orna de peintures et de statues enlevées à tous les temples célèbres de la Grèce.

[1] On est frappé, en lisant les remarquables études publiées par M. Maxime du Camp sur la Commune de 1871, de la vérité de ces rapprochements entre les despotes fous et les tristes héros de la démagogie en délire : caprices de débauche, de pouvoir et de cruauté, fantaisies déréglées de tout genre, sont les mêmes des deux parts.

Mais ce palais du Palatin ne pouvait lui suffire; il le rejoignit d'un côté au temple de Castor et de Pollux; de l'autre, par un travail gigantesque, au Capitole.

Combien d'autres entreprises follement colossales! Comme s'il voulait prendre Xerxès pour modèle, il jette un pont depuis Baïes jusqu'aux digues de Pouzzoles, sur une longueur de trois mille six cents pas, et il le traverse en toutes sortes de pompeux équipages, à cheval ou sur un char. Il fabrique des galères liburniennes à dix rangs de rames, aux poupes garnies de pierres précieuses. On trouve sur ces navires des bains, des galeries, des salles à manger, des arbres et des vignes même. Il parcourt ainsi les côtes de la Campanie, assis à table, au milieu des danses et du son des instruments. Il fait tailler les rochers les plus durs; il ordonne que telle colline soit nivelée, que telle plaine soit élevée, pour un caprice à satisfaire, pour une belle vue, ou plutôt parce que « cela paraissait impossible. »

Avec ce prince apparaît le déficit financier causé par les dépenses d'un faste insensé, et l'appel à tous les expédients bizarres ou odieux.

Les jeux, célébrés avec une prodigalité et une férocité toutes nouvelles, les amphithéâtres agrandis, les cirques nouveaux, les courses de char, éclipsaient tout ce qu'on avait vu. En deux ans, il avait épuisé les trésors de Tibère, deux milliards sept cent millions de sesterces!

Alors Caïus a recours à toutes sortes de ressources; il met en vente divers objets que les particuliers sont « invités » à acheter. Les riches sont avertis d'avoir à pousser la vente à des taux extraordinaires. Quelques-

uns font la sourde oreille. Caïus leur fait ouvrir les veines.

Il se fait donner des étrennes au jour de l'an, en se tenant dans le vestibule de son palais pour recevoir les présents.

Dans ce même palais, où régnaient l'inceste et la prostitution, il installe une maison de jeu dont il touche les profits.

Il proscrit en masse. Un jour, en Gaule, il jouait aux dés et perdait; il se fait apporter les registres de la province et marque pour la mort les citoyens les plus imposés. « Vous jouez pour quelques misérables drachmes, dit-il à ses courtisans; moi je viens, d'un coup, d'en gagner cent cinquante millions. »

Partout le même impudent cynisme qui annonce une véritable aliénation. A Lyon, il vend lui-même les meubles du palais impérial et les objets les plus précieux qui avaient appartenu à ses aïeux. Il se fait un jeu d'établir des impôts arbitraires sur le mariage et les procès. On paye même quand on transige. Il met un impôt sur les courtisanes et les entremetteuses. Les rigueurs fiscales s'étendent à tout et à tous.

Il traite la guerre comme le reste, avec cette fantaisie qui tient de la folie, et qui s'allie tantôt au crime tantôt à la lâcheté. Dans son expédition contre les Germains, il fait cacher quelques soldats de sa garde germaine, et va les faire prisonniers. Dans son expédition contre les Bretons, arrivé au bord de l'Océan, il ordonne que l'on sonne la charge, et tout à coup commande à ses soldats de ramasser les coquilles du rivage.

On sait comment Chéréas, un tribun des prétoriens, égorgea ce fanfaron de faste et de crime, le 24 janvier 41 ; comment on alla chercher l'oncle de l'empereur assassiné, Claude, qui se cachait dans un coin. Tout tremblant, il demandait en grâce la vie aux soldats. Ils lui donnèrent l'empire.

Assurément, la variété ne manque pas dans cette histoire. Claude a son luxe qui ne ressemble pas plus que son caractère à celui de Caligula.

Le bonhomme avait peu d'ostentation : il n'avait pas même l'air d'un empereur; sa personne était sans dignité, sa tenue sans élégance, sa tête branlante, son air embarrassé : d'ailleurs, distrait comme un savant, absorbé par des querelles de grammairiens et des recherches d'archéologue.

Claude fut mené par les femmes et les affranchis, laissa faire le luxe; il eut même le sien! il aima le jeu et la table; il y joignit la passion des magnificences théâtrales; de nos jours il aurait raffolé des féeries. Claude, en ce genre, se montra même inventeur. Il imagina de mêler les jeux troyens et la représentation des chasses d'Afrique aux jeux existants. Il voulut qu'il y figurât un bataillon de prétoriens, et qu'on vît des cavaliers thessaliens poursuivre des taureaux sauvages. Il donna sur le lac Fucin un combat naval où furent armées des galères à trois et quatre rangs de rames, qui étaient montées par dix-neuf mille hommes. Les rivages, les collines formaient un vaste amphithéâtre où se pressait une foule immense, accourue des villes voisines et de Rome. Claude, revêtu d'un habit de guerre magnifique, et, non loin de lui, Agrippine, portant aussi une chlamyde tissue d'or, présidaient au spectacle. Le combat, quoique ayant lieu entre des criminels, fut digne des plus braves soldats.

Si Claude poussa jusqu'au luxe les raffinements de la table, ce fut, reconnaissons-le, sans préjudice pour le trésor.

Il s'invitait lui-même chez les riches, faisait prévenir quand il amenait du monde, et s'annonçait un jour ainsi à un citoyen riche avec six cents hôtes !

Sans doute il trouvait la chose plaisante; il y avait du bouffon dans cet esprit bizarre ; on le voit par la manière burlesque dont il rendait la justice sous des formesqui rappellent Perrin Dandin et Sancho Pança. Témoin le jour où il avait à juger le procès d'un individu dont on contestait le titre de citoyen. Il ordonna que cet individu serait habillé en citoyen romain tant que son avocat parlerait. Lorsque l'orateur de la partie adverse prit la parole, le même individu quitta ses vêtements de citoyen et parut sous l'habillement d'un étranger.

Sa manie de rendre la justice n'était pas d'ailleurs à l'épreuve de son appétit. Il levait brusquement la séance pour aller dîner; un jour qu'il jugeait, un fumet de cuisine assiége sa narine; il demande d'où vient cette bonne odeur; on lui répond que c'est le collége des prêtres qui célèbre un festin. Il s'excuse incontinent auprès de ses justiciables, et va s'asseoir au festin du corps sacerdotal.

Cet empereur est le seul, nous le répétons, qui trouva moyen de concilier le luxe de table avec l'économie.

La seule grosse dépense de cet étrange empereur fut le *donativum*. Cette distribution en argent, faite aux soldats à son avénement, devait devenir désormais une institution.

Est-ce à dire que ces manies et ces écarts empêchent que Claude ait eu quelques vues humaines, fait quelques sages lois? Mais il n'y a pas là de quoi justifier les réhabilitations qu'on essaie de faire de ce personnage, que la verve satirique de Sénèque, injuste peut-être en sens contraire, a représenté après sa mort et son apothéose, condamné à traîner perpétuellement des sacs de procès, dénouement que le peuple remplaça par la métamorphose de Claude en citrouille.

Si l'homme chez Claude peut mériter quelque indulgence, le règne en est tout à fait indigne; il est burlesque et odieux.

D'ignobles débauches, des exécutions sanglantes, ne sauraient nous voiler le rôle que le luxe maladif, effréné, joue même dans ces crimes.

Ainsi, la grande prostituée impériale, Messaline, fait mettre à mort Asiaticus à cause de son immense richesse; il avait encore embelli les jardins de Lucullus, et Messaline voulait les avoir.

Singulier rapprochement! C'était aussi pour un désir analogue qu'Agrippine poussait Claude à d'odieuses cruautés. Elle convoitait les luxueux jardins de Statilius Taurus, et le forçait à se donner la mort.

Quant au monstre de débauches, couvert du sang de tant de victimes, qui, sous le titre d'impératrice, déshonora le monde et laissa le nom de Messaline comme

synonyme de toutes les infamies, on trouve dans ses orgies un mélange de luxe malsain et de vice effronté. Témoin la scène finale où Messaline trouva la mort au sein d'une de ces fêtes où se confondaient la magnificence, les raffinements sensuels et les cyniques nudités.

Les affranchis, surtout Narcisse, effrayés de la voir dépouiller le palais pour orner la demeure de Silius, son amant, qu'elle avait épousé, dit-on, en secret, au mépris de toutes les lois, ont tout dévoilé à Claude. Ils cherchent la misérable femme pour la tuer. Son époux, hésite, et bientôt il va oublier ses griefs dans les délices d'un repas. L'indigne épouse célébrait une fête dans le palais. On était au milieu de l'automne. Messaline représentait une scène de vendanges. Auprès des cuves où le vin coulait sous le poids des pressoirs, des femmes, à demi-vêtues comme les bacchantes d'une peau de daim, dansaient à l'entour, et Messaline, les cheveux épars, le thyrse en main, Silius, couronné de lierre, accompagnaient des chœurs lascifs.

Les jardins du Lucullus furent le dernier refuge où elle s'enfuit affolée. Préparant sa requête suppliante, sommée par sa propre mère de se donner la mort et ne l'osant pas, elle fut percée enfin d'un coup d'épée par le tribun. — Claude, qui avait commencé à s'attendrir, apprit cette mort avec impassibilité; il demanda à boire et continua le somptueux festin.

Le nom de Néron ôte toute envie de rire, même quand les actes restent extravagants et ridicules. Néron est comme Caligula un homme plein de fantaisie, mais cette fantaisie revêt des formes différentes et plus cal-

culées. Elle reste la suprême expression de la recherche effrénée de l'inouï et de l'impossible, ce dernier terme où aboutit l'ambitieuse divinité des Césars.

Ce règne, ainsi que le fait observer Tacite, marque l'apogée du luxe romain sous l'empire.

Cela est vrai pour la société (on en verra plus loin les preuves), comme pour le prince et pour le palais. Et pourtant combien de surprises du même genre nous sont réservées par l'imagination féconde des successeurs de Néron !

Sous chacun de ces règnes, l'histoire peut, en étendant ses regards, découvrir quelque progrès accompli, quelque mélange de bien réalisé. Cela deviendra plus sensible surtout sous les Antonins. Mais ce règne de Néron dans ses grands traits, comment y voir autre chose, bien qu'il ait trouvé aussi de nos jours des avocats, qu'une orgie de vices et de crimes ?

Cette orgie « le monde la supporta quatorze ans[1]. »

C'est à Néron que Tacite applique cette énergique expression, vraie devise de ces despotes-dieux : *incredibilium cupitor*.

L'incendie de Rome fut-il ordonné par lui, comme une fête pour ses yeux et comme un moyen de déblayer le terrain nécessaire à ses projets gigantesques? Du moins

[1] C'est l'expression même dont se sert l'impassible Suétone, qui semble las lui-même des horreurs qu'il vient de raconter avec son exactitude et son calme ordinaires. Parlant de la fin de Néron et de l'abandon où il est laissé, il dit : « Talem principem paulo minus quatuor decim annos perpessus terrarum orbis tandem destituit ». Cette fois Tacite n'aurait dit ni autrement ni mieux.

n'est-il guère douteux qu'il le laissa se développer, si même il ne prit pas des mesures pour en augmenter l'étendue et la puissance destructive.

Cette vieille Rome, avec ses monuments vénérés, mais avec ses rues sordides, n'était pas assez somptueuse à son gré. La flamme devint complice de son rêve colossal. Rebâtir Rome toute neuve, toute brillante et superbe, quel rêve en effet !

Des milliers de victimes périrent dans les flammes ou sous les décombres. Ce fut un spectacle plein d'horreur que l'écroulement de ces vastes quartiers populeux, avec leurs maisons hautes et sans solides fondements et leurs rues presque sans issue. Qu'importe un tel détail? Ce n'était rien, ou c'était un attrait de plus. Néron était un artiste, il aspirait à être un créateur. L'important était qu'il fût fait table rase de tant de laideurs. Quel emplacement s'ouvrait pour un immense palais impérial ! Quel espace pour des quartiers magnifiques ! Quelle Rome va naître, toute une Rome agrandie, embellie, datant du règne de Néron !

La *Maison d'or*, cette réalisation sans égale d'une pensée d'orgueil, qui pourrait en parler après Tacite? quelle exactitude de détails, quel éclat de couleurs ne pâliraient auprès de la description précise et si brillante qu'en fait l'auteur des *Annales?* « Dans ce palais, dit-il avec un admirable discernement de ce qui en faisait l'étrange originalité, l'or et les pierreries n'étaient pas ce qui étonnait davantage ; ce luxe est depuis longtemps ordinaire et commun ; il enfermait des champs cultivés, des lacs, des solitudes artificielles, bois, esplanades

lointains. Ces ouvrages furent conçus et dirigés par Celer et Severus, dont l'audacieuse imagination demandait à l'art ce que refusait la nature, et se jouait capricieusement des ressources du prince. Ils lui avaient promis de creuser un canal navigable du lac Averne à l'embouchure du Tibre, le long d'un rivage aride ou sur un sol traversé de montagnes. On ne rencontrait d'eaux que celles des marais Pontins ; le reste du pays était sec ou escarpé; dût-on venir à bout de vaincre les obstacles, *le travail était excessif, l'utilité médiocre*. Néron cependant *voulait de l'incroyable;* il essaya de percer les hauteurs voisines de l'Averne, et l'on voit encore des traces de son espérance déçue [1]. »

Oui, tels sont bien les traits de ce faste « incroyable », tels sont les caractères qu'offrent ces parcs occupant près de quatre lieues, semés de statues, de maisons de plaisance aux bords d'un lac, remplis de bêtes sauvages, accidentés à souhait pour le plaisir des yeux, renfermant des retraites profondes pour le repos et la rêverie. Tels sont ces bains où un robinet amène l'eau de mer, un autre les eaux sulfureuses d'Albula. Vous la voyez cette statue de Néron, d'or et d'argent, haute de cent vingt pieds, qui se dresse à l'entrée de l'immense vestibule, et qui domine les portiques aux trois rangées de colonnes occupant une longueur d'une demi-lieue.

L'imprévu, le rare où ne sont-ils pas? On les rencontre jusque dans ces coquillages à grosses perles qui, mêlés à l'or et aux pierres précieuses, ornent d'une façon si

[1] *Ann.*, lib, XV. — Traduction de Burnouf.

curieuse les appartements éblouissants, où l'éclatante beauté des tapisseries et des peintures réunit toutes les magnificences.

Le rare et l'extraordinaire on les rencontre dans ces salles à manger d'une construction insolite, dont les plafonds sont des tablettes d'ivoire mobiles, qui laissent échapper sur les convives une pluie de fleurs et de parfums.

On les rencontre cet extraordinaire et ce rare dans cette grande pièce ronde et mobile qui tourne sans cesse sur elle-même pour imiter le mouvement du monde.

A la vue de ces merveilles, qui mettront à sec le trésor public, et qu'allaient payer des confiscations et des assassinats, Néron devait laisser échapper une exclamation qui peint naïvement ses prétentions démesurées : « Enfin je vais être logé comme un homme! »

Néron pourtant, par l'incendie dont on le soupçonnait et par cette monstrueuse construction faite avec les ruines de la patrie, disait-on, Néron s'était rendu abominable. Il avait à reconquérir sa popularité.

Il le fit avec une habileté efficace à force de jeux, de spectacles, mêlés de cruautés. Calcul odieux dont les chrétiens, sur lesquels fut rejeté le soupçon d'incendie, devaient faire les frais. La plus complète de ces fêtes néroniennes fut celle où ces chrétiens furent traînés sur l'amphithéâtre. Les uns furent enveloppés de peaux de bêtes et livrés à des chiens furieux, les autres furent enduits de résine et attachés vivants à des poteaux d'où ils purent contempler les jeux donnés au peuple dans les

jardins du palais. Le soir venu, on les alluma et ils servirent de flambeaux.

Dix quartiers détruits sur quatorze ouvraient l'espace à ces rêves de fastueuse reconstruction d'une Rome faite à l'image de ces idées grandioses. Néron mit une sorte de *dillettantisme* à examiner les plans. Cette ville nouvelle était sa fille : il voulait la nommer *Néropolis*.

Ce nom insolent ne put détrôner celui de la vieille Rome.

Au reste, cette ville renouvelée, remplie de palais, de maisons superbes, fut aussi plus commode. Ses maisons furent alignées, ses rues élargies, ses édifices réduits à une juste hauteur; des portiques s'élevèrent devant la façade des bâtiments; la pierre d'Albe ou de Gabie, qui résiste à la flamme, fut substituée au bois.

Le peuple eut ses cirques agrandis, ses théâtres plus beaux, ses promenades plantées.

Néron compléta ce qu'avait commencé Auguste. Il força les particuliers qui détournaient l'eau à leur usage à la rendre au public [1]. Il soulagea le peuple d'une partie des taxes de consommation.

Cédant à sa vanité d'artiste et d'acteur, il parut de sa personne sur le théâtre devant les sénateurs et cent mille Romains; il y conduisit des chars, il y disputa le prix pour la lyre et le chant. Le jeune César avait toujours préféré les jeux du cirque et de l'amphithéâtre aux exercices de la guerre. Il partagea et accrut à cet égard la passion du peuple romain. Il donna les *juvenalia*, les

[1] Tacite, *Ann.*, lib. XV, XLIII.

jeux néroniens établis tous les cinq ans, *les très-grands* jeux, tous accompagnés de repas publics et de distributions au peuple de billets de loterie. Tous gagnaient, les uns de riches étoffes; les autres, des tableaux, un cheval, un esclave, des oiseaux rares, des plats recherchés; quelques-uns même des perles, des pierres précieuses, des lingots, un navire, une maison, une terre.

Le luxe de Néron éclate sous toutes les formes inattendues, éblouissantes, qui ont l'air d'un perpétuel défi. Un jour il porte un diadème qui coûte quatre millions de sesterces. Il ne met jamais deux fois le même habit. Il joue à quatre cent mille sesterces le point. Il lui plaît de pêcher avec un filet doré, composé de fils de pourpre et d'écarlate. Il voyage avec un nombre de voitures évalué à mille. Il fait ferrer ses mulets d'argent, vêtir ses muletiers de la belle laine de Canuse. Son cortége de cavaliers et de coureurs est couvert de bracelets et de colliers.

Quelles recherches étranges on le vit déployer dans le fameux festin de Tigellin ! « On construisit sur l'étang d'Agrippa un radeau qui, traîné par d'autres bâtiments, portait le mobile banquet. Les navires étaient enrichis d'or et d'ivoire; de jeunes infâmes, rangés selon leur âge et leurs lubriques talents, servaient de rameurs. On avait réuni des oiseaux rares, des animaux de tous les pays et jusqu'à des poissons de l'Océan. Sur les bords du lac s'élevaient des maisons de débauche remplies de femmes du premier rang. Ce furent d'abord des gestes et des danses obscènes; puis, à mesure que le jour disparut, tout le bois voisin, toutes

les maisons d'alentour retentirent de chants, étincelèrent de lumières. Néron, ivre de toutes les voluptés que tolère ou que proscrit la nature, semblait avoir atteint le dernier terme de la corruption[1]. »

Il se vantait de ses dépenses folles, les réduisait pour ainsi dire en théorie. La prodigalité, disait-il, est le seul usage agréable des richesses. Compter ses dépenses c'est être sordide. Pour être vraiment magnifique, il fallait savoir se ruiner. Propos de fou ou d'enfant gâté, qu'il accompagnait de l'éloge de Caligula, prince admirable, ajoutait-il, pour avoir dissipé en deux ans la grande fortune laissée par Tibère[2]. C'est en suivant un si beau modèle qu'il enrichit de vils histrions, un joueur de luth comme Ménécrate, un gladiateur comme Specillus, qui reçurent les biens de personnages consulaires; un usurier comme Cercopithecus Paneros, comblé de donations, de maisons de ville et de campagne, et à qui il fit faire de royales funérailles; un Tiridète enfin, qui reçut de lui jusqu'à huit cent milles sesterces par jour. Poppée eut aussi ses mules ferrées d'or, et cinq cents ânesses la suivirent dans tous ses voyages, pour remplir de leur lait la baignoire où son teint venait chercher la fraîcheur.

Comment les profusions de César n'eussent-elles pas amené d'autres profusions, qui semblèrent rivaliser avec les siennes, de la part de ses amis qui le recevaient? L'un dépense dans un festin quatre millions de sesterces

[1] Tacit., *Ann.*, lib. X.
[2] Suét., *in Nerone*.

en roses et en couronnes de soie parfumées. Othon, dans un souper, fait verser sur son hôte une pluie odorante qui coule de tous côtés de tuyaux d'or et d'ivoire.

Demandons ses comptes à ce criminel délire. Partout nous y voyons l'arbitraire, l'iniquité, le sang. Les besoins les plus légitimes restent en souffrance. On diffère la paye des soldats et les pensions des vétérans. Néron décide qu'au lieu de la moitié du bien de ses affranchis qui lui revenait par succession, les cinq sixièmes lui appartiendraient, lorsque, sans raison suffisante, ils porteraient le nom d'une des familles auxquelles il était allié.

Mais il y a une source plus abondante où une tyrannie sans scrupule et sans pitié devait puiser à pleines mains; c'étaient les testaments, matière admirable à interprétations captieuses et à confiscations.

Pour qu'un testament soit acquis au fisc, il suffira désormais que le testateur soit déclaré coupable d'*ingratitude* envers le prince. Pour être ingrat, il suffira de l'avoir oublié ou de ne lui avoir fait qu'une trop petite part dans son héritage.

On se mettait en garde contre les jurisconsultes qui avaient dicté ou écrit ces testaments; s'ils avaient pris des précautions qui déplaisaient au prince, on les condamnait à la prison, à l'amende, à l'exil.

La loi de lèse majesté fournit aussi son contingent de ressources. On devait connaître en justice de toutes les paroles et de toutes les actions. Quel encouragement aux délateurs!

Quiconque reçut une charge dut un tribut à César.

Néron rappelait au nouveau titulaire la dette qu'il contractait en entrant en fonction.

Tout fut mis au pillage, villes libres et peuples alliés, tout jusqu'aux temples et aux statues des dieux, qu'on fondit pour en faire de l'argent. Un affranchi, Acratus, remplit dignement cette mission spoliatrice, en prenant pour auxiliaire Carinas, « aussi habile, dit Tacite, à trouver des raisons pour nier la puissance des dieux que des prétextes pour dépouiller les gens. »

Il restait un moyen, invraisemblable, est-on tenté de dire, chez un tel prince : faire des lois somptuaires pour en tirer une source de profit. Néron le fit en défendant l'usage des couleurs pourpre et violette; mais il excita sous main les marchands à en vendre et confisqua les biens de ceux qui en achetaient.

Lorsqu'il eut fatigué le monde de ses crimes et de ses exactions; lorsqu'il eut mis à mort sa mère, ses deux femmes, son frère, plusieurs de ses plus proches parents; des poëtes comme Lucain; des lettrés comme Pétrone, qui ne fit que prévenir le supplice par son suicide, des hommes vertueux et de généreux stoïciens; hâté les jours de Burrhus, forcé son maître Sénèque à mourir dans un bain ensanglanté, et tué dans un accès de brutalité sa maîtresse Poppée d'un coup de pied dans le ventre; alors, ce chanteur, ce poëte qui tournait, dit-on, passablement les vers, ce lettré, cet artiste enfin eut l'idée d'aller demander à la Grèce une distraction qui l'arrachât à des souvenirs dont il était parfois troublé. Il espéra trouver dans cette terre pleine de souvenirs et de monuments un aliment à sa curiosité blasée, un champ

pour de nouveaux triomphes, peut-être aussi un moyen d'échapper à de menaçantes rumeurs. — Voyage inouï dont la pompe et les folies éclipsent tout ce qu'on avait vu de Néron lui-même! — Toute une armée de comédiens, de musiciens, de saltimbanques, sembla renchérir encore sur son cortége habituel de mille voitures, sur les magnificences ordinaires de ses voyages. Ces buffles ferrés d'argent, ces muletiers revêtus de magnifiques étoffes, ces coureurs, ces cavaliers africains avec leurs riches bracelets et leurs chevaux caparaçonnés, tout cet appareil semble se surpasser lui-même. La Grèce n'offre pendant un an que fêtes perpétuelles, jeux isthmiques, olympiens, toutes les autres solennités rapprochées, réunies dans quelques mois. Et Néron est partout vainqueur, soit qu'il récite des vers, soit qu'il joue de la lyre et fasse entendre sa voix, soit qu'il combatte sur un char traîné par dix chevaux à Olympie. Il remporte tous les triomphes, que lui décernent les peuples, tous les honneurs, toutes les couronnes. Il parcourt la Grèce en maître du monde, ou plutôt en dieu. Lorsqu'il la quitte à regret pour aller déjouer un de ces complots qui bientôt vont le détrôner et le condamner à mourir, il exempte la Grèce d'impôts et enrichit les pays qui l'ont couronné; oui, mais il a fait mourir ses concurrents et plus d'un riche, il a ruiné la Grèce, il a pillé ses temples, il lui enlève cinq cents de ses dieux !

On a décrit son retour triomphal, le déploiement de ses fêtes dans les villes d'Italie, la pompe avec laquelle il étale à Rome les dix-huit cents couronnes qu'il a

Néron rappelait au nouveau titulaire la dette qu'il contractait en entrant en fonction.

Tout fut mis au pillage, villes libres et peuples alliés, tout jusqu'aux temples et aux statues des dieux, qu'on fondit pour en faire de l'argent. Un affranchi, Acratus, remplit dignement cette mission spoliatrice, en prenant pour auxiliaire Carinas, « aussi habile, dit Tacite, à trouver des raisons pour nier la puissance des dieux que des prétextes pour dépouiller les gens. »

Il restait un moyen, invraisemblable, est-on tenté de dire, chez un tel prince : faire des lois somptuaires pour en tirer une source de profit. Néron le fit en défendant l'usage des couleurs pourpre et violette; mais il excita sous main les marchands à en vendre et confisqua les biens de ceux qui en achetaient.

Lorsqu'il eut fatigué le monde de ses crimes et de ses exactions; lorsqu'il eut mis à mort sa mère, ses deux femmes, son frère, plusieurs de ses plus proches parents; des poëtes comme Lucain; des lettrés comme Pétrone, qui ne fit que prévenir le supplice par son suicide, des hommes vertueux et de généreux stoïciens; hâté les jours de Burrhus, forcé son maître Sénèque à mourir dans un bain ensanglanté, et tué dans un accès de brutalité sa maîtresse Poppée d'un coup de pied dans le ventre; alors, ce chanteur, ce poëte qui tournait, dit-on, passablement les vers, ce lettré, cet artiste enfin eut l'idée d'aller demander à la Grèce une distraction qui l'arrachât à des souvenirs dont il était parfois troublé. Il espéra trouver dans cette terre pleine de souvenirs et de monuments un aliment à sa curiosité blasée, un champ

pour de nouveaux triomphes, peut-être aussi un moyen d'échapper à de menaçantes rumeurs. — Voyage inouï dont la pompe et les folies éclipsent tout ce qu'on avait vu de Néron lui-même! — Toute une armée de comédiens, de musiciens, de saltimbanques, sembla renchérir encore sur son cortége habituel de mille voitures, sur les magnificences ordinaires de ses voyages. Ces buffles ferrés d'argent, ces muletiers revêtus de magnifiques étoffes, ces coureurs, ces cavaliers africains avec leurs riches bracelets et leurs chevaux caparaçonnés, tout cet appareil semble se surpasser lui-même. La Grèce n'offre pendant un an que fêtes perpétuelles, jeux isthmiques, olympiens, toutes les autres solennités rapprochées, réunies dans quelques mois. Et Néron est partout vainqueur, soit qu'il récite des vers, soit qu'il joue de la lyre et fasse entendre sa voix, soit qu'il combatte sur un char traîné par dix chevaux à Olympie. Il remporte tous les triomphes, que lui décernent les peuples, tous les honneurs, toutes les couronnes. Il parcourt la Grèce en maître du monde, ou plutôt en dieu. Lorsqu'il la quitte à regret pour aller déjouer un de ces complots qui bientôt vont le détrôner et le condamner à mourir, il exempte la Grèce d'impôts et enrichit les pays qui l'ont couronné; oui, mais il a fait mourir ses concurrents et plus d'un riche, il a ruiné la Grèce, il a pillé ses temples, il lui enlève cinq cents de ses dieux !

On a décrit son retour triomphal, le déploiement de ses fêtes dans les villes d'Italie, la pompe avec laquelle il étale à Rome les dix-huit cents couronnes qu'il a

rapportées de la Grèce. Il arrive sur le char triomphal d'Auguste, à côté du musicien Diodore. Voyez-le ce vainqueur, en chlamyde semée d'étoiles d'or, l'olivier olympique sur la tête, et dans sa main droite le laurier des jeux pythiens ! Suivent, brillamment parés et les cheveux parfumés, les cinq mille hommes qui forment son cortége. Les victimes partout immolées, la terre semée de safran, les fleurs, les rubans de pourpre, les oiseaux jetés sur son passage, est-ce trop pour celui que peuple, chevaliers et sénateurs acclament vainqueur de tous les jeux, nouvel Hercule, nouvel Apollon ?

Néron pourra mourir d'une mort infâme, au milieu des cris de malédiction des soldats et des anathèmes des honnêtes gens : il n'importe ; de tant de fêtes merveilleuses et de ces distributions follement prodiguées, il devait rester comme un éblouissement sur la multitude et, ce qui paraît monstrueux, comme un sentiment attendri du peuple.

La multitude aima Néron, elle le regretta ; on continua, le jour anniversaire de sa mort, à couvrir de fleurs son tombeau.

Oui, quoique nous en coûte cet aveu : le luxe insensé et criminel fit de cet empereur atroce un empereur populaire, aimé, pleuré.

Si la popularité était le jugement des princes, Néron serait absous.

Galba, vieillard de soixante-treize ans, général intègre et habile, créé empereur par les légions, goutteux, incapable d'écrire ni de marcher, bien intentionné, mais dur jusqu'à la cruauté, économe jusqu'à

l'avarice, Galba fut impopulaire par ses qualités plus encore que par ses défauts. Son manque de représentation devint un grief contre lui.

Il osa refuser à la plèbe les fêtes et les dépenses sur lesquelles elle mesurait son attachement à ses maîtres.

L'honnête empereur, on peut lui donner ce nom malgré ses répressions trop impitoyables, eut d'ailleurs la main malheureuse dans le choix de ses ministres. Comme s'il fallait que la cupidité, le faste et la confiscation n'eussent pas d'interrègne sous les Césars, on les vit représenter par un Icetus, affranchi de Galba, par un Vinius, son lieutenant, quand Galba gouvernait la Tarragonnaise, par un Laco, son ancien assesseur. Ce triumvirat exerça des exactions impitoyables, versa le sang des riches, chevaliers et sénateurs, et vendit les charges que l'empereur eût voulu réserver aux plus dignes.

Le « secret de l'empire était divulgué, » comme dit l'auteur des *Annales :* on savait désormais que le rang suprême était aux mains de l'armée.

La force qui avait élevé Galba devait le précipiter.

Il eut contre lui tous ceux qu'il n'avait pas gorgés de faveurs. Lorsqu'il leur eut présenté la perspective d'un successeur sévère et vertueux en désignant Licinianus Piso, il fut perdu. Ce règne éphémère, rempli de rigueurs sanglantes, finit, selon l'usage qui tendait à s'établir, par la révolte des armées, l'insurrection du peuple, l'abandon du sénat et l'assassinat du prince.

Le luxe corrompu retrouva son représentant impérial avec un jeune voluptueux qui avait montré pourtant

quelque sagesse dans l'administration d'une province, avec ce favori et ce complice des orgies de Néron, installé empereur par les prétoriens. Othon devait chercher à rappeler à la plèbe le souvenir de Néron par ses libéralités. Les courtisans aussi redemandaient la munificence, l'éclat, bannis par le vieux Galba, dont ils détestaient la sobriété bourgeoise, les mœurs étroites et pauvres : les femmes et les jeunes gens réclamaient les plaisirs, les présents, les fêtes, l'influence perdue.

Mais quoi? ce ne fut pas même un règne de cent jours. Il ne fit qu'apparaître dans un orage sanglant, ce jeune homme dissolu, cynique, dépravé jusqu'au fond de l'âme; qui avait partagé, favorisé, conseillé, non pas seulement les débauches, mais les plus affreux crimes de Néron; ce héros d'aventure, sous les apparences d'une femme qu'il aimait à se donner, portant de longs cheveux postiches, imberbe, parfumé, brave à la fin par désespoir. Il ne recula ni devant des flots de sang, ni devant le risque de sa vie pour échapper à ses dettes et assurer ses voluptés. Il n'en jouit même pas en repos dans ce court intervalle.

Un soir, une émeute de l'armée menace le palais. Othon donnait un souper qui s'était prolongé outre mesure : quatre-vingts sénateurs, leurs femmes, d'autres personnages non moins odieux à la soldatesque, sont obligés de prendre la fuite; ils s'esquivent sous les déguisements les plus vils. Quand les portes sont forcées, Othon, en costume de débauche, la ceinture dénouée, trébuchant dans ses longs vêtements, se dresse sur un lit de festin, prodigue à ses redoutables défenseurs les

supplications les plus touchantes, et ne réussit à les calmer qu'en leur promettant 5 000 sesterces par tête.

Triste comédie qui se mêle à une tragédie pleine de brusques et sanglantes péripéties !

Othon et Vitellius négocient pour le trône, se demandent mutuellement par lettres le sacrifice de leurs prétentions; à quel prix? Au prix de la promesse de richesses sans bornes et d'un faste sans limites. Othon propose à Vitellius, s'il fait sa soumission, des palais, des villas, des revenus propres à satisfaire la gloutonnerie la plus exigeante; Vitellius offre à Othon des trésors immenses, s'il renonce à l'empire, les mêmes richesses, des repas magnifiques et toutes les voluptés.

Vitellius l'emporta. Y a-t-il donc telle chose qu'on puisse nommer le luxe de Vitellius? Oui, si la prodigalité, fût-elle mise au service de la gourmandise, mérite un tel nom.

Outre les exploits de sa gloutonnerie ruineuse, il prodigue aux soldats ses biens et ceux de ses ennemis[1].

Quant à ces prodiges d'une gourmandise qui ressemble, comme tous les vices des Césars, à une maladie, ils ne représentent que l'abrutissement du luxe des tables.

C'est la stupide prédominance de la quantité sur la qualité, bien que celle-ci ne soit pas exclue.

Tels de ces festins coûtent jusqu'à 400 000 sesterces : on y sert jusqu'à deux mille poissons des plus fins et sept mille oiseaux.

Vitellius lui-même se pique de génie culinaire, comme Néron se piquait d'être poëte. En mourant, il eût pu

[1] V. pour ceci et ce qui précède Suet. et Tac. (Hist.)

dire, avec plus de vérité peut-être : « Quel artiste le monde va perdre! »

Il excellait à inventer des plats nouveaux.

Il mit en mouvement la marine depuis le pays des Parthes jusqu'au détroit de Gadès pour composer un mets savamment compliqué. On y trouvait mêlés des foies de carlets, des cervelles de faisans et de paons, des langues de flamants, des laitances de lamproies, etc.

Ce glouton s'invitait à dîner chez les particuliers : les repas coûtaient 70 000 francs et plus.

Il volait les viandes jusque sur les autels des dieux.

En voyage, il faisait main basse sur tout ce qu'il rencontrait dans les auberges.

Au reste, il n'en était pas à ses coups d'essai d'impiété et de profusions quand il arrivait à l'empire. Durant l'administration dont il avait été chargé, il avait dérobé les offrandes et les ornements des temples, et substitué à l'or et à l'argent le cuivre et l'étain. Il avait aussi détaché une grosse perle de l'oreille de sa mère pour mettre en gage ce joyau.

On racontait qu'il avait faussement accusé un riche affranchi, qui lui réclamait une dette, de lui avoir donné un coup de pied : il n'avait renoncé à cette accusation calomnieuse qu'après lui avoir extorqué 50 000 sesterces.

Empereur, il fit faire un plat d'argent colossal qui valait 200 000 francs, qu'on nommait *Bouclier de Minerve*. Tacite nous apprend qu'en huit mois sa table absorba une somme qui équivaut à plusieurs millions de notre monnaie.

Au reste, il avait la maladie de la faim, la *boulimie*. Autrement, il n'aurait pas fait arrêter sa litière devant les poêles à frire des marchands ambulants pour tout dévorer.

Vitellius lui aussi fut populaire.

Ses familiarités avec les soldats, ses joyeux repas, son humeur indulgente pour tout ce qui était vice et infamie, le facile pardon dont il couvrait même les crimes, le firent aimer des légions, puis du peuple, — tant qu'il fut le plus fort.

Après quoi le mépris l'emporta sur tout.

Le malheureux, découvert dans un chenil où il se cachait, les vêtements déchirés, mordu par les chiens, promené au milieu des insultes dans la ville, les mains liées derrière le dos, l'épée sous le menton, afin qu'il vît renverser ses statues, trouva une mort aussi ignominieuse que l'avait été sa vie.

Cette vie n'était plus qu'une existence animale depuis longtemps : après avoir mangé, il se vautrait inerte sous les ombrages de sa villa d'Aricie. Le porc ne se réveilla en criant que devant ses bourreaux.

Il y eut alors réaction contre le luxe, réaction dont il ne faudrait pas s'exagérer pourtant la portée.

Voici enfin un bon empereur, Vespasien (69-75).

Modèle un peu bourgeois, dirions-nous aujourd'hui, mais ferme et respecté d'ordre, de régularité, d'inflexible économie.

C'est ce prince aux façons rudes qui, voyant venir à lui un jeune homme tout parfumé pour le remercier de l'avoir nommé à un emploi, lui dit brusquement : « Que ne sens-tu l'ail? »

Sa simplicité, sa sévérité, ses réformes, ne furent pas sans effet.

Il ne pouvait renoncer aux distributions d'argent et de vivres. Du moins y mit-il quelque discernement ; il s'attacha à soulager les vraies misères ; il chercha le plus possible à substituer le salaire au don gratuit. Venir en aide à toutes les cités de l'empire que les incendies si fréquents alors et les guerres civiles avaient éprouvées ; contribuer à relever les villes de Chypre, atteintes par un tremblement de terre ; favoriser les lettres et les arts de pensions et de dons qui permirent d'entretenir libéralement des professeurs de lettres grecques et latines et des artistes en différents genres ; concourir à de grandes et belles constructions ; fonder une magnifique bibliothèque et d'importants établissements scientifiques, ce fut là l'œuvre d'un luxe intelligent. Cette œuvre contraste heureusement avec tant de pompes grossièrement matérielles et de profusions coupables auxquelles l'histoire de ce temps ne nous a que trop habitués.

Pourquoi ne pas louer franchement Titus, selon la vieille mode ?

On nous dit qu'il régna peu, que la tyrannie eut toujours des prémisses heureuses, en vertu de quoi il aurait pu devenir un affreux tyran, s'il eût régné un an de plus.

Le fonds de générosité qui se montre dans cette nature et les progrès qu'il n'avait guère cessé de faire dans la voie du bien après d'assez fâcheux débuts, mettent les bonnes chances en sa faveur. Prodigue et dissipé, il l'avait été dans sa jeunesse. Devenu empereur, il

démentit les craintes que ses premiers emportements avaient fait craindre.

Nous ne le donnons pas pourtant pour un prince économe. Peut-être est-ce à ses brillantes dépenses, autant qu'aux vertus qu'il montra, qu'il dut, avec l'amour des populations, l'auréole favorable qui entoure sa mémoire.

Titus se montre généreux pour les familles éprouvées par les désastres.

Il dépense beaucoup en monuments publics et en fêtes.

Il bâtit ses fameux Thermes, la merveille des bains.

Il achève le Colisée, œuvre immense, et donne au peuple un amphithéâtre où quatre-vingt-sept mille spectateurs purent siéger sans confusion.

Dans la fête qu'il fait célébrer à l'inauguration du nouvel édifice, cinq mille bêtes fauves furent lâchées dans l'arène. Ces combats de gladiateurs tinrent la population haletante pendant cent jours. Il y eut des spectacles de toute nature : une naumachie incomparable, une loterie avec distribution gratuite de billets par centaines de milliers.

Plus d'élégance que de faste dans sa personne, plus d'agrément que de profusion dans ses festins, de la libéralité à donner sans aucune avidité à recevoir, jusqu'à refuser même les héritages et les présents, une bonne grâce qui faisait valoir ces profusions elles-mêmes, maintiennent la différence profonde que nous persistons à maintenir entre Titus et ses tristes prédécesseurs. On trouve là un ensemble séduisant, un air de grandeur et de franchise joint à une énergie virile toute militaire.

Sera-t-il possible de montrer de l'originalité dans le luxe après les folies bizarres qu'on a vues?

La réponse est dans le règne et dans le caractère même du tyran qui semble clore cette période avant l'ère des Antonins. Domitien (81-95) déploie en ce genre un esprit inventif.

Il y a du Néron et du Tibère dans ce tyran. Il offre pourtant une physionomie à part. Il a de Néron le faste, la sotte vanité, la passion des spectacles, la manie d'y faire figure; de Tibère il a l'humeur inquiète et soupçonneuse, la politique astucieuse.

Ce fils de Vespasien, ce frère de Titus, fit d'abord mieux augurer de son caractère.

Il sembla vouloir rappeler Titus : il châtia les délateurs, combattit le scandaleux étalage des femmes mal notées, réforma les théâtres en supprimant les pantomimes et les histrions, arma la loi contre des vices infâmes, impunis jusqu'alors, et fit revivre contre les débauches des vestales la sévérité des vieilles lois romaines.

Dur pourtant déjà, impitoyable, selon son naturel, qui sur ce point ne se démentit pas, mais impitoyable au nom de la vertu.

Ses distributions de vivres et d'argent, dans cette première période de son règne, n'ont rien d'excessif, si on admet qu'à cette époque ces libéralités étaient devenues inévitables. Du peuple elles s'étaient étendues aux grands. Les sénateurs et les chevaliers en prenaient leur large part. Ils acceptaient non-seulement des objets précieux, mais des rations de pain.

Mais Domitien aussi est un malade, un de ces malades

comme le monde en renferme trop souvent, dont la maladie ne se déclare pas toujours ou se renferme dans certaines limites. Chez la masse des hommes, la nécessité du travail, la régularité des habitudes, la force de l'exemple et le frein de l'opinion retiennent sur une pente fatale ces maladies qui n'excluent pas toute liberté et toute responsabilité. Mais supprimez ces obstacles, mettez en leur place tous les excitants, donnez le pouvoir de tout faire, le monde éprouvera à ses dépens ce que deviennent ces malades tout puissants livrés à toute la licence de leurs fantaisies.

Ce caractère triste, irritable, de Domitien, n'ayant aucun frein, s'aigrit, s'ulcéra : ses instincts pervers s'exaltèrent sous l'influence de causes qui toutes tiennent au souverain pouvoir.

Dans une guerre où il comptait se couvrir de gloire, il ne recevait qu'humiliation; il s'étonna lui-même de n'avoir su se conduire qu'avec lâcheté. Les médailles mensongères que lui décerna le sénat, qui transforma ce vaincu, ce fuyard, en un nouveau Germanicus, ne purent lui faire illusion.

Les injures et les mépris de la multitude, qui trouvèrent à se faire jour, ne lui auraient pas permis d'ailleurs d'ignorer son ignominie.

La conspiration d'un personnage de haute condition, Antonius Saturninus, qui commandait des légions dans la Germanie supérieure, et dont le complot eut peut-être des ramifications dangereuses à Rome même, contribua aussi à le jeter dans la voie des cruautés. La peur, le soupçon, la débauche, l'habitude de faire céder tout

obstacle, eurent leurs effets habituels sur une âme livrée au mécontentement d'elle-même et à une sourde fureur.

Le tyran fastueux et cruel que l'histoire nous montre se déclara donc de plus en plus.

Rien ne dépasse son besoin de représentation et de pompe, sa passion frénétique pour les jeux de l'amphithéâtre, son désir de popularité : sorte de compensation de la haine et de la terreur qu'il sentait chez les grands autour de lui. La cruauté de ces représentations meurtrières en égale seule les splendeurs.

Ce ne sont plus en effet seulement des gladiateurs et des bêtes qui combattent, mais des bataillons entiers d'infanterie et de cavalerie : des femmes mêmes exposèrent leur vie sur l'arène.

Les atrocités les plus raffinées, les mutilations les plus odieuses, que ce prince introduisit dans les supplices, firent partie de ces spectacles. Il fit de l'amphithéâtre, devenu plus que jamais un lieu de carnage et de pompe, son séjour de prédilection.

C'est là qu'il étala tout l'éclat du rang impérial.

Les yeux se fixaient sur cet homme petit de taille, beau de visage, vêtu d'une toge de pourpre à la grecque, ayant sur la tête une couronne d'or avec les effigies de Jupiter, de Junon et de Minerve, entouré du collége des prêtres flaviens, magnifiquement habillés et portant sur leurs couronnes l'image impériale.

Aux pieds de l'empereur on distingue un nain vêtu d'écarlate et dont la tête est petite et difforme.

Domitien, qui partage pour le spectacle l'ardente

curiosité de la foule, est lui-même attentif, immobile. Il ne quitte pas sa place, même quand la pluie tombe à flots. Les spectateurs n'osent pas sortir par peur d'encourir la colère du prince.

Au reste, il aime à laisser des intervalles entre les cris des gladiateurs et les gémissements des mourants : la musique et le chant ont leur tour, et ces lieux de combat s'ouvrent aussi pour les joutes pacifiques de la poésie et de l'art oratoire.

Martial a fait honneur à Domitien d'avoir mis à la portée du public les jardins qui formaient le domaine réservé de l'empereur. L'excellent Domitien répare ainsi aux yeux du poëte adulateur l'égoïsme du tyran Néron : « Dans ce quartier où la statue colossale du Soleil touche aux nues, dans le milieu de cette rue où de hautes machines s'élèvent à volonté, brillait le palais odieux d'un prince cruel, palais immense, qui remplissait toute la ville; les étangs de Néron tenaient la place de ce magnifique amphithéâtre. Dans cette place où vous admirez ces bains bâtis avec tant de célérité, un parc orgueilleux privait de leurs habitations les infortunés Romains. Le portique de Claudia couvre de ses ombres les restes de ce palais qui n'est plus. Rome est rendue à elle-même; et sous votre empire, César, les délices d'un tyran sont les délices du peuple[1]. »

Martial met au-dessus de tous les travaux merveilleux dont s'enorgueillissent les autres peuples l'amphithéâtre de Domitien.

[1] Épigr 2. *De spectaculis.*

Il s'écrie sur le ton de l'enthousiasme : « Que la barbare Memphis garde le silence sur ses pyramides miraculeuses, que Babylone ne vante plus ses hautes murailles, que la molle Ionie ne soit plus célèbre pour son temple de Diane, que l'on n'attribue plus à un Dieu l'autel d'Apollon construit avec des cornes de chèvres; que les Cariens n'élèvent plus aux astres, par des éloges inconsidérés, leurs mausolées suspendus dans les airs. Tous ces ouvrages illustres ne peuvent se comparer à l'amphithéâtre de César : ce chef-d'œuvre doit seul occuper la renommée [1]. »

Plus que jamais les étrangers affluaient à Rome. « Est-il, s'écrie le même poëte de cour, est-il des contrées assez éloignées, assez barbares, dont quelque habitant ne soit à Rome? Le cultivateur de Thrace quitte le mont Hémus, patrie d'Orphée ; le Sarmate, qui se nourrit de cheval, celui qui boit les premières eaux du Nil, celui qui demeure sur les bords de la mer, l'Arabe, le Sabéen, le Silicien, le Sicambre aux cheveux noués, l'Éthiopien crépu, accourent de toutes parts et sont mouillés par les nuages odoriférants de l'amphithéâtre [1]. »

Domitien voulut avoir un palais digne de lui. Devait-il prendre la Maison dorée? Othon, dans son court passage, y avait songé : il y avait mis les ouvriers; le temps lui manqua. La Maison d'or était impopulaire, odieuse à tous. Les Flaviens, jaloux de se distinguer des Césars — on vient de voir combien Martial sait habilement flatter ce sentiment — prirent donc le parti de détruire cet immense palais. Le siége de l'empire revint par suite au Palatin.

[1] Épigr. prim. *De spectaculis.*
[1] Épigr. 3. *De spectaculis.*

Ce que fut ce palais de Domitien, nous le savons par les fouilles de M. Rosa, qui en a retrouvé la place et les débris. Tout y annonce la grandeur et la magnificence. On y trouve une basilique, où l'empereur rendait la justice; une salle du trône, où il recevait les ambassadeurs et les corps de l'État. On voit sur le sol les marbres vantés par les poëtes du temps, marbres de Libye, de Phrygie, de Laconie, marbres de Syrène, de Chio, de Luni. Ici était le trône; là un immense péristyle, qui peut contenir plus de mille personnes debout, occupe l'intérieur; c'est là qu'attendait et se pressait la foule des courtisans. Des bases et des chapiteaux de colonnes ont été recueillis ou sont en place sur les dalles de marbre blanc. La salle de festin est d'une si belle proportion qu'elle ne pouvait servir qu'à ces repas publics dans lesquels Domitien donnait l'exemple de la sobriété. Comme les rangées de tables et de lits étaient adossées et forçaient les convives à regarder de deux côtés différents, on avait ménagé de chaque côté de la salle une nymphée, c'est à-dire une petite cour communiquant par d'immenses fenêtres et ornée d'un bassin, de jets d'eau, de statues, de vasques pleines de fleurs; les invités du césar ne respirent ainsi que fraîcheur et parfums. Voici le *lararium*, c'est-à-dire le sanctuaire où l'on venait adorer les dieux protecteurs de la famille impériale, les chambre en formes d'exèdre où l'on pouvait se retirer et causer secrètement, le porti-

que et les petites salles de service qui ont vue sur la vallée de l'Aventin et le grand cirque[1].

Domitien aimait la gloire. Il avait déployé un faste tout à fait inouï dans la guerre des Daces. Les épithalames des poëtes courtisans avaient célébré son triomphe. Il fit consister cette gloire de son règne dans la volonté d'éclipser la libéralité de ses prédécesseurs. On n'avait jamais vu tant de repas publics, jamais tant de distributions au peuple.

On distribua dans les jeux jusqu'à des paniers remplis de mets, auxquels l'empereur goûtait le premier.

On distribua des sommes d'argent souvent considérables; trois fois sous ce règne chacun reçut une somme de trois cents sesterces.

Rome se couvrit de nombreux édifices, de théâtres, de temples, de places, d'odéons, de portiques, d'arcs de triomphe, de basiliques, de bains de marbre. On évalue à environ soixante-six ou soixante-dix millions de notre monnaie la restauration du Capitole. C'est même à une somme analogue que Plutarque évalue, sans doute avec exagération, les seules dépenses pour les dorures.

Le culte de l'empereur déclaré dieu fut célébré avec des pompes jusqu'alors inconnues. On lui éleva des temples magnifiques. Les offrandes à Jupiter, à Minerve dont il s'était déclaré le fils, furent multipliées et portées à un degré de richesse extraordinaire.

Stace et Martial ont chanté ces grandeurs éblouissantes du plus pompeux comme du plus sinistre des règnes.

[1] V. les études de MM. Beulé et G. Boissier sur les restes de ce palais.

Ces poëtes de cour ont couvert des fleurs de leur enthousiasme factice, et mal rétribué, ce prince qui fit couler à flots le sang des philosophes comme des chrétiens, et ne réserva quelques maigres faveurs qu'aux lettres adulatrices.

Tous les historiens mettent sous les yeux l'épouvantable fiscalité qui fut la conséquence de ces exigences accrues sans aucune mesure. Les bourgs et les villes en devinrent la proie. L'arbitraire prit les formes les plus atroces et les plus bizarres, avec la captation des testaments, le règne des délateurs, et des inventions ingénieusement horribles. Cette histoire de crimes conçus et exécutés avec une férocité réfléchie, épouvante et glace. La pensée ne se rafraîchit un peu qu'au spectacle de vertus énergiques et touchantes suscitées par ces persécutions mêmes. Ces dévouements courageux de quelques citoyens d'une fermeté stoïque, ces beaux caractères de femmes, ces exemples d'une fidélité à toute épreuve de la part d'esclaves, représentent en ces horribles temps la protestation de la vertu. On voit ici avec bonheur la preuve que même, au sein de ces sociétés perverties, il se cache des trésors de noblesse morale, trop relégués dans l'ombre par la peinture qui s'attache au mal et à d'épouvantables excès.

Ce règne finit, comme la plupart des précédents, dans une révolte de palais. L'excès de la peur, à la veille d'une proscription en masse, rendit le courage à un petit nombre de citoyens. Domitien clôt une période. Bien qu'appartenant à la famille flavienne, il eut les vices et rappelle les crimes des pires Césars.

que et les petites salles de service qui ont vue sur la vallée de l'Aventin et le grand cirque[1].

Domitien aimait la gloire. Il avait déployé un faste tout à fait inouï dans la guerre des Daces. Les épithalames des poëtes courtisans avaient célébré son triomphe. Il fit consister cette gloire de son règne dans la volonté d'éclipser la libéralité de ses prédécesseurs. On n'avait jamais vu tant de repas publics, jamais tant de distributions au peuple.

On distribua dans les jeux jusqu'à des paniers remplis de mets, auxquels l'empereur goûtait le premier.

On distribua des sommes d'argent souvent considérables; trois fois sous ce règne chacun reçut une somme de trois cents sesterces.

Rome se couvrit de nombreux édifices, de théâtres, de temples, de places, d'odéons, de portiques, d'arcs de triomphe, de basiliques, de bains de marbre. On évalue à environ soixante-six ou soixante-dix millions de notre monnaie la restauration du Capitole. C'est même à une somme analogue que Plutarque évalue, sans doute avec exagération, les seules dépenses pour les dorures.

Le culte de l'empereur déclaré dieu fut célébré avec des pompes jusqu'alors inconnues. On lui éleva des temples magnifiques. Les offrandes à Jupiter, à Minerve dont il s'était déclaré le fils, furent multipliées et portées à un degré de richesse extraordinaire.

Stace et Martial ont chanté ces grandeurs éblouissantes du plus pompeux comme du plus sinistre des règnes.

[1] V. les études de MM. Beulé et G. Boissier sur les restes de ce palais.

Ces poëtes de cour ont couvert des fleurs de leur enthousiasme factice, et mal rétribué, ce prince qui fit couler à flots le sang des philosophes comme des chrétiens, et ne réserva quelques maigres faveurs qu'aux lettres adulatrices.

Tous les historiens mettent sous les yeux l'épouvantable fiscalité qui fut la conséquence de ces exigences accrues sans aucune mesure. Les bourgs et les villes en devinrent la proie. L'arbitraire prit les formes les plus atroces et les plus bizarres, avec la captation des testaments, le règne des délateurs, et des inventions ingénieusement horribles. Cette histoire de crimes conçus et exécutés avec une férocité réfléchie, épouvante et glace. La pensée ne se rafraîchit un peu qu'au spectacle de vertus énergiques et touchantes suscitées par ces persécutions mêmes. Ces dévouements courageux de quelques citoyens d'une fermeté stoïque, ces beaux caractères de femmes, ces exemples d'une fidélité à toute épreuve de la part d'esclaves, représentent en ces horribles temps la protestation de la vertu. On voit ici avec bonheur la preuve que même, au sein de ces sociétés perverties, il se cache des trésors de noblesse morale, trop relégués dans l'ombre par la peinture qui s'attache au mal et à d'épouvantables excès.

Ce règne finit, comme la plupart des précédents, dans une révolte de palais. L'excès de la peur, à la veille d'une proscription en masse, rendit le courage à un petit nombre de citoyens. Domitien clôt une période. Bien qu'appartenant à la famille flavienne, il eut les vices et rappelle les crimes des pires Césars.

Nous verrons plus tard quels furent, quant au luxe, le rôle et la politique des Antonins et de leurs successeurs : rôle et politique à certains égards différents et meilleurs, lorsque le monde a la chance de tomber sur ce qu'on nomme un « bon empereur », mais dont les vices ne manquent jamais de reparaître et d'accuser le mal essentiel des institutions. Tantôt ceux qui personnifient le pouvoir valent mieux que la société qu'ils gouvernent ou paraissent gouverner, tantôt ils valent moins et calomnient cette société elle-même par l'excès de leurs vices. Les Césars nous ont montré ce qu'on peut appeler la « psychologie morale » du luxe et du despotisme joints ensemble. Les Antonins et leurs successeurs nous en réservent plus d'une expérience encore et plus d'un type différemment caractéristique. — Laissons pour un instant les hommes et les mœurs pour jeter un coup d'œil sur les sources diverses où le luxe public s'alimentait.

CHAPITRE III

SOURCES DU LUXE PUBLIC, OUTRE LES MUNIFICENCES IMPÉRIALES

I

Les empereurs contribuèrent au luxe public avec leurs revenus et ceux de l'État, d'une manière considérable, mais ils n'y contribuèrent pas seuls, il s'en faut.

Ce n'est pas que cette participation des empereurs ait cessé d'être énorme dans certains règnes surtout, bons ou mauvais; car les bons regardèrent aussi comme une de leurs attributions le luxe public, notamment sous la forme des jeux.

On pourra juger des dépenses en ce genre d'un Probus, par exemple, lorsqu'on le verra montrer dans l'amphithéâtre cent lions, cent léopards de Libye, cent de Syrie, cent lionnes, trois cents ours et six cents gladiateurs; et, dans une chasse, qui a pour théâtre le cirque planté de grands arbres, faire lâcher mille autruches, mille cerfs, mille sangliers, mille daims, dont le peuple

eut à se partager les morceaux[1]. Les charges qui retombent sur Antonin, par exemple, n'étaient pas moindres quand il exhibait des éléphants, une quantité de tigres, d'hyènes, de rhinocéros, de crocodiles, d'hippopotames, de lions, dont cent furent tués dans une seule représentation. Les Césars avaient donné l'exemple d'entrer dans ces dépenses même pour les provinces. Hérode ayant établi en Judée un spectacle solennel qui devait revenir tous les quatre ans, Auguste et Livie fournirent près de 5 millions de nos francs. Qu'on se représente dans ces fêtes de Titus, dont il a été parlé plus haut, les frais de telles représentations, le seul prix des achats des animaux, lorsqu'on voit que neuf mille bêtes sauvages tombèrent sur l'arène! Que sera-ce, lorsqu'à ces dépenses qui continuent, il se joindra de grands travaux publics exécutés dans tout l'empire, comme sous un Adrien.

Déjà sous l'ancienne république le montant des dépenses affectées aux plaisirs publics était exorbitant, et se distribuait entre divers participants. Ainsi on voit qu'il y avait une allocation de 200 000 as ou près de 54 000 francs sur les fonds de l'État pour la fête du mois de septembre, qui durait quatre jours. Les autres jeux publics étaient aussi défrayés par l'État sur le produit de l'impôt et des dotations. Mais cela n'avait pu suffire au luxe croissant des fêtes. Les édiles avaient été obligés d'y ajouter des subventions considérables, de leurs propres deniers, ou de recourir à la bourse de leurs amis. Au

[1] Vopiscus. *Vie de Probus.*

milieu du deuxième siècle avant Jésus-Christ, on voit que de brillants jeux de gladiateurs coûtaient trente talents, soit plus de 176 000 francs[1]. Cette somme paraît faible elle même en comparaison de la prodigalité inouïe que l'on déploya dans les spectacles, vers la fin de la république. M. Friedlænder, dans son savant ouvrage sur les *Mœurs romaines*, pense, fidèle en cela à son point de vue, qui tend à réduire plus qu'à augmenter le luxe impérial, que la magnificence des jeux donnés par les Scaurus, les Pompée, les Jules César, ne fut guère dépassée, même sous l'empire. Milon dissipa trois héritages en spectacles, pour plaire à la populace. Mais M. Friœdlander ne conteste pas que le nombre et la durée de ces jeux magnifiques s'accrurent sous l'empire très-sensiblement, ce qui suffit pour résoudre la question sous le rapport financier.

On fut obligé d'élever le tarif des sommes à payer par le trésor de l'État pour les jeux publics. En l'an 511, on trouve, en convertissant les sesterces en francs, pour les jeux dits *romains*, plus de 206 000 francs; pour les jeux dits *plébéiens*, plus de 103 700 francs; et seulement 27 000 francs pour les jeux *augustaux* nouvellement institués.

Le simple énoncé de ces chiffres indique suffisamment qu'ils sont loin de donner l'idée de la totalité des dépenses, et laisse soupçonner que ce que les magistrats ordonnateurs y ajoutaient et ce que les particuliers y mettaient du leur échappe au calcul.

[1] Polybe, l. XXXII.

Nous voyons, par exemple, que dans une ville moyenne de l'Italie, où tout était moins cher qu'à Rome, de bons jeux ordinaires de gladiateurs, durant trois jours, coûtaient 110 000 francs. Or, quelles villes se contentaient d'une seule de ces représentations? et combien de spectacles dispendieux, autres que ceux des gladiateurs, et plus fréquemment répétés!

La participation des riches, sans égaler, on va le voir, celle des villes, était énorme. Ils entraient dans les dépenses de travaux de luxe et dans celles des plaisirs publics, soit par des dons faits de leur vivant, soit par des legs.

Après que les villes eurent reçu de l'empereur Nerva la permission d'accepter des legs, ils devinrent, pour les travaux publics, extrêmement fréquents, et il ne fut pas rare de voir des testaments imposer à des héritiers l'obligation de faire construire des thermes, un théâtre ou un stade.

On en trouve d'assez nombreux exemples cités par Tacite, Pline le Jeune et Pline l'Ancien.

Après la destruction de Crémone en l'an 69, c'est la munificence des citoyens qui restaure les places publiques et les temples de cette ville.

Le grand-père de la troisième femme de Pline le Jeune fait ériger à Côme, en son propre nom comme en celui de son fils, une superbe colonnade, et il donne à la ville un capital affecté à l'embellissement de ses portes.

A Oretum, dans la Tarraconaise, un citoyen fait construire, à la requête du conseil et de la bourgeoisie,

en l'honneur de la *divine* maison impériale, un pont qui lui coûte 80,000 sesterces (21,750 fr.), et qu'il inaugure par des jeux du cirque, également à ses frais.

Le médecin Crinas dépense près de 10 millions de sesterses ou 2,720,000 francs en murailles, qu'il fait élever à Marseille, sa ville natale, et ailleurs. Les deux frères Stertinius épuisent leur fortune par les constructions dont ils dotent la ville de Naples. Dion de Pruse, dont le grand-père avait sacrifié toute sa fortune aux intérêts de sa ville, y bâtit lui-même une colonnade près des thermes, avec boutiques et ateliers; le terrain seul coûtait environ 50,000 drachmes.

Quelques riches font plus encore. Nicétès établit à Smyrne des rues splendides; il élargit la ville jusqu'à la porte d'Éphèse. Le rhéteur Aristide exagère sans nul doute, lorsqu'il affirme qu'Alexandre de Cotyeum fit rebâtir sa ville presque entièrement à neuf; de telles exagérations supposent du moins un grand fonds de réalité. Mais rien n'égale les libéralités célèbres d'Hérode Atticus (né à Marathon en 101, consul en 143, mort en 177). Ses magnifiques constructions n'ont pas moins fait pour sa renommée que ses talents de rhéteur. Il en subsiste des restes imposants, et de nombreuses inscriptions les mentionnent. Il dota la Troade de 5 millions de drachmes nécessaires pour l'achèvement de grands travaux publics. L'Italie et la Grèce éprouvent également ses bienfaits : il construit à Corinthe un théâtre couvert, à Olympie un aqueduc, aux Thermopyles des bassins pour des bains sulfureux; il orne le stade, à Delphes, de marbre du Pentélique; il

songe même au percement de l'isthme corinthien. Il restaure un temple de Minerve; fait revêtir, à Athènes même, le stade des Panathénées, de Lycurgue, de marbre du Pentélique; érige, sur le rocher qui en domine les côtés, un temple à la Fortune avec une statue de la déesse en ivoire, et bâtit au pied de l'Acropole, en l'honneur de son épouse Régilla, un théâtre couvert en bois de cèdre, qui pouvait contenir environ six mille personnes.

Nous bornerons là ces exemples. Les inscriptions subsistantes et maints témoignages permettraient de les multiplier pendant toute la durée de l'empire.

La part des villes dans le luxe public et d'abord dans leurs propres divertissements était en définitive la plus considérable : c'était peut-être de tous les impôts celui qu'on acquittait avec le moins de regret. Elles contribuaient pour les spectacles et pour les courses de chars si passionnément recherchées. Quelquefois la contribution était fixée par l'empereur : c'était le cas quand il s'agissait de faire venir de Rome des objets qu'on ne pouvait trouver ailleurs. Ainsi Capoue voulut donner des fêtes où les chevaux figuraient; Gratien fixa l'indemnité due par cette ville à deux mille *modii* de fèves, au profit de chacune des écuries des quatre factions de cochers, *prasina*, *russata*, *albata* et *venata*, nommées ainsi selon qu'elles portaient la couleur verte, rouge, blanche ou bleue. Le trésor public intervenait lorsque les ressources des magistrats étaient insuffisantes, ou que l'empereur avait lui-même besoin d'y recourir pour les fêtes extraordinaires. Il prenait à

son compte les frais de nourriture et d'entretien des chevaux curules. Mais plus lourde encore était la charge imposée aux magistrats des cités, aux duumvirs, à la curie, dans les villes de province. La même charge devait retomber à Rome, et plus tard à Constantinople, sur les préteurs, sur les questeurs et sur les consuls.

Une foule de dépenses accessoires étaient entraînées par ces grandes représentations du cirque.

Il fallait faire venir des provinces éloignées ces animaux qui faisaient par leur nombre ou par leur singularité l'admiration des spectateurs. C'étaient des magistrats urbains qui les conduisaient. Le transport s'en opérait au moyen de réquisitions ou par la poste publique. C'étaient encore les villes qui faisaient les frais du séjour, si longtemps prolongé parfois, des animaux et de leurs conducteurs. C'étaient elles qui fournissaient les cages pour les bêtes féroces, et d'autres accessoires. Honorius dut chercher à limiter ces contributions abusives.

C'étaient encore les villes qui, dût tout l'honneur en revenir à tel gouverneur de province, prodigue aux dépens de l'impôt, payaient les prix offerts aux vainqueurs des courses et aux acteurs.

Pour renfermer l'abus dans des bornes infranchissables, on avait empêché les prix décernés par les gouverneurs de dépasser deux *solidi*. On laissait au prince seul le privilége d'offrir en prix une robe de soie, aux seuls consuls celui de distribuer de l'or, ainsi que ces tablettes d'ivoire, sur lesquelles étaient, on le

suppose, inscrits les programmes des représentations. Pourtant les prêtres eurent aussi, jusqu'à Théodose, le privilége d'élever aussi haut qu'ils voudraient le chiffre de la dépense et la valeur des prix.

Les gladiateurs étaient la grosse dépense. Aussi les villes cherchaient-elles à s'en affranchir et laissaient-elles le sacrifice se partager entre l'État et les particuliers.

L'État nourrissait les prisonniers aux frais du trésor ou des provinces, dans les prisons publiques où ils étaient instruits et exercés à cet art si périlleux. On sait pourtant qu'un tel métier exerçait un certain attrait sur certains hommes qu'on voyait s'y livrer volontairement : lorsque ceux-ci n'étaient pas entretenus par des particuliers opulents, c'était encore le trésor public qui faisait les frais de leur salaire.

Le luxe public ne se composait pas seulement, sous l'empire, de ce genre de dépenses.

Il y en avait heureusement d'autres d'une nature plus élevée qui contribuaient à l'éclat des villes comme à l'utilité publique.

Telles étaient des écoles de tous les degrés, les bibliothèques, noble décoration des villes et foyer de toutes les connaissances humaines.

Ces grands dépôts étaient alimentés de toutes sortes de livres, ils étaient ornés avec goût de bustes, de sculptures et quelquefois de portraits.

Le culte et ses magnificences recevaient aussi des subsides empruntés aux mêmes sources.

Les *sacerdotes* en voyaient peser sur eux une bonne

partie. Ils payaient les spectacles qui accompagnaient les fêtes religieuses.

Les dotations consistaient en allocations fournies par le trésor public ou en produit des terres, bois et autres propriétés du domaine sacré. Elles servaient à l'entretien du personnel inférieur des temples, et subvenaient aussi, avec l'aide de la générosité privée, à la célébration des sacrifices et des fêtes.

Pour les travaux fastueux, marqués pourtant le plus souvent d'un caractère utile, on rencontre aussi une répartition des charges entre les riches qui les prennent à leur compte, les caisses des villes ou de certaines corporations, la caisse dite du vin, par exemple, où l'État puise abondamment.

C'est ainsi qu'on verra l'empereur Adrien délivrer à Atticus, pour la construction de l'aqueduc de la ville de Troade, trois cents myriades de drachmes, ou environ deux millions de francs; Théodose, allouer au préfet du prétoire une somme de quatre cents *solidi*, pour faire opérer le curage du Nil; Alexandre Sévère, employer le montant des droits perçus sur les courtisanes et les gens de mauvaise vie à la restauration du théâtre, du cirque, de l'amphithéâtre et du temple de Saturne.

Pourtant, même à ces époques où l'aristocratie n'a plus la même ambition ni le même intérêt à la popularité, il se trouve encore des citoyens assez riches et assez désireux de la renommée et de l'influence pour lutter même avec les empereurs de magnificence et de générosité.

II

LUXE ET MAGNIFICENCE DES GRANDES VILLES.

Ce serait assurément tracer une peinture peu fidèle du luxe répandu dans le monde romain, que de s'en tenir, comme on le fait trop souvent, à la seule capitale.

L'empire avait lui-même conçu de ses propres progrès, de son propre bien-être, malgré les causes de trouble et de souffrance, de sa civilisation en un mot, comme on dirait aujourd'hui, une haute idée qui ne se concentrait pas seulement sur la ville des empereurs. A côté des peintres chagrins, des moralistes attristés à juste titre, qui voyaient les vices, des historiens qui signalaient le mal dans les hautes régions de la société, il y avait des apologistes qui parlaient de leur temps avec un enthousiasme assez analogue à celui avec lequel nous parlons souvent du nôtre.

Dans le panégyrique de Rome, prononcé en l'an 145 de notre ère, par le rhéteur Aristide, on ne saurait, au milieu des hyperboles de ces discours de circonstance, méconnaître une grande et triomphante expression de ces progrès « Quand vit-on jamais, s'écrie-il, un aussi grand nombre de villes sur la terre ferme et sur les bords de la mer, et tant de villes si parées? Quel souverain du temps jadis a pu jamais se flatter, en voyageant dans son empire, d'en rencontrer chaque jour une autre,

souvent même d'en traverser deux ou trois sur sa route, dans la même journée? On serait tenté de dire que les princes d'autrefois ne régnaient que sur des déserts garnis de places fortes, tandis que vous, Romains, vous régnez seuls sur des villes. Sous votre domination, toutes les villes grecques refleurissent, et les monuments, les œuvres d'art dont elles sont ornées, concourent tous également à votre gloire. Les côtes et l'intérieur des terres fourmillent de villes, bâties et agrandies par vous. L'Ionie est au premier rang pour l'éclat et la beauté de ses cités; autant elle excellait, auparavant déjà, sur les autres pays, par les grâces naturelles, autant elle a encore gagné depuis par la comparaison du présent avec le passé. La grande et superbe ville d'Alexandrie est devenue comme le collier qui étincelle sur la gorge d'une femme opulente, un des joyaux de votre empire. Toute la terre est en habits de fête; elle a quitté son ancien costume bardé de fer, et ne rêve que magnificence, parures et plaisirs de toute espèce. Toutes les villes sont possédées de la même ambition; chacune n'aspire qu'à paraître, sinon la plus belle, au moins la plus jolie. Tout est rempli de stades, d'aqueducs, de propylées, de temples, d'ateliers et d'écoles; tout autorise à dire que la terre, cette malade d'autrefois, est maintenant revenue à une santé florissante. Lorsqu'on voit comment vos dons affluent de tous côtés, on ne saurait affirmer d'aucune de ces villes qu'elle est plus favorisée que les autres. Toutes sont radieuses d'élégance et de splendeur; toute la terre est ornée comme un vaste jardin. »

Combien les splendeurs matérielles de ces cités, qui

reproduisaient presque toutes les édifices et les divertissements comme les pompes de Rome, prise par elles comme modèle, justifièrent souvent cet éloge!

Les misères de cette longue période ne doivent pas nous cacher ce qui s'y mêle d'éclat extraordinaire et, dans les grandes villes, de moyens de satisfaction et de bien-être matériel.

Si général que soit cet éloge du rhéteur Aristide, il s'appliquait pourtant plus particulièrement à certaines villes, en Italie et dans d'autres provinces.

Dix-huit villes d'Italie avaient été désignées comme les plus belles sous le rapport de leur situation, de leur aspect architectural et de leur opulence, par les triumvirs qui permettaient de les livrer aux soldats en gage de leur paye.

Appien[1] mentionne parmi celles-ci, comme les plus importantes, Capoue, Rhégium, Bénévent, Vénusie, Nucérie, Ariminium, Hipponium.

Au temps de Strabon, c'était la haute Italie ou Gaule cisalpine qui l'emportait sur toutes les autres parties de la péninsule pour la grandeur et la richesse des villes. Vérone, Milan, Padoue, Ravenne, Aquilée, Plaisance, Crémone, Parme, Modène, Bologne, Pavie (Ticinum) et Tortose, avaient une importance considérable.

Dans la moyenne Italie, Ocriculum et Assise témoignent aussi de l'éclat des villes, et, dans la basse Italie, Herculanum, Pompéi, montrent que même les villes moyennes étaient pourvues d'édifices publics et d'un

[1] *Bell. civ.*, IV, 3.

luxe de décoration qui frappe, eu égard au médiocre développement de ces villes elles-mêmes.

La Gaule, du moins dans sa partie méridionale, présentait nombre de cités riches et ornées : telles que Arles, Narbonne, Orange, dans la Narbonnaise.

De même en Espagne, la Bétique, formée des provinces de Séville, de Cordoue et de Grenade, ainsi que de parcelles des provinces limitrophes, comptait des villes comme Gadès (Cadix), où il y avait, du temps de Strabon, cinq cents notables possédant un revenu d'au moins un million six cent mille sesterces.

Dans les provinces de Numidie et d'Afrique, plus de vingt villes présentent des ruines imposantes, des vestiges d'amphithéâtre, en pierre. Au troisième siècle, Carthage relevée devait éclipser presque toutes les autres cités.

La capitale de la Syrie, Antioche, offrait une splendeur incomparable.

La magnificence architecturale d'Héliopolis et de Palmyre date en partie du deuxième siècle.

Il faudrait parcourir ainsi la Phrygie, la Mysie, la Carie et la Lydie ; nommer, sinon décrire, Halycarnasse, Pergame, Éphèse, Milet, Sardes et Smyrne, s'arrêter en Bithynie, à Nicée et à Nicomédie, en Cappadoce, à Césarée, chercher dans la Grèce, quoique bien déchue, tout ce qui rappelait avec éclat l'ancien état, et passant au nord, signaler avec une légitime admiration jusque dans les provinces germaniques, des cités comme Cologne et Trèves.

Partout où s'étend la conquête, où rayonne le génie

romain, une multitude de débris atteste la grandeur du luxe de décoration et d'embellissement.

Mais quel nom attire plus l'attention que celui d'Alexandrie, dont le rhéteur Aristide donne une si magnifique idée?

C'est l'Athènes et c'est la Rome tout ensemble de l'Égypte.

Alexandrie, ville de sciences, de richesses et de plaisirs; voluptueuse comme l'Asie, philosophique et érudite comme le vieil Occident : intermédiaire entre deux temps, lieu de passage entre deux mondes.

« Voyez ces fêtes sur le Nil, ce bras du fleuve semé de villas et de lieux de plaisir; ces milliers de barques, qui montent illuminées, portant aux joies de la voluptueuse Canope le peuple tout entier d'Alexandrie. Voyez ces stades, ces odéons, ces théâtres où tous, hommes, femmes, enfants, poussent l'enthousiasme jusqu'au délire, si bien qu'un jour de spectacle est, dans tout Alexandrie, comme un jour d'émeute; — cette passion surtout de la musique, pour laquelle on meurt écrasé dans la foule, ne regrettant rien, si ce n'est de ne pouvoir plus entendre; ces virtuoses qu'on porte en triomphe, qu'on appelle sauveurs, qu'on appelle dieux; — ces journées de cirque d'où chacun revient insensé, criant, maudissant les dieux, ayant perdu parfois jusqu'à ses vêtements. — Le trafic et le plaisir feront-ils négliger la science? Voyez ces gymnases, ces musées, ces bibliothèques, ces écoles où la jeunesse de tout l'Orient vient demander le savoir que l'on cherchait autrefois dans Athènes. Dans le palais même des rois, une savante académie a ses conférences, ses studieuses promenades, ses doctes banquets. — Plus loin, sont des monuments, des temples, un hippodrome; la Nécropolis, cité des morts, grande et magnifique comme la cité des vivants. La rue la plus étroite d'Alexandrie suffit au passage des chars; au centre de la ville se croisent deux rues, larges de cent pieds chacune et bordées de colonnes, sur une longueur de six stades pour l'une, de trente stades (environ une lieue un quart) pour l'autre [1]. »

Ce qu'on vient de dire suffit à montrer combien le luxe rayonnait au loin dans le monde romain, et quels foyers représentaient la splendeur de la civilisation matérielle, intellectuelle même.

Ce qu'il fallait renouveler, c'était le fonds moral.

Les écoles, elles abondaient.

Les divertissements, quelle ville en manquait?

L'amphithéâtre de Nîmes pouvait contenir 17,000 spectateurs, celui de Vérone 22,000.

Partout des arcs de triomphe, partout d'incomparables théâtres, partout des monuments grandioses, partout des milliers d'hommes qui, protégés par les plis ondoyants d'un voile de pourpre, jouissaient gratuitement et en plein jour, des plus pompeux spectacles et des plus émouvants plaisirs.

Ces abris d'une joie frivole étaient comme des temples bâtis pour l'éternité.

La pierre, les briques cimentées, le marbre répandu à profusion, formaient ces monuments indestructibles.

[1] Frantz de Champagny, *Les Césars*, l. II.

L'action du temps est restée presque toujours impuissante sur ces masses colossales.

La main de la barbarie s'est trouvée seule assez forte pour ébranler ce que la civilisation romaine avait fondé.

Mais la société, cet édifice formé de pierres vivantes, cette œuvre mille fois plus compliquée et plus savante que toutes les constructions de l'art, — qui ne peut se passer pour se soutenir, si habilement organisée qu'elle soit, du souffle moral qui l'anime, — la société donnait des signes nombreux de décomposition, au milieu même des progrès les plus brillants de la civilisation matérielle. Progrès, décadence, mots fuyants, termes qui parfois semblent se confondre! La civilisation matérielle avance. La civilisation morale en profite-t-elle ou s'y corrompt-elle? Question qui se résout par l'accord dans les hauteurs de la théorie et dans la vérité historique envisagée d'une vue d'ensemble, mais combien de discordances à chaque moment particulier de la vie des nations! Le caractère des vieilles sociétés en train de s'user est de se dissoudre non-seulement par leurs vices, mais par leurs progrès mêmes.

CHAPITRE IV.

PROGRÈS DU LUXE PRIVÉ SOUS L'EMPIRE

Le développement du luxe de la cour et celui du luxe public devaient exercer sur le luxe des particuliers une influence dont on a pu déjà pressentir l'étendue.

En signalant la corruption générale de ce luxe privé, nous signalerons aussi certains perfectionnements amenés à cette époque par le développement même de la civilisation.

Ce n'est pas en vain que tant d'écrivains, qui tous n'étaient pas de vils adulateurs, ont célébré la *paix romaine*.

Le lecteur fera facilement le discernement de ce qui peut être approuvé, seulement toléré ou admis, et de ce qui doit être flétri par la conscience et l'opinion, dans le tableau qu'on va lire.

La magnificence accrue de la ville devait engager les contructions privées dans la voie où marchait avec tant d'éclat le luxe public.

Les belles maisons se multiplièrent à Rome sous Auguste, et bien plus encore sous Néron, après l'incendie [1].

Nous donnerons une idée rapide de ce qu'étaient à Rome ces demeures habitées par les riches citoyens.

On les a décrites en prenant pour type le palais de Scaurus. D'autres écrits, dans de plus vastes tableaux de la Rome des empereurs, ont pris tel autre type, ou bien recherché ce qui distinguait ces belles demeures, sans faire mention d'aucune en particulier.

Nous mettrons à profit ces savants travaux, en nous attachant seulement aux traits qui s'appliquent au luxe, et même en évitant cette profusion de détails qui risquerait ici de fatiguer la mémoire sans profit sérieux pour l'esprit.

On a rappelé souvent qu'au temps d'Auguste ces riches demeures allaient se placer sur le mont Cœlius. Une petite place s'ouvrait parfois devant elles; c'était l'area ou le vestibule, au milieu duquel se dressait la statue du maître de la maison, en airain ou en marbre, si ce maître avait quelque illustration. On sait que c'est dans ce vestibule qu'attendaient les clients.

La porte de la maison présente déjà une ornementation digne d'être remarquée. Elle offrait un double battant, en bois de chêne, encadré entre deux pilastres surmontés d'une élégante corniche, revêtu d'airain et orné de bulles, gros clous à tête dorée et ciselée.

(1) V. sur les maisons à Rome et sur une foule de faits relatifs à la vie romaine l'ouvrage de M. Dezobry, qui est dans toutes les mains: *Rome au siècle d'Auguste*.

Un petit couloir conduisait à l'*atrium*, belle cour carrée, ornée sur toutes ses faces d'une colonnade en marbre blanc formant portiques. Sous ces portiques couverts adossés à la maison, on pouvait se promener à l'ombre, jouir d'un bassin de marbre placé au centre, et de la vue d'une légère nappe d'eau qui s'étendait sur de jolis carreaux de marbre blanc, bleu et rouge, taillés en losange.

Trois pièces s'ouvraient sur l'atrium. La première était celle qui contenait les archives de la famille. Puis venaient les *ailes*, sorte de complément des archives, où se trouvaient les portraits de famille, exécutés en cire, avec les inscriptions commémoratives qui mettaient sous les yeux les titres et les faits honorables des ancêtres. Parmi les pièces qui entouraient l'*atrium*, se plaçaient les *triclinia*, salles du festin, où brillait tout le luxe de l'ameublement, et qui elles-mêmes étaient disposées et multipliées suivant les saisons de l'année, tellement qu'il y avait des *triclinia* d'hiver, exposés à l'occident; de printemps et d'automne, à l'orient; d'été au septentrion. Chacun portait un nom particulier, celui d'Apollon, de Mercure, etc.

Comment oublier même que ce nom de *triclinium* indique un luxe particulier, une salle à trois lits? Ces lits, sur lesquels on s'étendait pour prendre ses repas, et même pour lire ou écrire, étaient ornés de plaques d'argent, d'écailles de tortues, ou incrustés d'or et d'ivoire.

Dans la même salle on rencontre des meubles de bois précieux, érable, citre, etc., avec des encoignures et des jointures dessinées par des baguettes d'argent.

Les belles maisons se multiplièrent à Rome sous Auguste, et bien plus encore sous Néron, après l'incendie [1].

Nous donnerons une idée rapide de ce qu'étaient à Rome ces demeures habitées par les riches citoyens.

On les a décrites en prenant pour type le palais de Scaurus. D'autres écrits, dans de plus vastes tableaux de la Rome des empereurs, ont pris tel autre type, ou bien recherché ce qui distinguait ces belles demeures, sans faire mention d'aucune en particulier.

Nous mettrons à profit ces savants travaux, en nous attachant seulement aux traits qui s'appliquent au luxe, et même en évitant cette profusion de détails qui risquerait ici de fatiguer la mémoire sans profit sérieux pour l'esprit.

On a rappelé souvent qu'au temps d'Auguste ces riches demeures allaient se placer sur le mont Cœlius. Une petite place s'ouvrait parfois devant elles; c'était l'area ou le vestibule, au milieu duquel se dressait la statue du maître de la maison, en airain ou en marbre, si ce maître avait quelque illustration. On sait que c'est dans ce vestibule qu'attendaient les clients.

La porte de la maison présente déjà une ornementation digne d'être remarquée. Elle offrait un double battant, en bois de chêne, encadré entre deux pilastres surmontés d'une élégante corniche, revêtu d'airain et orné de bulles, gros clous à tête dorée et ciselée.

(1) V. sur les maisons à Rome et sur une foule de faits relatifs à la vie romaine l'ouvrage de M. Dezobry, qui est dans toutes les mains: *Rome au siècle d'Auguste.*

Un petit couloir conduisait à l'*atrium*, belle cour carrée, ornée sur toutes ses faces d'une colonnade en marbre blanc formant portiques. Sous ces portiques couverts adossés à la maison, on pouvait se promener à l'ombre, jouir d'un bassin de marbre placé au centre, et de la vue d'une légère nappe d'eau qui s'étendait sur de jolis carreaux de marbre blanc, bleu et rouge, taillés en losange.

Trois pièces s'ouvraient sur l'atrium. La première était celle qui contenait les archives de la famille. Puis venaient les *ailes*, sorte de complément des archives, où se trouvaient les portraits de famille, exécutés en cire, avec les inscriptions commémoratives qui mettaient sous les yeux les titres et les faits honorables des ancêtres. Parmi les pièces qui entouraient l'*atrium*, se plaçaient les *triclinia*, salles du festin, où brillait tout le luxe de l'ameublement, et qui elles-mêmes étaient disposées et multipliées suivant les saisons de l'année, tellement qu'il y avait des *triclinia* d'hiver, exposés à l'occident; de printemps et d'automne, à l'orient; d'été au septentrion. Chacun portait un nom particulier, celui d'Apollon, de Mercure, etc.

Comment oublier même que ce nom de *triclinium* indique un luxe particulier, une salle à trois lits? Ces lits, sur lesquels on s'étendait pour prendre ses repas, et même pour lire ou écrire, étaient ornés de plaques d'argent, d'écailles de tortues, ou incrustés d'or et d'ivoire.

Dans la même salle on rencontre des meubles de bois précieux, érable, citre, etc., avec des encoignures et des jointures dessinées par des baguettes d'argent.

Mais les lits forment surtout un luxe éminemment romain ! On y trouve des matelas rembourrés de laine des Gaules, de plume ou de duvet de cygne; des coussins recouverts de soie, des housses magnifiques, les unes en pourpre, les autres brodées de différentes couleurs, d'autres couvertes de dessins représentant des chasses. Ces housses, qu'on faisait venir souvent de Babylone, étaient payées jusqu'à huit cent mille sesterces.

La magnificence des tentures qui décoraient les murs était à l'avenant.

Qui n'eût été frappé, en entrant dans le *triclinium*, à la vue de ces vases, étalés sur l'*abaque*, meuble en airain, et de ce pavage en marbre qui formait souvent des dessins charmants et variés? Qui n'eût admiré cette vaisselle d'or et d'argent, enrichie de pierres fines, ornée de dessins en relief, scintillant aux yeux? Les candélabres, formés par les statues elles-mêmes, ornement doré de ces salles, les tables sculptées, l'éclat des lumières, la splendeur des habillements, le rayonnement des pierreries qui jetaient mille feux, quelle magnificence n'était-ce pas là, et ne faisait-elle pas de ces *triclinia* une des grandes images du luxe romain, lorsque les festins nocturnes y réunissaient de nombreux convives?

Dans l'intérieur de la maison, les appartements des femmes sont ceux qui frappent le plus par leurs ornements. On admire dans les colonnes cette variété de marbres, marbre de Lima, marbre de Caryste aux longues ondulations vertes, des stucs, des portes revêtues d'écailles de tortues ou d'un riche métal.

Après les appartements des femmes, la bibliothèque, placée à l'orient, parce qu'on y travaille le matin ; d'ailleurs cette exposition préserve les livres de l'humidité.

Au couchant, l'*exèdre*, grande galerie, où le maître reçoit les visiteurs, les philosophes, les rhéteurs, les poëtes. C'est souvent une sorte de musée. Les bains et les salles de jeux appellent l'attention par leurs ornements.

Les *cubicula* ou chambres à coucher offrent des lits en bois de citre, de cèdre, de térébinthe, garnis de coussins de plumes enveloppés dans des étoffes de soie, des portes recouvertes d'étoffes aux couleurs variées.

Dans le *sacrarium*, d'élégantes statues des dieux ou déesses, quelquefois des chefs-d'œuvre de la sculpture grecque.

Une terrasse sert de promenoir.

Mais rien ne donne l'idée d'un luxe plus noble et plus relevé que la pinacothèque ou galerie de tableaux. Nous reviendrons sur ces richesses d'art.

Faut-il ajouter que ce luxe se déployait souvent au milieu de maisons à peine solides, et d'une triste apparence?

Auguste l'encouragea. Il abandonna parfois aux triomphateurs le butin de leurs triomphes, à la condition de l'employer pour embellir Rome par quelque monument, et ce fut aussi un moyen de lui plaire pour les citoyens que d'orner magnifiquement leurs propres maisons.

L'agrément des jardins, même à la ville, venait compléter ce luxe élégant. Pline le Jeune a laissé de son jardin une agréable et célèbre description. On y voit ce qu'étaient ces jardins, mélange de nature et d'un art souvent tourmenté.

La maison, dont nous parle Pline, quoique bâtie au bas de la colline, a la même vue que si elle était placée au sommet. Cette colline, d'ailleurs, s'élève par une pente si douce, qu'on s'aperçoit que l'on est monté sans avoir senti même qu'on montait. Derrière la maison on voit l'Apennin, mais assez éloigné! Dans les jours calmes et sereins, elle en reçoit les fraîches haleines. Son exposition est presque entièrement au midi, mais combien d'agréables abris en tempèrent les ardeurs dans les appartements et dans les jardins! Quelles épaisses retraites offrent ces arbres riants, ces lauriers, ces cyprès! Comme les eaux jaillissantes ou en repos rendent la température délicieuse, en même temps qu'elles reposent et charment la vue! Ces fontaines pleines de murmures, ces bassins de marbre, sur lesquels retentit en tombant l'onde écumante, ces tuyaux par lesquels elle s'épanche pour aller porter la vie aux innombrables rosiers, aux fleurs de tout genre, aux verdoyants arbustes, avec quelle grâce Pline décrit tout cela! on y sent la complaisance du propriétaire, mais aussi un ami des ombrages propices à la pensée et à l'étude.

Il faut se reporter à nos jardins français pour se former une idée de la manière dont les arbres étaient taillés et façonnés à l'excès.

Les buis étaient maniérés étrangement. « Ils sont taillés en mille figures différentes, quelquefois en lettres qui expriment tantôt le nom du maître, tantôt celui de l'ouvrier. Entre les buis, vous voyez successivement de petites pyramides et des pommiers, et cette beauté rustique d'un champ que l'on dirait avoir été tout à coup transportée dans un endroit si soigné. »

Ainsi on ménageait les contrastes, on s'efforçait de ne pas étouffer la nature sous l'art, mais celui-ci tenait sa place non sans excès, et le factice coûteux se plaçait avec des agréments d'un goût recherché à côté de beautés plus vraies.

Il y avait dans les villes même de ces jardins de luxe; mais le défaut d'espace les faisait placer en général dans les abords des villes. Ils étaient surtout l'accessoire obligé de ces villas que l'on bâtissait dans les lieux recommandés par la beauté du site.

La villégiature était un des besoins du riche, d'autant plus impérieux, que l'insalubrité de Rome était plus grande en été et au commencement de l'automne.

Déjà ce goût s'était développé vers la fin de la république. On citait, entre autres résidences des champs, les belles villas de Pompée, d'Hortensius, de Lucullus, de Cicéron.

Cette passion s'accrut dans toute l'Italie à partir de la bataille d'Actium, et de vastes espaces furent consacrés à la satisfaire. *Villarum infinita spatia*, dit Tacite [1].

Horace se plaint aussi de ce faste. « Bientôt nos royales constructions ne laisseront plus à la charrue du laboureur qu'à peine quelques arpents. On verra s'étendre de toutes parts des piscines plus spacieuses que le lac Lucrin. Devant l'inutile platane se retirera l'ormeau auquel se mariait la vigne. Ici des parterres de violettes,

[1] *Ann*,. l. III.

des plants de myrtes, vaines richesses de l'odorat, rempliront de leurs parfums des champs où croissaient naguère pour un maître plus sage de fertiles oliviers; là des bosquets de lauriers arrêteront les traits brûlants du jour, etc.[1]. »

Il y avait donc, dans cette passion, en elle-même innocente et salubre de la villégiature, un réel abus de développement si l'on considère la manière dont elle arrivait à se satisfaire.

Ce qui devait y contribuer encore, c'est que les sénateurs furent, à plusieurs reprises, obligés, par des sénatus-consultes et des édits, d'acheter des terres en Italie.

De là bien des constructions nouvelles.

Plusieurs de ces habitations furent belles sans excès de magnificence; d'autres furent de véritables palais, bâtis de marbre, ornés avec somptuosité.

Elles étaient tantôt placées sur le penchant d'une montagne, dans les régions albanaises ou sabines, tantôt sur le bord de quelque lac de la haute Italie, tantôt sur le rivage de la mer.

Salluste avait fait un grief aux patriciens de « bâtir la mer » (*ædificant mare*).

C'est un mérite aux yeux de Stace : il est charmé de voir une plaine où il y avait une montagne, des arbres et un palais dans un espace où la terre même manquait[2]. Tel était, nous dit-il, un des mérites de la villa de Pollius Felix, près de Sorrente. Le poëte n'admire rien tant que ces récifs transformés en vignobles, où les Néréides cueillent des raisins dorés à l'ombre de la nuit.

[1] *Odes*, l. II. — XV.
[2] *Silves*, l. II.

Dans Ovide, dans Horace, dans les lettres de Sénèque, il est question de ces constructions maritimes. Des murs en pierre de taille comblaient la mer. On trouve des digues, des ports ménagés pour abriter les navires, etc

Les villas les plus magnifiques offraient de véritables réunions d'édifices : on y voyait non-seulement des thermes, mais quelquefois des temples. Les marbres les plus précieux, de couleurs variées, sont prodigués pour ces constructions. On trouve des forêts de haute futaie à l'entour de ces palais, d'une richesse de décoration au dedans comme au dehors, dont nul château moderne ne paraît avoir dépassé la magnificence intérieure. La vue était ménagée de chacune des parties de l'édifice qui embrassait divers horizons.

En un mot, tout ce qui fait la splendeur de nos demeures princières paraissait dans ces palais d'une opulente aristocratie.

Sur un point seulement peut-être ces vastes villas étaient inférieures aux plus superbes châteaux anglais : les parcs et les jardins n'y avaient pas le même développement et la même beauté.

L'imitation des grands paysages était moins développée chez les anciens, qui se contentaient des embellissements que l'art ajoute aux jardins, et s'appliquaient même à supprimer en général les accidents de terrain que nous conservons soigneusement.

Cette passion ruineuse des belles villas atteint son apogée en même temps que les autres sortes de luxe.

On s'endette pour les bâtir. Juvénal crée un mot pour désigner tel homme atteint de cette manie : *ædificator erat*.

Avec quelle énergie il parle de ces villas d'un particulier, plus riches que des temples renommés pour leur splendeur, et de ces dépenses pour ces marbres de toute provenance! Par là ce *bâtisseur* diminue beaucoup son avoir. Mais son fils renchérit sur son père, ajoute des villas nouvelles, achète des marbres encore plus précieux : il s'y ruine[1]. Juvénal cite encore l'eunuque Posidès, qui, dit-il, dans ses constructions splendides, rivalisa de faste avec le Capitole.

Citons un luxe plus agreste, luxe charmant, celui des fleurs.

Il s'accrut encore depuis le temps de Varron.

Avec quelle grâce y figurent les lis, les roses, les violettes! Les roses et les violettes furent cultivées avec succès et grand profit, non-seulement aux environs de Rome, mais jusque dans la Campanie et à Pœstum, pour les besoins de la capitale.

Demandées même en hiver, les roses, au temps de Sénèque, s'importaient par navires de l'Égypte, où, dans cette saison, elles étaient cultivées sous verre comme le lis.

Le faste trouve moyen de faire des folies avec ce luxe aimable qu'il est facile de satisfaire sans excès dispendieux.

[1] *Sat.* X, IV.

Les roses figuraient pour une grande part dans le festin de quatre millions de sesterces donné à Néron.

De tels accessoires figurent pour une bonne partie dans le chiffre insensé de certains repas.

On lit que Lucius Verus dépensa pour un festin une somme évaluée à plusieurs millions. Cela surprend moins lorsque l'on voit quels magnifiques présents il fait aux convives — tels que beaux esclaves, animaux vivants, vases faits des matières les plus précieuses, chars à garniture d'argent avec des attelages de mules et leurs guides[1].

Cette observation doit s'appliquer même à certains festins antérieurs à l'empire; les accessoires, dans certains repas célèbres, donnés par Metellus Pius en Espagne, par Lucullus et par d'autres personnages fastueux, doivent comprendre, pour une part qui demeure inconnue, les couronnes, les fleurs, les illuminations, la décoration du local, les représentations de circonstance, etc.[2].

Le luxe des fleurs et celui des essences, des parfums artificiels, qui servait à la personne, servit aussi d'ailleurs à l'ornement et aux délices de la demeure.

[1] Hist. Auguste. — Lucius Verus, ch. V.

[2] Il en est souvent ainsi chez les modernes, où, même dans les festins, le luxe gastronomique est loin d'être toujours le principal. M. Friedlœnder, qui fait la même remarque pour les repas, rappelle à ce propos les somptueux banquets du lord-maire. Autrefois la dépense de la cave et de la cuisine formait la moitié de la dépense totale. Elle n'y figure plus que pour un tiers sous George III. Elle ne figurait que pour un quart à un banquet qui fut, en 1853, offert à l'empereur Napoléon III par la Cité de Londres. Le même auteur entre dans d'assez grands détails de chiffres pour les sièges, pour la décoration de la salle, etc.

Je viens d'indiquer l'emploi des fleurs dans les repas, et la place qu'elles occupaient dans les jardins. On les faisait croître aussi sur les toits plats en terrasse et sur les balcons.

Cette sorte de luxe était déjà même à l'usage de maisons plus modestes : le goût de mêler la verdure et la vie de la nature à la vie renfermée et sans horizon des villes est de tous les temps.

Quant à la passion des parfums, elle avait commencé avec la conquête des provinces asiatiques.

Elle se développa dans le sexe masculin et encore plus dans le sexe féminin ; nous en dirons un mot à part dans un chapitre consacré aux femmes romaines.

Parlant des gens à la mode de son temps, Pline dit : « Ils se plaisaient à être, je ne dis pas arrosés, mais enduits de parfums. J'en ai vu qui se faisaient oindre la plante des pieds. On a prétendu qu'Othon enseigna ce raffinement à l'empereur Néron. On dit qu'un simple particulier fit parfumer les murs de ses étuves, et que Caligula versait des essences dans ses baignoires. Ce n'était pas là une jouissance réservée au maître de l'empire : un des esclaves de Néron s'est donné dans la suite le même plaisir. Mais ce qui étonne le plus, c'est que ce goût ait pénétré jusque dans les camps. Les aigles et les enseignes poudreuses, entourées de soldats, sont frottées d'essence aux jours de fêtes[1]. »

Pline traite avec un dédain particulier ce genre de luxe. « C'est, dit-il, le plus frivole. Les perles et les

[1] Plin., l. XIII.

pierreries passent du moins à un héritier. Les étoffes ont une certaine durée. Mais les parfums s'exhalent sur-le-champ et périssent au moment même. Leur plus grand mérite est d'attirer sur une femme qui passe les regards de ceux qui pensent le moins à elle, et ils se vendent plus de quatre cents deniers la livre. »

L'air même est tout imprégné des odeurs les plus pénétrantes, tantôt brûlant dans des cassolettes, tantôt s'exhalant de fontaines jaillissantes.

Un art ingénieux, poussé à un degré de perfection auquel nous atteignons à peine, donnait aux fleurs artificielles l'odeur des fleurs naturelles qu'elles imitaient. Le nard et le lotus mariaient leurs parfums si heureusement, dit Pline, que vous auriez pu croire qu'on les avait cueillis, le matin même, sur les bords du Gange et de l'Indus. La violette de Parme et les roses de Pœstum imprégnaient les couronnes des convives de leurs plus frais parfums.

Nous signalerons maintenant ce qui, dans le luxe domestique, est destiné à orner l'intérieur de la maison, soit dans les occasions solennelles, soit à l'ordinaire. C'est là que la mode devait faire monter les prix à des taux fabuleux.

La vaisselle d'or joue un rôle assez limité dans la Rome des empereurs, relativement à la vaisselle d'argent.

Tibère limite la première, pour les particuliers, aux cérémonies des sacrifices.

Il y avait toutefois exception pour les tables impériales et pour quelques cas chez les particuliers.

Il est plus que douteux que la loi ait été observée très-rigoureusement. L'interdiction devait être levée par Aurélien.

L'emploi de l'argent dans les vases se présente sous deux formes essentiellement différentes : les vases d'art sculptés et ciselés; les vases et plats d'argent pour l'usage : ceux-ci étaient susceptibles aussi de décoration, mais la matière en faisait la principale valeur.

On ne commença à les produire avec un peu d'abondance qu'après la conquête de l'Espagne, qui procurait aux Romains des mines fécondes. La conquête de Carthage, de la Grèce et de l'Asie jeta aussi dans Rome et l'Italie des masses considérables de métal précieux.

M. Friedlænder pense, et cette supposition n'a rien que de vraisemblable, qu'à l'époque impériale ces monceaux d'argenterie constituaient, outre les besoins exagérés d'ostentation, un fonds de réserve disponible en cas de besoin.

Une tendance analogue se retrouve au moyen âge et dans les premiers siècles modernes.

On le verra plus tard, même en France, en Angleterre, en Allemagne, peut-être partout en une certaine mesure.

Cette richesse métallique chez les grands à l'époque des empereurs est un fait avéré; on la rencontre même dans les classes moyennes et inférieures.

Les femmes riches, au rapport du même Pline, ne se servaient que de baignoires d'argent.

Des soldats même avaient la poignée du glaive et le ceinturon garnis d'argent, le fourreau orné de chaînettes du même métal; on a trouvé une masse d'objets en argent dans les fouilles de Pompéi.

Les vases d'art, vraie passion romaine, atteignent sous l'empire des prix extraordinaires et présentent d'autres particularités dignes de remarque.

Pline l'Ancien dit à ce sujet : « Le plus beau vase que j'aie vu est celui que l'impératrice Livie avait dédié dans le Capitole. Il pesait près de 50 livres. Voici une nouvelle extravagance de ce genre. Une seule coupe a été payée ces dernières années 150 000 sesterces (trente-trois mille sept cent cinquante fr.) par une mère de famille qui n'était pas opulente. Néron, apprenant qu'il était perdu sans ressources, jeta dans son dernier désespoir et brisa un vase de cristal. La vengeance qu'il tira de son siècle fut d'empêcher que nul autre n'y pût boire. »

On voit sous l'empire payer 1520 fr. de notre monnaie pour deux petits gobelets d'un verre nouveau, payer 427 000 de nos francs (soixante-dix talents) un de ces vases myrrhins, que Rome estimait si précieux !

Il y avait chez Néron une coupe de cette matière payée, dit-on, trois cents talents (1 830 000 fr.) Il paye cent talents une seule tasse à deux anses. Des vases, payés des sommes de cent, deux et trois cent mille francs de notre monnaie, cela se voit assez fréquemment. On ne peut guère que croire ici encore Pline et, avant lui, Sénèque. Ils écrivent pour les contemporains qui n'auraient pas supporté qu'on leur présentât des chiffres de fantaisie.

Il en est du haut prix de ces vases comme de toutes les dépenses de cette époque. Des personnages riches

payèrent des *triclinaires*, coussins destinés à orner les lits, des prix d'un demi-million de nos francs, d'un million et plus!

On paye des candélabres d'Égire 7000 fr.

Le cristal de roche joue aussi un assez grand rôle dans les ornements. Telle femme, qui n'avait pas une fortune extraordinaire, achète un objet de ce cristal qui lui coûte 61 000 fr. [1].

On a cité déjà d'autres prix de fantaisie, et l'occasion d'en citer d'autres ne manquera pas de se présenter. Nous n'avons voulu ici que montrer par quelques exemples combien le luxe sous l'empire tendit à exagérer les prix de certains objets rares et précieux au delà presque de toute vraisemblance.

III

PROGRÈS DES ARTS DÉCORATIFS.

Nous avons signalé les progrès des arts décoratifs, mais, réduit à ces proportions, le tableau resterait trop incomplet. Nous devons y ajouter quelques détails.

Un des arts de luxe les plus répandus est la mosaïque. Winkelmann la définit : une sorte de peinture composée de plusieurs petites pierres dures ou de plusieurs petites pièces de verre de différentes couleurs. Il distingue en conséquence des mosaïques de deux sortes.

[1] Plin., *Hist. nat.*, lib. XXXVII.

Les mosaïques les plus ordinaires de la première espèce sont celles qui consistent en petites pierres carrées blanches et noires. Dans les ouvrages les plus fins de cette nature, composés de simples pierres, le même historien fait observer qu'on évitait les couleurs vives, comme le rouge, le vert etc. ; il ne se trouve point de marbre coloré d'une de ces couleurs uniques. Dans la mosaïque du Capitole représentant des colombes, l'artiste n'a mis en œuvre que des couleurs mates. Quant aux mosaïques de la seconde espèce, elles sont de toutes les couleurs possibles, et en pâte de verre. C'est ainsi que sont exécutés les deux morceaux du cabinet d'Herculanum, composés par Dioscoride de Samos. Cependant Winkelmann ne prétend pas que les peintures en mosaïque ne renferment pas des couleurs jaunes, rouges et autres, ce qui est démenti à la seule inspection des yeux; il parle seulement du plus haut degré de force de quelques-unes de ces couleurs [1].

On doit signaler aussi les progrès d'un art comme la glyptique. Rarement on fit de plus charmants camées que sous les Césars: témoins ceux de Julie, d'Alexandre Auguste, d'Octavie, sa femme, etc.

La sculpture et la peinture, devaient se ressentir de la prépondérance du mauvais luxe, c'est-à-dire du goût riche et fastueux à l'excès qui prévalait sous Néron.

Sensible en effet sous ce dernier prince, la décadence de la sculpture devait se manifester par l'oubli même

[1] Winkelmann, *Hist. de l'art.* liv. IV.

de certains procédés matériels. Pline[1] affirme que, sous cet empereur, on n'entendait plus l'art de fondre l'airain; il cite pour exemple la statue colossale en bronze de Néron, de la main de Zénodore, statue dont la fonte ne réussit pas. Même dans cette époque de décadence à laquelle devait succéder une ère meilleure sous les Antonins, les bustes paraissent garder encore un rare mérite. Les bustes forment une des parties importantes de la sculpture romaine. On est frappé de leur élégance et de leur noblesse. Ils étaient employés à l'ornementation des lieux publics, comme les théâtres, et des demeures particulières.

Ces œuvres furent souvent romaines, tandis que la plupart des statues, empreintes encore d'une réelle beauté, furent dues à des mains grecques.

La peinture, comme grand art, est en quelque sorte inconnue aux Romains. Elle est chez eux un art éminemment décoratif.

Par là elle s'exposait, au lieu d'exprimer le beau dans de larges compositions, librement inspirées, à se mettre à la suite du luxe et à en subir les fantaisies.

C'est ce qui arriva en effet.

Mais si elle ne produisit point d'œuvres belles et grandes, elle en produisit de charmantes.

On a retrouvé récemment (1869) sur le Palatin, les restes d'une curieuse et charmante maison romaine que les uns pensent, comme M. Léon Renier, avoir été habitée par Livie après la mort de son mari, tandis que les

[1] Plin., l. XXXIV, ch. XVIII.

autres, comme MM. Visconti et Lanciani, n'hésitent pas à appeler la maison de Germanicus. Des juges compétents estiment qu'il ne serait peut-être pas impossible de concilier ces opinions.

Peu importe au reste : cette maison donne l'idée de la peinture décorative avant qu'elle n'ait été poussée à l'excès de la mollesse efféminée et de l'enluminure. « Autour de l'*atrium*, auquel on arrive en descendant quelques marches, écrit un juge savant et délicat, sont disposées quatre salles que couvrent encore aujourd'hui les plus belles peintures et les plus intactes qu'on ait découvertes à Rome. Le long des corniches courent des arabesques élégantes, des guirlandes de feuilles et de fleurs entrelacées de génies ailés, des paysages fantastiques d'un goût charmant. Sur le milieu des panneaux on voit cinq grandes fresques qui forment des sujets distincts. Les deux moins importants par les dimensions et le mérite sont des scènes d'initiation et de magie....

« Une peinture, qui a près de trois mètres de hauteur, représente une rue de Rome qu'on est censé apercevoir par une fenêtre ouverte. C'était une manière d'agrandir ou d'égayer un appartement, et de donner aux maisons romaines ces jours sur la rue qui leur manquent d'ordinaire. Cet usage existe encore aujourd'hui.... Les deux autres tableaux sont mythologiques. Dans l'un, on voit Polyphème qui poursuit Galatée. Le géant est à moitié plongé dans les flots, et, pour montrer qu'il est dominé par sa passion, le peintre a représenté derrière lui un petit Amour sans ailes, debout sur son épaule, et qui le tient en laisse avec deux rubans.

Galatée s'enfuit assise sur un hippocampe; elle se retourne du côté du Cyclope; son bras doit est appuyé sur la croupe du cheval, tandis que la main gauche, qui étreint le col de la monture, retient un manteau rouge qui glisse jusqu'au bas des reins. La draperie rouge et la crinière noire du cheval font ressortir la blancheur des chairs de la nymphe. A l'arrière-plan, on aperçoit un bras de mer enfermé entre de hautes falaises. Les montagnes sont couronnées d'arbres, les eaux ont conservé leur transparence : « Je ne me rappelle pas de paysage antique, dit M. Perrot, où il y ait une plus heureuse et plus large interprétation de la nature. » L'autre fresque, la plus belle de toutes par l'exécution, représente Io au moment où Hermès va la délivrer d'Argus. Rien de plus élégant et de plus gracieux que l'attitude de la jeune fille désolée, dont les yeux sont tournés vers le ciel, et qui, dans le désordre de sa douleur, retient à peine sur sa poitrine un manteau prêt à s'échapper. Derrière elle, Hermès arrive en silence, dérobé par un rocher aux regards d'Io et de son gardien, tandis que le vigilant Argus ne perd pas des yeux sa victime, et, comme ramassé sur lui-même, semble prêt à s'élancer sur ce libérateur qu'il redoute. « Ce tableau, dit un des meilleurs juges de la peinture ancienne, M. Helbig, révèle une main extraordinairement habile et sûre; les contours en sont très-finement nuancés et pourtant bien arrêtés; la gamme des couleurs, qui se tient dans des tons relativement clairs, produit une impression harmonieuse et qui repose l'œil. On trouverait difficilement à Pompéi une figure qui égalât

celle d'Io au Palatin; les proportions en sont plus élancées et plus délicates, le coloris plus transparent et plus doux que chez les peintres campaniens. Faut-il expliquer cette finesse supérieure de la conception et de l'exécution en disant que les peintres de Rome avaient bien plus d'occasions que ceux de province de voir et d'étudier de près les originaux grecs? Faut-il songer surtout à l'influence que devaient exercer sur les artistes romains les réalités qui les entouraient et l'élégance des femmes du monde dans la grande cité? C'est ce que je n'ose décider[1]. »

Nous devons dire un mot de la fabrication de ces objets de luxe qui tiennent alors tant de place.

Elle était livrée soit aux corporations d'artisans, soit à des esclaves, soit à des producteurs libres, soit enfin à l'État.

Dans ce dernier cas elle relevait des deux ministères des Largesses sacrées et de la Chose privée.

Ainsi l'État avait dans sa dépendance les Gynécées, où l'on tissait, où l'on apprêtait et façonnait toutes sortes d'étoffes. Bien que le nom de Gynécées fût dû aux femmes, qui étaient principalement employées à ces travaux, les ouvriers des deux sexes formaient une corporation sous le titre de *Gynæciarii*. Ils confectionnaient les vêtements et les robes de soie d'or destinés, à l'empereur, ainsi que les habits nécessaires aux services publics, aux libéralités du prince et à l'usage de l'armée. On cite les ateliers de teinture qui fonction-

[1] G. Boissier, *Promenades archéologiques.*

naient à Tarente, à Salone, à Cissa, à Syracuse, à Girba dans la province de Tripoli, aux îles Baléares, à Narbonne. Une flottille leur était attachée, pour la pêche du coquillage qui donnait la pourpre.

On voit en outre qu'il y avait, dans le palais même, des ateliers d'orfèvrerie, où l'on fabriquait les vases, ornements et bijoux destinés à la parure du prince et de sa famille, et à l'ameublement des appartements impériaux.

Mais la grande majorité de ces fabrications était entre les mains des ouvriers organisés en corporation.

On peut affirmer que l'art à bon marché, en vue de la décoration, fut une création romaine.

Il est facile d'en juger par la masse innombrable, chez les particuliers, de bas-reliefs et d'autres ornements en stuc ou en argile peints : car rien n'est plus romain alors que l'habitude de peindre même les bâtiments.

Les meubles et ustensiles portent ce cachet d'art qui se ressent souvent encore de l'heureux goût de la Grèce.

Partout on rencontre des ornements : les tombeaux en sont couverts, et il en est qui sont parfaitement exécutés. On fabriquait une foule d'objets sur des modèles tout faits et indéfiniment reproduits.

En tout genre, l'empire offre le triomphe de l'industrie d'art. Elle emploie des milliers d'hommes, artistes et artisans.

Le polythéisme y pousse aussi fortement. Il devait multiplier, à l'usage de la plupart des familles, d'innombrables idoles et des images de toute sorte.

C'est ce qui expliquera plus tard la fureur des

fabricants d'images de plâtre, de marbre et de toute matière, contre saint Paul. L'apôtre les ruinait en raison même des succès que sa prédication obtenait contre l'idolâtrie.

Un petit nombre d'artistes obtint une rémunération honorable, rarement fort élevée, pour des travaux originaux ou de restauration.

Le fait général est l'avilissement des prix en ce genre.

Les maîtres tournèrent vers les industries d'art le travail d'une multitude d'esclaves : et on vient de voir qu'il y avait des esclaves artistes dans la domesticité impériale.

Que ces peintres, ces stucateurs, ces modeleurs d'argile, ces fondeurs de statues, fussent payés médiocrement, on peut s'en convaincre par le célèbre édit sur le maximum.

Au temps de Dioclétien [1], le salaire de l'ouvrier mosaïste dépasse d'un sixième seulement celui d'un maçon ou d'un charron.

Les peintres de tableaux sont payés le triple, ce qui n'est guère pour marquer la distance de l'art à l'industrie.

On ne parle ici au surplus que des artisans. Nous savons peu de chose sur les honoraires des artistes d'un ordre supérieur ; mais ce que l'on peut recueillir de renseignements montre que ce genre de travaux, très-demandé par le goût décoratif des Romains, mais aussi extrêmement offert, en avait ramené le taux aux proportions ordinaires des prix déterminés par la loi économique.

[1] Édit de Dioclétien, publié par M. Waddington.

Nous avons parlé des divers objets et jouissances du luxe. Nous devons maintenant compléter ce tableau en ajoutant quelques observations sur l'objet le plus brillant et le plus dispendieux de cette société : la femme. Elle n'a cessé, depuis le vieux Caton, de voir s'accroître son rôle et sa place dans la société. Révolution qui a ses bons côtés, mais aussi ses inconvénients, et à laquelle se rattachent, sous l'empire, à la fois d'importantes considérations et de piquants détails.

CHAPITRE V

LE LUXE DES FEMMES SOUS L'EMPIRE.

I

PROGRÈS DU LUXE DES FEMMES SOUS L'EMPIRE.

A Rome, pour la première fois dans le monde, et ce fait déjà visible sous la république, se développe, éclate en quelque sorte sous l'empire, les femmes exercent une sorte de puissance intellectuelle et morale, jouent un rôle dans le mouvement général des croyances, des idées, des goûts, des habitudes.

C'était un progrès à bien des égards, progrès auquel les idées philosophiques et le mouvement de la société contribuèrent, et un pas considérable vers une juste égalité.

Malheureusement, en raison de la corruption du temps, cette influence devait être souvent très-funeste.

Les nouvelles émancipées devaient, on l'a vu déjà, se donner toutes leurs aises et licences. Il y eut comme un défi dans la manière dont elles se posèrent et semblèrent s'afficher.

Les femmes, sous l'empire, deviennent de plus en plus maîtresses de leurs dépenses comme de leurs actions. Elles se font une vie à part, ont une société à elles, un luxe à elles. Peu d'obstacles s'opposent à leurs fantaisies les plus déréglées.

Il ne suffirait pas d'expliquer cela par le relâchement des mœurs. La raison immédiate est dans les lois elles-mêmes qui modifiaient la situation de la femme vis-à-vis du mari.

La dot avait été une cause d'émancipation. Un pas décisif acheva la révolution. Je veux parler de la loi qui, dans l'union conjugale, attribuait à la femme la propriété de ses apports. Sous l'empire, la dot seule fut réunie à la fortune du mari, dont les droits, même à cet égard, n'étaient pas sans restriction.

Quant à ses autres biens, meubles et immeubles, souvent fort considérables, la femme en conservait la propriété sans avoir de comptes à rendre.

Aussi les femmes riches se montrent-elles très-ingénieuses à en tirer parti. Elles n'ont qu'une idée, être ou devenir indépendantes du mari.

Il y avait pour elles un moyen héroïque : épouser un homme pauvre.

Elles y recoururent assez souvent. En ce cas, l'intérêt produisait un des effets habituels du désintéressement.

La pauvreté du mari assurait son asservissement.

Le mari pauvre ne manquait pas de moyens de prouver sa reconnaissance, il en laissait même le choix à son épouse.

Celle qui épousait un riche n'était pas non plus sans moyens d'empire sur son mari. Un de ses expédients était de faire participer, à l'aide d'artifices légaux, la fortune de son époux à l'inviolabilité de ses propres biens, déclarés insaisissables dans les cas de banqueroute.

Le soin d'administrer elles-mêmes leurs biens, la liberté de dépenser à leur gré, était pour beaucoup de femmes une idée fixe, et c'est pour cela qu'on les voit de plus en plus prendre à demeure un homme d'affaires dont elles font leur commensal et leur favori. C'estle *procurator*.

Cet usage, non inconnu du temps de Cicéron, — et dont l'orateur, on l'a vu, pouvait parler en connaissance de cause, sa propre femme ayant avec elle son *procurator*, — s'était fort répandu sous l'empire.

Ces *procuratores* étaient des hommes de loi d'un genre assez singulier. La plupart étaient jeunes, parés, frisés, *calamistrati*. Vous trouverez le portrait de ce beau procureur, *procurator formosus*, dans Sénèque, dans Martial, dans saint Jérôme, chez d'autres encore.

Il jouait des rôles fort variés, outre celui de légiste. Il était conseiller, oracle, amant de la dame : *rumor erat de adulterio procuratoris*, etc., dit Sénèque.

Il avait enfin toutes sortes de talents de société.

J'ai dit que le grand luxe des femmes romaines était fixé dans ses traits principaux dès le temps de Sylla.

Pourtant sous l'empire il s'aggrava.

La cour devait aussi y contribuer.

Gardons-nous de comparer le rôle des dames romaines à la cour des Césars avec celui que jouent les femmes dans les cours de Louis XIV et de Louis XV.

Elles se mêlent bien à quelques intrigues politiques; mais le rôle des femmes n'approche point à cet égard de ce qu'on verra en France, en Angleterre, en Espagne.

Il y a un degré de brutalité de mœurs nuisible aux femmes; un certain point de corruption favorise leur influence, un degré plus grand la détruit.

N'en concluons pas pourtant à la nullité des femmes à la cour des Césars et de leurs successeurs.

Faisant partie elles-mêmes de ce luxe du palais, elles y paraissaient avec tout l'éclat de leurs parures. Influentes dans la distribution des dons et des emplois, on les voit plus d'une fois s'employer pour ces familles sénatoriales, lesquelles succombaient sous les charges des jeux publics et de la clientèle, à cause de l'impossibilité où étaient ces familles de réparer leur fortune ou de la renouveler, des empêchements légaux n'autorisant pour ces hauts dignitaires que les placements en terre et certains prêts.

Esclaves du luxe elles-mêmes, les femmes se faisaient payer par les plus riches présents leur intervention officieuse.

Leur influence à l'égard du luxe se marque par une institution singulière, l'établissement d'un tribunal de femmes chargé de décider des questions de luxe et d'étiquette : *Conventus matronarum*, dit Suétone, qui en marque l'existence au temps de Galba.

Héliogabale consulta cette assemblée, en augmenta l'importance, lui donna de graves questions à décider, la préséance, la voiture et l'attelage des femmes de la cour, la chaise à porteurs, garnie ou non d'argent et d'ivoire, selon le rang, l'emploi des chaussures ornées d'or et de pierreries, le droit pour les hommes, qu'elles leur contestèrent, de porter des chaussures en peaux de chevreau. Véritable sénat des modes, gouvernement représentatif du faste, qui ne siégea pas toujours, mais que des empereurs moins fous qu'Héliogabale, Aurélien, par exemple, maintinrent ou rétablirent.

Le système d'éducation en honneur poussait au luxe la jeune Romaine de famille patricienne ou riche. Elle en rencontrait sous ses yeux et sous sa main les images et les usages, dès sa plus tendre enfance.

Excepté dans les provinces, et encore faut-il mettre à part les grandes villes, le salutaire travail à la main avait fort diminué. Déjà Columelle s'en plaignait, dans la *préface* de son grand ouvrage. Non que de nombreuses épitaphes n'attestent la fidélité de plus d'une femme d'illustre naissance à ce travail de la laine, honneur et tradition des vieilles familles. Mais, outre que ce sont des épitaphes, il faut s'enquérir du lieu et de la date en face de ces témoignages; il faut, en tout cas, ne pas prendre l'exception, fût-elle assez fréquente, pour la règle des familles opulentes; il était rare que la jeune fille et la femme y fissent œuvre de leurs mains.

Frivolité, indolence, et pour science principale, les

arts d'agrément, voilà l'éducation des jeunes filles.

Ovide veut que les jeunes filles apprennent à chanter. Ce législateur des élégances et des corruptions, ajoute, avec non moins de sérieux :

Quis dubitet quin scire velim saltare puellam?

Chanter, danser, appeler en ce genre les maîtres les plus renommés, était-ce tout? N'oublions pas la musique instrumentale. Les instruments à cordes tenaient grande place dans cette éducation. Des juges sévères, ou plutôt clairvoyants, s'en inquiètent. Voyez ce que dit Horace, dans son ode célèbre *ad Romanos*, sur cette vierge « mûre » *quæ motus doceri gaudet ionicos*, assouplit ses membres à ces mouvements voluptueux, et « médite des incestes ».

Quintilien veut qu'on interdise aux jeunes filles ces danses et cette musique, énervantes et excitantes à la fois.

Certes, c'était d'ailleurs un spectacle qui avait sa grâce et sa beauté, quand, dans les grands jours de prières et de fêtes religieuses, des chœurs de neuf vierges de noble famille, marchant par trois, en tête de la procession, chantaient les hymnes d'une voix exercée et pure. La culture musicale, chez une race aussi bien douée, avait en outre, nous ne le contestons pas, sa place naturelle dans l'éducation. Mais, puisqu'on aime à rappeler, à citer comme modèle, la part faite à la musique dans l'éducation des jeunes gens et des jeunes filles chez les anciens, il faut dire le mal à côté du bien. Combien de temps employé au préjudice de solides études, meilleures pour l'esprit, meilleures pour l'âme!

La musique s'était énervée comme tout le reste.

Si on s'était proposé de rendre plus légères encore des créatures bien frivoles déjà, et de dépraver une jeunesse naturellement portée vers les passions, on n'aurait pas fait autrement.

La musique n'était plus que la distraction des esprits désœuvrés, une sorte de charme amollissant.

Les chanteurs et les musiciens, de mœurs plus que suspectes, devinrent à la mode.

Les jeunes gens de la naissance la plus distinguée se mêlaient avec eux, les admiraient comme des types qui sortaient de la vie vulgaire, partageaient leurs orgies la nuit, se paraient le jour de leur familiarité, empruntaient leurs gestes, imitaient leur voix, fredonnaient les airs qu'ils leurs avaient entendu chanter. L'engouement des femmes ne devait pas avoir de bornes.

Les germes qu'une telle éducation pouvait déposer en elles, leur instruction littéraire n'était pas de nature à les combattre. Loin de là : à part quelques éléments de grammaire et de langage, elle était fort superficielle, et souvent corruptrice. Des fragments d'auteurs grecs et latins, des morceaux d'Homère, appris par cœur, mais surtout les poëtes à la mode lus ouvertement ou à la dérobée, tel était le fonds de cette instruction, toute d'apparence.

Elle livrait la femme désarmée aux séductions de plaisir, de faste et de dépenses qui la saisissaient au sortir

de la maison paternelle, où les exemples vivants n'avaient pas souvent valu mieux que les leçons apprises.

Ce moment arrivait vite. Les mariages étaient précoces. Pour une jeune fille, se marier à dix-neuf ou vingt ans, c'était se marier tard. Et quelle était la grande raison de ces mariages? Les écrivains contemporains ne nous laissent pas ignorer qu'ils étaient presque toujours fondés sur les convenances d'argent.

Horace, parlant de cette royauté de l'argent, *regina pecunia*, avait remarqué qu'il tient lieu aux femmes de qualités morales et de beauté. Ce mal était destiné à s'accroître et il finit presque par exclure toutes les convenances morales et même physiques au profit du calcul intéressé.

Sénèque dira : *Nulla uxoris electio;* il ajoute : *Si iracunda, si fatua, si deformis, si fœtida, quodcumque vitium est, post nuptias discimus.*

Cette plainte n'avait fait que s'accroître.

Au quatrième siècle, saint Jérôme la répète avec énergie. Il compare le mariage à un marché, mais à un marché où, à la différence de tous les autres, on ne jette même pas un coup d'œil sur la marchandise.

C'est par un chemin marqué pour ainsi dire, à chaque pas, de ce qui réveille l'idée du luxe, que la jeune Romaine arrivait à ce mariage tout d'intérêt.

Les fiançailles, qui précédaient quelquefois les noces de plusieurs années, étaient célébrées avec la pompe d'une grande fête. Vainement quelques traces de l'ancienne simplicité subsistaient dans les cadeaux faits à cette occasion. La bague de fer, hommage rendu au

souvenir des aïeux, ne faisait guère obstacle à la richesse des autres présents, que devait d'ailleurs surpasser de beaucoup celle des cadeaux de noces.

Il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'au quatrième siècle et jusqu'au temps des épithalames de Claudien sur le mariage d'Honorius avec Marcie, fille de Stilicon, et de Palladius avec Celerina, pour trouver décrites par les poëtes les magnificences des noces et la splendeur de ces pierreries, de ces toilettes, de ces parures, dont la valeur eût payé plusieurs domaines.

Tout, jusqu'à l'entrée de la jeune fille dans la maison conjugale, se faisait avec luxe. Les maisons des deux époux étaient splendidement illuminées; l'atrium brillait de mille feux; il était orné, outre les images des aïeux, de tentures en tapisserie, beaucoup moins simples que la ramée verte que la coutume était de placer là de temps immémorial. La fiancée était conduite, à la lueur des flambeaux, avec un nombreux cortége, au domicile conjugal. C'est là qu'avaient lieu ces festins de noces si souvent décrits. Puis venaient les distributions d'argent aux clients et même des cadeaux de même nature aux convives. Bien que l'on échappât quelquefois à ces fêtes par un voyage ou un départ à la campagne, trop de gens avaient intérêt à ce que les riches ne pussent se soustraire à cette espèce de dette obligatoire pour que l'opinion rendît toujours faciles ces disparitions momentanées.

A l'intérieur la vie de luxe ne tardait pas à commencer, la grande vie romaine! Quel frein eût retenu la jeune femme? L'époux qu'elle avait accepté au hasard

ne pouvait que perdre à se faire connaître et ne tardait pas à lui ôter toute illusion.

Elle avait son monde à elle, sa cour, qui la saluait du nom de *domina*, du titre même de *regina*, cour de lettrés, de poëtes, d'artistes, d'hommes à la mode, de parasites.

On se fatigue à énumérer les professions employées à sa toilette, — le foulon, le brodeur, le bijoutier, le lainier, le fabricant de bordures pailletées, le faiseur de tuniques intérieures, les teinturiers en couleur de feu, en violet, en jaune de cire, les tailleurs de robes à manches, les parfumeurs de chaussures, les revendeurs, les lingers, les cordonniers de toute espèce pour les souliers de ville, pour les souliers de table, pour les souliers fleur de mauve, les dégraisseurs, les raccommodeurs, les faiseurs de gorgerettes, les couturiers, les tisserands, les bordeurs de robes, les tabletiers, les teinturiers en safran, etc.

Ce monde de futilité aura beau s'accroître encore, il ne pouvait à lui seul satisfaire tous les besoins d'imagination de la jeune Romaine.

D'autres distractions, de plus grands désordres l'attiraient.

La facilité de divorcer achevait de la perdre.

Sans doute, Sénèque ne parlait que d'exceptions assez rares, lorsqu'il signale ces femmes qui comptaient leurs années non d'après les consulats, mais en supputant par les dots de leurs maris ; et Juvénal se laissait aller à un excès d'humeur satirique, en disant que beaucoup de femmes ne se faisaient pas scrupule de divorcer, avant

que la ramée verte ne fût desséchée à leur porte, et comptaient jusqu'à huit maris en cinq ans. De telles exagérations ne se seraient pas pourtant fait accepter sans un fonds de réalité.

La vie oisive fut le péril de la femme riche. L'été venu, elle allait aux eaux, aux bains de mer. C'était le moindre de ses caprices dispendieux. Il est vrai qu'elle y menait grande vie : musique, festins, fêtes de tout genre.

Elle allait à Baïa, lieu de plaisirs et d'aventures, rendez-vous de poëtes et d'hommes de loisir. Plus encore qu'au temps de Properce et de Cynthie, qu'en ces années de la république finissante où Baïa devenait à la mode, on voyait sur cette mer aux souffles amollissants glisser chaque soir des quantités de barques chargées de musiciens qui jetaient aux échos les douces mélodies et les chants d'amour.

Elle allait à tous ces endroits d'eau qui eurent la vogue pendant l'empire. Je n'ai pas à décrire tous les excès de cette corruption; ces scènes appartiennent à l'histoire, il faudrait dire plutôt à la chronique scandaleuse, si le pinceau de Tacite n'avait daigné en immortaliser quelques-unes.

Le luxe de parure des femmes riches sous l'empire ajoute des traits curieux à ceux que nous avons notés. On signale surtout alors l'accroissement des pierres précieuses. C'est particulièrement une profusion inouïe et un prix extraordinaire des perles. Ces ornements, au surplus, prenaient les formes les plus différentes. Néron fit décorer ses petits appartements pour les rendez-vous d'amour (*cubilia amatoria*), dans la Maison-d'Or probablement,

tout en perles. Les dames romaines en portaient, surtout comme pendants d'oreilles. On en appliquait même aux chaussures. Sénèque dit que les dames portaient quelquefois à leurs oreilles le prix de deux ou trois terres[1]. On a vu à quel prix prodigieux montait le cadeau fait par César à Servilia. La parure de Lollia Paulina, l'une des épouses de Caligula, a acquis une célébrité particulière. Cette parure d'émeraudes et de perles, garnissant toute la tête, les cheveux, les oreilles, la gorge, les doigts, représentait une valeur de près de 11 millions de nos francs.

C'était le prix des rapines de Marcus Lollius, le grand-père de la brillante dame.

Parmi les pierres précieuses de la plus grande beauté, qui entraient dans les toilettes, le diamant figure peu. Il commençait seulement à être connu à Rome pour l'usage des bagues dans les derniers siècles avant notre ère, et, bien qu'usité sous l'empire, il n'eut pas l'importance qu'il devait prendre chez les modernes dans la parure. L'Inde et un petit nombre d'autres contrées orientales, l'Éthiopie et l'Arabie, la Macédoine, Chypre et même, dit-on, la Sarmatie, produisaient dès longtemps ce précieux joyau, mais elles l'offraient en très-faible quantité aux opulentes Romaines.

On ne peut en être surpris, puisque dans l'Inde elle-même, les mines les plus fécondes qu'on exploite aujourd'hui, outre les anciennes, ne datent que de quelques siècles : il s'y est ajouté les mines du Brésil, dé-

[1] Senec., *De Benef.*

couvertes par les Portugais en 1728, époque à laquelle ces pierres devenaient un peu moins rares ; le prix baissait au milieu du dix-huitième siècle, tout en restant fort élevé ; il devait remonter ensuite, mais en se maintenant à un taux inférieur à la valeur qu'il avait au dix-septième. Ce luxe de parure ne se répandit qu'au quinzième siècle, qui inventa la taille du diamant, et dans la durée du seizième[1].

Les Romaines n'avaient donc pu apprendre à apprécier la perfection de cette gemme, qui dépend de sa grosseur et de la pureté de l'*eau*. C'était aux femmes chrétiennes et au luxe moderne de renchérir sur ce point. Il établit une immensité de différences dans les prix, fondées sur des nuances. Sauf variations, un diamant de 1 carat (4 grains des anciens poids ou, dans le système actuel de mesure, 0gr,205,5) se vendit par exemple 529 francs, un diamant de 2 carats se vendit 2,017 francs ; un diamant de 5 carats se vendit 3,529 francs, etc., etc.[2].

Ces différences finirent par s'évaluer par des millions, elles s'accusèrent, pour certaines grosseurs tout à fait exceptionnelles, par des écarts de prix fabuleux. Tous ces calculs fondés sur la vanité humaine n'existaient pas encore au temps des Claude et des Néron.

En revanche, les jeunes Romaines se couvraient de la

[1] Le diamant n'a été mis que tard à son rang. Les Persans, au treizième siècle, ne lui assignaient que le cinquième rang, au-dessous de la perle, du rubis, de l'émeraude et de la chrysolithe, pierre jaune à teinte verdâtre. Benvenuto Cellini ne le met aussi qu'après le rubis et l'émeraude, et ne lui reconnaît que la huitième partie de la valeur du rubis.

[2] M. Babinet : *Lectures scientifiques. Le Diamant.*

plupart des autres gemmes antérieures à la découverte du Nouveau Monde. Elles se paraient des rubis orientaux, la première des pierres de couleur, dont le rouge éclatant a été comparé au sang qui jaillit de l'artère, ou au rayon rouge du spectre solaire[1]. A défaut des variétés que nous a fait connaître le Brésil, les rubis orientaux offraient à la fois une parure splendide et une matière admirable pour la gravure. Ces pierreries, auxquelles les Romains attribuaient des propriétés surnaturelles, étaient désignées par eux, ainsi que quelques autres gemmes, sous le nom d'*escarboucles*.

Le saphir d'Orient et l'améthyste jouent de même leur rôle dans le luxe romain du temps de l'empire. Le saphir, qui déjà brillait sur le vêtement sacerdotal du grand prêtre Aaron, était très-recherché. On grava aussi sur cette pierre précieuse, ainsi que sur l'améthyste, qui tenait également sa place dans le costume du grand prêtre hébreu. Les gravures anciennes sur améthyste sont nombreuses, et on admire aujourd'hui, entre toutes, celle qui dans notre collection française représente Cérès Antonia, femme de Drusus. Une œuvre de Dioscoride, un superbe travail sur améthyste, représentant peut-être Mécène, se fait également remarquer dans la collection de notre Bibliothèque nationale.

Toutes ces pierreries le cédaient à l'émeraude, dont les hommes ne se faisaient faute aussi de se parer. Les riches mettaient à profit sa transparence pour en former une espèce de lorgnette. L'empereur Néron re-

[1] V. le livre de M. Dieulafait sur les *Pierres précieuses*.

gardait le combat des gladiateurs avec une émeraude. Pline s'étend sur la description de cette pierre, particulièrement admirée par les Romains. Il insiste pour montrer qu'elle est de toutes la plus agréable à l'œil; elle surpasse par son vert celui des herbes et des arbres; la vue la contemple sans se lasser; bien plus, elle repose, soulage et fortifie les yeux; enfin elle ne perd jamais son lustre, ni au soleil, ni à l'ombre, ni aux lumières artificielles, etc.

On trouve au reste beaucoup d'exagération et des confusions assez singulières au sujet de cette pierrerie chez d'autres écrivains antiques, comme Théophraste ou Appien.

L'un nous entretient d'une émeraude de quatre coudées envoyée par le roi de Babylone, d'un obélisque en Égypte fait de quatre émeraudes, d'un pilier formé d'une seule émeraude, à Tyr, dans le temple d'Hercule; l'autre parle d'une statue colossale de Sérapis, d'une hauteur de 9 coudées et toute d'une émeraude. Erreurs avérées, qui prouvent seulement que ces historiens ne distinguaient pas l'émeraude d'une autre pierre beaucoup moins précieuse, artificiellement colorée.

II

COMMENT LE LUXE DES FEMMES DE L'ARISTOCRATIE S'ÉTENDIT A CELLES DES AUTRES CLASSES. — ÉMULATION DES DEUX SEXES DANS LE MÊME LUXE ET DANS LES MÊMES MODES.

L'esprit d'imitation, l'émulation fièvreuse qui dès longtemps régnaient à Rome entre les différentes classes en fait de luxe, devaient s'établir aussi sous l'empire entre les deux sexes. On les verra tantôt s'emprunter telle ou telle nature spéciale de luxe qui paraît réservée plus particulièrement à l'un des deux, tantôt rivaliser dans les genres qui leur sont communs.

Cette émulation s'était développée toutefois d'abord entre femmes de conditions différentes.

La femme de la classe moyenne jette sur la femme riche un œil plein d'envie, la fille des classes pauvres éprouve le même sentiment à l'égard de la femme du chevalier dans cette société fondée sur la richesse.

A Rome, on vit des femmes arrivées à la fortune rivaliser avec les patriciennes, et les femmes de ce qu'on peut y nommer la classe moyenne lutter autant qu'elles le purent avec les femmes riches.

La révolution qui s'était opérée au profit de l'argent ne permettait plus de distinguer par le train de maison celle qui avait des aïeux de celle qui n'en avait pas. Les femmes de la classe intermédiaire visaient au luxe ou pour le moins à s'en donner les apparences. Celles qui

ne pouvaient avoir à elles de beaux vêtements, des bijoux, ni même une domesticité suffisante, louaient ces objets pour certaines circonstances.

L'argent fut dans toutes les classes très-recherché comme ornement. Même des plébéiennes portaient aux pieds des anneaux d'argent. Pétrone[1] en attribue à Fortunata, femme de Trimulcien, du poids de six livres et demie. Enfin, il n'est pas jusqu'à des esclaves qui n'eussent des miroirs portatifs en argent[2].

De nos jours l'imitation des pierreries et de l'or, poussée si loin que des yeux exercés peuvent s'y laisser prendre, a contribué à vulgariser le luxe ou si l'on veut son apparence mensongère, et à rendre les distinctions de fortune plus difficiles à saisir du premier coup d'œil. Les Romains connaissaient aussi cet art, quoique à un degré moins avancé.

Il y avait des industries qui fabriquaient des émeraudes en cristal doré et des sardoines en cornaline. On prétend même que les vitrifications imitant l'émeraude surpassent nos imitations modernes.

Pour certaines femmes, à Rome, ce luxe en quelque sorte besoigneux était une affaire de position : je veux parler surtout de celles dont les maris remplissaient des professions libérales obligées à garder le décorum.

Ces professions étaient encombrées. Elles étaient, en outre, remplies d'intrigants et de charlatans. Rome comptait, au temps des Césars et des Antonins, un grand

[1] Cap. LXVII.
[2] Becker, *Gallus*, II.

nombre d'employés, de fonctionnaires, de médecins, d'avocats, d'hommes de loi, gens fort embarrassés pour vivre, et surtout pour soutenir un rang convenable, en face des parvenus de l'argent. Ces derniers, grâce aux grands travaux industriels, de plus en plus développés sous une foule de formes, grâce à la spéculation commerciale, qui prit, sous les premiers empereurs, un essor remarqué par plusieurs écrivains de cette époque, avaient entre les mains des moyens souvent rapides de s'enrichir. Les autres étaient réduits aux voies lentes d'un travail mal rétribué le plus souvent.

Un luxe de parade, et en tout cas fort supérieur à la réalité des fortunes, servit à appeler l'attention.

Le mari se fit accompagner par un cortége d'esclaves.

Avocat, on le vit se parer d'un superbe brillant qu'il avait loué et qu'il faisait scintiller en plaidant. Il s'entoura de tout l'extérieur de l'aisance au risque de s'endetter. La femme recourut au même éclat factice. Elle y trouva un double avantage : elle secondait son époux dans ses calculs, elle suivait son instinct qui la portait à briller, à se laisser éclipser le moins possible.

Juvénal a tracé ce saisissant tableau.

Un trait qu'il relève, et que l'économiste peut envier au poëte, c'est l'enchérissement produit par les habitudes de luxe.

Ce n'était pas la dernière fois qu'on devait voir les dépenses exagérées d'un certain nombre rendre pour tous la vie difficile et chère. Et quand je dis la vie, je ne parle pas seulement de la vie de luxe, mais de la vie simple.

Le prix des loyers avait énormément augmenté. Les provinciaux se moquaient des citadins. Ils s'étonnaient que le prix d'un logement souvent mal situé coûtât plus cher que toute une agréable maison en province.

Une telle situation, grave pour les hommes, dut avoir des conséquences particulièrement fâcheuses pour les femmes placées sur cette limite intermédiaire des rangs et des fortunes. Plus l'aisance est difficile à trouver dans la vie régulière, plus il est tentant de chercher le luxe dans le désordre, genre de facilités qui ne manquent guère dans une société riche et corrompue.

Le célibat des hommes y contribua.

Ce célibat était souvent lui-même l'effet de ces habitudes de dépenses. Les hommes voulaient échapper à ces charges de maison impérieusement déterminées par les exigences du luxe régnant.

Ils gardèrent pour eux seuls ces aises dont ils craignaient de voir diminuer la somme.

Exclues du mariage, les femmes qui se dépravent et vivent de la corruption augmentèrent en nombre.

La difficulté de suffire à l'entretien des familles pour le vivre, le couvert, les diverses dépenses, en y comprenant les plus obligatoires de toutes, tendit à jeter une foule d'hommes et de femmes dans les rêves illimités de la richesse poursuivie par tous les moyens.

On avait pu voir déjà comment, à Rome aussi bien qu'à Athènes, l'exemple et les leçons du luxe avaient été donnés par les mères elles-mêmes aux jeunes héritiers d'une grande fortune. La scène dans laquelle Aristophane retrace ce curieux et triste tableau a été reproduite à Rome bien des fois dans la vie réelle. L'orgueil

maternel, chez des femmes habituées à ne considérer que le luxe et à le voir prendre autour d'elles pour mesure de l'estime et de l'éclat, aimait pour les jeunes hommes ce genre de distinction.

Peu à peu l'imitation des parures, la recherche des parfums à l'usage des femmes, avaient gagné l'autre sexe.

Historiens, poëtes satiriques, moralistes, s'accordent dans cette peinture du luxe *efféminé*. On avait vu les hommes élégants adopter les vêtements larges, flottants. Ils se chaussaient comme les femmes. Ils prenaient presque les mêmes soins de leur chevelure abandonnée à la croissance naturelle. Ils portaient à chacun de leurs doigts des anneaux d'or ou des bagues du plus grand prix. Certains empereurs ne firent qu'exagérer cette folie, lorsqu'ils s'habillèrent d'une manière analogue aux femmes, et quelquefois même tout à fait en femmes.

Ammien Marcellin nous a laissé le portrait d'un sénateur efféminé au quatrième siècle. Ce personnage, qui affecte la noblesse la plus antique, porte une robe de soie flottante et se sert d'ombrelles et d'éventails. Un rayon de soleil qui perce l'épais rideau destiné à protéger ses yeux lui arrache des plaintes et des gémissements..... Il ne se rend plus à la chasse que dans une gondole, dont les mouvements doux ne peuvent lui causer aucune fatigue, et il ne chasse que par le moyen de ses esclaves; encore se plaint-il, à son retour, d'avoir le corps brisé par des travaux dignes d'Hercule ou d'Alexandre..... Est-ce un homme, est-ce une femme que ce personnage qu'on peut à peine apercevoir au fond de

sa voiture, qu'escorte un nombre énorme d'eunuques, de cavaliers et de marmitons, et qui, de sa main gauche, agite un pan de sa robe pour en faire admirer au peuple la finesse et l'éclat?

Non moins curieux sont les emprunts faits par les femmes au luxe des hommes. Et je ne parle pas ici de quelques emprunts de costumes, comme les vêtements d'amazone, mais des cas nombreux où elles les imitèrent et les surpassèrent en suivant les mêmes usages.

Ce qu'une femme opulente eut chez elle d'eunuques, surtout à mesure que l'influence orientale s'exerce davantage, est incroyable.

Il faut un effort de mémoire pour donner une idée de ce personnel de serviteurs des deux sexes qui se pressent autour de la femme riche dans la Rome impériale.

Elle a d'abord, signe de son indépendance du mari, son esclave *dotal*, réservé, *receptitius*, inviolable comme la dot. Elle a ses esclaves préposés à la garde de ses pierreries, de ses bijoux, de ses divers objets de parure. Elle a, pour l'enfant à naître ou déjà né, la sage-femme, *obstetrix;* la garde, *adstetrix;* la nourrice, *nutrix;* les berceurs, *uncarii;* les porteurs, *bajuli, geruci;* les nourriciers, *nutritores, nutricii*. Elle a quantité de femmes occupées, ou censées occupées, à filer, *quasillariæ;* à tisser, *textrices;* à coudre, *sarcinatrices*. Elle a ses esclaves qu'on appelle les *silentiaires*, parce que leur fonction consiste à faire régner le silence dans ce troupeau servile. Elle a toutes les femmes employées aux vêtements, *vestiplicæ*, sous la direction d'une inspectrice de la garde-robe. — Elle a toute la catégorie merveil-

leusement dressée de servantes qui se partagent les soins infinis de sa toilette; œuvre compliquée, savante, qui absorbe plusieurs heures [1].

Combien de tâches différentes et combien de mains pour remplir ces tâches! Que de spécialités distinctes! C'est le chef-d'œuvre de la division du travail; disons plutôt que c'en est le ridicule abus.

Combien d'esclaves emploie la coiffure! C'est tout un art dont on parle avec une sorte de respect.

Outre celles qui construisent ce haut échafaudage, qui mêlent aux cheveux les tresses d'or, les unes avec des doigts d'une souplesse infinie, les autres armées d'un fer rouge, voici celles qui teignent les cheveux, de combien de façons! celles qui soufflent sur ces boucles, brunes ou blondes par nature ou par artifice, la fine fleur des plus exquis et des plus enivrants parfums. Ces servantes spéciales s'appelaient *ciniflores*. On n'en a pas fini encore. A celle-ci la tâche de peindre les sourcils. A celle-là le soin délicat de poser les dents, qu'une esclave chaque soir plaçait daus un écrin. Les *ornatrices* ajustent la parure. Les *flabelliferæ* agitent l'éventail. Les *ombelliferæ* tendent l'ombrelle. Les *sandaligerulæ* portent les sandales.

Le cortége composait une des parties principales du luxe des riches Romains quand ils sortaient à pied ou dans un char. Les riches Romaines voulurent aussi avoir leur cortége encore plus nombreux, plus brillant.

C'était l'élite même des esclaves.

[1] V. le livre de Botinger : *Sabine, ou la Matinée d'une dame romaine.*

C'étaient des courriers et des valets de pied féminins, *anteambulatrices*, *pedisequæ*.

C'étaient des messagers, des émissaires de courtoisie, *salutigeruli*, *pueri internuncii;* de beaux jeunes gens, bouclés, frisés, servant de gardes d'honneur, *asseclæ calamistrati*, *cincinnati*.

Dans le même cortége se trouvaient ceux qui pouvaient le mieux faire figure parmi la nombreuse cohorte des cochers et des porteurs. Il s'y rencontrait des hommes de toute couleur et de toute race. Des Cappadociens, des Syriens, des Mèdes, faisaient l'office de porteurs. Des Liburniens tenaient les marchepieds. Les noirs Numides couraient par devant; des plaques d'argent brillaient sur leurs poitrines.

Il y avait en outre une sorte de luxe de domesticité où l'on vit les femmes rivaliser avec l'autre sexe.

Les hommes riches avaient des esclaves savants, des individus libres à leurs gages, grammairiens et lettrés [1]. Sabinus, encore plus ignorant que riche, se piquait d'érudition; il aimait à citer ses auteurs, et malheureusement il ne les savait pas, n'ayant même jamais pu retenir les noms de Priam, d'Achille ou d'Ulysse. Sabinus voulut des esclaves érudits qui vinssent en aide aux défaillances de sa mémoire; il en fit instruire deux fort intelligents, auxquels on apprit les poëmes d'Homère et d'Hésiode. Ils prirent le nom de ces deux poëtes, et se tenaient près de la table aux pieds du riche vaniteux,

[1] Voir *Histoire de l'esclavage*, t. II, de M. Wallon, *Sur l'emploi des esclaves*.

pourvus de citations toujours prêtes, que le maître saisissait au vol, et répétait rarement sans les estropier.

Les femmes riches ne pouvaient se laisser surpasser par un Sabinus dans l'usage d'un tel luxe.

Elles voulurent avoir des esclaves lettrés, même des gens de condition libre d'une science complaisante.

Ce fut chez elles une mode d'avoir à domicile un philosophe. Elles aimaient à le conduire avec elles en voiture, où il prenait place habituellement entre leur nain et leur singe. C'était pour elles une autre façon de s'amuser. Rien de plus plaisant que la façon dont ces mondaines prenaient leurs leçons de philosophie — en général pendant qu'on faisait leur toilette. « Souvent, dit Lucien, le grand moqueur, tandis que le philosophe traite à fond quelque question de morale, survient une jeune esclave qui s'approche de sa maîtresse et lui remet un billet de la part de quelque galant. Les discours sur la sagesse demeurent suspendus, et ce n'est qu'après avoir répondu à son amant qu'elle revient les entendre[1]. »

A ces femmes qui jouaient avec les idées comme avec les plaisirs, Tacite oppose les Germaines, *septæ pudicitiâ, nullis spectaculorum illecebris, nullis conviviorum irritationibus corruptæ*. Les femmes avaient peu contribué à ces festins : triste honneur qui revient tout entier aux maîtres du monde, exploité pour leur gourmandise. Les femmes, par un reste de respect des vieilles mœurs, étaient demeurées éloignées de ces repas scandaleux.

[1] Lucien, *De mercen. condit.*

Mais une telle réserve pouvait-elle durer? Elles aspirèrent à y prendre place. — Elles y furent admises dans les derniers temps de la république, mais d'abord assises. Enfin vers le commencement de la période impériale, elles eurent, ou plutôt usurpèrent le droit de se coucher sur des lits comme les hommes. Nouveau progrès de l'égalité!

Il n'y eut plus dès lors un seul de ces excès auxquels elles ne prirent part. Le festin devint une réunion de plaisirs, parfois une orgie — la grande orgie romaine!

Combien elles ajoutèrent à quelques-uns des raffinements les plus coûteux, les plus extraordinaires, qui accompagnaient ces repas! Moins gloutonnes peut-être que les dominateurs de l'univers, elles furent plus sensuelles. Elles luttèrent avec eux de passion pour les vins de Grèce et d'Italie; elles y puisèrent l'impudicité sans frein et les emportements de la débauche.

La finesse de leur goût développa toutes les délicatesses des mets, et la pâtisserie fut un art! Peut-on louer assez le talent de ces artistes véritables, de ces *pistores* qui formaient à Rome une imposante corporation? Combien le penchant propre de la femme, le goût qui la porte à s'occuper de l'intérieur, de l'ameublement, ne dut-il pas augmenter le nombre, la richesse des services de table! La splendeur de ces services alla croissant. La vaisselle d'apparat resplendit de plus en plus d'or et de pierres précieuses. Les troupes d'enfants de toute provenance, de toute couleur, qui jouaient autour des tables, ou formaient des groupes, devinrent plus nombreuses. On raffina sur les raffinements mêmes.

Leur influence devait se faire sentir sur un autre genre d'accessoires, sur ces chants, sur ces chœurs de danse, sur ces représentations scéniques, divertissements qui versent l'ivresse à l'âme par tous les sens.

Le mélange de femmes belles, vêtues parfois à peine de légers voiles, rendues plus séduisantes par les ornements et les parfums, avec des hommes pour la plupart débauchés, quelle cause nouvelle de corruption! quelles excitations dans ces danses licencieuses et dans ces chants dissolus!

Les scènes dramatiques jouées au vrai par des pantomimes dont le talent d'imitation était, paraît-il, prodigieux, devinrent plus passionnées, plus voisines de la nature, la nature même.

Qu'elles paraissent maintenant, pour plonger les sens dans une douce torpeur ou pour les ranimer violemment, ces joueuses de harpe syriennes et ces musiciennes venues d'Asie-Mineure! qu'elles accourent ces danseuses andalouses et égyptiennes, dont les danses sont encore aujourd'hui rappelées par les danses lascives des almées d'Égypte!

Elles s'engouèrent des pantomimes à un point qu'on ne saurait dire. Beaucoup en eurent à domicile, comme la riche et vieille matrone Quadratilla. Elle partageait son temps entre les dés et les représentations, — et faisait jouer au dehors à son profit la troupe de pantomimes qu'elle entretenait chez elle pour son plaisir.

La mimique, la mise en scène étaient tellement devenues l'accompagnement de ces festins avec la musique, que tout s'y passait en cadence. Des esclaves

égyptiens versaient à boire en cadence et en chantant. Les plats extraordinaires étaient introduits en cadence au bruit des instruments. L'office des découpeurs était rempli par des pantomimes. Ils s'approchaient de la table en réglant leur entrée sur la musique. La chose fut même poussée si loin que chaque mets avait son pas et son air particuliers, et que les gestes étaient différents pour découper un poulet ou dépecer un lièvre.

Le comble du raffinement était, répétons-le, dans les représentations mimiques. Vous vous en ferez une idée assez nette et saisissante par un petit drame connu sous le nom d'*Hélène et Pâris*, qui fut longtemps en possession de la vogue. Dans cette série de scènes, la passion passait par tous les degrés. C'était tantôt un ingénieux badinage, tantôt une tendresse gracieuse et vive, puis les derniers emportements de l'amour.

Quelquefois, l'imitation ne suffisant plus, on vit commencer de vraies scènes de débauche. Ovide fait entendre que la même pièce fut une occasion de chute pour des Hélènes qui n'avaient rien de fabuleux, et tel mari, sans s'en douter, y joua, trop au naturel, le rôle du bon Ménélas.

Le mal n'eut plus de bornes quand s'ouvrirent aux femmes les portes des théâtres, devenus pour les yeux mêmes des écoles de dépravation. Et ce n'est pas la pièce seule qui les corrompait! Quelle avidité d'attirer les regards d'une foule curieuse! Autour d'elles quel cercle se presse d'hommes à la mode! Quelles chroniques de scandales au sujet des acteurs et des femmes de théâtre y défrayent les conversations!

Les impératrices, et les femmes qui appartenaient à la famille des empereurs, déployèrent pour ces solennités un faste particulier. Tacite rappelle qu'Agrippine fit briller, aux regards émerveillés de la multitude, le plus splendide manteau tissu d'or, à la représentation d'un combat naval.

Les orgueilleuses patriciennes s'élancent dans les mêmes voies, et les femmes riches, quelle que soit leur naissance, suivent les mêmes traces avec une ardeur empressée.

Assister parées au théâtre, quelle tentation pour les femmes des gens de loi, des marchands, etc.! C'est surtout dans cette sorte d'occasions qu'on les voit recourir à un luxe d'emprunt, et louer des costumes dont la richesse pouvait faire illusion sur le rang de celles qui les portaient. Elles louaient, au dire de Juvénal [1], des coussins, et jusqu'à une vieille duègne, une femme de chambre blonde, et tout un personnel d'escorte.

Qu'ajouterai-je pour montrer l'action de ce théâtre sur les femmes? Elles en sortaient disposées aux excès, non-seulement du luxe et des raffinements, mais de tous les vices, avec le plus impérieux besoin d'émotions factices et violentes : au cirque, ardentes à la cabale : à la vue des ballets pantomimes, gagnées par le poison qui troublait leurs sens. La représentation des farces atellanes acheva de souiller leur âme et de leur ôter tout scrupule par le cynisme effréné des plaisanteries et l'obscénité des tableaux.

[1] Juven., sat. VII.

On avait vu des hommes d'illustre naissance se déshonorer jusqu'à monter eux-mêmes sur la scène. Quoique le fait ait été plus rare, des femmes, se piquant d'émulation, jouèrent aussi un rôle publiquement. Il fallut qu'Auguste défendît aux femmes d'une naissance distinguée de paraître sur le théâtre.

Néron admit des femmes et même de vieilles matrones dans les jeux juvénaux [1].

Comme si tout ce qui inspire le respect devait avoir son tour d'être avili, la vieillesse y fut livrée aux regards et aux risées. Ælia Catella, femme d'une grande richesse, à l'âge de quatre-vingts ans, dansa sur le théâtre.

Les spectacles de débauche ne suffisaient pas. Il fallait la vue du sang. Le théâtre donna l'essor à ces instincts de cruauté qui se développent avec le besoin des émotions et les excès du libertinage.

On a rappelé mille fois à l'aide de quel geste, aussi simple qu'impératif, elles demandaient la mort du gladiateur étendu sur l'arène.

Ce ne fut pas assez : on les vit applaudir à des morts réelles, à de véritables supplices introduits par la barbarie commune aux deux sexes dans des représentations fictives.

Et ne croyez pas que cela eût lieu seulement dans les théâtres publics! Cela se vit jusque dans ces scènes qui transportaient à l'intérieur des maisons les infamies du dehors. Ces meurtres terminèrent plus d'une fois de joyeux festins.

J'en citerai quelques exemples trop frappants :

[1] Suet., *Nero*, cap. II.

Ainsi le trait célèbre d'héroïsme de Mucius Scévola fut rendu au vif par un malheureux condamné dans une pièce où tout le reste était imaginaire. Il fut obligé, sous peine de mort, de se brûler la main aux flammes d'un foyer.

On jouait une pièce intitulée : *Hercule furieux*. On voulait un vrai bûcher, un véritable supplicié. On prenait un criminel. On le revêtait du costume d'Hercule. Il était placé sur le bûcher, et les flammes le consumaient vivant. Les femmes assistaient à ces spectacles. Elles en suivaient les péripéties, elles en goûtaient les affreuses délices, haletantes d'émotion.

Martial, entre autres, parle de ces horreurs avec le plus grand sang-froid. Il termine ce qu'il dit de ce supplice imitant la mort d'Hercule par ces mots d'une parfaite tranquillité : *Quod fuerat fabula, pœna fuit*[1].

Cet engouement pour les représentations dans les théâtres et dans les demeures eut une conséquence particulière digne de remarque.

L'importance accordée de plus en plus aux pantomimes, aux acteurs, aux danseurs et aux danseuses, aux musiciens et aux musiciennes, devait amener l'enchérissement extraordinaire de cette catégorie d'occupations et de talents.

On pourrait n'attacher que peu de gravité à ce fait, s'il ne se traduisait d'ordinaire par l'avilissement correspondant de services plus profitables à la société. Le revenu des riches eux-mêmes a des limites. L'excédant qu'ils emploient à solder un luxe vicieux, ils cherche-

[1] Martial, *De spectac.*, ép. 9, 7.

ront à se le restituer en abaissant le salaire des professions utiles et modestes.

Cela aura lieu d'autant plus sûrement qu'une concurrence trop nombreuse semble livrer naturellement ces dernières professions à l'avilissement des rétributions.

Une cause toute morale pousse à produire le même résultat. Dans les sociétés trop livrées au luxe, les riches n'ont même plus l'estime des talents qui ne se rapportent pas aux jouissances matérielles, et il n'est que trop naturel que le *mépris* engendre le *bas prix*.

On trouvera qu'à Rome, comparaison faite des chiffres qui nous ont été laissés par des contemporains, un bon cuisinier était payé dix fois plus qu'un précepteur, auquel un père confiait le soin de ses enfants. Mais, sans doute pour humilier l'orgueil de ce cuisinier si enflé de son importance, le prix d'un seul poisson équivalait parfois aux émoluments du cuisinier lui-même et souvent au delà.

Un savant, un homme de loi, à moins de jouir d'une célébrité exceptionnelle, ou d'être adopté par le caprice d'un homme opulent ou la fantaisie d'une femme riche, ne valait pas cher à Rome. Au contraire le salaire des danseuses, — et, si elles étaient en vente, — leur prix d'achat était considérable.

Dyonisia gagnait 200 000 sesterces; le pauvre professeur dont parle Lucien en gagnait 200, logé et nourri.

De riches propriétaires de danseuses douées de talents[1]

[1] Senec., *Consol. ad Helviam.*

exceptionnels allaient, au rapport de Sénèque, jusqu'à leur assurer un million de sesterces comme dot. Martial parle d'héritages entiers consumés dans l'achat d'esclaves de luxe, danseuses, joueuses de lyre, pantomimes. Les pantomimes Bathylle et Pylade possédaient une grande fortune. Leurs maisons s'élevaient à Rome parmi les plus fières. Les fonctions et les distinctions dont ils furent revêtus prouvent que leur considération était égale à leur richesse[1].

Les recherches luxueuses des femmes devaient contribuer de même à faire de la beauté des esclaves et des serviteurs gagés une cause déterminante de haut salaire ou de prix élevé. Avoir de beaux esclaves dans leurs appartements, de jeunes garçons achetés en tout lieu à cause de la perfection des traits du visage et des formes corporelles, devint une passion des femmes opulentes et un des scandales de la Rome de la décadence; mais voici plus encore : lorsqu'elles se furent engouées des nains et des êtres difformes, pour en orner leurs appartements et leurs salles de festins, la laideur extraordinaire, devenue aussi un singulier objet de luxe, put monter à des prix que la beauté elle-même n'atteignit pas toujours.

Même en ces temps sombres, Dieu pourtant n'a pas voulu que le monde demeurât vide de vertus.

La lumière morale qui éclairait l'humanité n'est jamais aussi complétement éteinte qu'on pourrait le croire, et on calomnierait même la société romaine, si on étendait à la masse des familles et des individus les horribles

[1] V. *Histoire de l'Esclavage dans l'Antiquité*, par M. Wallon, T. II, Partie II, Chap. IV.

peintures qu'en ont laissées les poëtes satiriques et de véridiques historiens. La société n'est tout entière ni dans une partie de la classe riche, brillante et dépravée, ni dans l'ignoble lie qui, sous le nom de plèbe, est le résidu de toutes les impuretés.

Les mœurs étaient en général meilleures dans les provinces, sauf quelques grandes villes. Dans les classes élevées elles-mêmes, plusieurs règnes virent renaître comme un retour heureux à une simplicité d'habitudes et une pureté de mœurs relativement plus grandes. Ce retour, les contemporains, abusés plus d'une fois par le mirage qui fait croire à l'éternité du présent, le proclamèrent définitif, comme si une force irrésistible n'emportait pas cette société vers sa fin, suivie d'une transformation inévitable.

Saluons, en ces époques mêmes, si corrompues, ces belles vertus subsistantes! Inclinons-nous devant de nobles stoïciennes, chastes, sévères, intrépides!

Non, il serait trop injuste, en traçant cette peinture des femmes romaines, de l'étendre sans mesure au sexe féminin dans les rangs élevés, même aux plus mauvaises époques. Le palais des empereurs vit lui-même nombre de femmes vertueuses ou du moins honnêtes. Sous Auguste, les mœurs de Livie restèrent pures. Jamais un soupçon n'effleura la chaste renommée d'Octavie. Sous Tibère, Antonia et Agrippine furent dignes du respect public; sous Trajan, la vertu de Plotine fut une force pour son époux. Sénèque, né à Cordoue, nous montre sa mère, « élevée dans une sévère maison », et sa tante, durant les seize années que son mari gou-

verna l'Égypte, « comme inconnue dans la province. » Combien d'autres rappellent les mêmes traits! Plusieurs font revivre les mœurs antiques, Marcia, par exemple; et combien n'en trouvons-nous pas, dans Pline et dans Tacite, qui, après avoir été, comme dit Hérode Atticus de sa femme, « la lumière de la maison », resteront à jamais l'honneur de leur sexe! Telles sont Antistia et Servilia, qui, ne pouvant sauver leur père, meurent avec lui. L'énumération pourrait être beaucoup plus prolongée. Il y eut des dévouements sublimes, d'autant plus qu'ils se croyaient destinés à rester inconnus, des morts tragiques, partagées avec un époux, du cœur le plus intrépide, des vertus simples, touchantes; et combien sont restées dans l'ombre! L'histoire est ainsi faite: les vices éclatants suffisent à déshonorer une époque; peut-être est-ce justice en un sens, car ces vices traduisent aussi un état social, et les désordres qui se montrent ne font eux aussi que déceler les vices qui se cachent.

Ces vertus des femmes sont elles-mêmes destinées à devenir plus communes et à prendre une autre forme plus religieuse et moins stoïque. Une foule de chrétiennes, plus tard, auront sur ces vertueuses Romaines l'avantage inappréciable de trouver dans leur religion ces deux belles prescriptions clairement écrites : pureté et miséricorde! N'anticipons pas sur ce grand changement. Disons seulement qu'à la différence du stoïcisme également impitoyable pour la chair, le christianisme, en donnant aux femmes la règle inflexible du devoir, leur laissa la passion. L'amour divin consuma ces instincts maladifs de luxe et de raffinements; et lorsqu'ils

se révoltèrent, ce qui arriva plus d'une fois dans certaines conversions nouvelles, il finit presque toujours par triompher.

Quant à celles qui, d'un cœur plus ferme et plus haut, s'étaient données sans retour, soulevées au-dessus d'elles-mêmes par la foi, par la charité, par une espérance céleste, elles ne devaient plus demander qu'aux privations acceptées volontairement et souvent au martyre — d'âpres et sublimes voluptés.

CHAPITRE VI

CONTINUATION DU ROLE ET DE LA POLITIQUE DES EMPEREURS DANS LE LUXE. LES ANTONINS ET LEURS SUCCESSEURS.

La civilisation romaine touche à son apogée avec quelques beaux règnes qui, sous les Romains, semblent ouvrir au monde une ère nouvelle.

Perspective chimérique que termine une déception inévitable.

De toutes les utopies politiques, la plus folle est une succession ininterrompue de bons despotes. La vertu d'un prince ne remplace pas les institutions et laisse subsister intacts les vices du régime absolu. Toutefois voici des mœurs plus pures, un souffle nouveau dans les idées, une civilisation plus féconde et plus régulière, même dans le développement de la richesse matérielle.

Beaux moments, quoique toujours mêlés de mal, et qu'on vanterait encore plus si le manque de contrôle suffisant, le pouvoir sans limites précises, n'eussent rendu ces biens trop précaires.

A travers tout pourtant, même sous les mauvais empereurs eux-mêmes, on constate la continuité du progrès matériel. Ces princes y portent atteinte par l'arbitraire, les prodigalités, mais rarement ces améliorations cessent de se manifester sous quelque forme. On rencontre de même de notables perfectionnements dans les lois, dans la constitution de la propriété et de la famille. Voyons comment le luxe se ressentit de ces changements.

I

LE LUXE PUBLIC SOUS LES ANTONINS.

Oui, le luxe public s'améliore sous les Antonins, sauf sous quelques empereurs qui firent revivre les excès des pires Césars. Oui, le luxe privé est moins excessif, sans qu'on cesse de remarquer des abus dans l'usage de la richesse. Oui, enfin, l'air moral qu'on respire est plus pur, plus vivifiant : ce n'est plus seulement la magnificence seule qui nous écrase, c'est souvent une vraie grandeur qui se fait admirer.

Les Antonins, même les plus vertueux, pouvaient-ils abolir la partie populaire du luxe public? Je ne le crois pas. Les philosophes eux-mêmes ne l'eussent peut-être pas conseillé. Ils étaient convaincus de la nécessité de développer dans des proportions assez étendues les spectacles et les fêtes. « Il faut, écrivait Fronton à ce sujet, mettre sur le compte de la sagesse politique de Trajan de n'avoir jamais manqué d'attention même pour les danseurs et les autres artistes de la scène, du cirque et

de l'arène, parce qu'il savait bien que le peuple romain tient surtout à deux choses, au pain et au spectacle. L'excellence d'un gouvernement ne se révèle pas moins dans le souci des passe-temps que dans celui des choses sérieuses; la négligence est, il est vrai, plus préjudiciable dans celles-ci, mais elle mécontente plus dans ceux-là; le peuple est, à tout prendre, bien moins avide de largesses en argent que de spectacles; enfin, les distributions d'argent et de blé suffisent bien pour contenter les individus, homme par homme, mais il faut les spectacles pour le contentement du peuple en masse. »

Ainsi parlaient alors les sages. Aussi ne vit-on pas cesser les jeux sous Nerva et sous Trajan (96-117). Ces princes se piquèrent d'en donner, et de fort beaux. Leur mérite fut de les modérer, de les adoucir et de développer davantage certaines formes du luxe public plus nobles et plus compatibles avec l'utilité sérieuse.

Au début Nerva dut, non par choix, mais par nécessité, suspendre les jeux et les distributions. Domitien avait laissé le trésor à sec. Il fallut bientôt rétablir les *frumentationes*, mais, en laissant revenir cet usage, Nerva en diminua la dépense. Il essaya de rendre les combats de l'amphithéâtre moins meurtriers. Ce règne trop court continua, grâce à l'adoption : Nerva revécut plus jeune et plus fort dans Trajan.

Sous Trajan, l'art quitte le gigantesque, la mollesse raffinée et le faux éclat des temps néroniens. A plus de vérité, de mesure et de naturel, il joint plus de grandeur. Le forum de Trajan, l'arc de triomphe qui s'y élève, la basilique qui fait face à cet arc, le temple et les deux

bibliothèques qui l'environnent, les statues de l'empereur, équestres ou debout, présentent de grandes images d'un goût magnifique et sévère. La colonne Trajane, encore debout, éveille de fortes pensées. Cette colonne, d'ordre dorique, et qui retrace les triomphes de l'empereur, a sa beauté à part, celle que comportent l'époque et le génie romain, auquel on ne saurait demander la grâce du génie grec. Bien qu'elle porte 2500 figures, de deux pieds de hauteur, elle ne semble pas surchargée. Souvenez-vous de la prostitution de la sculpture comme de la peinture, et vous admirerez ce superbe emploi donné au marbre et au bronze, et vous reconnaîtrez qu'Apollodore porte bien haut le sentiment de cet art énergique qui s'empreint sur tant de monuments. Si ce n'est pas là le pur idéal, c'est un art à la fois sobre et splendide; il a la grandeur et la dignité de l'histoire : l'histoire, la vraie muse de Rome!

Quelle plus magnifique décoration que les grands et utiles travaux qui témoignent alors avec tant de puissance du génie architectural des Romains? Qui se lassera jamais de les admirer ces ponts si hardiment jetés, si harmonieux, d'une solidité à l'épreuve du temps, témoins qui attestent la puissance romaine, depuis la Lusitanie et l'Espagne, jusqu'au Rhin et au Danube, à l'Euphrate et au Tigre; ces aqueducs, ces ports, ces routes majestueuses qui traversent tout l'empire, depuis le Pont-Euxin jusque dans les Gaules? Quel caractère de luxe solide brille encore dans les constructions municipales qui se multiplient partout à la même époque! Trajan contribue à en élever un grand nombre en Grèce, en

Espagne, en Asie, en un mot dans toutes les contrées. Comment ne pas voir enfin dans cet élan des villes vers un luxe monumental de bon goût, la preuve d'une prospérité qui n'avait jamais atteint à un tel degré?

Ainsi progrès pour l'art et pour la morale : comment ne pas se réjouir de ces résultats?

En supprimant les folles dépenses, Trajan écarte du même coup les causes les plus puissantes qui avaient produit les mesures d'oppression et de cruauté. Chose rare! Ce luxe public si large fut dû au développement naturel et normal des revenus publics et aux économies du prince.

Pline le Jeune a pu s'exprimer avec vérité, même dans un panégyrique, lorsqu'il dit à Trajan : « Tu restreins les dépenses parce que tu ne voudrais pas suppléer à l'épuisement du trésor par les dépouilles des innocents. »

Les distributions faites au peuple prirent le même caractère honnête. — Elles furent rarement faites en argent. On distribua des terres libres. La petite propriété rurale y gagna d'autant. Trajan mit en pratique plus d'une idée qui reste à l'étude de notre démocratie moderne, le crédit populaire, l'instruction du peuple et l'assistance pour les faibles. Au lieu de jeter l'argent au hasard, on le prêta à un taux modéré, entre 5 et 2 1/2, à des travailleurs libres. On assista la masse des enfants indigents; pensée dont Nerva avait commencé l'exécution. Ces enfants n'eurent pas seulement l'aliment du corps, mais celui de l'esprit dans ces écoles, auxquelles furent jointes des écoles d'apprentissage pour les préparer aux divers métiers. Ces clients du prince s'appelèrent de son nom : *ulpiani*.

Ainsi, sous l'influence d'un stoïcisme devenu plus humain, et de ce souffle moral que le christianisme commencait à répandre, la charité pénétrait dans la loi avec la prévoyance. Ce n'était plus l'aumône jetée au jour le jour à l'appétit brutal. Ces institutions bienfaisantes, cette manière plus sérieuse d'envisager les intérêts populaires, ce progrès en sécurité du commerce et de l'agriculture, cette administration plus sage et plus régulière, n'était-ce pas là l'équivalent d'une réforme du mauvais luxe, beaucoup plus efficace que les lois répressives? Ne perdait-il pas tout ce que perdaient l'oisiveté, la corruption, l'incertitude du lendemain, la frivolité égoïste?

Très-différent, mais non pas assurément sans grandeur, est aussi le spectacle qu'offre le luxe public sous Hadrien.

Un tel empereur marque une date dans l'histoire du luxe romain. Quelle nouveauté il est lui-même ce personnage singulier, brillant, qui nous étonne par ses contrastes! — Mélange, qui ne ressemble à aucun autre, de faiblesse et d'énergie, de vices et de grandes qualités, qui attire tout en repoussant parfois, et dont on a peine à se détacher. Il semble qu'on trouve comme réunie dans le règne de cet empereur l'image même de ce qu'il y a de plus grand dans le luxe public de l'empire!

Ne le croyons lui-même ni amolli, ni faible dans la répression du mauvais luxe, parce que, livré à des faiblesses honteuses, il comblera d'honneurs un Antinoüs, et parce qu'il lui élève après sa mort un fastueux monument. Il se montre simple, dur aux fatigues, plein d'un

mâle courage, et supporte avec fermeté les intempéries dans les entreprises militaires. Le luxe et la mollesse, il les chasse des camps qu'ils avaient envahis. Il ose détruire les fastuenx logis, les salles de festins des chefs, il exclut sans pitié les mimes et les baladins des villes de garnison. Comment contester l'autorité d'un prince qui donnait l'exemple pendant la guerre, sans luxe dans son armure et dans son costume, sobre et frugal comme un soldat, intrépide à manier les armes, infatigable dans ses marches, et que n'accompagne nul fastueux cortége?

Hadrien est-il donc un philosophe? Non certes, quoiqu'il sache peut-être en philosophie tout ce que pouvait savoir un homme de son temps. Mais il n'est étranger à aucune idée, pas même à celle du devoir. Nature inquiète, esprit actif, curieux, maladif! Très-éclairé et très-superstitieux, il allait jusqu'à préférer aux savantes spéculations la magie et l'astrologie.

Mais ce qui rend son rôle incomparable dans le luxe public, Hadrien est un artiste, un poëte même à sa façon, bien qu'il n'ait fait que des vers médiocres, un poëte, dis-je, par l'intelligence compréhensive, par le vif sentiment des beautés de l'art et de la nature même, par une imagination ardente et jusque par cet ennui blasé qui semble le rapprocher des hommes de notre temps.

Politique aussi vigilant qu'amateur distingué du beau, que lui manque-t-il pour être grand? la simplicité. Une certaine unité fait seule les vrais grands hommes. Mais quel esprit varié, étendu, — plus peut-être qu'il ne convient aux princes

Quel vaste et curieux éclectisme aussi! Quel voyageur que ce chercheur infatigable qui se laisse conduire au bout du monde par les recherches de l'archéologie! quel restaurateur de monuments de tous les temps! On pourra regretter que l'homme ait été capricieux, souvent bizarre, et ne puisse mériter personnellement la sympathie que tant de dons brillants et séduisants semblent appeler. Qu'il ait été vain, jaloux, parfois cruel, comment le nier? Mais ce qu'il fit pour le luxe public comme pour des réformes vraiment humaines honore la *civilisation :* on peut, sans anachronisme, employer ce mot avec Hadrien.

Rechercher, pendant vingt-deux années, à travers les contrées les plus diverses, Italie, Grèce, Égypte, Syrie, tout ce qui peut contribuer à relever les arts, à réformer les abus, à pourvoir au bien-être des sujets, semer son passage à plusieurs reprises des œuvres les plus brillantes, en rapport avec les besoins des populations; refaire une nouvelle Athènes éclatante et vivante, pleine d'édifices superbes, d'écoles, d'académies, une Athènes qui devait s'appeler pendant des siècles encore l'Athènes d'Hadrien; relever Nicée et Nicomédie des ruines d'un tremblement de terre; couvrir Cyzique et une foule de villes de l'Asie Mineure de places, de cirques, de temples, de musées; laisser partout des ports, des ponts, des aqueducs; donner à Nîmes des monuments splendides et ses admirables arènes; créer, et en prince qui comprend ce qu'il y a d'universel dans son rôle de protecteur, partager ses soins entre Rome embellie, comblée des plus belles fêtes, et les villes de province; faire de sa propre villa le rendez-veus de toutes les

merveilles de l'empire, le plus grandiose des musées, qui se développait sur un espace de trois milles et reproduisait les monuments et les chefs-d'œuvre de tous les peuples, quel rêve! et n'est-ce pas là la destinée singulière de cet empereur? L'idée d'une civilisation « cosmopolite » ne semble-t-elle pas se réaliser ici d'une manière frappante?

Et pourtant cet homme toujours occupé, et qui ne cesse de se mouvoir, finit par la maladie de l'homme moderne, le sentiment du vide : la mélancolie!

Il peut après cela paraître secondaire, quoique ce ne soit pas historiquement sans importance, que nous assistions sous le même règne à un entier renouvellement du luxe de cour.

En remettant à des chevaliers des charges de palais, qui avaient été confiées jusqu'alors à des subalternes, Hadrien devait donner un sens bien plus étendu et plus précis à ce mot de *maison impériale*.

Il y eut d'ailleurs dans un tel changement quelque chose de plus qu'une affaire d'étiquette.

Plusieurs écrivains modernes y ont attribué une sérieuse importance [1]. « Adrien, dit M. Amédée Thierry, fit des emplois du palais un service public, dont les charges ambitionnées par les personnages les plus élevés se rapprochèrent de ce qu'on appellerait aujourd'hui des ministères. Cette institution, développée par les princes qui suivirent, prit peu à peu une grande importance, et finit par dominer tout le mécanisme administratif de l'empire. »

Je viens de montrer, avec Hadrien, ce que peut faire

[1] M. Naudet, *Mémoire sur les changements opérés dans l'administration romaine*. — M. Amédée Thierry, *Tableau de l'Empire romain*.

une époque cultivée d'une intelligence fine et flexible, très-distinguée, hospitalière à toutes les idées, capable de goûter tous les génies et tous les styles, assez semblable à cette demeure même de Tibur qui offrait, dans sa vaste enceinte, une collection d'objets de toute provenance. Mais quoi? A ce merveilleux entassement de pierres, de marbres et de bronzes quelque chose manquait, la conscience, l'élévation morale, une foi quelconque en quoi que ce soit.

Qui nous les rendra ces qualités, que l'on désire après ce lettré qui s'est essayé dans tous les genres, dans la tragédie, les pièces légères; après ce sceptique désespéré qui donnait congé à son âme, à sa *petite âme*, il l'a dit lui-même en des vers d'une ironie si glacée?

On respire, on sort de cette atmosphère artificielle avec un Antonin, avec un Marc-Aurèle, véritables hommes qui eurent une foi, une foi morale!

Le premier mit dans ses réformes plus de simplicité et peut-être un peu de parcimonie; le second, « d'une vertu plus austère et plus travaillée, » selon l'expression de Gibbon, y déploya plus d'énergie et d'efforts.

Antonin, pendant vingt-trois ans de règne (138-161), habitué longtemps à la simplicité campagnarde de sa villa de Lorium, en Étrurie, revêt tour à tour, avec une bonhomie supérieure, la pompe impériale et les habitudes d'une vie modeste, sans passion pour le luxe et n'en affectant pas même le mépris [1].

[1] Les vestiges de sa maison de campagne de Lanuvium en attestent la splendeur. On a trouvé dans les excavations un coq d'argent, servant de robinet pour faire couler l'eau dans les bains; il pesait 30 ou 40 livres, et portait pour inscription : *Faustinæ nostræ*.

C'est avec ses propres deniers qu'Antonin continue les largesses aux soldats et aux peuples.

Les plus somptueux édifices d'Antonin ont un caractère utile. La Grèce, l'Ionie, la Syrie, l'Afrique, voient restaurer et relever leurs anciens monuments. Gaëte, Terracine, Pouzzoles, montrent leurs ports; Antium, son aqueduc; Ostie, son phare; Narbonne restaurée, ses portiques, ses thermes, ses basiliques; Épidaure, ses temples, ses théâtres, ses bains.

Antonin modère aussi les dépenses des combats de gladiateurs, moins par économie que par humanité.

Les circonstances, autant que son caractère, forcèrent Marc-Aurèle à déployer contre le luxe des mesures de sévérité plus directes. L'armée elle-même s'était corrompue au contact des villes de l'Orient, dont elle s'éprenait jusqu'à en adopter les mœurs efféminées. Quand Marc-Aurèle partagea le pouvoir avec Verus, ce ne fut, de la part de cet associé à l'empire que fêtes, orgies, voluptés de tout genre.

La réforme impitoyable d'Avidius Canius ramena l'armée à la discipline. Elle fut contrainte d'abandonner les molles habitudes, la nourriture délicate, les selles rembourrées de plumes.

Marc-Aurèle s'en remit pour le luxe public aux particuliers: économie pour le trésor et pour les peuples.

C'est le moment de cet Hérode Atticus, dont nous avons déjà parlé.

Le vertueux empereur s'efforçait en outre de corriger ou de réduire les abus d'un tel genre de dépenses.

En même temps qu'il faisait disparaître les scandales des bains publics, il fixait le maximum des salaires des histrions.

Il ne voulut plus que le sang humain coulât dans l'amphithéâtre; il ordonna que les gladiateurs combattissent avec des armes émoussées, il brava les murmures de la foule qui se plaignit qu'on voulût faire du peuple romain « un peuple de philosophes. »

Se fit-il pardonner de cette multitude, plus avide encore de jeux que de pain, en augmentant la part de l'assistance publique et par ses secours attribués aux enfants, objets de sa particulière sollicitude? On peut en douter.

Il tenta de réformer aussi les arts.

Cette frénésie, qui portait à ériger des statues à tous ceux qui avaient obtenu une notoriété quelconque, n'exceptait pas les vainqueurs du cirque dans les courses des chars. Ces cochers du cirque, à qui l'on dressait des statues, étaient la plupart du temps des gens du bas peuple, dont le corps était entouré d'une ceinture depuis la poitrine jusqu'au bas-ventre. Lucius Verus faisait faire en or le portrait de son cheval nommé Volucris, et le plaçait dans le cirque. Marc-Aurèle réagit contre cet abus dégradant.

Il semble vouloir ramener l'art à son principe élevé. Lui-même savait le dessin, qu'il avait appris d'un de ses maîtres, Diognète, à la fois peintre et philosophe [1].

[1] « La fameuse statue équestre de Marc-Aurèle devait figurer comme un des ornements de Rome au moyen âge. Elle fut érigée sur la place qui est devant l'église de Saint-Jean de Latran, parce que la maison où était né cet empereur se trouvait située dans ce quartier. Pour la figure de Marc-Aurèle, il faut qu'elle ait été ensevelie sous les ruines de Rome dans le moyen âge; car, dans la vie du fameux Carlo di Rienzo, il n'est parlé que du che-

Il fit servir l'art à perpétuer le souvenir des belles actions.

Cette belle lumière morale qui dans ces temps brilla parfois un quart de siècle, près d'un siècle même, s'éclipsa tout à coup.

Il suffit qu'un Commode remplace sur le trône un Marc-Aurèle pour que le luxe immoral et monstrueux reprenne toute sa vigueur, et pour qu'on se croie revenu aux temps des Néron et des Domitien.

La tyrannie de cet héritier des pires empereurs avait eu pourtant aussi d'heureux débuts.

L'extérieur du prince était plein des meilleures promesses. Sa tenue d'une royale dignité, son corps vigoureux et bien proportionné, la mâle beauté de ses traits, sa chevelure blonde et bouclée, qui semblait, dit Hérodien[1], briller comme la flamme, sous les rayons du soleil, — composaient un ensemble frappant et séduisant tout à la fois. Il avait tout ce qu'il faut pour être une de ces idoles que le peuple encense avec enthousiasme, parce qu'il croit lire sur leur front les signes d'une nature faite pour commander, joints à la bonté qu'on aime volontiers supposer unie à la force.

Cette popularité, qu'il devait chercher à garder ou à

val, et on le nommait le cheval de Constantin. Quand il y avait des réjouissances à Rome, dans le temps que les papes siégeaient à Avignon, on faisait couler pour le peuple du vin et de l'eau de la tête de ce cheval : du vin rouge de la narine droite et de l'eau de la narine gauche. Alors on n'avait point d'autre eau dans cette ville que celle du Tibre, parce que les aqueducs étaient détruits; on la vendait dans les rues de Rome comme on fait aujourd'hui dans Paris. » (Winkelmann, *Hist. de l'art.*)

[1] Herod., *in Commod.*, XVIII.

reconquérir par les profusions du luxe public, Commode l'eut un instant grâce à ces apparences.

Au retour d'une courte expédition, le peuple l'accueillit avec une joie sincère par des fêtes, des cris d'allégresse, des couronnes, des fleurs semées sur ses pas.

Commode justifie ce que nous avons dit déjà des Césars, ses prédécesseurs. « Ce n'était point, remarque Gibbon, un tigre né avec la soif insatiable du sang humain, et capable, dès ses premières années, de se porter aux excès les plus cruels; la nature l'avait formé plutôt faible que méchant. Sa simplicité et sa timidité le rendirent l'esclave des courtisans qui le corrompirent par degrés. Sa cruauté fut d'abord l'effet d'une impulsion étrangère; elle dégénéra en habitude, et devint la passion dominante de son âme[1]. »

Éternel retour des mêmes fatalités morales et politiques! Toujours la même pente descendue d'abord insensiblement par la débauche, les impérieux caprices, les désirs qui s'irritent à mesure qu'ils se satisfont, l'emportement contre ce qui fait ou semble faire obstacle, pour arriver aux folies du faste, aux excès du crime, aux proscriptions, aux délateurs!

Plus on examine le genre de luxe public ou de jouissances privées de ce misérable empereur, plus on se convainc qu'il tomba au-dessous de Néron lui-même.

Il eut les brutalités de Néron sans ses raffinements, sans les goûts intellectuels qui survivaient chez l'élève de Sénèque, mêlés aux plus grossiers instincts.

[1] Gibbon, *Hist. de la décad. de l'Empire romain*, l. I.

Néron n'avait pas spéculé sur la disette du peuple, pour se faire de l'argent, ni poussé jusqu'à ce point le trafic des dignités.

Ses débauches elles-mêmes n'étaient pas tombées aussi bas.

Néron n'avait pas imaginé de créer un ignoble harem de six cents créatures humaines.

Dans l'amphithéâtre, Commode ne joue pas de la lyre, il ne sait que tuer, et tuer encore. Il tue des bêtes, il tue des hommes en masse, il se complaît dans le carnage et dans le massacre sans fin comme sans variété; qu'il tue et voie tuer, cela lui suffit.

Il triomphe du surnom d'Hercule, et, aussi jaloux de se prouver à lui-même qu'il est un excellent gladiateur que Néron pouvait l'être de se convaincre qu'il était un grand artiste, il se fait payer comme les autres gladiateurs chaque fois qu'il descend dans l'arène; mais il se fait payer comme pouvait l'exiger un souverain maître; chaque représentation de Commode coûte près de huit cent mille sesterces au peuple romain!

Il y a peu à dire, au point de vue qui nous occupe, des empereurs militaires qui succèdent aux Antonins, comme Pertinax, Didius Julianus.

Le règne de Septime Sévère, quelle qu'ait été la rigidité, l'austérité personnelle de ce despote militaire, instruit, juste, inexorable, n'est pourtant pas sans importance par rapport au luxe, qui fut réformé quant aux distributions et aux jeux, et augmenté par la construction d'un grand palais impérial.

Septime Sévère, victorieux de ses compétiteurs, appuyé par le sénat et par le peuple, avait dit à ses fils : « Traitez bien le soldat, et moquez-vous du reste. »

C'est à partir de ce règne, en effet, que le peuple commence à tomber dans le mépris. On lui conserve avec moins de magnificence ses spectacles, ses distributions, on ne lui fait plus la cour avec le luxe.

Cet homme qui passe sa vie à combattre, à administrer avec une énergie indomptable, et une ardeur mêlée d'une cruauté naturelle qui se ressent de son origine africaine, cet empereur qui donnait pour dernier mot d'ordre avant sa mort, ce mot célèbre : *Laboremus*, n'était point certes un homme de plaisir, et le faste du pouvoir comme le luxe privé sembla passer tout entier du côté de son ministre Plautien, moins rigide que lui.

Pourtant il fit entrer aussi le luxe monumental dans sa politique, il voulut un palais qui fût bien à lui : ambition qui travaille toutes les têtes royales depuis les Nabuchodonosor et les Rhamsès jusqu'aux Louis XIV.

Abandonner le vieux palais du Palatin, habité par les Antonins pendant un siècle, pour donner à sa dynastie un palais qui datât de lui, devint son idée fixe; elle devait être réalisée au prix de dépenses immenses. Ce palais égala au moins en magnificence, il dépassa en étendue l'édifice qu'il remplaçait.

Passons sur les règnes de Caracalla, qui mit toute sa joie et son orgueil à satisfaire ses instincts de bête féroce, et de Macrin, qui n'eut qu'une existence effacée.

Mais voici un empereur syrien, un adolescent, Héliogabale, qui va faire renaître sous des formes tout asia-

tiques, et avec plus de bizarrerie encore, les monstrueuses fantaisies d'un Caligula, d'un Néron.

« Élagabale, dit son historien Lampride, nourrissait les officiers de son palais d'entrailles de barbeaux, de cervelles de faisans et de grives, d'œufs de perdrix et de têtes de perroquets. Il donnait à ses chiens des foies de canard, à ses chevaux des raisins d'Apomène, à ses lions des perroquets et des faisans. Il avait, lui, pour sa part, des talons de chameau, des crêtes arrachées à des coqs vivants, des langues de paon et de rossignol, des pois brouillés avec des grains d'or, des fèves fricassées avec des morceaux d'ambre, et du riz mêlé avec des perles. En été, il donnait des repas dont les ornements changeaient chaque jour de couleur... Les lits de table, d'argent massif, étaient parsemés de roses, de violettes, d'hyacinthes et de narcisses. Des lambris tournants lançaient des fleurs avec une telle profusion que les convives en étaient presque étouffés. Le nard et des parfums précieux alimentaient les lampes de ses festins, qui comptaient quelquefois vingt-deux services. Jamais Élagabale ne mangeait de poisson auprès de la mer; mais, lorsqu'il en était éloigné, il faisait distribuer à ses gens des laitances de lamproies et de loups marins. Élagabale était vêtu de robes de soie brodées de perles. Il ne portait jamais deux fois la même chaussure, la même bague, la même tunique. Les coussins sur lesquels il couchait étaient enflés d'un duvet cueilli sous les ailes des perdrix. Ses chars d'or étaient incrustés de pierres précieuses. »

Ce jeune insensé voulut mettre le luxe jusque dans la

mort : il avait préparé, se sentant menacé, pour accomplir son suicide, des cordons de soie et de pourpre, des poisons renfermés dans une émeraude, des poignards dorés. Il n'eut pas le courage, et peut-être ses soldats ne lui donnèrent-ils pas le temps de choisir entre ces trois élégantes façons de mourir; ils le massacrèrent dans ses latrines où il s'était réfugié, le traînèrent jusqu'à un égout, et, en ayant trouvé l'ouverture trop étroite, ils précipitèrent son cadavre dans le Tibre.

II

LES DERNIERS TEMPS DE L'EMPIRE ROMAIN

Après ces honteuses folies, qui achèvent de faire du luxe un délire morbide, les temps des Marc-Aurèle semblent renaître quelques années avec un prince réformateur.

Alexandre Sévère fut le digne élève d'une mère douée d'une âme supérieure, et dont l'intelligence était aussi haute que cultivée. De bonne heure formé par les leçons de maîtres distingués, qui lui inspirèrent un profond sentiment moral, il avait été initié à une philosophie d'un caractère religieux, où se trouvaient mêlées les influences les plus diverses, y compris le christianisme.

Cet empereur, avec ses vertus fermes et son énergie guerrière, avec ses qualités aimables et fortes, relevées par la plus mâle beauté, accompli de corps et de visage, doué des talents distingués du lettré et de l'ar-

tiste, qui semblaient tempérer ce qu'il y avait en lui d'austère, sembla prendre à tâche de remettre en honneur l'esprit étouffé sous la matière. Il releva l'autorité des mœurs et des lois effacées par un capricieux despotisme; il honora par son exemple la simplicité des habitudes.

Les pierreries d'Héliogabale, il les offrit aux dieux : les fastueux oripeaux de ce misérable fou, il se hâta de les vendre; ses splendides vêtements, il les remplaça par une toge blanche, avec une bande de pourpre sans pierreries, sans ornement, et dans les cérémonies, par la chlamyde d'or sur les épaules.

Aux repas splendides de son prédécesseur, Alexandre substitua un régime d'une frugalité extraordinaire; à ses habitudes d'indolence il fit succéder les exercices physiques avant le repas. La lecture des historiens, des philosophes, des poëtes, ne cessa même pas entièrement aux heures du dîner, pendant lesquelles il se faisait lire sa correspondance et mettre au courant des affaires urgentes.

Ici, tout est honnête, tout respire la moralité la plus pure.

Le souper réunit la famille et quelques invités : nulle recherche, ni de mets ni de service; les jours solennels, un faisan est ajouté à l'ordinaire, des conversations choisies sont la distraction et le plaisir de ces moments donnés au repos.

La mère de l'empereur, parée, mais sans faste, comme toute noble Romaine, de boucles d'oreilles, d'un collier de perles, d'un manteau semé d'or toujours le même,

et de la même robe de cérémonie, offre le plus parfait contraste avec la mère d'Héliogabale, non moins fastueuse que son fils.

Ce palais, naguère rempli d'eunuques et de bouffons, Sévère le purifia de leur présence; il introduisit à leur place des jurisconsultes, des sénateurs et des conseillers sages, éclairés, comme Ulpien, qui travaillèrent à la réforme des lois et de l'empire.

En diminuant les impôts, cet empereur sut pourvoir sur ses économies à l'entretien des monuments, à l'éclat des villes, aux besoins des provinces, à ces distributions d'huile et de diverses denrées auxquelles il ajouta celles de viande. Il faisait par là moins de libéralités outrées qu'il ne complétait le système d'une assistance éclairée.

Nous ne saurions regarder comme de vrais impôts somptuaires les lois qu'il mit sur le luxe. Du moins l'impôt n'eut-il le caractère somptuaire qu'à un faible degré et par exception.

J'ai déjà fait entendre qu'il ne faut pas confondre l'impôt somptuaire *contre* le luxe avec les impôts établis *sur* le luxe et les jouissances.

Le premier relève d'une idée d'hostilité contre le luxe bon ou mauvais; les seconds se proposent simplement d'atteindre les jouissances facultatives, moins dignes d'être ménagées que les besoins de première nécessité.

Si la pensée somptuaire apparut dans ces impôts, c'est à un degré bien secondaire.

Quant aux impôts que le même prince mit sur des dépenses immorales, le titre de somptuaires leur convient à peine.

Pourtant, Alexandre Sévère institua un *Vectigal artium*, qui portait sur les fabricants ou commerçants de luxe. Ils payèrent une sorte de patente pour le libre exercice de leur profession [1]. Tels furent les tailleurs, faiseurs de braies, les tisserands de toile de lin, *linteones* (car le lin était regardé alors comme étoffe de luxe); les vitriers, les pelletiers, les selliers, les orfévres en or ou argent et autres métiers semblables.

Cet impôt, que l'historien Lampride trouve très-beau, *pulcherrimum*, fut destiné à l'entretien des thermes que Sévère avait bâtis et des autres bains à l'usage du public. Plus tard, Constantin devait transformer ce droit annuel en *redevance quinquennale* [2].

On aurait quelque peine au contraire à assimiler aux impôts sur le luxe ceux qui furent mis sur les courtisanes, sur le célibat, et cet autre, appliqué dans presque tous les États modernes, la taxe sur les chiens.

L'empire romain a connu, en effet, il a pratiqué presque toutes les sortes de taxes.

Le génie fiscal en avait mis jusque sur les latrines et les égouts!.. Vespasien avait imposé l'usage, jusqu'alors gratuit, des tonneaux sciés en deux, *dolia curta*, placés dans les carrefours et aux coins des rues. Le même esprit de fiscalité devait tirer du vice lui-même une source de revenu.

La débauche fut soumise par Caligula à un droit de patente qui ne cessa guère depuis lors de frapper un honteux métier.

Alexandre Sévère ne voulut pas enrichir son trésor

[1] *Vie d'Alexandre Sévère*, par Lampride.
[2] Cod. Theod., XIII, 1.

particulier du produit d'une telle taxe, et on voit apparaître ici une politique mesurée dans sa sévérité même : il fit servir cet argent à la restauration des édifices publics, tels que les cirques, l'amphithéâtre, le théâtre et l'ærarium.

Le célibat fut taxé moins comme un vice que comme un luxe. — On crut qu'on pouvait taxer celui qui cherchait à se soustraire aux devoirs et aux charges de la famille, au préjudice de la population qui importait tant à l'empire romain. C'était un véritable impôt que cet *uxorium*, qui avait été infligé comme peine, dès 350, aux célibataires par les censeurs Camille et Posthumius. Il en fut de même du *viduvium* payé par les veuves qui ne voulaient pas se remarier.

Comment parler du luxe dans cette fin agitée du troisième siècle qui n'enfante guère que des tyrans éphémères?

Et pourtant, s'il n'offre rien sur le trône de particulièrement remarquable, il persiste dans la société. On verra que c'est à cette époque que continuent à se rapporter les vives peintures qu'en ont faites Tertullien et d'autres apologistes du christianisme.

Un Maximin, mangeur et buveur prodigieux, pille l'or des temples pour célébrer des jeux; il est tué par le peuple qui sort en fureur de l'amphithéâtre, devenu plus que jamais la passion publique.

Un empereur arabe, Philippe, célèbre avec des pompes solennelles l'an mil de la fondation de Rome.

Un Décius prétend restaurer la censure.

Un Gallien se livre à des jouissances raffinées qui le

consolent de la perte des provinces, acceptée avec une indifférence sceptique.

On peut citer pourtant un Aurélien, un Tacite, un Probus, pour quelques réformes morales qu'ils eurent l'honneur de tenter du moins.

Avec Dioclétien tout change : on voit s'organiser d'une façon définitive le faste impérial. Dioclétien reproduit d'une manière régulière et solennelle ce type des grandes cours orientales, dont les règnes précédents n'avaient présenté que d'incomplètes imitations. Cet empereur paraît environné d'un personnel nombreux, de nobles que règle une savante hiérarchie, d'une interminable domesticité, assis sur son trône comme une idole, le front couvert d'un diadème blanc rehaussé de pierreries. Un tel empereur, couvert de soie et d'or, devant lequel il faut se prosterner avant de lui adresser la parole, rappelle à peine l'idée qu'on se forme d'un empereur romain.

En transportant son siège impérial à Nicomédie, il ne fit qu'attester ce passage de l'empire occidental à l'empire oriental. L'Occident eut son représentant impérial à Milan avec Maximin. La grande ville désertée s'en ressentit dans ce luxe public, qui lui tenait tant à cœur, comme dans toutes ses autres prérogatives. La part des distributions et des jeux à Rome fut fort restreinte, et une ère s'ouvrit de misères souvent sans compensation.

Nous remarquerons que les protestations énergiques, éloquentes, n'ont jamais manqué à aucune de ces époques, sous l'invocation d'une opposition toute morale. Lactance reproche à Dioclétien son avidité insatiable

et « une manie de bâtir en quelque sorte infinie. » De là, ajoute-t-il, les exactions auxquelles les provinces se voyaient exposées pour fournir les ouvriers, les artisans, les voitures de transport, en un mot tout ce qui est nécessaire aux travaux de construction. Ici s'élevaient des basiliques, ici un cirque, ici une monnaie; ici une manufacture d'armes; ici un palais pour l'épouse de l'empereur; ici un autre pour sa fille. Et tout à coup une grande partie de la ville était abandonnée; tous émigraient avec leurs femmes et leurs enfants, comme on sort d'une ville prise par l'ennemi. Puis, ces édifices une fois achevés : « Cela n'est pas bien, disait-on, qu'on le refasse. » Et il fallait qu'ils fussent jetés à terre et reconstruits de nouveau[1]. Au tableau de ce luxe Lactance oppose le spectacle de la misère des provinces. « La terre, dit-il, pour la première fois se vit répudiée par son possesseur. A chacune des pages du code, il est question de terres qui n'ont point de maître. C'est en vain que l'empereur les offre tantôt aux Romains et tantôt aux Barbares; elles restent désertes et sans culture entre les mains du fisc; personne ne veut de ses largesses intéressées. »

Nous verrons naître un luxe aux formes nouvelles avec Constantin, le fondateur de la seconde capitale de l'empire, ce luxe *byzantin*, qui a son originalité historique.

Le monde romain garde cependant au quatrième siècle ses splendeurs, ses superbes villas, sa vie raffinée. Les riches ne pouvaient éprouver le même déclin dans leur

[1] Lactance, *De mortibus persecutorum*, ch. VII.

luxe que les pauvres de Rome, qui recevaient de l'autorité leur part de largesses.

La restauration des anciennes mœurs épurées, le renouvellement de l'ancien paganisme, rapproché de la philosophie ou de la pureté chrétienne, tel fut le rêve de cette société finissante.

L'empereur Julien devait faire porter sur ce point ses efforts énergiques et infructueux. Combien cette pensée est vivement marquée par Libanius, dans le second éloge funèbre qu'il fit de cet empereur! Il le loue d'avoir réformé le luxe et chassé, en montant sur le trône, toute cette légion de parasites qui en présentaient une des formes les plus odieusement onéreuses. « Après avoir réglé, dit l'orateur, les objets les plus importants de l'administration et de l'empire, il jeta les yeux sur l'intérieur du palais; il aperçut une multitude innombrable de gens inutiles, esclaves et instruments de luxe, cuisiniers, échansons, eunuques, entassés par milliers, semblables aux essaims dévorants de frélons, ou à ces mouches innombrables que la chaleur du printemps rassemble sous les toits des pasteurs. Cette classe d'hommes, dont l'oisiveté s'engraissait aux dépens du prince, ne lui parut qu'onéreuse, sans être utile, et fut aussitôt chassée du palais. Il chassa en même temps une foule énorme de gens de plume, tyrans domestiques, qui, abusant du crédit de leur place, prétendaient asservir les premières dignités de l'État : on ne pouvait plus ni habiter près d'eux, ni leur parler impunément. Avides de terres, de jardins, de chevaux, d'esclaves, ils volaient, pillaient, forçaient de vendre; les uns ne daignaient pas mettre un prix à l'objet de leurs rapines, d'autres le mettaient au-dessous de la valeur; ceux-ci différaient de payer de jour en jour; ceux-là, après avoir dépouillé l'orphelin, comptaient pour payement tout le mal qu'ils ne lui faisaient pas... C'est par ces voies qu'ils rendaient pauvres les citoyens riches, et qu'eux-mêmes devenaient riches de pauvres qu'ils étaient. Ainsi, multipliant leur fortune par la misère des autres, ils étendaient leur insatiable avidité aux bornes de la terre, demandant au nom et sous l'autorité du prince, tout ce qui flattait leurs désirs, sans qu'il fût jamais permis de refuser; les villes les plus anciennes étaient dépouillées; des monuments qui avaient échappé aux ravages des siècles, étaient conduits à travers les mers pour embellir les palais destinés à des fils d'artisans, et leur faire des habitations plus belles que celles des rois!»

Quel vivant tableau! Comme on en sent la vérité à travers ce que le style a parfois de trop ingénieux et le ton d'un peu déclamatoire!

Mais là ne se bornaient pas les ravages exercés par ce luxe parasite. Écoutons ce que dit encore Libanius : « Ces oppresseurs en avaient d'autres placés sous leurs ordres, qui les imitaient ; l'esclave avait son ambition comme le maître; à son exemple, il outrageait, tourmentait, dépouillait, chargeait de fers, et, pour s'enrichir, reversait sur d'autres le despotisme que son maître exerçait sur lui. Le croirait-on? Les trésors ne leur suffisaient pas; ils avaient l'audace de s'indigner, s'ils ne partageaient point la considération attachée à la dignité; croyant voiler ainsi leur servitude... L'empereur chassa

du palais ces animaux dévorants, ces monstres à cent têtes, et voulut qu'ils regardassent comme une grâce la vie qu'il leur laissait. »

Quant à Julien, fidèle à ses doctrines et à cette même politique de restauration du paganisme, qui affectait d'opposer à la religion chrétienne une morale austère, on le vit lui-même dédaigner le faste, puis la mollesse, se contenter de la nourriture la plus grossière : souvent il la prenait debout, parfois il se la refusait, dormait peu, n'avait d'autre lit qu'une peau étendue sur la terre, et passait une partie des nuits ou dans son cabinet ou dans sa tente, occupé des soins de l'empire ou livré à l'étude.

Le luxe n'en suivra pas moins son cours jusqu'à la fin... Ammien Marcellin a peint les Romains vieillis, et cette peinture, pleine de vigueur et de finesse qu'il applique au quatrième siècle, garde sa part de vérité pour le siècle suivant : « Ils se distinguent par de hauts chars; ils suent sous le poids de leur manteau, si léger pourtant que le moindre vent le soulève. Ils le secouent proprement du côté gauche pour en étaler les franges et laisser voir leur tunique où sont brodées diverses figures d'animaux. Étrangers, allez les voir, ils vous accablent de caresses et de questions. Retournez-y, il semble qu'ils ne vous aient jamais vus. Ils parcourent les rues avec leurs esclaves et leurs bouffons... Devant ces familles oisives marchent d'abord des cuisiniers, ensuite des esclaves avec les parasites... Le cortège est fermé par des eunuques, vieux et jeunes, pâles, livides, affreux. Ceux qui s'enorgueillissent de porter les noms des Reburri, des Saburri, sont aux bains, couverts de soie et accompagnés de cinquante esclaves... Au milieu des festins on fait apporter des balances pour peser les poissons, les lièvres et les oiseaux. Trente secrétaires, les tablettes à la main, font l'énumération des services. Si un esclave apporte trop tard de l'eau tiède, on lui administre trois cents coups de fouet. Mais si un vil favori a commis un meurtre : « Que voulez-vous, dit le maître, c'est un misérable ; je punirai le premier de mes gens qui se conduira ainsi. » Ces illustres patrices veulent-ils voir une maison de campagne ou une chasse que d'autres exécutent devant eux ; se font-ils transporter dans des barques peintes, par un temps un peu chaud, de Pouzzoles à Gaëte, ils comparent leurs voyages à ceux de César et d'Alexandre. Une mouche qui se pose sur les franges de leur éventail doré, un rayon de soleil qui passe à travers quelque trou de leur parasol les désole ; ils voudraient être nés parmi les Cimmériens !..

« Le peuple ne vaut pas mieux que les sénateurs, ajoute Ammien Marcellin ; il n'a plus de sandales aux pieds, et il se fait donner des noms retentissants ; il boit, joue et se plonge dans la débauche ; le grand cirque est son temple, sa demeure, son forum. Les plus vieux jurent par leurs rides et leurs cheveux gris, que la république est perdue, si tel cocher ne part le premier et ne rase habilement la borne. Attirés par l'odeur des viandes, ces maîtres du monde suivent les femmes qui crient comme des paons affamés, et se glissent dans la salle à manger des patrons [1]. »

[1] Amm. Marcel., lib. XIV, XXII et XXVIII.

Un illustre écrivain moderne a caractérisé cette décadence par ces énergiques paroles : « La mollesse du peuple passa à l'armée : le soldat préférait la chanson obscène au cri de guerre; une pierre comme autrefois ne lui servait plus d'oreiller sur un lit armé, et il buvait dans des coupes plus pesantes que son épée ; il connaissait le prix de l'or et des pierreries; le temps n'était plus où un légionnaire, ayant trouvé dans le camp d'un roi de Perse, un petit sac de peau rempli de perles, les jeta, sans savoir ce que c'était, et n'emporta que le sac. Le soldat romain quitta la cuirasse, abandonna le pilum et la courte épée ; alors, nu comme le barbare, et inférieur en force, il fut aisément vaincu. Végèce attribue les défaites successives des légions à l'abandon des anciennes armes [1]. »

[1] Chateaubriand, *Études historiques.*

LIVRE III

LE LUXE BYZANTIN

Des raffinements qui se compliquent de recherches plus raffinées encore, une dépravation subtile qui semble renchérir sur les jouissances de la société la plus ingénieusement corrompue, voilà ce que rappellent ces mots : le « luxe byzantin. »

Est-ce à dire que dans cette longue période du Bas-empire, l'histoire n'aît pas mis en lumière de meilleurs côtés? Non, tout n'est pas dans cette théologie quintessenciée jusqu'à la chimère, intolérante jusqu'à la persécution. La religion survit : elle se manifeste par les vertus qui font les saints, comme par les lumières qui font les docteurs ; l'érudition sert de lien entre un glorieux passé et des siècles barbares ; l'industrie s'éveille, l'intelligence découvre, invente de toutes parts; la renaissance de l'esprit humain se prépare, et, dans ce foyer de cosmopolitisme, l'Orient et l'Occident s'unissent et se mêlent.

Pour une telle histoire les Procope ne suffisent pas.

Non, mille fois non, si misérable que soit souvent l'homme, il n'est jamais tout misères, — et le

spectacle de l'humanité malade et souillée, s'agitant dans des intrigues mesquines ou criminelles, n'équivaudra jamais à l'histoire tout entière!

Dans les historiens, ou plutôt dans les chroniqueurs de l'histoire byzantine, les vices et les crimes provoquent le regard par leur insolent étalage. Allez au delà de ce devant de scène, parcourez les divers rangs de cette société, vous apercevrez aussi le dévouement, la pureté, la charité qui, en ce moment-là même, couvre le monde de ses établissements les plus utiles.

Faire tenir une histoire si compliquée dans la formule du mauvais luxe serait donc une idée bien fausse.

Mais, sans méconnaître aucun service réel, aucune de ces clartés intellectuelles et morales qui semblent s'échapper de ces temps comme d'un abîme de ténèbres, il faut maintenir à l'histoire ses sévérités légitimes, hors desquelles elle n'aurait plus de leçons à donner.

Ah! faisons en sorte que le mal serve à quelque chose. Nuisible dans le présent, il faut qu'il profite à l'avenir comme enseignement, surtout quand il s'agit, comme ici, d'un mal qui n'est pas aussi mort qu'il en a l'air.

L'esprit et le goût byzantins restent l'écueil des civilisations arrivées à un certain degré d'avancement.

Aujourd'hui comme hier, comme il y a quinze cents ans, dans l'ordre intellectuel l'esprit byzantin signifie subtilité maladive; dans l'ordre moral, dépravation réfléchie et raffinée; sous le rapport du luxe enfin, corruption du luxe lui-même par les mauvaises mœurs, et des arts par un faste outré.

Tant qu'il y aura un danger pour le goût à se fausser par l'excès de la recherche, tant que la forme sera tentée de prendre le pas sur l'idée qu'elle recouvre, et la matière plus ou moins précieuse de dominer la forme elle-même, l'esprit byzantin ne sera pas seulement une curiosité archéologique, mais une menace dont les esprits sérieux devront se préoccuper.

Plaçons d'abord le luxe byzantin dans son cadre et dans son milieu, sans perdre de vue ces idées générales.

CHAPITRE Ier

CONSTANTINOPLE.

Bien des capitales sont devenues des foyers de luxe par le seul cours des choses : Constantinople a été bâtie pour être la ville du luxe.

Je ne dis pas que des visées politiques plus hautes n'aient présidé à sa fondation. Il n'est guère d'historiens qui ne souscrivent aujourd'hui à ce jugement : « Vous aurez souvent lu que Constantin avait hâté la chute de la puissance des Césars en détruisant l'unité de leur siège : c'est au contraire, la fondation de Constantinople qui a prolongé jusque dans les siècles modernes l'existence romaine. Rome, demeurée seule métropole, n'en eût pas été mieux défendue ; l'empire se serait écroulé avec elle, lorsqu'elle succomba sous Alaric, si la nouvelle capitale n'eût formé une seconde tête à cet empire, tête qui n'a été abattue que plus de mille ans après la première, par le glaive de Mahomed II.[1] »

[1] Chateaubriand. *Études historiques*.

Gardons-nous de réduire la pensée qui bâtit une capitale nouvelle sur l'emplacement de l'antique Byzance, laquelle n'était plus que ruines depuis les dernières guerres, à une pure fantaisie fastueuse. Mais, reconnaissons qu'une fois conçue et décidée, elle eut pour principal objet la magnificence.

Transporter Rome en l'éclipsant dans cette ville sortie tout entière du cerveau d'un homme, fondre les splendeurs de l'Asie dans cette merveille de l'Europe, tel fut l'ambitieux dessein du génie, grandiose plus encore que grand, qui accomplit, sans véritable hauteur intellectuelle, une œuvre historique immense!

Ce dessein, il devait en faire une réalité durable qui a traversé les fortunes les plus diverses, abritant tantôt l'empire des Grecs, tantôt celui des Francs, tantôt celui des Turcs. Œuvre, il est vrai, toute factice; mais, secondée par d'incomparables circonstances, elle a pu survivre à bien d'autres, sorties spontanément d'un concours de nécessités impérieuses.

Une première circonstance décisive faisait du luxe la prédestination de cette ville.

Ce n'était pas comme ailleurs une population mêlée de pauvres et de riches qui venait y planter sa tente, former des agglomérations lentement accrues; c'était la majesté impériale elle-même qui voulait s'y fixer, lasse d'errer de résidence en résidence, ayant en dégoût cette Rome attristée par le souvenir de tant de chutes éclatantes, livrée à tant de désordres, déjà déchue, et qu restait exposée aux coups de la barbarie.

En quête d'une capitale, l'empire songea d'abord au

plus grand nom historique, à cette Troie qui passait pour l'antique berceau de la Ville éternelle ; mais trop d'obstacles s'y opposèrent, et la géographie avec ses convenances fut plus forte que l'histoire avec ses souvenirs.

On se tira d'embarras par le merveilleux.

Le génie tutélaire de Byzance apparut à Constantin dans un rêve étrange, indice des volontés du destin. Ce fut d'abord une vieille matrone accablée par le poids de l'âge et des infirmités, image de l'ancienne Byzance, qui devait mourir, mais pour renaître plus belle. En effet, par un changement soudain, l'apparition devint une jeune fille fraîche et brillante, que le prince revêtait lui-même des ornements de la dignité impériale.

Les empires qui naissent ne manquent jamais de ces visions riantes pleines d'encouragement ; les empires qui s'en vont en ont de sinistres que la réalité produit sans le secours des rêves. Mais, par un phénomène qui semble en contradiction avec les lois ordinaires de la nature, ces empires, on le voit par Constantinople aujourd'hui même, sont plus longs à se défaire qu'ils ne le furent à s'élever.

La despotique volonté qui décrétait Constantinople avait hâte de parer de ses mains cette vision brillante qui se réalisait selon les promesses d'un songe surnaturel.

Mais l'art n'obéit point aux volontés humaines : le beau a ses heures comme il a ses lois. Cette reine des cités, Constantin aurait voulu la faire belle. — Les œuvres originales faisant défaut, il dut se borner, comme cet autre artiste pour la Vénus sortie de ses mains, à la faire riche et ornée.

L'éclat allait bien, d'ailleurs, à cette ville située sous un ciel radieux, assise près d'une mer pleine d'enchantements.

Tout ce que peut faire l'argent, la force humaine, contrainte d'agir à courte échéance, fut accompli par cette volonté puissante qui semblait supprimer le temps et se jouer des obstacles.

La Phrygie et l'île de Proconèse renfermaient les plus riches carrières de marbre blanc ; on y puisa à pleines mains.

On fit violence à l'histoire, aux souvenirs les plus chers des populations, aux propriétés des villes qui leur tiennent le plus à cœur, en dépouillant de leurs chefs-d'œuvre la Grèce, l'Asie, la Sicile, Rome même, en laissant la pierre des monuments veuve de ses bas-reliefs !

Il n'y eut qu'un mot d'ordre : réaliser la magnificence et faire vite.

« Ecrivez-moi, mandait Constantin aux inspecteurs chargés des travaux publics, non pas que vous avez commencé, mais que vous avez achevé. » — « J'ai besoin d'architectes, écrivait-il à Félix, préfet d'Afrique, et j'en manque. Voyez donc à choisir dans votre province des jeunes gens de vingt à vingt-deux ans qui aient une teinture des lettres libérales. On leur donnera des gages honnêtes pendant leur temps d'étude, et eux, aussi bien que leurs parents, seront exempts de toutes charges. »

On s'attacha tout d'abord à ce qui était apparent, monumental. On construisit trois immenses places publiques, décorées de portiques et bordées d'édifices gigantesques.

Celle qui portait le nom de Constantin, établie au centre de la ville, était de forme ronde, entourée de portiques à deux étages, terminée par deux arcs de triomphes, ornée d'une colonne immense composée de dix blocs de porphyre, et qui reposait sur un piédestal de marbre blanc de vingt pieds de haut.

Mais il faut aller au plus pressé : qu'un cirque s'élève pour le peuple, un cirque plus vaste que celui de Rome, avec ses jardins et ses dépendances, ses obélisques, ses statues et ses innombrables colonnes!

Que des bains somptueux soient le luxe de cette Rome orientale comme de celle de l'Occident, superbes édifices remplis de colonnes de marbre aux couleurs variées et de statues de bronze !

Que partout on voie s'ouvrir des églises brillantes ; que surtout de nombreux théâtres offrent leurs décorations et leurs plaisirs variés à un peuple affamé de spectacles!

On ne sait s'il fallut quinze ans ou trois ans pour construire cette cité dont l'enceinte comprenait quinze stades de plus que l'ancienne Byzance, divisée en quatorze quartiers, et où les bâtiments privés luttaient souvent de magnificence avec les monuments publics. La richesse des demeures devait en effet, dans la pensée du fondateur, appeler à l'intérieur les développements de la vie luxueuse.

Un historien grec raconte qu'au moment où il construisait sa ville *Bien-aimée*, comme il la surnomma, Constantin fit choix de douze patriciens qu'il envoya en ambassade auprès de Sapor, roi de Perse. Ils ne passèrent pas moins de seize mois dans ce voyage. « A leur retour dans la ville nouvelle, l'empereur leur donna un festin et leur dit : « Eh bien, quand retournerez-vous à Rome ?— Nous n'y serons pas avant deux mois, dirent les députés. — Je vous dis, repartit l'empereur, que vous y serez ce soir même. » En effet, en sortant de table, chacun fut conduit par un garde impérial dans une maison en tout point semblable, portes, fenêtres, salles et meubles, à celle qu'il avait laissée à Rome; et, pour comble de surprise, trouva en entrant sa femme, ses enfants et ses esclaves qui l'attendaient. Ils ne pouvaient en croire leurs yeux et pensaient rêver. C'était l'empereur qui, en leur absence, avait fait lever exactement copie de leurs demeures et fait venir tout leur monde. Ils comprirent enfin ce que signifiait cette merveille, et virent bien que Rome désormais devait être à Byzance[1]. »

Le luxe hâtif se concilie peu avec la solidité. Il devait ici communiquer à nombre de ces constructions splendides un caractère caduc et presque éphémère. Après vingt ans à peine, beaucoup de ces palais superbes, de ces maisons somptueuses, présentaient des signes de décadence et parfois le spectacle d'une ruine prématurée.

Que serait une ville fastueuse par ses monuments sans une population faite à son image pour l'habiter, la vivifier et l'entretenir?

Le dehors commande pour ainsi dire : l'intérieur doit se modeler sur l'extérieur.

Peupler en un clin d'œil une ville bâtie d'un coup de baguette fut le second dessein de Constantin.

[1] V. *L'Église et l'Empire romain au quatrième siècle*, par M. A. de Broglie, t. II, ch. VI.

Sans doute cet éclat même, ces plaisirs d'une ville naissante, étaient un puissant appât. On y joignit les distributions de vivres abondantes et périodiques en pain, en viande, en huile, en toutes sortes de denrées; mais l'affluence d'une population accourant de tous les points de l'univers n'eût pas suffi à cette capitale : il fallait y attirer les riches.

La province de Constantinople fut tout entière exemptée de l'impôt foncier et de la capitation, comme cela avait lieu pour le sol italien.

Les plus opulents sénateurs de Rome, les plus riches familles des provinces orientales reçurent l'invitation, équivalente à un ordre, de se fixer dans la ville nouvelle.

Aux uns, les frais de déplacement furent payés par la libéralité impériale; d'autres reçurent différents genres de dons extraordinaires : ceux-ci eurent des palais, ceux-là des terres; des domaines entiers furent aliénés dans le Pont et différentes provinces de l'Asie.

Dans son arbitraire sans bornes, le prince ordonna que les possesseurs de domaines dans les provinces asiatiques ne pourraient faire de dispositions testamentaires en faveur de leurs héritiers, s'ils ne bâtissaient une maison à Constantinople.

Trait décisif à noter ici dès le début : la cour regarde le prince; la ville regarde la cour pour s'y conformer; le pauvre tourne sa vue vers le riche et veut avoir sa part de luxe gratuit.

Ainsi, plus encore qu'à Rome, le faste descend du trône de proche en proche pour rayonner et pour pénétrer partout.

Celui de l'empereur Constantin transmis à ses successeurs a laissé plus d'une trace dans l'histoire.

Au moment où il venait d'abattre Maxence, non content que des villes d'Afrique consacrassent des temples aux princes de la maison Flavienne, il permit que le sénat de Rome lui décernât à lui-même les honneurs divins.

Plus fastueux encore que Dioclétien, qui avait en cela surpassé tous ses prédécesseurs, on vit ce nouveau chrétien, soit par une fausse politique, soit par une vanité puérile, porter journellement, à la manière des rois orientaux, une robe tissue d'or, un diadème orné de perles, des colliers, des bracelets et des perles jusque sur sa chaussure.

Les princes ses fils étaient élevés dans les mêmes habitudes orgueilleuses et efféminées.

Le palais que Constantin se fit construire en vue de la mer, composé de plusieurs bâtiments réunis, contenant des bibliothèques, des salles de gardes et de fêtes sans nombre, joignant la mer d'un côté et s'étendant assez pour que, par une autre issue, il communiquât avec le centre de la ville sur le Forum, était d'une merveilleuse splendeur. A cette superbe habitation de ville, il joignit une demeure de plaisance que les écrivains désignent sous le nom de Magnaure.

Ce fut dans l'aristocratie comme une émulation de somptueux bâtiments.

Le même goût pour le grandiose devait marquer la solennité des fêtes.

La première eut pour objet la fondation de la ville (11 mai 330). Elle dura quarante jours. Chaque année

la vit se renouveler pendant plusieurs siècles. La statue dorée de Constantin — les années suivantes comme la première — était enlevée de la colonne de porphyre et traînée dans un char de triomphe, tenant à la main l'image du génie tutélaire de la ville, escortée par les gardes revêtus de longues chlamydes, portant de longs cierges, et formant un immense cortège. Le peuple à genoux saluait de ses acclamations la statue impériale, et, quand elle arrivait près du trône, l'empereur régnant se levait et s'inclinait devant elle. Lorsqu'on allait pour la replacer sur la colonne, un prêtre précédait le cortège en répétant *Kirie eleison*. Les jeux qui l'accompagnaient, les étrangers qui y affluaient, donnaient à cette fête de la *Dédicace* un éclat extraordinaire.

L'appareil militaire, la beauté des costumes et des armes, constituaient aussi un des éléments de cette pompe monarchique.

C'était un superbe spectacle que ces troupes marchant derrière le magnifique *labarum*, étincelant d'or et de pierreries, en forme de croix, surmonté du monogramme du Christ dans une couronne d'or.

La préoccupation du luxe contribua certainement à donner à cette capitale du christianisme d'État, à ce centre nouveau du catholicisme officiel institué par Constantin, un air de paganisme qui formait avec l'esprit de la religion nouvelle un contraste dont plus d'une âme simple devait se scandaliser.

La nécessité d'emprunter les éléments de ce luxe au passé lui imposait ce caractère païen qui faisait concurrence, pour ainsi dire, aux ornements et aux symboles

de la vieille religion battue en brèche. — Saint Jérôme dit que Constantinople s'était parée de la nudité des autres villes, dépouillées de leurs idoles et de leurs statues.

Parmi les objets d'art transportés à Constantinople on admira les trois serpents qui soutenaient, à Delphes, le trépied d'or consacré en mémoire de la défaite de Xercès, le Pan également consacré par toutes les villes de la Grèce, et les muses d'Hélicon. La statue de Rhée ou Cybèle fut enlevée au mont de Dindyme; mais, par une barbarie digne de ce siècle, on changea la position des mains de la déesse, pour lui donner une attitude suppliante, et on la sépara des lions dont elle était accompagnée. Le trépied d'or de Delphes et les statues de Castor et de Pollux ornèrent le nouvel hippodrome. Une statue de la Fortune de Rome s'offrait aux regards du peuple.

Si ce furent là de simples curiosités précieuses, ou des objets de vénération, on a beaucoup disserté sur ce point. — On peut supposer qu'un mélange de ces deux sentiments se produisit. Il subsista aussi longtemps que, par une sorte de confusion d'idées, l'ancienne religion conserva quelqu'empire sur l'habitude et sur la mémoire. Et comment plusieurs de ces monuments n'eussent-ils pas répondu pour les esprits cultivés à d'anciens souvenirs historiques et patriotiques encore dignes de respect ? On n'en jugea pas plus tard ainsi ; mais, dans ce moment de transition, la fureur iconoclaste n'était pas encore surexcitée.

C'était l'œuvre, dit l'historien Socrate, d'un « christianisme encore hellénisant. »

Comment s'en étonner? N'avons-nous pas nous-mêmes, en plein christianisme, présenté dans nos emblêmes un paganisme qui ne tirait pas à conséquence?

Ce luxe de décoration, qui ornait les places et les rues de Constantinople, avec son caractère allégorique, lequel n'impliquait pas un hommage religieux de la part des spectateurs, ces victoires, ces chimères ailées, ces fleuves avec leur corne d'abondance, purent orner la ville sans causer alors un pénible étonnement aux fidèles.

Avec plus de raison critiquera-t-on dans ce faste une sorte d'idolâtrie impériale qui blesse justement de la part du prince néophyte, et qu'acceptèrent trop facilement ses sujets nouvellement convertis. Dans une ville où la croix éclatait partout, où le labarum sculpté en or brillait aux regards, comme le symbole d'une société nouvelle qui rompait avec les anciens errements; où, dans la salle du palais lui-même, le plafond était traversé par une croix gigantesque taillée en pierreries; où, enfin, les églises étalaient une pieuse magnificence, il semble qu'on n'eût dû voir qu'avec scandale la statue d'Apollon offerte aux hommages sous le nom de Constantin, avec cette inscription au-dessous : *Constantino solis instar fulgenti.*

Si le culte s'adressait à l'empereur et non au dieu, était-il plus justifiable? mais ce genre d'hommages, que des chrétiens scrupuleux auraient dû lui refuser, on l'accordait sans hésiter au puissant fondateur, qui, lui-même en se vouant au culte d'un dieu né dans une crèche, ne s'était pas désaccoutumé pourtant de la divinité usurpée par ses prédécesseurs.

CHAPITRE II

LE CÉRÉMONIAL ET SON INFLUENCE SUR LE LUXE A BYZANCE. INSTRUCTION ET IMMORALITÉ.

Le cérémonial, ce luxe de l'étiquette, devait effacer dans la pompe officielle de la cour les dernières limites qui séparaient l'Occident et l'Orient. Une hiérarchie dite *divine* étala, en les étageant, les titres les plus pompeux.

Ce fut comme une obligation d'y mesurer le luxe de représentation, d'autant plus que des privilèges considérables y étaient attachés.

Les *nobilissimes* se groupèrent comme des satellites autour de l'astre impérial.

Les patriciens ou *patrices* composèrent le conseil du prince.

Ensuite vinrent les illustres, les respectables, les clarissimes, puis les perfectissimes, etc.

Les gradations qui marquaient ces titres superbes indiquaient celles du train de vie.

Mais si, de son côté, le *clarissime* devait tenir à maintenir sa nuance supérieure par rapport à l'*illustrissime*, comment celui-ci aurait-il été moins tenté de se rappro-

cher du *perfectissime* le plus qu'il pourrait?... Ainsi s'établit encore ici cette perpétuelle lutte de faste, trop secondée d'ailleurs par l'état moral de la société.

Ajoutez que les titres, d'abord attachés à la personne, devinrent peu à peu héréditaires et que, par là encore, le besoin de représentation dut s'accroître de toute la force de l'esprit de famille.

Une telle cour n'était guère que le luxe officiellement constitué.

Le *grand chambellan* régla le cérémonial des fêtes comme des audiences.

Les soins de la représentation monarchique et la dispensation des prodigalités impériales occupèrent plus ou moins le *maître des offices*, les *comtes des domestiques*, ceux du *domaine privé* et des *largesses sacrées*.

Ce fut la monarchie administrative apparaissant dans toute sa pompe et dans toute sa gloire. On songe, malgré soi, à Versailles. Mais Constantinople éclipse Versailles, autant que le maître de l'univers qui y siège, en se faisant appeler « Votre Éternité », efface un simple roi de France, de quelque pompe qu'il s'environne.

Plus encore que Constantin et Théodose, Arcadius ouvrit la marche de ces monarques orientaux.

Vrai prince de bas-empire, il ne paraît en public qu'au milieu d'un cortège de gardes revêtus d'habits magnifiques, portant des boucliers et des lances dorés. Il monte sur un char attelé de mules blanches et tout incrusté de lames d'or et de pierreries. Il porte de riches bracelets, des boucles d'oreilles du plus grand prix, un diadème orné de diamants; sa robe en est couverte, sa chaussure

même est d'une singulière magnificence. Les salles, les escaliers, les cours du palais sont sablés de poudre d'or. Dans ces cours du palais, le premier objet qui frappe, ce sont les deux compagnies de gardes du corps à pied ou à cheval, à la stature imposante, aux armures d'or et d'argent, élite d'une garde qui compte trois mille cinq cents hommes.

Une magnificence extraordinaire et parfois bizarre éclate dans les costumes de cette cour. Les étoffes splendides, aux dessins compliqués, dites à *personnages*, deviennent d'un usage habituel. La toge d'un sénateur renferme quelquefois jusqu'à six cents figures, parmi lesquelles on peut contempler la vie entière du Christ, les Noces de Cana, la Résurrection de Lazare, etc. Le contre-coup de cette mode devait se faire sentir à Rome, à la cour d'Honorius, où les poëtes ne manquèrent pas de la célébrer. Claudien la chante lorsqu'il décrit, avec des détails dignes d'un brodeur et d'un orfévre, la robe de Proserpine.

Dans cette société née de l'imitation de la cour et des mauvaises mœurs du temps, tous dès l'enfance visent au paraître. Les adolescents, en robe de soie flottante, sont ornés de bracelets et de colliers d'or. Instruits, cultivés, ils le sont sans doute, mais comment? Les plus intelligents deviendront des sophistes, des grammairiens, des ergoteurs, presque jamais des esprits solides et des citoyens.

Qu'on ne croie pas que l'instruction soit alors négligée à Constantinople.

Et d'abord on ne déploya jamais tant de luxe dans la partie matérielle de l'éducation.

Huit portiques aérés, soutenus par des colonnes de marbre, conduisaient à de grandes salles, avec une chaire pour le professeur et des bancs pour les élèves. Des peintures à fresque ornaient les murailles.

En 425, deux professeurs enseignaient la grammaire grecque, un la grammaire latine, un la rhétorique, enfin un cinquième la législation.

Le nombre des professeurs chrétiens devait être porté jusqu'à trente et un par Théodose. Treize de ces professeurs eurent pour domaine la langue latine et quinze la langue grecque; les subtilités de la grammaire eurent vingt chaires à elles seules, l'art des sophistes grecs en eut cinq.

L'enseignement plus solide, mêlé pourtant de mille arguties, fut représenté par l'éloquence romaine et par la philosophie, puis par deux chaires de jurisprudence. Dans cette dernière science du moins, il était réservé à Constantinople de déployer un certain génie, non de création, mais de coordination, lequel correspondit d'ailleurs à des améliorations réelles dans la manière de rendre la justice, comme si cette ville était appelée à démontrer que la corruption n'exclut pas toujours les progrès civils, non plus que les progrès matériels.

Les mœurs de cour, les vices qui se cachent dans l'intérieur des palais, les complots qui s'y ourdissent, les crimes qui s'y commettent, l'esprit qui s'y rétrécit et s'y étiole, contribuèrent à cette corruption, et la décadence trouva un auxiliaire de plus dans cette instruction presque toujours sans sérieux et dans cette éducation sans virilité.

CHAPITRE III

LE ROLE DES FEMMES DANS LA SOCIÉTÉ BYZANTINE. — LUTTE DE SAINT CHRYSOSTOME CONTRE LEUR LUXE. — LES JEUX ET LES FÊTES

Le rôle des femmes devait être capital dans le luxe et les mœurs de cette société byzantine, sensuelle, superficielle et fastueuse.

On ne trouve pas à Rome de favorites qui donnent le ton à la haute société. La Rome orientale nous réservait le spectacle de ces courtisanes couronnées.

On les voit afficher une brutale effronterie. Leurs fantaisies hautaines font loi dans ce monde dépravé. L'affaiblissement de l'aristocratie achève l'abaissement. Les grands ne cherchent pas plus dans les unions la naissance que la vertu. Le genre d'attraits, qui donne du piquant aux comédiennes même sans beauté, prend alors un empire sans bornes sur des hommes grossiers et sottement vaniteux. Les femmes de théâtre furent recherchées en mariage même par les nobles. En vain une loi défendit aux sénateurs et aux grands officiers d'épouser des comédiennes; quelle efficacité pouvait-elle avoir quand

les empereurs n'en tenaient nul compte? Mariées, ces femmes gardèrent leurs mœurs, et de telles unions ne firent qu'encourager le vice élégant ou cynique. Ce fut comme un appel aux ambitions malsaines de ces courtisanes qui, nées dans les rangs inférieurs, pouvaient gravir d'un bond tous les degrés de la société.

Tel fut le ton général, ce qui ne veut pas dire que là même on n'ait pu trouver encore nombre de matrones dignes de respect. Mais ce n'est pas à elles qu'il faut songer si l'on veut avoir le tableau exact de la société byzantine.

Nulle part les femmes n'ont poussé si loin qu'à Byzance les recherches et les ruses savantes de la toilette et les inventions de la parure. Les formes artificielles, les fards mensongers altérèrent plus qu'à Rome même le culte de la beauté, sacrifiée à de trompeuses apparences et à des grâces maniérées. Les Byzantins sensuels en vinrent eux-mêmes à préférer à cette beauté proportionnée, qu'accompagnent le charme et une noble harmonie, un grossier embonpoint, entretenu par la vie sédentaire.

La Byzantine mondaine trouva dans la paresse, les bains, les parfums et les lits de plume, — outre cet embonpoint désiré — un assoupissement habituel et l'abêtissement moral.

Cette langueur alimentait parfois, loin de les éteindre, les plus terribles passions.

La femme opulente ne sortait qu'entourée d'une armée d'eunuques, race mutilée qui exerça sur la politique elle-même la plus énervante influence.

Pour qu'une femme fût à la mode, il fallait que ses

esclaves fussent nombreuses et belles. Les vices des maîtresses et des servantes forment un des sujets où s'est exercée avec le plus de verve la censure des prédicateurs qui reprochent à ces femmes riches et cruelles de battre avec emportement des malheureuses qu'elles font attacher à des colonnes.

Ce sont ces mêmes dames, d'une élégance achevée, qu'on voyait au théâtre et dans les églises étaler les plis flottants de leurs manteaux et montrer l'éclat lustré de leurs cheveux.

Ces cheveux, dont elles étaient vaines, n'étaient qu'une parure d'emprunt. L'abus que les Romaines avaient déjà fait de ces chevelures postiches devint chez les Byzantines une véritable fureur. La blonde chevelure des femmes barbares fut plus que jamais leur ornement favori.

Les hommes recoururent au même artifice, soit pour déguiser leur calvitie, soit pour se parer d'une beauté artificielle de plus. En tout ils se rapprochaient des modes féminines. Ils aimaient à s'habiller en femmes les jours de réjouissances.

L'évêque d'Amasie en Cappadoce, saint Astère, à la fin du quatrième siècle, décrit ces folies. On voit dans ses écrits comment les hommes s'amusaient le premier jour de l'année à prendre une robe traînante jusqu'au talon, s'entouraient d'une ceinture, chaussaient des souliers de femme, enfin mettaient sur leur tête une longue chevelure.

Ce n'est que plus tard pourtant que les amples perruques devaient devenir pour les hommes une mode

régnante. On vit un concile tenu à Constantinople dans le palais impérial condamner ceux qui portaient des cheveux bouclés, teints, frisés, artificiels. Dès le quatrième siècle, cet abus déjà porté au comble chez les Byzantines, produisait des modes que la fantaisie des femmes françaises n'a guère fait que ressusciter dans les temps modernes.

Parmi les éloges que saint Grégoire de Nazyance donne à sa sœur sainte Gorgonie, il dit qu'elle ne portait point « de ces cheveux frisés, ni de ces perruques, qui ne pouvaient que déshonorer une tête vénérable par leurs vains déguisements. » Il défend [1] aux femmes chrétiennes « de bâtir des tours sur leurs têtes avec des cheveux étrangers. »

J'ai nommé saint Chrysostome. Son nom personnifie la lutte héroïque contre le faste couronné. Il rappelle une guerre impitoyable faite au luxe féminin dans les classes élevées. C'est de là que le saint archevêque tire en partie les plus grands effets de son éloquence; c'est aussi la cause des persécutions qu'il subit. Qu'on relise ces homélies où l'énergie du trait se mêle, quand la passion emporte l'orateur, à l'abondance fleurie de sa diction. A la sainte indignation de l'Évangile se joint un accent qu'il faut appeler de son vrai nom, l'accent démocratique. Chrysostome est un tribun chrétien. Pénétré d'amertume à la vue des misères du pauvre, il foudroie le faste insolent du riche oppresseur. Ce langage est trop souvent justifié par le spectacle d'une pareille so-

[1] Poëme contre les ornements des femmes.

ciété. On ne pourrait aujourd'hui en supporter toujours la colère et l'âpreté. Mais quelle émotion généreuse! Quelle âme dans ce grand orateur et quel invincible courage! Chrysostome sacrifie sa personne à sa cause, et cette cause est celle de la morale elle-même contre laquelle ici tout est ligué, le trône, la cour, les plus hauts personnages de l'Église d'Orient!

Cette lutte contre le luxe impérial et mondain, qui forme la plus émouvante histoire, a été retracée de main de maître par M. Amédée Thierry; nous nous bornerons à en détacher quelques traits. Aussi bien ce terrible combat, entre la hautaine et vindicative impératrice Eudoxie et l'orateur qui n'a que sa vertu et son infatigable volonté, est le prélude d'autres luttes du même genre. Le moyen âge et les temps modernes entendront les mêmes protestations religieuses et morales contre des abus renaissant toujours sous la censure qui les frappe. Sous ce rapport Chrysostome a eu de nombreux disciples et quelques émules, il n'a pas d'égal.

Faut-il ajouter que, dans ce conflit qui remplit d'agitation et de tumulte le monde byzantin, la brillante et belle épouse du faible Arcadius, cette fille de Franc qui retient sa férocité native sous un charme perfide, n'est pas la seule femme qui joue un rôle important?

Eudoxie marche à la tête de toute une coalition, formée et conduite en sous-ordre par des femmes occupant une grande situation. Chacune a sa partie dans le complot, et représente quelque trait spécial d'un luxe dissolu. Un trait est commun à toutes, c'est la soif de l'or avec celle du plaisir.

Afin de satisfaire à ses besoins dispendieux, Eudoxie dépouille les faibles, force la main aux officiers du fisc pour avoir une part dans les confiscations; elle provoque elle-même des procès criminels afin de grossir son lot. Ainsi font les trois femmes les plus en vue dans cet infernal complot, Marsa, Castricia, Eugraphia. Ces trois veuves, continuant leur vie galante, en possession d'immenses patrimoines, ne songent qu'à accroître ou à nourrir leur luxe par d'incessantes rapines.

Quelle figure étrange et malfaisante que cette Marsa, à qui son rang social et ses alliances donnaient un grand crédit à la cour et dans le monde! Nulle après l'impératrice n'avait autant d'influence. Chez elle s'étalaient la corruption brillante, le libertinage élégant, et tous les raffinements coûteux dont elle faisait les frais en ajoutant à ses revenus la vente des places à beaux deniers comptants. Castricia, moins originale dans le vice, n'est pas moins perverse. Quant à Eugraphia, c'était ce qu'on nomme vulgairement une vieille coquette ne paraissant en public, même à l'église, qu'enduite de céruse ou de minium et les yeux peints d'antimoine, comme une idole d'Égypte. Elle se coiffait comme les courtisanes qui commençaient à faire adopter leurs modes par les jeunes matrones, et même par les femmes sur le retour qui avaient la prétention d'étaler une perpétuelle jeunesse. Elles ramenaient sur le devant de leur tête leurs cheveux frisés en boucles, de manière à en recouvrir le front d'une tempe à l'autre. Cette coiffure, qui laissait les cheveux à découvert, blessait les idées chrétiennes de décence en Orient, surtout quand elle s'appliquait aux

veuves et aux femmes âgées, à qui l'usage prescrivait de porter des bandeaux ou des voiles.

La véhémence avec laquelle le saint archevêque de Constantinople se fit le dénonciateur public, le censeur mordant, le peintre vengeur de ces scandales, en s'attaquant personnellement à ces femmes, et à celles qui les imitaient, n'explique que trop leur animosité et leur insatiable désir de vengeance.

Avouons-le : attaquer de front en chaire, dans une cathédrale remplie d'un peuple frémissant, les personnes dont les noms étaient sur toutes les lèvres, souvent même présentes, et réduites à courber le front sous les objurgations humiliantes du prédicateur, serait dans nos mœurs un acte exorbitant que n'excuserait pas suffisamment la liberté évangélique. Beaucoup de gens en jugeaient ainsi à Byzance. Mais l'indépendance de la chaire chrétienne et la sainteté d'un évêque populaire dominaient toute considération de prudence mondaine. La malignité humaine trouvait son compte aussi bien que la conscience publique à ces portraits dont on avait sous les yeux les vivants originaux.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien de général dans les critiques du luxe cupide et dépravé qui se rencontrent dans les homélies de Chrysostome en si grand nombre? Ce serait trop réduire la portée de cette censure où il ne ménage aucune des formes du luxe de son temps. Il attaque les raffinements de ces repas byzantins qu'il accuse de corrompre à la fois l'âme et le corps. Il s'élève contre la représentation des animaux sur les vêtements, la finesse excessive des tissus, l'excès des pa-

rures, contre la mode d'orner les chaussures de fils de soie, de fleurs peintes à l'aiguille, de toutes sortes de broderies. Les hommes ne sont pas exceptés de ces peintures, et c'est à propos de ce luxe des chaussures qu'il montre le jeune Byzantin « marchant les yeux attachés en terre, effleurant à peine le pavé, craignant qu'un peu de boue en hiver ou qu'un peu de poussière en été ne ternisse l'éclat de cette chaussure élégante. » Jamais on n'a marqué avec plus de force à quel abaissement d'âme, à quels moyens honteux entraîne la passion du luxe contractée dès la jeunesse[1]. Il blâme l'usage orgueilleux de se faire accompagner par de nombreux esclaves ornés de faisceaux. Il oppose aux somptuosités des funérailles, dans un éloquent passage, la nudité du Christ sortant du tombeau. — Nous reviendrons sur ces censures adressées au luxe par les Pères de l'Église.

Eudoxie devait rencontrer en face d'elle, dans ses déprédations éhontées, Jean Chrysostome, comme elle l'avait rencontré dans le scandale de ses amours. Tel de ces sermons, tout dirigé contre elle, signale ses débordements de faste, ses abus de pouvoir. Marsa, Castricia durent se reconnaître et furent reconnues de tous dans nombre de ces peintures, qui atteignent plus souvent encore Eugraphia. Le véhément orateur semble poursuivre en celle-ci le type des coquettes surannées à l'égard desquelles il manifeste une aversion particulière, parce que leur âge lui paraît fait pour les pensées sérieuses et pour la piété. « Je vous en avertis, leur dit-il dans

[1] Homélies 49 et 50 sur l'évangile de saint Mathieu.

un de ses sermons, si vous ne vous amendez pas, je vous chasserai d'ici. »

Pour se faire une idée de l'effet produit par de telles paroles, il faut les replacer dans leur cadre. Les sexes, dans la basilique, étaient séparés. Les hommes occupaient le plain-pied du sol. Les femmes étaient réunies dans de hautes galeries qui dominaient à droite et à gauche les arcades des nefs. La faiblesse de la voix de l'orateur l'obligeant à déplacer la chaire, afin qu'il pût être entendu de tous, il pouvait dominer du regard les galeries des femmes, et, lorsque la prédication était dirigée contre les toilettes éclatantes, il avait en face de lui les femmes orgueilleuses qui les portaient.

Comment donc s'étonner que la maison d'Eugraphia soit devenue le rendez-vous de tous les ennemis de Chrysostome? Elle y attira des officiers du palais, des courtisans, et bon nombre de prêtres animés des mêmes griefs : car le luxe ainsi que les vices d'une partie du clergé étaient stigmatisés avec la même énergie par l'archevêque, exemple lui-même de simplicité et d'austérité chrétiennes. Cette maison fût une officine de calomnies habilement distillées, de complots ourdis avec un art perfide.

C'est ainsi que ce monde opulent, uni à une partie influente du haut clergé sous le patronage de l'impératrice, conjura la déposition et l'exil, la mort peut-être, du pieux opposant, accusé d'irascibilité, d'opiniâtreté et d'orgueil. Le dur médecin, toujours exhortant et menaçant, ne pouvait que succomber. Il est curieux et triste de voir le patriarche Théophile, qui se fit le rival

acharné, le persécuteur impitoyable de cet ascète assis sur le trône épiscopal, s'armer des corruptions du luxe même contre cet inflexible censeur. Il fit venir tout exprès par mer une assez forte cargaison de tissus précieux de l'Inde, d'aromates et de parfums de l'Arabie, destinés à des libéralités. Il en fit la répartition entre les officiers, les dames de la cour, et les matrones de la ville, dont il pouvait avoir besoin, sans oublier d'ailleurs l'argent et les repas splendides où il réunit les hommes les plus influents, laïques ou ecclésiastiques, disposés à perdre l'archevêque...

Je m'arrête. On sait la suite de ce dramatique épisode qui peint une société tout entière : Chrysostome accusé devant un concile, condamné par contumace, exilé par l'empereur, rappelé par l'impératrice elle-même effrayée par un tremblement de terre ; son retour triomphal dans une ville ivre de joie, et, après une réconciliation momentanée avec sa puissante ennemie, la reprise d'une lutte plus violente que jamais ; son nouvel exil, les séditions du peuple qui maudit les riches et qui fait à l'évêque une bruyante ovation ; le conflit sanglant qui éclate dans l'église même ; Sainte-Sophie et la curie du Sénat réduites en cendres ; la vie de souffrances du saint durant son exil, son emprisonnement, sa mort enfin loin de son siège épiscopal. Tous ces maux, il les avait bravés, lorsqu'il s'écriait, dans un adieu provoquant au sein de la basilique : « Vous savez, mes amis, la véritable cause de ma perte : c'est que je n'ai point tendu ma demeure de riches tapisseries ; c'est que je n'ai point revêtu des habits d'or et de soie ; c'est que je n'ai point

flatté la mollesse et la sensualité de certaines gens. » Et par une allusion transparente à l'impératrice : « Il reste encore quelque chose de la race de Jézabel, et la grâce combat encore pour Élie. *Hérodiade demande encore une fois la tête de Jean, et c'est pour cela qu'elle danse!...* »

Après Arcadius viendra Justinien ; après Eudoxie, Théodora. Les nuances se modifient, le tableau reste le même : les crimes seulement s'accumulent et deviennent plus odieux. Cette société de bas-empire, ce monde de courtisanes qui siègent insolemment sur le trône, ces intrigues d'eunuques, cette frénésie du faste et des jouissances qui emploient pour instruments la perfidie et la violence, le vol et l'assassinat, ne sont que la conséquence de cette situation morale.

Mais le peuple aussi veut son luxe : il l'obtient de la peur et de la complicité de ses maîtres.

Plus encore qu'à Rome, un tel peuple devait exiger sa part dans ces jouissances qui sont pour le pauvre l'objet d'une perpétuelle envie. Les villes de l'Orient ont toujours prodigué aux populations avides de distractions et de plaisirs cette part gratuite d'amusements qui charme les sens d'une foule oisive. L'homme, moins misérable que dans nos climats, ou plutôt souffrant moins de son dénûment, dispensé des luttes du travail qu'imposent à l'homme du Nord des nécessités impérieuses sans cesse renaissantes, jouit de longs loisirs, qui veulent être remplis. Le climat semble vouloir s'en charger en lui faisant une fête perpétuelle, dont il ne se lasserait pas si une certaine monotonie ne finissait par

s'attacher à tout ce qui est naturel. Cette fête de la nature et du soleil ne fait que l'exciter à en demander d'autres plus variées, — il le croit du moins, — plus piquantes par la nouveauté. Il n'avait que des sensations douces, il lui faut des émotions. Ce besoin d'émotions trouve dans les agitations de la vie publique un aliment sain ou malsain, suivant les temps; viennent-elles à manquer, il exige une autre pâture. Ce qui s'était passé à Rome devait se passer à Constantinople sous des formes en partie semblables, et, à d'autres égards, différentes.

Le despotisme mit là aussi des avantages solides à la disposition de la plèbe. Il se chargea de la nourrir. C'était au fond lui assurer celui de tous les luxes qu'elle préférait : vivre sans travailler.

Le gouvernement byzantin s'y montra fort entendu. La récolte venait à manquer plus d'une fois dans ces provinces orientales. On commença par fustiger les boulangers en place publique pour stimuler leur bonne volonté. Ce moyen, assez efficace pour faire patienter la populace, ne garantissait pas suffisamment les approvisionnements. Ils furent assurés par Anthémius, régent après la mort d'Arcadius. Anthémius passa un marché à forfait avec des négociants d'Alexandrie et des îles voisines de l'Égypte. De telles mesures conjurèrent dans la ville impériale les maux de la famine, si souvent unis à ceux de la sédition.

N'était-ce pas aussi un luxe public populaire que ces fontaines, ces bains, ces jardins, ces édifices dont tous avaient la vue et la jouissance? Mais tout cela devait sembler fade à la longue; on établit l'hippodrome.

L'hippodrome, c'est-à-dire pour la magnificence, mieux encore que l'amphithéâtre romain. Il le fallait bien; car le sang humain versé à flots y manquait. Le christianisme, les mœurs adoucies, en cela du moins, les idées philosophiques plus épurées s'y opposaient. Comment le peuple n'eût-il pas demandé des compensations? On les lui donna en splendeur, en plaisirs variés, en *sport* bien plus perfectionné. La tragédie n'avait plus de prise sur cette plèbe, et un comique délicat l'eût laissée indifférente. On renchérit sur le cirque romain. L'étendue fut plus vaste. L'éblouissant mélange des costumes fut plus extraordinaire. Les toilettes féminines y brillèrent d'un éclat plus fastueux. Le peuple s'y montra, ce qui paraît invraisemblable, plus bruyant, plus agité.

L'hippodrome fut, jusqu'au dixième siècle, le véritable forum. Les passions politiques s'y donnèrent carrière, à l'ombre de ces vieilles factions nées dans le cirque romain, des *Bleus* et des *Verts*, des *Venètes* et des *Prasins*. Une émeute, sous Justinien, fit périr, dit-on, quarante mille spectateurs, dont les cadavres restèrent étendus sur les gradins ou dans l'arène. Des rixes sanglantes s'engagent dans les rues, sur les places, d'homme à homme, de groupe à groupe; la religion s'y mêle; les deux factions se traitent d'*hérétiques*. Les mêmes scènes se répètent à Alexandrie, à Tarse, à Antioche.

Sous les règnes de Marcien, d'Anastase, de Justinien et de Théodora, de Maurice, de Phocas, d'Héraclius, l'histoire du cirque se confond avec celle de l'empire. On aime, on déteste l'empereur, selon qu'il protège

les Bleus ou les Verts. L'opposition consiste à adopter la couleur contraire à celle du prince. La politique, de chute en chute, en est venue à demander son symbole à des cochers. Le parti de l'empereur est-il battu? des yeux moqueurs se fixent sur le prince, et plus d'une fois des huées poursuivent, dans une confusion calculée, le prince humilié et la faction vaincue.

Que d'efforts cependant pour maintenir les peuples en respect par un grand appareil! La pompe impériale fait partie elle-même de ces magnificences.

Environné de tous les prestiges et de tous les genres de faste, l'*Autocrator* préside en personne un des côtés de l'hippodrome, tandis que l'*Augusta* siège de l'autre côté. La pompe est nécessaire ici plus que jamais pour effacer le souvenir des origines. L'empereur du bas-empire a eu souvent d'humbles débuts. C'est un paysan comme Justin 1er, un centurion comme Phocas, un palefrenier comme Basile le Grand ou Michel Ier. L'*Augusta* prête souvent plus à dire encore. C'est une vivandière comme la femme de Justin, une bouchère comme celle de Léon Ier, une pantomime comme Théodora; c'est la fille d'un cabaretier comme l'épouse de Romain II. Voyez l'empereur byzantin! Dans sa loge portée par de hautes colonnes, il est assis sur un trône magnifique, environné d'eunuques tenant l'éventail ou le glaive d'or à la main; près de lui, dans les loges voisines, les hauts dignitaires étalent leurs riches costumes. Cette tribune communique avec le palais[1]. Le prince y reçoit les grands fonction-

[1] V. sur l'empire byzantin le livre récent de M. Alfred Rambaud, auquel nous empruntons quelques traits de cette description.

naires qui se prosternent ou s'agenouillent devant lui, et qu'introduit tour à tour, selon leur rang, le grand maître des cérémonies.

Au commencement des jeux l'empereur se lève, et, prenant dans sa main droite un pan du manteau impérial, il fait le signe de la croix sur son peuple, bénissant d'abord les gradins de droite, puis ceux de gauche, enfin ceux de l'hémycicle.

Le rôle et la cour de l'*Augusta* n'ont guère moins d'éclat.

Cette cour n'est composée que de femmes, sans rien de ce mélange des deux sexes, qui devait donner un air de galanterie si brillante aux cours de l'Europe moderne.

Dans ces représentations où tout un peuple assiste, l'impératrice byzantine semble se poser comme une vraie idole d'Orient.

Une sorte de manteau pontifical la couvre. Elle est accablée d'étoffes brochées d'or. Sa tête est ceinte d'une couronne enrichie de pierreries et garnie de pendeloques qui tombent sur son sein. Son visage ressemble à un portrait enserré dans un cadre d'or et de diamants. L'étiquette lui commande l'immobilité. En vain elle partage les passions les plus grossières de cette foule à laquelle elle appartient; la convenance la force à être une déesse ou une madone. On n'aurait qu'à l'adorer ou à lui adresser des prières, si ces spectateurs, aussi avisés et disposés à la malignité que n'importe quel public d'aujourd'hui, ne savaient à quoi s'en tenir sur cette majesté d'emprunt.

Les regards se portent aussi sur ces chefs aux cos-

tumes si variés, si bizarres parfois, sur ces généraux et ces officiers barbares, slaves, bulgares, perses, arabes, sur les cortéges de prisonniers, sur ces gardes aux cuirasses dorées, portant leur étendard.

Voici le patriarche et le clergé qui font leur entrée, et prennent place. Les chantres de Sainte-Sophie et des Saints-Apôtres mêlent leurs voix à celles des chanteurs de l'hippodrome; les hymnes sacrés alternent sur l'orgue d'argent avec les hymnes qui célèbrent les victoires des cochers les plus renommés.

Le faste est partout dans ce spectacle; il est dans cette quantité de femmes splendidement parées, dans ces tuniques blanches bordées de larges bandes de pourpre, portées par les personnages qui appartiennent aux deux factions rivales, dans ces portiques, dans ces statues apportées de la Grèce, dans ce *velum* de soie immense flottant au gré de la brise sur cet océan d'êtres humains, sur ces cent mille individus de toutes classes assis sur des gradins de marbre!

Mais il ne faut pas oublier le spectacle en songeant aux spectateurs.

Les vrais héros de la fête, ce sont les cochers qui traversent fièrement l'arène, illustres ou visant à l'être, suivis de tous les yeux; ce sont ces chevaux d'une prestance plus fière encore, à l'œil étincelant, au jarret souple, ayant leur légende, leur costume particulier, personnages, eux aussi, plus ou moins célèbres, qui ont leurs partisans enthousiastes et leurs adversaires acharnés; ils habitent des palais; ils sont nourris de blé, de raisins secs, de dattes, de pistaches; on pare leurs cous de colliers de perles; on dore la corne de leurs pieds; vainqueurs, on leur présente des bassins remplis d'or; morts, ils reçoivent parfois les honneurs du mausolée. Pourquoi non? Ils sont le dernier honneur et le dernier plaisir d'une population qui ne donne plus à la vie humaine d'autre objet que de s'amuser. La gloire de ces lutteurs de parade, mêlée à toutes les fortunes du cirque byzantin pendant cinq siècles, ne finit qu'avec cette décadence plus profonde encore, décadence sans nom, qui s'étend jusqu'aux plaisirs publics et laisse voir le fond de ce néant qu'enveloppaient et cachaient aux esprits superficiels ces prodigieuses splendeurs.

CHAPITRE IV

INFLUENCE DU LUXE SUR L'ART ET LE CULTE A BYZANCE.

On aime aujourd'hui à trouver des défauts aux œuvres en possession d'une longue admiration, et des qualités à celles qu'a frappées le mépris des siècles.

Si tout n'est pas heureux dans cette application à la critique des lettres et des arts de la maxime évangélique qui « humilie les superbes et exalte les humbles, » elle a ses côtés vrais.

On prétendrait à tort s'en autoriser pour réhabiliter l'art byzantin; mais il a pu avoir certains mérites relatifs qui ne lui ôtent en rien son caractère d'art corrompu et de décadence. Les meilleurs critiques qui vécurent à cette époque, et les juges les plus compétents de nos jours, sont unanimes à rapporter au goût immodéré du faste cette corruption jusqu'à un certain point brillante de l'art byzantin.

Cela est sensible pour le plus grave des arts, l'art fort par excellence, l'architecture. Elle est lourde, tourmentée, compliquée sans mesure. Elle vise moins à

atteindre des proportions harmonieuses qu'à couvrir de vastes édifices d'immenses emplacements. Le premier type de cette architecture ambitieuse, magnifique, sans pureté et sans sobriété de formes, est dans ce superbe palais de porphyre élevé par Constantin pour y loger, pendant des siècles, la majesté impériale, et qui abrita les sombres drames de l'empire grec. C'est moins un palais, à vrai dire, qu'un amas de palais et d'églises, doublé d'une forteresse. Dans ce palais colossal tous les genres se confondent, comme il a toutes les destinations. On aperçoit de loin les dômes dorés, les coupoles étincelantes de ses nombreux sanctuaires. C'est une abondance incroyable d'accessoires, de jardins et de parcs ornés de richesses étrangères, peuplés de statues, remplis de jets d'eau retombant dans des bassins de marbre. Si l'on pénètre dans l'intérieur des appartements, c'est une profusion d'or prodigué sous toutes les formes, de mosaïques formant les parquets, d'images de saints ou d'ancêtres, en émail sur fond d'or, de tout ce qui peut arrêter, éblouir le regard!

Les palais des grands ne sont que la reproduction de ce modèle de magnificence. On trouve dans ces habitations des colonnes et des statues sans nombre, des portiques ornés de colonnes resplendissantes de pierreries, des pavillons fermés par des rideaux de pourpre, des arcades innombrables avec des frises.

Nul doute qu'on voulut par la pompe des édifices religieux faire oublier aux gentils convertis celle qui environnait leurs idoles. L'usage excessif de revêtir entièrement l'intérieur des églises de peintures ou de

mosaïques se détachant, non sans effet d'ailleurs, d'un fond d'or par de vives couleurs, reçut des Pères de l'Église grecque des encouragements, qu'ils justifiaient par le désir de présenter à l'édification un grand nombre de sujets sacrés. Comment ne pas remarquer dans les églises l'abus des lambris dorés, celui des marbres, des images coloriées, des superbes reliquaires, des riches ex-voto? Les vêtements sacerdotaux couverts d'or, l'illumination des cierges complètent ce tableau d'une magnificence qui trouve sa place dans le culte avec les arts, mais qui, à partir de cette époque, devait risquer plus d'une fois de manquer le but en le dépassant.

Prenant le faste pour le beau, l'État ne fit qu'aggraver le mal. Il est curieux de voir un Procope, parlant des édifices si nombreux élevés par Justinien, lui faire un mérite de tous ces ornements qui n'apparaissaient comme des défauts qu'à un petit nombre de juges restés fidèles aux principes de Platon et d'Aristote, de Phidias et d'Apelles. Procope s'extasie devant cette idolâtrie de la matière précieuse préférée à la forme; il admire dans la peinture la multiplicité, le choc des couleurs, l'éclat de l'or qu'on y entremêlait sans ménagement, le contraste heurté du rouge et du blanc.

Les panégyristes mettent les peintres, leurs contemporains, inhabiles au dessin, étrangers au goût, au-dessus des maîtres de la Grèce. Ils ne s'attachent même pas à louer les parties séduisantes de l'art byzantin, le style des draperies, la vérité, l'expression de certaines têtes; la profusion de l'or que l'on voyait partout est l'objet principal de leurs éloges.

Ainsi l'architecture civile et l'architecture religieuse, la décoration des demeures comme celle des temples révèlent la même corruption. Laissons les historiens de l'art critiquer ces murs tout recouverts de mosaïques, de peintures empreintes sur le plâtre ou le stuc; cette accumulation inouïe d'objets d'or et d'argent, enrichis de gravures, de *niellures*, d'émaux, de bas-reliefs; ces vases élevés en pyramide dans tous les angles des salons, à côté des coupes de jaspe et d'émeraude travaillées dans l'Orient, et des argiles légères, presque aussi précieuses, qui se fabriquaient à Athènes, à Rhodes et à Syracuse. Si les portes des appartements, les sièges, les lits, les coffrets n'étaient pas d'ivoire, d'ébène, de bronze, d'argent massif ou revêtus d'argent, un peintre était chargé de les décorer. Les maisons opulentes, non-seulement à Constantinople, mais dans les villes principales de l'empire grec, offraient dans l'ameublement cet excès de richesse et de surcharge. L'œil et la pensée se fatiguent à suivre ces incrustations d'or et de pierreries des sièges, des trônes, des lits, des tables de cette époque. La plume se lasse de décrire toutes ces formes de la matière précieuse mise en œuvre et tourmentée en cent manières, qui a toujours excité l'enthousiasme des hommes dans les bas temps de la morale et de l'art.

Le luxe qui envahit les monuments du culte en en-v t aussi les cérémonies.

Il n'était pas possible que ces cérémonies gardassent leur simplicité primitive; mais on tomba dans un autre excès. Héritier des splendeurs païennes, sous certains rapports, malgré le caractère infiniment supérieur des

idées que symbolisaient ces magnificences, le culte chrétien sembla se piquer d'émulation pour saisir toutes les occasions de frapper l'imagination des peuples par la pompe outrée des représentations.

Baptêmes des grands personnages, dédicaces des nouvelles églises, tout fournit prétexte à des solennités imposantes et, comme le remarque Fléchier lui-même dans sa *Vie de Théodose*, « à un luxe trop profane. »

Constantin avait donné cet exemple pour la dédicace du temple du Saint-Sépulcre à Jérusalem, et son fils Constance l'avait imité dans la consécration du temple d'or à Antioche.

« Ruffin, dit Fléchier, se proposa ces grands exemples, et mêlant avec un peu de religion beaucoup d'ostentation et de faste, il convoqua les évêques de toutes les parties de l'Orient, surtout ceux qui occupaient les premiers siéges. Il supplia même par des lettres réitérées les plus fameux solitaires d'Égypte de quitter leur solitude pour venir assister à cette célèbre cérémonie. Le rang qu'il tenait dans l'empire dont il avait la principale direction sous le prince Arcadius, fit qu'un grand nombre d'évêques partirent au premier avis qu'ils reçurent, et emmenèrent avec eux les plus saints personnages de leurs provinces. L'assemblée fut très-nombreuse. Il s'y trouva trois patriarches, Nectaire de Constantinople, Théophile d'Alexandrie et Flavien d'Antioche; Grégoire, évêque de Nysse, Amphiloque d'Icogne, Paul d'Héraclée, Dioscore d'Hélénope et plusieurs autres célèbres prélats s'y étaient rendus des premiers. Les principaux de la noblesse et du clergé et une multitude infinie de

peuples y accoururent, les uns pour honorer cette fête, les autres pour faire leur cour à ce favori, plusieurs pour satisfaire leur curiosité.

« Ce fut dans le mois de septembre que se fit cette cérémonie. L'église était tendue de riches tapisseries, l'autel éclatait d'or et de pierreries. La consécration se fit avec tout l'ordre et toute la magnificence qu'on pouvait souhaiter. Après que les offices furent achevés, on procéda avec la même pompe au baptême de Ruffin. Le patriarche Nectaire le lui administra, et le fameux Evagre de Pont, qu'on avait fait venir d'Égypte avec le solitaire Ammone reçut au sortir des fonts cet être régénéré qui ne conserva pas longtemps son innocence. Ainsi se termina cette solennité, qui aurait été des plus saintes et des plus magnifiques de l'Église d'Orient, si elle n'eût été accompagnée d'un luxe profane, et si ce ministre, par ses actes et par ses injustices n'eût voulu regagner sur les peuples les sommes excessives qu'il semblait avoir employées pour Dieu en cette occasion[1]. »

La célèbre basilique de Constantinople, qu'on a comparée à l'étable de Bethléem, rappelle, il est vrai, malgré ses richesses, les origines si simples du christianisme par son dessin général et par une grandeur mêlée de grâce; on peut louer aussi, dans plusieurs de ces sanctuaires du nouveau culte, la majesté de la voûte romaine, l'élégance des constructions accessoires dans l'église même, et dès le temps de Théodose, ces vitraux diversement colorés qui répandent dans le lieu saint un

[1] Fléchier. *Vie de Théodose.*

pieux recueillement. Mais la magnificence exagérée pénètre dans le dedans comme dans le dehors des édifices religieux : on y trouve un mélange de profane et de sacré justement fait pour blesser un sentiment religieux plus exigeant et le goût lui-même dans ses convenances

Il est question d'encourager les arts dans les édits des empereurs ; les privilèges des artistes sont même consignés dans le code théodosien. — Combien là même on peut voir dans quel mépris était tombé le beau ! Les beaux-arts et les arts mécaniques sont mis sur le même rang par ces lois prétendues protectrices. Que sont le peintre et le sculpteur ? des artisans, comme celui qui travaille le stuc et le plomb, comme tous les autres ouvriers employés à la construction des édifices.

Ainsi devait se perpétuer, durant quelques siècles encore, ce qu'on peut appeler l'*expérience* byzantine. Les vérités qui s'en dégagent peuvent se passer de commentaire. Mais il n'est pas inutile de remettre de temps en temps sous les yeux des hommes de pareils tableaux.

LIVRE IV

LA CENSURE DU LUXE DANS L'ANTIQUITÉ PAR LES ÉCRIVAINS ROMAINS ET LE CHRISTIANISME.

CHAPITRE Ier

LA CENSURE DU LUXE ET LES ÉCRIVAINS ROMAINS.

J'ai déjà remarqué que le trait commun aux écrivains de l'antiquité, moralistes, historiens, poëtes, c'est la censure du bien-être, la condamnation impitoyable de tous les raffinements, l'apologie de la pauvreté ; c'est l'idée, partout exprimée ou sous-entendue, qu'à mesure qu'un État s'éloigne de ce type de simplicité austère, qu'on suppose avoir été celui de l'humanité primitive, il y a décadence pour la société comme pour l'individu, menace pour l'État lui-même d'une décomposition plus ou moins prochaine.

Voilà pourquoi, aux yeux des écrivains romains, l'industrie est suspecte, la richesse méprisée et redoutée. Fidèles au système qui place le bien à l'origine et le mal au terme de la route, ils regardent chaque pas qui semble rapprocher de ce terme fatal comme maudit.

Il y aurait intérêt à rechercher comment s'est manifesté ce genre de censure dans l'antiquité romaine, quand bien même il ne s'agirait que d'une simple revue d'opinions et de noms célèbres.

Mais ce qui ajoute à cet intérêt, c'est que la question est à l'ordre du jour de la critique historique. L'histoire à la façon classique, telle que l'ont connue et pratiquée les derniers siècles, ne faisait que se conformer à la manière de voir des anciens. La nouvelle critique est parfois très-près, au contraire, d'appeler bien ce qu'ils appelaient mal, de nommer progrès ce qu'ils nommaient décadence.

Qui a tort? qui a raison? S'il s'agit d'un principe général — la condamnation du progrès matériel jointe à l'idée que le monde va fatalement de mal en pis — nous n'hésitons pas à donner tort aux anciens et à leurs disciples trop dociles. Mais cette approbation accordée à la nouvelle école historique implique-t-elle l'absence de toute réserve? Nous croyons, en reconnaissant que les censures antiques sont peu mesurées, qu'on ne se rend pas toujours assez compte des motifs sérieux qui ont pu les justifier sous certains rapports. Il vaut la peine d'en dire quelques mots.

I

LA CENSURE DU LUXE PAR LA PHILOSOPHIE ROMAINE.

Nous avons posé en fait dans les préliminaires de cet ouvrage que les deux grandes doctrines morales antiques, le stoïcisme et l'épicuréisme, aboutissent à un idéal de simplicité qui réduit la civilisation à son minimum et tend à restreindre les raffinements, à les rejeter même.

Ce jugement, incontesté pour le stoïcisme, semble au premier abord paradoxal pour la morale épicurienne. Ce que nous appelons de ce nom ressemble à cela si peu! A vrai dire même, c'est tout le contraire. Un épicurien moderne craint-il tant de compliquer sa vie? ne prend-il pas plaisir à la charger de toutes sortes d'agréables chaînes? — Agréables, oui, tant que l'habitude n'a pas trop émoussé le plaisir, surtout tant que l'âme et le corps se portent bien. Mais que ces conditions disparaissent, adieu le plaisir, il ne reste que la tyrannie de l'habitude qui peut devenir un véritable supplice!

Nous ne disons certes pas qu'il n'y ait point eu de ces épicuriens amis du luxe à Rome. On y en vit beaucoup au contraire. Il n'est que trop notoire qu'on y rencontre un grand nombre de sectateurs grossiers de cette même philosophie, desquels parle Horace comme d'un troupeau d'animaux immondes. Mais c'étaient là des épicuriens dégénérés. L'épicurien fidèle aux préceptes et aux exemples du maître vivait de peu systématiquement, il chérissait avant tout sa liberté et son repos, il évitait de tomber sous le joug d'exigences auxquelles on n'est jamais sûr de pouvoir satisfaire. Pour lui la modération était un calcul, et le bonheur était surtout négatif. Cette sagesse au fond elle-même n'était que la perfection de l'égoïsme. Elle n'en avait pas moins pour terme et pour accompagnement la prédication du mépris des jouissances raffinées.

Pourquoi donc dès lors s'étonner de voir les écrivains

qui professent ou pratiquent plus ou moins ces maximes traiter dans leurs livres la richesse comme un embarras et une servitude? Hypocrites déclamations, a-t-on dit souvent. On se trompait. L'épicurien véritable, et non celui dont nous nous faisons une idée formée sur le modèle d'un grossier sensualisme, a paru aux anciens de bonne foi en condamnant tout ce qui, en fait de nourriture, de vêtement, d'ameublement, dépasse une certaine mesure à laquelle il donne le nom de *vertu*. Il n'est pas sans exemple que des stoïciens célèbres aient eux-mêmes répété avec respect les maximes et les noms de ces moralistes épris du détachement, amis de l'indépendance. Ils rappellent les pratiques auxquelles ces sages s'exerçaient. Ils ne s'avisent jamais de crier au manque de sincérité et à l'inconséquence.

Par là s'explique cette espèce d'unité morale dans les jugements que portent des écrivains si différents par l'esprit qui les anime. Les uns, au nom d'un idéal austère de retranchement; les autres, parce qu'ils aimaient mieux se passer des choses que de courir le risque d'en dépendre, se trouvaient aboutir aux mêmes sévérités, croyant qu'être et rester simple, c'était se rapprocher de l'âge d'or. On ne se disait pas que cet âge d'or était une chimère. Les philosophes en parlaient avec autant de sérieux que les poëtes. Les historiens aimaient, eux aussi, à y comparer les débuts de la république. La pauvreté forcée de ces temps qui se perdaient déjà dans un certain éloignement était présentée comme une vertu sublime. On savait gré à Cincinnatus de s'être contenté d'une épaisse tunique en laine grossière comme si les

fines étoffes de Milet teintes dans la pourpre de Tyr étaient connues de son temps. Fabricius était un héros d'austérité pour avoir bu et mangé dans l'argile, quand il n'y avait guère que l'argile. On insistait sur ce qu'alors les âmes étaient d'autant plus fortes que la vie était soumise à moins de besoins, sur ce que la vertu civile et militaire avait tout son ressort, tandis que, depuis lors, tout s'était relâché. Ce mal, on l'imputait uniformément au luxe et à la mollesse, sans se demander si l'explication était toujours suffisante, et si ce qu'on s'acharnait à flétrir de noms dégradants méritait toujours une qualification si injurieuse.

On voit se produire ces censures à partir de Caton, dont nous avons entendu retentir la voix grondeuse contre les ornements des femmes, jusque dans les derniers temps de la république, et pendant l'empire jusque sous les Antonins. Les poëtes tiennent leur place dans cette série de censeurs indignés ou railleurs. Nous avons vu Plaute s'en prendre surtout, comme le vieux Caton, mais en se servant des armes du comique, aux recherches des toilettes et aux goûts dispendieux des femmes. Nous avons vu le vieux Lucilius, grand poëte satirique dont quelques beaux fragments font regretter l'œuvre perdue, s'emporter, non sans les avoir peints sous les plus vives couleurs, contre les raffinements voluptueux et dégradants du temps de Sylla. Il faut nommer aussi Lucrèce lui-même, l'apologiste d'Épicure. Le grand poëte est un des plus éloquents défenseurs du *Ne quid nimis*, et il fait commencer le *trop* à ce qui nous paraîtrait presque le dénûment.

L'expression de ces censures morales adressées à la corruption des temps prend une fermeté, une énergie nouvelle avec un célèbre historien de la fin de la république. Rien n'est plus connu que l'explication donnée par Salluste de la décadence morale et sociale de Rome par la richesse et les raffinements. Il reproche aux riches leurs élégantes villas situées sur la mer, qui n'étaient pas ce qu'ils avaient de plus criminel. De quelle touche fière et avec quel feu il peint la période vertueuse de la république romaine! Comme il hésite peu à rapporter la dégradation successive, et dont il n'a que trop le droit de parler en connaissance de cause, à la passion de l'argent, à la prodigalité, à la magnificence, jointe tantôt à l'amour honteux d'un repos oisif, tantôt à la recherche ambitieuse, sans scrupule comme sans mérite, des places et des honneurs! L'admirable tableau est contenu dans quelques pages, borné à un petit nombre de traits généraux. Mais il n'est pas moins net qu'il n'est plein de vie et d'accent, d'un accent trop vif même pour n'être pas sincère.

Ah! sans doute l'homme, dans Salluste, est corrompu, entaché des vices de dissolution, de faste, de vénalité, qu'il reproche à son temps; il possède, non sans scandale, ces splendides jardins qu'il censure, ces tableaux, ces palais de marbre, qu'il regarde comme la honte de son siècle; ce qui est pire, il les a acquis par l'oppression des provinces, il les a gardés par la servilité dans la soumission; oui, mais son intelligence est juste, pénétrante, haute, et son imagination émue pour un instant, vertueuse au moment où il pense et où il écrit, se

pénètre de ce qu'elle peint; elle s'enflamme de regrets passagers, elle s'exalte devant l'idéal, ce qui, à vrai dire, n'engage à rien. A tout à l'heure les réalités de la vie, les défaillances trop certaines de la volonté, les pratiques trop familières de la corruption!

Au reste, qu'importe de savoir ce qu'a été Salluste? ne suffit-il pas de rappeler son explication de la décadence de l'État par les mœurs, de celle des mœurs par le luxe et la mollesse, conformément à la doctrine des anciens qui n'admet guère de changement qui ait pu être autre chose qu'une dépravation morale?

Nous avons eu l'occasion de nommer souvent Varron, cet érudit qui recouvre un moraliste. Eh bien! cet auteur de cinq cents volumes perdus, à l'exception de son *Traité sur l'Agriculture* et d'une partie de son livre sur la langue latine; cet homme, qui possédait toutes les sciences de son temps, n'a d'autre morale aussi que celle dont nous venons de parler, bien qu'il la professe avec la modération d'un sage. Ingénieux sage, en effet, dont les entretiens instruisaient et charmaient Cicéron, et qui s'égayait spirituellement à ses heures, en versifiant ses *ménippées*, au fond de ses belles retraites tout animées par les travaux agricoles.

Non, rien ne ressemble à un déclamateur dans ce grand lettré d'un calme inaltérable qui mourait à quatre-vingt-dix ans, après avoir traversé avec le courage tranquille d'un soldat, puis, pendant la plus longue période de son existence, avec la sérénité supérieure d'un philosophe, un siècle rempli d'orages.

Est-ce donc à dire que Varron soit lui-même sans

exagération de ce côté : en condamnant avec raison les excès de toute sorte, ne déploie-t-il pas une sévérité extrême à l'égard du commerce qui se fait des produits recherchés? Ne s'attache-t-il pas trop à critiquer tel usage inoffensif, comme la fabrication d'un pain plus délicat pour les riches? Enfin ne limite-t-il pas trop l'indication des causes de décadence à certains usages ou abus de la richesse? On s'en étonne de la part de cet amateur de belles volières, de cet ami des arts, de ce curieux qui, loin de les craindre, recherchait certaines nouveautés : ayant par exemple une horloge de son invention, et se plaisant à former des collections de toute espèce, entre autres un riche musée plein de sculptures. C'est là que se trouvait un groupe admirable, taillé dans un seul bloc par le statuaire Archelas, qui représentait une lionne autour de laquelle jouaient des amours. Pourtant ce sage aimable avait exclu, malgré sa richesse, dans ses villas, les lambris précieux et les pavés de marbre, la marqueterie et les mosaïques, pour préférer à ces vanités des murailles toutes garnies de livres. En théorie les jugements de Varron sur le luxe romain ne se ressentent pas moins de la philosophie de son temps, si éloignée que son humeur se montre de toute extrémité.

J'ai parlé au début de ce livre, d'une manière générale, de Sénèque et de Pline. J'ajouterai quelques mots sous d'autres rapports en plaçant ces deux écrivains au milieu de cette société même qu'ils censurent.

Il y a beaucoup à distinguer dans les idées et les jugements de Sénèque sur la société de son temps ; s'il ne faut pas le prendre trop au mot, quand il déclame, il

serait tout aussi déplacé de le traiter avec un mépris que ne justifieraient ni la triste situation du monde où il vécut, ni le sérieux de son esprit. On ne peut, je crois, lui refuser davantage la sincérité des convictions. Elles suffirent à lui inspirer non pas, on l'a assez répété, le sacrifice de sa richesse, mais une modération réelle dans la façon d'en user. Il y puisa des mœurs pures, tempérantes. Il y trouva dans sa jeunesse la force de se soumettre à des austérités, auxquelles il revint dans ses dernières années, et l'inspiration d'une mort courageuse qui peut rendre plus indulgent pour ses faiblesses politiques qu'elle n'excuse pas.

L'exagération des idées de Sénèque, ce qu'il y a d'outré dans sa sévérité est hors de doute, je l'ai montré dans la première partie, toute philosophique, de cet ouvrage. Ce qui n'est pas moins contestable, c'est la vérité d'un trop grand nombre des accusations qu'il jette à la face d'une société corrompue. Il n'était pas au reste le premier qui eût donné l'exemple de ces prédications nobles, mais excessives. On avait vu, sous Auguste, Sextius le père et Fabianus propager dans des livres et dans des « conférences » ces théories austères ; sous Tibère, le pythagoricien Sotion enseigner l'abstinence des viandes ; un vertueux cynique, Démétrius, tout déguenillé, vanter la pauvreté et appeler les souffrances comme la seule école où l'âme humaine puisse se retremper.

Ce qui me frappe au contraire, c'est en quoi cette philosophie de Sénèque s'adaptait pour ainsi dire à la société de son temps. Il poursuit un but pratique. Il recommande les mortifications avec un zèle qu'on peut appeler apostolique,

il s'applique à les prêcher, soit dans ses *Lettres*, comme « directeur de conscience », ainsi que l'a ingénieusement appelé un de ses plus pénétrants historiens[1], soit dans ses traités comme organe accrédité du stoïcisme en morale. Pendant ces jours de réjouissances, trop souvent licencieuses, que nos mœurs ont conservées chaque année sous le nom de carnaval ou de kermesse, le chrétien se recueille, les églises récitent certaines prières qui sont comme une expiation pour les péchés commis, un préservatif de la contagion pour le troupeau des fidèles. Eh bien ! Sénèque veut que, pendant les Saturnales, on s'enferme au fond de sa maison, on s'exerce aux privations, on se couvre de pauvres vêtements, on se couche sur un grabat, on se contente de pain noir, cela non par jeu ou pour y chercher, comme quelques riches, un piquant contraste avec leurs jouissances habituelles, auxquelles ils trouvent ensuite un nouvel attrait. Il a même soin d'ajouter qu'après cela on ne devra pas croire avoir fait merveille, on n'aura fait que ce que font des milliers d'esclaves et de pauvres !

Il faut voir, dans les mêmes vues pratiques, le moraliste rappeler le temps où la parole de son maître Attale le séduisait aux austérités, lorsque, dit-il, « ce philosophe se mettait à censurer nos plaisirs, à louer les gens dont le corps est chaste et la table sobre, qui fuient non-seulement les voluptés coupables, mais même les satisfactions superflues. » C'est alors que le jeune homme

[1] M. Martha. dans ses *Études* sur les moralistes de l'empire romain. Voir de même ce qu'écrit M. Gaston Boissier sur *la morale de Sénèque* dans son livre sur la *Religion des Romains.*

« était pris, dit-il encore, de la fantaisie de sortir pauvre de son école », et s'abstenait de viande pendant un an.

Ah ! certes, on a quelque peine à retrouver dans le précepteur vieilli de Néron ce jeune Espagnol, pâle, amaigri, né mourant, livré à une sorte de crise morale héroïque, et qui, venu plus tard, aurait eu peut-être l'étoffe d'un saint Jérôme.

Mais si le siècle entama, il ne détruisit pas cette vertu, et il faut, par comparaison avec ses contemporains, voir encore un sage dans cet homme qui, même à la cour, couchait sur un dur matelas, qui usait modérément de ces bains, véritable passion de ces temps amollis, et dont l'excès affaiblissait le corps et l'âme des Romains, qui enfin ne se servait point de parfums, et avait renoncé (chose méritoire alors) à presque tous les raffinements de table, et même à l'usage du vin.

On oppose souvent Sénèque millionnaire au moraliste qui fait le perpétuel éloge de la pauvreté.

Soit ! Pourtant à ce compte il ne serait pas permis, même à un chrétien, de rester riche. On admet pourtant qu'il garde ces biens dont il fait bon usage, en reconnaissant lui-même d'ailleurs la pauvreté des apôtres comme supérieure à son état. Sénèque n'est ni cupide ni esclave de ses richesses : sa morale consiste dans le détachement de ces biens qu'on peut garder quand on les a sans s'y laisser asservir. Il approuve qu'on boive dans un vase d'or avec la même indifférence qu'on boirait dans l'argile, qu'on se serve sans y faire plus d'attention de beaux meubles ou de meubles médiocres. Voilà sa doctrine : on peut la combattre ; au moins faut-il s'en former une

idée exacte, et commencer par reconnaître qu'au point de vue de la pratique de la tempérance, il ne s'écarte pas trop de la vertu qu'il recommande à ses riches contemporains avec une opportunité trop incontestable.

Comme censeur des vices de son temps, pris en détail, le même moraliste garde une incontestable valeur historique et pratique. Ses énergiques peintures font partie de l'histoire de la société romaine. Il aperçoit avec beaucoup de sagacité la maladie de ces âmes usées par la jouissance. Il voit le fond de cet ennui qui tantôt succombe au suicide, tantôt cherche à réveiller par les moyens les plus criminels ou les plus bizarres, le plaisir qui ne veut plus répondre aux appels d'une volonté impuissante et d'une sensibilité émoussée. Il démêle, il analyse le vicieux travers de ces jouissances factices qui font consister la satisfaction dans la difficulté vaincue, s'alimentent jusque par la crainte de perdre l'objet possédé, ou qui ont pour origine le désir de faire de l'effet par le scandale même.

Il n'a ni moins de force ni moins de finesse quand il prend les abus les uns après les autres. C'est la dégradation de l'âme qu'il flétrit dans ces recherches culinaires poursuivies à tout prix, et dont chaque particularité trouve en lui un peintre qui n'est pas au-dessous d'un La Bruyère. Il a peint le « gourmand », en décrivant la gourmandise romaine. Avec quelle ironie il décrit ces mets compliqués, où l'on s'efforce de réunir, par une combinaison savante, plusieurs mets en un seul, et d'associer plusieurs goûts qui se fondent dans un savoureux

mélange! Comment ne pas reconnaître la vérité de ses reproches sur l'excès du matériel et du personnel mis en jeu pour la préparation et le service des festins? Et les femmes opulentes de ce temps, quel tableau il en fait! Quelle critique des excès qui leur sont communs avec les hommes et de leurs recherches de toilette! — Ces grandes dames, elles buvaient, nous dira-t-il, et mangeaient à s'en donner la goutte; elles renonçaient même à toute coquetterie en usant, elles aussi, du procédé romain si connu, pour se délivrer de ce qu'elles avaient englouti pour pouvoir recommencer impunément. Quant aux richesses prodiguées en parures, les Pères de l'Église n'ont eu souvent qu'à reprendre à leur compte les descriptions satiriques de ce philosophe. Somptueux jardins, parcs démesurés, luxe de volières et de viviers, pêches lointaines et navigation pour des satisfactions de sensualité et de vaniteuse fantaisie qui ne reculent devant le sacrifice ni de l'or, ni de la vie des hommes, ni de la dignité personnelle, tout passe sous sa plume accusatrice!

Les mauvais côtés du luxe public ne trouvent pas en Sénèque un censeur moins sévère et, on n'a plus à le démontrer, moins opportun. Ces jeux sanglants des gladiateurs que Cicéron tolérait sans les aimer, il les flétrit, il les proscrit avec un sentiment de générosité qui n'avait pas trouvé encore un tel organe, il commente avec indignation, avec pitié, ce mot : *l'homme est sacré pour l'homme.* — En résumé donc, si le philosophe pur professe une théorie sociale fausse, puisqu'elle ramènerait le genre humain à un état presque sauvage, le philosophe pratique est en général parfaitement sensé. Il veut qu'on

fuie le cynisme des haillons et l'orgueil insultant de ces vertus de parade qui bravent la pudeur et les convenances. Point de dehors austères, de chevelure en désordre et de barbe négligée, aucune de ces affectations qui accusent le désir de se faire remarquer. Évitez la richesse fastueuse, mais fuyez aussi la pauvreté fastueuse, voilà sa devise! Les passages où il la commente sont dignes de nos plus sages moralistes. De tels conseils étaient faits pour avoir une action pratique sur les contemporains.

Pline l'Ancien égale pour le moins les sévérités de Sénèque. Je suis moins tenté de lui pardonner ses exagérations. D'abord il est, par profession, un naturaliste. Il semble à ce titre plus étroitement obligé à connaître et à bien observer les faits. On n'a pas les mêmes raisons de lui passer ces objurgations excessives, dictées par un zèle réformateur trop emporté, qu'à un moraliste pur. Le moraliste incline à croire qu'on ne peut, en cette matière où les passions résistent, atteindre le but qu'en paraissant le dépasser ; il force la voix et, pour obtenir quelque chose, il demande trop. L'homme de science a d'autres devoirs. Pline est un grand esprit ; mais cet éloquent écrivain, s'inspirant de la misanthropie qui traite la vie comme un mal, plus que des idées de science et de progrès qui cherchent à rendre ce mal tolérable, s'est tout particulièrement trompé sur les faits. Sa physique est mauvaise, sa théorie de la société ne vaut pas mieux. Il a pour type une humanité presque sans industrie et sans richesse; il maudit l'or, instrument des échanges, il maudit même le fer, agent, il est vrai, de la guerre, mais auxiliaire de l'agriculture aussi. Est-ce bien Pline qui

ose écrire, comme le ferait l'homme le plus ignorant et le plus superstitieux, que, s'il y a des tremblements de terre et des volcans, c'est que la terre proteste contre l'audace sacrilège que nous avons de l'ouvrir pour lui ravir ses trésors, et nous en punit en nous engloutissant et en nous écrasant nous-mêmes? Est-ce Pline qui soutient que, si la nature enfouit les métaux précieux, c'est qu'elle a marqué par là le dessein de les cacher et qu'il faut respecter ses secrets? Ne voit-il donc pas, ce philosophe inconséquent, que c'est condamner du même coup la science? Est-ce que la nature ne cache pas ses opérations et ses actes, ses lois les plus profondes? Blâmez donc aussi la curiosité qui n'en tient compte et s'élance d'autant plus ardente à la recherche des causes!

Au reste, Pline applique aux mœurs de ce temps des censures de détail, sans doute souvent outrées, mais fréquemment légitimes, en suivant une méthode fort différente de celle de Sénèque. L'écrivain moraliste signale les raffinements dans l'homme; le naturaliste Pline les recherche dans les objets mêmes auxquels s'attachent ces jouissances sensuelles ou vaniteuses. Il est rempli de détails techniques des plus instructifs. Il décrit les peintures et ciselures sur métaux et les pierreries, dont il analyse les particularités avec un grand soin, les ornements et les anneaux d'or servant de parure ou de sceau, les bagues, les couronnes d'or, toutes choses qui sont, à ses yeux, une corruption sans nom. Mais quand Pline fait observer qu'avec ces raffinements les mœurs se sont non adoucies, mais endurcies, qu'en des temps plus simples les esclaves étaient traités plus humainement au

sein de la famille dont ils semblaient souvent faire partie, comme sa critique reprend sa clairvoyance et tous ses avantages!

Le dernier et le plus véhément de ces censeurs, tout le monde l'a nommé : c'est Juvénal. On trouve chez Juvénal la même doctrine morale, la même haine de la richesse et des arts mécaniques, le même rêve rétrograde de l'âge d'or. Horace, lui aussi, l'aimable poëte, n'avait-il pas tour à tour célébré les vertus d'autrefois et flétri les vices du temps, tantôt dans des strophes vengeresses, tantôt dans des satires ironiques? Ovide lui-même, qui le croirait? a eu ses quarts d'heure de vertu sur le papier, qui souffre tout, — les vers amoureux de gens parfaitement froids, comme les appels à l'austérité de gens qui ne pensent qu'à leurs aises et à leurs plaisirs. — Quant à Juvénal, si le poëte n'a rien perdu aux études critiques dont il a été récemment l'objet, l'homme, avouons-le, le moraliste austère, sans être dépouillé de sa réputation d'honnêteté, en est sorti un peu amoindri. L'indignation qui a « fait ses vers », comme il s'en vante, n'a pas servi de muse à sa vie. Il a vécu tranquille, occupant des emplois, sans songer à protester, sous Domitien. Dès lors que penser de cette colère qui semblerait avoir perdu tout sang-froid, et qui n'en a pas moins attendu la vieillesse du poëte pour se produire, pour s'acharner après coup sur des cadavres? Sans doute elle n'est pas toujours aussi clairvoyante, cette indignation poétique, qu'elle est généreuse. « Élevé dans les cris de l'école », le grand poëte pousse son hyperbole à tout prix. Quelle rage l'anime, lui, fils d'affranchi, à se montrer si sévère

pour ceux qui ont réussi à s'enrichir par leur travail, par une industrie utile, par un commerce profitable, par des entreprises d'utilité publique! Est-ce à lui qu'il convient de préférer à ces parvenus d'orgueilleux mendiants? Mais il a vu juste bien souvent. L'abaissement de la noblesse, l'abus du jeu, les folies luxueuses du bâtiment, les inventions et les fastueuses sensualités des tables sont, de sa part, l'objet de tableaux immortels. Ces satires sont dans toutes les mémoires. Il n'est pas jusqu'aux lâchetés des délateurs dont il ne fasse voir la source dans une avidité jalouse de jouir et de briller, justement rendue responsable de crimes qu'on ne songe pas toujours à y rattacher.

II

EXAMEN DES REPROCHES ADRESSÉS PAR LA NOUVELLE ÉCOLE HISTORIQUE AUX CENSEURS DU LUXE ROMAIN.

On ne peut qu'approuver la critique historique de nos jours lorsqu'elle refuse de prendre au pied de la lettre les accusations intentées par les écrivains de la Rome républicaine et du temps de l'empire contre la richesse et tous les raffinements nouveaux. Bon nombre de ces usages, innocents en eux-mêmes, naissaient du progrès de la société, et, même à propos d'abus répréhensibles, il reste à voir si les historiens et les moralistes ne leur attribuent pas d'une façon trop exclusive la décadence romaine. La critique historique de nos jours en signale d'autres causes profondes, à

peine aperçues ou même entièrement méconnues par les écrivains de l'antiquité. Tel est l'esclavage, dont l'influence morale et sociale, si délétère, passait inaperçue; telles sont les inégalités excessives; tels les abus de la conquête, la spoliation des vaincus et des provinces mises en coupe réglée.

Dans ces violations du droit et du juste se trouvait le germe de toutes les altérations qui devaient jeter le désordre dans le corps social, en entraîner la décomposition certaine. Les moralistes romains, préoccupés du fait immédiat et matériel, se fâchent contre l'or, instrument passif, agent irresponsable, si souvent employé en réalité au profit de la civilisation, mais trop souvent aussi mis au service de la corruption des mœurs; ils montrent l'action qu'exercent les raffinements de la Grèce et de l'Orient sur les vertus du citoyen qui fléchissent. Ce tableau n'est pas faux, mais il le paraît presque à force d'être incomplet. Pour bien apercevoir les vices organiques de cette société par trop artificielle, travaillée par des crises, symptômes d'un mal intérieur incurable, il manquait à ces impitoyables censeurs des lumières morales supérieures à celles de ces philosophes, apologistes trop fréquents de la force et de l'esclavage; il ne leur manquait pas moins une philosophie de l'histoire, plus exacte, plus élevée, moins pessimiste, et la connaissance des conditions économiques de la société.

Et puis, comment vouloir que ces écrivains, eux-mêmes mêlés à la scène ou trop près du spectacle, pénétrés des préventions de leur parti ou des erreurs de leur temps, fussent en état de juger toujours avec équité et largeur d'esprit? En vérité cette impartialité, cette sûreté de jugement, est-il besoin de remonter si haut pour voir combien elles sont rares, difficiles, et à quel prix on y arrive? Citez-nous un contemporain de Louis XIV qui ne pèche pas dans sa manière d'apprécier ce grand règne par excès d'apologie ou de dénigrement, qui ne se trompe pas plus ou moins sur ce qui constituait les vrais vices politiques ou économiques de ce régime! Il a fallu la Révolution et la succession pleine d'enseignement de ces trois quarts de siècle, pour éclairer d'un jour nouveau l'histoire de notre passé. Il a fallu de même, — pour comprendre l'histoire romaine plus à fond, — le christianisme, les barbares, l'expérience d'une chute produite par des causes multiples, le progrès enfin des sciences sociales et historiques.

Je ne m'en refuse pas moins à cette conclusion que ces censeurs de leur temps aient été, comme on l'a dit, de purs déclamateurs. Un excès succède à un autre; à une condamnation outrée de la société romaine prise en masse on substitue aujourd'hui un système d'indulgence qui risque d'altérer la vérité avec plus d'inconvénients. Il en est qui ne connaissent pour ainsi dire pas de limites à cet optimisme. D'ingénieux esprits se sont fait un jeu facile de justifier tout ce qui s'explique. Ils regardent comme un bien la suppression de tous les freins religieux, de toutes les règles sévères que l'homme a toujours senti la nécessité de s'imposer. Pour eux, les croyances ne sont que des bornes qui rendent l'esprit étroit. Donc il faut applaudir à l'avénement des théories épicuriennes. La morale sévère est une limite aussi. Ils vantent donc les

mérites de ces époques pleines de charme où dominent le scepticisme et le laisser-aller aux séductions de la vie. Ils s'extasient devant ce plein épanouissement du caprice, devant cet affranchissement de la volonté mise au large, qui goûte une sorte d'ivresse à rejeter du même coup les austérités de l'ancienne règle et les préjugés du vieux temps.

La même théorie indulgente a pris ailleurs d'autres formes. Nous avons vu dans de gros ouvrages traiter Tacite comme un calomniateur des Césars, comme un adversaire implacable et inintelligent de son propre temps. On a travesti en un opposant presque séditieux cet historien qui nous laisse hésiter entre ce qu'il faut le plus admirer en lui de l'immortelle vigueur de ses peintures vengeresses ou de la haute modération de son esprit et de son incorruptible équité. On essayait de réhabiliter ce pauvre Claude, à qui on prête toute sorte de vues d'humanité. On a loué presque Tibère, on a trouvé beaucoup de bon dans Néron, et le meurtre de sa mère et de sa femme s'est réduit, dans le langage tout rempli d'euphémismes de cette nouvelle façon d'envisager l'histoire, aux proportions de simples « difficultés de famille ».

Voilà l'excès dans toute sa crudité. On entend bien que nous ne le prenons pas pour l'expression nécessaire de la nouvelle école historique. Elle ne pousse pas toujours ce système d'optimisme jusqu'à l'absolution des crimes. En revanche, elle pardonne peu aux opposants philosophes ou politiques, qui virent avec regret l'antique morale s'altérer et l'ancien ordre de choses remplacé par le régime impérial.

Qui ne sait de quelle façon M. Mommsen traite Cicéron? Ni le talent ni la morale ne trouvent grâce devant la force aux yeux de ces apologistes du succès.

Des interprètes plus judicieux de la nouvelle école historique, des écrivains dont on ne saurait trop louer le savoir, ont pourtant essayé aussi de montrer que ces censures ont eu le double tort d'enfler démesurément la part du luxe romain, et de lui attribuer un rôle trop grand dans la décadence.

Nous pensons qu'ils atténuent trop à leur tour l'importance du fait incriminé par les anciens.

Tel est l'auteur très-érudit des *Mœurs romaines, du règne d'Auguste à la fin des Antonins*, M. Friedlænder. Peut-être trouverait-on, à un degré moindre et souvent plus justifié, une tendance analogue dans l'historien aux vues plus générales qui embrasse dans un fort ensemble, avec toutes les ressources de la science moderne, la totalité de l'histoire des Romains, M. Victor Duruy[1].

C'est un argument sur lequel il insiste beaucoup que les abus signalés furent partiels, limités à un petit nombre. N'est-ce donc pas là l'histoire de tous les raffinements abusifs dans tous les temps? Joignez ici que ceux qui s'y livraient étaient les maîtres du monde. A cette passion de jouir et de briller on les a vus sacrifier jusqu'aux derniers restes d'indépendance et de vertu.

[1] Il n'est que juste de louer cet ouvrage considérable, le plus complet que nous ayons aujourd'hui en France sur l'ancienne Rome, où l'auteur a fait entrer les éléments intellectuels et moraux, politiques, économiques et administratifs qui manquaient trop au tableau, tel que le traçaient encore dans ces derniers temps chez nous les adeptes de l'école purement classique.

Était-il d'ailleurs si limité ce mal qui s'étendait de proche en proche dans toutes les classes, qui se faisait sentir aux chevaliers comme aux nobles, aux nouveaux enrichis comme aux oligarques oppresseurs, et qui atteignit jusqu'à cette plèbe si avide d'obtenir et qui obtint, en effet, on a vu dans quelles proportions, sa part de jouissances gratuites?

L'auteur de l'*Histoire des Romains* montre fort bien comment le mal, accru jusqu'à Néron, a diminué sous d'autres empereurs; comment, ce qui importe plus encore, il ne porta pas les mêmes ravages dans les provinces où persistèrent à fleurir plus de vertus simples et honnêtes qu'on ne le croit communément. Rien de mieux motivé que cette observation dont on n'avait pas assez tenu de compte. Mais on peut dire qu'il en est presque toujours ainsi de ce qu'on nomme les époques de corruption. Sous la Régence, en plein règne de Louis XV, la masse de nos provinces était saine aussi. L'histoire pourtant n'a pas excédé ses droits en peignant les sommités sociales corrompues, et ces vices qui s'étalent en éclipsant tant de modestes vertus qui se cachent.

C'est dans une comparaison perpétuelle du luxe romain avec le luxe moderne, que M. Friedlænder, abordant ce parallèle, cherche la preuve que, loin d'être à cet égard inférieure à la Rome impériale, notre société offre une supériorité de luxe presque constante.

Voici notre réponse à cette affirmation.

La diffusion des raffinements, nés de la civilisation, dans toutes les classes, n'accuse pas nécessairement une société de corruption. C'est à d'autres signes que cette corruption se révèle: d'une part à une intensité en quelque sorte monstrueuse de certains genres de luxe, de l'autre au prix infini que les gens qui ont le privilège de ces sortes de jouissances y attachent, jusque-là qu'ils en font leur tout et pour ainsi dire leur dieu. Or, à cet égard, sans rien dissimuler de nos propres corruptions, nous valons mieux, beaucoup mieux que les Romains de la fin de la république et des premiers siècles de l'empire.

Est-ce que la question est de savoir si nous allons chercher le thé, le café, les étoffes, certaines denrées alimentaires, plus loin qu'ils ne le faisaient eux-mêmes pour obtenir les objets de leur convoitise? Demandez-vous de bonne foi si le plaisir vaniteux de détruire pour détruire qui avait tant de charme pour ces esprits blasés et malades, si la bizarre idée de mettre des prix fous à ce qui ne procurait aucune jouissance, comme dans les exemples célèbres des perles avalées et des oiseaux chanteurs servis à table, — mets détestable, ayant pour tout mérite de coûter très-cher, — si cette jouissance malsaine qui consiste dans l'immensité de la difficulté vaincue pour satisfaire un caprice d'ostentation ou de gourmandise, si enfin ces perversités de l'époque de la décadence, sont imputables à nos sociétés à un degré qui s'en rapproche. Est-ce que nous avons ce luxe monstrueux, source de tant d'autres, l'esclavage?

Voilà, quoi qu'on en dise, ce qu'on n'a pas exagéré chez les Romains.

Leur avidité en matière de jouissances culinaires reste par exemple sous le coup d'accusations trop précises.

A ces censeurs, dont on repousse les conclusions, on ne peut du moins refuser l'autorité de témoins et d'observateurs exacts : ces témoins sont accablants.

Comment ne pas sourire en voyant M. Friedlænder, dépassant trop cette fois les bornes, aller jusqu'à justifier presque au nom de l'hygiène l'usage ignominieux des vomissements pendant les repas?

Et de combien il s'en faut aussi que nos profusions soient « relativement » aussi considérables!... Comment nier que les prix auxquels de simples nuances de perfection faisaient monter certaines denrées comestibles ou des objets destinés à l'ornement ne fussent sans rapport avec les nôtres? Les exemples abondent, sont présents à tous les esprits; j'en ai cité d'assez concluants!

On compare aussi chez les Romains et chez nous les excès de la parure.

Eh bien! qu'on nous montre rien de comparable à cet emploi des perles, qui, payées plus chèrement que les pierres les plus précieuses, constituaient un faste des plus ruineux. On a vu qu'une seule offerte par Jules César à la mère de Marcus Brutus, Servilia, est évaluée à plus de 1,600,000 de nos francs. En vérité les prodigalités de nos galants modernes sont bien loin d'approcher d'un tel chiffre. Mettons en parallèle les plus riches cadeaux faits par un Louis XIV lui-même à M[me] de Montespan, et la parure d'une des femmes de Caligula, Lollia Paulina. D'un côté, on a un chiffre de quelques milliers de francs; de l'autre une parure d'émeraudes et de perles, qui représentait plus de dix millions de nos francs.

Ces faits n'étaient pas très-fréquents, dit-on. Nous le croyons bien! Mais ils ne sont pas non plus si extraordinairement rares. Nos riches se construisent-ils de pareils palais? Avons-nous les équivalents d'un Scaurus? Sans doute il n'y avait pas une foule de gens prodiguant en jeux publics et en travaux d'embellissements des sommes qui égalassent les dépenses inouïes d'un César; mais même dans les villes de province on vient de voir qu'il s'y dépensait des millions par le fait seul des particuliers. Quoi de pareil chez nous? On cite nos fêtes splendides. La plupart de celles qu'on met en avant ne relèvent pas du faste privé, mais du luxe public ou municipal. Opposer avec M. Friedlænder les bals donnés à l'Hôtel de Ville de Paris, ou par le lord-maire, ou même quelques festins de cérémonie exceptionnels d'un petit nombre de magnats ou d'opulents financiers à ces excès romains, est-ce donc là vraiment un argument plus décisif? L'exemple de Lucullus subsiste; et ce Romain qui, du temps de Néron, dépensait dans un repas, rien qu'en roses, quatre millions de sesterces, ne continue-t-il pas à faire assez belle figure dans les fastes de la prodigalité?

Nos revenus, ajoute-t-on, seraient de même fort supérieurs aux grandes fortunes romaines.

Ne faudrait-il pas d'abord examiner le fait; puis, voir quelle en est la portée quant aux dépenses de prodigalité?

Ces revenus français ou anglais, ces revenus triples ou quadruples qu'on nous cite, n'arriveraient le plus souvent à être en réalité que les équivalents des revenus romains par suite de la dépréciation monétaire. Ce qui ne me paraît pas moins certain, et c'est la vraie question

en litige, c'est que la proportion des dépenses chez les Romains riches était bien plus sensiblement rompue en faveur du superflu et de l'ostentation. Une part beaucoup plus grande de leurs revenus y passait; j'ai dit que les choses de luxe étaient beaucoup plus chères; la quantité des choses nécessaires était en outre beaucoup moindre, grâce au climat et aux habitudes plus fastueuses que confortables.

On me permettra de ne pas insister sur les preuves de ce double fait qui, je l'ai dit, surabondent. Croit-on qu'on justifie plusieurs de ces dépenses qu'on reconnaît folles, lorsqu'on avance que le prix « encourageait » les entrepreneurs de certaines cultures, de certaines pêches ou chasses, ou fabrications industrielles, par la diffusion de l'argent qui payait ces folies? Une consommation plus régulière eût mieux obtenu ce résultat, et ce qu'il y a de destructif dans la folie humaine ne sera jamais compensé dans ces consommations par cette prétendue pluie de profits et de salaires, qu'il eût été plus sage et plus utile de mieux répartir.

Sous le rapport économique, les censeurs de la société romaine n'ont donc pas eu tellement tort de crier aux raffinements ruineux, au faste abusif.

Nous porterons le même jugement, tout compte tenu, comme nous l'avons fait, des exagérations, — au point de vue moral et social.

La soudaineté avec laquelle firent invasion cet or et ces raffinements contribua à dépraver profondément les mœurs. La mauvaise humeur conçue contre la richesse par les philosophes et les patriotes ne s'explique pas

ici non plus, suffisamment, quoi qu'on dise, par la « rhétorique des écoles, » qui avait pris pour texte habituel de ses déclamations les mérites de la pauvreté et les dangers de la richesse. Il y avait dans ces censures une autre idée, celle que la vertu civile et militaire de Rome était incompatible avec les abus de cette richesse souillée le plus souvent dans son origine, et qui détruisait, nous l'avons dit, les ressorts de l'énergie, de la *vertu* antique.

Cette idée n'était pas si fausse! Elle avait sa part de vérité d'autant plus grande, qu'en même temps que l'or faisait invasion avec les coutumes grecques et orientales, une doctrine morale relâchée allait atteindre jusqu'au fond de l'âme le sentiment du dévouement pour le flétrir et l'idée de patrie pour la dissoudre. Et c'était le moment même où l'argent prenait la prépondérance : principe de mort pour les aristocraties fondées sur l'idée de services publics rémunérables en honneur.

Cette censure, plus fondée donc qu'on ne le reconnaît, n'en était pas moins, finissons par cet aveu, impuissante à guérir le mal. Le monde ne pouvait revenir à la simplicité d'un chimérique âge d'or, et il ne suffisait pas de faire appel éternellement à une vertu négative qui consistait dans l'abstention. Pour inspirer cette vertu du détachement il fallait des croyances, une espérance pleine de divines perspectives, une charité ardente qui arrachât l'âme au culte des jouissances. Les censures antiques allaient, rajeunies, retentir avec la grande voix du christianisme : mais, même en gardant parfois encore une certaine exagération, elles acquéraient une efficacité qu'elles n'avaient pu avoir. La philosophie antique avait

opéré dans quelques individus d'élite des réformes dignes d'être admirées. Le christianisme renfermait seul ce qui pouvait produire dans l'homme et dans la société une révolution morale profonde et durable, parce qu'il était une source vive. Le remède qu'il apportait était l'amour, plus fort contre l'orgueil et les sens que la dignité des sages.

CHAPITRE II

LA SATIRE CHRÉTIENNE DU LUXE AUX PREMIERS SIÈCLES.

On n'a pas assez remarqué combien les écrivains chrétiens devaient donner un tour nouveau à la satire du luxe, en tirant leurs motifs de censure d'une inspiration toute nouvelle et plus haute.

Élevée et grave dans ce qu'elle a de général, cette censure prend souvent un caractère véhément, mordant, ironique et personnel.

C'est alors que, sans perdre de sa grandeur et de sa portée, elle peut porter à bon droit le nom de satire.

Elle s'attaque, en effet, avec des armes telles qu'un Juvénal ne les aurait pas désavouées, à tout ce qui, aux yeux du christianisme, constituait la corruption de la vieille société; c'est ce côté que je voudrais mettre en lumière, après avoir marqué la nature de cette inspiration nouvelle.

I

LA RICHESSE ET LE SUPERFLU.

Avant tout, je dois dire quelques mots des raisons qui ont rendu les premiers docteurs si durs pour la richesse et pour les riches; je suis frappé d'abord du caractère original de leur polémique.

On se trompe fort quand on fait de ces premiers représentants du christianisme les simples continuateurs des attaques de Sénèque et des autres sages contre la richesse. Quelquefois les phrases se ressemblent jusqu'à se confondre, mais l'esprit est essentiellement différent.

Les stoïciens attaquent la richesse comme une cause d'asservissement et comme une dégradation de la dignité humaine; les épicuriens y voient une gêne, un embarras, et, on l'a vu, ceux qui restent fidèles aux leçons de leur premier maître, prêchent la médiocrité; le christianisme inaugure et préconise un troisième point de vue, qui n'a rien de commun avec ces deux thèses philosophiques : il divinise la souffrance.

Expier et se réhabiliter par la pauvreté, imiter par là le divin idéal personnifié par Celui qui vécut pauvre volontairement et légua le grand exemple de son sacrifice et de sa mort, tout est là pour la religion qui venait succéder aux sectes philosophiques et prendre possession de l'humanité.

On n'a pas de peine à comprendre ce qu'il devait y avoir de sévère dans cette doctrine à l'égard de la richesse, qui a le plus souvent pour effet de mettre la jouissance à la place de l'esprit de sacrifice.

Ajoutons les sévérités de l'Évangile pour le riche, lui-même, l'accès du ciel déclaré pour lui d'une difficulté presque insurmontable, et on comprendra l'âpreté fréquente de cette censure.

On peut donner, ce semble, de cette sévérité des raisons plus particulières qui paraissent avoir été trop méconnues.

Souvent on répète que l'Évangile condamne la richesse en elle-même, et jette une sorte de défaveur, si ce n'est même d'interdit, sur la propriété. Il n'est pas étonnant, dit-on, que les docteurs des premiers siècles et leurs successeurs eux-mêmes aient porté les mêmes condamnations.

En réalité, rien n'est moins fondé que cette assertion. Il n'est pas vrai qu'on trouve dans l'Évangile la condamnation de la richesse en elle-même; le bon riche y est opposé au mauvais riche, comme le riche l'est au pauvre; l'aumône y est prescrite, ce qui serait absurde si la richesse était condamnée.

Le mot : *Il y aura toujours des pauvres parmi vous*, implique l'inégalité des conditions.

La propriété, et, comme on dit aujourd'hui, le droit du capital est même affirmé dans le livre qui sert de fondement à la prédication chrétienne. Il l'est d'une manière toute particulière dans la fameuse parabole de l'ouvrier de la onzième heure, qui est aussi bien rétribué que les autres, uniquement parce que cela plaît au maître, c'est-à-dire au *capitaliste*, au *patron*, juge en

dernier ressort de l'emploi qu'il doit faire de son capital, et qui fait profiter cet ouvrier retardataire d'un avantage tout gratuit, sans que les autres pourtant puissent se plaindre; car « il ne leur a été fait aucun tort, » et le *maître* leur donne ce qu'il leur a promis.

Quelle condamnation des doctrines proudhonniennes et des théories, quelles qu'elles soient, qui dénient à la propriété son *jus utendi !*

Nous n'hésitons pas à le dire, les docteurs des premiers siècles ont plus d'une fois dépassé les bornes du christianisme évangélique dans ce qu'offrent de trop absolu leurs attaques contre les riches.

Ils s'inspirèrent des idées régnantes dans les écoles sur la richesse, la propriété, le capital, idées qui considéraient tout ce que ces mots représentent comme entaché d'un vice d'origine fondamental.

C'est en s'autorisant de ce point de départ, qu'entraînés d'ailleurs par leur ardente charité, ces docteurs, suivant l'exemple que leur avaient donné la plupart des philosophes et même des jurisconsultes du monde ancien, ont vu dans ces faits des institutions de pure convention, tout au plus justifiées par la coutume et par la prescription, en un mot par une tolérance qui ne saurait équivaloir à un droit, si Dieu ne les autorisait et ne les ratifiait en quelque sorte sous certaines conditions spéciales.

Saint Ambroise écrit et répète que, selon la loi naturelle, « tous les biens devraient être communs et tous les hommes égaux ». — « La terre, dit-il[1], a été donnée

[1] *De Nabuthe Israelita*, C. I, 2.

en commun aux riches et aux pauvres. Pourquoi, riches, vous en arrogez-vous à vous seuls la propriété? » — Dans un traité philosophique, il s'exprime en termes qui ne laissent aucun doute sur la portée de son affirmation : « La nature a mis en commun toutes choses pour l'usage de tous... La nature a créé le droit commun. *L'usurpation a fait le droit privé.* » Saint Basile compare, après Cicéron[1], la terre appropriée à un théâtre rempli qui ne permet plus aux nouveaux arrivants de trouver une place. Usurpation permise, ratifiée sous la condition de l'aumône par la volonté divine, voilà la théorie.

Ne nous étonnons pas si nous voyons la juste censure du luxe tourner dès lors à la satire.

En principe, le riche étant un usurpateur du domaine commun, qui est la terre, les Pères, au lieu de voir dans l'aumône un don gratuit, la déclarent une simple « *restitution* » de ce qui est dû au pauvre dépouillé de sa part de biens. « Ne pas payer une dette, c'est voler, écrit saint Basile; or, ce n'est point payer sa dette que de ne pas rendre aux pauvres ce qu'on leur a pris[2]. » — C'est l'idée, et c'est le mot même qui revient sans cesse dans leur prédication.

[1] *De offic.* l. I, C. XXVIII.

[2] Saint Augustin fait de la propriété un pur droit de convention, et du roi ou empereur le vrai auteur de ce droit ; c'est l'État, veut-il dire par là, qui est le propriétaire éminent ou plutôt unique, les propriétaires particuliers ne le sont que par une sorte de concession, et dès lors, simples usufruitiers. C'est cette théorie, qui nie tout droit de propriété véritable, qu'on voit reparaître au temps de Louis XIV, et que Bossuet pourtant ne défend pas ; on peut même inférer de certaines paroles de la *Politique tirée de l'Écriture Sainte* qu'il la condamne. Voici les termes mêmes de saint

S'ils n'étaient pas des saints, ils en feraient sortir soit la révolte du pauvre, soit pour le riche le simple droit de la force; mais comme ils sont des saints, ils en font sortir la résignation du pauvre en même temps que la charité du riche.

Communistes, non certes, ils ne le sont pas, mais ils sont convaincus que la propriété du sol est un vol primitif, que l'ordre établi, voulu de Dieu, peut seul légitimer dans la pratique, bien qu'il y ait eu « originairement » usurpation, injustice.

La propriété porte donc à la lettre la tache d'un péché originel qui plus ou moins infecte la société et le riche lui-même, et dont il faut laver le vice dans les eaux purifiantes de la charité et de la pénitence.

Si la propriété foncière usurpe, que dire de la propriété mobilière et du capital, cette source encore plus fréquente du luxe?

La fortune née de l'*intérêt* du capital est bien plus

Augustin : « De quel droit chacun possède-t-il ce qu'il possède? N'est-ce pas le droit humain? Car, d'après le droit divin, Dieu a fait les riches et les pauvres du même limon, et c'est une même terre qui les porte. C'est donc par le droit humain que l'on peut dire : « Cette villa est à moi, cette maison est à moi, cet esclave est à moi; mais *le droit humain n'est pas autre chose que le droit impérial*. Pourquoi? Parce que c'est par les empereurs et les rois du siècle que Dieu distribue le droit humain au genre humain. Otez le droit des empereurs; qui osera dire : Cette villa est à moi, cet esclave est à moi, cette maison est à moi?... Ne dites donc pas : Qu'ai-je affaire au roi? Car alors qu'avez-vous affaire avec vos propres biens. C'est par le droit des rois que les possessions sont possédées. Si vous dites : Qu'ai-je affaire au roi?.. Vous renoncez par là même au droit en vertu duquel vous possédez quelque chose. » C'est la théorie qui consiste à soutenir que la propriété naît de l'État et n'a pas de source dans le droit naturel. (Augustin in Evang. Joannis, *Tract*. VI, 25, 26)

encore un « vol », s'il est permis de le dire en répétant une expression qu'ils ne se font pas faute d'employer.

L'intérêt du capital, en effet, est, répètent-ils avec Aristote et d'autres philosophes, une acquisition *contre nature*. L'argent n'enfante pas. Placez deux dariques à côté l'une de l'autre, il n'en naîtra pas une troisième. Le prêt qui rapporte est qualifié par saint Chrysostome d'*agriculture damnable*. Il fait naître *une moisson sans semence*.

On a répondu à cet argument qui figurait à titre de nouveauté dans des écrits socialistes, que l'argent n'est pas si *stérile*. Bien employé par celui qui l'emprunte, il l'enrichit, augmente le fonds social, et permet à l'emprunteur de restituer le capital au prêteur avec un surcroît qui rémunère sa privation et ses risques.

Mais les Pères de l'Église, bien qu'hommes d'un génie supérieur, n'étaient pas tenus d'être économistes.

Sur ce point ils ne devançaient pas leur temps, ils répétaient des erreurs qui devaient être perpétuées jusqu'à une époque assez récente, même par de savants et judicieux jurisconsultes. L'intérêt du capital était si bien diffamé que ces interprètes du droit écrit ne consentaient à tolérer l'intérêt que sous toutes sortes de déguisements, à lui faire place qu'à l'aide de cent subtilités.

Pour eux, comme pour les théologiens, l'intérêt de l'argent restait, quel qu'en fût le taux, flétri du nom d'*usure*.

A ce compte, ni commerce, ni banque, qui ne reposât sur une iniquité et sur un délit.

Calvin, dans un curieux passage, devait rouvrir aux

nations protestantes la voie du crédit à demi fermée alors aux nations catholiques. Il prouve par les arguments qu'un économiste aurait pu faire valoir, du même coup la fécondité du capital et sa légitimité.

Ces idées de propriété usurpée et d'intérêt illégitime devaient redoubler les rigueurs des premiers docteurs chrétiens pour le luxe et pour les riches, déjà suspects avant d'avoir mésusé. Point de fortune foncière ou mobilière qui soit licite à leurs yeux. Tout homme riche est un homme d'iniquité.

S'il a reçu sa fortune par héritage, alors c'est à son père que l'iniquité revient. C'est ce que saint Jérôme exprime textuellement par ces mots, qui ont servi de texte à bien des sermons : *Omnis dives iniquus, aut hœres iniqui.*

Comment le superflu, effet et signe de cette richesse, serait-il plus innocent et plus digne de ménagement?

Suspect aux yeux de chrétiens rigides comme une source de mauvais désirs, comme une satisfaction donnée à l'éternel ennemi, à l'insatiable concupiscence, il est aussi et par les mêmes causes un vol fait sur le nécessaire.

« Posséder le superflu, écrit saint Augustin, c'est posséder la chose d'autrui. »

Saint Jérôme dit en termes encore plus énergiques : « Le superflu du riche est le nécessaire du pauvre. Il vole aux pauvres ce qu'il ne donne pas. »

Assertion que justifie peu l'observation des faits.

La propriété, par sa fécondité, a augmenté les biens dont l'humanité dispose.

Le capital, excité par l'*intérêt* à produire, a par suite enrichi la grande masse elle-même.

Le superflu rend des services du même genre. Il est le plus grand stimulant de l'activité, l'espoir du pauvre, l'aiguillon de l'industrie, et, à ces titres, il a, dans une proportion incalculable, accru même la somme des choses de simple utilité; car s'il y a un mauvais superflu qui prend sans rendre, il y a un bon superflu qui rend sans avoir pris.

Ce miracle, ce n'est point l'aumône qui l'opère, si nécessaire qu'elle soit, ce n'est pas même la charité, plus étendue que l'aumône, si divine que soit son inspiration, si indispensable que soit son rôle dans la société, c'est le travail; il ouvre d'inépuisables sources à la richesse et au bien-être; il crée et renouvelle; il est le lien permanent du riche et du pauvre, et le grand ressort qui imprime à tout le mouvement.

Les Pères en ont montré la haute valeur morale. Il appartenait à d'autres temps d'en rechercher la puissance et la salutaire fécondité.

Il n'est d'ailleurs aucun de ces docteurs qui, en pratique, ne consente à admettre le *victus mediocris* et le *vestitus rationabilis*. Tous reconnaissent qu'il faut tenir un certain compte du rang et de la situation sociale, de même qu'ils admettent, en condamnant les ornements, que l'officier ne doit pas être vêtu comme le soldat et l'évêque comme le simple prêtre.

Ce mélange d'austères vérités morales et d'erreurs économiques aboutit à une polémique qui, excitée par le spectacle des injustices du vieux monde et de ses cor-

ruptions, comme par l'amour du Christ et de ses membres souffrants, c'est-à-dire des pauvres, débordera en mouvements pathétiques, en invectives passionnées, ou se répandra en attaques incisives, en portraits sanglants des vices et des raffinements, portraits auxquels le public ne sera pas embarrassé de mettre des noms.

On voit combien la polémique contre la richesse et le superflu est renouvelée ici dans sa forme et dans son fond. Les philosophes qui attaquaient les riches n'avaient guère parlé pour les pauvres; ils ne leur attribuaient aucun titre religieux; ils songeaient à peine à eux comme membres de l'humanité.

Les nouveaux docteurs, au contraire, remettent en pleine lumière, en pleine pitié, en pleine gloire, ces misères oubliées, méprisées même par les sages, hautains contempteurs de la richesse.

Lazare n'a plus seulement un juge au ciel, il a sur la terre des avocats courageux, hardis, éloquents!

Ils n'exigent pas pourtant du riche qu'il se dépouille entièrement, quoiqu'ils y voient le chemin de la perfection; ils lui laissent sa richesse, sous la condition d'un détachement tout spirituel et d'une aumône abondante. Sinon il n'est pas d'objurgation terrible et d'épouvantable menace qu'ils ne soient prêts à faire entendre publiquement.

Le riche égoïste et dur sera dénoncé, montré du doigt.

C'est le plus souvent un type que l'orateur dépeint, bien que lui aussi se laisse emporter à des allusions transparentes; mais, en tout cas, ce que le peuple y voit, c'est tel ou tel homme qui fait scandale.

Si quelquefois tous montrent du doigt le même personnage public. chacun aussi ne manque pas de reconnaître tel ou tel particulier désigné par sa richesse et son faste.

Pas une des formes qu'ait pu prendre l'ostentation ou la sensualité qui ne devienne l'objet non plus seulement de descriptions, mais de harangues accusatrices.

Que nous voilà loin des monologues ou des dialogues des philosophes!

Sénèque semble parler à Sénèque, ou tout au plus il écrit à Lucilius. Ces nouveaux moralistes ont tout un monde d'auditeurs. L'Église est pour eux un forum. La passion politique est transportée tout entière au sein de la religion.

Quel orateur avait parlé de si haut et avec une telle autorité?

Les masses sont attentives, silencieuses, bien que parfois frémissantes.

Si leur violence éclate, — et, bien que rare, cette explosion populaire s'est quelquefois produite, — c'est à la sortie de l'église. Les grands et les puissants se tiennent immobiles au pied de la chaire; ils sont condamnés à tout écouter. Le riche qu'on dépeint injuste, sensuel, plein d'orgueil, est là, il entend cette voix qui le supplie de s'amender ou qui lui montre l'enfer s'il ne renonce à son faste, traité de pompes de Satan.

On ne peut contester du moins dans un fait pareil ni ce qu'il a de nouveau, ni ce qu'il a de grand. Ah! ne fallait-il pas aussi à la fin que les relâchements et les vices de cette société, si souvent égoïste et dépravée, appelassent une réaction héroïque de désintéressement, de

dévouement exalté jusqu'au martyre! Oui, il y eut des excès de polémique, il y eut des excès d'ascétisme, mais ce n'est là que l'ombre du tableau, et combien il serait regrettable qu'un pareil spectacle n'eût pas été donné au monde!

Je ne m'attache donc pas aux idées outrées, contestables, pour les mettre seules en lumière.

Dans ces peintures ardentes, il y a une part très-grande de vérité, et par rapport au temps et par rapport à la nature humaine telle qu'elle subsiste toujours.

Il en est de même de ces portraits pleins de malice ou de verve caustique, qu'on serait parfois tenté de croire d'un de nos peintres modernes de caractères.

A la lumière de ces idées générales, nous pourrons voir comment la satire chrétienne poursuit les raffinements du luxe de traits acerbes, passionnés, souvent même spirituels et piquants.

Si ce n'était un mot bien profane en un tel sujet, on dirait qu'ils offrent parfois un côté qui touche à la comédie de mœurs; car tous les tons se rencontrent dans cette éloquence abondante, indignée, ingénieuse, railleuse parfois, qui déclare au mal une guerre en règle, et qui se déploie avec une fougue et une énergie extraordinaires, comme s'il s'agissait du pouvoir à conquérir ou de la fortune à enlever de haute lutte, et non pas seulement de vérités pures à répandre et d'âmes à sauver.

II

UNE DIATRIBE CONTRE LES FEMMES.

L'apôtre, on peut dire l'athlète du stoïcisme chrétien, c'est Tertullien. Nulle part, cette doctrine qui, dans les temps modernes, devait marquer l'école de Port-Royal. n'a été professée avec plus d'énergie. On peut dire même qu'Arnault, Nicole, Pascal sont dépassés.

C'est surtout aux femmes que s'attaque l'éloquent censeur des vices du temps.

Les écrivains romains qui avaient censuré les femmes s'étaient placés à un tout autre point de vue. Pour eux les femmes par leurs abus de parure, par la domination qu'elles exercent sur leurs maris, faisaient pis que porter atteinte à la morale, elles corrompaient la politique, elles détruisaient les ressorts de la société et de l'État.

Rien de pareil ici. L'idée de cité et de patrie disparaît. La politique n'est de rien à ces apôtres de la pureté morale, de la perfection religieuse; ils ne connaissent d'autre cité à défendre que la cité divine!

Le *Traité de l'ornement des femmes* est un des premiers manifestes de cette religion rigoriste qui n'est pas l'équivalent, mais qui est une des expressions du christianisme naissant.

Avant d'en signaler certains côtés hyperboliques, il faut reconnaître ce qu'il y a là de mâle accent, d'élévation héroïque.

Dans la forme, c'est une diatribe, une sorte de pam-

phlet contre toute élégance et toute parure, fort souvent outré ; au fond c'est une préparation au martyre.

C'est la mort avant la mort, l'apprentissage du dernier sacrifice. La menace est suspendue sur les femmes chrétiennes. Elles peuvent être appelées le lendemain à subir d'horribles supplices. Se présenteront-elles amollies devant cette terrible épreuve?

Qu'elles se détachent donc sans plus tarder des vanités qui leur tiennent au cœur !

Il y a aussi dans cette rigueur morale une réaction, déjà devenue nécessaire, contre des docteurs trop complaisants au sein de l'Église même. Ces directeurs accommodants, un évêque d'Afrique, Commodien, qui s'exprime avec autant de sévérité que Tertullien, les dénonce avec rudesse. Professer une religion surtout d'apparence, c'est là une pente que combattent de toute leur ferveur religieuse ces incorruptibles docteurs, qui se firent presque autant d'ennemis dans le clergé de leur temps que dans le monde.

Une critique qui juge les idées en elles-mêmes pour leur valeur et leur vérité durable ne se demandera pas moins ce qui, dans ces écrits immortels, moralement vrais à tant d'égards, relève de l'exagération et de la satire.

Il y a des erreurs qu'on doit signaler en raison même de l'entourage auguste des vérités dont elles s'environnent.

Elles ont fait école aussi ces erreurs, et ce n'est pas impunément qu'elles invoquent des autorités consacrées. Bien des paradoxes, éloquemment propagés par Jean-

Jacques-Rousseau dans son célèbre discours sur les *Lettres, les Sciences et les Arts*, se rencontrent dans des écrits animés d'ailleurs d'un esprit fort différent. La civilisation y est fort mal traitée dans quelques-unes de ses manifestations et dans ses moyens matériels.

Rousseau, se faisant l'apologiste de la vie sauvage, ne craint pas d'accuser le fer, instrument de toute industrie, d'avoir perdu le genre humain. Tertullien condamne non moins rigoureusement l'instrument des échanges, la monnaie. Il maudit les métaux précieux, origine et matière de la plupart des parures. A peine admet-il l'industrie des vêtements, du moment qu'elle a couvert la nudité. S'il le prend de très-haut avec « ces deux princes de la matière » l'or et l'argent, c'est qu'il leur attribue une origine diabolique. Cet esprit, à tant d'égards si éclairé, tombe dans les plus étranges superstitions quant à l'origine de ces inventions. Il les explique par la magie. C'est sur un ton de mépris qu'il reproche à la perle, cet ornement si recherché par les femmes romaines, de tirer son existence d'une altération morbide. Enfin quelle verve implacable contre ces pierreries étincelantes, ces cercles d'or qui entourent les bras des mondaines!

Il se plaît à écraser ces vanités sous l'exemple des femmes de je ne sais quel peuple barbare, qui abandonnaient aux esclaves ces matières viles à leurs yeux, et qui leur laissaient aussi les couleurs éclatantes, et ne traite pas avec moins de dédain la pourpre, si chère au faste des costumes. Il se moque, avec beaucoup de raison d'ailleurs, de l'étrange mode de teindre de cette couleur jusqu'aux brebis qui paissaient dans les campagnes.

Beaucoup de ces censures semblent empruntées aux moralistes païens; mais Tertullien flétrit les mêmes usages surtout comme des causes de corruption; ils ont le tort de sembler confondre les femmes chrétiennes avec les païennes. « Quand on pourrait croire qu'il y a de la charité parmi les païennes, leur vertu est nécessairement si imparfaite et si défectueuse, que, quelque chastes qu'elles soient peut-être dans l'âme, il paraît trop de dissolution dans leurs habits... Combien en trouverez-vous, parmi celles-là mêmes qui affectent de ne plaire qu'à leurs maris, qui ne prennent un soin particulier d'orner et d'embellir leurs corps pour attirer les regards des étrangers, quelque semblant qu'elles fassent de n'avoir aucune mauvaise intention ?... Pour vous, vous devez vous distinguer d'elles autant dans vos habits que vous vous en distinguez dans tout le reste, parce que vous devez être parfaites comme votre Père céleste est parfait. Or, cette perfection, je veux dire cette pureté chrétienne, doit non-seulement ne pas vous faire désirer d'être aimées, mais encore vous faire haïr et détester tout ce qui peut allumer quelque dangereux amour dans les autres. D'abord ce désir de plaire par des grâces artificielles ne peut venir que d'un cœur gâté et corrompu. On sait combien ces grâces et ces parures servent d'amorce pour attirer au plaisir défendu. Pourquoi donc travaillez-vous à allumer ces flammes dangereuses ? En second lieu, nous ne devons pas frayer le chemin aux tentations, qui deviennent souvent victorieuses à force d'attaques, ou qui du moins troublent la paix de l'âme ».

Combien de vérités qui n'ont pas perdu leur prix

Le sexe masculin n'est pas épargné par le même traité. Dans cette vieille société, les excès de la toilette avaient trop envahi les hommes du monde pour échapper à un blâme mérité. Tertullien les accuse de cacher leurs rides sous des cosmétiques, de polir leur peau, de donner à leurs cheveux telle forme ou telle teinte, enfin de ne pas se faire faute de consulter leur miroir.

Pourquoi donc est-il particulièrement inexorable pour les femmes ? Ah ! c'est ici que la rigueur biblique et chrétienne perd tout point de ressemblance avec les sévérités morales des anciens philosophes.

La femme est la grande pécheresse ; elle est l'auteur du mal, elle doit pleurer sa faute... « La femme, s'écrie-t-il, doit montrer en sa personne Ève pleurant de repentir, et expier par l'humilité de sa tenue ce qu'elle a hérité d'Ève à un si haut degré, la honte du premier péché et tout l'odieux de la perte du genre humain ! »

C'est ainsi qu'au commencement du troisième siècle on a déjà en germe toute la prédication du moyen âge contre la femme, ses vanités, ses faiblesses.

Moines mendiants, prédicateurs ambulants, frères prêcheurs au langage coloré, à la parole ardente, vous ne ferez jamais que commenter Tertullien !

Eh bien ! je le demande, est-ce que l'Évangile, traite ainsi la femme, même la pécheresse? Tertullien s'inspire des malédictions vengeresses d'Isaïe contre les corruptions des femmes juives; c'est aux mêmes foudres que viendra s'allumer pendant des siècles l'éloquence de la chaire.

Dans ce traité, où se mêlent à d'admirables vérités morales ces excessives censures, le côté satirique s'ac-

cuse encore par une moquerie qui s'adresse, non sans quelque affectation de style, aux recherches de coquetterie des femmes.

Parfois dans le rude lutteur perce l'ingénieux effort du lettré qui ne dédaigne pas de briller, et le style devient mondain pour peindre la mondaine :

« Un désir aveugle des objets rares et recherchés l'enflamme, dit-il. De petites parties de son corps sont ornées avec tant de profusion qu'il s'y engloutit des richesses immenses. Un seul fil vaut jusqu'à dix sesterces. Une tête frêle porte la valeur de plusieurs îles et forêts. Le lobe si mince des oreilles envahit tout le livre des dépenses. La main gauche porte, comme en se jouant, un sac d'argent à chaque doigt. Voilà ce que peut faire le désir de briller, et c'est le faible corps d'une femme qui arrive à porter sans peine tous ces trésors à la fois ! »

Le *Traité de l'ornement des femmes* intéresse encore par les détails techniques qu'il renferme sur les recherches de la femme riche dans ces temps de civilisation raffinée.

Combien de traits, qui s'adressent à la mondaine du troisième siècle, ont pu être recueillis par nos sermonnaires jusque dans ces derniers temps !

D'autres, il est vrai, s'appliquent spécialement à la Romaine de cette époque ; l'allusion, pour redevenir exacte, a besoin de subir quelques modifications.

Les cheveux postiches étaient fort usités. Les ornements de tête prenaient toutes les formes qu'ils n'ont guère cessé de revêtir, comme pour montrer une fois de plus que le génie de la mode est moins varié qu'on ne

pense : ce qu'on croit nouveau n'est souvent qu'une vieillerie qui commence à renaître.

Les femmes du monde se servaient de certaines mixtures pour noircir leurs sourcils ; elles blanchissaient leur peau à l'aide de compositions, et mettaient du vermillon sur leurs joues. Tertullien ne doute pas que ce ne soit le diable qui eût pris directement part à l'invention de ces drogues.

Il reproche à la parure la prétention insolente de vouloir « corriger l'œuvre de Dieu ».

A ce compte, quelle industrie, quel art ne serait condamnable ?

Dissimuler certaines laideurs, c'est, à ses yeux, faire aussi mal que lorsqu'on profère un mensonge avec la langue.

Le pieux docteur ne néglige même pas d'appuyer ces sévères prescriptions de conseils d'hygiène ; il menace les mondaines de peines temporelles : l'abus des cosmétiques brûle la peau et fait tomber les cheveux. Tel était surtout l'effet du safran employé par ces femmes follement éprises de la couleur blonde. « Elles rougissent presque de leur patrie ; elles sont fâchées de n'avoir pas pris naissance dans les Gaules ou dans la Germanie. Elles tâchent de se dédommager en transportant à leur chevelure ce que la nature a donné à ces nations. Triste présage que cette brillante chevelure ! Vaine et triste beauté qui se termine enfin en laideur ! En effet, sans parler des autres inconvénients, n'est-il pas vrai que par l'usage de ces parfums on perd insensiblement les cheveux ? N'est-il pas vrai que le cerveau même est ordinairement affai-

bli par ces humeurs étrangères qui le gâtent à la fin? »

La guerre faite par Tertullien aux différentes façons dont les femmes disposent ces mêmes cheveux n'est pas moins curieuse. Il ne leur permet ni de les laisser flotter, ni de les friser, ni de les faire bouffer, ni de les presser, ni de les lâcher, etc. Même absolue proscription des cheveux d'emprunt. Tertullien croit ramener ces chrétiennes trop oublieuses de la simplicité évangélique en leur disant que ces cheveux ont été empruntés à d'affreuses pécheresses, peut-être à de misérables damnées.

Saint Cyprien devait continuer cette guerre aux parures entreprise par son maître. Lui aussi, au milieu de trop bonnes raisons de condamner ce genre d'abus, fait entendre contre les chrétiennes qui se fardent une singulière menace. Dieu, dit-il, les enverra en enfer, faute de pouvoir les reconnaître sous leur masque de peinture.

Saint Clément d'Alexandrie paraît douter de l'efficacité d'une bénédiction qui tombe sur une tête postiche.

Ces subtilités ne sauraient ôter à une telle censure ce qui en fait la grandeur morale.

C'est l'âme opposée au corps, la souffrance à la volupté, la vanité et les sens au dévouement à une vérité supérieure qui commande le sacrifice de soi-même.

« Je ne sais si des mains accoutumées aux bracelets pourront sentir la pesanteur des chaînes. Je doute si des jambes, tant de fois ornées de bandelettes de soie, pourront supporter la douleur des entraves. Je crains qu'une tête couverte d'émeraudes et de diamants ne plie lâche-

ment sous le glaive dont nous sommes menacés à toute heure. »

Prédications d'un héroïsme sublime, qui n'auraient pu que gagner à ne point se présenter sous la forme un peu recherchée de l'antithèse... « Pour briller dans le ciel, il faut rejeter l'or ici-bas. Le temps des chrétiens est toujours un siècle de fer et non d'or ». — « Femmes, paraissez parées des ornements et des grâces des apôtres. Que la simplicité et la pudeur fassent seules vos agréments. Peignez vos yeux d'une humble modestie qui parte d'un intérieur bien réglé. Attachez la parole de Dieu à vos oreilles, et le joug de Jésus-Christ à votre cou. » — « Soumettez-vous à vos maris, et vous voilà assez parées. Occupez vos mains à filer, et retenez vos pieds dans l'enceinte de vos maisons; vous les rendrez ainsi plus ornés que s'ils étaient couverts d'or. Choisissez pour vos plus riches atours la joie de la sagesse, la sainteté, la pureté. Ornées et embellies de la sorte, vous aurez Dieu pour votre fidèle et éternel amant. »

Tout était nouveau dans cette doctrine et dans cet accent. La leçon littéraire de l'ancien monde survivait seule. La morale la plus austère empruntait les ornements de la rhétorique et ses brillantes oppositions ; on aurait dit saint Paul écrivant dans la langue de Sénèque.

III

LE THÉÂTRE.

Le théâtre est l'objet des mêmes censures de la part des docteurs et des Pères; là aussi, à côté des attaques les plus méritées, on trouve à signaler plus d'un trait acéré, sanglant, hyperbolique, qui relève de la satire.

En attaquant les spectacles comme les parures et tous les abus de la richesse, ces pieux organes d'une réforme qui poursuivait le mal invétéré sous toutes les formes, obéissaient aux obligations les plus impérieuses de leur apostolat moral. Nulle part les pompes de la société païenne ne s'étalaient avec plus de magnificence mêlée de plus de corruption.

Ici encore la censure chrétienne se distingue profondément de celle des philosophes, malgré un commun fond de blâme qui s'adresse à de flagrantes immoralités.

Le théâtre est critiqué avec véhémence dans ses pompes profanes, dans ses représentations impures, par presque tous les Pères, mais c'est Tertullien qui donne encore le ton à cette polémique, et qui lui imprime, avec une force singulière, ce caractère religieux.

Son célèbre *Traité contre les spectacles*, pour peu qu'on le relise avec attention, frappe par ce côté plus que par tout autre.

Le surnaturel y intervient sans cesse. C'est à un auditoire chrétien, dans toute la ferveur de la foi, qu'il s'adresse; pourtant ceux qui fréquentent l'église avec

une pieuse assiduité ne continuent pas moins très-souvent à rechercher les émotions de théâtre. C'est ce que le peu accommodant docteur ne peut souffrir. Il n'invoque pas seulement les arguments de morale qui continuent à être développés dans les sermons des prédicateurs; tout ce faste et tout ce déploiement des théâtres, c'est comme impies qu'il les dénonce avec une véhémence inouïe.

Ce côté de la polémique chrétienne contre une des parties les plus essentielles du luxe public de la vieille société n'a pas été assez signalé dans ses traits caractéristiques.

Pour Tertullien comme pour d'autres théologiens de la même époque, les divinités païennes semblent avoir une existence réelle. Jupiter, Neptune, Vulcain, etc., sont des démons. Entrer dans un théâtre, comme ne craignent pas de persister à le faire ces chrétiens trop peu scrupuleux, c'est se placer en plein centre d'idolâtrie. — Quiconque y met les pieds renonce aux vœux du baptême; il rend hommage aux pompes de Satan, il entre en contact avec les esprits infernaux.

Tous les jeux tirent leur nom de quelque dieu du paganisme, c'est-à-dire de quelque démon. Tertullien s'attache à l'établir. Il y déploie une érudition sur les origines qu'une critique un peu exigeante risquerait de trouver plus d'une fois en défaut. Les légendes et les étymologies hasardées fournissent également des armes à sa verve satirique.

Il prend d'abord le cirque à partie moins aussi comme immoral que comme impie. Il y montre le trône même de l'esprit immonde.

N'est-ce pas là le caractère qui éclate dans mille sym-

boles? Que signifient et cette quantité de simulacres, et ce nombre infini de tableaux, et jusqu'à ce superbe attirail des voitures, des chariots, des chaises, des couronnes qu'on étale?

Et sans parler des sacrifices impies qui accompagnent et terminent ces jeux, le cirque n'est-il pas principalement consacré au Soleil? on y voit son temple bâti au milieu, son image rayonnante sur le sommet. Circé, à en croire certains idolâtres, la première institua des spectacles en l'honneur de son puissant père le Soleil; ils prétendent aussi qu'elle a donné son nom au cirque. Parmi les figures, vous apercevez celles de Castor et Pollux. Elles ont été consacrées par ceux qui croient follement que Jupiter, transformé en cygne, fut père de ces deux jumeaux, et qu'ils naquirent d'un œuf. Voici des dauphins, ils sont consacrés à Neptune. Ces statues, dites *sessiennes*, sont ainsi appelées de la déesse qui préside aux semences; celles qu'on nomme *messiennes* tirent leur nom de celle qui préside aux moissons; les *tutéliennes* viennent de la divinité qui préside à la garde des fruits. Le prodigieux obélisque, consacré ou plutôt prostitué au soleil, témoigne par ses caractères hiéroglyphiques que c'est une superstition des Égyptiens.

Ainsi, tout ce faste est sacrilège!

Quel flot intarissable de railleries il verse sur ces malheureuses divinités, objet d'une crédulité honteuse! On a vu qu'il attribue aussi aux chevaux et aux chars un caractère idolâtrique. Les chars à quatre chevaux sont dédiés en effet au soleil, et ceux qui n'en ont que deux le sont à la lune. L'inventeur Erichteion est un monstre démonia-

que. Les couleurs mêmes qui brillent dans le cirque ont le caractère du feu infernal. Les combattants paraissent couverts des livrées de l'idolâtrie : le rouge a été consacré à Mars, le blanc aux zéphyrs, le vert à la terre ou au printemps, l'azur au ciel ou à la mer, ou à l'automne.

Combien d'autres traits d'impiété dans le théâtre! Pour s'y rendre, dans les pompes officielles, on sortait du temple au bruit des fifres et des trompettes, pendant que deux infâmes personnages, directeurs des funérailles et des sacrifices, le désignateur et l'aruspice, conduisaient tout le cortège. Si le cirque est impie, combien le théâtre l'est aussi! Il est proprement le temple de Vénus. Ce nom a été donné par Pompée lui-même au superbe édifice qu'il éleva. Ainsi cet homme célèbre, pour échapper aux reproches qu'une telle « citadelle de toutes les infamies » attirerait un jour à sa mémoire, la métamorphosa en « maison sacrée ». L'impitoyable censeur va poursuivant ainsi de sa verve inépuisable tous ces sanctuaires du plaisir divinisé. Il ne manque pas de remarquer que le théâtre n'est pas seulement consacré à la déesse de l'amour, il l'est encore au dieu du vin; car ces deux démons du libertinage et de l'ivrognerie sont étroitement unis; ils semblent avoir conspiré ensemble contre la vertu.

Les vers, la musique, les flûtes sont encore de l'idolâtrie. Ils rappellent Apollon, les Muses, Minerve, Mercure, c'est-à-dire l'apothéose du démon. C'est lui qui a été l'inspirateur de ces pompes et de ces divertissements dont, ajoute Tertullien, il a tiré si bon parti.

Faut-il ajouter que les mêmes reproches s'adressent

aux jeux olympiques consacrés à Jupiter, aux jeux pythiens dédiés à Apollon, aux jeux néméens célébrés en l'honneur d'Hercule, aux jeux isthméens qui rappellent Neptune? La tache de l'idolâtrie ne souille-t-elle pas aussi les couronnes profanes dont on y récompense les vainqueurs, les prêtres qui y président, les ministres qui y sont députés par le corps des magistrats, enfin le sang des taureaux qui y sont immolés, et Mars ne triomphe-t-il pas dans le stade?

Que ne dira-t-il pas de l'amphithéâtre ce pieux ennemi des idolâtries de l'ancien monde!

Ah! sans doute, Tertullien parle avec horreur du sang qui coule et de ces abominables immolations d'hommes. Le prix infini qu'a pris la nature humaine aux yeux des apologistes du christianisme se manifeste dans des pages émouvantes. Partout pourtant reparaît, à propos de l'amphithéâtre, l'idée dominante qu'il offre les pompes et presque les rites d'un culte maudit. L'égorgement des hommes a été d'abord un hommage aux défunts. L'amphithéâtre est donc aussi une espèce d'idolâtrie. Le spectacle qui veut intéresser les vivants n'est que le souvenir d'un culte infâme rendu aux morts.

La pourpre, les écharpes, les bandelettes, les couronnes, les harangues, les discours, les festins qu'on fait la veille, autant de preuves d'une même source corrompue! L'amphithéâtre est consacré à une plus grande multitude de démons que le Capitole lui-même. On trouve là autant d'esprits immondes qu'il y a d'acteurs ou de spectateurs. Mars et Diane président aux deux

exercices de l'amphithéâtre, aux combats et à la chasse.

Telle est la satire sanglante instituée au nom des croyances chrétiennes contre les spectacles du monde païen. Elle forme la partie la plus curieuse de cette polémique, elle a perdu aujourd'hui ce qui en faisait la force, la haine vivante contre le paganisme, et n'a plus à ce titre que l'intérêt d'un document historique.

Les censures au nom de la morale gardent au contraire toute leur valeur.

Sans doute les apologistes chrétiens, en rentrant ici dans les termes ordinaires de la polémique contre ces divertissements corrompus, se rencontrent avec les grands moralistes de ce stoïcisme adouci et humain qui honore l'époque impériale. Lorsqu'ils font entendre les mêmes griefs, ils invoquent pourtant encore des principes différents: c'est le dogme de la déchéance, c'est la valeur infinie de la créature rachetée par le Christ.

Les raisons qu'ils font valoir contre ces pompes profanes et ces divertissements qu'ils jugent dangereux ne visent pas seulement les spectacles dépravés de la société païenne, ils s'attaquent à ce qui constitue l'essence même du théâtre.

On trouve un écho de ces dernières censures dans les *Maximes et réflexions de Bossuet sur la comédie*. Le grand évêque repousse avec force l'argument que les condamnations des Pères de l'Église ne s'appliqueraient plus au théâtre moderne.

J.-J. Rousseau lui-même, dans sa *Lettre à d'Alembert* contre les spectacles, à propos d'un théâtre qu'il s'agissait d'établir à Genève, a paru plus d'une fois se sou-

venir des arguments mis en avant par les docteurs chrétiens du troisième et du quatrième siècle.

Cette mise en scène qui enchante les sens, et même, à son défaut, ces passions trop vivement représentées pour n'être pas contagieuses, tel est l'éternel fonds de cette polémique.

Les censeurs chrétiens des premiers siècles devaient insister, plus que les nôtres, sur ces pompes aussi séduisantes que magnifiques. On ne les rencontrait guère en effet en France qu'à l'Opéra, avec bien moins de grandeur que dans les immenses théâtres du monde romain. Appliqué à nos autres scènes, dont Voltaire déplorait le caractère mesquin, ce mot de pompes n'aurait fait naître que le sourire.

Quant à la passion exprimée sous des formes élégantes dans sa violence même par nos tragédies, quant aux scènes les plus risquées de notre théâtre comique, n'était-ce pas presque l'innocence même auprès de ce théâtre antique qu'un Tertullien engageait les chrétiens à fuir comme un lieu empesté?

Ce qui, dans la vive critique de l'immoralité de ces représentations, distingue peut-être à un plus haut degré l'éloquente diatribe de Tertullien, c'est qu'il ne sépare pas de l'immoralité du fond les moyens d'action extérieurs du théâtre, les déploiements matériels de richesse et de faste.

Tous ces brillants accessoires, il le démontre sans peine, contribuaient à faire des spectacles une école de vice. Ils aidaient à inspirer la fureur des passions, la férocité bestiale, et souvent la plus brutale impudicité.

Dans ce tableau des splendeurs impures du théâtre antique, Tertullien devait retrouver encore la femme et son influence corruptrice. Où trouver peintes avec plus d'énergie ces femmes mondaines qui accourent y chercher des émotions où elles achèvent de perdre ce qui peut leur rester de vertu, et qui s'y donnent elles-mêmes en spectacle, commes des idoles parées?

Il termine ce tableau vengeur par ces courtisanes, objet de tous les entretiens, de tous les regards, de toutes les convoitises. Et d'ailleurs, ajoute-t-il, quel est le sujet de toutes ces pièces? N'est-ce pas l'amour avec ses langueurs? N'est-ce pas lui, lui toujours, qu'expriment et qu'insinuent ces tons de voix séduisants, cette mimique passionnée, cette musique efféminée?

IV

PRÉDICATION CONTRE LES ARTS

Parmi tant de vérités que les sociétés qui gardent quelque sentiment moral ne peuvent que méditer utilement, se place une erreur qui n'a pas été inoffensive.

L'excès de la satire est rarement innocent.

Quoi qu'on semble dire, frapper fort ne dispense jamais de frapper juste.

Tertullien mêle à un très-beau génie l'esprit du sectaire (il le montrait en tombant dans l'hérésie des Montanistes et plus tard en fondant lui-même une sorte de secte). Un des premiers, il a donné l'exemple, qui sans doute se serait produit sans lui, mais qui n'a

pris que trop de force par sa vigoureuse éloquence, d'attaquer les arts sans ménagement.

Il finit presque par voir une idolâtrie dans la peinture et la sculpture, si souvent employées à représenter les dieux du paganisme. Il les identifie avec les objets de sa haine.

Prétexte trop puissant qui poussait à la destruction des chefs-d'œuvre.

Bientôt de brutales agressions devaient promener leurs ravages en tous lieux.

Elles arrachaient plus tard un cri de douleur au païen Libanius, dans un noble plaidoyer *pro templis* adressé à l'empereur Théodose, qui encourageait ces destructions, célébrées par le poëte Prudence. Ces ravages ne furent pas exercés seulement sur les arts, dans les théâtres flétris par un Tertullien comme un foyer idolâtrique ; ils frappèrent les temples jusqu'au fond des campagnes. Écoutons Libanius :

« Les uns, dit-il, travaillent à cette œuvre avec le bois, la pierre, le fer; les autres emploient leurs mains et leurs pieds. On enfonce les toits; on sape les murailles; on enlève les statues; on renverse les autels. Pour les prêtres, il n'y a que deux partis à prendre : se taire ou mourir. D'une première expédition on court à une seconde, à une troisième ; on ne se lasse pas d'exiger des trophées injurieux à vos lois. Voilà pour les villes. Dans les campagnes, c'est bien pis encore ! Là se rendent les ennemis des temples; ils se dispersent, se réunissent ensuite et se racontent leurs exploits; celui-là rougit qui n'est pas le plus criminel... La campagne privée de

temples est sans joie ; elle est ruinée, détruite, morte ; les temples, ô empereur, sont la vie des champs ; ce sont les premiers édifices qu'on y ait vus, les premiers monuments qui soient parvenus jusqu'à nous à travers les âges ; c'est aux temples que le laboureur confie sa femme, ses enfants, ses bœufs, ses moissons, etc. »

Quel que soit l'objet du culte, que cet accent est religieux ! Et comment ne pas trouver légitime le regret de tant de beautés perdues ?

Le luxe public et religieux de l'antiquité n'avait rien produit de plus respectable que ce qu'en faisaient disparaître des moines fanatiques ou intéressés.

L'ordre de destruction, parti de haut, opérait à l'égard des idoles comme procédèrent au seizième siècle les protestants, comme à la fin du dix-huitième les révolutionnaires contre les images des saints, contre les tombeaux renfermés dans les églises. Seulement, ces ravages des premiers siècles détruisirent encore plus d'œuvres d'un grand prix et qui n'avaient pas d'analogues. L'art paya pour le luxe; le beau, accusé de consacrer la superstition, tomba sous les coups d'un nouveau fanatisme. C'était punir la civilisation au nom de la morale et de la religion, peu intéressées à de tels sacrifices.

V

LES PORTRAITS.

Nous avons vu se développer dans les trois premiers siècles cette polémique qui marque avec tant de relief

les prédications morales du christianisme à peine sorti des catacombes. Les mêmes censures reparaissent avec éclat chez les grands docteurs des quatrième et cinquième siècles, qui représentent l'Église triomphante et pourtant persécutée dans leurs personnes. Ces censnres ont une originalité qui ne les confond pas avec les précédentes.

Les allusions sont plus transparentes, l'intention satirique plus marquée.

Les portraits abondent d'autant plus qu'à la prédication publique se mêle la direction particulière, aux harangues solennelles les *lettres* familières faites pour être montrées et courir de main en main.

Comment ne pas s'étonner de tant d'ironie, si l'ironie n'était pas aussi une des armes de la raison et de la passion?.. Les plus graves orateurs ont su la manier, et les Pères de l'Église ne s'en sont pas fait faute. Les Ambroise, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Augustin, les Clément d'Alexandrie ont des pages qni semblent annoncer le Pascal des *Provinciales*.

Ajoutez-y parfois l'invective ardente, emportée.

Veut-on juger du ton que pourra prendre un Grégoire de Nazianze par exemple à l'égard des voluptueuses recherches et des somptueux raffinements, on n'a qu'à voir comment il traite, je ne dis pas une réunion d'hérétiques, mais un concile de prêtres (le nom de concile s'applique ici au sens historique le plus exact) réunis pour lui opposer un concurrent à l'épiscopat, nommé Maxime, qui était, à vrai dire, le plus indigne des hommes. C'est en vers satiriques que Grégoire donne cours à son indignation et à sa verve railleuse:

« C'était, dit-il, une armée de grues et d'oisons acharnés les uns contre les autres et s'entredéchirant, une troupe de geais vaniteux et criards, un essaim de guêpes prêtes à vous sauter au visage. » — Et cela continue avec un redoublement d'outrages!

Jérôme au quatrième siècle, Chrysostome au cinquième, unissent plus que tous les autres au service d'une même lutte le pathétique et l'esprit incisif.

Génies divers, ils exercent l'un et l'autre une action considérable sur leur temps.

Le premier s'adresse surtout aux âmes qu'il dirige. L'autre a tout l'éclat et toute l'influence de l'orateur. Tous les deux ont la vie la plus dramatique, la plus éprouvée par les austérités et par les persécutions.

Leurs rôles ont reçu récemment un relief plus saisissant encore, s'il est possible, en passant par l'épreuve de l'histoire écrite avec les procédés de la critique moderne.

Nous nous bornons à signaler dans leurs écrits ce qui fait d'eux d'incomparables moralistes satiriques, armés en guerre contre la société de leur temps.

Et d'abord quel peintre des femmes que saint Jérôme!

Les duretés de Tertullien sentent l'homme d'école; les rudesses de Jérôme n'excluent pas une profonde tendresse. Rien de ce qui touche au cœur féminin ne lui est étranger. Il lit dans le cœur de celles qu'il dirige.

Peut-être est-ce pour cela aussi qu'il mêle, comme d'autres connaisseurs du cœur humain, l'ironie à la gravité et à la tristesse. Comment voir le fond de la nature humaine sans ce mélange de sentiments en apparence opposés? Que de subterfuges! Que de ruses et de

déguisements, que d'hypocrisies même à démasquer! Quelle tentation, pour celui qui les a pénétrées, de les ridiculiser! Qu'on ne s'étonne donc pas s'il y a, par places, de l'écrivain comique dans tout observateur exercé, sagace, fût-il un Père de l'Eglise.

Les portraits tracés par Jérôme dans ses *Lettres* de direction sont dignes parfois des plus grands maîtres de la comédie et de la satire. Ils sont presque tous vivants et parlants. On est sûr de la ressemblance, même si on ne savait pas quels sont les originaux; il y a des figures qu'on n'invente pas.

Certaines femmes s'efforcent de concilier les recherches mondaines et la vie chrétienne. Cela se voyait au quatrième siècle, et s'est vu souvent depuis lors. Saint Jérôme ne pardonne pas à ces accommodements,

Qu'il est piquant le portrait de la femme mondaine et dévote, telle qu'il l'avait sous les yeux! Il la montre promenée dans une riche litière, escortée de valets, le teint rosé, la joue « lisse et rebondie », tenant table perpétuelle, objet des flatteries mêmes des clercs. Après qu'elle a dîné somptueusement, elle n'est pas toujours maîtresse de sa raison, et voici qu'elle « se met à parler de religion et à rêver d'apôtres! » Telle femme met à se faire modeste et petite une affectation choquante. — « Évitez, dit le saint, évitez l'orgueil de l'humilité! »

Oh! combien il la déteste cette simplicité affectée, cette modestie ambitieuse, pire elle-même que les recherches dont on fait montre. On se rappelle — nous demandons pardon du rapprochement — certains passages de Mathurin Régnier et de Molière, en présence de

cette fausse dévote du quatrième siècle, tout renoncement quand elle est en public, tout raffinement et tout plaisir quand elle est chez elle. — « Elle prend l'escabeau le plus bas dans les assemblées, comme plus convenable à son indignité. Elle ne parle que d'un ton faible et languissant pour donner à entendre que les jeûnes l'ont exténuée. Elle s'appuie sur les épaules de ses voisines, comme si elle allait défaillir. Elle a pour enseigne en quelque sorte une robe d'un brun sale, une ceinture de cuir, etc. » — « A ces femmes hypocrites, reprend l'austère moraliste, après avoir épanché sa verve railleuse, nous chanterons avec le prophète : « Dieu dispersera les ossements de ceux qui mettent « leur profit dans le mensonge [1]. »

L'éducation vicieuse donnée dans un grand nombre de familles riches était, on l'a vu, le fléau de cette société. Cette pensée revient fréquemment sous la plume du saint correspondant d'Eustochie. Il répète que la réforme du luxe mondain doit se faire par les femmes, et la réforme des femmes elles-mêmes par l'éducation. Parlant d'une jeune fille : « N'éveillez pas, dit-il, sa coquetterie; ne lui percez pas les oreilles; ne la fardez pas; ne teignez pas, suivant la mode, ses cheveux en rouge; occupez ses loisirs à des travaux domestiques. » Le *Traité de l'éducation des filles*, de Fénelon, n'est-il pas déjà là presque tout entier?

Au reste, ces savants mystères de la parure, dont il semblerait qu'un personnage aussi austère ne dût parler

[1] Epist. 18.

qu'avec peu de compétence, n'ont pas de secrets pour Jérôme. Il connaît, il nomme, il décrit tous les ornements, depuis la chaussure dorée, depuis la ceinture, dont ces mondaines enveloppent leur taille, jusqu'à la robe de soie brochée d'or et aux tissus si légers qui couvrent le corps sans le cacher. Un Ovide ne parlerait pas plus pertinemment de la chevelure, ouvrage d'art que des servantes expérimentées s'occupent à construire à l'aide du fer rouge; échafaudage compliqué, où ces mains habiles mêlent des tresses d'or et qu'elles surmontent d'une mitelle persane. L'anachorète semble trouver plaisir à n'oublier aucun de ces onguents destinés à peindre leur visage, le blanc de céruse, le minium, le noir d'antimoine qui relève l'éclat des yeux.

Il n'ignore aucune des qualités des pierres précieuses, et décrit les bijoux avec tout le savoir d'un expert. Ces détails techniques donnent un sel plus piquant à de telles réprimandes. Nul ne sait mieux ce que cache de vanité tout cet attirail trompeur.

A la peinture du luxe féminin, Jérôme devait opposer comme une austère séduction celle de la pénitence qui sait héroïquement s'en dépouiller. C'est par là qu'il s'efforce de vous retenir, Marcella, Paula, Blésille, Eustochie, Fabiola, vrais types de la femme riche dans une société non moins raffinée d'idées et de sentiments que de recherches sensuelles! Nobles patriciennes, vous les avez connus tous ces ennuis, tous ces dégoûts, toutes ces passions qui peuvent naître de la vie opulente et oisive! Aussi que d'efforts pour maintenir ces pénitentes dans les rudes sentiers de la religion, malgré le monde qui

cherche à les ressaisir et qui trop souvent encore y réussit!

Comment en effet de telles conversions n'auraient-elles pas provoqué de la part du parti mondain des moqueries et même bien des gémissements qui se tournaient en colère contre les chrétiens? On plaignait ces victimes d'un zèle outré, disait-on, d'un fanatisme impitoyable. Blésille renonce au luxe; elle rejette les riches habits, les raffinements de la table; quel malheur! Elle est mise pauvrement, vit avec une simplicité sévère; quel scandale!

Ici la satire consiste dans le mélange même d'une raillerie piquante et d'une indignation qui finit par éclater. « Est-ce là ce qui vous blesse? Eh bien, les femmes qui me scandalisent, moi, je vais vous dire qui elles sont. Ce sont celles qui se barbouillent de rouge et de noir les joues et les yeux, celles dont les faces de plâtre, trop blanches pour des faces humaines, nous font penser aux idoles; celles qui ne peuvent verser une larme, sans qu'elle creuse un sillon sur leurs joues; celles à qui le nombre des années ne peut enseigner qu'elles vieillissent, qui se construisent une tête avec les cheveux des autres et se façonnent une tardive jeunesse par-dessus leurs rides; celles enfin qui se comportent en petites filles timides devant le troupeau de leurs arrières-neveux ; voilà les femmes qui nous scan dalisent, nous autres chrétiens. »

Ah! combien plutôt l'exemple de Blésille devrait changer ce vieux monde de péché. « Notre chère veuve ne quittait pas son miroir, cherchant tous les jours ce qui lui manquait pour plaire : maintenant elle répète avec

confiance ces mots de l'apôtre : « Relevant la face vers le Seigneur pour contempler sa lumière, nous sommes transformés en son image, de gloire en gloire, par l'esprit de Dieu. » Autrefois elle accusait de dureté jusqu'à la mollesse des plumes, et à peine pouvait-elle dormir sur des lits hauts comme des maisons : elle couche à présent près de terre, et la première levée pour prier, donnant aux autres de sa voix argentine le ton de l'*Alleluia*, elle est la première à louer son Dieu. Ses genoux délicats pressent la terre nue, et des larmes abondantes lavent sur ses joues ce qui lui reste des anciens fards. Les vêtements de soie éclatants ont fait place sur elle à une simple tunique de couleur rousse ; des brodequins communs succèdent aux chaussures dorées, dont le prix sert à nourrir les pauvres, et, au lieu d'une ceinture plaquée d'or et de pierres précieuses, un simple cordon de laine pure serre sa robe sans la couper. Que si quelque scorpion, quelque serpent à la voix mielleuse veut lui persuader de retourner au fruit défendu, elle l'écrase d'un anathème comme de son talon, et lui crie, pendant qu'il se débat mourant dans la poussière : « Arrière Satan [1]. »

C'est avec la même flamme d'enthousiasme, avec le même mélange de haute ironie que Jérôme, attaquant le luxe qui s'était introduit dans une partie du clergé de son temps, dénonce les captations de testaments et trace la peinture du prêtre mondain. « Il y a, je dois le dire, quelque rougeur qui me monte au front,

[1] Epist. XXIII.

il y a des gens qui n'aspirent au diaconat et à la prêtrise que pour être admis plus librement près des femmes. Chez ces prêtres et ces diacres-là, la grande sollicitude est d'avoir des vêtements bien parfumés, un pied bien contenu qui ne danse pas dans le soulier, une chevelure bouclée avec le fer, des doigts étincelants de pierreries. Ils marchent sur la pointe du pied, de peur que la boue ne les salisse, et on aperçoit à peine la trace de leurs pas. Sont-ce de nouveaux mariés qui passent ? Sont-ce des prêtres ? Voilà ce qu'on se demande quand on les rencontre. Ces hommes savent le nom, le domicile, les habitudes d'humeur de toutes les matrones : c'est pour eux l'étude la plus importante [1]. » Puis vient le tableau de leur table raffinée, de leur parasitisme, de la beauté et de la vigueur des chevaux qui les portent dans les rues de Rome. Le train de vie somptueux que déployait avec excès vers le même temps l'évêque de Rome était censuré avec non moins de véhémence par Grégoire de Nazianze et d'autres évêques, gardiens jaloux de la simplicité et de la sévérité ecclésiastiques.

La lutte contre les raffinements du siècle devait prendre du haut de la chaire avec Chrysostome un caractère plus éclatant encore. J'ai rappelé ce long duel de l'évêque avec l'impératrice Eudoxie, et quelles inimitiés redoutables le saint s'attira dans ce monde de grandes dames qui complotèrent sa perte avec une perfide habileté. Unies à la redoutable impératrice et quelques membres du haut clergé, que l'évêque n'avait

[1] Epist. XIX.

pas épargnés davantage, elles réussirent à le faire exiler. On n'a pas à remettre ici sous les yeux la plupart de ces portraits immortalisés par Chrysostome. Dans la plupart la vigueur oratoire domine. Ce sont des types dans lesquels il personnifie différents vices du temps. Ici c'est la pompe des festins ; là ce sont les ameublements et les équipages; ailleurs les parfums, les essences. Les lits d'or, les couches voluptueuses, les liqueurs précieuses, les mets recherchés ont leur tour. Il flagelle le nombre excessif des serviteurs, et fait entendre à ce propos de touchantes revendications d'humanité. La dureté des maîtres pour ces serviteurs qu'on jette au fond des cachots, qu'on frappe jusqu'à faire couler leur sang, lui arrache des cris d'une éloquente colère et d'une pieuse commisération. En parlant des femmes, personne n'a mieux montré l'allanguissement que produit la vie mondaine, l'indifférence que ce culte des vanités fait naître pour la miséricorde, la charité, la tempérance et toutes les vertus.

Comment eût-il fait grâce au riche possédant une vaste étendue de palais? C'était le temps où un Rufin, du prix de ses pillages privés et publics, élevait une villa scandaleusement fastueuse. L'or, les pierreries, les marbres rares, les bois précieux de l'Asie entraient avec une profusion inouïe dans cette résidence d'été. C'était le temps où le persécuteur de Chrysostome, l'avide patriarche d'Alexandrie, Théophile, entassait richesses sur richesses, pillait jusqu'aux vieux sanctuaires de l'Égypte restés intacts, enlevait tout, statues plaquées d'or, dons votifs en bijoux, en pierreries, et jusqu'aux biens des églises. Le faste de ses bâtiments et de ses ameublements était tel

que les chrétiens eux-mêmes l'avaient surnommé Pharaon. Lorsque Jean Chrysostome censure les somptuosités des funérailles et le luxe extravagant des sépultures, il attaque aussi un des abus les plus répandus et les plus choquants pour un chrétien [1].

Ces portraits du riche et du pauvre sont animés d'un admirable souffle de charité, mais pourquoi ne pas avouer qu'ils sont empreints d'une sorte de partialité? Un tremblement de terre avait commencé à ébranler Constantinople ; tout à coup il s'arrête : c'est la corruption des riches qui a produit le fléau, c'est la vertu, ce sont les prières des pauvres qui l'ont suspendu!..

Un autre jour, l'orateur se félicite qu'il n'y ait que des pauvres dans l'auditoire. Il se réjouit que les riches qui, dit-il, le jour précédent, avaient troublé l'église, aient cessé d'y paraître.

Parler sans cesse de la soie qui les couvre, de leur or, de leurs chevaux, le pouvait-on sans émouvoir une foule déjà mécontente? Supposez-la, écoutant ces âpres paroles : « Quoi de plus impudent, de plus éhonté, de plus comparable à la face d'un chien que la face de ce misérable riche? Et encore un chien est-il plus capable de honte qu'un avare qui arrache le bien de tout le monde! Ces mains qui salissent tout, cette bouche qui ne se rassasie jamais, sont ce qu'on peut imaginer de plus impur. »

Le tableau se poursuit avec une accumulation d'images outrageantes; il trouve sa contre-partie dans le

[1] Sur les différentes sortes de somptuosités et de raffinements qu'on vient d'indiquer et sur les abus de la richesse, voir notamment les *Homélies*, XLVIII, XL ; XXVII et XXIX ; LXXX, etc.

portrait évidemment idéalisé à l'excès du pauvre, tracé avec cette même tendresse d'âme qui se changeait en amertume devant l'injustice, et au spectacle de cette richesse qui portait un insolent défi à l'idéal chrétien.

Les Salvien, les Lactance et d'autres encore dénonceront les mêmes abus, y signaleront un contraste odieux avec la misère croissante du monde romain, que menace le flot de la barbarie.

Apostolat fécond, malgré quelques excès de parole! La flamme du sacrifice brûle dans des milliers de cœurs naguère en proie à des passions dévorantes!

Mais l'antique ennemi, pour parler le langage des pieux docteurs, n'avait pas succombé : il reparaîtra au moyen âge, à côté du mysticisme le plus exalté.

Sans doute il y aura de nouveaux arts, des splendeurs dignes qu'on les admire, dont nous aurons à retracer le tableau.

La concupiscence innée en nous, l'*orgueil de la vie*, comme ils disent, ne survivra pas moins dans le triomphe de la religion du spiritualisme.

Tandis que, sous l'empire de doctrines morales vivifiantes, une moisson de vertus sortira de cette semence divine, l'ivraie aussi surabondera ; on verra se produire, sous des formes et avec des péripéties nouvelles, l'éternel dualisme qui a pour théâtre le cœur humain. Nouveau sujet d'étude pour le moraliste et l'historien. Nous le tracerons quand nous aurons jeté un regard sur la forme suprême que le luxe devait prendre dans l'antiquité.

LIVRE V

LE FASTE FUNÉRAIRE DANS L'ANTIQUITÉ

Tout finit à la mort, excepté le faste qui survit encore à l'homme dans les cérémonies funèbres et dans les décorations des tombeaux.

Je réunis ici ce qui concerne le faste funéraire dans l'antiquité pour en former un chapitre qui pourrait être considéré lui-même comme l'épitaphe et l'oraison funèbre de ce luxe, dont nous avons vu les témoignages multipliés se développer sous nos yeux. — Nous reviendrons ailleurs sur ce sujet du faste des obsèques et des sépultures en parlant du moyen âge et des temps modernes.

La question du luxe funéraire a pris, au reste, un intérêt particulier aujourd'hui.

Il n'est guère de jour qui ne ramène notre attention sur les monuments funéraires par les découvertes archéologiques faites sur tous les points à la fois. Ces découvertes ont le mérite, à nos yeux, de ne pas intéresser la seule érudition : elles touchent à l'histoire, aux mœurs, aux idées. Elles sont souvent la seule lumière qui nous reste

sur des époques disparues sans laisser d'autres traces que les débris qu'on trouve enfouis dans les tombeaux, et plus d'une fois, pour les sociétés même les mieux connues, elles éclairent d'une manière imprévue des points restés obscurs qui touchent à l'art, aux usages, aux institutions. La religion surtout, ce fond de toutes les civilisations, n'a guère eu de meilleures archives [1].

Qu'il est donc intéressant de caractériser les phases diverses par lesquelles le faste funéraire a passé dans l'antiquité! Quelle préparation à l'étude des transformations qu'il a subies, des aspects principaux qu'il a

[1] Cet intérêt s'est porté aussi sur les monuments funéraires de la France, et il a contribué à lui donner une plus vive intelligence de son passé en mettant en jeu le sentiment national, si longtemps confondu avec le culte monarchique. C'est ce culte qui semble avoir été l'âme des travaux de nos savants bénédictins et des laïques érudits qui, jusqu'en 1789, ont coopéré aux mêmes recherches patientes sur les sépultures et particulièrement sur celles des rois de France. La masse partageait cette curiosité quelque peu superstitieuse pour les reliques royales. Plus tard une haine aveugle devait succéder, impatiente d'en finir avec ce qui avait été l'objet d'une vénération religieuse. Qui n'aurait cru alors que c'en était fait à jamais de l'étude de ces monuments empreints d'un triple caractère religieux, monarchique et aristocratique, odieux à la démagogie d'alors?... Eh bien, il n'en a rien été. Il s'est trouvé une élite de chercheurs érudits, d'artistes intelligents, d'historiens curieux de tout ce qui a vécu et de tout ce qui porte une signification, pour réveiller le feu sacré de l'archéologie nationale sous les coups mêmes de la fureur iconoclaste qui s'acharnait à détruire les antiques sépultures et qui en jetait les débris au vent. On n'a pas attendu la réaction royaliste pour y reprendre goût, on s'est enthousiasmé pour ce qui avait été, dans les derniers siècles, au point de vue de l'art, l'objet d'une critique trop dénigrante. C'est au lendemain du pillage de l'abbaye de Saint-Denis et de nos autres églises que s'est réveillée la curiosité sympathique qui devait s'attacher désormais à nos sépultures nationales. Telle fut l'inspiration à laquelle on doit le célèbre musée des monuments historiques formé par Alexandre Lenoir en pleine révolution, où l'on peut voir à la fois un des symptômes et le prélude, le vrai point de départ de tout un mouvement nouveau. Nous y reviendrons.

revêtus, du sens qu'y ont attaché les idées chrétiennes, de la marque enfin qu'il a reçue des institutions politiques et sociales dans le monde moderne !

Disons-le d'abord : ce faste lui-même est un fait dont les origines morales sont de telle nature qu'on peut s'attendre à le rencontrer chez tous les peuples.

Certains moralistes en ont porté la condamnation en termes trop absolus. Des niveleurs, partant de l'idée que la mort égalise tout, en ont même contesté la légitimité. Si ces critiques ne prétendaient atteindre que des excès trop réels nés de l'orgueil, il faudrait passer condamnation; mais l'ornement des tombeaux comme la pompe des obsèques n'ont-ils pas aussi des origines supérieures à la vanité?

Un penchant impérieux nous porte à solenniser par des cérémonies et des emblèmes les événements importants de la destinée humaine. Comment le plus solennel, le plus mystérieux de tous, la mort, n'appellerait-il pas ces célébrations et ces symboles qui, à quelque degré que ce soit, sont déjà un commencement de luxe funéraire?

Ceux qui sont allés jusqu'à vouloir en effacer toute trace n'ont pas vu à quels sentiments ils se heurtaient. Si le culte des morts est une satisfaction donnée à de pieux souvenirs, il se rattache aussi de près à une croyance qu'on peut juger étrange sans qu'elle ait eu moins d'empire. Fait étrange en effet! l'humanité a cru et éprouve un penchant à croire à une sorte de sensibilité chez les morts, qu'il ne faut pas confondre avec la vie dans un autre monde. On a supposé aux morts, même sous la tombe, des besoins matériels

et moraux. On a pensé leur être agréable en plaçant à côté d'eux des objets d'utilité ou de luxe, en ornant avec soin et même avec magnificence leurs sépultures.

Les autres raisons qui ont dû contribuer au développement du luxe funéraire ne sont ni moins manifestes, ni moins persistantes. Quoi qu'en aient pu dire ces singuliers égalitaires auxquels j'ai fait allusion, qui, tantôt au nom de la religion mal entendue, tantôt au nom de la démocratie mal comprise, s'y sont opposés, l'illustration, le rang, la richesse, ont été et seront toujours comptés pour quelque chose même au delà de la mort.

Ces négations ont pu un instant se faire jour chez nous avec la commune d'Hébert et de Chaumette; on les rencontre dans quelques écrits qui parûrent à l'époque du Directoire, quand la question des honneurs mortuaires fut mise à l'ordre du jour avec celle de la réorganisation des cimetières; elles étaient encore plus chimériques que tant d'autres qui s'inspiraient du nivellemeut absolu. Les anciens ne les ont guère connues.

Tous ces mobiles devront se retrouver dans le fait que nous nous proposons de suivre dans l'antiquité.

Peut-être y rencontrera-t-on l'explication de questions peu éclaircies jusqu'à notre temps, qui se rapportent à l'intelligence des monuments.

Ainsi entouré des circonstances religieuses, morales ou sociales qui en rendent compte, le faste funéraire deviendra pour nous un des plus saisissants et souvent un des plus clairs symboles des différentes civilisations.

CHAPITRE Ier

LE LUXE FUNÉRAIRE PRIMITIF ET CHEZ QUELQUES NATIONS DE L'ORIENT.

Il y a aussi un luxe funéraire primitif. On en trouve la preuve dans les dessins, emblèmes, sculptures, qui ornent les sarcophages ou la pierre des tombeaux. Il s'atteste surtout par les objets travaillés avec plus ou moins d'art qui sont déposés dans les sépultures.

Outre les révélations qu'ont apportées à cet égard les époques dites préhistoriques, l'étude de la vie sauvage et celle des peuples qui habitaient l'Amérique au moment de sa découverte sont devenues une mine d'observations, ainsi que les usages de quelques autres peuplades.

C'est surtout dans les obsèques que se manifeste cette sorte de faste chez les tribus indiennes. Cela rappelle ce que Walter Scott dit des clans écossais où les familles les plus pauvres épuisaient leurs dernières ressources en repas funèbres, et pour faire à leurs morts de belles funérailles. Chateaubriand insiste sur la même remarque, (qu'on trouve aussi chez d'autres écrivains), dans son *Voyage en Amérique*, pour les tribus améri-

caines; il y joint une description de ces obsèques qui montre qu'elles étaient aussi somptueuses que possible. Nous trouvons dans les usages mexicains des traits du même faste qu'on a remarqué chez les peuples européens. Telle est la coutume de revêtir les défunts d'un rang élevé de vêtements magnifiques, de leur placer dans la bouche une émeraude, un objet d'or, usage fréquent chez les anciens. — Il y aurait à signaler d'ailleurs dans ces usages mexicains des singularités toutes locales, dont quelques-unes sont fort curieuses. Ainsi, dans telle région, lorsque le chef ou prince mourait, on lui mettait des bagues aux doigts, des bracelets aux bras, un collier de turquoises au cou, des pendants aux oreilles, et, ce qui paraît plus bizarre, des sonnettes aux genoux : on plaçait auprès de lui son carquois rempli de flèches et une poupée couverte de pierres précieuses. Ailleurs la poupée ne suffit pas. Sept jeunes filles, richement habillées, suivent le convoi en chantant, et sont assommées près de la tombe, où on les jette pour tenir compagnie au trépassé.

Chez d'autres peuples les ornements funéraires, au lieu de la douleur, attestent la joie. Le mort est revêtu d'habits de fête. On lui tient des discours pour le féliciter d'avoir échappé aux misères de la vie. On l'accompagne de chants joyeux, de jeux, de danses, qui expriment la gaieté.

Dans telle peuplade, les défunts portent la livrée non-seulement de leurs professions, mais de leurs vices. Les ivrognes sont vêtus comme le dieu du vin, les libertins comme celui de la volupté. On veut encore par là leur être agréable.

Dans une autre tribu, les médecins étaient l'objet de funérailles somptueuses, mais n'étaient pas déposés dans un tombeau. Leurs cendres étaient conservées pour servir de remèdes, comme si la sépulture la plus honorable pour ces cendres était le corps des malades qu'elles guérissaient par une vertu surnaturelle.

Les tombeaux mexicains étaient souvent magnifiques et couverts d'emblèmes.

Dans ces coutumes et ces signes apparaît l'idée de la survivance. — Un écrivain du seizième siècle écrit, non sans naïveté, à ce sujet : « Les Mexicains, quelque bestise qu'on leur attribue, ne sont point si lourdaux qu'ils ne pensent bien leurs âmes être immortelles et ne s'anéantir point avec le corps. Au contraire, ils croient qu'elles sont tourmentées ou bienheureuses en l'autre monde, selon le bien ou mal où elles se sont portées en cestui-cy : et c'est le but où tend toute leur religion, et ce que plus ils tâchent de donner à entendre par toutes leurs cérémonies, et spécialement par celles qu'ils observent aux obsèques des trépassés, lesquelles ils font fort grandes et honorables, afin, se disent-ils, que, si les morts, par leurs mérites, ne sont point allés au département des bienheureux, ils y soient au moins reçus par les services funèbres qu'on leur fait. » — Ne croirait-on pas, après avoir lu ces lignes du bon Guichard en son livre sur les *Sépultures*, que les Mexicains étaient d'excellents catholiques, convaincus de la réversibilité des mérites? Mais le fond subsiste, et les cérémonies, les ornements, les accessoires multiples du luxe

funéraire, tout atteste, chez ces peuples, l'idée d'une existence individuelle persistante.

Chez les barbares du nord, on rencontre les mêmes pratiques et les mêmes éléments de luxe funéraire. Malgré la simplicité de leurs funérailles et de leurs tombeaux, les Germains enterrent avec les morts leurs chevaux et leurs armes. Les autres barbares furent loin, en général, d'avoir la même simplicité, et on trouve la preuve de leur habitude d'enfouir des valeurs dans les tombeaux. Montfaucon fait mention d'un tombeau découvert près de Cocherel, en Normandie, où furent découverts plusieurs corps avec des haches de pierre et des os taillés en pointe. Dès 1791, à Noyelles, près Abbeville, on tirait d'un tombeau des urnes remplies de cendres et d'ossements brûlés, près desquelles étaient des armes avec des cailloux aiguisés.

Au temps de César, les Gaulois avaient rendu leurs funérailles « magnifiques et somptueuses, » selon les expressions de l'historien de la guerre des Gaules. Ils mettaient sur le bûcher les clients, les esclaves du mort, tout ce qui lui avait été cher, et jusqu'aux animaux qu'il avait aimés. Ce qu'en disent des écrivains, comme Pomponius Mela, par exemple, fait voir que la croyance dans une autre vie, fortement maintenue dans l'enseignement druidique, avait ici des conséquences plus caractérisées encore que chez les autres peuples. Il y avait des hommes qui se brûlaient volontairement avec leurs amis pour aller vivre avec eux dans un autre séjour. On envoyait aux défunts, par la voie des flammes, les créances qu'ils pouvaient avoir laissées. Les amis du roi lui écrivaient des lettres qu'ils jetaient sur le bûcher; des vivants prêtaient de l'argent, à la condition qu'il leur serait rendu dans l'autre vie, etc. N'est-il pas évident que de telles coutumes supposent les idées et les instincts auxquels j'ai rapporté le luxe funéraire?

Les grandes nations civilisées du monde ancien porteront la même inspiration dans ce même genre de luxe, qui prend avec elles une importance tout autre au point de vue de l'art, comme un sens tout autrement clair et profond sous le rapport religieux et moral.

L'antiquité! Où trouver plus que chez elle le culte de tous les éclatants symboles, indice de jeunesse à la fois et l'un des traits les plus accusés des races méridionales?

N'est-ce pas ce qui explique que l'Orient ait été la patrie du grand faste funéraire?

Joignons-y cette circonstance, capitale ici, qu'il a été le berceau de toutes les grandes religions.

Nous avons réuni, dans le volume précédent, par des raisons que nous avons indiquées, le luxe de l'Orient moderne à celui de l'Orient antique. Nous ferons de même, et par les mêmes motifs, pour le faste funéraire.

Je mets à part la Chine, en regrettant que les très-savants résumés de l'histoire des peuples de l'Orient publiés à une date récente aient omis ce peuple, qui occupe une place si considérable dans le passé.

Les coutumes funéraires actuelles des Chinois sont d'ailleurs assez connues.

On peut croire que là, moins encore qu'ailleurs, elles n'ont pas subi de sensibles variations, l'idée fondamentale de la Chine étant le culte des ancêtres.

La première pensée du Chinois est d'assurer aux parents, aux ascendants du moins, de somptueuses obsèques et une convenable sépulture.

Si la mort vient à frapper le père d'une famille qu'il laisse sans ressources, on enferme le corps dans un cercueil ; la famille vend ou emprunte, et, si cela n'est pas suffisant, le fils s'engagera comme serviteur ou travaillera à bien faire ses affaires, afin que rien ne manque, fallût-il attendre des années, à la pompe des cérémonies et à la richesse de la sépulture, proportionnées du moins à la condition des familles.

Particularité bizarre : dans les hautes classes le respect pour les parents semble d'autant plus profond que leurs funérailles sont plus longtemps ajournées. Comme chaque jour de retard donne lieu à un droit (qui dans l'Archipel indien a été porté à 300 florins), celui-là est censé le plus riche qui se soumet le plus longtemps à cet impôt volontaire. C'est ainsi qu'on lisait naguère que les funérailles d'un chef chinois de Samarong avaient coûté l'énorme somme de 400,000 roupies!

C'est de temps immémorial qu'en Chine les deuils ont été sévères et prolongés, et qu'on voit pratiquée la coutume de servir aux morts, avant de les conduire à leur dernière demeure, des tables couvertes des meilleurs mets. La musique discordante, instruments et chants, qu'on fait entendre dans la maison même des défunts, a pour but de faire fuir les mauvais génies qui rôdent autour des cadavres encore chauds. Voilà pourquoi aussi on met au fond de la tombe des figures horribles. Ces mauvais génies, très-obstinés, continuent parfois à y

poursuivre les morts. On compte aussi avec des ennemis moins problématiques, les voleurs, qui dépouillent les tombes, et on espère, à l'aide de ces figures épouvantables, les frapper d'un pieux effroi.

Dans la supposition que le défunt peut avoir besoin d'argent, on lui en donne quand on peut, ou bien, faute de mieux, on espère que le papier-monnaie, dont se contentent les vivants, aura cours dans l'autre monde.

Ce qui complique le faste funéraire de ce peuple, c'est qu'un Chinois n'est pas censé avoir seulement une âme comme un Européen, mais bien trois, — ce qui est beaucoup plus digne des fils du Céleste-Empire, — lesquelles ont chacune une destinée à part et exigent des honneurs spéciaux.

Voilà pourquoi, à côté de ce catafalque superbement orné, on aperçoit trois personnages en costume de théâtre, dont chacun a pour mission de représenter une des âmes du défunt.

L'un, vêtu comme une femme, ayant des fleurs dans les cheveux, des fruits ou des animaux brodés sur la soie de ses robes, n'est autre que l'âme terrestre, celle qui habitera le corps d'un animal plus ou moins noble, à moins qu'on ne parvienne à l'y soustraire à l'aide de cérémonies toutes particulières.

Le second personnage, revêtu du costume que doit porter le grand mandarin aux enfers représente l'âme chargée d'expier les fautes du défunt.

Le troisième enfin, c'est l'âme victorieuse, celle qui habite au ciel avec les sages et les dieux. Comment s'étonner dès-lors de la magnificence de ce personnage

vêtu en guerrier, en triomphateur, et dont la tête est surmontée de deux grandes plumes de faisan qui s'élancent de sa coiffure?

De quelque façon que ces coutumes aient pu être modifiées par les révolutions religieuses de la Chine, le faste des obsèques et des sépultures se maintient, on le voit, avec des idées de survivance très-évidentes.

On cite des exemples fort anciens des magnifiques funérailles des empereurs, et l'on voit comment, deux cents ans avant notre ère, fut enterré un des plus terribles réformateurs qu'ait eus la Chine, ce même Hoang-Ti, qui décréta l'incendie des vieux livres et fit jeter dans les flammes avec eux soixante lettrés qui s'obstinaient à suivre ces livres. On enterra avec lui ses femmes qui ne laissaient pas de fils, et on lui éleva sur le mont Li un mausolée haut de 500 pieds, d'une demi-lieue de circuit, « semblable à une montagne sur une montagne ».

Son cercueil, racontent les mêmes chroniques, était entouré de trésors, éclairé par des flambeaux entretenus avec de la graisse d'homme, et cette sinistre lumière éclairait un étang d'argent vif sur lequel on voyait des oiseaux d'or et d'argent. Dix mille ouvriers furent ensevelis vivants pour consacrer cet asile en effet bien vénérable.

Les croyances du bouddhisme durent favoriser ce culte des morts. Il rencontra des encouragements à d'autres égards dans le culte du Tao fondé par Lao-Tseu, qui confine à la magie, aux évocations. On trouve dans l'ancienne Chine des prières pour les morts, la vénération des reliques, l'ordre légal de visiter les tombes au moins une fois par an. Les sectes mêmes paraissent quelquefois renchérir sur cette importance donnée au culte des morts, mis au-dessus des prescriptions morales les plus importantes. Ainsi, dans un ancien livre dont parlent les missionnaires, et qui avait pour titre *les Mérites et les Démérites examinés*, on engage le lecteur à ouvrir un compte à ses bonnes et à ses mauvaises actions et à le régler au bout de l'année : blâmer quelqu'un injustement compte seulement pour 3 dans la colonne des démérites, niveler une tombe compte pour 50, déterrer un mort pour 100.

Tout tend aux ornements des tombeaux. Aujourd'hui encore s'est conservée la coutume de déposer sur ces monuments chargés d'ornements et d'inscriptions des corbeilles de fruits, de pâtisseries et de boissons spiritueuses.

Le haut Orient ancien et moderne présenterait des preuves d'un faste analogue et fondé sur les mêmes motifs religieux et politiques.

La croyance populaire au Thibet a dès longtemps attribué l'immortalité au grand-lama, une immortalité en quelque sorte divine, comme celle qui était réservée aux Césars. On dépose son corps dans un riche cercueil qu'on place dans des chapelles funéraires de la plus grande magnificence et toujours ouvertes au public, admis à y faire des prières et des génuflexions. Les grands et les saints ont aussi depuis longtemps un mode particulier de sépulture. On brûle leurs corps, et leurs cendres, soigneusement recueillies, sont renfermées dans de petites statues de cuivre doré, que l'on voit par milliers disposées sur des gradins le long des murs de vastes galeries. — Revenons à l'Orient antique.

CHAPITRE II

LE LUXE FUNÉRAIRE EN EGYPTE.

C'est dans le groupe des nations dites classiques qu'on voit le faste funéraire prendre ces formes nettes, déterminées, saisissantes, qui lui donnent un relief véritablement historique.

Quelle nation sous ce rapport serait mise au-dessus de l'Égypte? Elle joue au milieu des nations antiques le rôle d'une grande nécropole, qu'elle semble s'être volontairement attribué. C'est en effet une remarque déjà faite par Diodore, que l'Égypte construisait solidement pour les morts, dont la demeure est éternelle, et avec fragilité pour les vivants, qui n'occupent que des habitations passagères.

Bien que l'étude du faste funéraire des autres peuples ôte à l'Égypte ce caractère d'exception qui a paru tant frapper les historiens, bien que le fonds d'idées qu'elle nous présente ne nous paraisse plus si absolu ment original, toute comparaison faite avec les autres groupes de populations met tellement ce faste en saillie

que l'Égypte mérite la renommée qui lui est faite.

Étrange peuple que celui-là! La passion de la mort semble l'avoir saisi tout entier. D'où lui peut-elle venir? Pourquoi la met-il de toutes ses fêtes? Pourquoi lui réserve-t-il ce qu'il a de meilleur et de plus beau? Pourquoi ne songe-t-il qu'à la parer, à la loger magnifiquement, et, comme l'amant le plus épris, à faire pour elle les plus fastueuses folies? C'est qu'il lui prête en quelque sorte plus de réalité qu'à la vie elle-même, ou plutôt, par tous ces efforts mêmes consacrés à l'honorer, il semble démontrer qu'il n'y croit pas, car il serait absurde que le néant devînt l'objet d'un culte si ardent et si permanent.

Mourir, c'est vivre; voilà le fond de la pensée religieuse de l'Égypte.

Mais vivre comment et où? C'est la question qui obsède l'imagination de ces populations, et qu'elles résolvent, non par un doute inquiet, mais par une affirmation qui n'hésite pas.

Parmi toutes les révélations que les tombeaux de ce peuple nous réservaient sur ses arts, ses dynasties, ses habitudes quotidiennes, je n'en mets aucune au-dessus de son *rituel funéraire*, ce livre des morts, placé dans la tombe des trépassés.

Quel jour nouveau sur le sens le plus intime de la religion, sur les idées relatives à la vie future, jaillissant tout d'un coup des profondeurs des sépultures après plus de trois mille ans!

Une voix semble sortir du tombeau, la voix du mort qu'on entend prier, crier vers Dieu. D'un accent ému,

avec une insistance vraiment pathétique, elle plaide sa cause devant « le Seigneur de vérité et de justice, » expose une à une les raisons de ne pas se voir fermer l'entrée du *plérome* (paradis). « Je n'ai commis aucune fraude. Je n'ai pas tourmenté la veuve. Je n'ai pas menti dans le tribunal. Je n'ai pas fait achever à un chef de travailleurs chaque jour plus de travaux qu'il n'en devait faire... Je n'ai pas été oisif... Je n'ai pas desservi l'esclave auprès de son maître... Je n'ai pas fait ce qui était abominable aux dieux... Je suis pur! Je suis pur! Je suis pur! » (Traduction de M. Maspero.)

Ce n'est pourtant qu'à une époque postérieure à la douzième dynastie que figurent ces chapitres du rituel et que se déterminent les ornements profondément religieux des sépultures. Les représentations de la vie dominent dans les tombeaux de Saqqarah antérieurs à la douzième dynastie. Ces tombeaux, objets de récentes descriptions, sont de petits pylônes ou des pyramides tronquées, qui forment par leur rapprochement des rues étroites, des impasses, une vraie ville des morts. La façade est décorée de longues rainures prismatiques terminées par des feuilles de lotus liées en bouquet par le pédoncule. La porte est très-étroite et n'est jamais au milieu de la façade. Elle est surmontée d'un tambour cylindrique présentant le nom du mort. Le nom de ces monuments, en égyptien, signifie « Maison éternelle. » L'intérieur est fort divers sous le rapport du nombre et de la distribution des pièces ; mais l'idée qui a présidé à la construction de cette « Maison éternelle » est toujours la même. C'est bien la demeure du mort pour l'éternité.

« On vient l'y voir à certains jours. Il est là au milieu des siens, de sa femme, de ses enfants, de ses domestiques, de ses scribes, de ses chiens, de ses singes verts, représentés en petite imagerie sur les parois de chaque genre. Le portrait du défunt, en bas-relief, se trouve à la place d'honneur ; d'ordinaire il est répété plusieurs fois. Une grande stèle donne ses titres et quelquefois sa biographie. S'il y avait dans la maison un personnage ayant un trait caractéristique, une infirmité par exemple, on le représente pour que les souvenirs du mort ne soient pas dérangés. Tous les détails de la vie du temps se voient à l'entour : cette vie est presque uniquement agricole : elle se passe dans des fermes ou édifices légers portés sur des colonnettes élégantes. Le nombre d'animaux domestiques que possédait le défunt (bœufs, ânes, chiens, singes, antilopes, gazelles, oies, canards, cigognes domestiques, tourterelles) est soigneusement écrit sur le mur. A ces détails domestiques se mêlent tous les souvenirs de la carrière du défunt, de ses voyages, de son commerce; jeux, devises, luttes, joutes sur des barques, chanteurs, danseuses aux cheveux tressés et ornés de plaques d'or, rien n'y manque. Tout cela est d'un réalisme absolu, d'une jolie petite sculpture peinte très-fine, visant surtout à être expressive; les légendes hiéroglyphiques expliquent surabondamment ce que les images auraient d'obscur. Jamais une trace de vie militaire avant la douzième dynastie, assez peu de religion, aucune trace de ces chapitres du rituel qui plus tard seront la décoration obligée de toutes les sépultures. La divinité n'est représentée par aucune image, ni désignée

par aucun nom. Anubis est déjà le gardien de la « Maison éternelle ». Quant à Osiris, le dieu funèbre par excellence, on ne le voit jamais représenté à cette époque[1]. »

Il n'y a que ces croyances religieuses, jointes, il faut le dire ici, à une organisation politique et sociale qui laissait place au despotisme, qui puissent expliquer les plus prodigieux monuments du faste funéraire, les Pyramides de Giseh. La pensée religieuse, commune à tous les tombeaux, se fait sentir dans les ornements intérieurs. Vues, pour ainsi dire, du dehors, ces fameuses pyramides sont le produit, — il faudrait dire monstrueux, si le temps ne l'avait rendu sublime. — du faste monarchique le plus inouï. Quel tour de force architecrural, combiné avec autant d'adresse que de solidité, que celui qui a donné aux pyramides de Kourwou et de Kauwra (Chéops et Chéphrem) ces assises qui défient le temps! Mais comment oublier que c'est là l'œuvre de trente années de corvées effroyables, imposées, selon Hérodote, à cent mille hommes, prisonniers et indigènes? Quelle tyrannie que celle qui, franchissant les limites dans lesquelles l'enfermait l'autorité sacerdotale, poussa ces populations à la révolte! Le souvenir même en survécut si odieux qu'on les vit plus tard, dans un sentiment d'indignation vengeresse, arracher les cercueils des deux premiers rois constructeurs et les mettre en pièces. Les statues de Chéops et Chéphrem ont été retrouvées brisées dans un puits où les avait précipitées une multitude furieuse.

[1] E. Renan, lettre datée du Nil, décembre 1864.

Mais peut-être ces magnifiques témoignages du faste funéraire, et d'autres édifices qui en déposent de la manière la plus frappante, en disent-ils moins sur ce culte de la mort, que l'immense étendue qu'il eut dans toutes les classes, et qui seule explique l'innombrable quantité des hypogées de la vallée du Nil. Les tombes dont nous venons de parler forment de véritables rues ; clairsemées ou accumulées, elles n'expriment pas avec moins de force que les grands monuments la pensée d'honorer les morts. Les dispositions, à peu près les mêmes dans toutes les tombes monumentales, ont été décrites par M. Mariette dans son ouvrage sur les *Tombes de l'ancien empire*, et ont pu être vérifiées par les voyageurs qui sont allés visiter l'Égypte. Cette vieille terre, qui semblait n'appartenir qu'aux initiés de la science, de même qu'elle réservait ses mystères aux seuls initiés de la religion, n'a plus désormais rien à cacher à personne.

On est saisi de la pensée religieuse qui inspire ces monuments dès l'entrée de la chapelle extérieure, où on trouve inscrites sur une des portes une prière et l'indication des jours consacrés au culte des ancêtres. Cette table en albâtre, destinée aux offrandes, indique elle-même la croyance dans un *moi* permanent, attestée aussi par les prières qu'on adresse aux défunts jusque dans la chambre sépulcrale par des orifices pratiqués à cette intention.

Il y a de grandes différences quant à l'ornementation, c'est-à-dire quant à l'inspiration religieuse, entre les tombes de Saqqarah et les tombeaux des grottes de Beni-Hassan (2500 ans avant J. C.), ou ceux de Biban-el-Molouk, près

de Thèbes, lesquels sont environ de 1500 ans avant Jésus-Christ. — Les images d'Osiris et les chapitres du Rituel couvrent les murs. Aux images vivantes de l'existence succèdent ou se mêlent les plus terribles, les plus folles imaginations qui se rapportent aux épreuves de la vie future.

Combien il est sensible qu'une révolution s'est faite dans un sens théocratique depuis ces six premières dynasties auxquelles appartiennent les anciens tombeaux!

Dans les tombes des rois de Thèbes de la vallée de Biban-el-Molouk, au nombre de vingt-cinq, si l'on y joint celles de quelques hauts fonctionnaires, — combien aussi les idées religieuses, les représentations de la vie présente et de la vie ultérieure se montrent avec la diversité d'aspects la plus caractéristique!

Qui ne se sentirait accablé par les terreurs de la religion égyptienne? Elles vous étreignent dans la tombe de Seti, père de Sésostris, où vous attendent d'effroyables figures de condamnés, de décapités, d'hommes précipités dans les flammes, de serpents qui rampent ou se redressent.

Voilà donc l'idée que tant de générations se sont faite du *kerneter* (purgatoire)!

C'est l'enfer moins l'éternité, car cette croyance d'un enfer éternel ne fut pas admise par les Égyptiens; ils attribuaient à ces expiations redoutables une efficacité purifiante; et quant aux plus pervers, ils étaient, après une série de tourments, finalement anéantis.

Des images plus riantes s'offrent dans la tombe de Rhamsès III, où, dans une série de petites chambres, recouvertes de peintures murales pleines de naïveté et de charme, de fraîcheur encore, se retrouvent les épisodes de la vie brillante des pharaons et les objets du mobilier royal.

On la désigne elle-même par le nom de ces *harpistes* si artistement dessinés, tenant en main des harpes richement ornées, d'une forme exquise, toutes prêtes, à ce qu'il semble, à vibrer sous les doigts qui les pressent.

La vie respire de même dans ces barques aux mille couleurs, dans ces rouges cratères où le vin semble transparent, dans cet appareil de cuisiniers, de pâtissiers, de sommeliers, tous en activité, dans ces représentations champêtres d'une simplicité gracieuse, dans les détails les plus familiers, par exemple dans cette basse-cour peuplée d'oies, de canards, de poulets, ornement pacifique de la demeure d'un prince guerrier.

Enfin, comme représentation des images fortement contrastées de la vie de souffrances et de l'existence bienheureuse dans l'autre monde, que trouverait-on de plus significatif que la tombe de Rhamsès V, qu'il faudrait, selon M. Mariette, restituer à Rhamsès VI?

Rien de plus exact et de plus expressif que la description qu'en a faite Champollion le jeune: « On y voit le dieu Atmos assis sur son tribunal, pesant à sa balance les âmes humaines qui se présentent successivement. L'une d'elles vient d'être condamnée; on la voit ramenée sur terre dans un *bari* qui s'avance vers la porte gardée par Anubis, et conduite à grands coups de verge par des cynocéphales, emblèmes de la justice céleste; le coupable est

représenté sous la forme d'une truie, au-dessus de laquelle on a gravé en gros caractères *gourmandise* ou *gloutonnerie*, sans doute le péché capital du délinquant, quelque glouton de l'époque. On voit ensuite le dieu visiter les champs élysées de la mythologie égyptienne, habités par les âmes bienheureuses se reposant des peines de leurs transmigrations sur la terre. On les voit présenter des offrandes aux dieux, ou bien cueillir les fruits célestes de ce paradis; d'autres tiennent en main des faucilles : ce sont les âmes qui cultivent les champs de la vérité; enfin on les voit se baigner, nager, sauter et folâtrer dans un grand bassin rempli d'eau céleste et primordiale[1]. »

Comme dernier témoignage du luxe funéraire égyptien mis en rapport avec l'idée de la persistance de la vie, il faut invoquer l'appropriation vraiment extraordinaire des ornements intérieurs des sépulcres à la personne du mort, à son caractère, à ses occupations, à ses goûts.

[1] Nous n'avons pas à tenir compte de quelques exceptions, il faut les noter pourtant. A côté de ces inscriptions et de ces images qui respirent la pensée d'une heureuse immortalité, on en trouve d'autres qui ont un caractère bien différent. Elles attestent à certaine époque l'existence de doctrines opposées à ce spiritualisme consolant. — On lit sur le tombeau d'une Égyptienne défunte, prêtresse de Memphis, cette complainte désolée qu'elle adresse à son époux : « O mon frère! ô mon ami! ô mon mari! ne cesse pas de boire, de manger, de vider la coupe de la joie, de faire l'amour et de célébrer des fêtes; suis toujours ton désir et ne laisse jamais pénétrer le chagrin en ton cœur, si longtemps que tu es sur la terre! car l'Amenti est le pays du lourd sommeil et des ténèbres, une demeure de deuil pour ceux qui y restent. Ils dorment dans leurs formes incorporelles; ils ne s'éveillent pas pour voir leurs frères; ils ne reconnaissent plus père et mère; leur cœur ne s'émeut plus vers leurs femmes et vers leurs enfants. Chacun se

Comment se défendre de l'idée qu'ils étaient de leur vivant amateurs du jeu, ces trépassés qu'on trouve en compagnie de jeux d'échecs, à pions en terre émaillée, contenus dans d'élégantes boîtes de sycomore? Si à côté du guerrier reposent des armes sculptées, si le prêtre n'a pas été séparé de ses vases sacrés et de ses encensoirs, les femmes riches retrouvent toutes les images du luxe et de l'élégance, les boîtes d'un bois précieux, les vases d'albâtre, les meubles de toilette sculptés délicatement, les fioles, l'antimoine pour peindre les yeux, le fard pour le visage, les pommades odorantes pour les cheveux, les bijoux et les colliers, les bracelets, les pendants d'oreilles en or finement ciselé, les peignes d'un curieux travail, enfin les miroirs de métal à poignée d'ivoire, complément nécessaire de toutes ces parures.

La momie parée elle-même est devenue le plus étrange objet de luxe. Recouverte souvent de vêtements fort riches, elle est parfois enveloppée de la tête aux pieds d'un véritable suaire tressé en filets de perles de couleur. Au milieu de tel de ces suaires brille une longue plaque d'or verticale, au-dessous de quatre génies en or re-

rassasie de l'eau de vie; moi seule j'ai soif. L'eau vient à qui demeure sur la terre; où je suis, l'eau me donne soif. Je ne sais plus où je suis depuis que je suis entrée dans ce pays; je pleure après l'eau qui a jailli de là-haut! je pleure après la brise, au bord du courant, afin qu'elle rafraîchisse mon cœur en son chagrin, car ici demeure le dieu dont le nom est *Toute-Mort*. Il appelle tout le monde à lui, et tout le monde vient se soumettre à lui tremblant devant sa colère. Peu lui importent et les dieux et les hommes : grands et petits sont égaux pour lui. Chacun tremble de le voir, car il n'écoute pas; personne ne vient le louer, car il n'est pas bienveillant pour qui l'adore; il ne garde aucune offrande ».

poussé. Un beau scarabée en lapis-lazzuli étend ses longues ailes d'or au-dessus d'eux.

Dans les hypogées de Memphis les plus anciennes, on trouve fréquemment sur les morts des espèces de camisoles de laine brodées en soie.

Certaines momies ont la face, les ongles des pieds et des mains dorés; parfois des plaquettes d'or sont posées sur les yeux et la bouche.

C'est ainsi qu'en Égypte le faste funéraire apparaît sous un double aspect qui traduit les mêmes pensées.

Sous la forme architecturale, il est immense, solennel, comme les grandes et mystérieuses idées de la mort et de l'immortalité qu'il rappelle.

Dans les ornements intérieurs des sépulcres, le luxe perd ce caractère de faste qui s'adresse aux vivants. Il est fait exclusivement pour les morts et les précautions les plus savantes sont prises pour que l'on ne puisse ni le profaner par des regards indiscrets ni en violer le dépôt par une convoitise sacrilège. Ces lieux, si bien décorés, remplis de richesse, n'ont qu'un seul habitant, un seul témoin, un seul possesseur, le mort lui-même, étendu dans un sarcophage, objet aussi de luxe et d'art, que recouvrent des figures symboliques qui souvent elles-mêmes annoncent la vie future.

CHAPITRE III

LUXE FUNÉRAIRE DANS L'INDE, EN JUDÉE, EN PERSE, EN CHALDÉE, EN ASIE-MINEURE.

Ce que l'on sait de l'Inde ancienne, très-analogue à ce qui se passe aujourd'hui, confirme les mêmes idées qui nous ont guidé dans cette étude du luxe funéraire.

Se précipiter dans un bûcher, se refuser à perpétuer les images d'une existence odieuse dont on rejette le fardeau, est une façon héroïque de supprimer le faste funéraire; on en cite dans l'Inde des exemples nombreux donnés par la classe élevée. Mais il n'en faudrait pas tirer des conclusions exagérées. Jamais on n'a vu des populations entières adopter de pareils usages. Que nous montre l'Inde habituellement? Lorsque le personnage, brahmane ou individu des hautes classes, a expiré, le corps est lavé, parfumé, couronné de fleurs. Un tison du feu sacré sert à allumer le bûcher. On supplie le feu de purifier le corps du défunt, afin, dit-on, qu'il puisse s'élever aux demeures célestes. On chante des hymnes sur le néant de la vie. On dépose dans la terre les cendres, qu'enveloppe un paquet de feuilles.

Si quelques-uns de ces détails sont plus modernes, l'antiquité nous montre des coutumes funéraires aussi fastueuses dans les Indes qu'ailleurs, des tombeaux en dôme souvent magnifiques, l'habitude d'enterrer les objets de toilette, ainsi que cet autre usage caractéristique d'immoler les femmes sur le tombeau de leur époux.

Nous passons sur d'autres détails qui rentrent dans des coutumes déjà décrites. Nous insisterons un peu plus sur une nation qui a là aussi son originalité profonde. La Judée tient un rang à part.

Autant l'Égypte recherche le faste funéraire, autant la Judée le fuit : non pas pourtant que l'exception soit entière ; on rencontre aussi chez les Hébreux l'usage d'enterrer des objets précieux, d'embaumer les personnages puissants, de couvrir les sarcophages de quelques ornements décoratifs, comme nous pouvons en juger en ce moment même par les monuments provenus de la Palestine, réunis depuis peu de temps au Louvre, dans la « Salle judaïque. » Que dans tel sépulcre qu'on prétend attribuer nommément à tel ou tel roi, il se rencontre des sculptures de guirlandes et de rameaux qui représentent des feuilles de chêne, des pampres, des fruits, des branches d'olivier ; que dans un autre, qui serait celui de la reine Sadda, on ait retrouvé, au milieu de la poussière des ossements du squelette bien conservé qui tomba en poudre une fois exposé à l'air, des fragments d'étoffes tissées d'or, de tels faits n'infirment pas ce résultat : ce qu'on peut nommer faste funéraire n'existe pas dans les sépultures hébraïques.

Or ici encore il est facile de reconnaître que la cause en est toute religieuse.

Dieu, dans la Bible, interdit toute représentation figurée.

Tacite indique cette absence de faste funéraire des Juifs en des termes dont on ne peut contester la portée philosophique non plus que l'expressive énergie : « Les Juifs ne conçoivent Dieu que par la pensée et n'en reconnaissent qu'un seul. Ils traitent d'impies ceux qui, avec des matières périssables, se fabriquent des dieux à la ressemblance de l'homme. Le leur est le Dieu suprême éternel, qui n'est sujet ni aux changements, ni à la destruction. Aussi ne souffrent-ils aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leurs temples. Point de statues, ni pour flatter leurs rois, ni pour honorer les Césars. »

Les tombeaux devaient suivre la même destinée.

Toute image, tout ce qui pourrait sentir ou ramener l'idolâtrie en est sévèrement banni.

Le faste funéraire fut-il donc étranger aux Juifs? Non, il se porta sur les obsèques. Ils y attachaient un grand prix, et la privation de ces honneurs était considérée comme une malédiction divine pour les rois. On trouve dans la Bible la preuve réitérée pour les princes « impies ». La musique accompagnait les funérailles même de simples particuliers comme le montre l'Évangile. Il n'est donc pas exact de dire que les Juifs font complétement exception au luxe décoratif funéraire ; s'ils excluaient les décorations des sépultures, celles des obsèques variaient selon les rangs ; elles étaient portées aussi loin que partout ailleurs pour les tentures, les

cortéges et tous les autres accessoires. Quant à l'absence du faste pour les tombeaux, conséquence forcée de l'interdiction des arts figuratifs, elle ôte à ces monuments presque toute signification. Enfoncés dans le roc, ou déposés dans des champs, les cercueils ne sont pas surmontés par ces emblèmes auxquels les autres peuples ont attaché tant d'importance. Nous le regrettons sous le rapport historique. Ces symboles auraient pu nous apprendre avec un peu plus de précision quelles images les Juifs se faisaient d'une existence future.

Il est certain que cette idée, d'abord rarement et peut-être peu nettement accusée dans la Bible, avait pris une grande force avec le temps, et qu'elle était chez les Juifs inséparable de la foi dans la résurrection.

Ainsi s'explique le soin de préserver les corps des causes de destruction.

On embauma les riches dans la myrrhe, l'aloès et divers aromates précieux; les cadavres des pauvres furent pénétrés d'une sorte de bitume qu'on trouvait en abondance dans le pays.

Nous rencontrons pourtant à titre exceptionnel des exemples de faste funéraire pour les tombeaux, tel que fut le magnifique monument élevé à David par Salomon, rempli de richesses immenses. Treize cents ans après, elles permirent au pontife Hircan, selon le rapport de Josèphe, d'en tirer trois mille talents pour payer rançon au roi Antiochus, et plus tard au roi Hérode d'y trouver aussi de grandes valeurs.

Mais qu'est un tel édifice sinon l'œuvre d'une royauté tout orientale? Qui sait même si elle ne fut pas

mise au nombre des idolâtries tant reprochées à Salomon?

Comment oublier le colossal tombeau des Macchabées, exception motivée par le patriotisme, qui l'éleva par les mains de Simon Macchabée? Il l'orna de six pyramides, et en fit comme un phare qu'on apercevait de très-loin

C'était le phare en effet de la nationalité juive personnifiée dans une famille héroïque, et non le monument profane d'un faste idolâtrique!

Imposant par sa masse comme toutes les constructions de l'Orient, superbe par son aspect, le faste funéraire assyrien et chaldéen survit dans des monuments remarquables. Ils attestent un état où la richesse et l'autorité créèrent des situations pleines de grandeur, tantôt au profit de classes privilégiées, tantôt, sous le niveau d'un commun despotisme, en faveur de hauts fonctionnaires ayant un train de vie digne des plus puissants princes.

Ces monuments sont moins connus d'ailleurs que ceux de plusieurs autres nations orientales, et abondent moins aussi en documents religieux. Ils ne sont pas muets pourtant, et n'est-il pas vrai de dire qu'à certains égards le faste funéraire se confondait à Babylone avec ces temples et ces palais, dont les inscriptions nous ont apporté tant de révélations inappréciables?

Quels témoignages en porte le tombeau du dieu Bel-Mérodach, quelle qu'en soit la véritable origine, inclus dans la grande pyramide de Babylone; et cette chambre sépulcrale si magnifiquement restaurée par Nabuchodonosor, qui, dans une inscription à jamais

célèbre, se vante d'avoir élevé sa coupole en forme de lys et de l'avoir revêtue d'or ciselé !

Que dire de l'une des découvertes les plus intéressantes faites par l'exploration française, en 1852, celle des tombeaux trouvés dans le tumulus d'Amran-ibn-Ali? Ce monticule, ainsi que les groupes d'Homagra et de Babel. faisait partie des palais royaux de la rive gauche de l'Euphrate. Les tranchées pratiquées sur le point nommé *El-Kobour* (les tombeaux) ont amené la découverte de plusieurs sarcophages renfermant des squelettes bardés de fer et portant des couronnes d'or.

Et qu'on n'objecte pas que ces tombeaux, d'après M. Fulgence Fresnel lui-même, un des principaux explorateurs, sont d'une époque relativement rapprochée et se rapportent au temps d'Alexandre. — Les plus vieilles tombes chaldéennes ont aussi mis au jour des objets d'or, de bronze et de fer, couteaux, hachettes, faux, bracelets, boucles d'oreilles.

Quelle preuve que, dans ces populations, qui ont occupé la Babylonie depuis les temps les plus reculés, s'est transmise cette pensée qui confère aux morts une sorte de vie et croit les honorer par des offrandes auxquelles le luxe donne un caractère plus précieux !

N'est-ce pas la même pensée qui, dans plusieurs des tombes babyloniennes, a inspiré l'idée de placer, au-dessous du bandeau qui entoure le front, une certaine quantité d'or en feuilles qui couvrait probablement les yeux, ou qui tenait lieu du masque d'or réservé aux riches dans d'autres contrées?

Pour la Perse, les croyances religieuses, très-étranges

à nos yeux en ce qui touche les morts, expliquent le peu de développement du luxe funéraire.

Chose singulière pour qui connaît le caractère spiritualiste de la religion iranienne, si favorable à l'idée de la personnalité humaine, mais qui s'explique pourtant par des raisons spéciales! Les prescriptions du *Zend-Avesta*, inspirées peut-être autant par une hygiène bien ou mal entendue que par des considérations d'ordre surnaturel, interdisent de souiller la terre en y déposant des corps, comme de se couvrir soi-même la tête de cendre en poussant des lamentations.

Toucher seulement un cadavre est un crime passible de cinq cents coups de courroie.

Les corps sont ou enduits de cire et enterrés, l'enduit passant pour empêcher la souillure, ou plus souvent portés sur les lieux élevés, livrés aux oiseaux de proie, desséchés par le soleil et par le vent. Quand la tombe les reçoit, elle est isolée; il n'y a pas de champ commun pour les trépassés : pourtant on signale aussi de grandes tours rondes pour commune sépulture.

Même les chambres sépulcrales de Persépolis sont peu décorées.

Le tombeau de Cyrus, décrit par Strabon, aurait fait exception, dit-on, à cette simplicité, malgré le témoignage de Quinte Curce. Ouvert par Alexandre, il aurait présenté une sorte de chapelle, un lit d'or, une table garnie de vases à boire, un cercueil d'or, des habillements en quantité; des bijoux enrichis de pierres précieuses, et trois mille talents. On ne peut rien conclure de cette exception, fort hypothétique d'ailleurs.

Que les fouilles faites en Asie Mineure confirment ce que nous savions de l'importance accordée aux sépultures par ces groupes de populations, en rapport successivement ou d'une façon simultanée avec les groupes orientaux et le monde hellénique, cela est hors de doute. Toutefois nous attendrons une confirmation plus entière des découvertes de M. le docteur Schliemann, qui aurait trouvé, par une double chance trop grande pour ne pas sembler un peu suspecte, un jour, les ruines du palais de Priam à Troie, et, un autre jour, le corps d'Agamemnon en personne sur le territoire de Mycènes.

N'est-ce pas un beau résultat des recherches modernes que l'emplacement des tombeaux des rois de Lydie, sur les bords du lac Coloë, aît été vérifié par de savants voyageurs? Un érudit, M. Choisy, a visité plusieurs de ces tombes déblayées. Il en décrit les chambres sépulcrales; il en explique aussi la construction difficile, il signale les trésors comme les emblèmes qui s'y rencontraient ou qui subsistent encore. Tout ce qui avait de la valeur a disparu. Combien de preuves réitérées que les conquérants et les brigands ont précédé les savants, et se sont montrés pour le moins aussi habiles qu'eux à se frayer un chemin à travers les galeries souterraines et les couloirs intérieurs! Et pourtant ce qui reste suffit pour fournir d'intéressants matériaux à l'histoire des arts et à celle des rites funèbres.

Que n'a-t-on pas écrit à propos du fameux *Mausolée*! Devenu un type dans l'art de la construction des tombeaux, quel monument dans l'antiquité a porté plus haut le faste des sépultures? Un érudit de la fin du XVI[e] siècle,

Guichard, donne des détails curieux et jusqu'alors inédits sur la manière dont il fut découvert par les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, retirés à Rhodes, en cherchant de la chaux sur le territoire d'Halicarnasse. Il explique aussi la façon dont il fut, après maints dégâts, enseveli de nouveau dans sa partie supérieure.

La description de Guichard est déjà faite pour inspirer la plus haute idée des recherches décoratives que renfermait ce colossal édifice, datant de plus de deux mille ans, et que les anciens classaient parmi les merveilles du monde. Mais surtout quel exemple des traitements infligés aux monuments! outre les parties brutalement enlevées pour faire de la chaux, on s'en servit aussi pour bâtir une forteresse. Une partie de ces sculptures, encastrées dans le château fort, a survécu, et treize morceaux, plus ou moins endommagés, ont été adressés au musée de Londres.

Je ne puis quitter cette merveille du faste funéraire chez les anciens sans signaler au moins les importants résultats des fouilles de M. Newton, poursuivies depuis 1859, pendant plusieurs années. Les lions, de proportion colossale sont du plus beau style. On peut en dire autant de certaines autres sculptures mises au jour, des colonnes ioniques par exemple. Si l'on doit contester à titre d'œuvres de maîtres d'autres parties, comme la frise représentant le combat des Grecs contre les Amazones, tous les juges compétents ont admiré le magnifique morceau représentant un guerrier persan à cheval.

Outre la perte du monument dans son ensemble, comment ne pas regretter la statue de Mausole, rompue en

soixante-trois morceaux, et le fameux quadrige précipité avec la pyramide elle-même qu'il couronnait, probablement par un tremblement de terre arrivé vers le douzième ou le treizième siècle?

N'est-il pas trop évident d'ailleurs que ce monument gigantesque de la fastueuse douleur d'Artémise excédait les bornes légitimes de l'art? On y rencontrait trois monuments au lieu d'un, un tombeau, un temple, une pyramide. Moins prompte à l'enthousiasme que les panégyriques, la critique moderne a dû reconnaître qu'à côté de très-belles parties, dûes au grand sculpteur Scopas, qui dirigea les travaux de décoration avec plusieurs artistes habiles, tels que Léochorès, Bryasis, Timothée et Pythis, d'autres parties sont d'une inspiration et d'une exécution qui sentent la décadence ou la médiocrité. Le Mausolée date de soixante-dix ans après Phidias. Or il ne faut pas toujours un si long temps dans les arts pour y amener de grands changements. On en a ici une preuve des plus évidentes dans la tendance sensuelle accusée par certains accessoires qui décèlent le siècle des courtisanes, dans la frise peinte aussi de façon à accuser des nudités indécentes. Il paraît aussi que le fond était bleu d'outre-mer, les chairs rouges, les draperies et les armes de diverses couleurs. Les brides des chevaux étaient en métal. Ce qui importe plus que ces détails, c'est de remarquer que, sous le rapport religieux, ce monument ne saurait nous apprendre rien de nouveau. C'est là aussi un paganisme de décadence. N'est-il pas d'ailleurs ici trop visible qu'on est en présence d'une œuvre dictée par des

sentiments purement individuels, par l'exaltation de la tendresse conjugale, et plus évidemment encore par le désir effréné de produire un effet prodigieux?.

Le Mausolée ne méritait pas moins de nous arrêter un instant; il représente une nouvelle forme, il inaugure toute une série de monuments funéraires.

Il a fait oublier quelques essais antérieurs de même nature lesquels se sont comme perdus dans le triomphal édifice qui devait inspirer, en Asie Mineure, la tombe du Lion à Cnide, le Madracen en Afrique, et toute une succession superbe d'autres tombeaux antiques et modernes.

Combien on peut citer de sépultures découvertes dans le Bosphore, aux environs de Kertch, ou à Koul-Oba! Les monuments funéraires de Carthage et de la Phénicie présentent un art particulier, mélange du style égyptien et du style assyrien. Les sarcophages carthaginois déposés au Louvre, qui sont ornementés, les piliers, les arcades, les caveaux recouverts de stuc et d'autres accessoires, attestent le luxe funéraire dans la vaste nécropole de Carthage. De même les autres monuments funéraires purement phéniciens, ceux de Gébal, de Sidon, de Tyr, en portent des traces souvent remarquables. — Mais quoi! Les caveaux ont été presque toujours dépouillés des objets qu'ils renfermaient. Que sont devenus tant de renseignements précieux pour la connaissance des arts industriels, de représentations symboliques de la religion qui eussent été peut-être aussi de véritables révélations pour l'histoire des idées humaines

CHAPITRE IV

LE LUXE FUNÉRAIRE EN GRÈCE.

Entrons dans ce monde hellénique si plein de clartés; voyons ce qu'y devint le faste funéraire, interrogeons sa signification symbolique.

Remarquons d'abord le caractère mesuré en général de ce faste connu par ses excès chez presque tous les autres.

En tout, n'est-ce pas le trait de cette race équilibrée, que l'art y prime le luxe?

Pourtant le luxe eut là aussi sa part et même ses abus. C'est ainsi qu'à Sparte Lycurgue interdit d'enterrer des objets dans les tombeaux, et qu'à Athènes Solon défend d'habiller trop somptueusement les morts, prenant soin de régler le nombre des vêtements dont ils pourraient être enveloppés : il fixe de même la hauteur que ne devaient pas dépasser les colonnes des sépultures.

Combien ici l'homme paraît dans la mort même avec le relief qu'il avait dans le culte, dans la philosophie, dans les institutions et dans les arts! A quel degré les tom-

beaux rappellent l'individu, le perpétuent pour ainsi dire en consacrant le souvenir de ce qu'il a été!

Dans ces lieux de repos, qui répondent à une époque assez avancée de la civilisation grecque, où s'est en grande partie effacé le caractère effrayant des religions primitives, la douceur du génie hellénique est empreinte. L'imagination, si éprise de la vie, aime à se rattacher encore à l'idée d'une sépulture belle et ornée.

Après la terreur de n'en avoir aucune, qui joue chez ce peuple un rôle de premier ordre, vient la crainte d'en avoir une indigne du rang qu'on occupe. Dans Euripide, Hécube se résigne à n'avoir de son vivant qu'une médiocre condition; mais elle voudrait que son tombeau fût digne d'une princesse et beau à contempler!

La joie et la tristesse exprimées sur la pierre se rencontrent dans des expressions d'une gravité touchante.

Quels gracieux emblèmes font sentir ici une religion tout humaine!

Comme on respire aussi un certain air d'égalité qui semble rapprocher le marchand, l'homme d'État, l'orateur et le guerrier dans cette démocratie de la mort!

Tout cela n'est-il pas sensible dans le tombeau consacré au rhéteur Isocrate, qu'on visitait comme on va voir chez nous la tombe des écrivains illustres?

N'est-il pas vrai que la décoration en était plus élégante que fastueuse? Elle consistait en quelques colonnes et en deux emblèmes : un mouton sculpté, image de la douceur, et une syrène, symbole de charme et de persuasion.

Il est à remarquer que Pausanias, cherchant des exemples de tombeaux d'une magnificence extraor-

dinaire, est contraint de les emprunter aux pays de l'Orient.

Laissons d'ailleurs Lucien se moquer de l'idée qu'ont aussi les Grecs de vouloir nourrir les morts et de les abreuver, de même qu'il se moque des façons diversement bizarres dont les différents peuples traitent les corps des trépassés : « Le Grec brûle, le Persan enterre, l'Indien vernit, le Scythe mange, l'Égyptien sale ses morts : ce dernier même, j'en suis témoin oculaire, les fait sécher, les invite à sa table et en fait des convives. »

Que le mordant satirique fasse parler un mort qui se plaint d'être dérangé trop souvent pour des libations et autres cérémonies, qu'il compare à des jouets d'enfant ces colonnes, ces pyramides; la part assez médiocre en somme faite à la critique du luxe funéraire proprement dit par ce grand moqueur semble prouver que l'abus n'avait pas ici une étendue extrême.

C'est surtout pour les monuments funéraires d'un peuple accoutumé à parler par les arts une langue si claire, qu'on doit se demander jusqu'à quel point ils expriment et sous quels aspects ils représentent l'idée d'une vie ultérieure.

Comment ne pas consulter ici ces bas-reliefs, ces emblèmes, ces décorations intérieures ou extérieures du tombeau qui s'offrent en grand nombre aux investigations?

Il n'est pas douteux que la croyance à la persistance ne s'atteste sous des formes variées; toute la question est de savoir dans quelle mesure et comment?

Cette question s'est posée récemment à propos de la découverte du monument de Myrrhine à Athènes, auquel

M. Félix Ravaisson a consacré un beau et intéressant mémoire.

Dans le monument de Myrrhine, et dans beaucoup d'autres, les bas-reliefs représentent un groupe de personnages qui, à la manière dont ils sont en rapport les uns avec les autres, doivent être reconnus, ainsi qu'ils l'ont toujours été, pour les membres d'une même famille. Souvent l'un d'eux y prend la main d'un autre. La plupart des antiquaires ont désigné ces représentations sous le nom de *scènes d'adieu* ou de séparation.

L'auteur du mémoire y voit au contraire des *scènes de réunion* dans une autre vie. Il fait remarquer que ces personnages sont réellement en marche les uns vers les autres et témoignent, non du caractère de tristesse qu'on leur attribue, mais d'un sentiment de joie douce, et même d'une satisfaction quelquefois plus expressive, attestée par des gestes sur lesquels on ne peut se méprendre.

Le même savant a généralisé cette interprétation d'une façon remarquable. Il l'a élevée pour l'explication des ornements symboliques des sépultures à la hauteur d'un système, d'une méthode.

Ces figures et représentations sont pour lui comme autant de témoignages d'une croyance profonde et vive dans l'immortalité attestée par les tombeaux : telle par exemple l'image assez fréquente d'un homme assis au bord de la mer, qui sera une des peintures de la vie des bienheureux dans un séjour insulaire, lequel ne peut être que l'archipel où une ancienne tradition plaçait les mânes des hommes vertueux.

Sur un bas-relief funéraire trouvé en Algérie, un homme est debout ayant près de lui une table chargée de rouleaux; il élève la main droite vers un arbre; à sa gauche est un navire au-dessus duquel une draperie se relève de distance en distance. Ces rouleaux sont des livres dont la lecture occupe les loisirs du défunt, homme d'étude sans doute. Le geste qui désigne l'arbre est celui de l'adoration; cet arbre est celui autour duquel on voit ordinairement enroulé le serpent, génie de la région sacrée.

Dans la même explication, les représentations, à un certain moment très-fréquentes sur pierres gravées, dans la Grèce ancienne, de l'Amour, *Erôs*, et de Psyché (qui n'est autre, suivant l'étymologie, que l'*âme* elle-même) conduite par l'Amour vers certaines régions, prennent le même sens mythique.

Sur un vase grec d'ancien style, acquis par le musée du Louvre, Achille ou Ajax, jouant aux dés sous un palmier, sont de même une représentation *élyséenne*.

Si certaines de ces explications peuvent ouvrir à la discussion un champ libre, il en est qui s'imposent avec une irrésistible évidence.

Comment par exemple se méprendre sur la signification de cette image d'un jeune enfant que ses parents reçoivent dans la vie élyséenne avec les marques d'une vive affection? Est-ce que tel détail familier, un petit chien qui se dresse pour caresser l'enfant, ne marque pas l'arrivée plutôt que le départ? Le geste de cette mère qui reçoit sa fille et lui caresse le menton, geste ordinaire dans l'art grec pour exprimer une tendresse

familière, est un signe d'allégresse, naturel et charmant s'il s'agit d'une mère qui retrouve son enfant dans un séjour de bonheur immortel; ce serait un geste inexplicable et déplacé s'il se mêlait aux larmes et aux angoisses de la dernière séparation sur cette terre.

Ainsi s'expliqueraient aussi ces repas funèbres grecs, qui sur les tombeaux datent surtout des quatrième et troisième siècles avant notre ère: ce sont aussi des représentations élyséennes.

Quant aux figurines déposées dans les sépulcres, s'il en est qui rentrent visiblement dans l'interprétation mythologique, il en est aussi, comme l'a montré un autre savant, M. Heuzey, et comme il n'est pas possible de le contester, qui relèvent exclusivement de la fantaisie.

Quelle que puisse être la mesure de dissentiment qui subsiste, la substitution en un très-grand nombre de cas des scènes de réunion aux scènes d'adieu nous paraît être un fait acquis, fait d'une importance capitale! L'archéologie ainsi traitée devient philosophique, et l'histoire de l'esprit humain, dans ce qu'il a de plus élevé, se trouve intéressée à ses résultats.

CHAPITRE V

LE LUXE FUNÉRAIRE ROMAIN.

Avant de considérer le luxe funéraire à Rome dans sa période de développement, il importe de dire un mot de ses origines. Comment ne pas rappeler au moins les rapports qu'il devait garder avec la construction et les décorations introduites par les Étrusques ?

Nous n'en sommes pas réduits pour le faste funéraire étrusque à quelques descriptions antiques, comme celles du tombeau de Porsenna, qui n'est nullement authentique, mais qui, sans appartenir au roi dont il avait usurpé le nom, n'en était pas moins un prodige de l'art étrusque.

Ce tombeau a eu des témoins comme Pline, qui nous le montre fait de grands morceaux de marbre en forme carrée, ayant trente pieds de front et cinquante pieds de haut. Ce sépulcre servait de base à un plus grand bâtiment, et un labyrinthe si compliqué circulait autour, qu'il était impossible sans un fil d'en trouver l'issue, etc. Varron déclare qu'il renonce à mesurer la hauteur des cinq pyramides qui le surmontaient.

Tout récemment M. le comte Gozzadini, sénateur du royaume d'Italie et président du comité d'histoire nationale pour les Romagnes, a poursuivi pour des nécropoles ayant cette origine des fouilles très-fécondes, de 1853 à 1869.

On avait, dès le siècle dernier, exploré les nécropoles de Tarquinies, de Vulci et quelques autres situées dans les Marennes de la Toscane, non loin de Civita-Vecchia. C'est en s'inspirant de ces précédents, et de quelques indications de Pline, que le savant italien a entrepris des recherches dans ses propres domaines et découvert successivement une première nécropole, celle de Villanova, puis celle de Marzabotto et de la Chartreuse (Certosa).

De ces importantes découvertes, résumées dans un excellent mémoire[1], il résulte que la nécropole de Villanova remonte à deux ou trois siècles avant la fondation de Rome, tandis que celles de Marzabotto et de Certosa sont d'une époque ultérieure; on les attribue au cinquième ou sixième siècle avant notre ère.

Toutes ces nécropoles ont une origine étrusque incontestée.

La religion, l'art, le culte des morts, reçoivent des objets qu'on en a extraits en très-grand nombre de précieux éclaircissements. Aux objets communs il s'en mêle qui ont un caractère d'art et de luxe, tels que monnaies, colliers, bracelets, ceintures, épingles de formes élégantes et variées, bagues au nombre de qua-

[1] Par M. Charles Vergé : V. le recueil des Séances de l'Académie des sciences morales et politiques, année 1877.

rante-cinq, bijoux d'or ornés du scarabée symbolique qui représente le passage de la vie à la mort, quantité de miroirs de fer et de bronze, enfin des ustensiles qui se rapportent aux coutumes funèbres. Tel est cet instrument particulier dont les parents du mort se servaient pour se couper les cheveux et la barbe en signe de deuil; telle est aussi cette plaque, ornée de dessins gravés, munie d'une poignée, et sur laquelle on frappait avec un maillet à deux têtes pour accompagner les chants funèbres. Les statuettes de bronze, fort nombreuses, montrent un travail assez primitif pour la plupart, tandis que le goût et l'habileté que les Étrusques apportaient dans l'art céramique sont attestés par les poteries les plus anciennes des nécropoles bolonaises.

Comment ne pas voir là l'étroite analogie des usages étrusques avec ceux qui subsistaient encore à la fin de la république et sous les empereurs; ne sont-ce pas les mêmes modes variés de sépulture, les mêmes cérémonies funèbres, le même symbolisme? Dans les tombes étrusques, ainsi que dans les tombes romaines, le vase que l'on brisait au moment de la sépulture rappelle la fragilité de la vie, en même temps que l'œuf qu'on y dépose est l'emblème de sa perpétuité par la reproduction.

Quant à la présence d'os d'animaux dans les mêmes tombeaux, M. Gozzadini pense qu'il peut s'expliquer soit par l'usage de brûler avec le mort certains animaux, tels que des chevaux et des chiens, soit par les repas de funérailles, soit enfin par les superstitions qui attribuaient à des amulettes tirées du règne animal des vertus surnaturelles.

Les mêmes fouilles ont été continuées de 1870 à 1877 avec le même succès; elles ont soulevé des controverses sérieuses relativement à l'histoire des diverses races établies en Italie sur les bords du Pô et au versant septentrional de l'Apennin.

On peut croire que ces précieuses découvertes d'un luxe funéraire enfoui sous le territoire italien sont loin d'avoir épuisé leurs révélations. Dirigées avec une grande habileté, animées par tout ce que l'émulation peut, à Rome même, entretenir de zèle érudit, elles ne cessent de se manifester par d'importants résultats.

Niera-t-on que les rapports de l'art étrusque avec Rome antique en reçoivent mainte confirmation éclatante? Tantôt ce sont des vases décorés intérieurement ou extérieurement, des pièces ornées de figurines représentant des lions ailés, des sphinx, des griffons et d'autres objets extraits de la tombe Reguli-Galani à Cæré; tantôt ce sont des découvertes analogues, faites dans les caveaux de Palestrina, dont le mobilier est à Rome dans le palais Barberini.

Hier encore n'était-ce pas une magnifique coupe d'argent trouvée sur l'emplacement de cette même cité étrusque, Palestrina, l'ancienne Preneste? Les observations qu'une savante archéologie a pu tirer du dessin de cette coupe s'appliquent aux autres curiosités du même trésor. On se dit qu'il faut des partis-pris bien systématiques pour nier les origines étrusques d'un tel luxe. Dans ces fouilles, dirigées par M. Fiorelli, tous ces objets

en or, en électrum, en argent, en bronze, en ivoire, en verre, sont extraits d'une vaste chambre sépulcrale carrée, fermée par des murs sans ciment comme dans toutes les sépultures étrusques.

Qu'importe qu'on objecte que dans ce cas ces objets eux-mêmes proviennent de l'art phénicien? L'art funéraire étrusque n'a pas moins mis sa marque sur les constructions sépulcrales comme sur la masse des choses funéraires transmises aux Romains et aux diverses populations italiques. Même émancipé, le génie romain n'a pas répudié cet héritage, et le fond étrusque s'est perpétue à travers les modifications parfois fâcheuses qu'a subies cette sorte de monuments.

C'est une remarque générale que, sous bien des rapports, le faste est le génie de Rome dans les arts.

Le luxe funéraire devait d'autant moins faire exception qu'on est ici en présence d'une puissante et très-orgueilleuse aristocratie.

On a la certitude que le premier grand luxe par lequel elle débuta fut le faste des obsèques.

C'est le premier excès que durent atteindre les règlements somptuaires, inscrits dans la loi des douze tables.

Elle règle la quantité des parfums que l'on pourra employer pour oindre le corps, prohibe les grandes couronnes, défend de placer devant les morts un autel pour y brûler de l'encens, d'étendre plusieurs lits, et, ce qui prouve à quel point ce genre de faste était déjà devenu une sorte de passion, de célébrer plusieurs fois les obsèques de la même personne : cela se faisait en effet assez souvent pour peu qu'on eût pris la précaution de conserver un des membres ou même un des doigts du défunt.

Quelle autre société qu'une société aristocratique aurait pu donner de pareils spectacles dans ses funérailles, faites pour imprimer l'idée de l'importance des grandes races ?

Il semble que l'on assiste à une sorte de drame funéraire imposant et magnifique, depuis le moment où le mort est exposé sur le lit enrichi d'ivoire, couvert de sa toge de pourpre et de ses plus riches vêtements, le visage recomposé, pour ainsi dire, par de savantes préparations, jusqu'au moment suprême qui met un terme à ces solennités.

Toute une population y est associée, comme le chœur est associé à la pièce dans la tragédie antique.

L'imagination reste frappée à la pensée de ces cortèges qui traversent la ville, accompagnés par une foule immense, éclairés en plein jour par une quantité innombrable de flambeaux de cire et de torches allumées; de ces images d'ancêtres habillées en consuls, en préteurs, en pontifes, etc.; de ces trompettes remplissant l'air de sons lugubres, des danses exécutées par des chœurs de satyres; de ces femmes, les joues baignées de larmes, les vêtements en désordre, poussant des lamentations; enfin de cette famille, de ces clients, de ces affranchis, de ces esclaves, de ces amis du mort, formant la marche lugubre, qui s'arrête de temps en temps pour laisser retentir avec plus d'ensemble et d'effet la musique des instruments et les chants funèbres.

Malgré les lois qui ordonnaient qu'on ne portât qu'un seul lit aux funérailles, il y en eut six cents aux obsèques de Marcellus, et, à celles de Sylla, il y en avait six mille!

Les scènes du bûcher formaient comme un nouvel acte de ce drame pathétique.

Devant cet édifice immense, construit avec un art savant, tout ce qui attestait le désir d'agréer au mort se donne carrière sous toutes les formes, parfums, dons, immolation d'animaux, combats de gladiateurs. Quant aux empereurs ou à ceux que leur faveur désignait pour cet honneur, toutes ces célébrations pompeuses n'étaient que le prélude de l'apothéose.

Le faste funéraire était provoqué à Rome par l'emplacement même des tombeaux, qui semblent tout faire pour appeler les regards.

Rien de moins recueilli, de plus opposé à l'idée que nous nous faisons d'un lieu consacré par la mort.

Les morts posent ici devant les vivants.

Ils gardent tout leur orgueil au fond de ces tombeaux, qui forment comme une exposition funéraire permanente sur les voies Appienne, Flaminienne et Latine.

Sans doute tout ne fut pas vanité et mensonge dans ces libations et dans ces présents faits aux mânes, non plus que dans les ornements des tombeaux; mais rien ne donne l'idée d'un faste à bien des égards plus mondain.

Ces sépultures semblaient moins parler aux hommes des graves mystères de la mort que leur conseiller de se hâter de jouir de la vie. Ces morts, dont les bustes vous regardent, ces statues, souvent debout, fièrement drapées, dominent la foule avec orgueil.

Plusieurs de ces tombeaux ressemblent à des temples avec fronton et colonnes. Le grand nombre des stèles porte le même orgueilleux témoignage; elles sont loin d'avoir toujours le même caractère religieux que les stèles égyptiennes, où le mort est habituellement représenté rendant hommage à une divinité, et recevant lui-même l'hommage des différentes personnes de sa famille.

Chaque condition a son faste. Si toute la grandeur de la puissance impériale paraît dans les mausolées d'Auguste et d'Hadrien, si la fierté aristocratique respire dans la grande tour des Scipions et dans le môle immense de Cœcilia Metella, la richesse rivalise avec la noblesse héréditaire dans la grande pyramide de Cestius, un simple prêtre épulon, et les *Columbaria* sont eux-mêmes les magnifiques nécropoles des affranchis, et même des esclaves de maîtres opulents.

On voulut en vain lutter par des lois somptuaires contre ces dispendieux abus de la pierre, du granit et du marbre. Quand César défendit de dépenser au-delà d'une somme fixe « pour le sépulcre, » on joua sur les mots : on la dépensa pour le monument qui le recouvrait.

La classe peu riche eut aussi sa part de ce genre de luxe qui orne l'intérieur des tombeaux.

Elle eut recours à l'emploi d'imitations pour en décorer les chambres sépulcrales. On fit avec des terres peintes de différentes couleurs des colliers, des bijoux, des miroirs pour la Romaine de condition moyenne.

Un autre faste, à vrai dire le moins coûteux de tous,

fut aussi fort en honneur, celui des épitaphes, plus orgueilleuses parfois que les statues de marbre.

C'est par ces inscriptions, non moins que par les emblèmes mythologiques, que l'on peut tirer du faste funéraire à Rome les indications religieuses et philosophiques qu'il renferme.

Là se manifestent mieux que partout ailleurs les alternatives de foi et d'incrédulité, les retours vers la religion nationale, les périodes de scepticisme presque général, qui marquaient successivement ces siècles où le paganisme s'obstine à vivre, à travers des défaillances qu'on a eu le tort de prendre pour la mort définitive.

C'est ce qu'on trouvera expliqué, avec plus de détails que je ne le pourrais faire, dans des ouvrages tels que ceux de M. Friedlænder sur *Rome depuis Auguste jusqu'à la fin des Antonins*, et dans le livre de M. Gaston Boissier sur *la Religion romaine*.

L'incrédulité parle plus d'une fois, il est vrai, sur les tombeaux un langage provoquant; mais combien il est rare que l'intérieur des tombes ne le démente pas! Le plus souvent l'idée, vague peut-être, mais persistante, d'une existence ultérieure, s'y retrouve. Malgré les avis ironiques d'un Labérius, qui conseille aux passants de se moquer de la philosophie et sans doute aussi de toute pensée religieuse, les tombeaux sont de mauvais prédicateurs de scepticisme, et la mort n'aime guère à se vanter de son néant.

Une étude approfondie du faste funéraire romain ne fait que confirmer le caractère habituellement religieux et moral de ce genre de monuments attesté par les

représentations symboliques. Les urnes destinées à recevoir les ossements et les cendres font souvent ainsi allusion à la vie future. L'intérieur des tombes romaines était décoré de peintures qui représentaient le plus fréquemment, il est vrai, des paysages, des arabesques qui pouvaient orner une villa, mais bien des fois aussi des scènes qui se rapportent aux champs élysées ou aux enfers.

Les bas-reliefs qui, au reste, ne nous sont guère parvenus que depuis les Antonins, sont remplis de renseignements de la même nature.

Une partie des décorations se rapporte aux usages religieux, et la pompe des funérailles s'y trouve retracée avec toute la série des épisodes qui s'y succèdent.

La sculpture y a gravé les sentiments de la famille et les souvenirs de l'union conjugale de la manière la plus touchante. Un homme et une femme se tiennent par la main : entre eux est un amour avec ces mots : *Fidei simulacrum*, emblème de fidélité. Plus souvent c'est leur enfant qu'ils tiennent tous deux, ou bien le défunt est couché et sa femme assise près du lit.

L'union des époux par le mariage et leur séparation par la mort sont fréquemment figurées; mais, selon l'expression de M. Ampère, il y a aussi dans « ces noces du tombeau » un pressentiment sinon même une image de la réunion au delà; si l'on voit un rideau, le rideau qui nous cache le monde invisible, on voit aussi une porte entr'ouverte pour laisser à celui qui reste la perspective et l'espoir d'y passer à son tour. Cette porte s'ouvre pour un enfant; la tendresse des parents élevait des tombes

aux enfants et décorait des symboles accoutumés les urnes qui contenaient leurs cendres.

Les représentations de la vie future offrent parfois un mélange de délicat symbolisme et d'images empruntées à la mythologie populaire. Ainsi Charon fait passer aux âmes le Styx et les débarque sur la rive infernale : on voit l'arrivée des âmes; un homme, suivi de son fils, a déjà mis le pied sur la planche qui conduit de la barque à terre, une femme est encore dans la barque. Clotho accueille ce mort en lui tendant la main; elle tient une quenouille sur laquelle il restait beaucoup à filer. C'est donc un père et un époux mort jeune qu'ont suivi de près son épouse et son fils. Une seconde Parque tient un vase, elle va leur donner à boire l'eau du Lété; ils sont réunis, ils peuvent oublier!

A propos des banquets funéraires, on trouverait sans doute à soulever les mêmes questions que pour ces représentations en Grèce. Nous ne parlons pas de quantité de bas-reliefs qui représentent les scènes de l'existence quotidienne, les insignes propres aux magistrats, aux pontifes, aux guerriers. Les auteurs eux-mêmes ont leur insigne spécial que représente le *volume*, ils se montrent entourés par les Muses, qui sont censées les inspirer. La présence d'Homère signale un poëte épique, celle de Pindare un poëte lyrique, celle de Ménandre un auteur comique; Thalie, Melpomène, Euterpe, se trouvent parfois réunies dans la même tombe, ce qui indique l'étonnante diversité des talents du défunt.

Au reste, si beaucoup de ces décorations funéraires manifestent clairement, par l'intention d'agréer aux trépassés, l'idée de leur sensibilité persistante, l'interprétation de certains symboles relatifs à la vie ultérieure dans un autre monde laisse en bien des cas plus de place que chez les Grecs à la controverse sur leur portée réelle.

On a pu même se demander si quelques représentations ne faisaient pas allusion à une destruction plus complète. Nous n'appliquons pas cette réserve au Sommeil, génie représenté tantôt par un enfant, tantôt par un jeune homme, tantôt par un vieillard, et qui tient un flambeau renversé, symbole de la vie éteinte. Cette image peut ne figurer que la fin de la vie actuelle.

En est-il de même des bas-reliefs où l'on voit un papillon brûlé par un flambeau, ou saisi au vol par le bec d'un oiseau? Ne faut-il pas y voir la destruction de Psyché, de l'âme, que les anciens ne distinguaient pas bien de la vie? Pourquoi ne pas admettre que ce qu'il y avait de confus et d'incertain à ces époques dans la conception d'une vie future se manifeste par des symboles contradictoires?

Ces contradictions n'infirmeraient pas les principales idées que nous avons essayé d'établir par des exemples empruntés au luxe funéraire. Une voile repliée, un arbre dépouillé de ses feuilles ou qu'on arrache, un masque tombé à terre, qui annonce que la pièce est finie, un cheval dans une course de char, qui s'abat au bout de sa carrière, — ces images symboliques, assez fréquentes sur les tombeaux, signifient la fin de l'existence, la nécessité du terme fatal, sans entraîner la pensée du suprême anéantissement.

On ne peut quitter le faste funéraire antique sans dire un mot de celui dont les animaux furent fréquemment l'objet.

Tantôt c'était le prix de la gloire, comme pour les chevaux vainqueurs aux jeux olympiques, tantôt le résultat d'un simple caprice, d'un attachement ridicule.

Le cheval d'Alexandre, honoré de magnifiques funérailles, les chiens et les coqs d'un certain Polyarque, dont parle Élien, enterrés dans des tombes avec pilastres et tables de marbre couvertes d'inscriptions, l'oie qui accompagnait partout un philosophe nommé Lacidas, honorée, au rapport de Diodore, d'un superbe convoi par ce même personnage, qui n'eut pas honte de l'accompagner avec des démonstrations de douleur fort peu philosophiques, ces exemples sont loin d'épuiser les témoignages de cette sorte de manie chez les Grecs.

On la retrouve à Rome souvent chez des empereurs, fous il est vrai pour la plupart, mais non pas tous pourtant : on peut citer parmi ceux-ci Jules César, Auguste et Marc-Aurèle, à côté de Caligula, de Néron et de Commode; ajoutons aussi Hadrien, qui rendit ce genre d'honneurs à une quantité de chevaux et de chiens : scandale moindre pourtant que le magnifique monument élevé à Antinoüs, et que l'apothéose de ce vil favori. Quelquefois, dans l'empire romain, tout un peuple parut saisi de cette singulière fureur. Rien n'en donne mieux l'idée que ce que raconte Pline l'Ancien d'un perroquet apprivoisé qui saluait par leurs noms les principales

personnes de la famille de Tibère. Il devint tellement cher à la multitude qu'après avoir mis en pièces le meurtrier de l'oiseau, elle fit des obsèques pompeuses à son favori, déposé dans un cercueil, couvert de bouquets, porté par deux nègres, suivi d'une immense foule, et accompagné de cornets, de fifres, de clairons et de hautbois.

Il appartenait encore au christianisme de combattre ces idolâtries honteuses, et d'autres superstitions, que l'antiquité n'avait cessé de mêler aux idées religieuses d'où était sorti en grande partie le faste funéraire. Non content d'attaquer de front les coutumes dégradantes qui traitaient la bête comme l'homme, et qui déifiaient l'humanité par l'apothéose de ce qu'elle renfermait de moins digne de respect et de sympathie, il lutta contre ces hécatombes humaines, application abominable de l'idée d'être agréable aux morts et de cette croyance que la vie future était la continuation des goûts et des habitudes de l'existence actuelle.

Le christianisme combattait chacune de ces idées barbares, il remplaçait l'orgueil par l'humilité et le respect de la vie humaine, il montrait dans l'existence ultérieure un monde tout nouveau, sans rapport avec ce qui avait fait ici-bas nos joies et nos douleurs. Par là il allait opérer, non sans une résistance prolongée, qu'il n'a pas réussi sur tous les points à vaincre également, une mémorable révolution. Grâce au ciel, la victoire lui demeura complète pour l'abus le plus odieux, les sacrifices humains.

Agissant sur le faste funéraire pour en modifier l'in-

spiration et l'aspect, sans doute il n'en préviendra pas tous les excès, mais combien souvent il l'élèvera jusqu'à lui! Ce faste devra subir d'ailleurs l'action de mœurs, d'idées, d'institutions profondément différentes.

Sous toutes les formes, un monde nouveau va s'ouvrir pour le luxe, le monde du moyen-âge.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME DEUXIÈME

LIVRE PREMIER

LE LUXE A ROME SOUS LA RÉPUBLIQUE

CHAPITRE I. — Le Luxe à Rome jusqu'aux Gracques. 1
— II. — Le Luxe au temps de Sylla. 64
— III. — Le Luxe à la fin de la république. 103

LIVRE II

LE LUXE SOUS L'EMPIRE ROMAIN

CHAPITRE I. — Caractères et développements du luxe sous l'Empire. . . . .
— II. — Rôle et politique des Césars relativement au luxe. 168
— III. — Sources du luxe public 227
— IV. — Progrès du luxe privé sous l'Empire. 243
— V. — Le Luxe des femmes sous l'Empire. 267
— VI. — Continuation du rôle et de la politique des Empereurs dans le luxe. 302

LIVRE III

LE LUXE BYZANTIN

CHAPITRE I. — Constantinople 335
— II. — Le Cérémonial à Byzance. 345
— III. — Les Femmes à Byzance. 348
— IV. — Influence du luxe sur l'art et le culte. . . . 366

LIVRE IV

LA CENSURE DU LUXE DANS L'ANTIQUITÉ

PAR LES ÉCRIVAINS ROMAINS ET LE CHRISTIANISME

CHAPITRE I. — La Censure du luxe et les écrivains romains. 373
— II. — La Satire chrétienne du luxe aux premiers siècles. 401

LIVRE V

LE LUXE FUNÉRAIRE DANS L'ANTIQUITÉ

CHAPITRE I. — Le Luxe funéraire primitif et chez quelques nations de l'Orient. 447
— II. — Le Luxe funéraire en Égypte. 456
— III. — Luxe funéraire dans l'Inde, en Judée, en Perse, en Chaldée, en Asie Mineure. 467
— IV. — Le Luxe funéraire en Grèce. 478
— V. — Luxe funéraire romain. 484

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES TOMES I ET II DE L'HISTOIRE DU LUXE.

A

ABBON. — Attribue les malheurs du siége de Paris par les Normands au luxe des Parisiens, t. I, p. 43.

ABDUL-AZIZ (Le Sultan). — Son luxe rapproché de celui des anciens Souverains orientaux, t. I, p. 205–207.

AFFRANCHIS. — Invasion des affranchis à Rome, t. II, p. 21. — Luxe des affranchis sous l'Empire, p. 152–154.

AFRIQUE. — Luxe africain moderne, t. I, p. 418-424.

AGE DE LA PIERRE ET DU BRONZE (Luxe à l'époque de l'). T. I, p. 165-171.

AGRIPPA. — Préside aux grands travaux du règne d'Auguste, t. II, p. 180.

ALEXANDRE. — Ses folies luxueuses, t. I, p. 540-545, — celles de ses successeurs, p. 545-549.

ALEXANDRE SÉVÈRE. — Ses vertus. — Les impôts qu'il mit sur le luxe, t. II. p, 319-323.

ALEXANDRIE. — Magnificence d'Alexandrie, t. II, p. 240-241.

AMBROISE (Saint), — cité au sujet de la satire chrétienne du luxe, t. II, p. 404.

AMÉNOPHIS OU AMENHOTEP III. — Son faste monarchique, t. I, p. 248.

AMEUBLEMENT. — En Egypte, t. I, p. 202; — à Ninive p. 276; — en Chine, p. 378-380; — chez les Hébreux, p. 445-446; — 450-452; — en Grèce, p. 471; — p. 483-485; — à Athènes, p. 515-517; — à Rome, t. II, p. 125-128; — 257-265; — à Byzance, p. 569.

AMMIEN MARCELLIN, — cité au sujet de la décadence des Romains, t. II, p. 328 et 329.

AMYTHIS. — Fait bâtir les jardins suspendus de Babylone, t. I, p. 289-290.

ANNEAUX. — Luxe des anneaux chez les Romains, t. II, p. 120-121.

ANTONINS (Luxe des), — T. II, 305-319. — Luxe d'Antonin le Pieux, p. 311-312.

APIS (Luxe des). — T. I, p. 256-257.

Appien. — Indique la cause économique des développements du luxe romain, t. II, p. 20, — réhabilite les Gracques, p. 71, — signale les contributions imposées à l'Asie pendant la guerre de Mithridate, p. 10?, cite les plus belles villes d'Italie, p. 238.
Argent. — Invasion de l'argent à Rome, t. II, p. 23. — Son importance, la classe des hommes d'argent, argentarii, argentariæ novæ, p. 23, 24.
Aristocratie (Le luxe de l'). — T. I, p. 139, — luxe de l'aristocratie féodale, p. 141 ; — territoriale, p. 142-144, — commerçante, p. 144. — Ce que devient le luxe dans l'aristocratie romaine, t. II, p. 1 et 2. — L'aristocratie sous les Césars, p. 148-149.
Aristophane. — Sur les festins, en Grèce, t. I, p. 490, — sur les femmes dépensières, p. 519-520.
Aristote. — Opinion sur la peinture, t, I, p. 107, — sur le luxe, p. 536.
Art. — Le luxe et l'art, t. I, p. 103-114. — L'art primitif, p. 165-166.— égyptien, p. 211, 227, 228. — Art des jardins à Babylone, p. 291. — L'art iranien, p. 320. — L'art indien, p. 352. — Arts encouragés par les empereurs Chinois, p. 366-367. — L'art Chinois réduit au luxe, p. 371. — Les arts en Chine, p. 371-386. — L'art japonais, p. 395-397. — Art phénicien, p. 410. — L'art serviteur du luxe à Carthage, p. 416. — L'art musulman, p. 423. — L'art est peu développé en Judée, p. 427. — L'art domine dans le luxe Grec, 463 et 479. — L'art au temps d'Homère, p. 467-471. — L'art sous Périclès, p. 504-507. — L'art sous Trajan, t. II, p. 304 et 305. — L'art bysantin, p. 366-372. — Les arts censurés par les Pères de l'Eglise, t. II, p. 429-431.
Arts décoratifs. — Leur origine dans notre nature, t. I, p. 7. — En Égypte, p. 227-231. — p. 235-236. — En Assyrie, p. 273-276. — A Babylone, p. 304-306. — En Perse, p. 320-321. — Dans l'Inde, p. 352-355. — En Chine, p. 373-383. — En Grèce, *passim*, p. 463-509. — A Rome, t. II, p. 258-266. — A Byzance (Voy. le mot précédent).
Athénée. — Sur le luxe des tables en Grèce, t. I, p. 526. — Courtisanes grecques, p. 531. — Sur le luxe dans les repas privés. p. 493, — sur le nombre des métèques, p. 511, — sur les surveillants des festins, p. 518.
Athènes (Le luxe à). — T. I, p. 497-528. — p. 537. — Athènes et Rome comparées au point de vue du luxe, t. II, p. 1 et 2.
Auguste. — Politique d'Auguste à l'égard du luxe, t. II, p. 170-182.
Augustin (Saint), — cité au sujet du droit de propriété, t. II, p. 405.

B

Babinet, — cité au sujet du diamant, t. II, p. 279.
Babylone (luxe de). — T. I, p. 284-313.

Bacchanales (affaire des), t. II, p. 34-36.
Bailly. — Opinion sur l'idée d'une nation primitive, t. I, p. 176.
Barthélemy Saint-Hilaire (M.), — sur Bouddha et le Bouddhisme, t. I, p. 351.
Baruch, - accuse les prêtres de Babylone de voler l'or des idoles, t. I, p. 310.
Bastiat (Frédéric). — Sur les prétendus dangers de l'universelle abondance, t. I, p. 65. — Sur les consommations, p. 78.
Bernardin de Saint-Pierre. — Sur le luxe des sauvages, t. I, p. 171.
Besoins (théorie du retranchement des). — T. I, p. 49-79. — Leur peu de développement, signe d'infériorité, p. 49-50. — Cause de développement des facultés, p. 51-54.
Beulé (M.) — Sur la *polychromie* et l'art grec, t. I, p. 480. — Sur le palais de Domitien, t. II, p. 224.
Boeck. — Son économie politique des Athéniens, citée, sur les mines d'argent du Laurium, t. I, p. 502. — Sur les prix, p. 506. — Sur l'assistance publique, p. 513.
Boissier (M.-G.). — Sur le luxe de Cicéron, t. II, p. 117. — Sur la maison d'Auguste, p. 175. — Sur le palais de Domitien, p. 224. — Sur une peinture découverte au Palatin, p. 262-263. — Sur la morale de Senèque, p. 382. — Sur les tombes romaines, p. 492.
Bonald (M. de). — Censeur du luxe, t. I, p. 41-44. — Sur les sauvages, p. 177.
Bossuet. — Sur le luxe, t. I, p. 85. — Sur le despotisme et la monarchie absolue, t. I, p. 128-129. — Sur les arts égyptiens, p. 219. — Sur les Pyramides, p. 224. — Sur Paris, p. 283-284. — Sur le crâne des égyptiens, p. 252.
Bottinger, — cité sur la toilette d'une Romaine, t. II, p. 288.
Botta. — Ses fouilles à Ninive, t. I, p. 268.
Bourdaloue. — Sur la propriété, t. I, p. 117.
Buffon (M. Nadaud de). - Son livre : *Notre ennemi le luxe.* Sa définition du luxe, t. I, p. 81.
Blanc (M. Ch.). — Sur la simplicité de Michel-Ange comme homme, t. I, p. 110. — Sur le luxe oriental, p. 207.
Broglie (M.-A. de). — Sur la fondation de Constantinople, t. II, p. 339.

C

Caligula. — Portrait de Caligula, t. II, p. 191-192. — Folies luxueuses de Caligula, p. 192-195

Carthage (le luxe à). — T. I, p. 415-418.
Caton. — Réaction de Caton contre le luxe, t. II, p. 37-53. — Portrait de Caton, p. 37-38. — Le rôle de Caton, p. 39-43. — Son plaidoyer contre le luxe des femmes. — Il substitue l'impôt à la loi somptuaire, p. 48. — Faux remèdes réclamés par Caton, p. 49. — Inconséquences de Caton, p. 51. — Censure du luxe par Caton, p. 377.
Catulle. — Célèbre Clodia sous le nom de Lesbie, t. II, p. 114.
César. — Rôle de César à l'égard du luxe, t. II, p. 134-143. — Rôle et politique des Césars, p. 170-189.
Champagny (M. Frantz de). — Les mœurs romaines sous les Césars; — sur Alexandrie, t. II, p. 180; — cité p. 241.
Champollion le Jeune. — Description de la tombe de Rhamsès V, t. II, p. 463-464.
Charron. — Censeur du luxe, t. I, p. 37-38.
Chateaubriand. — Sur les sauvages, t. I, p. 185. — Sur la décadence des Romains, t. II, p. 330. — Sur Constantinople, p. 334.
Chine (le luxe en). — T. I, p. 356. — Part que prirent les empereurs au développement du luxe chinois, p. 357-364. — Censuré par les moralistes de la Chine, p. 364-365. — Lois somptuaires, p. 365. — Les industries de luxe et des arts décoratifs, p. 368-372. — Les vases, p. 373-374. — Porcelaine, p. 375-377. — Autres objets de luxe, p. 377-383. — La soie en Chine, p. 384-386. — Célébration des noces, p. 388-392. — Ses fêtes, p. 392-394. — Son faste funéraire, t. II, p. 451-455.
Chrysostome (saint Jean). — Sur les femmes honnêtes qui s'habillent comme des courtisanes, t. I, p. 90 91. — Il censure le luxe à Byzance et lutte contre l'impératrice Eudoxie, t. II, 352-359. — Il attaque les raffinements du siècle, p. 439-442.
Cicéron. — Dépeint le luxe de Chrysogonus, t. II, p. 79, — Crassus pleurant une murène, p. 88. — Indique le prix d'une journée de travail pour l'ouvrier libre, p. 92. — Cite les richesses de la Sicile, p. 109. — Luxe de Cicéron, p. 114-116. — Cité sur Verrès, p. 131. — Sur le droit de propriété, p. 405.
Civilisation (la). — Est-elle immorale? t. I, p. 61-64. — Ce qu'on appelle à tort ses excès, p. 65.-66.
Claude — Son rôle à l'égard du luxe, t. II, p. 196-199. — Raffinements de sa table, p. 197.
Claudien. — Sur l'imitation des empereurs par leurs sujets, t. II, p. 146.
Climat (le luxe et le). — T. I, p. 57-58.
Clodia. — Ses amours avec Cœlius, t. II, p. 111; — avec Catulle, p. 114.
Commerce de luxe. — Caractères de ce commerce, t. I, p. 96-98. — Avec les sauvages, p. 187-188. — En Égypte, p. 257-258. — A Babylone, p. 293-294. — Dans l'Inde, p. 347-349. — Des Phéniciens, p. 407-412.
Commode (débauches et folies luxueuses de), t. II, p. 314-316.
Constantin (faste de). — T. II, p. 341.
Constantinople. — Création de Constantinople et description de ses monuments, t. II, p. 334-344.
Cour. — Chez les empereurs romains, t. II, p. 155-160. — Sous Hadrien, p. 310. — A Byzance, p. 345-348.
Courtisanes. — Chez les Hébreux, t. I, p. 456. — Leur influence à Athènes, p. 531. — A Rome, t. II. p. 29. — A Byzance, p. 349-350.
Crassus (luxe de). — T. II, p. 84-85.

D

Démocratie (Le luxe et la). — T. I, p. 148-162. — Différence des démocraties française et romaine, t. II, p. 64.
Denis d'Halicarnasse. — Sur le luxe primitif à Rome, t. II, p. 4 et 9. — Sur les emprunts fait par le luxe de Rome aux pays voisins, p. 15.
Desjardins (M. Ernest). — Son opinion sur la religion égyptienne, t. I, p. 211.
Despotisme (Le luxe et le). — T. I, p. 124-128.
Dezobry (M.). — Sur les maisons à Rome, t. II, p. 244.
Diderot. — Sur les pompes de la religion, t. I, p. 20.
Dieulafait (M.). — Sur les pierres précieuses à Rome, t. II, p. 280.
Dioclétien. — Édit de Dioclétien, t. II, p. 265. — Il organise définitivement le faste impérial, p. 324-325.
Diodore. — Sur le roi Thnephachtus, t. I, p. 256. — Sur la mort du bœuf Apis, p. 257. — Sur les jardins suspendus de Babylone, p. 291. — Sur les temples Babyloniens, p. 297. — Sur le luxe athénien, p. 501. — Sur Alexandre, p. 544.
Distributions publiques d'argent et de vivres. — Du temps de César, t. II, p. 137, — d'Auguste, p. 180, — de Tibère, p. 186, — de Vespasien, p. 216, — de Domitien, p. 218 et 224, — de Trajan, p. 306.
Domitien. — Luxe de Domitien, t. II, p. 218-226. — Description du palais de Domitien, p. 223.
Dunoyer (M. Ch.). — Sur l'influence de la civilisation, t. I, p. 64.
Dureau de la Malle. — Rapport du blé à l'argent à la fin de la république romaine, t. II, p. 91.
Duruy (M. V.). — Sur la famille romaine, t. II, p. 11. — Sur l'œuvre

d'Auguste, p. 176. — Sur la tyrannie de Tibère, p. 189. — Reproches qu'il adresse aux censeurs du luxe romain, p. 393-394

E

Égypte (Le luxe en). — T. 1, p. 210-266. — Caractère symbolique et religieux, p. 210-222. — Monuments et arts décoratifs sous l'ancien empire. p. 222-232. — Luxe public dans la période Thébaine, p. 232-254. — Luxe privé de l'ancienne Egypte, p. 254-266. — Son faste funéraire t. II, p. 456-466.
Empire. — L'empire développe le luxe à Rome, t. II, p. 144-151.
Épicuréisme. — Ennemi du luxe, t. I, p. 25-26. — Tend à ruiner la religion romaine, t. II, p. 106.
Esclaves. — Influence de l'esclavage à Athènes, t. I, p. 500. — L'esclavage préconisé par Caton, t. II, p. 49. — Esclaves au service d'une dame romaine, p. 287-289. — Esclaves lettrés, p. 289-290.
Étoffes. — Leur fabrication en Égypte, t. 1, p. 259-260. — En Assyrie, p. 276. — Chez les Mèdes, p. 335. — Dans l'Inde, p. 353-355. — Chez les Hébreux, p. 452. — En Grèce, p. 469-471. — A Rome, t. II, p. 122-124.
Étrusques. — Origines étrusques du luxe romain, t. II, p. 6 et 7. — Tombeaux étrusques, p. 484-486.
Expositions de l'industrie. — L'Orient à l'exposition de l'industrie, t. I, p. 207-208. — L'Égypte à l'exposition de l'industrie, p. 241.
Ézéchiel. — Sur les broderies égyptiennes, t. I, p. 259. — Sur le luxe tyrien, p. 413.

F

Famille. — Influence du luxe sur la famille, t. I, p. 89-93. — Le père de famille à Rome, T. II, p. 11 et 12.
Faste. — Sa définition, t. I, p. 5.
Faste funéraire. — Ses origines dans le cœur de l'homme, t. II, p. 445. Faste funéraire primitif, p. 447. — Chez les Mexicains, p. 448-449. — Chez les barbares du Nord, p. 450. — Chez les Gaulois, p. 450-451. — Chez les Chinois, p. 451-455. — Chez les Égyptiens, p. 456-466. — Chez les Indous, p. 467-468. — Chez les Juifs, p. 468-471. — Chez les Assyriens et les Chaldéens, p. 471-472. — Chez les Perses, p. 473. — Chez les peuples de l'Asie Mineure, p. 474-477. — Chez les Grecs,

p. 478-483. — Chez les Romains, p. 484-497. — Faste funéraire en l'honneur des animaux, p. 495-497.
Femme. — Son rôle dans le luxe. — Peinture de ses excès de luxe et de leur influence sur la famille, t. I, p. 89-91. — Son influence sur le luxe dans la monarchie absolue, p. 132-134. — Dans l'aristocratie, p. 145-146. — Dans la démocratie, p. 160-161. — En Égypte, p. 262-265. — En Assyrie, p. 278-280. — A Babylone, p. 289-290. — En Perse, p. 331. — Dans l'Inde, p. 349. — En Chine, p. 387-388. — Au Japon, p. 399-400. — Chez les Hébreux, p. 432-436. — A Troie et chez les Grecs, p. 472-473. — A Athènes, p. 519-520. — La femme romaine, t. II, p. 16, 17, 19, 29-33. — Les femmes et Caton, p. 40-45. — Les femmes à la fin de la République, p. 110-112. — Sous l'empire, p. 267. — Tribunal de femmes décidant les questions de luxe, etc., 270-271. — Éducation des femmes sous l'empire romain, p. 271-274. — Mariage des femmes romaines, p. 274-275. — Vie d'une dame romaine, p. 276-277. — Le luxe des femmes de l'aristocratie s'étend à celles des autres classes, p. 282-284. — Les modes des femmes sont adoptées par les hommes, p. 286. — Les femmes romaines prennent part aux festins, p. 291. — Se montrent débauchées et cruelles dans les spectacles, p. 294-296. — Les femmes à Byzance, p. 349-359. — Les femmes censurées par Tertullien, p. 413-421.
Fénelon. — Censeur du luxe, t. I, p. 39.
Fêtes. — Chez les sauvages, t. I, p. 184-186. — En Chine, p. 392-395. — A Athènes p. 512-513. — A l'occasion des noces d'Alexandre, 541-543. — Les fêtes romaines, t. II, p. 53-63. — Importance des fêtes à Rome, leur caractère religieux, p. 53. — Les jeux séculaires, p. 54. — Quinquatries, p. 54. — Céréales, p. 54. — Matronales, p. 55. — Jeux funèbres, p. 56. — Larentales, Fébruales, p. 56. — Fête des Lémuries, p. 57. — Saturnales, p. 57. — Fête des divers métiers, p. 57-61. — Le Triomphe, p. 61. — Fêtes rurales, p. 63. — Les fêtes et les jeux sous Auguste, p. 180-181. — Sous Caligula, p. 194. — Sous Claude, p. 196. — Sous Néron, p. 204 et 209. — Sous Galba, p. 211. — Sous Titus, p. 217. — Sous Domitien, p. 220. — Dépenses affectées aux fêtes et jeux publics à Rome, p. 228-230. — Jeux romains, jeux plébéiens, jeux augustaux, p. 229. — Fêtes et jeux sous Nerva et Trajan, p. 301. — Sous Constantin, p. 341-343. — Fêtes et jeux à Byzance, p. 359-365. — Fêtes et jeux condamnés par les Pères de l'Église, p. 422-429.
Feydeau (M.). — Sur les pierres précieuses assyriennes, t. I, p. 277-278.
Fléchier. — Sur les cérémonies religieuses à Byzance, t. II. p. 370-371.
France (Le luxe et la). — T. I, p. 59-60.
Franck (M.). — Sur l'égalité chez les Hébreux, t. I, p. 436.
Fresnel (M.). — Son rapport sur les fouilles de la Babylonie, t. I, p. 290.

FRIEDLÆNDER. — Cité sur la situation des affranchis, t. II, p. 152. — Sur les amis de l'empereur, p. 158. — Il atténue trop les abus de luxe de l'empire romain, p. 393-397, *passim*.
FRONTON. — Cité sur le luxe sous Trajan, t. II, p. 303-304.
FUSTEL DE COULANGES (M.). — Sur l'importance de la religion à Rome, t. II, p. 12. — Sur les classes moyennes sous l'empire, p. 151.

G

GALBA. — T. II, p. 210 et 211. — Luxe sous Galba, p. 211.
GAUTIER (M. Théophile). — Sur le luxe oriental, t. I, p. 208. — Sur le luxe indien, p. 353-355.
GEBHART (M.). — Sur l'art grec, t. I, p. 530.
GIBBON. — Sur Commode, t. II, p. 315.
GOBINEAU (M. A. de). — Son *Histoire des Perses* citée, t. I, p. 330.
GOUVERNEMENT (Le luxe et les formes de). — T. I, p. 114.
GRACQUES. — T. II, p. 67-73. — Ils veulent arrêter le luxe dans son cours, p. 66. — Leurs lois n'ont aucun rapport avec l'idée communiste, p. 67. — Projet de Tibérius légal et politique, p. 69-71. — Projets de Caïus, p. 72.
GRÈCE (Le luxe en). — T. I, p. 463-549. — Le luxe Hellénique, aux temps héroïques, p. 465-475. — Luxe religieux en Grèce, p. 475-483. — Luxe civil en Grèce, p. 483-485. — Dans les usages, p. 486-496. — A Athènes, p. 497-527. — Dans les autres villes, p. 528-532. — Censure du luxe, p. 532-539. — Sous Alexandre et ses successeurs, p. 540-549. — Influence de la Grèce sur le luxe romain, t. II, p. 25-26.
GRÉGOIRE DE NAZIANCE (Saint). — Censure le luxe de son temps, t. II, p. 432-433.
GROTE (M.). — Cité sur Périclès, t. I, p. 508-509.

H

HADRIEN (Luxe sous). — T. II, p. 307-311.
HÉBREUX (Luxe chez les). — T. I, p. 425-462. — Organisation sociale opposée au luxe, p. 428-432. — Part du luxe, p. 432-434. — Luxe religieux, p. 435-436. — Samuel s'élève contre le luxe monarchique, p. 437-440. — Luxe royal, p. 440-450. — Luxe privé, p. 450-456. — Condamné par la Bible, p. 457-460. — Luxe romain en Judée, p. 460-462.

HÉLIOGABALE (Folies luxueuses d'). — T. II, p. 317-319.
HÉRODOTE. — Sur le Labyrinthe, t. I, p. 237-258. — Sur Aménophis, p. 258. — Sur le tissage des Égyptiens, p. 259-261. — La légende du Pharaon, devenu aveugle, p. 264. — Sur le luxe de parure assyrien, p. 277. — Sur la Babylonie, p. 293. — Id., p. 297. — Sur l'entretien des chiens de chasse, p. 308. — Sur la religion des Perses, p. 318.
HORACE. — Ce qu'il dit de la simplicité, t. I, p. 23. — Sur la différence du luxe et du bonheur, p. 100. — Sur certains excès de luxe, t. II, p. 26 et 98. — Sur les villas romaines, p. 249.
HUMBOLDT. — Sur les peuples dispensés du travail par le climat, t. I, p. 55.

I

IMPÔT. — Impôt somptuaire établi par Caton, t. II, p. 48. — Impôt sur les provinces romaines, p. 108. — Impôts mis sur le luxe, par Alexandre Sévère, p. 322-323.
INDE (Luxe de l'). — T. I, p. 341-355.
INDUSTRIES DE LUXE. — Leur fécondité, t. I, p. 57-60. — Leurs inconvénients, p. 95-98. — En Égypte, p. 259-262. — En Assyrie, p. 276. — En Chine, p. 368-887. — Au Japon, p. 396.
INSTINCT du luxe. — T. I, p. 1-14. — Formes de cet instinct, p. 5-14.
IRANIEN (Le luxe) ou de la Perse. — Voy. *Perse*.
ISAÏE. — Sur les tisserands égyptiens, t. I, p. 259. — Sur la chute de Babylone, p. 311. — Sur la parure des femmes juives, p. 454-455.

J

JAMBLIQUE. — Sur la religien égyptienne, t. I, p. 213.
JAPON (Le luxe au). — T. I, p. 395-404. — Ses arts, p. 396. — Son cérémonial, p. 398-399. — Rôle de la femme, p. 399-400. — Lois somptuaires, p. 402.
JARDINS de Babylone. — T. I, p. 285, — de Rome, t. II, p. 247-249.
JÉRÉMIE — Sur Babylone, t. I, p. 362.
JÉRÔME (Saint), — peintre des femmes, t. II, p. 433-439.
JEUX PUBLICS. — Voy. *Fêtes publiques*.
JUDÉE. — Voy. *Hébreux*.

Julien. (Réformes somptuaires de). — T. II, p. 326-328.
Juvénal. — Censeur du luxe, t. I, p. 33-35. — Sur le luxe relatif, p. 84. — Sur la pauvreté ambitieuse, t. II, p. 165. — Sur les villas romaines, p. 252. — Sur le luxe d'emprunt des femmes, p. 294. — Censure du luxe, par Juvénal, p. 388-389.

L

La Bruyère. — Ce qu'il dit de la richesse, t. I, p. 4. — De la mode, p. 8. — Du bonheur indépendant du luxe, p. 23. — Veut de la simplicité dans le souverain, p. 138.
Lactance. — Sur le luxe de Dioclétien, t. II, p. 25.
La Mothe. — Sur la différence du luxe et de la corruption, t. I, p. 70.
Lampride. — Sur Héliogabale, t. II, p. 318. — Sur Alexandre Sévère, p. 322.
Latifundisme. — T. II, p. 49.
Lavergne (M.-L. de). — Loue les parcs anglais, t. I, p. 15.
Lemontey. — Sur les sauvages, t. I, p. 193.
Lenormand (M. François). — Sur l'Assyrie, t. I, p. 270. — Sur la femme assyrienne, p. 280. — Sur Sémiramis, p. 287.
Lepsius (M.). — Sur le Labyrinthe, t. I, p. 237.
Lévêque (M. Ch.) — Sur l'art grec, t. I, p. 530.
Lits. — Luxe des lits à Rome, t. II, p. 128.
Lois agraires. — Les lois agraires remède au luxe, t. II, p. 6?-71. — Loi Licinia, p. 69. — Comparaison des lois agraires et somptuaires, p. 70. — Loi agraire de César, p. 140.
Loi frumentaire. — T. II, p. 72.
Lois somptuaires. — Au Japon, t. I, p. 402. — A Athènes, p. 517. — A Rome : Loi Oppia, t. II, p. 19. — Lois Orchia, Fannia, Voconia, p. 46. — Cornelia, p. 81. — Lois somptuaires de César, p. 141. — De Lycurgue et de Solon sur le luxe funéraire en Grèce, p. 478.
Lubbock. — Ses idées sur l homme primitif, t. I, p. 166.
Lucien. — Sur les esclaves philosophes, t. II, p. 290. — Sur le culte des morts chez les Grecs, p. 480.
Lucilius. — Peintre du luxe, t. II, p. 73-78.
Lucrèce. — Sur la différence du luxe et du bonheur, t. I, p. 100.
Lucullus (Luxe de). — T. II, p. 82-84.
Luxe. — Voy. aussi *Instinct du luxe*. — Confondu avec d'autres abus, t. I, p. 70-72. — Sens relatif et sens absolu de ce terme, p. 80-83. — Luxe abusif, p. 83-84. — Dans ses rapports avec l'individu, p. 84-89. — Avec la famille, 89. — Censure du luxe, par saint Jean Chrysostome, t. II, p. 352-359. — Par les écrivains romains, 373-400. — Par Caton, 377. Voy. *Caton*. — Par Salluste, p. 378-379. — Par Varron, p. 379-380. — Par Sénèque, 380-386. — Par Pline l'Ancien, par Juvénal, p. 388-389.

Luxe privé. — (Voy. les différents mots qui s'y rapportent : *ameublement*, *étoffes*, *table*, *toilette*, etc.). — Progrès du luxe privé sous l'empire romain, t. II, p. 243 258.
Luxe public. — En Égypte, t. I, p. 224-253. — A Ninive, p. 270-275. — A Babylone, p. 284-307. — En Perse, p. 320-327. — Dans l'Inde, 341-342 et 345-347. — En Chine, 393-395. — En Judée, p. 439-450. — A Athènes, 502-515. — Sources du luxe public sous l'empire romain, t. II, p. 227-235. — Part des villes dans le luxe public, p. 230-233. — Luxe des grandes villes sous l'empire romain, p. 236-242. — Luxe public sous les Antonins, p. 305-319.
Luxe public religieux. — T. I, p. 18, 19, 20. — En Égypte, p. 210-219. Temples et cérémonies à Babylone, p. 294-303. — Dans l'Inde, p. 345-347. — Chez les Hébreux, p. 433-437. — Chez les Grecs, p. 475-483. — A Athènes, p. 512-513. — A Rome, t. II. (Voy. *Fêtes romaines*). — Luxe religieux à Byzance, t. II, p. 369-372.
Lydien (Luxe). — T. I, p. 336-339.

M

Magnin (M. Ch.). — Sur les drames joués dans les repas, t. I, p. 491.
Maisons. — Maisons à Athènes, t. I, p. 516. — Luxe des maisons romaines à la fin de la République, t. II, p. 124-125. — Maison d'or, p. 201. — Maisons romaines sous l'empire, p. 244-247 (Voy. *ameublement*).
Maistre (Joseph de). — Opinion sur les sauvages, t. 1, p. 177.
Malouet. — Sur les sauvages, t. I, p. 178. — *Idem*, p. 187.
Mandeville. — Apologiste du luxe dans la *Fable des Abeilles*, p. 2 et 3.
Manou (Lois de). — Sur le luxe indien, t. I, p. 343. — Sur le travail, p. 348. — Sur la femme, p. 349.
Marc-Aurèle (Luxe sous). — T. II, p. 312-314.
Mariette (M.). — Opinion sur la religion égyptienne, t. I, p. 211. — Sur l'antiquité de la monarchie égyptienne, p. 221. — Sur l'ancien empire, p. 228. — La découverte du temple d'Abydos, p. 241-243 ; — du Serapeum, p. 243-244. — Sur les tombes égyptiennes, t. II, p. 461 et 463.
Martha (M.). — Sur Épicure, t. I, p. 26. — Sur Sénèque, t. II, p. 382.

MARTIAL. — Sur le raffinement des tables, t. II, p. 94. — Sur l'imitation des empereurs par leurs sujets, p. 146. — Sur le luxe de Domitien, p. 221-222. — Sur les spectacles, p. 296.
MASPERO (M.). — Sur la religion égyptienne, t. I, p. 216-218. — Sur la sculpture épyptienne, p. 236. — Sur Sémiramis, p. 287.
MASSILLON. — Son jugement sur le luxe, t. I, p. 40.
MAURY (M. Alfred). — Son opinion sur la religion égyptienne, t. I, p. 213.
MEINERS. — Sur le luxe des Athéniens, t. I, p. 537.
MELON. — Écrivain financier, défend le luxe, p. 3.
MÉNARS (M. L.). — Sur le culte grec, t. I, p. 476.
MÉNÈS ou MÉNA. — Son luxe, t. I, p. 255-256.
MESSALINE. — T. II, p. 198.
MÈDES (Luxe des). — T. I, p. 335-337.
MODE. — Ses caractères et son lien avec le luxe, p. 8 et 9.
MONARCHIE (Le luxe et la). — T. I, p. 116-139.
MONTAIGNE. — Censeur du luxe, t. I, p. 37. — Sur l'usage que les sauvages ont de se parfumer, p. 182. — Sur l'habitude de changer d'habits chez les riches Mexicains, p. 203.
MONTESQUIEU. — Fait l'éloge de la vanité et du luxe, t. I, p. 13. — Sur le climat et son influence, p. 57. — Examen de ses opinions sur le luxe dans les rapports avec les formes de gouvernements, p. 116. — Approuve les lois somptuaires à Venise, p. 144. — Combat le luxe dans les républiques, p. 149. — Ce qu'il dit d'une histoire du luxe relativement au commerce, p. 205.
MOSAÏQUE. — T. II, p. 258-259 (Voy. *Arts décoratifs*).
MUSULMAN (Luxe). — T. I, p. 422-424.
MUSSO (Jean). — Censeur du luxe, t. I, p. 37.

N

NABUCHODONOSOR. — Son luxe et ses constructions, t. I, p. 289, 298-300, 303-304.
NAHUM. — Ses prophéties sur Ninive, ses malédictions contre le luxe assyrien, t. I, p. 283.
NAUDET (M.). — Sur la maison impériale d'Hadrien, t. II, p. 310.
NÉCESSAIRE (Le). — Insuffisant comme stimulant du travail, p. 54-61.
NÉRON (Luxe de). — T. II, 199-210.
NINIVE. — Son luxe public et privé, t. I, p. 267-284.
NINUS. — T. I, p. 287.
NITOCRIS (La reine). — T. I, p. 287-290.

O

OPPERT (M.). — Sur l'Assyrie, t. I, p. 275. — Sur Babylone, p. 285.
ORIENT. — Comparé pour le luxe à l'Occident, t. I, p. 199-205. — Persistance des traits essentiels de son luxe, p. 205-209. — Influence de l'Orient sur le luxe romain, t. II, p. 26 et 27.
ORNEMENT (instinct de l'). — T. I, p. 6 et 7.
OVIDE. — Sur les fêtes romaines, t. II, p. 54, 57, 58, 60

P

PANTOMIMES. — T. II, p. 292-295.
PARFUMS. — Commerce des parfums chez les Phéniciens, t. I, p. 411-412. — Abus des parfums chez les femmes juives, p. 451-452. — A Troie, p. 473. — A Athènes, p. 519. — A Rome, t. II, p. 254-255.
PARURE. — Dans l'âge de la pierre, t. I, p. 166-170. — Chez les sauvages, p. 171-175 et p. 179-183. — En Égypte, p. 226, 260-265. — A Ninive, p. 269, 277, 278. — A Babylone, p. 307. — En Perse, p. 330-332. — Chez les Mèdes et les Lydiens, p. 335-336. — Dans l'Inde, p. 342-343 353. — En Chine, p. 389. — Dans les tribus africaines, p. 419-420. — Chez les Hébreux, p. 451-455. — Chez les guerriers grecs, p. 469. — Chez les femmes grecques, p. 471. — Chez les Troyens et les Grecs, p. 473-474. — A Athènes, p. 519-520, 526. — Progrès de la parure à Rome, t. II, p. 16 et 17. — Professions relatives à la toilette d'une dame romaine, p. 33. — Toilette des femmes romaines à la fin de la République, p. 124. — Professions relatives à la toilette d'une dame romaine sous l'empire, p. 276. — Modes des femmes adoptées par les hommes, p. 286. — Faste de la parure à Byzance. (Voy. *Femme.*) — Censurée par les écrivains romains et par les Pères de l'Église. (Voy. *Luxe* et *Femme.*)
PASCAL. — Censeur du luxe, t. I. — Ce qu'il dit du superflu dans ses *Provinciales*, p. 39.
PASTORET (marquis de). — Sur la méthode à suivre dans l'étude du luxe romain, t. II, p. 3.
PAUSANIAS. — Sur le culte grec, t. I, p. 476. — Sur le luxe funéraire, t. II, p. 479.
PEINTURE. — Voy. *Art* et *Arts décoratifs*.
PÉRICLÈS (le luxe public sous). — T. I, p. 304-315.

PERROT (M. G.). — Sur Démosthènes, t. I, p. 525. — Sur une maison romaine du Palatin, t. II, p. 262.
PERSE (luxe de la), t. I, p. 314-334. — Religion des Persans dans ses rapports avec leur luxe, p. 316-320. — Luxe persan, image de l'organisation sociale et politique, p. 323-329. — Ce qu'est aujourd'hui le luxe persan, p. 328-334.
PHÉNICIENS. — Leur rôle dans l'histoire du luxe, t. I, p. 405-414.
PIERRES PRÉCIEUSES. — En Égypte, t. I, p. 262. — En Assyrie, p. 269, 277. — En Perse, p. 329-333. — Dans l'Inde, p. 340, 342. — En Judée, p. 433, 435, 453-455. — A Rome, t. II, p. 121-122, 277-281.
PLACE (M. Victor). — Ses fouilles de Ninive, sa publication sur Ninive et l'Assyrie, t. I, p. 268-275.
PLATON. — Ennemi du luxe, t. I, p. 26.
PLAUTE. — Retrace les mœurs et les usages nouveaux introduits à Rome, t. II, p. 29-34.
PLINE L'ANCIEN. — Censeur du luxe, t. I, p. 35. — Sur les tentures égyptiennes, p. 261. — Sur le diamant en Éthiopie, p. 262. — Exemples de luxe à Rome, t. II, p. 28. — Rappelle les soucis d'Hortensius au sujet de ses viviers, p. 89. — Cite certains raffinements des tables, p. 93-94. — Les contributions imposées aux provinces, p. 107. — Sur le luxe des pierres précieuses, p. 121. — Sur les vases murrhins, p. 126. — Sur la vie inimitable, p. 142. — Sur le luxe des parfums, p. 254. — Sur le prix des vases d'art, p. 258. — Sur la décadence de la sculpture, p. 260. — Censure du luxe par Pline l'Ancien p. 386-388.
PLINE LE JEUNE. — Sur l'imitation des empereurs par leurs sujets, t. II, p. 147. — Sur les mausolées de Pallas et de Nicomède, p. 154.
PLUTARQUE. — Sur le luxe de P. Publicola, t. II, p. 10. — Sur les contributions imposées à l'Arménie par Pompée, p. 107. — Sur le rôle de César dans le luxe, p. 136.
POLYBE. — Sur les jeux publics au deuxième siècle av. J.-C., t. II, p. 229.
PRIX. — Prix de divers travaux et objets d'art à Athènes, t. I, p. 505 et 506. — Des mets recherchés à Rome, t. II, p. 90 et 91. — D'une journée de travail pour l'ouvrier libre, p. 92. — Des vases d'art, p. 257 et 258.
PROUDHON (P.-J.) — Censeur du luxe, t. I, p. 45-48.
PYRAMIDES (de Giseh). — T. II, p. 460-461.

Q

QUATREFAGES (M. de). — Ce qu'il dit du luxe de l'âge de la pierre, t. I, p. 169.

R

RAMAYANA (Le). — Sur le luxe indien, t. I, p. 340-344. — Sur la femme, p. 350.
RAMBAUD (M. Alfred). — Sur les fêtes à Byzance, t. II, p. 362.
RAMSÈS II ou Sésostris. — Son faste monarchique et ses monuments, t. I, p. 248-251.
RAVAISSON (M. Félix). — Son opinion sur le monument de Myrrhine et le caractère symbolique des sculptures funéraires, t. II, p. 481-483.
RAWLINSON (M.) — Sur le luxe décoratif assyrien, t. I, p. 274.
RENAN (M. Ernest). — Son opinion sur la religion égyptienne, t. I, p. 211. — Sur les *Louis XIV* de l'Egypte, p. 248. — Sur la Judée, p. 428. — Sur les tombeaux de Saqqarah, t. II, p. 460.
RÉVOLUTIONS (Le luxe et les). — T. I, p. 98-103.
RIGORISTE (école). — T. I, p. 22-48.
ROBERTSON. — Sur les sauvages, t. I, p. 177. — *Idem* p. 191.
ROME. — Voy. *table du tome II.*
ROSCHER (G.). — Sur les consommations, t. I, p. 78, — définition du luxe, p. 82.
ROUGÉ (M. de). — Son opinion sur la religion égyptienne, t. I, p. 212-214.
ROUSSEAU (J.-J.). — Prétend sacrifier le luxe et la civilisation à la morale, t. I, p. 4. — Favorable aux fêtes, p. 17. — Oppose le faste au beau et au commode, p. 103-104.

S

SAGLIO (M.) — Sur l'usage des épingles en Grèce, t. I, p. 494.
SAINT-MARC-GIRARDIN. — Sur le luxe de la Moldavie et de la Valachie, t. I, p. 127-128.
SALLUSTE. — Sur les affranchis, t. II, p. 21. — Sur les conséquences politiques du luxe à Rome, p. 119. — Censure du luxe, par Salluste, p. 380-386.
SAULCY (M. de). — Sur le luxe et les arts en Judée, t. I, p. 426. — Sur la parure des femmes juives, p. 453.
SAUVAGES (Luxe chez les). — T. I, p. 171-197.
SAY (Jean-Baptiste). — Comment il juge les excès de la mode, t. I, p. 10. — La règle des consommations, p. 77-78. — Examen de sa définition du luxe, p. 83-84. — Réfute les préjugés favorables aux excès de dépenses, p. 86-87.

Scaurus. — Son luxe, son théâtre, t. II, p. 85.
Sémiramis. — T. I, p. 287.
Sénèque. — Censeur du luxe, t. I, p. 27-33. — Sur le dégoût de la vie chez les Romains, t. II, p. 161. — *Idem*, p. 162. — Sur la parure d'une dame romaine, p. 278. — Sur les richesses attribuées aux danseuses, p. 298. — Censeur du luxe romain, 380-386.
Septime Sévère (Luxe sous). — T. II, p. 316-317.
Sésostris. — Voy. *Ramsès.*
Silvestre de Sacy. — Soupçonne l'existence des ruines de Ninive, t. I, p. 268.
Soie. — Origine chinoise de la soie, t. I, p. 383-386. — Introduction de la soie à Rome, t. II, p. 123-124.
Stace. — Sur les villas romaines, t. II, p. 250.
Stoïcisme. — Sa manière de juger le luxe, t. I, p. 27-33.
Suétone. — Sur le rôle de César dans le luxe, t. II, p. 136, 137 et 138. — Sur les réceptions du nouvel an chez Néron, p. 158. — Sur Auguste, p. 172. — Sur l'intendance des plaisirs, p. 186. — Sur Néron, p. 200. — Sur les dépenses de Néron, p. 206. — Sur les femmes admises par Néron aux jeux juvénaux, p. 295.
Sylla (Le luxe au temps de). — T. II, p. 78-102. — Luxe personnel de Sylla, 79-81.

T

Table (Luxe de la). — A Athènes, t. I, p. 526-528. — Dans les autres villes grecques, p. 528. — Raffinements des tables à Rome, t. II, p. 93-102. — Lois contre le luxe des tables, p. 100-101. — Loi Fannia. — Loi Didia, Licinia, Cornelia, Æmilia. — Luxe de table sous l'empire, p. 291.
Tacite. — Sur la politique des empereurs, t. II, p. 145. — Sur les affranchis de Néron, p. 153. — Sur le luxe sous Tibère, p. 183. — Sur les remèdes apportés au luxe, p. 184. — Sur le luxe public sous Tibère, p. 187. — Sur les travaux publics sous Néron, p. 202. — Sur Néron, p. 204 et 206. — Sur les villas romaines, p. 249.
Taïti (Luxe à). — T. I, p. 194-197.
Tarquins (Luxe public sous les). — T. II, p. 8 et 9. — (Luxe privé sous les), p. 9 et 10.
Tertullien. — Ses attaques contre les femmes, t. II, p. 413-421. — Contre le théâtre, p. 422-429,
Théâtre. — Voy. *Fêtes et Jeux.* — Le théâtre condamné par les Pères de l'Eglise, t. II, 422-429.

Thierry (M. Améd.). — Sur la maison impériale d'Hadrien, t. II, p. 310. — Sur la lutte de Saint-Chrysostome et d'Eudoxie, p. 353.
Tibère. — Ce qu'il dit sur le luxe et les lois somptuaires, t. II, p. 182-189.
Tite-Live. — Sur le luxe primitif à Rome, t. II, p. 4 et 9. — Sur les bureaux de changeurs, prêteurs, etc., p. 24. — Sur la corruption étrangère importée à Rome par l'armée d'Asie, p. 27. — Sur la décadence de la religion, p. 105.
Titus. — Sa magnificence, t. II, p. 216-217.
Tocqueville (M. de). — Sur le danger de se contenter des biens matériels, t. I, p. 89. — Sur la corruption des sauvages à l'aide du luxe par les blancs, p. 190.
Toilette. — Voy. *Parure.*
Tombeaux. — Description des tombeaux de Saqqarah, t. II, p. 458-460, — de Beni-Hassan, p. 461, — de Biban et Molouk, p. 462, — Tombe de Rhamsès V, t. II, p. 463-464, — de David, p. 470, — des Macchabées, p. 471, — de Cyrus, p. 473, — de Mausole, p. 474-477, — de Porsenna, p. 484, — d'Auguste, d'Hadrien, p. 491. — Les tombes romaines, p. 490-495.
Trajan (Le luxe sous), t. II, p. 304-307.
Triomphe. — T. II, p. 7 et 8, 61. — Triomphe de César, p. 137.
Tyr (Luxe à). — T. I, p. 412-414.

V

Valère-Maxime. — Indique l'influence des étrangers sur le développement du luxe romain, t. II, p. 25.
Varron. — Blâme les excès de table des Romains, t. II, p. 98. — Signale le raffinement avec lequel était fait le pain des riches, p. 99. — Peint le parasite, p. 99. — Censure le luxe, p. 379-380.
Vases. — Les vases précieux à Rome, t. II, p. 125. — Les vases murrhins, p. 126. — Vases d'or et d'argent sous l'empire, p. 255-257.
Vergé (M. Charles). — Sur la nécropole de Villanova, t. II, 485.
Verrès. — Verrès collectionneur, t. II, p. 129-154.
Vespasien. — Ses réformes, t. II, p. 215 et 216.
Villas. — T. II, p. 249-252.
Villes (Accusations contre les). — T. I, p. 66-68. — Luxe des grandes villes sous l'empire romain, t. II, 236-242.
Vitellius. — Les vices grossiers et prodigues, t. II, 213-215.
Viviers (Luxe des) à Rome. — T. II, p. 87-89. — Ce que rapportaient les viviers, p. 93.

VOLTAIRE. — Défend le luxe dans le *Mondain* et la *Défense du mondain*, p. 3-7. — Il soutient les mêmes idées en histoire, *ibid.* — Sur les *Fêtes*, p. 17. — Sur les sauvages, p. 192.

W

WADDINGTON (M.). — Sur l'édit de Dioclétien, t. II, p. 265.
WALLON (M.). — Sur les esclaves romains, t. II, p. 289-298.
WINKELMANN. — Sur l'art égyptien, t. I, p. 211. — Sur le Mercure de Verrès, t. II, p. 132. — Sur la Mosaïque, p. 258. — Sur la statue équestre de Marc-Aurèle, p. 313.

X

XÉNOPHON. — Sur le costume des Mèdes, t. I, p. 335. — Sur la démocratie athénienne, p. 515. — Sur la femme économe, p. 535.

Z

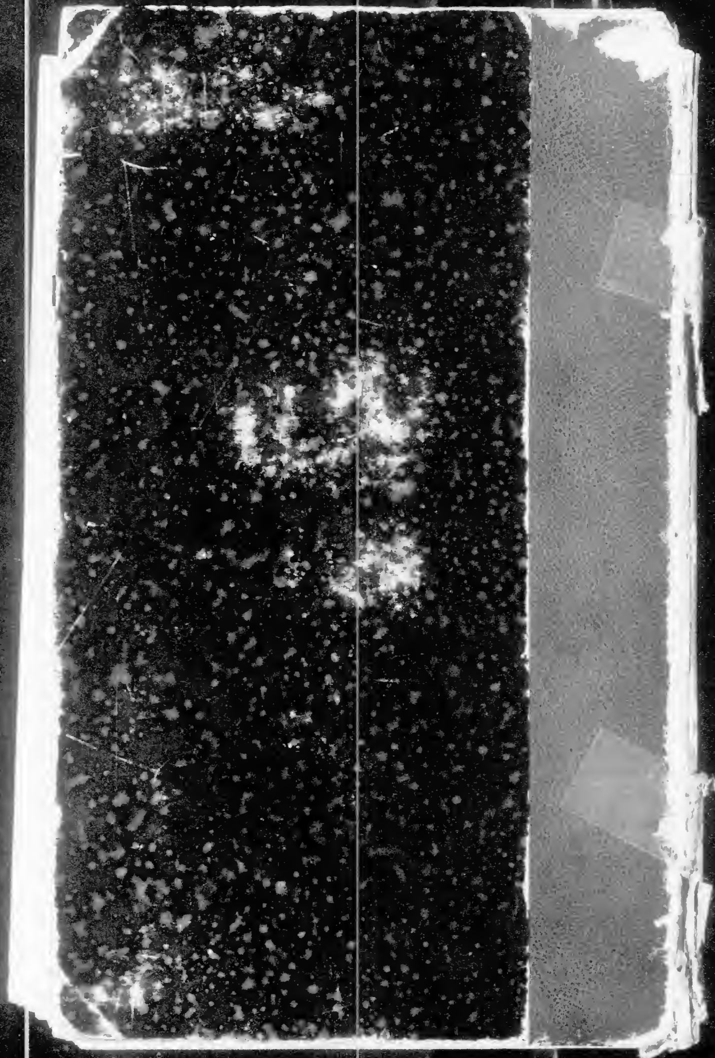
ZELLER. — Sur Caligula, t. II, p. 190.

TYPOGRAPHIE LAHURE, RUE DE FLEURUS, 9, A PARIS.



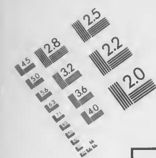
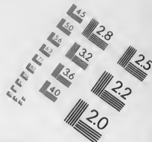
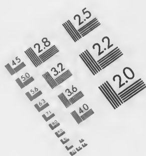
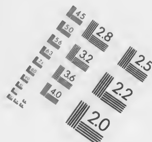
Vol 2



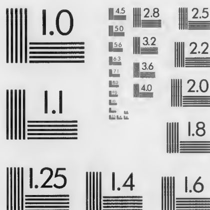


CONTINUED
ON
NEXT REEL

PM-MGP
METRIC GENERAL PURPOSE TARGET
PHOTOGRAPHIC



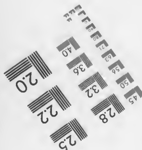
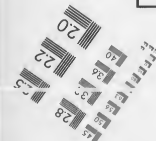
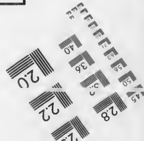



ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890
1.0 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz1234567890
1.5 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890
2.0 mm

ABCDEFGHIJKLMNOPQRSTUVWXYZ
abcdefghijklmnopqrstuvwxyz
1234567890
2.5 mm

PRECISION℠ RESOLUTION TARGETS



A & P International
612/854-0088 FAX 612/854-0482
8030 Old Cedar Ave. So., Ste. #215
Bloomington, MN 55425

END OF
REEL

PLEASE
REWIND